

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761112244652>

CA1
Yc11
-B18



Second Session
Fortieth Parliament, 2009

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

**Banking, Trade
and Commerce**

**Banques et
du commerce**

Chair:

The Honourable Michael A. Meighen

Président :

L'honorable Michael A. Meighen

Wednesday, February 25, 2009

Le mercredi 25 février 2009

Issue No. 1

Fascicule n° 1

Organization meeting

Réunion d'organisation

INCLUDING:
THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE
(Rule 104)

Y COMPRIS :
LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ
(Article 104)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Michael A. Meighen, *Chair*

The Honourable Yoine Goldstein, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Banks	Harb
* Cowan	Hubley
(or Tardif)	* LeBreton, P.C.
Eyton	(or Comeau)
Fox, P.C.	Massicotte
Gerstein	Oliver
Greene	Ringette

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Banks replaced the Honourable Senator Moore (*February 25, 2009*).

The Honourable Senator Hubley replaced the Honourable Senator Hervieux-Payette, P.C. (*February 25, 2009*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable Michael A. Meighen

Vice-président : L'honorable Yoine Goldstein

et

Les honorables sénateurs :

Banks	Harb
* Cowan	Hubley
(ou Tardif)	* LeBreton, C.P.
Eyton	(ou Comeau)
Fox, C.P.	Massicotte
Gerstein	Oliver
Greene	Ringette

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Banks a remplacé l'honorable sénateur Moore (*le 25 février 2009*).

L'honorable sénateur Hubley a remplacé l'honorable sénateur Hervieux-Payette, C.P. (*le 25 février 2009*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, February 25, 2009

(1)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met at 4:00 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, for the purpose of organization, pursuant to rule 88.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Eyton, Fox, P.C., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hubley, Massicotte, Meighen, Oliver and Ringuette (12).

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to rule 88, the clerk of the committee presided over the election of the chair.

The Honourable Senator Goldstein moved that the Honourable Senator Meighen do take the chair of this committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Meighen took the chair.

The Honourable Senator Oliver moved that the Honourable Senator Goldstein be deputy chair of this committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Oliver moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the chair, the deputy chair, and one other member of the committee, to be designated after the usual consultation; and

That the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses, and to schedule hearings.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Fox, P.C., moved:

That the committee print its proceedings; and

That the chair be authorized to set the number to meet demand.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Ringuette moved:

That, pursuant to rule 89, the chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition be present.

The question being put on the motion, it was adopted.

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mercredi 25 février 2009

(1)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 heures, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, pour tenir sa séance d'organisation, conformément à l'article 88 du Règlement.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Eyton, Fox, C.P., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hubley, Massicotte, Meighen, Oliver et Ringuette (12).

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'article 88 du Règlement, la greffière du comité préside à l'élection du président.

L'honorable sénateur Goldstein propose que l'honorable sénateur Meighen assume la présidence du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Meighen occupe le fauteuil.

L'honorable sénateur Oliver propose que l'honorable sénateur Goldstein soit vice-président du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Oliver propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose du président, du vice-président et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Fox, C.P., propose :

Que le comité fasse imprimer ses délibérations; et

Que le président soit autorisé à déterminer le nombre d'exemplaires à imprimer pour répondre à la demande.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Ringuette propose :

Que, conformément à l'article 89 du Règlement, le président soit autorisé à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

La question, mise aux voix, est adoptée.

The Honourable Senator Oliver moved:

That the committee adopt the draft first report, prepared in accordance with rule 104(2).

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Massicotte moved:

That the committee ask the Library of Parliament to assign analysts to the committee;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the chair, on behalf of the committee, directs the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries, and draft reports.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Harb moved:

That, pursuant to section 7, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority to commit funds be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee; and

That, pursuant to section 8, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee; and

That, notwithstanding the foregoing, in cases related to consultants and personnel services, the authority to committee funds and certify accounts be conferred jointly on the chair and the deputy chair.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Greene moved:

That the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Ringuette moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

- 1) determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the Journals of the Senate on Wednesday, June 3, 1998; and
- 2) consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending a function, event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee; and

L'honorable sénateur Oliver propose :

Que le comité adopte l'ébauche du premier rapport, préparée conformément au paragraphe 104(2) du Règlement.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Massicotte propose :

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement de lui affecter des analystes;

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services des experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que le président, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Harb propose :

Que, conformément à l'article 7, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, le pouvoir d'engager des fonds soit conféré individuellement au président, au vice-président et à la greffière du comité;

Que, conformément à l'article 8, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, le pouvoir d'approuver les comptes à payer soit conféré individuellement au président, au vice-président et à la greffière du comité; et

Que, nonobstant ce qui précède, dans les cas se rapportant aux services de consultants et du personnel, le pouvoir d'engager des fonds et celui d'approuver les comptes à payer soient conférés conjointement au président et au vice-président.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Greene propose :

Que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Ringuette propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à :

- 1) déterminer si un membre du comité remplit un « engagement public » au sens de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les Journaux du Sénat du mercredi 3 juin 1998; et
- 2) considérer qu'un membre du comité remplit un « engagement public » si ce membre : a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité; et

That the subcommittee report at the earliest opportunity any decisions taken with respect to the designation of members of the committee travelling on committee business

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Goldstein moved:

That, pursuant to the Senate guidelines for witness expenses, the committee may reimburse reasonable traveling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Oliver moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow coverage by electronic media of the committee's public proceedings with the least disruption of its hearings at its discretion.

The question being put on the motion, it was adopted.

The chair informed the members of the new time slot for the committee.

At 4:30 p.m., the Honourable Senator Eyton moved that the committee adjourn to the call of the chair.

The question being put on the motion, it was adopted.

ATTEST:

La greffière du comité,

Line Gravel

Clerk of the committee

Que le sous-comité fasse rapport le plus rapidement possible de toute décision relative à la désignation de membres du comité qui voyageront pour remplir un engagement public.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Goldstein propose :

Que, conformément aux lignes directrices concernant les frais de déplacement des témoins, le comité rembourse les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin par organisme, après qu'une demande de remboursement aura été présentée, mais que le président soit autorisé à permettre le remboursement de dépenses à un deuxième témoin de ce même organisme en cas de circonstances exceptionnelles.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Oliver propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre la diffusion des délibérations publiques du comité par les médias d'information électroniques, de manière à déranger le moins possible les travaux du comité, et à permettre cette diffusion à sa discrétion.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Le président informe les membres du nouvel horaire des séances du comité.

À 16 h 30, l'honorable sénateur Eyton propose que le comité suspende ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

La question, mise aux voix, est adoptée.

ATTESTÉ :

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, February 26, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce has the honour to table its

FIRST REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate to incur expenses for the purpose of its examination and consideration of such matters as were referred to it, reports, pursuant to Rule 104 (2), that the expenses incurred for that purpose during the Second Session of the Thirty-ninth Parliament are as follows:

1. With respect to its studies of legislation:

Professional and other services	\$ 15,454
Transportation and Communications	—
All other expenditures	5,800
Witness expenses	<u>8,328</u>
TOTAL	\$ 29,582

2. With respect to its special study on the present state of the domestic and international financial system authorized by the Senate on Tuesday, November 20, 2007;

Professional and other services	\$ 8,972
Transportation and Communications	216
All other expenditures	—
Witness expenses	<u>4,715</u>
TOTAL	\$ 13,903

3. With respect to its special study on issues dealing with interprovincial barriers to trade authorized by the Senate on Tuesday, November 20, 2007:

Professional and other services	\$ 890
Transportation and Communications	8,348
All other expenditures	—
Witness expenses	<u>—</u>
TOTAL	\$ 9,238

4. In addition to the expenses for the examination of legislation and for its special studies as set out above, the committee also incurred general postal charges in the amount of \$31.

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi le 26 février 2009

Le comité sénatorial permanent des banques et du commerce a l'honneur de déposer son

PREMIER RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat à engager des dépenses aux fins d'examiner toutes questions qui lui ont été renvoyées, dépose, conformément à l'article 104 (2) du Règlement, le relevé suivant des dépenses encourues à cette fin par votre comité au cours de la deuxième session de la trente-neuvième législature :

1. Relatif à son étude de la législation :

Services professionnels	15 454 \$
Transport et communications	—
Autres dépenses	5 800
Dépenses des témoins	<u>8 328</u>
TOTAL	29 582 \$

2. Relatif à son étude spéciale sur la situation actuelle du régime financier canadien et international autorisée par le Sénat le mardi 20 novembre 2007.

Services professionnels	8 972 \$
Transport et communications	216
Autres dépenses	—
Dépenses des témoins	<u>4 715</u>
TOTAL	13 903 \$

3. Relatif à son étude spéciale sur les questions traitant sur les questions relatives aux obstacles interprovinciaux au commerce autorisée par le Sénat le mardi 20 novembre 2007 :

Services professionnels	890 \$
Transport et communications	8 348
Autres dépenses	—
Dépenses des témoins	<u>—</u>
TOTAL	9 238 \$

4. Outre les dépenses listées ci-dessus encourues aux fins d'examen de mesures législatives ou dans le cadre de ses études spéciales, le comité a encouru des frais généraux de poste s'élevant à 31 \$.

During the session, your committee held 41 meetings (71.5 hours), heard 152 witnesses and submitted 6 reports in relation to its work. Your committee examined 4 bills (C-10, C-12, S-2, S-205) and received a total of 6 orders of reference.

Durant la session, le comité a tenu 41 réunions (71.5 heures), entendu 152 témoins et soumis 6 rapports relatifs à ses travaux. Votre comité a étudié 4 projets de loi (C-10, C-12, S-2, S-205) et a reçu au total 6 ordres de renvoi.

Le président,

MICHAEL A. MEIGHEN

Chair

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, February 25, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4 p.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[English]

Line Gravel, Clerk of the Committee: Honourable senators, the first item on the agenda is the election of a chair. Pursuant to rule 88, it is my privilege as the clerk of your committee to preside over the election of the chair.

Senator Goldstein: I have the honour and the great pleasure to nominate Senator Michael Meighen as chair of this committee.

He has served it well for a long time and he will serve it yet better in that position.

Senator Massicotte: I wanted to nominate him as chair.

Ms. Gravel: Are there any other nominations?

Are you ready for the vote?

Hon. Senators: Yes.

Ms. Gravel: It is moved by the Honourable Senator Goldstein that the Honourable Senator Meighen take the chair of this committee. Those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

Ms. Gravel: Those against?

Abstentions?

Carried.

[Translation]

Senator Michael A. Meighen (Chair) takes the chair.

The Chair: As some of you very well know, this is one of the few elections I have won in my long political career. Thank you, my dear friends and colleagues, I appreciate your confidence immensely.

[English]

I will do my utmost to live up to Senator Goldstein's kind words and to the support you have shown me. If I can exit this role, whenever that happens, as having been fair and with the committee having accomplished good work, I will be well pleased and satisfied. I thank you for entrusting me with this responsibility.

I will move immediately to the items of business that we have. The second item is the election of a deputy chair.

Senator Oliver: Mr. Chair, I would be pleased to nominate Senator Goldstein to be the deputy chair of this committee.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 25 février 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 heures, conformément à l'article 88 du *Règlement du Sénat*, pour tenir une séance d'organisation.

[Traduction]

Line Gravel, greffière du comité : Honorables sénateurs, le premier point à l'ordre du jour est l'élection d'un président. Conformément à l'article 88 du Règlement, j'ai le privilège, à titre de greffière de votre comité, de présider à l'élection à la présidence.

Le sénateur Goldstein : J'ai l'honneur et l'immense plaisir de proposer que le sénateur Michael Meighen soit élu président du comité.

Il est depuis longtemps un membre utile à notre comité et il le sera encore plus à la présidence.

Le sénateur Massicotte : Je voulais faire cette proposition.

Mme Gravel : Y a-t-il d'autres propositions?

Êtes-vous prêts à passer au vote?

Des voix : Oui.

Mme Gravel : L'honorable sénateur Goldstein propose que le sénateur Meighen soit élu président du comité. Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

Mme Gravel : Y en a-t-il qui sont contre?

Y a-t-il des abstentions?

Adopté.

[Français]

Le sénateur Michael A. Meighen (président) prend place au fauteuil.

Le président : Comme certains d'entre vous le savent fort bien, c'est l'une des rares élections que j'ai gagnée tout au long de ma carrière politique. Je vous remercie, chers amis et collègues, j'apprécie énormément votre confiance.

[Traduction]

Je ferai mon possible pour que mon travail soit à la hauteur des aimables paroles prononcées à mon endroit par le sénateur Goldstein et à la mesure également de votre appui. Si, d'ici la fin de mon mandat, peu importe quand, je réussis à être juste et à faire en sorte que le comité accomplisse du bon travail, je serai heureux et satisfait. Je vous remercie de me confier cette responsabilité.

Je passerai immédiatement aux autres points à l'ordre du jour. Le deuxième point est l'élection d'un vice-président.

Le sénateur Oliver : Monsieur le président, je serais heureux de proposer que le sénateur Goldstein soit élu vice-président du comité.

The Chair: Thank you, Senator Oliver. Are there any other nominations?

Nominations have ceased. I will declare that, on motion of Honourable Senator Oliver, Honourable Senator Goldstein be the deputy chair of this committee. I extend my congratulations to him and thank him for taking this on.

Many of you know this, but I have known the deputy chair for many years. He was a distinguished member of the Montreal bar. I pleaded automobile accidents and the like while he was dealing with high-level bankruptcies, including one where I was a director of the company. I was greeted one day by a bailiff with a writ for hundreds of thousands of dollars of unpaid wages, and thanks to the expertise of Senator Goldstein, I was able to qualify on a monetary basis for the Senate when I was summoned.

Senator Goldstein: You should make it abundantly clear that you were one of seven defendants. I did not represent any of the others. You won your case and the other six lost.

The Chair: That is further proof of the senator's qualities. Welcome, Senator Goldstein, and thank you for agreeing to serve as deputy chair.

Honourable senators, item 3 is a motion on a subcommittee on agenda and procedure, otherwise known as the steering committee. Is someone prepared to move the following:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the chair, the deputy chair, and one other member of the committee, to be designated after the usual consultation; and

That the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses, and to schedule hearings.

Senator Oliver: So moved.

The Chair: Is there further discussion?

All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Is anyone opposed? Are there any abstentions?

Carried.

Turning to item 4, would somebody like to move that we print the committee's proceedings?

Senator Fox: So moved.

The Chair: It was moved by the Honourable Senator Fox:

That the committee print its proceedings; and

That the chair be authorized to set the number to meet demand.

Le président : Merci, sénateur Oliver. Y a-t-il d'autres propositions?

Il n'y a pas d'autres propositions. Je déclare que, sur motion de l'honorable sénateur Oliver, l'honorable sénateur Goldstein est élu vice-président du comité. Je lui adresse mes félicitations et le remercie d'assumer ce rôle.

Bon nombre d'entre vous le savent déjà, mais je connais le vice-président depuis de nombreuses années. Il était membre du Barreau de Montréal. Je plaçais des causes liées à des accidents de la route et d'autres causes de nature semblable alors qu'il s'occupait de faillites de grandes entreprises, y compris celle d'une entreprise dont j'étais membre du conseil d'administration. J'ai été accueilli un jour par un huissier ayant en main un acte d'huissier portant sur des centaines de milliers de dollars de salaires non versés. Grâce à l'expertise du sénateur Goldstein, j'ai pu répondre au critère d'ordre financier quand est venu le temps d'être nommé au Sénat.

Le sénateur Goldstein : Vous devriez ajouter que vous étiez l'un des sept défendeurs. Je ne représentais aucun des autres défendeurs. Vous avez été disculpé alors que les six autres ont été inculpés.

Le président : C'est là une preuve de plus des qualités du sénateur. Sénateur Goldstein, soyez le bienvenu, et merci d'avoir accepté d'assumer la vice-présidence du comité.

Honorables sénateurs, le point 3 à l'ordre du jour est une motion concernant le Sous-comité du programme et de la procédure, connu autrement sous le nom de comité de direction. L'un de vous serait-il prêt à proposer ce qui suit :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit composé du président, du vice-président et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

Le sénateur Oliver : J'en fais la proposition.

Le président : Y a-t-il des commentaires à ce sujet?

Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Y en a-t-il qui sont contre? Y a-t-il des abstentions?

Adopté.

Passons maintenant au point 4. L'un de vous serait-il prêt à proposer que nous fassions imprimer les délibérations du comité?

Le sénateur Fox : J'en fais la proposition.

Le président : Il est proposé par l'honorable sénateur Fox :

Que le comité fasse imprimer ses délibérations; et

Que la présidence soit autorisée à fixer la quantité en fonction des besoins.

I am told by the clerk that we have reduced what used to be the number and we now issue about 350 copies. If there is a great demand because of the nature of our work, we can always print more. Is that correct?

Ms. Gravel: Yes.

The Chair: There is the motion of Senator Fox. All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Abstentions? Carried.

We move now to the authorization to hold meetings and to print evidence when quorum is not present.

Senator Ringuette: So moved.

The Chair: It was moved by Honourable Senator Ringuette:

That, pursuant to rule 89, the chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition be present.

Is there any further discussion? All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Is anyone opposed? Are there any abstentions? Carried.

Turning to the financial report, would somebody be prepared to move:

That the committee adopt the draft first report, prepared in accordance with rule 104.

The report is in your materials.

Those are expenditures we have already incurred. I do not know whether the bills have been paid.

Are you moving that item, Senator Oliver?

Senator Oliver: Yes.

The Chair: Is there further discussion? All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Opposed? Carried.

Turning to research staff, would someone be prepared to move:

That the committee ask the Library of Parliament to assign analysts to the committee;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries, and draft reports.

Senator Massicotte: So moved.

La greffière me dit que nous en avons réduit le nombre et que nous imprimons maintenant environ 350 exemplaires. Si la demande est forte en raison de la nature de notre travail, nous pouvons toujours en imprimer davantage. Est-ce bien cela?

Mme Gravel : Oui.

Le président : C'est là la motion du sénateur Fox. Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Y a-t-il des abstentions? Adopté.

Passons maintenant à l'autorisation de tenir des réunions et d'imprimer les témoignages en l'absence de quorum.

Le sénateur Ringuette : J'en fais la proposition.

Le président : Il est proposé par l'honorable sénateur Ringuette :

Que, conformément à l'article 89 du Règlement, la présidence soit autorisée à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un membre du comité du gouvernement et de l'opposition soient présents.

Y a-t-il des commentaires à ce sujet? Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Y en a-t-il qui sont contre? Y a-t-il des abstentions? Adopté.

Passons maintenant au rapport financier. L'un de vous serait-il prêt à présenter une motion voulant :

Que le comité adopte l'ébauche du premier rapport, préparé conformément à l'article 104 du Règlement.

Le rapport fait partie des documents qui vous ont été remis.

Ce sont là des dépenses qui ont déjà été engagées. Je ne sais pas si les factures ont été réglées.

Proposez-vous cette motion, sénateur Oliver?

Le sénateur Oliver : Oui.

Le président : Y a-t-il des commentaires à ce sujet? Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Y en a-t-il qui sont contre? Adopté.

Passons maintenant au personnel de recherche. L'un d'entre vous serait-il prêt à proposer :

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des analystes au comité;

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services d'experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que la présidence, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

Le sénateur Massicotte : J'en fais la proposition.

The Chair: Is there further discussion? All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Opposed, if any? Are there abstentions? Carried.

I have a question for Ms. Gravel: When it says “the chair,” in the chair’s absence would it be the deputy chair?

Ms. Gravel: Yes.

The Chair: May we have a motion with respect to authority to commit funds and certify accounts?

Senator Harb: So moved.

The Chair: Senator Harb moves:

That, pursuant to section 7, chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority to commit funds be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee;

That, pursuant to section 8, chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee; and

That, notwithstanding the foregoing, in cases related to consultants and personnel services, the authority to commit funds and certify accounts be conferred jointly on the chair and deputy chair.

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposition? Abstentions? Carried.

Senator Banks, you look as though you have a question.

Senator Banks: Not on this committee.

The Chair: We understand.

Is someone prepared to move a motion with respect to travel:

That the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

Senator Greene: I so move.

The Chair: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Opposed? None. Therefore, the motion is carried.

Next is item 10, “Designation of members travelling on committee business.” Is someone prepared to move:

Le président : Y a-t-il des commentaires à ce sujet? Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Y en a-t-il qui sont contre? Y a-t-il des abstentions? Adopté.

J'ai une question pour Mme Gravel. Lorsqu'on mentionne « la présidence », s'agit-il de la vice-présidence en l'absence du président?

Mme Gravel : Oui.

Le président : Quelqu'un peut-il proposer la motion concernant l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver des comptes à payer?

Le sénateur Harb : J'en fais la proposition.

Le président : Le sénateur Harb propose :

Que, conformément à l'article 7, chapitre 3:06, du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'engager des fonds du comité soit conférée individuellement au président, au vice-président et au greffier du comité;

Que, conformément à l'article 8, chapitre 3:06, du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement au président, au vice-président et au greffier du comité; et

Que, nonobstant ce qui précède, lorsqu'il s'agit de service de consultants et de personnel, l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer soit conférée conjointement au président et au vice-président.

Des voix : D'accord.

Le président : Y en a-t-il qui sont contre? Y a-t-il des abstentions? Adopté.

Sénateur Banks, vous semblez avoir une question.

Le sénateur Banks : Ce n'est pas une question qui s'adresse à ce comité.

Le président : Nous comprenons.

L'un de vous serait-il prêt à présenter la motion qui a trait aux déplacements :

Que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

Le sénateur Greene : J'en fais la proposition.

Le président : Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Y en a-t-il qui sont contre? Personne. La motion est donc adoptée.

Le dixième point à l'ordre du jour concerne la désignation des membres qui voyageront pour les affaires du comité. L'un de vous serait-il prêt à proposer la motion suivante :

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

- 1) determine whether any member of the committee is on "official business" for purposes of paragraph 8 (3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the Journals of the Senate on Wednesday, June 3, 1998; and
- 2) consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending an event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee; and

That the subcommittee report at the earliest opportunity any decisions taken with respect to the designation of members of the committee travelling on committee business.

Senator Ringuette: I so move.

The Chair: Thank you. All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

[Translation]

The Chair: Travelling and living expenses of witnesses.

It is moved by the Honourable Senator Goldstein:

That, pursuant to the Senate guidelines for witness expenses, the committee may reimburse reasonable travel travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

[English]

Next is "Electronic media coverage of public meetings." Is someone prepared to move

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow coverage by electronic media of the committee's public proceedings with the least possible disruption of its hearings at its discretion.

Senator Oliver: So moved.

The Chair: Further discussion? All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Opposed, if any? Carried.

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à :

- 1) déterminer si un membre du comité remplit un « engagement officiel » au sens de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998, et
- 2) considérer qu'un membre du comité remplit un « engagement officiel » si ce membre : a) assiste à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité.

Que le sous-comité fasse rapport à la première occasion de ses décisions relatives aux membres du comité qui voyagent pour les affaires du comité.

Le sénateur Ringuette : J'en fais la proposition.

Le président : Merci. Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Adopté.

[Français]

Le président : Frais de déplacement des témoins.

Il est proposé par l'honorable sénateur Goldstein :

Que, conformément aux lignes directrices du Sénat gouvernant les frais de déplacement des témoins, le comité puisse rembourser les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin par organisme, après qu'une demande de remboursement ait été présentée, mais que le président soit autorisé à permettre le remboursement de dépenses pour un deuxième témoin du même organisme s'il y a circonstances exceptionnelles.

Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

[Traduction]

Le point suivant porte sur la diffusion des délibérations publiques par médias d'information électronique. L'un de vous serait-il prêt à proposer la motion suivante :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre la diffusion de ses délibérations publiques par les médias d'information électronique, de manière à déranger le moins possible ses travaux, à sa discrétion.

Le sénateur Oliver : J'en fais la proposition.

Le président : Y a-t-il des commentaires à ce sujet? Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Y en a-t-il qui sont contre? Adopté.

[Translation]

Item 13: Time slot for regular meetings.

As you can see, Honourable Senators, there is a small change, not to the Wednesday schedule when we sit from 4:00 p.m. to 6:00 p.m. as in the past, but on Thursdays when, from now on, we will sit from 10:30 a.m. to 12:30 p.m. Previously, we sat from 10:45 a.m. to 1:00 p.m., but that time slot caused problems for the clerk and her team in preparing the motions that arose.

Senator Goldstein: Quite often, it caused us problems too.

[English]

Senator Goldstein: When we ran over to get to the sittings of the Senate on time, we thought it was wise to start a little earlier and finish a little earlier.

[Translation]

Senator Massicotte: On the other hand, from time to time, we may want to extend our meetings, particularly when we have important guests. In those special circumstances, can we not go a few minutes longer?

The Clerk: I think that there is a decision whereby only the whips can allow us to move out of our time slot. But we can certainly go a few minutes longer when we have an important witness and when we have work to do, we can do that.

Senator Massicotte: And have we asked the whips? Why would they object?

The Clerk: It was the whips who decided on this new schedule.

Senator Massicotte: I know, but can we ask for exceptions, if we have a request that justifies it?

The Clerk: Yes, absolutely.

Senator Fox: There can be conflicts, though.

Senator Massicotte: I sometimes have meetings until 1:15 p.m., 1:20 p.m.

The Clerk: Then we would ask for special permission, if we needed to.

[English]

Senator Banks: The beginning times on Wednesdays at four o'clock was subject to a point of order. Since the Senate stops sitting at 4 p.m., I wonder whether you might want to consider making it 4:15 p.m.

Senator Goldstein: We have the following problem in doing that. I appreciate that we have to scurry from the Senate to this building at three minutes to four and we sometimes leave before the Senate has terminated its sitting, which is not a good thing

[Français]

Point 13 : Horaire des réunions régulières.

Comme vous pouvez le constater, honorables sénateurs, il y a un petit changement, non pas à l'horaire du mercredi où on siège de 16 à 18 heures comme par le passé, mais le jeudi alors qu'on siègera dorénavant de 10 h 30 à 12 h 30. Auparavant, nous siégeons de 10 h 45 à 13 heures, mais ce créneau horaire causait un problème de délai pour la greffière et son équipe pour préparer les motions qui s'ensuivent.

Le sénateur Goldstein : Et assez souvent, cela nous a causé des ennuis.

[Traduction]

Le sénateur Goldstein : Nous devons presser le pas pour arriver à temps aux séances du Sénat. Nous avons pensé qu'il serait avisé de commencer un peu plus tôt et de terminer un peu plus tôt.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Par contre, de temps en temps, il arrive que nous désirons prolonger nos réunions, plus particulièrement lorsque nous avons des invités assez importants. Dans ces circonstances précises, ne pouvons-nous pas déborder de quelques minutes?

La greffière : Je pense qu'il y a une décision selon laquelle seulement les whips peuvent nous permettre de sortir de notre créneau horaire. C'est certain qu'on peut dépasser de quelques minutes quand on a un témoin important et qu'on a du travail, on peut le faire.

Le sénateur Massicotte : Et a-t-on demandé aux whips? Pourquoi est-ce qu'ils auraient objection?

La greffière : Ce sont les whips qui ont décidé de ce nouvel horaire.

Le sénateur Massicotte : Je sais, mais peut-on demander pour des exceptions, si la demande le justifie?

La greffière : Oui, absolument.

Le sénateur Fox : Il peut y avoir conflit, par contre.

Le sénateur Massicotte : Moi, j'ai des rencontres parfois jusqu'à 13 h 15, 13 h 20.

La greffière : À ce moment-là, on demandera une permission spéciale, au besoin.

[Traduction]

Le sénateur Banks : L'heure du début des travaux le mercredi, c'est-à-dire 16 heures, a fait l'objet d'un rappel au Règlement. Étant donné que le Sénat cesse de siéger à 16 heures, je me demande si nous pourrions envisager de commencer les séances à 16 h 15.

Le sénateur Goldstein : Cela pose un problème. Je me rends bien compte que nous devons quitter le Sénat quelques minutes avant 16 heures et filer jusqu'ici. Parfois, nous devons même partir pendant que le Sénat siège encore, ce qui n'est pas une

but if we were to start at 4:15, presumably we would have to go to 6:15. This room has another committee sitting here at 6 p.m. I am afraid we will have to live with the scurrying that we all could have done at a younger age and that we still try to do.

The Chair: Senator Eyton, if you could get your name on the list, then you could propose a time slot for the meeting.

Any further discussion? If not, all in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Opposed? Abstentions? Carried.

Item 14, "Other Business."

Senator Ringuette: All of you are certainly aware that I have a motion in the Senate right now that should be destined for this committee. I do not know when your steering committee will be meeting to look at agendas for our work, witnesses, and so on, but I hope that, as soon as the motion is referred to our committee, we will be ready to undertake the study mentioned in my motion.

I do not know what other work is destined for this committee, but I know that this motion is; I hope that we will entertain it as soon as possible.

The Chair: Thank you. We obviously do not control when it gets out of the Senate, but when it does — and, if it is referred to us — then we will certainly take your views into consideration. It is a responsibility of the steering committee to schedule the work, but I cannot speak for the committee. We have formed it but we have not named anyone to it, have we?

The Clerk: Not yet.

Senator Harb: The committee has done a number of initiatives and we have a number of studies. In the same spirit, perhaps the steering committee can look at what we have been up to and where we are at the present time. We can then set up a list of priorities for how to deal with all the issues, taking into consideration that we will have a massive bill coming from the other place dealing with the budget.

The Chair: That is not coming to us.

Senator Harb: It will not come to this committee?

The Chair: No. We do not have much in the way of government legislation, but I do not want to speak for the steering committee. I propose that the steering committee meet next Wednesday and that we reconvene on Thursday to discuss what the steering committee, in its wisdom, has come up with, and then we can settle our work plan. Is that satisfactory?

Senator Goldstein: It is either traditional or part of the rules. I am not sure which of the two — that government bills referred to this committee come before inquiries, and private members' bills

bonne chose. Si nous devons commencer à 16 h 15, nous devrions probablement terminer la séance à 18 h 15. Or, un autre comité se réunit dans cette salle à 18 heures. Je crains que nous devions continuer cette course contre la montre, même si nous ne sommes plus aussi aptes que dans notre jeune temps à courir d'un endroit à l'autre.

Le président : Sénateur Eyton, si vous faisiez inscrire votre nom sur la liste, vous pourriez faire une proposition sur le sujet.

Y a-t-il des commentaires? Sinon, êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Y en a-t-il qui sont contre? Y a-t-il des abstentions? Adopté.

Point 14, « Autres affaires ».

Le sénateur Ringuette : Vous n'êtes sans doute pas sans savoir que j'ai déposé au Sénat une motion, qui doit être soumise au comité. Je ne sais pas à quel moment le comité de direction se réunira pour se pencher sur le programme de nos travaux, les témoins et ainsi de suite, mais j'espère que, dès que la motion sera renvoyée à notre comité, nous serons prêts à amorcer l'étude mentionnée dans ma motion.

Je ne sais pas en quoi consistera le programme du comité, mais je sais que l'examen de cette motion en fait partie; j'espère que nous la recevrons le plus tôt possible.

Le président : Merci. Évidemment, nous n'exerçons aucun contrôle quant au moment où le Sénat décidera de nous renvoyer cette motion, mais quand il le fera — s'il le fait — alors nous tiendrons certainement compte de votre point de vue. Il incombe au comité de direction d'établir le calendrier des travaux, et je ne peux parler en son nom. Nous l'avons formé, mais nous n'avons encore désigné personne pour y siéger, n'est-ce pas?

La greffière : Non pas encore.

Le sénateur Harb : Le comité a mené un certain nombre d'initiatives et nous avons entrepris un certain nombre d'études. Dans le même esprit, peut-être que le comité directeur peut se pencher sur ce que nous avons fait et voir où nous sommes rendus. Nous pouvons ensuite dresser une liste des priorités qui précisera dans quel ordre traiter toutes ces questions, compte tenu du fait qu'un important projet de loi sur le budget émanant de l'autre instance nous sera soumis.

Le président : Il ne nous sera pas soumis.

Le sénateur Harb : Il ne sera pas soumis au comité?

Le président : Non. Nous n'aurons pas beaucoup de projets de loi du gouvernement à étudier, mais je ne veux pas parler au nom du comité de direction. Je propose plutôt que ce comité se réunisse mercredi prochain et que nous convoquions à nouveau une réunion jeudi afin de discuter de ce que, dans sa sagesse, le comité aura concocté, et que nous dressions ensuite notre plan de travail. Est-ce que cela vous convient?

Le sénateur Goldstein : Je ne sais pas trop si c'est à cause de la tradition ou du Règlement que les projets de loi du gouvernement et les projets de loi émanant des députés qui nous sont renvoyés

also come before inquiries. As the chair has pointed out, there are no bills forthcoming. Hopefully, we will be able to deal with your inquiry, if it gets out of the chamber and is referred to us.

The Chair: I am not speaking for the steering committee, but I will propose to the steering committee that one thing we might do at this juncture, in the absence of a great deal of government legislation, is to hear from senior officials, such as the head of the Office of the Superintendent of Financial Institutions, OSFI, and other such government agencies, who are very much in the forefront of dealing with the present economic situation, to see what they have in mind and how they are handling it. They can be scheduled here and there.

Then, of course, we will want to meet with the Governor of the Bank of Canada, who has a heavy schedule. I suspect it will not be until the early part of May before we meet with him, because of a variety of engagements, including a political party's convention in Vancouver at the end of April. He travels a great deal. We are in negotiations with him and we will get a date, no later than early May.

Senator Fox: Who else do you have in mind as guests?

The Chair: The Financial Consumer Agency of Canada, FCAC; the Canada Deposit Insurance Corporation, CDIC; the Minister of Finance; and perhaps in a monthplus, the Parliamentary Secretary to the Minister, Mr. Menzies, who is undertaking a monthlong inquiry across the country into private pension plans.

Senator Fox: Would you consider inviting anyone from some of the think tanks in the country who would have a point of view to bring to us?

The Chair: Sure. If you have a suggestion in particular, you might speak to Senator Goldstein.

Senator Massicotte: I presume the issue is that we should make our contribution to the regulatory regime that the world is thinking about. I presume that is the purpose of these particular meetings, to come up with our recommendations of how to manage the world financial system.

Senator Goldstein: I do not think we would be equipped to do that, unless we undertook a significant and indepth study. I need hardly tell you, since you know this better than I because of your experience and background, the world financial situation is in a state of terrible flux. We could spend two months listening to all kinds of experts telling us all sorts of things and not be very much further ahead.

I think it is more important for us to try to learn what the current situation is from the people who are the regulatory authorities, who are responsible for managing the financial fabric

ont priorité sur les demandes. Comme le président l'a mentionné, aucun projet de loi n'est attendu. Il est à espérer que nous serons en mesure de nous pencher sur votre demande, si le Sénat nous la renvoie.

Le président : Je ne parle pas au nom du comité de direction, mais je vais lui proposer, étant donné que nous n'aurons pas beaucoup de mesures législatives à étudier, que nous invitions des hauts fonctionnaires, comme le chef du Bureau du surintendant des institutions financières, le BSIF, et d'autres responsables d'organismes gouvernementaux. Ces personnes sont aux premières lignes quand il s'agit de faire face à la crise économique actuelle. Nous pourrions les interroger sur les mesures qui s'imposent selon elles et sur la façon dont elles gèrent la situation. Nous pouvons les recevoir au cours de diverses séances.

Évidemment, nous aimerions rencontrer le gouverneur de la Banque du Canada, dont l'emploi du temps est très chargé. Je soupçonne que nous ne pourrions pas le rencontrer avant le début du mois de mai, en raison de diverses obligations, y compris le congrès d'un des partis politiques qui se tiendra à Vancouver à la fin d'avril. Le gouverneur voyage beaucoup. Nous sommes en négociation avec lui et nous aurons fixé une date au plus tard au début de mai.

Le sénateur Fox : Qui d'autre songez-vous à inviter?

Le président : Des représentants de l'Agence de la consommation en matière financière du Canada, l'ACFC; et de la Société d'assurance-dépôts du Canada, la SADC; le ministre des Finances, et peut-être dans un peu plus d'un mois le secrétaire parlementaire du ministre, M. Menzies, qui est en train de mener une étude d'un bout à l'autre du pays sur les régimes de pension privés, laquelle durera un mois.

Le sénateur Fox : Que diriez-vous d'inviter des membres de certains groupes de réflexion au pays qui pourraient nous présenter leur point de vue?

Le président : Bien sûr. Si vous avez une suggestion en particulier, vous pourriez en parler au sénateur Goldstein.

Le sénateur Massicotte : Je suppose que l'objectif est d'apporter notre contribution à l'élaboration d'un régime de réglementation, souhaité par l'ensemble de la planète. Je présume que c'est là l'objet de ces réunions particulières, c'est-à-dire présenter des recommandations sur la façon de gérer le système financier mondial.

Le sénateur Goldstein : Je ne crois pas que nous ayons les compétences pour ce faire, à moins que nous entreprenions une vaste étude qui soit vraiment approfondie. Je n'ai nullement besoin de vous répéter, car vous le savez déjà mieux que moi en raison de votre expérience et de vos connaissances, que la situation financière mondiale est dans un terrible état d'instabilité. Nous pourrions passer deux mois à écouter toutes sortes d'experts nous raconter des tas de choses sans pour autant être beaucoup plus avancés.

Je pense qu'il est plus important que nous essayions de comprendre la situation du point de vue des personnes qui travaillent au sein des organismes de réglementation et qui sont

of our country. That is why we were thinking of asking people from OSFI and having the governor of the bank and others come before us. However, you might have a particular inquiry that you want to propose.

Senator Massicotte: If it is simply to educate us, that is all very good, but we can probably read that in an article. As you know, the world, Spain, our banks are not falling over. We should at least make a comment to say what our experience is and to at least have some objective to these meetings as opposed to simply educating ourselves.

The Chair: We are still in public. We are not in camera. Often these discussions go on in camera, and I think that is the best place to thrash them out.

Senator Eyton: I tend to agree with Senator Massicotte that a knowledge base is critical. However, when all this is done, there will be a pretty good understanding of balance sheets and cash flows and all the historic data we look at.

Personally, I would like to suggest that the committee at least in some of its deliberations it look at mechanisms for ensuring that credit is extended. The government is pushing a rope, and not only here but in the U.S., Britain and everywhere else. They are saying the balance sheets are good, please do it, and somehow credit does not get extended.

The question is whether there a mechanism that can do that. Maybe there is not one. Maybe the people in charge just will not do it and there is nothing that will make them do it, but it seems to me there must be some device that ensures and encourages the granting of credit to businesses and people. The question is how do you do that.

The Chair: I think indirectly, if not directly, you could slot that in under Senator Ringuette's motion.

Senator Ringuette: If it is the wish of the committee. Certainly the cost of credit and the extent of credit are part of that motion. In connection with Senator Eyton's statement, I think we should also entertain the Business Development Bank of Canada, BDC, with regard to the extent of credit to the business community. They have received a certain directive to do so. How will they do so, how quickly and at what cost?

Senator Massicotte: I need to repeat: the world is going through a very difficult time. People are being immensely affected by a lack of credit. We are the Banking, Trade and Commerce Committee, and we are all paid and we all have significant experience. We should spend some time pinpointing an area that we can make a contribution to and that merits our time. This is

chargées de gérer le monde de la finance au pays. C'est la raison pour laquelle nous souhaitons inviter des gens du BSIF, le gouverneur de la Banque et d'autres personnes à comparaître devant nous. Vous avez toutefois peut-être une étude particulière à proposer.

Le sénateur Massicotte : S'il s'agit tout simplement de nous instruire, cela est très bon, mais nous pouvons probablement acquérir de telles connaissances en lisant un article sur le sujet. Comme vous le savez, le monde, l'Espagne, nos banques ne sont pas en train de s'écrouler. Nous devrions au moins parler de notre situation et poursuivre un certain objectif avec ces réunions au lieu de tout simplement approfondir nos connaissances sur la question.

Le président : La présente séance est publique. Nous ne sommes pas à huis clos. Souvent, les discussions comme celle que nous tenons en ce moment ont lieu à huis clos et je crois que c'est préférable.

Le sénateur Eyton : J'abonde dans le même sens que le sénateur Massicotte lorsqu'il affirme qu'une base de connaissances est essentielle. Au bout du compte, on comprendra très bien les notions liées aux bilans et aux flux de trésorerie et toutes les données historiques sur lesquelles nous aurons à nous pencher.

Personnellement, j'aimerais suggérer que le comité examine, du moins durant certaines de ses délibérations, des mécanismes qui permettraient de faire en sorte que du crédit soit accordé. Notre gouvernement exerce des pressions à cet égard, à l'instar des gouvernements américain et britannique notamment. Ils affirment que les bilans sont bons, mais pour une raison ou pour une autre, le crédit n'est pas accordé.

La question est de savoir s'il existe un mécanisme permettant que cela se fasse. Peut-être qu'il n'en existe pas. Peut-être que les personnes chargées d'octroyer du crédit ne veulent tout simplement pas en accorder et que rien ne les incitera à le faire, mais il me semble qu'il doit bien exister certains dispositifs qui assurent et encouragent l'octroi de crédit aux entreprises et aux particuliers. La question est de savoir comment procéder.

Le président : Je pense que vous pourriez, que ce soit directement ou non, inclure ce sujet dans la motion du sénateur Ringuette.

Le sénateur Ringuette : Si tel est le souhait du comité, pourquoi pas. Il est certain que le coût du crédit et son octroi sont des questions qui font l'objet de ma motion. Pour ce qui est de la déclaration du sénateur Eyton, je pense que nous devrions également entendre des représentants de la Banque de développement du Canada, la BDC, en ce qui a trait à l'octroi de crédit aux entreprises. Cet organisme a reçu la directive d'accorder du crédit. Reste à savoir comment elle procédera, selon quels délais et à quels coûts.

Le sénateur Massicotte : Je me dois de répéter que le monde traverse une période très difficile. Les gens sont considérablement touchés par l'absence de crédit. Nous sommes le Comité permanent des banques et du commerce et nous sommes tous rémunérés et possédons beaucoup d'expérience. Nous devrions cerner un domaine auquel nous pouvons apporter une

super important. We are the Banking, Trade and Commerce Committee. If any committee is going to do this, it should be ours. We can study a lot of issues, but this is very important. We should spend some time, not to be experts on the whole world matter, but to choose an area, like liquidity, and make our contribution.

The Chair: There have been some good suggestions. If I may, I would like to come back next Thursday and have that discussion. We will make a proposal to the steering committee. No doubt, you will want to propose some modifications.

Senator Oliver: In the meantime, would it be okay if we, as members, send a letter to you or to the clerk with some of the matters we think might fit within the rubric set forth by Senator Massicotte — securitizations and so forth, not just credit?

The Chair: That would be most welcome.

Is there any other business? If not, could I have a motion for adjournment?

Senator Eyton: I am on a roll. So moved.

The Chair: I do not think it is debatable, is it?

Carried.

The committee adjourned.

contribution et auquel il vaut la peine de consacrer du temps. Cela est de la plus haute importance. Nous sommes le Comité permanent des banques et du commerce. Si un comité doit s'atteler à cette tâche, c'est bien le nôtre. Nous pouvons étudier des tas de questions, mais celle-ci est très importante. Nous ne devrions pas chercher à devenir des experts de l'ensemble de la situation mondiale, mais plutôt d'un domaine en particulier, par exemple les liquidités, et apporter une contribution.

Le président : Quelques bonnes suggestions ont été formulées. Si vous me le permettez, j'aimerais y revenir jeudi prochain et tenir une discussion sur le sujet. Nous présenterons une proposition au comité de direction. Vous souhaiterez sûrement proposer quelques modifications.

Le sénateur Oliver : Dans l'intervalle, serait-il opportun que nous, en tant que membres, envoyions une lettre à vous ou à la greffière pour suggérer certains sujets qui, selon nous, se rattachent au thème proposé par le sénateur Massicotte — les titrisations et ainsi de suite, pas seulement le crédit?

Le président : Une telle initiative serait la bienvenue.

Y a-t-il d'autres points? S'il n'y en a pas, un sénateur pourrait-il proposer que la séance soit levée?

Le sénateur Eyton : Je poursuis sur ma lancée et je propose donc que la séance soit levée.

Le président : Je ne pense pas que cela puisse faire l'objet d'un débat, n'est-ce pas?

Adopté.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5



Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: <http://www.parl.gc.ca>

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: <http://www.parl.gc.ca>



Second Session
Fortieth Parliament, 2009

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banking, Trade and Commerce

Banques et du commerce

Chair:

The Honourable MICHAEL A. MEIGHEN

Président :

L'honorable MICHAEL A. MEIGHEN

Thursday, March 5, 2009 (in camera)
Wednesday, March 11, 2009
Thursday, March 12, 2009

Le jeudi 5 mars 2009 (à huis clos)
Le mercredi 11 mars 2009
Le jeudi 12 mars 2009

Issue No. 2

Fascicule n° 2

Future business of the committee (in camera)

Travaux futurs du comité (à huis clos)

and

et

First and second meetings on:

Première et deuxième réunions concernant :

The present state of the domestic
and international financial system
(Access to credit for businesses)

La situation actuelle du régime
financier canadien et international
(L'accès au crédit pour les entreprises)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Michael A. Meighen, *Chair*

The Honourable Yoine Goldstein, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif)	Hervieux-Payette, P.C.
Eyton	* LeBreton, P.C. (or Comeau)
Fox, P.C.	Massicotte
Gerstein	Moore
Greene	Oliver
Harb	Ringuette

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Moore replaced the Honourable Senator Banks (*February 26, 2009*).

The Honourable Senator Hervieux-Payette, P.C., replaced the Honourable Senator Hubley (*February 26, 2009*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable Michael A. Meighen

Vice-président : L'honorable Yoine Goldstein

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif)	Hervieux-Payette, C.P.
Eyton	* LeBreton, C.P. (ou Comeau)
Fox, C.P.	Massicotte
Gerstein	Moore
Greene	Oliver
Harb	Ringuette

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Moore a remplacé l'honorable sénateur Banks (*le 26 février 2009*).

L'honorable sénateur Hervieux-Payette, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Hubley (*le 26 février 2009*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Wednesday, March 4, 2009:

The Honourable Senator Meighen moved, seconded by the Honourable Senator Stratton:

That the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce be authorized to examine and report upon the present state of the domestic and international financial system; and

That the papers and evidence received and taken and work accomplished by the committee on the subject since the beginning of the First session of the Thirty-ninth Parliament be referred to the committee; and

That the committee submit its final report no later than December 31, 2010, and that the committee retain until March 31, 2011 all powers necessary to publicize its findings.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 4 mars 2009 :

L'honorable sénateur Meighen propose, appuyé par l'honorable sénateur Stratton,

Que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce soit autorisé à examiner, afin d'en faire rapport, la situation actuelle du régime financier canadien et international;

Que les documents reçus, les témoignages entendus, et les travaux accomplis par le comité sur ce sujet depuis le début de la première session de la trente-neuvième législature soient renvoyés à ce comité;

Que le comité soumette son rapport final au Sénat au plus tard le 31 décembre 2010 et qu'il conserve jusqu'au 31 mars 2011 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, March 5, 2009

(2)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day, in camera, at 10:35 a.m., in room 505, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Eyton, Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (11).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, and June M. Dewetering, Chief, Macroeconomics, Library of Parliament.

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee met in camera for the purpose of considering a draft agenda.

It was moved that senators' staff be permitted to stay and that their Blackberrys be turned off.

The question being put on the motion, it was adopted.

The chair proceeded to inform the members on the decisions taken by the Subcommittee on Agenda and Procedure concerning the committee's schedule.

It was agreed that a summary of proceedings concerning the Hedge Funds Study be prepared and distributed to the members.

It was agreed that the analyst prepare a draft list of possible studies on the financial systems.

It was agreed that a draft schedule be prepared by the clerk.

At 11:30 a.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, March 11, 2009

(3)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:05 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Eyton, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (10).

Other senator present: The Honourable Senator Johnson (1).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 5 mars 2009

(2)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 10 h 35, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Eyton, Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (11).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Centre de consultation et de documentation parlementaire, et June M. Dewetering, chef, macroéconomique, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'article 92(2)e), le comité siège à huis clos pour examiner un projet d'ordre du jour.

Il est proposé que les collaborateurs des sénateurs restent dans la salle et qu'ils éteignent leurs Blackberry.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le président informe les membres des décisions prises par le Sous- comité du programme et de la procédure concernant le calendrier de travail du comité.

Il est convenu de préparer un résumé des travaux entourant l'étude des fonds de couverture et de le distribuer aux membres.

Il est convenu que l'analyste prépare un projet de calendrier de travail pour l'étude des systèmes financiers.

Il est convenu qu'un projet de calendrier de travail soit préparé par la greffière.

À 11 h 30, il est convenu que le comité suspende ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 11 mars 2009

(3)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 35, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Eyton, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (10).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Johnson (1).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 4, 2009, the committee began its examination of the present state of the domestic and international financial system.

WITNESSES:

Canadian Federation of Independent Businesses:

Corinne Pohlmann, Vice-President of National Affairs;
Daniel Kelly, Senior Vice-President, Legislative Affairs;
Ted Mallet, Chief Economist and Vice-President, Research.

Canadian Manufacturers & Exporters:

Geoff Schaadt, Director of National Programs.

Ms Pohlmann made a statement and, together with the other witnesses, answered questions.

At 5:20 p.m., the committee suspended.

At 5:24 p.m., the committee resumed.

Mr. Schaadt made a statement and answered questions.

At 6:10 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, March 12, 2009

(4)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Eyton, Fox, P.C., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (11).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 4, 2009, the committee continued its examination of the present state of the domestic and international financial system.

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Centre de consultation et de documentation parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 4 mars 2009, le comité commence son examen de la situation actuelle des systèmes financiers canadien et internationaux.

TÉMOINS :

Fédération canadienne de l'entreprise indépendante :

Corrine Pohlmann, vice-présidente aux affaires nationales;
Daniel Kelly, premier vice-président, Affaires législatives;
Ted Mallet, économiste en chef et vice-président, Recherche.

Manufacturiers et Exportateurs du Canada :

Geoff Schaadt, directeur des programmes nationaux.

Mme Pohlmann fait une déclaration et, avec les autres témoins, répond à des questions.

À 17 h 20, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 24, le comité reprend ses travaux.

M. Schaadt fait une déclaration et répond à des questions.

À 18 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 12 mars 2009

(4)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 10 h 30, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Eyton, Fox, C.P., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (11).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Centre de consultation et de documentation parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 4 mars 2009, le comité poursuit son examen de la situation actuelle des systèmes financiers canadien et internationaux.

*WITNESSES:**Business Development Bank of Canada:*

Jean-René Halde, President and Chief Executive Officer.

Export Development Canada:

Eric Siegel, President and Chief Executive Officer.

Canadian Bankers Association:

Nancy Hughes Anthony, President and Chief Executive Officer;

Terry Campbell, Vice-President, Policy;

Darren Hannah, Director, Banking Operations.

Mr. Siegel and Mr. Halde each made statements and answered questions.

At 11:45 a.m., the committee suspended.

At 11:47 a.m., the committee resumed.

Ms Hughes Anthony made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 12:40 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

*ATTEST:**TÉMOINS :**Banque de développement du Canada :*

Jean-René Halde, président et chef de la direction;

Exportation et développement Canada :

Eric Siegel, président et chef de la direction;

Association des banquiers canadiens :

Nancy Hughes Anthony, présidente et chef de la direction;

Terry Campbell, vice-président, Politiques;

Darren Hannah, directeur, Opérations bancaires.

M. Siegel et M. Halde font tous deux des déclarations et répondent à des questions.

À 11 h 45, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 47, le comité reprend ses travaux.

Mme Hughes Anthony fait une déclaration et, avec les autres témoins, répond à des questions.

À 12 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Line Gravel

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, March 11, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:05 p.m. to examine the present state of the domestic and international financial system.

TOPIC: Access to credit for businesses

Senator Michael A. Meighen (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: This is our first public meeting, and I want to welcome everyone here.

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce is studying today the present state of the domestic and international financial system and more particularly access to credit for businesses.

[*English*]

I believe that the access-to-credit problem is an important issue. I know this view is shared by all members of the committee. It must be examined in the context of the economic downturn that Canada, like many nations worldwide, is experiencing. While actions have been taken by the federal government and by the Bank of Canada, concerns continue to exist about business access to credit.

In particular, notwithstanding policy efforts, survey and anecdotal evidence all indicate that at least some businesses are finding it increasingly difficult to access credit. Our witnesses here today from the Canadian Federation of Independent Business, CFIB, will tell us in detail about this situation. Before introducing them, however, it might be appropriate to introduce to you the members of the committee who are present here today. On my far left, Senator Oliver, from Nova Scotia; Senator Paul Massicotte, from Quebec, via Manitoba; the very distinguished deputy chair of the committee, Senator Yoine Goldstein, from Quebec; on my left, Senator Harb, from Ontario; and Senator Wilfred Moore, from Nova Scotia. We have now been joined by Senator Stephen Greene, from Nova Scotia. Nova Scotia, as you can see, is dominating once again.

From the Canadian Federation of Independent Business, we have with us today Ms. Corinne Pohlmann, Vice-President of National Affairs; Mr. Daniel Kelly, Senior Vice-President, Legislative Affairs; and Mr. Ted Mallett, Chief Economist and Vice-President, Research.

My name is Michael Meighen. I chair the committee, and I am from Ontario, via Quebec. That being said, we should get right into the matter at hand. I understand you have a presentation, which, hopefully, all members have received. Perhaps you would like to make a statement, after which there will be questions for you.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 11 mars 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 5 pour étudier la situation actuelle du régime financier canadien et international.

SUJET : Accès au crédit pour les entreprises

Le sénateur Michael A. Meighen (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Je vous souhaite à tous la bienvenue à cette première séance publique.

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se penche aujourd'hui sur les questions relatives à la crise financière et économique, et plus particulièrement sur l'étendue du problème d'accès des entreprises au crédit.

[*Traduction*]

Je crois que l'accès au crédit pose un problème important. Je sais que tous les membres du comité partagent cette opinion. Il faut examiner la situation dans le contexte du ralentissement économique que connaît le Canada comme un grand nombre d'autres pays dans le monde. Le gouvernement fédéral et la Banque du Canada ont pris des mesures, mais l'accès des entreprises au crédit reste préoccupant.

Plus particulièrement, malgré les efforts déployés sur le plan politique, il ressort des sondages et de la preuve anecdotique qu'au moins certaines entreprises ont de plus en plus de difficultés à obtenir du crédit. Les représentants de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante qui témoignent aujourd'hui nous parlerons en détail de cette situation. Avant de les présenter, je pourrais peut-être commencer par les membres du comité qui sont ici aujourd'hui. Il y a d'abord, à mon extrême gauche, le sénateur Oliver, de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Paul Massicotte, qui nous vient du Québec après être passé par le Manitoba; l'éminent vice-président du comité, le sénateur Yoine Goldstein, du Québec; à ma gauche, le sénateur Harb, de l'Ontario et le sénateur Wilfred Moore, de la Nouvelle-Écosse. Le sénateur Stephen Greene, de la Nouvelle-Écosse, s'est maintenant joint à nous. Comme vous le voyez, la Nouvelle-Écosse domine une fois de plus.

Les représentants de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante qui sont avec nous aujourd'hui sont Mme Corinne Pohlmann, vice-présidente aux Affaires nationales; M. Daniel Kelly, premier vice-président, Affaires législatives et M. Ted Mallett, économiste en chef et vice-président, Recherche.

Je m'appelle Michael Meighen. Je préside le comité et je viens de l'Ontario après être passé par le Québec. Cela dit, nous pourrions entrer directement dans le vif du sujet. Je crois que vous avez une déclaration à nous faire dont j'espère tous les membres du comité ont reçu le texte. Vous avez sans doute des observations préliminaires à formuler, après quoi nous vous poserons des questions.

Corinne Pohlmann, Vice-President of National Affairs, Canadian Federation of Independent Business: Thank you for the opportunity to be here today. You should all have a copy of our presentation in front of you, as well as a couple of documents to which I will be referring in a few minutes as I walk you through the presentation. With me today are Mr. Kelly and Mr. Mallett, who will be here to answer questions at the conclusion of the statements.

I want to start with a bit of context about who we are at CFIB. The CFIB is a non-partisan, not-for-profit organization that represents the interests of 105,000 small and medium-sized companies across Canada. These are all independently owned and operated companies. That means they are not publicly traded companies. We have members represented in all parts of Canada, and they come from all sectors of the economy. If you name a sector or a type of business, we probably have them as a member.

We are 100 per cent funded by our members. We take no money from banks or government. Everything we do comes from our membership. We deal with issues at all levels of government — municipal, federal and provincial — but we also deal with issues related to large institutions. We have been involved in financing and banking for a long time, starting back in the 1980s.

The banking industry has a huge impact on the small and medium-sized sector. Since the early 1980s, we have been doing surveys on our membership every three to four years as to how they interact with the banks and how the banks are treating them. We got very involved in 1998 as part of the bank merger fight. We fought strongly and effectively against the merger of four or five banks. We are proud of being part of that campaign. We believe strongly that the strength of our banking sector today has much to do with the fact that the merger did not go through in 1998. That is the reason Canada is seen as a model in the banking sector.

I want to mention two things that make CFIB unique as a business organization compared to others. First, we have a field force. Our field force is about 200 individuals whose job is to visit small and medium-sized companies every day. We estimate that 4,000 small businesses are visited by a representative of CFIB weekly. This allows us to gather information from them and to deliver information to them effectively. It is a grass roots type of organization from that perspective.

Second, we have our survey process. We are a very democratically driven organization. We do not take a policy position on an issue until we get feedback from our membership through our survey process. Mr. Mallett oversees that area. We have become very sophisticated at it. We do all of our own survey and analysis in-house. That allows us to bring forward the information that, hopefully, we will be able to bring forward to you here today.

Corinne Pohlmann, vice-présidente aux Affaires nationales, Fédération canadienne de l'entreprise indépendante : Nous vous remercions de nous avoir invités ici. Vous devriez tous avoir reçu un exemplaire de notre mémoire ainsi que quelques documents auxquels je me reporterai dans un instant. Je suis accompagnée aujourd'hui de M. Kelly et de M. Mallett qui seront là pour répondre à vos questions.

Je voudrais d'abord vous parler un peu de ce qu'est la FCEI. La FCEI est une organisation non partisane, sans but lucratif, qui défend les intérêts des 105 000 petites et moyennes entreprises réparties aux quatre coins du pays. Ce sont toutes des entreprises indépendantes. Cela veut dire qu'elles ne sont pas cotées en bourse. Nous comptons des membres dans toutes les régions du Canada et dans tous les secteurs de l'économie. Si vous nommez un secteur ou un type d'entreprise, il est probablement représenté dans notre effectif.

Nous sommes entièrement financés par nos membres. Nous ne recevons pas d'argent des banques ou du gouvernement. Nos membres financent toutes nos activités. Nous nous occupons des problèmes qui se posent à tous les niveaux du gouvernement, aussi bien municipal que fédéral ou provincial, mais nous nous penchons également sur les questions relatives aux grandes institutions. Nous nous intéressons au financement et aux banques depuis longtemps, depuis les années 1980.

Le secteur bancaire a une énorme emprise sur le secteur de la petite et moyenne entreprise. Depuis le début des années 1980, nous avons fait des enquêtes auprès de nos membres tous les trois ou quatre ans, pour savoir comment ils interagissent avec les banques et comment les banques les traitent. En 1998, nous avons participé très activement à la lutte contre les fusions bancaires. Nous nous sommes battus énergiquement et efficacement contre la fusion de quatre ou cinq banques. Nous sommes fiers de notre participation à cette campagne. Nous sommes convaincus que nous devons, dans une large mesure, la vigueur actuelle de notre secteur bancaire au fait que cette fusion n'a pas eu lieu en 1998. C'est la raison pour laquelle le Canada est considéré comme un modèle pour le secteur bancaire.

Je tiens à mentionner deux choses qui font de la FCEI une organisation qui se distingue des autres. Premièrement, nous avons du personnel sur le terrain. Il s'agit d'environ 200 personnes qui ont pour fonction de rendre visite, quotidiennement, aux petites et moyennes entreprises. Selon nos estimations, chaque semaine, 4 000 PME reçoivent la visite d'un représentant de la FCEI. C'est un moyen efficace de recueillir des renseignements auprès de ces entreprises et aussi de leur en fournir. De ce point de vue, c'est une organisation qui repose sur ses membres.

Deuxièmement, nous avons nos méthodes d'enquête. Nous sommes un organisme très démocratique. Nous ne prenons pas position sur une question avant d'avoir obtenu les opinions de nos membres en procédant à des sondages. C'est M. Mallett qui supervise cette activité. Notre système est maintenant très au point. Nous faisons nous-mêmes nos propres enquêtes et analyses. Cela nous permet d'obtenir l'information dont nous espérons pouvoir vous faire part aujourd'hui.

Moving to the next page, I want to give some quick context before we jump into our data. It is important that we remember the size and scope of small and medium-sized businesses in Canada. About 98 per cent of all business in Canada have fewer than 50 employees. That is the threshold for what we consider to be a small business. Small and medium-sized companies employ 60 per cent of all Canadians and represent almost half of Canada's GDP today. It is important to understand that, while we often focus on larger businesses or those that are publicly traded because they get the headlines in the newspapers, Canada's economy and jobs are just as dependent, if not more dependent, on the small business sector in this country. It is important to understand the dynamics happening there.

Moving to the next page, I want to talk about the economy and what we are hearing from our membership as to what is happening in the economy. Before I explain this chart called the "Business Barometer," I want to provide some background. We were doing this survey called the "Business Barometer" annually up until 9/11. At that point, there was chaos in the system where we did not know what was happening. We wanted to survey our members on a weekly basis to understand what they were feeling in the economy. Goodness knows, the stock markets were going crazy at the time.

We did the survey over a 10-week period, surveying 10,000 members over those 10 weeks. By the end of the 10-week period, we realized that our members were doing quite well. We told Finance Minister Paul Martin this information at that time. We said, "This is not the time to start spending our way out of this. We believe that our members are doing well." We were also able to calculate that 250,000 jobs were open at that time. This was at the beginning of 2002. We told him to keep calm and to let things emerge. Sure enough, by the end of 2002, we were proven to be right. In 2002, we created 500,000 jobs in the economy. We realized that this business barometer that we created was very important. We were asked by the Bank of Canada and others to do this on a more regular basis. Consequently, Mr. Mallett and his team started doing it on a quarterly basis. It is now used as an economic indicator of the Canadian economy by the Bank of Canada. Mr. Bloomberg uses it and spreads it around the world. It is indicative of what the non-stock market economy is thinking in Canada.

In front of you is the business barometer for the most recent quarter, which was December 2008. This is based on a questionnaire that asks a series of questions about members' businesses. We do not ask our members about their opinion on the economy. We ask, "What is happening with your business? Will it be stronger or weaker?" No one knows their business better than they do. Based on that question of where they think their business will be a year from now, we have built the index in front of you. The thicker lines are the perceptions of our members. That index has been coming down. It is ranked against

Je passe à la page suivante et je voudrais vous en fournir rapidement le contexte avant de parler de nos données. Il est important de ne pas perdre de vue la taille et l'importance des petites et moyennes entreprises au Canada. Environ 98 p. 100 de toutes les entreprises canadiennes comptent moins de 50 employés. C'est le seuil en dessous duquel une entreprise est dite « petite ». Les PME emploient aujourd'hui 60 p. 100 de tous les travailleurs canadiens et représentent près de la moitié du PIB du Canada. Il est important de comprendre que même si on parle beaucoup des grandes entreprises ou de celles qui sont cotées en bourse parce qu'elles font la manchette des journaux, l'économie et les emplois du Canada dépendent tout autant, sinon plus, du secteur de la petite entreprise. Il est important de bien comprendre cette dynamique.

Je passe à la page suivante et je voudrais parler de l'économie et de ce que nos membres nous disent au sujet de ce qui se passe dans l'économie. Avant de vous expliquer ce tableau intitulé « Baromètre des affaires », je voudrais vous décrire un peu le contexte. Nous avons mené cette enquête intitulée « Baromètre des affaires », une fois par an, jusqu'au 11 septembre. La situation est alors devenue chaotique et nous ne comprenions pas ce qui se passait. Nous avons alors décidé de sonder chaque semaine les opinions de nos membres pour savoir ce qu'ils pensaient de la situation économique. Les marchés boursiers étaient alors en pleine tourmente.

Nous avons fait notre enquête sur une période de 10 semaines auprès de 10 000 membres. À la fin de cette période de 10 semaines, nous nous sommes rendu compte que nos membres se portaient assez bien. Nous avons alors transmis ces renseignements au ministre des Finances, Paul Martin. Nous lui avons dit : « Le moment n'est pas venu d'essayer de résoudre le problème à coups de dollars. Nous croyons que nos membres se portent bien ». Nous avons également pu calculer que 250 000 emplois étaient alors disponibles. C'était au début de 2002. Nous avons dit au ministre de rester calme et de laisser la situation se tasser. Effectivement, à la fin de 2002, nos prévisions se sont révélées exactes. En 2002, nous avons créé 500 000 emplois dans l'économie. Nous nous sommes rendu compte que le baromètre des affaires que nous avions créé était très important. La Banque du Canada et d'autres nous ont demandé de mener cette enquête de façon plus régulière. En conséquence, M. Mallett et son équipe ont commencé à le faire sur une base trimestrielle. La Banque du Canada l'utilise maintenant comme indicateur économique de l'économie canadienne. M. Bloomberg utilise ce baromètre et le diffuse dans le monde. Il reflète le climat qui règne dans l'économie canadienne en dehors du marché boursier.

Vous avez devant vous le baromètre des affaires le plus récent, de décembre 2008. Il se fonde sur un questionnaire qui posait une série de questions au sujet des entreprises de nos membres. Nous ne demandons pas à nos membres leur opinion concernant l'économie. Nous leur demandons plutôt : « Que se passe-t-il dans votre entreprise? Sera-t-elle plus forte ou plus faible? » Personne ne connaît son entreprise mieux que son propriétaire. Nous avons établi l'indice que vous avez sous les yeux à partir de ce que nos membres pensent de la situation qui sera la leur dans un an. La courbe plus épaisse correspond aux perceptions de nos

the thinner, blue line, which is Canada's GDP. As you can see, our members' perspectives are a good reflection of where the GDP is going. In fact, we should have put the number in after the 1.3 in that the GDP has since fallen quite a bit more and is reflective of our members' perspectives. While this indicates our members are feeling less optimistic — which is true; there is definite caution and worry among our membership — we believe there is underlying stability there.

I now ask you to turn to the next slide to give you some ideas of why that might be.

I will get to the first part on "Access to Bank Credit" in a second. The "Full-Time Employment Plan" is what is important. This is where the real economy comes in. Our members have told us that, as recently as December, more than 80 per cent plan on hiring or maintaining their current levels of staffing. They are holding on to their people and continuing to hire. That, we believe, is an underlying stability that exists among the small and medium-sized business sector.

You should have with you our last quarterly business barometer, QBB. Contained in it is considerably more information and depth of detail about the economy. It talks about the business barometer by region and sector. There are variations on both. That might be information for you to look at. I will leave that with you to look at on your own. Our next business barometer will be released March 28, so we will have to see whether the numbers go down, stabilize or go up. That will be interesting for us to watch.

I want to get to the subject of today's hearing, namely, access to bank credit. Also on this chart, there is something there that we pull from our quarterly business barometer as part of the conditions that small businesses face. We have been asking this question about their access to bank credit for a long time. As you can see, in December of 2007, 13 per cent said that access to bank credit had worsened in the last three months. By the time we got to September 2008, it started increasing to 18 per cent. In September, everything started coming down around us. By mid-September, we started doing a weekly survey again, and we saw that number almost double to 28 per cent. While the number has increased, it has been stable since September. From September to December, 27 or 28 per cent of our members were saying that access to credit was stable, but it had not changed in that three-month period. We will be watching closely in the next QBB to see if that number has changed.

Based on this, we knew we had to get more information and dig deeper. Starting in January, Mr. Mallett and his team began a monthly survey. We have yet to release the results of that survey. We have only done it for January and February so far. It will look at what is happening in the economy; however, we have added more questions to delve into the access-to-credit issue. In that

membres. Cet indice est en baisse. Il s'aligne sur la ligne bleue plus mince qui représente le PIB du Canada. Comme vous pouvez le voir, les perspectives de nos membres reflètent bien la tendance du PIB. En fait, nous aurions dû faire descendre la ligne du PIB en dessous de 1,3 étant donné que le PIB est tombé un peu plus depuis et qu'il reflète les attentes de nos membres. Cela indique que nos membres se sentent moins optimistes, ce qui est vrai. Il est certain qu'ils font preuve de prudence et qu'ils s'inquiètent, mais nous croyons que leurs entreprises restent stables.

Je vais maintenant vous demander de vous reporter à la page suivante pour vous donner une idée des explications possibles.

Je vais parler de la première colonne « Accès au crédit bancaire » dans un instant. Ce sont les intentions concernant les « emplois à plein temps » qui sont importantes. C'est là qu'intervient l'économie réelle. Nos membres nous ont dit, pas plus tard qu'en décembre, que plus de 80 p. 100 d'entre eux comptent augmenter ou garder leur personnel actuel. Ils gardent leurs employés et continuent d'embaucher. Nous croyons que cela reflète la stabilité sous-jacente du secteur de la petite et moyenne entreprise.

Vous devez avoir reçu notre dernier baromètre des affaires qui contient beaucoup plus de renseignements et de précisions au sujet de l'économie. Il y est question du baromètre des affaires par région et par secteur. Il y a des variations sur ces deux plans. Ce sont des renseignements qui pourraient vous intéresser. Je vais vous laisser examiner vous-même ce document. Nous publierons notre prochain baromètre des affaires le 28 mars et nous verrons alors si les chiffres diminuent, se stabilisent ou augmentent. Ce sera intéressant à surveiller.

Je voudrais aborder le sujet des audiences d'aujourd'hui, à savoir l'accès au crédit bancaire. Également dans ce tableau, il y a des renseignements que nous extrayons de notre baromètre des affaires trimestriel pour connaître la situation des petites entreprises. Nous leur posons depuis longtemps cette question concernant leur accès au crédit bancaire. Comme vous pouvez le voir, en décembre 2007, 13 p. 100 des répondants ont dit que l'accès au crédit bancaire a été pire au cours des trois derniers mois. En septembre 2008, ce pourcentage s'est mis à augmenter, passant à 18 p. 100. En septembre, tout a commencé à se gâter autour de nous. À la mi-septembre, nous avons recommencé nos enquêtes hebdomadaires et nous avons constaté que ce pourcentage avait presque doublé, grimant à 28 p. 100. Malgré cette hausse, la situation s'est stabilisée depuis septembre. Entre septembre et décembre, 27 ou 28 p. 100 de nos membres ont dit que l'accès au crédit était stable et qu'il n'avait pas changé au cours de cette période de trois mois. Nous allons surveiller de près les résultats de notre prochain questionnaire sur le baromètre des affaires pour voir si ce chiffre a changé.

À partir de ces renseignements, nous savions que nous devions obtenir plus de précisions. À compter de janvier, M. Mallett et son équipe ont commencé une enquête mensuelle. Nous n'en avons pas encore publié les résultats. Jusqu'ici, nous n'avons fait cette enquête que pour janvier et février. Elle examinera ce qui se passe dans l'économie, mais nous y avons ajouté davantage de

survey, which we will be sharing with you today, we will be sharing the preliminary results based on the 900 responses that we received in January and February on the issue.

If you move to the next slide, this is new information for us.

Senator Greene: With respect to access to bank credit, is that in relation to whether it is possible to qualify for credit, or is it an interest rate issue?

Ms. Pohlmann: It would be both. We are not specifying in that particular question which of those. It is just a general access to bank credit.

In this next set of questions, we get into more detail to bring out those nuances.

Page 6 breaks down who is borrowing and who is not borrowing by size of firm. We are sharing this with you because often there is a perception that smaller businesses are more likely to need financing. We are trying to break that myth. Smaller firms are no more likely to get financing than larger firms. That is what we are trying to show in this slide. It is interesting that firms are becoming less dependent on borrowing money from banks. In 1990, on average, about 75 per cent of small and medium-sized companies were borrowing from banks. That number has come down to 60 per cent since 1990. We believe they have learned their lessons in previous downturns with how the banks reacted during those particular periods of recession or downturns in the economy. They have become more cautious when seeking money from the banking system.

Stability among smaller companies may seem to be good. We think it is great at this moment in time, which is important. However, it also indicates that they are not necessarily putting as much investment into growth. When you go into debt, obviously you are trying to leverage money to move toward an expansion or a new investment. That could be something that is not necessarily happening to the degree that it should be, and it is something that we need to watch closely.

The next page shows how easy it is for them to access financing. It explores more of the nuances, such as if they are looking for credit, are they able to find all of it, most of it, some of it or none of it? Here, we looked at it based on the type of financial institution from whom they are getting the credit. If they are a non-borrower, not surprisingly, they have access to all the credit they need because it is not important to them. However, if they are using specialty asset financing, basically leasing companies, they are not able to access credit as easily as using other types of financing. There is little difference between credit unions, foreign-owned and domestic banks in terms of our members who are using those. They feel that they can access credit to some degree. Our problem with this particular survey at this point is that we have never asked these questions before. We do not know if this is getting worse or better. This is a benchmark

questions afin d'insister plus sur l'accès au crédit. Nous allons vous parler aujourd'hui des résultats préliminaires de cette enquête, qui se fondent sur les 900 réponses que nous avons obtenues à ce sujet en janvier et février.

À la page suivante, vous trouverez des renseignements qui sont nouveaux pour nous.

Le sénateur Greene : En ce qui concerne l'accès au crédit bancaire, est-ce relié à l'admissibilité au crédit ou à la question des taux d'intérêt?

Mme Pohlmann : Ce sont les deux. Nous ne posons pas cette question précise. Il s'agit de l'accès au crédit bancaire en général.

Dans la prochaine série de questions, nous entrons davantage dans les détails pour faire ressortir ces nuances.

À la page 6, on peut voir qui emprunte et qui n'emprunte pas, selon la taille de l'entreprise. Nous vous communiquons ces renseignements, car on a souvent l'impression que les petites entreprises ont davantage besoin d'emprunter. Nous essayons de dissiper ce mythe. Les petites entreprises n'ont pas plus tendance à demander du crédit que les grandes entreprises. C'est ce que nous essayons de montrer dans ce tableau. On constatera que les entreprises dépendent moins des banques pour emprunter de l'argent. En 1990, en moyenne, environ 75 p. 100 des petites et moyennes entreprises ont emprunté de l'argent aux banques. Ce chiffre est tombé à 60 p. 100 depuis 1990. Nous croyons que les PME ont tiré la leçon des récessions antérieures en voyant comment les banques ont réagi pendant ces périodes de récession ou de ralentissement économique. Elles font preuve d'une plus grande prudence lorsqu'elles demandent de l'argent au système bancaire.

La stabilité semble bonne du côté des petites entreprises. C'est excellent pour le moment, ce qui est important. Toutefois, cela révèle également que ces entreprises n'investissent pas forcément autant dans la croissance. Quand vous vous endettez, bien entendu, c'est pour essayer de prendre de l'expansion ou pour faire un nouvel investissement. Cela ne se passe peut-être pas autant qu'il le faudrait et c'est une chose qu'il faut surveiller de près.

La page suivante montre la facilité avec laquelle les entreprises ont accès au crédit. L'exploration est plus nuancée. Par exemple, si les entreprises cherchent à obtenir du crédit, ont-elles accès à tout le crédit dont elles ont besoin, à la plupart du crédit dont elles ont besoin, seulement à certain crédit ou à aucun crédit? Nous avons examiné le type d'institution financière qui leur fournit du crédit. Si les entreprises n'empruntent pas elles ont, bien entendu, accès à tout le crédit dont elles ont besoin, car ce n'est pas important pour elles. Toutefois, si elles ont recours à des sociétés spécialisées en financement, c'est-à-dire surtout des sociétés de crédit-bail, elles n'ont pas accès au crédit aussi facilement qu'avec d'autres sources de financement. Il n'y a pas beaucoup de différence entre les coopératives de crédit, les banques étrangères et les banques nationales pour nos membres qui font appel à elles. Ils estiment avoir accès au crédit dans une certaine mesure. Le

for us that we will start monitoring as we move forward to see if there are changes in this particular breakout that we have in front of us.

On page 8 is a pie chart. It asks about whether their loan balance amount is higher or lower than three or four months ago. That is, do they have to pull out more money. It is quite split here. About one third said that they have a higher loan balance amount; one quarter said that they had a lower loan balance amount.

The Chair: Is that a first-time question as well?

Ms. Pohlmann: Yes.

The Chair: Perhaps you can let us know which ones are first-time questions.

Ms. Pohlmann: All of these are first-time questions. They are based on only two months of data.

Page 9 takes those people that say that they have a higher loan balance amount than three or four months ago and asks them why. The majority said that they have unexpected lower revenues or higher expenses. We believe this is directly related to cash flow issues. Smaller businesses are struggling more with cash flow right now. Bills are not getting paid and business may be down, so cash flow is becoming more of an issue. They cannot necessarily pay down the line of credit as they would like to, so this is resulting in their expenses being higher or their revenues lower. This is a good reflection of the current economic situation.

Interestingly, 17 per cent, one in six, are actually expanding. They are looking to do new investments. There is still a dynamic in the economy today that is growing and investing. It is important to keep our eyes on that as well.

The next chart shows the reasons members have a lower loan amount balance than three or four months ago. The majority here, 73 per cent, say that it is because they are making efforts to pay down their loans. Again, it shows you that small businesses are very responsible when it comes to financing and loan paying. They are making efforts to also get rid of their own debts.

We found it very interesting that only 1 per cent told us that the lender had initiated a credit cutback. In other words, a bank came in and said, "We are cutting your credit line or loan amounts." Only 1 per cent told us that has been an issue for them. We have a system within CFIB where members can call us to help them with their issues, and we get literally hundreds of calls per week. We learned, through that process, anecdotally that it is not people who have an established relationship with a bank that are having a problem. It is when people are trying to get a new loan or trying to renegotiate the terms of a loan that they start to run into

problème que nous pose cette enquête est que nous n'avons jamais posé ces questions avant. Nous ignorons si la situation s'est aggravée ou améliorée. Cela va nous servir de repère pour voir si des changements surviennent par rapport aux résultats que nous avons sous les yeux.

Pour le diagramme de la page 8, nous avons demandé aux PME si le solde de leurs prêts est plus élevé ou moins élevé qu'il y a trois ou quatre mois. Autrement dit, doivent-elles emprunter plus d'argent? Les résultats sont assez partagés. Environ le tiers des répondants ont un solde de prêts plus élevé et le quart, un solde moins élevé.

Le président : C'est également la première fois que vous posez cette question?

Mme Pohlmann : Oui.

Le président : Vous pourriez peut-être nous indiquer quelles sont les questions qui ont été posées pour la première fois.

Mme Pohlmann : Toutes ces questions ont été posées pour la première fois. Ces résultats se fondent sur seulement deux mois de données.

À la page 9, nous avons demandé à ceux qui ont dit que le solde de leurs prêts était plus élevé qu'il y a trois ou quatre mois d'en indiquer la raison. La majorité d'entre eux ont répondu qu'ils avaient eu un revenu plus bas ou des dépenses plus élevées que prévu. Nous croyons que c'est directement relié aux problèmes de trésorerie. Les petites entreprises ont davantage de problèmes de trésorerie à l'heure actuelle. Les factures ne leur sont pas payées et leurs activités ralentissent, si bien que le manque de liquidités pose un problème de plus en plus sérieux. Elles ne peuvent pas toujours rembourser leur ligne de crédit comme elles le voudraient, ce qui augmente leurs dépenses ou diminue leur revenu. Cela reflète bien la situation économique actuelle.

On remarquera que 17 p. 100 des PME, soit une sur six, élargissent leurs activités. Elles cherchent à faire de nouveaux investissements. Il y a toujours un secteur dynamique de l'économie qui prend de l'expansion et qui investit. Il est important de surveiller cela également.

Le tableau suivant montre les raisons pour lesquelles nos membres ont un solde de prêts moins élevé qu'il y a trois ou quatre mois. La majorité des répondants, soit 73 p. 100, ont dit que c'est parce qu'ils faisaient des efforts pour rembourser leurs prêts. Cela montre, encore une fois, que les petites entreprises sont très raisonnables sur le plan du crédit et du remboursement de leurs emprunts. Elles font aussi des efforts pour se débarrasser de leurs propres dettes.

Nous trouvons très intéressant que seulement 1 p. 100 de nos membres nous ont répondu que le prêteur leur avait imposé des restrictions au crédit. Autrement dit, une banque leur annonçait qu'elle réduisait leur ligne de crédit ou le montant de leur prêt. Seulement 1 p. 100 des répondants nous ont dit que cela leur avait posé problème. Nos membres peuvent nous appeler pour nous demander de les aider à résoudre certains problèmes et nous recevons littéralement des centaines d'appels par semaine. Nous avons appris, grâce à cela, que ce ne sont pas ceux qui ont des relations bien établies avec une banque qui ont des difficultés.

roadblocks. It is not that they will not get the loan, but they may have extra paperwork and need to do more to get that loan. That is where the roadblocks are coming in. We are learning this anecdotally and would like to explore further.

The next chart looks at the cost of the loan, at what percentage they are paying on the largest loan that they currently have outstanding. It starts from prime rate or less, and then it goes up to prime rate, prime rate plus and so forth. The average loan interest rate that our members are paying is at about prime plus 2.75 per cent. This is a first-time chart, so we do not know what is changing right now. However, it is interesting that one of the highest percentages is those who are carrying prime plus 6 or more per cent. That is a huge amount to pay for a loan. When we delved into that more deeply, we discovered a higher percentage than normal of retail firms, manufacturing firms and firms getting their loans either through a special asset financing loan, a leasing company, through the Business Development Bank of Canada, BDC, or through credit unions. Those tended to be more highly represented in that group that had the higher rates of interest on their loans.

We also discovered a slight increase in the cost of loans from January to February. There is a bit of an uptick between January and February. However, it is only one or two months of data, so we are hesitant to say that it is a trend. It could be a blip. We are watching that because, anecdotally, that is what we are hearing more than anything else.

That brings me to my last page. Overall, from the data that we have been collecting and from the anecdotal information we received from our members, they are able to access credit, but the cost of it is going up. It is getting much more expensive to get credit, and we are finding that those negotiating new loans or renegotiating the terms of a loan are encountering roadblocks. I have a quote from a member that gave us a comment that I feel is fairly typical. They said, "Our biggest problem is cash flow and collecting receivables. Our bank has reduced our line of credit by 20 per cent. We applied to the BDC in December of 2008, received verbal confirmation in January of 2009 and still have not received anything in writing as of today," which was March 4. "We keep getting a positive response, but there always seems to be one more hoop to jump through. We have a serious cash flow problem that is restricting our production, which in turn affects our sales, which in turn affects our cash flow and so on." I think that is fairly typical of what is happening to many businesses out there today.

Ultimately, we need more data to understand what is happening out there. That is why we decided to take on this monthly surveying process that we started to share with you here

C'est quand les gens essaient d'obtenir un nouveau prêt ou de renégocier les modalités d'un prêt qu'ils commencent à en avoir. Ce n'est pas qu'ils n'obtiennent pas le prêt, mais qu'ils sont obligés de se soumettre à des formalités supplémentaires pour obtenir ce prêt. C'est alors que les obstacles se dressent sur leur chemin. C'est ce que nos membres nous disent et nous aimerions explorer davantage la situation.

Le tableau suivant porte sur le coût des prêts, le taux d'intérêt que les PME paient sur le prêt le plus important qu'elles ont actuellement. Les taux commencent au taux préférentiel ou même plus bas et il y a ensuite le taux préférentiel, le taux préférentiel plus un certain pourcentage, et cetera. Le taux d'intérêt moyen que nos membres paient se situe au taux préférentiel plus 2,75 p. 100. Ce tableau est établi pour la première fois et nous ne savons donc pas ce qui change actuellement. Il est toutefois intéressant de constater qu'un des taux les plus élevés est le taux préférentiel plus 6 p. 100 ou davantage. C'est un taux énorme à rembourser pour un prêt. Lorsque nous avons examiné la question plus en détail, nous avons découvert qu'une proportion plus élevée que la normale de détaillants, de fabricants et d'autres entreprises obtiennent un prêt par l'entremise d'une société spécialisée en financement, d'une société de crédit-bail, de la Banque de développement du Canada, la BDC ou d'une coopérative de crédit. Les répondants qui payaient le taux d'intérêt le plus élevé sur leurs prêts avaient tendance à faire davantage affaire avec ce genre d'institutions.

Nous avons aussi découvert une légère hausse du coût des prêts de janvier à février. Il y a une petite augmentation entre janvier et février. Toutefois, cela ne représente qu'un ou deux mois de données, si bien que nous évitons de conclure qu'il s'agit d'une tendance. Cela pourrait être une anomalie passagère. Nous surveillons le phénomène, car c'est ce que nous entendons dire le plus souvent.

J'en suis maintenant à ma dernière page. D'après les données que nous avons recueillies et les observations que nous ont faites nos membres, ces derniers ont accès au crédit, mais cela leur coûte plus cher. Le crédit devient beaucoup plus coûteux et nous constatons que ceux qui négocient de nouveaux prêts ou qui renégocient les modalités d'un prêt se heurtent à des obstacles. Un de nos membres nous a fait une observation que je crois assez typique. « Notre principal problème se situe du côté de la trésorerie et des comptes à recevoir », dit-il. « Notre banque a réduit notre ligne de crédit de 20 p. 100. Nous avons fait une demande à la BDC en décembre 2008, nous avons reçu une confirmation verbale en janvier 2009, mais nous n'avons encore rien reçu par écrit à ce jour », qui était le 4 mars. « Nous recevons constamment des réponses positives, mais il semble qu'il y ait toujours un obstacle supplémentaire à surmonter. Nous avons un sérieux problème de trésorerie qui limite notre production, ce qui se répercute sur nos ventes, ce qui se répercute sur nos ventes, ce qui se répercute sur notre encaisse, et cetera. ». Je pense que c'est assez typique de ce qui se passe actuellement dans de nombreuses entreprises.

En fin de compte, nous avons besoin de données supplémentaires pour comprendre ce qui se passe. C'est pourquoi nous avons décidé de procéder à ces enquêtes

today. We will continue to collect that information and monitor it closely. We have been through this before, and I believe both Mr. Mallett and Mr. Kelly can give you some illustrations of experiences of recession in the past with respect to the banks.

In addition to this survey, we are also doing a one-time business financing survey of which you should have a copy. That survey is currently in front of our membership right across the country. We expect we will have over 10,000 responses to the survey, with results coming in late April, early May. That will provide more in-depth information for us to understand the impacts on our membership. With that response, we can analyze it by region and sector and so on. We will have much more information to share.

Senator Goldstein: Is this the one you are talking about?

Ms. Pohlmann: Yes, it is.

Senator Goldstein: We have it in our kit.

The Chair: Will you be able to share the results as it comes in?

Ms. Pohlmann: I will turn that over to Mr. Mallett. We are open to any questions you have.

The Chair: That was concise and clear and helpful to us now. Perhaps I should introduce the other members of the committee. You can see the interest that your presence here has generated. We have Senator Hervieux-Payette, from Quebec; Senator Johnson, from Manitoba; Senator Eyton, from Ontario; and Senator Ringuette, from New Brunswick.

I should draw all members' attention to the fact that we have a full turnout today. We have 33 or 34 minutes for questions, so the chair will have to be strict in terms of time allowed for each questioner. Before I turn to our developing list of questioners, do either Mr. Mallett or Mr. Kelly have anything to add?

Ted Mallett, Chief Economist and Vice-President, Research, Canadian Federation of Independent Business: In answer to your first question before the introductions, we will be producing a report on this banking survey, probably sometime in the summer.

The Chair: Is that coming out of the survey that you were referring to in May? Can you give us anything at the end of May?

Mr. Mallett: Yes, we will probably be able to release additional information on our monthly tracking of financing conditions before that. The one-page, two-sided survey will not be available until the summer. It goes into certain details. Its purpose is to start comparing individual institutions on banking relationships and so on. It has some financing information. The purpose of the monthly survey is to track business financing performance and

mensuelles dont nous avons commencé à vous donner des résultats aujourd'hui. Nous allons continuer à recueillir ces données et à les surveiller de près. Nous avons déjà connu cela et je crois que M. Mallett et M. Kelly peuvent vous donner quelques exemples de ce qui est arrivé par le passé en ce qui concerne les banques.

En plus de cette enquête, nous faisons aussi une enquête unique sur le financement des entreprises dont vous devriez avoir un exemplaire. Nous avons soumis ces questionnaires à nos membres de toutes les régions du pays. Nous nous attendons à recevoir plus de 10 000 réponses et à pouvoir dépouiller les résultats à la fin d'avril ou au début de mai. Cela nous fournira des renseignements plus approfondis pour comprendre les répercussions de la situation sur nos membres. Grâce à ces réponses, nous pourrions analyser la situation région par région et secteur par secteur. Nous aurons beaucoup plus de renseignements à vous fournir.

Le sénateur Goldstein : C'est l'enquête dont nous parlons?

Mme Pohlmann : Oui.

Le sénateur Goldstein : Nous l'avons dans notre documentation.

Le président : Pourrez-vous nous présenter les résultats lorsque vous les aurez?

Mme Pohlmann : Je vais laisser M. Mallett vous répondre. Nous sommes prêts à répondre à toutes vos questions.

Le président : C'était clair et concis et cela va nous aider. Je devrais peut-être vous présenter les autres membres du comité. Vous pouvez voir l'intérêt que votre présence ici a suscité. Nous avons le sénateur Hervieux-Payette, du Québec, le sénateur Johnson, du Manitoba, le sénateur Eyton, de l'Ontario et le sénateur Ringuette, du Nouveau-Brunswick.

J'attire l'attention de tous les membres du comité sur le fait que nous sommes au complet aujourd'hui. Nous disposons de 33 ou 34 minutes pour les questions. Je vais donc devoir faire preuve de rigueur pour allouer du temps à chacun d'entre nous. Avant d'entamer ma liste qui ne cesse de s'allonger, M. Mallett ou M. Kelly ont-ils quelque chose à ajouter?

Ted Mallett, économiste en chef et vice-président, Recherche, Fédération canadienne de l'entreprise indépendante : Pour répondre à la première question que vous avez posée avant les présentations, nous allons produire un rapport sur cette enquête bancaire, sans doute au cours de l'été.

Le président : Cela découlera-t-il de l'enquête dont vous parliez pour le mois de mai? Pourrez-vous nous fournir des données à la fin de mai?

M. Mallett : Oui, nous pourrions sans doute communiquer des renseignements supplémentaires au sujet de notre suivi mensuel des conditions de financement avant cette date. Les résultats du questionnaire de deux pages ne seront pas disponibles avant l'été. Nous entrons dans les détails. Son but est de nous permettre de commencer à comparer les relations avec les différentes institutions bancaires. Il y a là certains renseignements

conditions on a time series basis to see if things are getting better or worse.

The Chair: Do you make a distinction between incorporated business or sole proprietorships, et cetera?

Mr. Mallett: We can. It is in the database, and we are able to distinguish between those. If we were asked to find the difference between the two, we could do that. We certainly do it by size of business as well, which is also a good indication of incorporated and not incorporated.

Senator Oliver: Thank you for your presentation. I found it surprisingly positive given all the things we have read because your conclusion is that small business is not having difficulty getting access to credit. The way you put it, they are still able to get access to credit, albeit some are paying prime plus six, but the majority are not.

The federal government, in its budget, has decided that one of the things it can do to loosen up more credit is to give billions of dollars to BDC and Export Development Canada, EDC. From your work and surveys, do you think this will be effective, and what are you hearing about it?

Mr. Mallett: Ms. Pohlmann commented about BDC having difficulty getting back in time to certain businesses. Are they really able to work on a fast basis?

Senator Oliver: Is that a consistent complaint?

Mr. Mallett: We tend to hear this.

BDC is not a primary lender to our membership. Only about 3 per cent of our members receive loans from BDC.

Senator Oliver: Under the budget proposal, BDC and EDC will become a greater source of financing.

Mr. Mallett: It is a new channel that many of our members have not had to travel before, and that will become an education for them. It is still unknown whether BDC and EDC will be able to respond quickly to requests.

Ms. Pohlmann: We welcomed that announcement only because we feel that more opportunities to access credit in the marketplace can only be good for the market. We will be talking about the fact they can access credit, but we are concerned about those businesses that are perhaps new and having more trouble, and that is where organizations such as BDC and EDC become important. We did support that particular initiative for that very reason because it is definitely tightening up. So far, it is not as bad as we have seen in previous downturns in the economy, and we are trying to gauge that.

Daniel Kelly, Senior Vice-President, Legislative Affairs, Canadian Federation of Independent Business: The other welcome change the government made in its budget was

concernant le crédit. Le but de cette enquête mensuelle est de faire un suivi périodique du financement des entreprises afin de voir si la situation s'améliore ou s'aggrave.

Le président : Faites-vous une distinction entre les entreprises constituées en société, les entreprises individuelles, et cetera?

M. Mallett : Nous pouvons le faire. C'est dans la base de données et nous pouvons faire la distinction entre ces différents types d'entreprises. Si on nous demandait de voir quelle est la différence entre les deux, nous pourrions le faire. Nous pouvons également le faire selon la taille de l'entreprise, ce qui est également un bon indice de la répartition entre les entreprises constituées en société et celles qui ne le sont pas.

Le sénateur Oliver : Je vous remercie pour votre exposé que j'ai trouvé étonnamment positif étant donné tout ce que nous avons lu, car votre conclusion est que les petites entreprises n'ont pas de difficulté à avoir accès au crédit. D'après ce que vous dites, elles peuvent encore obtenir du crédit, même si certaines paient le taux préférentiel plus 6 p. 100, car ce n'est pas le cas pour la majorité d'entre elles.

Le gouvernement fédéral a décidé, dans son budget, qu'une des choses qu'il peut faire pour débloquer davantage le crédit est de donner des milliards de dollars à la BDC et à Exportation et développement Canada, EDC. D'après votre travail et vos enquêtes, pensez-vous que ce sera efficace et qu'entendez-vous dire à ce sujet?

M. Mallett : Mme Pohlmann a mentionné le fait que la BDC a de la difficulté à répondre à certaines entreprises dans les délais voulus. Est-elle vraiment capable de travailler rapidement?

Le sénateur Oliver : Est-ce une plainte qui revient souvent?

M. Mallett : Nous l'entendons souvent.

La BDC n'est pas un des principaux prêteurs de nos membres. Seulement 3 p. 100 d'entre eux environ reçoivent des prêts de la BDC.

Le sénateur Oliver : Les propositions budgétaires feront de la BDC et de l'EDC une source de financement plus importante.

M. Mallett : C'est quelque chose de nouveau pour la plupart de nos membres et ils vont devoir apprendre à s'en servir. Nous ne savons pas encore si la BDC et l'EDC pourront répondre rapidement aux demandes.

Mme Pohlmann : Nous nous réjouissons de cette annonce, car nous croyons que l'augmentation des possibilités d'accès au crédit peut seulement être bénéfique pour le marché. Nous disons que les PME ont accès au crédit, mais nous nous inquiétons pour celles qui sont nouvelles et qui ont plus de difficultés. C'est là que des organismes comme la BDC et l'EDC deviennent importants. Nous avons appuyé cette initiative pour cette raison, car il est certain que le crédit se resserre. Jusqu'ici, la situation n'est pas aussi mauvaise qu'elle l'a été lors des ralentissements économiques précédents et nous essayons d'évaluer la situation.

Daniel Kelly, premier vice-président, Affaires législatives, Fédération canadienne de l'entreprise indépendante : Le gouvernement a apporté un autre changement positif dans son

changes to the Canada Small Business Financing Act. They did increase the loan limit, but that was not something we had been pushing. We welcomed the other piece of reducing the paperwork and restrictions of that process. We also want our lending institutions, the main delivery vehicle for that, to ensure that businesses know when they receive a loan guaranteed by the federal government.

Senator Oliver: Are the three of you surprised with the positive results you have received on the monthly survey that you are doing?

Mr. Mallett: I am not terribly surprised, but I see this data all the time.

Senator Oliver: We are in a massive recession.

Mr. Mallett: We had data from the previous recession. December numbers on our barometer were not record lows. We saw worse numbers in August of 1990, albeit by a very small margin, which suggests that we are in familiar territory. There has been speculation that we have never seen this kind of economic performance before. We would say, at least in the small business sector, they have had this kind of pain.

Mr. Kelly: We have not seen at this stage, which we have in the past, banks getting out of full sectors of the economy or freezing lending to types of business, such as not lending to restaurants or to agricultural operations. We have seen that happen in the past. At this point, that does not seem to be the case. I am not sure that I would agree fully that this is extremely positive information in that there are two concerns: access to credit and cost of credit. We hear much on the cost of credit side.

Senator Harb: You mentioned the previous recessions. Interest rates back in the 1990s were in the double digits at the time. You did a survey, looked at figures from the 1990s and compared them to what you have now. Do you think we are better or worse off now in terms of small businesses in the 1990s?

Mr. Kelly: As some of the data shows, small businesses have reduced their dependence on financing, to which there are good and bad implications. We have often reflected that businesses have had to become more self-reliant because of some of the poor lending practices in the past. As a result, small firms have become a bit more insulated from some of these pressures in the past, and right now that is turning out to be a good thing.

The flip side of that is that many businesses perhaps will say that they are taking a pass on growth opportunities because they feel if they went to the bank they would not be received terribly positively.

We do get questions whenever the Bank of Canada lowers its interest rates and small businesses see their lines of credit go up in terms of cost. That has been a bit of a disconnect. We understand

budget en modifiant la Loi sur le financement des petites entreprises du Canada. Il a augmenté le plafond des prêts, mais ce n'est pas une chose que nous avions réclamée. Nous nous sommes réjouis de l'autre élément de ce programme qui vise à réduire la paperasserie et les restrictions. Nous voulons aussi que nos institutions de prêt, le principal véhicule de ce programme, veillent à ce que les entreprises sachent quand elles reçoivent un prêt garanti par le gouvernement fédéral.

Le sénateur Oliver : Êtes-vous, tous les trois, étonnés des résultats positifs que vous avez obtenus pour votre enquête mensuelle?

M. Mallett : Je ne suis pas extrêmement étonné, mais j'ai l'habitude de voir ces données.

Le sénateur Oliver : Nous connaissons une récession massive.

M. Mallett : Nous avons les données de la récession précédente. Les chiffres que nous avons enregistrés en décembre dans notre baromètre ne sont pas les plus bas que nous ayons connus. Nous avons vu des chiffres pires en août 1990 même si c'était par une très faible marge, si bien que nous sommes en territoire familier. On a laissé entendre que nous n'avions jamais eu ce genre de performance économique. Nous dirions qu'au moins dans le secteur de la petite entreprise, ces difficultés n'ont rien de nouveau.

M. Kelly : Pour le moment, nous n'avons pas encore vu, comme par le passé, les banques se retirer de secteurs entiers de l'économie ou arrêter leurs prêts à certains types d'entreprises comme les restaurants ou les exploitations agricoles. C'est déjà arrivé par le passé. Il ne semble pas que ce soit le cas pour le moment. Je ne suis pas certain que ce soit là des données extrêmement positives en ce sens que deux secteurs sont préoccupants : l'accès au crédit et le coût du crédit. Nous entendons beaucoup parler du coût du crédit.

Le sénateur Harb : Vous avez mentionné les récessions précédentes. Dans les années 1990, les taux d'intérêt dépassaient 10 p. 100. Vous avez fait une enquête, examiné les chiffres des années 1990 et vous les avez comparé avec la situation actuelle. Pensez-vous que les petites entreprises s'en sortent mieux ou moins bien que dans les années 1990?

M. Kelly : Comme l'indiquent certaines données, les petites entreprises sont moins dépendantes du crédit, ce qui a des conséquences bonnes et mauvaises. Nous avons souvent dit que les entreprises sont devenues plus autonomes à cause de certaines mauvaises pratiques de prêt du passé. Les PME sont donc un peu mieux isolées de certaines des pressions du passé et pour le moment, cela s'avère être une bonne chose.

L'inverse est que de nombreuses entreprises vous diront peut-être qu'elles laissent passer des possibilités d'expansion parce qu'elles craignent que leur banque ne leur réserve pas un très bon accueil.

Chaque fois que la Banque du Canada abaisse ses taux d'intérêt et que les petites entreprises voient augmenter le coût de leur ligne de crédit, on nous pose des questions. Cela ne

there are many reasons behind that, but from our member's perspective, that raises some questions.

Senator Harb: I was interested in your chart showing the GDP and the business index. It seemed to validate, to a large extent, your surveys. I will still ask my question despite this graph.

When you send out your surveys to those who normally respond to you, in terms of leasing companies, do you classify them differently with respect to who returns the completed surveys? Often in politics, as well as in business, you have repeat offenders. It is the same people who continuously reply because they can and because they want to, and that could skew the results to a large extent. The good news with what you have done is that you have the facts to prove it; it is legit. Have you done any analysis to find out who is responding to your surveys?

Mr. Mallett: Thank you very much for that question. I love to answer those kinds of questions because it shows we pay a great deal of attention ensuring our survey is correct and representative.

Roughly between 10 and 20 per cent of our members respond to any one particular survey. Our statistics show that roughly 50 per cent of our members answer at least one survey per year, and we process about a quarter million survey returns every year from our membership. We are a pretty large and sophisticated survey house.

We are also very careful. We subscribe to the International Organization for Standardization, ISO 20252 standard on market research. We belong to the Marketing Research and Intelligence Association. We subscribe to their code of conduct on all their survey methodologies. We are at the same level as Ipsos Reid in terms of how we process. Our surveys are not anonymous; members cannot vote more than once; and we clean out any kind of repeat votes on that basis.

Our membership is highly diverse. We have members with a couple of thousand employees, and we have members who are unincorporated businesses. The response profile is extremely consistent amongst those who are responding versus those who are not responding. They do not respond for many reasons: They are busy people; they average 60-hour work weeks. We encourage them to do this on a range of issues, but they seem to like to give their perspectives, and we do compare our numbers with whatever is available outside of CFIB in terms of comparable surveys to ensure our numbers are coming back consistently.

The work that Statistics Canada and Industry Canada do on small business financing is a good validation of the surveys that we do because we come up with the identical results. I believe there was an 86 per cent approval rating on financing applications, according to the latest Industry Canada data,

correspond pas. Nous savons qu'un grand nombre de raisons expliquent ce phénomène, mais aux yeux de nos membres, cela soulève certaines questions.

Le sénateur Harb : J'ai trouvé intéressant votre diagramme montrant le PIB et l'indice du baromètre des affaires. Cela semble valider vos enquêtes dans une large mesure. Je vais quand même vous poser ma question, malgré ce graphique.

Quand vous envoyez vos questionnaires d'enquête aux membres qui vous répondent habituellement, au sujet des sociétés de crédit-bail, les classifiez-vous différemment en tenant compte du fait que ces personnes ont l'habitude de vous renvoyer les questionnaires remplis? Souvent, en politique, comme dans le milieu des affaires, il y a des récidivistes. Ce sont les mêmes personnes qui répondent toujours, parce qu'elles le peuvent et parce qu'elles le veulent et cela pourrait largement fausser les résultats. Heureusement, les faits vous ont donné raison. Vos résultats sont légitimes. Avez-vous fait une analyse pour établir qui répond à vos enquêtes?

M. Mallett : Merci beaucoup pour cette question. J'aime beaucoup répondre à ce genre de questions, car cela montre que nous veillons soigneusement à faire en sorte que notre enquête soit exacte et représentative.

Environ 10 à 20 p. 100 de nos membres répondent à une enquête donnée. Selon nos statistiques, environ 50 p. 100 de nos membres répondent au moins à une enquête par année et nous recevons de nos membres à peu près un quart de millions de questionnaires remplis chaque année. Nous sommes une maison de sondage assez importante et experte.

Nous sommes également très prudents. Nous appliquons la norme ISO 20252 de l'Organisation internationale de normalisation pour les études de marché. Nous sommes membres de l'Association de la recherche et de l'intelligence marketing. Nous souscrivons à son code de conduite pour toutes ses méthodologies d'enquête. Nous procédons de la même façon qu'Ipsos Reid. Nos enquêtes ne sont pas anonymes; nos membres ne peuvent pas voter plus qu'une fois et nous éliminons tous les votes répétés.

Notre effectif est très diversifié. Nous avons des membres dont l'entreprise compte 2 000 employés, et d'autres qui ont des entreprises individuelles. Le profil des membres qui répondent et de ceux qui ne répondent pas est très similaire. Les gens ne répondent pas pour de nombreuses raisons. Ils sont très occupés, car ils travaillent en moyenne 60 heures par semaine. Nous les incitons à répondre à un éventail de questions, mais ils semblent aimer donner leur point de vue et nous comparons nos chiffres avec ceux qui sont disponibles en dehors de la FCEI suite à des enquêtes comparables pour nous assurer que nos chiffres concordent.

Le travail que Statistique Canada et Industrie Canada accomplissent au sujet du financement de la petite entreprise valide nos enquêtes, car nous parvenons à des résultats identiques. Je crois que le taux d'approbation des demandes de crédit était de 86 p. 100 selon les dernières données d'Industrie Canada, ce qui

which was only 0.4 per cent different from our measurements released two years ago. It is very clearly consistent.

Does that answer your question in terms of representation?

Senator Harb: Yes, thank you.

Mr. Mallett: Thank you for asking.

Senator Massicotte: Thank you very much for being with us today. I am trying to understand what is happening. Your survey seems to suggest that confidence is down, but the amount of loans have increased.

On February 20, the Bank of Canada issued their latest weekly financial statistics. You probably see this more frequently than I do. It summarizes all types of credit: consumer credit as well as all types of business credit. There is the securitization, business loans, but under the total amount of credit outstanding, this is in trillions of dollars, there is approximately an 8 per cent increase of business credit compared to a year ago. It is the same thing with consumer credit.

Even without the non-commercial real estate sector, there is a significant increase of total loans outstanding to businesses, yet, when I see your survey, and the Bank of Canada survey that comes out every quarter on business sentiments and many relations to that, it talks to us about lack of credit. We can talk about pricing, but the significant complaint is about the amount of credit.

How do you explain that? This is at the end of December. In absolute sum, we are seeing a significant increase of credit, typical of the times, a higher rate of increase than the rate of economic growth, yet we hear many complaints about poor credit. Where is the disconnect? Is it because human beings start to believe what we read? When we read a lot of negative stuff, we start losing confidence, and that is how recessions occur. It is all psychological. Some people say it is all BS, but it is all psychological.

How do you explain reality versus what we hear?

Ms. Pohlmann: There is some truth to the psychological aspect of it.

I do not think we said that access to credit is down. In fact, our data tells us that they can access credit. We do not disagree with what the Bank of Canada says. The issue is the cost of credit and the hoops people must go through to get it. More paperwork is required and many more roadblocks are in the way. The real issue is the cost involved in getting the loan.

As Mr. Kelly mentioned, the fact that the Bank of Canada rate is going down while those rates are going up adds to the psychological view that access to credit is more difficult. We know

représente une différence de 0,4 p. 100 seulement par rapport aux chiffres que nous avons nous-mêmes publiés il y a deux ans. Cela concorde très clairement.

Cela répond-il à votre question concernant la représentativité?

Le sénateur Harb : Oui, merci.

M. Mallett : Merci d'avoir posé la question.

Le sénateur Massicotte : Merci beaucoup d'être venus ici aujourd'hui. J'essaie de comprendre ce qui se passe. Votre enquête laisse entendre que la confiance est en baisse, mais que le montant des prêts a augmenté.

Le 20 février, la Banque du Canada a publié ses dernières statistiques financières hebdomadaires. Vous voyez sans doute ces chiffres plus souvent que moi. Cela englobe tous les types de crédit : le crédit à la consommation ainsi que tous les types de crédit aux entreprises. Il y a la titrisation, les prêts aux entreprises, mais le montant total des prêts non remboursés, qui atteint des milliards de dollars, comprend une augmentation d'environ 8 p. 100 du crédit aux entreprises par rapport à l'année dernière. Le changement est le même pour le crédit à la consommation.

Même si l'on fait abstraction du secteur immobilier non commercial, le montant total des prêts que doivent les entreprises a nettement augmenté. Pourtant, votre enquête et l'enquête de la Banque du Canada qui est publiée chaque trimestre au sujet du climat des affaires parlent d'un accès insuffisant au crédit. Nous pouvons parler du coût du crédit, mais la principale plainte porte sur la quantité de crédit accordé.

Comment l'expliquez-vous? C'était à la fin décembre. Globalement nous constatons une augmentation importante du crédit, ce qui est typique en période de marasme, une augmentation plus forte que le taux de croissance économique, mais pourtant on se plaint beaucoup de l'insuffisance du crédit. Où est le problème? Est-ce parce que les êtres humains commencent à croire ce qu'ils lisent? Quand nous lisons beaucoup de commentaires négatifs, nous commençons à perdre confiance et c'est ainsi que se produisent les récessions. C'est entièrement psychologique. Certains disent que c'est une idée farfelue, mais c'est entièrement psychologique.

Pourriez-vous nous expliquer quelle est la réalité par rapport à ce que nous entendons dire?

Mme Pohlmann : L'aspect psychologique joue un certain rôle.

Nous n'avons pas dit, je pense, que l'accès au crédit diminue. En fait, selon nos résultats, les entreprises ont accès au crédit. Nous sommes d'accord avec la Banque du Canada. Le problème se situe au niveau du coût du crédit et des obstacles que les gens doivent surmonter pour obtenir un prêt. Il y a davantage de formalités à remplir et un plus grand nombre d'obstacles. C'est le coût d'obtention du prêt qui pose vraiment des difficultés.

Comme M. Kelly l'a mentionné, le fait que le taux de la Banque du Canada baisse pendant que les taux d'intérêt sur les prêts augmentent contribue à donner l'impression que l'accès au

there are reasons that the cost of accessing credit is increasing, but we think you need to question the banks more on that scenario, given that the Bank of Canada rate is going down.

I know that the cost of lending around the world going up is causing that, but there are too many factors: access to banking, the credit card sector, increased service fees. The banks seem to be increasing the cost of lending in many ways.

Senator Massicotte: In this same report you deal with interest rates. You can see that the spread has gone up significantly because of the credit markets, but the actual rate that they pay is not going up. The basis cost has gone down and spreads have gone up, but the amount of money people spend on interest costs has not gone up. While they may be displeased that they have not achieved the savings they thought they would, they are not paying more.

How do you separate reality from these sentimental feelings that they are getting shafted? They may be getting shafted, but they are not paying more. The interest rate cost has not gone up.

Ms. Pohlmann: However, the cost of doing business has gone up.

Senator Massicotte: The spread has gone up. Look at the percentage of interest rates companies pay of total revenue. It has not gone up.

Ms. Pohlmann: The issue is that, with the economy down, their bills are not getting paid the way they were before. Rather than waiting 30 days, they are waiting 45 or 60 days because everyone is trying to hold on to as much cash as possible. The issue is cash flow for small and medium-sized companies. It is not so much getting loans as it is being able to have the cash flow when they need it. Their bills are not being paid, but they still need to pay their employees. That is where the tightening is happening in the small business area. Cash flow is king for small and medium-sized companies. That is how they operate from day to day, and when that becomes difficult, it can put a dent into how a business operates.

Senator Massicotte: I appreciate that; I am trying to get at the liquidity issue. I am trying to understand the problem. I hear what it is. All the surveys indicate that there is a problem, including the survey of the Bank of Canada. Is it similar to the consumer index where, because you talk about a problem, eventually there will be a problem? Will we see credit going down dramatically in six months because we have convinced ourselves it is bad?

Mr. Mallett: Demand is down. The historic lows of interest rates were expected to help businesses through many of these types of problems. They are seeing their spread go up. They are happy that they have the money, if they are keeping their line of credit and their mortgage is still applied. Our numbers do

crédit est plus difficile. Nous savons qu'il y a des raisons expliquant l'augmentation du coût du crédit, mais nous pensons qu'il faudrait exiger davantage de comptes des banques à cet égard étant donné que le taux de la Banque du Canada diminue.

Je sais que c'est dû au fait que le coût des prêts augmente dans le monde, mais il y a de nombreux autres facteurs : l'accès aux services bancaires, le secteur des cartes de crédit, l'augmentation des frais de service. Il semble que les banques augmentent le coût du crédit de nombreuses façons.

Le sénateur Massicotte : Dans ce même rapport, vous parlez des taux d'intérêt. On peut voir que l'écart s'est nettement élargi à cause des marchés du crédit, mais le taux réel que paient les gens n'augmente pas. Le coût de base a baissé et la marge s'est accrue, mais le montant d'argent que les gens dépensent pour payer les intérêts n'a pas augmenté. Ils sont peut-être mécontents de ne pas avoir réalisé les économies qu'ils pensaient faire, mais ils ne paient pas plus.

Comment séparez-vous la réalité de l'impression que les gens ont de se faire avoir? Ils se font peut-être avoir, mais ils ne paient pas plus. Le coût des intérêts n'a pas augmenté.

Mme Pohlmann : Les frais généraux des entreprises sont quand même plus lourds.

Le sénateur Massicotte : La marge a augmenté. Prenez le pourcentage de leurs recettes totales que les entreprises paient en frais d'intérêt. Cela n'a pas augmenté.

Mme Pohlmann : Le problème est qu'à cause du ralentissement économique, leurs factures ne leur sont pas payées comme avant. Au lieu d'attendre 30 jours, elles attendent 45 ou 60 jours parce que tout le monde essaie de garder le plus d'argent possible. Les petites et moyennes entreprises ont un problème de trésorerie. La difficulté n'est pas tant d'obtenir des prêts que de disposer de liquidités quand elles en ont besoin. Leurs factures ne sont pas payées, mais elles doivent quand même payer leurs employés. C'est là que le problème se pose dans le secteur de la petite entreprise. Les liquidités sont essentielles pour les petites et moyennes entreprises. C'est ce qui leur permet de fonctionner jour après jour et quand cela devient difficile, leurs activités ralentissent.

Le sénateur Massicotte : Je le comprends. J'essaie d'en venir à la question des liquidités. J'essaie de comprendre le problème. Je comprends ce que vous dites. Toutes les enquêtes révèlent l'existence d'un problème, y compris celle de la Banque du Canada. Est-ce comme pour l'indice de confiance des consommateurs? Il suffit de parler d'un problème pour que ce problème finisse par exister. Allons-nous voir l'accès au crédit diminuer énormément dans six mois parce que nous aurons réussi à nous convaincre que la situation est mauvaise?

M. Mallett : La demande est en baisse. On s'attendait à ce que des taux d'intérêt plus bas que jamais aident les entreprises à traverser un grand nombre de ces difficultés. Nos membres voient l'écart augmenter, s'ils conservent leur ligne de crédit et leur prêt hypothécaire. Nos chiffres le confirment. Trente-deux pour cent

corroborate this. Thirty-two per cent of our members say that their loan balance is higher than it was three months ago versus 26 per cent who say that it is lower. It is the cash flow issue that is the problem.

We are at historically low interest rates and possibly historically high premiums on those interest rates. We do not know yet, because our data is only two months old. When stimulus packages and fiscal policies start to kick in, if additional monetary policy stimuli kick in, interest rates will have to go up in a hurry to combat future inflation. How long will it take for those spreads to come back down again?

In the future, businesses may have to face much higher interest rates just when the economy is trying to recover. This is a problem that we may see in the next couple of months or years.

Senator Massicotte: I just wonder if we feel sick because people tell us we should feel sick.

Senator Moore: I want to clarify something, Senator Massicotte. Are you saying that the cost of borrowing is not higher, that they are not paying more interest?

Senator Massicotte: Bonds have gone down dramatically, so the rates they are paying are the same, but the spread has gone up.

Senator Moore: The spread between what?

Senator Massicotte: Between the costs of funds of those banks, or the interbank lending rate. It is similar to the London rate. The spread has gone up substantially because they deem it to be more risky times. However, the absolute sum that businesses or mortgage companies are paying is, for example, 5 per cent. In the mortgage market, the spread is 350 basis points above the Government of Canada rate. It used to be 115. However, the absolute interest rate the borrower is paying is the same, which is 5 to 5.5 per cent.

Mr. Kelly: How is that helping the economy? It takes out any stimulating effect of lower interest rates.

Senator Moore: I was interested in your comments in regard to those businesses that are paying prime plus 6 per cent. You mentioned manufacturing, retail, asset financiers and credit unions; a number are paying prime plus 5, prime plus 4 and prime plus 3.

Mr. Kelly, you mentioned hearing stories about the types of businesses that are having to pay more. Are the lending institutions saying that the resource sector will have to pay more than the manufacturing or tourism sector? Do you have that type of a break down? Is 13 per cent only for manufacturing and retail? Which sectors are within the higher groupings?

de nos membres disent que le solde de leur prêt est plus élevé qu'il ne l'était il y a trois mois contre 26 p. 100 qui disent le contraire. Le problème se situe au niveau des liquidités.

Les taux d'intérêt n'ont jamais été aussi bas et la marge exigée par les banques n'a peut-être jamais été aussi grande. Nous ne le savons pas encore, car nos données datent seulement de deux mois. Quand les programmes de relance et les politiques fiscales entreront en vigueur, si la politique monétaire apporte des stimuli supplémentaires, les taux d'intérêt devront augmenter rapidement pour combattre les risques d'inflation. Combien de temps faudra-t-il pour que ces marges rétrécissent de nouveau?

À l'avenir, les entreprises devront peut-être faire face à des taux d'intérêt beaucoup plus élevés juste au moment où l'économie essaiera de reprendre. C'est un problème que nous pourrions constater au cours des mois ou des années à venir.

Le sénateur Massicotte : Je me demande simplement si nous nous sentons malades parce que les gens nous disent que nous avons l'air malade.

Le sénateur Moore : Je voudrais un éclaircissement, sénateur Massicotte. Dites-vous qu'il ne coûte pas plus cher d'emprunter, que les entreprises ne paient pas plus d'intérêt?

Le sénateur Massicotte : Les obligations ont énormément baissé. Les taux qu'elles paient sont donc les mêmes, mais l'écart a augmenté.

Le sénateur Moore : L'écart entre quoi?

Le sénateur Massicotte : Entre les coûts de financement de ces banques ou le taux de prêt inter-banques. C'est le même que le taux de Londres. La marge a beaucoup augmenté parce que les banques estiment que le risque a augmenté. Toutefois, ce que les entreprises ou les sociétés hypothécaires paient est, disons, de 5 p. 100. Sur le marché hypothécaire, la marge est de 350 points de base en plus du taux du gouvernement du Canada. Avant, elle était de 115. Toutefois, le taux d'intérêt absolu que paie l'emprunteur est le même, c'est-à-dire de 5 p. 100 ou 5,5 p. 100.

M. Kelly : En quoi cela aide-t-il l'économie? Cela élimine tout effet stimulateur de la baisse des taux d'intérêt.

Le sénateur Moore : J'ai trouvé intéressant ce que vous avez dit au sujet des entreprises qui paient le taux préférentiel majoré de 6 p. 100. Vous avez parlé des secteurs de la fabrication, de la vente au détail, des sociétés spécialisées en financement et des coopératives de crédit. Un certain nombre d'entreprises paient le taux préférentiel plus 5 p. 100, le taux préférentiel plus 4 p. 100 ou le taux préférentiel plus 3 p. 100.

Monsieur Kelly, vous dites avoir entendu parler d'entreprises qui doivent payer plus. Est-ce que les institutions de prêt considèrent que le secteur des ressources doit payer plus que le secteur de la fabrication ou du tourisme? Avez-vous ce genre de ventilation? Ces 13 p. 100 comprennent-ils seulement le secteur de la fabrication et de la vente au détail? Quels sont les secteurs qui paient le plus?

Mr. Mallett: That is the entire survey sample. Of the people who answered that question, 13 per cent say that they are paying 6 per cent or more.

Senator Moore: Who are they?

Mr. Mallett: It could be any sector, and we see people in every sector.

Senator Moore: Is there a preponderance of sectors?

Mr. Mallett: As Ms. Pohlmann said, manufacturers and retailers are over-represented in that group, so the suggestion is that they are feeling it more than traditionally.

That makes sense because they are typically in either asset or inventory financing. Service businesses do not tend to borrow as much. When we are talking about problems associated with lending, it has to do with inventories of products.

Senator Moore: Are there other industries or sectors besides those two that are experiencing higher increases in the cost of loans?

Mr. Kelly: We have been hearing anecdotally from many sectors about that. I am based in Calgary, and the resource sector is definitely feeling that effect right now.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: Following the question asked by Senator Moore, I would like to know, on a regional level, if Atlantic Provinces, Quebec, Ontario or Western provinces are those where this problem is the most severe? Has it a regional basis?

Considering that several programs or incentives that are part of the stimulus program will mostly benefit construction projects, in which jobs are mostly occupied by males, I wish to know if your statistics take into account female entrepreneurs because this sector is their major employer in Canada? In the past, women asking for credit had already been victims of discrimination by all financial institutions. Do you see a difference in the present environment? Have you considered that aspect?

[English]

Ms. Pohlmann: We do track female owners versus shared owners versus male owners. We can break it out to see if there is a difference between female-owned businesses versus male-owned businesses. I do not think we have looked at that. Have we looked at male- versus female-owned businesses on this data?

Mr. Mallett: Yes, on the banking data.

Ms. Pohlmann: I do not believe we have looked at it yet, but we can. In the past, we have looked at the issue of whether female-owned businesses have a more difficult time obtaining credit. We

M. Mallett : Cela porte sur la totalité de l'échantillon qui a participé à l'enquête. Treize pour cent de nos membres qui ont répondu à cette question ont dit qu'ils payaient 6 p. 100 ou plus.

Le sénateur Moore : Qui sont-ils?

M. Mallett : Ce pourrait être des entreprises de n'importe quel secteur, car nous avons des membres dans tous les secteurs.

Le sénateur Moore : Certains secteurs sont-ils prédominants?

M. Mallett : Comme l'a dit Mme Pohlmann, les fabricants et les détaillants sont surreprésentés dans ce groupe, ce qui laisse entendre qu'ils ressentent ce problème plus que d'habitude.

C'est logique, car ils doivent généralement financer leur actif ou leurs stocks. Les entreprises de service n'ont pas tendance à emprunter autant. Lorsque nous parlons des problèmes associés au crédit, cela touche les stocks de produits.

Le sénateur Moore : Y a-t-il d'autres industries ou d'autres secteurs, à part ces deux là, dont les coûts de crédit augmentent?

M. Kelly : C'est un problème dont nous avons entendu parler dans de nombreux secteurs. Je travaille à partir de Calgary et je peux dire que le secteur des ressources ressent certainement ces effets à l'heure actuelle.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Suite à la question posée par le sénateur Moore, j'aimerais savoir au plan régional, est-ce les régions de l'Atlantique, le Québec, l'Ontario ou de l'Ouest qui sont les plus pénalisées dans le groupe le plus affecté? Est-ce que c'est une base régionale?

Compte tenu de ce que plusieurs programmes ou incitatifs, — ce qu'on appelle le stimulus à l'économie — vont surtout s'appliquer à des projets de construction, un domaine en particulier où ce sont surtout des hommes qui sont employés, je voudrais savoir si vos statistiques tiennent compte des femmes entrepreneurs, étant donné que cela constitue le gros de l'emploi au Canada? Ces dernières connaissaient déjà dans le passé, auprès de toutes les institutions financières, une discrimination dans le traitement de leur demande. Est-ce que, dans le cas présent vous constatez une différence? Avez-vous-même examiné cet aspect?

[Traduction]

Mme Pohlmann : Nous faisons la distinction entre les propriétaires du sexe féminin et du sexe masculin. Nous pouvons séparer les données pour voir s'il y a une différence entre les entreprises appartenant à des femmes et celles qui appartiennent à des hommes. Je ne pense pas que nous ayons examiné cet aspect. Avons-nous fait une comparaison hommes-femmes pour ces données?

M. Mallett : Oui, pour les données bancaires.

Mme Pohlmann : Je ne crois pas que nous ayons déjà examiné cette question, mais nous pouvons le faire. Par le passé, nous avons cherché à voir si les entreprises appartenant à des femmes

have discovered, however, over the course of the 1990s and into the 2000s that they were having an easier time obtaining credit. It has flipped.

At one time, data showed women were having a harder time getting credit. Due to work on our part, as well as other organizations, we put a spotlight on that, and it became less of an issue. We discovered women were more likely to get loans because they are often considered more risk averse than men.

We have not looked at that issue because it became a non-issue for us after a while. However, it is something we can explore.

[Translation]

Mme Pohlmann: Your first question was about regional data.

[English]

Have we looked at this by region?

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: Is it the same thing?

[English]

Mr. Mallett: Yes, we have. We will be able to break it out in more detail. With only 900 responses, we cannot be clear in terms of the regional disparities.

On the economic information, with what the business barometer shows, we expect it to correspond to what we have been finding. Quebec, Ontario, Alberta and British Columbia are the provinces having the greatest difficulty with the economy. That is where most of the industrial activity takes place.

Traditionally, with respect to what we found over the past year or so, it is the Atlantic region and the Prairie provinces that seem to be performing above average.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: I come back to Senator Massicotte's question about the spread between prime and prime plus 6 per cent. Can we anticipate the answers?

Would it be because their security market operations are less profitable that banks are trying to catch up by increasing their interest rates or is it simply to cover themselves from possible exposure to higher risks in a situation that your members do not consider desperate?

Your members are still confident and ready to operate their businesses. However, banks do not seem to trust them. The lack of confidence does not come from business people but from bankers who are not trusting them.

ont plus de difficulté à obtenir du crédit. Nous avons toutefois découvert, au cours des années 1990 et des années 2000, qu'elles ont plus de facilité à en obtenir. La situation s'est inversée.

À une certaine époque, les données montraient que les femmes avaient plus de mal à obtenir du crédit. Grâce à notre travail et à celui d'autres organismes, ce problème a retenu l'attention et est devenu moins important. Nous avons découvert que les femmes avaient plus de chance d'obtenir des prêts parce qu'on considère souvent qu'elles redoutent davantage le risque que les hommes.

Nous n'avons pas examiné cette question, car elle a fini par ne plus se poser. C'est toutefois un sujet que nous pourrions explorer.

[Français]

Mme Pohlmann : La première question concernait les données régionales.

[Traduction]

Avons-nous examiné cela par région?

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Est-ce que c'est la même chose?

[Traduction]

M. Mallett : Oui, nous l'avons fait. Nous pourrions faire une ventilation plus précise des données. Comme nous n'avons que 900 réponses, nous ne pouvons pas faire apparaître clairement les disparités régionales.

En ce qui concerne les données économiques, avec ce que montre ce baromètre des affaires, nous nous attendons à ce que cela corresponde à nos résultats. Le Québec, l'Ontario, l'Alberta et la Colombie-Britannique sont les provinces qui ont le plus de difficultés économiques. Ce sont celles où a lieu la majeure partie de l'activité industrielle.

Depuis un an environ, nous avons constaté que c'est la région de l'Atlantique et les provinces des Prairies qui semblent obtenir des résultats au-dessus de la moyenne.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Je reviens à la question du sénateur Massicotte qui concernait l'écart entre le taux préférentiel et le taux d'emprunt majoré de 6 p. 100. Est-ce qu'on peut anticiper quelles sont les réponses?

Serait-ce parce que les banques feraient moins de profits avec leurs opérations dans le domaine des valeurs mobilières et se rattraperaient en haussant le taux d'intérêt ou si ce serait simplement pour couvrir la possibilité des risques accrus d'une situation qui ne désespère pas vos membres?

D'une part, vos membres sont confiants et prêts à opérer leur entreprise. Par contre, les banques ne semblent pas leur faire confiance. Ce ne sont pas les entrepreneurs qui n'ont pas confiance, ce sont les banquiers qui ne font pas confiance aux entreprises.

How could that 6 per cent spread be justified? I can understand the frustration of businesses when we know that the Bank of Canada has lowered its rate to 0.5 per cent while loan rates keep increasing.

I do not understand that situation anymore than Senator Ringuette understands the increase in credit card rates. As parliamentarians, we must understand the reason for that dichotomy because there does not seem to be a serious explanation in this regard.

Do you have information that would allow us to explore those reasons? You have looked at credit unions, foreign banks and Canadian banks. The fact that everybody does the same thing will not convince me that it is justifiable.

[English]

Ms. Pohlmann: It is partly because they think they are riskier businesses. That is one of the reasons they provide.

We have found, through our banking surveys over the years, that banks have become less interconnected with local businesses. There used to be an account manager, and you used to have a relationship with your banker, but that has lessened over the years. There is basically a formula: As a business, you go into a bank, they do a formula and you are either in or out. No longer do we have understanding of the business or the business owner. That has happened over the years to create a disconnect between the banks and business owners.

I cannot tell you what the bank's perception is, if their perception is also that small businesses are riskier. I do not know if my colleagues have any comments on that. I think that is the reason they are giving them a high rate, that they are risky. The BDC only provides high-risk type loans, and that is why they charge more.

Mr. Mallett: Let us compare with what we heard in 1990-92. Businesses were saying that the bank had eliminated their financing; the banks thought they were too risky for the market. They would have loved to pay prime plus 3 per cent or prime plus 4 per cent for their loans. Their businesses would survive at those kinds of rates, but the banks said that they would not be lending to them any longer.

We are seeing for the first time a little bit of banking price for perceived risk. The entrepreneurs' definition of risk is different from a banker's definition. That is always a difficulty.

The banks have been listening to CFIB and small businesses in general. It does not make sense for them to be pushing businesses and their customers out of business. The small business sector is traditionally the most profitable portion of their markets over the business cycle. I think they have started to believe us that there is no point in eliminating a big part of their marketplace.

Comment peut-on justifier cet écart de 6 p. 100 du taux d'emprunt? Je peux comprendre la frustration des entreprises lorsqu'on sait que la Banque du Canada a baissé son taux à 0.5 p. 100 et que le taux d'emprunt des banques augmente.

Je ne comprends pas plus cette situation que le sénateur Ringuette ne comprend pas que le taux d'intérêt des cartes de crédit qui augmentent. Il y a cette dichotomie et en tant que parlementaires, nous devons en comprendre la cause parce qu'il ne semble pas y avoir vraiment d'explication sérieuse à ce sujet.

Avez-vous de l'information qui nous permettrait d'explorer des pistes pour connaître la raison de cela? Vous avez regardé du côté des caisses populaires, des banques étrangères et des banques canadiennes. Ce n'est pas parce que tout le monde fait la même chose que cela me convainc que c'est justifié.

[Traduction]

Mme Pohlmann : C'est en partie parce qu'elles pensent que ce sont des entreprises plus risquées. C'est une des raisons que les banques invoquent.

Les enquêtes que nous avons menées sur le secteur bancaire au cours des années nous ont permis de constater que les banques se sont de plus en plus éloignées des entreprises locales. Par le passé, elles avaient un gestionnaire des comptes et vous aviez des relations avec votre banquier, mais cela s'est estompé avec les années. Les banques appliquent une formule : lorsqu'une entreprise s'adresse à une banque, elle applique sa formule et le résultat est ou bien positif ou bien négatif. La relation étroite entre la banque et l'entreprise ou son propriétaire n'existe plus. Au fil des ans, cela a créé un fossé entre les banques et les propriétaires d'entreprise.

Je ne peux pas vous dire quelle est la perception des banques, si ce n'est que les petites entreprises sont plus risquées. Je ne sais pas si mes collègues ont quelque chose à dire à ce sujet. C'est sans doute la raison pour laquelle elles exigent un taux plus élevé. C'est à cause du risque. La BDC offre seulement des prêts à risque élevé et c'est la raison pour laquelle elle fait payer plus.

M. Mallett : Comparons cela avec la situation de 1990 à 1992. Les entreprises disaient que la banque leur avait coupé le crédit parce qu'elle pensait qu'elles étaient trop risquées pour le marché. Elles auraient bien aimé payer le taux préférentiel majoré de 3 p. 100 ou de 4 p. 100. Elles auraient pu survivre avec de tels taux, mais les banques ne voulaient plus leur prêter.

Nous constatons pour la première fois une majoration des taux pour les risques perçus. La définition que les chefs d'entreprise ont des risques n'est pas la même que celle des banquiers. C'est toujours un problème.

Les banques ont également écouté la FCEI et les petites entreprises en général. Les banques n'ont pas intérêt à pousser les entreprises et leurs clients à la faillite. Le secteur de la petite entreprise a toujours été le secteur le plus rentable de leur marché si l'on considère le cycle des affaires dans son ensemble. Je pense qu'elles ont commencé à comprendre qu'elles n'ont pas intérêt à éliminer une grande partie de leur clientèle.

Are they conducting themselves perfectly? Probably not. Prime plus 6 per cent may be high. The chartered banks are less likely to be at prime plus 6 per cent compared to other institutions. We will give them credit for doing things right, and when they do things wrong, we will not give them credit. In fact, the opposite will be true.

Mr. Kelly: Speaking of doing things wrong, we wanted to offer our congratulations to Senator Ringuette and the entire committee on shining a light on credit card fees in the weeks ahead. We are honoured that your committee has agreed to examine this area. This is a huge concern for small businesses, and some of us will be before you soon to talk more about that issue.

Senator Ringuette: I am pleased that when the members of this committee received the motion referred from the Senate, there was no delay in response. The agenda is moving along very well. I am pleased with that.

I agree with you that access to credit has not changed much. I have had frequent talks in the last four months with small and medium-sized businesses, and there is not much complaint about accessing credit. The big complaint is the cost of that credit and the red tape they have to go through in order to get to that credit.

I am also in the other committee room right now, at the Finance Committee, looking at the budget. When I first read that there was to be more flexibility from the Business Development Bank of Canada in regard to more money becoming available and an easier assessment in regard to small and medium-sized businesses, although their interest rate is higher, I thought that was a good move. That is okay with me.

However, as I read on, I saw that Export Development Canada, EDC, was intending to play a similar role in Canada for export between the provinces. Right now, that organization should really be focusing on helping and increasing our export credit, getting our products out there as quickly, conveniently and efficiently as possible.

I am looking at these two aspects and, from my perspective, you are the experts when it comes to the small- and medium-sized business community in Canada. I think you are probably like me, happy that there is an increase of flexibility from BDC in dealing with small and medium-sized businesses, although there has been an increase in rates with each passing week, with the cost of a line of credit from a chartered bank increasing steadily. Every week we hear that one is increasing by 1 per cent, sometimes 2 per cent.

That being said, how do you view this new mission of Export Development Canada into the interprovincial exports? Does it make any sense?

Ms. Pohlmann: We have been trying to get information on what that would look like. We have not received anything; I think they are still trying to figure it out themselves.

Sont-elles irréprochables? Probablement pas. Le taux préférentiel majoré de 6 p. 100 est peut-être élevé. Les banques à charte ont moins tendance à exiger le taux préférentiel majoré de 6 p. 100 que les autres institutions. Nous les félicitons lorsqu'elles agissent bien, mais pas lorsqu'elles agissent mal. En fait, nous ferons le contraire.

M. Kelly : Pour ce qui est de mal agir, nous tenons à féliciter le sénateur Ringuette et tout le comité d'attirer l'attention sur les taux exigés sur les cartes de crédit au cours des semaines à venir. Nous sommes reconnaissants au comité d'avoir accepté de se pencher sur cette question. C'est un grave sujet de préoccupation pour les petites entreprises et certains d'entre nous comparaitrons bientôt devant vous pour en parler davantage.

Le sénateur Ringuette : Je suis contente de voir que lorsque les membres du comité ont reçu la motion qui leur a été envoyée par le Sénat, ils ont répondu aussitôt. Ce dossier progresse très bien. Je m'en réjouis.

Je suis d'accord avec vous pour dire que l'accès au crédit n'a pas beaucoup changé. J'ai souvent parlé, ces quatre derniers mois, avec des propriétaires de petites et moyennes entreprises et je peux dire qu'ils ne se plaignent pas beaucoup de l'accès au crédit. Ils se plaignent surtout du coût de ce crédit et des formalités qu'ils doivent remplir pour l'obtenir.

Je siège également dans l'autre salle de comité, le Comité des finances qui se penche sur le budget. Quand j'ai lu que la Banque de développement du Canada allait faire preuve d'une plus grande souplesse pour accorder de l'argent plus facilement aux petites et moyennes entreprises, même si c'est à un taux d'intérêt plus élevé, j'ai pensé que ce serait une bonne chose. Je n'y vois pas d'objection.

Toutefois, en poursuivant ma lecture, j'ai vu que Exportation et développement Canada, EDC, comptait jouer le même rôle, au Canada, pour le commerce entre les provinces. Pour le moment, cet organisme devrait plutôt chercher à faciliter et accroître notre crédit à l'exportation, pour que nos produits soient exportés le plus rapidement, le plus facilement et le plus efficacement possible.

Je m'intéresse à ces deux aspects et je vous considère comme les experts du secteur de la petite et moyenne entreprise au Canada. Je pense que, comme moi, vous vous réjouissez sans doute de voir la BDC faire preuve de plus de souplesse à l'égard des petites et moyennes entreprises, même si les taux augmentent d'une semaine à l'autre et si le coût des lignes de crédit des banques à charte augmente régulièrement. Chaque semaine, nous entendons parler d'une hausse de 1 p. 100 ou parfois même de 2 p. 100.

Cela dit, comment voyez-vous cette nouvelle mission d'Exportation et développement Canada dans le domaine des exportations interprovinciales? Cela vous semble-t-il logique?

Mme Pohlmann : Nous avons essayé d'obtenir des renseignements à ce sujet. Nous n'en avons obtenu aucun. Je pense qu'EDC ne sait pas encore elle-même à quoi cela ressemblera.

As I responded to Senator Oliver earlier, we supported this money into BDC and EDC because it is providing more access to credit in the marketplace in Canada. We have been trying to get more information to understand EDC's role. It has not been clear to us, either. I cannot honestly answer the question until we understand how it will work, how it will be delivered and how it might be different from BDC, or whether it will merely be another avenue in which to provide funding into the marketplace.

Senator Ringuette: If it is a means of duplicating the current credit access route of BDC, we should increase the number of BDC officials and offices throughout the country to create that facilitating service. Many of your small and medium-sized businesses would be in the export market.

Ms. Pohlmann: It is about 25 per cent.

Senator Ringuette: I am afraid that if the EDC starts to compete with BDC, they will no longer focus on their main mission of supplying credit at a reasonable rate for export purposes. I still feel that Canada is one unit, and Quebec is not exporting to Ontario. It is selling to Ontario. It is exporting to the U.S., though.

Senator Eyton: We are talking about SMEs, and, as far as I know, everyone loves SMEs. In that context, I want to know more about your organization. It has a wonderful name: Canadian Federation of Independent Business. However, what does "independent" mean here? Somewhere in the material it says that you have 105,000 members, and you are owner-operator.

I want to test your bona fides. In terms of the ownership, would a general manager operating a plant with a 5 per cent ownership in the company be owner-operated? Does that qualify? How broad do you cast your net? Does it have to be an individual operating a particular business?

Mr. Kelly: It has to be a closely held corporation or business, but none of our members are publicly traded, and none of them are companies that have tiny interests.

Senator Eyton: The public company category probably covers 4,000 or 5,000 companies in Canada, and many others are medium-sized and small. Are you saying it has to be closely held? That is your membership?

Mr. Kelly: That is right. We have a large number of sole proprietors, members that are in partnership with each other and corporations. We are a completely voluntary association supported exclusively — not one dime of government money — so the only ones that will belong to us will be ones that have a fairly significant interest in the actual business operation.

Senator Eyton: I thought maybe 5 per cent was significant, but you do not think so?

Comme je l'ai dit tout à l'heure en réponse à une question du sénateur Oliver, nous étions pour que la BDC et EDC reçoivent cet argent, car cela facilitera l'accès au crédit sur le marché canadien. Nous avons essayé d'obtenir plus de renseignements pour comprendre le rôle d'EDC. Ce n'est pas clair non plus pour nous. Je ne peux pas vraiment répondre à votre question tant que nous ne saurons pas comment cela fonctionnera, comment ce crédit sera accordé, en quoi cela diffèrera de BDC ou si ce sera seulement une source de crédit supplémentaire pour le marché.

Le sénateur Ringuette : Si c'est pour fournir une source de crédit parallèle à celle qu'offre actuellement la BDC, nous devrions augmenter le nombre d'employés et de bureaux de la BDC dans tout le pays, pour créer ce service de facilitation. Un grand nombre de vos petites et moyennes entreprises doivent être dans le marché d'exportation.

Mme Pohlmann : C'est environ 25 p. 100.

Le sénateur Ringuette : J'ai bien peur que si EDC commence à concurrencer BDC, elle s'éloigne de sa principale mission qui est de fournir du crédit à un taux raisonnable pour l'exportation. Je considère toujours que le Canada forme un tout et que le Québec n'exporte pas vers l'Ontario. Il vend à l'Ontario. Il exporte également vers les États-Unis, toutefois.

Le sénateur Eyton : Nous parlons des PME et, à ma connaissance, tout le monde aime les PME. Dans ce contexte, je voudrais en savoir plus sur votre organisme. Il a un merveilleux nom : Fédération canadienne de l'entreprise indépendante. Néanmoins, qu'entend-on par « indépendante » dans ce contexte? Il est dit quelque part dans votre documentation que vous comptez 105 000 membres et que ce sont des propriétaires-exploitants.

Je voudrais tester votre bonne foi. En ce qui concerne la propriété, un directeur général qui gère une usine et qui possède 5 p. 100 de l'entreprise est-il un propriétaire-exploitant? Entre-t-il dans cette catégorie? Quelle est la largeur de votre filet? Faut-il que ce soit une entreprise individuelle?

M. Kelly : Il faut que ce soit une société ou une entreprise à capital fermé, mais aucune de nos entreprises membres n'est cotée en bourse et aucune d'elles n'a qu'une minuscule participation.

Le sénateur Eyton : La catégorie des entreprises cotées en bourse comprend sans doute 4 000 ou 5 000 entreprises au Canada et il y en a bien d'autres qui sont de petite ou de moyenne taille. Dites-vous qu'il faut que le capital soit fermé. Cela définit-il vos membres?

M. Kelly : C'est exact. Nous avons un grand nombre d'entreprises individuelles, de sociétés de personnes et de sociétés. Nous sommes une association que nos membres financent volontairement et qui ne touchent pas un sou du gouvernement. Par conséquent, les seules personnes qui adhèrent à notre association sont celles qui ont un intérêt important dans l'activité de l'entreprise.

Le sénateur Eyton : Je pensais qu'un intérêt de 5 p. 100 était peut-être important, mais vous pensez que non?

Mr. Kelly: I would be surprised if we had anyone in that category.

Senator Eyton: How about size? Are there large ones in your 105,000? Who is your largest member?

Ms. Pohlmann: I do not think we even know that ourselves. We would have members with 1,000 or 1,500 employees. The only criterion is that you have to be privately owned and operated. However, the average size is of our members is maybe 12 to 14 employees. The vast majority of our members are like the business population. They are under 50 employees.

Senator Eyton: I was thinking of, generally, assets or maybe enterprise value or something similar — very large companies.

Mr. Kelly: We collect all of that data, and if any of that would be of help to you, we would be happy to pass it on.

We do break out our data by size of firm frequently, and we do have a sliver of our members that are of reasonably large size. As Ms. Pohlmann has pointed out, the vast majority of our members are very small. We tend to be a little under-represented in businesses with under 5 employees, so the micro-sized businesses are perhaps not the type to be as motivated to join our organization.

Of the very large businesses that are still privately held, we probably do not have more than a few handfuls of those. Our members would be the larger small businesses that would be perhaps between 5 and 50 employees. That would be the preponderance of our membership in a significant way.

Senator Eyton: I take it there is not much overlap between you and the Chamber of Commerce. It has many members as well.

Ms. Pohlmann: We would have a great deal of overlap, especially at the local level. We differ from them in that we do not have banks, governments or big companies as members. Banks and associations cannot be our members.

Senator Eyton: I was looking at the surveys, and you indicated that it is generally in January and February. I guess that meant you sent them out and got them back in that period.

How do you take into account lag time? If you are in the middle of January or the beginning of February when you complete that kind of survey, it may not indicate, as of the day they complete the survey, the actual fact for them. You tend to look back over the last three or six months. You are reflecting a general impression that you have collected over a little while. If your banker turned you down that day it might be immediate. In general, it would be attitudinal and shaped over a few months. There seems to be built-in lag time in that.

M. Kelly : Je serais étonné que nous ayons qui que ce soit dans cette catégorie.

Le sénateur Eyton : Et qu'en est-il de la taille? Avez-vous des grandes entreprises parmi vos 105 000 membres? Laquelle est la plus grosse?

Mme Pohlmann : Je ne pense pas que nous le sachions nous-mêmes. Nous avons des membres qui ont 1 000 ou 1 500 employés. Le seul critère est qu'il faut que l'entreprise soit détenue et exploitée par des intérêts privés. Toutefois, la taille moyenne de nos entreprises membres est peut-être de 12 à 14 employés. La majorité de nos membres ressemblent au secteur des affaires en général. Ils ont moins de 50 employés.

Le sénateur Eyton : Je pensais à des très grandes sociétés, compte tenu de la valeur de l'actif ou peut-être de l'entreprise.

M. Kelly : Nous recueillons toutes ces données et si certaines d'entre elles peuvent vous être utiles, nous nous ferons un plaisir de vous les communiquer.

Nous répartissons souvent nos données en fonction de la taille de l'entreprise et nous avons quelques-unes de nos entreprises membres qui sont d'assez grande taille. Comme l'a souligné Mme Pohlmann, la majorité de nos membres sont des entreprises très petites. Nous avons tendance à être un peu sous-représentés pour ce qui est des entreprises de moins de cinq employés. Les micro-entreprises ne sont peut-être pas aussi motivées pour se joindre à notre organisme.

Pour ce qui est des très grandes entreprises qui demeurent des sociétés fermées, nous n'en comptons sans doute pas beaucoup. Nos membres sont des petites entreprises qui comptent entre 5 et 50 employés. Cela représente la majeure partie de nos membres.

Le sénateur Eyton : Je crois qu'il n'y a pas beaucoup de chevauchement entre votre association et la Chambre de commerce. Elle a également de nombreux membres.

Mme Pohlmann : Il y a beaucoup de chevauchement, surtout au niveau local. Nous nous distinguons de la Chambre de commerce en ce sens que nous n'avons pas de banques, de gouvernements ou de grandes sociétés parmi nos membres. Les banques et les associations ne peuvent pas être membres de notre organisme.

Le sénateur Eyton : Je jetais un coup d'œil sur vos enquêtes et vous avez dit qu'elles ont généralement lieu en janvier et en février. Cela veut dire, je suppose, que vous envoyez les questionnaires et qu'ils vous reviennent à ce moment-là.

Comment tenez-vous compte de ce délai intermédiaire? Si vous terminez votre enquête à la mi-janvier ou au début de février, les résultats ne sont peut-être pas révélateurs de la situation des entreprises le jour où elles ont rempli le questionnaire. Vous avez tendance à retourner trois ou six mois en arrière. Vous traduisez l'impression générale qui est la vôtre depuis un certain temps. Si votre banquier vous a opposé un refus ce jour-là, l'effet peut être immédiat. En général, votre attitude se forge sur une période de quelques mois. Il semble y avoir un décalage à ce niveau-là.

The second lag time I can think of is that the first source of financing for any small business is increasing the payables. Rather than paying in 30 days, they pay 60 or 90 days. That has implications for the guy on the other side as well. That is all in the context of a quick recession or turbulent time. The first thing you do is slow down on your payables. It is only after you have done that that your suppliers or other people are upset with you that you then go to the bank. Your next line of defence is going to the bank to try to get money.

I am suggesting that, given the rapid deterioration in the economy, the banks as well as other financial institutions are about to be tested. In that sense, again, there is a lag in the attitude as you try to measure it.

Can you take into account lag time in filling out your kind of survey?

Mr. Mallett: That is a good question. The first time we sent the survey out was February 2; the second time was March. Our plan is to release information within a couple of weeks. The financing is important but is supplemental to general business conditions. We followed the basic OECD-style — Organisation for Economic Co-operation and Development — business indicators. We like to get a leading indicator on the economy out of this. We will be tracking, which we will release when we have enough information, such things as whether untold inventories are above or below normal or at normal; whether receivables are above normal, below normal or worse than normal; and whether staff overtime is above normal, normal or worse than normal. Those indicators are here and now. Members will know then and there whether these things are happening in their business. We plan to release that information to the public as soon as we procedurally can. Hopefully, that will answer your question about minimizing lag time. We only just learned what the December GDP was early last week. We will not find out how things are happening right now until the end of May, if we are lucky. As much as possible, CFIB information, using other lessons from around the world, is trying to come up with a good indicator of what is happening — at least in the small and mid-size business market.

Mr. Kelly: We are hearing a lot from small businesses on the receiving end of a slowdown in paying their payables. That affects many of our members and, it has a spill over effect onto the people from whom they purchase.

Senator Eyton: It bounces around. Then, there are inventories.

Mr. Kelly: This is why we said at the outset that this information is important. We need to continue to collect it. We are hoping that you will be asking, on a regular basis, banks and financial institutions for similar data down the road.

Senator Eyton: Also remember that if you have a lag time, when situations are deteriorating, they tend to be positive. When situations are improving, it tends to be pessimistic or more negative. That is the way it is.

Le deuxième décalage que je peux voir est que la première source de financement de toute petite entreprise consiste à augmenter ses effets à payer. Au lieu de payer dans les 30 jours, elle paie dans les 60 ou 90 jours. Cela a également des répercussions pour celui qui l'attend à l'autre bout. Tout cela se situe dans le contexte d'une récession rapide ou de difficultés. Vous commencez par ralentir vos paiements. C'est seulement après avoir fait cela que vos fournisseurs ou les autres gens s'impatientent et que vous allez à la banque. La phase suivante consiste à aller à la banque pour essayer d'obtenir de l'argent.

Étant donné la dégradation rapide de l'économie, les banques et les autres institutions financières vont être mises à l'épreuve. Là encore, il y a un décalage dans l'attitude que vous essayez de mesurer.

Pouvez-vous tenir compte de ce décalage dans vos enquêtes?

M. Mallett : C'est une bonne question. La première fois que nous avons envoyé le questionnaire, c'était le 2 février et la deuxième fois, en mars. Nous comptons publier les résultats dans une quinzaine de jours. Le financement est important, mais c'est seulement pour compléter l'état général des affaires. Nous avons suivi les indicateurs d'affaires de base de l'OCDE, l'Organisation pour la coopération et le développement économiques — un indicateur économique. Nous allons voir par exemple si les stocks sont supérieurs ou inférieurs à la normale, si les effets à recevoir sont supérieurs ou inférieurs à la normale ou pire que la normale et si les heures supplémentaires du personnel sont supérieures à la normale, normale ou pire que la normale et nous publierons les résultats quand nous aurons suffisamment de renseignements. Ces indices existent. Nos membres sauront si ce genre de choses se passe dans leur entreprise. Nous comptons publier ces renseignements dès que nous le pourrons. Cela devrait répondre à votre question concernant les effets à retardement. Nous venons d'apprendre quel était le PIB en décembre au début de la semaine dernière. Nous ne saurons pas ce qui se passe maintenant avant la fin de mai, si nous avons de la chance. La FCEI profite des leçons en provenance du reste du monde et s'efforce au maximum de trouver un bon indicateur de ce qui se passe, au moins sur le marché de la petite et moyenne entreprise.

M. Kelly : Nous entendons beaucoup parler des petites entreprises qui font les frais de la lenteur à payer les factures. Cela touche un grand nombre de nos membres et se répercute sur leurs fournisseurs.

Le sénateur Eyton : Cela fait boule-de-neige. Il y a aussi les stocks.

M. Kelly : Voilà pourquoi nous avons dit au départ que ces renseignements sont importants. Nous devons continuer à les recueillir. Nous espérons que vous demanderez régulièrement aux banques et aux institutions financières de fournir des données similaires.

Le sénateur Eyton : N'oubliez pas non plus que s'il y a un effet à retardement, la situation semble généralement positive pendant qu'elle se dégrade. Quand la situation s'améliore, les choses paraissent pessimistes ou plus négatives. C'est ce qui se passe.

Ms. Pohlmann: I do not think anyone will get information into your hands as quickly as we will; within two weeks. I do not think Statistics Canada or the Bank of Canada or any other organization will get you information as quickly as we can from the point that we get the questions answered to the point that we make it public.

Senator Eyton: The bottom line to my suggestion is that these surveys are probably more positive than we expect, partly for the reason I am talking about.

Ms. Pohlmann: Yes. That is why we do them.

Senator Eyton: The next question is sectoral, more anecdotal. I happened to be involved in the real estate business in the early 1990s. I am sure what happened then is happening here, either in real estate or in other industries or businesses. I do not want to make the banks the bad guys, but they decided to clean up their balance sheets. It had almost nothing to do with either the business or the borrower. They wanted to get a bit of money. They went in saying, "I am sorry. I have instructions from head office. We do not want real estate on our balance sheet." Everyone was running. That was after the Resolution Trust Corporation, and so on, in the U.S. It did not matter how good you were. It did not matter that you had equity. They did not want you because you were in that business. Do you encounter much of that?

Mr. Kelly: You hit the nail on the head. That has been our experience in the past, namely, "We have enough farmers on our balance sheet, we do not want anymore. It does not matter that you have never missed a payment on anything ever, you are out the window."

We have not had those types of calls from members to this point in this downturn. We have had calls, but we have not had huge numbers of members in a particular sector calling us to tell us that the bank has been shutting the door to them, as we have had in the past. Again, these are early days.

Senator Eyton: Wait a bit.

Senator Massicotte: Senator Eyton's question was relative to a type of industry. Do you see a difference between types of provinces? In other words, do some provinces have tougher lending conditions with respect to credit than others? Some reports say that.

Mr. Mallett: It is still preliminary. It is small in Manitoba and Saskatchewan, for example, but they tend to be better off. The perception is better in those provinces compared to Ontario, Quebec, British Columbia and Alberta.

Senator Goldstein: In another life, I practiced bankruptcy and insolvency. My experience — and, Senator Eyton alluded to it — was that the first source of credit when credit becomes difficult is starting to lean and extend on your payables. That, to me, has always been the first sign of credit problems in the economy as a whole and in specific sectors in particular.

Mme Pohlmann: Je ne pense pas que qui que ce soit vous transmettra des renseignements aussi rapidement que nous, en l'espace de deux semaines. Je ne pense pas que Statistique Canada ou la Banque du Canada ou tout autre organisme vous fournira des renseignements aussi rapidement que nous pouvons le faire après avoir reçu les réponses.

Le sénateur Eyton: Pour résumer, les résultats de ces enquêtes sont sans doute plus positifs qu'on ne s'y attend, en partie à cause de la raison dont j'ai parlé.

Mme Pohlmann: Oui. C'est pourquoi nous les faisons.

Le sénateur Eyton: Ma question suivante est sectorielle et plus anecdotique. J'ai travaillé dans le secteur immobilier au début des années 1990. Je suis certain que ce qui s'est passé à l'époque est en train de se répéter, que ce soit dans l'immobilier, dans d'autres secteurs ou dans le milieu des affaires. Je ne veux pas accuser les banques, mais elles ont décidé d'assainir leur bilan. Cela n'avait pratiquement rien à voir avec l'entreprise ou l'emprunteur. Elles voulaient trouver un peu d'argent. Les banquiers ont dit : « Désolé, j'ai des instructions du siège social. Nous ne voulons pas de créances immobilières. » Tout le monde se défilait. C'était après l'affaire de Resolution Trust Corporation, entre autres, aux États-Unis. Peu importait si vous aviez un bon crédit. Peu importait si vous aviez des actifs. On ne voulait pas de vous parce que vous étiez dans ce secteur. Constatez-vous souvent le même phénomène?

M. Kelly: C'est exactement ça. C'est ce que nous avons constaté par le passé. Les banques ont dit : « Nous avons suffisamment d'agriculteurs parmi nos emprunteurs, nous n'en voulons plus. Peu importe que vous ayez manqué ou non un paiement, nous ne voulons plus de vous. »

Nous n'avons pas encore reçu ce genre d'appels de nos membres depuis le début de ce ralentissement. Nous avons reçu des appels, mais pas d'un grand nombre de membres d'un secteur donné qui se plaignent que la banque leur a fermé ses portes, comme c'est arrivé par le passé. Encore une fois, nous ne sommes qu'au début.

Le sénateur Eyton: Attendez un peu.

Le sénateur Massicotte: La question du sénateur Eyton portait sur un certain type d'industrie. Voyez-vous une différence entre les provinces? Autrement dit, les conditions de prêt sont-elles plus rigoureuses dans certaines provinces que dans d'autres? C'est ce qu'on peut lire dans certains rapports.

M. Mallett: C'est encore préliminaire. C'est limité au Manitoba et en Saskatchewan, par exemple, mais ces entreprises sont généralement en meilleure posture. Leur perception est plus favorable que celle des entreprises de l'Ontario, du Québec, de la Colombie-Britannique et de l'Alberta.

Le sénateur Goldstein: Dans une autre vie, j'ai exercé le droit des faillites et de l'insolvabilité. J'ai constaté, et le sénateur Eyton y a fait allusion, que lorsque le crédit devient difficile à obtenir, les gens commencent par retarder le paiement de leurs factures. J'y ai toujours vu le premier signe de problèmes de crédit dans l'ensemble de l'économie et dans certains secteurs en particulier.

Do you keep any records on that? Do you ask your people about an average aging of payables or do you have any other metric that will allow you to have a handle on the extent to which the time for the payment of payables is being extended?

Mr. Mallett: The way we are doing that is asking the other side. We believe we will get a better answer from the receivable side. I do not think anyone will volunteer that they are slowing down their payments.

Senator Goldstein: Do you have any such answer on your receivables or are you just starting that?

Mr. Mallett: We are just starting that. Those are new questions that we will be releasing.

Senator Goldstein: How do you publicize the data that you receive? Do you issue press releases or reports?

Mr. Mallett: We create a report. It is released on a fixed schedule. It is always the last Wednesday of a fixed quarter. We release it whether good or bad.

Senator Goldstein: You release them quarterly?

Mr. Mallett: Yes.

Mr. Kelly: The quarterly data that Mr. Mallett mentioned is with respect to the economic forecast for the country as a whole, and it contains some of these banking questions. With the honour of your request to come before you today, this is the first group to whom we are presenting the new data.

Senator Goldstein: We appreciate that. Thank you for coming to help us.

You were talking earlier, Ms. Pohlmann, about the accessibility to new credit being more difficult as opposed to accessibility for ongoing credit. How do you measure that, if you do measure that difficulty? What empirical evidence do you have that accessibility to credit for new enterprises is more difficult than the norm?

Ms. Pohlmann: There are two reasons. If you look at page 7, that side is about access to financing for small- and medium-sized enterprises. It asks whether they have access to all credit, most of it, some of it or do not have access. It gives you some sense there, by institution, where they may be struggling. For example, for specialty asset financing, 29 per cent are saying that they can only get some of that credit. That is where some of that information is coming from. That is then layered on to the anecdotal information that we are receiving more frequently.

The hoops encountered seem to be through trying to renegotiate loans or trying to access new loans. Again, we are not saying that they are not getting them. However, there tends to be more paperwork involved, and they have to go through more hoops to get those loans. We had some say that they thought they had everything approved and, suddenly, the bank came back to

Avez-vous des chiffres à ce sujet? Demandez-vous aux gens quel est leur délai de paiement moyen ou avez-vous d'autres instruments de mesure qui vous permettent d'évaluer dans quelle mesure ils retardent leurs paiements?

M. Mallett : Nous demandons à ceux qui se trouvent de l'autre côté de la barrière. Nous croyons que nous obtenons une meilleure réponse du côté de ceux qui reçoivent les paiements. Je ne pense pas que les gens avouent volontiers qu'ils retardent leurs paiements.

Le sénateur Goldstein : Avez-vous des résultats à propos des comptes à recevoir ou avez-vous tout juste commencé?

M. Mallett : Nous commençons tout juste. Ce sont des nouvelles questions que nous allons poser.

Le sénateur Goldstein : Comment publiez-vous les données que vous recevez? Publiez-vous des communiqués ou des rapports?

M. Mallett : Nous établissons un rapport. Il est publié à date fixe. C'est toujours le dernier mercredi du trimestre. Nous le publions qu'il soit bon ou mauvais.

Le sénateur Goldstein : Vous le publiez chaque trimestre?

M. Mallett : Oui.

M. Kelly : Les données trimestrielles dont parle M. Mallett concernent les prévisions économiques pour l'ensemble du pays et contiennent certaines questions touchant les banques. Comme vous nous avez fait l'honneur de nous demander de comparaître devant vous aujourd'hui, vous êtes les premiers à qui nous présentons ces nouvelles données.

Le sénateur Goldstein : Nous l'apprécions. Merci d'être venus nous aider.

Madame Pohlmann, nous avons parlé tout à l'heure du fait qu'il est plus difficile d'obtenir un nouveau prêt que d'en renouveler un. Comment mesurez-vous cette difficulté? Quelles preuves empiriques avez-vous que l'accès au crédit est plus difficile pour les nouvelles entreprises que ce n'est le cas normalement?

Mme Pohlmann : Il y a deux raisons. Si vous prenez la page 7, il y est question de l'accès au crédit pour les petites et moyennes entreprises. Nous demandons à nos membres s'ils ont accès à tous les crédits dont ils ont besoin, à la plupart des crédits dont ils ont besoin, seulement à certains crédits dont ils ont besoin ou à aucun crédit. Cela donne une certaine idée de leur difficulté, par type d'institutions. Par exemple, en ce qui concerne les sociétés spécialisées en financement, 29 p. 100 de nos membres disent qu'ils peuvent seulement obtenir une partie du crédit de cette source. C'est de là d'où proviennent nos renseignements. Nous les comparons ensuite avec les renseignements anecdotiques que nous recevons plus fréquemment.

Il semble que la difficulté soit de renégocier un prêt ou d'obtenir de nouveaux prêts. Encore une fois, nous ne disons pas que nos membres ne les obtiennent pas. Toutefois, ils ont généralement plus de formalités à remplir et plus d'obstacles à surmonter pour les obtenir. Certains nous disent qu'ils pensaient que tout était approuvé mais que tout à coup, la banque leur

ask for a whole new slew of paperwork to go through a new phase. They feel they are getting strung along. They never get a "no." It is always positive, but they seem to be stretching out the final "yes" at the end of the day. That is what we are hearing more about.

Senator Goldstein: I want to get a handle on those who you represent. You have told us that you have 105,000 members and that the number of establishments is in the area of 2.4 million. How many employees are there in the aggregate of those who are members of yours?

Mr. Mallett: I have that number somewhere in my head. Our members employ about 1.2 million employees and represent about \$75 billion in GDP. It is in one of our brochures. I did not bring it.

Senator Goldstein: You said 75 per cent of the GDP?

Mr. Mallett: No, \$75 billion in GDP.

Senator Goldstein: What per cent of the GDP do you represent of that \$75 billion?

Mr. Mallett: I can get that for you.

Senator Goldstein: Thank you very much.

The Chair: It seems odd to me that there is a 400-basis-point gap between many people getting loans at prime plus 2 per cent and many people getting loans at prime plus 6 per cent or greater. What happened in between here?

Mr. Kelly: Part of the line on the 6 per cent or greater is that it is greater. They would be the sum of everyone above that. If we continued to plot that out, with each per cent above prime, the line would probably be reasonably flat. Because it is aggregated, then it looks like a big jump at that tail end.

Senator Massicotte: It must be certain type of loans, for example, a lease back or car leasing loans.

The Chair: Many people are getting prime plus 1 per cent and prime plus 2 per cent, and then there is a drop until you get to prime plus 6 per cent.

Mr. Kelly: Ms. Pohlmann mentioned in her presentation that it depends on the timing of your financing. Those that, perhaps, are in some form of relationship or have some sort of fixed rate are better protected than those renegotiating right now. Many of us who have a line of credit are receiving letters right now about the interest rate spread going up. Business owners are seeing the same thing. It is a bit of a timing issue as we have discussed in the past.

The Chair: I was interested in your allusion to pricing to risk. Some members of the committee may recall that we had evidence a while ago that banks were not interested in doing that at all, or very little. Small and medium-sized businesses were saying, "We are prepared to pay more; just give us a loan." The banks said, "No, no, we do not want to do that." I got the impression

demande de remplir toute une nouvelle série de papiers pour passer à l'étape suivante. Ils ont l'impression qu'on les fait marcher. On ne leur dit jamais « non ». La réponse est toujours positive, mais les banques semblent reporter leur « oui » éternellement. C'est surtout ce qu'on nous dit.

Le sénateur Goldstein : Je voudrais bien comprendre qui vous représentez. Vous avez déclaré que vous comptez 105 000 membres et qu'il y avait environ 2,4 millions d'établissements. Combien d'employés sont à l'emploi de vos membres?

M. Mallett : Je connais ce chiffre par coeur. Nos membres emploient environ 1,2 million de travailleurs et contribuent au PIB à raison d'environ 75 milliards de dollars. Cela figure dans une de nos brochures. Je ne l'ai pas apportée.

Le sénateur Goldstein : Vous avez dit 75 p. 100 du PIB?

M. Mallett : Non, 75 milliards.

Le sénateur Goldstein : Quel pourcentage du PIB représentent ces 75 milliards de dollars?

M. Mallett : Je peux obtenir ce chiffre pour vous.

Le sénateur Goldstein : Merci beaucoup.

Le président : Je trouve bizarre qu'il y ait un écart de 400 points de base entre les prêts que bien des gens obtiennent au taux préférentiel majoré de 2 p. 100 et ceux que bien des gens obtiennent au taux préférentiel majoré de 6 p. 100 ou plus. Que se passe-t-il entre les deux?

M. Kelly : Pour ce qui est de la majoration de 6 p. 100 ou plus, c'est plus pour certains membres. C'est la somme de tous ceux qui se situent au-dessus. Si nous avions représenté chaque point de pourcentage au-dessus du taux préférentiel, la ligne serait sans doute assez plane. Comme les données sont agrégées, elle semble faire un grand saut à la fin.

Le sénateur Massicotte : Ce doit être certains types de prêts, par exemple, du crédit-bail sur des automobiles.

Le président : Bien des gens obtiennent des prêts au taux préférentiel plus 1 p. 100 ou 2 p. 100 et il y a ensuite une baisse jusqu'à ce que vous arriviez au taux préférentiel majoré de 6 p. 100.

M. Kelly : Mme Pohlmann a mentionné dans son exposé que cela dépend du moment où vous avez obtenu votre prêt. Ceux qui ont certaines relations avec leur banque ou un prêt à taux fixe sont mieux protégés que ceux qui sont en train de renégocier un prêt actuellement. Un bon nombre d'entre nous qui avons une ligne de crédit recevons des lettres nous signalant une augmentation du taux d'intérêt. Les propriétaires d'entreprise voient la même chose. Cela dépend un peu de la période, comme nous en avons déjà parlé.

Le président : J'ai trouvé intéressante votre allusion au fait que le coût est fonction du risque. Certains membres du comité se souviendront peut-être que selon des témoignages que nous avons reçus il y a quelque temps, les banques n'étaient pas du tout désireuses d'aller dans cette voie, ou du moins très peu. Les petites et moyennes entreprises disaient : « Nous sommes prêtes à payer

that some banks were afraid of bad publicity that they were flirting with being usurious. Now it sounds from your evidence that there is more of this pricing to risk.

I thank all three of you very much. You have been very kind and very helpful. We are sorry we kept you over time. If we could continue to count on your assistance, please send us what you have when you get it.

[Translation]

The second part of this afternoon's meeting also concerns access to credit for businesses, but this time, it will be from the perspective of manufacturers and exporters.

[English]

The manufacture and export sectors have been hard hit by the economic downturn. In January alone, employment in Canada's manufacturing sector fell by 101,000, the largest monthly decline in the industry on record. A month earlier, in December, Canada recorded its first trade deficit since 1976.

Within that rather unpleasant and frightening context, we are pleased to have before us the Canadian Manufacturers & Exporters, represented by Mr. Schaadt, Director of National Programs. Thank you for coming on such short notice. We appreciate it. The floor is yours.

Geoff Schaadt, Director of National Programs, Canadian Manufacturers & Exporters: Thank you for inviting us. Unfortunately, you caught us during peak vacation season, so I am alone. However, I will try to answer your questions to the best of my ability.

I am here primarily to represent the findings of the Canadian Manufacturers & Exporters, CME, business conditions survey. We began this survey very recently, in December of 2008. It was done historically by Statistics Canada, just taking a general measure of the business environment within the Canadian community. I could not honestly speak to why Statistics Canada ceased delivery of that resource.

The problem we see, particularly in this brave new world we are in right now, is that current data sources are typically two to three months out of date when they are presented publicly, as was discussed previously. Our efforts were to create a document that would speak to the immediate situation as best we could in order to provide both the business community as well as policy-makers such as yourselves with timely information to see where we are and particularly what lies ahead, and to try to be more forward looking with some of the data we are collecting on both employment and current financing issues, which I will speak to in a minute. These results are being submitted on a monthly basis to the Department of Finance Canada, to Foreign Affairs and

plus, mais accordez-nous un prêt ». Les banques ont refusé de le faire. J'ai eu l'impression que certaines banques avaient peur que cela leur fasse de la mauvaise publicité si elles prêtaient à des taux presque usuraires. Il semble maintenant, d'après ce que vous dites, que les taux sont davantage fonction du risque.

Je vous remercie infiniment tous les trois. Vous avez été très aimables et vous nous avez beaucoup aidés. Nous sommes désolés de vous avoir gardés plus longtemps que prévu. Si nous pouvons continuer à compter sur votre aide, nous vous demandons de bien vouloir nous faire parvenir d'autres renseignements quand vous les aurez.

[Français]

La deuxième partie de notre rencontre cet après-midi touche également à l'accès des entreprises au crédit, mais cette fois-ci du point de vue des manufacturiers et des exportateurs.

[Traduction]

Les secteurs de la fabrication et de l'exportation ont été durement touchés par le ralentissement économique. Rien qu'en janvier, le secteur de la fabrication a perdu au Canada 101 000 emplois. C'est le déclin mensuel le plus important que ce secteur ait jamais connu. Un mois plutôt, en décembre, le Canada enregistrait son premier déficit commercial depuis 1976.

Dans ce contexte plutôt déplaisant et effrayant, nous avons le plaisir de recevoir les Manufacturiers et Exportateurs du Canada représentés par M. Schaadt, directeur des programmes nationaux. Merci d'être venu avec un préavis aussi court. Nous l'apprécions. La parole est à vous.

Geoff Schaadt, directeur des programmes nationaux, Manufacturiers et Exportateurs du Canada : Merci de nous avoir invités. Malheureusement, vous nous avez surpris en pleine période de vacances et c'est pourquoi je suis seul. Je vais toutefois essayer de répondre à vos questions de mon mieux.

Je suis ici surtout pour présenter les résultats de l'enquête sur les perspectives du monde des affaires qui a été réalisée par Manufacturiers et Exportateurs du Canada, MEC. Nous avons commencé cette enquête très récemment, en décembre 2008. Jusqu'à présent, c'était Statistique Canada qui s'en chargeait et qui procédait à une évaluation générale du climat des affaires au Canada. Je ne pourrais vraiment pas vous dire pourquoi Statistique Canada a cessé de fournir cette source d'information.

Le problème que nous voyons, surtout dans le climat mondial actuel, c'est que les sources de données sont généralement périmées depuis deux ou trois mois lorsqu'elles sont publiées, comme il en a été question tout à l'heure. Nous avons essayé de créer un document décrivant le mieux possible la situation immédiate afin de fournir au milieu des affaires, ainsi qu'aux décideurs politiques tels que vous, des renseignements à jour sur la situation actuelle et surtout celle qui nous attend et de pouvoir prédire l'avenir à l'aide des données que nous recueillons sur la question de l'emploi et celle du crédit dont je parlerai dans un instant. Nous soumettons ces résultats chaque mois au ministère des Finances du Canada, au ministère des Affaires étrangères et

International Trade Canada and to Industry Canada. I will anticipate a question and say that we will be happy to deliver these results to the Senate on a monthly basis, at your request.

I will speak to the findings of our most recent release for the February 2009 survey. We had 620 companies respond, 90 per cent of which were in the SME category. They represented all sectors of manufacturing and exporting, as well as all provinces. I will hit some of the highlights, as I am assuming we will want to visit more specifics down the road, but these are aspects that stand out in terms of the survey.

We have seen a dramatic downturn in orders since October. The metric we like to look at is current orders, and we ask our respondents to view that three months post as well as three months forward looking and to provide those results. We have seen a dramatic downturn in orders since October. This is centred particularly in the automotive and supply sectors, although we are beginning to see it spread across all sectors and all provinces. Sixty-eight per cent of the companies are reporting that orders have fallen in value since November, 24 per cent report that orders are relatively unchanged since November and only 8 per cent report that orders have increased over the last three months.

Nearly 70 per cent of respondents indicated a decline in current orders over the last three-month period. Of that nearly 70 per cent, a full 19 per cent, or almost a fifth of companies, report that orders have fallen more than 30 per cent since November. The majority of manufacturers and exporters also expect the value of new orders to fall, looking forward over the next three months. Fifty-six per cent report that orders are likely to decrease between February and May of 2009, 27 per cent anticipate that orders will stay about the same and 18 per cent expect to see an increase. While we do have some positive there in an 18 per cent increase looking forward, we still have over half of the respondents indicating that a decline is in the future from what they are seeing in the current environment.

In addition to that, 45 per cent of our respondent companies report that employment levels within their firm are likely to fall over the next three-month period. Again, nearly half are reporting a decline in employment. These numbers do not speak specifically to the finance issues, and we will come to that.

These numbers are important for credit because the risk profiles of these businesses will change in light of the numbers being reported. The growing concern is that this will translate into greater difficulties in accessing credit as it already has for many companies.

The next three to six months will be critical for many businesses as those orders fall off, and they will burn through a great deal of the cash they are sitting on now and will eat up the lines of credit that have not yet been severely impacted.

du Commerce international et à Industrie Canada. Je vais prendre les devants en disant que nous nous ferons un plaisir de présenter ces résultats au Sénat mensuellement si vous le désirez.

Je vais parler des résultats de notre dernière enquête qui date de février 2009. Nous avons reçu des réponses de 620 entreprises, dont 90 p. 100 étaient des PME. Elles représentaient tous les secteurs de la fabrication et de l'exportation, ainsi que toutes les provinces. Je vais vous présenter les faits saillants et je suppose que nous entrerons dans les détails en cours de route, mais voici les aspects qui ressortent le plus de cette enquête.

Nous avons constaté un ralentissement spectaculaire des commandes depuis le mois d'octobre. L'indice auquel nous nous fions est l'état actuel des commandes et nous demandons à nos répondants de le comparer avec leurs commandes des trois mois précédents et des trois mois suivants et de nous fournir le résultat. Nous avons constaté une chute spectaculaire des commandes depuis octobre. C'est surtout dans les secteurs de l'automobile et des pièces, mais nous commençons à voir ces tendances se répandre dans tous les secteurs et dans toutes les provinces. Soixante-huit pour cent des entreprises déclarent que la valeur de leurs commandes a chuté depuis novembre, 24 p. 100, que leurs commandes sont relativement stables depuis novembre et 8 p. 100 seulement, que leurs commandes ont augmenté au cours des trois derniers mois.

Près de 70 p. 100 des répondants déclarent que leurs commandes actuelles ont diminué au cours des trois derniers mois. Sur ce nombre, 19 p. 100, soit presque le cinquième des entreprises, disent que leurs commandes ont baissé de plus de 30 p. 100 depuis novembre. La majorité des fabricants et des exportateurs pensent également que la valeur des nouvelles commandes diminuera au cours des trois prochains mois. Cinquante-six pour cent s'attendent à ce que leurs commandes diminuent probablement entre février et mai 2009, 27 p. 100 s'attendent à ce qu'elles demeurent à peu près au même niveau et 18 p. 100, espèrent une augmentation. Il y a là certains résultats positifs, mais il y a quand même plus de la moitié des répondants qui prévoient un déclin de leurs commandes futures d'après ce qu'ils constatent dans le climat actuel.

De plus, 45 p. 100 de nos répondants signalent que le nombre d'emplois au sein de leur entreprise va probablement diminuer au cours des trois prochains mois. Là encore, près de la moitié d'entre eux font état d'une contraction de l'emploi. Ces chiffres n'évoquent pas particulièrement la question de l'accès au crédit, mais nous en parlerons dans un instant.

Ces chiffres sont importants pour le crédit, car le profil de risque de ces entreprises va changer compte tenu de ces résultats. On craint de plus en plus que cela ne se traduise par une plus grande difficulté à avoir accès au crédit, comme c'est déjà le cas pour de nombreuses entreprises.

Les trois à six prochains mois seront d'une importance cruciale pour les nouvelles entreprises, car avec la diminution de leurs commandes, elles vont dépenser beaucoup d'argent et vont devoir utiliser les lignes de crédit qu'elles n'ont pas encore épuisées.

What we see now is not where we anticipate a real significant problem in terms of credit. Our real concern is when we have a rebound in orders, when the economy turns around and we start to see the new orders increasing. We will need access to financing at that time because companies will be operating without significant receivables to fall back on. They will need operating funds to fulfill the new orders when we do have an increase in economic activity.

To speak to the issue of access to financing, in our most recent survey 60 per cent of manufacturers and exporters report they are experiencing difficulties accessing adequate levels of financing. How do we define "difficulty"? We are asking them for varying levels of information, including whether they were unable to obtain financing, experiencing significant difficulties in obtaining financing or did have difficulties, which included higher financing costs.

For companies looking for financing, the greatest difficulties fall into two groups. One group is those who need loans for working capital or their operating line of credit, the other group being those looking for capital investments, investments in new technology and new product development. Again, that is a particular concern because it goes hand and hand with retraction across the market.

Twenty per cent of the respondents have asked their financial institutions to increase their operating line of credit over the past three months. We do not see a large number of firms asking for an increase right now in their lines of credit, but of that 20 per cent asking for an increased line of credit, 41 per cent requested an increase to cover their current expenses in the face of their lower sales, slightly less than 40 per cent were looking to finance business growth and, among those requesting an increase, 22 per cent were declined with 35 per cent still waiting for an answer.

Companies who requested an increase in their operating line of credit and were refused report a variety of reasons. The most common report given, roughly 40 per cent, was that the banking sector thinks the industry they are in is too risky to take on additional funding at this time. The second most common reason for refusal was that the assets presented as security did not meet the bank's requirements.

The closing remarks from the perspective of the Canadian Manufacturers & Exporters, speak to the reaction of the banking sector to the changing economic picture. I might couch these comments in stating that not much of this is quantitative. It comes from conversations with our members. It is difficult to draw comments such as this directly from the survey. This is the sense of what we have developed in interaction with our members in the manufacturing sector.

Generalizations across the banking sector are not appropriate. Institutional reactions have been quite varied. We see some banks standing by their clients strongly while other banks are retracting and making situations more difficult and not really reacting in a positive light for us.

Pour le moment, nous ne prévoyons pas de problème vraiment important sur le plan du crédit. C'est quand les commandes augmentent de nouveau, que l'activité économique reprendra et que le nombre de nouvelles commandes augmentera que le problème se posera vraiment. Nous aurons besoin d'avoir accès au crédit à ce moment-là, car les entreprises fonctionneront sans avoir beaucoup d'effets à recevoir. Elles auront besoin de fonds de roulement pour exécuter les nouvelles commandes lorsque l'économie se rétablira.

Pour ce qui est de l'accès au crédit, au cours de notre dernière enquête, 60 p. 100 des fabricants et des exportateurs ont dit avoir des difficultés à obtenir un niveau de financement adéquat. Comment définissons-nous ces « difficultés »? Nous leur avons demandé divers renseignements, notamment s'ils étaient dans l'incapacité d'obtenir du financement, s'ils éprouvaient de sérieuses difficultés à en obtenir, ou s'ils éprouvaient des difficultés notamment à cause de coûts de financement plus élevés.

Pour ce qui est des entreprises à la recherche d'un financement, celles qui ont le plus de difficultés entrent dans deux catégories. Il y a d'abord celles qui ont besoin d'un financement pour leur fonds de roulement ou leur ligne de crédit, et ensuite celles qui veulent emprunter pour investir dans des immobilisations, dans des nouvelles technologies ou dans le développement de nouveaux produits. Là encore, c'est une sérieuse source d'inquiétude, car cela accompagne la rétraction du marché.

Vingt pour cent des répondants ont demandé à leurs institutions financières d'accroître leur ligne de crédit au cours des trois derniers mois. Il n'y a pas beaucoup d'entreprises qui demandent actuellement une augmentation de leur ligne de crédit, mais sur les 20 p. 100 qui l'ont demandé, 41 p. 100 l'ont fait pour couvrir leurs dépenses actuelles à cause de la diminution de leurs ventes et un peu moins de 40 p. 100, pour financer l'expansion de leur entreprise. D'autre part, 22 p. 100 de ceux qui ont demandé une augmentation de leur ligne de crédit ont essuyé un refus et 35 p. 100 attendent toujours la réponse.

Les entreprises qui se sont vu opposer un refus font état de diverses raisons. Environ 40 p. 100 d'entre elles disent que le secteur bancaire juge leur secteur trop risqué pour leur accorder un financement supplémentaire pour le moment. Le deuxième motif de refus le plus fréquent était que l'actif offert en garantie ne répondait pas aux exigences de la banque.

En conclusion, Manufacturiers et Exportateurs du Canada examine la réaction du secteur bancaire face à l'évolution de la situation économique. Je dois dire que cela ne se fonde pas sur beaucoup de données quantitatives, mais plutôt sur les conversations que nous avons eues avec nos membres. Il est difficile de tirer directement ce genre de conclusions de l'enquête. C'est l'impression que nous avons eue au cours de nos échanges avec nos membres du secteur manufacturier.

On ne peut pas généraliser en ce qui concerne la réaction du secteur bancaire. Ses réactions ont été assez variables. Certaines banques continuent d'appuyer énergiquement leurs clients tandis que d'autres reculent, leur rendent la situation plus difficile et ne réagissent pas vraiment de façon positive à notre égard.

It appears that many banks are not changing their risk assessment criteria to reflect the changing marketplace. We have clients with a dramatically changing risk profile in a rapid manner, but we have not seen the kind of granular risk assessment from the banking industry that would be helpful.

The Chair: Mr. Schaadt, some of our members are trying to follow you in your presentation.

Mr. Schaadt: I am on the last page of my speaking notes. My apologies; I should have been clearer. I am speaking from the notes. I believe you were all given a copy. I have not gone into the actual survey report itself as yet.

It does not appear that the banks are changing their risk profiles as yet.

Another area of concern, probably not apparent yet in survey data, is the fact that we have many areas of the market where financing is drying up, particularly venture capital. I am sure we have all heard the stories that venture capital is almost impossible to acquire. In addition, we have asset-backed lending, commercial paper, leasing and issues such as this. These markets are drying up and the banks are being asked to provide some financing into markets in these areas where typically they have not gone before. This is where they are being asked to fill gaps that they have not dealt with before.

Another concern that the Canadian Manufacturers & Exporters has is it is not clear that the banks will be encouraged to loan on anything less than a 100 per cent government guarantee, which is a clear concern for us as we move forward.

In our perspective, the role of the government as we attempt to hasten the recovery process is to pass the budget bill quickly. We need action to occur quickly and to begin moving forward. We recognize that the federal budget has several valuable components to it; however, the financing provisions of that budget are critical, and we do not feel that other measures will be terribly effective if we do not have appropriate financing in place.

Relative to concerns about EDC and BDC, EDC and BDC have been strong partners of the Canadian business community for a long time, and we are sure they will continue to be so. We are concerned about the new changes coming in these financing mechanisms that will take them beyond their traditional comfort zone and the role they filled in the past. Our concern is the ability to get programs up and running effectively in the very quick time frame necessary to meet the needs of the business community.

My final comment is that the real issue is financial institutions need to repair their balance sheets at this time. The problem is that they need something more than just short-term liquidity assistance. Time will help them through this process as well. Unfortunately, time is the enemy of many of the businesses we are representing now, so this is where we need some assistance from

Il semble qu'un grand nombre de banques ne modifient pas leurs critères d'évaluation des risques en fonction de l'évolution du marché. Nous avons des clients dont le profil de risque est en train de changer énormément de façon très rapide, mais nous n'avons pas vu le secteur bancaire faire l'évaluation individualisée qu'il serait utile de faire.

Le président : Monsieur Schaadt, certains membres du comité essaient de vous suivre dans votre texte.

M. Schaadt : J'en suis à la dernière page du texte de ma déclaration. Excusez-moi, j'aurais dû être plus clair. Je suis le texte de ma déclaration dont vous avez tous reçu un exemplaire, je crois. Je n'ai pas encore parlé du rapport d'enquête comme tel.

Il ne semble pas que les banques aient encore changé leurs profils de risque.

Un autre sujet préoccupant, qui n'apparaît sans doute pas encore dans les données d'enquêtes, est que le financement se tarit dans de nombreux secteurs du marché, surtout en ce qui concerne le capital de risque. Vous avez tous entendu dire, j'en suis sûr, que le capital de risque est presque impossible à obtenir. Nous avons aussi les prêts garantis par les actifs, les papiers commerciaux, le crédit-bail et les questions de ce genre. Ces marchés se tarissent et on demande aux banques de financer ces marchés où elles ne se sont généralement pas aventurées avant. On leur demande de combler des lacunes dont elles ne s'étaient pas occupées jusqu'ici.

Manufacturiers et Exportateurs du Canada s'inquiète également du fait qu'il n'est pas certain que les banques seront incitées à accorder un prêt qui ne sera pas garanti à 100 p. 100 par le gouvernement, ce qui nous préoccupe vivement.

Selon nous, pour hâter le processus de relance, le gouvernement devrait adopter rapidement le projet de loi d'exécution du budget. Il faut agir rapidement. Nous reconnaissons que le budget fédéral comporte plusieurs éléments positifs. Toutefois, les dispositions de ce budget concernant le financement sont d'une importance cruciale et nous ne pensons pas que les autres mesures seront très efficaces si le financement nécessaire n'est pas mis en place.

Pour ce qui est des préoccupations concernant l'EDC et le BDC, ces organismes sont de solides partenaires du milieu des affaires canadien depuis longtemps et nous sommes certains qu'ils le demeureront. Les nouveaux changements apportés à ces mécanismes de financement qui vont les faire sortir de leur zone de confort traditionnelle et du rôle qu'ils ont joué jusqu'ici nous inquiètent. Nous nous demandons s'il sera possible de mettre sur pied des programmes et de les gérer efficacement aussi rapidement qu'il le faut pour répondre aux besoins du milieu des affaires.

En dernier lieu, je dirais qu'il faut avant tout que les institutions financières assainissent leur bilan. Le problème est qu'une aide à court terme sur le plan de leurs liquidités ne suffira pas. Le temps va également jouer en leur faveur. Malheureusement, le temps est l'ennemi d'un grand nombre des entreprises que nous représentons et c'est pourquoi nous avons

government, in reducing the risk profile many of these businesses are facing so that the banks are more willing to work with the business community moving forward.

That concludes my initial remarks. Any questions that I can answer, I am happy to oblige.

The Chair: Thank you very much, Mr. Schaadt. That was very helpful. The first on my list is Senator Eyton.

Senator Eyton: We just listened to the Canadian Federation of Independent Business. Were you in the room when they were speaking?

Mr. Schaadt: Yes, I was.

Senator Eyton: They spoke of SMEs, but you indicated in your remarks that 90 per cent of your members are SMEs. Was that a number I got from you?

Mr. Schaadt: Ninety per cent of the respondents to the survey were SMEs, which also maps on the membership of the CME. Our membership maps almost perfectly, if you overlay it on top of the actual business base, within the manufacturing and export sector of Canada.

Senator Eyton: It is almost the same community.

Mr. Schaadt: We do represent some of the largest and most well-known firms in the country.

Senator Eyton: Canadians are used to our big, and, it turns out, well-run banks. However, financing comes from a variety of sources for your members as it does for all of us. Do the banks dominate financing for your members, or is 20 or 30 per cent coming from other institutions such as insurance companies or credit unions?

Mr. Schaadt: I do not have data to answer that with certainty. However, I do know from anecdotal conversations that it is representative of the finance community at large. Our members, because they are both large and small, will access a variety of financial mechanisms from commercial paper to personal finance and savings.

Senator Eyton: I am sure that the banks are still predominant in size.

Mr. Schaadt: They are well represented.

Senator Eyton: On the other hand, a significant percentage is from other financial devices of one kind or another.

Mr. Schaadt: Yes.

Senator Eyton: You referred to your survey, and you spoke about three months and compared that to November. All of your detailed material talks about three months. Can you do that seasonally? I would have thought January to January would be important as opposed to January to December. There must be a tremendous seasonal impact in that, and what would that do to your numbers?

besoin de l'aide du gouvernement pour réduire le profil de risque d'un grand nombre de ces entreprises afin que les banques soient davantage prêtes à travailler avec le secteur des affaires.

Voilà qui termine ma déclaration. Je me ferai un plaisir de répondre de mon mieux à toutes vos questions.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Schaadt. C'était très intéressant. Le premier sur ma liste est le sénateur Eyton.

Le sénateur Eyton : Nous venons d'entendre la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante. Étiez-vous dans la salle quand ses représentants ont témoigné?

M. Schaadt : Oui, j'étais là.

Le sénateur Eyton : Ils ont parlé des PME, mais vous avez dit que 90 p. 100 de vos membres sont des PME. Est-ce bien le chiffre que vous avez cité?

M. Schaadt : Quatre-vingt-dix pour cent des répondants à notre enquête étaient des PME, ce qui correspond également à l'effectif de la MEC. Le profil de nos membres correspond de façon presque parfaite à celui des entreprises du secteur de la fabrication et des exportations au Canada.

Le sénateur Eyton : C'est pratiquement le même milieu.

M. Schaadt : Nous représentons certaines des entreprises les plus grandes et les plus connues du pays.

Le sénateur Eyton : Les Canadiens sont habitués à nos grandes banques qui, finalement, se révèlent bien gérées. Toutefois, pour vos membres comme pour nous tous, le crédit provient de diverses sources. Les banques sont-elles la principale source de crédit pour vos membres ou ce crédit provient-il à 20 p. 100 ou 30 p. 100 d'autres institutions comme des compagnies d'assurances ou des coopératives de crédit?

M. Schaadt : Je n'ai pas de données me permettant de répondre avec certitude. Je sais toutefois, d'après certaines conversations que j'ai eues, que l'ensemble du secteur du financement est représenté. Comme nos membres sont des entreprises grandes ou petites, ils ont accès à divers mécanismes de financement allant du papier commercial aux prêts personnels et à l'épargne.

Le sénateur Eyton : Je suis certain que les banques prédominent quand même.

M. Schaadt : Elles sont bien représentées.

Le sénateur Eyton : D'un autre côté, une proportion importante du crédit provient d'autres dispositifs financiers sous une forme ou sous une autre.

M. Schaadt : En effet.

Le sénateur Eyton : Vous avez mentionné votre enquête et vous avez parlé d'une période de trois mois que vous avez comparée à la situation en novembre. Il est constamment question d'une période de trois mois dans votre document détaillé. Pouvez-vous faire une enquête saisonnière? J'aurais cru que la période de janvier à janvier serait plus importante que celle de janvier à décembre. Cela doit inclure un impact saisonnier énorme. Comment cela se répercute-t-il sur vos chiffres?

Mr. Schaadt: Although it is probably not reflected here, the survey question says specifically "correcting for seasonality." We find that most respondents can do this.

Senator Eyton: They can do that?

Mr. Schaadt: Part of participating in the manufacturing sector is developing the ability to predict what they will need moving forward; what sorts of raw material inventories need to be in place to react to forward-looking projections of the marketplace.

For example, I recently had a conversation with a manufacturer of outdoor patio furniture. That is a highly seasonal business, but because they have been in business for some time, they can anticipate how this year compares to last year, the year before and so on. Because the question asks them to take seasonality into account, they are able to respond.

Senator Eyton: My last question relates to the EDC and let us say the BDC, for the moment. I think the rules are being fashioned as we speak. We are all somewhat uncertain about how the stimulus money that will be made available to BDC will be distributed.

Is there not a temptation for the other financial institutions when someone comes in the door asking for credit, to say, "Why don't we both go to the BDC and form a package? In that way, the financial institution would have a 100 per cent guarantee rather than an 80 per cent guarantee. Is that possible?"

Mr. Schaadt: I suspect that a fair amount of that will be done. I suspect that there will be a fair amount of partnering involved in the issuing of financing going forward. This is based on nothing concrete, only my personal suspicion.

Senator Eyton: I guess you would support that type of model.

Mr. Schaadt: I probably ought to not comment officially at this point because my boss is not at the table.

Senator Eyton: Thank you.

Senator Massicotte: If I were to summarize your report, it says that economic activity is down; inventories are going down or trying to go down; and unemployment is going up — in other words, the number of employees is going down. However, when I get to the lending part, I have a sense that it is not bad. Only 20 per cent of your members are looking for credit. In fact, two thirds of those have received favourable responses to their credit applications. Something is wrong with this picture.

Mr. Schaadt: Thus far, we have not seen a tremendous change in the profile. We must put an asterisk next to that comment because the first data we collected was in December. We started collecting this data in response to the changing economic environment and the fact that we felt as though there were no adequate providers of near real-time data in this environment.

M. Schaadt: Ce n'est sans doute pas reflété ici, mais l'enquête précise que les résultats doivent tenir compte de la saisonnalité. Nous constatons que la plupart des répondants sont en mesure de le faire.

Le sénateur Eyton: Ils peuvent le faire?

M. Schaadt: Quand vous opérez dans le secteur manufacturier, vous devez pouvoir prédire vos besoins futurs, les stocks de matières premières dont vous aurez besoin pour réagir aux prévisions du marché.

Par exemple, j'ai eu récemment une conversation avec un fabricant de meubles de jardin. C'est un secteur très saisonnier, mais comme cette entreprise existe depuis un certain temps, elle peut prévoir comment l'année en cours se comparera à l'année dernière, à l'année d'avant, et cetera. Comme la question lui demande de tenir compte de la saisonnalité, elle est en mesure d'y répondre.

Le sénateur Eyton: Ma dernière question concerne l'EDC et disons, la BDC pour le moment. Je pense que les règles sont en cours d'élaboration. Nous sommes tous assez incertains de la façon dont sera distribué l'argent qui sera mis à la disposition de la BDC pour stimuler l'économie.

Quand quelqu'un viendra les voir pour demander du crédit, les autres institutions financières ne seront-elles pas tentées de dire : « Pourquoi n'irions-nous pas ensemble voir la BDC pour arranger quelque chose? Ainsi, l'institution financière bénéficierait d'une garantie à 100 p. 100 plutôt que d'une garantie à 80 p. 100. Est-ce possible? »

M. Schaadt: Je suppose que cela va arriver assez souvent. J'ai l'impression que le financement se fera souvent dans le cadre d'un partenariat. C'est une simple hypothèse personnelle qui ne se fonde sur rien de concret.

Le sénateur Eyton: Je suppose que vous seriez pour ce genre de modèle.

M. Schaadt: En l'absence de mon patron, je ne devrais sans doute pas en parler officiellement.

Le sénateur Eyton: Merci.

Le sénateur Massicotte: Si je résume votre rapport, on peut y lire que l'activité économique est en baisse, que les inventaires sont en diminution ou en voie de l'être et que le chômage est en hausse. Autrement dit, le nombre d'employés diminue. Toutefois, quand j'en arrive au crédit, j'ai l'impression que ce n'est pas mauvais. Seulement 20 p. 100 de vos membres sont à la recherche de crédit. En fait, les deux tiers d'entre eux ont obtenu une réponse positive à leur demande de crédit. Quelque chose cloche dans ce tableau.

M. Schaadt: Jusqu'ici, le profil de nos entreprises n'a pas changé énormément. Nous devons toutefois souligner que les premières données que nous avons recueillies datent de décembre. Nous avons commencé à recueillir ces données en voyant l'évolution du climat économique et parce que nous avons jugé que personne ne fournissait suffisamment de données presque en temps réel dans ce contexte.

Having said that, I would agree that we have not seen great change. However, we do see other indicators, particularly with current orders looking forward. There is a fairly pessimistic view across the board from our membership in the manufacturing and exporting sector that the need for financing opportunities will increase at the same time as the risk profiles of many of these businesses will worsen from where they are now or where they have been over the last couple of months.

Senator Massicotte: The two key ones are that 20 per cent of your members are asking for increased lines of credit and two thirds of those got approvals. How does that compare to a year ago? What percentage of your members were looking for increased lines of credit a year ago and what percentage were getting approvals?

Mr. Schaadt: We do not have that data. Again, this is a new survey that we have not previously conducted.

Senator Moore: Thank you for being here. I want to follow up on something Senator Massicotte was asking about. I am looking at the last couple of pages of your survey which indicate, "reason to increase lines of credit to cover business expenses and to grow business: 38 per cent."

Therefore, these companies are not standing still. Is that not a positive thing? I believe that 38 per cent is not bad for people looking to expand or enhance their companies.

Forty-three per cent said, yes, in response to the question, "Has your financial institution agreed to increase your operating line of credit?" Thirty-five per cent did not know — I do not know why they would not know; perhaps they did not receive a response, or maybe they did not apply. Twenty-two per cent said, no. Thirty-five per cent seems to be a large unknown in any survey.

Can you tell us a bit about that?

Mr. Schaadt: It is difficult now to draw any broad-based conclusions because we have no historical data to match it against. You say that that 22 per cent negative is not too bad. I would say that the glass is half empty, that 22 per cent is quite a lot of rejections for requests to increase operating lines of credit.

Senator Moore: That may be. I do not know what it is compared to. How do you explain the 35 per cent who do not know? That is a large number. Do you mean that they have applied and have not heard back?

Mr. Schaadt: Yes.

Senator Moore: Or is it that they just ticked off "don't know" in the survey?

Mr. Schaadt: They have applications outstanding and have not received responses. That is part of running the survey every four weeks. Our survey cycle is quite quick compared to the response time for some of these issues.

Cela dit, je reconnais que nous n'avons pas constaté énormément de changement. Toutefois, nous constatons d'autres indices, surtout en ce qui concerne les commandes actuelles. Un vent de pessimisme souffle sur nos membres du secteur de la fabrication et de l'exportation. Ils s'attendent à ce que leurs besoins de financement augmentent en même temps que le profil de risque d'un grand nombre d'entre eux se dégradera par rapport à ce qu'il est actuellement ou ce qu'il était au cours des deux derniers mois.

Le sénateur Massicotte : Les deux principales données sont que 20 p. 100 de vos membres demandent une augmentation de leur ligne de crédit et que les deux tiers l'ont obtenue. Comment cela se compare-t-il à la situation il y a un an? Quel pourcentage de vos membres ont cherché à augmenter leur ligne de crédit il y a un an et quel pourcentage ont obtenu cette augmentation?

M. Schaadt : Nous n'avons pas ces données. Encore une fois, c'est une nouvelle enquête que nous n'avons pas menée jusqu'ici.

Le sénateur Moore : Je vous remercie de votre présence ici. Je voudrais faire suite à une question que le sénateur Massicotte vous a posée. J'examine les dernières pages de votre enquête où on peut lire : « Raisons d'augmenter la ligne de crédit : pour couvrir les dépenses courantes ou pour augmenter le chiffre d'affaires, 38 p. 100 ».

Par conséquent, ces entreprises ne restent pas les bras croisés. N'est-ce pas un signe positif? Je trouve plutôt positif que 38 p. 100 des entreprises cherchent à prendre de l'expansion.

Quarante-trois pour cent ont dit oui en réponse à la question : « Votre institution financière a-t-elle accepté d'augmenter votre ligne de crédit de roulement? » Trente-cinq pour cent ne savaient pas — et je ne vois pas pourquoi ils ne le savaient pas; ils n'ont peut-être pas reçu de réponse ou peut-être qu'ils n'ont pas fait de demande. Vingt-deux pour cent ont dit non. Trente-cinq pour cent de répondants qui ne savent pas, cela me semble être beaucoup pour n'importe quelle enquête.

Pourriez-vous nous en parler un peu plus?

M. Schaadt : Il est difficile de tirer des conclusions générales, car nous n'avons pas de données historiques pour faire une comparaison. Vous dites que 22 p. 100 de réponses négatives, ce n'est pas trop mal. Je dirais que le verre est à moitié vide, que 22 p. 100, c'est beaucoup de refus pour des demandes d'augmentation d'une ligne de crédit.

Le sénateur Moore : Peut-être. Je ne sais pas sur quoi vous basez votre comparaison. Comment expliquez-vous les 35 p. 100 de répondants qui ne savent pas? C'est beaucoup. Cela veut-il dire qu'ils ont fait une demande qui est restée sans réponse?

M. Schaadt : Oui.

Le sénateur Moore : Ou est-ce qu'ils ont simplement coché « je ne sais pas » dans le questionnaire?

M. Schaadt : Ils ont des demandes en suspens pour lesquelles ils n'ont pas reçu de réponse. Cela résulte en partie du fait que cette enquête a lieu toutes les quatre semaines. Notre cycle d'enquête est assez rapide par rapport au délai de réponse pour certaines de ces demandes.

I would like to draw attention to something that I do not think we have yet discussed adequately: We do have particular sectors that are being identified clearly as high risk in which banks do not want to participate. To no surprise, the automotive sector is leading the way there.

We have good quality companies that participate in the automotive sector that are being told flatly that they cannot access any new credit and are having credit facilities reduced simply because they are in that sector.

I would offer the example of a company in Guelph, Ontario called ABS Friction. They are a leading company in their sector. They make after-market brake pads, which should be an excellent market right now as people are not buying new vehicles but are repairing their old ones. In fact, this company is seeing good sales. They are exporting 85 per cent of their sales to markets throughout the world, not only to the United States. They are 90 per cent receivables insured by EDC, and they are being declined for financing in more than one place.

I would like to point to the automotive sector as well as the forestry sector as seeing many issues. It is not surprising, but it is critical to point out.

Senator Moore: In terms of industries that are suffering, they were automotive and forestry. What other industries are suffering?

Mr. Schaad: If you will forgive me, I do not work with this data every day, so I do not have it memorized.

Senator Massicotte: Health care products; am I reading this right?

Senator Moore: What page are you on?

Senator Massicotte: It appears on the last two pages, refusal rates for transportation equipment and health care product sectors. For primary metals, 100 per cent of those who applied were refused. Fifty per cent of the health care products applied for were refused. What is the reason for that?

Mr. Schaad: I would strongly recommend you ask the banking institutions that question, as to their reasons for the refusals in those sectors, other than risk profiles that they are unwilling to accept at this time.

Senator Massicotte: Automotive is only 22 per cent, and wood is 33 per cent.

Mr. Schaad: It is not health care. It is health care products and veterinary products.

Senator Harb: I glanced through your survey and, frankly, I find it quite stressful reading through some of these numbers when we talk about 86 per cent of the firms are exporters and 40 per cent of the exports account for more than 50 per cent of

Je voudrais attirer votre attention sur une chose dont je ne crois pas que nous ayons suffisamment parlé. Nous avons certains secteurs considérés à haut risque que les banques ne veulent pas financer. Bien entendu, il s'agit surtout du secteur automobile.

Nous avons des bonnes entreprises du secteur automobile à qui on répond qu'elles ne peuvent pas obtenir de nouveaux crédits et que leur crédit actuel va être réduit, simplement parce qu'elles opèrent dans ce secteur.

Je vous donnerais l'exemple d'une entreprise de Guelph, en Ontario, qui s'appelle ABS Friction. C'est une entreprise de premier plan dans son secteur. Elle fabrique des patins de frein pour le marché des pièces de rechange qui devrait très bien se porter actuellement étant donné que les gens n'achètent pas des véhicules neufs, mais réparent ceux qu'ils ont déjà. En fait, cette entreprise a un bon chiffre d'affaires. Elle exporte 85 p. 100 de sa production vers les marchés internationaux, et pas seulement vers les États-Unis. Ses comptes débiteurs sont assurés à 90 p. 100 par l'EDC, mais on lui a refusé du crédit dans plusieurs institutions.

Je tiens à souligner que le secteur automobile ainsi que le secteur forestier ont de nombreux problèmes. Ce n'est pas étonnant, mais il est essentiel de le souligner.

Le sénateur Moore : Pour ce qui est des industries qui souffrent, il s'agit du secteur automobile et du secteur forestier. Quels sont les autres?

M. Schaad : Excusez-moi, mais je ne travaille pas tous les jours avec ces données et je ne peux pas vous donner de réponse de mémoire.

Le sénateur Massicotte : Les produits de soins de santé; n'est-ce pas?

Le sénateur Moore : À quelle page êtes-vous?

Le sénateur Massicotte : C'est sur les deux dernières pages où il est question du taux de refus pour les secteurs du matériel de transport et des produits de soins de santé. Pour les métaux primaires, 100 p. 100 des demandes ont été rejetées. Pour les produits de soins de santé, 50 p. 100 des demandes ont été rejetées. Quelle en est la raison?

M. Schaad : Je vous recommande vivement de poser cette question aux institutions bancaires pour savoir quelles sont, à part les profils de risque qu'elles ne sont pas prêtes à accepter, pour le moment, quelles sont les raisons de leur refus à l'égard de ces secteurs.

Le sénateur Massicotte : Pour le secteur automobile, c'est seulement 22 p. 100 et pour le bois, 33 p. 100.

M. Schaad : Il ne s'agit pas des soins de santé. Ce sont les produits de soins de santé et les produits vétérinaires.

Le sénateur Harb : J'ai jeté un coup d'oeil sur votre enquête et je trouve certains de ces chiffres inquiétants lorsqu'on voit que 86 p. 100 des entreprises exportent et que 40 p. 100 de ces exportations représentent plus de 50 p. 100 de leurs recettes. J'ai

their revenues. I went down your list of the manufacturing sectors, and it looked as though close to 50 per cent were in the primary metals, fabricated metal products or machineries.

If one were to look at the international market in those areas and couple it with automotive products, which brings the figure over 50 per cent, the picture looks bleak. Would you agree with that?

Mr. Schaadt: Based on this data as well as some other data that we have collected over the last few months, we are anticipating significant and continued decline in business activity in the export and manufacturing sectors.

Senator Harb: It becomes even more stressful when looking at current orders, data that you obtained upon consulting with your members. It shows, and I am quoting here from data appearing under current orders, that at the national level, 12 per cent of the orders are 5 to 10 per cent lower; 16 per cent of the orders are 10 to 20 per cent lower; 13 per cent of the orders are 20 to 30 per cent lower; and almost 20 per cent of your members have told you that their orders are lower than 30 per cent.

When you went back and asked your members how they see the picture over the next three months, they told you it will be even worse. Is that correct?

Mr. Schaadt: That is correct. However, you have a much smaller number at the top of the scale. At the greater-than-30-per-cent reduction, we only had a 6 per cent response there.

Nonetheless, if you tally these negative numbers up, it is 68 per cent lower overall. In the next three months with current orders, it is 55 per cent lower. Therefore, forward-looking is not quite as bad as rear-looking, but it is still significantly poor overall.

Senator Harb: My final question deals with bankruptcies. I do not think you have really addressed that topic in your survey.

Do you have any information that could bring to light the situation now as compared to, for example, the 1990s or the 1980s when we were also in recessions? Can you look at the cycles and give us some sort of background information in order to compare how we are faring now as compared to then?

Mr. Schaadt: We do not have that data. I do not believe we tracked it previously, and I do not think we are tracking it currently in terms of actual bankruptcies. We would be a poor source there.

Senator Harb: What about your return mail, if you sent out a survey and it came back "no one home"? Do you track that at all?

Mr. Schaadt: No, we do not.

parcouru votre liste des secteurs de la fabrication et il semble que les métaux primaires, les produits métalliques façonnés et la machinerie en représentent plus de 50 p. 100.

Compte tenu du marché international dans ces domaines et si l'on y ajoute les produits automobiles qui portent le chiffre à plus de 50 p. 100, les perspectives d'avenir sont plus réjouissantes, ne pensez-vous pas?

M. Schaadt : D'après ces données et certaines autres données que nous avons recueillies au cours des derniers mois, nous nous attendons à un déclin important et continu de l'activité commerciale dans les secteurs de l'exportation et de la fabrication.

Le sénateur Harb : C'est encore plus inquiétant lorsqu'on examine les commandes actuelles, les données que vous avez obtenues en consultant vos membres. Cela montre, et je cite vos chiffres pour les commandes actuelles, qu'au niveau national, pour 12 p. 100 des commandes, la diminution est de 5 à 10 p. 100; pour 16 p. 100 des commandes, elle est de 10 à 20 p. 100 et pour 13 p. 100 des commandes, elle est de 20 à 30 p. 100. D'autre part, près de 20 p. 100 de vos membres vous ont dit que leurs commandes avaient chuté de plus de 30 p. 100.

Lorsque vous êtes retourné voir vos membres pour leur demander à quoi ils s'attendaient au cours des trois prochains mois, ils vous ont dit que la situation allait encore s'aggraver, n'est-ce pas?

M. Schaadt : C'est exact. Toutefois, la réduction la plus forte n'a été ressentie que par un très petit nombre d'entreprises. Seulement 6 p. 100 des répondants ont fait état d'une diminution de plus de 30 p. 100.

Néanmoins, si vous faites le total, 68 p. 100 des répondants ont vu leurs commandes diminuer. En ce qui concerne les commandes en cours pour les trois prochains mois, c'est 55 p. 100. Par conséquent, l'avenir n'est pas tout à fait aussi sombre que le passé, mais les résultats demeurent nettement médiocres dans l'ensemble.

Le sénateur Harb : Ma dernière question porte sur les faillites. Je ne pense pas que vous ayez vraiment abordé ce sujet dans votre enquête.

Avez-vous des renseignements permettant de comparer la situation actuelle avec ce qu'elle était dans les années 1990 ou 1980, par exemple, quand nous étions également en récession? Pouvez-vous examiner ces cycles pour nous fournir des renseignements permettant de voir où nous en sommes actuellement par rapport aux récessions antérieures?

M. Schaadt : Nous n'avons pas ces données. Je ne crois pas que nous les ayons recueillies par le passé et je ne pense pas que nous recueillions maintenant des données sur les faillites. Nous ne sommes pas une bonne source de renseignements à ce chapitre.

Le sénateur Harb : Si vous envoyez un questionnaire d'enquête qui vous est renvoyé parce que l'entreprise est fermée, en faites-vous le suivi?

M. Schaadt : Non, nous ne le faisons pas.

Senator Goldstein: Thank you, Mr. Schaadt, for appearing on such short notice and presenting a comprehensive survey.

I am having trouble dealing with the very last part, but to some extent the other parts as well. The very last part deals with your members' assessments as to why operating lines of credit could not be increased.

I am wondering whether these reasons are a factor of this particular economy, or whether these are generally reasons that would be given in "normal" economies. "Normal" is obviously in quotes in this context.

Do you have anything anecdotal or otherwise to give us some indication as to whether these reasons, or the percentage of reasons, that are given for operating lines of credit not being increased would be consistent with the past, or whether they are informed or motivated or determined by the current state of the economy?

Mr. Schaadt: To be clear, I believe we are talking about the very last page, "reasons for."

Certainly, standard items will always pop up historically; in particular, debt level is too high or assets provided do not meet the bank's requirements. Those are fairly standard reasons. However, the question becomes whether the bar is set for the height of the debt. Is the debt too high? Is the bar changing relative to what companies have experienced historically? We are hearing that it is, particularly when you reflect it against what industry and sector they are participating in. This is not something we have heard traditionally with a lot of real virulent sector risk that we are hearing now.

Senator Oliver: I wanted to ask some questions about government and the role of government. I heard you mention it in your presentation in three contexts that I wanted to explore.

First, you said that, in terms of what you need from the government, you need to have the budget bill passed right away for reasons you explained.

Then you went on to say that venture capital is drying up and all other forms of credit seemed to be drying up and that government needs to help change the risk profile the banks are using. You are saying they have not changed that.

As public policy-makers, what do you recommend we do and ask the government to do in order to have the banks change the way they do risk profiling?

Second, you said that there is no real problem now in terms of credit. However the problems will arise on the rebound when conditions start to improve and companies have no inventories to pledge against that line of credit. In terms of public policy-makers, what recommendations can you give us so that we, as a committee, can assist companies that want to fill orders for which they have no inventory or other assets to give credit to banks?

Le sénateur Goldstein : Merci, monsieur Schaadt, d'être venu avec un préavis aussi court et de nous avoir présenté une enquête approfondie.

La toute dernière partie me pose des difficultés, mais les autres aussi, dans une certaine mesure. La toute dernière partie porte sur les raisons auxquelles vos membres attribuent le refus d'augmenter leurs lignes de roulement.

Je me demande si ces raisons sont un facteur propre à la situation économique actuelle ou si ce sont les raisons généralement invoquées dans un climat économique « normal ». Bien entendu, je dis « normal » entre guillemets.

Avez-vous des renseignements anecdotiques ou autres indiquant si ces raisons, ou du moins une partie d'entre elles, qui sont invoquées pour refuser d'augmenter une ligne de crédit sont les mêmes que par le passé ou si elles sont le résultat de la situation économique actuelle?

M. Schaadt : Je précise que nous parlons, je crois, de la toute dernière page qui porte sur les raisons invoquées.

Bien entendu, il y a toujours les raisons habituelles, plus particulièrement que le niveau d'endettement est trop élevé ou que l'actif fourni ne répond pas aux exigences de la banque. Ce sont des raisons assez courantes. Toutefois, il s'agit de voir où se situe le niveau de tolérance en ce qui concerne l'endettement. Le niveau d'endettement est-il trop élevé? Le niveau de tolérance a-t-il été modifié par rapport à celui qui s'appliquait jusqu'ici? C'est ce que nous entendons dire, particulièrement dans certains secteurs. Il n'était pas autant question par le passé de l'excès de risque dont nous entendons parler maintenant.

Le sénateur Oliver : Je voudrais vous poser quelques questions au sujet du gouvernement et de son rôle. Je vous ai entendu le mentionner dans votre exposé dans trois contextes que je voudrais explorer.

Premièrement, vous avez dit, à propos de ce que vous attendez du gouvernement, qu'il faudrait que le projet de loi d'exécution du budget soit adopté immédiatement pour les raisons que vous avez expliquées.

Vous avez dit ensuite que le capital de risque se tarissait, que toutes les autres formes de crédit semblent également se tarir et que le gouvernement doit aider à modifier le profil de risque qu'utilisent les banques. Vous dites qu'elles ne l'ont pas changé.

En tant que décideurs politiques, que nous recommandez-vous de faire et de demander au gouvernement de faire pour que les banques modifient la façon dont elles évaluent le risque?

Deuxièmement, vous avez dit que le crédit ne pose pas de véritable problème pour le moment. Toutefois, des problèmes surviendront quand la situation économique commencera à s'améliorer et que les entreprises n'auront pas d'inventaires à fournir en garantie pour leur ligne de crédit. Quelles recommandations pouvez-vous faire au comité pour que nous puissions aider les entreprises qui veulent exécuter des commandes pour lesquelles elles n'ont pas de stocks ou d'autres actifs à fournir en caution aux banques?

Mr. Schaadt: My apologies; could you repeat the very first question? I got lost.

Senator Oliver: You were saying that the first thing you needed was to have the budget bill passed, and you gave reasons for that.

Then on two occasions you stressed that one of the big problems is that the risk profile has not changed. I am asking you, how do you expect government to force banks to change the way that they do their risk profiling?

Mr. Schaadt: We feel it is important that the budget bill be passed relatively quickly, on a number of different fronts. We can spend quite some time talking about that.

However, as it is germane to this discussion, EDC and BDC will be critical components of back-stopping much of the financing activity that takes place. While they have done good things with their mandate in the past, this is a new mandate for them. We have concerns that the capacity that exists there will take them a certain amount of time to implement programs and get the human capital in place that will be required to function effectively and rapidly when the time comes that these measures will be put in place.

Senator Oliver: However, we still have our regular chartered banks to do the job. This is just additional.

Mr. Schaadt: Yes. The concern is, again, as you reflected, two things will happen, in our view.

We have not seen the big upswing in companies seeking new financing avenues because they have not eaten through their existing cash and operating lines of credit. We believe that in light of the data we have seen indicating out over the next three months that orders will continue to decline, we do not anticipate companies will stop or slow down chewing through those cash reserves and those operating lines of credit. We think we will see in three to six months time an upswing in demand for finance.

With respect to your point about getting banks to change their risk profiles, I do not know that government can cause banks to change their risk profiles.

Senator Oliver: You said that you were calling on government to do so. I am asking, what do you expect government to do?

Mr. Schaadt: I misspoke if I was calling on government to do that. My intent was to make you aware of the situation that banks do not seem to be changing the risk profile in step with the change in the risk environment and the business environment. My apologies if I misspoke there.

Senator Oliver: What, if anything, can be done about that?

Mr. Schaadt: Going back to the discussion with EDC and BDC and their anticipated increase in involvement in this area, I think these Crown corporations will likely be working in some

M. Schaadt : Excusez-moi, pourriez-vous répéter la première question? Je ne l'ai pas saisie.

Le sénateur Oliver : Vous avez dit que la première chose dont vous aviez besoin c'était que le projet de loi d'exécution du budget soit adopté et vous avez expliqué pourquoi.

Puis, à deux reprises, vous avez souligné qu'un des principaux problèmes était que le profil de risque n'a pas changé. Je vous demande comment vous vous attendez à ce que le gouvernement force les banques à modifier la façon dont elles évaluent les risques?

M. Schaadt : Nous croyons important que le projet de loi d'exécution du budget soit adopté assez rapidement, pour un certain nombre de raisons. Nous pourrions en parler longuement.

Toutefois, puisque c'est en rapport avec cette discussion, EDC et BDC joueront un rôle crucial pour soutenir une bonne partie de l'activité de financement. Ces organismes ont apporté une contribution positive par le passé dans le cadre de leur mandat, mais il s'agit là d'un nouveau mandat. Nous craignons qu'il leur faille un certain temps pour mettre en oeuvre des programmes et mettre en place le capital humain nécessaire pour fonctionner de façon efficace et rapide quand ces mesures seront en place.

Le sénateur Oliver : Toutefois, nous avons toujours nos banques à charte pour faire ce travail. C'est seulement un complément.

M. Schaadt : Oui. Encore une fois, comme vous l'avez mentionné, nous pensons qu'il va se passer deux choses.

Nous n'avons pas vu beaucoup d'entreprises à la recherche de nouvelles sources de financement, parce qu'elles n'ont pas encore épuisé leurs liquidités et leur ligne de crédit. Compte tenu des données que nous avons recueillies, nous croyons qu'au cours des trois prochains mois, les commandes vont continuer à diminuer, mais les entreprises ne vont pas cesser de puiser dans leurs liquidités et leur ligne de crédit. Nous nous attendons à une augmentation de la demande de crédit d'ici trois à six mois.

Pour ce qui est d'amener les banques à modifier leur profil de risque, je ne pense pas que le gouvernement puisse les inciter à le faire.

Le sénateur Oliver : Vous avez dit que vous comptiez sur le gouvernement pour cela. Je vous demande ce que vous attendez du gouvernement?

M. Schaadt : Je me suis mal exprimé si c'est ce que j'ai dit. Je voulais vous faire comprendre que les banques ne semblent pas modifier leur évaluation du risque pour suivre l'évolution du risque et du climat des affaires. Si je me suis mal fait comprendre, veuillez m'en excuser.

Le sénateur Oliver : Qu'est-il possible de faire pour y remédier?

M. Schaadt : Pour en revenir à l'EDC et la BDC qui joueront un rôle accru dans ce domaine, je pense que ces sociétés d'État vont sans doute travailler en collaboration assez étroite avec le

close proximity with the traditional banking systems, and they will be able to work with the community in order to influence the approach that is taken in putting together these new financing vehicles, whatever they might be.

Senator Oliver: When the rebound comes and big orders start happening, how will they be financed with no inventory?

Mr. Schaad: That is the question. We are having meetings right now talking about the access-to-financing problem and if there is a problem. Some would say, yes; some would say, no. There is certainly enough grey area for us to sit around and debate for some time.

However, we feel that when the time comes that we have weathered through much of this storm and we see an upswing in current orders and so forth, that is when we will see a real credit crunch, an issue with companies' ability to access the funding they need to fulfill the new orders and to come out of the doldrums they are in.

Senator Oliver: The study occurring right now is about access to credit. When rebounds happen, what types of recommendations do you suggest a committee such as this put on paper?

Mr. Schaad: I do not know that I am competent to make those recommendations.

Senator Oliver: I will not push. That is fine.

Senator Goldstein: If I may try to push it a little bit, I understand that you cannot be a prophet. Three times in the course of your very excellent presentation, you said that the crunch would come at a time that orders started rising. Logic would dictate that that would be a good thing. People could come to their bankers with an order book and say, "I have X or Y increase of orders; I need more money to be able to fill those orders; I will turn that inventory into accounts receivable in very quick time and you will have your coverage ratios available to you." Surely banks would want to react positively to that.

If I am wrong about that, can you help me try to understand how, in our report, this committee could encourage banks to react positively to that very positive change in the economy? Otherwise, we will go through the same situation all over again.

Mr. Schaad: With respect to that situation, we are currently seeing that we have firms that are unable to access lines of credit at the levels they were getting previously, despite EDC government insurance of their foreign receivables.

Historically, typically a company, if they had 90 per cent insured receivables through EDC, could finance 90 per cent of those receivables. That is not the case now, particularly when you take into light what sector they are operating in.

système bancaire traditionnel et qu'elles pourront exercer une influence sur elles en établissant ces nouveaux instruments de crédit, quels qu'ils soient.

Le sénateur Oliver : Lorsque l'économie reprendra et que les entreprises commenceront à recevoir des grosses commandes, comment seront-elles financées si elles n'ont pas de stocks?

M. Schaad : La question est là. Nous avons actuellement des discussions au sujet du problème de l'accès au crédit pour savoir si un problème se pose. Certains diront que oui, d'autres diront que non. La situation est certainement suffisamment incertaine pour que nous en discutons pendant longtemps.

Toutefois, quand cette tempête se calmera et que nous verrons reprendre les commandes, nous pensons que c'est alors que le resserrement du crédit se fera sentir et qu'il faudra que les entreprises puissent avoir accès au financement dont elles ont besoin pour remplir leurs nouvelles commandes et se sortir de ce marasme.

Le sénateur Oliver : Notre étude actuelle porte sur l'accès au crédit. Quand la reprise économique aura lieu, quel genre de recommandations notre comité devrait-il faire?

M. Schaad : Je ne sais pas si je suis compétent pour formuler ces recommandations.

Le sénateur Oliver : Je ne vais pas pousser plus loin. Ça va.

Le sénateur Goldstein : Si je peux essayer de vous pousser un peu plus loin, je comprends que vous ne puissiez pas jouer les prophètes. À trois reprises, au cours de votre excellent exposé, vous avez dit que le resserrement du crédit sera ressenti au moment où les commandes commenceront à augmenter. Logiquement, cela devrait être une bonne chose. Les gens pourront aller voir leur banquier avec leur carnet de commandes en disant : « Mes commandes ont augmenté dans telle ou telle proportion, j'ai besoin de plus d'argent pour pouvoir les exécuter. Je vais transformer cet inventaire en comptes débiteurs très rapidement et vous aurez votre ratio de garantie ». Les banques réagiraient certainement de façon positive.

Si je suis dans l'erreur, pouvez-vous m'aider à comprendre comment le comité pourrait, dans son rapport, inciter les banques à réagir de façon positive à une évolution très favorable de l'économie? Autrement, nous nous retrouvons dans la même situation.

M. Schaad : En ce qui concerne cette situation, nous constatons actuellement que certains de nos membres sont incapables d'obtenir une ligne de crédit du même montant qu'avant, même si EDC assure leurs créances étrangères.

Par le passé, si une entreprise avait 90 p. 100 de ses créances assurées par EDC, elle pouvait les financer à 90 p. 100. Ce n'est plus le cas actuellement, surtout dans certains secteurs.

That is happening right now. What expectation do we have that that will change in six, nine or twelve months, when we see a rebound in upswing? If they are not accepting insured receivables as an asset now, do we anticipate that will change? I think that is one place where we could perhaps have some influence.

Senator Goldstein: The budget proposes an increase in the small business loan ceiling of a significant amount. It used to be, if my memory serves me, \$250,000, and it will now be \$350,000 of credit that would enjoy government support.

Would that be a motivator for banks, given the fact that the repayment of the bulk of such a loan is virtually assured?

Mr. Schaadt: I should certainly hope so, yes.

Senator Goldstein: Would you recommend a still higher ceiling above \$350,000, such as \$450,000 or \$500,000?

Mr. Schaadt: This is a point where I would put my personal opinions aside and leave it to those wiser in these matters than myself.

The Chair: Are there any other questions? We have a moment or two. If not, Mr. Schaadt, thank you very much indeed. We appreciate, as the deputy chair said, your coming on short notice and the helpful nature of your presentation.

Honourable senators, tomorrow morning, to refresh your memory, our witnesses at 10:30 will be the Business Development Bank of Canada and Export Development Canada, and then at 11:30 the Canadian Bankers Association. I hope you will all be with us tomorrow. I am sure it will be an equally interesting and stimulating exchange of views. I thank you for keeping your questions and your answers succinct and to the point.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, March 12, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m. to examine the present state of the domestic and international financial system (topic: access to credit for businesses).

Senator Michael A. Meighen (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: Honourable senators, we have a number of interesting witnesses this morning and we want to use all of our time.

[Translation]

This morning, the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce will be looking into the present state of the domestic and international financial system, and more specifically, into the extent of the problem of access to credit for businesses.

C'est ce qui se passe maintenant. Qu'est-ce qui nous permet de croire que cela changera dans six, neuf ou douze mois, lorsque l'économie reprendra de la vigueur? Si les banques n'acceptent pas maintenant en garantie les créances assurées, pensons-nous que cela va changer? Je crois que c'est un aspect sur lequel nous pourrions peut-être exercer une certaine influence.

Le sénateur Goldstein : Le budget propose une nette augmentation du plafond des prêts à la petite entreprise. Si je me souviens bien, ce plafond était de 250 000 \$ et l'aide gouvernementale sera maintenant de 350 000 \$.

Cela motivera-t-il les banques étant donné que le remboursement de la majeure partie de ces prêts est pratiquement assuré?

M. Schaadt : Je l'espère certainement, en effet.

Le sénateur Goldstein : Recommanderiez-vous un plafond supérieur à 350 000 \$, par exemple de 450 000 \$ ou de 500 000 \$?

M. Schaadt : Je crois qu'il vaut mieux que je laisse mes opinions personnelles de côté et que je laisse à des personnes plus compétentes que moi le soin d'en juger.

Le président : Y a-t-il d'autres questions? Il nous reste quelques instants. S'il n'y en a pas, monsieur Schaadt, merci beaucoup. Comme l'a dit le vice-président, nous vous sommes reconnaissants d'être venu avec un court préavis et de nous avoir présenté un témoignage très utile.

Honorables sénateurs, demain matin, je vous rappelle que nous recevrons à 10 h 30 les représentants de la Banque de développement du Canada et d'Exportation et développement Canada puis, à 11 h 30, l'Association des banquiers canadiens. J'espère que vous serez tous là demain. Je suis certain que nous aurons un échange de vues aussi intéressant et stimulant. Je vous remercie d'avoir posé des questions simples et pertinentes.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 12 mars 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, pour examiner la situation actuelle du régime financier canadien et international. Sujet : accès au crédit pour les entreprises.

Le sénateur Michael A. Meighen (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Honorables sénateurs, nous accueillons un certain nombre de témoins intéressants ce matin et nous voulons utiliser tout notre temps.

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se penche ce matin sur la situation actuelle du régime financier et économique canadien, et plus particulièrement sur l'étendue du problème d'accès au crédit des entreprises.

[English]

I believe the access to credit problem is an important issue and must be examined in the context of a global economic downturn. While actions have been taken by the federal government and the Bank of Canada, concerns continue to exist about business access to credit.

To tell us more about how the federal government is addressing these concerns, we are pleased to have before us in our first hour Jean-René Halde, President and Chief Executive Officer from the Business Development Bank of Canada; and from Export Development Canada, Eric Siegel, President and Chief Executive Officer. I understand that Mr. Siegel will lead off. Before I ask him to do so, I will introduce to you the senators who are here.

Senator Paul Massicotte is from Quebec and Senator Harb is from Ontario. I am Michael Meighen from Ontario, and I chair the committee. To my immediate right is Senator Goldstein from Quebec; at the far right is Senator Don Oliver from Nova Scotia; Senator Stephen Greene from Nova Scotia; Senator Gerstein from Ontario; and Senator Fox from Quebec.

Do you have a statement to provide us before we have a question period? If so, please proceed.

[Translation]

Eric Siegel, President and Chief Executive Officer, Export Development Canada: Thank you, Mr. Chairman, for the opportunity to speak to you today. Your study is important, given the challenges presented by the current economic environment.

[English]

Access to credit is vital for companies of all sizes. As a Crown corporation, Export Development Canada plays an important role in helping Canadian companies access credit and protect themselves against a variety of risks. That is our mandate; it is what the Government of Canada created us to do nearly 65 years ago.

What does Export Development Canada do? Briefly, we provide commercial financing and insurance solutions to Canadian companies, helping them to export and to invest internationally. These activities include: loans to foreign companies looking to buy goods and services from Canada; working capital loans to Canadian companies to help them fulfill their export contracts; loans and insurance to help Canadian companies invest abroad; guarantees to banks, making it easier for them to lend; insurance to protect Canadian companies against a variety of risks, particularly non-payment; bonding services to help Canadian companies guarantee their performance; and, finally, equity participation.

[Traduction]

Je crois que le problème de l'accès au crédit est une question importante qui doit être examinée dans le contexte du ralentissement économique mondial. Bien que des mesures d'action aient été prises par le gouvernement fédéral et par la Banque du Canada, l'accès au crédit pour les entreprises continue de susciter des préoccupations.

Pour nous en dire davantage sur la façon dont le gouvernement fédéral aborde ces préoccupations, nous sommes heureux d'accueillir, au cours de la première heure, Jean-René Halde, président et chef de la direction de la Banque de développement du Canada, ainsi qu'Eric Siegel, président et chef de la direction d'Exportation et développement Canada. Je crois savoir que M. Siegel prendra la parole en premier. Avant de lui donner la parole, je veux vous présenter les sénateurs qui sont présents.

Le sénateur Paul Massicotte vient du Québec et le sénateur Harb vient de l'Ontario. Je m'appelle Michael Meighen; je viens de l'Ontario et je suis le président du comité. Immédiatement à ma droite, vous avez le sénateur Goldstein du Québec; à l'extrême droite, le sénateur Don Oliver de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Stephen Greene de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Gerstein de l'Ontario et le sénateur Fox du Québec.

Avez-vous une déclaration à faire avant la période des questions? Si oui, veuillez commencer.

[Français]

Eric Siegel, président et chef de la direction, Exportation et développement Canada : Monsieur le président, je vous remercie de l'occasion que vous me donnez de prendre la parole aujourd'hui. Votre examen est important compte tenu de la difficile conjoncture.

[Traduction]

L'accès au crédit est vital pour les entreprises de toutes tailles. À titre de société d'État, Exportation et développement Canada joue un rôle clé pour aider les entreprises canadiennes à obtenir du crédit et à se protéger contre divers risques. C'est notre mandat. C'est pour cela que le gouvernement du Canada nous a créés il y a près de 65 ans.

Que fait Exportation et développement Canada? En deux mots, nous fournissons du financement commercial et des solutions d'assurance aux entreprises canadiennes pour qu'elles exportent et investissent à l'étranger. Nos services comprennent : des prêts aux entreprises étrangères qui veulent acheter des biens et services du Canada; des prêts de fonds de roulement aux entreprises canadiennes pour les aider à réaliser leur contrat d'exportation; des prêts et de l'assurance pour aider les entreprises canadiennes à investir à l'étranger; des garanties aux banques, pour les aider à accorder des prêts; de l'assurance pour protéger les entreprises canadiennes contre divers risques, en particulier le non-paiement; des services de cautionnement pour aider les entreprises canadiennes à offrir des cautions de bonne fin; et enfin, des capitaux propres.

We provide all of these services, both directly and in partnership with Canadian and international financial institutions. We also provide them on commercial terms, without any annual appropriations from Parliament.

As you may be aware, Export Development Canada has come through a year of record performance. While our annual report will be tabled in Parliament in the Spring, let me take a moment to give you some of the highlights.

In 2008, EDC undertook more business with more customers than ever before at a time when Canadian companies needed us most. EDC served over 8,300 Canadian companies, an increase of 11 per cent over 2007. We facilitated \$85.8 billion in exports and investment, a 23-per-cent increase in 2007. This figure includes \$22 billion in emerging markets, which is over one quarter of our total business. It also includes over \$14 billion in business in partnership with Canadian and foreign banks and with surety companies. All told, in 2008, EDC added nearly \$16 billion in new commercial support for Canadian companies.

In facilitating this business, we remained focused on our public policy mandate and how our activities provide benefits to Canada. In 2008, EDC helped generate 4.4 per cent of Canada's GDP and supported 572,000 Canadian jobs.

That was in 2008. What we saw over the course of that year is that as conditions grew more challenging and risks increased, we were needed more.

However, by working closely with our customers and financial partners, we were able to respond, taking on risk, adding capacity and filling gaps across all sectors of the economy and for companies of all sizes.

These results were achieved under EDC's traditional export-focused mandate within its established limits and through its existing financial capacity. What I would like to do now is take a moment to describe how the measures introduced in Budget 2009 will help us do even more.

EDC, and its sister Crown corporation, the Business Development Bank of Canada, have each been asked to play an important role in implementing the government's Economic Action Plan. As you know, the government has proposed a two-year temporary expansion of EDC's mandate. With this additional flexibility, EDC will bring capacity to domestic transactions that are credit-worthy and, in turn, supported by a viable business model but are having a difficult time finding credit. What areas will EDC focus on?

Nous offrons tous ces services directement et en partenariat avec des institutions financières canadiennes et internationales. Et nous le faisons également sur une base commerciale, sans crédits annuels du Parlement.

Comme vous le savez probablement, au cours de l'année qui vient de se terminer, Exportation et développement Canada a affiché un rendement record. Notre rapport annuel ne sera déposé devant le Parlement qu'au printemps, mais permettez-moi tout de même de vous communiquer en avant-première quelques-uns de ses faits saillants.

En 2008, EDC a engagé plus d'activités avec un plus grand nombre de clients que jamais auparavant, au moment même où les entreprises canadiennes en avaient le plus besoin. EDC a desservi 8 300 entreprises canadiennes, une augmentation de 11 p. 100 par rapport à 2007. Nous avons facilité des exportations et des investissements d'une valeur globale de 85,8 milliards de dollars, une augmentation de 23 p. 100 par rapport à 2007. Ces chiffres comprennent des exportations et des investissements de 22 milliards de dollars sur les marchés émergents, soit plus du quart de notre chiffre d'affaires total. Ils englobent aussi des investissements et des prêts de plus de 14 milliards de dollars consentis en partenariat avec des banques canadiennes et étrangères et avec des sociétés de cautionnement. Au total, en 2008, EDC a offert aux entreprises canadiennes près de 16 milliards de dollars d'aide commerciale additionnelle.

Dans l'exercice de ces activités, nous demeurons concentrés sur notre mandat d'intérêt public et sur les retombées économiques de nos activités au Canada. En 2008, EDC a ainsi contribué à générer 4,4 p. 100 du PIB canadien et appuyé 572 000 emplois au pays.

Voilà pour le bilan de 2008, une année au cours de laquelle des conditions de plus en plus difficiles et les risques de plus en plus importants ont accru les besoins pour nos produits et services.

Grâce à une collaboration étroite avec nos clients et partenaires financiers, nous avons su répondre à la demande en acceptant de prendre des risques, en augmentant notre capacité et en comblant les lacunes dans tous les secteurs de l'économie pour les entreprises de toutes tailles.

Ces résultats ont été obtenus dans le cadre du mandat traditionnel d'EDC axé sur les exportations, à l'intérieur des limites établies et dans le respect de la capacité financière actuelle de la société. Je tiens maintenant à prendre quelques instants pour décrire en quoi les mesures introduites dans le budget 2009 nous permettront d'accroître notre aide.

Il a été demandé à EDC, et à sa société soeur, la Banque de développement du Canada, de jouer un rôle accru dans la mise en oeuvre du plan d'action économique du gouvernement. Comme vous le savez, le gouvernement propose que le mandat d'EDC soit élargi pendant une période de deux ans. Grâce à cette marge de manoeuvre additionnelle, EDC pourra faciliter des transactions intérieures mettant en cause des partenaires solvables et appuyées par un modèle d'affaires viable malgré la rarefaction du crédit. Il reste à établir dans quels domaines EDC concentrera son action.

We anticipate adding capacity to the domestic market in three broad areas: by providing reinsurance to bring additional capacity to domestic credit insurers and helping them to continue to serve their customers; by providing reinsurance and guarantees as additional capacity to the surety industry; and by providing loans and loan guarantees in the domestic market to assist companies facing challenges raising sufficient credit.

Importantly, all of these services will be provided in a manner that is complementary to the services provided by both the private sector and by the Business Development Bank of Canada, BDC.

Indeed, through the Business Credit Availability Program, BCAP, the banks, EDC and BDC, will be able to consult, collaborate and bring capacity to the market. At the same time, EDC is working with the private sector insurers to ensure its activities support and complement those already offered in the market.

To help us deploy this enhanced capacity, the government has proposed raising EDC's contingent liability limit and share capital limits and, if necessary, increasing its borrowing limits. It has also proposed increasing the limit on the amount of activity that can be conducted under the Canada Account.

These measures are in addition to the recent \$350 million capital infusion that was announced in the November economic and fiscal update. EDC's recent work in the automotive sector is a good example of how this additional capital can help expand its service offering.

For instance, EDC has used this capital to add an additional \$60 million in new insurance coverage in 2009 in the automotive sector, and EDC is prepared to write an additional \$250 million of coverage in that sector, despite the challenges we see there. EDC has also created a \$200 million financing pool for higher risk lending to auto parts suppliers and toolers with viable long-term business models, but for which adverse credit conditions are constraining operations.

All of this activity is on top of the \$4.2 billion in financing and insurance we provided in 2008 in the automotive sector, in support of 595 Canadian companies.

As we move through 2009, we will continue to identify opportunities to deploy our capital and to provide companies with the credit and insurance coverage they need to survive, to compete and to succeed. That is what we are doing right now. Although EDC does not yet have the new powers proposed in the budget, we are not standing still or waiting to respond. The corporation and its employees are stepping up with a real sense of urgency in response to the needs of our customers.

Nous prévoyons accroître notre capacité sur le marché intérieur dans trois grands secteurs : nous offrirons de la réassurance afin d'accroître la capacité des sociétés canadiennes d'assurance-crédit et de les aider à continuer de servir leur clientèle; nous offrirons de la réassurance et des garanties aux sociétés de cautionnement afin d'accroître leur capacité; et nous accorderons des prêts et des garanties de prêts sur le marché intérieur afin d'aider les entreprises qui éprouvent des difficultés à trouver le crédit dont elles ont besoin.

Il importe de souligner que tous ces services sont offerts à titre de complément aux services déjà offerts par le secteur privé et par la Banque de développement du Canada, BDC.

En effet, grâce au programme de crédit aux entreprises, ou PCE, les banques, EDC et la BDC seront en mesure de consulter, de collaborer et d'accroître la capacité de financement globale sur le marché. Simultanément, EDC collabore avec des assureurs privés afin de s'assurer que ses activités dans ce secteur appuient et complètent celles offertes sur le marché par le secteur privé.

Pour nous aider à mettre en place cette capacité accrue, le gouvernement propose de majorer la limite des responsabilités éventuelles d'EDC et du capital-actions et, le cas échéant, d'augmenter le plafond de ses emprunts. Il propose aussi d'accroître le montant maximal des activités possibles sur le Compte du Canada.

Ces mesures viennent s'ajouter à l'injection de capitaux frais de 350 millions de dollars annoncée dans la mise à jour économique et financière de novembre dernier. Les travaux récents d'EDC dans le secteur de l'automobile constituent un bon exemple de la manière dont ces capitaux additionnels peuvent l'aider à élargir son offre de services.

Par exemple, EDC a utilisé ces capitaux pour injecter 60 millions de dollars de plus dans de nouvelles garanties d'assurance en 2009 dans le secteur de l'automobile, et elle est disposée à offrir une tranche additionnelle de 250 millions de dollars de couverture dans ce secteur, malgré les défis actuels. EDC a également créé un bassin de capitaux de 200 millions de dollars pour les prêts plus risqués consentis aux fournisseurs de pièces automobiles et équipementiers ayant des modèles d'affaires à long terme viables, mais dont les activités sont actuellement limitées par le resserrement actuel du crédit.

Toutes ces mesures s'ajoutent aux 4,2 milliards de dollars de financement et d'assurance que nous avons offerts dans cet important secteur afin d'appuyer 595 entreprises canadiennes.

Tout au long de 2009, nous continuerons de chercher les possibilités de déployer ces capitaux et d'offrir aux entreprises le crédit et la protection d'assurance dont elles ont besoin pour survivre, livrer concurrence et prospérer. Nous le faisons d'ailleurs déjà. Même si EDC ne dispose pas encore officiellement des nouveaux pouvoirs proposés dans le budget, nous ne nous contentons pas d'attendre la suite des choses. La société et ses employés abordent en effet tous les dossiers avec un véritable sens de l'urgence afin de mieux répondre aux besoins de la clientèle.

Let me close by providing you with a snapshot of our activity in the first two months of this year. Already this year, EDC has undertaken \$9.4 billion in new business. EDC is doing, on average, \$230 million of new business every single business day. EDC has contracted business with 419 new customers so far this year in addition to its existing customer base. We have facilitated over 500 transactions in partnership with banks and surety corporations.

As I said in my introduction, our job is to provide credit and protection against risks. Parliament has given us this mandate and it is one that we are fulfilling each day.

[Translation]

Thank you. I will now take your questions.

[English]

The Chair: Perhaps if senators agree, we can now hear from Mr. Halde and then question both witnesses. There may be some overlap.

Before calling upon Mr. Halde, I will introduce the two senators who have joined us: Senator Eyton from Ontario and Senator Moore from Nova Scotia. We now have three Nova Scotians.

Senator Goldstein: We are being overpowered.

The Chair: Without further ado, Mr. Halde, we welcome your statement. We thank you for joining us this morning.

[Translation]

Jean-René Halde, President and Chief Executive Officer, Business Development Bank of Canada: Thank you for inviting me to your deliberations on the state of the domestic and international financial system, more specifically, your deliberations on the topic of the day, access to credit for businesses.

Before turning to this, let me give you a quick description of BDC. We have 1,800 people providing financing to businesses through 100 branches across Canada and three main activities: financing, consulting and venture capital.

While I believe that Canada's flailing venture capital industry poses great strain on young technology companies by limiting their access to financing, I will limit my comments to the topic of traditional term lending, where because of the complementary nature of our role, we have a higher risk appetite than traditional financial institutions. Our lending portfolio is over \$11 billion. Through it we support 28,000 entrepreneurs. These clients in turn generate about \$160 billion in sales, including about \$22 billion of export sales.

Permettez-moi de conclure par un aperçu des résultats de nos activités au cours des deux premiers mois de cette année. EDC a déjà conclu jusqu'à maintenant en 2009 de nouveaux engagements de 9,4 milliards de dollars. EDC s'engage quotidiennement dans de nouvelles affaires à hauteur de 230 millions de dollars. EDC a déjà accepté 419 nouveaux clients jusqu'ici cette année, en plus de sa clientèle existante. Elle a facilité plus de 500 transactions en partenariat avec des banques et des sociétés de cautionnement.

Comme je l'ai indiqué en préambule, notre travail consiste à offrir du crédit et à aider les entreprises à atténuer les risques qu'elles courent. Voilà le mandat qui nous a été confié par le Parlement et chaque jour qui passe, nous nous efforçons de nous en acquitter.

[Français]

Je vous remercie. Je vais maintenant répondre à vos questions.

[Traduction]

Le président : Si les sénateurs sont d'accord, peut-être que nous pourrions entendre M. Halde et ensuite, poser des questions aux deux témoins. Il pourrait y avoir du chevauchement.

Avant de céder la parole à M. Halde, je vais présenter les deux sénateurs qui se sont joints à nous : Le sénateur Eyton de l'Ontario et le sénateur Moore de la Nouvelle-Écosse. Nous avons trois Néo-Écossais.

Le sénateur Goldstein : C'est à un coup de force.

Le président : Sans plus tarder, monsieur Halde, nous sommes prêts à entendre votre exposé. Nous vous remercions de vous être joint à nous ce matin.

[Français]

Jean-René Halde, président et chef de la direction, Banque de développement du Canada : Je vous remercie de m'avoir invité à participer à vos travaux sur l'état du système financier national et international, et plus particulièrement sur l'enjeu de l'accès au crédit pour les entreprises.

Avant de commencer, j'aimerais faire une courte description de BDC. Le financement des entreprises est assuré par 1 800 employés qui travaillent à partir d'un réseau de 100 succursales à l'échelle du pays. Nos trois grands secteurs d'activité sont le financement, la consultation et le capital de risque.

Bien que le ralentissement de l'industrie du capital de risque au Canada soit dommageable pour les jeunes entreprises de technologie en restreignant leur accès au financement, je limiterai mes commentaires au financement à terme traditionnel. Comme vous le savez sans doute, en vertu de notre rôle de prêteur complémentaire, BDC est disposé à prendre plus de risques que les institutions financières traditionnelles. Présentement, notre portefeuille de prêts se chiffre à plus de 11 milliards de dollars et nous servons 28 000 entrepreneurs. À leur tour, ces clients génèrent des ventes d'à peu près 160 milliards de dollars, incluant des ventes à l'exportation d'environ 22 milliards de dollars.

[English]

We have about 3 per cent of the term lending market, which makes us small compared to other financial institutions. Our branch network is modest compared to the 6,600-plus branches of Canada's six big banks, but we do have 600 account managers who speak to thousands of entrepreneurs every month, which gives us a good feel for the pulse of the market.

Right now, we see two forces at work — the first one is the recession, a great many entrepreneurs hesitating to start new projects. They are delaying until they have a clearer sense of what the marketplace holds in store. As a result, we see a lower than normal number of entrepreneurs wishing to finance projects.

The second force, on the other hand, is tightened credit conditions, mainly the result of the exit from the marketplace of some foreign banks and many non-regulated financial institutions due to the sharp decline in the securitization market; a difficult bond market, as we all know; and the difficulty for financial institutions of lending in an uncertain economic environment.

What do these forces mean for Canadian entrepreneurs? If they have a long-standing business relationship with a Canadian bank or a credit union, they are at less risk. However, this risk rises if they are operating in sectors most affected by the recession, such as manufacturing and tourism. Obviously, it rises again if they have lost their financial partner and are trying to establish a relationship with a new financial institution.

The exit of foreign, non-deposit-taking, unregulated financial institutions means that remaining banks are straining to meet the new, significant demand. This is certainly the case at BDC as our portfolio growth is greater than anticipated. We also have a greater number of mid-size firms approaching us. Transactions over \$5 million have increased 50 per cent year over year.

Our branch employees are talking to their counterparts at other banks more than ever before. In the first 10 months of this fiscal year, there were 15,000 such contacts, compared to almost 9,000 for all of last fiscal year. These conversations have produced more than 1,200 referrals to us.

You may recall that in November 2008, the government announced a \$350 million capital injection for BDC. We have thus far received \$250 million, which we are putting to good use in the marketplace. We expect the other \$100 million in April, and will use it for a new line of credit guarantee that we are developing in consultation with financial institutions.

[Traduction]

Avec environ 3 p. 100 du marché du financement à terme, BDC est petite comparativement aux autres institutions financières. Notre réseau de succursales est modeste par rapport aux quelque 6 600 succursales des six grandes banques canadiennes, mais nos 600 directeurs et directrices de compte sont en contact direct avec des milliers d'entrepreneurs tous les mois. Nous pouvons ainsi prendre le pouls du marché.

À l'heure actuelle, nous pouvons observer deux forces à l'oeuvre. La première est la récession; beaucoup d'entrepreneurs hésitent à entreprendre de nouveaux projets, attendant de voir plus clairement ce que le marché leur réserve. Par conséquent, le nombre d'entrepreneurs qui souhaitent financer un projet est plus faible qu'il ne l'est normalement.

La deuxième force est le resserrement des conditions du crédit, qui résulte du retrait du marché de certaines institutions n'acceptant pas de dépôts; de la diminution importante du nombre d'intervenants sur le marché de la titrisation; d'un marché obligataire difficile et de la difficulté, pour les institutions financières, d'accorder des prêts dans un climat d'incertitude économique.

Qu'est-ce que ces forces signifient pour les entrepreneurs? Si l'entrepreneur jouit d'une relation d'affaires de longue date avec une banque canadienne ou une caisse populaire, il court moins de risque. Mais le risque augmente pour l'entrepreneur qui exploite une entreprise dans un des secteurs les plus touchés par la récession, comme le secteur manufacturier et le tourisme. De toute évidence, le risque est encore plus grave pour un entrepreneur qui a perdu son partenaire financier et qui tente d'établir une relation avec une nouvelle institution financière.

Le retrait de banques étrangères, d'institutions financières n'acceptant pas de dépôts ou d'entités non réglementées impose aux banquiers qui restent des contraintes liées à une nouvelle et importante demande. C'est sans contredit le cas de BDC qui a vu son portefeuille croître à un niveau plus important que ce qui était anticipé. Nous constatons également que les entreprises moyennes nous approchent en beaucoup plus grand nombre qu'avant. Les transactions supérieures à 5 millions de dollars ont augmenté de 50 p. 100 par rapport à l'année dernière.

Les échanges entre nos employés et ceux des autres institutions financières n'ont jamais été aussi nombreux. Au cours des dix premiers mois de l'exercice, on a dénombré plus de 15 000 contacts, comparativement à près de 9 000 au total pour l'exercice précédent. Ces échanges ont généré au-delà de 1 200 référencement à BDC.

Vous vous souvenez sans doute que le gouvernement nous a accordé, en novembre 2008, 350 millions de dollars de capitaux supplémentaires. Nous avons reçu jusqu'ici 250 millions de dollars, qui ont déjà été utilisés à bon escient sur le marché du financement. Nous devrions recevoir les 100 millions de dollars qui restent en avril. Ceux-ci serviront à offrir un nouveau mécanisme de garanties sur les marges de crédit que nous sommes à développer en consultation avec des institutions financières.

The budget before Parliament contains two proposals that seek to alleviate the hardship caused by the exit of foreign banks and the collapse of the securitization market that my colleague referred to earlier. The first is the Business Credit Availability Program, BCAP, a collective effort, as he said, of Canada's big banks, EDC and BDC, to ensure that at least \$5 billion in loans and credit support is made available to creditworthy businesses whose access to financing would be otherwise restricted. Representatives of all organizations have already begun to meet at senior and working committee levels to determine the best ways to go.

Under BCAP, we at BDC have five initiatives. First, for large corporate clients, we will start participating in syndicates to replace departing lenders. Second, for mid-market-sized loans, some financial institutions will share with us in an increasing number of commercial mortgage deals on a *pari passu* basis. Third, for smaller deals, where *pari passu* can be inefficient or costly, we will purchase participation in commercial mortgages. Fourth, as I mentioned earlier, we are putting in place a line-of-credit guarantee program. Finally, we are also exploring with some institutions a way to handle small loans quickly that would be declined as a result of their scoring systems.

Collaboration with EDC and the banks is good, and we see constructive partnerships developing.

The budget also calls for the creation of the Canadian secured credit facility to support the financing of vehicles and equipment for businesses and consumers. We are working with Finance Canada on this facility. We are coming to the end of public consultations and are in the midst of drafting an action plan as we speak.

As with BCAP, we are striving to launch this facility as quickly as possible. However, financial facilities such as the Canadian secured credit facility, which may go up to \$12 billion, are not created in a day, and we are aware of our responsibility to protect taxpayers' money.

In closing, it is crucial to remember that we are a commercial Crown corporation with a statutory obligation to make deals where there is a reasonable chance of success. This obligation means that we, unfortunately, cannot help everyone who asks. We want to help and we understand the need for speed. We give everyone who approaches us a chance to present their case, but our commitment and desire to help come with parameters and responsibility. We must seek creditworthy clients and commercially viable projects.

Le projet de loi sur le budget présenté au Parlement renferme deux propositions qui visent à alléger les difficultés engendrées par le retrait de banques étrangères et l'effondrement du marché de la titrisation, dont mon collègue a parlé plus tôt. La première est le Programme de crédit aux entreprises, PCE. Comme il l'a indiqué, ce programme est un effort de collaboration entre les grandes banques canadiennes, EDC et BDC dans le but de fournir pour au moins 5 milliards de dollars de prêts et de mesures de soutien du financement à des entreprises solvables dont l'accès au crédit serait par ailleurs limité. Les représentants de toutes les organisations concernées ont commencé à se réunir, en comité de direction et de travail, afin de déterminer les meilleures façons de procéder.

En vertu du PCE, nous avons cinq initiatives. En premier lieu, dans le cas de financement de montants élevés, BDC commencera à participer à des syndicats financiers en remplacement des prêteurs qui se retirent en second lieu, pour ce qui est dit prêt à la moyenne entreprise, les institutions financières feront un nombre croissant de transactions sur une base « *pari passu* ». En troisième lieu, en ce qui concerne les petits prêts à l'égard desquels le financement « *pari passu* » pourrait s'avérer inefficace ou coûteux, BDC acquerra une participation dans des hypothèques commerciales. En quatrième lieu, comme je l'ai mentionné précédemment, nous sommes en train d'élaborer un programme de garanties sur les marges de crédit. Finalement, nous examinons aussi avec certaines institutions financières des moyens de traiter plus rapidement les petits prêts qui seraient rejetés sur la base de leurs systèmes d'évaluation du crédit par points.

Nous avons une bonne collaboration avec EDC et les banques, et les partenariats constructifs sont en train de se former.

Le budget prévoit également la création de la Facilité canadienne de crédit garanti visant à aider les entreprises et les consommateurs à obtenir du financement pour l'achat de véhicules et de matériel. Il s'agit d'une initiative sur laquelle nous travaillons avec Finances Canada. Nous sommes sur le point de terminer les consultations publiques et entreprenons la rédaction d'un plan d'action en ce moment même.

Comme pour le PCE, nous mettrons tout en oeuvre pour lancer cette facilité de crédit garanti, qui pourrait être dotée d'un maximum de 12 milliards de dollars, dans les plus brefs délais. Il faut cependant comprendre que cela ne peut se faire en un jour, et que nous prenons très au sérieux notre responsabilité en tant que gardien de l'argent des contribuables.

En terminant, il ne faut surtout pas oublier que nous sommes une société d'État commerciale tenue par la loi de soutenir des entreprises solvables et des projets qui ont une chance raisonnable de réussite. Nous ne pouvons, pour cette raison, répondre favorablement à toutes les demandes. Nous voulons aider les entrepreneurs. Et nous comprenons qu'il est nécessaire d'agir rapidement. Mais notre engagement et notre désir d'aider sont assujettis à certains paramètres et s'accompagnent de certaines responsabilités. Nous devons chercher des clients solvables et des projets viables sur le plan commercial.

No one at BDC underestimates the gravity of this recession or the strain that it is placing on business owners. We want to support them quickly, professionally and well. We are doing everything in our power and means to do so.

[Translation]

We now welcome your questions.

The Chair: Thank you for your presentations. We will now go to questions.

Senator Massicotte: Thank you for joining us today. The purpose of our meeting is to ensure the flow of liquidity. That being the case, how do we resolve this dilemma? I am trying to understand the problem. Many organizations, including the Bank of Canada, have commissioned surveys showing that generally speaking, business people see the problem as a liquidity and credit crisis.

I believe the same comment was made to one of the House of Commons committees on March 4 last. According to the Bank of Canada's February 20 report on financial operations to the end of December 2008, in the area of business and consumer credit, the amount of credit issued has increased overall by 8 per cent to 9 per cent compared to 2008, which, *grosso modo*, is the same increase as in 2007. In some sectors, the amount of outstanding credit has decreased, while outstanding bank credit has increased quite significantly, more than offsetting the lack of credit in certain sectors.

I am trying to wrap my head around the problem. Are we experiencing liquidity problems? When I consider the Bank of Canada reports, I have to ask myself if the real problem is our perception of reality. Why are your figures so different from the Bank of Canada's statistics?

Mr. Halde: I do not think our figures are different. One has to understand that the banking system accounts for only about 40 per cent of all financial operations. Insurance companies, non-regulated financial institutions, companies like GI Capital and others that have exited the marketplace also carry out related financial operations.

Consider, for example, a client who had arranged to obtain some credit from a bank that has now exited the marketplace. A number of financial institutions that are no longer players in the marketplace must now be replaced. I think the two figures are not incompatible.

Senator Massicotte: I note that to the end of December, in the area of short-term business credit, in some sectors, including the ones you mentioned such as life insurance and special purpose corporations, available credit declined substantially from \$34 billion to 30 billion. In other words, these sectors experienced a decrease in credit of \$4 billion over one year.

Personne à BDC ne sous-estime la gravité de la présente récession ou les contraintes qu'elle fait peser sur les propriétaires d'entreprises. Nous voulons apporter à ces derniers notre soutien de manière rapide, professionnelle et efficace. Soyez assurés que nous faisons tout en notre pouvoir, dans la mesure de nos moyens, pour y arriver.

[Français]

Nous sommes prêts à répondre à vos questions.

Le président : Nous vous remercions de vos exposés. Nous passons maintenant à la période de questions.

Le sénateur Massicotte : Je vous remercie d'être présents aujourd'hui. Le but de notre rencontre est d'assurer des liquidités; si la réponse est oui, quelles sont les solutions? J'essaie de comprendre le problème. On voit beaucoup de sondages issus de nombreuses organisations, dont la Banque du Canada qui démontrent que le sentiment des gens d'affaires est qu'il existe un problème de liquidité et de crédit.

Je crois que le 4 mars, la même remarque a été faite à la Chambre des communes à un de leurs comités. Lorsqu'on regarde le rapport de la Banque du Canada du 20 février sur ce qui s'est passé jusqu'à la fin décembre 2008, on peut remarquer que dans le crédit accordé aux gens d'affaires ainsi qu'aux consommateurs, on peut voir une augmentation de crédit en totalité de 8 à 9 p. 100 comparativement à 2008, ce qui équivaut, *grosso modo*, à la même augmentation qu'en 2007. Il y a des secteurs où il y a une diminution du montant de crédit en suspens, mais il y a une augmentation assez importante chez les banques, ce qui compense adéquatement pour le manque dans un certain secteur.

J'essaie de comprendre. Avons-nous un problème de liquidité? Tous les journaux en parlent, j'en parle et vous aussi. Lorsque je regarde la réalité basée sur les rapports de la Banque du Canada, est-ce un problème de perception de la réalité? Si oui, pourquoi vos chiffres sont-ils contraires à ceux de la Banque du Canada.

M. Halde : Je pense que nos chiffres ne sont pas différents. Il faut comprendre que le système bancaire ne représente que — je ne connais pas le chiffre exact — quelque 40 p. 100 de l'activité. Il y a d'autres activités connexes, des compagnies d'assurances, des gens qui ne sont pas réglementés, des GI capital, ainsi de suite, des entreprises qui se sont carrément retirées du marché.

On peut penser, par exemple, à un client qui allait être financé par une banque qui s'est retirée. Il y a donc des départs d'institutions financières qu'on doit tenter de remplacer. Je pense que les deux chiffres ne sont pas incompatibles.

Le sénateur Massicotte : Je remarque que jusqu'à la fin décembre, à un « short term business credit »; oui, il y a des secteurs, y compris les secteurs que vous avez nommés dont l'assurance-vie, « special purpose corporation », il y a une diminution assez importante, de 34 milliards à 30 milliards de dollars. En d'autres mots, il manque 4 milliards de dollars dans un an.

As far as the banking sector is concerned, I note that it experienced an increase of almost \$20 billion over the same year. I can understand that some sectors are facing shortfalls, but overall an additional \$1.2 billion in credit has been extended. That represents an increase of 8 per cent.

It is the same for consumers. I understand that some sectors are experiencing credit problems. However, in terms of the overall number of loans, I have the impression that the numbers are up by 8 per cent, which is a fairly significant increase. The economy is growing at a nominal rate of 5 per cent or 6 per cent. Is there really a problem here? If so, how can we rectify it? What solutions are there to this problem, if in fact there is one?

[English]

Mr. Siegel: It is important to note that we are only now beginning to experience the credit crunch. Much of what we are seeing is anticipation of credit default in a much more serious credit environment than the one experienced to the end of 2008 and early into 2009. Previous experience has shown that in recessions, default rates are much higher than what we are experiencing currently. We anticipate having such default rates and we might exceed them.

That anticipation cascades back to bank lending. Banks have to adjust their lending practices in anticipation of credit default. That adjustment results in the banks either not having additional limit to provide, or having to readjust the terms and conditions of their lending. There, as well, we are seeing that the financial crisis has increased the funding cost, in particular, the liquidity premium that might not have existed before but exists now in many of those loans. Part of the crisis is that the dollars might be in place but the cost and the conditions surrounding the availability of credit have become more stringent and more expensive. That situation is hitting companies.

Another factor is that companies have capitalized tremendously on the liquidity in the market before and, in many respects, have short-term obligations that are coming due now. Thus, a growing wall of refinancing must take place without the benefit of being able to go to the capital markets because the capital markets are highly constrained at this time, which puts additional emphasis on the banks. That situation is why bank lending is turning up, not surprisingly. However, the demand eclipses that which the banks can lend. Ms. Hughes, who is here today from the Canadian Bankers Association, will be able to explain that situation to the committee in more detail. That is why it is important for the BDC and EDC to fill the gaps of foreign institutions that have had to vacate, and of non-banks that are uncomfortable with covering that space, to stabilize the bank lending that does occur.

Lorsque je regarde le secteur bancaire, je remarque une augmentation de presque 20 milliards de dollars au cours de la même année. Je comprends qu'il y a des secteurs qui font défaut, mais on parle en totalité d'un crédit en extension de 1,2 milliard. C'est une augmentation de 8 p. 100.

C'est la même chose pour les consommateurs. Je comprends qu'il y a des lacunes dans certains secteurs. Mais si je parle de la totalité de tous les prêts, j'ai l'impression qu'il y a une augmentation de 8 p. 100, ce qui est assez important. Le taux nominal de la croissance économique est de 5 ou 6 p. 100. On parle d'un problème, mais existe-t-il réellement? Si oui, comment le corrige-t-on? Quelles sont les solutions dans le cas où il y a un problème?

[Traduction]

M. Siegel : Il est important de noter que nous ne faisons que commencer à connaître le resserrement du crédit. Une bonne partie de ce que nous voyons est la prévision d'une défaillance de crédit dans un environnement de crédit beaucoup plus sérieux que celui que nous avons connu à la fin de 2008 et au début de 2009. L'expérience passée nous indique que dans les récessions, les taux de défaillance sont beaucoup plus élevés que ceux que nous connaissons à l'heure actuelle. Nous prévoyons avoir de tels taux de défaillance et nous pourrions même les dépasser.

La prévision se reflète sur les pratiques de prêt des banques. Les banques doivent ajuster leurs pratiques de prêt en prévision des défaillances de crédit. Cet ajustement a pour effet que les banques ou bien n'ont pas de limites additionnelles à offrir ou bien doivent modifier les conditions rattachées aux prêts. Là aussi, nous voyons que la crise financière a augmenté le coût des fonds, en particulier, la prime de liquidité qui pourrait ne pas avoir existé avant, mais qui existe maintenant dans un grand nombre de ces prêts. Une partie de la crise, c'est que l'argent est là, mais le coût et les conditions entourant la disponibilité du crédit sont devenus plus rigoureux et plus coûteux. Cette situation fait mal aux entreprises.

Un autre facteur, c'est que les entreprises se sont capitalisées auparavant d'une manière très importante à partir de la liquidité dans le marché et, à de nombreux égards, ont des obligations à court terme qui sont maintenant arrivées à échéance. Ainsi, une masse croissante de refinancement doit se faire sans l'avantage de pouvoir compter sur les marchés financiers qui sont très resserrés à l'heure actuelle, ce qui met une pression additionnelle sur les banques. C'est cette situation qui explique pourquoi la demande de prêts auprès des banques est à la hausse, ce qui n'a rien d'étonnant. Toutefois, la demande éclipse totalement ce que les banques sont en mesure de prêter. Mme Hughes, qui est ici aujourd'hui au nom de l'Association des banquiers canadiens, sera en mesure d'expliquer cette situation au comité avec plus de détails. C'est pourquoi il est important que BDC et EDC comblent le vide laissé par les institutions étrangères qui ont dû se retirer, et les établissements non bancaires qui ne sont pas à l'aise d'occuper cet espace, pour stabiliser les prêts consentis par les banques.

Senator Massicotte: That argument is coherent with the result. While we are seeing growth, previous recessions have shown that there must be more significant growth to offset the impending problem with liquidity.

During the last significant recession periods, 1980 and 1991, we saw an 8 per cent growth, and we are seeing a good growth in money supply. How much does money supply need to grow to offset this impending shortfall in respect of liquidity.

Mr. Siegel: During the 1991 recession, sub-investment grade defaults rose to 11 per cent. We are seeing about 4 per cent now. Current estimates are that we will eclipse 11 per cent. We might see defaults rise to 15 per cent or 16 per cent, but that is obviously a guess. Previous experience has shown that we experienced that level of default rate, and loss-given default is a subset of that default.

It also indicates that all the way through the credit spectrum, at such a level of default, much better credits are being downgraded and access to their capital then diminishes accordingly. Through the course of 2009, we expect to see a threefold-or-greater increase in credit defaults and their related disruptions.

Senator Massicotte: In summarizing the comments in the marketplace where people are complaining about the lack of credit, you are saying that it is predominantly talk. However, in 2009 you predict that it will worsen considerably. That is why the Governor of the Bank of Canada and the Minister of Finance are pushing hard on the BDC, EDC and the banks to make up for lack of credit, given what they see ahead.

Mr. Siegel: Yes; some complaints are real and lack of credit is only now starting to hit. Banks and the financial markets are looking ahead and anticipating what will happen. Discussions on more credit or credit renewals are coming with different terms and conditions, and we are beginning to see effect that manifest itself.

Senator Oliver: My questions concern small and medium enterprises, SMEs, and access to credit. I know that EDC activities include loans, insurance, guarantees and bonding, et cetera. From what I have read in the newspapers, my impression is that the Minister of Finance wants both the BDC and EDC to become more like retail bankers. By that I mean, they will give greater access to credit to SMEs rather than to the larger corporations only that they currently service.

Will you look at the forestry and fisheries sectors, at real estate and at other areas in respect of loan considerations? Mr. Siegel, you said that you anticipate adding capacity to the domestic market in three areas. The first two were re-insurance and the third was the provision of loans and loan guarantees in the

Le sénateur Massicotte : Cet argument est conforme aux résultats. Bien que nous constatons une croissance, les récessions antérieures nous ont montré qu'il doit y avoir une croissance plus importante pour compenser les problèmes de liquidité imminents.

Au cours des dernières périodes de récession importante, 1980 et 1991, nous avons vu une croissance de 8 p. 100, et nous voyons une bonne croissance dans la masse monétaire. Dans quelle mesure la masse monétaire doit-elle croître pour compenser ces pénuries imminentes en ce qui a trait aux liquidités?

M. Siegel : Au cours de la récession de 1991, le taux de défauts de remboursement des emprunts de qualité inférieure a grimpé à 11 p. 100. À l'heure actuelle, il est de 4 p. 100. Les estimations actuelles veulent que nous éclipsions la marque de 11 p. 100. Nous pourrions voir des taux de 15 ou 16 p. 100, mais il ne s'agit évidemment que d'une supposition. L'expérience passée a montré que nous avons connu ce degré de taux de défauts de remboursement, et la perte en cas de défaut est un sous-ensemble de ce défaut.

Elle indique également que tout le long du spectre du crédit, à un tel taux de défauts de remboursement, des crédits de bien meilleure qualité sont évalués à la baisse et l'accès aux capitaux diminue alors en conséquence. Au cours de l'année 2009, nous nous attendons à ce que les défauts de remboursement et les perturbations qui accompagnent cette situation se multiplient par trois et plus.

Le sénateur Massicotte : En résumant les commentaires des gens qui se plaignent du manque de crédit sur le marché, vous dites qu'il s'agit surtout de paroles. Cependant, en 2009, vous prévoyez que la situation s'aggraverait considérablement. C'est pourquoi le gouverneur de la Banque du Canada et le ministre des Finances exercent des pressions importantes sur la BDC, EDC et les banques pour que ces dernières compensent la demande de crédit, en raison de ce qu'ils voient dans l'avenir.

M. Siegel : Oui; certaines plaintes sont réelles et la pénurie de crédit ne fait que commencer à se faire sentir maintenant. Les banques et les marchés financiers regardent vers l'avenir et prévoient ce qui va arriver. Les discussions concernant du crédit additionnel ou du renouvellement des crédits où les conditions seront modifiées s'en viennent, et nous commençons à voir cet effet se manifester.

Le sénateur Oliver : Mes questions concernent les petites et moyennes entreprises, PME, et l'accès au crédit. Je sais que les activités d'EDC comprennent les prêts, l'assurance, les garanties et le cautionnement, « et cetera ». D'après ce que j'ai lu dans les journaux, j'ai l'impression que le ministre des Finances veut que la BDC et EDC ressemblent davantage aux services bancaires de détail, en ce sens qu'elles vont offrir un meilleur accès au crédit aux PME plutôt qu'aux seules plus grandes entreprises avec qui elles font affaire actuellement.

Allez-vous examiner les secteurs de la foresterie et de la pêche, les biens réels et d'autres domaines en ce qui a trait à l'étude des prêts? Monsieur Siegel, vous avez dit que vous prévoyez une capacité additionnelle dans le marché intérieur dans trois domaines. Les deux premiers sont la réassurance et le troisième,

domestic market to assist companies facing challenges in raising sufficient credit. Does that increased capacity refer to small SMEs? If so, in what way?

In preparing for this budget to pass, which might be on March 26, will you hire additional people in your companies to help with this new demand that I anticipate from SMEs looking for more credit because they will not obtain it from the banks. How have you set up for that new demand? How can you ensure that it will be done in a timely way?

Mr. Siegel: Senator, I will respond to the latter question first. Yes, we have been gearing up with additional staff since we saw our business grow tremendously in the third and fourth quarters of 2008, despite the fact that exports were decreasing. The private market was not there and so more demand was shifting toward us. We also anticipated higher defaults rates and restructuring. We are adding between 30 and 40 people to the organization to deal with both our core business and the new domestic powers.

Small and medium-sized enterprises are a big part of our business. SMEs are 82 per cent of our customer base; they amount to almost 7,000 of our 8,300 customers. Last year, total support in that area was \$17.8 billion, which was a sizeable jump from 2007.

A large part of that support is in the area of credits insurance. I do not want to dismiss that support, because the first point at which we are able to create credit for SMEs is with their bank. They do have a bank, in many cases.

The bank is prepared to lend against the receivables. They need to have the assurance that those receivables are good. EDC's credits insurance is pledged to the bank as security. About 40 per cent of all the receivables insurance that we provide is pledged to the bank. If you take 70 per cent of that insurance being lent against, you have roughly \$28 billion worth of credit being provided by the banks, based in part on EDC's insurance. That is important.

We also provide bonding. Basically, we guarantee the bank to relieve the bank's draw on the company's line of credit so they can issue a bid bond or performance bond on a particular contract.

Finally, we provide financing. Last year, we provided about \$1.5 billion of financing to SMEs.

Senator Oliver: Can you tell me what type of financing?

la fourniture de prêts et de garanties de prêt sur le marché intérieur pour aider les entreprises qui ont de la difficulté à obtenir suffisamment de crédit. Est-ce que cette capacité accrue touche les petites PME? Si oui, de quelle manière?

Dans votre préparation pour ce budget qui sera adopté, peut-être le 26 mars, allez-vous embaucher du personnel additionnel dans vos entreprises pour faire face à cette nouvelle demande que je prévois de la part des PME à la recherche de plus de crédit parce qu'elles ne pourront pas en obtenir des banques. Comment vous êtes-vous organisés pour faire face à cette nouvelle demande? Comment pouvez-vous vous assurer que cela se fera en temps opportun?

M. Siegel : Sénateur, je vais commencer par répondre à la dernière question. Oui, nous recrutons du personnel additionnel étant donné que nous avons vu nos activités croître de manière vertigineuse au cours du troisième et du quatrième trimestres de 2008, malgré le fait que les exportations étaient à la baisse. Le marché privé était absent de sorte que nous nous sommes retrouvés avec une demande plus forte. Nous avons également prévu un taux de défaut de remboursement plus élevé et de la restructuration. Nous ajoutons de 30 à 40 personnes de plus dans notre personnel pour nous occuper à la fois de nos activités de base et des nouveaux pouvoirs touchant le marché intérieur.

Les petites et moyennes entreprises constituent une grande part de nos activités. Les PME représentent 82 p. 100 de notre clientèle, soit près de 7 000 de nos 8 300 clients. L'an dernier, le soutien total dans ce domaine s'élevait à 17,8 milliards de dollars, ce qui constitue une augmentation considérable par rapport à 2007.

Une grande partie de ce soutien se trouve dans le domaine de l'assurance-crédit. Je ne veux pas écarter ce soutien parce que le premier endroit où nous pouvons créer du crédit pour les PME, c'est auprès de leur banque. Dans de nombreux cas, elles ont une banque.

La banque prête en fonction des comptes débiteurs. Elle doit avoir l'assurance que ces comptes débiteurs sont bons. L'assurance-crédit d'EDC est donnée en gage à la banque à titre de garantie. Environ 40 p. 100 de toute l'assurance liée aux comptes débiteurs que nous offrons est donné en gage à la banque. Si vous supposez que 70 p. 100 de cette assurance permet d'obtenir un prêt, vous avez l'équivalent d'environ 28 milliards de dollars de crédit qui est fourni par les banques, en partie à cause de l'assurance offerte par EDC. C'est important.

Nous offrons également du cautionnement. Essentiellement, nous garantissons à la banque de prendre la responsabilité du retrait effectué sur la ligne de crédit de l'entreprise de manière que la banque puisse émettre un cautionnement de soumission ou un cautionnement de bonne fin dans le cas d'un contrat particulier.

Enfin, nous fournissons du financement. L'an dernier, nous avons fourni pour environ 1,5 milliards de dollars de financement aux PME.

Le sénateur Oliver : Pouvez-vous me dire quel type de financement?

Mr. Siegel: A large part of it was provided through the banks by way of a guarantee from EDC. We guarantee up to 90 per cent of the loan. The bank is the lender of record. The loan could be up to \$2 million in size, of a two-year duration. Last year, that lending represented \$323 million to 314 different SMEs. We anticipate that lending continuing to grow this year.

Senator Oliver: Will you become a lender of first resort when the budget passes?

Mr. Siegel: Our first preference is to provide loans through the banks if we can, but we are prepared to lend directly. We want to respect the fact that BDC is the core player in this space. First and foremost, we will work collaboratively with BDC to ensure we are not providing services they would already provide. That is through our own bilateral relationship at the working and executive levels, but also through the BCAP, working with the banks.

We anticipate we will provide a guarantee capacity, and in some cases funded participation capacity to the banks as they lend to those players. However, if we have to lend directly, we will.

Senator Oliver: If the banks say no to an SME, can that SME come to you?

Mr. Siegel: Yes, they can.

Senator Oliver: What is your pricing like compared to the commercial banks?

Mr. Siegel: The way I would put it is that we are not trying to distort the market. We are not trying to provide some kind of subsidy. We want to be priced to reflect our cost of funds and the risk of the loan.

Senator Oliver: Are you looking at prime plus 3 plus?

Mr. Siegel: The rate varies with the quality of the borrower. We use a rating system. Because we would work with the banks, we would see how our rating compares with their rating.

We are aware that right now pricing is a bit volatile. That is part of the reason why we have the BCAP. We are hoping, through that facility, to be able to identify where inordinate pricing is happening to try to ensure that we have a more consistent pricing for the risk, which is reflective of all the costs of that lending.

Mr. Halde: Maybe I can add to that answer. BDC is mainly focused on SMEs — 76 per cent of the businesses that we deal with have fewer than 20 employees. We are talking small more than medium. The number of mediums and large mediums coming to us is rapidly growing, but we are focused on SMEs.

M. Siegel : Une grande partie de ce financement était assurée par l'intermédiaire des banques au moyen d'une garantie d'EDC. Nous garantissons jusqu'à 90 p. 100 du prêt. La banque est le prêteur officiel. Le prêt peut aller jusqu'à 2 millions de dollars pour une durée de deux ans. L'an dernier, cette forme de prêt s'est élevée à 323 millions de dollars et a profité à 314 PME différentes. Nous prévoyons que ce type de financement continuera de croître cette année.

Le sénateur Oliver : Allez-vous devenir un prêteur de premier recours lorsque le budget sera adopté?

M. Siegel : Notre préférence est de fournir des prêts par l'intermédiaire des banques si nous pouvons le faire, mais nous sommes prêts à prêter directement. Nous voulons respecter le fait que la BDC est l'acteur principal dans ce domaine. D'abord et avant tout, nous collaborons avec la BDC pour nous assurer que nous ne fournissons pas des services qu'elle offre déjà. Cela se fait par le biais de notre relation bilatérale particulière, au niveau de travail et de la direction, mais également par le biais du PCE, en collaboration avec les banques.

Nous prévoyons que nous allons fournir une capacité de garantie, et dans certains cas, une capacité de participation de financement aux banques lorsqu'elles prêtent à ces acteurs. Cependant, si nous devons prêter directement, nous le ferons.

Le sénateur Oliver : Si les banques disent non à une PME, cette dernière peut-elle s'adresser à vous?

M. Siegel : Oui, elle peut faire.

Le sénateur Oliver : Comment vos tarifs se comparent-ils à ceux des banques commerciales?

M. Siegel : Je dirais que nous n'essayons pas d'introduire une distorsion sur le marché. Nous n'essayons pas d'offrir une sorte de subvention. Nous voulons que nos tarifs reflètent le coût des fonds et les risques liés au prêt.

Le sénateur Oliver : Pensez-vous au taux préférentiel majoré de 3 p. 100 et plus?

M. Siegel : Le taux varie en fonction de la qualité de l'emprunteur. Nous utilisons un système de cotes. Étant donné que nous travaillons avec les banques, nous chercherions à savoir comment nos cotes se comparent aux leurs.

Nous sommes conscients qu'à l'heure actuelle la tarification est un peu volatile. C'est une partie des raisons pour lesquelles nous avons le PCE. Nous espérons, par le biais de cette facilité, pouvoir déterminer où il y a une tarification démesurée pour essayer de nous assurer que nous avons une tarification plus cohérente, qui reflète l'ensemble des coûts liés à ce prêt.

M. Halde : Peut-être puis-je ajouter quelque chose à cette réponse. La BDC concentre principalement son attention sur les PME — 76 p. 100 des entreprises avec lesquelles nous faisons affaire comptent moins de 20 employés. Il s'agit davantage de petites entreprises que de moyennes entreprises. Le nombre d'entreprises de taille moyenne et grande qui s'adressent à nous augmente rapidement, mais nous nous concentrons sur les PME.

We are focused ideally where the risk appetite of the traditional financial institution stops. We price for risk, exactly as Mr. Siegel said; we have a rating system, but we try to go where other banks do not care to go.

I have some statistics. For example, the automobile sector — auto parts and so on — was up 11.5 per cent this year against last year. The forestry sector was up 20 per cent versus the previous year. Tourism was up 6 per cent.

We are trying to go where other banks might want to retrench. We have to price for risk, because obviously those loans are riskier.

Senator Oliver: Can you give me an example of some of your prices for risk — prime plus? What are you looking at on average?

Mr. Halde: The whole portfolio an average is at prime plus 2.3.

Senator Oliver: What is your highest — prime plus 6?

Mr. Halde: It is prime plus 4, for secured term lending — not totally secured, but partially secured. Another type of lending is subordinated financing; that is, cash flow lending, totally unsecured, quasi-equity — we are obviously lending there as well. However, the whole structure of the deal is different, with a warrant and so on.

The Chair: Given your new drastic mandate, Mr. Siegel, you said you would be working collaboratively with BDC, whether under the umbrella of BCAP or directly. What scenario would there be where you would say, "After you, Alphonse. You take this one"? What sort of activity would fall to you under the new rules of engagement and what would fall to Mr. Halde?

Mr. Siegel: There is no hard and fast rule. It will never be perfect so that there is no potential for a modest amount of overlap; but to this point, there has not been much overlap.

For instance, take a company with sales of \$50 million or \$60 million. Probably the first point of call for that company should be BDC. Sales could be higher than that; but we feel confident telling our account managers in the field that before they start putting that loan through, pick up the phone and call BDC.

Another example of collaboration is we provide credits insurance. We insure the receivable. That insurance can be valuable security for the banks or for BDC. They make the loan but we take the credits insurance. That is our competence; lending is their competence.

Idéalement, nous nous concentrons là où l'appétit pour le risque des institutions financières traditionnelles s'arrête. Nous établissons le prix en fonction du risque, exactement comme l'a dit M. Siegel; nous avons un système de cotes, mais nous essayons d'aller là où les autres banques ne sont pas intéressées à aller.

J'ai certaines données statistiques. Par exemple, dans le secteur automobile — pièces automobiles, et cetera — il y a eu une augmentation de 11,5 p. 100 cette année par rapport à l'année précédente; dans le secteur un forestier, une augmentation de 20 p. 100 par rapport à l'année précédente et dans le secteur du tourisme, une augmentation de 6 p. 100.

Nous essayons d'aller là où les banques veulent se retirer. Nous devons établir un tarif pour le risque, parce qu'évidemment, ces prêts sont plus risqués.

Le sénateur Oliver : Pouvez-vous me donner un exemple de certains de vos tarifs pour le risque — taux préférentiel majoré? À quoi cela ressemble-t-il en moyenne?

M. Halde : L'ensemble du portefeuille se situe en moyenne au taux préférentiel majoré de 2,3 p. 100.

Le sénateur Oliver : Quel est le taux le plus élevé — taux préférentiel majoré de 6 p. 100?

M. Halde : C'est le taux préférentiel majoré de 4 p. 100, pour les prêts à terme garanti — pas entièrement garanti, mais partiellement garanti. Un autre type de prêt est le prêt subordonné, c'est-à-dire le prêt sur capacité d'autofinancement, sans aucune garantie, des prêts de quasi-capitaux propres — nous offrons, de toute évidence, des prêts dans ce domaine également. Toutefois, toute la structure de la transaction est différente, avec bon de souscription d'actions et ainsi de suite.

Le président : Étant donné le changement très important de votre mandat, vous avez dit, monsieur Siegel, que vous alliez travailler en collaboration avec la BDC, sous l'égide du PCE ou directement. Quel scénario y aurait-il pour vous permettre de dire : « Après vous, Alphonse. Celui-là est à vous »? Quels types d'activités relèveraient de vous en vertu des nouvelles règles du jeu et lesquelles relèveraient de M. Halde?

M. Siegel : Il n'y a pas de règle absolue. Ce n'est jamais assez parfait pour éviter toute possibilité de chevauchement; mais jusqu'ici, il n'y a pas eu beaucoup de chevauchement.

Par exemple, prenez une entreprise qui a des ventes de 50 ou 60 millions de dollars. Probablement que le premier endroit où cette entreprise devrait s'adresser serait la BDC. Les ventes pourraient être plus élevées que cela; mais nous sommes à l'aise de dire à nos gestionnaires de comptes sur le terrain d'appeler la BDC avant de commencer à traiter le prêt.

Un autre exemple de collaboration, c'est que nous fournissons de l'assurance crédit. Nous assurons les comptes débiteurs. Cette assurance peut être une garantie précieuse pour les banques et pour la BDC. Elles sont le prêt, mais nous offrons l'assurance crédit. C'est notre compétence; le prêt, c'est leur compétence.

Another example is our bonding guarantees. They do not provide that service; we do. We both can participate. They are a lender and we provide bonding guarantees, which opens up additional credit.

We also collaborate on the equity side. Both our organizations have equity powers. Historically, BDC has been longer in the market and has a bigger participation. We are finding that the equity market, the venture capital market, has dried up in the country. We are in danger of losing technologies that are valuable but do not have the capacity the credit to keep moving.

Therefore, we are collaborating; often we find ourselves investing jointly in an entity. BDC may have been there at an early stage and we come in at a later stage, but we are trying to provide the financing needed.

We are looking jointly at a fund that BDC has been the originator of, which is designed to catalyze a large pool of late-stage equity funding for high-tech companies. That is the kind of collaboration we are talking about, and it involves a lot of dialogue.

Mr. Halde: I have nothing really to add. We will lend up to \$50 million or \$75 million. Anything above that level is more in Mr. Siegel's EDC league, because we are an SME lender. The sheer size of the loan is one way of cutting it; the size of the firm is another way of cutting it. There is probably a small area of overlap where we need to talk to each other, but overlap is relatively small.

Senator Goldstein: Gentlemen, thank you very much for an enlightening presentation. We appreciate that you were not given a great deal of lead time to come here, but it does not show because you are obviously well prepared.

I have a number of small and perhaps lateral questions. To what extent are you involved in real estate financing?

I ask the question because the statistics I have seen appear to reflect the real probability that a lot of mortgages on commercial property are coming due, and some of the mortgage creditors do not appear ready to refinance, as a result of which there may be, aside from the housing problems, commercial real estate problems. Are either of your organizations involved, or propose to become involved, in commercial real estate?

The second question is more directed to Mr. Siegel. Export Development Canada has traditionally been, from my perspective, a guarantor of foreign credit, in large measure. In another life, many years ago, I represented EDC and was busy trying to find lawyers in Algeria and Nigeria to go after people who were not paying their suppliers, and that is the traditional

Un autre exemple, nos garanties de cautionnement. Elles ne fournissent pas ce service, alors que, nous, nous le faisons. Nous pouvons participer tous les deux. Ils constituent un prêteur et nous fournissons des garanties de cautionnement, ce qui permet d'offrir du crédit additionnel.

Nous collaborerons également en ce qui concerne les capitaux propres. Nos deux organismes ont des pouvoirs en matière de capitaux propres. Historiquement, la BDC est sur le marché depuis plus longtemps et possède une participation plus importante. Nous constatons que le marché boursier, le marché du capital-risque, est tari au pays. Nous risquons de perdre des technologies qui sont précieuses, mais nous n'avons pas la capacité, le crédit pour continuer d'aller de l'avant.

Par conséquent, nous collaborons; il nous arrive souvent d'investir conjointement dans une même entité. Il est possible que la BDC soit intervenue à un stade antérieur et que nous arrivions à un stade ultérieur, mais nous essayons de fournir le financement nécessaire.

Nous examinons conjointement un fonds créé par la BDC qui est conçu pour catalyser un bassin important de fonds d'actions de stade avancé pour les entreprises de haute technologie. C'est le genre de collaboration dont nous parlons, et cela fait intervenir beaucoup de discussion.

M. Halde : Je n'ai pas vraiment grand-chose à ajouter. Nous allons prêter jusqu'à concurrence de 50 ou 75 millions de dollars. Tout ce qui se trouve au-dessus de cette somme est davantage du ressort de M. Siegel et d'EDC, parce que nous sommes un prêteur pour les PME. La taille même du prêt est une façon de délimiter; et la taille de l'entreprise en est une autre. Il y a probablement une petite zone de chevauchements où nous devons nous parler, mais le chevauchement est relativement faible.

Le sénateur Goldstein : Messieurs, merci beaucoup de votre exposé très instructif. Nous sommes conscients que vous n'avez pas eu beaucoup de temps pour vous préparer à venir ici, mais cela ne paraît pas parce que, de toute évidence, vous êtes bien préparés.

J'ai un petit nombre de questions courtes et peut-être indirectes. Dans quelle mesure faites-vous du financement des biens réels?

Je pose la question parce que les données statistiques que j'ai vues semblent indiquer une probabilité réelle que beaucoup d'hypothèques commerciales arrivent à échéance et que certains créanciers hypothécaires ne semblent pas prêts à vouloir refinancer, ce qui pourrait entraîner, outre le problème des hypothèques résidentielles, un problème touchant les hypothèques commerciales. Est-ce que l'une ou l'autre de vos sociétés est active, ou se propose de devenir active, dans le domaine des biens mobiliers à usage commercial?

La deuxième question s'adresse plus particulièrement à M. Siegel. À mon point de vue, EDC a été traditionnellement un organisme qui garantissait le crédit étranger, dans une grande mesure. Dans une autre vie, il y a de nombreuses années, je représentais EDC et j'étais occupé à trouver des avocats en Algérie et au Nigeria pour poursuivre les gens qui ne payaient pas

field. I hear from you today, Mr. Siegel, that independently of what the budget proposes, you have already been significantly involved in domestic loans or, perhaps more important, domestic guarantees so that people and businesses can use their receivables to finance, and you can give comfort to more traditional "lenders," particularly banks.

There are others in that field — and I refer to factoring companies, some large and some small. They are predominantly local people, but they are involved, effectively, in the same activity. They guarantee receivables, and traditional banks rely in large measure on those guarantees to grant credit with respect to the receivables. Sometimes they grant the credit themselves.

Can you comment, therefore, on these two issues: first, commercial real estate; and second, the extent to which other entrepreneurs, including but not limited to factoring companies, can step in to fill the breach to be able to guarantee liquidity on an ongoing basis?

Mr. Halde: I can try to answer your first question on commercial mortgages.

In our case, a lot of our term lending is done for commercial mortgages because we are talking about an entrepreneur wishing to put up a plant and so on. That lending is a large part of our activity, obviously.

There is certainly a capacity problem in the system. This is why under BCAP, as I mentioned in my remarks, we will be involved with, at least the financial institutions that wish to do so, *pari passu* on large commercial mortgages and bundling the smaller commercial mortgages. That is an effort to provide them with the capital so that together we can do a lot more.

This is the way to address at least some of the issues. We are staying away, obviously, from residential mortgages, because that is not our mandate; and we are staying away from situations where Canada Mortgage and Housing Corporation, CMHC, has the required powers. On the other commercial type of mortgages, we will play, hopefully, a large role.

Mr. Siegel: Quickly, on the issue of real estate, we are not active in that area. We have a limited amount of real estate lending, which is bridge financing in respect of foreign projects. We are not a term lender in the real estate market.

With respect to your question about other players and the area of receivables and factoring, et cetera, historically the origin of the corporation is as a receivable insurer before we ever acquired our lending power. Receivables insurance continues to be the

leurs fournisseurs, et c'est là le domaine traditionnel. Aujourd'hui, je vous entends dire, monsieur Siegel, qu'indépendamment de ce que le budget propose, vous participez déjà de manière importante à l'attribution de prêts sur le marché intérieur ou, peut-être plus important encore, de garanties sur le marché intérieur de manière que les gens et les entreprises puissent utiliser leurs comptes débiteurs pour se financer, et que vous pouvez rassurer certains « prêteurs » plus traditionnels, en particulier les banques.

Il y a d'autres acteurs dans ce domaine — et je pense aux sociétés d'affacturage, certaines de grande taille, certaines de petite taille. Ce sont surtout des gens de la place, mais ils participent effectivement à cette activité. Elles garantissent les comptes débiteurs, et les banques traditionnelles se fient en grande mesure sur ces garanties pour accorder du crédit en ce qui concerne les comptes débiteurs. Parfois, elles accordent le crédit elles-mêmes.

Par conséquent, pouvez-vous nous parler de ces deux questions : premièrement, les biens mobiliers à usage commercial et, deuxièmement, la mesure dans laquelle d'autres entrepreneurs, y compris les sociétés d'affacturage, et d'autres, peuvent intervenir pour combler l'écart et être en mesure de garantir la liquidité sur une base continue?

M. Halde : Je peux essayer de répondre à votre première question sur les hypothèques commerciales.

Dans notre cas, une grande partie de nos prêts à terme portent sur des hypothèques commerciales parce que nous parlons d'un entrepreneur qui désire construire une usine et ainsi de suite. De toute évidence, ce type de prêt constitue une part importante de notre activité.

Il y a certainement un problème de capacité dans le système. C'est pourquoi en vertu du PCE, comme je l'ai indiqué dans mon exposé, nous participerons avec les institutions financières qui désireront le faire, tout au moins, dans des hypothèques commerciales importantes sur une base « *pari passu* » et au regroupement des plus petites hypothèques commerciales. Il s'agit d'un effort pour fournir aux entreprises du capital de sorte qu'ensemble, nous puissions en faire beaucoup plus.

C'est une façon de corriger au moins certains des problèmes. Nous restons à l'écart des hypothèques résidentielles parce que ce n'est pas notre mandat et nous restons à l'écart des situations où c'est la Société canadienne d'hypothèques et de logement, SCHL, qui a les compétences nécessaires. Pour les autres hypothèques de type commercial, nous jouerons, nous l'espérons, un rôle important.

M. Siegel : Rapidement, sur la question des biens réels, nous ne sommes pas actifs dans ce domaine. Nous avons une quantité limitée de prêts relatifs à des immeubles commerciaux, mais il s'agit de préfinancement concernant des projets étrangers. Nous ne sommes pas un prêteur à terme dans le marché des biens réels.

Concernant votre question sur les autres acteurs et le domaine des comptes débiteurs et de l'affacturage, et cetera, notre société était à l'origine une société d'assurance des comptes débiteurs avant même d'acquiescer des pouvoirs de prêteur. L'assurance des

dominant part of our business. Of that \$85 billion, \$61 billion was receivables that we insured, and this insurance is not only banks but factors are also beneficiaries. Factors often factor the receivable because it is insured by EDC. We have factoring agreements with them.

That scenario also applies to securitizations, because many companies will securitize their receivables and then use the secondary market to sell them. We will put an umbrella, a receivable insurance policy, on all those receivables. Obviously, the secondary market has become weaker, if not nonexistent, so that is harder to achieve today.

The way to think of EDC and the domestic market, I think, is to see exports as a long supply chain. Indeed, in today's world, the globalized supply chain has become lengthy and it extends right back into Canada. Often, the best way or maybe even the only way, for EDC to assist a Canadian company that wants to export is by assisting them here in the domestic market. They may be an exporter by virtue of being part of a major export supply chain.

An example is the automotive sector. We have been providing financing to tier 2 companies — toolers and parts makers, et cetera. They do not leave Canada, but everything they produce goes into a car that does. We have become active in that space working with the banks and working collaboratively with BDC.

Senator Harb: This question applies to both of you. In terms of the overall capital that you lend out, are you at capacity? Do you have enough funds to lend?

Second, did the financial crisis impact you? We can see bank balance sheets; we can look at their websites and know how they were impacted. How did the financial crisis impact both of you?

Mr. Halde: In terms of capital, we were becoming capital constrained, but thankfully, in the last budget the ceiling on paid-in capital was lifted and so was our borrowing authority. Assuming we receive the capital that now could flow to the bank, we will be fine.

Mind you, that depends on the size of the Canadian secured credit facility, which is a \$12 billion program. It will be interesting to see if it will be \$12-billion or, like other programs, it will grow over time. If that is the case, obviously capital would become an issue at some point.

On the financial crisis impact, our provisions for loan losses are rising rapidly. The level of what we call downgrading to impaired, where we now see the loan as impaired, has gone up dramatically.

comptes débiteurs continue de représenter une part dominante de nos activités. Des 85 milliards de dollars d'activité, l'assurance des comptes recevables représente 61 milliards de dollars et cette assurance profite non seulement aux banques, mais également aux sociétés d'affacturage. Ces sociétés achètent souvent les comptes débiteurs parce qu'ils sont assurés par EDC. Nous avons une entente d'affacturage avec elles.

Ce scénario s'applique également à la titrisation, parce que de nombreuses entreprises feront la titrisation de leurs comptes débiteurs pour ensuite utiliser le marché secondaire pour les vendre. Nous allons fournir un parapluie, une police d'assurance des comptes débiteurs, sur tous ces comptes débiteurs. De toute évidence, le marché secondaire est devenu plus faible, voire inexistant, alors c'est plus difficile à faire aujourd'hui.

Je pense que la façon de voir EDC et le marché intérieur est de voir les exportations comme une longue chaîne d'approvisionnement. En effet, dans le monde d'aujourd'hui, la chaîne d'approvisionnement mondialisée est devenue très longue et revient ici même au Canada. Souvent, la meilleure façon, et peut-être même la seule façon, d'aider une entreprise canadienne qui veut exporter est d'aider cette entreprise ici dans le marché intérieur. Il peut s'agir d'une entreprise qui exporte du fait qu'elle fait partie d'une grande chaîne d'approvisionnement pour les exportations.

Le secteur automobile en est un exemple. Nous avons assuré du financement aux entreprises de deuxième niveau — les équipementiers et les fabricants de pièces, et cetera. Ces entreprises ne quittent pas le Canada, mais tout ce qu'elles produisent entre dans la fabrication d'une voiture qui, elle, quitte le pays. Nous sommes devenus actifs dans cet espace, travaillant en collaboration avec les banques et avec la BDC.

Le sénateur Harb : Cette question s'adresse à vous deux. En ce qui concerne le capital global que vous prêtez, êtes-vous à pleine capacité? Avez-vous suffisamment de fonds à prêter?

Deuxièmement, est-ce que la crise financière a eu des effets chez vous? Nous pouvons voir le bilan des banques; nous pouvons visiter leurs sites Web et savoir comment elles ont été touchées. Comment la crise financière a-t-elle touché vos deux sociétés?

M. Halde : Nous commençons à être restreints en matière de capital, mais heureusement, le plafond concernant le capital d'apport a été augmenté de même que notre pouvoir d'emprunt. En supposant que nous recevions le capital qui pourrait maintenant être versé à la banque, tout ira bien.

Cela dépend de la taille de la Facilité canadienne de crédit garanti, qui est un programme de 12 milliards de dollars. Il sera intéressant de voir s'il s'agit d'un programme de 12 milliards de dollars ou, comme d'autres programmes, s'il va grossir avec le temps. Si c'est le cas, de toute évidence, la capitale deviendra un problème à un moment donné.

Concernant les effets de la crise financière, nos provisions pour pertes sur prêts augmentent rapidement. Le niveau de ce que nous appelons le déclassement d'un prêt à douteux, où un prêt est

We have been profitable since 1995 when BDC was created, but the fiscal year starting April 1 coming up will be a challenge.

Senator Harb: Do you have any figures?

Mr. Halde: No, not yet.

Senator Harb: When you do, would you share them with us?

Mr. Halde: Absolutely.

Mr. Siegel: As to EDC, we are not capital constrained at this point. We ended the year with \$9.4 billion in capital and then the government, early in January, added another \$350 million. We are a little shy of \$10 billion in capital. All of that capital was retained earnings and reinvested profits.

That capital supports about \$30 billion of gross loans receivable and about \$28 billion worth of contingent liabilities. The issue goes back to what our outlook is going forward. We have been modelling forward what we think will be default rates and credit deterioration and then, loss given to fault, which would be a write-off of capital.

We have a capital adequacy model for the corporation. It is much like the banks. It allocates capital on the basis of credit risk, market risk or operational risk. We seek to operate within what we call a solvency range of anywhere from AA down to BBB. We do not want to drop below investment grade, but we are prepared to operate with capital absorption that might take us down to that level.

Currently, we are comfortable that we are in the A+ to AA range, but we modelled forward and, based on our outlook, we think we may test the investment grade limit, the BBB limit. Of course, the government has indicated that they are prepared to put up to another \$1.5 billion into EDC and BDC. That would be the way in which we would monitor and determine whether we have to go back to the government and ask them to call more capital.

We also have the Canada Account that we can rely on, which the government has increased, and that could be another source of capital.

Regarding your comment on how we are affected, we ended the year with a profit of \$206 million. That profit was roughly 40 per cent of our projection at the beginning of the year. It was lower mainly because we took more provisions in anticipation of loan loss and higher claims.

considéré comme douteux, a augmenté de façon spectaculaire. Nous sommes rentables depuis 1995, année où la BDC a été créée, mais l'exercice financier débutant le 1^{er} avril prochain sera un défi.

Le sénateur Harb : Avez-vous des chiffres?

M. Halde : Non, pas encore.

Le sénateur Harb : Lorsque vous en aurez, allez-vous pouvoir nous les faire connaître?

M. Halde : Absolument.

M. Siegel : En ce qui concerne EDC, le capital n'est pas limité à l'heure actuelle. Nous avons terminé l'année avec 9,4 milliards de dollars en capital et ensuite, le gouvernement, au début de janvier, a ajouté une tranche additionnelle de 350 millions de dollars. Nous avons juste un peu moins de 10 milliards de dollars en capital. Tout ce capital était constitué de bénéfices non répartis et de profits réinvestis.

Ce capital permet de soutenir environ 30 milliards de dollars de prêts en cours bruts et environ 28 milliards de dollars de passif éventuel. La question revient à nos prévisions pour l'avenir. Nous avons fait une modélisation de ce que nous croyons que seront les taux de défaut et la détérioration du crédit et ensuite, la perte en cas de défaut, qui serait une réduction de capital.

Nous avons un modèle de suffisance de capital pour la société. Il rassemble beaucoup à celui des banques. Il répartit le capital en fonction du risque du crédit, du risque du marché ou des risques opérationnels. Nous cherchons à fonctionner à l'intérieur d'une marge de solvabilité qui se situe entre AA et BBB. Nous ne voulons pas descendre en bas de la cote d'évaluation d'investissements, mais nous sommes prêts à fonctionner à une capacité d'absorption du capital qui pourrait nous amener à ce niveau.

À l'heure actuelle nous nous retrouvons dans l'étendue de A+ à AA, mais nous avons fait une modélisation axée sur l'avenir et, d'après nos prévisions, nous pensons que nous pourrions frôler la limite de la cote d'évaluation d'investissements, la limite BBB. Évidemment, le gouvernement a indiqué qu'il était prêt à investir une somme additionnelle de 1,5 milliard de dollars dans EDC et dans la BDC. C'est de cette façon que nous allons suivre la situation et déterminer si nous devons faire appel au gouvernement pour lui demander de fournir plus de capital.

Nous pouvons également compter sur le Compte du Canada dont le solde a été haussé par le gouvernement. Il pourrait représenter une autre source de capitaux.

En ce qui concerne votre commentaire sur les répercussions de la crise financière sur notre organisation, je vous répondrais qu'à la fin de l'année, nos profits se chiffraient à 206 millions de dollars. Ils correspondaient à environ 40 p. 100 des profits que nous avions prévus au début de l'année. Ils étaient inférieurs parce que nous avons augmenté nos provisions pour perte sur prêts et en prévision de l'augmentation des demandes de remboursement.

The claims submitted rose 13 per cent last year to almost 2,400, with a 45 per cent increase in claims coming to us in the fourth quarter alone. Our claims paid out doubled last year and our claims pending are up fourfold this year from the same time last year.

All of that situation is within our modelling. We fully anticipate using capital extensively, which does not mean losing capital but rather that we will absorb it in our overall operation.

Senator Harb: You mentioned venture capital and the lack thereof. Witnesses that we heard from yesterday mentioned the fact that the market has dried up for venture capital, which is not to say a great deal of it was available before. Frankly, for a country such as Canada that depends so much on innovation, trade and business transactions, the lack of venture capital is pathetic. We do not have an actual market for venture capital and few people here are in the business of venture capital. Is that something you might be interested in?

Mr. Halde: We have a large portfolio of venture capital. We have committed in excess of \$700 million to venture capital. We are an investor in 140 technology companies in Canada, and we know the area well. We are probably one of the largest, if not the largest, venture capitalists in the country.

We held a series of round tables across Canada in the fall and found that the returns on the venture capital funds, for various reasons, have been not good. The money used to come from two places. First, it came from the institutional investors — pension funds and others. Obviously, pension funds today have a number of places to put money and the asset class — venture capital — is not interesting, based on recent returns. Second, money came from the retail market with labour-sponsored funds. We know that provinces like Ontario are highly discouraging labour-sponsored funds.

The two sources of capital that would come to a fund have basically dried up. We invest in 16 different funds. EDC also invests in funds. We are asked for many investments but, unfortunately, we have limited capital, as we spoke about before. Many of those funds are at the end of their money and they will not be able to raise a new fund.

Worse than that, if you want the whole picture, in the traditional model, investors would invest and then, three or four years later, they would sell it to another venture capitalist who was a specialist at a different stage. Perhaps later on, they would put the company out for initial public offering, IPO, or sell it through a mergers and acquisitions, M&A, transaction to a strategic buyer.

L'année dernière, le nombre de demandes de remboursement reçues a augmenté de 13 p. 100, s'élevant à près de 2 400. Au cours du dernier trimestre seulement, ce nombre a grimpé de 45 p. 100. Les remboursements versés ont doublé l'année dernière et le nombre de demandes en attente est quatre fois plus élevé cette année qu'à la même époque l'an dernier.

Notre modèle tient compte de tout cela. Nous sommes certains que nous utiliserons beaucoup de nos capitaux, ce qui ne veut pas dire que nous les perdrons, mais plutôt qu'ils seront absorbés par nos activités générales.

Le sénateur Harb : Vous avez parlé du capital de risque et du fait qu'il y en avait peu. Les témoins que nous avons entendus hier ont indiqué que le marché du capital de risque s'était tari, ce qui ne sous-entend pas qu'il coulait à flot avant. Il est franchement navrant que, dans un pays comme le Canada qui dépend tellement de son innovation, de ses échanges et de ses transactions commerciales, le capital de risque fasse sérieusement défaut. Nous n'avons pas, à proprement parler, de marché du capital de risque et peu de gens s'y consacrent. Est-ce un secteur qui pourrait vous intéresser?

M. Halde : Nous possédons un important portefeuille de capital de risque. Nous y avons consacré plus de 700 millions de dollars. Nous avons investi dans 140 entreprises canadiennes de technologie et nous connaissons bien le secteur. Nous sommes probablement l'une des plus grandes sociétés, sinon la plus grande, d'investissement en capital de risque du Canada.

L'automne dernier, nous avons tenu une série de tables rondes partout au Canada et nous avons découvert que, pour diverses raisons, le rendement du capital de risque a été décevant. Habituellement, l'argent provenait de deux sources. Tout d'abord, il y avait les investisseurs institutionnels — les fonds de pension et d'autres. Il va de soi que les fonds de pension ont aujourd'hui l'embarras du choix pour placer leur argent et la classe d'actif — le capital de risque — n'est pas très attrayante compte tenu de son récent rendement. Ensuite, l'argent provenait du marché de détail et de ses fonds de travailleurs. Nous savons que certaines provinces, comme l'Ontario, découragent énormément les fonds de travailleurs.

Donc, les deux sources de capitaux qui alimentaient les fonds se sont essentiellement évaporées. Nous investissons dans 16 différents fonds. EDC investit également dans des fonds. Nous recevons fréquemment des demandes d'investissement, mais malheureusement, comme je l'ai mentionné plus tôt, nos capitaux sont limités. Nombre de ces fonds sont presque épuisés et les gestionnaires ne réussiront pas à lever un nouveau fonds.

Il y a pire encore, si vous tenez à connaître toute l'histoire. Selon le modèle traditionnel, les investisseurs plaçaient leur argent et, après trois ou quatre années, ils revendaient leurs actions à un autre investisseur en capital de risque spécialisé dans une autre étape du développement des entreprises. Et plus tard, cet investisseur organisait peut-être un premier appel public à l'épargne, un PAPE, pour le compte de l'entreprise ou la vendait à un acheteur stratégique dans le cadre de fusions et d'acquisitions, des FA.

No IPOs are taking place in technology and there are few strategic buyers around. Instead of investing for three to five years, we have had investments for 10 years. Investors have to stay literally until the company is cash-flow positive, at which point it can fly on its own. That situation adds to the pressure because not only do we have fewer funds but also the funds must continue to fund their companies longer.

Currently, we are seeing an industry in great difficulty, and many technology companies are facing tough situations.

[Translation]

Senator Fox: Mr. Chair, I have a question for Mr. Halde. Recessions and economic crises come and go, but do not always look the same. I recall that in 1981-1982, in the Basses-Laurentides region, demand for your corporation's services was high. Credit was available at the time, but interest rates were high — anywhere from 18 per cent to 21 per cent. Today, credit is not available and interest rates are much lower. How ironic that when credit was available, interest rates were high while today, the opposite is true.

I am concerned about venture capital. Regarding the liquidity problems that you and SMEs are currently facing, is the situation the same everywhere in Canada? Have some regions been harder hit than others? Are you in a position to mitigate some of the bigger problems faced by the regions, or is this not something that you can do?

[English]

My second question is to Mr. Siegel. I apologize for speaking so quickly but the chair indicated that we are in a hurry. You indicated that things will worsen before they improve. The gap that seems to exist at the moment will worsen, and it is yet to be seen whether the measures taken today will meet that growing gap. If not, what is in store for us?

At the moment, we are concerned more about the slow-down, the recession and maybe deflation. Further down the road, we will be concerned with inflation when the U.S. dollar comes under attack. Perhaps I am looking too far ahead but we might be back to 21 per cent interest rates like we had in 1981 and 1982.

Mr. Halde: I will try to respond quickly to your first question. BDC's presence is roughly equivalent to where economic activity takes place in Canada. We are well spread to where the economic activity happens. From a liquidity standpoint, the problem is relatively the same everywhere. From a credit standpoint, some provinces are in more difficulty than others. Clearly, southern Ontario with its auto parts sector is a tough credit area. Alberta,

Malheureusement, on n'organise plus de PAPE dans le secteur technologique et les acheteurs stratégiques ne courent pas les rues. Alors, au lieu d'investir pendant trois à cinq années, nos investissements s'étendent maintenant sur dix ans. Les investisseurs sont forcés de soutenir financièrement l'entreprise jusqu'à ce qu'elle soit rentable et en mesure de voler de ses propres ailes. Cet état de fait envenime la situation parce que, non seulement il y a moins de fonds, mais ces fonds doivent continuer de financer les entreprises plus longtemps.

En ce moment, nous constatons que l'industrie éprouve de grandes difficultés et qu'un grand nombre d'entreprises de technologie font face à des situations épineuses.

[Français]

Le sénateur Fox : Monsieur le président, j'ai une question pour M. Halde. Les récessions ou les crises économiques se succèdent, mais ne se ressemblent pas toujours. Je me souviens qu'en 1981-1982, dans la région des Basses-Laurentides, il y avait beaucoup de demandes pour les services de votre société. À ce moment-là, les prêts étaient disponibles, mais à des taux d'intérêt élevés, de 18 et à 21 p. 100. Aujourd'hui, l'argent n'est pas disponible, et les taux d'intérêt sont beaucoup plus bas. C'est l'ironie du sort de voir que quand il y avait de l'argent, c'était très cher et quand il n'y en pas, c'est peu cher.

Je suis inquiet en ce qui concerne le capital de risque. En ce qui a trait aux problèmes de liquidité que vous rencontrez actuellement, et que rencontrent les petites et moyennes entreprises, sont-ils les mêmes au Canada? Est-ce qu'il y a des régions plus frappées que d'autres? Êtes-vous en mesure de remédier aux difficultés plus grandes dans des régions ou est-ce un rôle qui vous échappe?

[Traduction]

Ma deuxième question est destinée à M. Siegel. Je regrette d'avoir à parler aussi rapidement, mais le président a mentionné que nous étions pressés par le temps. Vous avez dit que la situation empirerait avant de s'améliorer. L'écart qui semble exister en ce moment s'accroîtra et nous ignorons toujours si les mesures que nous avons adoptées aujourd'hui permettront de le combler. Si ce n'est pas le cas, à quoi devons-nous nous attendre?

Pour l'instant, nous sommes surtout préoccupés par le ralentissement, la récession et, peut-être aussi, la déflation. Plus tard, lorsqu'on s'attaquera au dollar américain, c'est l'inflation qui nous inquiétera. Peut-être, suis-je en train de m'emballer, mais il se pourrait que nos taux d'intérêt grimpent de nouveau à 21 p. 100, comme en 1981 et 1982.

M. Halde : Je vais essayer de répondre rapidement à votre première question. La BDC est présente à peu près partout où se déroulent les activités économiques au Canada. Nous sommes bien répartis là où elles se trouvent. Sur le plan des liquidités, le problème est relativement le même partout. Sur le plan du crédit, certaines provinces éprouvent plus de difficultés que d'autres. Manifestement, le Sud de l'Ontario avec son secteur des pièces

which had been historically strong, is beginning the experience. I hope that answers the question.

Senator Fox: Yes, thank you.

Mr. Siegel: On the question of whether the situation will worsen before it improves, the visibility is poor. We are preparing for even more credit gaps to occur in the next three to six months as a full adjustment of businesses to a reduced revenue line takes place. Revenue lines have been cut by 20 per cent to 25 per cent or more, and they are not likely to come back from that level. It then becomes a matter of how to stabilize a business at that point.

If I could put my finger on one thing that could further contribute to the problem, something that requires more attention is the lack of availability of debtor-in-possession financing. We will have companies seeking protection and attempting to restructure. In the past, debtor-in-possession financing was almost a business that banks went into. It was a fairly lucrative business and one in which the lenders were super-secured, super-priority lenders.

Today, because of funding costs for banks and constraints in terms of how much they can lend, there is less available debtor-in-possession financing. That could mean then that companies will go directly into liquidation as opposed to restructuring. Both of our organizations are looking at that area, and we will discuss the matter with the banks and others to determine whether there are ways to try at least to create more capacity.

Senator Moore: I have a couple of questions. Mr. Halde, you mentioned in your brief the exit of foreign, non-deposit-taking, unregulated financial institutions, in particular Glitnir Bank. What are the other institutions? Are we talking about a number of them?

Mr. Halde: A number of them have substantially reduced their activity but I would not be able to quote a number given that it would be a guess only. A number of financial institutions have substantially reduced activity. When I say they left, they have left the market.

Senator Moore: What portion of the market did they represent?

Mr. Halde: It would be a guess. However, if I had to guess, I would say 10 per cent, 12 per cent or 15 per cent. Mr. Siegel may be able to help me here. A large chunk of the market is not as active as it used to be.

Mr. Siegel: Even before the crisis, bank lending was declining.

d'automobiles est un endroit où il est difficile d'obtenir du crédit. L'Alberta, où traditionnellement le crédit était facile d'accès, commence à vivre un resserrement. J'espère que cela répond à votre question.

Le sénateur Fox : Oui, merci.

M. Siegel : Pour ce qui est de savoir si la situation se détériorera avant de s'améliorer, je vous dirais qu'il est difficile de prédire ce qui va se passer. Nous nous préparons à observer un nombre encore plus important d'écarts en matière de crédit au cours des trois à six mois prochains, au fur et à mesure que les entreprises chercheront à s'adapter à la réduction de leurs recettes. Elles ont diminué de 20 à 25 p. 100 ou plus, et il est peu probable qu'elles retourneront à leur niveau antérieur. On doit alors trouver un moyen de stabiliser ces entreprises dans l'état où elles se trouvent.

Si je pouvais désigner une autre chose qui pourrait aggraver le problème et à laquelle on devrait prêter une plus grande attention, c'est le manque de financement du débiteur-exploitant. Certaines entreprises chercheront à se mettre sous la protection de la Loi sur la faillite et à se réorganiser. Dans le passé, les banques se lançaient presque dans le financement du débiteur-exploitant. C'était une activité plutôt lucrative où les prêteurs bénéficiaient d'une grande protection et étaient remboursés en priorité.

De nos jours, en raison du coût du financement pour les banques et des contraintes relatives aux sommes qu'elles peuvent prêter, le financement du débiteur-exploitant est plus difficile à obtenir. Par conséquent, il se peut que des propriétaires soient forcés de liquider leur entreprise plutôt que de la réorganiser. Nos deux organisations étudient cette question et nous en discuterons avec les banques ainsi que d'autres institutions financières afin de déterminer s'il existe des moyens qui nous permettraient d'essayer au moins d'accroître la capacité.

Le sénateur Moore : J'ai quelques questions à poser. Monsieur Halde, vous avez mentionné dans votre exposé le départ de banques étrangères, d'institutions financières n'acceptant pas de dépôt et d'entités non réglementées, en particulier la banque Glitnir. Quelles sont les autres institutions financières dont il est question? Y en a-t-il beaucoup?

M. Halde : Nombre d'entre elles ont considérablement réduit leurs activités, mais je ne pourrais vous donner un chiffre exact étant donné qu'il s'agirait seulement d'une hypothèse. Les activités d'un certain nombre d'institutions financières se sont considérablement ralenties. Lorsque je dis qu'elles sont parties, je veux dire qu'elles ont quitté le marché.

Le sénateur Moore : Quelle part du marché occupaient-elles?

M. Halde : Je ne peux que spéculer à ce sujet. Mais, si je devais avancer un chiffre, je dirais 10, 12 ou 15 p. 100. M. Siegel pourrait peut-être m'aider à répondre à cette question. Un important segment du marché n'est plus aussi actif qu'il l'était auparavant.

M. Siegel : Même avant la crise, les prêts bancaires avaient régressé.

Senator Moore: From traditional banks?

Mr. Siegel: Yes, traditional bank lending was declining. Instead, much of the market was securitization credit. Non-banks were providing that type of credit. There are two effects: As Mr. Halde has indicated, the securitization market is now not there. Some would estimate that the securitization market was as much as 40 per cent of the actual credit availability and banks were about 50 per cent. Within that market, foreign banks were providing some liquidity. I agree with Mr. Halde that we cannot but a dollar amount on it but we can give an order of size.

Senator Moore: Mr. Siegel, you mentioned that EDC has put \$4.2 billion into the auto sector. Is that correct?

Mr. Siegel: Yes; It is a combination of receivables insurance; we have been insuring sales by parts makers and toolers to the original equipment manufacturers, OEMs — Chrysler, Ford, Toyota, Honda et cetera — and we have been lending to those players, also.

Senator Moore: Does that lending cover the rental car aspect of those businesses?

Mr. Siegel: No, it is for the production of vehicles, not rental cars. However, we have one insurance obligation that supported the privatization or the sale of Hertz, which was and continues to be a big consumer of cars. We were involved in that transaction about three years ago. Generally, it is more in the production of the cars, as opposed to the sales side.

Senator Moore: I think the auto industry has asked for a new program whereby people would receive \$3,500 if they traded in their vehicle. Are you the agency to look after that and, if not, who would? How do you protect against me buying a junker for \$500, and then coming in for the money?

Mr. Halde: I missed that question.

Senator Moore: It has been reported that the industry has suggested a new program whereby consumers can turn in their old cars and receive a \$3,500 credit toward the purchase of a new car.

Mr. Halde: I honestly cannot comment on that item. Let me talk about the car business for a second because we are heavily involved with the \$12 billion that was announced for the Canadian Secured Credit Facility, CSCF, program.

Up to August 2007, the captives, the General Motors Acceptance Corporations, GMACs, of the world, were able to lease a car and then, every couple of months, bundle all those leases in the market with securitization and be paid immediately.

Le sénateur Moore : Les prêts accordés par des banques traditionnelles?

M. Siegel : Oui, les banques traditionnelles avaient restreint leurs prêts. La majeure partie du marché du crédit reposait sur la titrisation que fournissaient des institutions non bancaires. Cette situation a deux conséquences : comme l'a indiqué M. Halde, le marché de la titrisation a maintenant disparu. Certains pensent qu'il représentait jusqu'à 40 p. 100 du crédit disponible, alors que les banques en fournissaient 50 p. 100. Dans ce marché, les banques étrangères apportaient des liquidités. Je suis d'accord avec M. Halde. Nous ne pouvons pas chiffrer exactement ce montant, mais nous pouvons vous donner un ordre de grandeur.

Le sénateur Moore : Monsieur Siegel, vous avez mentionné qu'EDC avait investi 4,2 milliards de dollars dans le secteur de l'automobile. Est-ce exact?

M. Siegel : Oui. Il s'agit d'une combinaison de services d'assurance comptes débiteurs. Nous assurons les ventes effectuées par les fournisseurs de pièces automobile et les équipementiers auprès des fabricants d'équipement d'origine, c'est-à-dire Chrysler, Ford, Toyota, Honda, ainsi de suite. Nous accordons également des prêts à ces joueurs.

Le sénateur Moore : Est-ce que les prêts s'étendent aux activités de location de voitures de ces entreprises?

M. Siegel : Non. Les prêts servent à financer la production, et non la location, de voitures. Toutefois, nous avons une obligation d'assurance à honorer pour ce qui est de la privatisation ou de la vente de Hertz, qui demeure un gros consommateur de voitures. Nous nous sommes occupés de la transaction il y a environ trois ans. En règle générale, les prêts visent surtout la production et non la vente de voitures.

Le sénateur Moore : L'industrie de l'automobile a demandé que l'on mette sur pied un nouveau programme dans le cadre duquel les gens recevraient 3 500 \$ s'ils échangent leur véhicule usagé contre un véhicule neuf. Est-ce votre organisme qui administrerait ce programme? Si non, qui en serait responsable? Comment ferait-on pour éviter qu'une personne achète une vieille voiture pour 500 \$ et réclame ensuite la subvention?

M. Halde : Je n'ai pas bien saisi la question.

Le sénateur Moore : L'industrie a proposé la mise sur pied d'un nouveau programme qui permettrait aux consommateurs qui échangent leur voiture usagée contre un véhicule neuf de recevoir un crédit de 3 500 \$.

M. Halde : Je ne peux faire de commentaires là-dessus. Toutefois, je peux vous dire quelques mots au sujet de l'industrie de l'automobile, car nous jouons un rôle déterminant dans la FCCG, la Facilité canadienne de crédit garanti, qui est dotée d'un montant de 12 milliards de dollars.

Jusqu'en août 2007, les sociétés captives, les General Motors Acceptance Corporations, les GMAC de ce monde, pouvaient louer des voitures et, tous les deux ou trois mois, regrouper les contrats de location dans le cadre d'opérations de titrisation et être payées immédiatement.

That market dried up, which means that, for the last year and a half, there has been an enormous strain on their capital because they have to wait for the cash flow of all those leases to come in. We are trying to address with the CSCF an attempt to restart the auto loans and auto leasing securitization market by recreating the asset-based securities that used to be there. We will be the initial purchaser in an attempt to restart the purchase of cars.

As soon as the captives know that we will buy the paper, then they will be able to push more on the lending and leasing end. Right now, it would be difficult to try to lease or ask for a loan for a car, unless an individual's credit is exceptional.

The Chair: What is that acronym you are using?

Mr. Halde: CSCF is the Canadian Secured Credit Facility. It is part of the budget; part of the extraordinary framework.

Senator Moore: I recently read in the financial papers about the concern that manufacturers built a lot of cars, leased them and entered this securitization you are talking about. The cars are now coming back and their value is reduced by 20 per cent or 30 per cent. There will be a huge deficit. Has that deficit been taken into account?

Mr. Halde: Yes, it is called the "residual risk." It is a large issue.

Senator Moore: There are probably hundreds of thousands of vehicles on lease.

Mr. Halde: Yes; the lease is structured for a relatively low monthly payment based on the assumption that the car will be worth X at the end of the lease and, if it is not, then they must absorb that difference.

Senator Moore: Who is filling in gap?

Mr. Halde: That is part of the challenge of restarting the asset-based security, ABS, market. I have a meeting in 25 minutes to address that exact issue; namely, how we will restart the asset-based security market with safer assumptions than in the past and reduce the residual risk.

The Chair: Will you be prepared to come back and tell us the answer?

Mr. Halde: Yes, I would be happy to do so.

Senator Moore: I have one more question.

The Chair: I know that some of our members will be called away shortly. Make it quick.

Senator Moore: Yesterday, we heard from our witnesses that the banks — and I will put these two gentlemen under the umbrella — have not adjusted their profiling to take into account the current business and economic situations.

Have you heard that comment or have you taken that issue into consideration? Have you done anything about it?

Or, le marché de la titrisation s'est asséché, ce qui veut dire que, depuis un an et demi, le capital de ces entreprises est soumis à d'énormes pressions, l'argent provenant des contrats de location se faisant attendre. Nous essayons, par l'entremise de la FCCG, de donner un nouvel élan au marché de la titrisation de prêts automobile et de location d'autos en encourageant l'achat de titres adossés à des actifs garantis. Nous allons tenter, comme acheteur principal, de relancer la vente de voitures.

Les sociétés captives seront en mesure, dès que nous commencerons à acheter des titres, à faire plus côté prêts et location. À l'heure actuelle, il est difficile pour une personne de louer une voiture ou d'obtenir un prêt automobile, sauf si elle jouit d'une bonne cote de solvabilité.

Le président : Pouvez-vous répéter l'acronyme?

M. Halde : La FCCG, la Facilité canadienne de crédit garanti. Cela fait partie du budget, du cadre de financement exceptionnel.

Le sénateur Moore : D'après certains articles parus récemment dans la presse financière, les fabricants ont construit et loué beaucoup de voitures par le biais des opérations de titrisation que vous venez de mentionner. Or, la valeur des voitures qui sont maintenant retournées aux fabricants a chuté de 20 ou de 30 p. 100. Il s'agit d'un déficit énorme. En a-t-on tenu compte?

M. Halde : Oui. C'est ce que l'on appelle un « risque résiduel ». C'est un problème majeur.

Le sénateur Moore : Il y a probablement des centaines de milliers de véhicules qui sont loués.

M. Halde : Oui. Le contrat de location prévoit un paiement mensuel relativement bas en partant du principe que la voiture vaudra tant à la fin de la location. Si ce n'est pas le cas, ils doivent absorber la différence.

Le sénateur Moore : Qui va combler cet écart?

M. Halde : C'est là un des défis que pose la relance du marché des titres adossés à des actifs garantis. Je dois assister, dans une vingtaine de minutes, à une réunion qui porte justement sur cette question, soit les mesures que nous devons prendre pour, d'une part, réactiver le marché des titres adossés à des actifs garantis en se fondant sur des hypothèses plus solides et, d'autre part, réduire le risque résiduel.

Le président : Allez-vous revenir nous voir pour nous faire part des résultats de votre rencontre?

M. Halde : Avec plaisir.

Le sénateur Moore : J'ai une autre question à poser.

Le président : Certains de nos membres devront bientôt quitter la salle. Soyez bref.

Le sénateur Moore : Hier, les témoins que nous avons entendus ont laissé entendre que les banques — et je vais inclure ces deux organismes dans le groupe — n'ont pas modifié leurs exigences en vue de tenir compte du contexte économique actuel.

Avez-vous entendu ce commentaire, ou avez-vous pris ce facteur en considération? Avez-vous adopté des mesures à cet égard?

The Chair: You are talking about risk.

Senator Moore: Yes.

Mr. Halde: We have kept our risk standards, in the sense that we are willing to go up to this level of risk, and we know what that risk level will generate in terms of forecast in loss rates and, ultimately, in losses. The credit-worthiness of what we are seeing has deteriorated. Therefore, there are situations where, unfortunately, we have to say, you have to get a bit of equity if we are to help.

Senator Moore: You are sticking to your original profile requirements, tempered a bit. However, you are saying that you cannot just loosen the floodgate; you must act responsibly, of course.

Mr. Halde: In good times, we strive to make a small return on equity. We take a lot of risks — much higher risks than the traditional financial institution — for a small return. We price for risk appropriately.

As we will find out in the coming year, that risk will probably come and hit us. We have not tightened our standards, which is a different situation than most others. We are staying where we were.

The Chair: Senator Gerstein says his question has been asked by Senator Moore, so we will have to wait for his maiden question on this committee.

Senator Eyton: There are many things I want to inquire about but I will ask about a few. EDC has \$350 million in new capital. In what form does that come?

Mr. Halde: The government buys shares of Business Development Bank of Canada, BDC.

Senator Eyton: Therefore it is permanent capital.

In various ways you have alluded to leverage. What does that \$350 million add in terms of additional capacity for you to make credit available?

Mr. Halde: The Treasury Board guidelines state we can lend \$10 for every dollar of capital, if it is term lending; \$4 to \$1 if the lending is subordinate investing, which is quasi-equity; and we can only invest \$1 in equity per \$1 capital.

Mr. Siegel: In our case, it varies. It depends on the product because insurance is capital non-intensive, and lending is capital intensive. We currently operate on a three-to-one ratio on our lending. We can extend that a bit further but, obviously, the insurance operates on a huge multiple to that. If we take the \$350 million and apply it to writing receivables and insurance, we could write \$6 billion or \$8 billion worth of additional insurance.

From a lending perspective it would equate more to \$1 billion or \$1.5 billion, depending on the credit rating of the entities we are underwriting.

Le président : Vous parlez du risque.

Le sénateur Moore : Oui.

M. Halde : Nous avons maintenu les normes relatives au risque que nous appliquons. Nous sommes prêts à rehausser le seuil de risque, car nous savons ce que ce seuil va générer en termes de prévisions en matière de coefficient de perte et, en bout de ligne, de pertes. La solvabilité des entreprises s'est détériorée. Par conséquent, nous sommes malheureusement obligés de dire, dans certains cas, qu'elles doivent renflouer un peu leurs actifs si elles veulent notre aide.

Le sénateur Moore : Vous maintenez vos exigences initiales, tout en assouplissant un peu les règles. Toutefois, vous dites que vous ne pouvez pas tout simplement ouvrir les vannes. Vous devez agir de manière responsable.

M. Halde : En période de prospérité, nous essayons de réaliser des profits modestes. Nous prenons beaucoup de risques — beaucoup plus que ne le font les institutions financières traditionnelles — en vue de réaliser des profits modestes. Nous chiffons les risques de manière appropriée.

Nous allons probablement, au cours de la prochaine année, être durement touchés par la situation. Nous n'avons pas resserré nos normes comme l'ont fait la plupart des autres institutions. Nous les avons maintenues.

Le président : Le sénateur Gerstein dit que le sénateur Moore a déjà posé la question qui l'intéressait. Il devra donc attendre avant de faire sa première intervention.

Le sénateur Eyton : Je voudrais aborder plusieurs points, mais je vais uniquement me concentrer sur certains d'entre eux. EDC a reçu 350 millions de dollars d'argent neuf. Sous quelle forme?

M. Halde : Le gouvernement achète des parts de la Banque de développement du Canada, la BDC.

Le sénateur Eyton : Il s'agit donc de capital permanent.

Vous avez fait allusion, à divers égards, à l'effet de levier. Comment ce 350 millions de dollars va-t-il vous permettre de faciliter l'accès au crédit?

M. Halde : D'après les lignes directrices du Conseil du Trésor, nous pouvons consentir un prêt de 10 \$ pour chaque dollar de capital, s'il s'agit d'un prêt à terme; de 4 \$ pour chaque dollar investi, s'il s'agit d'un prêt subordonné, ce qui équivaut à du quasi-capital; et un prêt de un dollar seulement pour chaque dollar de capital réuni.

M. Siegel : Dans notre cas, les règles varient en fonction du produit, car l'assurance n'est pas considérée comme une activité à forte intensité de capital, alors que le prêt, lui, l'est. À l'heure actuelle, le ratio-prêt est de trois pour un. Nous pouvons l'augmenter un peu, mais l'appui donné sous forme d'assurance est, bien sûr, nettement plus élevé. Si les 350 millions de dollars sont appliqués à l'assurance comptes débiteurs, nous pourrions offrir pour 6 ou 8 milliards de plus d'assurance additionnelle.

Côté prêts, cela représente un milliard ou 1,5 milliard de dollars, selon la cote de solvabilité des entités assurées.

Senator Eyton: I understood you to talk about \$10 billion in capital and another \$58 billion.

Mr. Siegel: Yes, the \$10 billion is supporting \$30 billion in loans and \$28 billion in contingent liabilities. That gives you an idea of the leverage.

Senator Eyton: You talked about your \$350 million and you proudly stated that \$200 million of that was already gone. First, that spending seems to be quick. Second, how did it go out that quickly?

Mr. Halde: We made the request. We issued the shares. The board approved the issuance of the shares and the Bank of Canada bought the shares through, I guess, the Ministry of Industry.

Mr. Siegel: He was thinking that you have used it up.

Senator Eyton: You have used \$200 million of \$350 million.

Mr. Halde: I said we put it to good use. We are in the midst of lending it as we speak.

Senator Eyton: Is that lending in the three categories you talked about?

Mr. Halde: That is right.

Senator Eyton: It was the dollar-for-dollar ratio as well?

Mr. Halde: That is right.

Senator Eyton: I am always curious about process. I am thinking about the pipeline. Who comes in to see you? Who takes the lead in initiating the loan? For example, does the SME walk through the door with their bank and say they need additional financing, and then you work in a partnership? Is it more that someone comes to you originally? I think that was your old standard and may not be the case now. Can you describe the process and how long it takes you to process a loan?

Mr. Halde: We acquire loans in three ways. First, we have 600 account managers that call on companies to tell them what we do so that they are aware of BDC.

Second, people call because they have heard of BDC in some fashion.

Third, under the Business Credit Availability Program, we hope we will see a lot more referrals from financial institutions. One thing we ask financial institutions is, if they decline the client but they think the business is good but a bit beyond their risk appetite, please tell that client to contact BDC because we will try to look after that client.

Senator Eyton: Do you have a history in that area?

Le sénateur Eyton : Vous avez parlé, si je ne m'abuse, de 10 milliards de dollars de liquidités, et d'un autre montant de 58 milliards.

M. Siegel : Oui, le 10 milliards sera affecté au programme de prêts de 30 milliards de dollars, et le montant de 28 milliards sera affecté au passif éventuel. Cela vous donne une idée de l'effet de levier que nous avons.

Le sénateur Eyton : Vous avez dit, en parlant des 350 millions de dollars que vous avez reçus, que 200 millions de dollars avaient déjà été dépensés. D'abord, je trouve que ces fonds sont partis très vite. Ensuite, comment expliquez-vous cela?

M. Halde : C'est nous qui en avons fait la demande. Nous avons émis des actions. Le conseil a approuvé l'émission d'actions, et la Banque du Canada les a achetées par l'entremise, je suppose, du ministère de l'Industrie.

M. Siegel : Il veut dire que vous avez déjà utilisé les fonds.

Le sénateur Eyton : Sur les 350 millions que vous avez reçus, vous en avez déjà dépensés 200 millions.

M. Halde : J'ai dit que nous avons utilisé l'argent à bon escient. Nous sommes en train d'accorder des prêts.

Le sénateur Eyton : Est-ce que ces prêts sont accordés dans les trois secteurs d'activité que vous avez mentionnés?

M. Oui.

Le sénateur Eyton : Même pour le ratio-prêt un pour un?

M. Oui.

Le sénateur Eyton : Je me pose toujours des questions au sujet du processus, de la marche à suivre. Qui sont vos clients? Qui fait les premiers pas quand il est question d'un prêt? Par exemple, est-ce que la PME rencontre les représentants de la banque avec qui elle fait affaire et leur dit, nous avons besoin de financement additionnel, et ensuite vous travaillez ensemble? Est-ce plus souvent l'emprunteur qui vient vous voir dans un premier temps? Les choses aujourd'hui ne se passent peut-être plus de la même façon. Pouvez-vous nous décrire ce processus, nous dire combien de temps il faut pour traiter une demande de prêt?

M. Halde : Nous consentons des prêts de trois façons. D'abord, nous avons 600 directeurs et directrices de comptes qui communiquent avec les entreprises et qui les informent des services qu'offre la BDC.

Ensuite, les gens communiquent avec nous parce qu'ils ont entendu parler de la Banque de développement du Canada.

Enfin, nous espérons accroître notre clientèle dans le cadre du Programme de crédit aux entreprises, grâce à l'aide des institutions financières. En effet, nous leur demandons de diriger vers nos bureaux les entreprises à qui elles refusent d'accorder un prêt parce qu'elles présentent un risque trop élevé, mais qui pourraient constituer une bonne affaire, car nous allons essayer de nous occuper d'elles.

Le sénateur Eyton : Avez-vous des chiffres qui le démontrent?

Mr. Halde: Yes; I mentioned in my remarks that year-to-date this year we have had 15,000 contacts with people from financial institutions. One of our VPs in Calgary talked to one of their VPs in Calgary, which we put on record, and that talk resulted in 1,200 referrals. I hope that in this coming year, those referrals it will be expanded upon considerably.

Senator Eyton: Those referrals would translate into how many loans?

Mr. Halde: There is probably a 30 per cent to 40 per cent conversion rate from a referral to making the loan.

Senator Eyton: The key question is, in these trying times, how quickly do you take to process? I will tell you candidly that in the past, BDC has been known to be slow in processing a loan and extending credit.

Mr. Halde: That might have been the past. We have now put on standards depending on the complexity of the loan. If it is a small loan, we are talking days. If it is a large loan we are talking three weeks. We are not talking months, as we were.

Senator Eyton: That is excellent. What about EDC?

Mr. Siegel: I will talk about the process issue. As to the origination, EDC runs an account management model so it can come through our account managers in the field, both domestically and internationally, because we also underwrite international loans and we are in foreign countries as well. Clients come in through financial institutions or through somebody such as BDC.

As to the speed, it depends upon the type of transaction. When we make small business loans in guarantee with the banks, we use a decision-support model; we use a Moody's risk calculation model, and the bank can qualify it themselves by obtaining the credit rating; we only run it through the model. That calculation takes a matter of a day. The documentation is already agreed upon.

At the larger end, we have gone through an expense in the last year applying lien methodology to our loans process. We have standards as well. For large loan syndications now, if it is straightforward, we have a standard that within 14 business days we fund. We go straight from origination to fund. It cascades down if it is more complicated. We have had an 82 per cent increase in productivity in issuing term sheets and a 61 per cent productivity increase in issuing offers. Industry standard times are faster.

The Chair: I am sorry to interrupt the witness, but we are 15 minutes over our time and some of our senators must leave.

M. Halde: J'ai dit dans ma déclaration que nous avons, cette année, établi 15 000 contacts avec les institutions financières. Un de nos vice-présidents, à Calgary, a discuté avec un de leurs vice-présidents, basé dans la même ville, ce qui a donné lieu à 1 200 références. J'espère que ce chiffre va augmenter de façon considérable au cours de la prochaine année.

Le sénateur Eyton: Et ces référencements se sont traduits par combien de prêts?

M. Halde: Entre 30 et 40 p. 100 des référencements ont donné lieu à des prêts.

Le sénateur Eyton: Combien de temps vous faut-il pour traiter une demande en cette période difficile? Je vous dirai candidement que, dans le passé, on a dénoncé la lenteur dont faisait preuve la BDC au chapitre du traitement des prêts et de l'octroi de crédits.

M. Halde: C'était peut-être vrai dans le passé. Nous avons mis en place des normes de traitement qui tiennent compte de complexité du prêt. Dans le cas d'un prêt modeste, la demande va être examinée en quelques jours. Dans le cas d'un prêt important, la demande va être examinée en trois semaines. Il n'est plus question ici de mois, comme dans le passé.

Le sénateur Eyton: Excellent. Et qu'en est-il d'Exportation et développement Canada?

M. Siegel: Concernant le processus, EDC s'appuie sur un modèle de gestion des comptes, ce qui veut dire que la demande peut être présentée aux directeurs des comptes, aussi bien à l'échelle nationale qu'internationale, parce que nous accordons également des prêts internationaux et que nous avons des bureaux à l'étranger. Les clients nous sont envoyés par les institutions financières ou une autre entité comme la BDC.

Pour ce qui est du délai de traitement des demandes, cela dépend du type de transaction. Lorsque nous consentons aux petites entreprises des prêts également garantis par les banques, nous nous appuyons sur un modèle décisionnel. Nous utilisons aussi un modèle de calcul du risque établi par Moody. La banque peut évaluer le risque en obtenant la cote de solvabilité du client. Nous ne faisons qu'appliquer le modèle. Il suffit d'un jour pour effectuer le calcul. Les documents sont déjà prêts.

Par ailleurs, nous avons, l'an dernier, mis sur pied une structure de prêt portant privilège. Nous avons également mis en place des normes. Pour les syndications de prêts importants, les règles sont simples : nous accordons le prêt dans un délai de 14 jours ouvrables. Nous nous occupons de tout, depuis le montage jusqu'à l'octroi du prêt. Le délai est plus long si le dossier est plus complexe. Nous avons observé une augmentation de la productivité de 82 p. 100 au chapitre de la préparation des feuilles de modalités de prêt, et de 66 p. 100 au chapitre de la préparation des offres. Le traitement au sein de l'industrie se fait plus rapidement.

Le président: Je suis désolé de vous interrompre, mais nous avons pris 15 minutes de plus et certains sénateurs doivent nous quitter.

I want to thank you, Mr. Halde and Mr. Siegel, for crisp, interesting and helpful presentations. I am sure we will be talking in similar forums in the future. We wish you the best of luck in accomplishing what you hope to.

By way of introduction, let me say the following.

[Translation]

In part two of this morning's meeting, we will examine access to business credit, this time, from the perspective of credit suppliers.

[English]

Survey and anecdotal evidence indicate that at least some businesses find it increasingly difficult to access credit. The available statistical evidence suggests Canada's banking system and its relevant government agencies have increased the total supply of credit in the Canadian economy.

With that context in mind, we are now pleased to have before us from the Canadian Bankers Association, Nancy Hughes Anthony, President and Chief Executive Officer; Terry Campbell, Vice-President of Policy; and Darren Hannah, Director of Banking Operations.

Welcome. Thank you for coming. Please do not take it personally that half the committee has suddenly vanished. Apparently the Liberal Party needs to meet to decide certain questions of importance, but we are relieved that Senator Goldstein has elected to stay, because if he went we would not be able to continue with the meeting. Senator Fox is still here as well.

Senator Fox: Yes, but, unfortunately, I will be leaving.

Senator Goldstein: Senator Massicotte is staying, too.

The Chair: Senator Massicotte is here, too. Thank you, gentlemen, for staying.

With that apology, I will turn it over to you, Ms. Anthony. If you have a statement, please give it to us. We will have many questions.

Nancy Hughes Anthony, President and Chief Executive Officer, Canadian Bankers Association: We have also provided to the clerk some documentation.

[Translation]

I trust that you have already received an information package.

[English]

It includes a set of opening remarks but, in view of the time, I will be brief and hit the highlights.

Je tiens à vous remercier, monsieur Halde et monsieur Siegel. Vos exposés étaient clairs, intéressants et utiles. Je suis certain que nous aurons l'occasion de nous rencontrer de nouveau. Nous espérons que vous serez en mesure d'atteindre les objectifs que vous vous êtes fixés.

Permettez-moi d'ajouter ceci, en guise d'introduction.

[Français]

La deuxième partie de notre rencontre ce matin touche l'accès des entreprises au crédit, cette fois-ci, du point de vue des fournisseurs du crédit.

[Traduction]

Les enquêtes et les données empiriques révèlent que certaines entreprises, à tout le moins, éprouvent de plus en plus de difficultés à obtenir du crédit. Les statistiques indiquent que le système bancaire canadien et les autorités gouvernementales compétentes ont augmenté le crédit total offert sur le marché canadien.

Cela dit, nous sommes heureux d'accueillir les représentants de l'Association des banquiers canadiens : Nancy Hughes Anthony, présidente et chef de la direction; Terry Campbell, vice-président, Politiques; et Darren Hannah, directeur, Opérations bancaires.

Bienvenue à tous et merci d'être venus. Ne vous sentez pas personnellement visés si vous constatez que la moitié des membres du comité ont soudainement quitté la salle. Le Parti libéral, semble-t-il, doit se réunir pour régler certaines questions importantes. Toutefois, nous sommes heureux que le sénateur Goldstein ait choisi de rester, car autrement, nous n'aurions pas été en mesure de poursuivre la réunion. Le sénateur Fox est également ici.

Le sénateur Fox : Oui, mais malheureusement, je dois quitter bientôt.

Le sénateur Goldstein : Le sénateur Massicotte va lui aussi rester.

Le président : Le sénateur Massicotte va rester. Merci, messieurs.

Je vais maintenant vous céder la parole, madame Anthony. Vous avez peut-être une déclaration à faire. Nous avons beaucoup de questions à vous poser.

Nancy Hughes Anthony, présidente et chef de la direction, Association des banquiers canadiens : Nous avons fourni de la documentation au greffier.

[Français]

Une pochette d'information, que j'espère, vous avez obtenu.

[Traduction]

Elle comprend notre déclaration préliminaire. Comme il ne reste pas beaucoup de temps, je vais m'en tenir aux points saillants.

[Translation]

First of all, I would like to quote some figures on the banks' contribution to the Canadian economy. In terms of jobs, banks and their subsidiaries employ 250,000 Canadians, up 16 per cent from a decade ago.

Furthermore, most Canadians own shares in Canadian banks, either directly or indirectly through the Canada Pension Plan or a common investment fund. In terms of taxes, banks paid nearly \$9 billion in taxes to various levels of governments in Canada last year.

[English]

Banks make an important contribution to our economy and I am sure that this committee understands that contribution. However, the real message today is that Canadians need to continue to have confidence in their banking sector. When we reflect on the turmoil in the global financial system, it is important to note that the turmoil did not originate in Canada. Banks in Canada have largely avoided the difficulties that banks around the world now face but Canadian banks are not immune. They have had no need for direct government intervention which, obviously, has been needed in many countries in the world.

Why is that? I think most observers will point to four particular factors. I will summarize them briefly. First, we have a national system of banking with well-diversified banks. Second, our banks are among the best capitalized in the world. Strengthening capital levels with new capital being raised from investors in the marketplace is remarkable. You do not see that in any other place but Canada these days.

Third, Canada's banks are prudent and well-managed. We have a strong regulatory system. We are regulated by the Office of the Superintendent of Financial Institutions and also by the Financial Consumer Agency of Canada.

The fourth factor is that Canada's mortgage market is different from the United States. By far, the majority of mortgage loans in Canada are prime rate mortgages. We did not enter the subprime problem experienced in the United States. The good news is that our mortgage arrears remain very, very low in Canada.

Each of these attributes of the Canadian banking system has served us well through difficult times. A strong and stable banking system is essential to helping Canada come through these tough economic times.

[Français]

D'entrée de jeu, j'aimerais souligner quelques statistiques sur la contribution des banques à l'économie canadienne. En terme d'emplois, les banques et leurs filiales comptent 250 000 employés canadiens, soit 16 p.cent de plus qu'il y a dix ans.

De plus, la plupart des Canadiens sont des actionnaires des banques canadiennes, soit directement ou par intermédiaire du Régime de pension du Canada ou dans un fonds commun de placement. Lorsqu'on parle d'impôt, les banques ont versé près de neuf milliards de dollars aux gouvernements du Canada l'an dernier.

[Traduction]

Les banques contribuent pour beaucoup à l'économie canadienne, et je suis certaine que les membres du comité en sont conscients. Toutefois, le véritable message que l'on veut faire entendre aujourd'hui, c'est que les Canadiens doivent continuer de faire confiance au secteur bancaire. Lorsque nous réfléchissons à la tourmente qui agite le système financier mondial, il importe de ne pas oublier que cette crise n'a pas pris naissance au Canada. Les banques au Canada ont largement évité les difficultés auxquelles d'autres banques du monde font actuellement face. Toutefois, les banques canadiennes ne sont pas à l'abri de ces difficultés. Elles n'ont pas besoin d'une aide directe du gouvernement, aide qui a manifestement été nécessaire dans de nombreux autres pays.

Pourquoi en est-il ainsi? La plupart des observateurs font état de quatre raisons. Je vais les résumer brièvement. Premièrement, le Canada possède un système bancaire bien diversifié. Deuxièmement, les banques du Canada figurent parmi les mieux capitalisées du monde. Elles ont accru leurs niveaux de fonds propres grâce aux nouveaux fonds mobilisés auprès d'investisseurs dans le marché. Le Canada est le seul pays qui a été en mesure de faire une telle chose.

Troisièmement, les banques du Canada sont prudentes et bien gérées. Notre système de réglementation est solide. Nous sommes réglementés par le Bureau du surintendant des institutions financières et par l'Agence de la consommation en matière financière du Canada.

Quatrièmement, le marché hypothécaire du Canada est différent de celui des États-Unis. La majorité des prêts hypothécaires sont de qualité. Nous n'éprouvons pas les mêmes difficultés découlant des prêts hypothécaires à risque élevé qui sont au cœur du problème aux États-Unis. Enfin, les prêts hypothécaires en souffrance demeurent très faibles au Canada.

Chacun de ces attributs nous a bien servi en ces temps difficiles. Nous devons compter sur un système bancaire solide et stable si nous voulons aider le Canada à traverser la crise économique à laquelle nous faisons face.

[Translation]

What does this all mean for Canada and Canadians? It means that contrary to many other countries, Canadian taxpayers have not had to prop up or inject capital into their financial institutions and have not had to set up public entities to buy up toxic assets.

[English]

One program that the banks, and many financial institutions, not only banks, are taking advantage of is the Insured Mortgage Purchase Program. Under this program, banks, on an auction basis, provide CMHC-guaranteed mortgages through CMHC, and the government subsequently purchases those mortgages and, by the way, charges for them on commercial terms and makes a bit of money for the Canadian taxpayer. That program has proved to be extremely useful from a liquidity point of view. It allows the banks then to make sure they have sufficient liquidity to lend in the mortgage market.

I now turn to the issue of credit, since I know credit is something this committee is concerned about. Let me assure you that our banks are continuing to lend to creditworthy customers. On the consumer side, the facts show, and these are Bank of Canada figures from January, consumer credit continues to grow. There is a 14-per-cent increase year over year. Bank financing of business is up almost 11 per cent year over year. That growth is well in excess of the rather moribund 4.2 per cent growth in financing by all providers.

I believe you discussed this issue with your previous witnesses. Banks are only about half of the business credit marketplace. In fact, they represent only about a quarter of the total financing marketplace. In your information kit is a backgrounder called Business Credit Available. There is a little pie chart with respect to business lending and it shows banks at about 56 per cent of the marketplace.

There has been a serious slowdown of business credit from non-bank sources of credit. Banks have been trying to fill this gap. Sometimes the gap has been caused by international banks leaving the marketplace; and sometimes it has been caused by situations like auto-leasing firms which, clearly, are not functioning the way they were in the past. However, banks cannot do it all.

For that reason, we were pleased to see the measures in the budget announced in Budget 2009 that provide more funding for BDC and EDC. The measures also extend EDC's mandate temporarily into the domestic market. This lending is complementary bank-to-bank lending and I am encouraged by the discussions that we are having to try to marshal all those resources to make credit available to creditworthy businesses.

[Français]

Qu'est-ce que tout cela signifie pour le Canada et les Canadiens? Cela signifie que contrairement à un si grand nombre d'autres pays, les contribuables canadiens n'ont pas eu à renflouer leurs institutions financières, n'ont pas eu à injecter de capital et n'ont pas eu à mettre sur pied des entités publiques pour acheter des éléments d'actifs toxiques.

[Traduction]

Parmi les mesures dont bénéficient les banques, et bien des institutions financières à vrai dire, je note le Programme d'achat de prêts hypothécaires assurés. Dans le cadre de ce programme, les banques offrent, par le truchement d'un encan, des hypothèques garanties par la SCHL que le gouvernement achète pour percevoir des intérêts aux taux du marché et réaliser ainsi des revenus au profit des contribuables canadiens. Ce programme s'est révélé très utile du point de vue des liquidités. Il permet en effet aux banques de s'assurer de compter sur les liquidités suffisantes pour prêter sur le marché hypothécaire.

Je vais maintenant vous parler de crédit, car je sais que c'est une question qui préoccupe votre comité. Permettez-moi de vous assurer que les banques continuent de prêter aux clients solvables. Dans le cas des consommateurs, les chiffres les plus récents de la Banque du Canada, soit ceux du mois de janvier, montrent que le crédit à la consommation continue de croître. Son taux d'augmentation annuel est de 14 p. 100. Le financement bancaire aux entreprises a pour sa part augmenté de près de 11 p. 100 en l'espace d'une année. Il s'agit d'un taux de croissance nettement supérieur au faible 4,2 p. 100 enregistré pour le financement provenant de l'ensemble des fournisseurs.

Je crois que vous avez abordé la question avec vos témoins précédents. Les banques ne détiennent qu'environ la moitié du marché du crédit aux entreprises. Elles occupent seulement le quart de l'ensemble du marché du financement. Vous trouverez dans votre trousse d'information une fiche de renseignement intitulée Disponibilité du crédit aux entreprises. Le petit diagramme à secteurs sur le crédit aux entreprises vous montre que les banques occupent environ 56 p. 100 de ce marché.

On note un sérieux ralentissement au chapitre du crédit aux entreprises offert par des fournisseurs non bancaires. Les banques s'efforcent de combler le vide ainsi créé. Ce vide fait parfois suite aux décisions de banques internationales qui choisissent de quitter le marché; en d'autres occasions, il est attribuable à des situations comme celles des sociétés de crédit bail-automobile qui, de toute évidence, n'arrivent pas à maintenir leur niveau d'activité. Cependant, les banques n'y arriveront pas à elles seules.

Nous nous sommes donc réjouis des mesures annoncées dans le budget de 2009 prévoyant du financement additionnel pour la BDC et EDC. Dans ce dernier cas, le mandat d'EDC a été temporairement élargi pour permettre une intervention sur le marché intérieur. Ces deux organismes fournissent des options de financement complémentaires au crédit bancaire et je suis fort encouragée par les discussions qui ont cours en vue de gérer toutes ces ressources de manière à rendre le crédit disponible aux entreprises solvables.

There is a new reality in the international credit marketplace. Certain types of credit, like commercial paper and the securitization market, are no longer functioning properly around the world. Others that are available are available at higher cost than has been in the past. That situation affects the bank's overall cost of borrowing and obviously has an impact as well on consumers.

Risk is another factor that affects the rate of interest on loans. We are in a recession. It has an impact on the creditworthiness of customers. Obviously, if the banks are prudent lenders they need to adjust their pricing to reflect this new risk reality. However, it is important to remember banks are open for business, and credit remains available for creditworthy customers.

In conclusion, I will go back to where I started. Canada's banks are strong and secure. Canadians remain confident in their banking system. Canada has a huge advantage right now that many countries do not have. Keeping that advantage will be crucial to the recovery of Canada's economy and to the long-term prosperity of Canadians.

Thank you, Mr. Chair. I would be happy, with my colleagues, to take any of your questions now.

[Translation]

Senator Massicotte: Thank you for joining us here today. The fundamental issue confronting us is whether or not credit is tight for businesses and for consumers. We are hearing about this situation from the people we know and much is being written in the newspapers. We learned yesterday of the surveys conducted by various organizations. Even the Bank of Canada is reporting that credit is tight.

You stated in your presentation that your association has seen an 11 per cent increase in lending by banks. You mentioned the Bank of Canada report. I have here the Bank of Canada's *Weekly Financial Statistics* for February 20, 2009 and I see that business bank loans increased by 4 per cent between January 2007 and January 2008. On a seasonally adjusted basis, the increase was 3 per cent.

However, I see here that in the column "Chartered bank foreign currency loans to residents", the reported increase is 80 per cent. That is an increase of \$21 billion, more or less. Exactly what kind of loans would these be?

Ms. Anthony: I do not have the report in front of me, Senator Massicotte. Therefore, I will ask my colleague Mr. Campbell to answer your question.

[English]

Terry Campbell, Vice-President, Policy, Canadian Bankers Association: The Bank of Canada data — and I have seen the same report that you have, senator — is a compendium of all sorts of credit available. It includes direct bank lending; bankers'

Il existe une nouvelle réalité dans le marché du crédit international. Certains types de crédit, comme le papier commercial et le marché de la titrisation, ne fonctionnent plus adéquatement à l'échelle planétaire. D'autres sont disponibles à un coût relativement plus élevé que par le passé. Cette situation influe sur le coût global d'emprunt des banques et a, par conséquent, un impact sur les consommateurs.

Le risque est un autre facteur qui affecte les taux que les banques fixent à l'égard de leurs prêts. Nous sommes en période de récession et cette situation a un impact sur la solvabilité des clients. En tant que prêteurs prudents, les banques doivent bien sûr ajuster leur tarification afin de tenir compte de cette nouvelle réalité en matière de risque. Toutefois, il est important de ne pas oublier que les banques sont ouvertes aux affaires, et que le crédit demeure disponible pour les clients solvables.

En conclusion, j'aimerais revenir sur ce que j'ai dit au départ. Les banques du Canada sont solides et sécuritaires. Les Canadiens demeurent confiants envers leur système bancaire. Il s'agit pour le Canada d'un important avantage dont bon nombre de pays ne disposent pas. Il sera crucial de conserver cet avantage pour assurer la reprise de l'économie du Canada et la prospérité à long terme des Canadiens.

Je vous remercie monsieur le président. Je répondrai maintenant volontiers à vos questions, avec l'aide de mes collègues.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Je vous remercie d'être avec nous aujourd'hui. La question fondamentale au départ est de savoir s'il y a un manque de crédit dans le marché pour les entreprises et les consommateurs. On entend beaucoup de commentaires de nos connaissances et on en parle beaucoup dans les journaux. On a vu les sondages hier de différentes organisations. Même la Banque du Canada dénote un manque de crédit.

Vous dites dans votre énoncé qu'il y a une augmentation de 11 p. 100 de votre côté. Vous faites référence au rapport de la Banque du Canada. J'ai le rapport de la Banque du Canada, le *Weekly Financial Statistics* du 20 février 2009 et je constate qu'il y a eu une augmentation 4 p. 100 de prêts bancaires aux entreprises de janvier 2007 à janvier 2008. Pour « Season adjusted », c'est une augmentation de 3 p. 100.

Cependant, je remarque qu'il y a une catégorie qui s'appelle « prêts en monnaies étrangères des banques à charte aux résidents » qui a augmenté de 80 p. 100. Grosso modo, 21 milliards de dollars, je crois. Quelle est cette catégorie? On parle de quoi?

Mme Anthony : Je n'ai pas le rapport devant moi, sénateur Massicotte, je vais demander à mon collègue Campbell de répondre à votre question.

[Traduction]

Terry Campbell, vice-président, Politiques, Association des banquiers canadiens : Les données de la Banque du Canada — et j'ai consulté le même rapport que vous, sénateur — proviennent d'une compilation de chiffres sur tous les types de crédit

acceptances; equities and so on; foreign dollar currency, which is lending to foreign clients and then translated into Canadian dollars; and so on. We have been tracking that data over the last several months: taking together all forms of credit and setting aside securities and equities, and so on. Over the last several months, for the bank side itself, taking together credit, foreign credits, bankers' acceptances, other forms of debt, it is up double digits.

What is happening, as I believe you have heard from your previous witnesses, is that in the non-bank side of the marketplace we are seeing a considerable pullback. Commercial paper is down, in terms of dollar volumes, a full 11 per cent. Some parts of the securitization market are not working at all. The general volume is down 17 per cent. Whether it is leasing companies or finance companies, venture capital companies or life insurance companies, we are seeing a pullback. In the IPO market, which is an area where there are funds, there were no IPOs in the last six months of 2008. In a whole bunch of funds we are seeing a pullback. As a result, clients will turn to us. We are trying to step up to the plate and fill gaps where we can. When we are only really a quarter of the marketplace for all financing, there is only so far we can go. That is why we are pleased to see some of the programs that the government has created through the budget.

Senator Massicotte: I am trying to understand. We all know the Bank of Canada as well as the Minister of Finance has pushed you hard to be more expansionary. I am trying to assess what issues are prominent. Take away what you call "chartered bank foreign currency loans to non-residents" — basically loans to Canadians in foreign currency — and look at only business loans, we have an increase of about \$6 billion or 3 per cent. Remove the significant reduction of securitization, which is down \$5 billion, and commercial papers, which are down \$2 billion or \$3 billion, and I suspect they are saying it is nearly kif-kif; in other words, the expansion credit you provided is approximately equal to the shortfall in the other two major categories.

Therefore, they come to the conclusion that there is a lack of liquidity. I presume that is what they are doing. They are saying to the chartered banks: There is a public interest in your institutions; get on with the job; provide more capital out there; and obviously we are suffering a recession. They are trying to incite you to lend. However, you do not want to take too much risk because investors invest in your company for the sake of improving returns.

How do you balance both public and shareholder interests at the same time?

disponibles. On y retrouve les prêts directs consentis par les banques; les acceptations bancaires; les droits sur l'actif et les formules semblables; les prêts en devises étrangères, qui sont consentis à des clients à l'étranger puis convertis en dollars canadiens. Nous assurons le suivi de ces données depuis plusieurs mois en compilant des chiffres sur toutes les formes de crédit et en mettant notamment de côté les titres et les droits sur l'actif. Au cours de cette période, si l'on tient compte des prêts directs, des prêts à l'étranger, des acceptations bancaires et des autres formes de dettes, on obtient un taux dans les deux chiffres pour les banques seulement.

Comme vous l'ont sans doute indiqué vos témoins précédents, nous constatons actuellement un recul considérable sur le marché du côté des institutions non bancaires. Le papier commercial accuse une baisse de pas moins de 11 p. 100 du point de vue de la valeur des échanges. Certains secteurs du marché de la titrisation sont complètement paralysés. Le volume général de transactions a chuté de 17 p. 100. Le ralentissement se fait ressentir tant pour les sociétés de crédit-bail ou de finance que pour les sociétés de capital de risque et les compagnies d'assurance-vie. Sur le marché des PAPE, un secteur où les fonds ne manquent pas, il n'y a eu aucune activité au cours des six derniers mois de 2008. Nous assistons à un recul pour un large éventail de fonds. Les consommateurs se tournent donc vers nous. Lorsque cela est possible, nous essayons d'intervenir et de combler les vides. Mais lorsque vous n'occupez en fait que le quart du marché pour l'ensemble des activités de financement, vos possibilités sont limitées. C'est pourquoi nous nous réjouissons de quelques-uns des programmes mis en place par le gouvernement dans le cadre du budget.

Le sénateur Massicotte : J'essaie de comprendre. Nous savons tous que la Banque du Canada et le ministre des Finances ont exercé de fortes pressions pour que vous adoptiez une approche davantage expansionniste. J'essaie de dégager les enjeux les plus déterminants. Si l'on exclut ce que vous appelez les prêts en monnaies étrangères des banques à charte aux résidents — soit essentiellement des prêts à des Canadiens en devises étrangères — et si l'on se concentre uniquement sur les prêts aux entreprises, on obtient une croissance d'environ 6 milliards de dollars, soit 3 p. 100. En soustrayant la réduction considérable au chapitre de la titrisation qui se chiffre à 5 milliards de dollars, et des papiers commerciaux, où la baisse se situe entre 2 et 3 milliards de dollars, je suppose que l'on doit conclure que vous arrivez à peu près kif-kif. Autrement dit, l'accroissement du crédit octroyé est à peu près égal aux pertes encourues dans les deux autres grandes catégories.

Ils en arrivent donc à la conclusion qu'il y a un manque de liquidités. Je présume que c'est ainsi que les choses se passent. On fait valoir aux banques à charte qu'elles sont des institutions d'intérêt public et qu'elles doivent faire le nécessaire pour mettre davantage de capitaux en circulation, alors même que nous sommes bien évidemment en pleine récession. On essaie de vous inciter à prêter. Vous ne voulez toutefois pas courir des risques indus, car les investisseurs vous confient leur argent en espérant pouvoir profiter de rendements améliorés.

Comment vous y prenez-vous pour concilier les intérêts du public et ceux des actionnaires?

Ms. Hughes Anthony: You have put your finger on the issue. We have to look around the world and see that Canada's banks are still standing. As I said, they are not immune. In first quarter reports, they are showing significant loan losses. However, they are standing, the doors are open and they are lending.

The best thing they can do is to continue to maintain principles of strong capital. Those principles allow them to exist when others have not been able to keep their heads above water. Prudent lending principles are also important. I know they want to stay their customers and come through this period of time. There have been other difficult and recessionary periods. This one is intense, sudden and deep.

They feel the best thing they can do is to continue to lend, but without changing prudent lending standards. Other measures will be helpful, including the cooperative programs with BDC and EDC. The figures speak for themselves. They are trying to fill a gap, but the gap is simply too big for the banks to fill on their own.

Senator Massicotte: The increase is 3 per cent. Is that increase adequate?

Ms. Hughes Anthony: I do not agree with your 3 per cent.

Senator Massicotte: I am looking at business loans only. Exclude the category of chartered bank foreign currency loans to residents, which is up by \$20 billion. Look at only the business loans for the Bank of Canada, which is up about \$6 billion. Seasonally-adjusted, that is about 3 per cent; non-seasonally adjusted, it is 4 per cent.

Ms. Hughes Anthony: I am not sure we can play with statistics and exclude foreign currency loans.

Mr. Campbell: When clients come to the bank looking for credit, it can be in a variety of forms. It can be to provide a commercial mortgage; a banker's acceptance guarantee; a straightforward loan; a foreign currency loan for a branch in the United States; funding for receivables on a leasing basis; et cetera.

When we looked at the Bank of Canada report — and I think the Bank of Canada does it this way as well — we have taken all those types of credit together as evidence of the array of credit we are providing. I think you are correct strictly on term lending. However, for all forms of credit, which our customers rely upon, the last report from the Bank of Canada in January shows an increase of about 11.3 per cent.

Mme Hughes Anthony : Vous avez mis le doigt sur le problème. Il faut regarder ce qui se passe ailleurs dans le monde et constater que les banques canadiennes sont toujours en opération. Comme je l'ai déjà indiqué, elles ne sont toutefois pas à l'abri de la récession. Les rapports du premier trimestre révèlent des pertes importantes au niveau des prêts. Cependant, les banques tiennent le coup, leurs portes demeurent ouvertes et elles continuent de prêter.

Le mieux à faire pour les banques, c'est de continuer à appliquer les principes d'une saine gestion des capitaux. Ce sont ces principes qui leur permettent de poursuivre leurs activités pendant que d'autres institutions sont incapables de se maintenir à flot. Il est également important de prêter de façon prudente. Elles tiennent à leurs clients et veulent émerger avec eux de cette période difficile. Ce n'est pas la première récession que nous vivons. Celle-ci est toutefois particulièrement intense, soudaine et accentuée.

Les banques estiment qu'il est préférable pour elles de continuer à consentir des prêts sans toutefois renoncer à leurs normes de prudence. D'autres mesures seront bénéfiques, y compris les programmes de coopération avec la BDC et EDC. Les chiffres sont fort éloquentes. Les banques essaient de combler un vide, mais celui-ci est tout simplement trop grand pour qu'elles y parviennent à elles seules.

Le sénateur Massicotte : La hausse est de 3 p. 100, est-ce suffisant?

Mme Hughes Anthony : Je ne suis pas d'accord avec votre 3 p. 100.

Le sénateur Massicotte : Je considère uniquement les prêts aux entreprises. Ne tenez pas compte de la catégorie des prêts en devises étrangères consentis par les banques à charte aux résidents, lesquels ont augmenté de 20 milliards de dollars. Considérez uniquement les prêts aux entreprises qui enregistrent une hausse d'environ 6 milliards de dollars. Cela donne une augmentation d'environ 3 p. 100, si on utilise le taux désaisonnalisé, et de 4 p. 100 avec le taux non désaisonnalisé.

Mme Hughes Anthony : Je ne suis pas certaine que l'on puisse jouer ainsi avec les statistiques et exclure les prêts en devises étrangères.

M. Campbell : Lorsqu'un client s'adresse à une banque pour obtenir du crédit, celui-ci peut prendre différentes formes. Il peut s'agir notamment d'une hypothèque commerciale; d'une garantie d'acceptation bancaire; d'un prêt direct; d'un prêt en devises étrangères pour une succursale aux États-Unis; ou de financement pour comptes débiteurs en formule bail.

Si vous examinez le rapport de la Banque du Canada — et je crois qu'elle fonctionne de la même manière — tous ces types de crédit ont été combinés pour montrer la gamme des services de crédit qui est offerte. Je crois que le taux que vous citez n'est valable que pour les prêts à terme. Mais pour l'ensemble des formes de crédit sur lesquelles nos clients comptent, le dernier rapport de la Banque du Canada rendu public en janvier indique une hausse d'environ 11,3 p. 100.

Senator Massicotte: I am looking at the February 20 report. That is why I asked what this category of chartered bank foreign currency loans is. If it is appropriate to remove that category —

Mr. Campbell: It is an important part.

Senator Massicotte: That is \$20 billion. The inclusion of that category is how they arrive at 10 per cent or 11 per cent. Otherwise they are stuck at 3 per cent or 4 per cent. If that is not Canadian loans, but loans to companies operating outside of Canada, public policy interests would say that is all good for the interests of those countries and those companies, but maybe it is not good for the interests of the Canadian public.

Ms. Hughes Anthony: If someone comes to a bank and says, I have an enterprise in China, Venezuela or the United States, and they want to conduct business in that currency, that is what banks do. I question the theory that we can take that category out of the equation.

Senator Massicotte: Maybe that is why it is in there.

Ms. Hughes Anthony: It also says to me, frankly, that maybe other institutions that are not in those countries are not offering those kinds of loans in that particular currency.

Mr. Campbell: The other thing to bear in mind, looking globally at a bank's business and the contribution it makes to the economy, is that banks make loans to make revenue. They make money on the spread. On the foreign side, a percentage of our net income is from offshore. I think it is in the high 20 per cent range. Bear in mind that taxes are paid here in Canada. Well over 85 per cent of the taxes are paid here, and the bulk of our employment is here. It is an important part of making the banks the successful, strong industries they are, but the benefits are largely resident in Canada.

It is hard to separate this form of revenue and say that it does not benefit Canada, but other forms of revenue do. I think all revenue benefits in large measure.

Senator Goldstein: I have two brief questions.

First, when you determine your statistics on increase of bank lending, is that physical dollars lent, line of credit increases or both?

Mr. Campbell: The statistics we tend to cite that are publicly available through the Bank of Canada are actual dollars. Authorizations typically are higher than that amount. As you know, certain amounts are authorized to a business or a consumer. The business or consumer will draw that amount down as needed. We do not have those statistics, but I think

Le sénateur Massicotte : Je parle du rapport du 20 février. C'est la raison pour laquelle je voulais savoir en quoi consistait cette catégorie des prêts en monnaies étrangères consentis par les banques à charte. S'il convient d'exclure cette catégorie...

M. Campbell : Il s'agit d'une composante importante.

Le sénateur Massicotte : Ces prêts se chiffrent à 20 milliards de dollars. C'est en incluant cette catégorie qu'on arrive à un taux de 10 ou 11 p. 100. Sans cela, on est limité à une augmentation de 3 ou 4 p. 100. S'il ne s'agit pas de prêts canadiens, mais bien de prêts à des entreprises faisant affaire à l'extérieur du pays, c'est peut-être très bénéfique pour les pays et les entreprises en question, mais cela ne sert pas nécessairement l'intérêt de la population canadienne.

Mme Hughes Anthony : Si un entrepreneur s'adresse à une banque en indiquant qu'il souhaite faire des affaires en Chine, au Venezuela ou aux États-Unis dans la devise du pays en question, c'est le rôle de la banque de lui prêter de l'argent. Je ne vois pas vraiment comment on peut soutenir que cette catégorie devrait être exclue de l'équation.

Le sénateur Massicotte : Peut-être qu'elle s'y trouve justement pour cette raison.

Mme Hughes Anthony : J'en conclus également qu'il est possible que d'autres institutions ne se trouvant pas dans ces pays n'offrent pas ce genre de prêts dans la devise en question.

M. Campbell : Si l'on considère de manière générale le fonctionnement des banques et leur contribution à l'économie, il ne faut pas perdre de vue que les banques consentent des prêts pour en tirer un revenu. Elles réalisent des bénéfices grâce à l'ensemble de leurs activités. Une partie de nos revenus nets nous viennent de l'étranger. Je crois que cela se rapproche des 30 p. 100. Il ne faut pas oublier que les impôts à ce titre sont payés ici même au Canada. Plus de 85 p. 100 de nos impôts sont payés au Canada et la plus grande partie de nos emplois sont ici. Cet aspect contribue grandement à la réussite et à la solidité des banques, mais c'est au Canada que les avantages se font principalement ressentir.

Il est donc difficile d'établir ce genre de distinction en soutenant que ces activités ne profitent pas au Canada, contrairement à d'autres formes de recettes. Je pense que tous les revenus rapportent à notre pays dans une large mesure.

Le sénateur Goldstein : J'ai deux brèves questions.

Premièrement, lorsque vous établissez vos statistiques sur l'augmentation des prêts bancaires, tenez-vous compte des sommes effectivement prêtées ou de l'accroissement des marges de crédit, ou bien des deux à la fois?

M. Campbell : En général, nous citons les statistiques sur les sommes prêtées que l'on peut obtenir auprès de la Banque du Canada. Les montants des autorisations de crédit sont habituellement plus élevés. Comme vous le savez, une certaine marge de crédit peut être octroyée à une entreprise ou à un client. L'entreprise ou le client a recours à cette marge suivant ses

authorizations would be higher than quoted by the Bank of Canada.

Senator Goldstein: That situation is probably true, but my concern relates to a question I am about to ask, which I think you have already answered. To what extent statistically are authorizations used at a higher level than in the past? What usage — to use your terminology — is being made of the availability within the line of credit?

That usage would be an indicator to us of the extent to which businesses must rely, and may rely more in the future, on borrowed funds.

Ms. Hughes Anthony: I do not believe that we have access to that kind of information, senator. I understand your point. We do not have the information.

Mr. Campbell: Authorizations can be an increased authorization for an existing customer or a new authorization for a customer who walks in the door. It would be challenging for us to separate that information.

I have one item anecdotally and also a fact. Factually, we have been tracking this situation now for several months, and month after month, lending is up. Some of that lending may be drawing down existing lines of credit, but in the nature of the market, much of that lending is new credit as well. Anecdotally, we talk to our lenders regularly. They tell us that they have new customers coming in the door. We look at those lenders case by case. They are open for business and I think a percentage of that lending is new business.

Senator Goldstein: On a totally different subject, what has been the evolution of your members' cost of funds over this period of time?

That is the name of the game. Similarly, with respect to EDC having more resources and having a domestic mandate now, in certain kinds of areas, particularly insurance, it will be extremely useful.

I heard about ten minutes of the testimony of the previous panel. I heard you encouraging them to move quickly and put this kind of measure in place. The cooperation has always been there. We will be able to marshal more resources to make it happen quicker.

I point out that changes in the Small Business Loans Act were proposed as well in the budget. Let us try to move on that change as well. There are changes to the maximum amount that can be claimed. There will be a cutback, I hope, in the amount of red tape and the amount of time it takes to process those kinds of situations.

All of this together, I hope, will move quickly enough so that we can have more credit flowing to credit-worthy businesses.

besoins. Nous n'avons pas de statistiques à ce sujet, mais j'aurais tendance à croire que les autorisations de crédit seraient supérieures aux montants indiqués par la Banque du Canada.

Le sénateur Goldstein : Vous avez probablement raison, mais je vais vous dire ce qui me préoccupe plus particulièrement, même si je crois que vous avez déjà répondu à une question à ce sujet. Dans quelle mesure les autorisations de crédit sont-elles utilisées dans une proportion plus élevée que par le passé? Quel usage — pour utiliser votre terminologie — fait-on des sommes disponibles en vertu d'une marge de crédit?

Ce taux d'utilisation pourrait nous indiquer dans quelle mesure les entreprises doivent s'en remettre davantage, ou devront le faire éventuellement, à des fonds empruntés.

Mme Hughes Anthony : Je ne crois pas que nous ayons accès à ce type de données, sénateur. Je vois où vous voulez en venir, mais nous n'avons pas cette information.

M. Campbell : Les autorisations de crédit peuvent être des augmentations accordées à un client existant ou une nouvelle marge octroyée à une personne qui se présente à la banque. Il serait très difficile pour nous de faire cette distinction.

Voilà déjà plusieurs mois que nous suivons la situation, et les prêts augmentent à chaque mois. Une partie de ces prêts sont peut-être obtenus en vertu d'une marge de crédit déjà accordée, mais compte tenu de la nature du marché, il s'agit, pour une bonne part, de nouveau crédit également. Par ailleurs, nous parlons régulièrement à nos institutions prêteuses. Elles nous disent que de nouveaux clients s'adressent à elles. Nous examinons la situation de chacune d'elles. Elles sont prêtes à faire des affaires et je pense qu'une proportion des prêts est consentie à de nouveaux clients.

Le sénateur Goldstein : Je change totalement de sujet pour vous demander quelle a été l'évolution des coûts de financement de vos membres au cours de la même période?

C'est un point crucial. Ainsi, si EDC dispose de plus de ressources et peut désormais intervenir sur le marché intérieur dans certains secteurs, notamment l'assurance, ce sera extrêmement utile.

J'ai pu suivre environ dix minutes du témoignage du groupe qui vous a précédé. Je vous ai entendu les encourager à agir rapidement pour mettre en place des mesures semblables. La coopération a toujours été présente. Il nous sera ainsi possible de canaliser davantage de ressources pour accélérer les choses.

Je vous signale que le budget proposait aussi des changements à la Loi sur les prêts aux petites entreprises. Efforçons-nous d'aller rapidement de l'avant avec ce changement également. Les montants maximums prévus sont modifiés. J'ose espérer qu'on arrivera à réduire la paperasserie et le temps requis pour le traitement de ces dossiers.

J'espère donc que toutes ces mesures seront prises assez rapidement pour que nous puissions octroyer davantage de crédits aux entreprises solvables.

Senator Goldstein: I am intrigued by your last comment. You may regret having made it. What has been your experience with respect to the provision by our civil servants of the paperwork with respect to small business loans?

Ms. Hughes Anthony: I will ask Mr. Campbell to control himself and answer that question because it has been frustrating.

Senator Goldstein: It is important for us to know that.

Mr. Campbell: We hear probably three or four complaints. One complaint is the dollar band was too low, and it does not help enough people.

The other complaint is that the percentage of their portfolio that they can claim back was too low because it acts as an inhibitor and the government has increased that percentage. We hear again and again that the process is a cumbersome, slow, paperwork-heavy kind of process. Banks go through the process because it is a good thing to do and it helps clients, but it is a cumbersome and costly thing to do.

We have encouraged the government to streamline things. We are in the Internet age now. We are beyond the paperwork age. This process is a paperwork-heavy kind of thing.

We are pleased to see the changes, but more can be done.

Senator Goldstein: Do you have any statistics or anecdotal information that you can provide to us about this process so that we might try to help make it faster?

Ms. Hughes Anthony: We can take that inquiry back and see if we can compile information for the committee.

Senator Goldstein: We would appreciate that.

Senator Gerstein: Are you able to explain to the committee the process whereby the federal government purchased the mortgages from the banks and the rate of return you might expect them to receive on those mortgages?

Mr. Campbell: It is an auction process.

Ms. Hughes Anthony: It is a reverse auction.

Mr. Campbell: It is a reverse auction process. The prices go down to the point where you are prepared to bid into it. Because it is an auction process, the prices and terms vary with every auction. I cannot give you a specific figure.

The government has made it clear, and this, in fact, has been the case, that they intend to purchase them on commercial terms. They will not lose money. I think they have said that, over the course of the program, they have locked in or booked in \$2 billion to \$3 billion by way of return.

Le sénateur Goldstein : Votre dernier commentaire a piqué ma curiosité. Vous allez peut-être le regretter. Quelle a été votre expérience quant aux formalités administratives à remplir avec l'aide de nos fonctionnaires pour ce qui est des prêts aux petites entreprises?

Mme Hughes Anthony : Je vais demander à M. Campbell de répondre à votre question avec le plus grand calme possible, car c'est une grande source de frustration.

Le sénateur Goldstein : Il est important que nous le sachions.

M. Campbell : Il y a probablement trois ou quatre plaintes différentes. L'une d'elles concerne la fourchette de prêt qui est trop basse et qui ne permet d'aider assez de gens.

D'autres soutiennent que la proportion du portefeuille pouvant être réclamée en déduction est trop faible, ce qui a agi comme contre-incitatif, et le gouvernement a augmenté cette proportion. On ne cesse de nous dire que le processus est complexe, lent et exige trop de paperasserie. Les banques se prêtent au jeu parce que c'est la chose à faire et que c'est profitable pour leurs clients, mais cela ne va pas sans certains coûts et bien des tracasseries administratives.

Nous avons encouragé le gouvernement à procéder à une rationalisation du processus. Nous sommes à l'ère de l'Internet. L'époque des formulaires papier est révolue. Il y a trop de paperasse à remplir.

Nous sommes heureux des changements apportés, mais on pourrait en faire davantage.

Le sénateur Goldstein : Avez-vous des statistiques ou des cas d'espèce que vous pourriez porter à notre connaissance au sujet de ce processus de manière à ce que nous puissions essayer de l'accélérer?

Mme Hughes Anthony : Nous pouvons prendre cette requête en note et voir s'il est possible de compiler l'information demandée au bénéfice du comité.

Le sénateur Goldstein : Nous vous en serions reconnaissants.

Le sénateur Gerstein : Pourriez-vous expliquer au comité le processus en vertu duquel le gouvernement fédéral achète des hypothèques auprès des banques et nous indiquer le taux de rendement attendu pour ces hypothèques?

M. Campbell : C'est un processus d'enchères.

Mme Hughes Anthony : C'est un processus d'enchères inversées.

M. Campbell : C'est effectivement le cas. Les prix baissent jusqu'à l'adjudication. Comme il s'agit d'enchères, les prix et les conditions varient d'une fois à l'autre. Je ne peux pas vous donner de chiffres précis.

Le gouvernement a bien précisé qu'il avait l'intention d'acheter aux conditions du marché, et c'est d'ailleurs ce qu'il a fait. Il ne veut pas perdre d'argent. Je pense qu'il a dit qu'il avait obtenu un rendement de deux à trois milliards de dollars dans le cadre de ce programme.

There are \$125 billion in mortgages here. About \$75 billion have flowed. We see the volumes going up and down, based on the liquidity needs at the moment. Some are high and some are low. That is the process as I understand it. It is not my particular window, but that is how I understand it.

Senator Gerstein: You are confirming that government is not bailing out the banks.

Mr. Campbell: That is exactly right.

Ms. Hughes Anthony: Absolutely.

Senator Gerstein: They are not buying out distressed mortgages; rather, they are looking for a return for the taxpayer.

Mr. Campbell: Yes.

Ms. Hughes Anthony: This program puts liquidity into the hands of the banks so they can move the credit out the door to consumers. To a certain extent, we could say it is for the banks, but it is mostly for the consumer. That is the whole point of the program.

So far, it works well. Of course, we cast our eyes around the rest of the world and see the types of interventions and programs, and I must say, we are proud of the situation in Canada.

Senator Eyton: I want to pick up on Senator Massicotte's observations about foreign currency loans and their impact on your statement and boast that the banks are extending credit at a good rate. The number used was around 10 per cent or 11 per cent over the last year. The point was made that if we subtract that foreign currency credit from it, then, in effect, the number is much more modest. I thought we should keep your boast in perspective.

The fact is that a foreign currency loan, in general, will not have the same double effect that a domestic loan will have if that loan is made in Canada. If the loan is in foreign currency, it will benefit the lender, its shareholders and the employees in that particular institution. A similar loan in the same quantity to a Canadian company would have other benefits for the borrower.

Ms. Hughes Anthony: We can take another look at that issue. It is not a question that we have looked at in terms of our analysis of exactly where that funding goes and how it benefits customers.

Obviously, Canadian banks must be prepared to deal in the currency that they are asked to deal in. I have, perhaps, questions that I do not have answers to. Is it largely American currency, largely into the American market? Perhaps we can take a look at this matter and see if we can derive further information.

Mr. Campbell: The only gloss I would add is, first, even when we take those loans out, and I think it still makes sense to include them, the numbers are still up month after month. It is still a

Le montant des hypothèques s'établit à 125 milliards de dollars. Environ 75 milliards ont été transférés. Les montants fluctuent en fonction des besoins de liquidité. C'est parfois élevé ou c'est parfois bas. D'après moi, c'est ainsi que les choses fonctionnent. Ce n'est pas mon domaine de spécialité, mais c'est ainsi que les choses fonctionnent si j'ai bien compris.

Le sénateur Gerstein : Vous confirmez donc que le gouvernement ne renfloue pas les banques.

M. Campbell : Tout à fait.

Mme Hughes Anthony : Absolument.

Le sénateur Gerstein : Il n'achète pas les hypothèques en difficulté. Il cherche plutôt à obtenir un rendement pour le contribuable.

M. Campbell : Effectivement.

Mme Hughes Anthony : Le programme donne des liquidités aux banques pour qu'elles puissent accorder du crédit aux consommateurs. Dans une certaine mesure, nous pourrions dire que le programme est destiné aux banques, alors qu'il vise surtout les consommateurs. C'est là son objectif.

Jusqu'à présent, tout fonctionne bien. Naturellement, nous examinons les interventions et les programmes des autres pays. Je dois signaler que nous sommes fiers de la situation actuelle au Canada.

Le sénateur Eyton : Je veux poursuivre dans la foulée des observations du sénateur Massicotte à propos des prêts en monnaie étrangère par rapport à la situation dont vous avez fait état en vous vantant que les banques prêtent à un bon taux. Au cours de l'année écoulée, celui-ci s'est établi à environ 10 ou 11 p. 100. Il a été démontré que, si nous soustrayons le montant de ces prêts en monnaie étrangère, nous obtenons un chiffre beaucoup plus modeste. Je pense que vous devriez tenir compte de cet aspect lorsque vous vous vantez ainsi.

En fait, un prêt en monnaie étrangère n'aura pas, en général, le même double effet qu'engendre un prêt en monnaie canadienne accordée ici. Le prêt en monnaie étrangère profitera au prêteur, aux actionnaires et aux employés de l'établissement en question. Un prêt analogue consenti à une entreprise canadienne entraînerait d'autres effets bénéfiques pour l'emprunteur.

Mme Hughes Anthony : Nous pouvons examiner la question sous un autre angle. Nous n'avons pas analysé l'utilisation précise de ces crédits ni les avantages qu'ils procurent aux consommateurs.

De toute évidence, les banques canadiennes doivent être prêtes à accorder des prêts dans la devise exigée. Il y a peut-être des questions auxquelles je n'ai pas de réponse. Ces prêts sont-ils essentiellement en dollars américains? Sont-ils essentiellement destinés au marché américain? Nous pourrions peut-être nous pencher sur la question pour obtenir davantage de renseignements.

M. Campbell : J'ajouterais premièrement que les chiffres augmentent chaque mois, même si l'on exclut ces prêts des résultats, et je pense qu'il est encore logique de ne pas les exclure.

positive story. Second, I do not think we will ever know the breakdown, because these statistics are broad and our banks, quite properly, wish to keep their business strategy in lending. I think many businesses are Canadian businesses that are exporting or making deals abroad and need to fund those dollars in the currency of the jurisdiction they are operating in. These companies are Canadian companies in many cases.

We will try to look into the matter and see what we can come back with, but I still think the story is positive, going forward.

Senator Eyton: I was not attacking. I was trying to understand.

We have heard testimony. We have only convened on the subject in the last week or so, so we are learning a lot of information. Even now, we are gaining a better understanding of credit and the challenges that are out there.

Perhaps it would help this committee if you could comment on what government can do in addition to what it has already done. What is left to do?

I will give you three situations. First, how can we replace the credit granters who have fled the scene or have reduced their lending, taking into account your point that the bank should not be expected to do it all? The number you have in your material is 57 per cent of the credit granters. What can government do to rejuvenate the missing part of the business? We recognize the EDC and the CDC are a small part, and only a small part of replacing that business. What can government do to replace that credit sector that has disappeared?

Second, we have not talked about this item yet. How can the government encourage interbank lending, which is an aspect to the overall credit picture? Interbank lending is one aspect to the revolving credit picture because it gives liquidity and a mechanism whereby banks can do more. As I understand it, interbank lending has largely disappeared or is much reduced, thereby reducing the pool and liquidity so that credit granters need to be more conservative in granting credit.

What can the government do to fill the gaps that occur? I unhappily recall the early 1990s, in particular 1991, when I was partly involved in the real estate business. It became a sector that no one wanted, in financial terms. It did not matter that there was cash flow in leases because people could not afford to keep such assets on their balance sheets. There was nothing sinister about it but it became a class of asset that no one wanted on their books. I suspect that automobile dealerships, in particular, the leasing side, are similarly affected today. How can we address the fact that a decent business with a decent balance sheet cannot tap into appropriate credit because it is in a specific sector. What can the government do about those three situations?

C'est positif. Deuxièmement, je ne pense pas que nous connaîtrons la ventilation détaillée des chiffres, parce qu'ils sont généraux et que nos banques, à juste titre, souhaitent conserver leur stratégie commerciale en matière de crédit. Beaucoup d'entreprises sont des entreprises canadiennes qui exportent leurs produits ou font affaire à l'étranger, et doivent donc transiger dans la devise du pays en question. Il s'agit d'entreprises canadiennes dans bien des cas.

Nous essaierons d'examiner cette question pour vous donner des précisions, mais je pense toujours que les effets sont positifs et le demeureront.

Le sénateur Eyton : Je ne vous attaque pas. J'essaie simplement de comprendre.

Nous avons entendu des témoignages. Nous avons commencé à étudier la question il y a à peine une semaine environ. La courbe d'apprentissage est donc énorme. Nous commençons à mieux comprendre le crédit et les problèmes le concernant.

Il serait peut-être utile au comité si vous pouviez lui proposer les mesures que le gouvernement pourrait prendre en plus de ce qui a déjà été mis en vigueur. Que reste-t-il à faire?

Je vous donne trois scénarios. Premièrement, comment remplacer les fournisseurs de crédit qui ont disparu ou qui prêtent moins, compte tenu qu'il ne faudrait pas s'attendre, selon vous, à ce que les banques fassent tout? D'après votre documentation, il s'agit de 57 p. 100 des fournisseurs de crédit. Quelles mesures le gouvernement peut-il prendre pour remédier à la situation? Nous reconnaissons que EDC et la BDC prennent la relève, ne jouant qu'un rôle limité à cet égard. Quelles mesures le gouvernement peut-il prendre pour remplacer les fournisseurs de crédit qui ont disparu?

Deuxièmement, même si nous n'avons pas encore abordé cette question, comment le gouvernement peut-il encourager le crédit interbancaire, qui est une donnée de l'équation? Le crédit interbancaire est un aspect du régime de prêts par crédit renouvelable, qui donne les liquidités et les leviers permettant aux banques d'intervenir davantage. Si j'ai bien compris, le crédit interbancaire a presque disparu ou a beaucoup diminué, ce qui réduit les liquidités de sorte que les fournisseurs de crédit sont tenus de prêter avec plus de prudence.

Quelles mesures le gouvernement peut-il prendre pour combler cette lacune? Il me revient le triste souvenir de la situation au début des années 1990, plus particulièrement en 1991, alors que je m'occupais entre autres de questions relevant du domaine immobilier. C'était devenu un secteur dont personne ne voulait sur le plan financier. Quelles que soient les rentrées de fonds qu'entraînait le crédit-bail, personne n'avait le moyen de garder un tel produit dans ses bilans. Il n'y avait rien de répréhensible à cela, mais plus personne n'en voulait. Je soupçonne que les concessionnaires automobiles sont touchés de la même façon, en particulier en ce qui concerne le crédit-bail. Que peut-on faire lorsqu'une entreprise intègre ayant un bilan équilibré n'a pas accès au crédit parce qu'elle ne se retrouve dans un secteur particulier? Quelles mesures le gouvernement peut-il prendre face à ces trois scénarios?

Ms. Hughes Anthony: I will begin, and I will ask my colleague to respond as well.

On the question of replacing parties that have left the market and are linked to the interbank funding, you are putting your finger on the fact that this problem is worldwide, and that some situations must be resolved quickly. I would say that the U.S. banking system is one such situation, as are some European banks. Consumers need to have confidence in the U.S. banking system so confidence needs to be restored. That question is a huge and thorny one. Obviously, the new administration in Washington is dealing with that question, and there are many worldwide views about how that should happen.

On interbank lending, investors simply do not have confidence in some institutions around the world. It is great that they have confidence in Canadians; that is terrific. Definitely, some institutions in some countries are experiencing a lack of confidence. I do not know if the Government of Canada can do anything other than what is being done. Minister Flaherty will attend the G7, G8 and G20 summits to work hard among the international community to deal with some of these issues quickly.

Some international observers look at the Japanese banking situation, which left Japanese banks moribund for an entire decade, and say, this cannot be; they must move quickly on this problem; they must move quickly on restructuring and regulating their industry.

Other than the good efforts being made by many, including Julie Dixon, Superintendent of OSFI, and Mark Carney, Governor of the Bank of Canada, this problem is a global one.

In terms of replacing those who left the market, we mentioned EDC and the BDC, which have good initiatives, and — I am not good on acronyms today — the leasing initiative for \$12 billion under a Canada secured lending facility.

Mr. Campbell: It is called the Canadian Lenders Assurance Facility.

Ms. Hughes Anthony: The objective is to revive that moribund leasing sector and those who participate in it, which is absolutely essential. It is great that the government has put that facility in place but we must make it happen.

We testified earlier today before the House of Commons Standing Committee on Finance where there was also testimony by representatives of the auto industry. Clearly, the industry is in serious financial straits and everyone is working on solutions. However, the problem is a North American and international one. Banks might be a part of the solution but certainly not the total solution. We see that our members are trying to work with their customers in forestry, mining and other sectors to help them through this period. That must be our contribution to the dialogue.

I do not have any silver bullets to suggest, senator, in terms of the issues you raised.

Mme Hughes Anthony : Je répondrai en premier, puis je demanderai à mes collègues d'intervenir à leur tour.

Lorsqu'on parle de remplacer les fournisseurs de crédit qui ont disparu à cause de l'absence du crédit interbancaire, on fait valoir que le problème est mondial et qu'il doit être résolu rapidement. Je dirais que le système bancaire américain se trouve dans une telle situation, tout comme certaines banques européennes. Les consommateurs américains doivent avoir confiance dans leur système bancaire. Il faut donc restaurer cette confiance. C'est un problème grave et épineux. De toute évidence, la nouvelle administration à Washington s'y attaque, et de nombreux autres pays ont leur idée à cet égard.

En ce qui concerne le crédit interbancaire, certains établissements financiers étrangers n'ont tout simplement pas la confiance des investisseurs. Il est magnifique que ceux-ci aient confiance aux nôtres. Dans certains pays, des établissements sont aux prises avec un manque de confiance. J'ignore si le gouvernement canadien peut faire davantage que ce qui est fait. Le ministre Flaherty assistera aux sommets du G7, du G8 et du G20 où ses homologues et lui s'efforceront de s'attaquer rapidement à certains de ces problèmes.

Selon des observateurs internationaux, on ne peut pas imiter le Japon qui, pendant une décennie complète, a laissé agoniser son système bancaire sans intervenir; il faut réagir rapidement pour restructurer et réglementer le tout.

Outre les beaux efforts déployés par plus d'un, notamment Julie Dixon, surintendante du BSIF, et Mark Carney, gouverneur de la Banque du Canada, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un problème international.

Pour remplacer les fournisseurs de crédit qui ont disparu, nous avons fait allusion à EDC et à la BDC, qui ont pris des mesures pertinentes, et — je ne suis pas versée en acronymes aujourd'hui — à la facilité canadienne de crédit garanti, dont l'initiative s'élève à 12 milliards de dollars.

M. Campbell : Il s'agit de la Facilité canadienne d'assurance aux prêteurs.

Mme Hughes Anthony : Il s'agit de relancer le secteur moribond du crédit-bail, ce qui est tout à fait impérieux. C'est magnifique que le gouvernement ait créé cette facilité, mais nous devons prendre les mesures nécessaires.

Plus tôt aujourd'hui, nous avons témoigné devant le Comité permanent des finances de la Chambre des communes, de concert avec les représentants de l'industrie automobile. De toute évidence, cette industrie est aux prises avec un grave problème financier auquel tous cherchent des solutions. Cependant, c'est un problème nord-américain et international. Les banques sont peut-être une partie de la solution, mais ne sont certainement pas la seule. Nous constatons que nos membres cherchent des solutions avec leurs clients, notamment dans les domaines des forêts et des mines, pour les aider à traverser cette crise. Telle est notre contribution.

Je n'ai pas de panacée à vous proposer, sénateur, en ce qui a trait aux problèmes que vous avez soulevés.

Mr. Campbell: Interbank lending comes down to a question of trust: If you lend, will you get it back? Canadian banks are seen as highly trustworthy on the international market. The government has considered some lender assurance facility program, which is a kind of insurance for both the banks and insurers. Other governments have tried that type of system.

Largely, it is a measure of hammering through the programs in place and ensuring that they work as well as possible because of the multiplier effect and the building of capacity. We can use the BDC extra resources to lever that capacity, and the hope is that the leverage will be as great as possible. We then hope that the United States comes out of recession as quickly as possible.

Senator Moore: Ms. Hughes Anthony said that the U.S. banking system must be cleaned up. Are we talking about banks as we understand them or about private banks, unregulated investment houses and hedge funds? Ms. Hughes Anthony, are you talking about the whole U.S. financing sector when you say that?

Ms. Hughes Anthony: To repeat a bit, there is a lack of confidence in the U.S. financial system, writ large, and the ability to have that regulated in many sectors.

Senator Moore: It is more than only the banks as we know them.

Ms. Hughes Anthony: That is correct. I was in Washington about 10 days ago for a day and half. I came home thinking that Canada is a paradise because we understand who regulates what. I submit that the regulatory scheme on the prudential side is extremely clear and good. On the securities side, I am a promoter, and my organization is a promoter, of the idea of a single securities regulator and would like to see that happen; it is important. In the United States, however, a wide variety of regulators are regulating some things and not other things.

Senator Moore: They do not have many national programs because each state is its own fiefdom.

Ms. Hughes Anthony: That is correct. There are over 8,500 banks in the United States. Some are regulated on a state basis and some are regulated federally in component bits and pieces. Regulation is an extremely big challenge for the Americans. Great efforts are being made to try to sketch out a regulatory environment that will give confidence in that system not only to Americans but also to the rest of the world.

The Chair: This discussion has been a most helpful, and I thank you, Ms. Hughes Anthony and your colleagues, for appearing this morning. You have had a full morning of testimony but we have enjoyed and profited by it. Given your experience, we will call upon you again as we pursue other aspects of this study.

Ms. Hughes Anthony: I am happy to have appeared.

(The committee adjourned)

M. Campbell : Le crédit interbancaire est une affaire de confiance : si j'accorde un prêt, me sera-t-il remboursé? Sur le marché international, les banques canadiennes sont jugées dignes de confiance. Le gouvernement a envisagé un certain programme d'assurance aux prêteurs, destiné à la fois aux banques et aux assureurs. D'autres gouvernements ont emprunté la même voie.

Essentiellement, il s'agit de s'assurer que les programmes en vigueur sont aussi efficaces que possible en raison de leur effet multiplicateur et de la capacité qu'ils offrent. Nous pouvons mettre à contribution les ressources supplémentaires de la BDC pour favoriser cette capacité, caressant l'espoir que l'effet de levier sera aussi puissant que possible et que les États-Unis sortiront de leur récession le plus rapidement possible.

Le sénateur Moore : D'après Mme Hughes Anthony, le système bancaire américain a besoin d'être assaini. S'agit-il des banques au sens où nous l'entendons ou s'agit-il de banques privées, des sociétés de placement non réglementées ou des fonds de couverture? Madame Hughes Anthony, voulez-vous parler de l'ensemble du secteur financier américain?

Mme Hughes Anthony : Sous peine de me répéter un peu, je dirai qu'il y a un manque de confiance à l'égard du système financier américain dans son ensemble et de la capacité d'en réglementer bien des secteurs.

Le sénateur Moore : Il ne s'agit pas uniquement des banques au sens où nous l'entendons.

Mme Hughes Anthony : C'est exact. J'ai passé environ une journée et demie à Washington, il y a une dizaine de jours. J'en suis revenue avec l'idée que le Canada est un paradis parce que nous savons ce que réglemente chaque organisme. Je pense qu'un mécanisme de réglementation prudent s'impose clairement. Mon association et moi préconisons l'idée d'un seul organisme de réglementation des valeurs mobilières, et nous souhaiterions sa création. C'est important selon nous. Aux États-Unis, il existe cependant divers organismes de réglementation, et certains secteurs sont réglementés alors que d'autres ne le sont pas.

Le sénateur Moore : Les États-Unis n'ont pas beaucoup de programmes nationaux, chaque État agissant à sa guise.

Mme Hughes Anthony : C'est exact. Les États-Unis comptent plus de 8 500 banques. Certaines sont réglementées par l'État et d'autres le sont partiellement par le gouvernement central. La réglementation pose un énorme problème aux Américains. On met tout en œuvre pour élaborer un mécanisme réglementaire qui restaurera non seulement la confiance des Américains, mais également celle des autres pays du monde dans ce système.

Le président : La séance a été fort instructive. Je remercie Mme Hughes Anthony et ses collègues d'avoir témoigné ce matin. Vous avez comparu tout l'avant-midi, et nous avons bien aimé vous entendre. Cela nous a été très utile. Étant donné votre expérience, nous vous convoquerons de nouveau lorsque nous examinerons d'autres aspects de cette étude.

Mme Hughes Anthony : Je suis heureuse d'avoir comparu.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

TÉMOINS

Wednesday, March 11, 2009

Canadian Federation of Independent Business:

Corinne Pohlmann, Vice-President of National Affairs;
Daniel Kelly, Senior Vice-President, Legislative Affairs;
Ted Mallett, Chief Economist and Vice-President, Research.

Canadian Manufacturers & Exporters:

Geoff Schaadt, Director of National Programs.

Thursday, March 12, 2009

Business Development Bank of Canada:

Jean-René Halde, President and Chief Executive Officer.

Export Development Canada:

Eric Siegel, President and Chief Executive Officer.

Canadian Bankers Association:

Nancy Hughes Anthony, President and Chief Executive Officer;
Terry Campbell, Vice-President, Policy;
Darren Hannah, Director, Banking Operations.

Le mercredi 11 mars 2009

Fédération canadienne de l'entreprise indépendante :

Corinne Pohlmann, vice-présidente aux affaires internationales;
Daniel Kelly, premier vice-président, Affaires législatives;
Ted Mallett, économiste en chef et vice-président, Recherche.

Manufacturiers et Exportateurs du Canada :

Geoff Schaadt, directeur des programmes nationaux.

Le jeudi 12 mars 2009

Banque de développement du Canada :

Jean-René Halde, président et chef de la direction.

Exportation et développement Canada :

Eric Siegel, président et chef de la direction.

Association des banquiers canadiens :

Nancy Hughes Anthony, présidente et chef de la direction;
Terry Campbell, vice-président, Politiques;
Darren Hannah, directeur, Opérations bancaires.



CA1
Yc11
-B18



Second Session
Fortieth Parliament, 2009

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banking, Trade and Commerce

Banques et du commerce

Chair:

The Honourable MICHAEL A. MEIGHEN

Président :

L'honorable MICHAEL A. MEIGHEN

Wednesday, March 25, 2009
Thursday, March 26, 2009

Le mercredi 25 mars 2009
Le jeudi 26 mars 2009

Issue No. 3

Fascicule n° 3

First and second meetings on:

Study on the credit and debit card systems
in Canada and their relative rates and fees

Première et deuxième réunions concernant :

L'étude sur les systèmes de cartes de crédit et
de débit au Canada et leur taux et frais relatifs

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Michael A. Meighen, *Chair*

The Honourable Yoine Goldstein, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif) Eyton Fox, P.C. Gerstein Greene Harb	Hervieux-Payette, P.C. * LeBreton, P.C. (or Comeau) Massicotte Moore Oliver Ringuette
----------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Meighen replaced the Honourable Senator Duffy (*March 26, 2009*).

The Honourable Senator Eyton replaced the Honourable Senator Johnson (*March 26, 2009*).

The Honourable Senator Duffy replaced the Honourable Senator Tkachuk (*March 26, 2009*).

The Honourable Senator Johnson replaced the Honourable Senator Eyton (*March 24, 2009*).

The Honourable Senator Tkachuk replaced the Honourable Senator Meighen (*March 24, 2009*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable Michael A. Meighen

Vice-président : L'honorable Yoine Goldstein

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif) Eyton Fox, C.P. Gerstein Greene Harb	Hervieux-Payette, C.P. * LeBreton, C.P. (ou Comeau) Massicotte Moore Oliver Ringuette
----------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Meighen a remplacé l'honorable sénateur Duffy (*le 26 mars 2009*).

L'honorable sénateur Eyton a remplacé l'honorable sénateur Johnson (*le 26 mars 2009*).

L'honorable sénateur Duffy a remplacé l'honorable sénateur Tkachuk (*le 26 mars 2009*).

L'honorable sénateur Johnson a remplacé l'honorable sénateur Eyton (*le 24 mars 2009*).

L'honorable sénateur Tkachuk a remplacé l'honorable sénateur Meighen (*le 24 mars 2009*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Tuesday, March 3, 2009:

The Honourable Senator Ringuette moved, seconded by the Honourable Senator Rompkey, P.C.:

That the Standing Senator Committee on Banking, Trade and Commerce be authorized to examine and report on the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers; and

That the Committee report to the Senate no later than June 30, 2009, and that the Committee retain all powers necessary to publicize its findings until 90 days after the tabling of the final report.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 3 mars 2009 :

L'honorable sénateur Ringuette propose, appuyé par l'honorable sénateur Rompkey, C.P.,

Que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce soit autorisé à examiner les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs, et à faire rapport sur le sujet;

Que le comité présente un rapport au Sénat au plus tard le 30 juin 2009 et que le comité conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions jusqu'à 90 jours après le dépôt du rapport final.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, March 25, 2009

(5)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:05 p.m., in room 9, Victoria Building, the deputy chair, Honourable Yoine Goldstein, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fox, P.C., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Moore, Oliver, Ringuette and Tkachuk (11).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee began its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue no. 2.*)

WITNESSES:

Department of Finance Canada:

Jeremy Rudin, Assistant Deputy Minister, Financial Sector Policy Branch.

Competition Bureau Canada:

Richard Taylor, Deputy Commissioner of Competition, Civil Matters Branch;

Martine Dagenais, Assistant Deputy Commissioner of Competition, Civil Matters Branch.

Financial Consumer Agency of Canada (FCAC):

Ursula Menke, Commissioner.

Mr. Rudin made a statement and answered questions.

At 4:47 p.m., the committee suspended.

At 4:50 p.m., the committee resumed.

Mr. Taylor made a statement and with the other witness answered questions.

At 5:10 p.m., the committee suspended.

At 5:12 p.m., the committee resumed.

Ms. Menke made a statement and answered questions.

At 6:00 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 25 mars 2009

(5)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 5, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Yoine Goldstein, (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fox, C.P., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Moore, Oliver, Ringuette et Tkachuk (11).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leur taux et frais relatifs, en particulier pour les entreprises et les consommateurs. (*Pour le texte intégral de l'ordre de renvoi, voir le fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ministère des Finances Canada :

Jeremy Rudin, sous-ministre adjoint, Direction de la politique et du secteur financier.

Bureau de la concurrence du Canada :

Richard Taylor, sous-commissaire de la concurrence, Direction générale des affaires civiles;

Martine Dagenais, sous-commissaire adjointe de la concurrence, Direction générale des affaires civiles.

Agence de la consommation en matière financière du Canada (ACFC) :

Ursula Menke, commissaire.

M. Rudin fait une déclaration et répond aux questions.

À 16 h 47, le comité suspend ses travaux.

À 16 h 50, le comité reprend ses travaux.

M. Taylor fait une déclaration puis, avec l'aide des autres témoins, répond aux questions.

À 17 h 10, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 12, le comité reprend ses travaux.

Mme Menke fait une déclaration et répond aux questions.

À 18 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, March 26, 2009

(6)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:35 a.m., in room 9, Victoria Building, the deputy chair, Honourable Yoine Goldstein, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Duffy, Fox, P.C., Goldstein, Greene, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Moore, Oliver and Ringuette (9).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. *(For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue no. 2.)*

WITNESSES:

Desjardins Group:

Patrice Dagenais, Director, Planning and Product Development;

Susan Murray, Director, Government Relations.

Credit Union Central of Canada:

Brigitte Goulard, Vice-President, Policy;

Douglas Whelan, Director, Payments Policy.

Option consommateurs:

Genevieve Reed, Head of Research and Advocacy;

Anu Bose, Head of the Ottawa Office.

Ms. Murray, Mr. Dagenais, Ms. Goulard and Mr. Whelan made statements and answered questions.

At 11:40 a.m., the committee suspended.

At 11:43 a.m., the committee resumed.

Ms. Reed and Ms. Bose made statements and answered questions.

At 12:30 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTESTE:

Le greffier du comité,

Line Gravel

Clerk of the Committee

OTTAWA, le jeudi 26 mars 2009

(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit à 10 h 35, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Yoine Goldstein (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Duffy, Fox, C.P., Goldstein, Greene, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Moore, Oliver et Ringuette (9).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leur taux et frais relatifs, en particulier pour les entreprises et les consommateurs. *(Pour le texte intégral de l'ordre de renvoi, voir le fascicule n° 2 des délibérations du comité.)*

TÉMOINS :

Mouvement Desjardins :

Patrice Dagenais, directeur, Planification, développement et mise en marché des produits;

Susan Murray, directrice, Relations gouvernementales.

Centrale des caisses de crédit du Canada :

Brigitte Goulard, vice-présidente, Politique;

Douglas Whelan, directeur, Politique des paiements.

Option consommateurs :

Geneviève Reed, responsable du Service de recherche et représentation;

Anu Bose, responsable du bureau d'Ottawa.

Mme Murray, M. Dagenais, Mme Goulard et M. Whelan font des déclarations et répondent aux questions.

À 11 h 40, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 43, le comité reprend ses travaux.

Mmes Reed et Bose font des déclarations et répondent aux questions.

À 12 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, March 25, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:05 p.m. to study the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

Senator Yoine Goldstein (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Deputy Chair: The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce is dealing today with issues relating to the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

[*English*]

The committee has been charged by the Senate with undertaking this inquiry as a result of a motion put by one of our colleagues, Senator Ringuette, to have our committee study this important issue.

We have scheduled a series of meetings with interested stakeholders to get a better understanding of the landscape in this connection.

Before we proceed to hear our first witness, I want to introduce the people around the table. Senator Ringuette is in the corner there with two boxes, each containing a single question.

Senator Ringuette: With your permission, I have a point of order later on.

The Deputy Chair: Let me finish introducing people and I will be happy to recognize you.

Senator Ringuette: Yes.

The Deputy Chair: Senator Ringuette is from New Brunswick. Senator Moore, from Nova Scotia, is a stalwart of the committee. Dr. Line Gravel is the clerk of the committee, and Senator Harb, who has just arrived, is in the corner there.

I am Senator Goldstein, deputy chair of the committee. Marc-André Pigeon is with the Parliamentary Research Bureau, together with John Bulmer, who is an analyst with the bureau as well.

Senator Fox is from Quebec, as is Senator Massicotte, and Senator Greene is from Nova Scotia.

I understand, Senator Ringuette, you have a brief statement to make.

Senator Ringuette: It is not a statement, actually. It is a point of order, a point of privilege or whatever the members of the committee would prefer.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 25 mars 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 5 pour étudier les systèmes de carte de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

Le sénateur Yoine Goldstein (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le vice-président : Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se penche aujourd'hui sur des questions relatives au système de carte de crédit et de débit au Canada et les taux et frais relatifs, particulièrement pour les entrepreneurs et les effets sur les consommateurs.

[*Traduction*]

Le comité a été chargé par le Sénat d'entreprendre cette étude par suite d'une motion déposée par une de nos collègues, le sénateur Ringuette, voulant que le comité examine cette importante question.

Nous avons prévu une série de réunions avec diverses parties intéressées, ce afin de mieux comprendre le contexte entourant cette question.

Avant d'entendre notre premier témoin, j'aimerais présenter les personnes assises autour de la table. Le sénateur Ringuette se trouve dans le coin là-bas, avec deux boîtes, chacune contenant une seule question.

Le sénateur Ringuette : Si vous m'y autorisez, j'aimerais faire un peu plus tard un rappel au Règlement.

Le vice-président : Laissez-moi terminer les présentations, après quoi je me ferai un plaisir de vous donner la parole.

Le sénateur Ringuette : Oui.

Le vice-président : Le sénateur Ringuette vient du Nouveau-Brunswick. Le sénateur Moore, de la Nouvelle-Écosse, est un pilier du comité. Line Gravel est le greffier du comité, et le sénateur Harb, qui vient tout juste d'arriver, est assis dans le coin là-bas.

Je suis le sénateur Goldstein, et je suis vice-président du comité. Marc-André Pigeon travaille au Service de recherche et d'information parlementaires, tout comme c'est le cas de John Bulmer, analyste.

Le sénateur Fox vient du Québec, comme c'est également le cas du sénateur Massicotte, et le sénateur Greene vient de la Nouvelle-Écosse.

Si je comprends bien, sénateur Ringuette, vous avez une brève déclaration à faire.

Le sénateur Ringuette : Ce n'est en vérité pas une déclaration. C'est un rappel au Règlement, ou une question de privilège ou autre, selon la préférence des membres du comité.

I have two boxes of letters from members of the Canadian Federation of Independent Business. There are 12,000 letters here in support of what I am aiming to do with my motion.

The original letters were delivered to Minister Flaherty on Monday morning. My question is would the members of this committee like to have copies of those letters or do you take my word that there are 12,000 letters here in support of my motion?

The Deputy Chair: I speak for myself, but I dare say that I represent the unanimous view that we are perfectly happy to accept your word for it.

Senator Ringuette: Thank you.

The Deputy Chair: Not to mention the problems that would arise in the translation of 12,000 letters.

Senator Harb: We expect each and every letter in both official languages.

Senator Ringuette: It would certainly encourage the forest industry from my area.

The Deputy Chair: Without further ado, I would like to welcome Mr. Jeremy Rudin, Assistant Deputy Minister, Financial Sector Policy Branch from the Department of Finance Canada.

We are dividing our first hour in two and then we will have a second hour as well. We would ask you if you have a brief statement to make, which I know you do. I would ask my colleagues to tailor their questions as best they can, to make them brief, and to ask you, sir, to answer them as briefly as you reasonably can.

The floor is yours.

Jeremy Rudin, Assistant Deputy Minister, Financial Sector Policy Branch, Department of Finance Canada: Thank you, Mr. Chair.

It is a pleasure to be here to discuss credit and debit card systems in Canada and the existing public policy framework. This is an important area and we look forward to the contribution that your report will make.

As mentioned, I am the Assistant Deputy Minister of the Financial Sector Policy Branch at the Department of Finance Canada. Our branch is responsible for providing policy analysis and advice on Canada's financial sector, including the regulation of those financial institutions that are under federal jurisdiction.

I would begin my remarks by noting that Canadians are avid users of credit and debit cards, and that use is growing. In 1989, Canadians held about 20 million credit cards, which were accepted at 710,000 locations. Today, Canadians have over 68 million credit cards, which are accepted at over 1.2 million locations.

J'ai deux boîtes de lettres de membres de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante. Il y a ici 12 000 lettres à l'appui de ce que je vise avec ma motion.

Les originaux ont été livrés lundi matin au ministre Flaherty. Ma question est la suivante : les membres du comité souhaiteraient-ils avoir des copies de ces lettres ou bien êtes-vous prêts à me croire sur parole que j'ai ici 12 000 lettres à l'appui de ma motion?

Le vice-président : Mes propos n'engageront que moi, mais je serais prêt à me hasarder à dire que l'avis unanime du comité est que nous serons tous à fait heureux de vous croire sur parole.

Le sénateur Ringuette : Merci.

Le vice-président : Sans parler des problèmes qu'occasionnerait la nécessité de faire traduire 12 000 lettres.

Le sénateur Harb : Nous nous attendons à recevoir chacune des lettres dans les deux langues officielles.

Le sénateur Ringuette : Cela encouragerait certainement le secteur forestier dans ma région.

Le vice-président : J'aimerais, sans plus tarder, souhaiter la bienvenue à M. Jeremy Rudin, sous-ministre adjoint, Direction de la politique du secteur financier au ministère des Finances du Canada.

Nous allons diviser notre première heure en deux, et nous aurons ensuite une deuxième heure. Je sais que vous avez une brève déclaration, et je vais vous inviter à la faire. Je demanderai à mes collègues de formuler leurs questions de leur mieux, en étant aussi concis que possible, et je vous demanderai à vous, monsieur, d'y répondre aussi brièvement que possible.

Vous avez la parole.

Jeremy Rudin, sous-ministre adjoint, Direction de la politique du secteur financier, ministère des Finances Canada : Merci, monsieur le président.

Je suis heureux d'être ici pour discuter des systèmes de cartes de crédit et de débit en place au Canada, ainsi que du cadre de politique publique en vigueur. Il s'agit d'un sujet important et nous envisageons avec plaisir la contribution que vous ferez grâce à votre rapport.

Comme je l'ai mentionné, je suis sous-ministre adjoint de la Direction de la politique du secteur financier au ministère des Finances. C'est à notre direction qu'il incombe de mener des analyses stratégiques et de formuler des conseils au sujet du secteur financier canadien, notamment en ce qui concerne la réglementation des institutions financières relevant de la compétence fédérale.

J'aimerais commencer par souligner que les Canadiennes et les Canadiens font un grand usage des cartes de crédit et de débit, et que l'utilisation de ces cartes continue de croître. En 1989, les Canadiens détenaient environ 20 millions de cartes de crédit, qui étaient acceptées dans 710 000 endroits. À l'heure actuelle, les Canadiens possèdent plus de 68 millions de cartes de crédit, qui sont acceptées dans plus de 1,2 million d'endroits.

Over the same period, the number of credit card issuers increased by 64 per cent, going from 14 to 23, in part due to reforms undertaken by the federal government to promote greater competition in the financial services sector.

Over the same period, a competing payment system was introduced in Canada, that of debit cards. Less than 20 years ago, Interac direct payment was launched here in the Ottawa-Gatineau area and is now used more often than credit cards in Canada. According to the Bank for International Settlements, Canadians rank among the most intensive users of debit cards.

The policy and regulatory environment for credit and debit cards is somewhat complex. To understand that complexity, we need to briefly review how credit and debit transactions work.

Let me start with credit cards. In Canada, there are generally many parties involved in a credit card transaction. The most obvious are, of course, the consumer and the merchant. Suppose that a consumer and a merchant agree to a \$100 transaction. The consumer will owe the financial institution that issued his or her credit card \$100. The merchant will receive less. In our example, the merchant receives \$98. The \$2, which is sometimes called "the merchant discount rate," is shared by two other parties: The merchant's payment processor, sometimes called "the acquirer," which provides payment processing services to the merchant, retains 50 cents in our example; and the consumer's financial institution which issued the credit card retains \$1.50 in our example for what is known as the interchange fee.

The 50 cent fee retained by the payment processor is set through negotiation between the merchant and the payment processor. The \$1.50 interchange fee is set by the credit card network — Visa, MasterCard, American Express, et cetera — but it is retained by the financial institution that issued the card to the consumer.

The credit card network whose logo appears on the card operates the proprietary network that manages the information systems through which this transaction takes place. They collect franchise and service fees from card issuers and acquirers for access rights to that network. These fees are based on the volume of transactions and on other services provided to these organizations.

The regulatory environment is somewhat complicated because the nature of the various parties differs in ways that are significant for regulatory purposes. The federal government regulates many but not all financial institutions. In a credit card transaction, the credit card issuer is a financial institution. If the issuer is a bank, it

Durant la même période, le nombre d'émetteurs de cartes de crédit a augmenté de 64 p. 100, passant de 14 à 23, ce qui tient entre autres aux réformes effectuées par le gouvernement fédéral dans le but de promouvoir une concurrence plus forte à l'intérieur du secteur des services financiers.

Toujours pendant cette même période, un système de paiement parallèle a été instauré au Canada, celui des cartes de débit. Le service de paiement direct Interac a été lancé ici dans la région d'Ottawa-Gatineau il y a de cela moins de 20 ans, et il est maintenant utilisé plus fréquemment dans le pays que les cartes de crédit. Selon la Banque des règlements internationaux, les Canadiens se classent parmi ceux qui font l'usage le plus intensif des cartes de débit.

Le contexte stratégique et réglementaire entourant les cartes de débit et de crédit est relativement complexe. Pour saisir cette complexité, nous devons nous pencher brièvement sur la manière dont se font les opérations de crédit et de débit.

Prenons d'abord les cartes de crédit. Au Canada, il y a généralement de nombreuses parties à une opération par carte de crédit, à commencer, bien sûr, par le consommateur et le commerçant. Supposons que le consommateur et le commerçant conviennent de conclure une opération d'une valeur de 100 \$. Le consommateur devra une somme de 100 \$ à l'institution qui a émis sa carte de crédit. Le commerçant recevra un montant inférieur. Dans notre exemple, il reçoit 98 \$. La différence de 2 \$, que l'on appelle parfois le taux d'escompte versé par le commerçant, est partagée par deux autres parties à l'opération : l'entreprise de traitement des paiements, parfois appelée l'acquéreur, du commerçant, qui offre des services à ce dernier et qui retient 50 cents à ce titre; et l'institution financière émettrice de la carte de crédit, qui conserve 1,50 \$ à titre de commission d'interchange, toujours dans notre exemple.

Les frais de 50 cents conservés par l'entreprise de traitement des paiements sont fixés à la suite de négociations entre le commerçant et l'entreprise, tandis que la commission d'interchange de 1,50 \$ est établie par le réseau de cartes de crédit — Visa, MasterCard, American Express, et cetera —, mais est conservée par l'institution financière qui a émis la carte au consommateur.

Le réseau de cartes de crédit, dont le logo apparaît sur la carte, exploite le réseau lui appartenant et qui gère les systèmes d'information par l'intermédiaire duquel l'opération a lieu. Ces réseaux perçoivent des redevances de franchise et des frais de service auprès des émetteurs de cartes de crédit et des acquéreurs en contrepartie des droits d'accès au réseau. Ces frais sont fondés sur le volume des transactions et sur les autres services fournis à ces organisations.

Le contexte réglementaire est rendu quelque peu plus complexe en raison du fait que les parties présentent entre elles des différences importantes d'un point de vue réglementaire. Le gouvernement fédéral réglemente beaucoup d'institutions financières, mais pas toutes. Dans le cas d'une opération sur

is subject to federal regulation. If the issuer is a credit union or a caisse populaire, then it is subject to provincial regulation.

The payment processor might not be a financial institution. Some financial institutions offer payment processing services, but most payment processors are not financial institutions. The credit card network is not a financial institution either. We may regard the credit card companies as lenders informally because we think of owing money on our MasterCard or Visa but the money is owed to the financial institution that issued the card, not to the card network. The consumer has a contractual relationship with the financial institution that issued the card, not with the card network.

[Translation]

To come back to our example, the government of Canada regulates the relationship between consumers and many financial institutions that issue credit cards.

In this regard, the government's consumer protection framework focuses on providing a competitive environment while mandating disclosure of information, so that consumers are able to meaningfully exercise choice.

At present, there are many federally-regulated card issuers and several hundred credit products available to consumers with a range of features and rates. To help consumers pick among this array of choices, the Financial Consumer Agency of Canada, which is a federal agency, maintains a large database of credit card features and an interactive tool on its website to help consumers identify the card products that have the features they are looking for.

As such, federal financial institutions' statutes require that credit card issuers disclose a variety of information to consumers, including the interest rate applicable on the card and all of the fees charged by the issuer before entering into the credit agreement.

While the credit card market is competitive, the government is increasingly concerned about the complexity of offerings and certain business practices of issuers. For example, with introductory teaser rates, it is becoming more difficult for consumers to understand and compare credit products. How institutions collect debt is not a disclosure matter, but it is important as well.

carte de crédit, l'émetteur sera toujours une institution financière. S'il s'agit d'une banque, elle est assujettie à la réglementation fédérale. Par contre, si l'émetteur est une coopérative de crédit ou une caisse populaire, alors il est assujetti à la réglementation provinciale.

L'entreprise de traitement des paiements n'est pas forcément une institution financière. Certaines institutions financières offrent des services de traitement de paiements, mais la plupart des entreprises de traitement des paiements ne sont pas des institutions financières. Le réseau de carte de crédit n'est pas non plus une institution financière. Nous pouvons considérer de manière informelle les sociétés de cartes de crédit comme des prêteurs, car nous pensons que nous devons de l'argent au titre de nos cartes de crédit MasterCard ou Visa, mais l'argent est dû à l'institution financière émettrice et non pas au réseau de cartes de crédit. Le consommateur a une relation contractuelle avec l'institution financière qui a émis la carte, et non pas avec le réseau de cartes de crédit.

[Français]

Pour revenir à notre exemple, le gouvernement du Canada régit la relation unissant les consommateurs et bon nombre des institutions financières qui émettent des cartes de crédit.

À cet égard, le cadre de protection du consommateur mis en place par le gouvernement met l'accent sur l'établissement d'un environnement concurrentiel et exige la communication de renseignements afin de permettre aux consommateurs de faire des choix éclairés.

À l'heure actuelle, il existe un grand nombre d'émetteurs de cartes de crédit sous réglementation fédérale ainsi que des centaines de produits de crédit, assortis de caractéristiques et de taux variés qui sont offerts aux consommateurs. Afin d'aider les consommateurs à faire un choix parmi tous ces produits, l'Agence de la consommation en matière financière du Canada, qui est un organisme fédéral, tient à jour une vaste base de données sur les caractéristiques des cartes de crédit et elle propose sur son site internet un outil interactif que les consommateurs peuvent utiliser pour déterminer quelle carte offre les caractéristiques qu'ils désirent.

Ainsi, aux termes des lois fédérales régissant les institutions financières, les émetteurs de cartes de crédit doivent communiquer aux consommateurs un large éventail de renseignements, notamment le taux d'intérêt et tous les frais applicables; ces renseignements doivent être fournis avant la conclusion de la convention de crédit.

Bien que le marché des cartes de crédit soit concurrentiel, le gouvernement est de plus en plus inquiet de la complexité des produits offerts ainsi que de certaines pratiques commerciales des émetteurs. Par exemple, en raison des taux de lancement alléchants qui sont accordés, il devient plus difficile pour le consommateur de bien comprendre et de comparer les produits de crédit. La façon dont les institutions recouvrent les créances ne fait pas l'objet d'une exigence de communication, mais il s'agit aussi d'un élément important.

To this end, as part of this year's budget, the government committed to developing several measures relating to credit cards, including improving disclosure to consumers and limiting business practices that are not beneficial to consumers.

Authority for the new disclosure initiatives arises from the government's longstanding legislative powers in this area. Authority for the regulation of business practices in this area was provided by Parliament in the budget implementation bill that was recently enacted.

For example, the government will make improvements in areas such as the provision of clear and simple information on credit card application forms and contracts and clear and timely advance notice of changes in rates and fees. In addition, the government will require a minimum grace period on new purchases made with a credit card and move to improved debt collection practices of federally-regulated financial institutions. With the passage of the Budget Implementation Act, the government is moving quickly to bring forward regulations for public consultation.

While there are elements of the new regulations that remain to be worked out, the government expects to bring forward regulations that are consistent with its overall approach to consumer protection in financial services, which, as I noted earlier, focuses on encouraging competition and mandating disclosure.

The government is of course aware of the controversy surrounding the setting of credit card interchange fees. I will just note at this point that as these fees are set by the card companies, and as these companies are not federally-regulated financial institutions, the initiative that I have just outlined will not have any direct bearing on that issue. That said, other areas of federal law are potentially relevant, notably in the area of competition policy.

In the interest of completeness, I will now make a few brief comments on debit card payments. Debit card payments are structured in a similar manner to credit card payments although there are a couple of notable differences. First, on many transactions, the interchange fee is set at zero. Second, merchants are typically charged a flat, per transaction, fee rather than a percentage of the purchase price. These features may change over time, however, as there are now more firms offering debit payment services, and the dominant provider, Interac, is seeking to restructure.

C'est pourquoi dans le budget de cette année, le gouvernement a pris l'engagement de formuler plusieurs mesures ayant trait aux cartes de crédit, notamment une amélioration des renseignements fournis aux consommateurs et l'application des restrictions aux pratiques commerciales qui ne servent pas les intérêts des consommateurs.

Les nouvelles exigences de divulgation seront établies en vertu des pouvoirs législatifs que détient depuis longtemps le gouvernement dans ce domaine. Le pouvoir de réglementation des pratiques commerciales dans le domaine en question a été conféré par le Parlement dans la Loi d'exécution du budget qui a été promulguée récemment.

À titre d'exemple, le gouvernement apportera des améliorations relativement à différents aspects, comme la communication de renseignements clairs et simples sur les formulaires de demande de cartes de crédit et les conventions connexes et l'envoi d'avis clairs en temps opportun au sujet des modifications touchant les taux et les frais. De plus, le gouvernement exigera qu'un délai de grâce soit accordé à l'égard des nouveaux achats effectués avec une carte de crédit et il prendra des mesures afin d'améliorer les pratiques de recouvrement des créances des institutions financières sous réglementation fédérale. Par suite de l'adoption de la Loi d'exécution du budget, le gouvernement agit rapidement afin de préparer un avant-projet de règlement aux fins de consultation publique.

Certains éléments de la nouvelle réglementation doivent être peaufinés, mais le gouvernement prévoit mettre de l'avant des dispositions réglementaires qui concorderont avec son approche générale en matière de protection des services financiers. Cette approche étant centrée sur de la promotion de la concurrence et la communication obligatoire de renseignements ainsi que je l'ai indiquée précédemment.

Le gouvernement est certes conscient de la controverse entourant l'établissement des commissions d'inter-change. Je me contenterai pour l'instant de faire remarquer que ces frais sont fixés par les sociétés de cartes de crédit et que ces dernières ne sont pas des institutions financières sous réglementation fédérale, de sorte que l'initiative dont je viens de parler n'aura pas d'incidences directes sur cette question. Cela étant dit, d'autres volets des lois fédérales peuvent être pertinents, notamment dans le cas de la politique de concurrence.

Dans le but de fournir une information complète, je vais maintenant faire quelques brèves remarques sur les paiements de cartes de débit. Les paiements par cartes de débit sont structurés de façon similaire aux paiements par cartes de crédit, à quelques importantes différences près. D'abord, pour de nombreuses opérations, la commission d'inter-change est fixée à zéro. Ensuite, les commerçants acquittent généralement un taux uniforme par opération plutôt que des frais correspondants à un pourcentage du prix d'achat. Ces caractéristiques peuvent toutefois changer au fil du temps, car le nombre d'entreprises offrant des services de paiement par cartes de débit augmente et le principal fournisseur, Interac, prévoit procéder à une restructuration.

We would like to thank you for providing an opportunity to address this Committee. I would be pleased to respond to any questions you may have.

[English]

The Deputy Chair: Thank you for the clear and enlightening presentation, Mr. Rudin.

[Translation]

Senator Ringuette: Mr. Rudin, we are most happy that you are here to assist us in clarifying this whole issue.

[English]

I have met with representatives of both the banking community and the credit card companies. Visa and MasterCard say that the banks issuing the credit cards set the interchange fees and the banks say that Visa and MasterCard set the interchange fees. I was hoping that you would clarify the matter for us.

However, on page 13 of your submission, you say: "I will just note at this point that as these fees are set by the card companies. . ." You are saying that the credit card companies set the fees, that is, MasterCard and Visa which hold 80 per cent of the market in Canada. Is that correct?

Mr. Rudin: Yes, my understanding is the interchange fee is established by the card network, but it is remitted to the financial institution that issued the consumer the card. There is an involvement by both groups.

Senator Ringuette: In the sketch you have provided, under card holders' financial institution — the issuer, is the interchange fee. Under the credit card network there is no interchange fee there.

Mr. Rudin: That is right.

Senator Ringuette: You have not clarified this issue in your presentation. Who determines the interchange fees?

Mr. Rudin: The fee is set by the card network — Visa, MasterCard, American Express. The fee is remitted to the financial institution that issued the card to the consumer. For example, I might set a price for something without being the seller of the item and, therefore, the one who receives the revenue. That is the notion.

Senator Ringuette: Okay.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: I do not understand: Who keeps the money? Does it go into the bank's earnings or Visa's? I would like this to be clarified.

It is not because you are the one setting the fee that you get to keep the money. This will therefore have to appear in the bank's financial statements as \$1.50 in income, just like when I go to the ATM. And you are saying that it is Visa or MasterCard that sets the amount, but who keeps it? That is what interests us.

Nous tenons à vous remercier de m'avoir permis de prendre la parole devant votre comité. C'est avec plaisir que je répondrai à vos questions.

[Traduction]

Le vice-président : Merci de cet exposé clair et instructif, monsieur Rudin.

[Français]

Le sénateur Ringuette : Monsieur Rudin, c'est un plaisir que vous soyez ici pour nous aider à faire la lumière sur ce dossier.

[Traduction]

J'ai rencontré des représentants tant du milieu bancaire que d'entreprises de cartes de crédit. Visa et MasterCard disent que ce sont les banques émettrices des cartes de crédit qui fixent les frais d'interchange, tandis que les banques disent que ce sont Visa et MasterCard qui les établissent. J'avais espéré que vous puissiez tirer cette question au clair pour nous.

Cependant, vous dites, à la page 16 de la version française de votre déclaration, et je cite : « Je me contenterai pour l'instant de faire remarquer que ces frais sont fixés par les sociétés de cartes de crédit... » Vous nous dites que ce sont les sociétés de cartes de crédit qui fixent les frais, c'est-à-dire MasterCard et Visa, qui détiennent 80 p. 100 du marché au Canada. Est-ce bien cela?

M. Rudin : Oui, d'après ce que je comprends, les frais d'interchange sont fixés par le réseau de cartes de crédit, mais sont versés à l'institution financière qui a émis la carte de crédit au client. Ce sont les deux groupes qui interviennent.

Le sénateur Ringuette : Dans le tableau que vous nous avez fourni, sous « institution financière » du détenteur de la carte (émetteur) figurent les frais d'interchange. Sous « réseau de cartes de crédit », il n'y a pas de frais d'interchange.

M. Rudin : C'est exact.

Le sénateur Ringuette : Vous n'avez pas tiré cet aspect au clair dans votre exposé. Qui fixe les frais d'interchange?

M. Rudin : Les frais sont fixés par le réseau de cartes de crédit — Visa, MasterCard, American Express. Les frais sont versés à l'institution financière qui a émis la carte au consommateur. Par exemple, je pourrais fixer le prix de quelque chose sans pour autant être le vendeur de l'article, c'est-à-dire sans être la personne qui touche le revenu. C'est là l'idée.

Le sénateur Ringuette : Très bien.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Je ne comprends pas. Qui garde l'argent? Cela va dans les revenus de la banque ou de Visa? Je veux que ce soit précisé.

Même si on établit un prix, cela ne veut pas dire qu'ils le gardent. Cela va donc paraître dans les états financiers de la banque comme étant 1,50 \$ de revenu comme quand je vais au guichet. Et vous dites que c'est Visa ou MasterCard qui établit le montant, mais qui le garde? c'est ce qui nous intéresse.

Mr. Rudin: It is the financial institution of the card holder that retains the fee.

[English]

Senator Ringuette: Visa and MasterCard — we always use these two companies because they hold 80 per cent of the market — remit the fees that have been set by the banks?

Mr. Rudin: No. They establish the fee, but I would not say they remit it.

Senator Ringuette: You just told us that the financial institutions establish the fees.

Mr. Rudin: I hope I did not.

Senator Ringuette: That is what I understood.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: I asked who keeps the fee. I did not ask who sets it. I understood that it is Visa and MasterCard that set the fee at \$1.50, but that it is the bank that issued the card that kept the money.

The Deputy Chair: We all agree on that.

[English]

Senator Moore: I have a point of clarification, Mr. Chair. Senator Ringuette mentioned that Visa and MasterCard have 80 per cent of the market. I think it is 94 per cent. Can our researchers confirm if that is correct?

Unidentified speaker: Yes.

Senator Ringuette: In your example that you have given, an interchange fee of \$1.50 goes to the financial institution.

Mr. Rudin: The consumer's financial institution.

Senator Ringuette: Yes. BMO or whatever institution the consumer uses.

Mr. Rudin: It may be a bank or —

Senator Ringuette: How much of that interchange fee goes to the credit card network?

Mr. Rudin: The credit card networks collect fees from both the financial institutions that issue cards and the processor.

Senator Ringuette: They get money from both ends.

Mr. Rudin: They have arrangements with them to connect to their network and for the other services they provide.

Senator Ringuette: Okay. It is a very nice manner of organization.

I have a copy that was sent to me of the Cost of Borrowing (Banks) Regulation. In your presentation, you say that the government will clarify some things. It is already clarified in this.

M. Rudin : C'est l'institution financière du détenteur de la carte qui retient les frais.

[Traduction]

Le sénateur Ringuette : Visa et MasterCard — l'on cite toujours ces deux sociétés vu qu'elles détiennent 80 p. 100 du marché — versent les frais qui ont été fixés par les banques?

M. Rudin : Non. Elles fixent les frais, mais je ne dirais pas qu'elles les versent.

Le sénateur Ringuette : Vous venez à l'instant de nous dire que les institutions financières établissent les frais.

M. Rudin : J'espère que ce n'est pas ce que j'ai dit.

Le sénateur Ringuette : C'est ce que j'avais compris.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : J'ai demandé qui gardait ces frais. Je n'ai pas dit qui l'établissait. J'ai compris que c'était Visa et MasterCard qui établissaient la somme de 1,50 \$, mais que c'était la banque émettrice qui gardait l'argent.

Le vice-président : Nous sommes tous d'accord à ce sujet.

[Traduction]

Le sénateur Moore : J'aimerais un éclaircissement, monsieur le président. Le sénateur Ringuette a mentionné que Visa et MasterCard détiennent 80 p. 100 du marché. Je pensais que c'était 94 p. 100. Les chercheurs pourraient-ils nous confirmer si tel est bien le cas?

Un intervenant : Oui.

Le sénateur Ringuette : Dans l'exemple que vous avez donné, des frais d'interchange de 1,50 \$ sont versés à l'institution financière.

M. Rudin : L'institution financière du consommateur.

Le sénateur Ringuette : Oui. BMO ou quelque autre institution à laquelle fait appel le consommateur.

M. Rudin : Ce peut être une banque ou...

Le sénateur Ringuette : Quelle part de ces frais d'interchange est versée au réseau de cartes de crédit?

M. Rudin : Les réseaux de cartes de crédit perçoivent des frais auprès et des institutions financières émettrices de cartes et de la société de traitement.

Le sénateur Ringuette : Ils touchent de l'argent des deux côtés.

M. Rudin : Ils négocient des arrangements avec elles pour l'accès à leur réseau et pour les autres services qu'elles offrent.

Le sénateur Ringuette : Très bien. C'est un fort joli modèle d'organisation.

J'ai ici une copie du Règlement sur le coût d'emprunt (banques) qui m'a été envoyé. Vous avez dit dans votre déclaration que le gouvernement allait tirer un certain nombre de choses au clair. Il a déjà tiré au clair la situation en ce qui concerne cet aspect-là.

Mr. Rudin: There are existing disclosure regulations in the credit card area, and the government's intention is to enhance those regulations.

Senator Harb: Thank you for your presentation. You mentioned that the use of debit cards is much higher than the use of credit cards in Canada. Would you agree that it is also probably the highest of any other developed country in the world?

Mr. Rudin: I believe, according to the BIS, Canada ranks second in the use of debit cards in the most recent data I have seen.

Senator Harb: Who is first?

Mr. Rudin: I do not know, but I can find it for you.

Senator Harb: How does Canada rank versus other developed countries in the use of credit cards?

Mr. Rudin: I believe we are second or third.

Senator Harb: We are also rather high on the list.

Mr. Rudin: Yes.

Senator Harb: There seems to be a discussion taking place with the Competition Bureau in terms of the Interac associations. There is another debate ongoing between MasterCard, Visa, merchants, et cetera. Amidst the continuing debates, to what extent is the Department of Finance Canada engaged? What role are you playing? Do you interact with the competition bureaus? Do you have a working committee? Are you having a discussion with them?

You mentioned that there are issues of federal jurisdiction and others of provincial jurisdiction. Your hands might be free in one case, but tied in the other.

Mr. Rudin: We have received a number of representations from stakeholders. We had a graphic demonstration of this earlier. We meet regularly with a variety of stakeholders and continue to do so. We are considering what our next steps would be, if any.

The Competition Bureau will be before the committee later this afternoon I believe. They will discuss the particular things in which they are involved and they do that independent of the Department of Finance.

Senator Harb: There is concern in the community on both sides of the issue. It is a rather charged issue and we will hear from both sides. Is it your view that this issue is important enough for a proactive role by the Department of Finance Canada in it or do you see yourself as a facilitator where you will leave it to the

M. Rudin : Il existe divers règlements en matière de communication de renseignements dans le monde des cartes de crédit, et l'intention du gouvernement est de renforcer ces règlements.

Le sénateur Harb : Merci de votre déclaration. Vous avez mentionné que l'usage des cartes de débit est de beaucoup supérieur à l'usage des cartes de crédit au Canada. Conviendriez-vous que le Canada est dans le monde le pays développé qui affiche la plus forte utilisation de cartes de débit?

M. Rudin : Je pense que la BRI, d'après les données les plus récentes que j'aie pu voir, classe le Canada au deuxième rang pour ce qui est de l'utilisation de cartes de débit.

Le sénateur Harb : Qui occupe le premier rang?

M. Rudin : Je ne le sais pas, mais je pourrai me renseigner pour vous.

Le sénateur Harb : Comment le Canada se compare-t-il aux autres pays développés pour ce qui est de l'utilisation de cartes de crédit?

M. Rudin : Je pense que nous occupons le deuxième ou le troisième rang.

Le sénateur Harb : Nous sommes là aussi assez haut sur la liste.

M. Rudin : Oui.

Le sénateur Harb : Il semble qu'il se déroule une discussion avec le Bureau de la concurrence, pour ce qui est de l'association Interac. Il y a un autre débat en cours entre MasterCard, Visa, les commerçants, « et cetera ». Dans quelle mesure le ministère des Finances du Canada est-il engagé dans tous ces débats qui sont en cours? Quel rôle jouez-vous? Êtes-vous engagés dans une discussion avec les bureaux de la concurrence? Avez-vous un comité de travail? Êtes-vous engagés dans une discussion avec eux?

Vous avez mentionné qu'il y a des questions qui sont de compétence fédérale et d'autres qui relèvent des provinces. Vous pourriez très bien être libres d'agir comme vous l'entendez dans un cas, mais avoir les mains liées dans un autre.

M. Rudin : Nous avons été contactés par nombre de parties prenantes. Nous en avons eu tout à l'heure une illustration éloquente. Nous rencontrons régulièrement toute une variété de parties prenantes et continuerons de le faire. Nous sommes en train d'envisager quelles pourraient être nos prochaines interventions.

Le Bureau de la concurrence va, je pense, comparaître plus tard cet après-midi devant le comité. Il discutera des aspects dont il traite, et ce, indépendamment du ministère des Finances.

Le sénateur Harb : Il y a, dans la communauté, des préoccupations dans les deux camps. Il s'agit d'un dossier plutôt chargé, et nous allons entendre les deux camps. Êtes-vous d'avis que la question est suffisamment importante pour que le ministère des Finances Canada y joue un rôle proactif, ou bien

marketplace to decide and for the different players to come together and find an agreement among themselves? How do you see that unfolding?

Mr. Rudin: As I said, the department meets regularly with stakeholders and we are certainly looking at the issue. We have not intervened in it to date and we are considering what our next steps should be, if any.

The Deputy Chair: Thank you. We have 24 seconds left and six senators who wish to ask questions.

The questions are important and the witness is well informed. I will go somewhat over our time, but I would urge my colleagues and Mr. Rudin equally to be as brief as possible.

[Translation]

Senator Massicotte: There are two active parties in the process. Is there sufficient competition to ensure that there is no overcharging of services offered? Secondly, are consumers aware of the differences, because merchants are often charged the 2 per cent you referred to in your opening statement? What comment would you have in this regard? Is there sufficient competition to allow the market to dictate supply and demand? Should the government intervene, yes or no, so as to ensure that the services offered are fair, and for that purpose only?

Mr. Rudin: I will more or less repeat what I have just told Senator Harb. We are continuing to interact with the stakeholders and we are continuing to study the matter. For the time being, at least, we are not planning any direct intervention, but we are looking into the next steps.

Senator Massicotte: I was surprised when I heard all of the reports. The credit card issuers' agreement is that they do not charge interest on credit card balances for 21 days. These are promotion costs. But if you miss your payment deadline by just a day, the interest is charged to your account for the 21 days. Their argument was to say that this is a promotion and that they clearly are entitled to charge this interest. The argument is valid, and I accept it. But are consumers aware of the situation and thus in a position to make an enlightened choice? Do you believe that the market is aware of these credit conditions or is it just a gimmick to go after additional revenue without the market being aware of these credit conditions?

Mr. Rudin: There is already in place mandatory disclosure to consumers by those financial institutions that issue credit cards. This accountability framework provides for the disclosure to consumers of the fees paid as set costs only. The framework is in place, and it is a good one, but the government has committed to improving the disclosure process, precisely so as to ensure that consumers are better informed and thus in a position to make better decisions and to understand the contract offered by the credit card issuer.

vous voyez-vous comme un facilitateur, laissant le marché décider et les différents intervenants s'entendre entre eux? Comment voyez-vous les choses se dérouler?

M. Rudin : Comme je l'ai dit, le ministère rencontre régulièrement des parties prenantes et nous nous penchons sur la question. Nous n'y sommes pas intervenus à ce jour et sommes en train d'envisager quelles mesures, s'il y en a, nous devrions prendre.

Le vice-président : Merci. Il reste 24 secondes et six sénateurs désireux de poser des questions.

Les questions sont importantes et le témoin est bien informé. Je vais nous laisser déborder un peu par rapport à l'horaire prévu, mais j'exhorte mes collègues et M. Rudin à être tous et chacun aussi brefs que possible.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Il y a deux parties actives dans le processus. Est-ce qu'il y a assez de concurrence pour s'assurer que la compétition ne souffre pas d'une surcharge des services offerts? Deuxièmement, les consommateurs sont-ils au courant des différences parce que bien souvent, les commerçants se font imposer le 2 p. 100 auquel vous faites référence dans votre discours. Quel est votre commentaire? Est-ce qu'il y a suffisamment de concurrence pour laisser le marché dicter l'offre et la demande? Le gouvernement doit-il s'impliquer, oui ou non, pour s'assurer que les services rendus sont justes et seulement à cet effet?

M. Rudin : Je vais plus ou moins répéter ce que je viens de dire au sénateur Harb. On continue à interagir avec les intervenants, on continue à considérer la question. Pour le moment, au moins, on ne fait aucune intervention directe, mais on se penche sur les prochaines étapes.

Le sénateur Massicotte : J'ai été surpris quand j'ai lu tous les rapports. L'argument des émetteurs de cartes de crédit, c'est de dire que pour les cartes de crédit, il n'y a pas d'intérêt facturé pour 21 jours. Ce sont des frais de promotion. Mais si on manque le paiement seulement une journée, l'intérêt est porté à notre compte pour les 21 jours. Leur argument est de dire que c'est une promotion et il est très clair que l'on peut facturer ces intérêts. Tout cet argument est vrai, je l'accepte. Mais les consommateurs sont-ils au courant de ces faits et ainsi ils peuvent faire le choix très transparent. Pensez-vous que le marché est au courant de ces conditions de crédit imposées ou si c'est seulement un truc pour aller chercher du revenu additionnel sans que le marché soit au courant de ces conditions de crédit imposées?

M. Rudin : Il existe déjà un régime de divulgation obligatoire auprès des consommateurs sur les institutions financières émettrices de cartes de crédit aux consommateurs. Il s'agit dans ce cadre de responsabilité de divulguer les frais payés sous forme de frais fixes par les consommateurs uniquement. Le cadre existe, c'est un bon cadre, mais le gouvernement s'engage à améliorer le cadre de divulgation obligatoire, précisément pour mieux informer les consommateurs afin qu'ils soient en mesure de prendre de bonnes décisions et de comprendre le contrat qui est offert par les émetteurs de cartes de crédit.

[English]

The Deputy Chair: A quick clarification: Are there not provincial regulations that also deal with what has to be divulged to the consumer, which would be applicable to credit cards?

Mr. Rudin: There are two types of regulations in this regard. There are regulations by provinces for provincially regulated financial institutions — credit unions and caisses populaires. When it comes to the cost of borrowing, these are regulations which are developed under a federal-provincial agreement.

Senator Tkachuk: I wanted to break up the two sets of consumers. One set of consumers is the retailer. He is buying the services of the credit card company. He is paying a fee to the credit card company — 2 per cent or 3 per cent — whatever the number is; I do not know what American Express charges.

Do you think there is enough competition to the retailer for credit card access? It seems there are really two brand names out there, Visa and MasterCard. No one else is getting in the market and I have no idea why. It seems fairly lucrative and yet those are the only two. AMEX, Diner's Club, et cetera have not really made a big dent in that market.

Is there any way to encourage more competition in that marketplace? That is the only way to get those prices down, I think.

Mr. Rudin: There are two things. You are quite right that there are two sorts of customers. There is the merchant and the end customer, the person buying the product. When I talk about the consumer regime, I am talking about the individuals, not the regime for merchants.

The question as to whether there is sufficient competition among the card networks, and what can be done if there is not, is an important one. I am not in a position to say anything definitive about that. It is not, *prima facie*, a problem if there are only two suppliers. However, it is something that has obviously been pointed to by many stakeholders as a potential issue.

I am not aware of any obstacles to the creation of a new card network that arise from federal law or regulation. If there were any, that would be something we would be happy to have brought to our attention.

Senator Tkachuk: On the other side, the consuming public, there seems to be a lot of competition — different interest rates from quite inexpensive to quite high, depending on what other goodies they pop on it, like points and all of those other things. That is what really gets the consumer into trouble, trying to get points and other stuff on their card besides the product they buy. The credit card companies charge a higher interest rate for that. You can pay anywhere from 18 per cent to 28 per cent if you fail to make your payment at the end of the month.

[Traduction]

Le vice-président : Un petit éclaircissement : n'y a-t-il pas également des règlements provinciaux traitant de ce qui doit être communiqué au consommateur, et qui s'appliqueraient aux cartes de crédit?

M. Rudin : Il existe en la matière deux types de règlements. Il y a des règlements des provinces pour les institutions financières à réglementation provinciale, ce qui est le cas des coopératives de crédit et des caisses populaires. Pour ce qui est du coût d'emprunt, il existe des règlements qui ont été élaborés dans le cadre d'une entente fédérale-provinciale.

Le sénateur Tkachuk : Je voulais faire une séparation entre les deux groupes de consommateurs. Un groupe de consommateurs est celui des détaillants. Le détaillant achète les services d'une société de cartes de crédit. Il verse des frais à cette compagnie — 2 ou 3 p. 100 — peu importe; j'ignore ce qu'exige American Express à titre de frais.

Pensez-vous qu'il existe suffisamment de concurrence pour les détaillants sur le plan de l'accès aux cartes de crédit? Il semble que le marché soit en réalité dominé par deux noms de marque, soit Visa et MasterCard. Personne d'autre ne se lance sur le marché, et je n'ai pas la moindre idée quant au pourquoi de la chose. Ce me semble plutôt lucratif; or, il n'y a que ces deux-là. AMEX, Diner's Club et ainsi de suite ne se sont pas vraiment taillés une grosse place à l'intérieur de ce marché.

Y aurait-il le moyen de favoriser une plus vive concurrence sur ce marché? Ce serait, me semble-t-il, la seule façon de faire baisser ces prix.

M. Rudin : Il y a deux choses. Vous avez tout à fait raison de dire qu'il existe deux catégories de clients. Il y a le commerçant et il y a le client final, la personne qui achète le produit. Lorsque je parle du régime pour les consommateurs, je veux parler des particuliers, et non pas du régime applicable aux commerçants.

La question de savoir s'il existe suffisamment de concurrence entre les réseaux de cartes, et de ce qui pourrait être fait si tel n'est pas le cas, est une question importante. Je ne suis pas en mesure de dire quoi que ce soit de définitif là-dessus. Ce n'est pas, a priori, un problème s'il n'y a que deux fournisseurs. Cependant, de nombreux intéressés ont soulevé cette question comme étant un problème potentiel.

Je ne connais aucun obstacle, découlant de lois ou de règlements fédéraux, qui entraverait la création d'un nouveau réseau de cartes. S'il en était, nous serions heureux qu'on porte la chose à notre attention.

Le sénateur Tkachuk : De l'autre côté, du côté du public consommateur, il semble qu'il y ait beaucoup de concurrence — différents taux d'intérêt, allant du plutôt bon marché aux très élevés, selon les petits plus qu'on y ajoute, comme par exemple l'accumulation de points et toutes sortes d'autres choses. C'est vraiment cela qui enfonce le consommateur, qui essaie d'accumuler des points et autres sur sa carte, en plus des achats qu'il fait. Les compagnies de cartes de crédit imposent en échange de cela un taux d'intérêt supérieur. Vous pouvez payer entre 18 et 28 p. 100 si vous n'effectuez pas votre paiement à la fin du mois.

However, if you get a credit card that does not have all these goodies but just has the product, you can get them as low as 5 or 6 per cent. Is that correct?

Mr. Rudin: Yes, there is quite a variation.

Senator Tkachuk: So there is a lot of competition there. The problem is, I think, on the other end. Is the retailer getting squeezed on his percentage which is, of course, passed on to the consumer?

Mr. Rudin: I am just looking at the chair. He is asking me to be brief.

Senator Tkachuk: My testimony is correct, obviously.

The Deputy Chair: I was just thinking, Senator Tkachuk, you would make an excellent witness.

Senator Tkachuk: I was just trying to be clear.

The Deputy Chair: Thank you, senator. That was a good observation.

The next senator on the list is Senator Moore.

Senator Moore: Thank you, chair, and Mr. Rudin for being here.

Just to follow up on Senator Tkachuk's question, he mentioned Visa and MasterCard. It is a matter of record now they control 94 per cent of the market in Canada.

Who owns Visa and who owns MasterCard? Do you know? Are they publicly traded?

Mr. Rudin: I believe that they have organized as public companies, but that differs from country to country. I would need to verify that.

Senator Moore: It was mentioned as well about the confusion on the various features that are offered. I notice on page 10 of your brief, you say the government is increasingly concerned about the complexity of offerings and certain business practices of issues. You mention that teaser rates became more difficult for customers to understand and compare.

We have had correspondence from the Canadian Restaurant and Food Services Association saying that their operators are experiencing increased charges for accepting payment in credit cards. They are complaining about unfair business practices by the issuing banks. Are you looking into that? What are you looking into here?

Mr. Rudin: The initiatives that were discussed in the budget that I mentioned in my opening remarks are initiatives that will have new requirements placed on the relationship between the federally regulated financial institutions that issue credit cards and the consumers who hold them — all of us with the cards in our pocket.

Cependant, si vous avez une carte de crédit qui n'offre pas tous ces autres plus, vous pouvez obtenir un taux d'intérêt aussi bas que 5 ou 6 p. 100. Est-ce bien cela?

M. Rudin : Oui, il existe toute une fourchette de taux.

Le sénateur Tkachuk : Il existe donc beaucoup de concurrence à ce niveau-là. Le problème se situe, je pense, à l'autre bout. Le détaillant est-il en train de se faire presser quant au pourcentage qu'il doit payer et qui est, bien sûr, répercuté sur le consommateur?

M. Rudin : Je suis en train de regarder le président. Il me demande d'être bref.

Le sénateur Tkachuk : Mon affirmation est juste, manifestement.

Le vice-président : J'étais simplement en train de me dire, sénateur Tkachuk, que vous feriez un excellent témoin.

Le sénateur Tkachuk : J'essayais simplement d'être clair.

Le vice-président : Merci, sénateur. C'était une bonne observation.

Le prochain sénateur sur ma liste est le sénateur Moore.

Le sénateur Moore : Merci, monsieur le président, et merci à vous, monsieur Rudin, d'être des nôtres ici.

Pour revenir à la question du sénateur Tkachuk, il a mentionné Visa et MasterCard. Il est un fait notoire que ces deux cartes contrôlent à l'heure actuelle 94 p. 100 du marché au Canada.

Qui possède Visa et qui possède MasterCard? Le savez-vous? Ces cartes sont-elles cotées à la bourse?

M. Rudin : Je pense qu'il s'agit de sociétés ouvertes, mais cela varie d'un pays à un autre. Il me faudrait vérifier cela.

Le sénateur Moore : Il a également été fait mention de la confusion quant aux différentes caractéristiques qui sont proposées. Je lis à la page 12 de la version française de votre mémoire que le gouvernement est de plus en plus inquiet de la complexité des produits offerts, ainsi que de certaines pratiques commerciales des émetteurs. Vous mentionnez le fait qu'en raison de taux de lancement alléchants, il est plus difficile pour le consommateur de bien comprendre et de comparer les produits de crédit.

Nous avons reçu une correspondance de l'Association canadienne des restaurateurs et des services alimentaires disant que ses membres se voient imposer des frais croissants pour les transactions sur cartes de crédit. Ils se plaignent de pratiques anticoncurrentielles de la part des banques émettrices. Êtes-vous en train de vous pencher là-dessus? Qu'êtes-vous en train d'examiner ici?

M. Rudin : Les initiatives annoncées dans le budget et dont j'ai fait état dans mes remarques liminaires imposeront de nouvelles exigences dans la relation entre les institutions financières à réglementation fédérale émettrices de cartes de crédit et les consommateurs qui les détiennent — nous tous qui avons des cartes dans nos poches.

Some of the issues that are raised by stakeholders, including the restaurant association, are about the relationship between the merchants, the restaurateurs, and the credit card networks.

Senator Moore: Interac?

Mr. Rudin: Visa and MasterCard, in particular. They are not the focus of the initiatives that were rolled out or announced in the recent budget.

That said, as I have said earlier, we have met with a number of stakeholder groups and continue to do so on the other issues that arise in this context.

The Deputy Chair: Is this your last question, Senator Moore?

Senator Moore: Interac is an important player. You mentioned that it is seeking to restructure. What can you put on record about that? What is its current structure and what is it attempting to do?

Mr. Rudin: You will get better information about that from Interac. My understanding is that they are more or less a cooperative association of financial institutions and they are considering restructuring as a for-profit company.

Senator Moore: They are currently not-for-profit.

Mr. Rudin: Yes.

Senator Fox: I put myself in the position of an average Canadian consumer. The question being asked is: Why are credit card rates so high and there is no price competition that I know of.

The second question is: Why has not the cost of interest come down when the cost of money has come down. Most Canadians ask us those two questions. I have not heard a satisfactory answer to date.

Mr. Rudin: As we were discussing, there is quite a variety of interest rates charged by the various credit cards.

Senator Fox: Stay with Visa or MasterCard, which are at 19 per cent or higher with no price competition.

Mr. Rudin: The interest rate that a consumer faces on their credit card, whether MasterCard or Visa, is neither determined nor collected in this case by MasterCard or Visa. This is an arrangement they have with the financial institution that issued the card, which might be a bank or a credit union or some other institution. In this regard, even within a single financial institution that is issuing cards there can be a considerable range of interest rates charged. Some, but by no means all, of these interest rates are linked to the prime rate. The ones so linked have come down as the prime rate has fallen in recent months. There might be other interest rates not linked to the prime rate that have fallen less or not at all.

Certaines des questions soulevées par des intéressés, dont l'Association des restaurateurs, concernent la relation entre les commerçants, les restaurateurs, et les réseaux de cartes de crédit.

Le sénateur Moore : Interac?

M. Rudin : Visa et MasterCard, en particulier. Là n'est pas l'objet des initiatives mises de l'avant ou annoncées dans le récent budget.

Cela étant dit, comme je l'ai déjà indiqué, nous avons rencontré plusieurs groupes de parties intéressées relativement aux autres questions qui surviennent dans ce contexte, et continuerons de le faire.

Le vice-président : Est-ce votre dernière question, sénateur Moore?

Le sénateur Moore : Interac est un important joueur. Vous avez mentionné qu'Interac souhaite se restructurer. Que pourriez-vous nous dire d'officiel là-dessus? Quelle est sa structure actuelle et qu'est-ce qui est envisagé?

M. Rudin : Vous obtiendrez de meilleures informations en vous adressant aux responsables d'Interac. D'après ce que j'en sais, il s'agit plus ou moins d'une association coopérative d'institutions financières et elles envisagent de se restructurer en tant que société à but lucratif.

Le sénateur Moore : Elle est présentement sans but lucratif.

M. Rudin : Oui.

Le sénateur Fox : Je me mets à la place du consommateur canadien moyen. La question qu'il se pose est la suivante : pourquoi les taux d'intérêt sur les cartes de crédit sont-ils si élevés et pourquoi n'existe-t-il, que je sache, aucune concurrence au niveau du prix?

La deuxième question est la suivante : pourquoi le coût des intérêts n'a-t-il pas diminué alors que le loyer de l'argent a reculé? La plupart des Canadiens nous posent ces deux questions. Je n'ai à ce jour entendu aucune réponse satisfaisante.

M. Rudin : Comme nous le disions, il y a tout un éventail de taux d'intérêt facturés par les différentes cartes de crédit.

Le sénateur Fox : Tenons-nous en à Visa et MasterCard, qui sont à 19 p. 100 ou plus, sans concurrence sur le prix.

M. Rudin : Le taux d'intérêt qu'un consommateur se voit imposer sur sa carte de crédit, qu'il s'agisse de MasterCard ou de Visa, n'est ni déterminé ni perçu, en l'espèce, par MasterCard ou par Visa. Il s'agit d'un arrangement avec l'institution financière émettrice, qui pourrait être une banque, une coopérative de crédit ou une autre institution. Même chez une seule et même institution financière émettrice de cartes il peut exister tout un éventail de taux d'intérêt. Certains de ces taux d'intérêt, mais ce n'est certainement pas le cas de tous, sont liés au taux préférentiel. Ceux-là ont diminué ces derniers mois au fur et à mesure de la baisse du taux préférentiel. Il y a peut-être d'autres taux d'intérêt qui ne sont pas liés au taux préférentiel et qui ont connu une baisse moindre, voire nulle.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: I would like to follow up on my colleague's question. We saw the whole debate about asset-backed commercial paper. Credit cards were part of this commercial paper. The problem was that anyone, from university students to whomever — and I am not saying that students are not solvent —, could borrow, but it remains that when people have very limited income, someone gets stuck with the loss. And we saw the panic that ensued. The chase was on to see who, among the competitors, was going to issue the most cards. No one even asked who was going to pay. In any event, it was going to be the other people paying their credit cards who were going to pay.

The Chairman of our committee dealt a lot with bankruptcies. The situation did indeed throw consumers into bankruptcy. It seems that there is a hole in our system such that anyone can obtain anything no matter what. I put the question to you because 20 years ago, I was required to practically provide the name of my great-grandmother, and today, people do not have to provide anything. The number of questions we were asked back then was unbelievable. Today, there is virtually no credit check. The financial institutions cover themselves and it is the card-holders who get stuck. It is a true free-for-all.

My question is the following: is there a way to get financial institutions to show some moderation in their issuing of cards to people who are not solvent?

Mr. Rudin: Two things: first of all, given your interest in the decision-making practices of financial institutions with regard to consumer credit, if you wish to obtain the most direct information, I would invite you to put your questions directly to the bankers or their representatives. That being said, I would mention that federally-regulated financial institutions are under the supervision of the superintendent of financial institutions, the purpose being to ensure that their practices are prudent in the interest of the continuity of the institution. That aspect is already covered.

[English]

Senator Greene: There is one issue, which Senator Tkachuk spoke about: The lack of competition amongst credit card networks.

There is more of a perception of a problem in this area rather than perhaps a real problem. Has the Department of Finance done any public opinion surveys on what individual consumers and small business owners think about all of these areas?

Mr. Rudin: I am not aware of any public survey work done by the department on this. I would imagine that some survey material, in particular done by stakeholder groups, would be available to us.

Senator Greene: Such survey information might not be trustworthy in many ways.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Je poursuis dans la même veine que la question de mon collègue. On a vu quel était le débat dans le papier commercial. Dans le papier commercial, il y avait les cartes de crédit. On avait le problème que n'importe qui, étudiants à l'université ou autres, — je ne dis pas que les étudiants ne sont pas solvables — mais il reste que quand les gens ont de très petits revenus, il faut que quelqu'un prenne les pertes. Et là, il y a une course effrénée. Il s'agit de savoir qui va émettre le plus de cartes au sein de la concurrence. On ne se pose pas la question de savoir qui va payer. De toute façon, cela va être les autres personnes qui paient leur carte de crédit qui vont payer.

Notre président s'est beaucoup occupé de faillites. Effectivement, cela amène la faillite des consommateurs. Il semble qu'il y ait un trou dans notre régime faisant en sorte que n'importe qui peut se procurer n'importe quoi n'importe comment. Je vous le demande parce qu'il y a 20 ans, on me demandait quasiment le nom de mon arrière grand-mère et aujourd'hui on ne demande plus rien. C'était incroyable le nombre de questions qu'on nous posait. Aujourd'hui pratiquement plus d'enquête n'est faite sur le crédit de la personne. Ce sont les institutions financières qui se couvrent et les détenteurs de cartes qui paient la note. C'est un véritable « free for all ».

Je vous pose la question, existe-t-il un moyen pour que nos institutions financières émettent de façon modérée des cartes à des gens non solvables?

M. Rudin : Deux choses : premièrement, vous vous intéressez aux pratiques de décision des institutions financières en ce qui concerne leur crédit aux consommateurs, pour avoir les informations les plus directes, je vous invite à le demander directement aux banquiers ou à leur représentant. Ceci étant dit, je mentionnerai que les institutions financières sous réglementation fédérale sont supervisées par le surintendant des institutions financières dans le but de s'assurer que leurs pratiques sont prudentes en ce qui concerne la continuité de l'institution. Cet aspect est déjà là.

[Traduction]

Le sénateur Greene : Il y a une question dont a parlé le sénateur Tkachuk : le manque de concurrence entre les réseaux de cartes de crédit.

Il y a peut-être en la matière davantage la perception qu'il y a un problème que l'existence d'un problème réel. Le ministère des Finances a-t-il effectué quelque sondage d'opinion publique pour déterminer ce que pensent les consommateurs et les propriétaires de petites entreprises au sujet de toutes ces questions?

M. Rudin : Je ne suis au courant d'aucun travail de sondage public qui aurait été effectué en la matière par le ministère. J'imagine que pourraient être mis à notre disposition les résultats de sondages menés par d'autres, notamment des groupes concernés.

Le sénateur Greene : Mais de tels résultats de sondages pourraient à certains égards ne pas être tout à fait fiables.

Senator Ringuette: In the bank regulations, under interpretation, it says that credit agreement includes an agreement for a line of credit, credit card or any kind of loan. I guess the Department of Finance, under the banking regulations, considers a line of credit and a credit card the same.

Mr. Rudin: The disclosure requirements are the same, whether it is a line of credit or a credit card agreement. That is correct.

Senator Ringuette: It is the same thing.

The Chair: That was an informative discussion. I hope we will have the opportunity to consult with you again. Mr. Rudin, if any questions arise in your area of expertise.

I welcome our next witness, Mr. Richard Taylor and Ms. Martine Dagenais, from the Competition Bureau of Canada. Mr. Taylor, please proceed.

Richard Taylor, Deputy Commissioner of Competition, Civil Matters Branch, Competition Bureau Canada: Thank you for inviting the Competition Bureau Canada to take part in the committee's hearing on credit card and debit card issues. Joining me today is Ms. Martine Dagenais, Assistant Deputy Commissioner of Competition, Civil Matters Branch, Competition Bureau Canada.

I will begin with a few words about the Competition Bureau and its mandate. The CBC is an independent law enforcement agency responsible for administering and enforcing the Competition Act. The bureau contributes to the prosperity of Canadians by protecting and promoting competitive markets and enabling informed consumer choice.

[Translation]

We consider competition to be a valid and creative force in our economy. It encourages innovation, low prices, efficiency and greater choice for consumers.

[English]

In the Competition Act, Parliament has identified and prohibited a number of activities that undermine a competitive marketplace.

As a statute of general application, the Competition Act does not attempt to regulate individual transactions between buyers and sellers. Rather, the act seeks to develop and maintain the conditions necessary for a competitive marketplace by prohibiting a number of anti-competitive practices such as: price fixing, bid rigging, abuse of dominant position, deceptive marketing, and those mergers that would lead to a significant lessening of competition. These practices are likely to have a significant negative impact on competition and are contained in the Competition Act. The act is a piece of legislation that, in one

Le sénateur Ringuette : Il est précisé dans le règlement tel qu'il s'applique aux banques, sous la rubrique interprétation, que la convention de crédit englobe une entente visant une ligne de crédit, une carte de crédit ou tout autre type de prêt. Je devine que le ministère des Finances considère qu'une marge de crédit et qu'une carte de crédit sont identiques aux fins du règlement tel qu'il s'applique aux banques.

M. Rudin : Les exigences en matière de communication de renseignements sont les mêmes, qu'il s'agisse d'une ligne de crédit ou d'une carte de crédit. C'est exact.

Le sénateur Ringuette : C'est la même chose.

Le président : Nous venons d'avoir une discussion fort instructive. J'espère que nous aurons l'occasion de vous consulter de nouveau, monsieur Rudin, s'il survient d'autres questions relevant de votre domaine d'expertise.

J'aimerais maintenant accueillir les témoins suivants. Il s'agit de M. Richard Taylor et de Mme Martine Dagenais, du Bureau de la concurrence Canada. Monsieur Taylor, allez-y, je vous prie.

Richard Taylor, sous-commissaire de la concurrence, Direction générale des affaires civiles, Bureau de la concurrence Canada : Merci d'avoir invité le Bureau de la concurrence Canada à participer aux audiences du comité portant sur les cartes de crédit et de débit. M'accompagne aujourd'hui Mme Martine Dagenais, sous-commissaire adjointe de la concurrence, Direction générale des affaires civiles, Bureau de la concurrence Canada.

Je vais commencer par vous dire quelques mots au sujet du Bureau de la concurrence et de son mandat. Le BCC est un organisme indépendant d'application de la loi qui est responsable de l'administration et de l'exécution de la Loi sur la concurrence. Le bureau contribue à la prospérité des Canadiens en protégeant et en favorisant des marchés concurrentiels au Canada et en permettant aux consommateurs de faire des choix éclairés.

[Français]

Nous considérons la concurrence comme étant une force valable et créatrice dans notre économie. Celle-ci favorise l'innovation, les bas prix, améliore l'efficacité et favorise un plus grand choix pour les consommateurs.

[Traduction]

Dans la Loi sur la concurrence, le Parlement a identifié et interdit un certain nombre d'activités qui sont néfastes pour un marché concurrentiel.

En tant que texte de loi d'application générale, la Loi sur la concurrence ne vise pas à réglementer les transactions individuelles entre acheteurs et vendeurs. La loi cherche plutôt à établir et à maintenir les conditions nécessaires à l'existence d'un marché concurrentiel en interdisant un certain nombre de pratiques anticoncurrentielles, notamment : fixation des prix, truquage des offres, abus de position dominante, pratiques commerciales dolosives et fusions susceptibles de mener à une réduction sensible de la concurrence. De telles pratiques sont susceptibles d'avoir une incidence néfaste sur la concurrence et

form or another, has existed for over 120 years. It is the job of the Competition Bureau and all those who work there to enforce these provisions at all times.

Let me turn to the issue of credit cards. I want to stress that the bureau takes seriously the possibility of any contravention of the Competition Act. At this time, one of the bureau's priorities is completing our ongoing investigation into the issue of payment card interchange fees to ensure that the act has not been breached. This is more than a \$370-billion market and we do not take such markets or matters lightly.

If we find evidence that the act has been violated or is being violated, we will not hesitate to take action. I would also note that Canada is not the only jurisdiction looking at whether the way interchange fees are set is a possible violation of competition laws.

Allow me to explain briefly exactly what the bureau can investigate. It is important to note that, under the act, businesses are generally free to set their own prices at whatever level the market will bear. For the Competition Bureau, high prices or fees are a concern only when they are the result of a contravention of the act, such as price fixing or the abuse of a dominant position. Let me be very clear on this point: The Competition Bureau, as an independent law enforcement agency, does not have the ability to mandate, regulate or decide prices in any industry, including with respect to interchange fees.

I am constrained by the confidentiality provisions of the act from discussing specifics of our investigations. I can confirm to the committee that with respect to how interchange fees are set, we are looking at whether there may have been a contravention of section 79 or other sections of the act. Section 79, Abuse of Dominant Position, prohibits dominant firms from engaging in practices that have had, are having or are likely to have the effect of preventing or lessening competition in a market. If during this investigation we find evidence of a breach of the provisions of the Competition Act, we will act.

[Translation]

In order to apprise itself of the implementation activities, the Bureau followed the various developments within the credit card industry in Canada, including the restructuring of Visa and MasterCard. Furthermore, the Bureau followed very closely the private dispute in the United States as well as Australia's regulatory measures and the inquiries carried out by foreign anti-trust authorities.

sont explicitées dans la Loi sur la concurrence. Cette loi existe, sous une forme ou une autre, depuis plus de 120 ans. Il incombe au Bureau de la concurrence et à tous ses employés de veiller en tout temps au respect des dispositions de la loi.

Je vais maintenant passer à la question des cartes de crédit. Je tiens à souligner que le bureau prend au sérieux la possibilité de toute infraction à la Loi sur la concurrence. L'une des priorités actuelles du bureau est de terminer son enquête sur les frais d'interchange pour les cartes de paiement, afin de veiller à ce qu'il n'y ait eu aucune infraction à la loi. Il s'agit d'un marché d'une valeur de 370 milliards de dollars et nous ne prenons à la légère ni de tels marchés ni de telles questions.

Si nous relevons la preuve qu'il y a eu ou qu'il y a violation de la loi, nous n'hésitons pas à prendre des mesures. Il me faudrait également souligner que le Canada n'est pas le seul pays qui cherche à déterminer si la façon dont les frais d'interchange sont fixés ne pourrait pas constituer une violation des lois en matière de concurrence.

Permettez que je vous explique brièvement ce sur quoi le bureau peut faire enquête. Il est important de souligner qu'en vertu de la loi les entreprises sont, de manière générale, libres de fixer leurs propres prix, en fonction du niveau que tolérera le marché. En ce qui concerne le Bureau de la concurrence, des prix ou des frais élevés ne sont source d'inquiétude que lorsqu'ils résultent d'une infraction à la loi, comme c'est le cas de la fixation des prix ou de l'abus de position dominante. Je tiens à être très très clair là-dessus : le Bureau de la concurrence, en tant qu'organisme indépendant d'application de la loi, n'est pas habilité à imposer, à réglementer ou à fixer des prix dans quelque industrie que ce soit, et cela englobe les frais d'interchange.

Je suis empêché par les dispositions de la loi en matière de confidentialité de discuter du détail de nos enquêtes. Je peux cependant vous confirmer qu'en ce qui concerne la façon dont les frais d'interchange sont fixés, nous cherchons à déterminer s'il a pu y avoir violation de l'article 79 ou d'autres articles de la loi. L'article 79, Ordonnance d'interdiction dans les cas d'abus de position dominante, interdit aux entreprises dominantes de se livrer à des pratiques qui ont, ont eu ou auraient vraisemblablement pour effet d'empêcher ou de diminuer sensiblement la concurrence dans un marché. Si, dans le cadre de notre enquête, nous relevons la preuve d'une violation des dispositions de la Loi sur la concurrence, alors nous agissons.

[Français]

Afin de s'informer au sujet des activités de mise en application, le bureau a suivi le développement dans l'industrie des cartes de crédit au Canada comme la restructuration de Visa et MasterCard. De plus, le bureau a suivi de près le litige privé aux États-Unis et la réglementation en Australie ainsi que les examens faits par les agents antitrusts étrangers.

[English]

Let me address the Interac issue. It has been widely reported in the media that Interac has approached the bureau. Interac has decided to seek the bureau's consent before it files an application with the Competition Tribunal to be allowed to restructure from a not-for-profit association to a for-profit entity. As this matter is currently under review and likely to go to the Competition Bureau, further comment on this issue is constrained by the confidentiality provisions of the act found in section 29 and enforced by section 64.

I would like to clarify one point that keeps coming up in the media regarding concerns that Interac would be able to start charging interchange fees on debit transactions if it were allowed to restructure. As you are aware, in 1996, the bureau and Interac entered into a consent order that addressed concerns the bureau had regarding the activity of the members of Interac — at that time, mostly the large Canadian banks — who controlled the debit network. The consent order provided for several measures to increase competition in the market for debit products, including easier access to their network.

As my colleague from the Department of Finance said, membership in the network has grown to over 60 firms from the original nine at the time we took action. This is an example of the kind of work the bureau does on behalf of a competitive economy, ensuring there are no illegitimate or artificial barriers to entry. However, the point is that whatever the bureau's position on Interac's desire to restructure as a for-profit entity, restructuring will have no impact on Interac's ability to charge interchange fees. They have that right today. The consent order Interac is seeking to change does not address the level of interchange fees.

Thank you, Mr. Chair. My colleague and I welcome any questions committee members may have.

[Translation]

The Deputy Chair: Do you have anything to add, Ms. Dagenais, or would you prefer to wait for questions?

Martine Dagenais, Assistant Deputy Commissioner of Competition, Civil Matters Branch, Competition Bureau Canada: I will wait for questions.

The Deputy Chair: I will ask my colleagues to limit themselves to one question, and there could always be a second round, if need be.

[Traduction]

Permettez que je passe à la question du réseau Interac. Il a été largement rapporté dans les médias qu'Interac est intervenu auprès du bureau. Interac a décidé de chercher le consentement du bureau avant de déposer une demande auprès du Tribunal de la concurrence en vue d'être autorisé à se restructurer pour ne plus être une association sans but lucratif mais une entité à but lucratif. Étant donné que cette question est présentement sous examen et qu'elle sera vraisemblablement soumise au Bureau de la concurrence, ce que je peux vous en dire est limité par les dispositions de la loi en matière de confidentialité figurant à l'article 29 et auxquelles l'article 64 de la loi donne effet.

J'aimerais tirer au clair un aspect dont il est régulièrement fait état dans les médias concernant la crainte qu'Interac puisse commencer à imposer des frais d'interchange sur les transactions faites avec une carte de débit si elle est autorisée à se restructurer. Comme vous le savez, en 1996, le bureau et Interac se sont engagés dans le cadre d'une ordonnance sur consentement visant certaines préoccupations qu'avait le bureau relativement à l'activité des membres d'Interac — il s'agissait à l'époque principalement des grosses banques canadiennes — qui contrôlaient le réseau des cartes de débit. Cette ordonnance sur consentement prévoyait plusieurs mesures en vue d'augmenter la concurrence sur le marché des produits de débit, dont un accès plus facile à leur réseau.

Comme l'a dit mon collègue du ministère des Finances, le nombre de participants au réseau est passé des neuf originaux, en place à l'époque où nous sommes intervenus, à plus de 60 sociétés. Voilà qui illustre le genre de travail que fait le bureau dans l'intérêt du maintien d'une économie concurrentielle, en veillant à ce qu'il n'existe aucune barrière illégale ou artificielle à l'entrée. Cependant, l'important est que, quelle que soit la position du bureau relativement au désir d'Interac de se restructurer en tant qu'entité à but lucratif, la restructuration n'aura aucune incidence sur la capacité d'Interac d'imposer des frais d'interchange. Interac a déjà aujourd'hui ce droit. L'ordonnance sur consentement qu'Interac cherche à modifier ne traite pas du niveau des frais d'interchange.

Merci, monsieur le président. Ma collègue et moi nous ferons un plaisir de répondre aux questions des membres du comité.

[Français]

Le vice-président : Avez-vous quelque chose à ajouter, madame Dagenais ou allez-vous attendre les questions?

Martine Dagenais, sous-commissaire adjointe de la concurrence, Direction générale des affaires civiles, Bureau de la concurrence Canada : Je vais attendre les questions.

Le vice-président : Je vais demander à mes collègues de se limiter à une question, quitte à ce qu'il y ait une deuxième ronde au besoin.

[English]

Senator Harb: The Competition Bureau wants to increase and improve competition. Interac, as a not-for-profit organization now is a monopoly. The preferable choice of the Competition Bureau is to see more people entering the market. Is that correct?

Mr. Taylor: I think I stated that the act we enforce comes from Parliament, and was strengthened most recently by Bill C-10. It does not make it illegal for a monopolist to charge a high price.

The Deputy Chair: Thank you. Not a very welcome answer, but a truthful answer.

Senator Tkachuk: Have you started or contemplated an investigation for monopoly practices by either of the credit card companies — Visa and MasterCard — over the last number of months or years?

Mr. Taylor: We are currently investigating the credit card companies under section 79 of the Competition Act, Abuse of Dominant Position.

Senator Tkachuk: Is this with regard what they charge the retailer? Is this a result from complaints by retailers or how did this start?

Mr. Taylor: We initially commenced the investigation or examination ourselves based upon things we were observing around the world, particularly in England and Australia. Subsequent to that, we have had complaints from a large number of stakeholders, which has led us to intensify our efforts.

Senator Oliver: Have you had complaints from stakeholders in Canada and if so, who would the stakeholders be?

Mr. Taylor: They would be numerous. Obviously, many of the merchants that have to accept these cards and pay the fees demanded have complained to us at one time or another. I believe they include the Canadian Federation of Independent Business, Retail Council of Canada, Canadian Federation of Independent Grocers and a number of others.

The Deputy Chair: We will be hearing from all of those people as witnesses. We will get more information from them.

[Translation]

Senator Massicotte: You are very familiar with Interac, that wishes to become a for-profit company. Does that concern you?

[English]

Is there a concern that if Interac becomes a for-profit company, given that they have a dominant position, there will be a lack of competition?

[Traduction]

Le sénateur Harb : Le Bureau de la concurrence souhaite augmenter et améliorer la concurrence. Interac, en tant qu'organisation à but non lucratif, est à l'heure actuelle un monopole. La préférence du Bureau de la concurrence est de voir davantage de participants entrer dans le marché. Est-ce bien cela?

M. Taylor : Je pense avoir déclaré que la loi que nous appliquons nous vient du Parlement, et qu'elle a tout récemment été renforcée par le projet de loi C-10. La loi ne rend pas illégal pour un monopole de facturer un prix élevé.

Le vice-président : Merci. Ce n'est pas une réponse qui plaît, mais c'est la vérité.

Le sénateur Tkachuk : Avez-vous envisagé ou entamé au cours des derniers mois ou des dernières années une enquête auprès de l'une ou l'autre des compagnies de cartes de crédit — Visa et MasterCard — pour déterminer s'il y a eu pratiques monopolistiques?

M. Taylor : Nous enquêtons présentement sur les compagnies de cartes de crédit en vertu de l'article 79 de la Loi sur la concurrence, Abus de position dominante.

Le sénateur Tkachuk : Et cela concerne-t-il les frais imposés aux détaillants? Cela résulte-t-il de plaintes déposées par des détaillants? Comment cela a-t-il commencé?

M. Taylor : Nous avons au départ lancé de nous-mêmes l'enquête ou l'examen sur la base de choses que nous observions de par le monde, notamment en Angleterre et en Australie. Nous avons par la suite reçu des plaintes d'un nombre important de parties prenantes, et c'est ce qui nous a amenés à intensifier nos efforts.

Le sénateur Oliver : Avez-vous reçu des plaintes de parties prenantes au Canada et, dans l'affirmative, de qui s'agit-il?

M. Taylor : Elles sont nombreuses. Bien sûr, nombre des commerçants qui doivent accepter ces cartes et payer les frais exigés sont, à un moment ou à un autre, venus se plaindre auprès de nous. Je crois que comptent parmi leur nombre la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, le Conseil canadien du commerce de détail, la Fédération canadienne des épiceries indépendantes, et beaucoup d'autres encore.

Le vice-président : Nous allons entendre le témoignage de porte-parole de tous ces groupes. Nous obtiendrons davantage de renseignements auprès d'eux.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Vous connaissez bien Interac qui veut devenir une compagnie pour faire un profit. Est-ce que cela vous inquiète?

[Traduction]

Craignez-vous que si Interac devient une société à but lucratif, compte tenu de sa position dominante, il y ait absence de concurrence?

Mr. Rudin: We are concerned. The most important thing I could convey to the chair today is that we are not concerned about things that are not in our act. Our act is specific about the types of business practices, structures and circumstances that give rise to potential action before the courts under our act.

We are concerned when a dominant company abuses its dominant position by trying to eliminate or exclude rivals and that leads to a price increase. We are concerned when competitors or companies in the same business agree among themselves to raise prices.

We are concerned about those practices. The current Competition Act as amended by Bill C-10, has about 130 provisions and 30 of them are probably substantive, dealing with specific business practices — bid rigging, price fixing, mergers that lead to a substantial lessening of competition, refusal to deal, resale price maintenance, abuse of dominance and —

The Deputy Chair: Predatory practices.

Mr. Rudin: Predatory practices, yes.

Senator Moore: As I understand it, the 1996 consent order gave Interac the right to set an interchange fee on debit card transactions, and they always set the debit card transaction fee at zero. Is that still the situation?

Ms. Dagenais: It is.

Senator Moore: The interchange fee for ABM transactions is 75 cents, is that right?

Ms. Dagenais: I do not have the exact number but we can find out.

Senator Moore: I am confused with regard to what is called the switch fee and interchange fee. Does the interchange fee include the switch fee? What are those two fees?

Mr. Taylor: The switch fee is the network fee. That is what the card network gets. The interchange fee is below that, and that is what the issuer and acquirer pay each other. I think that the switch fee is a little different fee.

If you look at the chart that the Department of Finance gave you — we have our own version — they have a bunch of parties and the fees. I think the switch fee in the Interac parlance — my colleague will correct me if I am wrong — is what we call the network fee.

Senator Moore: That goes to Interac?

Mr. Rudin: That is right.

The Deputy Chair: Could you provide us with a copy of your diagram? We already have the one from Finance and we would appreciate receiving yours. I assume it is in both languages? Thank you.

M. Rudin : Cela nous inquiète. Le message le plus important que je puisse livrer au président aujourd'hui est que nous ne nous inquiétons pas des choses qui ne relèvent pas de notre loi habilitante. Notre loi est très précise quant aux types de pratiques d'affaires, de structures et de circonstances pouvant donner lieu à des actions en justice en vertu de la loi.

Cela nous inquiète lorsqu'une société dominante abuse de sa position dominante en tentant d'éliminer ou d'exclure des rivaux, amenant ainsi une hausse des prix. Nous nous inquiétons lorsque des concurrents ou des entreprises dans le même secteur conviennent entre eux d'augmenter les prix.

Nous nous inquiétons de ce genre de pratiques. L'actuelle Loi sur la concurrence, telle que modifiée par le projet de loi C-10, contient environ 130 dispositions, dont 30 sont sans doute des dispositions de fond visant des pratiques commerciales précises — truquage des offres, fixation de prix, fusions menant à une réduction sensible de la concurrence, refus de vendre, fixation du prix de revente, abus de position dominante et...

Le vice-président : Prix prédateurs.

M. Rudin : Oui, prix prédateurs.

Le sénateur Moore : D'après ce que je comprends, l'ordonnance sur consentement de 1996 accordait à Interac le droit de fixer des frais d'interchange applicables aux transactions par carte de débit, et les frais de transactions sur carte de débit ont toujours été fixés à zéro. Est-ce toujours le cas?

Mme Dagenais : Oui.

Le sénateur Moore : Les frais d'interchange pour les transactions GAB sont de 75 cents, n'est-ce pas?

Mme Dagenais : Je ne connais pas le montant exact, mais nous pourrions nous renseigner.

Le sénateur Moore : Je suis confus en ce qui concerne ce que l'on appelle les frais de transfert et les frais d'interchange. Les frais d'interchange englobent-ils les frais de transfert? Quelles sont ces deux commissions?

M. Taylor : Les frais de transfert sont les frais de réseau. C'est ce que touche le réseau de cartes. Les frais d'interchange sont inférieurs à cela et correspondent à ce que se payent l'émetteur et l'acquéreur. Je pense que les frais de réseau sont sensiblement différents.

Si vous regardez le graphique que vous a fourni le ministère des Finances — nous avons notre propre version —, il y a tout un tas d'intervenants et de frais. Je pense que, dans le jargon Interac, les frais de transfert — et ma collègue me corrigera si je me trompe — sont ce que nous appelons les frais de réseau.

Le sénateur Moore : Et ces frais sont versés à Interac?

M. Rudin : C'est exact.

Le vice-président : Pourriez-vous nous fournir une copie de votre diagramme? Nous avons déjà celui du ministère des Finances et nous aimerions bien avoir le vôtre. Je présume qu'il existe dans les deux langues officielles? Merci.

Senator Greene: What is the timetable of your investigation and what form will it take? What will you actually do?

Mr. Taylor: We have been concerned by the volume and significance of the complaints we have received. We have put resources on the file commensurate with the level of concern concerning payment cards and interchange fees.

I cannot give you a time frame. The investigations we do are complicated. If there is something that is a potential violation of our act, it has to go to the courts — either the criminal courts or, if it is price fixing or bid rigging, they go to the civil Competition Tribunal. They are very evidence-intensive and complicated, and it can take some time. The last thing we want to do is go off in a half-baked way.

Senator Ringuette: I appreciate the work you are doing and its complexity.

In regard to the debit card system, it is a matter to which the first witness alluded. He said that for the time being, there is a flat charge per transaction but that these features may change over time. There are now more firms offering debit payment service, et cetera.

In your look into the Interac debit card situation in Canada, currently Statistics Canada says that it costs 12 cents per transaction on average. Australian legislation has capped that at 12 cents.

We know that the debit card situation in the U.S. has changed drastically from the time that Star Alliance — which was the counterpart of Interac in the U.S. — started to market the debit card with the financial institutions. It was a transaction-based fee like Interac. When the market was opened up, we had MasterCard and Visa in the market. They hold more than 70 per cent of the debit card market in the U.S., and the debit card fee structure has changed from a transaction fee basis to a percentage of sales basis, just like the credit card structure.

Are you looking at what happened in the U.S. experience in the debit card market before you make a decision in regard to Canada's Interac debit card system?

Mr. Taylor: We need to go back and look at the 1996 consent order that was designed to address a specific problem. The problem was that the nine founding members of Interac, mostly the banks, caisses populaires and Credit Union Central, were not allowing anybody to join. We fixed that and you have now over 60 members. That was the consent order, which is still in place today.

They have to get the Competition Tribunal's approval, which is part of the Federal Court, to release them from that obligation. That is done at a public hearing.

Le sénateur Greene : Quel est l'échéancier de votre enquête et quelle forme prendra-t-elle? Qu'allez-vous faire exactement?

M. Taylor : Nous sommes préoccupés par le volume et le sérieux des plaintes que nous avons reçues. Nous avons consenti au dossier des ressources proportionnelles au niveau d'inquiétude concernant les cartes de paiement et les frais d'interchange.

Je ne peux pas vous donner d'échéancier. Les enquêtes que nous effectuons sont compliquées. En cas de violation potentielle de la loi que nous sommes chargés d'appliquer, l'affaire doit être renvoyée devant les tribunaux — une cour pénale ou, s'il s'agit de fixation de prix ou de truquage des offres, le Tribunal de la concurrence, qui est un tribunal civil. Ces enquêtes sont très complexes et axées sur la preuve et elles peuvent demander du temps. La dernière chose que nous souhaiterions serait de nous lancer mal préparés.

Le sénateur Ringuette : J'apprécie le travail que vous faites et je comprends sa complexité.

En ce qui concerne le système de cartes de débit, le premier témoin a fait état de quelque chose. Il a dit que, pour le moment, il y a des frais forfaitaires par transaction, mais que cet aspect et d'autres pourraient changer au fil du temps. Il existe aujourd'hui davantage de sociétés qui offrent des services de paiement par carte de débit, « et cetera ».

Si l'on s'intéresse à la situation en matière de cartes de débit Interac au Canada, Statistique Canada nous dit qu'il en coûte à l'heure actuelle en moyenne 12 cents par transaction. La loi australienne a plafonné ces frais à 12 cents.

Nous savons que la situation en ce qui concerne les cartes de débit aux États-Unis a beaucoup changé depuis l'époque où Star Alliance — l'équivalent d'Interac aux États-Unis — a commencé à commercialiser sa carte de débit auprès des institutions financières. Le régime en était alors un de frais à la transaction, comme chez Interac. Lorsque le marché a été ouvert, MasterCard et Visa y sont entrés. Ceux-ci détiennent plus de 70 p. 100 du marché de cartes de débit aux États-Unis, et le barème de tarifs pour les cartes de débit est passé d'un régime de frais à la transaction à un régime de pourcentage des ventes, à la manière du régime en place pour les cartes de crédit.

Allez-vous examiner ce qui s'est passé sur le marché américain des cartes de débit avant de prendre une décision quant au système de carte de débit Interac au Canada?

M. Taylor : Il nous faut revoir l'ordonnance sur consentement de 1996, qui avait pour objet de régler un problème précis. Le problème était que les neuf membres fondateurs d'Interac, principalement des banques, des caisses populaires et la Centrale des caisses de crédit du Canada, n'autorisaient personne d'autre à se joindre à eux. Nous avons corrigé ce problème et les membres sont aujourd'hui au nombre de plus de 60. Voilà ce qu'a instauré l'ordonnance sur consentement, qui est toujours en place aujourd'hui.

Il faut obtenir l'approbation du Tribunal de la concurrence, qui relève de la Cour fédérale, pour pouvoir se soustraire à cette obligation. L'affaire est examinée dans le cadre d'une audience publique.

It is very important to know that is not necessarily dealing with the same thing this committee is dealing with. That was a 1996 issue. From what I have read and from what I can understand, you are dealing with the question of fees — whether it is switch fee, network fees, access fees or interchange fees.

That is a different question. All I can say is we are looking at all of it.

Senator Ringuette: You are looking at the American experience.

Mr. Taylor: We are aware of and familiar with the American experience and what happened to Star Alliance upon the entry of Visa and MasterCard into the debit market.

The Deputy Chair: We appreciate your having come to enlighten us on this.

[Translation]

The second part of this evening's session will be devoted to credit cards from the perspective of consumers, a very important aspect of Senator Ringuette's motion.

[English]

Canadians have embraced credit cards more than almost any other country in the world. According to the Bank for International Settlements, there were some 64.5 million credit cards in use in Canada in 2007. I believe that members of my family have significantly increased that number. With the advent of the financial crisis, however, some are concerned that households might be increasingly burdened by rising credit card interest rates and shorter interest-free grace periods.

In times such as these, there is perhaps an increased need for consumers to select the credit card that is best suited to their individual needs. To tell us more about the federal agency whose role includes informing and educating consumers about selected financial issues, including credit cards, we are pleased to have before us Ms. Ursula Menke, Commissioner, Financial Consumer Agency of Canada. We have had the pleasure of hearing from her before on this committee and she is always highly informative and clear, as I am sure she will be this time. Ms. Menke, please proceed.

[Translation]

Ursula Menke, Commissioner, Financial Consumer Agency of Canada (FCAC): Thank you for having invited the Financial Consumer Agency of Canada to appear before you today.

[English]

I believe that a copy of my opening remarks has been circulated, so I will speak to the highlights only.

Il est très important de savoir que cela n'est pas forcément la même chose que ce sur quoi se penche le comité. C'était une situation qui existait en 1996. D'après ce que j'ai lu et compris, vous, vous vous intéressez à la question des frais — qu'il s'agisse de frais de transfert, de frais de réseau, de frais d'accès ou de frais d'interchange.

Il s'agit là d'une question différente. Tout ce que je peux dire est que nous examinons le tout.

Le sénateur Ringuette : Vous examinez l'expérience américaine.

M. Taylor : Nous connaissons l'expérience américaine et ce qui est arrivé à Star Alliance avec l'entrée sur le marché des cartes de débit de Visa et de MasterCard.

Le vice-président : Nous vous sommes reconnaissants d'être venus nous éclairer sur la question qui nous occupe.

[Français]

La deuxième partie de notre rencontre de ce soir touche surtout les cartes de crédit du point de vue des consommateurs, un aspect très important de la motion du sénateur Ringuette.

[Traduction]

Les Canadiens ont, plus que les citoyens de n'importe quel autre pays au monde, embrassé les cartes de crédit. D'après la Banque des règlements internationaux, il y avait en circulation au Canada en 2007 quelque 64,5 millions de cartes de crédit. Je pense que des membres de ma famille ont sensiblement augmenté ce nombre. Cependant, avec la crise financière, d'aucuns craignent que les ménages soient de plus en plus accablés par des taux d'intérêt toujours croissants sur leurs cartes de crédit et des périodes de grâce sans intérêt de plus en plus courtes.

À une époque comme celle que nous vivons, il est peut-être d'autant plus important que les consommateurs choisissent la carte de crédit qui convient le mieux à leurs besoins particuliers. Pour nous entretenir plus avant de l'Agence fédérale dont le rôle comprend notamment l'information et l'éducation des consommateurs au sujet de certaines questions financières, dont les cartes de crédit, nous sommes heureux d'accueillir ici Mme Ursula Menke, commissaire, Agence de la consommation en matière financière du Canada. Le comité a déjà eu le plaisir de l'entendre témoigner devant lui et ses explications sont toujours très instructives et très claires, et je suis certain qu'il en sera encore de même aujourd'hui. Allez-y, je vous prie, madame Menke.

[Français]

Ursula Menke, commissaire, Agence de la consommation en matière financière du Canada (ACFC) : je vous remercie d'avoir invité l'Agence de la consommation en matière financière du Canada à comparaître devant vous aujourd'hui.

[Traduction]

Je pense que le texte de ma déclaration a été distribué, alors je ne vous en entretiendrai que des points saillants.

The role of the FCAC is limited with respect to the specific nature of the present study. The overall effect of our work produces real and widespread benefits for individuals and the Canadian financial sector in general.

The FCAC has two principal roles: First, it promotes and ensures compliance by federally regulated financial institutions with the consumer provisions in the legislation. Second, the FCAC is charged with a complementary consumer education role. Through its consumer education mandate, the FCAC provides objective and timely information to help Canadians understand and shop around for day-to-day financial products and services.

[Translation]

It is worth noting that the compliance and consumer education roles of FCAC's mandate are inextricably linked. They support and complement each other. In essence, the consumer provisions provide consumers with detailed disclosure about the product or service they wish to procure. Our education role is aimed at ensuring that they have the knowledge and confidence to make informed use of that disclosure.

[English]

We do not have a role to play in the setting of interest rates or service fees, so we try to help consumers by providing them with objective financial information and education. As you know, financial products such as credit cards and bank accounts are an indispensable part of everyday life. From our surveys, we have learned that many Canadians are not using their financial products to their best advantage. To take the example of credit cards, many consumers are not using them as a method of payment. Instead, they rely on them, in effect, to borrow money. That is an extremely costly way of borrowing money.

[Translation]

Through our website, we offer interactive tools that allow customers to quickly and easily compare the various financial services and products available to them. For example, our credit card selector tool allows users to compare more than 250 credit cards to find the best product for their needs.

[English]

Beyond information on financial products and services, we promote broader financial education. We have directed our initial efforts at Canadians, in particular at youth. We believe that early exposure to financial skills will serve people well throughout their lives. In conjunction with the British Columbia Securities Commission, the FCAC launched a new course last fall called, The City: A Financial Life Skills Resource, which is aimed

Le rôle de l'ACFC est limité en ce qui concerne la nature précise de la présente étude. Notre travail se traduit cependant par des avantages réels et étendus pour les Canadiens et pour le secteur des services financiers du Canada en général.

L'agence remplit deux rôles principaux : premièrement, nous favorisons et assurons la conformité des institutions financières sous réglementation fédérale aux dispositions visant les consommateurs des lois qui leur sont applicables. Deuxièmement, l'ACFC a un rôle d'éducation des consommateurs. À ce titre, elle fournit des renseignements objectifs et pertinents aux Canadiens pour les aider à comprendre et à choisir les produits et les services financiers qui leur conviennent parmi ceux qui sont couramment offerts.

[Français]

Il convient de noter que les deux rôles de surveillance de la conformité et de l'éducation des consommateurs se soutiennent et se complètent mutuellement. En fait, les dispositions législatives apportent aux consommateurs une information détaillée au sujet des produits ou des services qu'ils souhaitent se procurer. Notre rôle d'éducation vise à faire en sorte qu'ils possèdent les connaissances et la confiance nécessaires pour utiliser cette information en connaissance de cause.

[Traduction]

Nous n'avons aucun rôle à jouer dans l'établissement des taux d'intérêt et des frais de service. Par conséquent, nous essayons d'aider les consommateurs en leur fournissant des renseignements financiers objectifs et en veillant à leur éducation en matière financière. Comme vous le savez, les produits financiers comme les cartes de crédit et les comptes bancaires sont des outils indispensables de la vie courante. Les sondages que nous avons menés nous ont révélé que de nombreux Canadiens n'utilisent pas les produits financiers à leur avantage. Prenons l'exemple des cartes de crédit. Nombreux sont les consommateurs qui ne les utilisent pas comme mode de paiement comme elles devraient être utilisées, mais plutôt comme un moyen d'emprunter de l'argent. Il faut savoir que les cartes de crédit sont un moyen fort coûteux d'emprunter de l'argent.

[Français]

Sur notre site Internet, nous offrons aux consommateurs des outils interactifs qui leur permettent de comparer aisément et rapidement les divers services et produits financiers. Par exemple, notre outil de sélection des cartes de crédit permet aux utilisateurs de comparer plus de 250 cartes de crédit pour trouver celle qui répond le mieux à leurs besoins.

[Traduction]

Outre la fourniture d'information sur les produits et services financiers, nous faisons la promotion d'une éducation financière générale. Nous avons ciblé nos efforts initiaux sur les Canadiens, en particulier les jeunes. Nous croyons que l'acquisition de connaissances financières à un jeune âge est un atout qui sert les gens tout au long de leur vie. Conjointement avec la Commission des valeurs mobilières de la Colombie-Britannique, nous avons,

specifically at the learning needs of 15 to 18-year-olds. We are excited about the program because it is designed to give all young Canadians a solid foundation of basic financial acumen.

There is no shortcut or magic solution to elevating money smarts. It is a long road but I believe we can make headway through initiatives such as The City. All interested parties, governments, the private sector and the volunteer sector must work together to achieve lasting and meaningful improvements in the financial knowledge and the financial future of all Canadians.

In closing, I would like to thank you for the opportunity to appear before the committee. I look forward to answering your questions.

The Deputy Chair: Thank you, Ms. Menke.

Senator Greene: What are the top three things about credit cards that the average consumer misunderstands?

Ms. Menke: We receive a variety of complaints and concerns that are centered around features. At times, consumers do not understand the features associated with the credit card, such as optional services. Complaints are a different issue.

Senator Greene: Let us talk about complaints.

Ms. Menke: We receive complaints about the interest rates, for example, which is ongoing.

Senator Greene: They understand that.

Ms. Menke: Yes, they do understand.

Senator Greene: They understand but they complain.

The Deputy Chair: Thank you for the brevity of those questions, Senator Greene.

Senator Harb: A little earlier it was mentioned that there are over 65 million cards in Canada. The fact that we have so many cards proves that we have so many choices for people. My question is: Do you collect any information or data on the percentage of people who fail to make their payments? We know about the financial institutions, such as banks. Does the FCAC have such data? If so, could you provide them to the committee?

Ms. Menke: I can provide you with what we have but we do not collect data directly on that, although we have our surveys.

In 2006, we did a survey of the general population. It gave us some very interesting information identifying that about 40 per cent of the population, on average, regularly carries a balance on their credit card.

l'automne dernier, lancé un nouveau cours intitulé La Zone : Une ressource éducative en matière financière, qui vise tout particulièrement les jeunes âgés de 15 à 18 ans. Le programme suscite notre enthousiasme, car il est conçu pour donner à tous les jeunes Canadiens de solides assises en matière de connaissances financières.

Il n'existe ni raccourci ni solution magique pour accroître la perspicacité en matière financière. C'est un long chemin à parcourir, mais je crois vraiment que nous pouvons faire des progrès, grâce à des initiatives comme La Zone. Toutes les parties intéressées, les gouvernements des différents paliers, le secteur privé et le secteur bénévole, doivent œuvrer ensemble pour améliorer de manière conséquente et durable les connaissances financières et l'avenir financier de tous les Canadiens.

J'aimerais, en conclusion, vous remercier de l'occasion qui m'a été donnée de comparaître devant le comité. J'envisage avec plaisir de répondre à vos questions.

Le vice-président : Merci, madame Menke.

Le sénateur Greene : Quels sont les trois principaux aspects des cartes de crédit que le consommateur moyen a du mal à comprendre?

Mme Menke : Nous recevons quantité de plaintes et d'interrogations au sujet de leurs différentes caractéristiques. Il arrive que des consommateurs ne comprennent pas les caractéristiques d'une carte de crédit donnée, par exemple les services facultatifs. Les plaintes sont une question d'un autre ordre.

Le sénateur Greene : Parlons-en des plaintes.

Mme Menke : Nous recevons des plaintes au sujet des taux d'intérêt, par exemple, et cela continue.

Le sénateur Greene : Ils comprennent cela.

Mme Menke : Oui, ils comprennent cela.

Le sénateur Greene : Ils comprennent, mais ils se plaignent.

Le vice-président : Merci de la concision de vos questions, sénateur Greene.

Le sénateur Harb : Il a été mentionné un peu plus tôt qu'il y avait au Canada plus de 65 millions de cartes. Le fait que nous ayons autant de cartes prouve que les citoyens du pays disposent de nombreux choix. Ma question est la suivante : compilez-vous des renseignements ou des données quant au pourcentage de personnes qui n'effectuent pas leurs paiements? Nous savons ce qu'il en est des institutions financières, comme les banques. L'ACFC dispose-t-elle de données du genre? Dans l'affirmative, pourriez-vous les fournir au comité?

Mme Menke : Je peux vous fournir ce que nous avons, mais nous ne recueillons pas de données portant directement là-dessus, bien que nous ayons nos sondages.

En 2006, nous avons mené un sondage auprès de la population générale. Il nous a livré quelques données intéressantes, notamment qu'environ 40 p. 100 des Canadiens, en moyenne, affichent régulièrement un solde sur leurs cartes de crédit.

Last year, we did a survey of younger people. It showed that they tend to carry balances on their credit cards as well. About 60 per cent of them were in debt. Of that number, approximately 65 per cent of them included credit card debt.

Senator Harb: I think it was the Canadian Federation of Independent Business that appeared before us as well as the Canadian Manufacturers & Exporters Association. Both had done surveys. They were explaining what happens in the community and the fact that there are bad things and good things.

Have you done any surveys yourself to inform us, as well as the public, what is happening out there? Are things as bad as they seem? Will they get worse based on trends you have seen in the past? What can you tell us so that we can be prepared?

Ms. Menke: Unfortunately, I can tell you very little because we have not done a survey since the one focused on youth last year.

The information we have is non-survey; it is from the contacts we receive from consumers. I am talking about complaints — people who contact our call centre or correspond with us as opposed to people going to our web site. It is my general hypothesis that those going to the web site are looking for information.

Based on the telephone calls, we have no indication from the trends in the calls that there are increasing concerns. We recently updated the interactive tool I was referencing. We have over 250 credit cards on that. There were some increases in credit card fees and also some low-interest credit cards had disappeared. Therefore, we know objectively that some things are happening. We are not seeing that activity reflected in the comments we are receiving at our agency.

Senator Oliver: My questions are about financial literacy. First, is financial literacy improving? Second, do you work with the Canadian Bankers Association or with Canadian bank branches in helping to promote literacy at the branches of the banks? Third, this committee is looking to develop good public policy for Canadians. What would you recommend for this committee to recommend to the government to help improve financial literacy in Canada?

Ms. Menke: Let me try and go through them one at a time.

Right now, we have a major survey ongoing with Statistics Canada to measure a baseline on financial literacy. That will be

L'an dernier, nous avons effectué un sondage auprès des plus jeunes. Il a révélé que ceux-ci ont tendance eux aussi à ne pas payer la totalité de leur solde. Environ 60 p. 100 d'entre eux étaient endettés. De ce nombre, près de 65 p. 100 devaient de l'argent sur leur carte de crédit.

Le sénateur Harb : Je pense que c'est la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante qui a comparu devant nous, ainsi que les Manufacturiers et Exportateurs du Canada. Les deux avaient effectué des sondages. Ils nous expliquaient ce qui se passe dans la communauté et le fait qu'il y ait du bon et du mauvais.

Avez-vous effectué vous-même des sondages qui pourraient nous éclairer, nous et le public, sur ce qui se passe sur le terrain? Les choses sont-elles aussi graves qu'on le pense? La situation va-t-elle s'aggraver sur la base des tendances que vous avez constatées par le passé? Que pourriez-vous nous dire afin que nous puissions être préparés?

Mme Menke : Malheureusement, je ne peux vous dire que très peu de choses, car nous n'avons pas effectué de sondage depuis celui de l'an dernier, axé sur les jeunes.

Les renseignements dont nous disposons ne proviennent pas de sondages, mais bien de communications en provenance de consommateurs. Je parle ici de plaintes — des personnes qui communiquent avec notre centre d'appels ou qui correspondent avec nous, par opposition aux personnes qui se rendent sur notre site web. Mon hypothèse générale est que les personnes qui visitent notre site web sont à la recherche de renseignements.

Sur la base des appels téléphoniques, nous n'avons aucune indication, d'après les tendances constatées dans le cadre des appels, que les inquiétudes des gens sont à la hausse. Nous avons récemment mis à jour l'outil interactif dont j'ai fait état. Plus de 250 cartes de crédit qui y sont inscrites. Il y a eu certaines augmentations du côté des frais pour les cartes de crédit, et un certain nombre de cartes de crédit à faible taux d'intérêt ont quant à elles disparu. C'est ainsi que nous savons, de manière très objective, qu'il se passe certaines choses. Nous ne voyons pas cette activité reflétée dans les commentaires que nous recevons à l'agence.

Le sénateur Oliver : Mes questions concernent la littératie en matière financière. Premièrement, la littératie en matière financière est-elle en train de s'améliorer? Deuxièmement, travaillez-vous aux côtés de l'Association des banquiers canadiens ou de succursales bancaires canadiennes en vue d'appuyer la promotion de la littératie dans ces dernières? Troisièmement, le comité souhaite élaborer une bonne politique publique pour les Canadiens. Que suggéreriez-vous que le comité recommande au gouvernement en vue d'améliorer la littératie en matière financière au Canada?

Mme Menke : Je vais tenter de répondre à vos questions les unes après les autres.

Nous menons à l'heure actuelle avec Statistique Canada une enquête d'envergure visant à mesurer la littératie financière dans

the first real survey. We will be surveying about 20,000 people. Therefore, we should get some very solid baseline information.

Senator Oliver: Young or old?

Ms. Menke: Across the spectrum.

Other countries have done that. I suspect our results will not be much different. However, we will wait and see what we get.

Certain indicators within some surveys we have done in the past lead me to believe that our financial literacy is not what it should be. In the credit card example, the fact that people run balances on their credit cards is a sign of the lack of financial literacy for me. I would like to see that disappear.

Second, yes, I work with Canadian bankers and any other partner I can find to improve financial literacy. For example, we have developed a program with the British Columbia Securities Commission.

We also have a specific partnership with the Canadian Bankers Association sending bankers into schools. To say they are teaching would be too strong a word. They spend about 40 minutes creating awareness of the need for financial literacy and promoting our product, The City.

We have a variety of other partnerships. For example, in each province, we have teacher champions to help us promote financial literacy. We take a multipronged approach to promote financial literacy across the country as much as possible.

I am sorry; I have forgotten your third question.

Senator Oliver: What would you recommend to public policy makers?

Ms. Menke: At the end of the day, we need to see financial literacy in the schools. I understand that I am not giving you much help with that recommendation. However, I believe it is a life skill, it should be taught in the schools and it should be taught from a young age. That is when our youth will remember it best. You learn and it stays with you for the rest of your life.

That is my ultimate objective. I would like to see more in the schools. I am trying to work on that in a variety of ways.

As a public policy recommendation, I realize it is not particularly useful for you.

le but de fixer une situation de référence. Il va s'agir de la première enquête concrète. Nous allons sonder 20 000 personnes environ. Nous devrions ainsi pouvoir obtenir de très solides renseignements de base.

Le sénateur Oliver : Il s'agit d'un sondage auprès des jeunes ou auprès des vieux?

Mme Menke : Auprès de toutes les catégories d'âge.

D'autres pays l'ont fait. Je devine que nos résultats ne seront pas très différents. Nous allons cependant attendre de voir ce que nous allons obtenir.

Certains indicateurs recueillis dans le cadre de nos sondages passés m'amènent à penser que notre littératie en matière financière n'est pas ce qu'elle devrait être. Pour reprendre l'exemple des cartes de crédit, le fait que les gens ne paient pas l'intégralité du solde dû sur leurs cartes de crédit est signe, à mon sens, d'une littératie financière insuffisante. J'aimerais bien voir cela disparaître.

Deuxièmement, oui, je travaille avec les banquiers canadiens et tout autre partenaire qu'il m'est possible de trouver pour améliorer la littératie en matière financière. Par exemple, nous avons élaboré un programme avec la Commission des valeurs mobilières de la Colombie-Britannique.

Nous avons également, avec l'Association des banquiers canadiens, un partenariat spécial dans le cadre duquel nous envoyons des banquiers dans les écoles. Dire qu'ils font de l'enseignement serait une exagération. Ils passent une quarantaine de minutes environ à sensibiliser les étudiants à la nécessité d'acquérir une littératie en matière financière et à promouvoir notre produit, La Zone.

Nous avons une variété d'autres partenariats. Par exemple, dans chaque province, nous avons des enseignants champions qui nous aident à promouvoir la littératie en matière financière. Nous avons une approche à volets multiples pour promouvoir dans toute la mesure du possible la littératie en matière financière à l'échelle du pays.

Je m'excuse, mais j'ai oublié votre troisième question.

Le sénateur Oliver : Que recommanderiez-vous aux auteurs de politiques publiques?

Mme Menke : Il nous faut, en bout de ligne, voir la littératie en matière financière enseignée dans les écoles. Je sais que je ne vous aide pas beaucoup avec cette recommandation. Cependant, j'estime qu'il s'agit d'une habileté de vie qui devrait être enseignée dans les écoles, et ce depuis un jeune âge. C'est lorsqu'on apprend quelque chose tôt dans la vie que l'on s'en souvient. Vous apprenez, et cette connaissance vous accompagne tout au long de votre vie.

Voilà mon objectif ultime. J'aimerais qu'il se fasse davantage d'enseignement de dynamique de la vie dans les écoles. Je m'efforce d'y œuvrer de diverses manières.

Je sais bien que cela ne vous est guère utile en tant que recommandation aux fins de la politique publique.

[Translation]

Senator Massicotte: I think that we are all in agreement: the purpose of your agency is to ensure that consumers are aware of the conditions of the options they choose. The trend is not for the government to impose choices on the players in the market, but to ensure that there is healthy competition.

You believe that consumers are not sufficiently aware, the example given to illustrate this being that 40 per cent of credit card holders do not pay their balance in its entirety. You have received comments about the interest rates that are charged. The general impression is that consumers are not familiar with these rather complicated conditions. Is the issue that consumers are not aware of the lending provisions of their credit cards or is it that they are not interested or do not consider these choices to be relevant?

You mentioned your website that offers comparisons between various credit cards. There are those who visit it, but it nevertheless remains that 40 per cent of card holders owe money on their credit cards. Perhaps it is because it is more convenient; it is easier to have a balance on your credit card than to seek out a bank loan. Is it really a matter of transparency or of knowledge or of choice on the part of the consumer?

Ms. Menke: You are asking me to speculate. I cannot respond to your question with facts. Indeed, I do not have any facts in support of an answer.

We might have a better answer once the survey has been completed. But, for the time being, it really is a matter of speculation.

I imagine that it always comes back to the issue of financial literacy, which is important. It is important that people understand that owing money on a credit card is very costly. And if they are unable to regularly pay off their balance, then it would be in their interest to look for something else. What I try to do, first and foremost, is help people understand that this is important.

The youth survey we carried out comes to mind. It was really very interesting to see that young people, though quite well educated, are only paying the minimum amount. They do not seem to realize the cost of the privilege of only having to pay the minimum. It really is a matter of opening their eyes.

Senator Massicotte: If you take your typical consumer, I hear frustrating comments, but not about the interest rates. We think that they are not aware. We hear a lot of comments about the fact that if you do not pay on time, you will pay interest from the very first day.

Based on what you know, are consumers aware of these rather harsh conditions for non-payment of the balance, if you are one or two days late?

[Français]

Le sénateur Massicotte : Je pense qu'on est tous d'accord, la raison d'être de votre agence, c'est d'assurer que les consommateurs connaissent bien les conditions entourant leur choix. La mode n'est pas que le gouvernement impose des choix sur les joueurs du marché, mais de s'assurer qu'il y ait une saine compétition.

Vous pensez que les consommateurs ne sont pas assez conscients, l'exemple étant que 40 p. 100 des gens gardent un solde sur leur carte de crédit. Vous recevez plusieurs commentaires sur les intérêts chargés. On a l'impression que les consommateurs ne sont pas au courant de ces conditions un peu compliquées. Est-ce que c'est parce que le consommateur n'est pas au courant de ces conditions de prêt de cartes de crédit ou plutôt parce qu'il n'est pas intéressé ou qu'il ne trouve pas pertinent de faire ce choix?

Vous faites référence à votre site Internet qui fait une comparaison de plusieurs cartes de crédit. Il y a des visites, mais il reste que 40 p. 100 des détenteurs ont un solde. C'est peut-être parce que c'est plus efficace, c'est plus facile d'avoir un solde sur une carte de crédit que de chercher un prêt bancaire. Est-ce vraiment une question de transparence ou de connaissance ou de choix du consommateur?

Mme Menke : Vous me demandez de spéculer. Je ne peux pas répondre à votre question avec des faits. Actuellement, je n'ai pas de faits pour soutenir une réponse.

On aura peut-être une meilleure réponse une fois que le sondage aura été complété. Mais pour l'instant, c'est vraiment une question de spéculation.

J'estime que cela revient toujours à une éducation financière qui est importante. Il est important que les gens comprennent qu'un solde sur leur carte de crédit leur coûte très cher. Et s'ils ne sont pas en mesure de payer régulièrement leur solde, il serait préférable d'aller dans un autre domaine. Et j'essaie de privilégier d'abord et avant tout de faire comprendre aux gens que c'est important.

Je pense au sondage que nous avons fait auprès des jeunes. C'était, vraiment très intéressant de voir des jeunes, assez bien instruits, mais qui paient seulement leur minimum sans plus. Ils ne semblent pas se rendre compte du coût du privilège de ne payer que le minimum. C'est vraiment une question d'ouvrir les yeux davantage.

Le sénateur Massicotte : Le consommateur typique, j'entends des commentaires frustrants, pas du point de vue des taux d'intérêt, on pense qu'ils ne le savent pas. On entend beaucoup de commentaires sur le fait que si vous ne payez pas à temps, vous payez l'intérêt à partir du départ.

Selon vos connaissances, les consommateurs sont-ils au courant de ces conditions un peu sévères pour le non-paiement du solde, si on est un ou deux jours en retard?

Ms. Menke: I am unable to answer your question with facts; quite frankly, it would be pure speculation. It is difficult to say if they are very informed about the rules pertaining to the grace periods or not. I cannot clearly say.

Senator Massicotte: Do you think that we should force the companies to be clear with consumers with regard to these conditions? Should more of an effort be made in this regard?

Ms. Menke: In my opinion, and it is one of the things that I am promoting with all of the financial institutions I am working with, there is a need to make the conditions that apply to all of their financial products clearer, more transparent and easier to understand. Clarity is always a good thing. Am I able to draw a link? I cannot say if I can draw a link, but I presume that if the information were even clearer, it would be easier still for people to understand and make enlightened choices.

[English]

Senator Moore: Regarding your comments and questions on financial literacy, it always makes me feel we are pointing the finger back to the consumer who does not understand. You mentioned on page 2 of your remarks that you ensure compliance by federally-regulated financial institutions with the consumer provisions in their legislation.

Do you do anything like institutional literacy? Are you trying to impress upon the financial institutions, who may issue credit facilities, cards or whatever, the importance of how they frame their marketing and how they must make clear to the consumers what the provisional features are?

Ms. Menke: In my remarks to financial institutions, I am always pressing upon them the importance of clear and straightforward disclosure.

We live in a regime of disclosure, primarily. On the one hand, the financial institutions disclose to consumers; on the other hand, the consumers need to be able to deal with the information they receive from financial institutions.

I am trying to promote clear and more straightforward disclosure all the time. I think it is an important thing.

Senator Moore: Is there legislative authority to do that, to assert your office?

Ms. Menke: Yes.

Senator Moore: There is nothing you need from this committee to recommend for you; you have what you need to do that.

Mme Menke : Je ne peux pas vraiment répondre à votre question avec des faits, franchement je ne ferais que spéculer. C'est difficile de dire s'ils sont très au courant des règles de périodes de grâce ou non, je ne peux pas le dire clairement.

Le sénateur Massicotte : Pensez-vous qu'on devrait forcer les compagnies à être plus claires avec le consommateur sur ces conditions? Est-ce qu'on devrait faire plus d'efforts?

Mme Menke : À mon avis et c'est une des choses que je suis en train de promouvoir auprès de toutes les institutions financières avec lesquelles je travaille, c'est de rendre plus clair, plus transparent, plus facile à comprendre les conditions afférentes à tous leurs produits financiers. La clarté est toujours bonne. Est-ce que je peux faire un lien? Je ne peux pas vous dire que je peux faire un lien, mais je présume que dans la mesure où les renseignements sont encore plus clairs, ce serait encore plus facile et les gens seront plus en mesure de faire un choix plus éclairé.

[Traduction]

Le sénateur Moore : Pour ce qui est de vos commentaires et questions relativement à la littératie en matière financière, cela me fait toujours l'impression que nous sommes en train de pointer du doigt le consommateur, qui ne comprend pas. Vous mentionnez à la page 2 de la version française de votre déclaration que vous assurez la conformité des institutions sous réglementation fédérale aux dispositions visant les consommateurs des lois qui leur sont applicables.

Faites-vous du travail sur le plan de la littératie institutionnelle? Vous efforcez-vous de convaincre les institutions financières pouvant émettre des cartes de crédit ou autres, de l'importance de la façon dont elles conçoivent leurs campagnes de marketing et de la nécessité pour elles d'expliquer clairement aux consommateurs quelles sont les différentes caractéristiques de leurs programmes?

Mme Menke : Lorsque je m'adresse aux institutions financières, j'insiste toujours auprès d'elles sur l'importance d'une communication claire et directe de renseignements.

Nous vivons principalement en régime de communication. D'un côté, les institutions financières communiquent aux consommateurs; de l'autre, les consommateurs doivent être en mesure de comprendre les renseignements qu'ils reçoivent des institutions financières.

Je m'efforce de promouvoir une communication claire et plus directe en tout temps. J'estime que la chose est importante.

Le sénateur Moore : Avez-vous le pouvoir législatif de faire cela, de vous affirmer?

Mme Menke : Oui.

Le sénateur Moore : Il n'est nul besoin que le comité recommande quelque chose pour vous; vous avez tout ce qu'il vous faut pour agir.

Ms. Menke: There are always ways to improve and we are working on that. We are a relatively new agency, so I am being an apologist now. As we learn, we push further with the legislation and that is one thing we are doing.

In terms of clearness, there is a requirement in the regulations for clear and straightforward language and we are pushing that a little bit harder with the institutions now.

There are other things about the regulations that I would like to see — you wanted recommendations. I would love to see our regulatory framework be more principles-based. It is very directive right now. If it were more principles-based, it would be more supple and adjustable as times change. As we have seen, financial products come and go quickly and it would be useful if we were more principles-based.

Senator Moore: I have a question with respect to your compliance role. With the downturn in the economy — increased late payments, defaults — I have read in the financial papers of the United States that the banks there are increasing fees and rates. Are you monitoring the situation in Canada to ensure that is not happening here and creating a further burden on distressed consumers who are in those situations?

Ms. Menke: We monitor credit card interest rates and credit card fees. We regularly update our interactive tool that I was referring to. We do a lot of monitoring, and every half year we do a major monitoring exercise.

Do I ensure that such action does not happen? No. I have no authority to deal with fees or rates. All I can do is inform.

Senator Moore: Are you paying more attention today than you did six months ago? Are you doing it more regularly than every six months, in view of the economic situation?

Ms. Menke: We are regularly updating when something significant comes in.

We automatically contact the industry every six months, but in between, they contact us, too. They find our credit card tool quite helpful. They are busy telling us when they make changes as well. We make changes whenever we find out, but once every six months we do an update and we go out to them to find out what is changed.

[Translation]

Senator Fox: There is a trade practice that I have always failed to understand. I see that you have a tool that allows users to compare more than 250 credit cards, and these people should

Mme Menke : Il y a toujours moyen d'apporter des améliorations, et nous y travaillons. Nous sommes une agence relativement nouvelle, alors il nous faut votre indulgence. Au fur et à mesure que nous apprenons, nous poussons plus loin avec la loi, et c'est là l'une des choses que nous faisons.

En ce qui concerne la clarté, le règlement exige l'utilisation de langage clair et direct et nous insistons maintenant en la matière un petit peu plus fort auprès des institutions.

Il y a un certain nombre d'autres aspects du règlement que j'aimerais voir — vous vouliez des recommandations. Cela me plairait énormément de voir notre cadre de réglementation davantage axé sur des principes. Il est à l'heure actuelle très directif. S'il s'appuyait davantage sur des principes il serait plus souple et pourrait être mieux adapté à l'évolution de la situation. Comme nous avons pu le constater, les produits financiers vont et viennent à vive allure, et cela aiderait si le tout était davantage fondé sur des principes.

Le sénateur Moore : J'ai une question au sujet de votre rôle en matière de maintien de l'observance. Avec le fléchissement économique — accompagné de paiements tardifs, de défauts de paiement —, j'ai lu dans les journaux financiers américains que les banques américaines sont en train d'augmenter les frais et les taux d'intérêt. Êtes-vous en train de surveiller la situation au Canada pour veiller à ce que cela n'arrive pas ici, ce qui viendrait alourdir encore le fardeau des consommateurs en détresse, qui sont déjà aux prises avec ces difficultés?

Mme Menke : Nous surveillons les taux d'intérêt sur les cartes de crédit et les frais de cartes de crédit. Nous mettons régulièrement à jour notre outil interactif dont j'ai fait état. Nous faisons beaucoup de surveillance, et nous entreprenons tous les six mois un exercice de contrôle d'envergure.

Puis-je garantir que de telles choses ne se produiront pas? Non. Je n'ai aucun pouvoir en ce qui concerne les frais ou les taux. Tout ce que je peux faire, c'est informer les gens.

Le sénateur Moore : Prêtez-vous davantage attention à la situation qu'il y a de cela six mois? Effectuez-vous des contrôles plus régulièrement qu'aux six mois, compte tenu de la situation économique?

Mme Menke : Nous faisons régulièrement des mises à jour, dès que se produit quelque chose de significatif.

Nous contactons automatiquement le secteur tous les six mois, mais, dans l'intervalle, celui-ci nous contacte lui aussi. Il trouve très utile notre outil sur les cartes de crédit. Il s'occupe également de nous le faire savoir lorsqu'il apporte des changements. Nous apportons des changements dès que nous obtenons des renseignements, mais nous effectuons des mises à jour aux six mois et prenons les devants pour nous renseigner auprès du secteur pour savoir ce qui a changé.

[Français]

Le sénateur Fox : Une pratique commerciale m'a toujours laissé un peu sur mon appétit dans mon questionnement. Je vois que vous avez un outil qui permet aux utilisateurs de comparer

normally be drawn to the least costly among them. I do not understand how there can be 250 credit cards with much lower rates.

Have you done comparisons of business practices where the store offers furniture or refrigerators with zero cash down, zero interest, zero fees, and if you pay cash there is no advantage for you? Would you have a comment to make on this type of situation? I find it rather perverse to think that if you pay the entire amount, you are paying in part for those consumers who opt for a 36-month payment plan, and I really do not see that there is any freebee.

Ms. Menke: There is no freebee.

Senator Fox: Have you ever compared this type of thing with credit cards, to see if it is a good practice or not?

Ms. Menke: It is not a practice that we have studied because you are talking about the practices of some retailers and not the practices of financial institutions. I am limited to looking at what financial institutions are doing, and I therefore have never looked at that.

[English]

Senator Tkachuk: As a bit of follow up to what Senator Fox was talking about, you mentioned that people leave a balance on their credit card and do not realize how much it costs sometimes or all the time — I am not sure which.

We spend a lot of money on education in this country. We put most of our kids through university or tech school, and you are telling me they do not know the difference between 19 per cent, 4 per cent, 28 per cent and 6 per cent? Is it because they are buying a package rather than a credit card?

They are buying the credit card, plus the insurance and the trip to Hawaii they hope to get from the points. They are buying all those upload charges with the full intention that they will always pay the credit card at the end of the month and never have to pay the interest. However, they are only human and sometimes they do not. Can we stop people from being human?

Ms. Menke: I hope not.

Senator Tkachuk: That is my point. I do not get that the consumer does not know the difference on these interest rates, especially when they are educated. When you go to university, you get credit cards every day. They know what they are getting; they are not slow. They know exactly what they are getting.

Ms. Menke: Their parents pay.

Senator Tkachuk: Their parents might pay. Nonetheless, if they are responsible, it is a good way to establish credit so they can lease a car when they graduate and all the rest of the good stuff.

plus de 250 cartes de crédit et normalement ces gens devraient tous aller vers la carte de crédit la moins chère. Je ne comprends pas qu'il puisse y avoir 250 cartes de crédit avec des taux beaucoup moins chers.

Est-ce que vous avez fait des comparaisons des pratiques commerciales où le magasin offre d'acheter des meubles ou des réfrigérateurs à zéro dollar comptant, zéro dollar d'intérêt, zéro dollar de frais et par ailleurs, si vous payez comptant, vous n'avez aucun avantage? Avez-vous un commentaire sur ce genre de situations? Cela me paraît particulièrement inique de penser que si vous payez le montant total, que vous soyez appelé à payer un peu pour les consommateurs qui prennent un plan de 36 mois, je ne pense pas vraiment qu'il y ait de cadeau.

Mme Menke : Il n'y a pas de cadeau.

Le sénateur Fox : Est-ce que vous avez déjà comparé ce genre de choses avec les cartes de crédit à savoir si c'est une bonne pratique ou non?

Mme Menke : Ce n'est pas une pratique que nous avons étudiée parce que là vous parlez des pratiques des marchands et non pas des pratiques des institutions financières. Je suis limitée à regarder ce que font les institutions financières, donc je n'ai jamais regardé cela.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Pour poursuivre plus loin la discussion au sujet de ce dont parlait le sénateur Fox, vous avez mentionné le fait que certaines personnes ne règlent pas la totalité de leur solde sur leur carte de crédit et ne se rendent pas compte de ce que cela leur coûte, à l'occasion ou tout le temps — je ne sais trop.

Nous dépensons dans ce pays beaucoup d'argent sur l'éducation. La plupart de nos enfants terminent l'université ou un programme de collège technique, et vous me dites qu'ils ne savent pas faire la différence entre 19 p. 100, 4 p. 100, 28 p. 100 et 6 p. 100? Est-ce parce qu'ils achètent un bouquet de services plutôt qu'une simple carte de crédit?

Ils achètent la carte de crédit, plus les assurances et le voyage à Hawaï qu'ils espèrent pouvoir faire grâce aux points. Ils achètent tous ces ajouts en ayant la ferme intention de toujours payer le solde sur la carte de crédit à la fin du mois et de ne jamais avoir à payer d'intérêts. Or, ce sont des humains comme tout le monde et il leur arrive de ne pas faire ce qui était prévu. Pouvons-nous empêcher les gens d'être humains?

Mme Menke : J'espère que non.

Le sénateur Tkachuk : Justement. Je ne peux pas croire que le consommateur ne sache pas faire la différence entre ces taux d'intérêt, surtout lorsqu'il est instruit. Lorsque vous allez à l'université, on vous propose des cartes de crédit tous les jours. Les gens savent ce qu'ils ont; ils ne sont pas lents. Ils savent exactement ce qu'ils obtiennent.

Mme Menke : Ce sont leurs parents qui payent.

Le sénateur Tkachuk : Leurs parents paient peut-être. Néanmoins, s'ils sont responsables, c'est une bonne façon d'établir leur crédit, afin de pouvoir louer une voiture une fois

Do you have statistics to show they do not know? Or is it that they do know and they buy something else and let it slide, make a mistake and get into trouble and do not know how to fix it?

Senator Massicotte: What credit card do you use, Senator Tkachuk?

Senator Tkachuk: I use a 28 per cent credit card.

I never pay any interest because I pay off the card each month. I use an American Express card because it gives me one point, and that is why people do that.

Ms. Menke: You have pointed out what happens, which comes back to what Senator Fox talked about. People make choices. Different cards have different attributes and people make choices on that basis. The information from 2006 is that 40 per cent of people regularly run a balance. With young people, roughly the same percentage regularly run a balance on their card and tend to pay the minimum amount due. That is the information I have.

Why are they doing that? I cannot answer that question for you. My only concern is that if they need to borrow money, there are less expensive ways of doing it that they might not know about. That is where the financial literacy and education come in, to ensure that they understand the differences between the various products available and where they come from. That is why I want to promote financial literacy. I do not know why they are doing it. Perhaps it is a purely conscious decision and they are happy with it. However, perhaps they are just not thinking about it.

Senator Ringuette: I have in front of me a few ad mails that I received last week. Are you looking into the mass marketing by MasterCard and Visa in respect of supplying non-solicited credit cards? The ads say, "You are guaranteed a new Capital One MasterCard with a credit limit of up to \$6,000 and no annual fee and only pay 3 per cent of your balance or ten dollars."

Senator Tkachuk: You have never done that?

Senator Ringuette: I have not done that. I come from New Brunswick, so I have a different perspective. You are either an eastern politician or a western politician.

Do you look at these ads in terms of educating consumers? Do you talk to your banker friends that you want to assist in educating financially the population? Do you look at these?

Ms. Menke: Absolutely. We have been working with MasterCard to develop a model application form because MasterCard is interested in ensuring that people understand what they are getting into when they sign up for a credit card.

les études terminées ou de faire d'autres belles choses. Avez-vous des statistiques montrant qu'ils ne sont pas au courant? Ou bien le problème est-il qu'ils sont très au courant, mais ils achètent autre chose et laissent faire, se trompent, s'enfoncent et ne savent pas comment s'en sortir?

Le sénateur Massicotte : Quelle carte de crédit utilisez-vous, sénateur Tkachuk?

Le sénateur Tkachuk : J'utilise une carte de crédit pour laquelle le taux d'intérêt est de 28 p. 100.

Je ne paie jamais d'intérêt car je règle mon solde sur la carte chaque mois. J'utilise une carte American Express parce qu'elle me donne un point, et c'est ce qui motive les autres à utiliser ces cartes.

Mme Menke : Vous avez souligné ce qui arrive, ce qui nous ramène à ce dont parlait le sénateur Fox. Les gens font des choix. Différentes cartes présentent différentes caractéristiques et les gens font leur choix sur cette base. Les données de 2006 indiquent que 40 p. 100 des gens affichent régulièrement un solde impayé sur leurs cartes. Chez les jeunes gens, à peu près le même pourcentage affiche régulièrement un solde et a tendance à payer le montant minimal. Voilà ce que me disent les données dont je dispose.

Pourquoi font-ils cela? Je ne peux pas répondre à cette question pour vous. Mon seul souci est que s'il leur faut emprunter de l'argent, il existe des moyens moins coûteux de le faire et dont ils ne sont peut-être pas au courant. C'est là qu'interviennent littératie et éducation en matière financière, afin de veiller à ce qu'ils comprennent les différences entre les différents produits disponibles et qui les offre. C'est pourquoi je veux faire la promotion de la littératie financière. Je ne sais pas pourquoi ils agissent comme ils le font. Peut-être qu'il s'agit d'une décision parfaitement consciente et qu'ils en sont satisfaits. Cependant, peut-être qu'ils n'y réfléchissent tout simplement pas.

Le sénateur Ringuette : J'ai ici quelques exemples de courrier publicitaire que j'ai reçu la semaine dernière. Allez-vous examiner le marketing de masse fait par MasterCard et Visa, qui offrent des cartes de crédit non sollicitées? Les publicités disent « Nous vous garantissons une nouvelle carte MasterCard Capital One avec une limite de crédit de jusqu'à 6 000 \$, sans frais annuels, et vous n'aurez à payer que 3 p. 100 de votre solde ou 10 \$ ».

Le sénateur Tkachuk : Avez-vous déjà fait cela?

Le sénateur Ringuette : Je n'ai jamais fait cela. Je viens du Nouveau-Brunswick, alors ma perspective est différente. Vous êtes ou un politicien de l'Est ou un politicien de l'Ouest.

Examinez-vous ces annonces en vue d'éduquer les consommateurs? Vous entretenez-vous avec vos amis banquiers que vous voulez aider à éduquer la population en matière financière? Examinez-vous ces choses?

Mme Menke : Absolument. Nous œuvrons avec MasterCard à l'élaboration d'un formulaire de demande type, car MasterCard souhaite s'assurer que les gens comprennent ce à quoi ils s'engagent lorsqu'ils font une demande de carte de crédit. Ni

Neither MasterCard nor I is in a position to force any particular model of disclosure upon them but we very much encourage clear and complete disclosure.

If you want me to take a look at those, please send them to me. I cannot comment on those because I have not seen them. As a general rule, we have not seen serious problems with disclosure, but whether I like the disclosure and the style is a different story. As a general rule, there are no problems with disclosure. I have not seen the form of mass marketing that you have today, senator.

Senator Ringuette: It is from MasterCard.

Ms. Menke: It is a bank generated ad, I assume.

Senator Ringuette: The credit card companies and the banks work in cooperation.

My second question is: If the default rate on credit cards or lines of credit were at 1 per cent, would you consider that low in your experience with the banking community?

Ms. Menke: I do not look at those kinds of numbers from that perspective, so I cannot comment on that, quite frankly.

Senator Ringuette: You commented that 40 per cent of people run a balance on their credit cards. I thought that because you know that percentage, you might know the default rate.

Ms. Menke: I am afraid I do not know it because I have never asked that question.

Senator Ringuette: The default rate is 1 per cent as of January 31. The information can be found on the Canadian Bankers Association website.

A few years ago, I had a visit from a banking institution with regard to their financial literacy program in high schools. It truly is a good program. I find that it lacks a bit of realism when a person says that a balance on a credit card indicates a lack of financial literacy. I know people in my area who are on fixed incomes of \$10,000 to \$11,000 per year. They must be financial wizards to live on that little money each year. Many of these people live on such a meagre income because when they go to their financial institution, they cannot get a line of credit because they do not have enough income. What other choice is there? The credit card. During the winter months, the most expensive time to live because of energy costs, they have no other choice but to use their credit cards. When May comes, they begin to be able to pay the interest on the principal and continue on.

MasterCard ni moi-même sommes en mesure d'imposer quelque modèle de communication de renseignements que ce soit, mais nous favorisons une divulgation aussi claire et complète que possible.

Si vous voulez que j'examine ces publicités, faites-les moi parvenir. Je ne peux pas me prononcer sur celles-là, car je ne les ai pas vues. De manière générale, nous n'avons pas relevé de problèmes graves en matière de communication; quant à savoir si j'aime la communication qui est faite et le style utilisé, il s'agit là d'une tout autre histoire. En règle générale, il n'y a pas de problèmes de communication de renseignements. Je n'ai pas vu le genre d'outil de marketing de masse que vous avez apporté ici aujourd'hui, madame le sénateur.

Le sénateur Ringuette : Cela vient de MasterCard.

Mme Menke : Je suppose qu'il s'agit de publicité qui provient d'une banque.

Le sénateur Ringuette : Les compagnies de carte de crédit et les banques travaillent ensemble.

Ma question est la suivante : si le taux de défaillance pour les cartes de crédit ou les lignes de crédit était de 1 p. 100, ce niveau serait-il faible dans le contexte de ce que vous avez constaté dans le secteur bancaire?

Mme Menke : Je n'examine ces genres de chiffres de ce point de vue-là, alors je ne peux bien franchement pas me prononcer là-dessus.

Le sénateur Ringuette : Vous avez dit que 40 p. 100 des gens ne règlent pas la totalité de leur solde de carte de crédit. Je croyais que, vu que vous connaissez ce pourcentage-là, vous connaîtrez peut-être également le taux de défaillance.

Mme Menke : Je ne le connais malheureusement pas, car je n'ai jamais posé cette question.

Le sénateur Ringuette : Le taux de défaillance était de 1 p. 100 le 31 janvier. Vous trouverez ce renseignement sur le site web de l'Association des banquiers canadiens.

Il y a quelques années, j'ai eu la visite d'une institution bancaire au sujet de son programme de littératie en matière financière dans les écoles secondaires. Il s'agit vraiment d'un bon programme. Je trouve que cela manque un petit peu de réalisme que de dire que le fait qu'il y ait un solde sur une carte de crédit indique un manque de littératie financière. Je connais des gens dans ma région qui ont des revenus fixes de 10 000 \$ ou 11 000 \$ par an. Ce doit être des génies de la finance pour pouvoir vivre avec aussi peu d'argent chaque année. Nombre de ces personnes doivent se débrouiller avec un si maigre revenu parce que lorsqu'elles font appel à leurs institutions financières, elles ne peuvent pas obtenir une ligne de crédit du fait de ne pas avoir un revenu suffisant. Quel autre choix y a-t-il? La carte de crédit. Pendant les mois d'hiver, la période où le coût de la vie est le plus élevé du fait du coût de l'énergie, ces personnes n'ont d'autre choix que d'utiliser leur carte de crédit. Lorsqu'arrive le mois de mai, elles commencent à pouvoir payer les intérêts sur le principal et à remonter la pente.

I am somewhat offended when, knowing the reality of life for many millions of Canadians, the interpretation given to people with balances on their credit card is that they lack financial literacy. From my perspective, we are not living up to our responsibility to help our peers. They are certainly much more financially literate than I am because they are able to survive on such a meagre income.

Perhaps you are not taking kindly to my comments but when you generalize in speaking about Canadian credit card users, who only have a 1 per cent default rate, and say that there is a lack of financial literacy, I am offended. It does not take account of, for example, the reality of many students living in downtown Halifax. It is pretty tough for them, given the tuition fees they have to pay, to make ends meet until the end of April or early May until they can find a summer job.

When you talk about lines of credit or credit cards, the means is different, but the product is the same. As we can see, one product is also easier to access than the other. Why is that?

I am happy that the Competition Bureau is looking into some of the major irregularities in the system currently. Maybe a few others from our banking community should also be reviewed.

For your information, there is only a 1 per cent default on credit card balances in Canada compared to our neighbour south of the border.

Ms. Menke: If I may —

Senator Ringette: I think there is a lot to respond to.

The Deputy Chair: I do not think there was a question, but I think Ms. Menke should respond and I have a response as well.

Ms. Menke: I certainly did not mean to offend. The only point I was trying to make when I say that people regularly carry a balance on their credit card are not using their money very efficiently. They would have a lot more disposable income in they managed their money differently. That is the context in which I was discussing financial literacy. That is all. It was not meant to be offensive. On the contrary, our information points to the fact that people are not using their credit cards as well or as appropriately as they should be.

To carry a balance once in a while is fine. However, if they are using it on a regular basis, they are not getting the best from their own money.

The Deputy Chair: Thank you, Ms. Menke. I want to add to what you said. You are constrained to operate within your mandate. I must assume if that mandate were to change, then you would act accordingly.

Je suis quelque peu offensée, connaissant la réalité de la vie de plusieurs millions de Canadiens, lorsque l'interprétation qu'on donne dans le cas des personnes qui traînent un solde sur leur carte de crédit est qu'elles ont des connaissances insuffisantes en matière financière. De mon point de vue, nous ne nous acquittons pas de notre responsabilité d'aider nos pairs. Ces personnes ont certainement de meilleures connaissances financières que moi, car elles parviennent à survivre avec leur piètre revenu.

Peut-être que vous n'appréciez pas beaucoup mes commentaires, mais lorsque vous généralisez en parlant des utilisateurs canadiens de cartes de crédit, qui n'accusent qu'un taux de défaillance de 1 p. 100, et dites qu'il y a un manque de littératie financière, je suis offensée. Cela ne tient pas compte, par exemple, de la réalité de nombreux étudiants vivant dans le centre-ville de Halifax. Il leur est plutôt difficile, compte tenu des frais d'inscription qu'ils doivent payer, de joindre les deux bouts jusqu'à fin avril ou début mai, lorsqu'ils peuvent se trouver un emploi d'été.

Lorsque vous parlez de lignes de crédit ou de cartes de crédit, le moyen est différent, mais le produit est le même. Comme nous pouvons le constater, l'un des produits est également plus facile à obtenir que l'autre. Comment cela se fait-il?

Je suis heureuse que le Bureau de la concurrence soit en train de se pencher sur certaines des grosses irrégularités qui existent dans le régime actuel. Peut-être qu'il conviendrait d'examiner également certaines de celles que l'on retrouve dans le secteur bancaire.

Pour votre gouverne, le taux de défaillance sur les soldes de cartes de crédit au Canada n'est que de 1 p. 100, et il y aurait lieu de comparer cela à la situation chez notre voisi du Sud.

Mme Menke : Si vous permettez...

Le sénateur Ringette : Je pense qu'il y a là beaucoup de matière qui mérite des réponses.

Le vice-président : Je ne pense pas qu'il y ait eu là de question, mais je crois que Mme Menke devrait répondre, et j'ai moi aussi une réponse.

Mme Menke : Je n'ai certainement pas voulu offenser quiconque. Tout ce que j'ai essayé de dire lorsque j'ai parlé des personnes qui ont régulièrement un solde sur leur carte de crédit est qu'elles n'utilisent pas leur argent de manière très efficiente. Elles auraient un revenu disponible de beaucoup supérieur si elles géraient différemment leur argent. Voilà dans quel contexte je parlais de littératie en matière financière. C'est tout. Je ne voulais offenser personne. Bien au contraire, nos renseignements font ressortir le fait que les gens n'utilisent pas leurs cartes de crédit aussi bien ou aussi efficacement qu'ils le pourraient.

Traîner de temps à autre un solde sur sa carte, cela se comprend. Cependant, si les gens font cela de manière régulière, ils sont loin d'optimiser leur argent.

Le vice-président : Merci, madame Menke. J'aimerais ajouter quelque chose à ce que vous avez dit. Vous êtes limitée dans ce que vous pouvez faire par votre mandat. Il me faut supposer que si ce mandat changeait, vous agiriez en conséquence.

If there are no other questions, I have three or four, unless somebody else wants to go first.

My first question is, to what extent are the skills you teach in The City transferable to the web so young people across Canada could take advantage of that tool or another interactive tool to gain financial literacy through games? I think, for instance, of a game like SimCity, which many young people — and older people — play. That requires significant financial acumen and thinking.

Could that kind of programming be adapted along the lines of The City and the 40-minute program the Royal Bank — and other banks as well — has been operating voluntarily? Most of our young people are computer literate and would be happy to play that kind of game.

Ms. Menke: The City is in an interactive form on the web and the web address is www.themoneybelt.gc.ca.

[Translation]

Or the money belt.

The Deputy Chair: It is in both languages.

Ms. Menke: And it somewhat varies from province to province, but it is more geared to teachers than to students. Indeed, it has been designed to interest young people aged 15 to 18, it is very accessible on the Internet and we would like to see people take a look at it and educate themselves.

[English]

The Deputy Chair: What are you able to do to publicize that it is available?

Ms. Menke: We have a significant campaign ongoing in each of the provinces through teacher champions trying to reach high school teachers in the business and commerce fields. That is where much of the space is within the curriculum to teach the program and that is where we are primarily focused.

The Deputy Chair: Over the years, the insurance industry, at the instigation of the Canadian Bar Association and its committee on which I sat at the time, developed a program of clear and simple language in an insurance contract. Instead of using a complex contract that requires a PhD in law to understand, they are using language that people who are not lawyers are readily able to understand.

Have you made any attempt to encourage — I know you cannot do more than that — the use of plain language contracts in a typeset that is larger than 4 points?

Si personne d'autre n'a de questions, j'en aurais trois ou quatre à poser, à moins que quelqu'un d'autre veuille intervenir au préalable.

Ma première question est la suivante. Dans quelle mesure les aptitudes que vous enseignez dans le cadre du programme La Zone seraient-elles transférables au web, afin que les jeunes gens de partout au pays puissent bénéficier de cet outil ou d'un autre outil interactif pour acquérir une littératie financière au moyen de jeux? Je songe, par exemple, à un jeu comme SimCity, auquel jouent de nombreux jeunes, et des personnes plus âgées également. Ce jeu requiert une acuité et des connaissances financières considérables.

Ce genre de programme pourrait-il être adapté en s'inspirant de La Zone et du programme de 40 minutes que la Banque Royale — et c'est le cas d'autres banques également — offre de sa propre initiative? Nombre de nos jeunes gens sont versés en informatique et seraient tout contents de jouer à ce genre de jeu.

Mme Menke : Le programme La Zone est un programme interactif offert sur le web, et l'adresse du site est www.laclikeyconomik.gc.ca.

[Français]

Ou la clé économique.

Le vice-président : C'est dans les deux langues.

Mme Menke : Et cela varie un peu selon les provinces, mais c'est plutôt pour les professeurs que pour les étudiants. Effectivement, c'est fait pour être très intéressant pour un groupe de 15 à 18 ans et c'est très accessible sur l'Internet et nous souhaitons que les gens aillent voir cela et s'instruisent.

[Traduction]

Le vice-président : Que pouvez-vous faire pour promouvoir ce qui est disponible?

Mme Menke : Nous avons dans chacune des provinces une campagne d'envergure dans le cadre de laquelle des champions s'efforcent de rallier à la cause des enseignants de niveau secondaire spécialisés dans les affaires et le commerce. C'est là qu'il y a de la place à l'intérieur des programmes de cours pour enseigner cette matière et c'est là-dessus que nous mettons surtout l'accent.

Le vice-président : Au fil des ans, le secteur des assurances, à l'instigation de l'Association du Barreau canadien et du comité auquel je siégeais à l'époque, a élaboré un programme axé sur l'emploi de langage simple et clair dans les contrats d'assurance. Au lieu d'utiliser un contrat complexe exigeant, pour le comprendre, un doctorat en droit, le secteur des assurances utilise un langage que les non-juristes peuvent facilement comprendre.

Avez-vous fait quelque tentative pour encourager — je sais que vous ne pouvez pas faire plus que cela — l'utilisation de contrats en langage clair, et imprimés en utilisant des caractères d'une grosseur supérieure à quatre points?

Ms. Menke: Yes. I was referring to this MasterCard application form. It is very much in that line. We will be pursuing that further with all the institutions to try to get them on board.

I cannot deal with their contracts, but I can deal with their disclosure. We are trying to encourage disclosure, not only in terms of language, but also in presentation.

The Deputy Chair: This is my last question regarding disclosure. All the contracts that I have seen with credit card companies allow the issuing bank to change the terms upon notice at will. This is the only contract in the western hemisphere that can be unilaterally changed by one of the co-contracting parties. Do you have any observations on that?

I ask that because many consumers do not understand when they sign their application that this may happen and when it does happen, it is frequently the case, they do not know it happened.

Ms. Menke: They have to be informed when the terms are changed and they are informed. This is a "contrat d'adhésion" you are talking about. Unfortunately, it is not the only "contrat d'adhésion" that has that kind of term. There is nothing to stop it. They have to inform consumers and they do that. The effectiveness of that information is a debatable question.

The Deputy Chair: Is that a function of the clarity of the information?

Ms. Menke: Sometimes it is a variety of things. It is presentation and clarity. I will be working on that to try to improve it.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: In the area of telecommunications, when you subscribe to a service, you can be required to take the entire service or to indicate that you accept the new service. Might the situation not be able to be the same in this instance, in other words that when the rate or the conditions change, you be obliged to subscribe a second time or to give your specific acceptance of the new measures, given that this is already being done in other areas?

Ms. Menke: It is a possibility.

Senator Hervieux-Payette: It is important to look at that because when you receive the notice, it is very wordy, you are told about various clauses et cetera. I think it would be important for people to say: "We will look at this, we will consult your website and we will find a better deal, because this is just too easy".

Ms. Menke: This is why we are promoting our interactive tool, because, indeed, there are comparisons between more than 250 cards. They do not all have the same interest rate nor the same conditions attached to them. It is important that people

Mme Menke: Oui. J'ai mentionné ce formulaire de demande de MasterCard. Il correspond tout à fait à ce que vous dites. Nous allons poursuivre cela plus avant avec l'ensemble des institutions pour essayer de les convaincre de faire de même.

Je ne peux pas intervenir en ce qui concerne leurs contrats, mais je peux intervenir en ce qui concerne leur communication de renseignements. Nous essayons d'encourager la communication, et interviennent non seulement le langage utilisé, mais également la présentation.

Le vice-président: J'en arrive à ma dernière question concernant la communication. Tous les contrats de compagnies de cartes de crédit que j'aie pu voir autorisent la banque émettrice à modifier les conditions comme bon lui semble, avec préavis. Ce sont les seuls contrats dans l'hémisphère occidental qui puissent être modifiés de manière unilatérale par l'une des parties contractantes. Auriez-vous quelque observation à faire là-dessus?

Je vous pose la question car nombre de consommateurs, lorsqu'ils signent leurs formulaires de demande, ne comprennent pas que cela puisse arriver, et lorsque la chose arrive, ce qui est souvent le cas, alors ils ne comprennent pas ce qui s'est passé.

Mme Menke: Ils doivent être informés lorsque les conditions sont modifiées et ils en sont informés. Vous parlez du « contrat d'adhésion ». Malheureusement, cela n'est pas le propre du seul contrat d'adhésion. Il n'y a rien qui empêche cela. Les sociétés doivent informer les consommateurs et elles le font. L'efficacité de cette information peut être discutable.

Le vice-président: Et cela est-il fonction de la clarté des informations?

Mme Menke: Il y a parfois une variété de choses. Il y a la présentation et la clarté. Je vais y travailler pour essayer d'améliorer les choses.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette: Dans le domaine des télécommunications, lorsqu'on souscrit à un service, on peut être obligé de prendre tout le service ou indiquer qu'on accepte le nouveau service. On ne pourrait pas avoir cette modalité à savoir que quand le taux de change ou les modalités changent, qu'on soit obligé de souscrire une deuxième fois ou d'adhérer à ces nouvelles mesures d'une façon spécifique puisqu'on le fait déjà dans d'autres domaines?

Mme Menke: C'est une possibilité.

Le sénateur Hervieux-Payette: C'est important de regarder cela parce que quand on reçoit l'avis, il y a beaucoup de mots, on vous parle des clauses, et cetera. Je pense que ce serait important que les gens disent : « On va regarder, on va retourner voir votre site et l'on va trouver une meilleure aubaine parce que cela passe comme une lettre à la poste ».

Mme Menke: C'est pour cela que nous faisons la promotion pour notre outil interactif. Parce qu'effectivement, il y a plus de 250 cartes qui sont comparées. Elles n'ont pas toutes le même taux d'intérêt, les mêmes conditions afférentes. C'est important que les

know this when they receive these notices. This is something they do not like. They have a tool to try and find something that would suit them better.

[English]

The Deputy Chair: Thank you Ms. Menke. That was an enlightening and interesting presentation. We always appreciate your presentations because they are always very enlightening.

Ms. Menke: Thank you.

The Deputy Chair: Honourable senators, tomorrow at 10:30 a.m., we will be hearing from the Mouvement Desjardins and the Credit Union Central of Canada, which may provide us with a different perspective. We will also hear from a consumer's group, Option Consommateurs.

Senator Harb: Given what we saw today, I would have personally preferred if the Financial Consumer Agency of Canada, the Competition Bureau and the Ministry of Finance were all sitting together at the same time to allow us to have asked them questions where they could have commented on each other's answers. It is my hope that when future witnesses appear, we can put them together in a panel. That way, at least, we can verify some of the information.

The Deputy Chair: That is a good observation, Senator Harb. In future hearings of this committee on this subject, there will be a significant numbers of round tables. Senator Moore, who has been active in the steering committee in this respect, has encouraged that to take place.

Thank you for the observation and we will do that.

Senator Massicotte: With our first two witnesses, we had little time and they were very important witnesses. We should allow them more time to go more in-depth.

The Deputy Chair: Let us rethink that. People want to be heard on this subject. That is a good observation.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, March 26, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:35 a.m. to study on the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

Senator Yoine Goldstein (*Deputy Chair*) in the chair.

gens le sachent quand ils reçoivent des avis. C'est quelque chose qu'ils n'aiment pas. Ils ont un outil pour essayer de trouver quelque chose qui ferait mieux leur affaire.

[Traduction]

Le vice-président : Merci, madame Menke. Votre exposé a été instructif et intéressant. Nous apprécions toujours vos exposés, car ils nous apprennent toujours beaucoup de choses.

Mme Menke : Merci.

Le vice-président : Honorables sénateurs, demain, à 10 h 30, nous allons entendre des représentants du Mouvement Desjardins et de la Centrale des caisses de crédit du Canada, qui nous livreront peut-être une perspective différente. Nous allons également entendre des porte-parole d'un groupe de consommateurs, Option consommateurs.

Le sénateur Harb : Étant donné ce que nous avons vu aujourd'hui, j'aurais personnellement préféré que les représentants de l'Agence de la consommation en matière financière du Canada, du Bureau de la concurrence Canada et du ministère des Finances aient tous comparu en même temps, ce qui nous aurait permis de leur poser des questions et de les inviter à réagir aux réponses données par les autres. J'espère que lors de la comparution d'autres témoins, nous pourrions les regrouper en panel. Nous pourrions ainsi au moins vérifier certains des renseignements fournis.

Le vice-président : Vous faites une bonne observation, sénateur Harb. Lors de réunions futures du comité portant sur la question qui nous occupe aujourd'hui, il y aura souvent des tables rondes. Le sénateur Moore, qui a été actif en la matière au sein du comité directeur, a recommandé que nous procédions ainsi.

Merci de cette observation, et c'est ce que nous ferons.

Le sénateur Massicotte : Dans le cas de nos deux premiers témoins, nous n'avons eu que peu de temps, et ils étaient pourtant des témoins très importants. Nous devrions leur accorder plus de temps afin qu'ils puissent examiner les questions plus en profondeur.

Le vice-président : Laissez-nous revoir cela. Les gens veulent être entendus au sujet de cette question. C'est une bonne observation.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 26 mars 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 10 h 35 pour étudier les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

Le sénateur Yoine Goldstein (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[English]

The Deputy Chair: I welcome you this morning to the continuation of the committee's study with respect to the credit card and debit card system in Canada, as well as the cost and fees as are related especially to enterprises and to consumers.

The committee was charged with undertaking this inquiry after the Senate adopted a motion that had been put forward by one of our esteemed colleagues, Senator Ringuette, to have our committee study this very timely issue.

I want to explain this item, which is not a piece of jewellery. It is a symbol of the Canadian HIV/AIDS Legal Network seeking a change of Canadian legislation to encourage providing anti-HIV and anti-AIDS drugs to developing countries. I am committed to that change, so I wear this. It is also a pretty piece of jewellery and I think my wife will want to share it with me.

To tell us more about the subject with respect to credit issuers, we are pleased to have witnesses from Desjardins Group before us in our first hour.

[Translation]

To talk more about this morning's subject, we are delighted to have with us during our first hour, from Mouvement Desjardins, Mr. Patrice Dagenais, Director, Planning and Product Development, as well as Ms. Susan Murray, Director of Government Relations, whom we have also heard from in different circumstances. Welcome to the both of you.

[English]

We will also hear from Credit Union Central of Canada in our first hour, as represented by Brigitte Goulard, Vice-President, Policy, and by Douglas Whelan, Director, Payments Policy.

Before we start, I would like to identify the senators who are here this morning. To my left is Senator Ringuette, who initiated this study. To my left physically, but not politically, in the corner is a very good friend and colleague, Senator Oliver from Nova Scotia. Senator Duffy, whom you all recognize from a previous life and who is a very welcome addition to the Senate, is here this morning as is Senator Fox from Quebec. I, of course, am from Quebec. At the moment, we are a minority, Senator Fox, but a vocal one. We can almost say that Senator Ringuette is on our side because she is francophone and anglophone and I imagine speaks many languages.

Susan Murray, Director, Government Relations, Desjardins Group: Thank you for the invitation to speak to the committee today on your study of the credit and debit card systems of Canada. We are delighted to have this invitation and appear with our partners from Credit Union Central of Canada. We will limit

[Traduction]

Le vice-président : Je vous souhaite la bienvenue ce matin à l'occasion de la poursuite de l'étude touchant les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada, de même que leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

Le comité a été chargé d'entreprendre cette enquête après l'adoption, par le Sénat, d'une motion déposée par l'une de nos estimées collègues, le sénateur Ringuette, afin que notre comité étudie cette question d'actualité.

Je veux vous expliquer la signification de cet objet, qui n'est pas un bijou. C'est le symbole du Réseau juridique canadien VIH/SIDA, qui souhaite que la législation canadienne soit modifiée pour favoriser l'envoi des médicaments contre le VIH et le sida dans les pays en développement. J'ai ce changement à cœur, et c'est pour cette raison que je porte ceci. C'est également un joli bijou, et je pense que ma femme voudra me l'emprunter.

Pendant la première heure, nous sommes heureux de recevoir des témoins du groupe Desjardins, qui nous parleront un peu plus du sujet qui nous intéresse, du point de vue des émetteurs des crédits.

[Français]

Pour nous en dire plus sur le sujet dont nous discutons ce matin, nous sommes ravis de recevoir pendant la première heure, du Mouvement Desjardins, M. Patrice Dagenais, directeur, Planification, développement et mise en marché des produits, ainsi que Mme Susan Murray, directrice, Relations gouvernementales que nous avons eu l'occasion d'entendre dans un autre contexte. Nous vous souhaitons la bienvenue.

[Traduction]

Pendant cette première heure, nous entendrons également le point de vue de la Centrale des caisses de crédit du Canada, représentée par Brigitte Goulard, vice-présidente, Politique, et par Douglas Whelan, directeur, Politique des paiements.

Avant de commencer, j'aimerais présenter les sénateurs qui sont ici ce matin. À ma gauche se trouve le sénateur Ringuette, l'instigatrice de cette étude. À ma gauche physiquement, mais pas politiquement, dans le coin, se trouve un très bon ami et collègue, le sénateur Oliver, de la Nouvelle-Écosse. Le sénateur Duffy, que vous reconnaissez tous de par son ancienne vie et qui est un ajout très apprécié au Sénat, est ici ce matin, tout comme le sénateur Fox, du Québec. Bien entendu, je viens du Québec. Nous sommes actuellement minoritaires, sénateur Fox, mais nous nous faisons entendre. On pourrait presque dire que le sénateur Ringuette est du même côté que nous, puisqu'elle est francophone, anglophone, et que j'imagine, elle parle de nombreuses langues.

Susan Murray, directrice, Relations gouvernementales, mouvement Desjardins : Merci de nous avoir invités à parler devant le comité aujourd'hui dans le cadre de votre étude des systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada. Nous sommes ravis d'avoir été invités à comparaître avec nos partenaires de la

our presentation to five minutes because we want to give as much time as possible to answering questions and to provide as much information to you as we can this morning.

Desjardins is the largest integrated financial cooperative in Canada. With over 5.8 million in members and over \$150 billion in assets, it is the largest financial institution in Quebec and sixth in Canada. The Desjardins Group of companies include Desjardins Financial Security, Desjardins General Insurance Group and Desjardins Securities.

The cooperative difference is the foundation on which the caisse and the Desjardins Group operate. The 5.8 million members collectively own the Desjardins Group and share in the surplus earnings.

Our mission is to contribute to the economic and social well-being of our members and we believe that money should be at the service of our people.

I will now turn to my colleague, Mr. Dagenais, who will talk about card services at Desjardins.

[Translation]

Patrice Dagenais, Director, Planning and Product Development, Desjardins Group: Mr. Deputy Chair, as regards payment cards, Desjardins operates, on the one hand, as a cards issuer to its clients, who include consumers, self-employed workers and businesses; and on the other hand, as an acquirer of payment transactions in the case of its small, medium, and large business clients.

The Deputy Chair: Mr. Dagenais, your words are being translated. Our interpreters are exceptional, but they would like you to speak more slowly, if possible.

Mr. Dagenais: As regards credit cards, Desjardins has been issuing for the last 30 years or so a range of Visa-related products. The products are varied and meet the needs of our diverse clientele. Today, we serve more than three million cardholders, who are often caisses Desjardins members, as well as several Credit Union, and business clients across Canada.

With respect to debit cards, Desjardins serves nearly six million debit card clients.

In serving merchants, Desjardins operates throughout Canada as an acquirer of payment transactions for debit cards, Visa, MasterCard and other credit cards. We provide services to more than 50,000 merchants.

Like all other financial institutions, Desjardins has recently invested substantial amounts of money in modifying its payment systems to support new smart card technology. Upgrades have now been completed and the roll-out phase will continue over the

Centrale des caisses de crédit du Canada. Notre allocution ne durera pas plus de cinq minutes, parce que nous voulons avoir autant de temps que possible pour répondre à vos questions et pour vous fournir autant de renseignements que nous le pouvons ce matin.

Desjardins est la plus grande institution coopérative intégrée au Canada. Avec plus de 5,8 millions de membres et plus de 150 milliards de dollars d'actifs, il s'agit de la plus grande institution financière au Québec et de la sixième au Canada. Desjardins Sécurité financière, Desjardins groupe d'assurances générales et Valeurs mobilières Desjardins relèvent tous du mouvement Desjardins.

La distinction coopérative est le fondement même des opérations des caisses et du mouvement Desjardins. Les 5,8 millions de membres sont collectivement propriétaires du mouvement Desjardins et reçoivent leur part des revenus excédentaires.

Notre mission consiste à favoriser le mieux-être social et économique de nos membres, et nous pensons que l'argent devrait être au service de nos gens.

Je céderai maintenant la parole à mon collègue, M. Dagenais, qui parlera des services de cartes offerts chez Desjardins.

[Français]

Patrice Dagenais, directeur, Planification, développement et mise en marché des produits, mouvement Desjardins : Monsieur le vice-président, sur le plan des cartes de paiement, Desjardins opère d'une part comme un émetteur de cartes à ses clientèles constituées de consommateurs, de travailleurs autonomes et d'entreprises et, d'autre part, comme acquéreur de transactions de paiement au niveau des clientèles constituées de commerçants de petite, moyenne et grande taille.

Le vice-président : Monsieur Dagenais, vos paroles sont traduites. Les interprètes sont exceptionnels, mais ils aimeraient, si c'est possible, que votre débit soit plus lent.

M. Dagenais : En ce qui a trait aux cartes de crédit, Desjardins émet toute une gamme de produits portant la marque Visa depuis plus de 30 ans maintenant. Cette gamme est variée et permet de répondre aux besoins de ses diverses clientèles. Aujourd'hui, nous servons plus de trois millions de titulaires de cartes, souvent membres des caisses Desjardins, mais aussi de plusieurs Credit Union et de clients de commerçants au Canada.

En ce qui a trait à la carte de débit, Desjardins dessert près de six millions de titulaires de cartes.

Pour ses commerçants, Desjardins opère à travers le Canada comme acquéreur des transactions de paiement pour le débit et pour les cartes de crédit Visa, MasterCard et quelques autres marques secondaires. Il offre ses services à plus de 50 000 commerçants.

Desjardins, comme l'ensemble des autres institutions financières, a récemment investi des sommes colossales dans la modification de ses systèmes de paiement pour qu'ils supportent la nouvelle technologie des cartes à puce. Les développements

course of the next two or three years. This year's biggest challenge is convincing the entire market to adopt the smart card, which will require a change in consumer behaviour, especially for PIN credit cards that are used for transactions. As a result of this shift, merchants will have to change their cash registry systems so that they are compatible with this new technology.

We must ensure that we move quickly to address the numerous problems of interoperability, which are to be expected with the launch of any new product in a system structured according to a four-party or global model. Roll out of this new product is in the early stages, after several years of work. During this phase, we will also see some structural changes to corporate payment networks as well as the launch of several new initiatives, such as virtual transactions, new forms of debit, and new credit products that the market is only beginning to absorb, albeit with some difficulty. My presence here is proof of that.

Bill Gates once said that people tend to overestimate what can be accomplished in two years' time when implementing any new technology or product, but always underestimate what can be achieved in 10 years.

That is why I am surprised to see these strategic changes to the payment industry being implemented so quickly without any in-depth explanations being provided to the various stakeholders, namely the four parties involved in the payment system, i.e. consumers, financial institutions that are card issuers, institutions that are payment processors or acquirers, and merchants, as to the rationale for these changes, particularly the benefits of these changes.

However, that does not mean we have to throw out the baby with the bath water. Are things so urgent that everything has to be overhauled at this difficult juncture?

For example, 20 years ago, Desjardins was among the pioneers in Quebec and in Canada to set up a debit card payment system that was then called direct payment Desjardins. This was established before the introduction of the pan-Canadian Interac network to which Desjardins transferred its brand user rights to the debit service.

Desjardins did not ask other financial institutions to launch the same product or demand that one of these institutions change its system to accommodate us. We worked with different market stakeholders, at their pace, and the roll out took much longer than five years.

Since then, Canadians have widely adopted the Interac payment system, which is a shared service. Today, Interac has become one of the most preferred methods of payment because 50 per cent of purchases are made with a debit card. Canadians are also among the most frequent users of debit cards in the world. Retailers also acknowledge the practicality in this type of payment which has simplified their own operations by eliminating

sont maintenant complétés et le déploiement est amorcé et se poursuivra au cours des deux ou trois prochaines années. C'est le grand défi de cette année de convaincre l'ensemble du marché, de faire l'évolution vers la carte à puce qui demande pour le consommateur un changement de comportement, surtout pour la carte de crédit où le NIP est introduit pour les transactions aux points de vente et aux commerçants qui doivent modifier leur système de caisses enregistreuses pour accepter cette nouvelle technologie.

Nous devons nous assurer de corriger rapidement les nombreux problèmes d'interopérabilité, problèmes normaux, avec le lancement de tout nouveau produit dans les systèmes de paiement à quatre parties ou mondiaux. Ce déploiement à vitesse variable ne fait que débiter, après plusieurs années d'efforts. Il s'accompagne aussi d'un changement structurel des réseaux de paiement en compagnie à actions et le lancement de plusieurs nouvelles initiatives, comme le sans-contact, de nouvelles formes de débit et de nouveaux produits de crédit que le marché digère, semble-t-il un peu difficilement, aujourd'hui. Ma présence ici en témoigne.

Bill Gates disait que nous avons tendance à surestimer ce qu'il est possible de faire en deux ans dans l'implantation de toute nouvelle technologie ou produits, mais nous sous-estimons toujours ce qu'il est possible de faire en dix ans.

C'est pourquoi je suis surpris de voir des changements stratégiques reliés à l'industrie du paiement vouloir se faire aussi rapidement sans bien expliquer aux différents intervenants, soit les quatre parties du système de paiement, soit les consommateurs, les institutions financières émettrices et acquéreurs et les commerçants, le bien-fondé de cette évolution et surtout les bénéfices qu'elle apporte.

Cependant, nous ne devons pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Est-ce à dire qu'il y a une urgence de changer le tout dans le contexte difficile actuel?

À titre d'exemple, il y a presque 20 ans, Desjardins a été parmi les pionniers au Québec et au Canada à mettre en place un réseau de paiement par carte de débit qui s'appelait alors le paiement direct Desjardins. Et ceci avant même le lancement du réseau pancanadien Interac à qui Desjardins a d'ailleurs transféré les droits d'utilisation de sa marque pour le service de débit.

Desjardins n'a pas demandé aux autres institutions financières de lancer en même temps le produit et exiger que chacune de ces institutions modifie ces systèmes pour nous accommoder. Nous avons travaillé avec les différents intervenants du marché, à leur rythme, et le déploiement a demandé beaucoup plus que cinq ans.

Depuis lors, les Canadiens ont largement adopté le paiement par Interac, un service en mode partagé. C'est devenu aujourd'hui l'un des modes de paiement préféré puisque, une fois sur deux, ils paient leurs achats avec leur carte de débit. Ils se retrouvent ainsi parmi les plus grands utilisateurs de la carte de débit à l'échelle mondiale. Les détaillants aussi reconnaissent la commodité de ce mode de paiement qui a simplifié leurs opérations en éliminant

the use of cheques at their points of sale, and improved their efficiency from an operational and money-management standpoint.

Today, retailers are arguing for keeping the status quo and Desjardins fully understands the rationale for their stand, even more so given that the Canadian debit network is often cited as a model example for foreign markets and is the envy of foreign payment organizations.

Proper functioning of these payment systems means that competition between the actors who make up the payment system should be open. There must be competition, everybody agrees on that, but there also has to be a high level of collaboration because the success of current systems is due in large part to collaborative work between the institutions to deal with the on-going chaos wrought by fruitless new initiatives that have the potential to increase costs for merchants and confuse consumers who always end up on the hook for all costs associated with the payment service.

At Desjardins group, we believe that money exists to serve people, never the reverse.

The Deputy Chair: Thank you, Mr. Dagenais. We will now hear from representatives from the Credit Union Central of Canada and I would ask you to hold your questions because the two will be speaking more or less on the same topics. I understand that this is also how you wish to proceed.

[English]

I do not hear any objections.

Before we continue, let me welcome three senators: Senator Massicotte from Quebec. We briefly established that equilibrium between Quebecers and others when he arrived only to find that equilibrium is imbalanced when Senator Moore, a stalwart of this committee came along. We also welcome Senator Greene from Nova Scotia, a place of origin which has become a majority around here.

Brigitte Goulard, Vice-President, Policy, Credit Union Central of Canada: Thank you for allowing us to speak on the study of the credit and debit card system in Canada.

My name is Brigitte Goulard and I am the Vice-President of Policy with the Credit Union Central of Canada. I would like to introduce my colleague, Douglas Whelan, Director, Payments Policy.

Before addressing the issue, allow me to begin by making a few preliminary remarks regarding the role of Credit Union Central of Canada and, more generally, the credit union system in Canada.

Canadian Central is a federally-regulated financial institution that operates as a national trade association and finance facility for its owners, the Provincial Credit Union Centrals and, through them, for approximately 440 credit unions across Canada. With over 1,700 branches serving more than 5 million members, over

l'utilisation des chèques dans leurs points de vente et en améliorant leur efficacité tant du point de vue opérationnel que monétaire.

On les entend aujourd'hui réclamer son maintien dans ses modalités actuelles et Desjardins comprend le bien-fondé de cette réclamation, d'autant plus que le réseau de débit canadien est souvent cité comme un modèle du genre à l'étranger et son marché fait dorénavant l'envie d'organisation de paiement étrangère.

La nature des systèmes de paiement pour bien fonctionner fait appel à une certaine compétition entre les acteurs des systèmes de paiement ouvert. Il faut de la concurrence, tout le monde s'entend là-dessus, mais aussi beaucoup de collaboration parce que la réussite actuelle des systèmes est due en grande partie au travail de collaboration inter-institution afin d'harmoniser le chaos incessant de nouvelles initiatives sans avenir qui peuvent augmenter les coûts des commerçants et surtout mélanger les consommateurs qui paient toujours en définitive tous les coûts reliés au service de paiement.

Chez Desjardins, nous croyons que l'argent est au service des gens, jamais l'inverse.

Le vice-président : Merci, monsieur Dagenais. Nous entendrons par la suite les représentants de Credit Union Central of Canada et attendre avant de poser les questions parce que les deux vont s'adresser *grosso modo* aux mêmes sujets. Je comprends que c'est votre volonté de procéder ainsi.

[Traduction]

Je n'entends pas d'objection.

Avant de continuer, laissez-moi souhaiter la bienvenue à trois sénateurs : le sénateur Massicotte, du Québec. Nous avions brièvement établi un équilibre entre le nombre de Québécois et le nombre de sénateurs des autres provinces lorsqu'il est arrivé, mais cet équilibre a été brisé lorsque le sénateur Moore, un inconditionnel du comité, est entré dans la pièce. Nous accueillons également le sénateur Greene, de la Nouvelle-Écosse, une province natale qui est devenue majoritaire ici.

Brigitte Goulard, vice-présidente, Politique, Centrale des caisses de crédit du Canada : Merci de nous permettre de discuter de votre étude sur les systèmes de cartes de crédit et des débits au Canada.

Je m'appelle Brigitte Goulard et je suis vice-présidente de la politique à la Centrale des caisses de crédit du Canada. J'aimerais vous présenter mon collègue, Douglas Whelan, directeur, Politique des paiements.

Avant d'aborder la question principale, permettez-moi de commencer par vous parler brièvement du rôle de la Centrale des caisses de crédit du Canada et, plus généralement, du système de caisses populaires au Canada.

La Centrale des caisses de crédit du Canada est une institution financière sous réglementation fédérale qui mène ses activités comme une association commerciale nationale et une institution financière pour ses propriétaires, les centrales des caisses de crédit provinciales et, par leur entremise, pour environ 440 caisses

21,000 employees and holding more than \$114 billion in assets, credit unions represent an important component of the Canadian economy. We like to consider ourselves the dependent of Desjardins outside Quebec.

Although the global economic downturn experienced in the latter half of 2008 continues to present challenges for credit unions and their members, we are pleased to report that our performance for 2008 will go on record as one of the most successful years ever for the Canadian credit union system. Our financial position remains strong and we have maintained our share of the market in step with growth in the Canadian population.

There is a common misconception in certain parts of Canada that credit unions are small, operate only in rural communities or are reserved for employee groups or special interest groups. Nothing could be further from the truth. Credit unions in Canada come in all shapes and sizes and operate in almost every community. Actually, the only financial institution in more than 380 communities in Canada is a credit union. Credit unions are the first choice for a significant percentage of the population. In fact, one in three Canadians is a member of a credit union or a caisses populaires. We believe these numbers reflect the strong cooperative values of the system and the commitment of the system to the economic development of the communities.

Charitable donations, employee participation, worthwhile causes and scholarships and bursaries are all part of the contributions that Canadian credit unions make everyday. In fact, in 2007, Canadian credit union community involvement reached \$35.8 million.

In view of the questions raised yesterday during the committee hearings to financial literacy, I would like to say a few words on the credit union commitment to literacy programs. Credit unions, as community-based institutions — and, in several communities, as the only financial institutions — have been called to play a key role in the establishment of financial literacy programs and have developed numerous programs geared towards the general public, school children and young adults. Canadian Central therefore supports the federal government's initiative to develop a national strategy on financial literacy as announced in Budget 2009.

The Chair: Thank you, Ms. Goulard. Mr. Whelan, before we commence, I was remiss in not introducing our very special, efficient and competent clerk, Dr. Line Gravel, as well as the parliamentary research people, Marc-André Pigeon and John

populaires partout au Canada. Grâce à plus de 1 700 succursales desservant plus de cinq millions de membres, plus de 21 000 employés et détenant plus de 114 milliards de dollars d'actifs, les caisses populaires représentent une composante importante de l'économie canadienne. C'est un peu comme si nous étions à la charge de Desjardins, à l'extérieur du Québec.

Bien que le ralentissement économique mondial du deuxième semestre de 2008 continue de représenter un défi pour les caisses populaires et leurs membres, nous sommes heureux de souligner que notre rendement pour 2008 sera l'un des plus rentables pour le système de caisses populaires canadiennes. Notre position financière demeure solide et notre part de marché reste proportionnelle à la croissance de la population canadienne.

Dans certaines régions du Canada, on croit à tort que les caisses populaires sont petites, qu'elles ne sont présentes que dans les collectivités rurales ou qu'elles sont réservées à des groupes d'employés ou à des groupes d'intérêt. Il n'y a rien de plus faux. Au Canada, les caisses populaires se présentent sous différents formats et mènent des activités dans presque toutes les collectivités. En fait, la seule institution financière présente dans plus de 380 collectivités au Canada est une caisse populaire. Les caisses populaires constituent le premier choix d'un important pourcentage de la population. En fait, un Canadien sur trois est membre d'une caisse populaire ou d'une credit union. Nous croyons que ces chiffres démontrent les valeurs coopératives solides du système ainsi que son engagement à l'égard du développement économique des collectivités.

Les dons de bienfaisance, la participation des employés, les causes louables, ainsi que les bourses d'études et de perfectionnement comptent parmi les contributions quotidiennes des caisses populaires canadiennes. En fait, en 2007, la participation communautaire des caisses populaires canadiennes a atteint 35,8 millions de dollars.

Compte tenu des questions soulevées hier pendant les audiences du comité sur les connaissances en matière financière, j'aimerais dire quelques mots sur la participation des caisses populaires à des programmes de littératie. Les caisses populaires sont des institutions communautaires — et, dans plusieurs collectivités, il s'agit de la seule institution financière — et elles ont été appelées à jouer un rôle clé dans la création de programmes de littératie en matière financière et ont créé de nombreux programmes à l'intention de la population en générale, des enfants d'âge scolaire et des jeunes adultes. La Centrale des caisses de crédit du Canada appuie donc l'initiative du gouvernement fédéral visant à élaborer une stratégie nationale sur la littératie en matière financière, comme il l'a annoncé dans le Budget 2009.

Le président : Merci, madame Goulard. Monsieur Whelan, avant de commencer, je dois souligner que j'ai été négligeant en ne présentant pas notre greffière tout à fait unique, efficace et compétente, Mme Line Gravelle, ainsi que les attachés de

Bulmer. We do not operate alone; we operate with very wonderful translators and stenographers without whom we could not exist.

Douglas Whelan, Director, Payments Policy, Credit Union Central of Canada: Thank you. Canada's credit unions provide a broad range of consumer card services to their members, including both debit cards and credit cards. Credit unions are primarily card issuers, meaning that they provide cards to consumers but are not significant providers of transaction acquiring services to merchants.

Visa products are offered by some credit unions and MasterCard by others. Approximately 600,000 credit union members have obtained a credit card through their association with their credit union.

Credit unions use a variety of different business models to provide credit card services to their members. Each credit union makes its own decision regarding which card products and services they will offer, how they will deliver them and which suppliers they will use, based on what best fits their business situation and the needs of their members.

For example, one credit union issues credit cards directly to their members and maintains control of the service relationship with the member, the terms and conditions of the card service, design of the card, marketing, pricing, fees, interest rates and ownership of the card balances. Only the back office processing is outsourced to a third-party service provider.

Most credit unions, however, have completely outsourced their credit card services to a third-party financial institution. In this situation, it is the third party that issues the card, manages the customer relationship, sets the terms and conditions of the card service, controls the card design, marketing, pricing, fees and interest rates and owns the card balances.

With regard to debit card service, Canadian credit unions have issued approximately \$3.5 million proprietary debit cards and are members of several ATM and debit payments networks. Credit unions affiliated with Canadian Central have access to AccuLink, the national credit union system's proprietary network of over 1,700 surcharge-free ATMs across Canada. Credit unions in British Columbia, the Atlantic provinces, and many in Ontario are also members of the Exchange Network — a national network that includes credit unions and other financial institutions and provides surcharge-free access to more than 2,000 ATMs across Canada.

recherche parlementaires, Marc-André Pigeon et John Bulmer. Nous ne menons pas nos activités seuls; nous avons des traducteurs remarquables et des sténographes, sans qui nous ne pourrions pas exister.

Douglas Whelan, directeur, Politique des paiements, Centrale des caisses de crédit du Canada : Merci. Les caisses populaires canadiennes offrent à leurs membres une vaste gamme de services de cartes, y compris des cartes de débit et des cartes de crédit. Les caisses populaires sont d'abord et avant tout des émetteurs de cartes, ce qui signifie qu'elles peuvent fournir des cartes aux consommateurs mais qu'elles ne sont pas d'importants fournisseurs de services d'acquisition de transactions pour les détaillants.

Certaines caisses populaires offrent les produits Visa, et d'autres offrent les produits MasterCard. Environ 600 000 membres des caisses populaires ont obtenu une carte de crédit par le biais de leur caisse populaire.

Les caisses populaires font appel à une variété de modèles d'entreprises différentes pour fournir des services de cartes de crédit à leurs membres. Chaque caisse populaire prend ses propres décisions au sujet des produits et services de cartes qu'elle offre, de la façon dont ces services et ces produits sont offerts et des fournisseurs auxquels elles feront appel, en fonction de ce qui correspond le mieux à leur situation économique et aux besoins de leurs membres.

Par exemple, une caisse populaire émet des cartes de crédit directement à ses membres et conserve le contrôle de la relation de service avec le membre, des modalités du service de la carte, de la conception de la carte, du marketing, de l'établissement des coûts, des frais, des taux d'intérêt et de la propriété du solde de la carte. Seul le traitement post-marché est imparti à un fournisseur de services externe.

Toutefois, la plupart des caisses populaires ont imparti la totalité de leurs services de cartes de crédit à des institutions financières externes et, dans ce cas, c'est cette tierce partie qui émet la carte, qui gère les relations avec le client, qui établit les modalités du service de cartes, qui contrôle la conception de la carte, le marketing, l'établissement des coûts, les frais et les intérêts, et qui est propriétaire des soldes des cartes.

Pour ce qui est des services de cartes de débit, les caisses populaires canadiennes ont émis environ 3,5 millions de cartes de débit privatives et font partie de plusieurs réseaux de guichets automatiques bancaires et de paiements par cartes de débit. Les caisses populaires affiliées à la Centrale des caisses de crédit du Canada ont accès à AccuLink, le réseau privatif national du système de caisses populaires qui comprend plus de 1 700 guichets automatiques bancaires sans frais supplémentaires partout au Canada. Les caisses populaires de la Colombie-Britannique, des provinces de l'Atlantique et, en partie, de l'Ontario sont également affiliées au Réseau Exchange — un réseau national comprenant des caisses populaires et d'autres institutions financières et qui fournit un accès sans frais supplémentaires à plus de 2 000 guichets automatiques partout au Canada.

Credit unions have access to Interac membership and services through the group memberships provided to them by Canadian Central or Central One or through direct membership with Interac. Credit unions also have access to international ATM and debit services networks, including MasterCard, Cirrus, Maestro and Visa Plus. It is important to note that each credit union individually determines which of these debit services they will provide to their members at what price and puts in place the service delivery models and appropriate supplier relationships that best fit the needs of the credit union and its members.

This individuality is both a reflection and a reminder that credit unions are locally based organizations delivering services that match the unique and diverse needs of the communities they serve. To continue meeting these needs, Canada's credit unions need access to the broadest possible range of products, suppliers and delivery models for debit and credit card services. This kind of flexibility is consistent with an open market environment that provides competitive choice for credit unions and for their members. It also includes support for preserving a strong, domestically focused payments delivery channel as provided by Interac.

As locally based organizations, credit unions respond to the unique needs of the communities they serve. Nationally, the success of Interac shows that it is similarly well positioned to respond to the unique needs of Canadians. As the card services market is transformed by the introduction of chip and other new technology, it will become even more important to preserve the capability to develop and deliver card-based services focused on the needs of Canadians and the characteristics of the Canadian marketplace. For Canada's credit unions preserving flexibility and competitive choice in card services becomes more critical to ensuring that they can continue to meet the needs of their members.

We thank you once more for the opportunity to address you today and would be pleased to answer any questions you might have.

Senator Oliver: Ms. Goulard, you indicated that you were pleased to see in the economic statement that there will be a national strategy on financial literacy. What are some of the things that you would like to see in that strategy? What advice would you give to the government on what you would like to see them do to roll them out nationally?

Ms. Goulard: I realize that the FCAC has been heavily involved in financial literacy. It is not as though the government has done nothing regarding financial literacy. It has been a piecemeal approach whereby many provinces and certain organizations have done things. I am sure there are very good programs but it would be nice if more people had access to the information or to the programs.

Les caisses populaires ont accès à Interac en adhérant directement auprès d'Interac ou en se prévalant des adhésions collectives qui leur sont offertes par la Centrale des caisses de crédit du Canada ou par Central One. Les caisses populaires ont également accès aux réseaux internationaux de guichets automatiques et de services de débit, y compris MasterCard, Cirrus, Maestro et Visa Plus. Il est important de souligner que chaque caisse populaire détermine de façon individuelle quels services de paiement par carte de débit elle offre à leurs membres et ce, à quel prix, et met en place les modèles de prestations de services et les relations avec les fournisseurs qui répondent le mieux aux besoins de la caisse populaire et de ses membres.

Cette individualité démontre et rappelle que les caisses populaires sont des organisations locales qui offrent des services en fonction des besoins uniques et diversifiés des collectivités qu'elles desservent. Pour continuer de répondre à ces besoins, les caisses populaires du Canada doivent avoir accès à la gamme la plus vaste possible de produits, de fournisseurs et de modèles de prestations pour les services de cartes de débit et de crédit. Une telle souplesse s'inscrit dans la logique d'un environnement de marché ouvert qui offre des choix concurrentiels aux caisses populaires et à leurs membres. Elle prévoit également du soutien afin de préserver un mode de paiement solide et axé sur les besoins du pays, comme le fait Interac.

Les caisses populaires sont des organisations locales, et elles répondent aux besoins uniques des collectivités qu'elles desservent. À l'échelle nationale, le succès connu par Interac démontre que l'entreprise est aussi bien positionnée pour répondre aux besoins uniques des Canadiens. Le marché des services des cartes change avec l'arrivée des puces et des autres technologies nouvelles et il sera encore plus important de préserver la capacité de créer et d'offrir des services de cartes axés sur les besoins des Canadiens et les caractéristiques du marché canadien. Pour les caisses populaires canadiennes, il est essentiel de préserver la souplesse et la compétitivité sur le marché des services de cartes pour s'assurer qu'elles pourront continuer de répondre aux besoins de leurs membres.

Nous vous remercions encore une fois de nous avoir donné la possibilité de discuter avec vous aujourd'hui et nous serons heureux de répondre à toutes vos questions.

Le sénateur Oliver : Madame Goulard, vous avez indiqué que vous aviez été heureuse de voir dans l'énoncé économique qu'il y aura une stratégie nationale de littératie en matière financière. Selon vous, qu'est-ce que cette stratégie devrait contenir? Quel conseil auriez-vous à donner au gouvernement sur ce qu'il faudrait faire pour mettre en œuvre la stratégie à l'échelle nationale?

Mme Goulard : Je suis consciente que l'ACFC s'est beaucoup impliquée pour la cause de la littératie en matière financière. Ce n'est pas comme si le gouvernement n'avait rien fait à ce sujet. Il a adopté une approche en plusieurs étapes, en vertu de laquelle de nombreuses provinces et certaines organisations ont pris des mesures. Je suis certaine qu'il existe de très bons programmes, mais il faudrait que plus de gens aient accès à l'information ou aux programmes.

I believe that a task force is being established. Credit Union Central has put forward names from our credit union that we believe should be part of the task force. It would be nice if the task force could do a survey of everything out there in all communities of all provinces on what tools work best and what programs work best. In that way, all people could access to those, rather than access being limited to a small group here or a small group there. That would be a useful tool for the credit union system.

Senator Oliver: The unusual thing about a credit card is that it is a Mr. Dagenais, you said that you have had Visa for 30 years and that you have 3 million cardholders. The unusual thing about a credit card is that it is a bit of an unusual bank instrument. Normally, when a person does business with the bank, they want to take back some kind of security, starting with a promissory note or accounts receivable or other asset. However, in this case, credit cards are unsecured. We have learned that credit card balances have risen since 2004 by 40 per cent. In Canada today, there is about \$49.9 billion outstanding on card balances. Some senior bankers say that the rate of default on those balances will increase seriously over the next few months.

With these unsecured balances, many of which are likely to default, what will you do to ensure that you have some protection as an issuer?

Mr. Dagenais: We do not have any guarantees. We have a good strategy in that we are more conservative and prudent when we grant loans.

Senator Oliver: Does that apply to the 30 million card holders?

Mr. Dagenais: No, that applies to my three million card holders. We have a good relationship with our members, six million of whom are in Quebec, so we know a lot about them. Generally, they have their loans and their savings with us. We know more about our members, so we are secured by those facts.

Senator Oliver: What is your current card default rate of your three million cardholders?

Mr. Dagenais: The current default would be lower than the average in the general marketplace.

Senator Massicotte: What is the percentage?

Mr. Dagenais: I do not have the exact figure, which varies each month. It is on the lower end of the general market rate.

Senator Moore: What is the range?

Mr. Dagenais: We can provide that to the committee.

The Deputy Chair: If you could provide that to us, we will circulate it to the members.

Senator Oliver: Have you outsourced any of your payment processing or is it all done in-house?

Je pense qu'un groupe de travail est créé. La Centrale des caisses de crédit a proposé des noms de nos caisses populaires qui, selon nous, devraient faire partie du groupe de travail. Nous aimerions que ce groupe de travail procède à un inventaire dans toutes les collectivités et toutes les provinces des outils et des programmes qui fonctionnent le mieux. Ainsi, tous pourraient y avoir accès, au lieu que l'accès ne se limite qu'à un petit groupe, ici et là. Il s'agirait d'un outil utile pour le système de caisses populaires.

Le sénateur Oliver : Monsieur Dagenais, vous avez dit que vous faites affaire avec Visa depuis 30 ans et que vous avez 3 millions de titulaires de carte. Ce qui est inhabituel, c'est qu'une carte de crédit est un peu un instrument bancaire insolite. Normalement, lorsque quelqu'un fait affaire avec une banque, on veut retirer une certaine sécurité, à commencer par un billet à ordre, une somme à recevoir ou d'autres actifs. Toutefois, dans ce cas-ci, les cartes de crédit ne comportent pas de garantie. Nous avons appris que les soldes des cartes de crédit ont augmenté de 40 p. 100 depuis 2004. Au Canada aujourd'hui, il reste environ 49,9 milliards de dollars à payer sur les soldes de cartes de crédit. Selon certains directeurs de banque, le taux de défaut de remboursement de ces soldes augmentera de façon importante au cours des prochains mois.

Compte tenu de ces soldes non garantis, dont de nombreux ne seront pas remboursés, que ferez-vous pour veiller à vous doter d'une certaine protection, à titre d'émetteur?

M. Dagenais : Nous n'avons pas de garanties. Nous avons une bonne stratégie parce que nous sommes plus conservateurs et plus prudents lorsque nous accordons des prêts.

Le sénateur Oliver : Cette affirmation s'applique-t-elle aux 30 millions de détenteurs de carte?

M. Dagenais : Non, elle s'applique à mes 3 millions de détenteurs de carte. Nous avons une bonne relation avec nos membres, dont 6 millions résident au Québec, et nous les connaissons bien. Généralement, leurs prêts et leurs économies sont dans nos institutions. Nous en savons davantage au sujet de nos membres, ce qui peut constituer une garantie.

Le sénateur Oliver : Quel est le taux de défaut actuel pour vos 3 millions de détenteurs de carte?

M. Dagenais : Le taux actuel est plus bas que la moyenne sur le marché en général.

Le sénateur Massicotte : Quel est le pourcentage?

M. Dagenais : Je n'ai pas le chiffre exact; cela varie chaque mois. Le taux se situe dans la moyenne inférieure du taux du marché général.

Le sénateur Moore : Quelle est l'échelle?

M. Dagenais : Nous pourrions faire parvenir la réponse au comité.

Le vice-président : Si vous pouviez nous fournir la réponse, nous la ferons parvenir à tous les membres du comité.

Le sénateur Oliver : Avez-vous imparti les activités de traitement des paiements ou sont-elles réalisées à l'interne?

Mr. Dagenais: It is done in-house.

[Translation]

Senator Massicotte: I have a brief comment to make. It is very strange to see how the world is moving forward in leaps and bounds. Twenty or twenty-five years ago, my father-in-law was a member of the Desjardins Group board of directors and very much involved in the credit debate. He was against it. The world has changed significantly because today, the industry is worth billions of dollars. In fact, he still is against credit cards.

Earlier, there was some discussion about making sure that credit users fully understand exactly what the conditions are. This is a big issue, and a lot of work has to be done. Are your three million users aware of the interest rate charged on their credit cards? What percentage of your users carries a balance at the end of the month and what is the interest rate charged on credit card balances?

Mr. Dagenais: There are several questions to answer. As regards your first question, all cardholders are notified of changes to the interest rate. All of our cardholders are aware of any changes made to interest rates.

Senator Massicotte: With a 30-day notice?

Mr. Dagenais: Yes. We even send a notice to users who have not used their card during that month to explain if the interest rate has changed and we send them a new contract that sets out the new terms under the new interest rate.

Every month, there is a note on the back of their statement indicating the interest rate and how the interest is calculated. On the front of the statement, the interest rate charged to the client is clearly stated.

With respect to rates, the balance carried by most people varies between \$600 and \$1,000. People do not carry huge balances on their credit cards. Rates can vary between 9.9 per cent and 19.5 per cent. When credit card users have a balance of more than \$1,000, we recommend to them a lower interest rate to better manage their personal finances. We have strategies, and we really try to give cardholders reduced interest rates, particularly those who carry a higher balance.

Senator Massicotte: What percentage of your clients pay off their balances?

Mr. Dagenais: Most cardholders pay their monthly balance. Approximately 60 per cent pay off the entire balance each month.

Senator Massicotte: We were told that on average, 40 per cent of Canadians do not pay off their balance. Has Desjardins noted the same thing?

Mr. Dagenais: Yes, but the average balance is very low.

M. Dagenais : On le fait à l'interne.

[Français]

Le sénateur Massicotte : J'ai un petit commentaire à faire. Il est très bizarre de constater comment le monde évolue à grands pas. Il y a 20 ou 25 ans, mon beau-père était membre du conseil d'administration des caisses Desjardins et dans le grand débat sur les cartes de crédit, il était contre. Le monde a beaucoup changé parce qu'aujourd'hui on parle de milliards. Il est toujours contre, d'ailleurs.

On a parlé tantôt de s'assurer que les utilisateurs de crédit connaissent exactement les conditions; c'est un grand débat, on a beaucoup de travail à faire. Est-ce que vos trois millions d'utilisateurs sont au courant des taux d'intérêt chargés sur les cartes de crédit? Quel pourcentage de vos utilisateurs ont des soldes à la fin du mois et quel est le taux d'intérêt sur les soldes de carte de crédit?

M. Dagenais : Il y a plusieurs questions. En réponse à votre première question, pour être au courant des taux d'intérêt, quand on modifie les taux d'intérêt, on envoie à tous les détenteurs une modification des taux d'intérêt. Tous nos détenteurs sont au courant de toutes les modifications des taux d'intérêt.

Le sénateur Massicotte : Avec un avis de 30 jours?

M. Dagenais : Oui. On envoie même aux détenteurs qui n'utilisent pas leur carte dans le mois un avis leur expliquant la modification du taux d'intérêt et on leur envoie un nouveau contrat de crédit variable expliquant les nouvelles modalités relatives à ce taux.

Tous les mois, sur le relevé de compte, il y a la mention des taux d'intérêt, au dos du relevé, la façon dont le calcul se fait et à l'avant, sur le relevé, on voit très clairement les taux d'intérêt que l'on facture.

En ce qui a trait aux taux, le solde de la majorité des personnes varie entre 600 et 1 000 \$. Les gens n'ont pas de gros soldes sur les cartes de crédit. Les taux peuvent varier entre 9,9 et 19,5 p. 100. Dès que les détenteurs d'une carte ont un solde supérieur à 1 000 \$, on leur recommande d'avoir un taux d'intérêt réduit pour avoir une meilleure façon d'acquitter leurs finances personnelles. On a des stratégies, on essaie vraiment d'avoir des détenteurs qui ont des taux d'intérêt réduits pour ceux qui ont des soldes plus élevés.

Le sénateur Massicotte : Quel pourcentage de vos clients paient le solde?

M. Dagenais : La plupart des détenteurs paient leur solde mensuel courant. À peu près 60 p. 100 paient leur solde tous les mois.

Le sénateur Massicotte : On se fait dire que la moyenne canadienne, c'est 40 p. 100 des gens qui ne payent pas. Est-ce la même chose chez Desjardins?

M. Dagenais : Oui, mais le solde moyen est très est bas.

Senator Massicotte: When a cardholder's balance goes above \$1,000, and you call the client, why do you not tell him that the interest rate he is paying is too high, and that he should take out a loan at four or five per cent? Why not suggest a rate?

Mr. Dagenais: We do not call our cardholders systematically, the product is available and the rates are posted publicly. We make no secret of the rate charged.

Senator Massicotte: Does the consumer clearly understand that the rate in effect is 19 per cent?

Mr. Dagenais: We carry out studies regularly on account statements. We always endeavour to make our statements as clear as possible. Are there any improvements that could be made in this area? Drawing up a statement is a rather complicated process. It may seem straightforward, but it is a very complex process.

Senator Massicotte: Is the rate of 19.5 per cent clearly indicated, in bold face?

Mr. Dagenais: It is very visible. We were not able to focus on the red print, but the rate is very visible on the statement. It is very important to us that the cardholder is fully aware of the interest rate he is paying.

Senator Massicotte: As you know — and I imagine that this applies to your institution — if a cardholder misses the deadline to pay off a credit card balance, the interest then becomes cumulative. Is this also the case with your credit cards?

Mr. Dagenais: Yes.

Senator Massicotte: Are your clients also aware of that?

Mr. Dagenais: Our clients have always been aware of this fact. This is not something new. It is clearly explained in the contract extending variable credit. It is standard practice.

Senator Massicotte: Are your users aware of this? When I look at credit card contracts, the print is very fine, and the font is very small. It is not very obvious. Do you know if consumers are indeed aware of this practice?

Mr. Dagenais: Yes, users who pay interest are aware.

Senator Massicotte: They are aware that the interest is cumulative and retroactive?

Mr. Dagenais: Yes. Those who always pay off their balance in full may notice this less, but those who have an outstanding balance are aware of this practice.

Senator Fox: I did not fully understand what you said about variable rates ranging from 9.9 per cent to 19.5 per cent.

Mr. Dagenais: For different products. A typical product has an interest rate of 19.5 per cent. I would say that the typical interest rate on a regular product is 19.5 per cent. As soon as a person carries a high balance, we suggest to the client a reduced-rate card. Rates for this card are low and hover around 11.5 per cent.

Le sénateur Massicotte: Quand le solde atteint plus de 1 000 \$ et que vous appelez le client, pourquoi ne lui dites-vous pas que son taux d'intérêt est trop élevé et qu'il devrait demander un prêt à 4 ou 5 p. 100? Pourquoi ne pas suggérer un taux?

M. Dagenais: On ne les appelle pas systématiquement, le produit est disponible et le taux est publicisé. Ce n'est pas quelque chose qui est caché.

Le sénateur Massicotte: Est-ce qu'il est clair pour le consommateur que le taux en vigueur est de 19 p. 100?

M. Dagenais: Nous faisons des études régulièrement sur les relevés de compte. Nous tentons toujours d'avoir des relevés de compte les plus clairs possible. Est-ce qu'il y a des éléments qui peuvent être améliorés dans cette voie? C'est très complexe à faire un relevé de compte. Peut-être que cela a l'air simple à faire, mais c'est très complexe.

Le sénateur Massicotte: Est-ce que le taux de 19.5 p. 100 est très clairement indiqué, en noir?

M. Dagenais: Il est très visible. On n'a pas réussi à mettre l'accent sur le rouge, mais le taux est très visible dans le relevé. On a le souci de s'assurer que le détenteur connaît bien le taux d'intérêt qu'il paye.

Le sénateur Massicotte: Comme vous le savez, j'imagine que c'est le cas chez vous, si un détenteur manque la date limite du paiement de son solde de carte de crédit, l'intérêt est cumulatif à compter du départ. Est-ce le cas de vos cartes de crédit?

M. Dagenais: Oui.

Le sénateur Massicotte: Est-ce que les clients sont au courant de cela également?

M. Dagenais: Les clients ont toujours été au courant. Ce n'est pas quelque chose de nouveau parce que c'est rédigé dans le contrat de crédit variable. C'est la pratique usuelle.

Le sénateur Massicotte: Est-ce que vos utilisateurs sont au courant? Quand je vois les contrats de crédit, les mots sont écrits en très petits caractères. Ce n'est pas très évident. Est-ce que vous savez si le consommateur est au courant de cette pratique?

M. Dagenais: Oui, les utilisateurs qui payent de l'intérêt sont au courant.

Le sénateur Massicotte: Que l'intérêt est cumulatif, rétroactif?

M. Dagenais: Oui. Ceux qui règlent toujours leur compte en entier le perçoivent moins, mais tous ceux qui ont un solde connaissent cette pratique.

Le sénateur Fox: Je n'ai pas tout à fait compris lorsque vous avez parlé des taux variables de 9,9 p. 100 à 19,5 p. 100.

M. Dagenais: Vous avez des produits différents. Le produit régulier est à 19,5 p. 100. Je dirais que le taux du produit régulier est à 19,5 p. 100. Dès qu'une personne a un solde plus élevé, on lui suggère une carte à taux réduit. Les taux de cette carte sont plus bas et se situent autour de 11,5 p. 100.

Senator Fox: Is this standard practice within the Canadian banking system, or are you the only ones who suggest this option?

Mr. Dagenais: I cannot say if other financial institutions do so, but it is a rather widespread practice.

Senator Fox: So then, is the outstanding balance converted into a loan?

Mr. Dagenais: No, it is similar to a credit card, except that the interest rate is lower.

Senator Fox: When you say that if a cardholder pays off the balance within the required timeline, no interest is charged, I am assuming this applies exclusively to the purchase of goods and services, and not to cash advances?

Mr. Dagenais: Exactly, it is similar to a cash advance.

Senator Fox: You say that a large portion of your cardholders pay off their entire balance each month. How are you able to profit from those who pay? One is inclined to think that profit is made from the annual credit card fees. Without those fees, one would tend to assume that those with less money pay a higher rate, and pay for those who have more money. That would go against the Desjardins philosophy. There is something that I do not understand in your philosophy, and I am hoping that you can explain it to me.

Mr. Dagenais: With respect to credit, revenue is derived from three sources. First, there is billing of interest charged to cardholders. As you stated, not everyone pays off their entire balance at the end of the month. There is also revenue called interchange, which is a sharing of the premium paid by a merchant and the acquiring and issuing institution.

Senator Fox: There is no Robin Hood?

Mr. Dagenais: The poor should not be the ones who have to pay.

Senator Massicotte: Then, in this case it would be the opposite. Does interchange represent a very significant portion of your profits when you calculate all of the costs involved? Is this where you derive most of your profits, or do they really come from the interest rate charged?

Mr. Dagenais: It is a source of revenue in terms of profit, but it is highly variable. Profits are our revenues less our expenditures. This represents a significant source of income.

Senator Massicotte: What does it represent?

Mr. Dagenais: I cannot answer that question.

The Deputy Chair: I wonder if we could instead ask a question regarding proportions. Can we talk in terms of proportion?

Senator Massicotte: I will decide if I am satisfied with the answer afterwards.

Mr. Dagenais: I know that proportions are confidential data. Each financial institution may have a different strategy.

Le sénateur Fox : Est-ce que dans le système bancaire canadien, c'est une pratique usuelle ou vous distinguez-vous par cette pratique?

M. Dagenais : Je ne peux pas dire que les autres institutions financières le font, mais c'est une pratique assez répandue.

Le sénateur Fox : À ce moment, est-ce que le solde est remplacé par un prêt?

M. Dagenais : Non, c'est un peu comme la carte de crédit sauf que le taux est réduit.

Le sénateur Fox : Quand vous dites que l'on paie le solde dans le délai requis, il n'y a pas de frais de taux d'intérêt, cela s'applique uniquement à l'achat de biens et services, je présume, et non pas aux avances de fonds?

M. Dagenais : Exactement, c'est comme une avance de fonds.

Le sénateur Fox : Vous dites qu'une grande partie de vos abonnés paye au complet le solde chaque mois. De quelle façon faites-vous un profit avec les gens qui payent? On serait porté à penser que le profit provient des frais annuels de la carte. Sans cela, on serait porté à dire que ce sont ceux qui ont moins d'argent et qui payent un taux élevé, qui payent pour ceux qui ont plus d'argent. Ce serait contraire à la philosophie du mouvement. Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans votre philosophie et vous allez me l'expliquer.

M. Dagenais : Il y a trois sources de revenus dans le domaine du crédit. Il y a la facturation des revenus d'intérêt aux détenteurs. Comme vous l'avez dit, ce n'est pas tout le monde qui en paye en entier à la fin du mois. Il y a un revenu qui s'appelle « l'inter-change » qui est un partage de l'escompte payé au marchand entre l'institution acquéreuse et l'institution émettrice.

Le sénateur Fox : Il n'y a pas de Robin des bois?

M. Dagenais : Il ne faudrait pas que ce soit les pauvres qui payent.

Le sénateur Massicotte : Ce serait le contraire dans ce cas. Est-ce que « l'inter-change » représente une partie très importante de vos profits lorsque vous calculez tous les coûts impliqués? Est-ce que c'est le profit majeur ou si c'est vraiment le taux d'intérêt?

M. Dagenais : C'est une source de revenus et en termes de profit, c'est très variable. Les profits, ce sont les revenus moins les dépenses. Cela représente une source de revenus importante.

Le sénateur Massicotte : Cela représente quoi?

M. Dagenais : Je ne peux pas répondre.

Le vice-président : Je me demande si on ne devrait pas poser une question quant aux proportions. Est-ce qu'on peut parler de proportion?

Le sénateur Massicotte : Je déciderai si je suis satisfait après.

M. Dagenais : Je sais que les proportions sont des données confidentielles. Chaque institution financière peut avoir des stratégies différentes.

Senator Massicotte: What is Desjardins' total credit card volume?

Mr. Dagenais: Several billions of dollars, approximately \$15 billion.

Senator Massicotte: Fifteen billion. All things considered, that really is a substantial amount.

The Deputy Chair: Do you wish to complete your supplementary question?

Senator Massicotte: I will have more questions later on.

Senator Fox: Does the remittance system apply to credit card loans?

Mr. Dagenais: The remittance system?

Senator Fox: The Caisses do use such a system?

Mr. Dagenais: We pay out dividends to our members.

Senator Fox: Yes.

Mr. Dagenais: We pay out dividends to the Caisses. All of our members' surplus earnings are returned to the Caisses. They can pay out part of those earnings as member dividends. They are not paid out directly, but the Caisses do have that option.

Senator Fox: So these are dividends paid out to members. A cardholder who is not a member would not be entitled to that dividend, is that correct?

Mr. Dagenais: That is correct. However, the vast majority of our cardholders are members, whether of the Credit Union or Desjardins Group.

Senator Fox: The other financial institutions appear to be making considerable efforts to sell credit cards to people other than their regular banking clients. Do you advertise your credit cards to people other than your members?

Mr. Dagenais: That is to say that the majority of our cardholders are members, and our strategy is to work more closely with members than with the general public, which is not to say that we do not conduct advertising campaigns.

Senator Fox: If you were to advertise to the general public, what would be the advantage of owning your cards? I do not suppose it would be the interest rates.

Mr. Dagenais: No, but some of our product terms, such as Accord D financing, which is unique to Desjardins, are not offered by our competitors.

Senator Fox: As senators, we receive a lot of letters — perhaps not as many as Senator Ringuette, who is the instigator of this study — and people are often puzzled when reading the financial pages and seeing the interest rates on credit cards and how the Bank of Canada rate and rates on guaranteed investment certificates are steadily declining. They wonder why the money

Le sénateur Massicotte : Quel est le volume total des cartes de crédit Desjardins?

M. Dagenais : Plusieurs milliards de dollars, environ quinze milliards.

Le sénateur Massicotte : Quinze milliards. Si on fait le calcul, c'est quand même un chiffre important.

Le vice-président : Pouvez-vous compléter votre question supplémentaire?

Le sénateur Massicotte : Je vais revenir plus tard avec d'autres questions.

Le sénateur Fox : Est-ce que le système de remise s'applique aux emprunts faits par carte de crédit?

M. Dagenais : Le système de remise?

Le sénateur Fox : Vous avez un tel système dans les Caisses?

M. Dagenais : Nous avons le système de ristournes.

Le sénateur Fox : Oui.

M. Dagenais : Nous, on ristourne aux Caisses. Tout l'argent fait par nos membres est ristourné aux caisses. Les caisses peuvent en partie accorder des ristournes aux membres en question. Ce n'est pas directement, mais il y a possibilité de le faire.

Le sénateur Fox : Alors, cela serait aux membres, quelqu'un qui serait détenteur d'une carte, sans être membre, n'aurait pas droit à la ristourne?

M. Dagenais : Exact. Mais la très grande majorité de nos membres sont membres, que ce soit du Credit Union ou du Mouvement Desjardins.

Le sénateur Fox : Les autres institutions financières semblent faire des campagnes assez importantes de vente de cartes à des gens qui ne font pas nécessairement affaires avec ces institutions au point de vue de leurs affaires bancaires. Vous ne faites pas de campagnes de publicité, de vente de cartes autres qu'à vos membres?

M. Dagenais : C'est-à-dire que la majorité des détenteurs de carte sont nos membres et nos stratégies nous amènent à travailler davantage avec les membres qu'avec le public en général, mais on peut faire des campagnes publicitaires quand même.

Le sénateur Fox : Si vous le faisiez auprès du public en général, qu'est-ce qui distinguerait vos cartes des autres cartes en général? Je suppose que ce ne sont pas les taux d'intérêt.

M. Dagenais : Non, mais les modalités de produits, il y a des choses qu'on peut faire que les autres concurrents n'ont pas, entre autres, le financement Accord-D qui est une spécificité de Desjardins.

Le sénateur Fox : On reçoit beaucoup de lettres en tant que sénateurs, pas autant que le sénateur Ringuette qui est à l'origine de cette enquête, mais les gens se posent souvent la question et lisent les pages financières et remarquent que les taux d'intérêt des cartes et le taux de la Banque du Canada et le taux pour les certificats de placement garanti diminue continuellement.

rates are declining while credit is just as expensive as before. Why would credit card rates not decrease when money appears to be cheaper to come by although harder to find?

Mr. Dagenais: Paradoxically, I would not say that money is cheaper. There are enormous liquidity problems among financial institutions, which are rebuilding their inter-bank loans at the rate that was generally agreed upon among financial institutions.

Indeed, the Bank of Canada has decreased its rates and made considerable efforts to bring down market rates.

The fact is that, although rates have declined, there are now more risk premiums.

Senator Fox: Allow me to interrupt you. You said that the rate on non-performing cards was extremely low, subpar. To date, the standard is approximately one per cent. It is hard to justify that by saying that the rate is low.

Mr. Dagenais: I am not talking about bad debt, but about risk premiums on loans between financial institutions. These risk premiums are something new. In fact, the cost of funds has not decreased all that much. The situation is such that the system will likely improve over the next few months — we really do hope so — but as we speak it is not possible to determine whether the cost of funds will decrease.

Senator Fox: The cost of money that you raise whether through deposits or the sale of GICs has decreased considerably. Not too long ago, one of your members could have earned four per cent on a GIC.

Mr. Dagenais: With four per cent mortgage rates, I know that there are significant challenges. I would say that there are challenges. We cannot automatically assume that the cost of funds has decreased. We are not sure whether that will be the case over the next few months.

[English]

Senator Duffy: I welcome the witnesses. The credit union movement has been part of the Duffy family for 50 years, which says something about all of our ages.

Starting out in Charlottetown, P.E.I., the first bank account I had was at the credit union and my family were all members. The people at the credit union knew us intimately. They knew everything about us, as you testified earlier. I am wondering now, when I watch the entire banking section, how much knowledge it is possible to have of those clients, given the numbers of customers you have. For example, is it possible to get a credit card from your caisse without actually meeting someone face-to-face at the branch?

Mr. Dagenais: Yes.

L'argument qu'ils ont en tête, c'est que le taux de l'argent diminue et le taux du crédit que j'obtiens sur ma carte ne diminue pas. Pourquoi n'y aurait-il pas de diminution des taux sur les cartes de crédit étant donné que l'argent semble coûter moins cher même s'il est moins disponible?

M. Dagenais : Paradoxalement, je ne conclurais pas que l'argent coûte moins cher. Il y a des problèmes énormes de liquidités entre les institutions. Les institutions financières sont à rebâtir les prêts inter-institutions au taux qui était généralement admis entre les institutions financières.

Dans les faits, oui, la Banque du Canada a diminué ses taux et a fait un effort important pour ramener les taux plus bas dans le marché.

La réalité c'est que les taux ont diminué, mais il y a des primes de risque qui ont été ajoutées.

Le sénateur Fox : Là-dessus, je vous arrête. Vous avez dit que le taux de cartes non performantes est extrêmement bas, plus bas que la norme. À ce jour, la norme c'est de 1 p. 100 à peu près. C'est difficile de justifier cela en disant que le pourcentage est bas.

M. Dagenais : Je ne parle pas des mauvaises créances, je parle des primes de risque que les institutions financières entre elles se prêtent. Elles ont des primes de risque, ce qu'elles n'avaient pas avant. Dans les faits, le coût des fonds n'a pas tellement diminué. Donc la réalité est telle que le système va probablement s'améliorer dans les prochains mois, on le souhaite ardemment, mais on ne peut pas conclure au moment où on se parle que le coût des fonds va diminuer.

Le sénateur Fox : L'argent que vous allez chercher par les dépôts ou encore par la vente de CPG, beaucoup ont diminué sensiblement là-dessus. Je sais que si quelqu'un va chez vous, il aurait eu 4 p. 100 sur un CPG, il n'y a pas tellement longtemps.

M. Dagenais : Des prêts hypothécaires à 4 p. 100, je sais, il y a des défis importants. Je dirais qu'il y a des défis. On ne peut pas conclure aussi facilement que le coût des fonds a diminué. Ce n'est pas quelque chose qui est certain que cela va se réaliser dans les prochains mois.

[Traduction]

Le sénateur Duffy : Je souhaite la bienvenue aux témoins. Le mouvement des caisses populaires fait partie de la famille Duffy depuis 50 ans, ce qui peut donner une idée de nos âges.

À Charlottetown, à l'Île-du-Prince-Édouard, mon premier compte bancaire se trouvait à la caisse populaire, et tout le monde dans ma famille était membre. Les employés de la caisse populaire nous connaissaient personnellement. Ils savaient tout de nous, comme vous l'avez mentionné plus tôt. J'aimerais savoir, au sujet de la section bancaire en entier, aujourd'hui, à quel point il est possible de connaître ces clients, étant donné le nombre de clients que vous avez. Par exemple, est-il possible d'obtenir une carte de crédit à la caisse, sans avoir rencontré qui que ce soit personnellement à la succursale?

M. Dagenais : Oui.

Senator Duffy: How do you know about that person if you have never even seen him or her in person?

Mr. Dagenais: There are several ways. As we say, in Quebec we have 5 million to 6 million members. We know a lot, because people have a relationship with Desjardins.

Senator Duffy: If they are already a customer, they can get a card. At some point, if they are a member, have they met your staff?

Mr. Dagenais: You are right; in the past they have met our staff. If not, there is a credit bureau where we can check their payment history.

Senator Duffy: I am thinking in terms of education. Do you target students at university? Their first credit card comes from the caisse; it is part of what they get as a freshman. Is it possible for students to receive credit cards without ever meeting a caisse official?

Mr. Dagenais: It is possible. We prefer that they meet with someone, but it is possible that they can get a student card with us. We issue many credit cards to students, and we have discovered that they are good users of cards. It is not true to say they are not good users of cards.

Senator Duffy: Do they have financial knowledge?

Mr. Dagenais: They have financial knowledge. They use the card properly. That is not the challenge for them at first. Perhaps afterwards they will have challenges, after finishing their schooling. However, when they are in school, they use the card properly.

Senator Duffy: With regard to marketing to senior citizens, we have all seen an avalanche of direct mail, particularly from American-based banks, but not only from them. Do you do similar kinds of mass mailings, and do you target senior citizens?

Mr. Dagenais: We do not do mass mailing because our business development is within the membership of Desjardins. However, we have strategies for people who are in various stages of their lives. We try to be a good companion throughout their lives.

Senator Duffy: My colleague mentioned Gordon Nixon from the Royal Bank, who says he is more concerned about rising defaults from credit cards than mortgages in our current economic climate.

How would you rate personal bankruptcies related to credit cards compared to what you are seeing in the marketplace today in terms of mortgages?

Mr. Dagenais: We do not know the extent of the financial and economic crises we are in. Like everyone else, we work hard to ensure that we will not put more people into problems. As I said, our strategy is different from that of others. We do not expect people to not pay. We are not searching for delinquent people. We are searching for good customers.

Le sénateur Duffy : Comment pouvez-vous connaître cette personne si vous ne l'avez jamais vue en face?

M. Dagenais : Plusieurs options s'offrent à nous. Comme nous l'avons dit, nous avons entre cinq et six millions de membres au Québec. Nous en connaissons beaucoup, parce que les gens ont une relation avec Desjardins.

Le sénateur Duffy : S'ils sont déjà clients, ils peuvent obtenir une carte. S'ils sont membres de la Caisse populaire, ont-ils, à un moment ou à un autre, rencontré les employés?

M. Dagenais : Vous avez raison; ils ont déjà rencontré les employés. Si non, nous pouvons vérifier leurs antécédents en matière de paiement auprès du bureau du crédit.

Le sénateur Duffy : Je pense à l'éducation. Ciblez-vous les étudiants à l'université? Leur première carte de crédit vient de la caisse; ça fait partie des avantages d'être en première année à l'université. Est-il possible qu'un étudiant reçoive une carte de crédit sans jamais avoir à rencontrer un employé de la caisse?

M. Dagenais : C'est possible. Nous préférons qu'il rencontre quelqu'un, mais il pourrait obtenir une carte d'étudiant auprès de notre institution. Nous émettons de nombreuses cartes de crédit aux étudiants, et nous avons conclu que ce sont de bons utilisateurs des cartes.

Le sénateur Duffy : Ont-ils des connaissances financières?

M. Dagenais : Ils ont des connaissances financières. Ils utilisent leur carte de façon adéquate. Il ne s'agit pas d'une difficulté pour eux dès le départ. Peut-être que par la suite ils feront face à des défis, après avoir terminé leurs études. Toutefois, lorsqu'ils sont aux études, ils utilisent la carte de façon adéquate.

Le sénateur Duffy : Au sujet de la publicité s'adressant aux personnes âgées, nous avons tous vu un déluge de courrier direct, provenant tout particulièrement des banques américaines, mais pas seulement d'elles. Faites-vous aussi des envois collectifs de ce genre, et ciblez-vous les personnes âgées?

M. Dagenais : Nous ne faisons pas d'envois collectifs parce que nous recherchons des clients parmi les membres de Desjardins. Toutefois, nous avons des stratégies pour chaque étape de la vie des gens. Nous essayons d'être de bons compagnons pendant toute leur vie.

Le sénateur Duffy : Mon collègue a parlé de Gordon Nixon, de la Banque Royale, qui s'est dit plus préoccupé par l'accroissement du taux de défaut de remboursement des cartes de crédit que de celui des hypothèques dans la situation économique actuelle.

Que pensez-vous des faillites personnelles liées aux cartes de crédit, par rapport à ce que vous constatez sur le marché actuel des prêts hypothécaires?

M. Dagenais : Nous ne connaissons pas l'ampleur des crises financières et économiques dans lesquelles nous nous trouvons. Comme tout le monde, nous travaillons fort pour veiller à ne pas occasionner de problèmes à plus de gens. Comme je l'ai dit, notre stratégie est différente de celle des autres. Nous ne nous attendons pas à ce que les gens ne paient pas. Nous ne cherchons pas des délinquants. Nous cherchons de bons clients.

Senator Duffy: Sometimes they find you.

Mr. Dagenais: Yes.

Senator Duffy: Mr. Whelan, what is the sense in the rest of Canada?

Mr. Whelan: I do not have the facts or numbers to compare mortgage versus credit card delinquency rates. However, I would say, similar to what Mr. Dagenais has said, credit unions are there to provide services to their members. They typically do not mass market indiscriminately for credit cards. When they are looking to sell a credit card, it is to gain a new member as well. A credit card is part of the service they provide. They are seeking to gain a new member as opposed to individually selling a card. Because of that and because the portfolio of cards tends to be focused on a group that they know, they tend to have delinquency rates that are less of a concern.

Senator Moore: Senator Fox asked a question. I am not sure I understood the answer, Mr. Dagenais. He asked whether you issue cards to non-members. Do you or do you not?

Mr. Dagenais: I do.

Senator Moore: You mentioned you have three million cardholders and 60 per cent pay off the balance each month; 40 per cent do not, which is 1.2 million cardholders. You mentioned, in response to Senator Massicotte's question, that once a cardholder's balance is over \$1,000 per month, you suggest that they move to a lower rate arrangement or card.

This is part of the education process. How do you do that, and generally what happens?

Mr. Dagenais: As I said, the majority of our receivables by cards is \$800, so a large majority is under \$1,000.

Senator Moore: Are you saying that of the 40 per cent that do not pay the cards off each month, many of those are under \$1,000?

Mr. Dagenais: Yes, many of those are under \$1,000, for sure.

Senator Moore: What per cent would be under?

Mr. Dagenais: I do not know the exact percentage.

Senator Moore: It probably floats a bit each month but is there a range? Is there some kind of statistic you can give us?

Mr. Dagenais: I do not have that kind of statistic. It varies every month.

Senator Moore: If it was even half, you would be contacting 600,000 people a month.

Mr. Dagenais: We do not contact them.

Le sénateur Duffy : Ce sont parfois eux qui vous trouvent.

M. Dagenais : Oui.

Le sénateur Duffy : Monsieur Whelan, qu'en est-il du reste du Canada?

M. Whelan : Je n'ai pas les chiffres en main pour comparer les taux de délinquance dans le cas des prêts hypothécaires par rapport aux cartes de crédit. Toutefois, comme M. Dagenais l'a indiqué, je souligne que les caisses populaires existent pour fournir des services à leurs membres. Elles ne font généralement pas de publicité de masse sans discernement pour les cartes de crédit. Lorsqu'elles souhaitent vendre une carte de crédit, c'est pour gagner un nouveau membre également. Une carte de crédit fait partie de la gamme de services qu'elles offrent. Elles tentent d'obtenir un nouveau membre plutôt que de vendre une carte individuellement. C'est pour cette raison, et parce que le portefeuille de cartes a tendance à être axé sur un groupe qu'elles connaissent, que leurs taux de délinquance sont moins préoccupants.

Le sénateur Moore : Le sénateur Fox a posé une question. Je ne suis pas sûr d'avoir compris la réponse, monsieur Dagenais. Il vous a demandé si vous émettez des cartes aux gens qui ne sont pas membres. Le faites-vous?

M. Dagenais : Oui.

Le sénateur Moore : Vous avez dit que vous avez 3 millions de détenteurs de carte, dont 60 p. 100 remboursent leur solde chaque mois; 40 p. 100 ne le font donc pas, ce qui représente 1,2 million de détenteurs de carte. En réponse à la question du sénateur Massicotte, vous avez indiqué que lorsque le solde d'un détenteur de carte de crédit dépasse 1 000 \$ par mois, vous lui proposez de changer pour un régime ou une carte dont le taux est moins élevé.

Ça fait partie du processus d'éducation. Comment le faites-vous, et qu'est-ce qui se passe en général?

M. Dagenais : Comme je l'ai dit, la majorité de nos créances par carte est de 800 \$, de sorte que la grande majorité se situe sous la barre des 1 000 \$.

Le sénateur Moore : Vous dites que, parmi les 40 p. 100 qui ne remboursent pas leur solde de carte de crédit chaque mois, un grand nombre se situe sous les 1 000 \$?

M. Dagenais : Oui, bon nombre d'entre eux sont sous les 1 000 \$, c'est certain.

Le sénateur Moore : Quel serait le pourcentage?

M. Dagenais : Je ne connais pas le pourcentage exact.

Le sénateur Moore : J'imagine que le pourcentage varie un peu chaque mois, mais y a-t-il un éventail? Pouvez-vous nous donner une statistique?

M. Dagenais : Je n'ai pas cette statistique. Le chiffre varie chaque mois.

Le sénateur Moore : Même si on ne parle que de la moitié, vous contacteriez tout de même 600 000 personnes chaque mois.

M. Dagenais : Nous ne communiquons pas avec eux.

Senator Moore: How do they know?

Mr. Dagenais: We advertise our product. The product is known. It is not hidden.

Senator Moore: If the advertising — through whatever medium — is how a customer would know if their balance is more than \$1,000, do they have an opportunity to come to Desjardins Group and apply for a lower-rate loan? Is such awareness strictly done through public advertising?

Mr. Dagenais: Last year, we did a large-scale advertising for one of our cards, which is 9.9 per cent interest. We sell that through the “caisse populaires” to ensure everyone has access to that product. We advertised our low-rate products.

Senator Moore: What kind of response did you get?

Mr. Dagenais: It was great. It is a good product and we believe in low-interest credit cards.

[Translation]

Senator Massicotte: To follow-up on Senator Moore's question, does the financial institution have a policy or responsibility to contact cardholders and offer them lower-rate credit cards?

Mr. Dagenais: We do not systematically contact all our cardholders to offer them reduced rates.

[English]

Senator Moore: You mentioned you have a number of students who are cardholders and that they are responsible card users. What per cent of the 3 million cardholders are students? Would that be 10 per cent?

Mr. Dagenais: Less than 10 per cent.

Senator Greene: On the one hand, I think it is commendable that you are offering lower rates to people with higher balances. However, to what extent might that be an incentive for people to carry higher balances?

Second, what are the differences in services between a card at 9.9 per cent interest and one at 19 per cent interest? In other words, if you are offering cards at different interest rates — 9.9 on the one hand and 19 per cent on the other — what do people receive in terms of services?

Mr. Dagenais: They do not lose benefits but they pay an annual fee. That is the difference. To answer your question, we do not see a correlation between the use of the card and a lower interest rate. It is not linked.

Senator Greene: I think a lower interest rate might be an incentive for some.

Mr. Dagenais: Yes, but from what we have seen, it is not to a great extent.

Senator Ringuette: I am pleased that you are here. Welcome.

Le sénateur Moore : Comment savent-ils?

M. Dagenais : Nous annonçons notre produit. Ce produit est connu. On ne le cache pas.

Le sénateur Moore : Si la publicité, par quel que moyen que ce soit, permet au consommateur de savoir que son solde est de plus de 1 000 \$, peut-il s'adresser au Mouvement Desjardins et demander un prêt dont le taux est moins élevé? Cette sensibilisation se fait-elle seulement grâce à la publicité?

M. Dagenais : L'an dernier, nous avons mené une campagne de publicité à grand déploiement pour une de nos cartes, dont le taux d'intérêt est de 9,9 p. 100. Nous vendons ce produit dans les caisses populaires pour veiller à ce que tous aient accès au produit. Nous avons annoncé nos produits dont les taux sont bas.

Le sénateur Moore : Quelle a été la réponse?

M. Dagenais : C'était remarquable. C'est un bon produit et nous croyons aux cartes de crédit à taux d'intérêt bas.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Suite à la question du sénateur Moore, l'institution financière n'a pas de politique ou de responsabilité particulière qui vise à contacter le détenteur pour lui suggérer une carte de crédit à taux moins élevé?

M. Dagenais : Il n'y a pas de démarche systématique pour contacter tous nos détenteurs pour leur offrir une carte à taux réduit.

[Traduction]

Le sénateur Moore : Vous avez dit que de nombreux étudiants sont détenteurs de carte et qu'ils les utilisent de façon responsable. Des 3 millions de détenteurs de carte, quel est le pourcentage d'étudiants? Dix pour cent?

M. Dagenais : Moins de 10 p. 100.

Le sénateur Greene : D'un côté, je pense qu'il faut vous féliciter d'offrir des taux moins élevés aux gens dont les soldes sont plus élevés. Toutefois, dans quelle mesure cela pourrait encourager les gens à conserver des soldes élevés?

Deuxièmement, quelles sont les différences au plan des services entre une carte dont le taux d'intérêt est de 9,9 p. 100 et une dont le taux d'intérêt est de 19 p. 100? Autrement dit, si vous offrez différents taux d'intérêt — 9,9 p. 100 d'une part et 19 p. 100 d'autre part — en quoi les services que vous offrez diffèrent-ils?

M. Dagenais : La seule différence, ce sont les frais d'adhésion annuels qui doivent être versés. Pour répondre plus précisément à votre question, il n'y a pas pour nous de lien entre l'utilisation d'une carte et un taux d'intérêt moins élevé. Les deux ne sont pas liés.

Le sénateur Greene : Si le taux d'intérêt est moins élevé, cela pourrait inciter des gens à se procurer une carte de crédit.

M. Dagenais : Oui, mais d'après notre expérience, l'effet incitatif n'est pas très grand.

Le sénateur Ringuette : Je suis heureuse de vous accueillir ici aujourd'hui. Soyez les bienvenus.

[Translation]

You indicated to the committee that your student clients made excellent use of their credit cards, whereas a federal government official told us exactly the opposite yesterday. I was surprised by her comments, but I am pleased to hear you confirm that your student members are responsible users. Your testimony is completely different from what we heard yesterday.

I would like to raise another issue. When your clients carry a balance on their credit cards, you offer them a lower-rate card. Last December, however, the Bank of Montreal came out in the newspapers stating that its clients who had problems paying their balances for two consecutive months would see their interests climb from 19.9 per cent to 24.75 per cent. Your customer approach appears to be completely different from what the major banks have stated publicly.

What are your thoughts on these two approaches to dealing with clients?

Mr. Dagenais: I will not comment on the dealings of other banks. There is a market, and people react in different ways. Since we work mainly with our members, and our members regularly conduct business with the caisses, we must adopt an approach to doing business that can be defended in the market and that respects our values.

Senator Ringuette: What is the interest rate on a Desjardins personal line of credit?

Mr. Dagenais: As of today, it varies between 8 per cent and 10 per cent, but we can confirm those figures because the data are published.

[English]

Mr. Whelan: Each individual credit union would set that based on their products, services and cost.

Senator Ringuette: Mr. Whelan, would you say that your group supplies a similar 8 per cent to 10 per cent interest rate on a personal line of credit?

Ms. Goulard: It is difficult for us to say because there are 440 credit unions and we are three levels up. Our members are the provincial centrals. Credit unions are the members of the provincial centrals. It would be difficult for us to be able to give an estimate of what the interest rate would be on a line of credit.

Senator Ringuette: Therefore, you cannot give us an estimate on what you charge on a personal line of credit and you probably cannot give us an estimate on what you give on personal savings accounts, is that right?

Ms. Goulard: We are not a financial institution in the sense of a retail financial institution, so we do not have lines of credit.

Senator Ringuette: Do you not gather the data from your membership?

[Français]

Vous avez indiqué au comité que lorsque vous aviez des clients étudiants, l'utilisation de la carte de crédit était excellente, alors qu'hier une fonctionnaire du gouvernement fédéral est venue nous dire exactement le contraire. J'ai été surprise de ses propos, mais je suis contente que vous nous confirmiez qu'en fin de compte vos membres étudiants sont de bons utilisateurs. Votre témoignage est tout à fait différent de ce qu'on nous a dit hier.

J'aimerais souligner un autre élément. Lorsque vos clients ont un solde sur leur carte de crédit, vous leur suggérez une carte à taux réduit. Mais en décembre dernier, la Banque de Montréal a publié, par le biais des journaux, que ses clients qui avaient des problèmes de paiement pendant deux mois consécutifs passeraient à un taux d'intérêt de 19,9 p. 100 à 24,75 p. 100. Votre attitude face à votre clientèle semble complètement différente de ce que les grandes banques affichent publiquement.

Que pensez-vous de ces deux façons de penser quant à la façon de répondre à la clientèle?

M. Dagenais: Je ne commenterai pas sur ce que les autres banques font. Il y a un marché et les gens réagissent de façon différente. Puisque nous travaillons principalement avec nos membres et que les membres transigent avec les caisses régulièrement, nous devons adopter un comportement qu'il est possible de défendre dans le marché et d'avoir une approche qui respecte nos valeurs comme telles.

Le sénateur Ringuette: Quel est le taux d'intérêt chez Desjardins pour une marge de crédit personnelle?

M. Dagenais: C'est variable, mais cela se situe entre 8 p. 100 et 10 p. 100 au moment où on se parle, mais on pourra le confirmer précisément parce que ces données sont publiées.

[Traduction]

M. Whelan: Chaque coopérative de crédit établit cela en fonction de ses produits, de ses services et des coûts.

Le sénateur Ringuette: Monsieur Whelan, diriez-vous que votre groupe offre un taux d'intérêt semblable de 8 à 10 p. 100 sur les marges de crédit personnelles.

Madame Goulard: C'est difficile à dire, car il y a 440 coopératives de crédit et 3 niveaux nous séparent d'elles. Nos membres sont les centrales des caisses de crédit provinciales qui sont composées de coopératives de crédit. Il est donc difficile pour nous de vous donner une idée même approximative de ce que serait le taux d'intérêt sur une marge de crédit.

Le sénateur Ringuette: Vous ne pouvez nous donner le taux d'intérêt approximatif d'une marge de crédit personnelle et non plus, je présume, du taux d'intérêt des comptes d'épargne personnels, n'est-ce pas?

Mme Goulard: Nous ne sommes pas une institution financière de détail et nous n'avons donc pas de marges de crédit.

Le sénateur Ringuette: Ne recueillez-vous pas des données auprès de vos membres?

Mr. Whelan: To gather data on individual rates and services of credit unions would be fairly difficult. Each credit union needs to be competitive in its own market.

It is important to note that the customers of credit unions are also its shareholders and owners and they have tremendous opportunity to affect the types of services that are delivered, not only at a basic rate by patronizing those services, but they also have access to the senior management and board of the credit union. They can vote in elections that determine the board of directors of a credit union and they can participate directly in the governance of the credit union by becoming a member of those committees and boards to affect those services.

Therefore, I think it is fair to say that the rates and services they offer need to be competitive within the market they serve.

[Translation]

Senator Ringuette: Mr. Dagenais, what is the rate offered by the Desjardins Group?

Mr. Dagenais: The rate is published, so we will get back to you with the exact figure.

Senator Ringuette: Yes.

Mr. Dagenais: Earlier, I gave you an approximate rate, but it varies from day to day.

Senator Ringuette: Canadian charter banks are currently offering 0.1 per cent. Do you have a similar rate?

Mr. Dagenais: Did you say 0.1 per cent?

Senator Ringuette: Yes, 0.1 per cent for savings accounts with balances of between \$3,000 and \$5,000.

Mr. Dagenais: The rates are published. We will provide you with an exact listing. That would be easier.

Senator Ringuette: I would now like to address the issue concerning Interac. You are two of the 60 participants in the Interac movement?

What are your thoughts on the situation today and going forward? Most Canadians are relatively satisfied with the debit card system here in Canada. You are aware of the situation in foreign markets where there has been cut-throat competition among debit card stakeholders.

As a participating member of the consortium, I would like to hear your views on the development of Interac in the near future, in comparison to other markets, to the competition.

Mr. Dagenais: That is an excellent observation. There is not much to say for the time being because all stakeholders are currently determining what they want to do with Interac. I can tell you, however, that Desjardins is supporting the growth of Interac. We were a founding member of Interac in 1984. We created direct payment in 1989. We are firm believers in Canada's current direct payment system. We also championed this way of doing business.

M. Whelan : Il serait assez difficile pour nous de recueillir des données sur les services et taux de chacune des caisses populaires. Chaque caisse populaire doit être concurrentielle sur son propre marché.

Il importe de savoir que les clients des coopératives de crédit sont aussi leurs actionnaires et propriétaires et, à ce titre, peuvent exercer une influence considérable sur le genre de services qui sont offerts, pas seulement en tant que clients, mais aussi grâce à leur accès aux gestionnaires supérieurs et au conseil d'administration. Ils élisent les membres du conseil d'administration et peuvent participer directement à la gouvernance de leur caisse populaire en devenant membre des différents comités et conseils qui déterminent ces services.

Par conséquent, je crois pouvoir dire que les taux et services offerts par les caisses populaires doivent être concurrentiels.

[Français]

Le sénateur Ringuette : Monsieur Dagenais, quel est le taux offert par le mouvement Desjardins?

M. Dagenais : Le taux est publié, donc on va pouvoir vous le donner précisément.

Le sénateur Ringuette : Oui.

M. Dagenais : Tantôt je vous ai donné un taux approximatif, mais cela varie tous les jours.

Le sénateur Ringuette : Les banques à charte canadiennes offrent présentement 0,1 p. 100. Est-ce que vous vous situez dans cette gamme?

M. Dagenais : Vous dites 0,1 p. 100?

Le sénateur Ringuette : Oui, 0,1 p. 100 sur les comptes d'épargne qui ont un montant entre 3 000 et 5 000 \$.

M. Dagenais : Les taux sont publiés. On va vous les donner plus précisément. Cela sera plus simple.

Le sénateur Ringuette : J'aimerais maintenant me pencher sur la question concernant Interac. Vous êtes tous les deux parmi les 60 participants au mouvement Interac?

Comment voyez-vous la situation actuelle et potentielle? L'ensemble des Canadiens est quand même satisfait de la carte de débit qu'on a au Canada. Vous connaissez les marchés mondiaux en ce qui concerne d'autres cartes de débit qui ont subi une concurrence féroce.

En tant que membre participant à ce consortium, j'aimerais avoir votre opinion sur la situation d'Interac dans l'avenir immédiat, par rapport aux marchés, à la concurrence?

M. Dagenais : C'est un excellent commentaire. On ne peut pas en parler beaucoup pour l'instant parce que tous les intervenants ont votre opinion sur la situation d'Interac dans l'avenir immédiat, par rapport aux marchés, à la concurrence?

Canada is the second-largest debit user in the world after Norway. Debit use is becoming a national treasure.

Now, we are not alone in discussing its future. There are a number of stakeholders, and we have to work together to chart the future course.

[English]

Mr. Whelan: The credit union system is also a founding member of Interac. We strongly support Interac as a continuing service provider in the Canadian marketplace and do everything we can to ensure that it has the ability to compete in the new and emerging world.

Senator Ringuette: I understand the competitive nature of the service. You are familiar with Star Alliance in the U.S. Are you fearful that if a cap per transaction is not in place on debit cards Interac will face mass marketing from two giant debit card producers?

[Translation]

Mr. Dagenais: I think that debit cards and credit cards are very different. In order to use a debit card, you need a banking transaction account. In Canada, there are few financial institutions with a large number of transactions accounts. It is these financial institutions that will determine which major players will get to enter the Canadian market. That will not be left up to foreign firms; Canadian businesses will make those decisions.

Senator Ringuette: When you consider that 94 per cent of the Canadian credit card market belongs to two players, that could give you an idea of things to come.

Mr. Dagenais: Are you referring to Visa and MasterCard?

Senator Ringuette: Yes.

Mr. Dagenais: In fact, competition in that market is more complex. With debit, financial institutions must have a large number of transactions accounts for it to be worth their while. The major financial institutions with such accounts are Canadian. They will decide which competitor will come out on top. Will it be Interac, Visa or MasterCard? Let us not shirk our responsibility, the decision will be made in Canada.

[English]

Mr. Whelan: Beyond what has happened elsewhere in the world, there are a couple of key differences, one being that there is nothing in the world like Interac. Other domestic debit systems have not experienced the kind of success that Interac has had and have not provided the same kind of service that it has provided for Canada.

Our concerns would be more that Interac has the tools it needs from a structural and governance perspective to compete in the new world. Will there be competition from Visa and MasterCard

défenseurs de cette façon de faire. Nous sommes le deuxième pays où l'utilisation du débit est la plus élevée dans le monde après la Norvège. Ce n'est pas loin d'être un bien national.

Maintenant, on n'est pas seul à discuter de cet avenir. Il y a plusieurs intervenants et on doit travailler ensemble pour voir ce qui va arriver.

[Traduction]

M. Whelan : Les coopératives de crédit sont aussi un membre fondateur d'Interac. Nous appuyons sans réserve Interac comme fournisseur de services continus au marché canadien et nous faisons tout ce que nous pouvons pour lui permettre d'être concurrentiel sur les marchés nouveaux et émergents.

Le sénateur Ringuette : Je sais que ce service doit être concurrentiel. Vous connaissez sans doute Star Alliance aux États-Unis. Ne craignez-vous pas que, si on n'impose pas un plafond pour chaque transaction faite avec une carte de débit, Interac fera face à du marketing de masse de la part des deux géants de la carte de débit?

[Français]

M. Dagenais : Je crois que la carte de débit et la carte de crédit sont très différentes. En ce qui a trait à la carte de débit, il faut que vous ayez des comptes d'opération de type bancaire pour les opérer. Au Canada, des institutions financières qui ont beaucoup de comptes d'opération sont peu nombreuses. Ce sont ces entreprises financières qui vont déterminer lesquels des grands joueurs vont être choisis dans le marché canadien. Ce ne seront pas les entreprises à l'extérieur du Canada, des entreprises canadiennes vont prendre ces décisions.

Le sénateur Ringuette : Quand on sait que 94 p. 100 du marché canadien des cartes de crédit appartient à deux joueurs, cela vous donne une idée de ce qui serait à venir.

M. Dagenais : Vous parlez de Visa et MasterCard?

Le sénateur Ringuette : Oui.

M. Dagenais : La, dans réalité, la concurrence est plus complexe. Au niveau des institutions financières, dans le débit, il faut avoir beaucoup de comptes d'opération pour que cela soit intéressant. Et les grandes entreprises financières qui ont les comptes d'opération, sont les entreprises canadiennes. Elles vont décider quel compétiteur va gagner à terme. Est-ce que ce sera Interac, Visa ou MasterCard? Il ne faut pas se déresponsabiliser, la décision sera prise au Canada.

[Traduction]

M. Whelan : Outre ce qui s'est passé ailleurs dans le monde, il y a quelques différences, notamment que rien d'autre dans le monde ne se compare à Interac. Les autres systèmes nationaux de débit n'ont pas connu le même succès qu'Interac et n'ont d'ailleurs pas fourni le même service que celui offert par Interac au Canada.

Ce que nous souhaitons le plus, c'est qu'Interac ait les outils de structure et de gouvernance qu'il lui faut pour rester concurrentielle dans ce nouvel environnement. Interac

on the debit side? Absolutely. As we move towards chip technology, that is likely inevitable. Our main concern is to ensure that Interac has the tools it needs to remain competitive in that new world.

Senator Ringuette: When MasterCard representatives met with me in my office, they told me that the current Interac system was very unsecure and easily compromised. What is your response?

Mr. Whelan: Interac has set a mandate for moving toward new chip technology and has a clear timetable for implementing chip over the next few years. Many institutions are already down that path, including the Desjardins Group and the CUCC. It is a good question to ask of Interac when their representatives appear before the committee.

Senator Moore: Interac is not-for-profit. As indicated by your comments, you think it should be for profit. Is that correct?

Mr. Whelan: I believe that Interac needs to change its structural and governance model. Exactly what that model should be is under considerable discussion. Certainly, it does not have the tools in its current format to earn its current structure to deal with the impending competition that it will face.

Senator Moore: Do you think the competition would happen if it remains not-for-profit?

Mr. Whelan: The competition will happen in either case. The move to chip technology introduces the possibility of great competition. It will level the playing field, if you will, and introduce new competition. Interac needs the tools and it depends on what those tools are.

Senator Ringuette: Most members of this committee were surprised when a witness from the Competition Bureau advised us that they were investigating Visa and MasterCard, like an investigation in the U.K. and in Australia. As credit card issuers, were you aware of this investigation?

Mr. Dagenais: No, I was not really aware of it but in every country in the world, there is an investigation related to interchange, so I cannot say that I am surprised to learn of the investigation.

Senator Ringuette: Why do you think investigations of this nature are happening around the world?

Mr. Dagenais: Likely, it is because of the changes to the industry. Visa is now a corporate entity, whereas it used to be an association of banks.

Senator Ringuette: You said that there have been changes in the industry.

Mr. Dagenais: People question things. The merchants have questioned that.

devra-t-elle rivaliser avec Visa et Mastercard en matière de débit? Absolument. Cela est probablement inévitable en raison de l'utilisation accrue de la technologie à puce. Nous tenons donc à ce qu'Interac ait les outils dont elle a besoin pour rester concurrentielle dans ce nouvel environnement.

Le sénateur Ringuette : Les représentants de Mastercard qui sont venus me voir à mon bureau m'ont dit que le système actuel d'Interac était très peu sûr et facilement compromis. Que répondez-vous à cela?

M. Whelan : Interac s'est vu confier le mandat d'adopter la nouvelle technologie à puces dans les prochaines années, selon un calendrier très clair. Bien des institutions ont déjà pris des mesures en ce sens, y compris le mouvement Desjardins et la CCCC. Il faudrait poser la question à Interac quand ses représentants viendront témoigner devant votre comité.

Le sénateur Moore : Interac est une société à but non lucratif. Vous avez dit dans votre exposé que vous estimez qu'elle devrait pouvoir faire des profits, n'est-ce pas?

M. Whelan : J'estime qu'Interac doit changer sa structure et son modèle de gouvernance. Ce que devrait être ce nouveau modèle de gouvernance fait l'objet d'amples discussions. Il est certain que, sous sa forme actuelle, Interac n'est pas bien outillée pour faire face à la concurrence qui se dessine.

Le sénateur Moore : Est-ce qu'il y aura concurrence si Interac reste une société à but non lucratif?

M. Whelan : Il y aura concurrence d'une façon ou d'une autre. L'arrivée de la technologie à puce ne fait qu'accroître les probabilités de concurrence. Cela égalisera les chances, en quelque sorte, et permettra à d'autres concurrents d'entrer sur le marché. Interac a besoin de nouveaux outils et sera concurrentielle ou non en fonction des outils dont elle dispose.

Le sénateur Ringuette : Bien des membres du comité ont été étonnés d'apprendre d'un représentant du Bureau de la concurrence que le bureau enquête sur Visa et MasterCard, comme on le fait au Royaume-Uni et en Australie. Vous qui émettez des cartes de crédit, saviez-vous qu'une telle enquête était en cours?

M. Dagenais : Non, je l'ignorais, mais puisque tous les pays enquêtent relativement à l'interchange, je ne peux pas dire que cette nouvelle m'étonne.

Le sénateur Ringuette : Pourquoi croyez-vous qu'on mène de telles enquêtes un peu partout dans le monde?

M. Dagenais : Probablement en raison des changements au sein de ce secteur. Visa est maintenant une entité constituée en société alors qu'elle était auparavant une association de banques.

Le sénateur Ringuette : Vous dites qu'il y a eu des changements au sein du secteur.

M. Dagenais : Oui, on pose des questions. Les marchands soulèvent des questions.

Senator Ringuette: Of course, they have questions when they see increases of 40 per cent in their fees. How do your merchants feel when they have fees in their monthly statements if the customer is high-risk, is close to or exceeding his or her credit card limit and so forth? The merchant has no knowledge of that information when the client presents a credit card. The merchant is also helpless in regard to the quantity of premium cards out there that are at 9.5 per cent and 9.9 per cent. They have no say in that. I know you do not sign the contract with the merchants. It is a very complex network.

Mr. Dagenais: We do sign contracts with merchants. We have merchants.

Senator Ringuette: You do?

Mr. Dagenais: We do have merchants.

Senator Ringuette: This is very interesting.

The Deputy Chair: Senator Ringuette, I do not want to stop this part of the inquiry, but we have people representing the consumers and we have a time limitation. If your question is very quick, by all means ask it.

Senator Ringuette: I can probably make a deal with Mr. Dagenais to meet privately so I can seek answers to my questions.

The Deputy Chair: That is an excellent solution.

I want to thank you all for excellent presentations and your cooperation, which we appreciate.

We will now change our panellists.

Good morning, ladies and gentlemen.

[Translation]

The second part of our meeting this morning will deal with the perspectives of consumers on credit cards, a key component of Senator Ringuette's motion.

[English]

Canadian consumers have embraced credit cards at a rate that ranks among the very highest in the world. According to the Bank for International Settlements, there were some 64.5 million credit cards in use in Canada in 2007. I would imagine that amount has increased, which means an average of in excess of two cards per every man, woman and child in Canada.

With the advent of the financial crisis, many are concerned that households may well be increasingly burdened by rising credit card interest rates, shorter interest-free grace periods and greater reliance on credit cards as a technique of credit rather than of payment.

Le sénateur Ringuette : Il est normal qu'ils s'interrogent quand on augmente leurs frais de 40 p. 100. Que pensent les marchands des états de compte mensuels qui atteignent presque la limite de crédit pour certains clients à risque? Le marchand, lui, ne sait rien de cela quand le client lui présente sa carte de crédit. Le marchand n'est pas non plus celui qui émet des cartes de crédit premières à des taux de 9,5 ou de 9,9 p. 100. Ils n'ont pas voix au chapitre. Je sais que vous ne signez pas de contrat avec les marchands et que c'est un réseau très complexe.

M. Dagenais : Nous signons effectivement des contrats avec les marchands. Nous avons des marchands.

Le sénateur Ringuette : Vraiment?

M. Dagenais : Oui.

Le sénateur Ringuette : C'est très intéressant.

Le vice-président : Madame le sénateur Ringuette, je ne veux pas couper court à cette partie de la réunion, mais nous avons des gens qui représentent les consommateurs et notre temps est limité. Si votre question est très brève, je vous invite à la poser.

Le sénateur Ringuette : Je peux probablement convenir avec M. Dagenais de le rencontrer en privé pour obtenir des réponses à mes questions.

Le vice-président : C'est une excellente solution.

Je vous remercie tous pour vos excellents exposés et votre collaboration, qui nous est précieuse.

Nous invitons maintenant nos autres témoins à prendre place à la table.

Bonjour, mesdames et messieurs.

[Français]

La deuxième partie de notre rencontre ce matin traite surtout du point de vue des consommateurs sur les cartes de crédit, un aspect très important de la motion du sénateur Ringuette.

[Traduction]

Les consommateurs canadiens ont été parmi les plus nombreux au monde à adopter les cartes de crédit. D'après la Banque des règlements internationaux, il y avait en 2007 quelque 64,5 millions de cartes de crédit en circulation au Canada. J'imagine que le nombre a augmenté depuis, ce qui équivaut à plus de deux cartes pour chaque homme, femme et enfant au Canada.

Depuis que la crise financière a éclaté, beaucoup de gens craignent que les ménages ne voient leur endettement lié aux cartes de crédit s'alourdir, à cause de la hausse des taux d'intérêt des cartes de crédit, de périodes de grâce écourtées et d'une plus grande dépendance aux cartes de crédit en tant qu'instrument de crédit plutôt que mécanisme de paiement.

[Translation]

More could be said about the perspective of consumers. We are pleased to welcome today representatives of Option consommateurs: Genevieve Reed, Head of Research and Advocacy, and Anu Bose, Head of the Ottawa office. I would like to thank you for assisting us in our study. The floor is yours.

Genevieve Reed, Head of Research and Advocacy, Option consommateurs: Mr. Vice-Chair, allow me first to thank you for the opportunity to share our thoughts on the principal concerns of consumers with regard to credit and debit cards. With me today is Ms. Anu Bose, Head of the Ottawa office, and we will be sharing the presentation.

Option consommateurs was established in 1983. We are a non-profit association whose mission is to promote and defend the interests of consumers and ensure their respect. We speak to both federal and Quebec regulations and policies. We have been interested in the financial sector for a number of years. We conduct research, engage with financial organizations, organize educational events and present the interests of consumers to decision-makers.

But above all, as a cooperative association for family finances, or ACEF, a broad-based movement in Quebec, we meet on a daily basis with consumers who face serious budget problems. These are people of all ages and from all walks of life who are overburdened with debt.

I have two examples to give you our perspective as a consumer association: the husband is a chartered accountant, and both spouses work, with good salaries, earning approximately \$100,000, and with sizeable credit card debt. The husband has already taken out a consolidation loan of \$40,000, but has added another \$30,000 on another credit card. As a result, he has a \$70,000 consumer debt. The couple does not have any assets, not a house, a car or an RRSP. Their indebtedness increased over the years. Nothing extravagant, mind you, but they indulged in outings, restaurants and the like. The couple was simply living beyond their means, thanks to the availability of easy credit.

Here is another case: This man retired five years ago. He was a school principal. In retirement, his income decreased by 20 per cent a year, or approximately \$15,000. Having maintained the same lifestyle during his five years in retirement, he has accumulated a total debt of over \$50,000 on his credit cards and lines of credit. During his working life, he had never had an outstanding balance on his credit card and had an impeccable credit record. He declared bankruptcy a few days after our meeting. He said that this was the most difficult thing he had ever experienced; experiencing bankruptcy at the end of his career was for him a worst-case scenario. And the current recession is making life even more difficult for Canadian consumers. There

[Français]

On pourrait en dire davantage au sujet de la perspective des consommateurs. Il nous fait plaisir d'accueillir, aujourd'hui, des représentants d'Option consommateurs, Mme Genevieve Reed, responsable du service de recherche et représentation ainsi que Mme Anu Bose, responsable du bureau d'Ottawa. Je vous remercie de nous aider dans notre enquête. La parole est à vous.

Genevieve Reed, responsable du service de recherche et représentation, Option consommateurs : Monsieur le vice-président, permettez-moi de vous remercier tout d'abord de nous donner l'occasion de vous faire part de nos réflexions quant aux principales préoccupations des consommateurs en matière de cartes de crédit et de débit. Je suis accompagnée aujourd'hui de Mme Anu Bose, responsable de nos bureaux d'Ottawa et nous nous partagerons la présentation.

Option consommateurs existe depuis 1983. Nous sommes une association à but non lucratif qui a pour mission de promouvoir et de défendre les intérêts des consommateurs et de veiller à ce qu'ils soient respectés. Nos interventions visent autant les réglementations et politiques fédérales que québécoises. Nous nous intéressons au secteur financier depuis de nombreuses années. Ainsi, nous effectuons des recherches, nous discutons avec les organisations financières, nous organisons des activités d'éducation et représentons les intérêts des consommateurs devant les décideurs.

Mais surtout, à titre d'association coopérative d'économie familiale, un mouvement répandu au Québec, nous rencontrons tous les jours des consommateurs aux prises avec de sérieux problèmes budgétaires. Ces ménages sont de tous âges et proviennent de tous les niveaux de revenu et ils sont surendettés.

J'ai deux exemples pour vous montrer la perspective qu'on peut avoir comme association de consommateurs : monsieur est comptable agréé, les deux conjoints travaillent, un bon salaire, autour de 100 000 \$, grosses dettes de cartes de crédit. Monsieur a déjà fait un prêt de consolidation de 40 000 \$, mais il s'est réendetté d'un autre 30 000 \$ sur une autre carte de crédit. Donc sa dette à la consommation s'élève à 70 000 \$. Le ménage ne possède aucun actif, pas de maison, de voiture ou de REER. Leur endettement s'est accru au fil des années. Rien d'extravagant, mais ils ne se privaient de rien, sorties, restaurants, ainsi de suite. Ce couple vivait tout simplement au-dessus de ses moyens, et ce, grâce à la disponibilité du crédit.

Autre cas : monsieur est retraité depuis cinq ans. Il était directeur d'école. Sa retraite a occasionné une diminution de revenu de 20 p. 100 par année soit environ 15 000 \$. Ayant conservé son rythme de vie durant les cinq premières d'années de retraite, il a accumulé une dette totale de plus de 50 000 \$ sur ses cartes de crédit et ses marges de crédit. Avant sa retraite, il n'avait jamais eu de solde sur sa carte de crédit et avait un dossier de crédit impeccable. Il a déclaré faillite quelques jours après notre rencontre. Il nous a confié que c'était la situation la plus difficile de sa vie, vivre un échec financier à la fin de sa carrière était pour lui la pire chose. Et la récession actuelle fragilise la situation déjà précaire des consommateurs canadiens. On a qu'à penser au

has been an increasing number of personal bankruptcies in the past year, and over 80 per cent of the debt of those who have declared bankruptcy comes from credit cards — over 80 per cent!

The savings culture has given way to the credit culture. We have to put an end to the belief that indebtedness is the sole responsibility of consumers.

Many practices of the credit card issuers increase the imbalance between consumers and businesses. Commercial practices, such as the real cost of credit, must be regulated. We are talking about how to calculate and measure the impact of minimum payments, over-limit fees and other late-payment penalties, changes to interest rates, appropriation of payments, retroactive interest, cash advances, unilateral changes to contract terms, as well as advertising, in-store solicitation and usurious rates of interest.

Furthermore, there must also be controls regarding the lender's responsibility — and Mr. Dagenais from Desjardins spoke about this earlier — such as the obligation to disclose information, the duty of counsel and an evaluation of borrowers' capacity to repay their debts.

Europe and the United States even have adopted legislative measures to regulate the cost of credit and the responsibility of lenders. Why has Canada not done the same?

Take the example of minimum payments. Minimum payments are the smallest amount that a cardholder must pay each month in order to meet his obligations. Obviously, consumers who pay only the minimum amount will be charged interest on the total amount of their purchases.

In the course of an on-going study, we have been able to establish that minimum payment amounts have declined steadily since the early 90s, from five per cent of the balance to three per cent at the start of this decade, and to as low as two per cent in 2008.

The major inconvenience of this on consumers is also the principal benefit for card issuing companies. The lower the minimum payment, the greater the interest paid by consumers. In fact, since consumers' payments are applied first to the interest then to the fees and finally to the principal. The smaller the payment, the less principal is paid down. By reducing minimum payment amounts, credit card issuers maximize their profitability on the amounts loaned, because this ultimately increases interest payments on the principal without having to increase interest rates.

Let me give you an example: if a consumer has a \$1,000 balance on a credit card at an interest rate of 18 per cent and pays only the monthly minimum without conducting any other transaction during the month, the decrease in minimum payment amount from 5 per cent to 2 per cent extends the

nombre croissant des faillites des consommateurs au cours de la dernière année et le fait que plus de 80 p. 100 des passifs des faillies sont des dettes de cartes de crédit — plus de 80 p. 100!

La culture de l'épargne a fait place à la culture du crédit. Et il faut cesser de croire que l'endettement est la seule responsabilité des consommateurs.

De nombreuses pratiques des émetteurs de carte de crédit accentuent le déséquilibre entre les consommateurs et les entreprises. On y retrouve des pratiques commerciales qui doivent être réglementées telles que le coût réel du crédit. On parle ici de calcul et d'impact du paiement minimum, des frais de dépassement et des autres pénalités de retard, des modifications du taux d'intérêt, de l'imputation des paiements, des intérêts rétroactifs, des avances de fond, des modifications unilatérales de contrat, ainsi que la publicité et la sollicitation en magasin et le taux d'intérêt usuraire.

Par ailleurs, on doit aussi encadrer des éléments liés à la responsabilité du prêteur, tout à l'heure M. Dagenais, de Desjardins, en a parlé, tels que l'obligation de divulgation, le devoir de conseil et l'évaluation de la capacité de rembourser des emprunteurs.

L'Europe et même les États-Unis ont adopté des mesures législatives afin de réglementer le coût du crédit et la responsabilité du prêteur. Pourquoi pas le Canada?

Prenons l'exemple du paiement minimum. Le paiement minimal est le plus petit montant qu'un détenteur de carte doit payer à chaque état de compte afin de respecter ses obligations. Évidemment, le consommateur qui effectue uniquement le paiement minimum se verra charger des intérêts sur le montant total de ses achats.

Dans le cadre d'une étude que nous faisons actuellement, nous avons pu établir que depuis le début des années 1990, les montants des paiements minimum demandés ont diminué régulièrement passant en moyenne de cinq p. 100 du solde à trois p. 100 au début des années 2000 puis à des niveaux aussi bas que deux p. 100 en 2008.

Le principal inconvénient de cette pratique pour les consommateurs est aussi le principal avantage qu'en retirent les compagnies émettrices de cartes. Plus le paiement minimum exigé est bas, plus les intérêts payés par les consommateurs sont grands. En effet, puisque les paiements effectués par les consommateurs sont appliqués en priorité sur les intérêts puis sur les frais et enfin sur le capital, plus le paiement est petit, moins le capital est entamé. En diminuant les montants des paiements minimums, les émetteurs de cartes de crédit s'assurent de rentabiliser au maximum les sommes prêtées, car au final, plus d'intérêts seront payés sur le capital, et ce, sans avoir augmenté le taux d'intérêt.

Je vous donne un exemple : Si un consommateur a un solde de 1000 \$ sur une carte de crédit à un taux d'intérêt de 18 p. 100 et qu'il ne paie que le solde minimum mensuel et qu'il ne fait aucune autre transaction durant le mois, la modification du montant de paiement minimum de cinq à deux p. 100 fait en sorte que la

repayment period three-fold, from 5 years to 19 years, and the interest increases five-fold, from \$382 to \$1,900, all that on a principal amount of \$1,000.

[English]

Anu Bose, Head of the Ottawa Office, Option consommateurs: Regarding over-the-limit fees, credit card issuing institutions are highly sophisticated businesses, as I am sure senators are aware. For example, they have in place surveillance systems over the purchasing practices of their customers, so they can detect apparent fraud or credit card cloning.

Even so, it is not uncommon for a client to have charges temporarily blocked if he or she has made unusual use of a credit card. To have access restored, the client must only contact the financial institution and confirm that, indeed, it was he or she who made the purchases.

While the institutions have the means to block customer transactions, almost all credit card-issuing institutions allow transactions over the credit limit for which the customer has applied. They then levy over-limit fees, which vary between \$10 and \$35, averaging at \$20. They could also alert a customer, just as they do in the case of possible fraud.

We believe it is a good thing to regulate the terms of credit card contracts but even better is to instill a sense of corporate responsibility in our banks and financial institutions. Measures are needed to address the basic imbalance between lenders and borrowers, especially in times like these. These measures could include, above all, lending institutions' responsibility to assess a consumer's capacity to service debt and to promptly inform the consumer of the consequences if he or she fails to make the payments. It also includes an obligation to provide correct information in clear and simple language at the very outset of the contract and then on an ongoing basis and at points of sale.

Financial institutions have the resources to assess their customers' debt service capacity but often they fail to ask the right questions or they conduct a very faulty and, if I may say, pre-emptory analysis of the information provided.

I know that senators have raised the question of debit cards, so allow me a few words on that subject. We at Option consommateurs have studied electronic payments for several years and have come to the conclusion that self-regulation is not working and does not adequately protect Canadian consumers.

The delegation of the supervisory authority to the private sector has resulted in a major democratic deficit because consumers' interests cannot be appropriately represented as they are in a convention, parliamentary or regulatory setting.

durée du remboursement est multipliée par trois, passant de cinq à 19 ans et que les intérêts sont multipliés par cinq, de 382 \$ à 1 900 \$, tout cela sur un montant de 1 000 \$.

[Traduction]

Anu Bose, chef du bureau d'Ottawa, Option consommateurs : En ce qui concerne les frais de dépassement de limite de crédit, les sociétés émettrices de cartes de crédit ont des outils très poussés, comme vous le savez sans doute. Par exemple, elles ont instauré des systèmes de surveillance des habitudes d'achats de leurs clients, de manière à pouvoir déceler les cas de possibles fraudes par carte de crédit ou clonages de carte de crédit.

Malgré cela, il n'est pas rare qu'un client voit sa carte temporairement bloquée s'il ou elle a fait un achat inhabituel. Pour rétablir l'accès à sa carte de crédit, le client doit simplement communiquer avec l'institution financière pour confirmer que c'est bien lui qui a fait les achats.

Même si elles peuvent bloquer les transactions de leurs clients, presque toutes les sociétés émettrices de cartes de crédit acceptent les transactions qui dépassent la limite de crédit du client. Dans ces cas, elles imposent des frais de dépassement de limite de crédit qui peuvent varier de 10 \$ à 35 \$, mais qui s'établissent en moyenne à 20 \$. Elles peuvent également prévenir le client, comme elles le font lorsqu'elles soupçonnent de la fraude.

Nous estimons qu'il serait avisé de réglementer les conditions des contrats de cartes de crédit mais qu'il serait encore mieux d'insuffler à nos banques et à nos institutions financières le sentiment de leurs responsabilités organisationnelles. Des mesures s'imposent pour compenser le déséquilibre fondamental entre les prêteurs et les emprunteurs, particulièrement pendant des périodes comme celle que nous traversons. Il faudrait, d'abord et avant tout, conférer à l'institution prêteuse la responsabilité d'évaluer la capacité du consommateur de rembourser ses dettes et de l'informer sans tarder des conséquences qu'entraînera un éventuel défaut de paiement. Ces institutions devraient également être tenues de communiquer aux consommateurs une information exacte présentée dans un langage clair et simple dès la signature du contrat et par la suite, régulièrement, aux points de vente.

Les institutions financières ont les ressources nécessaires pour évaluer la capacité d'endettement de leurs clients mais il arrive souvent qu'elles ne posent pas les bonnes questions ou qu'elles procèdent à une analyse déficiente, et si je puis dire, préventive de l'information fournie.

Je sais que les sénateurs ont soulevé la question des cartes débit alors permettez-moi de dire quelques mots sur le sujet. Chez Option Consommateurs, nous analysons la situation des paiements électroniques depuis plusieurs années et nous en sommes venus à la conclusion que l'auto-réglementation dans ce domaine ne fonctionne pas et n'arrive pas à protéger adéquatement les consommateurs canadiens.

La délégation des pouvoirs d'encadrement au secteur privé entraîne également un déficit démocratique de taille puisque les intérêts des consommateurs ne peuvent y être dûment représentés comme dans le cadre d'un processus parlementaire et réglementaire habituel.

The Canadian Code of Practice for Consumer Debit Card Services, a voluntary code adopted in 1992, has proven to be of very little value. While the service fees for automated banking machines and other forms of electronic payments keep rising, financial institutions have never found it important to release information on the real cost of consumers using or their delivering these services.

[Translation]

Ms. Reed: Financial institutions and companies that issue credit cards and debit cards are increasingly abandoning their economic and social responsibilities and calculating risk based solely on interest rates and fees. The current system is leading to debt and excessive debt, undermining consumers' purchasing power and, in some cases, causing serious health problems.

Therefore, Option consommateurs recommends that the Department of Finance conduct an in-depth study on electronic payments. It must identify the roles, responsibilities and obligations of the various stakeholders, and set the benchmarks needed to establish a comprehensive electronic payment legislative framework.

We also recommend that the Competition Bureau investigate the practices used by Visa and MasterCard.

We recommend that the government regulate and monitor the business practices in the area of credit and disclosure of information, including the calculation and impact of minimum payments, over-limit fees and other late-payment penalties, changes in interest rates, appropriation of payments, retroactive interest, cash advances, unilateral changes to contract terms, as well as advertising and in-store credit solicitation.

We also recommend that the regulations regarding business practices related to the cost of credit also include ways to ensure lenders act responsibly.

Finally, we recommend that the government ask financial institutions to disclose the real costs of using automated teller machines and other forms of electronic payments.

[English]

The Deputy Chair: Thank you, Ms. Reed, and thank you, Ms. Bose. I assume you are willing to take questions at this time.

[Translation]

Senator Massicotte: We have not received your recommendations in writing.

The Deputy Chair: Will you be providing us with them?

Ms. Reed: Yes.

Senator Massicotte: That would be useful. The overall trend in industrialized countries is to ensure that, for such transactions, people have a clear understanding of the facts, interest rates and

Le Code de pratique canadien des cartes de débit, un code volontaire adopté en 1992, se révèle peu efficace. Par ailleurs, bien que les frais d'utilisation des guichets automatiques et autres formes de paiements électroniques ne cessent d'augmenter, en aucun cas les institutions financières fournissent de l'information quant au coût réel de l'utilisation de ces services.

[Français]

Mme Reed : Les institutions financières et les entreprises émettrices de cartes de crédit et de débit délaissent de plus en plus leur responsabilité économique et sociale et calculent le risque uniquement en termes de taux d'intérêt et de frais divers. Le système actuel engendre de l'endettement et même du surendettement, gruge le pouvoir d'achat des consommateurs et dans certains cas, peut mener à de graves problèmes de santé.

Option consommateurs recommande donc que le ministère des Finances entreprenne une étude approfondie des paiements électroniques. Il doit identifier les rôles, les responsabilités et les obligations des différents intervenants et poser les jalons nécessaires à la mise en place d'une structure législative complète en matière de paiement électronique.

Nous recommandons également que le Bureau de la concurrence enquête sur les pratiques de Visa et de MasterCard.

Nous recommandons que le gouvernement encadre et surveille les pratiques commerciales en matière de coût du crédit et de divulgation de l'information telles que le calcul et l'impact du paiement minimum, les frais de dépassement et autres pénalités de retard, la modification du taux d'intérêt, l'imputation des paiements, les intérêts rétroactifs, les avances de fond, les modifications unilatérales de contrat, la publicité et la sollicitation au crédit en magasin.

Nous recommandons également que la réglementation des pratiques commerciales liées au coût du crédit soit accompagnée de mesures visant à assurer la responsabilité des prêteurs.

Et nous recommandons finalement que le gouvernement demande aux institutions financières de divulguer les coûts réels de l'utilisation des guichets automatiques et autres formes de paiements électroniques.

[Traduction]

Le vice-président : Merci, madame Reed et madame Bose. J'imagine que vous êtes disposées à répondre aux questions des députés.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Nous n'avons pas reçu vos recommandations par écrit.

Le vice-président : Est-ce que vous allez nous les fournir?

Mme Reed : Oui.

Le sénateur Massicotte : Ce serait utile. La tendance mondiale des pays de l'Ouest est de s'assurer, pour les transactions de ce type, qu'il y a une connaissance et une transparence des faits, taux

the like, but can exercise full discretion as to whether or not they make a transaction. The basic premise is that consumers are sufficiently educated to decide whether or not to buy a product. But I have the impression that your recommendations go further than that. Your assumption is that consumers do not have enough information or lack awareness to make their own decisions, and you are asking the government to implement terms and conditions or benchmarks to prevent consumers from making such transactions.

Am I mistaken in mentioning that concept?

Ms. Reed: Needless to say, we are not against more education and information. The studies conducted by the Federal Reserve in the United States have shown that information is all fine and well, but perhaps what is needed is less, but better information because people do not know what to look for in the excessive amount of information, particularly in the financial sector. That would be part of the solution.

Another part is that, according to Statistics Canada, 42 per cent of Canadians between the ages of 16 and 65 are at level 2 of literacy. That means that they have a low level of skill in understanding written texts. That rate amounts to half of the Canadian population, and everyone agrees that the lack of literacy skills is generally related to a diminished financial capacity.

Unfortunately, there are few statistics on Canadians' financial capacity. I believe the CFC is currently working on that issue. I think we have to keep those things in mind.

Senator Massicotte: With regard to education and transparency, the mission of consumer protection organizations is to ensure that consumers are informed and to demand increased transparency from financial institutions. Your last comment does reflect reality, but it goes contrary to world trends.

You say that ordinary Canadians do not have enough information to make their own decisions and that the government, as a responsible parent, should help them avoid mistakes and make sure they pay their balances.

Is that not a bit drastic? You say that the facts are contradictory, but do you not think that by helping consumers, the government will be interfering with how people manage their finances?

Ms. Reed: What we are looking to accomplish here is to reduce the imbalance between the information held by consumers and that in the hands of businesses. That is what the measures we have set out will help to do. These are fundamental measures that will take effect in the United States in 2010. This is basic information concerning minimum payments and the disclosure of information.

d'intérêt, ainsi de suite, mais de laisser totalement la discrétion à chaque consommateur, de décider si oui ou non il fera la transaction. Le point de départ est d'assumer que les consommateurs sont assez éduqués pour prendre eux-mêmes la décision pour savoir s'ils achètent le produit ou non. Mais j'ai l'impression que vous allez plus loin dans vos recommandations. Vous émettez l'hypothèse que les consommateurs ne soient pas assez outillés ou assez conscients pour prendre leurs propres décisions et vous demandez au gouvernement de mettre en place des modalités ou des barrières pour empêcher le consommateur de faire de telles transactions.

Est-ce que je me trompe en mentionnant ce concept?

Mme Reed : Évidemment, nous ne sommes pas contre l'éducation et l'information. Les études menées par la Réserve fédérale aux États-Unis ont démontré que oui l'information c'est bien, mais il faut informer peut-être moins, mais mieux parce que les consommateurs souffrent de la surabondance d'information, notamment en matière financière. Ce serait une partie de la réponse.

L'autre partie de la réponse, c'est qu'au Canada, selon des données de Statistique Canada, 42 p. 100 des Canadiens âgés de 16 à 65 ans atteignent un niveau 2 d'alphabetisation. Cela signifie qu'ils ont de faibles compétences en compréhension de texte suivi. Ce taux représente la moitié de la population canadienne et on s'entend sur le fait que ce manque d'alphabetisation est généralement relié à peu de capacité financière.

Malheureusement, pour l'instant nous disposons de peu de chiffres en termes de capacité financière au Canada. Je crois que la CFC travaille actuellement sur ce sujet. Je crois qu'il faut être conscient de cet état de fait.

Le sénateur Massicotte : Du point de vue de l'éducation et de la transparence, la mission des organismes de protection des droits des consommateurs est de s'assurer que le consommateur soit au courant et peut-être d'exiger une transparence accrue de la part des institutions financières. Votre dernier commentaire reflète quand même la réalité, mais il va à l'encontre des tendances mondiales.

Vous dites que le Canadien typique n'a pas assez de connaissances pour prendre ses propres décisions et que le gouvernement, en bon père de famille, devrait l'encadrer, s'assurer qu'il ne fait pas d'erreurs et qu'il acquitte son solde.

Est-ce que ce n'est pas un peu sévère? Vous dites que les faits sont contradictoires, mais ne pensez-vous pas qu'en encadrant le consommateur, on s'immisce trop dans la gestion de ses finances?

Mme Reed : Ce que nous cherchons à accomplir ici, c'est de réduire le déséquilibre qui existe entre l'information détenue par le consommateur et celle qui est détenue par l'entreprise. C'est ce qu'il faut faire à l'aide des mesures que nous avons mentionnées. Ces mesures qui sont fondamentales seront en vigueur à partir de 2010 aux États-Unis. Il s'agit d'informations fondamentales concernant le paiement minimum et la divulgation de l'information.

For me, those two things go together. Yes, we need information, but we also need safety measures to protect the average consumer.

Senator Massicotte: What strikes people the most is the interest rate. Have you considered that the credit holder may not be aware that the interest rate is 19.5 per cent, or the highest rate at caisses Desjardins? And when you examine a statement from Caisse populaire Desjardins, are you satisfied with the way the information on the interest rate is disclosed?

Ms. Reed: Last year, we did a study on the readability of statements. The study was conducted on a group with low literacy skills. And when you see the figures, you see that about half of the Canadian population understands. The readability, comprehension and intelligibility of a statement go hand-in-hand. I think that statements need to be reviewed in their entirety, be it the way they are advertised, or the information in fine print, and not just information on interest rates.

It is also important to note that people do not understand how credit cards work either. Understanding the interest rate is fine, but a person must also understand the cost of borrowing in a context of a difficult situation. We are currently facing tough times, and consumers may turn to credit to make ends meet between two jobs or because they are on unemployment insurance.

People must know the ins and outs. They must know what a minimum payment is and know where that leads. People are not aware of those things. If information is provided when the credit card is issued and if the information is clearly visible on the statement, I think consumers can then make better decisions.

Senator Massicotte: What studies are you referring to? What studies confirm that credit card users are unaware of the conditions?

Ms. Reed: If we are talking about literacy, it is in terms of readability.

Senator Massicotte: Is there a study that confirms that some users do not understand the terms of their credit cards?

Ms. Reed: That is a good question. I do not know. You could undoubtedly find a study like that. But one thing is certain. There are people in this very room who do not know how a credit card works. I am convinced of that.

Senator Massicotte: Senator Fox says that he pays his balance every month.

Ms. Reed: That is what we want, but Senator Fox is undoubtedly highly educated and informed.

Senator Massicotte: He is not part of the half of the population that is illiterate.

Ms. Reed: I do not dare comment on that.

Pour moi ce sont deux choses qui vont de pair. Oui il faut informer, mais il faut aussi des mécanismes de sécurité qui permettent au consommateur moyen d'être protégé.

Le sénateur Massicotte : Ce qui frappe davantage les gens c'est le taux d'intérêt. Avez-vous envisagé l'hypothèse que le détenteur de carte de crédit n'est pas au courant que le taux d'intérêt s'élève à 19,5 p. 100, soit le plus haut taux des caisses Desjardins? Et lorsque vous examinez un état de compte de la Caisse populaire Desjardins, êtes-vous satisfaits de la divulgation de l'information au sujet du taux d'intérêt?

Mme Reed : L'année dernière, on a fait une étude portant sur la lisibilité des états de compte. L'étude a été réalisée avec une population faiblement alphabétisée. Et quand on voit les chiffres, on voit que cela rejoint probablement la moitié de la population canadienne. Dans un état de compte, la lisibilité, la compréhension et l'intelligibilité constituent un tout. Je pense que tout est à revoir dans un état de compte, que ce soit la publicité ou les informations en petits caractères qu'il contient, pas seulement l'information sur le taux d'intérêt.

Ce qui est important de savoir aussi, c'est que les gens ne comprennent pas non plus le fonctionnement d'une carte de crédit. C'est bien beau de connaître le taux d'intérêt, mais il faut connaître quel est le coût de l'emprunt dans un contexte d'une situation difficile. Nous traversons des temps difficiles actuellement et les consommateurs auront peut-être recours au crédit pour arriver entre deux emplois ou parce qu'ils sont prestataires de l'assurance-emploi.

Il faut que les gens soient au courant des tenants et aboutissants. Ils doivent savoir ce qu'est un paiement minimum et savoir à quoi cela mène. Les gens ne sont pas au courant. Si on donne l'information quand on émet une carte de crédit et si l'information est bien en vue sur un état de compte, je crois qu'à ce moment-là le consommateur prend des décisions plus éclairées.

Le sénateur Massicotte : À quelles études faites-vous référence? Quelles sont les études qui confirment que l'utilisateur de carte de crédit n'est pas au courant des conditions?

Mme Reed : Si on parle de l'alphabétisation, c'est sur le plan de la lisibilité.

Le sénateur Massicotte : Est-ce qu'il y a une étude qui confirme que certains utilisateurs ne comprennent pas les conditions d'utilisation de leur carte de crédit?

Mme Reed : C'est une bonne question. Moi je ne sais pas. Certainement qu'on peut trouver une telle étude. Mais une chose est sûre. Dans la salle ici même, il y a des gens qui ne savent comment fonctionne une carte de crédit. J'en suis convaincue.

Le sénateur Massicotte : Le sénateur Fox dit qu'il paye son solde chaque mois.

Mme Reed : C'est ce qu'on souhaite, mais le sénateur Fox a certainement une très bonne éducation et il est informé.

Le sénateur Massicotte : Il ne fait pas partie de la moitié de la population qui n'est pas alphabétisée.

Mme Reed : Je n'ose pas me prononcer à ce sujet.

The Deputy Chair: If the mandatory minimum percentage on credit cards were increased, what effect would that have on consumers? At present, the minimum is 2 per cent, and if the consumer only pays 2 per cent of the balance each month, he will go on paying forever.

Ms. Reed: That is correct.

The Deputy Chair: Would it harm the consumer in any way if the minimum were increased and if consumers were required to pay more to be a little more sheltered from this interest rate?

Ms. Reed: We are trying to say that a series of measures need to be adopted. This is not just about regulations based on the terms of the contract, but also about the responsibility of the financial institutions that issued the cards to ensure that people are able to pay off their credit cards.

The cases I have been talking about are real cases. These are people who are already in debt and who were offered a \$50,000 limit. We feel these things are unacceptable. Mechanisms exist to prevent that, and there are institutions that seem to do that. We heard that in part this morning.

Senator Hervieux-Payette: I would like you to tell us a little bit more about the fact that 80 per cent of individuals who went bankrupt in 2008 did so for the most part due to credit card debt. I want to make sure we have understood clearly.

Ms. Reed: There are several liabilities in a bankruptcy, and 80 per cent of this debt is related to credit cards.

Senator Hervieux-Payette: So it is 80 per cent of 80 per cent. It is important to know that, because we had the impression that there was not much of an impact. I look at the way financial institutions extended mortgage credit. The result is that the global financial system is in jeopardy because people who were supposedly competent extended credit to people who were not in a position to assess the risk they were taking.

You are young, but you probably know that in the 1980s, the Bank of Canada's base rate exceeded 15 per cent. I do not recall the interest rate on credit cards going up to 40 per cent. Normally, that would be the case if we applied the same standard today.

At the time, representations were made on the subject of credit cards. This is not the first time we have heard these kinds of complaints. Except that today, it is more difficult to explain to our constituents that with 0 per cent interest at the Bank of Canada, the rate is as high as 24 per cent, whereas when the base rate was 20 per cent, interest rates never hit 40 or 45 per cent.

What in the system has changed and led people to say earlier that it was due to one risk or another? It seems to me that the financial system has not changed all that dramatically. Apart from the fact that financial institutions want to make more profits

Le vice-président : Si on augmentait le pourcentage minimum obligatoire sur les cartes de crédit, quel effet cela aurait-il sur les consommateurs? Actuellement, le taux minimum est de 2 p. 100, et si le consommateur ne paye que 2 p. 100 du solde chaque mois, il va payer éternellement.

Mme Reed : C'est exact.

Le vice-président : Et si on augmentait ce minimum et si on obligeait le consommateur à payer davantage pour qu'il soit un peu plus à l'abri de ce coût d'intérêt, est-ce que cela nuirait de façon quelconque au consommateur?

Mme Reed : Ce qu'on essaie de dire, c'est que c'est un ensemble de mesures qu'il faut adopter. Ce n'est pas uniquement une réglementation basée sur des modalités contractuelles, c'est également une responsabilité des institutions financières émettrices de s'assurer que les gens sont capables de rembourser leurs cartes de crédit.

Les cas dont j'ai parlé plus tôt, ce sont des cas réels. Ce sont des personnes qui étaient déjà endettées et à qui on offre 50 000 \$ de marge. Ce sont des choses qui, pour nous, ne sont pas acceptables. Il y a des mécanismes qui existent pour prévenir cela, et il y a des institutions qui semblent le faire. On l'a entendu ce matin, du moins en partie.

Le sénateur Hervieux-Payette : J'aimerais que vous nous parliez davantage du fait que 80 p. 100 des individus, en 2008, qui ont fait faillite, une bonne partie de la raison était l'endettement par le biais des cartes de crédit? Je veux m'assurer qu'on a bien compris.

Mme Reed : En fait, dans une faillite il y a plusieurs passifs et 80 p. 100 de ce passif est composé de cartes de crédit.

Le sénateur Hervieux-Payette : C'est donc 80 p. 100 de 80 p. 100. C'est important de le savoir parce qu'on avait l'impression que cela n'avait pas tellement d'impact. Je regarde la façon dont les institutions financières ont fourni du crédit sur les propriétés. Le résultat est que tout le système financier mondial est en danger parce que des gens, supposément compétents, ont offert du crédit à des gens qui n'étaient pas en mesure d'évaluer le risque qu'ils prenaient.

Vous êtes jeune, mais vous êtes probablement au courant que dans les années 1980 le taux d'intérêt de base de la Banque du Canada dépassait 15 p. 100. Je ne me souviens pas que le taux d'intérêt des cartes de crédit ait atteint 40 p. 100. Normalement, ce serait le cas si on appliquait la même norme aujourd'hui.

À l'époque, il y avait des représentations au sujet des cartes de crédit. Ce n'est pas la première fois qu'on entend ce genre de récrimination. Sauf qu'aujourd'hui, on a plus de difficulté à expliquer à nos commentants qu'avec 0 p. 100 d'intérêt à la Banque du Canada, le taux atteint parfois 24 p. 100, alors que lorsqu'on avait jusqu'à 20 p. 100 de taux de base, on ne se rendait pas à 40 ou 45 p. 100.

Qu'est-ce qui a changé dans le système qui fait qu'on s'est fait raconter tantôt que c'est à cause du risque et ceci ou cela? Il me semble que le système financier n'a pas changé de façon aussi dramatique. À part le fait que l'on veut faire plus de profit dans

and that this is a significant source of profit for shareholders; the situation at Desjardins may be a bit better because members are shareholders, but in the other banks, that is not necessarily the case.

How do you explain that gap? It seems to me that you give the right interest rate to those people who can pay and a higher interest rate to those who cannot. So the most vulnerable people are the ones who are keeping the financial institutions going.

When you examined the question and heard from all of the consumers who use the system, did you conclude that it would be a good idea to look at both the base amounts and the credit limits? My colleague and I have studied the issue of interest rates on all loans, including companies that provide credit at usurious rates of up to 120 per cent. Do you have another solution that might reduce the risk for consumers?

Ms. Reed: You are asking a major question. Given the resources we have as a non-profit organization, so far all we have been able to say is that, yes indeed, credit card interest rates have remained relatively stable despite a drop in interest rate.

The only assumption we have come up with is that financial institutions have decided that the best way to manage risk would be to give absolutely everyone credit cards. It is an assumption that I have unfortunately not had the means to confirm. That would certainly assist us in understanding why they would have forfeited their social responsibility as lenders by offering an interest rate superior to prime.

That said, we have no other choice but to denounce the way that institutions, when people exceed their credit limit, will, first, charge fees and second not warn consumers. That is what we were saying. It is incredible, people get warnings if there is a risk of credit card fraud but they do not get any warnings if they are at their limit or have exceeded it because, of course, companies could then charge fees. So in our view, it is not because they do not have the means to inform people.

[English]

The Deputy Chair: The following question is more philosophical than immediate. In 2003, this committee studied in some depth the bankruptcy and insolvency system in Canada. We came to certain conclusions with respect to the need to protect consumers, in a sense, against themselves because there is a social need to do so.

That theory is "risque créé," created risk, which was promulgated and dealt with at the beginning of the 20th century in France by Professor Levy-Bruhl. The theory is that society requires certain systems in order to operate. For instance, it requires workers to work in factories where there is some risk of injury. Early on in France and later on in Canada

les institutions financières et que c'est une source de profit importante pour les actionnaires; chez Desjardins c'est peut-être moins pire parce que les sociétaires sont des actionnaires, mais dans les autres banques, ce n'est peut-être pas nécessaire.

Comment expliquez-vous cet écart? Il me semble que l'on donne le bon taux d'intérêt à ceux qui peuvent payer et un plus haut taux d'intérêt à ceux qui ne peuvent pas payer. Ce sont donc les gens les plus vulnérables qui font les frais des institutions financières.

Lorsque vous avez examiné la question et entendu tous les consommateurs qui utilisent le système, est-ce que, selon vous, on aurait intérêt à regarder autant le montant de base que les marges de crédit? Ma collègue et moi, nous nous sommes penchées sur la question du taux d'intérêt de tous les emprunts, c'est-à-dire ceux des entreprises qui accordent du crédit à un taux usuraire et qui coûtaient jusqu'à 120 p. 100. Avez-vous une autre solution qui diminuerait le risque des citoyens?

Mme Reed : Vous posez une grosse question. Étant donné les ressources que nous avons à titre d'association sans but lucratif, on ne peut pour l'instant que constater que, effectivement, les taux d'intérêt sur les cartes de crédit sont restés sensiblement les mêmes, et ce, malgré la baisse du taux d'intérêt.

L'hypothèse que nous pouvons émettre, c'est que les institutions financières ont décidé que c'était le meilleur moyen de combler le risque que de donner des cartes de crédit à n'importe qui et à sa mère. C'est une hypothèse que je n'ai malheureusement pas les moyens de confirmer. Cela pourrait très certainement nous aider à comprendre qu'elles ont remplacé leur responsabilité sociale en tant que prêteuses par un taux d'intérêt supérieur au taux préférentiel.

Ceci étant dit, on ne peut que dénoncer la façon de faire des institutions qui, lorsqu'il y a un dépassement de limite de crédit, premièrement il y a des frais de dépassement et qu'on n'avertisse pas les consommateurs. C'est ce qu'on disait. C'est incroyable, on peut vous avertir s'il y a une possibilité de fraude sur votre carte de crédit, mais on ne vous avertira jamais si vous êtes à la limite ou si vous dépassez votre limite parce que, bien sûr, on va pouvoir engranger des frais à ce moment. Donc à notre avis, ce n'est pas parce que les moyens ne sont pas là.

[Traduction]

Le vice-président : La question que je vais vous poser est de nature plus philosophique qu'immédiate. En 2003, notre comité a étudié à fond le système de faillite et d'insolvabilité au Canada. Nous avons conclu qu'il fallait en quelque sorte protéger les consommateurs contre eux-mêmes parce que c'est nécessaire sur le plan social.

Cette théorie du « risque créé » a été élaborée et expliquée au début du XX^e siècle par le Français Levy-Bruhl. Selon cette théorie, la société a besoin de systèmes pour pouvoir fonctionner. Par exemple, il faut que les ouvriers travaillent dans les usines même s'il y a un certain risque de blessures. Très tôt en France et un peu plus tard au Canada et ailleurs, nous avons convenu

and elsewhere, we developed a system that recognized that by developing a system of security whereby the state, rather than the individual, would pay workman's compensation for workplace injuries.

In effect, we socialized what was more an economic and social problem than a legal problem. We took it out of the realm of legal. We did the same thing with automobile insurance.

The credit system is also a fact of life and yet we maintain a traditional model of creditor and debtor with a lack of equilibrium between the two. I am being a bit too philosophical, I suppose, for today's purposes.

Can you see a change in the model that would have the effect factually of protecting those who need protection against themselves? How would you see doing that? You might want to think about it and send a written response to the committee. I am interested in your response. If you want to know more about the theory, I would be happy to discuss it with you.

[Translation]

Senator Ringuette: First of all, I am very interested in receiving information as to the way in which Europe has regulated the cost of credit. Could you send that information to our clerk because I think we should review the regulations introduced in Europe to that effect.

Second, someone mentioned the way in which financial institutions use the system to generate profits through credit cards. Apparently the ratio is the following: each dollar a banking institution provides for credit cards and credit card balances generates \$20.

Do you have any studies wide-ranging enough to confirm this fact? We have to be realistic, but I do not believe any financial institution is going to tell us where their profits come from or the percentages. We more or less depend on organizations like yours to provide accurate figures.

Ms. Reed: We would like to provide you with those figures. First of all, as I said earlier on, it is a question of resources. Second, it comes down to access to information. There is a reason why we ask the Office of the Superintendent of Financial Institutions and others within government to provide us with figures on the real cost of debit cards because that is an area where fees are constantly on the rise. This information does not appear in annual reports. We review them and would like to understand what they are based on. Who is paying to have access to his or her own money? A slightly crazy idea to begin with. I must admit. Someone does need to look into why things are as they are today.

d'instaurer un système de sécurité dans lequel ce serait l'État, plutôt que le travailleur individuel, qui indemniserait les victimes d'accidents du travail.

En agissant de la sorte, nous avons socialisé un problème qui était davantage économique et social que juridique. Nous l'avons retiré du domaine du droit. On peut en dire autant de notre régime d'assurance-automobile.

Le système du crédit est lui aussi une réalité nécessaire et pourtant nous maintenons le système traditionnel caractérisé par le déséquilibre entre le créancier et le débiteur. Mais mes réflexions sont un peu trop philosophiques pour le sujet de notre réunion d'aujourd'hui.

Sera-t-il possible de changer ce modèle de manière à ce qu'il protège effectivement ceux qui ont besoin d'être protégés contre eux-mêmes? Comment cela pourrait-il se faire? Vous voudrez peut-être réfléchir à la question et nous faire parvenir par écrit votre réponse. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Si vous souhaitez en savoir plus long au sujet de cette théorie, je serais heureux d'en parler avec vous.

[Français]

Le sénateur Ringuette : Premièrement, je suis très intéressée à recevoir de l'information au sujet de la réglementation du coût du crédit en Europe. Est-ce que vous pourriez faire parvenir cela à notre greffière parce que je pense qu'on devrait examiner la réglementation qui a été introduite au niveau du coût du crédit en Europe.

Deuxièmement, quelqu'un m'a mentionné la façon dont les institutions financières utilisaient ce système pour générer des profits avec les cartes de crédit. Apparemment le ratio est le suivant : chaque dollar que l'institution bancaire fournit dans des cartes de crédit et les soldes de balance de carte de crédit génère 20 dollars.

Avez-vous des études de cette envergure qui pourraient confirmer ce fait? Il faut être réaliste, mais je ne crois pas qu'il n'y ait aucune institution financière qui va venir nous dire d'où proviennent leurs sources de profit et les pourcentages de ces sources. On dépend un peu d'organisations comme la vôtre qui pourraient nous fournir des chiffres réels.

Mme Reed : Nous aimerions bien vous fournir ces chiffres. Premièrement, comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est une question de ressources. Deuxièmement, c'est une question d'accessibilité de l'information. Ce n'est pas pour rien qu'on demande au bureau du surintendant des institutions financières ou à qui que ce soit au gouvernement de nous donner des chiffres sur le coût réel des cartes de débit parce que c'est là où les frais augmentent sans cesse. Cela n'apparaît pas à l'intérieur des rapports annuels. On les examine et on aimerait savoir sur quelle base c'est fait. Qui doit payer pour avoir accès à son propre argent? C'est un peu fou comme idée de base. Il faut quand même savoir pourquoi ces choses sont telles qu'elles sont actuellement.

Senator Ringuette: That is certainly a fundamental issue for consumers, in terms of inter-bank charges applied to SMEs when buyers make purchases with their cards; there are a host of fees ranging anywhere from 2 to 3 per cent of the cost of the purchase.

Did you know that the contract signed by the merchant with the technology transfer company prohibits him from offering a two per cent discount if customers pay cash? Do you know what effect that has on costs to consumers? First of all, people paying cash pay the same amount for a given product than people paying with their credit cards. In reality we now have a system whereby because of the current credit card system in place, consumers paying cash actually pay more for the goods they buy. And merchants have no control. If they offer electronic credit card purchases they are not allowed to provide a discount for clients paying cash. Have you ever looked into this?

Ms. Reed: Actually we now have funding to carry out research. We have tabled a research project on this very issue and we will have an answer for you by the end of the month of April. For the time being I cannot answer that question, but if I receive the funds to carry out this research, I will be able to answer it.

Senator Ringuette: You will be able to provide us with the findings from your research?

Ms. Reed: Of course.

Senator Ringuette: I do not know whether this fact might have appeared in your research, but we have noted — I do not know to what extent — that when it comes to intense marketing campaigns, for points cards, did you know that when customers accept these cards which do not cost them any more than other cards, that the cost to merchants is substantially higher when these points cards are used?

Ms. Reed: If you are referring to credit solicitation and advertising techniques, I have a few examples to give you of the way in which people get solicited in stores or by mail. We consider that to be another very serious problem.

We are currently looking into five credit card-related practices. I referred to this earlier on, the drop in the minimum payment required, initial sign up rates, cash advance cheques, rebates on purchases and payment holidays which are, of course, not interest free. We are currently analyzing all these practices and our report will be available shortly.

Senator Ringuette: Are you in contact with the Financial Consumer Agency of Canada?

Ms. Reed: With the FCAC? Yes.

Senator Ringuette: You spoke of changes to marketing strategies.

Ms. Reed: I would like to remind senators that credit is a shared area of jurisdiction. That can cause problems. It needs to be harmonized. We would wish for there to be a floor provision

Le sénateur Ringuette : C'est certainement un élément de base pour les consommateurs, au niveau des taux « interchange » qui sont appliqués aux PME lorsqu'un acheteur fait des achats avec une carte, on a toute une gamme de frais qui peuvent aller de 2 à 3 p. 100 du coût d'achat.

Savez-vous que le contrat signé par le marchand avec la compagnie de transfert de technologie interdit à ce marchand d'afficher une remise de deux p. 100 si le client paye comptant? Savez-vous ce que cela fait à l'ensemble des frais pour les consommateurs? Premièrement, la personne qui paye comptant paye le même prix pour l'article que la personne qui paye par carte de crédit. En réalité, on en arrive à un système où, dans le cas où un consommateur paye comptant, à cause du système de carte de crédit en place actuellement, il leur en coûte plus cher en réalité pour le produit qu'il achète. Et le marchand n'a aucun contrôle. Si le marchand offre un système de carte de crédit électronique, il est interdit pour lui d'afficher un rabais si le client paye comptant. Vous êtes-vous penchés sur cette question?

Mme Reed : Actuellement, nous bénéficions de fonds pour faire de la recherche. Nous avons déposé un projet de recherche sur cette question et nous aurons la réponse d'ici la fin du mois d'avril. Pour l'instant, je ne peux pas vous répondre, mais si j'ai les fonds pour cette recherche, je pourrai le faire.

Le sénateur Ringuette : Vous pourrez nous fournir les conclusions de cette recherche?

Mme Reed : Bien sûr.

Le sénateur Ringuette : Je ne sais pas si cela fait partie des faits de votre recherche, mais on constate — je ne sais pas jusqu'à quel point — quant à la mise en marché intensive, les cartes qui offrent des bonis, est-ce que vous saviez que lorsqu'un client accepte une carte à primes qui ne lui coûte pas plus cher en réalité, que les coûts pour le marchand dans sa communauté sont radicalement plus élevés lorsqu'on utilise cette carte à points?

Mme Reed : Si on parle des techniques de sollicitation et de publicité en matière de crédit, j'ai quelques exemples ici à vous donner de sollicitations qu'on peut recevoir en magasin ou par la poste. Il s'agit d'une autre problématique très sérieuse à notre avis.

Nous sommes en train d'étudier cinq pratiques qui sont liées aux cartes de crédit. J'en ai parlé tout à l'heure, il y a la baisse du taux du paiement minimum, les taux préférentiels de lancement, les chèques d'avance de fonds, les ristournes sur les achats et les congés de paiement qui ne sont pas des congés d'intérêt, bien sûr. Nous sommes en train de les analyser toutes ces pratiques, et le rapport sera disponible très bientôt.

Le sénateur Ringuette : Vous êtes en communication avec ce qu'on appelle l'Agence de consommateur fédérale?

Mme Reed : L'AFC, oui.

Le sénateur Ringuette : Vous avez dit qu'il y avait des changements en ce qui concerne le marketing.

Mme Reed : J'aimerais rappeler aux sénateurs que le crédit est une compétence partagée. C'est là où cela peut poser problème. Il faut qu'il y ait une harmonisation. Ce qu'on souhaite c'est qu'il y

for all electronic transactions. That is the reason why we are calling for regulations on electronic payments. The Currency Act dates back a long time and has not been updated. Credit card payment methods are not mentioned in the act. This must absolutely be updated within the legislative framework.

The problem is the following: Credits and contracts are under provincial jurisdiction and financial institutions come under federal jurisdiction. So, we find ourselves in a maelstrom when we want to change things.

Senator Ringuette: I think it is easier to initiate change at the federal level and to then convince provincial counterparts to follow suit. There is an issue of leadership which should be addressed at the federal government level.

I must say I am very pleased with the information you have provided today. I also noted that in your recommendations you called for a more in-depth analysis of Visa and MasterCard. Yesterday, the Competition Tribunal confirmed that there was indeed an investigation underway.

Ms. Reed: We will be following the issue with great interest.

Senator Fox: You raised the issue of jurisdiction which is a constant concern in Canada. Are there discrepancies between federal and provincial regulations which are harmful to the consumer? Ideally they should be complementary, but do they run counter to one another?

Ms. Reed: There is a contradiction in how interest is calculated on credit cards. There are two calculation methods referred to as M 1 and M 2. In Quebec we use only one method whereas in the rest of Canada, the process is regulated under the Consumer Protection Act and a different method is used.

Senator Fox: Under provincial legislation?

Ms. Reed: Not under legislation but rather under FCAC rules. And that has a significant effect on consumers because under one rule, interest payments are calculated monthly and based on monthly purchases and under the other, as soon as people have not paid the entire balance on their card all other purchases are subject to interest from the first day the purchase goes into the balance. It is a real problem.

Senator Fox: Is there a solution to that?

Ms. Reed: Harmonization and federal legislation are required.

The Vice-Chair: Am I to gather that the system used in Quebec is less harmful to consumers?

Ms. Reed: I believe Quebec consumers are better protected in some instances. However, I will not deny that we have class action lawsuits underway against some financial institutions. If, however, Quebecers must deal with federally chartered financial institutions, I can say that we are now before the courts

ait, je crois, un plancher pour toutes les transactions électroniques. C'est la raison pour laquelle on demande qu'il y ait une réglementation sur les paiements électroniques. La Loi sur la monnaie est une loi qui date de très longtemps et elle n'a pas été révisée. La carte de plastique n'apparaît pas dans cette loi. Ce sont des choses qu'il faut absolument renouveler dans le système législatif.

La problématique est la suivante. C'est que les crédits et les contrats sont de compétence provinciale, les institutions financières sont de compétence fédérale et on se retrouve dans ce maelström lorsqu'on veut faire bouger les choses.

Le sénateur Ringuette : Je pense qu'il est plus facile de faire bouger une entité fédérale et de convaincre les entités provinciales de suivre la démarche. Il y a une question de leadership qui devrait être assumée au gouvernement fédéral.

J'aimerais dire que je suis très contente de l'information que vous nous avez transmise aujourd'hui. J'ai remarqué aussi que dans le cadre de vos recommandations, vous avez signalé qu'il devait y avoir une inspection plus approfondie des interventions de Visa et MasterCard. Hier, le Bureau de la concurrence nous a confirmé que, effectivement, il y a une enquête en cours.

Mme Reed : Nous allons suivre cela avec beaucoup d'intérêt.

Le sénateur Fox : Vous avez soulevé la question de juridiction qui nous frappe toujours au Canada. Y a-t-il des contradictions entre des réglementations provinciales et fédérales nocives pour le consommateur? Idéalement, cela devrait se compléter, mais est-ce qu'il y a des contradictions?

Mme Reed : Il y a une contradiction, c'est dans la façon de calculer les intérêts sur les cartes de crédit. Il y a deux méthodes de calcul qui s'appellent M-1 et M-2. Au Québec, on n'utilise qu'une seule méthode, alors que dans le reste du Canada, c'est par la Loi de la protection du consommateur que c'est réglementé alors qu'ailleurs au Canada, il y a une autre méthode qui est utilisée.

Le sénateur Fox : En vertu d'une législation provinciale?

Mme Reed : Pas en vertu d'une législation, mais en vertu des règles de l'ACF. Et cela a un impact important sur le consommateur parce que ces deux règles font qu'une règle fait en sorte que le paiement des intérêts se calcule sur le mois et les achats du mois et l'autre règle fait en sorte que dès qu'on n'a pas payé le solde en entier, tous les autres achats sont imputés d'intérêt dès le premier jour de l'achat dans le solde. Il s'agit vraiment d'une problématique.

Le sénateur Fox : Il y a une solution à cela?

Mme Reed : Une harmonisation et une législation fédérale sont nécessaires.

Le vice-président : Est-ce que je dois comprendre que le système employé au Québec est moins nocif pour les consommateurs?

Mme Reed : Je crois que les consommateurs québécois sont davantage protégés pour certaines choses. Cependant, je ne peux pas vous cacher que nous avons des recours collectifs contre certaines institutions financières. Mais si les Québécois font affaire avec des institutions financières à charte fédérale, nous

attempting to ensure these institutions comply with provincial, not federal, legislation when they have dealings in Quebec. That is currently the situation.

The Deputy Chair: Like they say in English, it is a Pandora's box.

Ms. Reed: Everything is in the public domain, either way.

The Deputy Chair: I thank you for your assistance and the valuable information you have provided. Perhaps we will have an opportunity to speak to you informally or even formally during the course of our ongoing investigation. The committee will be convening again next Wednesday at 4 p.m. to continue its investigation.

Ms. Reed: It would be a pleasure to provide you with further information.

The Deputy Chair: Thank you so much.

(The committee adjourned.)

sommes devant les tribunaux actuellement pour faire en sorte qu'elles respectent la loi provinciale quand elles font affaire au Québec et non les lois fédérales. C'est actuellement la situation.

Le vice-président : Comme on dit en anglais « Pandora's box ».

Mme Reed : Tout est public, de toute façon.

Le vice-président : Je vous remercie de votre information et des éléments précieux que vous nous avez apportés. Nous aurons peut-être l'occasion de vous reparler de façon informelle ou formellement lors d'une prochaine continuation de l'enquête. Cette enquête continue mercredi prochain, à compter de 16 heures et se poursuivra par la suite.

Mme Reed : Ce sera un plaisir de vous fournir d'autres informations.

Le vice-président : Merci beaucoup.

(La séance est levée.)

Credit Union Central of Canada:

Brigitte Goulard, Vice-President, Policy;

Douglas Whelan, Director, Payments Policy.

Option consommateurs:

Genevieve Reed, Head of Research and Advocacy;

Anu Bose, Head of the Ottawa Office.

Centrale des caisses de crédit du Canada :

Brigitte Goulard, vice-présidente, Politique;

Douglas Whelan, directeur, Politique des paiements.

Option Consommateurs :

Genevieve Reed, responsable du service de recherche et
représentation;

Anu Bose, responsable du bureau d'Ottawa.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, March 25, 2009

Department of Finance Canada:

Jeremy Rudin, Assistant Deputy Minister, Financial Sector Policy Branch.

Competition Bureau Canada:

Richard Taylor, Deputy Commissioner of Competition, Civil Matters Branch;

Martine Dagenais, Assistant Deputy Commissioner of Competition, Civil Matters Branch.

Financial Consumer Agency of Canada (FCAC):

Ursula Menke, Commissioner.

Thursday, March 26, 2009

Desjardins Group:

Patrice Dagenais, Director, Planning and Product Development;

Susan Murray, Director, Government Relations.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 25 mars 2009

Ministère des Finances Canada :

Jeremy Rudin, sous-ministre adjoint, Direction de la politique du secteur financier.

Bureau de la concurrence Canada :

Richard Taylor, sous-commissaire de la concurrence, Direction générale des affaires civiles;

Martine Dagenais, sous-commissaire adjointe de la concurrence, Direction générale des affaires civiles.

Agence de la consommation en matière financière du Canada (ACFC) :

Ursula Menke, commissaire.

Le jeudi 26 mars 2009

Mouvement Desjardins :

Patrice Dagenais, directeur, Planification, développement et mise en marché des produits;

Susan Murray, directrice, Relations gouvernementales.

(Suite à la page précédente)



CA1
Yc11
-B18



Second Session
Fortieth Parliament, 2009

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Banking, Trade and Commerce

Chair:

The Honourable MICHAEL A. MEIGHEN

Wednesday, April 1, 2009
Thursday, April 2, 2009

Issue No. 4

Third and fourth meetings on:

Study on the credit and debit card systems in Canada and
their relative rates and fees

WITNESSES:

(See back cover)

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banques et du commerce

Président :

L'honorable MICHAEL A. MEIGHEN

Le mercredi 1^{er} avril 2009
Le jeudi 2 avril 2009

Fascicule n° 4

Troisième et quatrième réunions concernant :

L'étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au
Canada et leur taux et frais relatifs

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Michael A. Meighen, *Chair*

The Honourable Yoine Goldstein, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable Michael A. Meighen

Vice-président : L'honorable Yoine Goldstein

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan	Hervieux-Payette, P.C.
(or Tardif)	* LeBreton, P.C.
Eyton	(or Comeau)
Fox, P.C.	Massicotte
Gerstein	Moore
Greene	Oliver
Harb	Ringuette

* Cowan	Hervieux-Payette, C.P.
(ou Tardif)	* LeBreton, C.P.
Eyton	(ou Comeau)
Fox, C.P.	Massicotte
Gerstein	Moore
Greene	Oliver
Harb	Ringuette

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Eyton replaced the Honourable Senator Raine (*April 2, 2009*).

The Honourable Senator Raine replaced the Honourable Senator Eyton (*March 31, 2009*).

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Eyton a remplacé l'honorable sénateur Raine (*le 2 avril 2009*).

L'honorable sénateur Raine a remplacé l'honorable sénateur Eyton (*le 31 mars 2009*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, April 1, 2009
(7)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:07 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fox, P.C., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Massicotte, Meighen, Moore, Raine and Ringuette (10).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Canadian Federation of Independent Business:

Catherine Swift, President and Chief Executive Officer;
Corinne Pohlmann, Vice-President of National Affairs.

Canadian Bankers Association:

Nancy Hughes Anthony, President and Chief Executive Officer;

Terry Campbell, Vice-President, Policy;

Darren Hannah, Director, Banking Operations.

Ms. Swift made a statement and, with Ms. Pohlmann, answered questions.

At 5:13 p.m., the committee suspended.

At 5:15 p.m., the committee resumed.

Ms. Hughes Anthony made a statement and with Mr. Campbell and Mr. Hannah, answered questions.

At 6:05 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 1^{er} avril 2009
(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 7, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fox, C.P., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Massicotte, Meighen, Moore, Raine et Ringuette (10).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et des consommateurs. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Fédération canadienne de l'entreprise indépendante :

Catherine Swift, présidente et chef de la direction;
Corinne Pohlmann, vice-présidente des affaires nationales.

Association des banquiers canadiens :

Nancy Hughes Anthony, présidente et chef de la direction;

Terry Campbell, vice-président, Politiques;

Darren Hannah, directeur, Opérations bancaires.

Mme Swift fait une déclaration et, de concert avec Mme Pohlmann, répond aux questions.

À 17 h 13, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 15, le comité reprend ses travaux.

Mme Hughes Anthony fait une déclaration et, de concert avec MM. Campbell et Hannah, répond aux questions.

À 18 h 5, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, April 2, 2009
(8)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fox, P.C., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore and Ringuette (10).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Moneris Solutions:

Jim Baumgartner, President and Chief Executive Officer;

Fern Glowinsky, Senior Vice-President, General Counsel and Corporate Secretary.

TD Merchant Services:

Jeff van Duynhoven, President.

Canadian Community Reinvestment Coalition (CCRC):

Duff Conacher, Chairperson.

Consumers' Association of Canada:

Mel Fruitman, Vice-President.

Mr. Baumgartner and Mr. van Duynhoven made statements and, Ms. Glowinsky, answered questions.

At 11:47 a.m., the committee suspended.

At 11:51 a.m., the committee resumed.

Mr. Fruitman and Mr. Conacher made statements and answered questions.

At 12:35 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Line Gravel

Clerk of the Committee

OTTAWA, le jeudi 2 avril 2009
(8)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fox, C.P., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore et Ringuette (10).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Moneris Solutions :

Jim Baumgartner, président et chef de la direction;

Fern Glowinsky, vice-présidente principale, avocate et secrétaire générale.

Services aux commerçants TD :

Jeff van Duynhoven, président.

Coalition canadienne pour le réinvestissement communautaire (CCRC) :

Duff Conacher, président.

Association des consommateurs du Canada :

Mel Fruitman, vice-président.

M. Baumgartner et M. van Duynhoven font une déclaration et, de concert avec Mme Glowinsky, répondent aux questions.

À 11 h 47, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 51, le comité reprend ses travaux.

M. Fruitman et M. Conacher font une déclaration et répondent aux questions.

À 12 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, April 1, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:07 p.m. to study on the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

Senator Michael A. Meighen (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Good afternoon, ladies and gentlemen. I will introduce senators who are present.

[*Translation*]

To my right, Senator Francis Fox from Quebec.

[*English*]

Next, we have Senator Irving Gerstein, from Ontario; Senator Yoine Goldstein, from Quebec; Senator Pierrette Ringuette, from New Brunswick; Senator Wilfred Moore, from Nova Scotia; Senator Mac Harb, from Ontario; and Senator Paul Massicotte, from Quebec, via Manitoba.

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce is examining Canada's credit and debit card payment systems, their associated fees and interest rates, with particular emphasis on businesses and consumers.

[*English*]

Our committee was charged with undertaking this inquiry after the Senate adopted a motion put forward by Senator Ringuette to have the committee study this issue. In recent months, a number of businesses have expressed concern about the cost of credit cards, especially in today's difficult economic climate.

To tell us more about this issue from the perspective of small- and medium-sized businesses, we are pleased to have with us in our first hour from the Canadian Federation of Independent Business, Corinne Pohlmann, Vice-President of National Affairs; and Catherine Swift, President and Chief Executive Officer.

I am Senator Michael Meighen, from Ontario. Our time is always too short so I ask honourable senators to keep their questions crisp and to the point, and to limit the preambles and editorial comment as much as they are able to do so. I know that the witnesses, who have appeared before the committee before, will give us succinct answers.

Ms. Swift, please proceed.

Catherine Swift, President and Chief Executive Officer, Canadian Federation of Independent Business: We greatly appreciate the opportunity to bend your ear today on what we believe to be an important issue. We are pleased that the

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 1^{er} avril 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 7 pour étudier les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

Le sénateur Michael A. Meighen (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour, mesdames et messieurs. Je vais vous présenter les sénateurs qui sont présents.

[*Français*]

À ma droite, vous avez le sénateur Francis Fox, du Québec.

[*Traduction*]

Ensuite, il y a le sénateur Irving Gerstein, de l'Ontario; le sénateur Yoine Goldstein, du Québec; le sénateur Pierrette Ringuette, du Nouveau-Brunswick; le sénateur Wildred Moore, de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Mac Harb, de l'Ontario, et le sénateur Paul Massicotte, du Québec, via le Manitoba.

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se penche sur les questions relatives aux systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et sur leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

[*Traduction*]

Le comité a été chargé d'entreprendre cette enquête après l'adoption, par le Sénat, d'une motion déposée par le sénateur Ringuette, afin que notre comité étudie cette question. Ces derniers mois, un certain nombre d'entreprises ont exprimé leurs préoccupations à l'égard du coût des cartes de crédit, surtout dans le climat économique difficile que l'on connaît actuellement.

Pour nous en dire plus sur ce sujet du point de vue des petites et moyennes entreprises, nous sommes ravis de recevoir pendant la première heure, de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, Corinne Pohlmann, vice-présidente des affaires nationales, et Catherine Swift, présidente et chef de la direction.

Je suis le sénateur Michael Meighen, de l'Ontario. Nous n'avons jamais assez de temps et c'est pourquoi je demanderais aux honorables sénateurs de poser des questions brèves et pertinentes et de limiter autant qu'ils le peuvent leur préambule et leurs commentaires. Je sais que les témoins, qui ont déjà comparu devant le comité, donneront des réponses succinctes.

Madame Swift, à vous la parole.

Catherine Swift, présidente et chef de la direction, Fédération canadienne de l'entreprise indépendante : Nous vous sommes grandement reconnaissants de cette occasion de vous entretenir aujourd'hui de ce que nous croyons être une question importante.

committee decided to look into the issue, which is so important to small business and the economy at large.

I will go through the slide deck briefly that we put together, touch on some of the key issues that we see, and then we will be pleased to try and answer any questions.

As you may be aware, our organization is the largest small- and medium-sized business organization in the country. We have over 105,000 members across Canada in every sector and every region of the country. We are nonpartisan, not-for-profit, and we deal with issues at every level of government. We have a good perspective and are exclusively funded by our members.

We accumulate data. We will present some of that data to you today in public for the first time. Some data come from the fact that we have colleagues who visit cumulatively about 4,000 businesses per week in the country. We usually have a timely read on what this constituency is thinking. We never take a position on any issue before polling a significant number of our members. Again, we will present some of that data today.

The next slide indicates that small businesses in Canada dominate the number of firms in Canada, as well as the economy in general. We are roughly half of GDP and, in terms of net job creation, usually represent about three quarters at any given time. We found it interesting that during recessions such as the one we are experiencing now, small businesses were still creating jobs. We always hear the bad news, but there is good news out there.

Our most recent survey is on the next slide. We conduct a quarterly survey, called our "Business Barometer," in which we publish what our members are thinking. You will see there was an uptick in optimism. We released this data last Wednesday, so it is current. Having said that, if you compare it to the last year or so, not surprisingly, we have seen a significant decline in overall business confidence in this sector. Again, that decline is not shocking given the challenges we are seeing.

We feel it is timely to be looking at this issue because any incremental cost increases on business right now will be all the more painful — not that they would be happy in other times, but they will be more painful, given our current economic situation.

We have been active, as an organization, on this issue. We started on it last May or June. That was when the first significant jump in the fee paid by merchants and other businesses took place. Our members started calling us spontaneously to say, what is going on here; I am seeing 25-per-cent to 30-per-cent increases in one month.

Nous sommes heureuses que le comité ait décidé d'examiner la question qui est si importante pour les petites entreprises et pour l'ensemble de l'économie.

Je vais vous présenter rapidement ce que nous avons préparé, en abordant certaines des questions clés, puis nous serons heureuses d'essayer de répondre à vos questions.

Comme vous le savez peut-être, la FCEI est le principal représentant des petites et moyennes entreprises au Canada. Nous comptons plus de 105 000 membres au Canada, dans tous les secteurs et toutes les régions. Nous sommes une organisation non partisane, sans but lucratif, et nous nous occupons de dossiers à tous les niveaux de gouvernement. Nous avons une bonne perspective et nous sommes financés exclusivement par nos membres.

Nous recueillons des données. Nous vous présenterons certaines de ces données aujourd'hui en public pour la première fois. Certaines de ces données sont obtenues par nos collègues qui passent voir au total 4 000 entreprises par semaine. Nous savons donc toujours ce que pensent nos membres. Nous ne prenons jamais de position sans avoir sondé un nombre important de nos membres. Je le répète, nous allons vous présenter certaines de ces données aujourd'hui.

L'illustration de la page suivante montre que la plupart des entreprises canadiennes sont des PME et qu'elles dominent également l'économie en général. Nous comptons pour environ la moitié du PIB et approximativement les trois quarts des emplois nets créés à tout moment. Il est intéressant de savoir qu'en période de récession, comme celle que nous vivons maintenant, les petites entreprises continuent à créer des emplois. Nous entendons sans cesse parler des mauvaises nouvelles, mais il y en a des bonnes aussi.

Vous trouverez les résultats de notre dernier sondage à la page suivante. Nous menons un sondage trimestriel, que nous appelons notre « Indice du baromètre des affaires », et ensuite nous publions ce que nos membres pensent. Vous verrez un regain d'optimisme. Ces données ont été rendues publiques mercredi dernier, elles sont donc courantes. Cela étant, si vous les comparez aux données de l'an dernier, vous ne serez pas surpris de constater une baisse de confiance générale de la part des entreprises de ce secteur. Cette baisse n'a pas de quoi surprendre étant donné les défis auxquels nous faisons face.

Nous estimons que le moment est bien choisi pour examiner cette question puisque toutes les augmentations des coûts marginaux des entreprises seront d'autant plus pénibles — non pas que les entreprises s'en réjouiraient à d'autres moments, mais les augmentations seront plus pénibles étant donné la conjoncture économique actuelle.

Notre organisation s'est occupée activement de cette question. Nous avons commencé en mai ou juin dernier lors de la première forte augmentation des frais que paient les marchands des autres entreprises. Nos membres ont commencé à nous appeler spontanément pour nous demander ce qui se passait après avoir été frappés d'augmentations de 25 à 30 p. 100 en un mois.

That fee increase was before we saw the economic meltdown start. I know you tabled at this committee 12,000 of our action alerts from individual businesses. We continue to receive 1,000 or more per week. Those 12,000 alerts were only what we had at that particular time. We have been active, sending letters to members of Parliament, finance ministers, and so on. We also recently completed a survey. We have that data for you today.

Last Friday, we released information on a public opinion poll. I am aware that Senator Greene asked a while ago whether anyone had conducted public opinion polling. We were in the throes of conducting a poll at that time, as it so happened, and we released the data last week. We met with the heads of Visa and MasterCard and the large banks. We met with Chase Paymentech and some of the players in the industry to try to get a better handle on what was happening here.

The next slide shows some of the surveying we have conducted recently. This survey is still ongoing, by the way, and this is the first time we have released this data to anyone. This data is based on 3,500-and-change responses, but surveys are still coming in. This data is preliminary. Nevertheless, with a significant sample size of 3,500, we know the results will not change.

As you can see, credit cards are significantly important to all sectors. I know we focus on sectors like retail and hospitality, and rightly so, because over 90 per cent of these sectors accept credit cards. However, in some of the less logical sectors, even in things like agriculture and natural resources, over a quarter of these firms take credit cards. This issue is extremely pervasive for the entire economy, not simply for a couple of sectors.

Our members are representative of the general small business community out there. You will not see any bias. Results would be comparable for other kinds of poll of small businesses in Canada.

Visa and MasterCard obviously dominate. We knew that, but we now see the extent of their domination. I think discussions about not accepting either of these cards are put to rest by that result. We were surprised by the significant number of our members that accept American Express, because they tend to avoid that payment form because it is much more expensive. In some industries such as tourism and hospitality, that card is important. As a result, a higher number in those particular sectors accept it.

One of the breakouts that we show down the road — and we are happy to provide you with all of this information — is sectoral data. We will probably end up with about 10,000 responses to this survey; that response rate is typical. We will break out the results

Cette augmentation des frais s'est produite avant que l'économie ne commence à s'effondrer. Je sais que 12 000 des appels à l'action de nos entreprises membres ont été déposés auprès de votre comité. Nous continuons à en recevoir 1 000 et plus par semaine. Ces 12 000 appels représentent seulement ceux que nous avons à ce moment-là. Nous avons agi, nous avons écrit aux députés et aux ministres des Finances, entre autres. En outre, nous avons terminé un sondage récemment. Nous pourrions vous en fournir les données aujourd'hui.

Vendredi dernier, nous avons publié les résultats d'un sondage d'opinion publique. Je sais que le sénateur Greene a demandé il y a quelque temps si quelqu'un avait sondé l'opinion publique. Il se trouve que nous étions justement en train d'en faire un et nous en avons publié les résultats la semaine dernière. Nous avons rencontré les dirigeants de Visa, de MasterCard et des grandes banques. Nous avons rencontré des représentants de Chase Paymentech et d'autres intervenants de l'industrie pour essayer de mieux cerner ce qui se passe.

La page suivante montre les résultats de certains sondages que nous avons menés récemment. À propos, ce sondage n'est pas encore terminé et c'est la première fois que nous présentons ces données à qui que ce soit. Ces données sont fondées sur plus de 3 500 réponses, mais nous continuons à recevoir des questionnaires. Ces données sont préliminaires. Néanmoins, étant donné que 3 500 réponses constituent un échantillon significatif, nous savons que les résultats ne changeront pas.

Comme vous le voyez, les cartes de crédit sont très importantes dans tous les secteurs. Je sais que nous mettons l'accent sur des secteurs comme le commerce de détail et l'accueil, et avec raison, puisque plus de 90 p. 100 des entreprises de ces secteurs acceptent les cartes de crédit. Cependant, dans certains secteurs où c'est moins évident, même en agriculture et dans le secteur des ressources naturelles, plus du quart des entreprises acceptent des cartes de crédit. C'est une question qui intéresse tous les secteurs de l'économie, pas seulement quelques-uns.

Nos membres sont représentatifs de l'ensemble des petites entreprises. Vous ne verrez aucun parti pris. Ces résultats sont comparables à ceux d'autres sondages auprès des petites entreprises canadiennes.

Bien sûr, ce sont Visa et MasterCard qui dominent. Ça, nous le savions, mais nous voyons maintenant à quel point elles sont dominantes. Je pense que ce résultat clôt une fois pour toutes la question de savoir si l'une ou l'autre de ces cartes est acceptée. Nous avons été surpris par le grand nombre de nos membres qui acceptent American Express, puisqu'ils ont tendance à éviter cette forme de paiement qui leur coûte beaucoup plus cher. Dans certaines industries, comme le tourisme et l'accueil, cette carte est importante. Par conséquent, un grand nombre d'entreprises dans ces secteurs l'acceptent.

Nous avons aussi une ventilation par secteur, et nous pourrions vous fournir toutes ces informations. Nous aurons probablement environ 10 000 réponses à cette enquête, soit le taux de réponse habituel. Les résultats seront ventilés par secteur. Quoi qu'il en

by sector. In any event, the clear conclusion that Visa and MasterCard dominate the industry is simply underscored by that data.

We also wanted to see which of the various processors were being used. We have a high number for Chase Paymentech simply because the Canadian Federation of Independent Business has negotiated an arrangement with Chase Paymentech to provide services to our members at a lower cost than members can negotiate for themselves. As a result, we have an inherent bias in our organization toward Chase Paymentech as the dealer of choice.

The next slide deals with an issue that we find important, which is how difficult is it to understand credit card fees, as a business? Two thirds of our businesses say that it is difficult, either very difficult or somewhat difficult. In our own efforts to understand what is happening in this industry, we have found ourselves often confused about exactly how these fees are arrived at. Hence, one of our objectives in having any kind of inquiry in this area is transparency. Let us understand exactly what is happening in this industry and its impact on the economy.

You may recall in the recent federal budget that the government included something proposing to improve the way banks and other financial institutions inform consumers on credit cards. We were interested in this proposal and again went to our members to ask them if they believed that this requirement should be expanded to include credit and debit card fees paid by merchants. You can see that from this pie chart that obviously, there was overwhelming support, 90 per cent.

The question on the next slide comes from the public opinion poll data. We released some of results last week; we will release more data in the next couple of weeks as we crunch the numbers more completely. We wanted to release these results right off the top because they emphasize how important the study by this committee is, in the view of the general public.

We asked if they would support or oppose tighter rules. We were careful about our wording. We did not want to say "regulations," because regulations mean something different than oversight or tighter rules. As you can see here, again, in the public eye there is overwhelming support; over 80 per cent. We broke the results down by region, but nationally, 82 per cent of the general public are supportive. That result was interesting. People see issues here.

Moving on to our recommendations, as I mentioned earlier, the whole notion of oversight, scrutiny and improvement of this industry is definitely warranted. We hope to see things like economic impact studies, a better understanding of how these fees are arrived at, and the impact on the economy. Other countries around the world have looked at this issue in the past. We looked at much of this research to try to understand what happened in these other economies. We know a portion of these fees flows into

soit, on peut tout de suite conclure que Visa et MasterCard dominent l'industrie à la vue de ces données.

Nous avons aussi voulu savoir quels étaient les fournisseurs auxquels on fait appel. Un très grand nombre de répondants font affaire avec Chase Paymentech tout simplement parce que la Fédération canadienne des entreprises indépendantes a négocié avec Chase Paymentech une entente aux termes de laquelle ce fournisseur vend ses services à nos membres à un coût moindre. Par conséquent, au sein de notre organisation, il y a une préférence pour Chase Paymentech.

La diapositive suivante traite d'une question que nous jugeons importante, à savoir dans quelle mesure il est difficile de comprendre les frais de carte de crédit qui sont imputés aux entreprises. Deux tiers de nos entreprises ont répondu que c'est très difficile ou assez difficile. Nous qui tentons de comprendre cette industrie, nous avons souvent du mal à comprendre comment ces frais sont calculés. Notre enquête a donc notamment pour objectif d'établir une certaine transparence à cet égard. Nous voulons comprendre exactement le fonctionnement de cette industrie et son incidence sur l'économie.

Vous vous souvenez sans doute que dans son dernier budget, le gouvernement fédéral a proposé des façons d'améliorer la manière dont les banques et les autres institutions financières informent les consommateurs au sujet des cartes de crédit. C'est une proposition que nous avons trouvée intéressante et nous avons demandé à nos membres si le gouvernement fédéral devrait étendre cette approche aux frais imputés aux commerçants pour les transactions par carte de crédit et de débit. Comme l'indique ce diagramme, plus de 90 p. 100 des répondants ont répondu oui.

La question suivante provient d'un sondage d'opinion publique. Nous avons rendu publics certains des résultats la semaine dernière et d'autres seront rendus publics dans les semaines à venir, à mesure que nous colligerons les données. Nous avons décidé de dévoiler ces résultats dès maintenant parce qu'ils témoignent de l'importance de votre étude aux yeux du grand public.

Nous avons demandé aux répondants s'ils seraient pour ou contre des règles plus strictes pour cette industrie. Nous avons libellé notre question soigneusement. Nous avons évité d'employer le mot « règlements », qui n'est pas la même chose que des règles ou une surveillance plus stricte. Comme vous pouvez le voir, encore une fois, une très grande majorité des répondants, plus de 80 p. 100, sont pour. Nous avons ventilé les résultats par région mais, à l'échelle du pays, 82 p. 100 du public est pour le resserrement des règles. C'est un résultat intéressant qui prouve que, aux yeux des gens, il y a des problèmes.

Passons maintenant à nos recommandations. Comme je l'ai dit plus tôt, il serait tout à fait indiqué de mieux surveiller l'industrie. Nous souhaitons qu'il y ait des études de répercussions sur l'économie afin qu'on comprenne mieux les effets de ces frais sur l'économie. D'autres pays se sont penchés sur cette question dans le passé. Nous avons examiné le fruit de ces recherches pour mieux comprendre ce qui a été fait ailleurs. Nous savons qu'une partie de ces frais sont refilés aux consommateurs et ont donc une

consumer prices, and so on. We need to conduct the same type of research here. We can draw from a lot of good international experience. Again, we feel conducting research in a form like this one is appropriate.

We would like to see an agency be made responsible. In some countries, as you may be aware, that agency is the central bank. The agency responsible does not necessarily have to be the central bank, but it would be a sensible choice. As an example, we have suggested the Bank of Canada.

I think regular monitoring is also helpful. We monitor so many areas of the financial sector but not this important and growing sector. An ongoing look at what is happening and tracking it is important. In a number of other areas of our financial universe, we have regular hearings by parliamentary committees and others to look at the impact as these markets change, and they will change significantly over the next little while. I am sure you have heard some of that testimony from other witnesses you have had before you.

We dug up a study that was conducted in the U.S. by the Federal Reserve Bank of Kansas City, it just so happened, and Canada was one of two countries out of the 20 that were studied that had absolutely no scrutiny whatsoever. The other one was Norway, for your information.

The notion put forward by some of the credit card companies is that no oversight is needed and the market will prevail. The vast majority of countries in this U.S. study obviously felt otherwise, and the credit card industry still seems to be doing okay there, so we think Canada needs to move on this issue.

The Chair: I apologize for interrupting. Is that study available to us?

Ms. Swift: Yes, we found it in our ongoing research. We would be happy to leave you a copy, and you can disseminate it.

The study is interesting. It is in English as well, so that is an issue, obviously.

On the whole transparency issue, these are only some examples, because we do not know what we do not know right now. We need to go into this issue to understand where we want to go in the future, but these are some examples.

Merchants should be able to understand easily a fee on a credit card before accepting it for payment. Right now, a lot of confusion exists in the marketplace as different kinds of cards proliferate, with different fees attached to them. We need full transparency on interchange fees and what they should cover. Again, we have looked at other markets. In the U.S., for example, a significant amount of these fees goes to some of the cardholder

incidence sur les prix à la consommation. Il nous faudrait maintenant mener les mêmes études ici. Nous pouvons retirer beaucoup de l'expérience des autres pays mais nous sommes d'avis qu'il serait bon que nous menions nos propres recherches à ce sujet.

Nous recommandons aussi qu'un organisme s'en charge. Comme vous le savez, dans certains pays, cet organisme est la banque centrale. Il n'est pas nécessaire que ce soit la banque centrale, mais ce serait un choix logique. Ainsi, nous avons suggéré que la Banque du Canada soit responsable de contrôler les activités relatives aux cartes de crédit et de débit.

Je crois qu'un contrôle soutenu serait aussi utile. Nous contrôlons de nombreux domaines du secteur financier, mais pas ce secteur si important et en pleine croissance. Il est très important de suivre l'évolution de la situation dans ce secteur. Des comités parlementaires et d'autres tiennent régulièrement des audiences sur bien d'autres domaines de notre univers financier pour déterminer l'incidence des changements qui se produisent sur ces marchés; or, ce secteur évoluera considérablement dans un avenir rapproché. Je suis certain que d'autres témoins vous en ont dit autant.

Nous avons trouvé une étude qui avait été menée par la Banque fédérale de Kansas City où il était indiqué que le Canada était l'un des deux pays, avec la Norvège, sur 20 où il n'y avait aucun contrôle, aucune surveillance.

Certaines sociétés de cartes de crédit font valoir qu'aucune surveillance n'est nécessaire et que le marché saura s'autoréglementer. Pourtant, la majorité des pays ayant fait l'objet de cette étude américaine étaient d'avis contraire, ce qui ne les empêche pas d'avoir un secteur de la carte de crédit qui soit florissant. Nous estimons donc que le Canada devrait exercer une meilleure surveillance.

Le président : Je suis désolé de vous interrompre, mais pourrions-nous avoir un exemplaire de ce rapport?

Mme Swift : Oui, nous l'avons trouvé pendant nos recherches. Nous pourrions certainement vous en remettre un exemplaire que vous pourrez ensuite distribuer.

C'est une étude intéressante, mais, malheureusement, le rapport n'est qu'en anglais.

En ce qui concerne la transparence, ce ne sont là que quelques exemples, parce que nous ignorons ce que nous ignorons. Nous devons creuser davantage cette question pour établir les orientations futures, mais voici quelques exemples.

Les commerçants devraient pouvoir comprendre facilement quels frais ils encourrent avant d'accepter un paiement par carte de crédit. À l'heure actuelle, la confusion règne sur le marché; les cartes de crédit se multiplient et chacune s'accompagne de frais différents. Il faudrait aussi une transparence totale au niveau des frais d'interchange et de ce qu'ils devraient couvrir. Là aussi, nous avons regardé à l'étranger. Aux États-Unis, par exemple, une part

benefits, marketing and so on. Should the merchants who process the cards pay for those benefits? These questions need to be asked.

Fees should not be subject to change within a contract period, which they are now. Usually, when someone signs a contract, they know what the rules are. Right now, credit card companies have the right to change the fees, and usually these contracts are for three years. If the merchant says they signed on for 1.7 per cent, or whatever, and they do not want to pay the increased rate, then often the merchant must pay an expensive exit fee, so there is a punitive element.

We believe a code of conduct would be appropriate as well for this industry. For example, the banking industry has one. A code of conduct does not have to be onerous, but it can lay out the types of things they should be doing, including fair warning of cost increases.

There should be choice. Again, some of these recommendations have come out of our examination of the U.S. We talked to many groups in the U.S. who have already experienced some of these changes, and they have made some of these recommendations. Merchants should be allowed to refuse certain cards. As you know, often merchants must take a whole array of cards and create limits on their use or offer discounts for other payment methods. Merchants are proscribed from doing that now in a number of contracts, such as giving a discount for cash, having a sign on their point of sale equipment or whatever.

Banks should not be permitted to send out cards with new fees and features that have not been requested by the consumer. We found a lot of consumer backlash when we looked into that area. The consumer does not even know what this new card is. They do not realize it has a higher fee for the merchant and they do not necessarily want the benefits. Some may want them, but others say, I did not ask for this kind of stuff. It is like the negative option billing approach, I guess.

Setting up a cost of acceptance calculator would be great. Industry Canada set this up for bank service charges some years ago, and it was a useful tool. Can a similar thing be applied here?

Finally, I have not really addressed the debit card area yet. We are still in the throes of understanding the changes that are likely to happen in the next little while. Right now, we have the one clearing system, Interac, that charges on a certain basis.

I think it is worth saying that, on the credit card side, we can understand why they charge a percentage of the transaction amount. It is a loan, and so the higher the amount, the more risk that is being taken. That charge makes sense. Debit fees, as you know, are charged currently on a flat-rate basis; so many cents no matter what the size of the transaction. A debit transaction is not a loan. As a merchant, you know right away whether the money is

considérable de ces frais sert aux avantages accordés aux titulaires de carte, à la mise en marché, entre autres. Les commerçants qui acceptent les paiements par carte de crédit devraient-ils payer pour ces avantages? Toutes ces questions doivent être soulevées.

Les frais ne devraient pas changer pendant la durée d'un contrat, ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle. Habituellement, quand on signe un contrat, on connaît les règles. Actuellement, les sociétés de cartes de crédit ont le droit de modifier les frais; il s'agit généralement de contrats de trois ans. Ainsi, le marchand qui a signé un contrat à 1,7 p. 100 et qui refuse de payer un taux plus élevé devra payer des frais exorbitants pour résilier son contrat, ce qui est punitif.

Nous recommandons à cette industrie l'adoption d'un code de déontologie, comme l'a fait le secteur des banques. Sans être coûteux, le code de déontologie peut définir les règles régissant certaines activités et prévoir, par exemple, un préavis raisonnable lorsqu'il y a une augmentation des coûts.

Il faudrait qu'il y ait des choix. Encore une fois, certaines de ces recommandations découlent de notre examen de la situation aux États-Unis. Nous nous sommes entretenus avec bien des groupes aux États-Unis qui ont connu ces changements et qui ont fait certaines de ces recommandations. Les commerçants devraient pouvoir refuser certaines cartes. Comme vous le savez, les marchands doivent accepter toute une gamme de cartes et limiter leur usage ou offrir un rabais pour les autres méthodes de paiement. Bon nombre de contrats interdisent ces pratiques, comme celle d'accorder un rabais pour le paiement comptant ou d'apposer une affiche sur l'équipement de la société de cartes de crédit se trouvant au point de vente.

Les banques ne devraient pas avoir le droit d'envoyer des cartes assujetties à de nouveaux frais et présentant des caractéristiques différentes aux consommateurs qui n'en ont pas fait la demande. Nous avons constaté une forte opposition de la part des consommateurs. Certains ne savent même pas ce qu'est cette nouvelle carte. Ils ne comprennent pas que les frais soient plus élevés pour le commerçant et ne veulent pas nécessairement tous ces avantages. Certains les souhaitent peut-être, mais nombreux sont ceux qui n'en veulent pas et ne les ont pas demandés. Ce genre de pratique s'apparente à l'abonnement par défaut.

Il faudrait aussi mettre au point un calculateur de coût total par acceptation. Industrie Canada a créé un tel outil il y a quelques années pour les frais bancaires, et c'est un outil très utile. Ne pourrait-on pas en faire autant pour les cartes de crédit?

Enfin, je vous ai très peu parlé de la carte de débit. Nous tentons encore de comprendre les changements qui sont susceptibles de se produire sous peu. Pour l'instant il n'y a qu'un système de compensation, Interac, qui établit les frais selon une formule donnée.

Quand il s'agit d'une carte de crédit, nous pouvons comprendre pourquoi les frais sont déterminés par le pourcentage de la valeur de la transaction. Il s'agit d'un prêt; par conséquent, plus le montant est élevé, plus le risque est élevé. C'est logique. Les frais de débit, comme vous le savez, sont actuellement une somme donnée par transaction, peu importe la valeur de la transaction. Or, une transaction par débit n'est pas un prêt. Le commerçant

there or not. It is absolutely not the same kind of transaction. In other countries, they charge a percentage fee, depending on the size of the transaction, and I think that approach is planned for Canada, or at least, people are thinking about having it in Canada. It would be a massive money-maker. Half the plastic transactions in Canada are debit, and so we feel the potential is huge for a big cash grab on the debit side.

We have not gone there yet but Visa had a news release within the last day or so saying that they wanted to go into debit, and they were targeting the fall, I believe the release said. We think we should get a handle on this area as a country. Let us figure out the impacts of these various things before they happen so we are not trying to unscramble the omelette sometime down the road.

It was interesting to talk to business groups in the U.S. Their advice was, and I am surprised at how stark it was, do not let the credit card companies into the debit market. I did not anticipate they would be that stark: If you know what is good for you, do not go there.

I thought that advice was interesting and worth sharing with you. Another thing they said was, do not allow debit and credit features on the same card because it limits the extent of choice and competition.

I will close there, because I probably already blabbed longer than I should have. We would welcome any questions that you have for us today.

The Chair: Thank you, Ms. Swift. You blabbed succinctly and clearly, and we appreciate it very much. Will you make a statement, Ms. Pohlmann, or are you are there as a cleanup hitter?

Ms. Swift: She is here for the tough questions.

The Chair: I am sure they will all be tough. I will introduce two senators who have joined us since the initial presentation, Senator Nancy Greene Raine from British Columbia, and her namesake, Senator Stephen Greene from Nova Scotia. Let us move now to the questions.

Senator Harb: Thank you very much for your presentation. It was interesting to see that 40 per cent of the businesses accept Amex. Has your organization had a chance to meet with Visa and MasterCard; to sit with them and act as a facilitator? For example, have you met to say, what can we do, so the industry itself can figure out this issue rather than involving politicians in what, in essence, should be a business matter resolved within the business sector? If so, maybe you can tell us about that.

In the same light, maybe you can note whether your position is that the government, in fact, should introduce regulation. It does not matter how we slice it. When the government sees what you are promoting, they will understand that position to mean regulation. Is that your position?

sait tout de suite si l'argent est là ou non. Ce n'est pas du tout le même genre d'opération. Dans certains pays, les frais sont calculés en fonction de la valeur de la transaction, et je crois qu'on envisage une approche semblable au Canada. Cela générerait d'immenses profits. La moitié des transactions faites par carte au Canada sont des transactions de débit, et un tel changement pourrait rapporter gros.

Nous n'y sommes pas encore, mais Visa a déclaré il y a un jour ou deux, dans un communiqué, qu'elle compte se lancer dans les transactions de débit et qu'elle visait l'automne, si je ne m'abuse. Nous croyons important pour le pays de bien comprendre ce secteur d'abord. Il nous faut connaître les effets que pourraient avoir toutes ces décisions avant qu'elles ne soient mises en œuvre, car il pourrait être très difficile de revenir en arrière plus tard.

Nous en avons parlé à des gens d'affaires américains, qui nous ont conseillé de façon on ne peut plus catégorique d'exclure les sociétés de cartes de crédit du marché de débit. Ils nous ont dit que ce serait catastrophique, et je ne m'attendais pas à une telle réaction.

J'ai trouvé ce conseil intéressant et je me suis dit qu'il vous intéresserait aussi. Ils nous ont aussi déconseillé de permettre à des caractéristiques relatives au débit et au crédit de figurer sur une même carte car cela limiterait le choix et la concurrence.

Je m'arrête ici. J'ai probablement déjà pris trop de votre temps. Je serai heureuse de répondre à vos questions.

Le président : Merci, madame Swift. Vous avez été brève et très claire, et nous vous en savons gré. Avez-vous des remarques à faire, madame Pohlmann, ou préférez-vous répondre aux questions?

Mme Swift : Elle m'accompagne pour répondre aux questions les plus difficiles.

Le président : Je suis certain qu'elles seront toutes difficiles. Je vous présente deux sénateurs qui se sont joints à nous, le sénateur Nancy Greene Raine, de la Colombie-Britannique, et le sénateur Stephen Greene, de la Nouvelle-Écosse. Nous passons maintenant aux questions.

Le sénateur Harb : Merci beaucoup de votre exposé. C'est intéressant de constater que 40 p. 100 des entreprises acceptent la carte American Express. Avez-vous eu des rencontres avec les représentants de Visa et de MasterCard au cours desquelles vous avez agi à titre de médiateur? Avez-vous rencontré les représentants du secteur pour voir s'ils ne pourraient pas régler cette question eux-mêmes plutôt que d'y mêler les politiciens? Il s'agit essentiellement d'un problème commercial que les commerçants devraient régler entre eux. Si oui, pouvez-vous nous en dire plus long.

Dans le même ordre d'idée, pourriez-vous nous dire si vous réclamez en fait une réglementation du gouvernement? Peu importe le terme que vous employez, en voyant vos recommandations, le gouvernement conclura que vous réclamez une réglementation. Est-ce bien votre position?

On the Interac matter, we take the position normally that the more competition there is, the better it is for the consumers. In this particular case, it seems that we are getting wind of the fact that, no, maybe a monopoly is the answer. Perhaps you can tell us a little bit about that element.

Ms. Swift: On the question of MasterCard and Visa being able to take care of the issues themselves, I think they have already demonstrated that they cannot. They resisted this scrutiny that you and others will subject them to. Consider our meetings with them, as I mentioned, and this study that we will leave for you. It is interesting to look at the columns of credit cards, and they list all these regulations and so on that different countries have. Then the other side is debit.

On the credit card side, Canada is blank. We have zero regulation. If I were in the shoes of credit card companies, I would want zero regulation too. Even oversight — I do not want to use the “R” word, as we do not necessarily think we are going there, but that might be where we are going. If they were going to take care of the issue, they would have done it already.

Our comments have not been welcomed by them, to put it mildly in one instance. We needed this kind of scrutiny to bring them to the table, and that is one reason we are delighted you are conducting this study. It sure was not happening without a process going on. No, I do not believe they can solve the problems themselves with the business community.

As I say, with 25-per-cent to 30-per-cent increases in fees, for a small business, often thousands of dollars more coming out of their pocket can tip the scales. Much of this problem existed even before the economy went south. Those increases can tip the balance between being in business and not being in business. That is the kind of issue we are concerned about. No, we were not getting that reaction; the attitude was, this is the way it is and so be it.

I alluded a little to your second question on regulation. We believe that once we understand exactly how this industry works, the impact on not simply the small business or large business side but the impact on the economy overall, then we will be able to see what the most sensible outcomes will be in terms of prescriptive actions. We do not have that information yet. We do not necessarily think the best action is regulation. In the early 1990s during the last recession, our organization recommended that the banks be called before the House of Commons Industry Committee on a regular basis to discuss what they were doing for small business. That scrutiny, alone, had major beneficial impacts. In an ideal world, we would not have to go to regulation. However, if we cannot resolve things in other ways, we certainly would not say “never.”

Regarding Interac, you are right. We prefer competition too. We would rather avoid regulation, not have regulation. We believe that markets take care of themselves well. However, you

En ce qui concerne Interac, on croit habituellement que plus il y a de concurrence, mieux c'est pour le consommateur. En l'occurrence, il semble que le monopole soit peut-être préférable. J'aimerais que vous nous donniez plus de détails à ce sujet.

Mme Swift : Pour ce qui est de savoir si MasterCard et Visa pourraient régler les problèmes elles-mêmes, je crois qu'elles ont prouvé qu'elles n'avaient pas pu le faire. Elles résistent à tout contrôle que vous ou d'autres veulent exercer. Vous n'avez qu'à penser aux rencontres que nous avons eues avec les représentants, que j'ai mentionnées, et à notre étude. On peut y voir toutes les cartes de crédit et les règlements qu'imposent les différents pays, et ceux qui régissent les cartes de débit.

La colonne du Canada pour les cartes de crédit est vide. Nous n'avons aucun règlement. À la place des sociétés de cartes de crédit, nous nous opposerions aussi à toute réglementation. Même une certaine surveillance — je préfère éviter le terme « réglementation », car ce n'est pas nécessairement ce que nous cherchons, mais la possibilité demeure. Si Visa et MasterCard avaient voulu régler le problème elles-mêmes, elles l'auraient déjà fait.

Nos observations ont été mal reçues par ces entreprises, et c'est le moins qu'on puisse dire pour l'une d'entre elles. Il fallait une étude du genre pour les amener à participer, et c'est pour cette raison que nous sommes ravis que vous ayez entrepris votre examen. Elles n'auraient pas été mises à contribution autrement. Donc non, je ne crois pas qu'elles puissent régler elles-mêmes le problème en en discutant avec les gens d'affaires.

Je le répète, des augmentations des frais de 25 à 30 p. 100 représentent des milliers de dollars pour les petites entreprises, ce qui peut faire une grande différence. Ce problème existait déjà avant le déclin de l'économie. Ces augmentations de frais peuvent faire toute la différence entre la survie et la faillite. Voilà ce qui nous préoccupe. Les sociétés de cartes de crédit, elles, n'ont pas ces préoccupations. Elles veulent tout simplement imposer leur façon de faire.

J'ai déjà partiellement répondu à votre deuxième question sur la réglementation. Nous croyons que, quand nous aurons vraiment compris comment fonctionne cette industrie, quand nous en connaissons tous les effets non seulement sur les petites et les grandes entreprises mais sur l'économie dans son ensemble, alors nous pourrions choisir les meilleures mesures à prendre. Nous n'avons pas encore toutes les informations dont nous avons besoin. Nous ne croyons pas nécessairement que la réglementation soit la meilleure solution. Au début des années 1990, pendant la dernière récession, notre organisation a recommandé au Comité de l'industrie de la Chambre des communes de faire comparaître régulièrement les banques pour qu'elles décrivent ce qu'elles faisaient pour les petites entreprises. Ce genre d'examen a eu des effets bénéfiques considérables. Idéalement, la réglementation ne serait pas nécessaire, mais si aucune autre mesure ne marche, nous ne pouvons pas l'exclure.

Au sujet d'Interac, vous avez raison. Nous préférons aussi la concurrence. Nous préférons éviter la réglementation. Nous croyons que les marchés peuvent se réglementer eux-mêmes.

saw on the slide the dominance of Visa and MasterCard. That is not my definition of competition. That is a duopoly. Even permitting these large multinational players to come into the mix will be different.

I do not know that for-profit status is necessarily the way to go with Interac. The Competition Bureau is examining that issue right now. We need to know what is happening before making decisions such as whether they should be a for-profit entity. We might end up deciding to have competition, but it must be on a flat-fee basis or something like that. We can say, we believe competition is a better outcome, therefore let these players into the market, but there will be no charging a percentage of the transaction fee. There may be different ways to skin that cat.

I do not underestimate the advice we received from the U.S. who has experienced this situation already. They have lived it, and their advice was not to let Visa and MasterCard into our debit market. I thought that advice was quite stark.

Senator Massicotte: Thank you for meeting with us today. We need your enlightenment and experience.

Most of your recommendations suggest conducting further studies and establishing bodies. One specific recommendation is allowing merchant choice for credit cards. In your verbal presentation, you said merchants should be allowed to refuse certain cards, create limits on their users and offer discounts.

I was told that while contracts may be limiting in this respect, merchants have the choice to offer cash discounts. Are you saying that is definitely not the case?

Ms. Swift: They cannot advertise cash discounts. They cannot put up a sign saying, 5 per cent off for cash. In small establishments, you will see signs for no debit use or something like that for purchases less than five dollars, et cetera.

However, there are limitations. It is not allowed in all the contracts. There is no uniformity. We do not have sufficient information in this area. Someone has to do the leg work to look through the different contracts. We have seen some of the contracts because our members have shared them with us to permit us to understand them, but we need further information.

Senator Massicotte: We all are big believers in the value of competition when it is real competition. With credit card choice, there are many issuers of credit cards. Hundreds of institutions issue them, including all the credit unions. That information is publicly available and some websites provide comparative shopping for cards.

However, the user does not seem to be sensitive to that detail. We can argue that they do not know about that information or the interest rate level. The information is there, but the consumer seems to choose predominantly the card that gives them credit, irrespective of the conditions or terms of the credit. Have you any explanation for that choice?

Toutefois, vous avez vu le tableau qui montrait la domination de Visa et de MasterCard. À mes yeux, ce n'est pas de la concurrence, mais bien un duopole. Même avec l'arrivée de ces grandes multinationales, ce sera différent.

Je ne suis pas certaine qu'Interac doive obligatoirement être une société à but non lucratif. Le Bureau de la concurrence étudie actuellement la question. Il faut bien comprendre le secteur avant de se prononcer sur le statut d'Interac. On pourrait préférer une certaine concurrence avec des frais fixes, par exemple. On pourrait encourager la concurrence, ouvrir le marché aux autres, mais interdire l'imposition de frais en fonction de la valeur de la transaction. Il y a toutes sortes de possibilités.

Les Américains, qui ont vécu cette situation, nous ont donné des conseils très précieux. Ils parlent d'expérience quand ils nous déconseillent de permettre à Visa et à MasterCard d'entrer sur le marché du débit. Ils nous l'ont catégoriquement déconseillé.

Le sénateur Massicotte : Merci d'être venues aujourd'hui. Vos connaissances et votre expérience nous sont très utiles.

Vous recommandez des recherches plus approfondies et la création de différents organismes. Vous recommandez plus particulièrement de laisser le choix des cartes de crédit aux commerçants. Dans votre exposé, vous avez aussi dit que les commerçants devraient pouvoir refuser certaines cartes, limiter leurs utilisateurs et offrir des rabais.

On m'a dit que les contrats imposent certaines restrictions à cet égard, mais que les commerçants peuvent offrir des rabais pour les paiements comptants. N'est-ce pas le cas?

Mme Swift : Les commerçants ne peuvent pas annoncer qu'ils accordent un rabais pour paiements comptants. Ils ne peuvent pas poser une affiche indiquant qu'ils accorderont un rabais de 5 p. 100 à ceux qui paieront comptant. Dans les petits établissements, on voit parfois une affiche disant que la carte de débit n'est pas acceptée pour les achats de moins de 5 \$, par exemple.

Mais il y a des restrictions. Les contrats ne le permettent pas tous. Il n'y a pas d'uniformité. Nous n'avons pas suffisamment d'information à ce sujet. Il faudrait que quelqu'un prenne le temps de passer en revue les différents contrats. Nous en avons vu quelques-uns que nos membres nous ont remis pour que nous comprenions mieux leur situation, mais il nous faut plus d'information.

Le sénateur Massicotte : Nous croyons aux vertus de la concurrence quand c'est une vraie concurrence. En matière de cartes de crédit, il y a beaucoup de fournisseurs. Des centaines d'institutions émettent des cartes de crédit, y compris toutes les coopératives de crédit. Toutes les informations sont publiques et il y a même des sites web où on compare les différentes cartes.

Les utilisateurs ne semblent toutefois pas vouloir se pencher sur ces détails. Ils ne sont pas au courant, ils ignorent les taux d'intérêt. Ces informations sont à leur disposition, mais ils semblent en majorité choisir la carte qui leur accorde du crédit, quelles que soient les conditions. Comment expliquez-vous cela?

Ms. Swift: I think it is simply because of the fine print. Who reads fine print? My son recently had a card. He hates it when I look into anything because it drives him mad, but I found out that he was paying 25-per-cent interest. I told him to cut the card up immediately. That is an example of what you are talking about.

That is one reason why we saw recommendations in the federal budget for consumers to be better educated on financial matters, and for more proactive dissemination of this kind of information. When consumers receive a long document with small print accompanying their credit card, I would argue not many people are looking out for their own interests. They end up paying a lot more money than they need to.

Senator Massicotte: We all agree with transparency. Do you think they do not understand? Is it because they do not care or that it is not sufficiently relevant to them?

Ms. Swift: You are probably right. It is not sufficiently relevant to them or it has not been made clear. However, if they know they are paying an extra \$10,000 per year to carry this particular card, they can probably avoid those costs somewhere else. Maybe we are not sufficiently poor yet.

Senator Massicotte: There is always the issue of interest rates, transparency and full information. I think we all agree on that issue.

Let me jump to the more problematic issue of merchants. You represent a lot of merchants because many of your clients are in the retail business. While there are comments about free choice, a significant issue is one whereby merchants are not sufficiently powerful to negotiate what the commission rate will be on a purchase, which may be 1.5 per cent or 2 per cent. Merchants are not at the table.

The consumer is not aware of that cost. It is not reflected in the purchase price. Therefore, consumers do not care what card they use. They may choose a card that give them gifts but that card usually has higher commission or interchange fees.

There are many parties in that transaction, but two of them are not at the table. The merchant is not the one negotiating. I am surprised that recommendation is not one of your specific recommendations on the interchange rates. It looks like the merchants are not complaining about the high interchange or commission rates. How do you deal with that issue?

Ms. Swift: They are complaining. That is why we are here.

Senator Massicotte: I do not see it there. The commission rates —

Ms. Swift: The interchange is what the merchant pays.

Senator Massicotte: The 2 per cent or whatever merchant pay; are they aware that it is 2 per cent?

Mme Swift : Je crois que c'est à cause des clauses en petits caractères. Qui les lit? Mon fils a récemment obtenu une carte de crédit. Il déteste que je mette mon nez dans ses affaires, mais j'ai appris qu'il payait 25 p. 100 d'intérêt. Je lui ai tout de suite dit de se débarrasser de cette carte. C'est un bon exemple de ce que vous décrivez.

C'est aussi une des raisons pour lesquelles, dans le dernier budget fédéral, on recommande de mieux informer les consommateurs sur les questions financières et de diffuser ce genre de renseignements de façon proactive. Les consommateurs qui reçoivent un long document en petits caractères avec leur carte de crédit et qui ne le lisent pas ne défendent pas leurs propres intérêts. Ils finissent par payer bien plus qu'ils ne le devraient.

Le sénateur Massicotte : Nous sommes tous en faveur de la transparence. Pensez-vous qu'ils ne comprennent pas? Est-ce parce qu'ils s'en moquent ou que ça ne s'applique pas suffisamment à eux?

Mme Swift : Vous avez sans doute raison. Ça ne s'applique pas suffisamment à eux ou ça ne leur a pas été expliqué. Par contre, s'ils sont conscients qu'ils versent 10 000 \$ de plus par année pour posséder cette carte, ils peuvent sans doute éviter ces coûts ailleurs. Peut-être ne sommes-nous pas encore suffisamment pour.

Le sénateur Massicotte : Il se pose toujours la question des taux d'intérêt, de la transparence et de la communication intégrale de l'information. Je pense que nous nous entendons tous sur ce point.

Passons à la question plus épineuse des commerçants. Vous représentez beaucoup de commerçants parce que beaucoup de vos clients sont dans le secteur du détail. Même s'il y a des observations au sujet de la liberté de choix, une question importante est que les commerçants n'ont pas suffisamment de pouvoir pour négocier le taux de la commission sur un achat, qui peut être de 1,5 p. 100 ou de 2 p. 100. Les commerçants ne sont pas à la table de négociation.

Le consommateur n'est pas au courant de ce coût. Il ne figure pas dans le prix d'achat. Peu importe donc au consommateur quelle carte il utilise. Il peut sélectionner une carte qui lui offre des primes mais qui en revanche impose une commission d'interchange plus élevée.

Il y a beaucoup de parties à cette opération mais deux d'entre elles ne sont pas à la table de négociation. Le commerçant n'y est pas. Je m'étonne que cela ne fasse pas partie de vos recommandations au sujet des taux d'interchange. On dirait que les commerçants ne se plaignent pas des taux élevés de la commission. Que faites-vous face à ce problème?

Mme Swift : Ils se plaignent; c'est pourquoi nous sommes ici.

Le sénateur Massicotte : Je ne vois pas cela ici. Les taux de commission...

Mme Swift : Les frais d'interchange, c'est ce que paie le commerçant.

Le sénateur Massicotte : Les 2 p. 100 ou quel que soit le pourcentage que paie le commerçant; sait-il que c'est 2 p. 100?

Ms. Swift: Yes, they used to be. We received input from the survey because we ask open-ended questions and sought comments. We would be happy to share that data with you. We wanted to give you preliminary data today.

We have heard many times from merchants that when it was the plain old Visa or MasterCard, they knew the rate was 1.7 per cent, as an example. Now, with all the premium and infinity cards, I do not even know what I am paying. It is a surprise at the end of the month. No one can run a business effectively like that.

They knew they were paying 1.7 per cent previously. One of our complaints is the proliferation of all the new-fangled cards with the bells and whistles, which consumers may or may not want. The cards have higher fees because that is how the credit card companies can offer all the benefits. It is a transfer of money from the merchant to the consumer, but the consumer is not aware of it, or may not even want it.

However, the problem is not simply the higher rates of fees. I mentioned earlier that there were 25-per-cent to 30-per-cent increases in fees. That issue does not even address the different types of cards. It came up when we became inundated with phone calls from our members saying, what gives. We did not have the complaints prior to those increases.

Senator Massicotte: How do we make it fair? Should we give more flexibility to the merchants to accept cash discounts and publicize it?

Ms. Swift: There is not much of a choice except to bias purchases towards cash. I am not saying there is no value to the merchant to have these cards. They accept cash, but if you lose cash, it is gone forever, and you are at a greater risk of theft. Obviously, there are advantages with cash.

However, given the wide acceptance of credit cards and debit cards, I do not think merchants can say that they will not accept them any more. In the U.S., Wal-Mart became annoyed at MasterCard when they started increasing their rates and stopped accepting MasterCard for a while. Even Wal-Mart had to return to accepting MasterCard because it was damaging their business.

The reason the Canadian Foundation of Independent Business negotiates is to offer a better rate to our members than they can achieve on their own. One of our intermediaries is Chase Paymentech. Negotiation happens, but, realistically, the notion that a small business can negotiate with Visa; that is not a negotiation. A small merchant accepting a large number of different cards with different fees attached to them, realistically, is a real difficulty requiring the merchants to plan their cash flow carefully.

Corinne Pohlmann, Vice-President of National Affairs, Canadian Federation of Independent Business: I think the issue is not the rate; it is the growing sense of hidden fees being added

Mme Swift : Oui, avant il le savait. Le sondage a été instructif parce que les questions étaient à réponse libre et que nous avons demandé des observations. Nous serons heureux de vous communiquer les données. Aujourd'hui, nous voulions vous en donner un aperçu préliminaire.

Souvent les commerçants nous ont dit que lorsque c'était la bonne vieille Visa ou MasterCard, ils savaient que le taux était de 1,7 p. 100, par exemple. Aujourd'hui, avec toutes les cartes à prime ou de type infinity, je ne sais même pas ce que je paie. C'est une surprise à la fin du mois. Personne ne peut faire fonctionner correctement une entreprise de cette façon.

Avant, ils savaient qu'ils payaient 1,7 p. 100. Une de nos plaintes, c'est la prolifération de ces cartes bourrées d'options que le consommateur ne veut pas forcément. Les frais de ces cartes sont plus élevés parce que c'est la façon dont les émetteurs peuvent financer tous ces suppléments. L'argent passe du commerçant au consommateur mais le consommateur l'ignore ou n'en veut peut-être pas.

Mais le problème ne se résume pas à des frais plus élevés. J'ai dit tout à l'heure que les frais avaient augmenté de 25 à 30 p. 100. Cela est tout à fait distinct de la multitude de genres de cartes. La question est apparue quand nous avons reçu une avalanche de coups de téléphone de nos membres qui nous demandaient ce qui se passait. Nous n'avions pas eu de plaintes avant ces augmentations.

Le sénateur Massicotte : Comment peut-on faire en sorte que ce soit juste? Faudrait-il donner plus de latitude aux commerçants pour qu'ils fassent savoir qu'ils accordent une remise sur les paiements en espèces?

Mme Swift : Il n'a guère d'autre choix que de privilégier les achats payés en espèces. Je ne dis pas qu'il n'est pas avantageux pour le commerçant d'avoir ces cartes. Ils acceptent les espèces, mais si vous perdez les espèces, elles ne sont pas récupérables et vous risquez plus d'être volé. Il est certain que les espèces présentent des avantages.

Mais vu l'acceptation généralisée des cartes de crédit et de débit, je ne pense pas que les commerçants pourront cesser de les accepter. Aux États-Unis, Wal-Mart a été contrarié par MasterCard quand la compagnie a commencé à augmenter ses tarifs. Pendant une période, Wal-Mart a refusé la carte MasterCard. Eh bien, même Wal-Mart a dû se raviser parce que cela nuisait à son chiffre d'affaires.

La raison pour laquelle la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante négocie, c'est pour offrir un meilleur taux à ses adhérents que ce qu'ils peuvent obtenir indépendamment. Un de nos intermédiaires est Chase Paymentech. Il y a bien des négociations mais honnêtement, l'idée qu'une petite entreprise puisse négocier avec Visa... ce n'est pas une négociation. Un petit commerce qui accepte une foule de cartes différentes avec chacune ses frais, c'est très compliqué et cela oblige le commerçant à suivre de très près sa trésorerie.

Corinne Pohlmann, vice-présidente des affaires nationales, Fédération canadienne de l'entreprise indépendante : Le problème, ce n'est pas le taux; c'est la réalisation que des frais

incrementally all the time. It is about this incremental growth that I keep hearing about from small businesses over the last several months. Every month it feels like another incremental fee is being added. The issue for many people is understanding all the fees and charges. While people receive the letters two to four months ahead of the changes, they find it a shock when they see the total amount. Businesses can negotiate a standard fee but the extra fees become the troublesome factor.

Ms. Swift: As well, the merchant has no control over the fees. It is a fait accompli when there is nowhere else to go for the service. The difficulty is in planning a business when they do not know whether they will be whacked with a bill for an extra few thousand dollars at the end of the month.

Something we have not touched on yet are different kinds of transactions called qualified, non-qualified or partially qualified transactions. A qualified transaction occurs when the person swipes the card in front of you. There is a physical presence of the person and the card. Non-qualified transactions occur over the phone or on the Internet. There is no physical presence of the person or the card. Much more business is done with this method of payment. We heard recently about partially qualified transactions. Of course, different fees are attached. This is another area of massive confusion. We receive statements from our members that say, this is a semi-qualified transaction. What does that mean? Again, this confusion shows the need for research and data to understand what is happening. What ultimate cost can be expected and how can we better clarify so that businesses and consumers get a grip on what they pay and what will filter into our overall price level and inflation?

The Chair: Do you have any knowledge about whether the plain English requirement, which has filtered through the insurance industry, has been helpful in raising the level of understanding and comprehension?

Ms. Swift: Yes, it is helpful.

The Chair: Is that something you would recommend?

Ms. Swift: Yes, that would be one thing.

The Chair: I should say, plain English or plain French.

Ms. Swift: You can say, plain language.

[Translation]

Senator Fox: I find the situation you are describing to be hellish; it is beyond all understanding, and comes to us as a surprise today. What you are describing is abuse of dominance, single-industry dominance, and decisions being made unilaterally.

Nonetheless, you represent 105,000 members responsible for very significant sales figures. From what I am gathering, it is impossible for you to meet with them and discuss things. You could perhaps clarify who it is you wish to discuss things with. Is

cachés ne cessent de s'ajouter. C'est cette croissance progressive dont me parlent depuis plusieurs mois les petits commerces. On a l'impression que chaque mois des frais viennent s'ajouter. Beaucoup de gens ont du mal à comprendre l'ensemble des droits et frais à payer. Même si les gens reçoivent une lettre entre deux et quatre mois avant le changement, ils éprouvent un choc lorsqu'ils voient le montant total. Les entreprises peuvent négocier des frais standard mais ce sont les frais supplémentaires qui sont source de problème.

Mme Swift : En plus, le commerçant n'a aucun pouvoir sur les frais. C'est un fait accompli quand on ne peut pas obtenir le service ailleurs. Il est difficile pour un commerce de faire des plans pour l'avenir quand on ne sait pas si une facture de plusieurs milliers de dollars va lui tomber dessus à la fin du mois.

Il y a une chose dont on n'a pas encore parlé : Les différents types d'opérations appelés les opérations vérifiées, non vérifiées ou partiellement vérifiées. Une opération vérifiée c'est lorsque la personne glisse la carte devant vous. La personne et la carte sont matériellement devant vous. Une opération non vérifiée se fait au téléphone ou par Internet. Il n'y a pas de présence matérielle de la personne ou de la carte. Il se fait de plus en plus de transactions de cette manière. Récemment, on nous a parlé d'opérations partiellement vérifiées. Évidemment, elles sont assorties de frais différents. C'est un autre domaine où il y a énormément de confusion. Nos membres nous disent qu'il s'agit là d'une opération semi-vérifiée. Qu'est-ce que ça signifie? Encore une fois, cette confusion montre qu'il faut faire des recherches et obtenir des données pour comprendre ce qui se passe. À quel coût final peut-on s'attendre et comment peut-on donner des précisions pour que le commerce et le consommateur saisissent bien ce qu'ils paient et ce qui se retrouvera dans le prix global et l'inflation?

Le président : Savez-vous si les règles sur la clarté et la simplicité du langage appliquées au secteur des assurances ont facilité la compréhension?

Mme Swift : Oui, c'est utile.

Le président : Est-ce que vous recommanderiez cela?

Mme Swift : Oui, ce serait une chose.

Le président : En français et en anglais, évidemment.

Mme Swift : Oui, en langage clair et simple.

[Français]

Le sénateur Fox : Je trouve que la situation que vous décrivez est infernale, elle dépasse l'entendement et nous prend par surprise aujourd'hui. Vous nous décrivez un monde d'abus de position dominante, de domination d'une industrie et de décisions unilatérales.

Vous êtes quand même 105 000 membres avec un chiffre d'affaires important. C'est impossible pour vous, si je comprends bien, de vous asseoir et de discuter. Vous pourriez peut-être préciser avec qui vous voulez discuter. Ce sont les banques qui

if the banks who are acting this way, making changes without any notice? Or are the credit card companies the ones responsible? I would like you to answer those two questions.

[English]

Ms. Swift: The notice must be 30 days, which is not long.

[Translation]

Senator Fox: You have 105,000 members, and represent an intimidating sales figure, I presume. And yet you have no leverage that would allow you to sit at the table with them to talk about these things?

[English]

Ms. Swift: We have discussed it with them. For example, I met with the heads of both MasterCard and Visa, who were annoyed at us for even looking into this issue. They consider us price takers, but that is indicative of how this industry has always operated in Canada. The companies are American-owned, and Canada will never be their priority. That is why we need as much moral suasion as we can bring to bear.

[Translation]

Senator Fox: You have no market power that would allow you to sit down, discuss things, and ask for changes. Your criticism is being leveled at credit card companies like Visa, MasterCard and American Express, rather than Canadian banks. Is that right?

[English]

Ms. Swift: They are directed more toward the credit card companies but we have also met with the banks, who issue the cards. There is no question but that banks are the culprits, if you will, because they encourage this proliferation of different kinds of cards. Absolutely, the banks have role in this situation.

The main targets are Visa and MasterCard. Our data show that 94 per cent to 96 per cent of our members use these cards. That situation is not competition. Businesses are price takers and so these companies are our primary target. We would like to see better understanding and scrutiny. I mentioned the example of the banks in the early 1990s. There was no change in the regulations; it was simply that the scrutiny meant they started to change their behaviour.

[Translation]

Senator Fox: I have two last questions. The witness is answering quickly enough for everyone, so I think I will take my time.

The Chair: You can take all the time you want, but we must adjourn this meeting at 5 p.m.

Senator Fox: I will talk about a very concrete example. In Montreal, there are big-box stores that advertise expensive household appliances that require zero down payment to

agissent de cette façon, avec des changements, sans avis, ou est-ce que ce sont les compagnies de cartes de crédit? J'aimerais que vous répondiez aux deux questions.

[Traduction]

Mme Swift : L'avis doit être de 30 jours, ce qui n'est pas long.

[Français]

Le sénateur Fox : Vous êtes 105 000 membres, avec un chiffre d'affaires imposant, je présume, et vous n'avez aucune position pour vous asseoir à table avec eux ou elles et discuter de ces choses?

[Traduction]

Mme Swift : On en a discuté avec eux. Par exemple, j'ai rencontré les dirigeants de MasterCard et de Visa qui étaient agacés que nous osions examiner la question. Pour eux, nous sommes les preneurs de prix, et cela révèle comment ce secteur a toujours fonctionné au Canada. Les compagnies appartiennent à des Américains et le Canada ne sera jamais une priorité pour eux. C'est pourquoi il faut exercer le plus de pression morale possible.

[Français]

Le sénateur Fox : Vous n'avez pas de pouvoir de marché pour pouvoir vous asseoir, discuter et obtenir des changements. Vos reproches s'adressent aux compagnies de crédit Visa, MasterCard et American Express plutôt qu'aux banques canadiennes. Est-ce vrai?

[Traduction]

Mme Swift : Cela s'adresse davantage aux compagnies de cartes de crédit mais nous avons aussi rencontré les banques, qui émettent des cartes. Il ne fait pas de doute que les banques sont les coupables, en quelque sorte, parce qu'elles encouragent la prolifération de différentes sortes de cartes. Absolument, les banques ont un rôle dans ce dossier.

Les principales cibles sont Visa et MasterCard. Nos chiffres montrent qu'entre 94 et 96 p. 100 de nos membres se servent de ces cartes. Ce n'est pas de la concurrence. Les commerces sont des preneurs de prix et c'est pourquoi ces compagnies sont notre principale cible. Nous aimerions pouvoir mieux comprendre et qu'il y ait un examen plus rigoureux. J'ai donné l'exemple des banques au début des années 1990. Aucun changement n'a été apporté à la réglementation; c'est la rigueur des examens qui a modifié leur comportement.

[Français]

Le sénateur Fox : J'ai deux dernières questions. Le témoin parle suffisamment vite pour tout le monde, je pense que je vais prendre mon temps.

Le président : Vous pouvez prendre le temps que vous voulez, mais il faut arrêter la réunion à 17 heures.

Le sénateur Fox : Je parle d'une expérience bien concrète. Il y a des magasins de grande surface à Montréal qui vont annoncer que vous pouvez acheter des produits ménagers assez dispendieux

purchase, with installments over 36 months, or using a credit card. But if a consumer wants to pay up front, as they say in the business, your members, the merchants, do not take into account the fact that a consumer has paid in advance. Did I understand you properly when you stated that credit card companies build in these types of requirements into the contracts?

[English]

Ms. Swift: We do not have full information but we have seen contracts that include restrictions on the extent to which a business can apply different conditions if someone pays cash. I find some of the restrictions on these contracts surprising.

[Translation]

Senator Fox: Are you surprised that despite drops in interest rates, and reductions in the cost of credit, rates remain at 19 per cent whereas the cost of money has been significantly reduced? Deposits are a major deciding factor. Today, I met with one of my colleagues who showed me that he was getting 0.5 per cent on a rather substantial account in a Canadian bank. How do you explain the fact that most Canadian credit card holders are asking the same question?

[English]

Ms. Swift: The question is a difficult one to answer. I do not understand it. Ultimately, perhaps Canadians are a little complacent. We should be angrier about these issues. I do not understand the motivation. Ultimately, consumers could do something about some of those trends but we choose not to do anything.

In my view, not lowering those rates is unacceptable behaviour.

Senator Goldstein: I am concerned. Some of us around the table or elsewhere might want to say that the marketplace should deal with these issues rather than dealing with them through regulation.

I find it difficult to understand that an organization of your magnitude with your number of members and activities would not be able to sit down with the large issuers and tell them that we need to change the way in which these things are done. I cannot understand why you do not do that. What would it take to help you to do that?

Ms. Swift: We have a large membership but we have a relatively small number of players, not simply in the credit card industry but also in the banking industry in general in Canada. Those industries are powerful players.

I do say nice things about banks occasionally — at least they are Canadian, and I view that as positive. There is a bottom line: They should realize that the best interests of Canada will also benefit them. I cannot take that same view with respect to the credit card companies because they are not Canadian.

à 0 p. 100 comptant, payables sur 36 mois ou avec carte de crédit, mais si vous voulez payer « up front », selon l'expression du milieu, les marchands, qui sont vos membres, ne tiennent pas compte du fait que vous payez d'avance. Ai-je bien compris que vous avez dit que c'est dans les contrats avec les compagnies de carte de crédit que ce genre d'exigences se trouvent?

[Traduction]

Mme Swift : Nous n'avons pas la totalité de l'information mais nous avons vu des contrats qui comportent des restrictions sur la manière dont les entreprises peuvent appliquer différentes conditions si quelqu'un paie en liquide. J'ai trouvé certaines des restrictions étonnantes dans ces contrats.

[Français]

Le sénateur Fox : Est-ce que vous êtes surprise de voir que, malgré la diminution des taux d'intérêt et la diminution du coût de l'argent aux banques, les frais demeurent à 19 p. 100 quand le prix de l'argent a diminué considérablement? Les dépôts décident en grande partie. J'ai vu aujourd'hui un de mes collègues qui montrait qu'il avait 0,5 p. 100 d'intérêt sur un compte assez substantiel d'une banque canadienne. Comment expliquez-vous que la plupart des Canadiens détenteurs de carte de crédit se posent la même question?

[Traduction]

Mme Swift : Il est difficile de répondre à cette question. C'est quelque chose que je ne comprends pas. Les Canadiens sont peut-être un peu trop tolérants. Ces questions devraient nous rendre furieux. Je ne comprends pas à quoi cela tient. Les consommateurs pourraient s'élever contre ces tendances mais nous préférons l'inertie.

Pour moi, ne pas abaisser ces taux est inacceptable.

Le sénateur Goldstein : Cela me préoccupe. Certains d'entre nous autour de la table ou ailleurs seront tentés de dire que ce sont les lois du marché qui devraient trancher et non une réglementation.

J'ai du mal à comprendre qu'une association de votre taille avec tant de membres et d'activités n'arrive pas à rencontrer les grands émetteurs et leur dire qu'il faut changer la façon dont les choses se font. Je ne comprends pas pourquoi vous ne le faites pas. Qu'est-ce qu'il faudrait pour vous y aider?

Mme Swift : Nous avons un grand nombre d'adhérents mais un nombre relativement petit d'acteurs, non seulement dans le secteur des cartes de crédit mais aussi dans le secteur bancaire canadien. Ce sont des acteurs très puissants.

Il m'arrive de dire des choses positives à propos des banques — à tout le moins, elles sont canadiennes, et pour moi c'est une bonne chose. Mais la réalité est la suivante : elles devraient se rendre compte que protéger les intérêts du Canada leur profitera à elles aussi. Je ne peux pas en dire autant au sujet des compagnies émettrices de cartes de crédit parce qu'elles ne sont pas canadiennes.

It is intriguing that, in this recession, we have seen that when things get tough — and we are seeing this is all over the world, and it is perfectly logical — people gravitate to their home country. In credit markets in Canada, for example, we have lost a lot of U.S. players. They exited from Canada and made our credit crunch worse. That is why I cannot view this situation as analogous with the credit card companies.

I have sat down with them, as you say. They need more of a smack to the head to pay attention to this issue. You are administering one because we, in and of our organization, can put scrutiny on the issue and we can have some impact. We can go to the media and attract public attention but, ultimately, the threat of regulation changes people's behaviour, even if the reality is not ultimately regulation.

In this case, we can definitely have some impact, but we are having impact because of the support from those that can inflict pain, if necessary. That is not our objective here, but that gets their attention more than someone like us giving them a blast in the media.

Senator Goldstein: I am particularly concerned about the conversion of Interac to a for-profit organization.

I am specifically concerned about that conversion with respect to retail food. The margin in the retail food industry is so minimal that a percentage of transactions, rather than a flat fee for a transaction, would be either ruinous to that industry or would cause an immediate increase in the cost of living for all Canadians. That impact concerns all of us, with great respect.

Have you made any active representations to the Competition Bureau and, if you have not done so, why not?

Ms. Swift: We have.

Senator Goldstein: May we see a copy of those representations?

Ms. Swift: There is a letter on our website; we will provide it to you. Last fall, in September, we asked them to look into the provision that relates to the abuse of dominant position. I understand that they are doing that now. They were not planning to do so at the time, though. We received an announcement last week from them indicating that they are now looking at that request. Yes, we absolutely did make a representation.

Senator Goldstein: Have you put yourself on record with Interac to state that you would oppose a percentage?

Ms. Swift: Yes, I have met with Interac several times.

Senator Goldstein: Have you written to them?

Ms. Swift: No, we have not written to them, but we have met with them.

Senator Goldstein: Do you think it would be appropriate to write to them?

Ms. Swift: Yes, I could write to them.

Il est curieux qu'en cette période de récession on constate que lorsque la situation s'aggrave — et on le constate partout au monde et c'est tout à fait logique — les gens reviennent à leur pays d'attache. Dans les marchés du crédit au Canada, par exemple, nous avons perdu beaucoup d'acteurs américains. Ils ont quitté le Canada et aggravé notre crise du crédit. C'est pourquoi, pour moi, la situation n'est pas la même dans le cas des compagnies émettrices de cartes de crédit.

Je les ai effectivement rencontrés. Ils ne s'occuperont pas de la question tant qu'ils n'auront pas reçu une bonne taloche. Vous leur en fichez une parce que grâce à notre association nous pouvons braquer les projecteurs sur la question avec certains effets. Nous pouvons nous adresser aux médias et attirer l'attention de la population mais, au bout du compte, c'est la menace de réglementation qui modifie les comportements, même si cela ne se traduit pas dans la réalité par une réglementation.

Dans ce cas-ci, il est certain que nous pouvons avoir certains résultats, mais c'est à cause de l'appui de ceux qui peuvent les secouer au besoin. Tel n'est pas notre objectif mais cela capte leur attention plus qu'une dénonciation de notre part dans les médias.

Le sénateur Goldstein : Ce qui m'inquiète particulièrement, c'est le fait qu'Interac devienne une entreprise à but lucratif.

Cette transformation m'inquiète tout particulièrement dans le cas de l'alimentation au détail. La marge bénéficiaire dans le secteur de l'alimentation au détail est si petite qu'un pourcentage des opérations au lieu d'un tarif forfaitaire pour chaque opération serait soit ruineux pour le secteur ou provoquerait une augmentation immédiate du coût de la vie de tous les citoyens. Cette conséquence nous inquiète tous, énormément.

Avez-vous fait des démarches auprès du Bureau de la concurrence; dans la négative, pourquoi pas?

Mme Swift : Oui, nous en avons faites.

Le sénateur Goldstein : Je peux voir une description de ces démarches?

Mme Swift : Il y a une lettre sur notre site web; nous allons vous la fournir. L'automne dernier, en septembre, nous lui avons demandé d'examiner la disposition relative à l'abus de position dominante. Je crois qu'il est en train de le faire actuellement. Il n'était pas prévu qu'il le fasse à l'époque, par contre. La semaine dernière, nous avons reçu une annonce indiquant qu'il allait se pencher sur notre demande. Oui, nous avons fait des démarches.

Le sénateur Goldstein : Avez-vous officiellement annoncé à Interac que vous êtes contre un pourcentage?

Mme Swift : Oui, j'ai rencontré Interac plusieurs fois.

Le sénateur Goldstein : Lui avez-vous envoyé une lettre?

Mme Swift : Non, nous ne lui avons pas écrit mais nous l'avons rencontré.

Le sénateur Goldstein : Pensez-vous qu'il serait indiqué de lui envoyer une lettre?

Mme Swift : Oui, je pourrais lui écrire.

Senator Goldstein: Would it be appropriate to send us a copy?

Ms. Swift: I can do that. At least with a credit transaction, they are making a loan; it makes sense. There is logic to it. There is no logic with a debit.

Senator Greene: I agree with your position about fees versus percentages on transactions for debit cards, but I think I heard you say that a percentage basis for charging transaction fees on credit cards was all right with you because the transaction is a loan.

Is the cost of providing the fee not the same, regardless of whether the amount is small or large?

Ms. Swift: If the loan goes south — if it is not paid back — they have already lent the money.

Senator Greene: That is the role of interest, is it not?

Ms. Swift: Not necessarily; in part it is the role, and absolutely, interest charges are attached to it as well. The larger transaction involves a larger loss, and we can debate what that rate should be.

Senator Raine: Have you conducted research on countries like Australia, New Zealand or the U.K., and the fees or the regulation of their fees? Has that regulation impacted the businesses in any way?

Ms. Swift: Do you mean the business community or the business of the credit card companies?

Senator Raine: People are using credit cards and business is still functioning?

Ms. Swift: Yes, it is functioning. We collected the research done on those countries. Australia has an interesting model. The credit card companies argue — and you have probably heard this — that regulation has limited the extent to which they can have certain innovations in the industry, and so on. I certainly have not observed, in our work, that it has been of terrible detriment. It may be true for consumers. If companies are not able to offer all these bells and whistles cards — and, we know those higher fees are part of financing those bells and whistles — has that been a horrible hardship; not that we found.

One thing we ran across in the U.S. research, indicated in that pie chart, is interesting. We have been searching the Internet, where things crop up sometimes, quickly. This research was in the U.S. It showed that 44 per cent of the interchange fee revenue was used for consumer perks, rewards, and so on. We must ask: Is this what the market is demanding? I do not know the answer but almost half the revenue is a big chunk.

Senator Raine: The benefits of these bells and whistles are going to the people who are the high-income earners — they can have the fancy cards — but the costs are paid by everyone.

Ms. Swift: That is true.

Le sénateur Goldstein : Serait-il indiqué de nous faire parvenir une copie?

Mme Swift : Je peux le faire. Dans le cas d'une opération de crédit, Interac consent un prêt; cela se défend. C'est logique. Ça ne l'est pas dans le cas d'un débit.

Le sénateur Greene : Je suis d'accord avec vous en ce qui concerne les frais par opposition au pourcentage sur les opérations dans le cas des cartes de débit, mais je crois vous avoir entendu dire qu'un pourcentage dans le cas des frais d'opération pour les cartes de crédit est acceptable pour vous parce que l'opération est un prêt.

Le coût de la fourniture des frais n'est-il pas le même, que le montant soit petit ou grand?

Mme Swift : Si le prêt devient une mauvaise créance — s'il n'est pas remboursé —, l'argent a déjà été prêté.

Le sénateur Greene : C'est à cela que sert l'intérêt, n'est-ce pas?

Mme Swift : Pas forcément. En partie seulement et, oui, les frais d'intérêt y sont associés aussi. Plus l'opération est importante, plus la perte est grande et on peut évidemment débattre de ce que devrait être le taux.

Le sénateur Raine : Avez-vous fait des recherches sur des pays comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande ou le Royaume-Uni et les frais ou la réglementation de leurs frais? La réglementation a-t-elle eu des effets sur les commerces?

Mme Swift : Parlez-vous seulement des commerces ou aussi des compagnies de cartes de crédit?

Le sénateur Raine : Les gens utilisent des cartes de crédit et les affaires continuent de tourner?

Mme Swift : Oui, elles tournent. Nous avons rassemblé des rapports de recherche sur ces pays. L'Australie est un modèle intéressant. Les compagnies de cartes de crédit soutiennent — vous l'avez sans doute déjà entendu — que la réglementation a limité leur capacité d'innover. Dans nos travaux, je n'ai pas observé des faits pernicieux. C'est peut-être le cas pour les consommateurs. Si les compagnies ne sont pas en mesure d'offrir toutes ces cartes assorties d'options — et nous savons que ces frais plus élevés font partie intégrante de ces options — cela a-t-il eu des conséquences néfastes? Pas d'après ce que nous avons constaté.

Dans les données américaines illustrées dans ce diagramme à secteurs, nous sommes tombés sur quelque chose d'intéressant. Nous avons fouillé Internet où des choses surgissent parfois rapidement. Il s'agit de données américaines. Elles montrent que 44 p. 100 des commissions d'interchange servent à financer les primes et autres avantages offerts aux consommateurs. Je pose la question : Est-ce ce que réclame le marché? J'ignore la réponse mais presque la moitié des recettes provenant des frais, c'est un gros morceau.

Le sénateur Raine : Ce sont ceux qui ont de gros revenus qui profitent de ces à-côtés. Eux peuvent s'offrir ces cartes chic, mais c'est tout le monde qui en assume les coûts.

Mme Swift : C'est vrai.

Senator Raine: The proliferation of these cards is scary. I know of people who have always had the same credit card, for example, they acquired it from the Bank of Montreal in Edmonton years ago and they have had the same card the whole time. However, the last one that arrived in the mail had some other name on it but it still had Mastercard in the corner. They did not ask for the card, but it was sent to them. They now find out that the card costs the merchant more money. It has the same number that this consumer has always had. How can that be?

Ms. Swift: There is nothing that says it cannot be; that is why. They should have rules or at least an understanding. I do not think we have either. These cards are being paid for by the merchants — and the cost will filter into the general price system — to benefit a certain component.

Part of the reason MasterCard and Visa are going into this area is that they want to compete with American Express. American Express has a smaller market share, but they have targeted that higher-end market forever, and also a certain portion of the business community, because they provide statements and more information-capture and things like that. Part of the reason MasterCard and Visa are getting into this area, is to give more competition to this segment that Amex has usually served.

Part of the reason MasterCard and Visa are looking for more money is because they are now publicly traded companies. That was not the case a couple of years ago. Whenever companies are on a stock change, and so on, they are looking to provide more shareholder value.

Senator Raine: The sad thing about the business of personal credit and credit card use is that the person who pays their bill promptly uses the service for little cost and the person who does not — oftentimes, these people are less educated and less financially aware — pay an exorbitant price. That is a sad commentary on our system.

Ms. Swift: That is the way the system works. It is force feeding, if you will. The information is out there, but some people do not make the effort to find out exactly what they are paying.

Senator Gerstein: Thank you for a comprehensive presentation.

Credit cards, of course, have inherent in them the granting of credit, and the granting of credit has inherent in it, risk creation. The merchant receives cash up front and bears no risk for the transaction for a pre-screened consumer. In these tough economic times, how do you factor in the whole area of increased delinquency that banks are faced with, in terms of collections?

Ms. Swift: On credit cards, it is a problem. It is not unique to this recession. Things become tighter and people do not pay back their loans of whatever kind. It is a problem.

It is always said that we pay relatively high interest rates. Senator Fox alluded to the high rates that we pay, even when the prime is declining. Part of the high rate goes to fraud. We all pay.

Le sénateur Raine : La prolifération de ces cartes est alarmante. Je connais des gens qui ont toujours eu la même carte de crédit, obtenue auprès de la Banque de Montréal à Edmonton il y a des années, par exemple, et qui l'ont toujours. La dernière qui leur est parvenue par le courrier portait un autre nom mais avait toujours le logo MasterCard dans le coin. Ils n'avaient pas demandé cette carte mais elle leur a été envoyée. Ils apprennent aujourd'hui que la carte coûte plus cher aux commerçants. Elle porte le même numéro que celle que le consommateur a toujours eue. Comment cela se peut-il?

Mme Swift : Pourquoi? Parce que rien ne l'interdit. Il devrait y avoir des règles ou au moins une entente. Il n'y a ni l'un ni l'autre, je crois. Ces cartes sont payées par les commerçants et le coût va se répercuter dans l'ensemble des prix et profite à un secteur donné.

Une des raisons pour lesquelles MasterCard et Visa s'aventurent sur ce terrain, c'est pour faire concurrence à American Express. La part de marché d'American Express est plus petite mais la compagnie a ciblé le haut du marché et une partie du milieu des affaires parce qu'elle fournit des états de compte et collecte des données. Si MasterCard et Visa se lancent dans ce secteur, c'est pour accentuer la concurrence dans ce segment du marché normalement desservi par Amex.

Une autre raison pour laquelle MasterCard et Visa cherchent à être plus lucratives c'est qu'elles sont maintenant cotées en bourse. Ce n'était pas le cas il y a quelques années. Dès qu'une entreprise est cotée en bourse, elle essaie de rapporter davantage à ses actionnaires.

Le sénateur Raine : Ce qui est désolant à propos des cartes de crédit et du crédit personnel, c'est que celui qui paie sa facture sans tarder se prévaut du service à petit coût tandis que les autres, souvent des gens moins instruits et qui connaissent moins bien les finances paient un prix exorbitant. Je trouve cela affligeant.

Mme Swift : C'est ainsi que fonctionne notre système. C'est du cavage, en quelque sorte. L'information est disponible mais il y a des gens qui ne font pas l'effort de découvrir exactement ce qu'ils paient.

Le sénateur Gerstein : Merci de votre exposé très complet.

Par définition, une carte de crédit offre du crédit et par définition le crédit comporte des risques. Le commerçant reçoit l'argent d'avance et n'assume aucun risque au moment de la transaction dans le cas d'un consommateur déjà passé au crible. En ces temps difficiles, comment tenez-vous compte des défauts de paiement auxquels font face les banques?

Mme Swift : Pour les cartes de crédit, c'est un problème. Ce n'est pas le seul fait de la récession. Quand la situation devient difficile les gens ne remboursent pas leurs emprunts, de quelque sorte qu'il soit. C'est un problème.

On dit toujours que l'on paie des taux d'intérêt relativement élevés. Le sénateur Fox a parlé des taux élevés que nous payons même lorsque le taux directeur baisse. Une partie du taux élevé est

That is like the insurance system. That is like a lot of systems. That is the way the world is. We want to determine the amount that should be paid.

I am sure my dog could probably get a credit card if he wanted one badly enough. We see what loose credit has done to the U.S. economy. We have had some loose credit here as well, but thankfully nowhere as much.

I think too the definition of credit worthiness should be looked at. I am not sure if I am answering your question, but I think credit was offered willy-nilly, and it is not exclusively the responsibility of the consumer if some consumers are abusing that credit. The issuers and so on should perhaps undertake a little more due diligence before throwing a ton of money at people. The credit card situation is like the sub-prime mortgage situation in the U.S. Those people, unfortunately, should not have been enabled to buy those houses, because they could not afford them, and that goes for credit cards too. We all pay through the system with higher interest rates than we probably otherwise would have to pay, and some fraud is just fraud. We will always have fraudsters, but the people now, maybe through their own silliness, took on more credit than they should have.

Senator Raine: Are you suggesting the increased delinquencies the banks face today are primarily due to fraud?

Ms. Swift: No, I am saying some of the cost is fraud.

Senator Raine: That is a small part of it? Most of it is the recession that is taking place?

Ms. Swift: A good chunk currently of delinquencies is because people's means have diminished.

Senator Moore: Thank you for coming here. In your analysis of these situations, have you put together a schedule that you can share with us of the charges assessed, whether by the leading cards or by Interac?

Ms. Swift: We have not put together a schedule. We can access this information from the credit card companies, so it is not as if they are not telling anybody. It is confusing, though, and then how does the information actually apply in practice. I mentioned earlier the merchant that takes five different credit cards, and the cards all have different fees attached to them. Trying to understand what the merchant will pay later is a problem.

It is not unlike the consumer information we were talking about earlier. Why do the people who are paying a high rate on their card not do something about that situation? The information is often complex and time consuming. It may not be their priority, and then after the fact, they find they have paid thousands of dollars of interest they did not need to pay.

attribuable à la fraude. Nous payons tous. C'est comme les assurances. Il en va de même pour beaucoup de systèmes. Le monde est ainsi. Nous voulons déterminer le montant qui doit être payé.

Je suis certaine que mon chien pourrait sans doute obtenir une carte de crédit s'il y tenait mordicus. On a vu ce qu'a causé à l'économie américaine le relâchement du crédit. Il y en a eu ici aussi, mais Dieu merci pas autant.

Je pense qu'il faut aussi examiner la définition de la solvabilité. Je ne sais pas si je réponds à votre question mais je pense que le crédit a été offert à l'aveuglette et ce n'est pas exclusivement aux consommateurs d'assumer la responsabilité des abus d'une partie des consommateurs. Peut-être les émetteurs devraient-ils faire preuve de plus de diligence raisonnable avant d'offrir des sommes faramineuses aux gens. La situation de la carte de crédit s'apparente à celle des prêts hypothécaires à risque aux États-Unis. Ces gens-là, malheureusement, n'auraient pas dû avoir le droit d'acheter ces maisons parce qu'ils n'en avaient pas les moyens et la même chose vaut pour les cartes de crédit. Nous en payons tous le prix sous forme de taux d'intérêt plus élevés que ce que nous devrions payer et une partie des actes frauduleux ne sont que cela, de la fraude. Il y aura toujours des fraudeurs mais aujourd'hui les gens, peut-être à cause de leur propre bêtise, ont emprunté plus qu'ils auraient dû.

Le sénateur Raine : Êtes-vous en train de dire que les défauts de paiement accrus dont sont victimes les banques aujourd'hui tiennent principalement à la fraude?

Mme Swift : Non, je dis qu'une partie du prix est causée par la fraude.

Le sénateur Raine : C'en est une petite partie? La plus grande partie est attribuable à la récession?

Mme Swift : Une grande partie des défauts de paiement actuels sont causés par le fait que les gens ont moins de moyens.

Le sénateur Moore : Merci d'être venues. Dans votre analyse de ces situations, avez-vous préparé un tableau que vous pourriez nous donner des frais perçus, que ce soit par les grandes cartes ou par Interac?

Mme Swift : Nous n'avons pas préparé de tableau. Nous pourrions obtenir l'information des compagnies de cartes de crédit. Ce n'est donc pas comme si elles la cachaient. C'est déroutant, par contre, et ensuite, comment cette information est-elle appliquée dans la pratique? J'ai parlé tout à l'heure du commerçant qui accepte cinq cartes de crédit différentes, chacune assortie de frais différents. Il est difficile de comprendre ce que le commerçant devra payer plus tard.

Ce n'est pas sans rappeler la situation de l'information destinée aux consommateurs dont nous parlions tout à l'heure. Comment se fait-il que ceux qui paient un taux élevé pour leur carte ne font rien pour corriger la situation? Il faut du temps pour obtenir de l'information souvent complexe. Ce n'est peut-être pas une priorité pour eux et, après coup, ils se rendent compte qu'ils ont payé des milliers de dollars d'intérêts alors que ce n'était pas nécessaire.

The information is out there, and maybe I am wrong, but I do not believe it is an accident that the information is confusing. One of the Visa schedules for fees for different kinds of transactions, non-qualified, qualified and so on, was over 100 pages. That schedule of all the fees and all the eventualities was 104 pages, I believe.

Senator Moore: I thought that had you hauled all that information together, along with the information that Senator Fox asked about, you would have ammunition to sit down with these people and bargain on behalf of your members.

Ms. Pohlmann: More information will come from the survey whose preliminary findings we started to show you today. One of the questions we asked, and which we did not include, was if we could go back to our membership for more of that type of information. Our plan is to go back to our membership in the next several weeks for more information to detail what they are paying, because it is different for different companies, and that is what we are trying to figure out ourselves.

Ms. Swift: I also do not think it is really our responsibility to have to do that. Visa and MasterCard should provide you with a comprehensive schedule of what they charge. That is part of the transparency we are talking about. They are the ones charging those rates.

Senator Moore: We will ask them, but I wondered if you had something on behalf of your membership.

Ms. Swift: We will have more info, but those companies are setting the fees.

Senator Ringuette: Thank you for coming, and thank you also for sponsoring the consumer polling. Most organizations tend to work in silos, and we have all been witness to that, but you have looked not only at your members' situation but at how the consumers that are buying products from your membership felt, and 82 per cent of them want legislation on this issue.

We were presented by federal bureaucrats with this chart representing interchange fees, Example of a Credit Card Transaction

Ms. Swift: Oh, yes.

Senator Ringuette: Here in the middle, credit card network, which is Visa and MasterCard, they set the fees, and the fees are remitted to the banks. Then, the authorization requests to the processor, acquirer, have a processing fee on a percentage base too. Did you know that these two entities, the bank issuing and the company processing, for example, Moneris, are owned by our banking community?

Ms. Swift: Yes, there is a lot of inter-ownership among those companies. Chase Paymentech used to be Paymentech. It was owned by the Bank of Nova Scotia. That ownership changed, and

L'information est disponible et je peux me tromper, mais je ne crois pas que ce soit un hasard si elle ne fait que semer la confusion. Une des grilles des frais à payer pour Visa, pour chaque type d'opération, admissible ou non, comptait une centaine de pages. La grille de tous les frais, compte tenu de toutes les possibilités, comptait 104 pages, je crois.

Le sénateur Moore : Il me semble que si vous aviez rassemblé toute cette information, en plus de celle dont parlait le sénateur Fox, vous auriez des arguments pour négocier avec eux, au nom de vos membres.

Mme Pohlmann : Le sondage, dont nous avons livré les conclusions préliminaires aujourd'hui, nous donnera davantage d'information. Nous n'avons pas parlé de l'une des questions que nous avons posées, visant à savoir de nos membres si nous pouvions obtenir d'eux davantage de renseignements de ce genre. Au cours des prochaines semaines, nous avons l'intention de nous adresser à nouveau à nos membres pour des renseignements plus détaillés sur ce qu'ils paient, puisque cela varie d'une entreprise à l'autre, et que c'est ce que nous voulons comprendre.

Mme Swift : Je pense aussi qu'il ne doit pas nous incomber de le faire. Visa et MasterCard devraient vous fournir une grille complète de leurs frais. Cela fait partie de la transparence dont nous parlions. Ce sont eux qui fixent les frais qu'ils exigent.

Le sénateur Moore : Nous le leur demanderons, mais je me demandais si vous aviez quelque chose à présenter au nom de vos membres.

Mme Swift : Nous aurons davantage de renseignements, mais ce sont ces entreprises qui fixent les frais.

Le sénateur Ringuette : Merci d'être venues et merci aussi d'avoir parrainé le sondage auprès des consommateurs. La plupart des organisations travaillent isolément, nous l'avons tous constaté. Or, vous vous êtes penchés non seulement sur la situation de vos membres, mais aussi sur les sentiments des consommateurs qui achètent des produits de vos membres. Du nombre, 82 p. 100 veulent des mesures législatives.

Les fonctionnaires fédéraux nous ont présenté ce tableau des commissions d'interchange, intitulé Exemple d'une transaction par carte de crédit.

Mme Swift : Ah, oui.

Le sénateur Ringuette : On voit ici, au milieu, le réseau de cartes de crédit, soit Visa ou MasterCard, qui fixe les frais, frais qui sont payés aux banques. Il y a ensuite la demande d'autorisation à celui qui fait le traitement, soit l'acquéreur, pour des frais de traitement correspondant à un pourcentage. Saviez-vous que ces entités, la banque émettrice et la société de traitement, par exemple Moneris, sont la propriété de notre secteur bancaire?

Mme Swift : Oui, il y a beaucoup de propriétés croisées entre ces sociétés. Chase Paymentech s'appelait autrefois Paymentech. La Banque de Nouvelle-Écosse en était propriétaire. C'est

it is now Chase. It is a U.S. entity. Yes, we were aware of that ownership.

Senator Ringuette: Royal Bank and Bank of Montreal created Moneris, which is a major player in the Canadian market in regard to processing.

Ms. Swift: They were all attached to a bank, and of course the TD one is still attached to a bank.

Senator Ringuette: The arm in the middle is setting the fees, and the bank is receiving most of the fees from one side, and the rest of the fees from the other side, the processing side. Have you been able to sit down with the Canadian banks, the big players who charging fees? They are the contractors with your members in regards to that little machine there.

Ms. Swift: Yes.

Senator Ringuette: Have you ever sat down with the banking community to say: Look at this situation; this is enough; you are being paid by both ends; we are being squeezed here?

Have you been able to do that?

Ms. Swift: We have not met with them all yet, but we have met with some of them.

Senator Ringuette: What is their response to this situation?

Ms. Swift: We know they receive the lion's share of the fees. Again, we are trying to find out what is logical, and if there is a reason for it. I am not saying, go to town with these fees because they are logical, but the banks are taking on the risk. If a credit card transaction goes bad for whatever reason, currently they are taking on that risk.

I should mention a related issue. When chip technology comes in down the road a piece, the risk will be borne by the merchant, and I think that happens in a couple of years, if I am not mistaken. Of course, the whole notion of introducing a chip on a card is to limit fraud. You might want to look at that related issue down the road. We are trying to get to the bottom of that issue right now to understand exactly what merchants will need to do, because right now at least, the merchant is protected from that risk. If a credit card transaction goes bad for whatever reason, the bank is on the hook.

That being said, I do not believe anybody has ever looked at how the intertwining of all these players ends up. What does that mean to their bottom lines, respectively? I certainly have not looked at that issue. I think it would be pretty complicated.

Senator Goldstein: May I ask for a single point of clarification? Are you sure that what you said is accurate? My understanding is that the credit card issuers are permitted, under many circumstances, to charge back bad debts.

Ms. Swift: That is only if the merchant is culpable; if they should have known the card was bad or whatever.

maintenant la Chase qui en est propriétaire, une entreprise américaine. Oui, nous sommes au courant de ces questions de propriété.

Le sénateur Ringuette : La Banque Royale et la Banque de Montréal ont créé Moneris, un intervenant important du marché canadien du traitement.

Mme Swift : Il y a toujours un lien avec une banque, et celle de TD est bien entendu liée à une banque aussi.

Le sénateur Ringuette : C'est l'intermédiaire qui fixe les frais; la banque, d'un côté, reçoit le gros des frais, et le reste vient de l'autre côté, pour le traitement. Avez-vous pu parler aux banques canadiennes, les intervenants les plus importants qui exigent des frais? Elles ont des contrats avec vos membres, ne serait-ce que pour la petite machine dont ils se servent.

Mme Swift : Oui.

Le sénateur Ringuette : Avez-vous parlé au secteur bancaire pour dire : Voyez ce qui se passe, ça suffit, c'est presque de l'extorsion, vous nous faites payer de deux façons.

Avez-vous pu faire cela?

Mme Swift : Nous ne les avons pas tous rencontrés encore, mais nous avons vu certains d'entre eux.

Le sénateur Ringuette : Comment ont-ils réagi?

Mme Swift : Nous savons qu'ils reçoivent la part du lion de ces frais. Et je le répète, nous essayons de voir ce qui est logique et justifié. Je dis qu'il ne faut pas trop insister là-dessus, si ces frais sont justifiés, n'oublions pas que les banques assument un risque. Si une opération relative à une carte de crédit tourne mal, pour une raison ou pour une autre, ce sont les banques qui assument le risque.

J'aimerais parler d'une question connexe. Quand nous aurons des cartes à puce, dans deux ou trois ans, si je ne m'abuse, c'est le commerçant qui assumera le risque. Bien entendu, les puces visent à limiter la fraude. Vous pourriez vouloir étudier cette question ultérieurement. Nous essayons d'en savoir davantage, pour comprendre exactement quel sera le rôle des commerçants puisque actuellement, ils sont protégés contre ce risque. Si une opération tourne mal, c'est la banque qui assume le risque.

Cela étant dit, je pense que personne n'a jusqu'ici étudié les rôles de ces divers intervenants les uns par rapport aux autres, et ce qui en résulte. Qu'est-ce que cela signifie pour leur bilan? Je n'ai certainement pas étudié la question. Je crois que c'est assez complexe.

Le sénateur Goldstein : Puis-je demander une précision? Êtes-vous certaine de ce que vous dites? Si je ne m'abuse, l'émetteur de cartes de crédit peut, quelles que soient les circonstances, demander le remboursement des mauvaises créances.

Mme Swift : Seulement si le commerçant est coupable. Par exemple, s'il aurait dû savoir que la carte était une fausse carte.

Senator Goldstein: How on earth is a merchant supposed to know?

Ms. Swift: That is a good question. Do you remember the old days when they looked through these big honking piles of paper to see if the card holder was on the bad card list? It is not that way anymore because we have technology, happily, which makes the process a little less Neanderthal, but there are cases where the merchant has been notified not to accept this card, that card or whatever, and they still do it.

Senator Goldstein: There are circumstances where the merchant is not notified, and the credit card issuers say the merchant is culpable.

Ms. Swift: You are right. There are some.

Senator Goldstein: Do you have any statistics on that?

Ms. Swift: I do not, no.

The Chair: It is almost ten past five, colleagues. Senator Ringuette, perhaps you can have one concluding question.

Senator Ringuette: I need two.

The Chair: I am sure they will be short.

Senator Ringuette: I have pulled this document from the website of the Canadian Bankers Association. It is dated January 2009. This document clearly says that the delinquent accounts are only 1 per cent on Visa and MasterCard credit cards, so the spin they have given you is not the same spin they give on their website.

Ms. Swift: I do not know what the percentage is.

Senator Ringuette: That clears up that issue. The debit card situation is definitely a major issue and, hopefully, we will have some answers.

There have been changes in the interchange fees from both MasterCard and Visa in about the last six months. How have they justified preferential rates for certain retailers like gas station operations?

Ms. Swift: The companies have to gain acceptance of their cards in different industries. I think the rate is what they perceive the market will bear. Different sectors have different rates and they tend to vary. The situation is confusing because it tends to be based on things like average transaction size, et cetera.

In the case of gas stations, it would be justified on the basis of average transaction size.

The Chair: Thank you, Senator Ringuette. I appreciate your cooperation.

Ms. Swift, you have emphasized that Visa and MasterCard are non-Canadian companies. We have a different banking system in Canada than in the United States. Can you give me a short answer as to whether you think that difference has a positive or negative impact, whether it is helpful in resolving the difficulties your members have or whether it has no bearing at all?

Ms. Swift: It is a good question. I do not think it is simple to answer, but I will try to be short.

Le sénateur Goldstein : Et comment le commerçant est-il censé le savoir?

Mme Swift : C'est une bonne question. Vous souvenez-vous de l'époque où le commerçant devait consulter une liasse de papiers pour vérifier si cette carte faisait partie de la liste des cartes frauduleuses? Il en va autrement aujourd'hui, grâce à la technologie, heureusement, ce qui facilite bien les choses; mais dans certains cas, les commerçants ont été avisés de ne pas accepter telle ou telle carte, mais ils la prennent quand même.

Le sénateur Goldstein : Il y a des cas où le commerçant n'est pas avisé, et l'émetteur de cartes de crédit dit tout de même que le marchand est coupable.

Mme Swift : Vous avez raison, cela arrive.

Le sénateur Goldstein : Aviez-vous des chiffres là-dessus?

Mme Swift : Non, je n'en ai pas.

Le président : Il est presque 17 h 10, chers collègues. Sénateur Ringuette, vous pouvez peut-être poser une dernière question.

Le sénateur Ringuette : Il m'en faut deux.

Le président : Elles seront sans doute courtes.

Le sénateur Ringuette : J'ai tiré ce document du site web de l'Association des banquiers canadiens. Il date de janvier 2009. On y dit clairement que les comptes en souffrance ne représentent que 1 p. 100 des cartes de crédit Visa et MasterCard; ce qu'ils vous ont dit est bien différent de ce qu'ils déclarent sur leur site web.

Mme Swift : Je ne sais pas quel est le pourcentage.

Le sénateur Ringuette : Voilà qui clarifie les choses. La situation des cartes de débit est un problème important et nous espérons avoir des réponses.

Au cours des six derniers mois, MasterCard et Visa ont modifié leur commission d'interchange. Comment ont-elles justifié les tarifs préférentiels accordés à certains détaillants, comme les stations d'essence?

Mme Swift : Les entreprises doivent faire accepter leur carte par les différents secteurs. Je crois qu'elles fixent leur taux selon ce que le marché peut accepter, à leur avis. Les taux varient selon les différents secteurs. On ne s'y retrouve plus, car les taux sont fixés à partir de facteurs comme l'opération moyenne, et cetera.

Dans le cas des stations-service, on se fonde sur la taille moyenne des opérations.

Le président : Merci, sénateur Ringuette. Je vous remercie de votre coopération.

Madame Swift, vous avez souligné que Visa et MasterCard ne sont pas des entreprises canadiennes. Nous avons un système bancaire différent de celui des États-Unis. Pouvez-vous me dire, rapidement, si vous pensez que cette différence est positive ou négative, si elle vous aide à résoudre les problèmes de vos membres, ou si elle n'a aucune incidence?

Mme Swift : C'est une bonne question. Je ne crois pas qu'il y ait de réponse facile, mais j'essaierai d'être brève.

I have always said that banking is like the Wild West in the U.S. There are many players. In good times, it can be more advantageous. Community banks often can deal better with a small business simply because those banks relate to that community. We have credit unions in Canada.

The Chair: I am speaking in terms of credit cards and debit cards.

Ms. Swift: As a result of our much more concentrated oversight in Canada, we probably have better oversight and it has prevented us from getting into the soup that the U.S. players find themselves in. The Canadian situation is probably preferable.

The Chair: What about fees?

Ms. Swift: Regarding fees, there is not much difference. For example, the fees in the U.S. are largely comparable to Canada.

The Chair: Thank you. I appreciate your cooperation in answering as you did and for your presentation.

[Translation]

The Chair: The second half of tonight's meeting on the credit and debit card systems in Canada will focus on the perspective of credit card issuers.

[English]

According to the Bank for International Settlements, 64.5 million credit cards were in circulation in Canada in 2007. A Bank of Canada study found that in 2006, Canadians used their credit cards to make some \$214.7 billion in purchases.

In our second hour, to tell us more about credit card issues from the perspective of an organization that represents some of Canada's biggest credit card issuers, we are pleased to have before us representatives of the Canadian Bankers Association. This is not the first time they have appeared before us and we welcome them back. We have Nancy Hughes Anthony, President and Chief Executive Officer; Terry Campbell, Vice-President, Policy; and Darren Hannah, Director, Banking Operations.

Without further ado, I welcome you. Thank you for your attendance and I ask you to proceed.

[Translation]

Nancy Hughes Anthony, President and Chief Executive Officer, Canadian Bankers Association: Mr. Chair, thank you for your invitation. We have brought along an information package that we hope you all have before you.

[English]

In the interests of time, I will try to be brief. I will not go into every detail of the presentation that I put before you. I will try to summarize. When we were here a few weeks ago, we shared

J'ai toujours dit que le secteur bancaire était une véritable jungle aux États-Unis. Il y a beaucoup de joueurs. Quand les temps sont bons, cela peut être un avantage. Les banques communautaires sont mieux placées pour faire affaire avec les petites entreprises, tout simplement parce qu'elles connaissent bien la collectivité. Nous avons des banques populaires au Canada.

Le président : Je parle plutôt de cartes de crédit et de cartes de débit.

Mme Swift : Étant donné que la surveillance est beaucoup plus concentrée au Canada, elle est sans doute meilleure et c'est ce qui nous a permis d'éviter de tomber dans le piège dans lequel les joueurs américains sont tombés. La situation canadienne est sans doute bien préférable.

Le président : Qu'en est-il des frais?

Mme Swift : En ce qui concerne les frais, il n'y a pas beaucoup de différence. Par exemple, les frais exigés aux États-Unis sont comparables à ce que l'on observe au Canada.

Le président : Merci. Je vous remercie de votre coopération lors de vos réponses et de votre présentation.

[Français]

Le président : La deuxième partie de notre rencontre ce soir touche les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada, mais cette fois-ci dans la perspective des émetteurs de cartes de crédit.

[Traduction]

Selon la Banque des règlements internationaux, il y avait 64,5 millions de cartes de crédit en circulation au Canada en 2007. Une étude de la Banque du Canada a révélé qu'en 2006, les dépenses des Canadiens effectuées avec leurs cartes de crédit représentaient 214,7 milliards de dollars.

Pour cette deuxième heure, pour en apprendre davantage sur les cartes de crédit, nous entendrons le point de vue d'un organisme qui représente les plus grands émetteurs de cartes de crédit du Canada. Nous sommes heureux de recevoir les représentants de l'Association des banquiers canadiens. Ce n'est pas la première fois qu'ils comparaissent et nous sommes heureux de les revoir. Il s'agit de Nancy Hughes Anthony, présidente et chef de la direction, de Terry Campbell, vice-présidente, Politiques, et de Darren Hannah, directeur, Opérations bancaires.

Sans plus tarder, je vous souhaite la bienvenue. Merci d'être venus, vous avez la parole.

[Français]

Nancy Hughes Anthony, présidente et chef de la direction, Association des banquiers canadiens : Merci monsieur le président de votre invitation. Nous avons apporté une pochette d'information que vous avez devant vous j'espère.

[Traduction]

Afin de gagner du temps, j'essaierai d'être brève. Je ne vais pas lire en détail l'exposé que vous avez sous les yeux. J'essaierai de résumer. Lorsque nous avons comparu il y a quelques semaines,

information about our banks and their role in the economic turmoil. Some of those points are in the presentation we have left with you today. In the interests of time, I will proceed more quickly.

It is important to note that the turmoil in the global financial markets has had an impact on our banks. Particularly, when we look at the cost of credit, banks are definitely facing challenges.

There is a new reality in the credit marketplace in Canada and internationally. Certain types of credit, like commercial paper and the securitization bond markets are no longer functioning properly around the world. This reality results in relatively higher cost than in the past. That higher cost has affected the banks' overall cost of borrowing, and therefore, has had an effect on the consumer, particularly for medium- and longer-term borrowing.

Another factor affecting the rates that banks set for their loans is risk. We are in a recession, which has had an impact on the credit worthiness of customers, both retail and business. As prudent lenders, banks need to adjust their pricing to reflect the risk reality.

Those factors determine the cost of credit. Many people think that the Bank of Canada rate determines the cost of credit, which is not the case. The Bank of Canada rate affects less than one per cent of the funds of Canada's banks. That rate is a short-term overnight rate.

The impact of the global financial turmoil has also meant that our banks have increased their provisions for credit losses. In the first quarter reports of Canada's big six banks reported in February and March, we saw that provisions for loan losses were close to \$2.5 billion. That amount is an increase of 124 per cent from the previous year. The bottom line is that Canada's banking system is not immune to what is happening in the global financial market.

Regarding the payment card market, consumers and business, I believe, benefit from the tremendous competition and choice of these payment cards in the marketplace. While we are focused on credit cards today, we should remember that they are not the only type of payment available to consumers. Payment cards are one form of payment that consumers can choose when deciding how to make a purchase. These cards compete with cash, cheques, debit cards and also unregulated, electronic payment services like PayPal. The decision about which one to use is up to the consumer and the decision about which one to accept is, obviously, important to business owners.

nous vous avons parlé des banques et de leur rôle dans la crise économique. Certains de ces éléments figurent dans le document que nous vous avons remis aujourd'hui. Pour gagner du temps, je vais aller encore plus vite.

Il est important de remarquer que la crise des marchés financiers internationaux a une incidence sur nos banques. Plus précisément, lorsque l'on regarde le coût du crédit, il est certain que les banques vivent des difficultés.

Le fait est qu'il existe une nouvelle réalité dans le marché du crédit, ici et à l'échelle internationale. Certains types de crédit — comme le papier commercial, le marché de la titrisation, le marché obligataire — ne fonctionnent plus adéquatement dans le monde. Cela se traduit par un coût relativement plus élevé que par le passé. Cette situation a des répercussions sur le coût global d'emprunt des banques et, par conséquent, un impact sur le consommateur, surtout en ce qui a trait aux emprunts à moyen et à long termes.

Le risque est un autre facteur qui influe sur les taux fixés par les banques à l'égard de leurs prêts. Nous sommes en période de récession et cette situation a une incidence sur la solvabilité des clients — tant des particuliers que des entreprises. En tant que prêteurs prudents, les banques doivent ajuster leur tarification afin de tenir compte de cette nouvelle réalité en matière de risque.

Voilà les facteurs qui déterminent le coût du crédit. Je sais que bon nombre de personnes pensent que la Banque du Canada détermine le coût du crédit. Ce n'est pas le cas. Le taux fixé par la Banque du Canada intervient dans moins de 1 p. 100 des fonds empruntés par les banques. Il s'agit du taux de financement à un jour à court terme.

La crise financière mondiale a aussi fait en sorte que nos banques ont accru leurs provisions pour perte sur créance. Dans les premiers rapports trimestriels des six grandes banques du Canada, publiés en février et en mars, le montant des provisions pour perte sur créance s'élevait à près de 2,5 milliards de dollars, soit une hausse de 124 p. 100 par rapport à l'année précédente. On peut donc en conclure que le système bancaire du Canada n'est pas à l'abri des événements du marché mondial des capitaux.

En ce qui concerne le marché des cartes de paiement, les consommateurs et les entreprises bénéficient, à mon avis, de la concurrence et du choix énormes qui existent dans ce marché. Même si nous mettons l'accent aujourd'hui sur les cartes de crédit, il ne s'agit pas du seul mode de paiement dont disposent les consommateurs. Les cartes de paiement sont une forme de paiement que les consommateurs peuvent choisir lorsqu'ils décident de la manière dont ils effectueront un achat. Ces cartes rivalisent avec l'argent comptant, les chèques, les cartes de débit ainsi que les services de paiement électronique non réglementés comme PayPal. C'est au consommateur de décider des modes de paiement qu'il utilisera et c'est au propriétaire de l'entreprise de décider des modes de paiement qu'il acceptera. Cette décision est bien entendu importante pour les propriétaires.

Credit cards are primarily a convenient and secure payment tool. As a payment tool, there are many benefits to the consumer. There is an interest-free period from the time of purchase to payment, depending on the card, as long as the balance is paid in full when owing.

Regarding the benefits of choice, hundreds of institutions, including banks, retailers and credit unions, offer major credit cards. Some institutions offer multiple kinds of cards. Some credit cards have reward programs, some have loyalty programs and some are low-rate, plain vanilla credit cards. Obviously, a benefit that we take advantage of to a certain extent is the global use of credit cards. They are accepted at over 30 million locations around the world.

When it comes to interest rates on credit cards, there is a great deal of confusion about what Canadians pay. The vast majority of Canadians pay no interest. They pay zero interest because 70 per cent of Canadian households regularly pay off their credit card balances in full every month. That information is from a recent study by the Boston Consulting Group, which we can make available to the committee.

Senator Fox: That situation applies except in the case of cash advances. Consumers pay interest at the full rate on cash advances, as of the date of the transaction.

Ms. Hughes Anthony: Yes, and that is their choice.

Senator Fox: It is not correct to say they are not paying any interest.

Ms. Hughes Anthony: I am talking about retail purchases.

Senator Fox: If consumers pay before the due date, they do not pay interest, but that situation applies only to retail purchases. Is that right?

Ms. Hughes Anthony: Yes, that is correct — only on retail purchases.

It is interesting to note that income is not a factor as to who pays off their credit cards. Statistics Canada found that the percentage of low-, middle- and high-income families paying off their credit cards every month is roughly the same. That point is important.

For those customers who do not pay off their balance in full, there are over 60 low-rate cards. There are prime plus cards on the market. Banks have been leaders in developing those low-rate cards. If customers are having difficulty with their credit card payments, they are encouraged to talk to their bank because there are options such as lines of credit and other products for longer-term borrowing. The goal is to help people to manage their finances better to maintain a good credit rating and continue access to credit. Many Canadians know they have choices when it comes to borrowing and managing credit. They are making smart

Les cartes de crédit sont avant tout un outil de paiement pratique et sécuritaire. À ce titre, elles offrent de nombreux avantages aux consommateurs. Il y a une période sans intérêt entre l'achat et le paiement dont la durée dépend de la carte, dans la mesure où le solde est payé en totalité à la date d'échéance.

Il y a aussi la question du choix : des centaines d'institutions, y compris des détaillants, des coopératives de crédit et des banques, offrent les principales cartes de crédit au Canada. Certaines institutions offrent plusieurs genres de cartes. Certaines cartes offrent des récompenses, d'autres sont des cartes de fidélité et d'autres encore sont assorties d'options ordinaires à faible taux. Évidemment, l'autre avantage dont on profite dans une certaine mesure, c'est la vaste utilisation mondiale de ces cartes. Elles sont acceptées à plus de 30 millions d'endroits dans le monde.

Lorsqu'il s'agit des taux d'intérêt des cartes de crédit, on constate beaucoup de désinformation et de confusion sur ce que paient vraiment les Canadiens. La vaste majorité des Canadiens ne paient en réalité aucun intérêt. En effet, 70 p. 100 des ménages canadiens remboursent régulièrement la totalité du solde de leur carte de crédit chaque mois, de sorte que leur taux est égal à zéro. Cette information est tirée d'une étude récente réalisée par le Boston Consulting Group, qui pourrait être distribuée aux membres du comité.

Le sénateur Fox : Ce n'est pas le cas pour les avances de fonds. Les consommateurs paient des intérêts, au taux maximum, à partir de la date de la transaction.

Mme Hughes Anthony : Oui, mais c'est leur choix.

Le sénateur Fox : On ne peut pas dire qu'ils ne paient pas d'intérêt.

Mme Hughes Anthony : Je parle des achats au détail.

Le sénateur Fox : Si les consommateurs remboursent leur solde avant la date limite, ils ne paient pas d'intérêt, mais ce n'est vrai que pour les achats au détail. N'est-ce pas?

Mme Hughes Anthony : Oui, c'est exact — seulement les achats au détail.

Il est intéressant de souligner que le revenu n'est pas un facteur permettant de déterminer qui rembourse la totalité du solde de ces cartes de crédit. Statistique Canada a révélé que le pourcentage des familles à revenu faible, moyen et élevé qui remboursent la totalité de leur solde chaque mois est à peu près le même. Ce point est important.

Dans le cas des clients qui conservent un solde, le marché offre plus de 60 cartes à faible taux. Il y a des cartes à taux préférentiel majoré sur le marché. Les banques font figure de chefs de file dans le développement de ces cartes à faible taux. Si un consommateur a de la difficulté à régler les paiements de sa carte de crédit, nous l'encourageons à discuter avec sa banque, car il existe des options, comme des marges de crédit et d'autres produits d'emprunt à long terme. L'objectif est de les aider à mieux gérer leurs finances afin de maintenir une bonne cote de crédit et de continuer à leur accorder du crédit. Bon nombre de Canadiens savent qu'ils ont le

credit decisions, such as increasingly using lower-cost credit products in situations where that credit is appropriate.

There are as many reasons for possessing a credit card as there are types and varieties of cards. With so much choice in the marketplace, Canadians have a great resource available to them. I believe, chair, you had the Commissioner of the Financial Consumer Agency of Canada before the committee. The CFCAC has a fantastic website that shows an extensive list of cards and features, and the respective interest rates. This information is a great tool that we promote through our website.

It is important to note that many more institutions and organizations other than banks issue and distribute credit cards. I mentioned department stores, credit unions, gas companies and caisse populaires. Non-banks represent a significant proportion of all credit card issuers in Canada. I encourage the committee to consider the full credit card marketplace during this study.

A number of factors go into fees and rates. Customers have access to unsecured credit, whereby no collateral is needed. Credit is not pledged against a car or house. Obviously, such a card is higher risk for the credit card issuer. There are significant costs to operating the credit card system, including processing a large volume of transactions, technology that needs to be updated constantly to support transactions, the preparation and mailing of statements, collecting payments and the costs for providing rewards programs.

A significant cost relates to fraud and reimbursement. Banks must focus on, and invest in, financial fraud prevention, detection and investigation systems to protect their customers. When fraud occurs, customers have zero liability. In 2008, financial institutions reimbursed their Canadian credit and debit card customers more than half a billion dollars, which represents the losses suffered by those customers as a result of criminal activities.

Mr. Chair, I will make a brief reference to debit cards. We are pleased that the committee is taking a holistic look at debit cards and the payment system. Customers are best served by an open and competitive marketplace. The current debit card system serves Canadians well. It needs to grow and evolve to meet the needs of a more integrated global economy. We would be proponents of choice for consumers in that marketplace because choice is an important international trend as well, and Canadians cannot be left behind.

I will skip over the rest of my commentary in the interests of time, chair.

choix lorsqu'il s'agit d'emprunter et de gérer leur crédit. Ils prennent des décisions judicieuses en matière de crédit, comme celle d'avoir de plus en plus recours à des produits de crédit à faible coût dans les situations où c'est approprié.

Il y a autant de raisons de posséder une carte de crédit qu'il y a de types et de variétés de cartes. Avec autant de choix sur le marché, les Canadiens disposent d'une formidable ressource. Monsieur le président, je crois que vous avez reçu le commissaire de l'Agence de la consommation en matière financière du Canada. L'ACFC présente dans son site web une liste exhaustive de cartes, de caractéristiques et de taux d'intérêt. Il s'agit d'un excellent outil dont nous faisons la promotion dans notre site Web.

Il est important de souligner qu'outre les banques, de nombreuses autres institutions et organisations émettent et distribuent des cartes de crédit. J'ai parlé des grands magasins, des coopératives de crédit, des sociétés pétrolières et des caisses populaires. Les émetteurs non bancaires représentent une importante proportion de l'ensemble des émetteurs de cartes de crédit du Canada. J'encourage le comité à examiner la totalité du marché des cartes de crédit dans le cadre de l'étude.

Un certain nombre de facteurs influent sur les frais et les taux. Les consommateurs ont accès à un crédit non garanti. Aucune auto ou maison n'est offerte en garantie. Évidemment, une telle carte représente un plus grand risque pour l'émetteur de cartes de crédit. Des coûts importants sont associés à l'exploitation d'un système de cartes de crédit, dont le traitement d'un grand volume de transactions, la technologie qui doit constamment être mise à jour pour permettre les transactions, la préparation et l'envoi des relevés, la perception des paiements et les coûts liés aux programmes de récompenses.

Un coût important découle de la fraude et de l'indemnisation des clients. Les banques doivent investir dans la prévention, la détection et les enquêtes pour protéger leurs clients. Lorsqu'il y a fraude, les clients n'assument aucune responsabilité. En 2008, les institutions financières ont remboursé à leurs clients canadiens titulaires d'une carte de crédit ou de débit plus d'un demi-milliard de dollars, représentant les pertes subies par ces clients en raison d'activités criminelles.

Monsieur le président, je parlerai brièvement des cartes de débit. Nous sommes heureux que le comité examine le système de paiement dans son ensemble, en y incluant les cartes de débit. Les clients sont mieux servis par un marché ouvert et concurrentiel. Le système actuel de cartes de débit profite aux Canadiens. Il doit croître et évoluer pour répondre aux besoins d'une économie mondiale plus intégrée. Nous appuyons l'idée que les consommateurs jouissent de choix dans ce marché parce que le choix est également une tendance importante à l'échelle internationale et que les Canadiens ne doivent pas être laissés pour compte.

Monsieur le président, par souci de brièveté, je vais laisser tomber le reste de mes remarques.

[Translation]

I want to go back to where I started — Canada's banks are strong, secure and Canadians remain confident in their banking system.

[English]

Part of that stable banking system is our vibrant credit card marketplace with tremendous choice and competition, which benefit both consumers and businesses.

I will turn now to your questions.

The Chair: Ms. Hughes Anthony, that was helpful and we appreciate the clarity of your statement.

Senator Massicotte: I will ask about interest costs first. The argument can be made that if the environment is competitive, the consumer receives value for money because the consumer makes that choice. Let me be more fundamental. I am trying to understand what the average interest rate is on delinquent accounts. It must be 12 per cent to 13 per cent. Some cards are at 18 per cent and some at 8 per cent. What is the cost to the provider to issue a credit card? We all know that there is a 1-per-cent delinquency over 90 days but that delinquency does not mean there is a 1-per-cent default rate.

Ms. Hughes Anthony: We have an update for the senator on that point.

Senator Massicotte: The data show that 70 per cent of people pay their account on time, so the 1-per-cent cost must be shared by the 30 per cent who do not pay on time. With 70 per cent of people paying their account on time, there is an interest savings, and there is a cost to the provider of credit cards for the free credit offered. When I use that percentage, it costs me about 1.5 per cent. The delinquency costs borne by 30 per cent are about 2 per cent to 3 per cent. You mentioned \$500 million in fraud last year that was refunded, divided by \$217 billion in transactions. That cost equals approximately 0.25 per cent.

When I add those costs, the result is that between 3 per cent and 4.5 per cent is the cost to the provider for providing the credit card. I presume the 2 per cent the providers receive equals the cost of their transaction. I presume that fee must equal their transaction cost. I have a 4-per-cent cost for the things I know about and the banks pay about 4 per cent to 5 per cent for funds, convertible debentures that are issued, so how do I arrive at 16 per cent or 19 per cent — the current interest rate on cards. How do I arrive at a fair interest rate? I must be missing something.

Ms. Hughes Anthony: There are a few points. I will ask my colleague, Mr. Campbell, to look at that situation. It is extremely difficult to generalize unless we pick one credit card only. There are many credit cards in the industry, some offered by banks or by a monoline company such as American Express.

[Français]

J'aimerais revenir à ce que j'ai dit au départ : les banques du Canada sont solides et sécuritaires et les Canadiens demeurent confiants dans leur système bancaire.

[Traduction]

Notre dynamique marché des cartes de crédit fait partie de ce système bancaire stable. Il offre un choix et une concurrence énormes qui profitent aux clients et aux entreprises.

Je répondrai maintenant à vos questions.

Le président : Madame Hughes Anthony, nous vous remercions de la clarté et de l'utilité de votre exposé.

Le sénateur Massicotte : Je parlerai d'abord des frais d'intérêt. On pourrait dire que si le marché est concurrentiel, le client en a pour son argent parce qu'il peut faire un choix. Revenons à la base. J'essaie de savoir quel est le taux d'intérêt moyen pour les comptes en souffrance. Il doit être de 12 à 13 p. 100. Certaines cartes sont à 18 p. 100 et d'autres à 8 p. 100. Quel est le coût pour l'émetteur lorsqu'il émet une carte de crédit? Nous savons tous qu'un pour cent des comptes sont en souffrance après 90 jours, mais cela ne signifie pas que le taux de défauts de remboursement est de un pour cent.

Mme Hughes Anthony : Nous avons une mise à jour à ce sujet à présenter au sénateur.

Le sénateur Massicotte : Les données démontrent que 70 p. 100 des gens remboursent leur solde à temps, alors le un pour cent doit provenir des 30 p. 100 qui ne remboursent pas à temps. S'il y a 70 p. 100 des gens qui remboursent leur solde à temps, ils ne paient pas d'intérêt, et l'émetteur de cartes de crédit doit payer pour ce crédit gratuit qu'il a offert. Avec ce pourcentage, j'en arrive à un coût de 1,5 p. 100. Les coûts liés au défaut de remboursement des 30 p. 100 se montent à 2 ou 3 p. 100. Vous avez parlé des 500 millions de dollars perdus aux mains de fraudeurs qui ont été remboursés l'an dernier, divisés par les 217 milliards de dollars de transactions. Ce coût revient à environ 0,25 p. 100.

Lorsque j'additionne ces coûts, j'obtiens un coût de 3 à 4,5 p. 100 pour l'émetteur de cartes de crédit. J'imagine que le 2 p. 100 que l'émetteur reçoit couvre les frais de transaction. J'imagine que les frais équivalent au coût de transaction. J'en arrive à un coût de 4 p. 100 pour les éléments que je connais et les banques paient environ de 4 à 5 p. 100 pour les fonds, les débentures convertibles qui sont émises, alors comment en arrive-t-on à 16 ou 19 p. 100 — le taux d'intérêt actuel des cartes. Comment en arrive-t-on à un taux d'intérêt juste? Il doit me manquer des renseignements.

Mme Hughes Anthony : Il y a quelques points à discuter. Je vais demander à mon collègue, monsieur Campbell, d'examiner la situation. Il est extrêmement difficile de faire des généralisations à moins que nous ne choisissons qu'une carte de crédit. Il y a de nombreuses cartes de crédit sur le marché, certaines offertes par des banques ou des sociétés à vocation unique comme American Express.

Senator Massicotte: What is the average interest rate of your banking members?

Ms. Hughes Anthony: We would have to look at several hundred cards to factor an average.

Senator Massicotte: Use the five banks.

Terry Campbell, Vice-President, Policy, Canadian Bankers Association: We have the delinquency figure on our website but it dates back to the end of October. It was accurate at the time but we have not updated it. At the end of January, the Dominion Bond Rating Service, DBRS, the credit rating agency, was quoting 4.5 per cent on the 90-day delinquency. We are seeing the effects of the recession. The challenge is to determine the average because we would have to weight the various uses and consider the low-rate cards.

Standard rate cards are about 18 per cent. We would have to look at the card usage so that we could weight them, and that is an extraordinarily difficult thing to do.

In terms of what you are talking about, perhaps my colleague Mr. Hannah would have some comment as well. An array of things needs to be borne in mind. As was cited earlier, customers can choose to activate this unsecured credit wherever they want, 24/7, anywhere in the world. There is no interest on that credit for a period of time, and there could be no interest on that credit forever.

The other aspect is that credit card companies have an enormous fraud prevention infrastructure, and those numbers are increasing as well. This number is not static, as Ms. Hughes Anthony mentioned a moment ago.

The main thing is that we need to turn it on the head. Consumers go to the marketplace and say they want a credit card with these features but not those features. I have a low-rate card in my pocket because I carry a balance. My wife has a card and she pays off those purchases every cycle. The card is what we wish to have in terms of the features. If one card does not work for consumers, they have the choice of another.

Ms. Hughes Anthony: It is also difficult to make the kind of calculations you made, senator. The costs involved in the system are, obviously, that card providers have to pay the rewards that they promise for a particular type of card. They have to maintain a certain type of system. This fact may not be in that handy chart that was handed out earlier, but they pay transaction fees to a card company like Visa and MasterCard.

Senator Massicotte: You think that transaction costs are not covered when they charge the fees of 1.5 per cent or 2 per cent?

Ms. Hughes Anthony: A plethora of fees goes back and forth in this system.

Le sénateur Massicotte : Quel est le taux d'intérêt moyen de vos banques membres?

Mme Hughes Anthony : Il nous faudrait prendre en compte plusieurs centaines de cartes pour établir une moyenne.

Le sénateur Massicotte : Utilisez les cinq grandes banques.

Terry Campbell, vice-président, Politiques, Association des banquiers canadiens : Le taux de défauts de remboursement est affiché dans notre site web, mais il date de la fin du mois d'octobre. Il était exact à ce moment-là, mais nous ne l'avons pas mis à jour. À la fin du mois de janvier, la Dominion Bond Rating Service, la DBRS, l'agence d'évaluation de crédit, évaluait le taux de défauts de remboursement de 90 jours à 4,5 p. 100. Nous voyons les conséquences de la récession. Il est difficile d'en arriver à une moyenne parce qu'il faudrait prendre en compte les diverses utilisations et les cartes à faible taux.

Le taux normal des cartes est d'environ 18 p. 100. Il faudrait examiner l'utilisation de la carte pour en faire la pondération, et ce serait une tâche extrêmement difficile à accomplir.

Pour en revenir à ce que vous disiez, mon collègue, M. Hannah, aurait peut-être quelque chose à ajouter. Il faut garder un certain nombre de choses en tête. Comme on l'a dit un peu plus tôt, les clients peuvent choisir d'activer ce crédit non garanti 24 heures par jour et sept jours par semaine quel que soit l'endroit où ils se trouvent dans le monde. Ce type de crédit est sans intérêt pendant une certaine période, peut-être même à jamais.

L'autre chose, c'est que les compagnies de cartes de crédit disposent de mécanismes de prévention de la fraude considérables, et ces chiffres augmentent également. Ils ne sont pas statiques, comme Mme Hughes Anthony l'a mentionné précédemment.

Le principal, c'est que nous devons prendre le contrepied. Les clients veulent une carte de crédit avec certaines caractéristiques précises. J'ai une carte de crédit à faible taux dans ma poche parce que je traîne un solde. Mon épouse rembourse complètement les achats facturés à sa carte de crédit à la fin de chaque période. Nous avons choisi des cartes qui correspondent à nos critères. Si les consommateurs n'aiment pas une carte, ils peuvent en choisir une autre.

Mme Hughes Anthony : Il est également difficile de faire le genre de calculs que vous avez faits, sénateur. Des coûts sont engagés, de toute évidence, parce que les fournisseurs de cartes doivent verser les récompenses promises pour chacun des types de cartes. Ils doivent maintenir un certain type de système. Ce n'est peut-être pas apparent dans les diagrammes que l'on vous a distribués, aussi utiles soient-ils, mais les fournisseurs paient des frais de transaction aux sociétés émettrices de cartes comme Visa et MasterCard.

Le sénateur Massicotte : Vous pensez que les coûts de transaction ne sont pas couverts par les frais de 1,5 p. 100 ou de 2 p. 100 qu'ils imposent?

Mme Hughes Anthony : Une myriade de frais sont déboursés de part et d'autre dans le système.

Senator Massicotte: That is part of the problem.

Ms. Hughes Anthony: You will have with you tomorrow, I believe, Mr. chair, the acquirers that are the first stop for a merchant who wants to figure out what to do to set up a dry cleaner on the corner. The first question is, should the merchant accept credit cards? Then they need to go to a processor, a merchant acquirer. The committee will hear from that group tomorrow exactly how funds flow between merchants and acquirers, and the Visa and MasterCard companies, if they are Visa and MasterCard.

I would love to be able to do a calculation.

Senator Massicotte: Can you send a prototype of the expenses of cards and the broad categories of their costs?

Ms. Hughes Anthony: We would not have that information.

Mr. Campbell: Not only would we not have it, but that would be seen as sensitive proprietary information.

Senator Massicotte: Can you provide us with the generic averages among the five major banks?

Ms. Hughes Anthony: I do not think we would be able to access the banks' accounting systems and figure that out. I would provide it if I had the information.

Senator Massicotte: The previous panel commented that there is a big problem with merchants not being at the negotiating table when card companies negotiate the 2 per cent. Merchants pay for it, but consumers are not aware of that cost. Even the Organisation for Economic Co-operation and Development issued a substantial report in 2006 saying that situation is a major world problem and we have to fix it. The OECD even recommended that the competition board allow merchants to group themselves to negotiate a better deal.

Is it your knowledge, based upon your members, that the merchants have a choice? Can merchants accept cash? Can they advertise cash payable with 2 per cent discount?

Ms. Hughes Anthony: I was surprised by that information, because I believe they can offer a discount for cash. I am not privy to the kind of contracts that Ms. Swift was talking about. I do not know what is in those contracts. We have believed that merchants can offer discounts for cash. I stand to be corrected, but that is what we understand.

Senator Massicotte: Your written summary says that the merchants have a choice of cash.

Mr. Campbell: That is our understanding.

Le sénateur Massicotte : Cela représente une partie du problème.

Mme Hughes Anthony : Monsieur le président, je pense que demain, vous entendrez le point de vue des acquéreurs, vers qui se tournent en premier les gens qui veulent savoir comment s'y prendre pour démarrer une petite entreprise de nettoyage à sec. La première question qui se pose est la suivante : le marchand devrait-il accepter les cartes de crédit? Ensuite, il doit s'adresser à un intermédiaire, un acquéreur. Demain, un groupe d'acquéreurs expliquera au comité exactement comment circulent les fonds entre les marchands, les acquéreurs et les compagnies Visa et MasterCard, si l'on parle de cartes Visa et MasterCard, bien sûr.

J'aimerais bien disposer de chiffres précis.

Le sénateur Massicotte : Pouvez-vous nous envoyer une liste sommaire des dépenses par type de cartes et des catégories de coûts?

Mme Hughes Anthony : Nous ne disposons pas de cette information.

M. Campbell : Non seulement nous ne disposons pas de ces renseignements, mais ils seraient considérés confidentiels.

Le sénateur Massicotte : Pouvez-vous nous fournir une moyenne pour les cinq grandes banques?

Mme Hughes Anthony : Je ne crois pas que nous pourrions avoir accès aux systèmes comptables des banques afin de calculer cette moyenne. Je le ferais si je disposais de l'information nécessaire.

Le sénateur Massicotte : Le groupe d'experts précédent a déclaré que le fait que les marchands n'étaient pas à la table des négociations lorsque les compagnies émettrices de cartes de crédit avaient opté pour le taux de 2 p. 100, constituait un grave problème. Les marchands paient des frais, mais les consommateurs ignorent tout de leur existence. Même l'Organisation de coopération et de développement économiques a affirmé, dans son volumineux rapport de 2006, qu'il s'agissait d'un problème majeur à l'échelle mondiale qui devait être réglé. L'OCDE a même recommandé que le Bureau de la concurrence permette aux marchands de se regrouper pour négocier un meilleur tarif.

Les membres de votre organisation vous ont-ils dit que les marchands avaient le choix? Peuvent-ils accepter l'argent comptant? Peuvent-ils afficher clairement qu'ils accordent un rabais de 2 p. 100 si les clients paient en argent comptant?

Mme Hughes Anthony : Cela me surprend, parce que je crois qu'ils peuvent offrir un escompte au comptant. Je ne sais pas de quel genre de contrat Mme Swift parlait. Je ne connais pas la teneur de ces ententes. Nous pensions que les commerçants pouvaient offrir un escompte au comptant. J'ai peut-être tort, mais c'est ce que nous avions cru comprendre.

Le sénateur Massicotte : Dans votre mémoire, vous affirmez que les commerçants peuvent choisir l'argent comptant.

M. Campbell : C'est vrai, à notre avis.

The Chair: Are you saying merchants always have choice, or they have choice depending upon the contract, and some contracts permit them to discount cash?

Ms. Hughes Anthony: We are not privy to the kind of contracts that Ms. Swift had in her possession. Mr. Hannah, can you clarify what we know?

Darren Hannah, Director, Banking Operations, Canadian Bankers Association: Our understanding is that Visa and MasterCard do not, in their rules, prohibit cash discounting. I cannot speak to whatever may be in the rules or the agreements set bilaterally between merchants and their acquirers.

Senator Massicotte: Can they advertise? I know they can accept cash, but can they put up a sign saying that if customers pay cash, they will give them a 2-percent discount?

Mr. Hannah: Based on what I understand Ms. Swift to have said, I believe she was talking about conditions set in the agreement between the merchant and the acquirer. Those agreements are bilateral agreements negotiated individually. The short answer is that I do not have a good answer.

Ms. Hughes Anthony: The companies that will appear before the committee tomorrow as witnesses can perhaps clarify that information.

Senator Massicotte: Her answer was that the issuer of the credit card, the most significant negotiator, receives a large percentage of the fees.

Ms. Hughes Anthony: The banks do not have anything to do with that type of negotiation.

Senator Massicotte: The fees would not be imposed by banks?

Ms. Hughes Anthony: Two acquiring companies will appear before you this week, and they have bank ownership. There are at least five large acquiring companies. Others are U.S.-based companies, such as Chase Paymentech and Global Tech. They are substantial.

Senator Ringuette: Ms. Hughes Anthony, you are right that Visa and MasterCard do not sign the contract with the merchant. The acquirer, which is Canadian-bank-owned for the most part, sets the fees and has the contract. The contract does say that the merchant is prohibited from making any kind of announcement, or prohibited from not accepting a credit card or a debit card. I wanted to clarify that you were right in your statement. Thank you.

Senator Moore: Thank you for coming again today. So that the Canadian public understands, what is an acquirer?

Ms. Hughes Anthony: The chain in the credit card business is complex.

As I said, if someone sets up a business and wants to accept credit cards, their first stop is to choose an acquirer, and that is literally the company that provides the technical box for them to process credit cards or debit cards. They can choose among a wide

Le président : Les commerçants ont-ils toujours le choix, ou cela dépend-il du contrat, certains seulement permettant d'offrir un rabais aux clients qui paient en argent comptant?

Mme Hughes Anthony : Nous ne sommes pas au courant du genre de contrat dont disposait Mme Swift. Monsieur Hannah, pourriez-vous préciser ce que nous savons?

Darren Hannah, directeur, Opérations bancaires, Association des banquiers canadiens : À notre avis, les règles de Visa et de MasterCard n'interdisent pas cette pratique. Je ne peux toutefois pas me prononcer sur les règles ou les ententes convenues bilatéralement entre les commerçants et leurs acquéreurs.

Le sénateur Massicotte : Peuvent-ils en faire la promotion? Je sais qu'ils peuvent accepter l'argent comptant, mais peuvent-ils installer une affiche expliquant que si les clients paient en argent comptant, ils recevront un rabais de 2 p. 100?

M. Hannah : Si j'ai bien compris Mme Swift, elle parlait des modalités des ententes entre le commerçant et l'acquéreur. Il s'agit d'ententes bilatérales négociées au cas par cas. En bref, je n'ai pas de réponse satisfaisante à vous donner.

Mme Hughes Anthony : Il est possible que les entreprises qui comparaitront devant le comité demain puissent vous fournir des précisions.

Le sénateur Massicotte : Elle a répondu que l'émetteur de la carte, le plus important négociateur, reçoit un important pourcentage des frais.

Mme Hughes Anthony : Les banques ne prennent absolument pas part à ce genre de négociation.

Le sénateur Massicotte : Les frais ne seraient donc pas imposés par les banques?

Mme Hughes Anthony : Deux acquéreurs appartenant à des banques comparaitront devant vous cette semaine. Il y a au moins cinq grands acquéreurs. Les autres sont des entreprises américaines, comme Chase Paymentech et Global Tech. Il s'agit d'importantes entreprises.

Le sénateur Ringuette : Madame Hughes Anthony, vous avez raison de dire que Visa et MasterCard ne signent pas de contrat avec les commerçants. Ce sont les acquéreurs, appartenant en grande partie aux banques canadiennes, qui établissent les frais et les contrats. Les contrats stipulent que les commerçants ne peuvent pas faire d'annonce, quelle qu'elle soit, ni refuser une carte de crédit ou de débit. Je tenais à confirmer ce que vous aviez dit. Merci.

Le sénateur Moore : Merci encore d'être venus aujourd'hui. À titre d'information pour la population canadienne, qu'est-ce qu'un acquéreur?

Mme Hughes Anthony : La chaîne dans le monde des cartes de crédit est complexe.

Comme je l'ai dit, si quelqu'un met sur pied une entreprise et veut accepter les cartes de crédit, la première chose à faire est de choisir un acquéreur, puisqu'il s'agit de l'entreprise qui fournit l'équipement permettant l'utilisation des cartes de crédit ou de

variety of acquirers. If they choose global Paymentech, those people come to the merchant and say, We have a MasterCard offering, a Visa offering, and maybe an Amex offering; what would you like?

That discussion takes place between the acquirers and the merchants. The committee will hear tomorrow from two of those acquirers.

Senator Massicotte: On page 3 of the handout you gave us, under competition and choice — for consumers and business, the third paragraph indicates, “Just as consumers can, and do, choose the form of payment they want to offer, businesses can choose the form of payment they are willing to accept.” That payment could be “cash, cheque, credit cards or debit cards,” or “some brands of credit cards but not others.” Is that information accurate?

Ms. Hughes Anthony: I think there was a little confusion in the previous witnesses. We do not know anything other than what we have clarified to you about this posting-for-cash situation.

Senator Massicotte: You also said merchants can offer discounts for cash payments.

Ms. Hughes Anthony: That is correct, yes.

Senator Massicotte: To the best of your knowledge, is that the case for sure? Can you confirm to us that this is the case?

Ms. Hughes Anthony: We can certainly confirm our understanding through our members with Visa and MasterCard. We cannot go to every single acquirer and figure out what they might negotiate with their merchants.

Mr. Campbell: If your question is, can a merchant choose not to accept MasterCard but to accept Visa, not to choose credit cards at all or to choose debit cards but not credit cards, they can make those choices. A consumer can go into any store and perhaps be able to use only debit. Merchants can say they do not take credit cards, or vice versa.

Senator Massicotte: Can they accept some Visa cards and not other Visa cards?

Mr. Campbell: That rule is a different one, and that is where the Visa and MasterCard companies would have to respond.

Senator Massicotte: The discount is also important.

Ms. Hughes Anthony: The Visa and MasterCard representatives will appear. We understand their rule on what they call honour all cards is that if the merchant is a Visa merchant, the merchant must take all Visa cards, but that merchant can decline to take Mastercard or Amex.

Senator Moore: What percentage of the credit cards in circulation is issued by the banks?

Mr. Hannah: It is approximately 92 per cent.

débit. On a le choix entre divers acquéreurs. Si le commerçant choisit Global Paymentech, par exemple, l'entreprise lui propose MasterCard, Visa ou même Amex, et lui demande ce qu'il préfère.

Il s'agit donc d'une discussion entre les acquéreurs et les commerçants. Le comité entendra demain deux de ces acquéreurs.

Le sénateur Massicotte : À la page 3 du document que vous nous avez remis, sous « Concurrence et choix — pour les consommateurs et les entreprises », au troisième paragraphe, vous indiquez : « Tout comme les consommateurs peuvent choisir la forme de paiement qu'ils veulent utiliser, les entreprises peuvent choisir la forme de paiement qu'elles souhaitent accepter. Les entreprises peuvent accepter l'argent comptant, les chèques, les cartes de crédit ou les cartes de débit. Elles peuvent accepter certaines marques de cartes de crédit et en refuser d'autres. » Est-ce exact?

Mme Hughes Anthony : Je pense qu'il y a eu confusion avec les témoins précédents. Nous ne savons rien d'autre que ce que nous avons précisé au sujet de la promotion de l'argent comptant.

Le sénateur Massicotte : Vous avez affirmé également que les commerçants peuvent offrir un escompte au comptant.

Mme Hughes Anthony : C'est exact.

Le sénateur Massicotte : À votre connaissance, est-ce vraiment le cas? Pouvez-vous nous le confirmer?

Mme Hughes Anthony : Nous pouvons certainement confirmer que c'est l'entente entre nos membres et Visa et MasterCard. On ne peut toutefois pas rencontrer tous les acquéreurs pour déterminer ce qu'ils négocient avec les commerçants.

M. Campbell : Si vous voulez savoir si un commerçant peut choisir de refuser les cartes MasterCard mais d'accepter les cartes Visa, de n'accepter aucune carte de crédit ou seulement les cartes de débit, il n'en tient en effet qu'à eux. Il est possible que dans un magasin donné, un consommateur ne puisse utiliser que sa carte de débit. Les commerçants peuvent refuser les cartes de crédit, ou l'inverse.

Le sénateur Massicotte : Peuvent-ils accepter certaines cartes Visa, mais pas toutes?

M. Campbell : Cette règle est différente, vous devriez poser la question à Visa et à MasterCard.

Le sénateur Massicotte : La question de l'escompte est également importante.

Mme Hughes Anthony : Les représentants de Visa et de MasterCard comparaîtront devant vous. Si nous comprenons bien, selon leurs règles, les commerçants doivent honorer toutes les cartes. S'ils ont un accord avec Visa, ils doivent accepter toutes les cartes Visa, mais ils peuvent refuser les cartes MasterCard ou Amex.

Le sénateur Moore : Quel pourcentage de cartes de crédit en circulation sont émises par des banques?

M. Hannah : Environ 92 p. 100.

Senator Moore: You did not mention that information in your brief. I thought it was an important number. Does your organization represent the five big banks?

Ms. Hughes Anthony: No, to clarify, we represent 50 banks. In the 90-something per cent, we would include other banks that are members. These banks would include Amex Bank of Canada, the large banks you refer to, Canadian Western Bank, Laurentian Bank, et cetera.

Senator Moore: Of the 92 per cent, what percentage of that number is issued by the five big banks?

Mr. Hannah: Of the total market — not the 92 per cent — 56 per cent is accounted for by the six major banks including National Bank.

Senator Moore: I find it interesting that you do not have a schedule. Fifty-six per cent by the six banks is over half. Why do you not have a schedule of the card features of each of those banks?

Ms. Hughes Anthony: That information is available on the FCAC website. There are hundreds of cards.

Senator Moore: You are the Canadian Bankers Association, but you do not have that information. I find that interesting that you do not have your own information.

Ms. Hughes Anthony: No, the credit card market is obviously extremely competitive.

Senator Moore: However, you are the Canadian Bankers Association. That is who you represent.

Ms. Hughes Anthony: It is on the FCAC website, which serves consumers well.

Senator Moore: If there was no FCAC, would you have the information?

Ms. Hughes Anthony: Probably.

Senator Moore: Senator Massicotte touched on the breakdown of fees. What percentage of the fees is made up of the value-added rewards programs?

I do not think the consumer understands all these features.

Ms. Hughes Anthony: I do not think we know that information. I would ask which fee, because we are talking about a system —

Senator Moore: You said there are “significant costs.” I think those costs break down to a fee.

Ms. Hughes Anthony: We are unable to put a number on that cost, senator. We do not have access to every one of our member's books in order that at we can dive in to those books and figure it out. The percentage would vary from bank to bank, card to card

Le sénateur Moore : Vous n'avez pas fourni ces renseignements dans votre mémoire. Or, cette donnée me semble importante. Votre organisation représente-t-elle les cinq banques?

Mme Hughes Anthony : Non, permettez-moi de préciser que nous représentons 50 banques. Les 92 p. 100 en question comprennent d'autres banques membres, comme la Banque Amex du Canada, les grandes banques dont vous avez parlé, la Banque Canadienne de l'Ouest, la Banque Laurentienne, et cetera.

Le sénateur Moore : De ces 92 p. 100, quelle proportion est émise par les cinq grandes banques?

M. Hannah : Dans l'ensemble — et non pas en se basant sur les 92 p. 100 —, les 6 plus grandes banques, y compris la Banque Nationale, représentent 56 p. 100 du marché.

Le sénateur Moore : Je trouve intrigant que vous n'ayez pas fourni une annexe. Ces 6 banques représentent 56 p. 100, soit plus de la moitié. Pourquoi ne pas avoir ajouté une fiche d'information sur les caractéristiques des différentes cartes de chacune de ces banques?

Mme Hughes Anthony : Ces renseignements sont accessibles sur le site Web de l'ACFC. Il y a des centaines de cartes.

Le sénateur Moore : Vous êtes l'Association des banquiers canadiens, mais vous ne disposez pas de ces renseignements. C'est étrange, puisque cela devrait relever de vous.

Mme Hughes Anthony : Non, le marché des cartes de crédit est de toute évidence extrêmement concurrentiel.

Le sénateur Moore : Toutefois, vous êtes l'Association des banquiers canadiens. C'est l'organisation que vous représentez.

Mme Hughes Anthony : Cette information figure sur le site de l'ACFC, qui renseigne bien les consommateurs.

Le sénateur Moore : Si cette agence n'existait pas, auriez-vous les renseignements en question?

Mme Hughes Anthony : Probablement.

Le sénateur Moore : Le sénateur Massicotte a abordé la question de la répartition des frais. Les programmes de récompenses à valeur ajoutée représentent quel pourcentage des frais?

Je ne crois pas que les consommateurs comprennent bien toutes ces caractéristiques.

Mme Hughes Anthony : Je ne pense pas que nous disposions de ces renseignements. Il faudrait que je sache de quels frais vous parlez, puisqu'il s'agit de tout un système...

Le sénateur Moore : Vous avez dit que des « coûts importants » y étaient associés. Je pense qu'il s'agit bien là de frais.

Mme Hughes Anthony : Nous ne saurions le dire, sénateur. Nous n'avons pas accès au registre de chacun de nos membres. Il nous est donc impossible de déterminer à combien s'élèvent ces coûts. Le pourcentage varierait probablement selon la banque, la

and month to month. I was interested in the statistic that Ms. Swift raised earlier, but that is the first time I heard the figure.

Senator Moore: I think that information is an important item here.

I am surprised. This industry has been building up over the years. I thought someone would be keeping track and would have numbers available.

[Translation]

Senator Fox: Thank you, Mr. Chair. I have only one single question in the same vein as the questions asked by Senator Massicotte. You stated that 70 per cent of credit card holders pay off their credit card balances in full within 30 days, or approximately within the 30 days allowed. No interest is charged if it is paid in cash. Everybody knows that there were cash advances for those people, and associated fees; but they did not have to pay them. There is a financing cost that is not paid for by them. Thirty per cent of people do not pay off their credit card balances in full, and it is this 30 per cent that finances the costs associated with their own purchases, and those of the 70 per cent who paid off their balance within 30 days. That 30 per cent pays for the costs of the system, and they fund the profits turned by the system. Does this not come down to a matter of fairness? Take the first 30 per cent, and you will realize that they are the ones bearing the cost, unless I have miscalculated something.

Ms. Hughes Anthony: Not necessarily. I believe that there are certain business credit cards that charge annual fees. People agree to pay them because they receive certain advantages.

Senator Fox: There are advantages.

Ms. Hughes Anthony: These people who choose to pay an annual fee for using their credit card generate income for the banks.

Senator Fox: Let us assume that the annual fees are used to pay for insurance, air miles, aeroplane points, and all kinds of bonuses. If the fees cover those types of things, and banks are able to turn a certain profit on them — which they are entitled to do — the fact remains that 30 per cent of the clients are funding the whole scheme. This would explain the exorbitant interest rates that are not falling. You say that the Bank of Canada's interest rate has no effect on the cost of credit, but bank deposits do have an effect on funds available in the banks. Right now, bank deposits are very high, as we have learned since the posting of Canadian bank revenues, as are money market fund investments. And yet, the cost of using credit cards remains extremely high, and has not been reduced.

I suspect that the 30 per cent of people who have a hard time paying off their credit card balance are in the main paying for the 70 per cent who have no problem paying off their credit card in full.

carte et le mois. Les statistiques présentées plus tôt par Mme Swift ont piqué ma curiosité, mais je les entendais pour la première fois.

Le sénateur Moore : Je crois qu'il s'agit d'un élément important.

Cela me surprend. L'industrie a grandi au fil des années. J'aurais cru que quelqu'un aurait fait le suivi et aurait pu nous fournir ces chiffres.

[Français]

Le sénateur Fox : Merci, monsieur le président, j'ai une seule question dans la foulée des questions posées par le sénateur Massicotte. Vous avez dit que 70 p. 100 des détenteurs des cartes de crédit acquittent complètement leur carte à l'intérieur des 30 jours ou à peu près 30 jours qui sont permis. Ils ne paient aucun intérêt si c'est payé comptant. On sait très bien qu'il y a eu des avances de fonds, même pour ces gens et qu'il y a des coûts associés à cela, mais eux ne les paient pas. Il y a un coût de financement qu'eux n'assument pas. Il y a 30 p. 100 des gens qui ne paient pas leur carte à tous les mois et qui paient des frais d'intérêt assez substantiels. Et si je comprends bien, c'est ce 30 p. 100 qui financent les coûts d'achat de leur propre produit et les coûts d'achat des produits des 70 p. 100 des gens qui ont payé comptant à l'intérieur de 30 jours, les coûts du système et les profits du système. N'est-ce pas une question d'équité? Vous prenez le premier 30 p. 100 et ce sont eux qui assument les coûts, à moins que je ne comprenne pas quelque chose de mon équation.

Mme Hughes Anthony : Pas nécessairement. Je pense qu'il y a aussi certaines cartes de crédit qui sont des cartes d'affaires où il y a certains frais annuels, par exemple, que les gens acceptent de payer parce qu'ils veulent certains bénéfices.

Le sénateur Fox : Ce sont les bénéficiaires.

Mme Hughes Anthony : C'est un revenu pour les banques, ces personnes qui choisissent de payer un frais annuel pour leur carte de crédit.

Le sénateur Fox : Tenons pour acquis que les frais annuels paient pour les assurances, les « air miles », les « aéroplans » et cadeaux de toutes sortes. Si cet argent couvre cela et les banques font un certain profit avec cela — elles en ont le droit —, il n'en demeure pas moins que 30 p. 100 des clients financent l'ensemble. C'est ce qui expliquerait les taux d'intérêt exorbitants qui ne descendent pas. Vous dites que les taux d'intérêt de la Banque du Canada n'ont rien à faire avec le coût du crédit, mais les dépôts bancaires ont quelque chose à voir avec les fonds disponibles dans les banques. Les dépôts bancaires sont en ce moment, on le sait par les entrées des revenus dans les banques canadiennes, très élevés et dans les fonds monétaires aussi. On a encore des coûts extrêmement chers sur les cartes de crédit qui n'ont pas diminué.

Je soupçonne que les 30 p. 100 des gens qui ont le plus de difficultés à payer leur carte sont ceux qui paient en bonne partie pour les 70 p. 100 qui n'ont aucun problème à payer leur carte.

[English]

Mr. Campbell: For the people who pay it off, there is a cost for the infrastructure, as you say, and this cost is driven by the consumer. Consumers can choose the card they want. If they choose a card and say they will pay it off and not pay interest, that decision is theirs. However, if they choose a card and roll over the debt, they are using it as a form of loan and not as a payment product.

In that case, maybe they are using the wrong card and there are other options they should explore. A range of tools is available. For example, there is the FCAC site. The banks are telling people that if they are having a challenge, please talk to their banks because there is a better product for them. We can put them on a lower cost credit card or a different credit product.

Consumers have the options. The whole system works with revenue going back and forth. However, the 30 per cent of consumers that do not pay off their balances have a variety of options they can use to lower their costs.

Senator Fox: With respect, your answer is peripheral to the question and it begs the question.

Senator Goldstein: Thank you to our presenters. You are always informative with rare exceptions. We are pleased to have you here.

I am concerned about debit cards. The reason for my concern is that I understand they are used predominantly in retail grocery stores or for gas.

Those debit cards worked well for the consumer when the debit cards did not bear any charge, but Interac, which de facto administers all the debit cards, now seeks to change its status, as you are aware.

I will put my question more directly; I will be less diplomatic. Is it true to say that the sole reason for Interac seeking to change its status is so that this operation can become profitable rather than neutral? I have a supplementary question: If it becomes profitable rather than neutral, will the consumer be the person to pay the profit?

Ms. Hughes Anthony: I think Mark O'Connell has been called also as a witness here. He will be able to speak for the business plans of Interac. One thing that Interac has under its current consent order — it is a kind of association; about 65 entities rely on Interac for the system — is their ability to innovate and to provide the types of services that people want, for example, the ability for Canadians to take their debit card and travel internationally with them, to be able to do certain things over the Internet, and so on. They have cited those kinds of things that they need to be able to do.

This change is more about trying to commercialize the operation. That is my understanding. I should not speak for Mr. O'Connell; he will come before you and talk for himself. This system serves Canadians well, but it does have its limit in terms of

[Traduction]

M. Campbell : Pour les gens qui acquittent complètement le solde de leur carte, il y a des frais d'infrastructure, comme vous le dites, et ces coûts dépendent du consommateur. En effet, les consommateurs peuvent choisir la carte qui leur convient. S'ils décident de payer leur solde pour éviter les intérêts, il n'en tient qu'à eux. Toutefois, s'ils choisissent de reconduire leur dette, ils se servent de leur carte comme d'un prêt, et non comme d'un mode de paiement.

Dans ce cas, ils utilisent peut-être la mauvaise carte et ils devraient envisager d'autres options. Différents outils s'offrent à eux, par exemple, le site de l'ACFC. Les banques disent aux gens que s'ils ont des problèmes, ils doivent venir les rencontrer pour trouver le produit qui leur convient. On peut leur offrir une carte de crédit à moindres frais, ou un produit de crédit différent.

Les consommateurs ont le choix. Le système est basé sur la circulation des revenus. Toutefois, les 30 p. 100 de consommateurs qui ne règlent pas leur solde ont à leur disposition diverses options pour réduire leurs coûts.

Le sénateur Fox : Avec tout le respect que je vous dois, vous avez laissé passer l'essentiel et la question se pose toujours.

Le sénateur Goldstein : Merci à nos témoins. À de rares exceptions près, vos témoignages nous sont toujours utiles. Nous sommes heureux de vous entendre.

Ce qui m'inquiète, ce sont les cartes de crédit, parce que, si je comprends bien, elles sont utilisées principalement dans les épiceries et les stations-service.

Ces cartes étaient utiles aux consommateurs puisqu'aucuns frais n'y étaient associés, mais Interac, qui de fait gère toutes les cartes de débit, cherche maintenant à changer son statut, comme vous le savez.

Je vais être direct, moins diplomatique. Est-il vrai que la seule et unique raison pour laquelle Interac veut changer son statut, c'est pour que ses activités deviennent profitables plutôt que neutres? J'ai une autre question : si cela se produit, est-ce que ce seront les consommateurs qui devront payer la note?

Mme Hughes Anthony : Je pense que vous avez également invité Mark O'Connell à témoigner. Il sera en mesure de vous parler du plan d'affaires d'Interac. En vertu de son ordonnance par consentement actuelle, Interac — il s'agit d'une sorte d'association puisqu'environ 65 entités dépendent du système Interac — peut innover et fournir le genre de services que les consommateurs réclament, par exemple, la possibilité pour les Canadiens d'utiliser leur carte de débit à l'étranger, d'effectuer certaines transactions sur Internet, et ainsi de suite. C'est le genre de choses qu'elle a dit devoir être en mesure d'offrir.

Je pense que le changement demandé vise plutôt à commercialiser les activités de l'entreprise. C'est ce que j'en comprends. Je ne peux toutefois pas parler au nom de M. O'Connell, qui comparaitra lui-même devant vous. Le

its technical applications, and the ability of Canadians to travel with those debit cards and use them internationally.

Senator Goldstein: With greatest of respect, Ms. Hughes Anthony, you have not answered my question. My question is this: Who will pay?

Ms. Hughes Anthony: In terms of what the fees or the rates will be, I was listening to Ms. Swift, for whom I have great respect. There is a lot of speculation as to what the rates will be. I cannot comment on that subject. Interac will have to comment on their pricing structures and how they will do their business. That information is up to them to provide.

Senator Goldstein: Let me take another try. Whatever the rates may be — 1 per cent or 90 per cent — from whose pocket will that quantum of rate come?

Ms. Hughes Anthony: The debit card is a different type of transaction. You described it absolutely. The transaction is one where consumers take money out of their bank accounts, so that is who will pay at the end of the day. There is no doubt about that. We need to ensure that there is a good competitive marketplace here.

It is interesting, Senator, you say people use debit cards for food. I use a debit card for food, but in Loblaws, I see people using credit cards for food because they want the points, or whatever, on their card. That experience demonstrates that different cards are being used and they are competing. My understanding from Interac is that they want to ensure they can compete. It is up to them to tell you what their eventual pricing will be.

Senator Goldstein: Let me move to another subject. The transaction in virtue of which I buy something and use a credit card is characterized as a de facto interest-free loan until I pay my credit card bill. Theoretically, that payment could be made 52 days after I make the transaction, if it is on the first day of the cycle. I am cautious of the fact that payment is outstanding for 52 days and, if I pay it by day 52 and the company receives it by day 52, then there is no interest on it.

Conversely, however, what is the average time cycle for the merchant to be paid, if I buy on day one of my cycle? The merchant is not paid the following morning. How long does it take for the merchant to be paid?

Mr. Hannah: That payment would be a function of the merchant's relationship with the acquirer. I would put that question to them when they come here tomorrow.

Senator Raine: We have been told that Visa and MasterCard wish to go into the debit card business. I cannot figure out what they could add because to me, the debit card is a transaction between the person who has their money in the bank and wants to access it directly, and the bank. Why on earth would they want to go through a third party?

système sert bien les Canadiens, mais il est limité sur le plan technique, par exemple, en ce qui concerne la capacité des Canadiens à voyager et à se servir de leur carte de débit à l'étranger.

Le sénateur Goldstein : Avec tout le respect que je vous dois, madame Hughes Anthony, vous n'avez pas répondu à ma question. Ma question est la suivante : qui paiera?

Mme Hughes Anthony : J'ai écouté Mme Swift, pour qui j'ai le plus grand respect, parler des frais ou des taux. De nombreuses suppositions ont été émises au sujet de ces taux. Je ne peux formuler aucune observation à ce sujet. Interac devra expliquer les structures d'établissement des coûts et leur façon de fonctionner. C'est à l'entreprise de fournir ces renseignements.

Le sénateur Goldstein : Essayons à nouveau. Peu importe ce que seront les taux — que ce soit 1 p. 100 ou 90 p. 100 —, qui devra payer?

Mme Hughes Anthony : Les transactions effectuées par carte de débit sont différentes. Vous les avez décrites de façon absolue. Dans le cadre de cette transaction, le consommateur retire de l'argent de son compte bancaire, de sorte qu'au bout du compte, c'est lui qui paiera. Cela ne fait aucun doute. Nous devons garantir la compétitivité du marché.

C'est intéressant. Sénateur, vous dites que les gens utilisent leur carte de débit pour acheter de la nourriture. J'utilise ma carte de débit pour acheter des aliments, mais chez Loblaws, je vois des gens utiliser des cartes de crédit pour acheter les aliments parce qu'ils veulent accumuler des points, ou peu importe, sur leurs cartes. Cela démontre l'utilisation de différentes cartes et la concurrence entre elles. D'après ce que je sais au sujet d'Interac, l'entreprise veut s'assurer de pouvoir être concurrentielle. C'est à elle de vous dire ce que seront ses coûts.

Le sénateur Goldstein : Permettez-moi de poursuivre en abordant un nouveau sujet. La transaction par laquelle j'achète quelque chose avec ma carte de crédit est décrite comme étant un prêt sans intérêt de facto, jusqu'à ce que je rembourse mon compte de carte de crédit. En théorie, je pourrais faire ce paiement 52 jours après la transaction, si celle-ci a lieu le premier jour du cycle. Je comprends que le montant est dû pendant 52 jours et que si je fais le paiement avant le jour 52 et que l'entreprise le reçoit avant ce jour-là, il n'y a aucun intérêt sur le montant.

Par contre, quel est le délai moyen pendant lequel le marchand doit attendre le paiement, si j'achète quelque chose le premier jour du cycle? Le marchand n'est pas remboursé le matin suivant; combien de temps doit-il attendre avant d'être payé?

M. Hannah : Ce paiement serait fonction de la relation du marchand et de l'acquéreur. Je leur poserais la question lorsqu'ils seront ici, demain.

Le sénateur Raine : On nous a dit que Visa et MasterCard songaient à se lancer dans les cartes de débit. J'ai du mal à comprendre comment ils procéderaient, parce que selon moi, la transaction par carte de débit se fait entre la personne qui a de l'argent en banque et souhaite y avoir accès directement, et la banque. Pourquoi voudrait-on faire affaire avec une tierce partie?

Ms. Hughes Anthony: You will have to ask Visa and MasterCard that question.

Senator Raine: The banks do not have a position on Visa and MasterCard coming into their territory?

Ms. Hughes Anthony: No.

Senator Raine: I am astonished.

Senator Ringuette: I guess we will talk about choices again.

Will a consumer who qualifies for a credit card with an annual interest rate of 19 per cent, or up to 24.75 per cent, automatically qualify for a different credit card, for example at 9 per cent?

Ms. Hughes Anthony: That qualification is something that is determined on a case-by-case basis.

Senator Ringuette: You said that consumers have choices. I want to know if they have a choice.

Mr. Campbell: I think they do.

Senator Ringuette: Can you answer the question, then? Will the consumer who qualifies for a credit card at 19 per cent or at 24.75 per cent automatically qualify for a credit card at 9 per cent; yes or no?

Ms. Hughes Anthony: Yes.

Mr. Campbell: On a case-by-case basis, they qualify.

Senator Ringuette: They would qualify. Do they have the choice or not?

Mr. Campbell: They absolutely have the choice.

Senator Ringuette: You represent 50 banks. With regard to an unsecured line of credit, a person who has an unsecured line of credit to its bank would pay anything between 6 per cent or 7 per cent — at the highest currently it would be 8 per cent.

As you stated in your presentation, credit cards are an unsecured line of credit that consumers access when needed, like the personal line of credit at a bank. How can you justify that one is, on average, at 6 per cent and the other one is, on average, at 19 per cent?

Ms. Hughes Anthony: They are two different things, senator.

Senator Ringuette: No they are not.

Ms. Hughes Anthony: They are. If consumers want short-term credit, they would choose the lowest cost product. They would choose that line of credit. If they want the convenience of a payment card that in their pocket because they need it, then they would choose a credit card.

Mme Hughes Anthony : Il vous faudra poser la question aux représentants de Visa et MasterCard.

Le sénateur Raine : Les banques n'ont-elles pas d'opinion sur l'ingérence de Visa et MasterCard dans leur territoire?

Mme Hughes Anthony : Non.

Le sénateur Raine : Je suis stupéfaite.

Le sénateur Ringuette : Je pense que nous allons revenir sur la question des choix.

Un consommateur admissible à une carte de crédit comportant un taux d'intérêt annuel de 19 p. 100, ou un taux pouvant atteindre 24,75 p. 100, sera-t-il automatiquement admissible à une carte de crédit différente, comportant un taux de 9 p. 100, par exemple?

Mme Hughes Anthony : L'admissibilité est déterminée au cas par cas.

Le sénateur Ringuette : Vous avez dit que les consommateurs ont le choix. Je veux savoir s'ils ont le choix.

M. Campbell : Je pense que oui.

Le sénateur Ringuette : Pouvez-vous répondre à la question, alors? Le consommateur qui est admissible à une carte de crédit comportant un taux de 19 ou 24,75 p. 100 sera-t-il automatiquement admissible à une carte de crédit dont le taux est de 9 p. 100; oui ou non?

Mme Hughes Anthony : Oui.

M. Campbell : Au cas par cas, le consommateur est admissible.

Le sénateur Ringuette : Il serait admissible. A-t-il le choix, ou non?

M. Campbell : Il a tout à fait le choix.

Le sénateur Ringuette : Vous représentez 50 banques. Pour ce qui est d'une marge de crédit non garantie, une personne qui dispose d'une marge de crédit non garantie auprès de sa banque paierait entre 6 et 7 p. 100, mais jusqu'à 8 p. 100 à l'heure actuelle.

Dans votre exposé, vous dites que les cartes de crédit sont une marge de crédit non garantie à laquelle les consommateurs ont accès au besoin, comme une marge de crédit personnelle dans une banque. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi, en moyenne, l'un de ces produits comporte un taux de 6 p. 100, et l'autre, de 19 p. 100?

Mme Hughes Anthony : Il s'agit de deux choses différentes, sénateur.

Le sénateur Ringuette : Non, pas du tout.

Mme Hughes Anthony : Oui. Si les consommateurs veulent obtenir du crédit à court terme, ils choisiront le produit dont le coût est le moins élevé. Ils choisiront la marge de crédit. S'ils veulent la commodité d'une carte de paiement qui est dans leur poche lorsqu'ils en ont besoin, ils choisiront la carte de crédit.

Senator Ringuette: With a line of credit, they can have their cheques with them, and the convenience is that they can write a cheque, and so on. The convenience is that one is paper and the other one is plastic. That is the only difference between credit cards and a personal line of credit. How can you justify such a difference with regard to the interest rate that you charge?

Mr. Campbell: Senator, they are different products. With a credit card, they have an interest-free period. They do not have that with a line of credit.

Senator Ringuette: No, we used to have 30 days, and now it is in the vicinity of 14 days.

Mr. Campbell: They are different products. Consumers can use credit cards online. They can use them anywhere in the world, any time they want, 7-24. They cannot do that with a line of credit.

Senator Ringuette: On the other hand, you keep forgetting that there are interchange fees on a percentage basis of what consumers buy. There is that fee, that money, that the merchant community pays. Do not tell me that when I buy today, and when I pay within 21 days, that all that credit is free. It is not true, because you receive a percentage of what I buy from the merchant. It is called the interchange fees.

I have a third question.

The Chair: I do not think the witness has finished her answer. I may be mistaken.

Senator Ringuette: I want to ask a few other questions and I want answers to those questions as well.

The Chair: Have we finished with this subject, from the witness's point of view?

Ms. Hughes Anthony: For a credit card, like any business, there will be a revenue stream and a cost stream, obviously. The business is highly competitive. There is a huge amount of choice for individuals who may want a line of credit for something but they also need a credit card. A line of credit and a credit card are different things. Obviously, if the individual in this example wants credit only on a short-term basis and that individual wants to use a chequing account every time, then that is fine. That is what the individual takes.

However, a credit card is a different thing. Consumers can obtain a low-rate or prime-plus credit card to fill that need.

Senator Ringuette: I was told that every dollar the banking community invests in the credit card market, there is a 20-per-cent return. I do not expect you to answer this question right now. Can you check with your 50 members and send an answer saying, yes, it is true; no, it is not true; or clarifying the issue?

Le sénateur Ringuette : Avec une marge de crédit, ils peuvent transporter leurs chèques, et c'est commode parce qu'ils peuvent signer un chèque, et ainsi de suite. La commodité, c'est que l'un est en papier et l'autre est en plastique. C'est la seule différence entre les cartes de crédit et les marges de crédit personnelles. Comment pouvez-vous justifier une telle différence des taux d'intérêt facturés?

M. Campbell : Sénateur, il s'agit de produits différents. Avec la carte de crédit, il y a une période d'exonération des intérêts. Avec la marge de crédit, ce n'est pas le cas.

Le sénateur Ringuette : Non, nous avions auparavant 30 jours, et maintenant c'est environ 14 jours.

M. Campbell : Il s'agit de produits différents. Les consommateurs peuvent utiliser des cartes de crédit en ligne. Ils peuvent les utiliser partout dans le monde, quand ils le veulent. 24 heures par jour, 7 jours par semaine. On ne peut pas faire cela avec une marge de crédit.

Le sénateur Ringuette : Toutefois, vous semblez oublier qu'il existe des frais d'interchange qui représentent un pourcentage de ce que les consommateurs achètent. C'est la collectivité des marchands qui doit rembourser ces frais, cet argent. Ne me dites pas que lorsque j'achète aujourd'hui et que je rembourse en 21 jours, tout ce crédit est gratuit. Ce n'est pas vrai, parce que vous recevez un pourcentage de ce que j'achète chez le marchand. C'est ce qu'on appelle la commission d'interchange.

J'ai une troisième question.

Le président : Je pense que le témoin n'a pas fini de répondre. Je me trompe peut-être.

Le sénateur Ringuette : Je veux poser quelques autres questions et je veux des réponses à ces questions également.

Le président : Les témoins pensent-ils que ce sujet est clos?

Mme Hughes Anthony : Pour une carte de crédit, comme dans le cas de toute entreprise, il y a un flux de rentrée et un flux de coût, naturellement. Ce domaine est extrêmement concurrentiel. Il existe beaucoup de choix pour les individus qui veulent une marge de crédit, mais qui ont également besoin d'une carte de crédit. Une marge de crédit et une carte de crédit sont deux choses différentes. Bien entendu, si la personne dont nous parlons ici ne veut obtenir du crédit qu'à court terme et souhaite utiliser son compte chèque chaque fois, c'est très bien. C'est ce que la personne choisit.

Mais c'est différent avec une carte de crédit. Les consommateurs peuvent obtenir une carte de crédit à faible taux d'intérêt ou à un taux préférentiel majoré pour combler ce besoin.

Le sénateur Ringuette : On m'a déjà dit que les banques obtiennent un rendement de 20 p. 100 sur tout investissement dans le marché des cartes de crédit. Je ne m'attends pas à ce que vous puissiez répondre à ma question maintenant, mais pourriez-vous vérifier auprès de vos 50 membres et nous faire parvenir une réponse, à savoir si c'est vrai ou non, ou apporter des précisions au besoin?

The Chair: Are you able to obtain that information?

Ms. Hughes Anthony: No, we are not able to obtain that information, senator.

Senator Ringuette: My last question might be a comment. You started your presentation with the cost of credit, how it was difficult for your 50 members to have credit in the marketplace and so forth, and that you were experiencing losses because of the current financial situation.

We have information that for the six federally chartered banks, the major ones, the first quarter net income for 2008 was \$2.104 billion, in comparison with the first quarter net earnings for 2009 of \$3.048 billion. Those earnings are an increase of 30 per cent, quarter for quarter.

Ms. Hughes Anthony: I need to correct that figure, chair. It is not correct.

Senator Ringuette: It is not?

Ms. Hughes Anthony: No; to which bank are you referring, senator?

Senator Ringuette: This figure was supplied to us by the Department of Finance. If a correction needs to be made, maybe you should give them a call. We received this information from the Department of Finance.

Mr. Campbell: Senator, you are looking at one quarter in a year and another quarter in a year. If you look only in terms of profit for the Big Six, in 2008, relative to the profit in 2007, it actually declined 37 per cent. In terms of actual trends, the first quarter profit for the Big Six this year compared to, say, the previous quarter, which is the trend line, it went down a further 13 per cent.

One quarter out of a year relative to another quarter of a year does not tell the whole story. If you look at the whole year, you will see a decline.

Senator Ringuette: It seems you have enough money for the Prime Minister of Canada to tell you that you should invest abroad, buy abroad, help businesses and consumers abroad instead of helping Canadian businesses and Canadian consumers. You must have a lot of liquidity to be able to do those things.

The Chair: I am afraid we have to call an end to the hearing.

Ms. Hughes Anthony: I would love to respond to that last comment. I do not think it is fair, chair, for the senator to infer that the Prime Minister said what the Prime Minister said.

The banks, to my knowledge, are not on a shopping spree, Senator Ringuette. We have seen serious erosion in the banks' profit and in their market cap, which is not something Canadians should be cheering. That erosion shows the recession is starting to bite Canada's banks. They are not immune to it. I want to make sure that comment is on the record.

The Chair: Senator Moore, you had a comment?

Le président : Pouvez-vous obtenir ce renseignement?

Mme Hughes Anthony : Non, nous ne pouvons pas obtenir ce renseignement, madame le sénateur.

Le sénateur Ringuette : Ma dernière question est plutôt une observation. Vous avez parlé au début de votre exposé du coût du crédit, de la difficulté pour vos 50 membres d'obtenir du crédit sur le marché, et cetera, et des pertes que vous essayez en raison de la situation financière actuelle.

Selon nos renseignements, le bénéfice net au premier trimestre des six banques à charte fédérale, les grandes banques, a été de 2,104 milliards de dollars en 2008 comparativement à 3,048 milliards de dollars en 2009. Il s'agit d'une augmentation de 30 p. 100.

Mme Hughes Anthony : Monsieur le président, je dois corriger ce chiffre, qui est inexact.

Le sénateur Ringuette : Il est inexact?

Mme Hughes Anthony : Effectivement. À quelle banque faites-vous allusion, madame le sénateur?

Le sénateur Ringuette : Le chiffre nous est venu du ministère des Finances. S'il est inexact, vous devriez peut-être les appeler. Nous avons reçu ce renseignement du ministère des Finances.

M. Campbell : Madame le sénateur, vous comparez un trimestre d'une année avec un autre trimestre d'une année. Mais les profits des six grandes banques ont, en fait, diminué de 37 p. 100 entre 2007 et 2008. Si on regarde la tendance, le bénéfice net des six grandes banques au premier trimestre de cette année a encore baissé de 13 p. 100 par rapport au trimestre précédent.

Comparer un trimestre d'une année avec un autre trimestre d'une année n'est pas nécessairement très pertinent. Si on regarde les résultats de toute l'année, on constate une diminution des gains.

Le sénateur Ringuette : Il semble que vous faites assez de bénéfices pour que le premier ministre du Canada vous dise d'investir à l'étranger, de faire des acquisitions ailleurs, d'aider les entreprises et les consommateurs dans d'autres pays plutôt qu'ici au Canada. Vous devez avoir beaucoup de liquidité pour pouvoir faire cela.

Le président : Nous allons devoir mettre fin à la séance.

Mme Hughes Anthony : J'aimerais bien répondre à cette dernière observation. Monsieur le président, je crois qu'il est injuste de la part du sénateur de prétendre que le premier ministre a dit cela.

À ma connaissance, sénateur Ringuette, les banques ne se sont pas lancées dans une série d'acquisitions. Les profits des banques et leur capitalisation boursière se sont grandement détériorés, ce qui ne devrait pas réjouir les Canadiens. Cette détérioration est la preuve que la récession commence à toucher les banques canadiennes. Elles ne sont pas à l'abri de la situation financière actuelle. Je tenais à faire cette observation pour le compte rendu.

Le président : Sénateur Moore, vouliez-vous intervenir?

Senator Moore: You can respond in writing to this question. In the early 1980s when we went through tough times, the prime rate was up around 16 per cent or 17 per cent, and the Visa card rate was around 21 per cent. This year, today, the prime rate is half of 1 per cent and credit card rates are still at 19 per cent. I want to know why, because the banks set the interest card rates, we learned.

Second, you mentioned in your brief that the banks' source of borrowing from the central Bank of Canada is 1 per cent. What are the other sources of borrowing, and the percentages?

The Chair: Do you have that information?

Ms. Hughes Anthony: It will vary from bank to bank, senators. We will attempt to give you some kind of overall numbers, and to give you the best answer we can.

The Chair: That will be satisfactory. Thank you very much.

Ms. Hughes Anthony: Thank you.

The Chair: The session has been a spirited one. I am sorry we cannot continue longer.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, April 2, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m. to study on the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

Senator Michael A. Meighen (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Good morning. I call the meeting to order. I remind witnesses and honourable senators to do their best to keep questions and answers short and editorial comments to a minimum. We are here to obtain information and we only have one hour with our witnesses. We will try our best to give everyone a chance to participate.

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce meets today to study the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

[*English*]

The committee was charged with undertaking this inquiry after the Senate adopted a motion put forward by our colleague, Senator Ringuette, to have us study the issue.

Our witnesses in the first hour of this meeting have a unique perspective on this issue because they act as a broker between merchants on the one hand and card issuers on the other hand.

Le sénateur Moore : Vous pouvez répondre à ma question par écrit. Lors de la conjoncture difficile du début des années 80, le taux directeur a atteint environ 16 ou 17 p. 100 et le taux d'intérêt de la carte de crédit Visa environ 21 p. 100. À l'heure actuelle, le taux directeur se situe à 0,5 p. 100, mais les taux d'intérêt des cartes de crédit sont toujours à 19 p. 100, j'aimerais savoir pourquoi c'est le cas; puisqu'on nous a dit que ce sont les banques qui fixent les taux d'intérêt des cartes de crédit.

Deuxièmement, vous avez mentionné dans votre mémoire que les banques empruntent de l'argent à la Banque du Canada à un taux de 1 p. 100. Qui sont les autres prêteurs et quels sont les taux d'intérêt de ces types d'emprunt?

Le président : Auriez-vous ce renseignement?

Mme Hughes Anthony : Cela varie d'une banque à l'autre. Nous allons tâcher d'obtenir des chiffres globaux et de vous fournir la meilleure réponse possible.

Le président : Cela nous conviendra. Merci beaucoup.

Mme Hughes Anthony : Merci.

Le président : La séance a donné lieu à des débats vigoureux. Je regrette que nous ne puissions pas poursuivre nos discussions.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 2 avril 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, pour étudier les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

Le sénateur Michael A. Meighen (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour à tous. La séance est ouverte. Je rappelle aux témoins et aux sénateurs de garder leurs questions et réponses courtes et de réduire au minimum les commentaires éditoriaux. Nous sommes ici pour nous renseigner et nous n'avons qu'une heure pour entendre nos témoins. Nous essaierons de donner à tous la chance d'intervenir.

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se penche ce matin sur les questions relatives aux systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

[*Traduction*]

Le comité a été chargé de cette étude après que le Sénat eut adopté une motion à cet effet présentée par notre collègue, le sénateur Ringuette.

Les témoins que nous entendrons au cours de la première heure de la réunion d'aujourd'hui ont un point de vue unique sur la question, puisqu'ils jouent le rôle de traités entre les commerçants et les émetteurs de cartes.

I will introduce the senators present today. Starting on my far left, Senator Massicotte, from Quebec; Senator Ringuette, from New Brunswick; Senator Fox, from Quebec; Senator Greene, from Nova Scotia; and Senator Gerstein, from Ontario. I am Michael Meighen. I am a senator from Ontario and I have the honour to chair the committee.

In the first hour this morning, we will hear from Jim Baumgartner, President and Chief Executive Officer, Moneris Solutions; and Fern Glowinsky, Senior Vice-President, General Counsel and Corporate Secretary, Moneris Solutions; and from Jeff van Duynhoven, President, TD Merchant Services.

Jim Baumgartner, President and Chief Executive Officer, Moneris Solutions: Thank you for the invitation to speak to the committee regarding its study of the credit and debit card industry in Canada. We appreciate the opportunity to appear before you to share information in support of your study. I am Jim Baumgartner, President and Chief Executive Officer of Moneris Solutions, and with me today is Fern Glowinsky, Senior Vice-President, General Counsel and Corporate Secretary.

Moneris Solutions is a Canadian-based payment processor with operations in Canada and the U.S. Our head office is in Toronto and we have offices in Sackville, New Brunswick; Montreal, Quebec; Calgary, Alberta, Vancouver, British Columbia; and in the U.S. We have been providing credit, debit and gift card solutions to our merchants in Canada and the U.S. since December 2000. We process for more than 350,000 merchant locations in Canada and about 65,000 merchant locations in the U.S.

Moneris Solutions is a joint investment of the Royal Bank of Canada and the Bank of Montreal. We distribute our products and services to the market directly through various sales channels. We employ about 1,800 people, the vast majority of whom are located in Canada. As our offering tends to be the least understood component of the credit and debit card industry, I will briefly walk through what we do.

First, we enable acceptance of electronic payments at the point of sale by providing and supporting the cardholder facing solution, which may be a point of sale terminal or enablement of a cash register, gas pump, kiosk or website. Second, when a card is swiped or inserted if it is a chip card, we route authorization requests to the payment brands — Visa, MasterCard and Interac — to the card issuers who send back an authorization message that we deliver to the merchant at the point of sale. In that way, the merchant knows that the customer is authorized to make that payment. Once the transaction is authorized by the card issuer, the merchant will finalize the transaction with the card holder and send a settlement file to us, which prompts us to deliver the funds into the merchant's bank account.

Je vais présenter les sénateurs qui sont présents aujourd'hui. À partir du fond, à gauche, ce sont le sénateur Massicotte, du Québec; le sénateur Ringuette, du Nouveau-Brunswick; le sénateur Fox, du Québec; le sénateur Greene, de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Gerstein, de l'Ontario. Je suis Michael Meighen. Je viens de l'Ontario et j'ai l'honneur de présider le comité.

Pendant la première heure de notre réunion, nous entendrons Jim Baumgartner, président et chef de la direction, Moneris Solutions; Fern Glowinsky, vice-présidente principale, avocate et secrétaire générales, Moneris Solutions; et Jeff van Duynhoven, président, Services aux commerçants TD.

Jim Baumgartner, président et chef de la direction, Moneris Solutions : Merci de nous avoir invités à comparaître devant le comité au sujet de l'étude sur le secteur des cartes de crédit et de débit au Canada. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de contribuer à votre étude. Je suis Jim Baumgartner, président et chef de la direction de Moneris Solutions. Fern Glowinsky, vice-présidente principale, avocate et secrétaire générales, m'accompagne.

Moneris Solutions est une entreprise basée au Canada qui offre des services de traitement des paiements. Notre siège social est à Toronto et nous avons des bureaux à Sackville, au Nouveau-Brunswick; à Montréal, au Québec; à Calgary, en Alberta; à Vancouver, en Colombie-Britannique; et aux États-Unis. Nous offrons aux marchands canadiens et américains des solutions de cartes de crédit, de cartes de débit et de cartes-cadeaux depuis décembre 2000. Nous avons plus de 350 000 points de vente au Canada et environ 65 000 aux États-Unis.

Moneris Solutions est une coentreprise de la Banque Royale du Canada et de la Banque de Montréal. Nous offrons nos produits et services directement au marché par l'entremise de divers réseaux de vente. Nous employons environ 1 800 personnes, dont la vaste majorité au Canada. Comme notre segment est souvent l'élément le moins bien compris de l'industrie du crédit et du débit, je vais expliquer brièvement en quoi il consiste.

Premièrement, nous permettons que les commerçants acceptent les paiements électroniques au point de vente en agissant comme intermédiaire entre eux et les clients, que ce soit aux caisses enregistreuses, à une pompe à essence, à un comptoir de service ou sur un site web. Deuxièmement, lorsqu'une carte est glissée — ou insérée s'il s'agit d'une carte à puce — dans le lecteur, nous transmettons la demande d'autorisation à la société qui assure le paiement — Visa, MasterCard ou Interac — et à l'émetteur de la carte, qui renvoie un message d'autorisation que nous transmettons au commerçant au point de vente. Ainsi, le commerçant sait que le client a l'autorisation de faire ce paiement. Une fois que l'opération est autorisée par l'émetteur de la carte, le commerçant termine la transaction avec le titulaire de la carte et nous envoie une fiche de règlement, ce qui nous permet de transférer le montant dans le compte bancaire du commerçant.

An important component of our business model is underwriting risk, as we bear the risk for merchant transactions where the merchant does not deliver the goods or services that have been paid for in advance. For example, if a cardholder buys an airline ticket and the airline goes out of business prior to delivering the service, or in the case of fraud, noncompliance with the payment brand rules. We also provide reporting to enable the merchant to monitor their daily transaction activity. They use that for purposes of financial reconciliation as well as for fraud monitoring. Another important element of our service is exception item management, including tracing of individual cardholder questions and mediating on behalf of our merchants in case of a transaction being disputed by a cardholder.

As a whole, these components represent the payment processing value proposition. Payment processing is often the last interaction or final impression between a merchant and a customer and, therefore, has to be instant, always on and easy to operate. It is critical in enabling cash flow and, therefore, the merchant must receive the funds when and where they need them and have certainty of payment. The finality of payment feature in today's uncertain times removes an element of credit risk and eliminates the handling of large amounts of cash.

The payment processor also plays a leading role in the integrity and evolution of electronic payment networks. With the introduction of enhanced verification methodology, such as chip cards, or data security standards, such as PCI, or new card entry modes, such as contactless, the payment processor must upgrade infrastructure, which is no small task. Upgrades are capital intensive and complex undertakings. We have helped Canada maintain one of the most ubiquitous, secure and successful electronic payment networks in the world.

Our industry is subject to the increasing liabilities associated with potential data compromises. A number of recent high profile breaches in the U.S. have highlighted the real threats posed to the digital infrastructures of the payments industry. The reality is that the cost of compliance in ensuring security within the payments system is continually increasing as the threat of breaches continues to evolve.

The Canadian processing market is highly competitive. Most of North America's top processors actively market in Canada. Significant established players regularly enter the market. U.S.-based merchant processors now control a significant percentage of the Canadian market. In addition, there is a robust reseller industry that offers even more choice to merchants. Our industry is forced to compete aggressively on price and innovation to maintain our market position. At this time in the evolution of the payment card industry, card acceptance growth is roughly equivalent to that found in the regular economy. It is

La souscription est un aspect important de notre modèle opérationnel, étant donné que nous assumons le risque que le commerçant ne fournisse pas les biens ou les services qui ont été acquittés à l'avance; par exemple, si un titulaire de carte achète un billet d'avion et que la compagnie aérienne fait faillite avant de pouvoir offrir le service, ou dans les cas de fraude ou de non respect des règles établies par les sociétés de services de paiements. Nous produisons également des rapports qui aident les commerçants à surveiller leurs transactions quotidiennes, à rapprocher leurs comptes et à se protéger contre la fraude. Le traitement des cas exceptionnels est aussi un aspect important de nos services; par exemple, l'acheminement des questions posées par les titulaires de cartes et la médiation au nom de nos commerçants en cas de transaction contestée par un titulaire de carte.

Globalement, ces éléments constituent le rôle de l'acquéreur. Le traitement des paiements est bien souvent la dernière interaction entre le commerçant et le consommateur. Il faut donc que cette opération soit aisée, instantanée et toujours possible. Elle est essentielle aux flux monétaires et, par conséquent, le commerçant doit recevoir l'argent où et quand il en a besoin et il faut que les paiements soient assurés. Dans la période d'incertitude économique actuelle, la finalité des paiements enlève un facteur de risque du crédit et élimine la manipulation de grosses sommes d'argent.

L'émetteur joue aussi un rôle de premier plan dans l'intégrité et l'évolution des réseaux de paiement électronique. Avec l'entrée en scène des méthodes de vérification améliorées, comme les cartes à puce, des normes renforcées de sécurité des données, comme la norme PCI, et des nouvelles techniques de lecture des cartes, comme les cartes sans contact, l'émetteur est tenu de mettre à jour son infrastructure, ce qui n'est pas une mince affaire. Ces améliorations coûtent cher et sont très complexes. Nous avons contribué à faire du réseau de paiement électronique du Canada un des plus omniprésents, des plus sûrs et des plus accomplis du monde.

Notre secteur est visé par les responsabilités accrues qui découlent de la compromission éventuelle des données. Quelques cas récents très médiatisés de bris de sécurité aux États-Unis ont mis en évidence la menace bien réelle qui plane sur l'infrastructure numérique du secteur des paiements. Les coûts associés à la sécurité des systèmes de paiement augmentent constamment, au rythme de l'accroissement des menaces de brèches.

Au Canada, le marché du traitement des paiements est fortement concurrentiel. La plupart des grands acquéreurs nord-américains sont actifs au Canada et de gros joueurs entrent régulièrement sur le marché. En fait, le marché Canadien est actuellement dominé par des acquéreurs américains. De plus, il existe un solide marché de revendeurs de services qui offre encore plus de possibilités aux commerçants. Pour garder sa position, notre secteur est forcé d'être très concurrentiel sur le plan des tarifs et de l'innovation. À l'heure actuelle, la croissance du taux d'acceptation des cartes de

essentially a zero sum game with each participant striving to be the most relevant to their merchant.

Fees are negotiated with each merchant. In terms of merchant acceptance of cards, merchants make choices and do so because of the significant value derived by them from electronic payments, including avoiding costs associated with handling cash; reporting and reconciliation; finality Moneris Solutions of payment; speed and throughput at the point of sale; and increasing customer satisfaction by offering the payment method of choice to their customers.

There has been much discussion about interchange. As you may know, it is a fee that payment processors pay to card issuers. In our pricing model, it is a component of our cost of goods sold. Payment processors do not set interchange rates; we are advised of them by the payment brands. Other components of our costed goods sold include assessment fees that are paid to the payment brands as well as our costs of operating infrastructure.

There has been much discussion about the introduction of competing debit products into the Canadian market. As payment enablers, we have to invest in the infrastructure to process the acceptance products from card issuers. We expect our customers will want to be able to accept the card that the consumer presents for payment. As a result, we must enable the technical capability, build business processes, commercialize and inform and train our customers. New products attract a greater compliance burden, greater wear and tear on our devices, as well as exception item management.

We hope our remarks have been somewhat helpful in providing insights and answers to your questions, and I appreciate the opportunity to appear before you.

The Chair: We will hear from Mr. van Duynhoven now and then we may ask questions of whomever we want.

Jeff van Duynhoven, President, TD Merchant Services: I am pleased to be here today to discuss the business that I run as the president of TD Merchant Services, as part of your study into the card payment systems in Canada.

TD is the only Canadian bank that currently operates a merchant acquiring business. The reason is quite simple: We believe it is a relationship business and we appreciate having a direct and comprehensive relationship with retailers and business owners.

Payment systems are obviously a complex topic, but I am happy to do what I can to help explain the process and explicitly the role that a merchant acquirer plays within that system. While there may be specific questions on other parts of the process, I believe that the committee may or will have the opportunity to ask these questions to specific players as they come before it.

paiement est à peu près équivalente à ce qu'on observe dans l'économie normale. Il s'agit en fait d'un jeu à somme nulle dans lequel chaque participant s'efforce de répondre le mieux possible aux besoins des commerçants.

Les tarifs sont négociés avec chaque commerçant. Le choix des cartes acceptées relève de chaque commerçant. Accepter les cartes de crédit offre de nombreux avantages pour les commerçants : économie des coûts liés à la manipulation de grosses sommes d'argent; production de rapports; rapprochement des comptes; finalité des paiements; rapidité et débit du traitement au point de vente; augmentation de la satisfaction de la clientèle grâce aux multiples possibilités de paiement.

On a beaucoup parlé de l'interchange. Vous savez sans doute qu'il s'agit d'un montant versé par les acquéreurs aux émetteurs de cartes. Selon notre modèle de fixation des prix, ce montant fait partie de notre coût des produits vendus. Les acquéreurs n'établissent pas les taux d'interchange; ce sont les sociétés de services de paiement qui nous en avisent. Les autres composantes de notre coût des produits vendus sont les montants versés aux sociétés de services de paiement et les coûts liés au fonctionnement de notre infrastructure.

On a abondamment parlé d'ouvrir à la compétition le marché canadien des produits de débit. À titre d'acquéreurs, nous devons investir dans l'infrastructure afin de traiter les produits des émetteurs de cartes. Nous croyons que nos clients vont vouloir accepter les cartes de paiement des consommateurs. Nous devons donc nous doter de la capacité technique, établir et mettre en place des processus commerciaux et renseigner et former nos clients. Les nouveaux produits nous ajoutent un fardeau sur le plan de la compatibilité et de l'usure de nos appareils et de la gestion des cas d'exception.

Nous espérons que notre exposé guidera votre réflexion et répondra à vos questions. Je suis heureux d'avoir pu comparaître devant vous.

Le président : Nous allons écouter, monsieur van Duynhoven, puis nous poserons des questions à qui nous voudrons.

Jeff van Duynhoven, président, Services aux commerçants TD : Je suis très heureux d'être ici aujourd'hui dans le cadre de votre étude portant sur les systèmes de paiement par cartes au Canada, pour discuter de l'entreprise que je dirige à titre de président des Services aux commerçants TD.

La Banque TD est la seule banque canadienne qui exerce actuellement des activités de banque acquéreur. La raison en est toute simple : nous pensons que ce genre d'activités est une affaire de relations personnelles et nous sommes heureux d'avoir des rapports directs et étroits avec les commerçants et les propriétaires d'entreprises.

Les systèmes de paiement constituent de toute évidence un sujet complexe, mais je suis heureux de pouvoir vous expliquer de mon mieux le processus et de vous préciser le rôle qu'une banque acquéreur joue dans ces systèmes. Il se peut que vous ayez des questions précises concernant d'autres aspects du processus, mais vous aurez l'occasion de les poser aux intervenants concernés qui se présenteront devant le comité.

As we all know, retailers accept debit and credit cards as a method of payment from customers today. They do it because it is a simple and effective way to execute the transaction, both for the retailer and for the customer. Non-traditional retailers such as many phone, cable and hydro companies also now accept credit card payments, despite the availability of efficient alternate payment methods such as electronic bill payments or preauthorized payments direct from a customer's chequing account. Clearly, in this case, they are accepting credit card payments because their customers want this convenience and they see value in offering that to their clients.

Of course, some retailers continue to operate as a cash-only business. Think of the quick-service restaurant businesses that accept only cash. Even this is changing today, as more and more of these businesses see value in accepting debit and credit payments, especially with the advent of contactless payment capabilities that offer the promise of a speedier checkout process.

In the most basic sense, merchant acquirers sell a service directly to Canadian retailers. We provide our customers with point-of-sale devices, the hardware that sits on the counter, and we process payments on behalf of that retailer. On the credit side, if we consider a simple example of a consumer paying for a purchase with a Visa credit card, the cashier or clerk would enter the payment amount and swipe the credit card through the payment device. The sale device then transmits that information over the Internet or a phone line to TD Merchant Services. We then validate certain parameters of the transaction and forward it on to the payment network, in this case Visa. Visa then routes that transaction to the issuing bank, regardless of where it is, to obtain authorization for that transaction.

The issuing bank either approves or declines that transaction and provides a response back to Visa. Visa then routes that response back to TD Merchant Services and the point-of-sale device will indicate to the merchant whether the transaction has been approved or declined. This entire process takes mere seconds to complete. TD Merchant Services would typically receive settlement for these transactions on the next business day and we, in turn, would then credit the merchant with the proceeds of that transaction. In our case, we typically charge the merchant the appropriate fees for processing these transactions at the end of the month. From this fee, we pay all of our expenses and pass on the appropriate interchange to Visa, which, in turn, passes it on to the issuing bank.

Interchange fees vary across the retail market and are dependent upon several variables, including the industry of the merchant, the size of the merchant, the way the transaction is processed, and the type of card that is presented for payment. It is important to stress that interchange rates are set solely by the credit card companies — that is, Visa and MasterCard — based on certain market variables which they can better explain when

Comme nous le savons tous, la plupart des détaillants acceptent les cartes de débit et de crédit comme mode de paiement par leurs clients. Ils le font parce qu'il s'agit d'un moyen simple et efficace d'effectuer l'opération, tant pour le commerçant que pour le client. Les détaillants non traditionnels, tels que de nombreuses compagnies de téléphone et de câble et sociétés hydroélectriques, acceptent maintenant les paiements par carte de crédit, en dépit de la disponibilité d'autres méthodes de paiement efficaces comme le paiement des factures par voie électronique ou les paiements directs préautorisés prélevés sur le compte-chèques du client. Il semble évident dans ce cas que l'acceptation de la carte de crédit comme mode de paiement a été dictée par le choix des clients qui recherchent la commodité et par le fait que les commerçants y trouvent leur compte.

Bien sûr, certains commerçants continuent de n'accepter que de l'argent liquide. Vous n'avez qu'à penser aux entreprises de restauration rapide. Mais cela est en train de changer aujourd'hui, puisque de plus en plus de ces entreprises constatent qu'il est avantageux pour elles d'accepter les paiements par cartes de crédit ou de débit, surtout avec l'arrivée des solutions de paiement sans contact qui offrent la promesse d'un règlement plus rapide.

Dans son sens le plus simple, la banque acquéreur vend un service directement aux détaillants canadiens. Nous offrons à nos clients des terminaux de points de vente, c'est-à-dire l'équipement que l'on pose sur le comptoir du commerce, et nous traitons les paiements pour le compte du commerçant. Au chapitre du crédit, si nous prenons l'exemple d'un consommateur qui règle ses achats avec une carte Visa, le caissier ou le commis saisit le montant du paiement et glisse la carte de crédit dans le terminal de point de vente. Le terminal de point de vente transmet ensuite l'opération au moyen de la ligne téléphonique ou d'Internet (selon la configuration du terminal du commerçant) aux Services aux commerçants TD. Nous validons certains paramètres de l'opération et la transmettons ensuite au réseau de carte, en l'occurrence à Visa. Visa achemine l'opération à la banque émettrice afin d'obtenir son autorisation.

La banque émettrice approuve ou rejette l'opération, et donne une réponse à Visa. Visa transmet cette réponse aux Services aux commerçants TD. Le terminal de point de vente indiquera alors si l'opération a été acceptée ou rejetée. Il faut à peine quelques secondes pour effectuer ce processus. Les Services aux commerçants TD doivent en général recevoir le relevé des opérations le jour ouvrable suivant et, à leur tour, ils créditent le commerçant du produit de l'opération. Dans notre cas, nous imputons généralement au commerçant les frais de traitement appropriés à la fin du mois. Nous réglons nos dépenses à partir de ces frais et nous transmettons le montant des commissions d'interchange appropriées à Visa qui, à son tour, le transmet à la banque émettrice.

Les commissions d'interchange varient d'un détaillant à l'autre et dépendent de plusieurs variables, notamment l'industrie du commerçant, la taille de son entreprise, la façon de traiter l'opération et le type de carte présentée aux fins de paiement. Il est important de souligner que les commissions d'interchange sont établies exclusivement par les sociétés de cartes de crédit — Visa, MasterCard — en fonction de certaines variables ayant trait au

they appear before this committee. I will not take you through the step-by-step process for the debit card payment system, but it is similar, other than that the authorization is received directly from a financial institution as opposed to through Visa.

I presented the committee in advance with a short deck that I hope will help to visualize the payment process. I would be happy to speak to that in more detail.

Going forward, I am certain we will see continued innovation in the payment space, with mobile payments and contactless payments being two examples. As well, new entrants into the debit market will likely further alter how payments are conducted in Canada. However, as these changes are introduced, history would suggest that, to be viable, any innovation needs to create value for all stakeholders in the payment value chain, whether they be issuers, consumers, merchants or acquirers. Without the acceptance of all parties involved, these innovations will likely fail.

Thank you for inviting me here today. I would be pleased to take any questions that you may have.

The Chair: Thank you, Mr. van Duynhoven. Ms. Glowinsky, do you have anything to add or are you being held in reserve for the tough questions?

Fern Glowinsky, Senior Vice-President, General Counsel and Corporate Secretary, Moneris Solutions: I will hold in reserve for now.

The Chair: Before we start with questions, I will introduce the senators who have arrived since you began your evidence: Senator Mac Harb, from Ontario, on my left; Senator Wilfred Moore, from Nova Scotia; Senator Céline Hervieux-Payette, from Quebec; and Senator Yoine Goldstein, our deputy chair, from Quebec. We have a good number of senators here on this matter of great interest.

Senator Harb: Thank you for your presentation. I am interested in knowing about the evolution of this market. It started with how many players? How many do we have now? Do you see room for more players? Based on your answer about whether or not you are calling on this committee to call on the government to set up a CRTC-type mechanism, where anyone can get into the market as long as everyone understands the rules of the game, do you think that deregulation or regulation is the way to go with a common denominator that everyone will need to follow?

Yesterday, Senator Fox and myself, as well as other colleagues, asked why people in the industries have come to a bunch of politicians like us to have us try to facilitate what seems to be an issue in the industry. Why can the industry not get together itself

marché que les représentants de ces sociétés pourront certainement mieux vous expliquer lorsqu'ils se présenteront devant ce comité. Je ne m'étalerai pas sur toutes les étapes du processus de paiement par carte de débit, mais la plupart des aspects fonctionnels sont les mêmes, mise à part le fait que l'autorisation est accordée par une institution financière plutôt que par Visa.

J'ai offert au comité une courte présentation qui, je l'espère, vous aidera à visualiser le processus de paiement et je serais heureux d'en discuter plus en détail si vous le souhaitez.

Dans l'avenir, je suis certain que nous verrons des changements continus dans l'univers des paiements. Les nouvelles fonctionnalités de paiements mobiles et de paiements sans contact n'en sont que deux exemples. Selon toute évidence, de nouveaux venus sur le marché du débit modifieront encore davantage la manière dont les paiements sont traités au Canada. Toutefois, même si des changements seront observés, l'histoire nous a appris que pour être viable, toute innovation doit créer de la valeur pour toutes les parties prenantes de la chaîne de valeur des paiements, que ce soient les émetteurs, les consommateurs, les commerçants ou les acquéreurs car, sans l'acceptation de toutes les parties concernées, cette innovation sera probablement vouée à l'échec.

Je vous remercie de m'avoir invité et je serais heureux de répondre à vos questions.

Le président : Merci, monsieur van Duynhoven. Madame Glowinsky, avez-vous quelque chose à ajouter ou bien si on vous garde en réserve pour les questions vraiment corsées?

Fern Glowinsky, vice-présidente principale, avocate et secrétaire générale, Moneris Solutions : Je n'ai rien à ajouter pour l'instant.

Le président : Avant de commencer la période des questions, je vais présenter les sénateurs qui sont arrivés après le début des témoignages : le sénateur Mac Harb, de l'Ontario, à ma droite; le sénateur Wilfred Moore, de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Céline Hervieux-Payette, du Québec; le sénateur Yoine Goldstein, notre vice-président, du Québec. De nombreux sénateurs s'intéressent à cet important sujet.

Le sénateur Harb : Merci pour vos présentations. J'aimerais en savoir plus sur l'évolution du marché. Combien y avait-il de joueurs au début? Combien y en a-t-il maintenant? Croyez-vous qu'il y a de la place pour de nouveaux joueurs? Selon que vous souliez ou non que le comité intervienne auprès du gouvernement pour qu'il établisse un mécanisme du type CRTC, grâce auquel n'importe quel joueur a accès au marché en autant que tout le monde comprenne bien les règles du jeu, croyez-vous que la bonne marche à suivre soit la déréglementation ou la réglementation avec un dénominateur commun que tous seraient tenus de respecter?

Hier, le sénateur Fox et moi, ainsi que d'autres collègues, avons demandé pourquoi les gens de votre secteur viennent voir une bande de politiciens comme nous pour nous demander de régler un problème apparent du secteur. Pourquoi les acteurs de

— that is, the issuers, the merchants and consumer associations representing the constituents — to set up some sort of format? Why must you run to the government?

If you were not able to do that, is it your call on the government to set up some sort of mechanism like the CRTC and say, "There are the rules as we understand them. We will set up a consultation with you and then go back and complete a report." That report would state, for example, that we want to set up a CRTC-type minimum standard. I would be interested — and I am sure colleagues would be interested — in your comments on the general terms.

Mr. Baumgartner: I will take a crack at that and then Mr. van Duynhoven can chip in.

To start out with, the first part of your question dealt with what the market was like, what has changed over the years and whether it has gotten less competitive, et cetera. You are spot on; the market has changed a lot over the years. When we started this company, there were, for the most part, basically Canadian-based merchant processors, in terms of providing merchant services. Back in the early 2000s, a few of the larger banks sold their businesses to U.S.-based merchant processing companies. A few other banks, including the parents of my company as well as Mr. van Duynhoven's, decided to hang on to the business because they viewed it as strategic.

As a result, over the last several years, the number of competitors in this country has grown. The share of the U.S.-based acquirers has grown. It is a very much scale business for us to compete. Our cost of transaction and getting a lot of transactions through the systems allows us to compete with some of the largest players in the world, most of which are now doing business here.

There has been a new entrant into the Canadian market pretty much every year since we started the company. From a merchant processing perspective — from my perspective — it has never been more competitive than it is right now.

In terms of how someone enters or how difficult it is to enter the market, the business itself is not overly capital intensive and there are ways to get in and offer services through other providers. Some of the U.S.-based acquirers, particularly, will allow smaller companies to sell and resell their services on their behalf. As a result of that, the merchants themselves have never been contacted more frequently in terms of alternative providers.

Mr. van Duynhoven: As Mr. Baumgartner mentioned, those other entrants, whom we call ISOs, independent sales organizations, are affiliated with some of my competition and do go out there and sell with some of our competitors, and have our competitors process their information on their behalf.

There are four or five major acquirers here in Canada. We have two of them here today. Global Payments, and Chase Paymentech are two significant players. Desjardins, who was

l'industrie, c'est-à-dire les émetteurs, les commerçants et les associations de consommateurs qui représentent la population, ne peuvent-ils pas convenir d'un format commun? Pourquoi se tourner vers le gouvernement?

Si vous n'avez pas été en mesure de le faire, voulez-vous que le gouvernement établisse un mécanisme semblable au CRTC et vous dise : « Voici les règles telles que nous les comprenons. Nous allons vous consulter et rédiger un rapport. » Ce rapport proposerait, par exemple, l'établissement d'une norme minimale, semblable au système du CRTC. J'aimerais savoir, et je suis sûr que cela intéresse aussi mes collègues, ce que vous pensez des modalités générales de cette norme éventuelle.

M. Baumgartner : Je vais essayer de répondre, et M. van Duynhoven pourra intervenir par la suite.

La première partie de votre question portait sur les débuts du marché, son évolution au fil du temps, sa compétitivité, et cetera. Vous avez mis le doigt dessus : le marché a changé énormément au fil des ans. Quand nous avons lancé notre entreprise, les services aux commerçants n'étaient pratiquement offerts que par des acquéreurs canadiens. Au début des années 2000, quelques grandes banques ont vendu leurs entreprises à des acquéreurs américains. Certaines autres banques, dont celles qui ont fondé mon entreprise et celle de M. Duynhoven, ont décidé de conserver leur part du marché, car elles le considéraient comme étant stratégique.

Par conséquent, depuis quelques années, la concurrence a augmenté au Canada. Les acquéreurs américains ont une plus grande part du marché. Ce sont nos frais de transaction et le volume d'opérations dans les systèmes qui nous permettent de faire concurrence aux plus gros joueurs du monde, dont la plupart sont maintenant actifs au Canada.

Depuis que notre entreprise existe, un nouvel acteur est entré sur le marché chaque année, en moyenne. De mon point de vue, celui de l'acquéreur, le marché n'a jamais été aussi concurrentiel qu'il ne l'est actuellement.

En ce qui concerne la façon et la difficulté d'entrer sur le marché, la prestation des services en tant que telle ne coûte pas très cher et il y a moyen d'offrir des services en passant par d'autres fournisseurs. Certains acquéreurs, surtout américains, permettent à de plus petites entreprises de revendre leurs services en leur nom. Par conséquent, les commerçants n'ont jamais été exposés à un aussi grand nombre de fournisseurs de services que maintenant.

M. van Duynhoven : Comme M. Baumgartner l'a mentionné, ces autres joueurs, que nous appelons les OCI, les organisations commerciales indépendantes, sont associés à certains de mes concurrents et offrent des services en leur nom, et nos concurrents traitent l'information pour eux.

Au Canada, il y a quatre ou cinq grands acquéreurs. Deux sont représentés ici aujourd'hui. Global Payments et Chase Paymentech sont deux autres gros joueurs. Desjardins, dont des

before this committee previously, is also acquiring in Canada. There are also other U.S.-based players who come into the market.

I will echo what Mr. Baumgartner said: This is a very competitive business and we compete on value that we deliver to our customers. TD looks at this as a relationship that we have with our customers. We are proud of the fact that over 85 per cent of the customers that deal with TD Merchant Services are also TD business banking customers.

For us, if we were not providing value to those merchants, they would, first of all, likely leave us and, second, it is possible they would take their banking business elsewhere. It is important for us that we provide good value for the services we provide.

Senator Harb: Is a CRTC, type of setup something the government should consider?

Mr. van Duynhoven: As Mr. Baumgartner said, this business is competitive today. I think the competitive landscape is making it competitive and fair for merchants on the level of services that acquirers deliver to those customers.

The Chair: You said, in terms of your competition, that there are some players that come into the market who might go to your merchants. If the merchant at that time was operating through Visa, would they say, "You really should be with MasterCard" for these reasons, or do they merely go to the merchant and say, "We can offer you a service that is cheaper than the one you are using now"? How do they attract the business?

Mr. van Duynhoven: It is typically the latter. One of our customers might get a phone call or a knock on the door and be asked what they are paying for the merchant services they receive and they would be told they can do better than that particular rate.

That may be true; someone may provide a better price. Alternately, it could be through different types of pricing offered. Perhaps less transparent pricing could happen.

Senator Goldstein: What would be different types of pricing?

Mr. van Duynhoven: Lower prices, first, and different types of pricing would be charges. When Visa, as an example — I am a Visa acquirer — changed its interchange rates; they changed from two rates back in April 2008 to a total of 21 different rates. They are available on the Visa.ca website; they disclose their rates.

From an acquiring perspective, we needed to change the way we priced because those rates range from 1.21 per cent to 2 per cent. Someone may say, "You have a lower 'flash rate'" but some of the other card type transactions — because there now are 21 rates — may be added up differently. The total cost to the merchant may not be the same. It is confusing for some merchants.

TD provides great transparency on our statement. We give them a list of every single transaction they have done by card type. Therefore, if we have a higher cost for a premium card, for example, we clearly disclose the number of transactions, the dollar value of those transactions and the extra cost associated with that.

représentants ont déjà comparu devant vous, est aussi un acquéreur sur le marché canadien. Il y a aussi d'autres sociétés américaines qui sont actives sur le marché.

Je suis d'accord avec M. Baumgartner : la concurrence est féroce et notre compétitivité dépend de la valeur que nos clients retirent de nos services. TD considère qu'elle a une relation avec ses clients. Nous sommes fiers que plus de 85 p. 100 des clients qui font affaire avec Services aux commerçants TD fassent aussi affaire avec Services aux entreprises TD.

Donc, si nos services n'offrent aucune valeur à nos clients, ceux-ci vont aller voir ailleurs et, en plus, il est possible qu'ils changent de banque. Il nous incombe donc que nos services offrent une bonne valeur.

Le sénateur Harb : Croyez-vous que le gouvernement devrait envisager un système semblable au CRTC?

M. van Duynhoven : Comme M. Baumgartner l'a dit, c'est un domaine concurrentiel. Je crois que la compétitivité du marché rend les choses équitables pour les commerçants en ce qui concerne les services que leur offrent les acquéreurs.

Le président : Sur le plan de la concurrence, vous avez dit que les nouveaux joueurs entrent dans le marché peuvent offrir leur services à vos clients. Si un de vos commerçants fait affaire avec Visa, par exemple, votre concurrent lui dirait-il : « Vous devriez vraiment faire affaire avec MasterCard », ou plutôt « Nous pouvons vous offrir un service moins cher que celui que vous utilisez actuellement »? Comment attirent-ils la clientèle?

M. van Duynhoven : C'est habituellement le deuxième. Un de nos clients reçoit une visite ou un coup de téléphone, on lui demande combien il paie pour ses services aux commerçants et on lui offre un meilleur prix.

Il se peut que quelqu'un puisse offrir un meilleur prix. Par contre, il se peut que la tarification ne soit pas la même. Il se peut que les prix soient moins transparents.

Le sénateur Goldstein : En quoi consisterait une tarification différente?

M. van Duynhoven : Des prix plus bas, avant tout. Les frais de service aussi. Quand Visa, par exemple — je suis acquéreur pour Visa —, a changé ses taux d'interchange en avril 2008, le nombre de taux différents est passé de deux à 21. Ils sont expliqués sur le site web Visa.ca. Les taux sont divulgués.

Du point de vue de l'acquéreur, nous avons dû changer notre tarification puisque ces taux varient de 1,21 p. 100 à 2 p. 100. Quelqu'un pourrait offrir un meilleur taux de base, mais pour certains autres types d'opérations — il y a maintenant 21 taux différents —, les taux s'additionnent peut-être différemment. Le coût total pour le commerçant n'est peut-être pas le même. Certains commerçants ne s'y retrouvent pas.

Les relevés de TD sont très transparents. Toutes les opérations, par type de carte, y sont énumérées. Donc, si nous avons un taux plus élevé pour les cartes premium, par exemple, nous indiquons clairement le nombre d'opérations, la valeur totale de ces opérations et les coûts y afférents.

Senator Goldstein: Are the differentials a function of the amount of each transaction, or is the differential is a function of the nature of the card — premium or other?

Mr. van Duynhoven: It could be both, because this is a margin business with percentage rates. Clearly the higher the dollar value of that transaction, the more is charged. If we are charging our merchant discount rate on a percentage basis, we may be comfortable taking a lesser margin on a bigger transaction than we are on a smaller transaction because there is an element of fixed costs that need to be allocated over that basis.

Mr. Baumgartner: There are other components, as well. There may be a merchant statement fee or a terminal rental fee. There are a whole bunch of different components to the overall cost of doing business, of which the largest by far are the fees that Mr. van Duynhoven alluded to.

The Chair: Mr. van Duynhoven said the merchants sometimes find it confusing. I venture to say that they are not the only group who finds it confusing.

Senator Massicotte: I have a supplemental. From my understanding, it is people like yourself that negotiate the terminal fees. It is not done by the brand cards, such as Visa or MasterCard?

Mr. Baumgartner: That is correct.

Senator Massicotte: Is it you who decides and negotiates with the Visas of this world to decide how much they receive and how much the bank receives?

Mr. Baumgartner: No, we do not. Those rates are set by Visa and MasterCard and then Amex would negotiate the fees directly with the merchant. On average, Amex would tend to be more expensive.

Senator Massicotte: Therefore, you have a set fee determined by Visa to decide what they will charge for the brand name and each institution decides what percentage the issuer wants. Is that also set?

Mr. Baumgartner: No, that is set, as well. The interchange is a flow-through.

Senator Massicotte: You have those fixed costs. All you can negotiate is your processing costs. You take those two others, add your costs and that is what is charged the merchant.

Mr. Baumgartner: Essentially, that is correct.

Senator Massicotte: It is not the Visas of this world who go to see the merchants, it is you.

Mr. van Duynhoven: The example that I handed out with the deck I provided beforehand gave an illustrative example. I think it was the same example the Department of Finance used earlier: The \$2 for a \$100 transaction. Visa or MasterCard sets the interchange rates. In that particular example, it is \$1.50. That is collected by the acquirer and paid to Visa. Visa then funnels that

Le sénateur Goldstein : Est-ce que les différences ce prix sont fonction de la valeur de chaque opération ou de la nature de la carte — premium ou autre?

M. van Duynhoven : Les deux sont possibles, car notre domaine est fondé sur des marges et des pourcentages. Évidemment, plus le montant de l'opération est élevé, plus les frais sont élevés. Si nous accordons à un commerçant un taux réduit, nous sommes plus disposés à accepter une marge de profit plus mince sur une grosse transaction que sur une petite, puisqu'il y a des frais fixes dont il faut tenir compte.

M. Baumgartner : Il y a aussi d'autres éléments. Il peut y avoir des frais pour les relevés ou pour la location des terminaux. Le coût total est composé d'une multitude d'éléments différents, dont les principaux sont ceux auxquels M. van Duynhoven a fait référence.

Le président : M. van Duynhoven a dit que les commerçants, parfois, ne s'y retrouvent plus. J'irais même jusqu'à dire qu'ils ne sont pas les seuls.

Le sénateur Massicotte : J'ai une autre question. Je crois comprendre que ce sont les gens comme vous qui négocient les frais de location des terminaux. Ce ne sont pas les sociétés de cartes de crédit, comme Visa ou MasterCard, qui s'en chargent, est-ce exact?

M. Baumgartner : Vous avez raison.

Le sénateur Massicotte : Donc, vous négociez avec Visa et les autres pour déterminer combien elles reçoivent et combien les banques reçoivent?

M. Baumgartner : Non. Ces taux sont fixés par Visa et MasterCard. Amex négocie directement les frais avec les commerçants. En moyenne, Amex coûte plus cher.

Le sénateur Massicotte : Donc, les frais sont fixés par Visa et chaque institution bancaire décide quel pourcentage l'émetteur obtient. Ce pourcentage est-il fixe lui aussi?

M. Baumgartner : Ce pourcentage est fixe. L'interchange est un transfert.

Le sénateur Massicotte : Les coûts sont fixes. Tout ce que vous pouvez négocier, c'est vos frais de traitement. Vous prenez les deux autres frais, ajoutez vos frais de traitement, et c'est ce total que vous réclamez des commerçants.

M. Baumgartner : En gros, c'est ça.

Le sénateur Massicotte : Ce ne sont pas Visa et les autres qui traitent avec les commerçants, c'est vous.

M. van Duynhoven : Dans les documents que je vous ai remis, il y a un exemple qui illustre bien la situation. Je crois que c'est le même exemple que le ministère des Finances a donné plus tôt : 2 \$ pour une opération de 100 \$. Visa ou MasterCard établit le taux d'interchange, soit 1,50 \$ dans ce cas précis. C'est ce montant que l'acquéreur reçoit et verse à Visa. Visa le transmet

to the appropriate issuer because they would deal with multiple issuers, potentially including international issuers, as well.

Senator Massicotte: Of the 100 per cent that Visa charges, how much goes to Visa and how much to the issuer?

Mr. van Duynhoven: All of it goes to the issuer. Visa does not make its money by interchange. Its charge fees to acquirers. Out of that 50 cents in the example, we have fees that we pay to the card company for access to their network and access to the brand. They also charge fees to the issuers. I am not familiar with the quantum of those fees, but they do charge fees to both parties.

Senator Massicotte: Therefore, the only thing the issuer decides is the terms and conditions of his credit, the interest rate, is that right?

Mr. van Duynhoven: Correct. The features and benefits of the card itself — the interchange rate — is established by the issuer.

The Chair: One supplement cuts into your time, you understand.

Senator Moore: That is fine. I just want to follow up. There is a merchant statement fee and I think Mr. Baumgartner also mentioned the terminal rental fee. You do set some of these things, right?

Mr. Baumgartner: Yes.

Senator Moore: These are over and above the \$1.50, as shown in the presentation deck.

Mr. Baumgartner: That is correct.

Senator Ringuette: Thank you for bringing clarification to these issues.

It is interesting that Visa and MasterCard set the fees that you charge and you enter into the contractual agreement with the small- and medium-sized enterprises. Is it possible for you to supply an example of one of your contractual agreements with a business?

Mr. Baumgartner: Certainly, we would be happy to provide that.

Mr. van Duynhoven: Yes, and we as well would be happy to do that.

Senator Ringuette: Thank you.

We have heard that there are some rules applied to the contract. For instance, that a merchant cannot advertise the cost of using a credit card, or any discount that might be available for payment in cash. Can you confirm that rule?

Ms. Glowinsky: I will speak for Moneris Solutions only and Mr. van Duynhoven will speak for TD Merchant Services. In our agreement, a merchant can offer a discount if a customer wants to pay in cash. Visa and MasterCard, who will speak to this when

ensuite à l'émetteur approprié, puisqu'elle fait affaire avec de nombreux émetteurs, dont sans doute des émetteurs internationaux.

Le sénateur Massicotte : Quelle partie du montant imputé par Visa est conservée par Visa et quelle partie va à l'émetteur?

M. van Duynhoven : La totalité va à l'émetteur. Visa ne fait aucun profit sur l'interchange. Elle réclame ses frais aux acquéreurs. Nous payons les sociétés de cartes de crédit pour accéder à leur réseau et pour utiliser leur marque de commerce. Elles réclament aussi des frais des émetteurs. Je ne suis pas au courant des proportions, mais elles réclament des frais des deux parties.

Le sénateur Massicotte : Donc, tout ce que l'émetteur établit, ce sont les modalités de son crédit, le taux d'intérêt. Ai-je raison?

M. van Duynhoven : C'est exact. Les caractéristiques et les avantages de la carte elle-même — le taux d'interchange — sont établis par l'émetteur.

Le président : Je vous rappelle qu'une question complémentaire réduit votre temps de parole.

Le sénateur Moore : Pas de problème, je veux intervenir maintenant. Il y a des frais pour les relevés des commerçants et je crois que M. Baumgartner a aussi mentionné des frais de location des terminaux. J'ai bien raison?

M. Baumgartner : Oui.

Le sénateur Moore : Ces frais s'ajoutent au 1,50 \$, comme l'indique le document de présentation.

M. Baumgartner : C'est exact.

Le sénateur Ringuette : Merci d'avoir clarifié cela pour nous.

Il est intéressant de voir que Visa et MasterCard établissent les frais que vous réclamez et que vous signez des contrats avec les petites et moyennes entreprises. Vous serait-il possible de donner un exemple de contrat avec une entreprise?

M. Baumgartner : Certainement, nous serions heureux de vous en fournir un.

M. van Duynhoven : Oui, nous aussi, sans problème.

Le sénateur Ringuette : Merci.

On nous a dit que certaines règles sont indiquées dans les contrats. Par exemple, un commerçant ne peut divulguer le coût d'utilisation d'une carte de crédit ni indiquer un éventuel rabais lié au paiement en espèces. Pouvez-vous confirmer qu'une telle règle existe?

Mme Glowinsky : Je ne parlerai qu'au nom de Moneris Solutions et M. van Duynhoven parlera au nom de Services aux commerçants TD. Aux termes de nos contrats, les commerçants peuvent offrir un rabais aux clients qui souhaitent payer en

before the committee, have a prohibition on charging an additional fee if someone wants to pay with a Visa card or MasterCard.

Senator Ringuette: That is the reverse of the scenario I asked about.

Ms. Glowinsky: They do not prohibit a discount for cash payment.

Senator Ringuette: You raised the issue of Visa and MasterCard establishing the rules. You are the interface with Visa and MasterCard for the business community so the rules that they fix have to be included in your contract. Is that correct?

Ms. Glowinsky: That is correct.

Senator Ringuette: You are confirming, in a way, that the business community cannot advertise a discount price for payment in cash.

Ms. Glowinsky: They can offer a discount for cash payment but they cannot say, I will charge you extra if you pay by Visa or MasterCard.

The Chair: Could we find out if TD Merchant Services operates on the same basis?

Mr. van Duynhoven: There is no clause in our contract that prohibits a cash discount or the advertising of any cash discount. Any merchant is welcome to offer and advertise a discount for cash payment. We would welcome them as a client.

Senator Ringuette: In your specific case.

Mr. van Duynhoven: Yes, for TD Merchant Services. I cannot speak for other contracts with other acquirers.

Senator Ringuette: You are two of the major players in the Canadian market. What is your current share of the Canadian market?

Mr. Baumgartner: We have about 34 per cent to 35 per cent of the Canadian merchants.

Mr. van Duynhoven: I believe that Mr. Baumgartner mentioned in his opening remarks a figure of 300,000 customers. We have about 116,000 to 117,000 customers, so we are smaller. Mr. Baumgartner is the big player in the market, but we will all try to catch up to him.

The Chair: Together, your shares are just under 50 per cent of the market.

Mr. van Duynhoven: Our share is about 15 per cent to 17 per cent.

Mr. Baumgartner: The next largest would be Global Payments, in Atlanta, Georgia.

Senator Massicotte: What percentage of the market share do they have?

Mr. Baumgartner: My guess is about 28 per cent or so. Chase Paymentech, from New York, has a goodly sized share as well.

espèces. Visa et MasterCard, qui aborderont le sujet lorsqu'elles comparaitront devant le comité, interdisent l'ajout de frais aux clients qui veulent payer avec une carte Visa ou MasterCard.

Le sénateur Ringuette : C'est l'inverse de ce que j'ai dit.

Mme Glowinsky : Elles n'empêchent pas les commerçants d'offrir un rabais aux clients qui paient en espèces.

Le sénateur Ringuette : Vous avez dit que Visa et MasterCard établissent les règles. Vous êtes l'intermédiaire entre Visa et MasterCard et les entreprises. Donc, leurs règles doivent être stipulées dans vos contrats. Est-ce exact?

Mme Glowinsky : Exact.

Le sénateur Ringuette : Vous confirmez donc que les entreprises ne peuvent pas annoncer un rabais pour les paiements en espèces.

Mme Glowinsky : Elles peuvent offrir un rabais pour les paiements en espèces, mais elles ne peuvent pas dire qu'elles vont vous faire payer plus cher si vous réglez vos achats avec Visa ou MasterCard.

Le président : Et est-ce que Services aux commerçants TD fonctionne de la même façon?

M. van Duynhoven : Rien dans nos contrats n'interdit aux commerçants d'offrir un rabais pour les paiements en espèce, ni même d'en faire la promotion. Les commerçants sont libres d'offrir un rabais et de l'annoncer. Nous serions heureux de les compter parmi nos clients.

Le sénateur Ringuette : En ce qui vous concerne.

M. van Duynhoven : Oui, en ce qui concerne Services aux commerçants TD. Je ne parle pas des contrats des autres acquéreurs.

Le sénateur Ringuette : Vous représentez deux des plus gros joueurs du marché canadien. Quelle est votre part actuelle du marché canadien?

M. Baumgartner : Nous faisons affaire avec 34 ou 35 p. 100 des commerçants canadiens.

M. van Duynhoven : Je crois que M. Baumgartner, dans sa présentation, a parlé de quelque 300 000 clients. Nous avons environ 116 000 ou 117 000 clients; nous sommes donc plus petits. M. Baumgartner a une bonne longueur d'avance et nous essayons tous de le rejoindre.

Le président : Donc, ensemble, vous occupez un peu moins de 50 p. 100 du marché.

M. van Duynhoven : Notre part est d'environ 15 à 17 p. 100.

M. Baumgartner : Le deuxième joueur en importance est Global Payments, d'Atlanta, en Georgie.

Le sénateur Massicotte : Quelle est leur part du marché?

M. Baumgartner : Environ 28 p. 100, je crois. Chase Paymentech, de New York, occupe aussi une bonne part.

Senator Moore: What is the percentage held by Chase Paymentech?

Mr. van Duynhoven: It is about the same as our share.

Mr. Baumgartner: It varies.

Senator Goldstein: Are you still owned by the Bank of Montreal?

Mr. Baumgartner: Yes, we are a joint investment with the Royal Bank of Canada and the Bank of Montreal.

Senator Ringuette: TD Merchant Services is owned by TD Bank.

Mr. van Duynhoven: Yes. We are not a separate legal entity but are a part of the TD Bank.

Senator Ringuette: Visa and MasterCard establish the fees but you receive fees as an issuer and as a processor.

Mr. Baumgartner: In our case, we are a separate company. The fees that are paid are set by Visa and MasterCard, who compete against one another for a share of consumers. As well, they compete against American Express, which has a growing share in the Canadian context. The three compete against each other for the share of all credit card spending. Those fees are set and given to us. We in turn will pass on a portion of those fees to the merchant.

Senator Ringuette: In the debit card scenario, there is one fewer player in the process. Statistics Canada indicates that the full cost per transaction for debit card use is 12 cents, based on a break-even scenario. How can we justify that for one transaction with a credit card, which includes Visa and MasterCard, the cost is 50 cents per \$100 purchase? Your input to the process is just one less interface. How can you justify the transaction cost going from 12 cents to process a debit card payment to 50 cents for a \$100 purchase? For a \$1,000 purchase, the processing fee is much higher but the steps taken to process the transaction are the same.

How do you justify the discrepancy in fees charged for processing?

Mr. Baumgartner: That is a great question.

Senator Massicotte: For clarification, on a \$100 purchase using a debit card, the fee is 12 cents. For that same purchase using a credit card, the fee is about \$2.

Mr. Baumgartner: It is a little less than \$2 on average.

Senator Massicotte: That is the discrepancy.

Mr. Baumgartner: There is quite a difference in terms of the operating infrastructure cost to process a debit card versus a credit card. For example, a debit card is basically a completed transaction and requires very little exception management on the back end. For example, if you bought an airline ticket with your debit card, the transaction goes through exactly how you alluded to it and the fee would be directionally what you alluded to earlier. If you purchased the ticket with a credit card, we would have to underwrite the purchase. Our underwriting group would

Le sénateur Moore : Quelle est la part de Chase Paymentech?

M. van Duynhoven : Semblable à la nôtre.

M. Baumgartner : Cela varie.

Le sénateur Goldstein : Appartenez-vous toujours à la Banque de Montréal?

M. Baumgartner : Oui, nous sommes une coentreprise de la Banque Royale du Canada et de la Banque de Montréal.

Le sénateur Ringuette : Services aux commerçants TD appartient à la Banque TD.

M. van Duynhoven : Oui, nous ne sommes pas une personne morale distincte. Nous faisons partie de la Banque TD.

Le sénateur Ringuette : Visa et MasterCard établissent les frais, mais vous percevez ces frais à titre d'émetteur et d'acquéreur.

M. Baumgartner : Dans notre cas, nous sommes une entreprise distincte. Les frais sont établis par Visa et MasterCard, qui se font concurrence pour obtenir la plus grande part des consommateurs. Elles font aussi concurrence à American Express, dont la part du marché canadien est croissante. Ces trois sociétés se disputent la totalité des dépenses réglées par cartes de crédit. Ces frais sont fixes. Nous en transférons une partie aux commerçants.

Le sénateur Ringuette : Dans le cas des cartes de débit, il y a un maillon de moins dans la chaîne. Statistique Canada indique que le coût complet de l'utilisation de la carte de débit, par opération, est de 12 cents, si on tient compte que du seuil de rentabilité. Comment peut-on justifier que le coût de l'utilisation de la carte de crédit, comme Visa et MasterCard, soit de 50 cents par achat de 100 \$? Votre rôle n'ajoute qu'une seule étape. Comment justifiez-vous que le coût par opération soit de 12 cents pour la carte de débit et de 50 cents par achat de 100 \$ pour la carte de crédit? Pour un achat de 1 000 \$, les frais de traitement sont beaucoup plus élevés, mais le processus de traitement est le même.

Comment expliquez-vous cette différence dans les frais de traitement?

M. Baumgartner : Excellente question.

Le sénateur Massicotte : Je précise que les frais sont de 12 cents pour un achat de 100 \$ réglé avec une carte de débit. Pour le même achat réglé avec carte de crédit, les frais sont d'environ 2 \$.

M. Baumgartner : C'est un peu moins de 2 \$ en moyenne.

Le sénateur Massicotte : Voilà l'écart.

M. Baumgartner : Il y a une grande différence entre le traitement des cartes de crédit et des cartes de débit sur le plan des coûts d'infrastructure. Le traitement d'une carte de débit est une opération complète qui ne nécessite que très peu de traitement des exceptions. Par exemple, si vous achetez un billet d'avion avec votre carte de débit, la transaction s'effectue exactement comme vous l'avez décrit et les frais seraient exactement ceux que vous avez dits. Si vous achetez le même billet avec votre carte de crédit, nous devons assurer l'achat. Notre équipe d'assurance vérifie si la

look after whether the airline was solvent and whether we needed reserves. There can be disputes or fraud in respect of the transaction. Merchant fraud tends to be high on the credit card side. So it is a combination of things.

As we negotiate individually with merchants, they will look at their total cost of payment acceptance. They will look at debit and credit card, which are negotiated in concert. It is rare that we would state our rate for credit and then have a separate negotiation on debit. They tend to be holistic negotiations.

Senator Ringuette: Will there be a second round of questions?

The Chair: If we have time.

Senator Ringuette: Regardless of what you are saying, the only additional scenario here in the processing issue is Visa and MasterCard.

You raised the issue of airlines. We have provincial legislation in Ontario, Quebec and B.C. that states that airlines and tour operators must have a reserve to protect consumers. Why are you charging these industries additional fees to protect the consumer when there is already legislation and provincial funds to do this?

My further understanding is that you only pay the business, or the travel agency, or the airline, 90 days after the person has taken the trip or the flight.

Mr. Baumgartner: We would like that to be the case from a risk perspective. Unfortunately, from our perspective, we either settle on the same day or the day after with the vast majority of our transactions.

Ms. Glowinsky: The day after transaction, not the day after travel.

Mr. Baumgartner: That is our particular case. I think different merchant processors have different risk methodologies.

Senator Ringuette: I was informed that was particularly the case with Moneris Solutions.

Mr. Baumgartner: No; definitely not. With the vast majority of the merchants, we settle either same day or the next day. In the U.S., they tend to get settlement a day or two after they do in Canada.

Regarding your other question, this is an area where we could actually use some help from the government in some respects, because the insurance regimes that you mention do protect the cardholder for getting their services. Unfortunately, the way the process works is that we are charged the refund. If you buy an airline ticket on an airline customer of ours and charge it to either Visa or MasterCard but you did not get that flight service, you will dispute that with your card issuer. The card issuer will then charge Visa or MasterCard and Visa or MasterCard will charge us. When we go to the merchant, if they are not there to answer, then we eat that entire charge. We get the charge and pay the settlement. The insurance regime makes it almost a double

compagnie aérienne est solvable et si nous avons besoin d'un fonds de réserve. Il peut y avoir des différends ou de la fraude. Il y a plus de fraude dans le cas des cartes de crédit. Il y a donc plusieurs facteurs dont il faut tenir compte.

Dans le cadre de nos négociations, les commerçants examinent le coût total de l'acceptation des paiements. Ils comparent les cartes de crédit et les cartes de débit, qui sont négociées de concert. Il est rare que nous établissions un taux pour les cartes de crédit et que nous négociions séparément pour les cartes de débit. Les négociations sont habituellement globales.

Le sénateur Ringuette : Y aura-t-il une deuxième ronde de questions?

Le président : Si le temps nous le permet.

Le sénateur Ringuette : Malgré ce que vous dites, la seule étape de plus dans le processus de traitement est Visa et MasterCard.

Vous avez parlé des compagnies aériennes. En Ontario, au Québec et en Colombie-Britannique, des lois provinciales obligent les compagnies aériennes et les organisateurs de voyages à avoir un fonds de réserve pour protéger les consommateurs. Pourquoi imposez-vous des frais supplémentaires à ces entreprises pour protéger les consommateurs même si des lois provinciales le font déjà?

Je crois comprendre que vous ne payez les entreprises, les agences de voyage ou les compagnies aériennes, que 90 jours après le vol ou le voyage.

M. Baumgartner : Sur le plan du risque, nous aimerions que ce soit le cas. Malheureusement, pour la grande majorité de nos opérations, nous payons soit le jour même, soit le jour suivant.

Mme Glowinsky : Le jour suivant l'opération, pas le voyage.

M. Baumgartner : C'est notre situation. Je crois que d'autres acquéreurs ont d'autres méthodes quant au risque.

Le sénateur Ringuette : On m'a dit que c'était surtout vrai pour Moneris Solutions.

M. Baumgartner : Non, pas du tout. Dans la grande majorité des cas, nous payons le jour même ou le lendemain. Aux États-Unis, le paiement se fait habituellement un jour ou deux plus tard qu'au Canada.

Pour répondre à votre autre question, c'est un domaine où le gouvernement pourrait nous donner un coup de main à certains égards, car les régimes d'assurance dont vous avez parlé protègent bel et bien les titulaires de cartes. Malheureusement, le remboursement nous est imputé. Le système fonctionne ainsi. Si vous achetez un billet d'avion d'un de nos clients au moyen d'une carte Visa ou MasterCard, mais que vous ne recevez pas le service en question, vous allez contester auprès de l'émetteur de la carte. L'émetteur va ensuite refiler la facture à Visa ou MasterCard, qui nous la refilent à leur tour. Puis nous nous adressons au commerçant, mais si personne ne répond, nous assumons la totalité du montant. Nous assumons le montant de l'achat et celui

whammy on the travel agency and the travel industry because they are forced to hold reserves for that regime, and in some cases the weaker ones are forced to hold reserves for us.

Ms. Glowinsky: To add some clarification, for the airline industry, there is no regime in place; it is particular to the tour operator. Furthermore, it is only in certain provinces. As Mr. Baumgartner pointed out, if the tour operator fails and that charge comes back through to us and the tour operator is not there, we will have to fund that. For us to go and then claim against those funds — and we have been in that boat before — has been challenging. We have had ongoing dialogue, particularly in Quebec and in Ontario, with the provincial folks who are in charge of that. We would welcome a further dialogue because we work closely with the travel industry.

For about five years now, we have been trying to resolve this issue where we cannot necessarily attack the funds. We are funding it but we cannot get to the funds that are being set aside. We tell merchants, “We need to figure out a way so that we can be protected, because we end up funding those costs.”

Mr. van Duynhoven: I wish to make a small comment on Senator Ringuette's comments.

I want to clarify the issue of the fees. The example the senator used was 50 cents for a \$100 transaction and 12 cents for a debit transaction. Our average debit transaction is in the neighbourhood of \$40. The averages work. If you were to look at this as a level playing field, and if you were to increase that \$40 amount and say that the average transaction was \$100, that would be two and a half times or 30 cents compared to the 50 cents. That is an illustrative example in that particular case. As Mr. Baumgartner said, the difference between a credit card and a debit card is fraud and the risk that accrues back to the acquirer, which we have and which does not exist with debit.

We need to be careful. If you took that down to a \$40 transaction, at 50 basis points that would be 20 cents for a \$40-transaction that is the average debit transaction at 12 cents. We need to be careful that we are comparing apples to apples.

Senator Ringuette: We were, because if you look at \$100 purchase on a credit card, the merchant fee would be, as in the example provided by the Department of Finance, a \$2 fee. However, if it was a debit card, it would be probably a 12-cent fee.

The question is: How can you reconcile those major differences? I am sorry, Mr. Chair. I could talk for days and days about this.

Senator Massicotte: I am now mixed up.

To clarify, I understood that the average debit cost per transaction is 12 cents and that the average percentage on credit cards is close to 2 per cent, whether it is a transaction for \$40 or for \$100. You seem to suggest that is not accurate.

du règlement. Le régime d'assurance est presque un double fardeau pour le secteur du voyage, car les agences sont tenues d'avoir un fonds de réserve pour ce régime et, dans certains cas, les plus petites agences doivent aussi avoir un fonds de réserve pour nous.

Mme Glowinsky : Je veux préciser que, pour les compagnies aériennes, il n'y a aucun régime. Cela ne concerne que les organisateurs de voyages et seulement dans certaines provinces. Comme M. Baumgartner l'a souligné, si l'organisateur de voyage ne peut pas offrir le service et disparaît, il nous incombe de rembourser le montant. Récupérer cet argent n'est pas chose facile. Nous en savons quelque chose. Nous sommes en communication avec les autorités provinciales qui sont en charge de cela, notamment au Québec et en Ontario. Nous aimerions approfondir ce dialogue, étant donné que nous travaillons de près avec le secteur du voyage.

Depuis environ cinq ans, nous tentons de régler ce problème. Nous remboursons l'argent, mais nous n'avons pas accès aux fonds qui sont mis de côté. Nous disons aux commerçants que nous devons trouver une façon de nous protéger, car en fin de compte, c'est nous qui payons ces montants.

M. van Duynhoven : J'aimerais réagir à ce qu'a dit le sénateur Ringuette.

Je veux préciser quelque chose au sujet des frais. Le sénateur a donné l'exemple des frais de 50 cents pour un achat de 100 \$ réglé par carte de crédit et de 12 cents pour la carte de débit. En moyenne, les achats réglés par carte de débit s'élèvent à une quarantaine de dollars. Les moyennes fonctionnent. Si on prend des montants égaux, donc si on fait passer l'achat par carte de débit de 40 \$ à 100 \$, on multiplie les frais par 2,5 et on obtient 30 cents, par opposition à 50 cents pour la carte de crédit. C'est un exemple qui illustre bien ce dont on parle. Comme l'a dit M. Baumgartner, la différence entre la carte de crédit et la carte de débit est le risque de fraude que doit assumer l'acquéreur, ce qui n'existe pas dans le cas du débit.

Il faut faire attention. Si on compare les frais associés à des achats de 40 \$, les frais de 50 cents passent à 20 cents, comparativement à 12 cents pour l'achat moyen par carte de débit, qui est de 40 \$. Il faut comparer des pommes avec des pommes.

Le sénateur Ringuette : C'est pourtant ce que nous avons fait, car pour un achat de 100 \$ réglé par carte de crédit, comme dans l'exemple donné par le ministère des Finances, les frais imputés au commerçant sont de 2 \$. Pourtant, pour le même achat réglé par carte de débit, les frais seraient probablement de 12 cents.

Comment expliquez-vous cette énorme différence? Excusez-moi, monsieur le président, je pourrais parler de ce sujet pendant des jours.

Le sénateur Massicotte : Je suis un peu perdu.

Je pensais que les frais moyens pour les opérations par carte de débit étaient de 12 cents et que les frais moyens pour les cartes de crédit étaient de près de 2 p. 100, peu importe que le montant de l'achat soit de 40 \$ ou de 100 \$. Vous semblez dire que ce n'est pas le cas.

Mr. van Duynhoven: I was trying to explain that if you were trying to equate a \$40 credit card transaction.

Senator Massicotte: That would cost you 80 cents, for example, and the other one is 12 cents.

Mr. van Duynhoven: Yes, but I am talking about the acquirer portion, though.

Senator Massicotte: I agree; I understand your point.

Mr. van Duynhoven: I understand the merchant cost, but there is the piece that the acquirer controls.

Senator Massicotte: I appreciate that. You are talking about your portion only.

Mr. van Duynhoven: Yes. That is all we can control.

Senator Massicotte: I appreciate that. Therefore, Senator Ringuette's summary is probably accurate.

Be that as it may, you give a big explanation about why the different costs of debit cards and credit cards are what I call sale charge backs, or fraud, or refunds. The user of a credit card is 30 days to say but I did not buy that service. Is that a big number? What is the annual cost — and, you probably have a better name — of those sales charge backs per year? What would the number be in your case?

Mr. Baumgartner: In our case, it is millions of dollars.

Senator Massicotte: How many millions?

Ms. Glowinsky: It would depend if we had a large insolvency. In a particular year where we had a lot, it would be much larger.

Senator Massicotte: For an average of five years, what would it be?

Mr. Baumgartner: I would have to get back to you on that.

The Chair: Would you do so?

Senator Massicotte: Do you know the number for the industry? We were told yesterday that fraud, which includes sale charge back, is \$500 million a year.

Ms. Glowinsky: That is accurate.

Senator Massicotte: That includes the sale charge backs for which you cannot get refunded?

Ms. Glowinsky: No. That is broad.

Mr. van Duynhoven: That is number is what the issuer side is absorbing. The numbers I heard were \$400 million for credit cards and \$100 million for debit cards, roughly.

Senator Massicotte: Including sale charge backs or fraud only?

Mr. van Duynhoven: No. That would be what the acquirers absorb. That would not include that piece because, as Mr. Baumgartner says, that is extra.

M. van Duynhoven: J'essayais d'expliquer quels seraient les frais pour un achat de 40 \$ par carte de crédit.

Le sénateur Massicotte: Les frais seraient de 80 cents dans un cas et de 12 cents dans l'autre.

M. van Duynhoven: Oui, mais je ne parlais que de la portion de l'acquéreur.

Le sénateur Massicotte: Ça va, je comprends ce que vous dites.

M. van Duynhoven: Je suis conscient des frais pour les commerçants, mais l'acquéreur ne décide que d'une partie.

Le sénateur Massicotte: Je comprends, vous ne parlez que de votre portion.

M. van Duynhoven: Oui, il n'y a que cela que nous pouvons établir.

Le sénateur Massicotte: Je comprends. Donc, le résumé du sénateur Ringuette est probablement exact.

Cela dit, vous nous avez expliqué longuement pourquoi les frais liés aux cartes de crédit et aux cartes de débit varient : c'est à cause des remboursements, de la fraude ou des effets contrepassés. Le titulaire d'une carte de crédit à 30 jours pour déclarer qu'il n'a pas acheté tel ou tel produit ou service. Est-ce que la valeur de ces effets contrepassés, si c'est le bon terme, est très élevée? Quel en est le coût annuel, dans votre cas?

M. Baumgartner: Dans notre cas, des millions de dollars.

Le sénateur Massicotte: Combien de millions?

Mme Glowinsky: Cela dépend du nombre de cas d'insolvabilité. Si, une année, l'insolvabilité est grande, le montant sera beaucoup plus élevé.

Le sénateur Massicotte: Quelle en serait la moyenne sur cinq ans?

M. Baumgartner: Je devrai vérifier.

Le président: Ce serait bien aimable de votre part.

Le sénateur Massicotte: Connaissez-vous les chiffres pour l'industrie? On nous a dit hier que la fraude, qui comprend les effets contrepassés, se chiffre à 500 millions de dollars par année.

Mme Glowinsky: C'est exact.

Le sénateur Massicotte: Est-ce que cela comprend les effets contrepassés que vous ne pouvez pas vous faire rembourser?

Mme Glowinsky: Non, c'est un chiffre brut.

M. van Duynhoven: Ce montant équivaut à ce que les émetteurs épagent. Je crois que les montants sont de 400 millions de dollars pour les cartes de crédit et de 100 millions de dollars pour les cartes de débit.

Le sénateur Massicotte: Effets contrepassés compris, ou seulement pour la fraude?

M. van Duynhoven: Non, c'est ce que les émetteurs absorbent. Cet élément n'est pas inclus, car c'est un supplément, comme l'a expliqué M. Baumgartner.

Senator Massicotte: These numbers look big, but you have \$212 billion per year of transaction in credit cards. There is a sense of relativity I want to put to that.

You allow merchants to advertise cash discounts, but I look at the summary of Visa charge back and there is a significant difference to merchants whether they use a gold card or infinite card or other commercial products. It could easily be half a percentage point different, which is a lot to merchants. Does the merchant have the right to say, "I refuse your Visa gold card but give me your Visa regular card."

Mr. Baumgartner: No. Amex, Visa and MasterCard rules would not allow that. Therefore, we are not allowed, either.

Senator Massicotte: Could he say, "Do not give me your credit card; give me your debit card instead?"

Mr. Baumgartner: They could suggest that. An alternative for a merchant — and we do see this in some of our customers — is steering the customer to a lower cost product. They use rewards or loyalty to do that. That is not an uncommon practice as well.

Senator Massicotte: That is not offensive to the agreement they sign with you?

Mr. Baumgartner: No. The retailer has the right to suggest that debit is better.

Senator Massicotte: They cannot refuse a Visa card, even one with higher fees?

Mr. Baumgartner: That is correct.

Senator Massicotte: I accept your assumption that there is a competitive environment for merchant processors or acquirers. You have four or five players. That is not a lot, but you can argue that it is competitive in nature. I buy into your arguments that credit cards have significant value to our society from an economic point of view, flexibility and use of credit.

I have some problem with the brands names. There is a lot of competition on the issuer side. There are over 200 cards. However, you must admit that MasterCard and Visa control a high percentage of brand name products. That is significant. Meanwhile, the poor little merchant does not have much choice. He has you knocking at his door. You have a set cost from Visa and MasterCard that is non-negotiable as far as the merchant is concerned. How do the merchants get fair value? How can they have a fair bargaining process when they are caught? That 2 per cent is a lot for them, but they do not want to lose a sale. Merchants rarely refuse credit.

As we see in the world, there is a significant problem in many countries with the non-competitive nature of the Visa and MasterCard brand name products. How do you manoeuvre into a fair bargaining situation?

Le sénateur Massicotte : Ces chiffres semblent élevés, mais les achats totaux par carte de crédit par année s'élèvent à 212 milliards de dollars. Je voulais seulement relativiser.

Vous permettez que les commerçants annoncent des rabais pour les paiements en espèces. Pourtant, je regarde le résumé des frais de Visa et je vois une différence importante pour les commerçants si les clients utilisent une carte « or » ou une carte « illimitée » ou d'autres types de produits du genre. L'écart est facilement d'un demi-point de pourcentage, ce qui est beaucoup pour les commerçants. Le commerçant a-t-il le droit de dire : « Je refuse votre carte Visa or, mais j'accepte votre carte Visa ordinaire »?

M. Baumgartner : Non, les règles d'Amex, de Visa et de MasterCard ne le permettent pas. Donc, nous n'avons pas le droit de le faire non plus.

Le sénateur Massicotte : Un commerçant pourrait-il dire « donnez-moi votre carte de débit au lieu de votre carte de crédit »?

M. Baumgartner : Il pourrait le proposer. Certains commerçants — et on le voit parfois chez nos clients — incitent le client à acheter un produit moins cher en utilisant un système de points ou de primes. C'est une pratique assez répandue.

Le sénateur Massicotte : Cela ne va pas à l'encontre du contrat qu'ils signent avec vous?

M. Baumgartner : Non, les détaillants ont le droit de dire qu'ils préfèrent les paiements par carte de débit.

Le sénateur Massicotte : Mais ils ne peuvent pas refuser une carte Visa, même une dont les frais seraient plus élevés?

M. Baumgartner : C'est exact.

Le sénateur Massicotte : J'accepte que vous disiez que le marché est concurrentiel pour les acquéreurs. Il y a quatre ou cinq gros joueurs, ce qui n'est pas beaucoup, mais on pourrait dire que ce milieu est concurrentiel. J'accepte vos arguments selon lesquels les cartes de crédit sont très utiles à notre société sur le plan de l'économie, de la souplesse et de l'utilisation du crédit.

Je trouve que les produits de marque sont problématiques. La compétition est féroce du côté des émetteurs. Il y a plus de 200 cartes. Force est cependant d'admettre que MasterCard et Visa détiennent un fort pourcentage des produits de marque. Ce n'est pas négligeable. Or, le pauvre petit commerçant n'a pas vraiment le choix. Vous frappez à sa porte. De son point de vue, Visa et MasterCard vous imposent des frais non négociables. Comment les commerçants peuvent-ils obtenir une juste valeur? Comment le processus de négociation peut-il être équitable s'ils n'ont pas de marge de manœuvre? Ces 2 p. 100 représentent beaucoup d'argent pour eux, mais ils ne veulent pas perdre une vente. Les commerçants refusent rarement de vendre à crédit.

Nous constatons que la nature non concurrentielle des produits de marque Visa et MasterCard constitue un gros problème dans de nombreux pays. Comment pouvez-vous réussir à vous engager dans un processus de négociation équitable?

The question is very good: There is a difference of product between a debit card and credit card and we acknowledge that. However, is a \$100 transaction equal to \$1.88? It is a significant difference. I am not sure the competitive nature allows us to get full value for the increased costs from that Visa credit card.

Mr. Baumgartner: It is a great question. When we started the business back in 2001, there were of one or a couple of interchange levels — the rates you are referring to — the cost of goods sold.

Therefore, we are sort of like a gas retailer. Instead of having only unleaded gas, now there are different types of gas being offered. Consequently, our prices have changed and there are different mixes for premium gas, et cetera. Overall, those costs have gone up. From a merchant perspective, I believe they have gone up less than the rate of inflation; so our average rate has gone up but not as aggressively as inflation.

Part of that component is the mix of transactions. I do not know if you have corporate cards, for example, or government cards for travel that you use. Those have become more popular and those tend to be more expensive because they do not revolve — you have to pay those off. In order to compete with American Express in that particular market, Visa and MasterCard have had to have an interchange level for governments and corporations that are competitive with American Express. Amex had the whole market probably 15 years ago. Now, with a differentiated interchange, it is an example of competition was inspired.

The other new emergence is Internet transactions, which tend to be more risky. Those have more fraud and, therefore, they cost a little more. As the mix of Internet transactions has gone up, the weighted average cost of interchange has gone up, as well.

Senator Massicotte: You made a comment that the increase has been less than inflation. Are you talking about the percentage as having gone up less than inflation?

Mr. Baumgartner: The cost to the merchant, from our average portfolio, the percentage has gone up certainly less than inflation.

Senator Massicotte: Why would it go up at all because it is a percentage of retail sales? Retail sales go up with inflation automatically.

Mr. Baumgartner: The difference between what we charge the merchant and our cost of the goods sold has come down since we started the company. It has come down quite a bit.

Senator Massicotte: Anecdotally, you said governments or certain corporations have been able to negotiate a better deal and get the interchange. That seems to suggest in a pretty conclusive manner there is a lack of competition. When the bargain power is

C'est une très bonne question. Nous reconnaissons que les cartes de débit et les cartes de crédit ne sont pas le même produit. Toutefois, est-ce qu'une transaction de 100 \$ est équivalente à une transaction de 1,88 \$? Il y a là une grande différence. Compte tenu des coûts additionnels de la carte de crédit Visa, je ne suis pas certain si la concurrence nous permet d'en avoir pour notre argent.

M. Baumgartner : C'est une excellente question. Lorsque nous avons fondé l'entreprise en 2001, il n'existait qu'un ou deux niveaux d'interchange — les taux dont vous parlez —, déterminés en fonction du coût des biens vendus.

Par conséquent, nous sommes un peu comme un détaillant d'essence. Au lieu d'offrir seulement de l'essence sans plomb, nous offrons d'autres genres d'essence. Nos prix ont donc changé et il existe différents produits, notamment l'essence super. En général, ces prix ont augmenté. Les frais de service du commerçant ont augmenté, mais je ne crois pas que cela ait été de façon aussi dramatique que le taux d'inflation, en moyenne.

La diversité des types de transaction est l'un des facteurs qui a contribué à cette hausse. Je ne sais pas si vous utilisez des cartes de crédit d'entreprise, par exemple, ou des cartes de crédit du gouvernement pour payer vos déplacements. Elles sont devenues très populaires et tendent à coûter plus cher parce qu'elles ne sont pas renouvelables : il faut les payer. Afin de pouvoir faire concurrence à American Express sur ce marché, Visa et MasterCard ont été obligées d'établir un taux d'interchange différent pour les gouvernements et les entreprises. Amex monopolisait ce marché il y a quinzaine d'années. Maintenant, en raison de la diversification des interchanges, il s'agit d'un exemple de nouvelle concurrence.

L'autre nouveau facteur, c'est l'émergence des transactions sur Internet, qui tendent à comporter davantage de risques. Il y a plus de fraude dans ce genre de transactions, alors les frais sont plus élevés. Puisque plus de transactions sont effectuées sur Internet, la moyenne pondérée des frais d'interchange a aussi augmenté.

Le sénateur Massicotte : Vous avez dit que l'augmentation des frais a été inférieure à celle du taux d'inflation. Voulez-vous dire que le taux a moins augmenté que le taux d'inflation?

M. Baumgartner : En moyenne, l'augmentation du taux que le commerçant doit payer est inférieure à celle du taux d'inflation, sans nul doute.

Le sénateur Massicotte : Pourquoi devrait-il y avoir la moindre augmentation, puisqu'il s'agit d'un pourcentage des ventes au détail? Les ventes au détail suivent automatiquement l'augmentation du taux d'inflation.

M. Baumgartner : La différence entre ce que nous chargeons au commerçant et nos coûts relatifs aux biens vendus a diminué depuis l'époque où nous avons fondé l'entreprise. Elle a beaucoup diminué.

Le sénateur Massicotte : Vous avez dit que les gouvernements et certaines entreprises ont réussi à négocier des frais d'interchange moins élevés. Cela laisse fortement entendre qu'il y a un manque de concurrence dans ce domaine. Quand le

fair, it looks like you can get a lower interchange. The poor little merchant is obviously paying a higher rate because he is not the Canadian government and cannot negotiate a better deal.

Mr. Baumgartner: I am sorry if I misspoke. I was talking about the users of the cards themselves. Prior to 15 years ago or so, there was really no competition on the commercial side for corporate travel. For example, if you have a government travel card, it was basically American Express.

Senator Massicotte: It is the same conclusion, though: Given the issuers have now become involved and have significant bargaining power, they are able to negotiate down fees. What does Wal-Mart pay for interchange fees?

The Chair: We have to move on. It is a very interesting line of questioning and very important. If you want to make a 10 second response, Mr. Baumgartner, please go ahead.

Mr. Baumgartner: Sure. I do not know. They are not a customer of ours. I am sorry. However, in general, the larger merchants — as with any sort of “larger” situation — will tend to be more aggressively priced because there is less relationship management. In the case of Wal-Mart, there is less credits risk, et cetera.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: We are talking about the different points where costs are incurred. I can tell you that, when I wanted to use my credit card to pay for my car, the dealer was not very happy. I wanted to use my credit card in order to accumulate air miles. I would like to know if there is a card where you pay for the service and not for all the gimmicks. For practical purposes, you are almost forced to take the features even if you do not want to. After negotiating, I paid for half the car by credit card and the other half by cheque. We can also put donations to charities on our credit card. It is no longer worthwhile to send a cheque. We use our credit card and earn points. It is not a purchase but a donation. It seems to me that it is automatically part of your costs and that it is the combination of all the features that makes it more expensive in Canada than in Australia.

You told us that you have your operating expenses, equipment, staff, and what you pay to Visa. Two components are variable: the amount of fraud — for which you have an estimate but not an exact amount — and rewards.

I wonder what percentage of cost can be attributed to rewards and fraud. With that figure — given that they are the only variables that we can discuss — we could help taxpayers to limit the cost of using a credit card, if one existed that did not have add-ons.

pouvoir de négociation est équitable, il semble possible de payer des frais d'interchange moins élevés. Évidemment, le pauvre petit détaillant paie un taux plus élevé parce qu'il n'est pas le gouvernement du Canada et ne peut négocier un meilleur taux.

M. Baumgartner : Excusez-moi, je me suis mal exprimé. Je parlais des titulaires des cartes eux-mêmes. Jusqu'à il y a une quinzaine d'années, dans le secteur commercial, il n'y avait vraiment pas de concurrence au chapitre des voyages d'affaires. Par exemple, si vous déteniez une carte de voyage du gouvernement, c'était une carte American Express.

Le sénateur Massicotte : Quoi qu'il en soit, les conclusions restent les mêmes : du fait que, maintenant, les émetteurs interviennent et détiennent d'importants pouvoirs de négociation, ils sont capables de faire baisser les frais. Quels sont les frais d'interchange que Wal-Mart doit payer?

Le président : Nous devons passer à autre chose. Ce sont là des questions très intéressantes et très importantes. Monsieur Baumgartner, je vous demanderais d'y répondre en dix secondes.

M. Baumgartner : Bien sûr. Je ne sais pas. Je suis désolé, mais il ne s'agit pas d'un de nos clients. Toutefois, en général, tout comme n'importe qui d'autre tire avantage de son importance, les commerçants encouront des frais à l'avenant parce que leur clientèle entraîne moins de gestion des relations. Dans le cas de Wal-Mart, il y a notamment moins de risques de crédit.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : On parle des différents points où on a des coûts. Lorsque j'ai voulu utiliser ma carte de crédit pour payer ma voiture, je peux vous dire que mon marchand n'était pas tellement content. Je le faisais parce qu'il y avait des points air miles. Je veux savoir si on a des cartes où on paie le service et où on ne paie pas tous les artifices. À toutes fins pratiques, on est presque forcé de prendre ce service même quand on n'en veut pas. Après négociation, j'ai réussi à payer la moitié sur ma carte et l'autre par chèque. C'est pareil pour les dons de charité. Ce n'est plus intéressant d'envoyer un chèque. On se sert de notre carte de crédit et on gagne des points. Ce n'est pas un achat mais une contribution. Il me semble que cela entre dans vos coûts automatiquement et que c'est l'accumulation de tous les accessoires qui fait que cela coûte plus cher au Canada qu'en Australie.

Vous nous dites que vous avez vos taux d'opération, vos équipements, votre personnel, ce que vous payez à Visa. Il y a deux composantes qui sont variables : la fraude que vous estimez mais que vous ne connaissez pas de façon absolue et les cadeaux.

Je me demande en pourcentage ce que représentent les cadeaux et la fraude. Si on pouvait le savoir, cela semble les seuls variables dont on peut discuter et comment on peut aider les contribuables, aujourd'hui, à limiter les coûts de l'usage d'une carte de crédit, si on en avait une sans ajout.

It seems to me that it was more difficult to obtain a credit card 25 years ago than it is today. What rules do you use when issuing a credit card? And what about the credit check that allows you to decline a credit card application so that other card users do not have to bear the expense of those who do not pay?

[English]

Mr. van Duynhoven: While these are excellent questions, they are really better posed to the issuers. I believe the CBA was here yesterday and you have had other issuers before the committee. I say that because most of those issues are relevant to the issuer side of the business and less so from my business or Mr. Baumgartner's business — from an acquiring perspective.

Visa and MasterCard are the ones setting those rates and the issuers decide which features and benefits appear on the various cards, as well as the terms and conditions of those cards. That has nothing to do with the acquiring piece of the payment process.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: You mean TD does not issue credit cards? There are TD credit cards.

[English]

Mr. van Duynhoven: Definitely. There are numerous TD credit cards but I represent the merchant services business, so I cannot speak to what the issuer practices are. I am just not familiar with those. I could answer questions on the acquiring business, but not on the issuing side.

The Chair: Mr. Baumgartner do, you want to add to those questions?

Mr. Baumgartner: I really do believe it is more of an issuer question. I would add, however, that the charity is a very good example. The charity that could take credit cards really does increase their availability and donations as a result.

The Chair: There is a cost to them, of course.

Mr. Baumgartner: Yes.

I would like to add one other thing that is sometimes overlooked in these discussions. I am trying to not speak for the issuer side because it is not my business, but there is aggressive competition with American Express regarding premium cards. American Express tends to have higher-end customers. The banks and card companies are all trying to go for the higher-end customers. To do that, they offer rewards points because it is a big draw. They have higher costs as a result, so that is part of the reason for some of the difference.

Il me semble que c'était plus difficile d'avoir une carte de crédit il y a 25 ans qu'aujourd'hui. Quelles sont les règles que vous utilisez pour l'émission d'une carte et l'enquête de crédit qui fait que vous n'en donnez pas à tout le monde afin que ceux qui ne paieront pas ne seront pas à la charge des autres utilisateurs de carte.

[Traduction]

M. van Duynhoven : Bien qu'il s'agisse là d'excellentes questions, ce sont les émetteurs de cartes de crédit qui sont mieux placés pour y répondre. Je crois que des représentants de l'Association des banquiers canadiens ont comparu ici hier et que d'autres émetteurs ont comparu devant le comité. Je dis cela parce que la plupart des questions relatives à l'obtention des cartes sont pertinentes pour les sociétés émettrices, mais elles le sont beaucoup moins pour des entreprises comme la mienne et celle de M. Baumgartner, qui sont des acquéreurs.

Ce sont Visa et MasterCard qui déterminent les taux à payer et ce sont les émetteurs qui déterminent les avantages associés aux diverses cartes, de même que les modalités et les conditions qui s'y appliquent. Cela n'a rien à voir avec l'étape du processus de paiement dont l'acquéreur est chargé.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Vous voulez dire que TD n'émet pas de carte? Il y a des cartes de crédit TD.

[Traduction]

M. van Duynhoven : Certainement. Il existe de nombreuses cartes de crédit TD, mais je représente les fournisseurs de services aux commerçants alors je ne peux pas parler des pratiques des émetteurs. Je ne les connais tout simplement pas. Je pourrais répondre aux questions qui portent sur les activités de l'acquéreur, mais non à celles qui portent sur l'émission des cartes.

Le président : Monsieur Baumgartner, désirez-vous ajouter quelque chose?

M. Baumgartner : Je crois vraiment que la question devrait être adressée aux émetteurs. Cependant, j'ajouterais que les dons de charité sont un parfait exemple. Les organismes caritatifs qui peuvent accepter les cartes de crédit simplifient le processus et recueillent plus de dons.

Le président : Ils doivent payer des frais, évidemment.

M. Baumgartner : Oui.

J'aimerais ajouter une autre chose, qu'on oublie parfois de mentionner dans ce genre de discussion. J'essaie de ne pas parler au nom des sociétés émettrices parce que mon entreprise n'exerce pas cette activité. Toutefois, en ce qui a trait aux cartes à privilèges, il y a une forte concurrence de la part d'American Express, qui a tendance à avoir des clients très importants. Toutes les banques et les sociétés de cartes de crédit ciblent les clients très importants. Pour ce faire, elles doivent offrir des points de récompense parce que cela attire beaucoup de gens. Il en résulte qu'elles ont des coûts plus élevés, alors cela explique, en partie, la différence.

Senator Goldstein: I will limit myself to one question because we are running out of time.

My question is about data security. Do you process all of your data in Canada or is any of it sent abroad for processing?

Mr. Baumgartner: Speaking for ourselves, our whole system — the authorization piece that Senator Ringuette was referring to earlier — is in downtown Toronto. Therefore, yes, it is done here in Canada. Our settlement engine is also in Canada.

We are trying to give our U.S. business, which is not insignificant, the benefit of our Canadian scale. Therefore, as we grow in the U.S., we may use our Canadian infrastructure to process U.S. transactions. The same is not true in reverse.

Senator Goldstein: I am glad to hear that.

Mr. van Duynhoven: For us, all our operations are here, so all our data and processing is done in Toronto, as well.

Senator Goldstein: Are you satisfied with your data security mechanisms?

Mr. Baumgartner: We are very satisfied and spend a great deal of money on it. I do not know if you have read about some of the breaches that have occurred but they are extremely serious. I believe the movement to chip technology is an outstanding example of how we can get a better handle on the issue of data security, which is an issue that keeps me up at night. You probably cannot spend enough money on security because the bad guys continue to try to keep pace with changes and improvements.

Mr. van Duynhoven: For a financial institution, data security is of paramount importance, so we take great care.

Senator Goldstein: Thank you.

Senator Gerstein: We all recognize that the majority of merchants must have the ability to take credit cards and debit cards, et cetera. In your opening remarks, Mr. Baumgartner, you referred to the fact that you are involved in a scale business. Scale suggests that you are big. I would like you to wear the hat for a moment of a single store independent operator. I would like to understand what access they have to your services. To what degree do you reach out to them? What are some of the costs that they bear? How difficult is it for a single proprietor to take advantage of your services?

Mr. Baumgartner: That is a great question. We are about the eighth largest merchant processing company in the world. The rest are U.S.-based and a few are not. The scale allows us to keep our costs down and it is hoped that the merchant will be on the receiving end of that benefit.

Le sénateur Goldstein : Je ne poserais qu'une question parce que nous sommes à court de temps.

Ma question porte sur la sécurité des données. Traitez-vous toutes vos données au Canada ou en envoyez-vous une partie à l'étranger pour qu'elles y soient traitées?

M. Baumgartner : Pour notre part, l'autorisation des transactions, dont le sénateur Ringuette a parlé plus tôt, se fait au centre-ville de Toronto. Par conséquent, oui, cela se fait ici au Canada. Le règlement des paiements se fait aussi ici au Canada.

Nous tentons de faire en sorte que nos clients américains, qui représentent une partie non négligeable de notre clientèle, tirent profit de l'étendue de nos ressources au Canada. Par conséquent, au fur et à mesure que attirons des clients américains, nous risquons d'avoir à utiliser notre infrastructure au Canada pour traiter les transactions effectuées aux États-Unis. L'inverse n'est pas vrai.

Le sénateur Goldstein : Je suis content de l'entendre.

M. van Duynhoven : Quant à nous, toutes nos opérations sont effectuées ici, alors toutes nos données sont à Toronto et c'est aussi là qu'elles sont traitées.

Le sénateur Goldstein : Êtes-vous satisfaits des mécanismes qui assurent la sécurité de vos données?

M. Baumgartner : Nous en sommes très satisfaits et nous dépensons beaucoup d'argent à ce chapitre. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de certaines des atteintes qui ont été portées à des données, mais elles sont extrêmement graves. Je crois que l'adoption de la technologie de carte à puce est un parfait exemple d'une manière dont nous pouvons accroître la sécurité des données, qui est une préoccupation qui m'empêche de dormir la nuit. On ne peut probablement pas dépenser assez d'argent sur la sécurité parce que les criminels s'adaptent continuellement aux changements et aux améliorations.

M. van Duynhoven : Pour une institution financière, la sécurité des données est de la plus haute importance, alors nous y veillons.

Le sénateur Goldstein : Merci.

Le sénateur Gerstein : Nous convenons tous que la majorité des commerçants doivent être capables d'accepter les cartes de crédit et les cartes de débit. Dans votre mot d'ouverture, monsieur Baumgartner, vous avez parlé du fait que votre entreprise compte sur le volume. Cela laisse entendre que vous avez une entreprise de taille. J'aimerais que, pour quelques instants, vous vous mettiez à la place des commerçants indépendants qui n'ont qu'un seul magasin. Je voudrais que vous pensiez à l'accès qu'ils ont à vos services. Dans quelle mesure offrez-vous de les aider? Quels sont certains des coûts qu'ils supportent? Est-il difficile pour le propriétaire d'un magasin unique de se prévaloir de vos services?

M. Baumgartner : Voilà une excellente question. Nous sommes environ la huitième entreprise au monde en importance dans le domaine des services aux commerçants en matière de traitement des opérations. À l'exception de quelques unes d'entre elles, les autres sont situées aux États-Unis. Notre volume nous permet de maintenir nos coûts au minimum, et il est à souhaiter que les commerçants en bénéficient.

We have many different ways to reach the small merchant and try to sell them. If they are with Mr. van Duynhoven, for example, we will have a sales force out on the street knocking on doors and looking for that TD terminal and saying, we have a much better deal than these guys have. He does the same thing; we are great competitors.

Since we started the company in 2001, the number of times that the merchant interfaces with a salesperson has risen dramatically as a result of competition. One of the companies that had the data breach is now in Canada as well, and there are others.

Senator Gerstein: Are you saying that if I open a business, I will have access to your services almost from day one?

Mr. Baumgartner: Absolutely.

Senator Gerstein: Is the process not overly encumbering to me?

Mr. Baumgartner: No. Many of our new customers are brand new businesses. I talked about fraud and credit. We do not have as much of a credit concern as an issuer might have. For example, with a new restaurant, there is less likelihood of payment fraud or a dispute arising. We might have a little less need to look at that particular merchant. We want to know if they have done bad things in the past, et cetera, but in general, our approval rate is something close to 92 per cent to 94 per cent.

Mr. van Duynhoven: As a financial institution, access is quite simple because we have over 1,000 branches across Canada. You can walk into any TD Bank branch and liaise with a small business adviser and connect to my business. They take the basic information and we call the merchant back. It is an effective and efficient process for small businesses. Access is available.

Senator Moore: I want to touch on a question that Senator Goldstein asked with regard to processing in Canada. Do you send any information to the United States authorities under the Patriot Act?

Mr. van Duynhoven: No. All of our processing is done in Canada. Processing Visa is run through Visa, which has facilities globally. Therefore, information could traverse to Visa from an authorization standpoint. Our processing and what is between the four walls we control is all based in Canada. Visa and MasterCard are global organizations, however, so they have processing elements outside Canada.

Senator Moore: With regard to the contract that either one of your companies has with a merchant, we have heard comments

Nous avons de nombreuses stratégies pour aider les petits commerçants et essayer d'attirer leur clientèle. Par exemple, s'ils font affaire avec M. van Duynhoven, nous enverrons une équipe de vendeurs frapper aux portes pour trouver les terminaux de TD afin de dire aux clients de cette banque que nous pouvons leur offrir de meilleurs prix. M. van Duynhoven fait la même chose. Nous sommes de grands concurrents.

Depuis la fondation de l'entreprise, en 2001, le nombre de fois qu'un commerçant entre en contact avec un vendeur a augmenté de façon spectaculaire, grâce à la concurrence. L'une des entreprises dont les données ont été compromises est aussi située au Canada, et il y en a d'autres.

Le sénateur Gerstein : Êtes-vous en train de dire que si j'ouvre un commerce, j'aurai accès à vos services pratiquement dès le départ?

M. Baumgartner : Absolument.

Le sénateur Gerstein : Le processus n'est-il pas trop encombrant pour moi?

M. Baumgartner : Non. Beaucoup de nos nouveaux clients sont de tout nouveaux commerces. J'ai parlé de la fraude et du crédit. Nous nous préoccupons moins du crédit que ne le fait un émetteur. Par exemple, dans le cas d'un nouveau restaurant, il est moins probable d'être aux prises avec des paiements frauduleux ou des litiges. Nous n'aurions peut-être pas à étudier aussi minutieusement le cas du propriétaire d'un tel commerce. Nous voulons notamment savoir s'il a commis des fautes dans le passé, mais, en général, notre taux d'approbation se situe entre 92 et 94 p. 100.

M. van Duynhoven : Il est facile d'avoir accès aux services de notre institution financière parce que nous avons plus de 1 000 succursales dans l'ensemble du Canada. Vous pouvez vous présenter à n'importe quelle succursale de la Banque TD et discuter avec un conseiller auprès des PME, et cela vous donnera accès à nos services. Le conseiller recueille les renseignements de base. Ensuite, nous communiquons avec le commerçant. Il s'agit d'un processus efficace pour les PME. Elles ont facilement accès à nos services.

Le sénateur Moore : J'aimerais revenir sur la question du sénateur Goldstein au sujet du traitement des données au Canada. Vous arrive-t-il d'envoyer des renseignements aux autorités américaines aux termes de la Patriot Act?

M. van Duynhoven : Non. Le traitement de toutes nos données se fait au Canada. Le traitement des données de Visa se fait par l'entremise de Visa, qui a des installations partout dans le monde. Par conséquent, des renseignements pourraient être communiqués à Visa à des fins d'autorisation. Toutes les données que nous traitons entre nos quatre murs restent au Canada. Toutefois, les sociétés Visa et MasterCard sont des organisations mondiales alors elles ont des bureaux de traitement à l'extérieur du Canada.

Le sénateur Moore : En ce qui concerne les contrats que vos deux entreprises concluent avec les commerçants, nous avons

about those contracts being unilaterally changed. How often do you change a contract and what is the process?

Mr. Baumgartner: In our case, it is fairly rare that we would change the contract. If we get a pricing change from the card companies, that would be typically the only case. Normally, they have not changed the cost much over the years. Over the past few years, there have been more dynamics to the interchange structure, and that is when we notify the merchant. If they change our assessments, we might have a change.

In terms of the contract terms outside of pure price, it is rare that we would make a change. In the case of a national agreement with larger merchants, it almost never happens.

Ms. Glowinsky: The only exception might be a new rule. Data security is a good example when that was introduced and there was more rigour around compliance.

Mr. Baumgartner: That is an example of the big guys being penalized because they handle so many card transactions, they have to go through an independent audit to ensure that they are keeping the data secure.

Senator Moore: The key thing would be changes in the fee. How much notice do you provide to a merchant that there will be a change in the fee, which would affect his bottom line.

Mr. Baumgartner: It will vary by customer. Some of the contracts are 30 days, some are 90 days and some are 180 days. It varies by customer.

Mr. van Duynhoven: Our contract with Visa gives six months' notice of an interchange rate change. I only know six months so obviously I cannot provide notice. Once we find out, we have to start our process. Similar to Moneris solutions, our typical notice would be 30-90 days, depending on the merchant.

Senator Moore: If you received notice today from Visa that six months hence there would be an increase, how much notice would you provide to your merchants? Do you send it out right away? Do they find out 30 days before the six-month effective date?

Mr. van Duynhoven: We advise our customers as quickly as possible. First, we have to understand the impact of the change. The last change, as I said, went from 2 to 21 rates. Clearly, we had to do a great deal of analysis within our business to understand what the end cost would be for a particular merchant. Quite honestly, we had to go through our entire book of merchants and look at how they process. That interchange took a much more time on our side. Obviously, merchants were squeezed a little bit from a notice standpoint.

entendu dire que ces contrats peuvent être modifiés unilatéralement. Combien souvent apportez-vous des changements à un contrat et quel processus suivez-vous pour le faire?

M. Baumgartner : Dans notre cas, il est plutôt rare que nous changions un contrat. En règle générale, nous ne le faisons que si les sociétés de cartes de crédit modifient leurs prix, ce qu'elles n'ont pas beaucoup fait au fil des ans. Au cours des dernières années, la structure des interchanges a davantage évolué, et c'est alors que nous en avisons les commerçants. Si cette évolution affecte nos évaluations, il nous arrive d'apporter un changement à un contrat.

En dehors de la question des prix, nous modifions rarement un contrat. S'il s'agit d'une entente nationale avec des commerçants plus importants, cela n'arrive presque jamais.

Mme Glowinsky : La seule exception serait peut-être dans le cas de l'établissement d'un nouveau règlement. Pensons au règlement qui a été établi pour assurer la sécurité des données et qui a été appliqué de façon plus rigoureuse.

M. Baumgartner : C'est un exemple de cas où les gros bonnets sont pénalisés parce qu'ils traitent un si grand nombre de transactions par carte qu'ils doivent se soumettre à une vérification indépendante pour veiller à ce qu'ils assurent la sécurité des données.

Le sénateur Moore : Le plus important serait dans le cas d'une modification des frais. Quel préavis donnez-vous à un commerçant pour lui signaler que les frais seront modifiés, ce qui aurait une incidence sur son revenu?

M. Baumgartner : Cela dépend du client. Certains des contrats sont pour une période de 30 jours, d'autres pour 90 jours et d'autres encore pour 180 jours. Cela dépend du client.

M. van Duynhoven : Notre contrat avec la société Visa stipule que cette dernière doit nous donner un préavis de six mois si elle prévoit modifier un taux d'interchange. Je n'en ai connaissance que six mois à l'avance alors, évidemment, je ne peux donner de préavis. Une fois que nous en avons été avisés, nous amorçons le processus. Tout comme Solutions Moneris, en général, nous donnons un préavis de 30 à 90 jours, selon le commerçant.

Le sénateur Moore : Si Visa vous avisait aujourd'hui qu'il y aurait une augmentation dans six mois, quel préavis donneriez-vous à vos commerçants? Le donneriez-vous immédiatement? L'apprendraient-ils 30 jours avant la date d'entrée en vigueur de l'augmentation?

M. van Duynhoven : Nous avisons nos clients aussi rapidement que possible. Nous devons commencer par comprendre quelles seront les répercussions du changement. Comme je l'ai dit, le dernier changement apporté consistait à faire passer le nombre de taux de 2 à 21. Évidemment, notre entreprise a dû étudier attentivement comment cela affecterait la facturation de chaque commerçant. En toute honnêteté, nous avons dû nous pencher sur la manière dont chacun de nos clients procédait. Il nous a fallu beaucoup plus de temps pour déterminer quoi faire. Évidemment, les commerçants n'ont pas eu beaucoup de préavis dans ce cas-là.

Our objective is to get out there as quickly as we can to do that. We all have budgets that we try to work within. Understandably, they want to know as quickly as possible so we endeavour to get that information out quickly.

Senator Massicotte: How quickly are they notified of interest rate changes by the issuer?

Mr. van Duynhoven: I do not know what the time frames are but I know that all of them have specific agreements. I am sure they would abide by those agreements in terms of notice. Interchange changes do not require a notice to a cardholder because it is revenue for the issuer.

Senator Moore: I am confused about 2 rates and 21 rates. Can you explain that to the committee? At one time, you had 2 rates.

Mr. van Duynhoven: Yes.

Senator Moore: You said one rate was 1.21 per cent and the other was 2 per cent.

Mr. van Duynhoven: That is the range of rates today.

Senator Moore: Was it within 21?

Mr. van Duynhoven: Those are the 21. The lowest rate of the 21 for Visa credit cards is 1.21 per cent and the highest is 2 per cent from an interchange perspective. It can be complicated. The old consumer rate was 1.75 per cent less 25 cents. Therefore, the cost to acquire was much less and they negotiated rates accordingly. When interchange rates were changed by Visa, those merchants in the \$20-average transaction size saw the greatest increase because it moved higher.

Senator Moore: Was that the low side? You said there were two rates.

Mr. van Duynhoven: The consumer rate is 1.75 per cent of the transaction, less 25 cents. It is always less 25 cents. This is where it gets confusing. You had different effective rates. There was a curve that went down to a \$20 transaction being around 1 per cent and then it went up. It was very confusing. It is now a flat rate per transaction. The old rate on commercial transactions was 2 per cent, less a dime. It is now a flat percentage rate.

The Chair: Senator Ringuette has one final question that I will allow. She promises only one but no more.

Senator Moore: I am not sure if I understand. Somewhere, there is a new program of 21 different rates within a range of 1.21 per cent to 2 per cent of the transaction.

Notre objectif, c'est de transmettre l'information dès que nous le pouvons. Nous avons tous un budget à respecter. Naturellement, nos clients veulent être informés aussi rapidement que possible alors c'est ce que nous tâchons de faire.

Le sénateur Massicotte : Dans quel délai sont-ils avisés des changements que les émetteurs apportent aux taux d'intérêt?

M. van Duynhoven : Je ne le sais pas, mais je sais qu'ils ont tous des ententes bien précises. Je suis certain que les émetteurs respectent les préavis qui y sont stipulés. Les titulaires de cartes n'ont pas à être avisés des changements apportés aux frais d'interchange parce qu'il s'agit d'un revenu pour l'émetteur.

Le sénateur Moore : Je ne comprends pas vraiment ce que vous avez dit au sujet des 2 taux et des 21 taux. Pourriez-vous expliquer au comité ce que vous avez voulu dire? À une époque, vous aviez deux taux.

M. van Duynhoven : Oui.

Le sénateur Moore : Vous avez dit qu'un taux était de 1,21 p. 100 et que l'autre était de 2 p. 100.

M. van Duynhoven : Voilà la fourchette des taux aujourd'hui.

Le sénateur Moore : Est-ce que cela fait partie des 21?

M. van Duynhoven : Ce sont les 21. Parmi les 21 taux d'interchange appliqués aux cartes de crédit Visa, le plus bas est de 1,21 p. 100 tandis que le plus élevé est de 2 p. 100. Cela peut être compliqué. L'ancien taux appliqué aux transactions des consommateurs était de 1,75 p. 100 moins 25 cents. Le taux appliqué à l'achat était donc beaucoup moins élevé et les taux ont été négociés en conséquence. Lorsque Visa a modifié les taux d'interchange, ce sont les commerçants dont la transaction moyenne était de 20 \$ qui ont subi la plus forte augmentation.

Le sénateur Moore : Leur taux était-il plutôt bas? Vous avez dit qu'il y avait deux taux.

M. van Duynhoven : Le taux appliqué aux transactions des consommateurs est de 1,75 p. 100 de la valeur de l'achat, moins 25 cents. On soustrait toujours 25 cents. Voilà où cela devient compliqué. Il existait différents taux effectifs. Il y avait une courbe selon laquelle on appliquait le plus bas taux de 1 p. 100 à une transaction de 20 \$, après quoi le taux augmentait. C'était très compliqué. Maintenant, on applique un taux unique à toutes les transactions. L'ancien taux appliqué aux transactions commerciales était de 2 p. 100 moins 10 cents. Maintenant, il s'agit d'un seul taux en pourcentage.

Le président : Le sénateur Ringuette aimerait poser une dernière question et je vais lui permettre de le faire. Elle promet de n'en poser qu'une seule, mais pas plus.

Le sénateur Moore : Je ne suis pas certain de comprendre. Il existe un nouveau programme qui établit 21 taux différents dans une fourchette qui va de 1,21 à 2 p. 100 de la valeur de la transaction.

Mr. van Duynhoven: By card type, yes. There are seven rates for consumer cards, seven rates for infinite cards and seven rates for commercial cards, depending on the type of transaction, who the merchant is, the industry and how that transaction is processed.

The Chair: You explain that to your customers? You tell them, "There are 21 rates."

Mr. van Duynhoven: Yes; we try. The rates are published. Merchants know what the rates are.

Senator Massicotte: Mr. Pigeon gave me a table this morning that outlines most of those rates. It is available to all of us.

The Chair: MasterCard does not publish those rates, is that correct? Can you verify that for me?

Mr. Baumgartner: MasterCard did. I am not sure if they still do or not, but they have in the past.

Senator Ringuette: With regard to MasterCard, because you are both acquirers and accept all card issuers, what were the rate changes for MasterCard? Visa went from 2 to 21. What were the changes from MasterCard?

Mr. Baumgartner: MasterCard is fairly similar, actually. They had a fairly simple rate structure when we started the company and they have expanded it to a lot more. I am not sure of the exact number of tiers. I do not believe it is quite as many.

Senator Ringuette: Were the rates changed at the same time?

Mr. Baumgartner: No; they were at different times. Earlier, MasterCard was really low and having a hard time attracting Visa issuers, who were also competing against American Express. From my experience in other jurisdictions, they were unusually low and raised it early. Since then, they have done an increase and made it more tiered.

Senator Ringuette: You both process both cards, Visa and MasterCard.

Mr. Baumgartner: That is correct.

Senator Ringuette: You are saying that the fees for both Visa and MasterCard that hold 94 per cent of the Canadian market are very similar?

Mr. Baumgartner: No. They vary, based on different types of transactions. They may be going after different markets, so they may stress different rates. For example, they use the 21 rates to go after different types of markets that were previously underserved or underrepresented or where merchants could not take credit cards. It varies by customer.

The Chair: We will have to pursue that with Visa or MasterCard.

M. van Duynhoven: Oui, selon le type de carte. Sept taux sont appliqués aux cartes des consommateurs, sept sont appliqués aux cartes « Infinite » et sept sont appliqués aux cartes commerciales, en fonction du type de transaction, du commerçant, du secteur et de la manière dont la transaction est traitée.

Le président: Vous expliquez cela à vos clients? Vous leur dites : « Il existe 21 taux »?

M. van Duynhoven: Oui, nous essayons de le faire. Les taux sont publiés et les commerçants les connaissent.

Le sénateur Massicotte: Ce matin, M. Pigeon m'a donné un tableau qui présente la plupart de ces taux. Nous pouvons tous en obtenir une copie.

Le président: La société MasterCard ne publie pas ces taux; est-ce exact? Pouvez-vous me le confirmer?

M. Baumgartner: Elle le faisait. Je ne suis pas certain si elle le fait encore, mais elle le faisait dans le passé.

Le sénateur Ringuette: En ce qui concerne MasterCard — puisque vous êtes tous deux des acquéreurs et que vous acceptez tous les émetteurs de cartes —, quels changements ont été apportés aux taux de MasterCard? Visa a passé de 2 à 21. Quels changements ont été effectués par MasterCard?

M. Baumgartner: En réalité, MasterCard est pas mal semblable. Elle avait une échelle des taux plutôt simple au moment où nous avons fondé notre entreprise et elle l'a beaucoup élargie depuis ce temps. Je ne suis pas certain du nombre exact de niveaux qu'elle a établis. Je ne crois pas qu'elle en ait tout à fait autant.

Le sénateur Ringuette: Les taux ont-ils été changés en même temps?

M. Baumgartner: Non, ils ont été changés à d'autres moments. Auparavant, MasterCard avait des taux vraiment bas et avait du mal à attirer les émetteurs de la carte Visa, qui étaient également en concurrence avec American Express. D'après mon expérience ailleurs, ses taux étaient exceptionnellement bas et elle les a augmentés très tôt. Depuis ce temps, elle les a augmentés et a établi plus de niveaux.

Le sénateur Ringuette: Vous traitez tous deux à la fois les cartes Visa et MasterCard.

M. Baumgartner: C'est exact.

Le sénateur Ringuette: Dites-vous que les frais de Visa et de MasterCard, qui détiennent 94 p. 100 du marché canadien, sont très similaires?

M. Baumgartner: Non. Ils varient en fonction des différents types de transactions. Il se peut que ces sociétés ciblent des marchés différents, ce qui fait qu'elles accordent peut-être de l'importance à des taux différents. Par exemple, elles utilisent les 21 taux pour attirer divers types de marchés qui étaient auparavant mal servis ou mal représentés ou dont les commerçants ne pouvaient accepter des cartes de crédit. Cela dépend du client.

Le président: Nous devons adresser cette question aux sociétés Visa et MasterCard.

Thank you, witnesses. Let me ask one thing. In the present economic situation, the cost of money has gone down. I understand your evidence to be that Visa and MasterCard sets the rate and you are concerned with the processing rate. Has the economic situation changed your pricing ability at all? One would prima facie think you might charge less.

Mr. Baumgartner: That is a great question. In our particular case, we do not get a benefit for the float because we are essentially funding our customers at the same time we are getting the money from the card companies. As a result, fluctuations in interest rates have little impact on our overall profitability.

Senator Goldstein: Who gets the benefit of the float?

Mr. Baumgartner: Generally, the issuers would get the benefit of the float, if interest rates were to come down, like they have. Conversely, my experience on the issuer side says that their charge-offs or losses tend to go up in these types of cycles as well.

The Chair: We have had a most instructive and interesting session and we thank the witnesses for appearing.

Before introducing our next witness, I draw senators' attention to the fact that Senator Ringuette has provided us with a document. It is a bill introduced in the U.S. Congress on March 12 with respect to national consumer credit usury rate. That is for background and it will form part of our record.

The Library of Parliament has also obtained from Visa Canada's website the interchange reimbursement fees. We have that as part of our record and senators should all have a copy of each of these documents.

We now have the pleasure of welcoming Mel Fruitman, Vice-President of the Consumers' Association of Canada. We were expecting Duff Conacher from the Canadian Community Reinvestment Coalition, though he does not seem to be present. Mr. Fruitman, we will go ahead with your evidence. I gather you have provided us with a document?

Mr. Fruitman: It is a very brief document.

The Chair: We appreciate "brief."

It is only in English, so it has not been distributed.

Senator Fox: Is there any way we can get these documents and statements beforehand?

The Chair: To be fair to the witness, you are quite right: We should try. I know the clerk will provide all witnesses whom we invite with some advance notice to provide those to us in advance. Unfortunately, Mr. Fruitman was invited only two days ago and he was kind enough to appear. We cannot blame the messenger.

Je remercie les témoins. Permettez-moi de vous poser une question. Dans la situation économique actuelle, le coût de l'argent a diminué. D'après ce que j'ai compris, vous dites que Visa et MasterCard établissent le taux d'interchange et que vous établissez le taux appliqué au traitement des opérations. La situation économique a-t-elle changé votre capacité de fixer les prix? De prime abord, on serait tenté de croire que vous baisseriez les prix.

M. Baumgartner : C'est une excellente question. Dans notre cas, nous ne bénéficions pas du flottement parce que, essentiellement, nous finançons nos clients en même temps que nous recevons l'argent des sociétés de cartes de crédit. Il en résulte que les fluctuations dans les taux d'intérêt ont peu d'incidence sur notre rentabilité globale.

Le sénateur Goldstein : Qui bénéficie du flottement?

M. Baumgartner : En général, ce seraient les émetteurs qui bénéficieraient du flottement, si les taux d'intérêt baissaient, comme cela a été le cas. À l'inverse, d'après mon expérience dans le camp des émetteurs, je sais également que leurs dépenses et leurs pertes tendent à augmenter pendant des cycles de ce genre.

Le président : Nous avons eu une réunion très instructive et très intéressante et nous remercions les témoins d'avoir comparu.

Avant de présenter le prochain témoin, j'attire l'attention des sénateurs sur le fait que le sénateur Ringuette nous a fourni un document. Il s'agit d'un projet de loi, présenté au Congrès américain le 12 mars, qui porte sur le taux usuraire sur le crédit national à la consommation. Cela nous servira de document d'appui et fera partie de notre compte rendu.

La Bibliothèque du Parlement a également trouvé les frais de remboursement des frais d'interchange sur le site web canadien de Visa. Cela fait aussi partie de notre compte rendu et les sénateurs obtiendront une copie de tous ces documents.

Nous avons maintenant le plaisir d'accueillir M. Mel Fruitman, vice-président de l'Association des consommateurs du Canada. Nous nous attendions à entendre M. Duff Conacher, de la Coalition canadienne pour le réinvestissement communautaire, mais il ne semble pas être présent. Monsieur Fruitman, nous allons entendre votre témoignage. Je présume que vous nous avez fourni un document?

M. Fruitman : Un document très bref.

Le président : Nous apprécions les documents brefs.

Le document est en anglais, seulement alors il n'a pas été distribué.

Le sénateur Fox : Y aurait-il moyen de recevoir ces documents et déclarations à l'avance?

Le président : Je veux être juste envers le témoin. Je reconnais que vous avez tout à fait raison : nous devrions nous efforcer de le faire. Je sais que le greffier demandera à tous les témoins que nous invitons de nous fournir ces documents à l'avance. Malheureusement, M. Fruitman a été invité il y a à peine deux jours et il a eu la gentillesse de se présenter. Ce n'est donc pas de sa faute.

Senator Fox: Let it be noted for the future, Mr. Chair.

The Chair: According to the Bank for International Settlements, there were 64.5 million credit cards in circulation in Canada in 2007, and Canadians used their credit cards in 2006 to make \$214.7 billion in purchases.

Mr. Fruitman, Vice-President of the Consumers' Association of Canada, is here to tell us about credit card issues from the consumer perspective. We welcome you and appreciate your appearing on such short notice.

Mel Fruitman, Vice-President, Consumers' Association of Canada: The Consumers' Association of Canada is pleased to have this opportunity to present its views to this committee. CAC is a 62-year-old independent, not-for-profit, volunteer-based organization — I am a volunteer, by the way — with a national office in Ottawa and provincial territorial representatives. Our mandate is to inform and educate consumers on marketplace issues, to advocate for consumers with government and industry, and to work with government and industry to solve marketplace problems in beneficial ways.

In the past with respect to credit cards, CAC has taken the position that, while interest rates are extremely high, there are many payment options open to consumers that do not oblige them to pay those fees. We had also noted that, in some cases, the grace period actually allowed consumers the advantage of deferring payment for several weeks, at no cost. However, as we are all well aware, times and circumstances have dramatically changed.

Buying on credit and carrying balances have become a way of life for most Canadians. At the same time, as we heard this morning, the card offerings have become more numerous, more complex and more expensive. Even those consumers who take the time to work their way through the wealth of information provided by the Financial Consumer Agency of Canada probably wind up more confused than when they started, as I did when I tried going through this yesterday.

Up until a few months ago, consumers were bombarded with solicitations to apply for, or were often even pre-approved for, new credit cards. They were also being encouraged to increase the amount of debt they carried on existing cards. Many consumers were lured into taking on new or additional cards by offers of low interest rates.

However, as the economy slowed and many consumers found themselves unable to pay off the debt, either in full or in a timely manner, they found that those low interest rates suddenly became very high rates. They also found that their credit limits were being reduced and that the terms and conditions were being modified: Grace periods have been dramatically reduced or withdrawn, and

Le sénateur Fox : Qu'on en prenne note pour éviter que cela ne se reproduise, monsieur le président.

Le président : Selon la Banque des règlements internationaux, 64,5 millions de cartes de crédit circulaient au Canada en 2007 et les Canadiens ont utilisé leurs cartes de crédit pour faire des achats d'une valeur de 214,7 milliards de dollars en 2006.

M. Fruitman, vice-président de l'Association des consommateurs du Canada, est ici pour nous parler des cartes de crédit du point de vue du consommateur. Nous vous souhaitons la bienvenue et nous vous sommes reconnaissants de comparaître avec si peu de préavis.

M. Mel Fruitman, vice-président, Association des consommateurs du Canada : L'Association des consommateurs du Canada est heureuse d'avoir l'occasion de présenter son point de vue à ce comité. Fondée il y a 62 ans, l'ACC est un organisme indépendant et à but non lucratif, qui compte sur la participation de bénévoles comme moi. L'Association a un bureau national à Ottawa ainsi que des représentants provinciaux et territoriaux. Notre mandat est d'informer et de sensibiliser les consommateurs au sujet des problèmes liés au marché, de défendre les consommateurs auprès du gouvernement et de l'industrie, enfin collaborer avec le gouvernement et l'industrie dans le but de résoudre de façon avantageuse les problèmes liés au marché.

Quant aux cartes de crédit, dans le passé, l'ACC avait adopté la position selon laquelle, en période de taux d'intérêt très élevés, les consommateurs avaient beaucoup d'options de paiements qui leur éviteraient de payer ces frais. Nous avions aussi noté que, dans certains cas, le délai de grâce permettait en fait aux consommateurs de reporter leurs paiements pendant plusieurs semaines, sans qu'il ne leur en coûte un sou. Toutefois, comme nous le savons tous, les temps et les circonstances ont radicalement changé.

Le fait d'acheter par cartes de crédit et de reporter des soldes est devenu un mode de vie pour la plupart des Canadiens. En même temps, comme nous l'avons entendu ce matin, il existe de plus en plus de cartes, dont l'utilisation est plus compliquée et coûte plus cher. Même les consommateurs qui prennent le temps de parcourir la mine d'information fournie par l'Agence de la consommation en matière financière du Canada finissent probablement par être plus mêlés qu'avant, comme cela a été mon cas lorsque j'ai essayé de le faire hier.

Jusqu'à il y a quelques mois, les consommateurs étaient constamment sollicités. On leur proposait de demander de nouvelles cartes de crédit ou même, souvent, d'accepter des cartes de crédit préapprouvées. Ils étaient aussi encouragés à augmenter la dette sur les cartes qu'ils possédaient déjà. Les offres de faibles taux d'intérêt ont persuadé beaucoup de consommateurs de demander de nouvelles cartes.

Toutefois, depuis le ralentissement économique, beaucoup de consommateurs ont été incapables de rembourser leurs dettes totalement ou de respecter l'échéance des paiements, et ils ont vu ces faibles taux d'intérêt devenir soudainement des taux très élevés. Ils ont aussi vu leurs limites de crédit être réduites et les modalités et les conditions être modifiées. Les délais de grâce ont

methods of calculation have been altering, always to cause more interest to be paid. All of this is putting more pressure on already-beleaguered consumers.

While we certainly encourage competition between financial institutions, we believe that current offerings are deliberately complex and intended to confuse rather than offer clear choices. We would like to see some standardization and simplification in the methodologies, leaving room for competition and easy comparison of rates. We would like as well: a relaxation of restrictions which cause immediate cancelling of preferred rates; a return to traditional grace periods; and elimination of calculations which preclude achieving a zero balance.

As an aside, the gentleman from Moneris this morning implied, if not admitted, that competition has actually increased prices, which is the antithesis of what our economic textbooks have told us.

With respect to debit cards, we have a number of issues regarding the way the system is evolving to include both new players and new technology. Security is always a major concern. While new technology such as chip cards is claimed to be more secure, we understand that hackers have already managed to breach some of these security measures. Security at the point of sale still is and probably will always remain an issue.

Will new devices and utilization of more cards issued by more providers make it more difficult for consumers to keep their information confidential when making a transaction? Will we be obliged to memorize more PIN numbers? Many questions arise from the new developments.

Privacy is, of course, closely related to security. What data will be collected, personal and financial? Where will it be stored? We already touched on that this morning. Who will have access to it? How will it be used? Who is responsible for safeguarding the data? If a debit card is provided by a credit card company rather than by the financial institution which maintains the customer's bank account, does this give a third party access to the individual's account?

The Canadian Code of Practice for Consumer Debit Card Services needs to be further reviewed and possibly updated with consideration given to possibly legislating compliance. One sacrosanct provision in that is zero liability for consumers in the event of unauthorized access to accounts.

I have attempted to be brief and just touch on some of the issues affecting consumers. I would be pleased to answer any questions.

été radicalement diminués ou éliminés et les méthodes de calcul ont été changées, toujours de manière à obliger le consommateur à payer plus d'intérêts. Tout cela contribue à alourdir le fardeau des consommateurs, qui étaient déjà en difficulté.

Bien que nous encourageons certainement la concurrence entre institutions financières, nous croyons que les modalités actuelles sont délibérément compliquées et visent à embrouiller les gens plutôt qu'à leur offrir des choix clairs. Nous aimerions que le gouvernement normalise et simplifie les méthodologies, ce qui favoriserait la concurrence et permettrait aux gens de comparer facilement les divers taux d'intérêt. Nous aimerions aussi voir l'assouplissement des restrictions qui causent l'annulation immédiate des taux préférentiels, le retour aux délais de grâce traditionnels et l'élimination des calculs qui empêchent les gens de réduire leur solde à zéro.

En passant, ce matin, le représentant de Moneris a laissé entendre, sinon avoué, que la concurrence avait entraîné la hausse des prix, ce qui est le contraire de ce qui est écrit dans nos manuels d'économie.

En ce qui concerne les cartes de débit, nous nous inquiétons de la manière dont le système évolue en intégrant de nouveaux joueurs et de nouvelles technologies. La sécurité est toujours une préoccupation très importante. Bien que les nouvelles technologies, comme les cartes à puce, prétendent être plus sécuritaires, nous avons appris que les pirates informatiques ont déjà réussi à déjouer ces mesures de sécurité. La sécurité aux points de vente demeure et risque de toujours demeurer un problème.

Est-ce que les nouveaux mécanismes et l'utilisation d'un plus grand nombre de cartes émises par un plus grand nombre de fournisseurs feront en sorte qu'il sera encore plus difficile pour les consommateurs d'assurer la confidentialité de leurs renseignements personnels au moment de faire une transaction? Serons-nous obligés de mémoriser un plus grand nombre de numéros d'identification personnels? Les nouveaux développements suscitent de nombreuses questions.

La protection des renseignements personnels est, bien sûr, étroitement liée à la sécurité. Quelles données, tant personnelles que financières, seront recueillies? Où seront-elles conservées? Nous avons déjà abordé cette question ce matin. Qui aura accès à ces données? Comment seront-elles utilisées? Qui sera chargé de la protection de ces données? Si une carte de débit est émise par une société de cartes de crédit plutôt que par une institution financière où le client a un compte bancaire, est-ce que cela permet à une tierce partie d'avoir accès au compte du client?

Il faudrait encore passer en revue et peut-être mettre à jour le Code de pratique canadien pour les services des cartes de débit en envisageant de prévoir des mesures d'application dans la loi. Une disposition sacrosainte qu'il devrait comporter serait l'absence totale de responsabilité des consommateurs dans l'éventualité d'un accès non autorisé à leurs comptes bancaires.

J'ai essayé d'être bref et de simplement aborder certains des problèmes qui touchent les consommateurs. Il me ferait plaisir de répondre à toutes vos questions.

The Chair: Thank you, Mr. Fruitman. We appreciate the brevity and clarity of your presentation.

Senator Harb: I am intrigued by your presentation. Thank you for appearing before us.

The whole issue, in the end, is who pays for it? Does the consumer pay for it or does the merchant? It does not matter how we slice it. If you introduce technology into the marketplace, you have to find a mechanism in order to support it. Both consumers and merchants are your clients because merchants are consumers. I am sure you agree with that.

When the Canadian dollar was at par with the U.S. dollar, did you study whether there any savings realized were passed on to consumers by large corporations or merchants? For example, did any big chains pass some of their savings with the appreciation of the Canadian dollar on to consumers? If there was a reduction in fees, would that be passed on to the consumer by these big chains?

Mr. Fruitman: As you are probably aware, we had great issues with the retailers in Canada with respect to the price of merchandise, which was highly visible to consumers and showed that prices were not being lowered because of reduced costs to the merchants. Given that these credit card fees, for the most part, are hidden costs, the simple answer is, no. Any savings that might have occurred were not passed on to consumers in the credit card and debit card operations.

Senator Harb: I heard you say you support competition and want more competition, which is good. However, you also said that you need a kind of minimum standard. Are you calling on the government to set up an entity similar to the CRTC to provide guidelines for all who want to enter the market? Do you promote something along those lines or what is it that you promote?

Mr. Fruitman: We are not quite there yet. We are concerned and upset with the changes that are taking place. As we heard this morning, competition is increasing costs, which, presumably, will increase costs to consumers, and we do not think that is appropriate. There needs to be a good hard look at whether some additional oversight is required over and above the normal oversight provided by the FCAC. We are not calling for a cap on rates and we are not calling for specific legislation limiting the operation. However, we are looking for simplification and better understandability and reassurance for consumers that they are not being gouged.

We are not at the point of saying that we need some strict control, but we certainly need more control than we have.

Le président : Merci, monsieur Fruitman. Nous apprécions la brièveté et la clarté de votre exposé.

Le sénateur Harb : Votre exposé m'intrigue. Merci d'avoir comparu.

En fin de compte, la principale question, c'est de savoir qui paie les frais. Est-ce le consommateur ou le commerçant — et ce, peu importe l'angle sous lequel on regarde les choses. Si on intègre des technologies sur le marché, il faut trouver un mécanisme pour les soutenir. Les consommateurs et les commerçants sont tous deux vos clients puisque les commerçants sont aussi des consommateurs. Je suis certain que vous êtes de mon avis sur ce point.

Lorsque le dollar canadien était à parité avec le dollar américain, avez-vous cherché à savoir si des grandes sociétés ou des commerçants avaient transmis des économies aux consommateurs? Par exemple, certaines grandes chaînes ont-elles transmis aux consommateurs les économies qu'elles avaient réalisées grâce à l'appréciation du dollar canadien? Si leurs frais avaient diminué, ont-elles transmis ces économies aux consommateurs?

M. Fruitman : Comme vous le savez probablement, nous avons exploré le fait que les détaillants canadiens n'avaient pas baissé leurs prix malgré la réduction de leurs coûts et le fait que les consommateurs voyaient très bien ce qui arrivait. Comme la grande majorité des frais des cartes de crédit sont des frais cachés, la réponse simple à cette question est non. Les économies qui ont pu être réalisées dans le cadre des opérations par cartes de crédit et de débit n'ont pas été transmises aux consommateurs.

Le sénateur Harb : Je vous ai entendu dire que vous êtes en faveur de la concurrence et que vous voudriez qu'il y en ait davantage, ce qui est une bonne chose. Toutefois, vous avez aussi dit qu'il faudrait qu'une norme minimale soit établie. Demandez-vous au gouvernement de mettre en place une entité, comme le CRTC, qui préciserait les lignes directrices à ceux qui veulent entrer sur le marché? Préconisez-vous quelque chose de ce genre?

M. Fruitman : Nous n'en sommes pas encore là. Nous sommes inquiets et vexés des changements qui se produisent. Comme nous l'avons entendu ce matin, la concurrence provoque la hausse des coûts, ce qui, vraisemblablement, entraînera la hausse des prix pour les consommateurs, et nous ne pensons pas que ce soit approprié. Il faudrait examiner attentivement la situation pour voir s'il conviendrait d'imposer d'autres mesures de surveillance que les mesures normales prises par l'Agence de la consommation en matière financière du Canada. Nous ne demandons pas au gouvernement d'imposer un plafond aux taux ou d'adopter une mesure législative précise visant à limiter les opérations. Toutefois, nous lui demandons de simplifier les modalités et de les rendre plus faciles à comprendre pour que les consommateurs aient l'assurance qu'ils ne se font pas arnaquer.

Nous n'en sommes pas au point où nous disons qu'il faut imposer une surveillance rigoureuse, mais nous disons que nous avons certainement besoin d'exercer davantage de surveillance.

The Chair: Mr. Conacher, do you have remarks to make at this time?

Duff Conacher, Chairperson, Canadian Community Reinvestment Coalition (CCRC): Unfortunately, the email I sent to the Clerk of the Committee did not go through because the Parliamentary system went down. I mentioned that because I thought I would be late today, I would forgo my opening statement. I made a submission on Bill C-37 because many of these issues are interrelated. We do not have a system of strong rules, enforcement or penalties to ensure that everyone is being served fairly at fair prices in the credit card system and in every area of the financial services industry, including the investment side. That is what we need.

The solution, which you have seen detailed in my submission, is to empower the FCAC or the Auditor General to do an audit of the actual costs and revenues and, therefore, the profit margin. A public report on the findings would cause the fees and rates to come down the next day because there is ample evidence that there is rampant gouging in these areas. I can give specific examples, if you like.

As well, we need to empower and mandate the Competition Bureau to study the actual level of competition in the local market, local market by local market across the country, for basic banking services and access to basic credit. That study will show there are monopolies and duopolies effectively across the country. What follows when you have monopoly and duopolies? Price regulation or subsidy to create competition will follow. It will be one or the other, which is appropriate because access to basic banking service and basic credit are essential services. Every dollar that is a dollar of gouging is a dollar that goes into the bank's pockets. That hurts the Canadian economy over all, whether it hurts individuals by taking it out of their pockets or it hurts businesses by increasing their costs. It is now at least 20 years overdue to have some sort of public interest and ongoing annual price review. Our suggestion is that these audits should look backwards at least one decade to find the extent of the gouging and lack of competition over that time. Some compensatory measures should be the result of such an audit.

We propose the need for a lobby group that is as well resourced as the bank. You simply require them to enclose a one-page pamphlet once or twice each year in their mailings to customers that describe and invite customers to join the group for a nominal annual membership fee. Twenty million plus customers would receive it.

If only 3 per cent joined at \$30 per year, you would have a group of 600,000 members and an \$18-million annual budget. Then, I would be here on time because someone else would be

Le président : Monsieur Conacher, aimeriez-vous dire quelque chose maintenant?

Duff Conacher, président, Coalition canadienne pour le réinvestissement communautaire (CCRC) : Malheureusement, le courriel que j'avais envoyé au greffier du comité n'a pas été reçu parce que le système parlementaire était en panne. Je mentionne cela parce que je pensais que, du fait que je serais en retard aujourd'hui, je ne ferais pas de déclaration préliminaire. J'ai fait une présentation sur le projet de loi C-37 parce que beaucoup de ces questions sont liées. Notre système n'établit pas de règles strictes, n'assure pas la mise en application des règles existantes et n'impose pas de sanctions pour veiller à ce que tout le monde soit traité équitablement et paie des prix équitables dans le cadre du système de cartes de crédits ou dans l'ensemble du secteur des services financiers, y compris dans le domaine des investissements. Voilà ce dont nous avons besoin.

Comme je l'ai expliqué dans ma présentation, je crois que la solution, c'est d'habiliter l'Agence de la consommation en matière financière du Canada ou la vérificatrice générale à vérifier les coûts et les revenus réels et, par conséquent, la marge de profits réelle. Dès le lendemain de la publication de tels chiffres, les prix baisseraient parce qu'il y aurait amplement de preuves que l'exploitation est endémique dans ces domaines. Je pourrais vous en donner des exemples précis, si vous le voulez.

Par ailleurs, il nous faut habiliter le Bureau de la concurrence de manière à ce qu'il ait comme mandat d'étudier le niveau actuel de la concurrence sur tous les marchés locaux de l'ensemble du pays, dans les domaines des services bancaires de base et de l'accès au crédit de base. L'étude montrerait qu'il existe de véritables monopoles et duopolies d'un bout à l'autre du pays. Qu'arrive-t-il lorsqu'il y a des monopoles et des duopolies? Il faut procéder à la régulation des prix ou à l'octroi de subventions pour favoriser la concurrence. C'est soit l'un soit l'autre, et c'est bien là ce qu'il convient de faire parce que les services bancaires de base et de crédit de base sont des services essentiels. Chaque dollar arnaqué va dans les poches des banques. Cela nuit à l'économie canadienne en général, tant en privant les gens d'argent qu'en augmentant les coûts des commerces. Il y a au moins 20 ans que le gouvernement aurait dû agir dans l'intérêt de la population en procédant à une révision annuelle des prix. Nous pensons que ces vérifications devraient porter sur, au moins, les dix dernières années afin que nous puissions saisir l'ampleur de l'exploitation et du manque de concurrence pendant cette période. Certaines mesures compensatoires devraient découler d'une telle vérification.

Nous croyons qu'il faudrait créer un groupe de pression qui dispose d'autant de ressources que les banques. Une ou deux fois par an, il suffirait d'inclure dans les envois postaux aux clients une brochure d'une page qui décrit le but du groupe et qui les invite à en devenir membres, moyennant le paiement de frais annuels minimaux. La brochure serait envoyée à 20 millions de clients.

Si seulement 3 p. 100 d'entre eux s'y joignent en payant 30 \$ par année, le groupe serait formé de 600 000 membres et aurait un budget annuel de 18 millions de dollars. À ce

doing my work. I am sure that the crowd here today is the same group of financial industry lobbyists that have been here over the last 12 years that I have been before the committee.

They can add a loonie to each of the 20 million customers' charges somewhere, and presto, they have \$20 million. Consumers pay for the bank lobby and the banks should be required to facilitate the consumer lobby.

The Chair: I am sure there will be many questions.

Mr. Conacher, we are studying costs and charges relative to credit cards. Do you have any specific comparative data between Canada and the United States?

Mr. Conacher: No. You cannot compare these markets. We have to look internally at our market structure and profit margin. That has to be examined.

Senator Fox: Mr. Fruitman, I have always had a great deal of respect for the Consumers' Association of Canada and the role it played. I am being exposed for the first time to Mr. Conacher's organization, but he is indeed well known and not necessarily well liked in the area, which is probably a tribute.

You offered to mention a couple of examples of gouging, which serves as an important educational illustrative purpose. Could you give a couple of examples of what you consider to be gouging?

Mr. Conacher: Certainly. How many of you in the next two-week break are heading outside of the country or have been outside of the country recently?

Senator Fox: We do not like to admit those things, but go ahead.

Mr. Conacher: This is revealed by an individual initially reported in the *Winnipeg Free Press* and then on CBC one and a half years ago: If you use your credit card when outside the country, there will be a fee on the statement when you come back. It will be about 2 per cent of the purchase cost. I think the regular spokesperson for Visa must have been away because the person to whom the reporter spoke said, "We only charge the banks 1 per cent." Visa does the exchange calculation and handles all of that and charges the bank 1 per cent of the purchase price. I am not quite sure why it is 1 per cent of the purchase price as opposed to a flat fee. Maybe there are costs of exchanging more dollars and larger numbers on a calculator. I do not really think so, but the banks double that. Some are at 2.5 per cent, and they do nothing. That is pure gouging.

moment-là, je pourrais me présenter ici à l'heure parce que quelqu'un d'autre ferait mon travail. Je suis convaincu que les lobbyistes du secteur financier qui sont ici aujourd'hui sont les mêmes qui comparaissent devant le comité depuis que je le fais, soit depuis 12 ans.

Ils ont le loisir de hausser d'un dollar les frais payés par 20 millions de clients, et abracadabra, ils empochent 20 millions de dollars. Les consommateurs financent les groupes de pression des banques et on devrait obliger les banques à contribuer aux groupes de pression des consommateurs.

Le président : Je suis convaincu qu'on aura beaucoup de questions à vous poser.

Monsieur Conacher, nous étudions les coûts et les frais relatifs aux cartes de crédit. Pouvez-vous nous fournir des données comparatives précises entre le Canada et les États-Unis?

M. Conacher : Non. On ne peut comparer ces marchés. Nous devons nous contenter d'examiner la structure et la marge de profits de notre marché, et il faudrait le faire.

Le sénateur Fox : Monsieur Fruitman, j'ai toujours eu beaucoup de respect pour l'Association des consommateurs du Canada et le rôle qu'elle joue. J'entends parler pour la première fois de l'organisation de M. Conacher, mais ce dernier est en fait bien connu et pas nécessairement bien aimé dans le secteur, ce qui est probablement un compliment.

Vous avez offert de nous donner quelques exemples d'exploitation qui illustreraient bien vos propos. Pourriez-vous nous donner quelques exemples qui nous permettraient de comprendre ce que vous entendez par exploitation?

M. Conacher : Certainement. Combien d'entre vous prévoyez aller à l'étranger au cours des deux prochaines semaines de relâche, ou encore êtes-vous allés à l'étranger récemment?

Le sénateur Fox : Ce n'est pas le genre de choses que nous aimons admettre, mais poursuiviez quand même.

M. Conacher : Il y a un an et demi, une personne révélait pour la première fois au *Winnipeg Free Press*, puis sur les ondes du réseau anglais de Radio-Canada qu'une personne qui utilise sa carte de crédit hors du pays verrait des frais apparaître sur son relevé de compte à son retour. Ces frais seront équivalents à environ 2 p. 100 du prix des achats. Je pense que le porte-parole habituel de Visa était absent parce que la personne à laquelle le journaliste a parlé a déclaré que Visa facturait seulement des frais de 1 p. 100 aux banques. Visa fait le calcul du taux de change, puis facture la banque un supplément de 1 p. 100 du prix d'achat. Je ne sais pas exactement pourquoi les frais sont de 1 p. 100 du prix d'achat au lieu d'un montant fixe. Il y a peut-être un coût additionnel lorsqu'on échange plus d'argent et que les sommes entrées dans la calculatrice sont plus grosses. Je ne crois pas que ce soit le cas, en fait, mais la banque facture tout de même le double des frais. Dans certains cas, les frais sont de 2,5 p. 100, et la banque n'a strictement rien à faire. C'est de l'arnaque pure et simple.

This person in Winnipeg had bought a car. For \$25,000, he had a \$500-charge — 2 per cent — and Visa charged the bank 1 per cent. There was a charge of \$250 for doing nothing, multiplied by 20 million customers. That is sounds like unjustifiable profit to me.

Senator Fox: That is an interesting example but are there other examples? We all travel outside the country and we all notice that charge on our credit cards.

Mr. Conacher: The other one is the unilateral increases in interest rates that have happened in the past few months. Many people have been receiving letters about it. This is occurring based on what? Increased costs? Who knows? That is why we need the audit. Are their costs actually increasing, or are they saying, "We could make a good case that our costs would be increasing now because we can point to defaults and bankruptcies." They say they are, but maybe there is a whole bunch of interest that they will get because people who used to pay off their monthly balances are not doing so now. They will reap a huge reward.

We need an audit because the banks have all the figures and they can claim whatever they want and no one knows.

Senator Fox: I do not think we ever had a satisfactory answer to that question. The question has been put, because, obviously, it seems to some people around this table; the cost of money has gone down significantly. The answer has been, "Well, the fact that the Bank of Canada lowers its overnight interest rate has no effect on interest rates for the consumer," but the banks also get money from deposits and are paying very low rates of interest — far lower than they paid a while ago. They also have money from other sources at same time at lower interest rates. Yet, the 19.2 per cent interest rate seems to be stable; it does not seem to be going down.

Mr. Conacher: I would suggest as well that the committee look at the transcripts of the February 1997 hearings of the House of Commons Standing Committee on Industry. That was the only hearing ever held on credit cards. Unfortunately, the spring 1997 election call cut them short and there was never a report from that committee.

They asked several significant questions of the representatives of the banks who came forward and said, "We have low interest rate cards." They were then asked, "How many people can get them?" Their reply was, "Well, we turn away 50 per cent of the people who apply." On what basis? There is much pertinent and important information in those 1997 hearing transcripts that can

La personne en question, à Winnipeg, avait acheté une voiture. L'achat lui ayant coûté 25 000 \$, elle a dû payer des frais de 500 \$, soit 2 p. 100, alors que Visa a facturé 1 p. 100 à la banque. Voilà des frais de 250 \$ pour n'avoir rien fait, multipliés par 20 millions de clients. C'est un profit qui m'apparaît injustifiable.

Le sénateur Fox : Il s'agit un exemple intéressant, mais y a-t-il d'autres exemples? Nous sommes tous déjà allés en voyage à l'extérieur du pays, et nous avons tous déjà remarqué ces frais à notre relevé de compte de carte de crédit.

M. Conacher : L'autre exemple est celui des augmentations des taux d'intérêt décrétés unilatéralement au cours des derniers mois. De nombreuses personnes ont reçu des lettres à ce sujet. Comment peut-on justifier de telles augmentations? Par une augmentation des coûts? Qui sait. Voilà pourquoi il faut qu'une vérification ait lieu. Les coûts des banques ont-ils effectivement augmenté? Sont-elles plutôt en train de se dire qu'elles sont capables de justifier en apparence une augmentation des coûts en invoquant les défauts de paiement et les faillites? Elles affirment que les coûts augmentent, mais elles vont percevoir beaucoup d'intérêts que les gens vont payer parce qu'ils ne sont pas capables de payer leur solde mensuel comme ils le faisaient normalement. Elles vont récolter des gains énormes.

Nous avons besoin d'une vérification comptable parce que les banques ont tous les chiffres en main et peuvent affirmer ce qu'elles veulent sans que personne ne sache vraiment à quoi s'en tenir.

Le sénateur Fox : Je ne pense pas que nous ayons déjà obtenu une réponse satisfaisante à cette question. C'est une question qui a déjà été posée, manifestement parce qu'il semble, aux yeux des gens présents ici, que le loyer de l'argent a diminué considérablement. Les banques ont répondu qu'une baisse du taux de financement à un jour de la Banque du Canada n'a aucun effet sur les taux d'intérêt offerts aux consommateurs. Pourtant, les banques récoltent aussi de l'argent en faisant fructifier les dépôts de ses clients et en leur payant des taux d'intérêt très bas, beaucoup plus bas que ce qu'elles payaient auparavant. En outre, elles obtiennent de l'argent d'autres sources à des taux d'intérêt plus bas. Pourtant, le taux d'intérêt de 19,2 p. 100 semble rester stable. Il ne semble jamais baisser.

M. Conacher : Je vous dirais également que le comité a examiné les témoignages présentés en février 1997 au Comité permanent de l'industrie de la Chambre des communes. Ce sont les seuls témoignages jamais entendus au sujet des cartes de crédit. Malheureusement, des élections déclenchées au printemps 1997 ont interrompu ces témoignages, et ce comité n'a jamais produit un rapport à ce sujet.

Ses membres ont posé plusieurs questions importantes aux représentants des banques, qui leur ont répondu qu'ils avaient des cartes avec de faibles taux d'intérêt. Lorsqu'on leur a demandé combien de personnes pouvaient obtenir ces cartes, les banques ont répondu qu'elles rejetaient environ la moitié des gens qui en faisaient la demande. Pour quelle raison? Les comptes rendus des

inform your deliberations on this issue now, 12 years later, because nothing has been done in between.

Senator Fox: Finally, I have a concern, but I am not sure that it is a valid one. I would like your input on it, both of you.

One of the reasons they tell us that the interest rates remain high is that the delinquency rates may or may not be rising. For some people like Caisses Populaires Desjardins, the delinquency rate does not seem to be rising. They are telling us that, although their delinquency rates are posted at 1 per cent, some people are talking about it going to 4 per cent or 5 per cent.

Since 70 per cent of the people pay off their cards on a monthly basis for the purchase of goods, those people are not in delinquency at all. It is the 30 per cent that do not pay them off every month that are, somehow, susceptible to the delinquency rates going up. Basically, the 30 per cent are paying for the costs of entire system. Is there equity in the cost of the system? There are costs involved in dealing with that 70 per cent. Money is advanced, there are lending costs and merchants are paying part of that, but it seems odd that the entire profit of the system seems to be on this 30 per cent who do not pay off on a monthly basis and are paying 19.2 per cent. Is there fairness in that? Would an audit bring out interesting facts on who is paying the costs of the system? We all believe there must be a credit system, but is there fairness in the system?

Mr. Fruitman: That is a difficult question to answer in that there are so many types of fees and charges built into the system, including so many of these new cards that actually charge an annual fee for the card as well. The companies have encouraged consumers to use their credit card; they are providing all kinds of incentives to use the cards. They are taking some of it out of the pockets of the merchants, so how the whole system is being paid for is quite an enigma, as Mr. Conacher says.

In terms of "delinquency," we must be very careful about what we mean by that term. Are we talking about default or simply delinquency in that someone who is supposed to pay \$50 this month instead paid \$40? I suspect that if it is the latter, yes that may be going up as people are having trouble making ends meet as unemployment goes up. It does not mean that that money is lost to the financial institutions. I would suggest that they are not really suffering much of an increase in loss, if any.

Senator Massicotte: Thank you for being with us today.

témoignages recueillis en 1997 sont remplis d'information pertinente et importante qui peut être utile pour éclairer les délibérations de votre comité sur cette question 12 ans plus tard, puisque rien n'a été fait entre-temps.

Le sénateur Fox : Enfin, je m'interroge sur une question, mais je ne suis pas certain que mon interrogation soit valable. Je voudrais savoir ce que vous en pensez tous les deux.

Pour justifier les taux d'intérêt élevés, on invoque entre autres une augmentation du taux de délinquance, augmentation qui peut ou non s'avérer. Dans certains cas, comme celui des Caisses populaires Desjardins, le taux de délinquance ne semble pas augmenter. Certaines personnes nous disent que, bien qu'elles annoncent officiellement un taux de délinquance de 1 p. 100, ce taux serait en fait de 4 ou 5 p. 100.

Puisque 70 p. 100 des gens paient le solde de leur carte de crédit intégralement chaque mois pour les achats qu'ils font, le taux de délinquance ne leur est aucunement attribuable. Ce sont les gens qui ne paient pas leur solde au complet chaque mois qui sont, d'une certaine manière, susceptibles de faire augmenter le taux de délinquance. Fondamentalement, les gens qui font partie de cette proportion de 30 p. 100 paient les coûts du système au complet. Peut-on dire que ces coûts sont répartis équitablement? Les services fournis au reste des utilisateurs, soit une proportion de 70 p. 100, engendrent des coûts. De l'argent est avancé. Le prêt engendre des coûts, et les marchands en paient une partie. Mais, il semble étrange que la totalité des profits que l'on tire de ce système vienne de la proportion de 30 p. 100 des utilisateurs qui ne paient pas leur solde au complet chaque mois et qui paient 19,2 p. 100 d'intérêt. Est-ce équitable? Une vérification comptable permettrait-elle de faire ressortir des faits intéressants sur les personnes qui paient les coûts du système? Nous croyons tous qu'il doit y avoir un système de crédit. Mais, le système est-il équitable?

M. Fruitman : C'est une question à laquelle il est difficile de répondre étant donné qu'il y a de nombreux types de frais associés au système, y compris aux nouvelles cartes, pour lesquelles il faut payer des frais annuels de surcroît. Les entreprises ont encouragé les consommateurs à utiliser leur carte de crédit. Elles leur fournissent toutes sortes de primes pour l'utilisation des cartes. Elles prennent une partie de l'argent dans les poches des marchands, alors on ne sait pas trop comment le système se finance. C'est une énigme, comme le dit M. Conacher.

Par ailleurs, il faut faire attention à ce que l'on entend par le terme « délinquance ». S'agit-il d'un défaut de paiement ou d'une forme plus bénigne de délinquance, où une personne qui est censée payer 50 \$ un mois donné verse seulement 40 \$. Je soupçonne qu'il y a peut-être une augmentation du nombre de personnes qui sont dans le dernier cas, puisque les gens ont de la difficulté à joindre les deux bouts avec l'augmentation du taux de chômage. Cela ne signifie pas pour autant que les institutions financières perdent de l'argent. Je dirais que leurs pertes n'augmentent pas vraiment pour la peine.

Le sénateur Massicotte : Je vous remercie d'être avec nous aujourd'hui.

Mr. Fruitman, I am trying to understand why people accept to pay such high interest rates. There is a lot of information out there. In fact, the government association has a website comparing 220 credit cards. If you wanted to know what you are paying, that information is available to you. The banks or the issuers will argue that there is information and they give clear notice. Caisses Desjardins was saying that the interest rate you pay is right on the statement.

If that is the case, I am trying to understand why consumers pay such a high level of costs for credit where alternatives are available. What is the problem here? What is the psychology of that? I do not understand.

Mr. Fruitman: That is a question that has intrigued us for many years. Our position in the past has been that those options are available to consumers. If you want to pay 28.8 per cent on a department store card, why would you do it, but feel free to do so if you want to give your money away that way and if you do not want to accept a different credit card.

I think it goes back to the points I was making that the systems and the information is complex. FCAC has 220 data points, I think you just mentioned. If you want to compare cards, it is an almost impossible task for the consumer to say, "Here are the benefits, not just the costs, what other things are attached to that card besides the 19.8 per cent or a lower or a higher rate." It is very difficult to make comparisons and we are being hounded to take those cards and to use those cards. We have gone from a society that a generation ago did not buy on credit to one where everyone buys on credit.

Senator Massicotte: Do you have information from polling or something about whether credit card users know the interest rates they are paying?

Mr. Fruitman: No, I do not. I would suggest that probably most consumers are not fully aware of what rates they are paying.

Senator Massicotte: The other costs are important, but the interest rate is a big number. For 30 per cent of the people who do not pay the balance, that must be a big number. Why are they not getting informed? I do not understand. If you ask most people what they pay for their telephone, they know because it is a big enough number. Why do not they know how much they are paying if it is interest rates?

Mr. Fruitman: Unfortunately, the psychology of many consumers, particularly these days, is that the convenience factor, whatever it is to them, outweighs the costs and they do not look closely at it. That is the psychology that the financial

Monsieur Fruitman, j'essaie de comprendre pourquoi les gens acceptent de payer des taux d'intérêt aussi élevés. Il y a beaucoup d'information qui circule à ce sujet. L'association pour la gouvernance a un site web où l'on compare 220 cartes de crédit. Si l'on veut savoir ce que l'on paie, on n'a qu'à se renseigner. Les banques et les émetteurs de cartes diront que l'information est disponible et qu'ils envoient des avis clairs. Les Caisses Desjardins nous ont signalé que le taux d'intérêt que les gens paient est indiqué sur le relevé de compte lui-même.

Si tel est bien le cas, j'essaie de comprendre pourquoi les consommateurs paient des taux d'intérêt aussi élevés pour le crédit, alors que des solutions de rechange sont offertes. Où est donc le problème? Quels sont les mécanismes psychologiques qui sous-tendent ce phénomène? Je ne comprends pas.

M. Fruitman : C'est une question qui nous intrigue depuis de nombreuses années. Notre position a été dans le passé que les consommateurs peuvent se prévaloir des solutions qui leur sont offertes. Pourquoi voudriez-vous payer 28,8 p. 100 d'intérêt sur le solde d'une carte de crédit de grand magasin? Pourquoi agir ainsi? Vous pouvez jeter votre argent par les fenêtres si vous y tenez et ne pas accepter d'utiliser une autre carte de crédit.

Je pense qu'il faut revenir à l'idée de la complexité des systèmes et l'information, dont je parlais. L'Agence de la consommation en matière financière du Canada a 220 points de données, comme vous l'avez indiqué, je crois. Faire une comparaison entre les cartes est une tâche pratiquement impossible pour le consommateur. Il doit jauger les avantages, et non uniquement les coûts. Il doit tenir compte des autres conditions qui sont rattachées à l'utilisation de la carte, en plus du taux de 19,8 p. 100 ou du taux encore plus élevé. Il est très difficile de faire des comparaisons, et on fait pratiquement la chasse aux consommateurs pour les amener à utiliser ces cartes. Nous sommes passés d'une situation, il y a une génération, où personne n'achetait à crédit, à une situation où tout le monde achète à crédit.

Le sénateur Massicotte : Avez-vous de l'information tirée d'une enquête qui permettrait de savoir si les utilisateurs de carte de crédit sont conscients des taux d'intérêt qu'ils paient?

M. Fruitman : Non, je n'ai pas d'information à ce sujet. Je dirais que la plupart des consommateurs ne sont probablement pas pleinement conscients des taux qu'ils paient.

Le sénateur Massicotte : Les autres coûts sont importants, mais le taux d'intérêt est celui qui engendre le gros des coûts. Pour la proportion de 30 p. 100 des utilisateurs qui ne paie pas son solde au complet, l'intérêt doit correspondre à une somme importante. Pourquoi n'en sont-ils pas informés? Je ne comprends pas. Si vous demandez à la plupart des gens ce qu'ils paient pour leurs services téléphoniques, ils seront en mesure de vous répondre parce que c'est une somme assez importante. Pourquoi ne savent-ils pas alors combien ils paient lorsqu'il s'agit d'un taux d'intérêt?

M. Fruitman : Malheureusement, la mentalité de nombreux consommateurs, en particulier ces jours-ci, veut que la commodité l'emporte sur les coûts. Ils n'examinent pas assez attentivement les chiffres. C'est la mentalité qu'exploitent les institutions financières

institutions play on by distributing the cards, by making more of them available and by trying to lure us into carrying more cards and paying more interest.

Senator Massicotte: I am not a psychologist or an expert in these matters, but I suspect that is close to the right answer. Nonjudgmental ease of credit and convenience is probably the reason many people hold those cards. Yesterday, we heard that if you look at the strata of income levels, there are as many people who earn high levels of income who do not pay the balance as there is for low levels of income. I suspect that, compared to getting a loan at bank where you feel judged and you have to fill out a balance sheet, the other process is very easy. It looks like they have access to credit, and they love it very much. It looks like there are a lot of issuers.

You make the argument that, obviously, the issuers are providing a service that a consumer is prepared to pay for, whether it is very high or not. However, that cost seems to be less than the convenience and value they are getting from that usage.

Mr. Fruitman: Clearly, a credit card is much more convenient to use than applying for a loan for a particular purchase. Again, we are bombarded with advertising luring us into buying instant satisfaction. You do not have to wait until you can afford it; you can have it now by buying it now on credit.

Senator Massicotte: That is human nature. How do you change that?

Mr. Fruitman: At some point, perhaps if the charge is high enough, you reach the breaking point but I am not sure.

Mr. Conacher: If you look at the studies commissioned by the MacKay Task Force 11 years ago on the future of the financial services sector, there is still very relevant information in there about the very low level of financial literacy. The statement of interest rate, whether it is compounded monthly or annually, is lost on 90 per cent of the population; they will not understand the effective interest rate they are paying.

The Financial Consumer Agency of Canada, FCAC, website is there, but just because you build a website does not mean people find it, go to it or use it. We have suggested for years that the FCAC send out pamphlets regularly in bank statement and credit card bill envelopes saying, "The website is here and here are the questions it can answer for you." It is never been done.

Senator Goldstein: I will be very brief. It is a question for both of you. I am trying to get a handle on who pays whatever it is that gets paid.

en distribuant les cartes de crédit. Elles en mettent toujours plus sur le marché et essaient de nous inciter à utiliser un plus grand nombre de cartes et à payer davantage d'intérêt.

Le sénateur Massicotte : Je ne suis ni un psychologue, ni un expert de ces questions, mais je soupçonne que nous nous approchons de la bonne réponse. La facilité d'obtenir du crédit, sans être jugé, et la commodité des cartes de crédit expliquent probablement pourquoi les gens s'en servent. Hier, on nous a expliqué qu'il y avait autant de gens qui ne payaient pas leur solde à temps parmi les gens à revenu élevé que parmi les gens à faible revenu. Je soupçonne que, comparativement à la démarche d'obtention d'un prêt à la banque, où l'on se sent jugé et où l'on doit fournir un état de son actif et de son passif, il est beaucoup plus facile de se servir d'une carte de crédit. Les gens ont l'impression d'avoir accès au crédit, et ils en sont bien contents. On dirait qu'il y a beaucoup d'émetteurs de cartes.

Vous faites valoir que, manifestement, les émetteurs fournissent un service que le consommateur est prêt à payer, que le coût soit élevé ou non. Cependant, ce coût semble être moindre que la commodité et les autres avantages qu'ils tirent de l'utilisation de ce service.

M. Fruitman : Il est évidemment beaucoup plus commode d'utiliser une carte de crédit que de demander un prêt pour faire un achat en particulier. Faut-il le répéter, nous sommes bombardés de publicité qui nous persuade d'acheter la gratification instantanée. On n'a pas besoin d'attendre d'avoir l'argent. On peut acheter ce qu'on veut tout de suite et le payer avec une carte de crédit.

Le sénateur Massicotte : C'est la nature humaine. Comment pourrait-on la changer?

M. Fruitman : À un certain point, lorsque le fardeau financier devient assez élevé, peut-être que les gens finissent par atteindre leur limite de tolérance, mais je n'en suis pas certain.

M. Conacher : Si vous jetez un coup d'œil aux études commandées par le groupe de travail MacKay, qui s'est penché il y a 11 ans sur l'avenir du secteur des services financiers, vous y trouverez encore de l'information très pertinente sur le niveau très bas de connaissances dans le domaine financier. Le taux d'intérêt indiqué, qu'il soit composé mensuellement ou annuellement, n'est pas compris par 90 p. 100 de la population. Les gens ne comprennent pas quel taux d'intérêt ils paient effectivement.

Le site web de l'Agence de la consommation en matière financière du Canada, ou ACFC, existe bel et bien, mais cela ne signifie pas que les gens le trouvent ou le consultent. Nous suggérons depuis des années à l'ACFC d'envoyer des dépliants régulièrement avec les relevés bancaires et dans les enveloppes contenant les factures de carte de crédit. Ces dépliants fourniraient l'adresse du site web et indiqueraient aux gens les réponses qu'ils peuvent y trouver. On n'a jamais donné suite à cette suggestion.

Le sénateur Goldstein : Je serai très bref. Ma question s'adresse à vous deux. J'essaie de comprendre qui finit par payer les coûts.

My understanding of an ordinary business is that there is a cost of goods, there are salaries, rent, light, heat and power — there is everything that you see on a business statement, if you want to put it that way. Then there is the cost of credit cards and it is 2 per cent or maybe less under some circumstances. However, that is built into the retail price of the service or object that you are getting. That is proposition one.

Proposition two is there are two kinds of people that do not use credit cards. The first are people who just do not want to use them for whatever reason and they pay cash. I am not all that worried about those people. There is another kind of person who does not use a credit card, and that is a person who cannot get credit and therefore cannot get a credit card. That number is fairly significant, as I understand it.

Am I wrong to say that the people who do not use credit cards are paying in the retail price the cost of the credit cards or is it the people who are using credit cards?

Mr. Conacher: In part, I think you are correct to say that. The retailers are quite concerned about that, both in the credit and debit card side of things in terms of the pricing they are having to pay as a merchant to be able to handle credit and debit cards and how that affects their overall cost and prices they can offer to people who use cash.

I think you are correct in that assessment.

Mr. Fruitman: Your first proposition also was correct: It is one of the many costs of doing business. It is spread among all purchasers.

Senator Ringuette: Thank you for taking the time to be here. Mr. Fruitman, you have brought forth an interesting scenario in regards to the issue of debit cards. If the market is opened up and we have — as they have in the U.S. — MasterCard and Visa entering into that market, suddenly, they have access to bank account information because of the debit card processing issue.

The Competition Bureau is currently looking at the Interac issue. Can I ask you to make an intervention at the Competition Bureau to signal your concern about that possibility?

Mr. Fruitman: We certainly will attempt to. As I say, it is a concern. Obviously, we have no information or data, but it does open the door to all sorts of questions about how the system will operate and about how to assure customers' security of privacy and of financial data, and finances themselves.

Senator Ringuette: Can I also ask of you, as representing the consumer group, to notify your concerns to the Privacy Commissioner of Canada?

Mr. Fruitman: Yes, indeed.

D'après ce que je comprends, dans une entreprise ordinaire, il y a des coûts de production, comme les salaires, le loyer, l'éclairage, le chauffage et l'électricité. On trouve ces coûts dans le bilan de l'entreprise, si je peux dire. Puis, il y a le coût des cartes de crédit, qui est de 2 p. 100 ou peut-être moins dans certaines circonstances. Cependant, ce coût est compris dans le prix du service ou de l'objet qu'on achète. C'est la première proposition.

La deuxième proposition dit qu'il existe deux genres de personnes qui n'utilisent pas les cartes de crédit. Il y a premièrement les gens qui ne veulent pas les utiliser pour une raison ou une autre et qui paient comptant. Je ne m'en fais pas du tout à propos de ces gens. Il y a aussi un autre genre de personnes qui n'utilisent pas les cartes de crédit. Ce sont les gens qui ne peuvent pas obtenir de crédit, donc qui ne peuvent pas utiliser une carte de crédit. Le nombre de personnes qui entrent dans cette catégorie est assez élevé, à ce que je sache.

Ai-je tort de dire que les gens qui n'utilisent pas les cartes de crédit paient quand même le coût d'utilisation de ces cartes dans le prix de vente au détail? Est-ce seulement les utilisateurs des cartes de crédit qui paient ce coût?

M. Conacher : Je pense que vous avez en partie raison de faire cette affirmation. Cette situation ne plaît pas aux détaillants, tant pour ce qui est des cartes de crédit que pour ce qui est des cartes de débit. Ils doivent payer des frais pour pouvoir accepter ces cartes, ce qui fait augmenter l'ensemble de leurs coûts et les oblige à faire payer un prix plus élevé aux gens qui paient comptant.

Je pense que votre appréciation est juste.

M. Fruitman : Votre première proposition était également correcte. C'est l'un des nombreux coûts à assumer lorsqu'on fait des affaires. Il est réparti également parmi tous les acheteurs.

Le sénateur Ringuette : Je vous remercie d'avoir pris le temps d'être avec nous. Monsieur Fruitman, vous avez présenté un scénario intéressant en ce qui a trait à l'émission des cartes de crédit. Si le marché est ouvert, comme c'est le cas aux États-Unis, et que MasterCard et Visa sont actifs sur ce marché, ces sociétés ont soudainement accès à l'information sur les comptes bancaires en raison du traitement des transactions par carte de débit.

Le Bureau de la concurrence est en train d'examiner actuellement la question du système Interac. Puis-je vous demander d'intervenir auprès du Bureau de la concurrence pour lui signaler vos objections à propos de cette possibilité?

M. Fruitman : Nous allons certainement tâcher de le faire. Comme je l'ai dit, nous avons des objections à ce sujet. Manifestement, nous n'avons pas d'information nous permettant de juger, mais cette possibilité soulève toutes sortes de questions sur le mode de fonctionnement du système et les moyens de préserver la sécurité et la confidentialité des données des utilisateurs ainsi que des données financières elles-mêmes.

Le sénateur Ringuette : Puis-je également vous demander, à titre de représentant des consommateurs, de communiquer vos objections au commissaire à la protection de la vie privée du Canada?

M. Fruitman : Oui, bien sûr.

Senator Ringuette: Thank you very much.

You have also raised the issue of choices. I have with me my personal Visa contract. They list all their products. There are 27 different products and, of the 27, only one has an 11.9 per cent rate. The 26 other products all have interest rates from 19.5 to 20.5. Knowing that Visa and MasterCard hold 94 per cent of the market, the amount of choice is not that great. This is a VIAS statement and I suspect that MasterCard would not be that different in regard to interest rates.

You have also brought forward the issue bringing back the policy of having 30 days to pay. That is another item that has changed in the last few years. It went from 30 days to much shorter periods of time. There are some products here that require 17 days. If you take into account all of the mailing, processing and reviewing the statement, there is very little time. I am interested in having your comments in regards to those two issues.

Mr. Fruitman: I think the choice is more in the marketing than in the reality, when it comes down to it. With 27 different card products listed by one service provider, multiply that by as many providers as there are. That is not really freedom of choice; that is consumer confusion, as far as I am concerned. Besides, how many consumers will have the time to sit down and make the comparisons between the various offers to determine which one is the best for their circumstances?

Shortening the grace period is one way in which they have been taking more money out of consumers' pockets. They shorten the periods; the time from which we made a purchase until we actually had to pay without incurring an interest charge has been reduced and in many cases eliminated.

All these are incremental changes. They wind up costing consumers more and, ultimately, are putting a lot more money into the coffers of the financial institutions. However, they are the kinds of things that, because they are incremental, we, as consumers, do not necessarily notice. It may also be the case that we may have made a habit of paying our bill at a certain period after we get our statement or so many days before the due date. Suddenly, we find we are incurring charges. Alternately, there is a situation in which you have a bill that says: Balance owing: \$40. Amount paid: \$40. Now due: 18 cents. That is a real situation, in fact. That means you could never actually pay off that card.

Senator Ringuette: With regard to the consumer side and marketing, I am beginning to read the fine print on all these contracts. As a consumer and because there was mass marketing, I was always under the impression that, if you buy something with a credit card and are not satisfied with your purchase, you can bring the item back within 30 days and Visa or MasterCard guarantees that you will be refunded. I did not dream that it was part of the marketing and promotion of the product. However, all

Le sénateur Ringuette : Merci beaucoup.

Vous avez en outre soulevé la question des choix. J'ai sur moi mon contrat personnel de crédit Visa, où sont énumérés tous les produits de cette société. On en compte 27 et un seul d'entre eux est associé à un taux d'intérêt de 11,9 p. 100. Les 26 autres produits ont tous des taux d'intérêt entre 19,5 et 20,5 p. 100. Sachant que Visa et MasterCard détiennent 94 p. 100 du marché, les gens n'ont pas beaucoup le choix. Le document que j'ai en main vient de Visa, mais je crois bien que les taux d'intérêt ne seraient pas tellement différents chez MasterCard.

Vous avez aussi parlé de la question du retour à la politique du délai de 30 jours pour payer. Il s'agit d'un autre changement qui a eu lieu au cours des dernières années. Le délai est passé de 30 jours à des délais beaucoup plus courts. Dans certains cas, le délai est de seulement 17 jours. Si vous tenez compte de l'expédition par la poste, du traitement du paiement et de l'examen du relevé, c'est un délai très court. J'aimerais vous entendre sur ces deux questions.

M. Fruitman : Je pense que le choix n'existe que dans les arguments de commercialisation, et non dans la réalité, lorsqu'on y regarde attentivement. Lorsqu'on constate qu'une société émettrice offre 27 types de cartes et qu'on multiplie ce nombre par le nombre de sociétés émettrices, on ne peut pas conclure que le consommateur a vraiment le choix. En ce qui me concerne, c'est plutôt un moyen de susciter la confusion parmi les utilisateurs. Qui plus est, combien de consommateurs ont le temps de s'asseoir et de faire des comparaisons entre les diverses cartes offertes pour déterminer laquelle est la meilleure dans leur cas?

Le raccourcissement du délai de paiement est un moyen de puiser davantage d'argent dans les poches des consommateurs. En raccourcissant les périodes, on a réduit et parfois même éliminé le temps qui s'écoule entre le moment où l'on fait un achat et le moment où l'on doit le payer, si l'on ne veut pas se faire facturer de l'intérêt.

Il s'agit dans tous les cas d'augmentations des frais. Les consommateurs finissent par payer plus cher et, en fin de compte, ils versent plus d'argent dans les coffres des institutions financières. Cependant, comme ces augmentations sont progressives, les consommateurs que nous sommes ne les remarquent pas toujours. Il peut arriver que l'on ait pris l'habitude de payer son compte un certain temps après avoir reçu le relevé ou un certain nombre de jours avant l'échéance. Tout à coup, on se rend compte que l'on doit payer des frais. Ou encore, on peut se retrouver avec une facture disant ceci : solde à payer, 40 \$; montant payé, 40 \$; solde restant, 18 cents. C'est une situation qui se produit réellement. Cela signifie que vous pourriez ne jamais payer totalement le solde de cette carte.

Le sénateur Ringuette : En ce qui concerne le point de vue du consommateur et les arguments de commercialisation, je viens de commencer à lire les passages en petits caractères sur ces contrats. En tant que consommateur soumis aux campagnes de commercialisation de masse, j'avais toujours eu l'impression que, lorsqu'on achetait un produit avec une carte de crédit et qu'on n'était pas satisfait de son achat, on pouvait le rapporter dans les 30 jours avec l'assurance que Visa ou MasterCard

of a sudden, my new contract says that I must pay. There is no longer a guarantee. I have to pay for the product. I have to resolve the issue with the merchant.

Mr. Fruitman: This is something that some of the cards have offered as a feature of the card, as a customer convenience and as part of the lure to take that particular card. It was never written in stone. It was something that they did and this was why you should take that card or that particular one of their 27 cards rather than another card.

In fact, the financial institutions are neither obliged to make good nor are they obliged, contrary to what was suggested this morning, to make good on airline tickets, either. They should not be looking to be reimbursed when they do so, when they have undertaken to make that kind of commitment for marketing purposes.

Mr. Conacher: Again, that is why we have been recommending and pushing, since the coalition was created in 1997, that we require the banks and other financial institutions to enclose this one-page pamphlet, send it out to customers and invite them to join a group. We want them to facilitate the creation of a broad-based, well-resourced group that people would be able to call. This group would have people who are consumer education specialists who could spend their time reading all that fine print and come up with the information to be able to answer people's questions about what card is best for an individual as well as being an advocacy group.

Senator Ringuette: We have a federal institution that is supposedly mandated to do that.

Mr. Conacher: Yes, but they are sitting between consumers and banks as a regulatory agency. Banks have their lobbyists and their resources taken from consumers. Consumers need a group to call their own, and one that has no cost to either consumers or banks. This is the way to form it. This committee endorsed this proposal 11 years ago and said that the Finance Minister should implement it, as did the House Of Commons Standing Committee on Finance.

Senator Gerstein: Mr. Conacher, in your presentation of March 27, 2007 to this committee, you talked about the conflicts of banks. It caught my attention that the first item you indicated as a conflict was that "banks are the largest corporate sector donor to the ruling party every year." Could you give me a little background as to the facts on which you were making that statement?

rembourserait l'achat. Je n'ai pas rêvé : cette idée a bel et bien fait partie des campagnes de promotion des cartes de crédit. Cependant, tout à coup, mon nouveau contrat précise que je dois payer. Il n'y a plus de garantie de remboursement. Je dois payer le produit et, si je suis insatisfait, je dois tâcher d'obtenir un remboursement en m'adressant au commerçant.

M. Fruitman : C'est un avantage qui a été offert avec certaines cartes, pour attirer les consommateurs et les inciter à choisir une carte plutôt qu'une autre. Ça n'a jamais été gravé dans la pierre. C'était une offre pour vous inciter à choisir une carte en particulier plutôt qu'une autre parmi les 27 cartes offertes.

En fait, les institutions financières ne sont pas tenues de rembourser les achats, ni dans le cas des billets d'avion, comme on l'a laissé entendre ce matin, ni dans le cas des autres produits. Elles peuvent s'engager à fournir une telle garantie si elles le souhaitent, en tant qu'argument de commercialisation.

M. Conacher : Voilà pourquoi, je le répète, nous avons recommandé que la coalition créée en 1997 exige des banques et des autres institutions financières qu'elles envoient ce dépliant d'une page à leurs clients et qu'elles les invitent à se joindre à un groupe. Voilà pourquoi nous avons insisté sur cette recommandation. Nous voulons que les institutions financières facilitent la création d'un groupe comprenant un grand nombre d'utilisateurs et disposant de bonnes ressources, de manière à ce que les gens puissent s'adresser à ce groupe. On trouverait au sein de ce groupe des spécialistes de l'éducation des consommateurs qui seraient en mesure de consacrer tout leur temps à lire les passages en petits caractères et qui fourniraient aux gens les réponses à leurs questions, de manière à pouvoir déterminer quelle carte convient le mieux à une personne donnée. Le groupe agirait en outre comme groupe de défense des utilisateurs.

Le sénateur Ringuette : Nous avons une institution fédérale qui a supposément le mandat de jouer ce rôle.

M. Conacher : Oui, mais elle se trouve coincée entre les consommateurs et les banques en tant qu'organisme de réglementation. Les banques ont leurs propres agents politiques et disposent de ressources qu'elles prennent aux consommateurs. Les consommateurs ont besoin d'un groupe qui se consacre à eux et dont l'existence ne représente un coût ni pour les consommateurs, ni pour les banques. C'est ainsi qu'on devrait former ce groupe. Le comité a avalisé cette proposition il y a 11 ans et a demandé au ministre des Finances de la mettre en œuvre. Le Comité permanent des finances de la Chambre des communes a lui aussi fait cette recommandation.

Le sénateur Gerstein : Monsieur Conacher, dans l'exposé que vous avez fait le 27 mars 2007 devant le présent comité, vous avez parlé des conflits d'intérêts des banques. La première source de conflits d'intérêts que vous avez indiquée a attiré mon attention. Vous avez dit que, chaque année, les plus généreux donateurs du secteur privé versant de l'argent dans la caisse du parti politique au pouvoir étaient les banques. Pourriez-vous m'en dire un peu plus sur les données qui sous-tendaient cette affirmation?

Mr. Conacher: That was the case before donation limits were put in place, for the first time ever, in January of 2004. As a corporate sector, the banks were the largest donor to the ruling party in every year before that since we have had disclosure of donations.

Senator Gerstein: You are not speaking of the last five years?

Mr. Conacher: No.

Senator Gerstein: I am submitting that prior to that time — certainly speaking for the Conservative Party — that was not the fact. I will not presume to speak for the Liberal Party, but I suspect that was also the case for them.

The Chair: Senator Massicotte is very persuasive. He has 10 seconds.

Senator Massicotte: For merchant fees, we pay approximately 1.2 per cent in Canada. What do we pay in the United States, Europe and elsewhere?

Mr. Conacher: I would say those comparisons are not really relevant. What are relevant are the actual costs.

Senator Massicotte: Do you know what they pay elsewhere?

Mr. Conacher: No. I have not had the capacity to do that research.

The Chair: Thank you very much. I appreciate the cooperation of everyone. We are now adjourned for the parliamentary break. We will reconvene two and a half weeks hence to pursue our inquiry.

Thank you to both witnesses. We appreciate you appearing on such short notice. We have benefited from your testimony.

(The committee adjourned.)

M. Conacher : C'était le cas avant qu'on l'on limite les dons aux partis politiques pour la première fois, en janvier 2004. Avant ce changement, c'est-à-dire avant que les dons ne soient publics, les banques constituaient, parmi les entreprises privées, le secteur qui donnait le plus d'argent année après année au parti politique qui était au pouvoir.

Le sénateur Gerstein : Cette affirmation ne s'applique pas aux cinq dernières années?

M. Conacher : Non.

Le sénateur Gerstein : Je suis d'avis qu'auparavant, ce n'était pas le cas, et je peux l'affirmer dans le cas du Parti conservateur. Je ne peux pas faire la même affirmation dans le cas du Parti libéral, mais je soupçonne que, pour eux non plus, ce n'était pas le cas.

Le président : Le sénateur Massicotte a un grand pouvoir de persuasion. Il lui reste 10 secondes.

Le sénateur Massicotte : Les commerçants paient des frais d'environ 1,2 p. 100 au Canada. Qu'est-ce qu'ils paient aux États-Unis, en Europe et ailleurs?

M. Conacher : Je dirais qu'une telle comparaison n'est pas vraiment pertinente. Ce sont les coûts réels qu'il faut connaître.

Le sénateur Massicotte : Qu'est-ce que les commerçants paient ailleurs?

M. Conacher : Je n'ai pas les moyens de trouver cette information.

Le président : Merci beaucoup. J'apprécie la coopération de tout le monde. Nous allons lever la séance et nous serons de retour après la pause parlementaire. Nous allons nous retrouver dans deux semaines et demie pour poursuivre notre étude.

Je remercie les deux témoins. Nous sommes heureux qu'ils soient venus témoigner devant nous malgré le bref préavis. Vos témoignages nous ont été utiles.

(La séance est levée.)



If undelivered, return **COVER ONLY** to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette **COUVERTURE SEULEMENT** à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, April 1, 2009

Canadian Federation of Independent Business:

Catherine Swift, President and Chief Executive Officer;
Corinne Pohlmann, Vice-President of National Affairs.

Canadian Bankers Association:

Nancy Hughes Anthony, President and Chief Executive Officer;
Terry Campbell, Vice-President, Policy;
Darren Hannah, Director, Banking Operations.

Thursday, April 2, 2009

Moneris Solutions:

Jim Baumgartner, President and Chief Executive Officer;
Fern Glowinsky, Senior Vice-President, General Counsel and
Corporate Secretary.

TD Merchant Services:

Jeff van Duynhoven, President.

Canadian Community Reinvestment Coalition (CCRC):

Duff Conacher, Chairperson.

Consumers' Association of Canada:

Mel Fruitman, Vice-President.

TÉMOINS

Le mercredi 1^{er} avril 2009

Fédération canadienne de l'entreprise indépendante :

Catherine Swift, présidente et chef de la direction;
Corinne Pohlmann, vice-présidente des affaires nationales.

Association des banquiers canadiens :

Nancy Hughes Anthony, présidente et chef de la direction;
Terry Campbell, vice-président, Politiques;
Darren Hannah, directeur, Opérations bancaires.

Le jeudi 2 avril 2009

Moneris Solutions :

Jim Baumgartner, président et chef de la direction;
Fern Glowinsky, vice-présidente principale, avocate et secrétaire
générales.

Services aux commerçants TD :

Jeff van Duynhoven, président.

Coalition canadienne pour le réinvestissement communautaire :

Jeff Conacher, président.

Association des consommateurs du Canada :

Mel Fruitman, vice-président.



CA1
Yc11
B18



Second Session
Fortieth Parliament, 2009

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Banking, Trade and Commerce

Chair:

The Honourable MICHAEL A. MEIGHEN

Wednesday, April 22, 2009
Thursday, April 23, 2009

Issue No. 5

Fifth and sixth meetings on:

Study on the credit and debit card systems in Canada
and their relative rates and fees

WITNESSES:
(See back cover)

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banques et du commerce

Président :

L'honorable MICHAEL A. MEIGHEN

Le mercredi 22 avril 2009
Le jeudi 23 avril 2009

Fascicule n° 5

Cinquième et sixième réunions concernant :

L'étude sur les systèmes de cartes de crédit et
de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Michael A. Meighen, *Chair*

The Honourable Yoine Goldstein, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan
(or Tardif)
Eyton
Fox, P.C.
Gerstein
Greene
Harb

Hervieux-Payette, P.C.
* LeBreton, P.C.
(or Comeau)
Massicotte
Moore
Oliver
Ringuette

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Eyton replaced the Honourable Senator Raine (*April 23, 2009*).

The Honourable Senator Massicotte replaced the Honourable Senator Chaput (*April 22, 2009*).

The Honourable Senator Raine replaced the Honourable Senator Eyton (*April 21, 2009*).

The Honourable Senator Chaput replaced the Honourable Senator Massicotte (*April 20, 2009*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable Michael A. Meighen

Vice-président : L'honorable Yoine Goldstein

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan
(ou Tardif)
Eyton
Fox, C.P.
Gerstein
Greene
Harb

Hervieux-Payette, C.P.
* LeBreton, C.P.
(ou Comeau)
Massicotte
Moore
Oliver
Ringuette

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Eyton a remplacé l'honorable sénateur Raine (*le 23 avril 2009*).

L'honorable sénateur Massicotte a remplacé l'honorable sénateur Chaput (*le 22 avril 2009*).

L'honorable sénateur Raine a remplacé l'honorable sénateur Eyton (*le 21 avril 2009*).

L'honorable sénateur Chaput a remplacé l'honorable sénateur Massicotte (*le 20 avril 2009*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, April 22, 2009
(9)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:27 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver, Raine and Ringuette (11).

Other senator present: The Honourable Senator Callbeck (1).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

MasterCard Canada Inc.:

Kevin Stanton, President;

Diane Miquelon, Vice-President and Team Leader;

Andrea Cotroneo, Vice-President, Canada Regional Counsel.

Visa Canada:

Tim Wilson, Head.

Mr. Stanton made a statement and with Ms. Miquelon and Ms. Cotroneo, answered questions.

At 5:27 p.m., the committee suspended.

At 5:33 p.m., the committee resumed.

Mr. Wilson made a statement and answered questions.

At 6:24 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, April 23, 2009
(10)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 22 avril 2009
(9)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 27, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver, Raine et Ringuette (11).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Callbeck (1).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

MasterCard Canada Inc. :

Kevin Stanton, président;

Diane Miquelon, vice-présidente et chef d'équipe;

Andrea Cotroneo, vice-présidente, avocate — région du Canada.

Visa Canada :

Tim Wilson, chef de la direction.

M. Stanton fait une déclaration puis, avec l'aide de Mmes Miquelon et Cotroneo, répond aux questions.

À 17 h 27, la séance est suspendue.

À 17 h 33, la séance reprend.

M. Wilson fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 24, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 23 avril 2009
(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (9).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Interac Association:

Mark O'Connell, President and Chief Executive Officer.

Retail Council of Canada:

Diane J. Brisebois, President and Chief Executive Officer.

Giant Tiger Stores Limited:

Greg Farrell, Executive Vice-President and Chief Financial Officer.

Canadian Council of Grocery Distributors:

David Wilkes, Senior Vice-President.

Sobeys Inc.:

Paul Jewer, Senior Vice-President Finance and Treasurer.

Mr. O'Connell made a statement and answered questions.

At 11:40 a.m., the committee suspended.

At 11:45 a.m., the committee resumed.

Ms. Brisebois, Mr. Wilkes, Mr. Farrell and Mr. Jewer made statements and answered questions.

At 12:50 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Line Gravel

Clerk of the Committee

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (9).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Association Interac :

Mark O'Connell, président et chef de la direction.

Conseil canadien du commerce de détail :

Diane J. Brisebois, présidente et chef de la direction.

Magasins Tigre géant Limitée :

Greg Farrell, vice-président-directeur général et chef des finances.

Conseil canadien des distributeurs en alimentation :

David Wilkes, premier vice-président.

Sobeys Inc. :

Paul Jewer, premier vice-président des finances et trésorier.

M. O'Connell fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 11 h 40, la séance est suspendue.

À 11 h 45, la séance reprend.

Mme Brisebois, M. Wilkes, M. Farrell et M. Jewer font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 12 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, April 22, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:27 p.m. to study on the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

Senator Michael A. Meighen (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: I call to order this meeting of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce.

[*Translation*]

Welcome to you all. This afternoon, the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce is studying the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

[*English*]

This committee was charged with undertaking this inquiry after the Senate adopted the motion put forward by our colleague Senator Ringuette to study the issue.

In some sense, our witnesses this afternoon are at the heart of this study because they operate the two biggest credit card networks in the country. These networks allow Canadians to use credit cards across the nation and from almost anywhere in the world, probably with little thought given to the complex flows of information and money that take place in the background.

To begin the discussion about its role in the credit and debit card payment systems, we are pleased to have in our first hour three representatives from MasterCard Canada Inc.: Kevin Stanton, President; Diane Miquelon, Vice-President and Team Leader; and Andrea Cotroneo, Vice-President, Canada Regional Counsel.

Kevin Stanton, President, MasterCard Canada Inc.: MasterCard appreciates the committee's invitation to participate in its study of debit and credit card systems.

[*Translation*]

We pride ourselves on being a trusted information source for the study and on payments in general. In the course of addressing these issues, we have realized that the value and economic contribution of the payments industry are not well understood. Moreover, MasterCard Canada realizes that it must continue to demystify these highly valuable systems.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 22 avril 2009

Le Comité permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 16 h 27 pour étudier les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

Le sénateur Michael A. Meighen (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : La séance du Comité permanent des banques et du commerce est ouverte.

[*Français*]

Bienvenue à vous tous. Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se penche cet après-midi sur les questions relatives aux systèmes de carte de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

[*Traduction*]

On a demandé au comité d'étudier cette question après que le Sénat a adopté une motion présentée par notre collègue, le sénateur Ringuette, à ce sujet.

Nos témoins d'aujourd'hui se trouvent en quelque sorte au cœur de cette étude parce qu'ils exploitent les deux plus importants réseaux de cartes de crédit au pays. Ces réseaux permettent aux Canadiens d'utiliser leurs cartes de crédit partout au pays et presque partout dans le monde, sans avoir à penser à l'échange complexe de renseignements et d'argent qui se produit en coulisse.

Pour amorcer la discussion à propos du rôle de ces entreprises dans les systèmes de cartes de crédit et de débit, nous sommes heureux d'accueillir au cours de cette première heure trois représentants de MasterCard Canada Inc., c'est-à-dire Kevin Stanton, président; Diane Miquelon, vice-présidente et chef d'équipe; et Andrea Cotroneo, vice-présidente et avocate, Région du Canada.

Kevin Stanton, président, MasterCard Canada Inc. : MasterCard est heureuse d'avoir été invitée par le comité à prendre part à son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada.

[*Français*]

Nous sommes heureux d'être une source d'informations fiables pour cette étude et sur les paiements en général. À la suite de ces discussions, nous réalisons que la valeur ainsi que l'impact économique du domaine des paiements sont généralement méconnus. Ainsi, MasterCard Canada devrait continuer à démystifier ses systèmes à valeur ajoutée.

[English]

In Canada, MasterCard and other electronic payment providers facilitate over half a trillion dollars of commerce flawlessly each year, and operate in a highly competitive environment that offers a host of payment alternatives to merchants and consumers.

We believe the committee will find credit card systems are well balanced and managed to maximize their value to merchants, cardholders and the Canadian economy as a whole. We believe Canada's current regulatory framework safeguards the interests of all participants and that direct regulatory price controls will suppress innovation, reduce competition and harm consumers. Finally, MasterCard believes that the committee will find that by promoting market forces over monopoly, Canada's debit system will begin to deliver enhanced value to consumers and merchants through choice, price competition, innovation and international reach.

MasterCard operates in a highly competitive environment and works hard to earn merchant and consumer loyalty as merchants and consumers consider the payment alternatives available. These include cash, cheque, Interac, Visa, American Express, retail store cards, preauthorized debit and, most recently, unregulated web-based payments like PayPal.

This high degree of competition requires MasterCard and its financial institution customers to labour to retain and increase acceptance and usage by providing compelling and tangible benefits to merchants and consumers. As a result, while neither consumers nor merchants are required to use or accept MasterCard, an increasing number choose to do so.

For merchants, these benefits include a payment guarantee, increased sales, improved efficiency, increased safety, billions of dollars of infrastructure investment, innovation, speedier checkout and easy access to international customers.

For small business, in particular, the MasterCard system helps level the playing field. It provides lower rates than would likely result from one-on-one negotiation for access to the purchasing power of credit cardholders and intra-system competition that allows them to shop around for the best merchant processing deal available. These efficiencies are further enhanced by the collective credit-card acceptance arrangements offered by merchant associations like the Retail Council of Canada, RCC, and the Canadian Federation of Independent Business, CFIB.

[Traduction]

Au Canada, MasterCard et d'autres fournisseurs de service de paiement électronique facilitent à la perfection des opérations commerciales d'une valeur de plus d'un demi-billion de dollars par an, dans un environnement hautement concurrentiel où l'on offre de nombreuses méthodes de paiement aux commerçants et aux consommateurs.

Selon nous, le comité remarquera que les systèmes de cartes de crédit ont trouvé un bel équilibre et qu'ils sont gérés de façon à fournir une valeur maximale aux commerçants, aux titulaires de carte et à l'économie canadienne. Nous estimons que la structure réglementaire canadienne actuelle protège les intérêts de toutes les parties prenantes et qu'un contrôle des prix tuerait l'innovation, réduirait la concurrence et se ferait au détriment des consommateurs. Enfin, concernant le système de cartes de débit, MasterCard croit que le comité conclura que les forces du marché seront plus à même qu'un monopole d'offrir plus aux commerçants et aux consommateurs, sous forme de choix additionnels, de concurrence sur les prix, d'innovations et de couverture internationale.

MasterCard exerce ses activités dans un milieu hautement concurrentiel et travaille d'arrache-pied pour mériter la loyauté des commerçants et des consommateurs à qui sont proposées diverses méthodes de paiement, dont l'argent comptant, les chèques, Interac, Visa, American Express, les cartes de grands magasins, le débit préautorisé et les plus récents outils de paiement en ligne non réglementés comme PayPal.

Face à cette forte concurrence, MasterCard et ses institutions financières émettrices doivent s'efforcer de maintenir et d'accroître l'acceptation et l'utilisation de leurs cartes en proposant des avantages alléchants et concrets aux commerçants et aux consommateurs. Ainsi, alors que ni les commerçants ni les consommateurs ne sont forcés d'opter pour la carte MasterCard, un nombre croissant d'entre eux choisissent de le faire.

Ces avantages incluent notamment pour les commerçants une garantie de paiement, des ventes accrues, une plus grande efficacité, une meilleure sécurité, des milliards de dollars investis dans l'infrastructure, des innovations, un règlement plus rapide et un accès facile aux clients internationaux.

En ce qui concerne les petites entreprises, le système MasterCard aide à mettre tous les participants sur un pied d'égalité, offre des taux plus bas que ceux qui résulteraient de négociations bilatérales pour accéder au pouvoir d'achat des titulaires de carte, et présente une concurrence intrasystème qui leur permet de rechercher le système de traitement le plus avantageux. Ces gains d'efficacité sont encore accrus par les ententes collectives d'acceptation de la carte proposées par des associations de détaillants telles que le Conseil canadien du commerce de détail, le CCCD, et la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, la FCEI.

For consumers, increased usage is earned through zero liability, global acceptance, grace periods, rewards and benefits, intra-system competition and chargeback protection.

Maximizing the benefits of the MasterCard system for both consumers and merchants requires that the system be economically balanced. For MasterCard, the mechanism used to balance system economics is interchange. Interchange is a fee paid by the merchant's financial institution to the cardholder's financial institution. Interchange compensates the cardholder's financial institution for the value it provides to merchants by bringing cardholders into the system and subsidizes the cost of features that attract cardholders.

Interchange is determined by MasterCard, not issuers or acquirers. Interchange makes up a part of the fee paid by a merchant for card acceptance, but ultimately that price is determined by negotiations with the acquirer. Interchange is not MasterCard revenue and consumers, most certainly, do not pay interchange.

MasterCard's only interest in setting interchange fees is to maintain system balance. If interchange is set too high, then merchants will stop accepting MasterCard and we will lose cardholders. If interchange is set too low, issuers will go uncompensated for the value they deliver through their cardholders, and the subsidies of features that attract cardholders will be diminished. This situation, in turn, reduces cardholder participation thereby reducing the value of MasterCard to merchants.

MasterCard continuously assesses the value that it delivers to merchants and, in that context, recently reduced interchange in several merchant categories. We also determined that we were at a disadvantage among affluent rewards-driven cardholders, with American Express and Visa having the majority. For that reason, we adjusted premium card interchange to ensure MasterCard issuers were positioned to attract and retain these valuable cardholders while still being priced lower than American Express. Finally, to make MasterCard more competitive in small purchase categories, we dropped rates to compete with cash and debit by eliminating minimum fees.

Overall, we moved from 3 rates to 19. Our highest interchange rate went from 2 per cent to 2.13 per cent, and our lowest effective interchange rate was reduced from 1.45 per cent to 1.21 per cent. All these adjustments were the first in seven years. Our rates remained below those of other developed markets.

Government interchange regulation is not the standard elsewhere in the world. Australia is the only country even remotely comparable to Canada that has regulated interchange. It has been a disaster for consumers and a textbook example of unintended consequences.

Par ailleurs, l'augmentation de l'utilisation par les consommateurs est favorisée par la « responsabilité zéro », l'acceptation internationale, les délais de paiement, les primes et avantages, la concurrence intrasytème et la protection contre les débits compensatoires.

Pour optimiser l'offre d'avantages faite aux consommateurs et aux commerçants, le système MasterCard doit être économiquement équilibré. Pour ce faire, MasterCard a recours aux taux d'interchange. Il s'agit de frais payés par l'acquéreur du commerçant à celui du titulaire de carte. L'institution financière du titulaire de carte est ainsi rémunérée pour la valeur qu'elle apporte au commerçant en amenant les titulaires de carte dans le système, et compensée pour les coûts des avantages offerts aux titulaires.

Les taux d'interchange sont déterminés par MasterCard, et non par les émetteurs ou les acquéreurs. Ces taux comptent pour une part des frais payés par les commerçants pour l'acceptation de la carte, mais sont fixés à l'issue de négociations avec l'acquéreur. Les taux d'interchange ne constituent pas un revenu pour MasterCard; les consommateurs ne paient aucuns frais d'interchange.

En fixant des taux d'interchange, MasterCard a pour seul but de maintenir l'équilibre de son système. Si les taux sont trop élevés, les commerçants n'accepteront plus la carte MasterCard et nous perdrons des titulaires. Si les taux sont trop bas, les émetteurs ne seront pas rémunérés pour la valeur qu'ils apportent par l'entremise de leurs titulaires et la compensation pour les avantages qu'ils proposent s'en trouvera diminuée. La participation des titulaires de carte diminuera à son tour, ce qui rendra MasterCard moins intéressante pour les commerçants.

Réévaluant continuellement la valeur qu'elle offre aux commerçants, MasterCard a récemment diminué ses taux d'interchange auprès de plusieurs catégories de commerçants. Nous avons également déterminé que nous étions en position défavorable auprès des titulaires de carte qui recherchent des programmes à valeur ajoutée, qui ont opté en majorité pour American Express et Visa. Nous avons donc ajusté notre taux d'interchange pour les cartes à valeur ajoutée afin que les émetteurs de cartes MasterCard puissent attirer puis retenir ces précieux titulaires de carte moyennant un prix plus bas que celui fixé par American Express. Finalement, pour rendre MasterCard plus concurrentielle dans la catégorie des petits achats, nous avons baissé nos taux, en éliminant les frais minimums, pour concurrencer les paiements en argent comptant et par carte de débit.

Nous sommes passés de 3 à 19 taux. Notre plus haut taux d'interchange a migré de 2 p. 100 à 2,13 p. 100, et notre plus bas taux d'interchange est tombé de 1,45 p. 100 à 1,21 p. 100. Ces ajustements étaient les premiers effectués en sept ans. Et nos taux restent inférieurs à ceux d'autres marchés développés.

Au niveau mondial, la réglementation des taux d'interchange n'est pas la norme. L'Australie est le seul pays un tant soit peu comparable au Canada où elle est en vigueur; elle s'y est avérée un désastre pour les consommateurs et un exemple parfait de conséquences non souhaitées.

When the Reserve Bank of Australia, RBA, adopted price controls in 2003, it expected the savings would be passed on to consumers in the form of lower prices. Nearly six years later, there is no evidence that prices came down. Price controls did reduce interchange revenues to credit card issuers, but that reduction in revenues, in turn, forced reductions in credit card features and benefits. Interest rates, which had been subsidized by interchange revenue streams before the RBA price controls, had to be increased for issuers to operate their credit card portfolios within prudent banking guidelines. For similar reasons, grace periods had to be shortened.

Finally, RBA price controls reduced competition. Under the new economics, only issuers with sufficient scale could operate profitably leaving niche providers and new entrants with no option but to vacate the field. This consideration is an important one in Canada where new entrants and innovative issuers have led unparalleled price and feature competition.

The RBA price controls did not apply to American Express. This exclusion was inexplicable as it transferred considerable advantage to the most expansive merchant proposition in Australia. We believe that a fulsome review of credit and debit cards in Canada must include American Express.

At heart, this issue involves a commercial dispute in the private sector. It is unfortunate that lobbyists have called for government regulation as a matter of first instance before providing any recommendations directly to MasterCard. When the RCC and CFIB launched their campaigns in September, I personally invited on the same day both organizations to meet with us to discuss concerns.

When we met with the CFIB, we had a frank discussion, but CFIB made no specific requests. However, they have since made several recommendations to this committee and many of them are areas where we can work together. I have written Catherine Swift and asked for a meeting to understand better some of her recommendations with a view to working cooperatively. The meeting is set for early May, and we await a response from the RCC.

I want to address some of the commentary about our entry into debit in Canada. MasterCard understands that Interac, Canada's debit monopolist, is reforming its governance and seeking a review on the strictures on its economic proposition to allow it to respond to the realities of competition. MasterCard supports these reforms provided that Interac loses its monopoly status and becomes subject to market-driven competition from other debit providers. MasterCard believes it is well positioned to provide such competition.

Quand la Reserve Bank of Australia, la RBA, a établi le contrôle des taux en 2003, elle s'attendait à ce que les réductions de taux se traduisent pour les consommateurs en une réduction des prix. Mais, six ans plus tard, les prix ne semblent pas avoir baissé. Le contrôle des taux a effectivement réduit les revenus d'interchange des émetteurs de cartes, mais cette réduction des revenus a conduit à une diminution des avantages reliés aux cartes de crédit. Les taux d'intérêt, qui étaient subventionnés par les revenus d'interchange avant que la RBA n'exerce son contrôle, ont dû être augmentés pour que les émetteurs puissent continuer de gérer leur portefeuille de cartes en respectant les normes bancaires. Les délais de paiement ont dû être écourtés pour des raisons similaires.

Enfin, le contrôle des prix exercés par la RBA a réduit la concurrence. Dans les nouvelles conditions économiques, seuls les émetteurs d'envergure considérable ont pu exercer leurs activités de façon profitable; les fournisseurs spécialisés et les nouveaux joueurs n'ont pu que s'incliner. Cet aspect est important au Canada, où les nouveaux acteurs et les émetteurs innovants se sont livré une concurrence féroce sur les prix et les avantages.

Le contrôle des prix effectué par la RBA ne concernait pas American Express. Cette exclusion était inexplicable, car cela donnait un avantage majeur à l'offre la plus chère faite aux commerçants australiens. Selon nous, American Express devrait être incluse dans une révision exhaustive des systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada.

Cet enjeu n'est fondamentalement qu'une bataille commerciale dans le secteur privé. Il est malheureux que des lobbyistes aient demandé une réglementation gouvernementale avant même d'émettre des recommandations directement à MasterCard. Lorsque le CCCD et la FCEI ont lancé leurs campagnes en septembre, j'ai personnellement invité le jour même ces deux organismes à venir s'entretenir avec nous de leurs inquiétudes.

Nous avons eu une discussion franche avec des représentants de la FCEI, mais aucune requête spécifique ne nous a été faite. Cependant, cet organisme a émis plusieurs recommandations au présent comité, nombre d'entre elles concernant des questions que nous pouvons aborder ensemble. J'ai d'ailleurs écrit à Catherine Swift pour lui demander de la rencontrer afin de mieux comprendre quelques-unes de ses recommandations dans le but de travailler de concert avec son organisme. Notre réunion est prévue pour le début de mai et nous attendons une réponse du CCCD.

J'aimerais traiter de certains commentaires qui ont été faits concernant notre entrée sur le marché du débit au Canada. MasterCard comprend qu'Interac, qui détient le monopole du débit au Canada, réforme actuellement son système de gouvernance et veut lever les restrictions sur son modèle économique pour pouvoir affronter les réalités de la concurrence. MasterCard est favorable à ces réformes, à condition qu'Interac perde son monopole et soit soumis à la concurrence d'un marché où évoluent plusieurs fournisseurs de cartes de débit. MasterCard pense être en mesure de livrer une telle concurrence.

While MasterCard believes Canada's current regulatory framework is sufficiently robust to ensure competition and payments, and that price controls will result in consumer harm, we believe the system always benefits from greater transparency and education. These beliefs will be the focus of our meeting with the CFIB.

We believe Canada has one of the strongest financial systems in the world. Credit cards are an important part of that system providing one of the few credit delivery mechanisms that remains reliable despite the current economic crisis.

We understand that this system is simple on its surface allowing consumers to exercise, as the senator said, purchasing power across the street and around the world, but that simplicity is underpinned by a sophisticated infrastructure that requires continuous investment, innovation and balance.

We thank you for the opportunity to participate in this process. I look forward to your questions.

The Chair: Thank you, Mr. Stanton. We appreciate the succinctness of your presentation. As you and we both know, the question period is where I think we benefit most on both sides from the exchange.

Honourable senators, I will only say this once. We have 11 senators present today, which underlines and underscores the interest in the subject. We have 40 minutes with Mr. Stanton and his colleagues. If you do the math, you will realize we have a short time to ask the questions and elicit their responses. Some honourable senators might consider holding their questions for the next session. Those who wish to ask questions of Mr. Stanton and his colleagues, keep in mind the time constraints under which we are operating.

Senator Harb: Mr. Stanton, I was pleased to hear that you will meet with both the Retail Council of Canada and the Canadian Federation of Independent Business. We have been calling for these meetings and were told previously that these organizations were having difficulty setting up meetings.

We know that one group of people will pay: either consumers, retailers or the credit card companies. It is the role of the committee to ensure fairness in the system such that any resolution is fair to all parties involved. One group sent me a letter, which is the basis of my questions to you. The letter states that MasterCard and Visa are classified into 12 different categories and each category carries a different discount rate. It is next to impossible for merchants to know what rate they will be charged when accepting a card. I am interested in hearing the other side of that story.

Credit cards are in transition to chip technology that will likely reduce fraud because consumers will have to enter a personal identification number, PIN, to authorize a transaction. While this

Même MasterCard estime que la réglementation actuelle au Canada est assez solide pour permettre une concurrence dans le domaine des modes de paiement et qu'un contrôle des prix se ferait au détriment des consommateurs, nous pensons que le système bénéficiera toujours d'une transparence et d'une éducation accrues. Ces sujets sont au cœur de nos échanges avec la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, la FCEI.

Nous croyons que le système financier canadien est l'un des plus solides au monde. Les cartes de crédit y occupent une place prépondérante, en continuant de fournir un des rares mécanismes de crédit resté fiable malgré la crise économique qui sévit.

Nous sommes conscients du fait que ce système semble simple parce qu'il permet, comme l'a dit le sénateur, l'exercice du pouvoir d'achat localement et partout dans le monde. En réalité, il est fondé sur une infrastructure complexe qui nécessite constamment des investissements, des innovations et un juste équilibre.

Merci de nous avoir permis de participer à cette étude. Je serai heureux de répondre à vos questions.

Le président : Merci, monsieur Stanton. Nous apprécions la concision de votre exposé. Comme nous le savons tous, la période de questions est le moment le plus enrichissant de l'échange pour les deux côtés.

Honorables sénateurs, je ne vais le dire qu'une seule fois. Onze sénateurs sont présents aujourd'hui, ce qui met en évidence l'intérêt que suscite le sujet de notre réunion. M. Stanton et ses collègues seront avec nous pendant 40 minutes. Si vous faites le calcul, vous allez constater que nous avons très peu de temps pour leur poser des questions et obtenir des réponses. Certains d'entre vous pourraient peut-être envisager de garder leurs questions pour la prochaine séance. Si vous souhaitez poser vos questions à M. Stanton et à ses collègues, tenez compte des contraintes de temps que nous devons respecter.

Le sénateur Harb : Monsieur Stanton, je suis heureux d'apprendre que vous allez rencontrer aussi bien le Conseil canadien du commerce de détail que la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante. Nous avons demandé que ces rencontres aient lieu, et on nous a déjà dit que ces organisations avaient de la difficulté à prévoir des réunions.

Nous savons qu'un groupe de gens devra payer : soit les consommateurs, soit les commerçants, soit les compagnies émettrices de cartes de crédit. Le rôle de notre comité est de s'assurer de l'équité du système de sorte que la résolution qui sera prise sera juste pour toutes les parties concernées. Les questions que j'ai à vous poser s'inspirent d'une lettre que j'ai reçue d'un groupe de gens. Dans cette lettre, on dit que MasterCard et Visa sont classées dans 12 catégories différentes, dont chacune est assortie d'un taux d'escompte différent. Il est presque impossible pour les commerçants de savoir quel taux ils devront payer lorsqu'ils acceptent une carte. J'aimerais bien connaître l'autre version des faits.

Le système des cartes de crédit est en voie de passer à la technologie des cartes à puce, qui permettra probablement de réduire la fraude parce que les consommateurs devront entrer un

technology should reduce the costs of the system, the opposite seems to be happening in that merchant discount rates have increased, and the cost of chip-enabled machines is significantly higher than that of the older machines.

Your comments on those two statements will be appreciated and will allow me to respond to a constituent who is eager to hear the other side of the story. He is one of the affected merchants.

Mr. Stanton: Thank you for the comment, senator. One of the benefits of this process is that it urges people to talk; and so you are right in that respect.

I will give you an answer but I have to put it in the context that we do not determine end-user pricing so I do not know the details of that particular merchant's pricing. Improving real-time merchant understanding of rates is an area that we can work on, in particular with the CFIB.

The government recently called for improved disclosure and financial literacy. The conversations of the CFIB will help us to understand the operational environment. In our case, we have gone from three simple rates to 19 rates. One of the unexpected outcomes is managing that reality for merchants, in particular, smaller merchants.

Several incentives are in place in the marketplace for chip technology. MasterCard has chosen to use business case arrangements with individual merchants. That area is another one we can talk to the CFIB about because their merchants are in a specific situation. However, the dynamics that go into setting interchange remain the same in a chip environment as in a non-chip environment: Are we doing what we need to do to maximize the number of merchants and cardholders using our network. Taking into account the competitive realities, chip has not happened yet, and so we have not taken action in that respect. When chip does take place, we will consider it in the context of the overall economic value that we deliver to merchants, and our competitiveness against all other payments.

Senator Oliver: In your remarks, you mentioned the Reserve Bank of Australia, which adopted price controls in 2003. The CRA International, which is a global consulting firm that was authorized to study and examine the effects of regulation on the payment system of the Reserve Bank of Australia, made some findings. I will tell you two of their findings and ask you to comment on how they might apply in Canada if we had a regulated system.

On average, the annual fees for standard four-party credit cards increased by 22 per cent between 2001 and 2004, while annual fees for reward cards increased by 47 per cent to 77 per cent. As a result, cardholders in Australia are paying

numéro d'identification personnel, un NIP, pour autoriser une transaction. Si cette technologie est censée réduire les coûts associés au système, il semble que ce soit le contraire qui se produise parce que les taux d'escompte imposés aux commerçants ont augmenté et que le coût des appareils qui acceptent les cartes à puce est beaucoup plus élevé que celui des anciens appareils.

J'aimerais avoir vos commentaires sur ces deux éléments pour pouvoir répondre à un électeur qui est impatient de connaître l'autre version des faits. Il s'agit d'un des commerçants touchés.

M. Stanton : Merci pour votre commentaire, sénateur. L'un des avantages de cette étude, c'est qu'elle incite les gens à parler; vous avez raison.

Je vais répondre à votre question, mais je veux vous dire que nous ne déterminons pas le prix payé par l'utilisateur final. Je ne connais donc pas le détail de l'établissement des prix pour ce commerçant en particulier. Nous pouvons toutefois chercher à aider en temps réel les marchands à mieux comprendre les taux qui leur sont imposés, surtout pour ce qui est de la FCEI.

Le gouvernement a récemment lancé un appel en faveur d'une amélioration de la communication et des connaissances financières. Les réunions prévues avec la FCEI nous aideront à mieux comprendre le milieu opérationnel. Dans notre cas, nous sommes passés de trois taux simples à 19 taux. La gestion de cette réalité pour les commerçants, et surtout pour les petits commerçants, nous a surpris.

Plusieurs mesures incitatives ont été mises en place dans le marché pour favoriser l'utilisation de la technologie des cartes à puce. MasterCard a choisi de recourir aux arrangements fondés sur des études de rentabilisation avec chacun des commerçants. C'est un autre sujet que nous pourrions aborder avec la FCEI parce que les commerçants qu'elle représente sont dans une situation particulière. Toutefois, les éléments qui entrent en jeu dans l'établissement du taux d'interchange demeurent les mêmes, que ce soit avec ou sans puce : Faisons-nous ce qu'il faut faire pour maximiser le nombre de commerçants et de détenteurs de carte qui utilisent notre réseau? Si on examine la situation de nos concurrents, on constate que la puce n'est pas encore là, et c'est pourquoi nous n'avons pris aucune mesure à cet égard. Lorsque la puce sera bel et bien présente, nous évaluerons la situation en tenant compte de la valeur économique globale que nous offrons aux commerçants et de notre compétitivité par rapport à tous les autres modes de paiement.

Le sénateur Oliver : Dans votre exposé, vous avez parlé de la Reserve Bank of Australia, qui a établi le contrôle des taux en 2003. La société mondiale d'experts-conseils CRA International, qui a été autorisée à étudier les incidences de la réglementation sur le système de paiement de la Reserve Bank of Australia, a fait quelques constatations. Je vais vous faire part de deux de ces constatations, et j'aimerais connaître votre point de vue sur la façon dont cela pourrait s'appliquer au Canada si nous avions un système réglementé.

En moyenne, les frais d'utilisation annuels pour les cartes de crédit standard à quatre parties ont augmenté de 22 p. 100 de 2001 à 2004, tandis que les frais annuels liés aux cartes émises dans le cadre d'un programme de récompense ont augmenté

\$480 million in additional fees for credit cards each year. In the meantime, the value of rewards points for four-party cards has declined by approximately 23 per cent.

What effect would similar regulations have in Canada, in particular in terms of reward points cards?

Mr. Stanton: The question is important for Canada because Canadians are sophisticated consumers of card rewards programs. Three sources of revenue go into managing a card portfolio: interest, fees and interchange. Revenue is limited to those sources.

Canada can be proud of having the soundest banking system in the world. I sit around the table with regional presidents from around the world. From my perspective, the system truly is the soundest because banks are managed prudently. Australia has similar dynamics and health in its banking system. Prudence demands that banks operate within certain margins and liquidity, and if interchange goes down, they must either increase fees or reduce rewards and increase interest rates to remain prudent. We could expect that dynamic to happen here.

While that situation is harmful to consumers, especially Canadians who enjoy these cards, according to statistics that show 80 per cent of Canadians value their rewards, in a two-sided market like newspapers or credit cards, both sides must be happy with the arrangement. At the end of the day, in Australia we saw not only a reduction of these rewards but also some movement to American Express, which did not fall under that arrangement. On a transaction-by-transaction basis, costs for merchants were increased.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: One of the questions in the study prepared by our research service mentions that, in 2007, you made a profit of \$1 billion. They tell us that, in 2008, you had revenue of \$4.2 billion and a net loss of \$253 million. Who pays for the fraud? Do the financial institutions pay or do you? Are your losses simply bad debts? Where do the losses come from in your system?

[English]

Mr. Stanton: There are two kinds of losses within our system. One is credit losses for bad debt, which is borne by the issuers. We recognize that cost for fraud and non-payment when determining an interchange calculation. At the end of the day, it is important to remember that in this financial crisis, not a single merchant has gone unpaid, notwithstanding the fact that banks have failed. That risk is backstopped by MasterCard. Issuers backstop risks

de 47 à 77 p. 100. Par conséquent, les détenteurs de cartes en Australie paient 480 millions de dollars de plus en frais annuels pour leurs cartes de crédit. Pendant ce temps, la valeur des points de récompense pour les cartes de crédit à quatre parties a diminué d'environ 23 p. 100.

Quelle incidence aurait une réglementation semblable au Canada, plus particulièrement en ce qui concerne les cartes offrant des points de récompense?

M. Stanton : La question est importante pour le Canada parce que les Canadiens sont des consommateurs avisés en ce qui a trait aux programmes de récompense. La gestion d'un portefeuille de cartes de crédit comporte trois sources de revenu : les intérêts, les frais et le taux d'interchange. Les revenus se limitent à ces trois sources.

Le Canada peut être fier d'avoir le système bancaire le plus solide au monde. J'ai des réunions avec des présidents régionaux de partout dans le monde. À mon avis, notre système est réellement le plus solide parce que les banques sont gérées de façon prudente. La dynamique et la robustesse du système bancaire australien sont semblables. La prudence exige que les banques exercent leurs activités à l'intérieur de certaines marges et en fonction d'une certaine liquidité et que, si le taux d'interchange diminue, elles augmentent leurs frais ou qu'elles réduisent les récompenses et augmentent les taux d'intérêt. Cette dynamique pourrait se produire ici.

Bien qu'une telle situation ait des conséquences néfastes pour les consommateurs, surtout pour les Canadiens qui aiment utiliser ces cartes, selon les statistiques qui montrent que 80 p. 100 des Canadiens tiennent à leurs points de récompense, dans un marché à deux versants comme celui des journaux ou des cartes de crédit, les deux côtés doivent être satisfaits de l'arrangement. Au bout du compte, en Australie, nous avons vu non seulement une réduction de ces points de récompense, mais aussi un certain changement chez American Express, qui n'était pas touchée par cet arrangement. Sur le plan des transactions, les coûts imposés aux commerçants ont augmenté.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Une des questions dans l'étude faite par nos services de recherche mentionne que vous avez enregistré des recettes, en 2008, de 4,2 milliards de dollars et un bénéfice d'un milliard et, nous dit-on, une perte nette de 253 millions de dollars. Qui paie les fraudes? Est-ce que ce sont les institutions financières ou vous? Est-ce que vos pertes sont simplement les mauvaises créances? D'où viennent les pertes dans votre système?

[Traduction]

M. Stanton : Notre système comporte deux types de pertes. Le premier est la créance irrécouvrable, qui est assumée par les émetteurs. Nous tenons compte du coût lié à la fraude et au défaut de paiement au moment de calculer le taux d'interchange. Au bout du compte, il est important de rappeler qu'en cette période de crise financière, tous les commerçants ont été payés malgré le fait que des banques aient fait faillite. MasterCard supporte ce

associated with their cardholders, and MasterCard backstops risk associated with failed institutions. The system works the same way on the merchant side. Acquirers backstop the risk of loss with merchants and we backstop the risk of loss associated with failed acquirers. In that equation, not one merchant has ever gone unpaid, which is one of the strengths of our system.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: Who does the credit checking in order for a credit card to be issued? Are credit cards that offer no benefits easy to put on the market? What is the ratio of those offering all kinds of benefits like points and gifts to the free, no-fee cards that just provide credit?

[English]

Mr. Stanton: Fundamentally, there are debit cards that offer that proposition where nothing but the transaction is offered; no bells and whistles and no ability to borrow.

In the credit card world, many offerings are available in Canada. Users of credit cards prefer rewards, but stripped down propositions are available. For a borrower on credit cards, and we do not recommend credit cards for long-term debt, 65 low interest rate cards are available. That feature is the most important one for borrowers.

Senator Greene: I am an average consumer with a bunch of cards and a debit card, and I like my debit card so much that I hardly ever carry cash.

If MasterCard or Visa enters the debit field, what benefits beyond the benefits I already have with my own debit card will I achieve?

Also, can you comment on the fact that, it seems to me, our financial system in Canada is healthier because we have kept financial functions separate? The U.S. has gotten into a lot of trouble through a blending of functions, and Chinese walls have effectively evaporated.

By asking to enter the debit card field, are you asking to invade a financial area that is not really yours?

Mr. Stanton: We consider our financial area for MasterCard to be payments. We want to be the choice of payment that merchants and consumers choose whenever a choice is to be made.

To answer your question, the consumer benefit principally associated with MasterCard's debit proposition — which is in the market already and is called Maestro, a PIN-based, real-time debit program like Interac — is that consumers can use the card

risque. Les émetteurs supportent les risques associés à leurs détenteurs de carte, et MasterCard supporte le risque associé aux institutions qui font faillite. Le système fonctionne de la même façon pour ce qui est des commerçants. Les acquéreurs supportent les risques de pertes associées aux commerçants et nous supportons le risque de pertes associées aux acquéreurs qui font faillite. Grâce à cette équation, jamais un commerçant n'a pas été payé, ce qui constitue l'un des points forts de notre système.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Qui fait l'enquête de crédit pour donner une carte de crédit? Est-ce que les cartes de crédit, qui n'offrent aucun bénéfice, sont facilement mises sur le marché? Quelle est la proportion entre ceux qui reçoivent toutes sortes de bénéfices comme les points, les cadeaux et la carte gratuite, qui ne comporterait aucun frais, et qui ne s'adresse qu'au traitement du crédit?

[Traduction]

M. Stanton : Il y a des cartes de débit de base, qui offrent uniquement la possibilité de faire des transactions; il n'y a aucune option et il n'est pas possible d'emprunter de l'argent.

Dans le monde des cartes de crédit au Canada, beaucoup d'options sont offertes. Les utilisateurs de cartes de crédit préfèrent les primes, mais ils peuvent aussi choisir une formule simple. Pour les emprunteurs qui utilisent une carte de crédit — et nous ne recommandons pas les cartes de crédit pour les emprunts à long terme —, il existe 65 cartes à faible taux d'intérêt. C'est la caractéristique la plus importante aux yeux des emprunteurs.

Le sénateur Greene : Je suis un consommateur ordinaire qui possède une foule de cartes et une carte de débit. J'aime tellement ma carte de débit que j'ai rarement de l'argent sur moi.

Si MasterCard ou Visa faisait son entrée sur le marché des cartes de débit, de quels avantages, est-ce que je profiterais, en plus de ceux que m'offre déjà ma carte de débit?

De plus, j'ai l'impression que notre système financier au Canada se porte bien parce que nous avons maintenu les fonctions financières séparées. Les États-Unis ont connu beaucoup de difficulté en fusionnant des fonctions, et les cloisons sont pour ainsi dire tombées. Pourriez-vous nous faire part de vos observations à ce sujet?

Est-ce que votre entrée sur le marché des cartes de débit est une façon pour vous d'envahir un secteur financier qui n'est pas vraiment le vôtre?

M. Stanton : Nous considérons que MasterCard oeuvre dans le secteur des paiements. Nous voulons que les commerçants et les consommateurs, lorsqu'ils ont le choix, utilisent MasterCard comme mode de paiement.

En ce qui a trait à votre question, je vous répondrai que le principal avantage du mode de paiement par débit proposé par MasterCard — qui est déjà sur le marché sous le nom de Maestro, une carte de débit assortie d'un NIP qui permet de faire des

around the world. Maestro is the most widely accepted PIN-based online debit proposition in the world. If you like to use debit, as you said you do, you can use it in France the next time you go.

The great news is that there is benefit on the merchant side as well. Here is something that RCC understands. Maestro used to be priced at the same flat fee as Interac until recently. It has no interchange. As of this week, Maestro is now cheaper. Interac was half a cent to the issuer and the acquirer, and that remains the case with Maestro. Interac is now .8 cents to the issuer and acquirer. Maestro and Interac are perfect examples of a competitive dynamic, one that we plan to take advantage of for the benefit of merchants. They are a good example of competition.

Regarding separation of functions, Maestro operates on a completely separate network. MasterCard has two networks. One is called Global Clearing Management System, GCMS, which works like MasterCard works. Another one is called the MasterCard Debit Network. Those two things are kept completely separate. Within a bank, the transactions are plugged into separate systems. I believe we maintain the separation you refer to.

Senator Massicotte: We are trying to understand the system as best we can. You said earlier, and your brief makes clear, that the interchange fees are set by you for those who use your card, but you do not receive that compensation. It goes directly to the issuing financial institution. However, the issuing institution as well as the processor pays your fees.

At what level are those fees? Are those fees set, no matter who the issuer institution is, and are the fees the same worldwide? Tell us about your fee levels.

Mr. Stanton: Regarding the structure of our fees, there are fees to the issuer, the cardholder's bank and the acquirer. It is minuscule compared to interchange.

Senator Massicotte: What percentage is that?

Mr. Stanton: On the merchant side, it is six basis points, and we are trying not to speak in terms of basis points. It is less than a percentage. It is small.

Senator Massicotte: Is that fee the total fee you charge to the financial institution as well as to the processor?

Mr. Stanton: On the merchant side, yes.

Senator Massicotte: I thought you were paid by the processor as well as the financial institution.

transactions en temps réel comme Interac — est que les consommateurs peuvent utiliser la carte partout dans le monde. Maestro est la carte de débit en ligne avec un NIP la plus acceptée au monde. Si vous aimez utiliser une carte de débit comme vous l'avez dit plus tôt, vous pourrez l'utiliser la prochaine fois que vous irez en France.

La bonne nouvelle, c'est que les commerçants en retireront des avantages eux aussi, et le CCCD comprend cela. Le tarif fixe de Maestro était le même que celui d'Interac jusqu'à tout récemment. Il n'y a pas de frais d'interchange. Si l'on regarde les chiffres de cette semaine, le tarif de Maestro est maintenant inférieur. Les frais d'Interac s'élevaient à 0,5 cents pour l'émetteur et l'acquéreur, ce qui est toujours le cas pour Maestro. Les frais d'Interac sont maintenant de 0,8 cents pour l'émetteur et l'acquéreur. Maestro et Interac sont des exemples parfaits de la dynamique de concurrence dont nous prévoyons tirer profit, dans l'intérêt des commerçants. Ce sont de bons exemples en matière de concurrence.

Pour ce qui est de la séparation des fonctions, Maestro fait partie d'un réseau complètement distinct. MasterCard a deux réseaux : le Global Clearing Management System, ou le système de gestion générale de la compensation, qui fonctionne comme MasterCard, et le réseau de débit MasterCard. Les deux fonctionnent d'une façon complètement indépendante. Dans les banques, les transactions sont réparties dans différents systèmes. Je crois que nous maintenons le genre de séparation dont vous parliez.

Le sénateur Massicotte : Nous tentons de comprendre le système du mieux que nous le pouvons. Vous avez dit tout à l'heure — vous l'avez expliqué clairement dans votre exposé — que vous fixez les taux d'interchange pour ceux qui utilisent votre carte, mais que ce n'est pas vous qui percevez ces frais. Les montants sont directement versés à l'institution financière qui a délivré la carte. Toutefois, l'institution émettrice et la société de traitement doivent payer vos frais.

À combien s'élèvent ces taux? Est-ce qu'ils sont prédéterminés, peu importe quelle est l'institution émettrice, et est-ce qu'ils sont les mêmes à l'échelle mondiale? Parlez-nous de vos taux.

M. Stanton : Pour ce qui est de la structure de nos taux, il y a des taux qui s'appliquent à l'émetteur, à la banque du titulaire de la carte et à l'acquéreur. Ils sont minuscules en comparaison des taux d'interchange.

Le sénateur Massicotte : Quel est le pourcentage?

M. Stanton : Les taux qui s'appliquent aux commerçants sont de six points de base, mais nous essayons de ne pas parler de points de base. C'est moins qu'un pour cent. C'est peu.

Le sénateur Massicotte : Est-ce le total des frais que vous exigez de l'institution financière et de la société de traitement?

M. Stanton : Du côté des commerçants, oui.

Le sénateur Massicotte : Je croyais que c'étaient la société de traitement et l'institution financière qui vous payaient ces frais.

Mr. Stanton: We are. I am sorry. I referred to the merchant side of the business versus the cardholder side. The merchant side includes the acquirer. Therefore, that is our pricing to acquirers.

Senator Massicotte: Therefore, the fee is six basis points. Is that the fee in Canada?

Mr. Stanton: That is Canada. All pricing for MasterCard is set specifically in the country by management in the country.

Senator Massicotte: Do you see much variance in different countries in the world?

Mr. Stanton: Yes, lots.

Senator Massicotte: The issue is that you set the interchange fees. You do not receive those fees, but one could argue that maybe your compensation is directly related to how generous those interchange fees are. Could that be the case? Is there any relationship in the world where the higher the interchange fee is, the more MasterCard is paid for its services?

Mr. Stanton: No, the only interest MasterCard has in setting the interchange fees is to increase usage of the system. We will be paid fewer fees if we overload one side of the system or underload another side. For example, if we chose to adopt American Express level of interchange rates, we would likely see merchants fall out of the system, which means we would see less revenue overall because we need both sides of the equation.

The things are disconnected. We have to manage the system correctly so that the balance is there because the minute it goes out of balance, we lose either cardholders or merchants, and we do not see any of the six basis points.

Senator Massicotte: The word "merchants" here means the retailers; is that right?

Mr. Stanton: Yes.

Senator Massicotte: The comment they would make is that they feel as if they are not in a good negotiating position. In other words, these agreements are forced upon them. They have no choice but to accept Visa or MasterCard if they want to survive, and Visa and MasterCard force them to accept all Visa and MasterCard cards. They cannot be selective, and probably do not wish to be.

What percentage of retailers, in your mind, has refused the MasterCard? In other words, is the refusal miniscule, or do many people say that your fees are too high and they do not want to accept MasterCard?

Mr. Stanton: We have 600,000 merchants. Well over 1 million other entities that take payments from consumers in Canada do not accept MasterCard. In some sense, we can say the vast

M. Stanton : C'est le cas. Je suis désolé. Je faisais allusion au côté « commerçant » de l'industrie, par opposition au côté « titulaire de carte ». Le côté « commerçant » comprend l'acquéreur. Par conséquent, ce sont les frais que nous exigeons des acquéreurs.

Le sénateur Massicotte : Les frais s'élèvent donc à six points de base. Est-ce le taux qui s'applique au Canada?

M. Stanton : C'est celui du Canada. Tous les taux de MasterCard applicables au pays sont établis par les cadres qui travaillent au pays.

Le sénateur Massicotte : Y a-t-il un grand écart entre les pays?

M. Stanton : Oui.

Le sénateur Massicotte : Ce qui me préoccupe, c'est que c'est vous qui déterminez les taux d'interchange. Vous ne percevez pas ces frais, mais certains pourraient prétendre qu'il existe un lien direct entre vos revenus et ces taux d'interchange. Est-ce que ce pourrait être le cas? Y a-t-il un endroit dans le monde où plus le taux d'interchange est élevé, plus les revenus que MasterCard tire de ses services sont élevés?

M. Stanton : Non. En fixant les taux d'interchange, MasterCard a pour seul but d'accroître l'utilisation du système. Nous allons percevoir moins de frais si nous exigeons trop d'un côté du système ou trop peu de l'autre. Par exemple, si nous décidons d'appliquer les mêmes taux d'interchange qu'American Express, il se pourrait que certains commerçants sortent du système, et alors notre revenu global diminuerait, car nous avons besoin des deux côtés du marché.

Il n'y a pas de lien. Nous devons gérer le système convenablement pour en maintenir l'équilibre; dès que l'équilibre est compromis, nous perdons soit des titulaires de carte ou des commerçants, et personne ne bénéficie des six points de base.

Le sénateur Massicotte : Par « commerçants », vous entendez les détaillants?

M. Stanton : Oui.

Le sénateur Massicotte : Ils pourraient dire qu'ils ne sont pas en bonne posture pour négocier. En d'autres termes, ces ententes leur sont imposées. Ils n'ont d'autre choix que d'accepter Visa ou MasterCard s'ils veulent survivre, et Visa et MasterCard les obligent à accepter toutes les cartes Visa et MasterCard. Ils ne peuvent pas choisir, et ils ne voudraient probablement pas le faire.

À votre connaissance, quel pourcentage des détaillants ont refusé MasterCard? En d'autres termes, est-ce que peu d'entre eux la refusent, ou est-ce que beaucoup considèrent que vos frais sont trop élevés et ne veulent pas accepter MasterCard?

M. Stanton : Nous avons 600 000 commerçants. Bien au-delà d'un million d'entités au Canada où les consommateurs doivent payer n'acceptent pas MasterCard. Nous pouvons en quelque

majority of merchants — not retailers — do not accept MasterCard because the value proposition is not there for them.

Our research shows that cardholders have a high level of tolerance in Canada, when a merchant does not accept the card, to continue with the sale using some other form of payment.

As I said in my statement, we do not consider how we are faring only against Visa. We also have to figure how we are faring against debit, cash and all these things because we are trying to expand usage of the network.

Senator Massicotte: Merchants say otherwise.

If there is significant negotiating power, take Wal-Mart for instance, does Wal-Mart pay the same interchange fee and do you receive the same fees from Wal-Mart as the corner grocery store?

Mr. Stanton: I have to talk about Canada only, but that is all you should care about. Their bargaining power is such that their ability and expressed willingness to drop MasterCard does influence our calibrations of interchange.

Senator Massicotte: It did some time ago, if I remember correctly, in the United States.

Mr. Stanton: Yes.

Senator Massicotte: Do they receive a special rate, or do they pay the same thing as everybody else?

Mr. Stanton: They do not receive a special rate in Canada, but there is a rate that suits their needs. It is not a special rate. The rate is available to others in their position.

Senator Massicotte: If the other retailers can come together and negotiate a better deal, they can probably pay a lower fee to you at the interchange.

Mr. Stanton: Yes, and one of the things I want to talk about with the CFIB is exactly that dynamic because I think there has been an under-leveraging of their position.

Senator Ringuette: Thank you, Mr. Stanton, for reminding the members of the committee of the situation in Australia. I have provided the members of the committee with the first Australian study and the second study, the review completed last year, which reconfirms that capping interchange fees was a good thing for all its citizens, businesses and consumers.

A witness appeared before the committee that you know well, Catherine Swift. During her testimony on April 1, she said:

It was interesting to talk to business groups in the U.S. Their advice was, and I am surprised at how stark it was, do not let the credit card companies into the debit market. I did not anticipate they would be that stark: If you know what is good for you, do not go there.

sorte dire que la grande majorité des commerçants — et non des détaillants — n'acceptent pas MasterCard parce que ce n'est pas avantageux pour eux.

Nos recherches montrent que les titulaires de carte au Canada sont très tolérants; lorsqu'un commerçant n'accepte pas la carte, ils acceptent volontiers d'utiliser un autre mode de paiement.

Comme je l'ai dit dans mon exposé, nous n'examinons pas uniquement comment nous nous situons par rapport à Visa. Nous devons aussi déterminer où nous en sommes en comparaison des autres modes de paiement comme les cartes de débit, l'argent comptant, et cetera, car nous cherchons à répandre l'utilisation du réseau.

Le sénateur Massicotte : Ce n'est pas ce que les commerçants disent.

Qu'en est-il des entités qui ont un grand pouvoir de négociation, par exemple Wal-Mart? Est-ce que Wal-Mart paie les mêmes frais d'interchange? Percevez-vous les mêmes frais auprès de Wal-Mart et de l'épicerie du coin?

M. Stanton : Je dois me limiter à la situation du Canada, et c'est tout ce dont vous devriez vous préoccuper. Leur pouvoir de négociation est tel que le fait qu'ils aient la capacité et qu'ils manifestent leur intention de renoncer à MasterCard influe effectivement sur notre calcul des taux d'interchange.

Le sénateur Massicotte : C'est arrivé il y a quelque temps aux États-Unis, si je me souviens bien.

M. Stanton : En effet.

Le sénateur Massicotte : Bénéficient-ils d'un taux spécial ou paient-ils le même que tous les autres?

M. Stanton : Ils ne bénéficient pas d'un taux spécial au Canada, mais un taux qui répond à leurs besoins leur est offert. Ce n'est pas un taux spécial. Ce taux est offert aux autres qui sont dans la même situation.

Le sénateur Massicotte : Si les autres détaillants pouvaient se regrouper et négocier un meilleur taux, ils pourraient probablement vous payer des frais d'interchange moindres.

M. Stanton : Oui. Il s'agit justement d'un des sujets que j'aimerais aborder avec la FCEI parce que je crois qu'on n'a pas suffisamment exploité cette possibilité.

Le sénateur Ringuette : Merci, monsieur Stanton, de rappeler aux membres de ce comité la situation qui prévaut en Australie. J'ai remis aux membres la première étude australienne ainsi que la seconde, l'examen terminé l'an dernier, qui confirme de nouveau que l'établissement d'un taux plafond des frais d'interchange est une bonne chose pour l'ensemble des citoyens, des entreprises et des consommateurs.

Catherine Swift, que vous connaissez bien, a comparu devant ce comité. Dans son témoignage du 1^{er} avril, elle a dit :

Nous en avons parlé à des gens d'affaires américains, qui nous ont conseillé de façon on ne peut plus catégorique d'exclure les sociétés de cartes de crédit du marché de débit. Ils nous ont dit que ce serait catastrophique, et je ne m'attendais pas à une telle réaction.

How would you respond to this quotation about your participation in the debit market in the U.S.?

Mr. Stanton: Thank you very much for an opportunity to respond to that quote.

First, it is an American company that either does not know Canada, the debit system in Canada or what MasterCard has done in Canada. Maestro is less expensive than Interac for merchants, it works exactly the same, it provides more cardholders, and it is "up" more often. I do not understand the logic behind urging maintenance of a monopoly by a business organization.

However, an organization called the Small Business and Entrepreneurship Council in the United States recently offered a view that regulation of payments of that sort harms small businesses for two reasons. The organization sees tremendous benefit from the expansion of the markets their members can operate in; and they believe strongly, as the CFIB has said in the past, that markets operating appropriately produce the best results.

Senator Ringuette: Are the Maestro debit card fees in the U.S. based on a percentage of the sale or on a transaction basis?

Mr. Stanton: I believe Maestro uses a flat fee as we do in Canada because the pricing model is fairly consistent throughout the world. However, I want to ensure I am correct, so we will follow up on that question.

Senator Ringuette: I am surprised because you were with MasterCard in the U.S. a few years ago before moving to Canada and you do not know the fee basis in the U.S. for Maestro debit cards?

Mr. Stanton: I had a different role when I was there.

Senator Ringuette: Still, you should know. You are within the same company.

Mr. Stanton: Senator, I said I believe the fees are flat, but I need to confirm it. I have been in Canada for almost seven years and I want to ensure that I am still right.

Senator Ringuette: The evidence I have suggests that your fees are on a percentage base in the U.S. However, when you confirm the information, can you please send it to this committee? We would be happy to have the information from you.

Mr. Stanton: Yes.

The Chair: Do you have a comment?

Mr. Stanton: Yes, I do. Senator, I believe the originator of that quote refers to MasterCard debit, which operates like Visa debit. The cards operate like MasterCard and Visa around the world,

Que répondriez-vous à cette citation concernant votre participation dans le marché du débit aux États-Unis?

M. Stanton : Merci beaucoup de me donner la possibilité de répondre à cette citation.

Tout d'abord, il s'agit d'une société américaine qui ne connaît pas le Canada, le système de cartes de débit canadien ni ce que MasterCard a fait au Canada. Pour les commerçants, Maestro est une solution moins chère qu'Interac, qui fonctionne exactement de la même manière, qui compte plus de titulaires de cartes et qui fonctionne plus souvent. Je ne comprends pas ce qui motive les demandes pressantes visant le maintien du monopole d'une entreprise.

Cependant, Small Business and Entrepreneurship Council, une organisation américaine, a récemment exprimé une opinion voulant que la réglementation de tels paiements aurait un effet négatif sur les petites entreprises et ce, pour deux raisons. Les responsables de cette organisation ont constaté que l'expansion des marchés dans lesquels leurs membres évoluent a entraîné la réalisation d'importants profits et ils sont persuadés, comme l'a déjà mentionné la FCEI, que les marchés qui fonctionnent adéquatement produisent les meilleurs résultats.

Le sénateur Ringuette : Est-ce que les frais de cartes de débit Maestro aux États-Unis sont calculés en fonction d'un pourcentage du montant de la vente ou par transaction?

M. Stanton : Je crois que Maestro impose un tarif fixe comme nous le faisons au Canada parce que le modèle d'établissement des prix est plutôt constant partout dans le monde. Cependant, je tiens à vérifier l'exactitude de cette information, donc nous ferons un suivi sur cette question.

Le sénateur Ringuette : Je suis surprise parce que vous travailliez pour MasterCard aux États-Unis il y a de cela quelques années avant de déménager au Canada, mais vous ne connaissez pas les frais d'utilisation des cartes de débit Maestro dans ce pays?

M. Stanton : J'occupais des fonctions différentes lorsque j'étais là-bas.

Le sénateur Ringuette : Tout de même, vous devriez le savoir. Vous travailliez pour la même compagnie.

M. Stanton : Sénateur, j'ai dit que je crois que les tarifs étaient fixes, mais je dois vérifier cette information. Je suis au Canada depuis près de sept ans et je tiens à m'assurer que cette information est toujours exacte.

Le sénateur Ringuette : L'information que j'ai en main suggère qu'aux États-Unis vos frais sont calculés en fonction du pourcentage. Cependant, une fois que vous aurez vérifié cette information, pourriez-vous la transmettre à ce comité? Nous serions heureux d'obtenir cette information de vous.

M. Stanton : Oui.

Le président : Avez-vous des commentaires?

M. Stanton : Oui. Je crois que la personne citée parlait de la carte de débit MasterCard, qui fonctionne comme celle de Visa. Les cartes fonctionnent comme celles de MasterCard et de Visa

which is at a percentage fee. That is not what we have launched in Canada. Maestro exists in the U.S. and all over the world. It is a popular form of debit in Europe, for example.

Senator Ringuette: Therefore, you know that MasterCard debit is on a percentage fee?

Mr. Stanton: In the U.S., MasterCard debit is on a percentage fee. Maestro is not.

Senator Ringuette: Then we have the answer. You do not have to follow up.

I want to ask you a question in regard to this new chip technology. For example, can the chip in my Visa credit card also include a debit route? Can I have two routes on the same card?

Mr. Stanton: I do not know. You might want to ask Visa about the capabilities of their cards.

Senator Ringuette: I assume the same technology is the same as MasterCard because they use the same merchant machines.

Mr. Stanton: There are two parts to my answer. First, research has been done, but there is no particular demand for that proposition in Canada. I do not know if anyone is planning it.

Senator Ringuette: I am asking if it is possible that your chip technology will have double routing.

Mr. Stanton: The second part of my answer is that it is possible, but it does not affect pricing because pricing is determined by the network, the brand that it travels down. For example, for a MasterCard credit card offering MasterCard credit, pricing will be at MasterCard credit rates. If that same chip enabled a Maestro transaction, the rate will be the flat fee rate that Maestro talks about. It really does not affect the price dynamic.

Senator Ringuette: I have one further question.

The Chair: A short one, please.

Senator Ringuette: I will wait for the next round.

Senator Goldstein: Thank you, Mr. Stanton and your colleagues for helping us understand as much as we are able about the system and its mechanics.

It does not matter to the people sitting around this table a great deal whether we are paying 1 per cent or 2 per cent more for whatever we buy in Canada because we can afford to do it. Our concern is about people who are not necessarily able to afford the price and cost of what you call "competition." I will ask you three questions about that competition.

partout à travers le monde, et les frais sont calculés en fonction du pourcentage. Ce n'est pas ce que nous avons lancé au Canada. Maestro existe aux États-Unis et partout à travers le monde. Il s'agit d'un type de cartes de débit populaire en Europe, par exemple.

Le sénateur Ringuette : Par conséquent, vous savez que les frais de la carte débit MasterCard sont calculés en fonction du pourcentage?

M. Stanton : Aux États-Unis, les frais de la carte de débit MasterCard sont calculés au pourcentage. Ce n'est pas le cas pour Maestro.

Le sénateur Ringuette : Nous avons donc la réponse. Vous n'avez pas besoin de faire un suivi.

Je veux vous poser une question concernant cette nouvelle technologie des puces. Par exemple, est-ce que la puce de ma carte de crédit Visa comprend également la fonction de débit? Est-ce qu'une même carte peut servir à effectuer ces deux types de transactions?

M. Stanton : Je ne sais pas. Vous pourriez demander à Visa de vous éclairer sur les capacités de leurs cartes.

Le sénateur Ringuette : Je suppose que cette technologie est la même que celle utilisée par MasterCard comme ces deux cartes sont glissées dans les mêmes machines chez les commerçants.

M. Stanton : Ma réponse comprend deux volets. Tout d'abord, une recherche a été réalisée, mais il n'y a pas de demande particulière pour cette proposition au Canada. Je ne sais pas si quelqu'un prévoit faire ça.

Le sénateur Ringuette : Je vous demande s'il est possible que votre technologie des puces offrira les deux fonctions.

M. Stanton : Le deuxième volet de ma réponse est que c'est possible, mais que ça n'aurait aucune influence sur les frais, car ceux-ci sont déterminés par le réseau, par la marque utilisée. Par exemple, dans le cas d'une carte de crédit MasterCard qui offre le service de crédit MasterCard, les frais seront ceux des taux de crédit fixés par MasterCard. Si cette même puce permet d'effectuer des transactions Maestro, les frais seront les frais fixes dont parle Maestro. Cela n'a aucune incidence sur le prix.

Le sénateur Ringuette : J'ai une autre question.

Le président : Veuillez être bref.

Le sénateur Ringuette : J'attendrai le prochain tour.

Le sénateur Goldstein : Merci, monsieur Stanton, et merci à vos collègues de nous avoir aidés à comprendre, dans la mesure du possible, ce système et son fonctionnement.

Les personnes assises autour de cette table ne sont pas vraiment préoccupées par le fait de payer 1 ou 2 p. 100 de plus pour ce qu'elles achètent au Canada parce qu'elles ont les moyens de le faire. Nous sommes plutôt préoccupés par les personnes qui ne sont pas nécessairement capables de se permettre de payer le prix et le coût de ce que vous appelez la « concurrence ». J'ai trois questions à vous poser sur cette concurrence.

First, I am unable to understand how the consumer will benefit from supposed competition by changing the debit card to a percentage-based cost rather than a fee-based cost. Since you are already in the debit market, I cannot understand your statement that competition will somehow be better for the consumer when the only thing I can see in the competition is increased cost to the consumer.

Second, the concern that many of us have around the table is about the people who do not have credit cards or who do not wish to have credit cards, but mostly people who do not have credit cards because they cannot obtain credit. Nevertheless, they pay for the premium benefits and for the cardholders using credit cards because the merchants necessarily build into their price the cost of the credit cards. That cost then is spread equally amongst every consumer, regardless of whether that consumer uses credit cards.

The result is that if I buy an item at \$19.95 with my credit card, the next person who comes with cash also pays \$19.95. However, built into that person's price of \$19.95 and in my price of \$19.95 is a 2-per-cent or 2.5-per-cent fee that the merchant must recover. I find that situation problematic.

Third, Visa actively promotes consumer knowledge in the United States. I will pass to you an advertisement that appeared on a number of occasions in *The New York Times* these past few weeks. Visa indicates that they are providing free resources through ongoing partnerships with educators and state governments. These resources include teachers' guides and other items to help people understand the cost of credit and, specifically, the cost of credit cards. I understand that Visa and MasterCard are not offering that program in Canada. I want to know why.

Mr. Stanton: I may not have been clear before but by way of clarification, our debit proposition in Canada has a flat fee and it is cheaper than Interac's flat fee.

Senator Goldstein: Are you looking for a percentage?

Mr. Stanton: No; the debit proposition is Maestro. MasterCard debit does not exist in Canada. The second question was probably the most complicated, so I will answer that one last if you do not mind.

Costs of credit and education have been central to many of our public affairs programs. We have worked closely with two organizations, principally the Credit Counselling Services of Toronto, which is a credible organization. We have someone on that board, and we receive a great deal of information from them. We disseminate some of the best materials on the wise use of credit. They go beyond credit cards. They make the statement that credit-card borrowing is not always the wisest way to borrow in

Premièrement, je suis incapable de comprendre comment le consommateur pourra profiter de la prétendue concurrence en changeant sa carte de débit pour une carte dont les frais sont calculés en fonction du pourcentage plutôt que par une carte aux services tarifés. Puisque vous êtes déjà dans le marché du débit, je ne comprends pas que vous disiez que la concurrence sera en quelque sorte favorable pour le consommateur alors que la seule chose que je perçois de cette concurrence est une augmentation des coûts pour le consommateur.

Deuxièmement, la plupart des gens assis autour de cette table sont préoccupés du sort des personnes qui ne possèdent pas de cartes de crédit ou qui ne désirent pas en posséder une, mais surtout de celui des personnes qui n'ont pas de cartes de crédit parce qu'elles ne sont pas admissibles. Ces personnes paient tout de même pour les primes et les titulaires de cartes qui utilisent des cartes de crédit parce que les commerçants ajoutent nécessairement dans leur prix de vente les frais reliés aux cartes de crédit. Ces frais sont ensuite divisés également entre chaque client, qu'ils utilisent ou non une carte de crédit.

Par conséquent, si j'achète un article à 19,95 \$ avec ma carte de crédit et qu'une autre personne achète ce même article en payant en argent, elle devra également déboursier 19,95 \$. Cependant, le montant de 19,95 \$ déboursé par cette personne et moi-même comprend des frais de 2 ou de 2,5 p. 100 que le commerçant doit recouvrer. Je considère que cette situation pose problème.

Troisièmement, Visa favorise activement la connaissance des consommateurs aux États-Unis. Je vous remettrai une publicité qui est parue à de nombreuses reprises au cours des dernières semaines dans le *New York Times*. Visa mentionne qu'elle offre des ressources gratuites au moyen de partenariats continus avec des spécialistes et des administrations des États. Ces ressources comprennent des guides à l'intention des enseignants et d'autres articles visant à aider les gens à comprendre le coût du crédit et, plus particulièrement, le coût des cartes de crédit. Je comprends que Visa et MasterCard n'offrent pas ce programme au Canada. J'aimerais savoir pourquoi.

M. Stanton : Je n'ai peut-être pas été clair avant, mais à des fins de précision, notre proposition de débit au Canada comprend un frais fixe et il est moins élevé que le frais fixe d'Interac.

Le sénateur Goldstein : Cherchez-vous à obtenir un pourcentage?

M. Stanton : Non, la proposition de débit est Maestro. Le débit au moyen de MasterCard n'existe pas au Canada. La deuxième question était probablement la plus compliquée, alors j'y répondrai en dernier si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Les coûts liés au crédit et à l'éducation sont au cœur de beaucoup de nos programmes d'affaires publics. Nous avons travaillé de près avec deux organismes, surtout avec les Credit Counselling Services of Toronto, qui est un organisme crédible. Nous sommes représentés au conseil d'administration et nous recevons une quantité importante d'informations. Nous distribuons certains des meilleurs documents offerts sur l'utilisation intelligente du crédit. Ils vont au-delà des cartes de

certain circumstances. We even caution against using credit cards in all instances.

In Canada, we are proudest of our work with the Financial Consumer Agency of Canada, FCAC, on the plain language credit card disclosure and application. That kind of work, which I described in the written submission, needs to be done on the merchant side as well. We have launched an initiative for that purpose to help small merchants to understand the cost-benefit analysis that they need to perform to decide whether accepting credit cards is the right thing to do from a profitability standpoint.

Your middle question was the most complicated so please bear with me. There are many situations in economic systems and businesses where customers subsidize the activities of other customers. The simplest example I can think of is a company that has an Internet business and a similar company that has a brick and mortar presence. The latter company pays rent but does not offer different prices to the people who take the cheaper route of using the Internet. As well, people who go into the store to conduct business do not receive a discount for the fact that they are not responsible for the infrastructure investment associated with running a website.

However, we recognize that it is important for merchants to be able to manage their costs. For that reason, which is by way of correction to earlier testimony, MasterCard allows cash discounts that can take into account that dynamic and eliminate it. To be clear, we allow cash discounts to be advertised.

Senator Goldstein: Does Visa allow them to be advertised?

Mr. Stanton: I have to defer to Visa because we do not discuss such subjects and I am not familiar with their rules.

Senator Ringuette: I have a point of clarification. I understand that you allow cash discounts, but does your technology, that is, Moneris and Chase Paymentech, allow them?

Mr. Stanton: No technology is required. If someone is paying cash, the merchant simply says the purchase is 5 per cent less. Yes, if consumers are paying in cash.

Senator Ringuette: I am talking about the physical requirements for the merchant.

Mr. Stanton: This discount happens today and there is no additional technology other than a calculator beside the register.

crédit. Ils précisent que l'emprunt par carte de crédit n'est pas toujours la manière la plus sage d'emprunter dans certaines circonstances. Nous faisons également des mises en garde contre l'utilisation des cartes de crédit dans tous les cas.

Au Canada, ce dont nous sommes le plus fiers, c'est de notre travail auprès de l'Agence de la consommation en matière financière du Canada, l'ACFC, concernant le formulaire de demande de carte de crédit et la communication d'informations sur les cartes de crédit en langage simplifié. Ce genre de travail, dont j'ai parlé dans ma lettre, doit également se faire du côté des commerçants. À cette fin, nous avons pris une initiative afin d'aider les petits marchands à comprendre l'analyse coûts-avantages qu'ils doivent effectuer avant de décider si le fait d'accepter les cartes de crédit est la bonne chose à faire du point de vue de la rentabilité.

Votre deuxième question étant la plus complexe, je vous demande un peu de patience. Il y a beaucoup de situations dans les systèmes économiques et les entreprises où les consommateurs financent les activités d'autres consommateurs. L'exemple le plus simple auquel je pense, c'est celui d'une entreprise qui fait du commerce sur Internet et d'une entreprise similaire qui est dotée d'une infrastructure en brique et en béton. Cette dernière paye un loyer, mais n'offre pas un prix différent aux gens qui empruntent la voie plus économique, celle de l'Internet. De même, les gens qui se rendent en magasin pour faire des affaires ne reçoivent pas de rabais en raison du fait qu'ils ne sont pas responsables de l'investissement lié à l'infrastructure qu'il faut mettre en place pour exploiter un site web.

Toutefois, nous reconnaissons qu'il est important que les commerçants soient capables de gérer leurs coûts. Pour cette raison, et en guise de correction au témoignage que j'ai fait plus tôt, MasterCard consent des rabais aux clients qui souhaitent payer en argent, rabais qui peuvent tenir compte de cette dynamique et l'éliminer. Pour être clairs, nous permettons la publicité sur les rabais consentis aux clients qui souhaitent payer en argent.

Le sénateur Goldstein : Visa leur permet-elle d'être publicisés?

M. Stanton : Je dois renvoyer la question à Visa parce que nous ne discutons pas de tels sujets et que je ne connais pas ses règles.

Le sénateur Ringuette : J'aimerais avoir quelques précisions. Je comprends que vous consentez des rabais aux clients qui souhaitent payer en argent, mais est-ce que votre technologie, c'est-à-dire Moneris et Chase Paymentech, permet de le faire?

M. Stanton : Aucune technologie n'est requise. Si quelqu'un paie en argent, le commerçant lui dit simplement que l'achat coûte 5 p. 100 de moins. Oui, si les consommateurs paient en argent.

Le sénateur Ringuette : Je parle des exigences physiques pour le marchand.

M. Stanton : Ce rabais est offert de nos jours et il n'exige aucune technologie additionnelle autre qu'une calculatrice située à côté de la caisse enregistreuse.

Andrea Cotroneo, Vice-President, Canada Regional Counsel, MasterCard Canada Inc.: I wish to add a short comment to Mr. Stanton's statement about consumer education. One great focus of our consumer education campaigns in Canada is fraud awareness, on both the merchant and consumer sides. We work with the media, law enforcement, consumers and all our customers on fraud awareness.

Senator Goldstein: Do you work with high schools?

Mr. Stanton: Senator, I believe we do. I know of a program but I want to confirm it with my public affairs people before I comment.

Senator Goldstein: Can you please let us know?

Mr. Stanton: Yes, we will do that.

The Chair: As well, provide us with the extent of the program and how many schools are involved.

Mr. Stanton: If we have a program, I would guess that it is through the credit counselling agency because the balance is a delicate one. We do not want to promote inadvertently credit card use by teenagers. However, I will confirm what we have.

Senator Moore: I have a few questions so maybe I will ask some of them with this panel, and the others with the second panel.

Are you aware that President Obama will meet with executives from the credit card issuers tomorrow?

Mr. Stanton: Yes, I am aware.

Senator Moore: Key regulations are to take effect in the United States in July 2009. I want to go through several of those regulations with you to learn whether they apply to you in Canada.

You said that the provisions are set nationally, as opposed to internationally. Is that correct?

Mr. Stanton: That is correct.

Senator Moore: Do you consider a consumer's bad credit from other loans, and change the credit-card interest rate for that credit card?

Do you treat payments as late, unless the consumer has a reasonable time to make them? The U.S. will require a minimum of three weeks. What is your payment time?

A consumer can have two or three cards with your company. Do you allocate minimum payments to the balances of the cards with the highest rates?

Andrea Cotroneo, vice-présidente, Avocate—région du Canada, MasterCard Canada Inc.: J'aimerais ajouter un bref commentaire à la déclaration de M. Stanton concernant l'éducation des consommateurs. Nos campagnes liées à l'éducation des consommateurs au Canada portent principalement sur la sensibilisation à la fraude, tant du côté des commerçants que des consommateurs. Nous collaborons avec les médias, les organismes d'application de la loi, les consommateurs ainsi que tous nos clients pour les sensibiliser à la fraude.

Le sénateur Goldstein : Collaborez-vous avec des écoles secondaires?

M. Stanton : Je crois que oui, monsieur le sénateur. Je suis au courant d'un programme, mais je veux confirmer l'information auprès de mes responsables des affaires publiques avant de commenter.

Le sénateur Goldstein : Pouvez-vous nous en informer s'il vous plaît?

M. Stanton : Oui, nous le ferons.

Le président : De plus, veuillez nous donner l'étendue du programme et le nombre d'écoles concernées.

M. Stanton : Si nous avons un programme, j'imagine qu'il est offert par l'entremise d'un organisme offrant des conseils en matière de crédit, parce que l'équilibre est difficile à atteindre. Nous ne voulons pas promouvoir par inadvertance l'utilisation des cartes de crédit par des adolescents. Toutefois, je confirmerai ce que nous avons.

Le sénateur Moore : J'ai quelques questions, alors je vais peut-être en poser certaines à la présente table ronde, et les autres à la deuxième table ronde.

Saviez-vous que le président Obama rencontrera demain des dirigeants de sociétés émettrices de cartes de crédit?

M. Stanton : Oui, je le sais.

Le sénateur Moore : Des règlements clés vont entrer en vigueur aux États-Unis en juillet 2009. J'aimerais passer en revue plusieurs de ces règlements pour apprendre s'ils s'appliquent à vous au Canada.

Vous avez dit que les dispositions étaient établies à l'échelle nationale plutôt qu'à l'échelle internationale. Est-ce exact?

M. Stanton : C'est exact.

Le sénateur Moore : Tenez-vous compte de la mauvaise cote de crédit d'un consommateur découlant d'autres prêts, et changez-vous le taux d'intérêt de la carte de crédit de ce consommateur?

Traitez-vous les paiements comme étant en retard, à moins que le consommateur ne dispose d'un délai raisonnable pour les faire? Les États-Unis exigeront un minimum de trois semaines. Quel est votre délai de paiement?

Un consommateur peut posséder deux ou trois cartes de crédit émises par votre société. Attribuez-vous des paiements minimums aux soldes des cartes dont les taux d'intérêt sont les plus élevés?

Do you raise the interest rates from the opening rate without notice unless the rate is an introductory one or an increase is disclosed in advance? The U.S. will require a 45-day advance notice. What is your policy?

Do you permit double-cycle billing, whereby you calculate the interest based on a prior month's balance in addition to the current month's balance, even though the prior month has been paid off, albeit late?

I also want to ask you something about universities. I am from Nova Scotia, where we have 10 wonderful universities. The payment of tuition fees and other education costs by credit cards costs the universities a great deal of money. This last year, payment by credit card cost Dalhousie University over \$1 million. My alma mater, St. Mary's, is looking at this issue seriously, but I am not sure what the cost has been to them. As a company, have you considered this issue, or is it a matter of all the universities in the country coming together to try to leverage their position? It bothers me that for something as precious as a university education, this kind of fee must be absorbed by our learning institutions.

Mr. Stanton: I will begin with your last question, senator, because it applies to our business most directly. We have observed that universities across Canada have been ceasing acceptance of credit cards because the cost-benefit analysis of the equation is not working for them. That act indicates to me that we need to recalibrate our system to see if there is a way to capture that merchant back into the system.

Yes, it is highly proprietary through details that I cannot reveal but I can tell you that we understand the concern. We do not like it when universities do not accept our cards so we are working hard on a program to bring them back into the fold. That proposition will be an economic one.

The good news about universities is that they do not need to leverage their collective bargaining strength because if one university in Canada falls off the MasterCard radar screen, the situation is a bad problem.

Other universities operate in their own ways. My daughter will go to McGill University next year, and I do not know if I can pay with MasterCard. If I do not have a good reason from a commercial standpoint, then I have a good reason from a personal standpoint.

On the other question, you are talking about regulations that relate to issuer practices. MasterCard is not in this area.

Senator Moore: Are you the partner with the issuer?

Mr. Stanton: No, we manage the transaction, establish standards of behaviour and market the proposition, but we do not issue credit. Credit is issued by banks in Canada. I cannot

Augmentez-vous sans préavis le taux d'intérêt d'un taux obtenu à l'ouverture, à moins qu'il ne s'agisse d'un taux d'introduction ou qu'une augmentation ait été communiquée à l'avance? Les États-Unis exigent un préavis de 45 jours. Quelle est votre politique?

Autorisez-vous la facturation s'échelonnant sur plus d'une période, où on calcule l'intérêt basé sur le solde d'un mois précédent en plus du solde du mois courant, même si le solde du mois précédent a été réglé, quoiqu'en retard?

J'aimerais également vous poser une question à propos des universités. Je suis originaire de la Nouvelle-Écosse, où se trouvent 10 merveilleuses universités. Le paiement des frais de scolarité et d'autres coûts liés à l'éducation au moyen de cartes de crédit coûtent énormément d'argent aux universités. L'an dernier, le paiement par carte de crédit a coûté plus d'un million de dollars à l'Université Dalhousie. Mon alma mater, St. Mary's, examine sérieusement cette question, mais je ne suis pas certain des coûts qu'elle a dû déboursier. En tant que société, avez-vous examiné cette question, ou faudrait-il que l'ensemble des universités au pays se mobilise pour tirer parti de leur position? Cela m'ennuie que pour quelque chose d'aussi précieux que des études universitaires, ce genre de frais doive être absorbé par nos établissements d'enseignement.

M. Stanton : Je vais commencer par votre dernière question, monsieur le sénateur, parce qu'elle s'applique à notre société plus directement. Nous avons observé que des universités partout au Canada ont cessé d'accepter les cartes de crédit, parce que l'analyse coûts-avantages de l'équation ne les avantage pas. Ce geste m'indique que nous devons recalibrer notre système pour voir s'il y aurait une façon de réintégrer ce commerçant dans le système.

Oui, les détails sont de nature hautement exclusive et je ne peux en parler, mais je peux vous dire que nous comprenons la préoccupation. Nous n'aimons pas que des universités n'acceptent pas nos cartes, alors nous nous efforçons de créer un programme pour les ramener dans le système. Cette proposition sera d'ordre économique.

La bonne nouvelle concernant les universités, c'est qu'elles n'ont pas besoin de tirer parti de leur pouvoir de négociation collective, parce que si une université canadienne ne fait plus affaire avec MasterCard, la situation constitue un grave problème.

D'autres universités fonctionnent à leur manière. Ma fille ira à l'Université McGill l'an prochain, et je ne sais pas si je peux payer avec MasterCard. Si je n'ai pas de bonnes raisons d'un point de vue commercial, alors j'en ai une bonne d'un point de vue personnel.

Pour ce qui est des autres questions, vous parlez de règlements qui se rapportent à des pratiques relatives aux émetteurs. Ce domaine ne concerne pas MasterCard.

Le sénateur Moore : Êtes-vous un partenaire de l'émetteur?

M. Stanton : Non, nous gérons les transactions, établissons les normes de comportement et nous mettons l'offre en marché, mais nous n'accordons pas de crédit. Au Canada, le crédit est accordé

answer specifically but I am highly aware of the credit practices across Canada. They have not come into the same kind of practice that has given rise to the U.S. government's consideration of these regulations.

Again, I am familiar with the feature practices of the MasterCard banks, so I cannot speak for the Visa banks. However, this body certainly has a great deal of moral suasion in this country. When we think an issuer practice is contrary to MasterCard's interests, while we cannot tell them what to do because they are an end user and it is inappropriate for us to coordinate price in any way, we occasionally have conversations about it. We apply moral suasion, but that is all we can apply.

Senator Moore: To whom?

Mr. Stanton: The issuer.

Senator Moore: Can it be a bank?

Mr. Stanton: These practices are not prevalent in Canada.

Senator Gerstein: Mr. Stanton, can you comment on what correlation you view exists between the reward features on a credit card and a cardholder's usage of the card?

Mr. Stanton: Eighty per cent of the cardholders in Canada, generally speaking, will try to consolidate spending to that card. As a result, they tend to spend minimally 40 per cent more than an ordinary credit card user at a merchant, and they tend to spend three and a half times more frequently, and more frequently at the same merchants. There is a real value proposition to a merchant in making sure the merchant has access to that kind of cardholder.

That dynamic can be as dramatic as 130 per cent, depending on the type of merchant. That dynamic is not as prevalent in some merchant categories where people buy what they buy. They buy as much gas as they buy. They might buy more than they would have with cash, but they do not buy two tanks instead of one.

With supermarkets, for example, while the cart will be expanded on some level, it is not as dramatic as other merchant categories. For that reason, we decided that the value proposition dynamic had to be reflected in a more complex pricing schedule, and that is why we dropped the interchange rates in the supermarket category. We dropped interchange rates in the petroleum category because that enhanced sales dynamic is not as powerful.

Senator Gerstein: Does that imply that a merchant may benefit from the fact that the merchant experiences increased sales from a premium card, notwithstanding the fact that the merchant pays a higher cost for it?

par les banques. Je ne peux pas donner de réponse précise, mais je connais très bien les pratiques de crédit en vigueur au Canada. Elles n'ont pas adopté le même genre de pratiques que celles qui ont mené le gouvernement des États-Unis à examiner la réglementation.

Encore une fois, je suis familier avec les pratiques propres aux banques MasterCard, mais je ne peux pas parler pour les banques Visa. Cependant, cette organisation possède assurément un grand pouvoir de persuasion au Canada. Lorsque nous estimons que les pratiques d'un émetteur vont à l'encontre des intérêts de MasterCard, nous ne pouvons pas leur dire quoi faire parce qu'ils sont l'utilisateur final et qu'il serait inapproprié de notre part d'harmoniser les prix de toute façon, mais nous en discutons à l'occasion. Nous usons de persuasion, mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

Le sénateur Moore : Auprès de qui?

M. Stanton : De l'émetteur.

Le sénateur Moore : Est-ce que ça peut être une banque?

M. Stanton : Ces pratiques n'existent pas au Canada.

Le sénateur Gerstein : Monsieur Stanton, pouvez-vous expliquer quel est, selon vous, le lien entre les programmes de récompenses des cartes de crédit et l'utilisation que fait le titulaire de sa carte?

M. Stanton : En général, 80 p. 100 des titulaires de cartes au Canada tenteront de regrouper leurs achats sur cette carte. Par conséquent, ils ont tendance à dépenser au moins 40 p. 100 plus d'argent que le titulaire d'une carte de crédit ordinaire chez un commerçant, et ils ont tendance à faire des achats trois fois plus souvent, et plus souvent chez les mêmes commerçants. Le fait de s'assurer qu'un commerçant a accès à ce genre de titulaire de cartes constitue une véritable proposition de valeur.

Cette façon de faire peut avoir un effet de l'ordre de 130 p. 100, selon le type de commerçant, mais elle n'a aucun effet pour certaines catégories de commerce où les gens achètent ce dont ils ont besoin. Ils achètent l'essence dont ils ont besoin. Ils en achètent peut-être plus que s'ils payaient comptant, mais ils n'achèteront pas deux réservoirs d'essence au lieu d'un.

Dans les supermarchés, par exemple, le panier sera plus rempli jusqu'à un certain point, mais la différence ne sera pas aussi spectaculaire que pour d'autres catégories de commerçant. C'est pour cette raison que nous avons décidé que la proposition de valeur devait se traduire par la mise en place d'un barème de prix complexe, et c'est pourquoi nous avons laissé tomber les taux d'interchange dans la catégorie des supermarchés. Nous avons également laissé tomber les taux d'interchange dans la catégorie des produits pétroliers parce que l'augmentation des ventes n'y est pas importante.

Le sénateur Gerstein : Est-ce que ça veut dire qu'un commerçant peut bénéficier de l'augmentation des ventes associée aux cartes premières, malgré le fait qu'il paie plus cher pour ce type de cartes?

Mr. Stanton: Yes, exactly; we found that more and more cardholders were considering more expensive brands, such as American Express, in order to have the kind of rich rewards they want.

Canadians are sophisticated consumers of these rewards. They are not prestige- oriented. In some markets, the colour of the card matters. Canadians make educated choices in choosing the card that suits them the best. The feature is the redeemability, and they show a high propensity to switch when the reward programs suits their purposes, and that drives the consolidation behaviour.

The good news in Canada is that two thirds of Canadians pay off their entire balance every month, which is a behaviour they do not see in the United States. That is another way Canada is different from the U.S.

Senator Massicotte: You talked about your standards of behaviour and your moral suasion. Do your standards of behaviour allow a positive answer to Senator Moore's questions? Is the payment applied to the outstanding balance with the highest interest rate? Is that practice part of your standards of behaviour?

Mr. Stanton: No, that is pricing. It does not exist in Canada, so we have not had an opportunity. There have been instances in the past where we have found behaviours in the market, for example, how call centre treatment was counter to our brand, and disputed transactions counter to our brand promise. We had conversations because we have to make sure that the brand experience is uniform and reliable. It so happens in Canada these practices are not prevalent, so we have never had one.

Senator Massicotte: Do you have a standard of behaviour in Canada?

Mr. Stanton: We have our rules, but outside of the rules, we can have conversations, and we do.

Senator Massicotte: Can we have a copy of your rules?

Mr. Stanton: Absolutely, you can.

Senator Goldstein: Would you agree with a regulation to require merchants to post in a prominent place at the cash register a notice indicating to consumers that they can receive a discount of "X" if they pay cash?

Mr. Stanton: Our rules allow that now. Perhaps education that they can do that might be the most appropriate route because nothing prohibits them from doing that.

Senator Goldstein: Nobody will educate them. You will not. We will not.

Mr. Stanton: That is one of the things we can talk to the CFIB about. If you think a regulation addresses the issue, since it is allowed, I have no foundation for objection.

M. Stanton : Oui, c'est exact; nous avons constaté que de plus en plus de titulaires de cartes examinent la possibilité de se procurer une carte plus dispendieuse, comme la carte American Express, pour pouvoir profiter de récompenses généreuses.

Les Canadiens sont des consommateurs avertis des programmes de récompenses; ils ne cherchent pas le prestige. Dans certains marchés, la couleur de la carte a de l'importance. Les Canadiens font des choix avisés en se procurant la carte qui répond le mieux à leurs besoins. La particularité est la possibilité d'échange, et ils montrent une grande propension à changer de carte lorsque les programmes de récompenses répondent à leurs besoins, c'est ce qui les motive à regrouper leurs achats.

La bonne nouvelle au Canada est que les deux tiers des Canadiens paient leur solde en entier chaque mois, ce qui n'est pas le cas aux États-Unis. C'est une autre différence entre le Canada et les États-Unis.

Le sénateur Massicotte : Vous avez parlé de vos normes de comportement et de vos efforts de persuasion. Est-ce que vos normes de comportement permettent de donner une réponse affirmative aux questions du sénateur Moore? Le paiement est-il appliqué au solde non réglé au taux d'intérêt le plus élevé? Est-ce que cette pratique fait partie de vos normes de comportement?

M. Stanton : Non, c'est l'établissement des prix. Ça n'existe pas au Canada, nous n'avons donc pas eu cette possibilité. Il est déjà arrivé que nous remarquions des comportements sur le marché, par exemple, la façon dont le traitement effectué par un centre d'appel s'opposait à notre marque, et le fait que des transactions contestées ne respectaient pas les promesses de notre marque. Nous en avons discuté parce que nous devons nous assurer que l'expérience de marque est uniforme et fiable. Ces pratiques n'existent pas au Canada, nous n'avons donc jamais vécu cette expérience.

Le sénateur Massicotte : Avez-vous mis en place une norme de comportement au Canada?

M. Stanton : Nous avons nos propres règles, mais en dehors de ces règles, nous pouvons discuter, et nous le faisons.

Le sénateur Massicotte : Pouvons-nous obtenir un exemplaire de ces règles?

M. Stanton : Bien sûr.

Le sénateur Goldstein : Seriez-vous d'accord pour que la réglementation exige des commerçants qu'ils affichent un avis bien en vue à la caisse pour indiquer aux consommateurs qu'ils peuvent obtenir une réduction de X s'ils paient comptant?

M. Stanton : Nos règles actuelles le permettent. La meilleure façon de faire serait peut-être d'informer les commerçants qu'ils peuvent le faire parce que rien ne les en empêche.

Le sénateur Goldstein : Personne ne les informera. Vous ne le ferez pas, nous non plus.

M. Stanton : C'est un sujet que nous pourrions aborder avec la FCEI. Si vous croyez qu'un règlement résoudra la question, je n'ai aucun motif de m'y objecter, car c'est déjà permis.

The Chair: Your chief competitor published a schedule of its interchange fee. Why do you not?

Mr. Stanton: We pioneered the publishing of our interchange rates. We were the first to publish the rate two years ago. We still have a site merchants can go to, and when they answer some questions, we give them a customized version of the interchange rates that specifically apply to them. We found merchants are confused by seeing 19 rates, 16 of which do not apply to them. We give a customized report, and from our standpoint, that report allows them to shop around with actual knowledge of their situation for the best acquiring deal.

The Chair: Do you have different rates for different industries, like groceries?

Mr. Stanton: Yes, exactly.

The Chair: Thank you very much, and thank you to your two colleagues. We appreciate your cooperation, and we have benefited from your testimony.

[Translation]

We continue our discussion on credit cards and payment systems.

[English]

Our second witness tonight is Tim Wilson, Head of Visa Canada.

I neglected to introduce myself at the beginning of the meeting. My name is Michael Meighen. I am a senator from Ontario and I have the honour of chairing this committee. My deputy chair is Senator Yoine Goldstein from Quebec.

Mr. Wilson, we appreciate your appearance here tonight. Please proceed with your opening statement.

Tim Wilson, Head, Visa Canada: Honourable senators, I appreciate the opportunity to appear before this committee today. Visa has operated in Canada for more than 40 years. The fundamental role is to facilitate transactions between consumers and businesses. Visa is not a bank. We are a network — a network that connects 1.7 billion payments cards, 30 million merchants and 16,400 financial institutions in 170 countries in multiple currencies securely and reliably every second of every day.

In making these connections, Visa helps create value for all system participants. Cardholders receive a more convenient, secure and widely accepted way to make payments. They can buy goods by telephone, mail order or over the Internet. Through Visa and Visa-issuing institutions, they can receive timely access to unsecured credit and protection against fraud and goods not received, should a merchant cease operation.

Le président : Votre principal concurrent a publié son tarif des taux d'interchange. Pourquoi ne le faites-vous pas?

M. Stanton : Nous sommes les premiers à avoir publié nos taux d'interchange il y a deux ans. Nous avons toujours un site sur lequel les commerçants peuvent naviguer, et lorsqu'ils répondent à certaines questions, nous leur fournissons une version personnalisée des taux d'interchange qui s'appliquent à eux. Nous avons constaté que le fait de voir 19 taux, dont 16 qui ne s'appliquent pas à eux, déroutait les commerçants. Nous fournissons un rapport personnalisé qui, selon nous, permet aux commerçants de chercher l'acquéreur qui leur offre la meilleure affaire compte tenu de leur situation.

Le président : Avez-vous des taux différents qui s'appliquent à différentes industries, comme les épiceries?

M. Stanton : Oui, tout à fait.

Le président : Merci beaucoup, et merci à vos deux collègues. Nous apprécions votre coopération, et votre témoignage nous a été utile.

[Français]

Nous continuons notre discussion sur les cartes de crédit et les systèmes de paiement.

[Traduction]

Notre deuxième témoin ce soir est M. Tim Wilson, chef de la direction de Visa Canada.

Je ne me suis pas présenté au début de la réunion. Je m'appelle Michael Meighen. Je représente l'Ontario au Sénat et j'ai l'honneur de présider le comité. Le sénateur Yoine Goldstein, qui représente le Québec, est le vice-président du comité.

Monsieur Wilson, nous sommes heureux que vous comparaissez devant le comité ce soir. Veuillez présenter votre exposé.

Tim Wilson, chef de la direction, Visa Canada : Mesdames et messieurs les sénateurs, j'apprécie d'avoir l'occasion de comparaître aujourd'hui devant ce comité. Visa exerce ses activités au Canada depuis plus de 40 ans. Son rôle fondamental est de faciliter les transactions entre les consommateurs et les entreprises. Visa n'est pas une banque. Nous sommes un réseau — un réseau qui relie 1,7 milliard de cartes de paiement, 30 millions de marchands et 16 400 institutions financières qui utilisent de nombreuses monnaies dans 170 pays, de façon sécuritaire et fiable, et chaque seconde de chaque jour.

En établissant ces liens, Visa ajoute de la valeur pour tous les participants du système. Les titulaires de cartes obtiennent un mode de paiement plus pratique, sécuritaire et largement accepté. Ils peuvent faire des achats par téléphone, par la poste ou par Internet. Par l'intermédiaire de Visa et des institutions financières émettrices des cartes Visa, ils peuvent avoir accès rapidement à du crédit non garanti, à une protection contre la fraude et à une protection en cas de « bien non reçu » parce qu'un marchand cesse ses activités.

Retailers benefit from the speed, efficiency and reliability that only electronic payments can bring. They also receive guaranteed payment and can quickly extend credit directly to their own customers. Looking broadly, over the past two decades, electronic payments have contributed \$122 billion to the Canadian economy, which represents 20 per cent of the GDP growth over that period.

Today, electronic payments have become an integral part of our society. The value Visa delivers is directly linked to the number of financial institutions, consumers and retailers that participate within our system. To encourage participation and increase value for those involved, we need to ensure that the economics of the system are balanced appropriately between financial institutions that issue cards to consumers and financial institutions that encourage retailers to accept those cards.

To help achieve this balance, we use a mechanism called interchange, which is the small amount of money transferred from one financial institution to another each time a Visa product is used. When set correctly, interchange helps encourage financial institutions to use and invest in the network, which results in new security protections and payment innovation that benefit both consumers and merchants.

With that context in place, I wanted to address a few specific points about interchange and about acceptance costs. For merchants, there is a cost to accept Visa cards, just as there is a cost to accept cash, cheques and other forms of payment. Retailers pay a merchant discount rate negotiated business to business with an acquiring bank. They are billed for those services by the acquirer.

In 2008, Visa introduced a change to its interchange structure that resulted in some transactions attracting a higher rate while others attracted a lower rate. This change was the first significant one introduced to our interchange structure in more than 30 years. We provided the market with more than one year's notice that change was coming. Since that time, we have introduced no other changes to our credit interchange structure.

I mentioned that some rates went up and some rates went down. The overall effect of the change was neutral for the system. Our effective interchange rate in Canada has remained relatively flat for some time at approximately 1.6 per cent.

Interchange rates for Visa Canada, as indicated in the last question asked, are transparent and are available on our website along with the operating regulations that govern how participants interact with our system.

In terms of competition, our market is not limited to credit cards. We compete for payment share with an array of existing and emerging competitors, including cash, cheques, preauthorized debit, higher cost competitors such as American Express and unregulated competitors such as PayPal.

Les détaillants bénéficient de la rapidité, de l'efficacité et de la fiabilité que seuls les paiements électroniques peuvent leur apporter. Ils reçoivent aussi un paiement garanti et peuvent rapidement consentir directement du crédit à leurs clients. De façon générale, au cours des deux dernières décennies, les paiements électroniques ont ajouté 122 milliards de dollars à l'économie canadienne, ce qui représente 20 p. 100 de la croissance du PIB au cours de cette période.

Aujourd'hui, les paiements électroniques font partie intégrante de notre société. La valeur que Visa procure est directement liée au nombre d'institutions financières, de consommateurs et de détaillants qui participent à notre système. Pour favoriser la participation et accroître la valeur pour les participants, nous devons nous assurer qu'il existe un juste équilibre économique entre les institutions financières émettrices des cartes des consommateurs et les institutions financières encourageant les détaillants à accepter ces cartes.

Pour atteindre cet équilibre, nous utilisons un mécanisme appelé « interchange ». Il s'agit d'un petit montant qui est transféré d'une institution financière à une autre chaque fois qu'un produit Visa est utilisé. Lorsqu'il est établi correctement, l'interchange incite les institutions financières à utiliser leur réseau et à y investir, ce qui se traduit par de nouvelles mesures de sécurité et d'innovation en matière de paiement qui profitent aux consommateurs et aux clients de ces marchés.

Ce contexte étant établi, j'aimerais aborder quelques points sur l'interchange et les coûts d'acceptation. Pour les marchands, l'acceptation des cartes Visa comporte un coût, tout comme l'acceptation des espèces, des chèques et des autres modes de paiement. Les détaillants paient un taux d'escompte du marchand, qui est négocié entre le marchand et une banque servant d'acquéreur. L'acquéreur facture directement le détaillant pour ses services.

En 2008, Visa a modifié sa structure d'interchange. Résultat : certaines transactions sont assorties d'un taux d'interchange plus élevé et d'autres, d'un taux moindre. Il s'agit du premier changement important que nous ayons apporté à notre structure de taux en 30 ans, et nous avons fourni un préavis de plus d'un an. Depuis, nous n'avons introduit aucun autre changement à notre structure d'interchange de crédit.

J'ai dit que certains taux avaient augmenté et que d'autres avaient diminué. L'effet global de ces changements sur le système a été nul. Notre taux d'interchange effectif est demeuré relativement stable depuis un certain temps, à environ 1,6 p. 100.

Les taux d'interchange de Visa Canada, tel qu'il a été dit à la dernière question, sont transparents et figurent sur notre site web ainsi que les règlements d'exploitation régissant la façon dont les participants interagissent avec notre système.

En ce qui concerne la compétition, notre marché ne se limite pas aux cartes de crédit. Nous livrons concurrence à un éventail de compétiteurs déjà existants ou émergeant, notamment les espèces, les chèques, les prélèvements automatiques ainsi que des concurrents aux coûts plus élevés comme American Express et PayPal, un compétiteur non réglementé.

It is within this competitive environment that Visa Canada developed a premium product, which we refer to as the Visa Infinite card. We developed Visa Infinite to compete with alternative premium card offers to encourage use and to attract more cardholders into the Visa system. These cardholders are valuable cardholders that might otherwise carry or use a competing card. Visa Infinite transactions attract an interchange rate of only 20 basis points — that is, one fifth of one per cent — higher than our other card products. This higher rate reflects the increased value that these cards provide to retailers and the increased costs that issuers must bear to issue cards because of the requirements that Visa stipulates around the features the cards offer.

Interchange fosters competition and innovation. When it comes to debit, there is currently no choice in Canada. Without interchange, financial institutions have little incentive to invest in the system. Consequently, there is little innovation — a contrast to what we have seen with credit cards in Canada and debit cards in other markets.

Visa debit builds on the utility currently offered to Canadians and works in the same way that existing cards work, but provides features and functionality not available on the current product. Like today's bank card, it will be issued by financial institutions and allow cardholders to withdraw money from a bank account at an automated bank machine or buy goods at a point of sale in Canada. Unlike today's bank card, Visa debit will also allow cardholders to use their debit card when shopping online or when travelling internationally.

In Canada, merchants will decide whether accepting Visa debit makes sense for their business. Merchants that choose not to accept Visa debit cards can do so without impacting their acceptance of other Visa products, such as Visa credit cards.

Merchant groups campaigning for the regulation of interchange want to reduce their business costs, which we understand. We respect the desire of any business to manage its expenses, but do not believe government intervention is the right solution in a functioning industry. Visa believes the best way to balance the interests of merchants and consumers is to provide them with an array of payment options in an open and competitive market.

I also want to highlight that financial institutions on either side of a Visa transaction in Canada — the issuers and acquirers — are already subject to oversight either federally or provincially. For example, that may be by the Bank Act. In addition, Visa is subject to Canada's Competition Act.

We have heard the CFIB's calls for disclosure and believe that Visa provides transparency through the publishing of its interchange rates and its operating regulations on our website. We have met with the CFIB, the Retail Council of Canada, and

C'est dans cet environnement concurrentiel que Visa Canada a développé un produit supérieur, que nous appelons la carte Visa Infinite. Nous avons conçu la carte Visa Infinite pour faire concurrence aux autres cartes premières, en promouvoir l'utilisation et attirer un plus grand nombre de titulaires de cartes qui, autrement, auraient recourus à la carte d'un concurrent. Les transactions par carte Visa Infinite sont assorties d'un taux d'interchange qui n'est que de 20 points de base — soit un cinquième de 1 p. 100 — plus élevé que celui des autres cartes. Ce taux plus élevé reflète la valeur ajoutée que ces cartes procurent au détaillant ainsi que l'augmentation des coûts que doivent assumer les émetteurs de cartes à cause des exigences que Visa impose concernant les caractéristiques de cette carte.

L'interchange favorise la concurrence et l'innovation. En ce qui a trait au débit, la concurrence est inexistante au Canada et, sans l'interchange, les institutions financières ont peu d'intérêts à investir dans le système. Par conséquent, il y a peu d'innovations — contrairement à ce que l'on constate dans le cas des cartes de crédit et des autres marchés.

La carte Visa débit mise sur le service actuellement offert aux Canadiens et fonctionnera un peu comme votre carte bancaire, mais procurera des caractéristiques et une fonctionnalité qui ne sont pas actuellement offertes. Tout comme la carte bancaire actuelle, elle sera émise par une institution financière et vous permettra de retirer des fonds de votre compte bancaire à un guichet automatique ou d'acheter des biens à un point de vente au Canada. Cependant, au contraire de la carte bancaire actuelle, Visa débit permettra aux détenteurs d'utiliser leur carte de débit pour faire des achats en ligne ou voyager à l'étranger.

Au Canada, les marchands décideront si l'acceptation de la carte Visa débit est rentable pour leur entreprise. Ceux qui choisiront de ne pas accepter la carte Visa débit pourront le faire sans nuire à leur acceptation d'autres produits Visa, comme les cartes de crédit Visa.

Les groupes de marchands qui font campagne en faveur de la réglementation de l'interchange veulent réduire leurs coûts. Nous respectons la volonté de ces entreprises de gérer leurs dépenses, mais nous ne croyons pas qu'une intervention gouvernementale soit la bonne solution dans une industrie qui fonctionne bien. Visa est d'avis que la meilleure façon d'équilibrer les intérêts des marchands et des consommateurs consiste à leur fournir un éventail d'options de paiement dans un marché ouvert et concurrentiel.

Je tiens aussi à souligner que les institutions financières des deux volets d'une transaction Visa — l'émetteur et l'acquéreur — sont déjà assujetties à la surveillance fédérale ou provinciale, principalement à la Loi sur les banques. De plus, Visa doit aussi se conformer aux dispositions de la Loi sur la concurrence du Canada.

Nous avons entendu les demandes de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante (FCEI) en matière de divulgation, et nous croyons que Visa fait preuve de transparence en publiant ses taux d'interchange et ses règlements d'exploitation dans son site

merchants, including those scheduled to appear before the committee tomorrow. We are committed to continuing those conversations with all our stakeholders.

The very intervention that retailers have asked for has been tried in Australia. The result has been that Australian consumers are worse off. They have seen credit card fees increase substantially, card benefits reduced and any savings realized by retailers have not been passed on to consumers. There is every reason to believe that regulation of Visa's rules or our interchange rates would subject Canadian consumers to similar unintended consequences.

I am happy to answer your questions. Thank you for your time.

Senator Callbeck: I appreciate the opportunity to ask a question. Although I am not a member of the committee, I am interested in this issue.

We have talked about fees, specifically the interchange fee today. I understand there is also a switch fee, which is sometimes called a network fee. Are there other fees? How many fees are connected with credit cards?

Mr. Wilson: I will answer that question in a couple of pieces, if I may. The system is complex, and we have a picture that shows all the participants. There are fees at many points.

Senator Callbeck: Perhaps we can shorten it because of the time factor. What is the maximum percentage that a business will pay per transaction, all fees in?

Mr. Wilson: The maximum interchange rate is 2 per cent on Visa transactions.

Senator Callbeck: Does that rate include all fees?

Mr. Wilson: That fee is the merchant discount rate, as you mentioned. I am honestly not in a position to answer that question because I do not know. The information is proprietary as a result of contractual agreements that the merchants have with the acquirer processors, and we are not privy to that data.

The Chair: When you say "the acquirer," can you give us an example?

Mr. Wilson: Moneris and TD Bank, who appeared before you a few weeks ago, are examples of acquirers that would price to merchants.

Senator Callbeck: I will ask another question on the interest that you charge on accounts. A consumer receives a bill at the end of March and sees that they owe \$1,000 and have a few days to pay it. The consumer looks closely and finds that there is a charge of \$200 that is not the consumer's. That individual remits a

web. Nous avons rencontré la FCEI, le Conseil canadien du commerce de détail ainsi que des marchands, notamment ceux qui doivent comparaître demain devant le comité, et nous sommes ouverts à poursuivre ces discussions.

L'intervention que demandent les détaillants a été tentée en Australie, et la situation des consommateurs australiens a empiré. Les frais des cartes de crédit ont considérablement augmenté, les avantages des cartes ont diminué et aucune économie réalisée par les détaillants n'a été transférée aux consommateurs. Il y a tout lieu de croire que la réglementation des règles de Visa ou de nos taux d'interchange aurait des conséquences non souhaitées similaires sur les consommateurs canadiens.

Je serais heureux de répondre à vos questions. Merci beaucoup.

Le sénateur Callbeck : Je suis heureuse d'avoir la chance de poser une question. Bien que je ne fasse pas partie de ce comité, je suis très intéressée par la question.

Nous avons parlé de frais, plus précisément de frais d'interchange. Je crois comprendre qu'il existe également des frais de commutation, qui sont parfois appelés des frais de réseau. Existe-t-il d'autres types de frais? Combien de différents types de frais sont liés aux cartes de crédit?

M. Wilson : Je répondrai à cette question en plusieurs parties si vous me le permettez. Le système est complexe, nous avons une image qui montre tous les participants. Il existe des frais à plusieurs niveaux.

Le sénateur Callbeck : Peut-être pouvons-nous raccourcir la présentation à cause du manque de temps. Quel est le pourcentage maximum qu'une entreprise doit payer par transaction, tous frais compris?

M. Wilson : Le maximum du taux d'interchange est de 2 p. 100 sur les transactions Visa.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que ce taux inclut tous les frais?

M. Wilson : Ce frais est en fait le taux d'escompte du marchand comme vous l'avez mentionné. Je ne suis honnêtement pas dans la position de répondre à cette question parce que je ne connais pas la réponse. Ces renseignements sont exclusifs aux ententes contractuelles que les marchands ont avec leurs processeurs acquéreur et nous n'avons pas accès à ces données.

Le président : Lorsque vous dites « acquéreur » pouvez-vous nous donner un exemple?

M. Wilson : Meneris et TD Bank, qui sont venus témoigner ici il y a quelques semaines, sont des exemples d'acquéreurs qui facturent leurs marchands.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais poser une autre question concernant les intérêts que vous facturez sur les comptes. Un consommateur reçoit sa facture à la fin du mois de mars. Il remarque qu'il doit 1 000 \$ et qu'il a quelques jours pour payer. Le consommateur regarde de plus près et réalise qu'un montant

payment of \$800, which leaves a balance of \$200. However, they are charged interest on the full \$1000 because they did not pay the account in full.

Mr. Wilson: I referred to our operating regulations in my remarks. We have a set of standards on how the participants in the Visa system interact with each other when they transact. You have described a situation that we call a chargeback — a dispute. We have specific rules and a team to deal with disputes. We provide this value to cardholders. We provide a mechanism for consumers to present the disputes to banks and for the banks to determine the issue and negotiate the dispute with the merchants.

Senator Callbeck: Why is someone charged interest on the whole \$1,000 instead of on the \$200 that is still outstanding?

Mr. Wilson: That question speaks to a banking or card-issuer practice. Visa does not charge interest rates. My intent is not to dodge questions but it is not a practice of ours so I cannot speak to it specifically. The banks charge the interest rates.

Senator Oliver: I am interested in disclosure, education and transparency so that ordinary Canadians always know what they are paying. If consumers know the details, then they are better able to make informed decisions about their spending.

What would be the impact on the functioning of the credit card markets if the interchange fees, which you talked about, were added to the cardholder's bill as a mandatory surcharge rather than being included implicitly in the retail price? Each month, the cardholder would receive that charge on the statement. That charge would be fully disclosed. How would that work?

Mr. Wilson: Two questions are embedded in what you are asking. The first is around disclosure and transparency, which we support. We disclose our rates and regulations on our website. As well, we are active in the community by promoting financial literacy and educating cardholders about the various charges and how the credit system works.

Senator Oliver: What do you do in terms of financial literacy?

Mr. Wilson: We have two programs. One is called Choices and Decisions, which is an educational brochure that we distribute free of charge to schools in Canada. For example, B.C. has endorsed it as an official part of the financial education curriculum. I believe that we distribute it in Nova Scotia but I will confirm that for you. It is not officially part of curriculum there.

de 200 \$, qui ne lui appartient pas, lui a été facturé. Il remet alors un paiement de 800 \$ ce qui laisse un solde de 200 \$. Toutefois, on lui facture les intérêts calculés sur la somme totale de 1 000 \$ parce qu'il n'a pas payé son compte en entier.

M. Wilson : J'ai tout à l'heure dans ma présentation fait état de nos règlements d'exploitation. Nous avons une série de normes concernant comment les participants du système Visa interagissent entre eux lorsqu'ils font des transactions. Vous venez de décrire une situation que nous appelons un débit compensatoire — un conflit. Nous avons des règles précises à ce sujet ainsi qu'une équipe qui s'occupe des conflits. Nous fournissons ce service aux détenteurs de cartes. Nous fournissons un mécanisme au consommateur pour qu'il puisse soumettre un conflit aux banques et pour que les banques puissent statuer sur la question et ensuite négocier le conflit avec le marchand.

Le sénateur Callbeck : Mais pourquoi charge-t-on des intérêts sur la totalité de la somme de 1 000 \$ alors qu'il ne reste qu'un solde de 200 \$?

M. Wilson : Cette question s'adresse aux pratiques des banques ou des émetteurs de cartes. Visa ne charge aucuns frais d'intérêts. Je ne cherche pas à éviter les questions, mais comme il s'agit d'une pratique que nous n'appliquons pas je ne peux pas y répondre plus précisément. Les banques facturent des taux d'intérêt.

Le sénateur Oliver : Ce qui m'intéresse, c'est la divulgation, l'éducation et la transparence pour que les Canadiens ordinaires sachent toujours ce qu'ils paient. Si les consommateurs connaissent les détails, ils sont plus en mesure de prendre des décisions avisées en matière de dépenses.

Quel serait l'impact sur le fonctionnement du marché des cartes de crédit si les frais d'interchange, dont vous avez parlé, étaient ajoutés à la facture du titulaire de la carte à titre de majoration obligatoire au lieu d'être inclus implicitement dans le prix de détail? Chaque mois, le titulaire de la carte verrait figurer ces frais sur son état de compte. Les frais seraient entièrement divulgués. Comment cela fonctionnerait-il?

M. Wilson : Il y a deux questions dans ce que vous demandez. La première concerne la divulgation et la transparence, ce à quoi nous souscrivons. Nous divulguons nos tarifs et les règles sur notre site Web. De plus, nous sommes actifs dans la collectivité en faisant la promotion de la littératie financière et de l'éducation des titulaires de cartes au sujet des divers frais et du fonctionnement du système de crédit.

Le sénateur Oliver : Qu'est-ce que vous faites au niveau de la littératie financière?

M. Wilson : Nous avons deux programmes. L'un s'appelle Choix et décisions, qui prend la forme d'une brochure éducative distribuée gratuitement dans les écoles au Canada. La Colombie-Britannique, par exemple, en a fait un élément officiel du programme d'éducation financière. Je pense que nous la diffusons en Nouvelle-Écosse, mais je vous le confirmerai. Elle ne fait pas officiellement partie du programme d'éducation dans cette province.

As well, we have online resources available in five languages. The program is called Practical Money Skills. Both programs are designed to educate cardholders and consumers.

Senator Oliver: What is your view on including interchange fees in the consumer statement each month rather than hidden in the retail pricing so that consumers can see every month some of the charges that you levy?

Mr. Wilson: The interchange fee is paid between financial institutions.

Senator Oliver: I am asking whether you will have them put the fee on the monthly statement.

Mr. Wilson: That question assumes all interchange fees are passed on to consumers through higher retail prices. It is tough for us to make that connection because the interchange fee is charged to acquirers.

Senator Oliver: If retailers pay 2 per cent, not the 1.6 per cent that you say, would it not be good for people to know that fee when they receive their statements?

Mr. Wilson: You would have to assume then that the retailers would lower their prices accordingly for consumers to realize a benefit. We have not seen that happen in Australia — the one market where the government attempted to impose regulation. The interchange fee was reduced, which presumably led to a reduction in merchant expenses, but there was no corresponding drop in consumer prices. Effectively, what you are suggesting was done in Australia, and banks, to compensate for the reduction in interchange, increased the fees charged to consumers, who had to pay more at the end of the day.

Senator Oliver: The essence of my question was disclosure but I will not take more time.

Senator Massicotte: I have quick questions deserving quick answers. What is your average fee charged to the financial issuers? How many basis points do you charge, on average?

Mr. Wilson: On average to financial institutions, we charge a fraction of the interchange rate. Unfortunately, I cannot disclose that information because it is commercially sensitive Visa data.

Senator Massicotte: Is that called, “service revenues?”

Mr. Wilson: There are a couple of fees charged. Two primary sources of revenue are derived from issuers: One is a transaction fee, whereby we charge a certain amount for every transaction

Nous offrons également des ressources en ligne en cinq langues. Ce programme s'appelle Connaissances financières pratiques. Les deux programmes ont pour objectif d'éduquer les titulaires de cartes et les consommateurs.

Le sénateur Oliver : Quel est votre point de vue sur la possibilité de faire figurer les frais d'interchange sur l'état de compte que le consommateur reçoit chaque mois plutôt que de le dissimuler dans le prix de détail, afin que le consommateur puisse voir chaque mois le montant des frais que vous percevez?

M. Wilson : Les frais d'interchange se paient entre établissements financiers.

Le sénateur Oliver : Je vous demande si vous leur demanderez de les faire figurer sur l'état de compte mensuel.

M. Wilson : Votre question repose sur l'hypothèse que tous les frais d'interchange sont refilés aux consommateurs à travers des prix de détail plus élevés. C'est difficile pour nous d'établir un tel lien parce que les frais d'interchange sont perçus auprès des acquéreurs.

Le sénateur Oliver : Si les détaillants paient 2 p. 100, et non pas le 1,6 p. 100 que vous dites, est-ce que ce ne serait pas bien que les gens soient au courant de l'existence de ces frais lorsqu'ils reçoivent leur état de compte?

M. Wilson : Il faudrait faire l'hypothèse que les détaillants réduiraient leurs prix en conséquence pour que les consommateurs puissent bénéficier d'une remise. Ce n'est pas ce qui s'est produit en Australie — le seul marché où le gouvernement a tenté de mettre en place une réglementation. Les frais d'interchange ont été réduits, ce qui a présument entraîné une réduction des dépenses des commerçants, mais il n'y a pas eu de baisse correspondante des prix à la consommation. Effectivement, ce que vous suggérez a été fait en Australie et les banques, pour compenser la réduction de l'interchange, ont augmenté les frais demandés aux consommateurs, qui se sont retrouvés en fin de compte à payer davantage.

Le sénateur Oliver : Ma question concernait surtout la divulgation, mais je ne prendrai pas davantage de temps.

Le sénateur Massicotte : J'ai quelques questions rapides qui demandent des réponses courtes. Quel est le montant moyen des frais que vous demandez aux émetteurs financiers? Combien de points de base exigez-vous en moyenne?

M. Wilson : En moyenne, dans le cas des établissements financiers, nous prenons une fraction du taux d'interchange. Malheureusement, je ne peux divulguer cette information parce que ce sont des données d'information commercialement sensibles de Visa.

Le sénateur Massicotte : Est-ce qu'on les appelle « recettes du service »?

M. Wilson : Nous exigeons deux ou trois types de frais. Deux importantes sources de recettes ressortissent aux établissements émetteurs : la première, ce sont les frais de transaction,

that they process; and the second is a charge for total dollar volume that they process over the Visa network.

Senator Massicotte: Are they called service revenues?

Mr. Stanton: Yes, they are service fees.

Senator Massicotte: I looked at your service revenues for the last three months of relative transactions. They are roughly six or seven basis points.

Mr. Wilson: Yes.

Senator Massicotte: You also have data-processing revenues. What is that revenue? That revenue includes the six or seven basis points, I presume.

Mr. Wilson: That revenue is the first revenue stream I mentioned. They are data-processing revenues from the fee we charge on a per-transaction basis.

Senator Massicotte: What is the data processing fee? Is that fee charged to the financial institutions?

Mr. Wilson: The data processing fee is charged to the issuing financial institutions. That is correct.

Senator Massicotte: That fee is another four or five basis points, I understand, if I look at the numbers in your report.

Mr. Wilson: That sounds roughly about right.

Senator Massicotte: You also charge fees for international transactions in American dollars. The last quarter is \$505 million. What is that revenue?

Mr. Wilson: That fee is the additional fee we levy for cross-border transactions. A large part of the value that we add to both cardholders and issuers is we facilitate transactions when people travel internationally. The system is complex to administer because of settlement with different currencies and so forth across borders, so we levy an additional fee for that sort of thing.

Senator Massicotte: For the sake of information, while service revenues may be six or seven basis points, if I add up all three fees, they come out to 15 or 20 basis points of the total value of the transaction for all the fees you charge to merchants.

The Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD, came out with a report not long ago, in 2006, updated April 1, 2009, that concluded that merchants do not have enough negotiating power relative to interchange rates related to MasterCard and Visa. Many countries, including in Europe, more recently, are in dispute with your firm as to your interchange rates for international transactions. The OECD

c'est-à-dire un certain montant que nous demandons pour chaque transaction traitée par l'établissement; la deuxième est un montant exigé pour le volume total exprimé en dollars qu'ils traitent sur l'ensemble du réseau Visa.

Le sénateur Massicotte : Est-ce qu'on les appelle des recettes du service?

M. Stanton : Oui, ce sont des recettes du service.

Le sénateur Massicotte : J'ai examiné les recettes du service pour les trois derniers mois de transaction relatives. Elles représentent en gros six ou sept points de base.

M. Wilson : Oui.

Le sénateur Massicotte : Vous avez également des recettes du traitement des données. Qu'est-ce que qu'elles représentent, ces recettes? Elles incluent les six ou sept points de base, je présume.

M. Wilson : Ces recettes proviennent de la première source de recettes que j'ai mentionnée. Ce sont des recettes provenant du traitement des données issues des frais que nous demandons par transaction.

Le sénateur Massicotte : Qu'est-ce que c'est, les frais de traitement de données? Est-ce que ce sont des frais exigés des établissements financiers?

M. Wilson : Les frais de traitement des données sont perçus auprès des établissements financiers émetteurs. C'est exact.

Le sénateur Massicotte : Ces frais représentent quatre ou cinq points de base de plus, si je comprends bien d'après les chiffres qui figurent dans votre rapport.

M. Wilson : C'est à peu près exact.

Le sénateur Massicotte : Vous exigez également des frais pour les transactions internationales en dollars américains. Le montant pour le dernier trimestre s'élevait à 505 millions de dollars. Quelles sont ces recettes?

M. Wilson : Ce sont des frais supplémentaires que nous exigeons pour les transactions transfrontalières. Une bonne part de la valeur ajoutée tant pour les titulaires de cartes que pour les établissements émetteurs vient de ce que nous facilitons les transactions quand les gens voyagent dans le monde. C'est un système complexe à administrer en raison du règlement faisant intervenir différentes devises et ainsi de suite par-dessus les frontières, alors nous exigeons des frais supplémentaires pour ce genre d'opération.

Le sénateur Massicotte : À titre d'information, dans la mesure où les recettes du service s'établissent peut-être à six ou sept points de base, si j'additionne les trois types de frais, j'obtiens un total de 15 à 20 points de base de la valeur totale de la transaction pour tous les frais que vous percevez auprès des commerçants.

L'Organisation de coopération et de développement économiques, l'OCDE, a fait paraître un rapport il n'y a pas longtemps, en 2006 — il a été mis à jour le 1^{er} avril 2009 —, qui concluait que les commerçants ne disposent pas de suffisamment de pouvoir de négociation relativement aux taux d'interchange reliés à MasterCard et à Visa. Beaucoup de pays, dont des pays européens depuis peu, ont un différend avec votre société

report concludes that many countries should consider putting regulations in place to force a more competitive environment. They are talking about the no-surcharge rule.

I believe your merchants cannot charge extra. In other words, merchants cannot charge an additional fee if a consumer uses a credit card versus cash. I believe you prohibit that practice. You also prohibit merchants from refusing another Visa card. In other words, they must accept all Visa cards. What are your thoughts about that situation? Why are you against that freedom for your merchants?

Mr. Wilson: I have not seen that OECD report, but if you are looking at the European model, it is tough to draw conclusions about what we should do in domestic markets like Canada, based on that model. The Europeans are looking at a small number of transactions that occur between countries in Europe, and they are meant to further a specific agenda around promoting intra-Europe commerce. It is not fair to take what has happened there and draw implications for what we should do in Canada.

On your other questions about surcharging and honouring all cards, you are correct that our regulations do not allow surcharging on Visa cards, and they also require retailers to accept all Visa credit cards and prepaid cards in Canada, if they accept one type. We believe that those rules are both pro-consumer rules. They avoid the potential for customer confusion at point-of-sale. They avoid bait-and-switch tactics, like retailers saying they accept a card, and then at point-of-sale, they might say they do not accept Visa cards. The rules make prices more transparent to consumers. We believe the rules are in the interests of consumers.

In fact, on the surcharging rule, in the U.S., 12 states have explicitly banned surcharging at the state level with the recognition that the rule is pro-consumer. We do not allow surcharging on Visa cards, but we allow discounting on cash. Part of the reason for allowing discounting versus surcharging is that there is a natural limit on discounts. Discounts can go only so low, but there is no limit on surcharging.

Senator Massicotte: OECD recommends that countries look at the ability to surcharge.

What is the interchange rate in Europe or other countries compared to Canada, where it averages out to 1.75 per cent, total merchant rate? What is the rate in other countries in Europe, for example?

concernant les taux d'interchange pour les transactions internationales. Le rapport de l'OCDE conclut que beaucoup de pays devraient envisager la possibilité de mettre en place une réglementation qui favoriserait une plus grande compétitivité sur le marché. La mesure envisagée est la règle de l'interdiction de la majoration des prix.

Je crois que vos commerçants ne peuvent percevoir de frais supplémentaires. En d'autres termes, les commerçants ne peuvent imposer de frais supplémentaires si le consommateur paye avec une carte de crédit plutôt qu'en espèces. Je crois que vous interdisez cette pratique. Vous interdisez également aux commerçants de refuser une autre carte Visa. En d'autres termes, ils doivent accepter toutes les cartes Visa. Quel est votre avis sur cette situation? Pourquoi vous opposez-vous à cette liberté pour vos commerçants?

M. Wilson : Je n'ai pas vu le rapport de l'OCDE, mais si on prend le modèle européen, il est difficile de tirer des conclusions quant à ce qu'il faudrait faire dans les marchés intérieurs, comme au Canada, en s'inspirant de ce modèle. Les Européens considèrent un petit nombre de transactions qui se font entre pays en Europe et ils se proposent de mettre au point un plan précis visant à favoriser le commerce intraeuropéen. Il n'est pas juste de partir de ce qui s'est fait là-bas et de chercher à en déduire ce qu'il faudrait faire au Canada.

En ce qui concerne vos autres questions sur la majoration des prix et sur l'acceptation de toutes les cartes, vous avez raison de dire que notre réglementation n'autorise pas la majoration des prix sur les cartes Visa et elle oblige également les détaillants à accepter toutes les cartes de crédit Visa et les cartes prépayées au Canada, s'ils en acceptent un type. Nous croyons que, dans les deux cas, ces règles sont favorables aux consommateurs. Elles préviennent les risques de confusion chez les consommateurs au point de vente. Elles permettent d'éviter les tactiques de vente à prix d'appel comme les situations dans lesquelles les détaillants disent accepter une carte et affirmeraient, au point de vente, ne pas accepter les cartes Visa. Grâce à ces règles, les prix gagnent de la transparence aux yeux des consommateurs. Nous croyons que les règles sont dans l'intérêt des consommateurs.

En fait, en ce qui concerne la règle de l'interdiction de la majoration des prix, 12 états, aux États-Unis, ont explicitement interdit cette pratique au niveau de l'État, en conformité avec l'idée que la règle est favorable aux consommateurs. Nous n'autorisons pas de majoration des prix sur les cartes Visa, mais nous autorisons la réduction de prix dans le cas des paiements en espèces. La raison pour laquelle la remise est autorisée alors que la majoration ne l'est pas est qu'il existe une limite naturelle à la remise qui peut être consentie. Les remises ne peuvent descendre au-dessous d'un certain plancher, tandis qu'il n'y a aucune limite à la majoration des prix.

Le sénateur Massicotte : L'OCDE recommande que les pays considèrent la capacité d'imposer des frais supplémentaires.

Quel est le taux d'interchange en Europe ou dans d'autres pays par rapport au Canada, où il est de 1,75 p. 100 en moyenne selon le taux des marchands? Quel est le taux dans d'autres pays européens, par exemple?

Mr. Wilson: I am not familiar with Europe, so I cannot comment on those countries. Our interchange rate in Canada is 1.6 per cent. South of the border, acceptance rates are probably closer to about 2 per cent, and south of the border represents about 60 per cent to 70 per cent of transactions in the Visa system.

Senator Goldstein: Is it fair to say that the interchange rate is below 1 per cent in both Denmark and France? I am taking that information from your submission.

Mr. Wilson: Our submission estimated merchant acceptance costs, and our graph shows that some countries have lower acceptance costs than Canada. Canada, on this graph, is about the middle of the pack; substantially lower than a number of other countries.

Senator Goldstein: It is also substantially higher than a number of others.

Mr. Wilson: It is higher than a number of others.

Senator Goldstein: You said in your excellent submission that the "Visa Infinite transactions attract an interchange rate that is only one fifth of a one cent (0.2%) higher than other card products, reflecting the increased costs to issue the cards, and the increased value they provide to acquiring financial institutions and their retailer customers."

Can you help me understand what increased value the cards provide to financial institutions?

Mr. Wilson: Do you mean issuing financial institutions?

Senator Goldstein: I am quoting from your submission.

Mr. Wilson: I will start with merchants. To merchants, the cardholders create value because these customers spend the most and drive the most value.

Senator Goldstein: You are talking about Visa Infinite, which attracts a higher charge, giving some benefit to the merchant. If I come in with a Visa Infinite card and a simple Visa card in my hand, and I choose to use the Visa Infinite as opposed to the Visa simple, what specific benefit does the merchant receive from the fact I use the Visa Infinite?

Mr. Wilson: It is a great question, and I can relay to you a conversation that I had with one of our largest issuers the other day. Their internal data show that since they have converted a number of their cardholders from regular cards to Infinite cards, which have enhanced features and functionality, they have seen a 5-per-cent uptick in the spending of those cardholders. They spend more on the cards.

Senator Goldstein: All you are saying is that Visa created a card that gives Visa a competitive advantage.

Mr. Wilson: One of the reasons we launched the card was to compete effectively with American Express, which is a higher cost alternative. They are our competition.

Mr. Wilson: Je ne suis pas bien au fait de la situation en Europe, alors je ne peux pas parler de ces pays. Au Canada, notre taux accepté d'interchange est de 1,6 p. 100. Au sud de la frontière, les taux sont sans doute plus près de 2 p. 100, et c'est à cet endroit que sont enregistrés environ 60 à 70 p. 100 des transactions effectuées dans le système Visa.

Le sénateur Goldstein: Peut-on dire que le taux d'interchange se situe sous la barre du 1 p. 100 au Danemark et en France? Je tire ces renseignements de vos documents.

Mr. Wilson: Nos documents présentent une estimation des coûts d'acceptation des marchands, et notre graphique montre que dans certains pays, ces coûts sont moins élevés qu'au Canada. Sur le graphique, on voit que le Canada est environ au milieu, avec un taux nettement moins élevé que celui de plusieurs pays.

Le sénateur Goldstein: C'est aussi un taux nettement plus élevé que celui de plusieurs pays.

Mr. Wilson: En effet, il est plus élevé que dans plusieurs pays.

Le sénateur Goldstein: Dans votre excellent dossier de présentation, vous dites que : « les transactions par carte Visa Infinite sont assorties d'un taux d'interchange qui n'est que d'un cinquième d'un pour cent (0,2 p. 100) plus élevé que celui des autres cartes, reflétant la hausse du coût d'émission de ces cartes et la valeur ajoutée qu'elles procurent aux institutions financières servant d'acquéreur et à leurs clients détaillants ».

Pouvez-vous m'aider à comprendre quelle est la valeur ajoutée que les cartes procurent aux institutions financières?

Mr. Wilson: Parlez-vous des institutions financières qui émettent les cartes?

Le sénateur Goldstein: Je cite votre document.

Mr. Wilson: Je vais commencer par les marchands. Les titulaires de carte procurent des avantages aux marchands parce que ce sont ces clients qui dépensent le plus et qui leur rapportent le plus.

Le sénateur Goldstein: Vous parlez de Visa Infinite, qui entraîne des frais plus élevés, ce qui procure certains avantages aux marchands. Si j'ai une carte Visa Infinite et une simple carte Visa en main et que je choisis d'utiliser la carte Visa Infinite, de quels avantages précis bénéficie le marchand parce que j'ai opté pour Visa Infinite?

Mr. Wilson: C'est une excellente question. Je peux vous faire part d'une conversation que j'ai eue avec un de nos grands émetteurs l'autre jour. Selon leurs données internes, depuis qu'un certain nombre de titulaires ont changé de carte, passant de la carte classique à la carte Infinite, qui possède des fonctionnalités améliorées, les dépenses de ces titulaires ont augmenté de 5 p. 100. Ils dépensent davantage avec cette carte.

Le sénateur Goldstein: Tout ce que vous dites, c'est que Visa a créé une carte qui lui donne un avantage concurrentiel.

Mr. Wilson: Une des raisons pour lesquelles nous avons lancé la carte était de concurrencer efficacement American Express, qui est une option plus dispendieuse. C'est notre concurrent.

Senator Goldstein: Are you suggesting that the Visa debit card will continue to have a flat rate as opposed to a percentage rate?

Mr. Wilson: We have disclosed the Visa debit rates on our website, along with our credit interchange. The rate structure will be hybrid. We recognize that debit is a different market than credit. On credit, we have a pure variable rate; for debit we will have a rate that is a combination of fixed cents plus a percentage fee.

Senator Goldstein: Right now, Interac does not have a percentage fee.

Mr. Wilson: When we talk about interchange, I do not believe Interac has any interchange at all.

Senator Goldstein: I understand that. However, from the consumer's perspective, having a debit card means there is a fixed, per-transaction rate as opposed to a percentage transaction rate. From the merchant's perspective, that rate is less expensive for the merchant than a straight credit card, which attracts a percentage rate, the interchange rate. Is that correct?

Mr. Wilson: That rate would be a function of the merchant discount rate, MDR, they negotiated with their acquirer. Again, I do not know about Interac-specific pricing. I am not privy to that proprietary data.

Senator Goldstein: Let me assert that Interac, at the moment, charges only a fixed transaction sum and no percentage. If that is true, and assume that I am not misleading you, can you help me understand how either the consumer or the merchant will be better off with a card that calls itself a "debit card" but which also has, on top of the flat cost, a percentage cost?

Mr. Wilson: I will start by answering the question of why we have a variable fee structure. The reason is that the higher-ticket transaction, for example, a \$100 transaction, has greater value for a retailer and greater risk for an issuer. When we consider setting the rates, a fixed amount in cents would be a high percentage rate for a retailer who sold a good for \$5. It would be a low percentage of the ticket item for a retailer that sold something for \$100.

We try to even out the price that acquirers pay on behalf of the retailers across all ticket sizes. A variable rate is necessary to even out that price. Higher tickets also attract greater risk of fraud and higher volumes of customer service calls for issuers. Hence, we have the need to maintain that price at an equal level across all ticket sizes.

In terms of value, we like to look at the incremental value we bring. As I mentioned in my opening remarks, without interchange in the current debit system, there has not been as much innovation as we have seen in credit cards or with debit in other markets. We think interchange is necessary for a properly

Le sénateur Goldstein : Êtes-vous en train de dire que la carte de débit Visa gardera un taux fixe plutôt qu'un taux établi selon un pourcentage?

M. Wilson : On peut voir les taux pour la carte de débit Visa sur notre site web, de même que notre taux d'interchange pour le crédit. La structure des taux sera hybride. Nous sommes conscients que le débit et le crédit sont deux marchés différents. Pour le crédit, nous fonctionnons uniquement par taux variable; pour le débit, notre taux sera constitué de frais fixes en cents auxquels s'ajoutera un certain pourcentage.

Le sénateur Goldstein : À l'heure actuelle, Interac n'a pas de frais établis selon un pourcentage.

M. Wilson : Mais Interac n'a pas du tout d'interchange.

Le sénateur Goldstein : Je comprends. Mais pour un consommateur, une carte de débit vient avec un taux fixe par transaction, sans que soit ajouté un pourcentage selon la transaction effectuée. Pour un marchand, le taux d'une carte de débit occasionne moins de frais que celui d'une carte de crédit, à laquelle est assujettie un taux établi selon un pourcentage, le taux d'interchange. Est-ce exact?

M. Wilson : Ce taux dépendrait du taux d'escompte du marchand, qui est négocié entre le marchand et son acquéreur. Je répète que je ne sais pas comment les frais sont établis dans le cas d'Interac. Je n'ai pas accès à ces données exclusives.

Le sénateur Goldstein : Je peux vous assurer qu'en ce moment, Interac ne facture qu'un montant fixe par transaction sans y ajouter de pourcentage. Si c'est vrai, et partez du principe que je ne vous induis pas en erreur, pouvez-vous m'aider à comprendre comment une carte qui s'appelle une carte de débit, mais pour laquelle des frais établis selon un pourcentage viennent s'ajouter aux frais fixes serait un avantage pour le consommateur ou le marchand?

M. Wilson : Je vais d'abord répondre à la question portant sur la structure à frais variables. Nous nous sommes dotés d'une telle structure parce qu'une transaction pour un montant élevé, par exemple une transaction de 100 \$, est plus avantageuse pour un détaillant et comporte plus de risques pour un émetteur. Pour l'établissement des taux, un montant fixe en cents représente un pourcentage élevé pour un détaillant qui vend un article à 5 \$, mais ce serait un faible pourcentage si le détaillant vendait un article à 100 \$.

On essaie de niveler le prix que paient les acquéreurs pour le compte des détaillants, et ce, peu importe le montant de la transaction. Il est nécessaire d'avoir un taux variable pour niveler ce prix. Les montants plus élevés augmentent aussi le risque de fraude et le nombre d'appels au service à la clientèle pour les émetteurs. Pour cette raison, nous devons nous assurer que ce prix demeure proportionnel aux sommes dépensées.

Quant à la valeur, nous aimons regarder la valeur ajoutée que nous apportons. Comme je l'ai dit dans ma déclaration préliminaire, sans interchange dans le système actuel de débit, il n'y a pas eu autant d'innovation que ce qu'on a pu voir pour les cartes de crédit ou de débit dans d'autres marchés. Nous croyons

functioning debit market. It allows us to bring incremental innovation and value to consumers and retailers. We can bring increased functionality for consumers. Currently, in Canada, consumers can use their debit card online only in limited ways. With a Visa debit card, they can buy goods online, by mail order or by telephone.

The Chair: May I interrupt to ask a supplementary question?

You say that because of the limited fees in Canada's debit card system, there has been little innovation.

Mr. Wilson: Yes.

The Chair: How do you explain that Canadians use debit cards more per capita than any other country in the world with the possible exception of Sweden? Does that mean Canadians do they not care about innovation?

Mr. Wilson: That is a great question and one we think about. There is no question that Interac has been a successful product in Canada. The banks have done a great job putting that card into consumers' hands and promoting usage. However, we think that in the payments landscape, consumer needs are starting to change significantly. The product has served us well to this point but we need new functionality and competition in the marketplace.

E-commerce is a great example, which is the most rapidly growing area of commerce. It is growing by about 20 per cent per year in Canada. Consumers cannot really use their card online, except at select retailers.

Senator Ringuette: I have a document dated April 1, 2009 from the state of North Carolina. It describes the debit charges from Visa, MasterCard, AmEx, Discover and the New York Cash Exchange. I assume you told us the truth in that your debit card in Canada would have both an interchange percentage and an interchange fixed fee. That is what I see here in this document. I also see the same in regard to MasterCard in the U.S.

For example, the document gives typical fees for a \$500 transaction. The Visa interchange percentage fee would be 1.43 per cent, which represent \$7.15. The interchange dollar fee is a 5-cent fixed rate. Assessment percentage would be an additional 46 cents. Assessment fee would be another 2 cents. There is also a switch fee.

Visa is not there yet, although I think I have seen that you will add switch fees and brand fees as of July in the U.S. Those fees are two additional fees. No wonder Mr. Obama is furious.

que l'interchange est nécessaire pour assurer le bon fonctionnement du marché du débit. Ce mécanisme nous permet d'innover, de procurer une valeur ajoutée aux consommateurs et aux détaillants et d'augmenter les fonctionnalités offertes aux consommateurs. Actuellement au Canada, l'utilisation que peuvent faire les consommateurs de leur carte de débit en ligne est limitée. Mais avec une carte de débit Visa, ils peuvent acheter des articles en ligne, par la poste ou par téléphone.

Le président : Puis-je vous interrompre pour poser une question complémentaire?

Vous dites qu'en raison des frais limités qui caractérisent le système de cartes de débit au Canada, il y a eu peu d'innovation.

M. Wilson : Oui.

Le président : Alors comment expliquez-vous que, par habitant, les Canadiens utilisent leur carte de débit plus souvent que tout autre pays, sauf peut-être la Suède? Est-ce que ça signifie que l'innovation n'est pas importante pour les Canadiens?

M. Wilson : C'est une excellente question à laquelle nous réfléchissons. C'est évident qu'Interac est un produit qui a fait ses preuves au Canada. Les banques ont fait un excellent travail pour fournir des cartes aux consommateurs et en promouvoir l'utilisation. Cependant, nous pensons que les besoins des consommateurs sont vraiment en train de changer en ce qui a trait aux paiements qu'ils ont à effectuer. Le produit nous a bien servi jusqu'ici, mais nous avons besoin de nouvelles fonctionnalités et de concurrence au sein du marché.

Le commerce électronique est un excellent exemple. C'est le secteur commercial qui connaît la croissance la plus rapide. Au Canada, il enregistre une croissance d'environ 20 p. 100 par année. Mais les consommateurs ne peuvent pas vraiment utiliser leur carte en ligne; seulement chez un nombre restreint de détaillants.

Le sénateur Ringuette : J'ai un document de l'État de la Caroline du Nord en date du 1^{er} avril 2009 dans lequel on décrit les frais associés aux cartes de débit de Visa, MasterCard, American Express et Discover et celle de la New York Cash Exchange. Je présume que vous ne mentiez pas lorsque vous avez dit qu'au Canada, les frais d'interchange pour votre carte de débit consisteraient en un pourcentage et un montant fixe. C'est ce que je vois dans ce document. Je vois que la même chose est vraie pour MasterCard aux États-Unis.

Par exemple, le document indique les frais types associés à une transaction de 500 \$. Avec Visa, l'interchange correspondrait à un pourcentage de 1,43, ce qui représente 7,15 \$, auquel s'ajouterait un taux fixe de 5 cents. Le pourcentage d'évaluation représenterait 46 cents supplémentaires, et les frais d'évaluation, 2 cents. Il y a aussi des frais de commutation.

Visa n'en est pas encore rendue là, mais je crois avoir remarqué que vous alliez ajouter des frais de commutation et des frais associés à la marque à partir du mois de juillet aux États-Unis. Il s'agit de deux types de frais supplémentaires. Ce n'est pas étonnant que M. Obama soit furieux.

There is also an STMS fee, which is another 4 cents. In total, Visa debit card merchant fees for that \$500 purchase are \$7.72. MasterCard fees are \$8.39.

Do you want to do the same thing in Canada? Is that why retailers in the U.S. were crying to ensure that Canadian retailers and merchants were not subject to the same pricing from your companies in the U.S.?

Mr. Wilson: I think it is dangerous to make assumptions about what would happen in Canada based on experiences in the U.S. We have a different debit product. We have a competitive landscape that is different and we have pricing that is different. It is disclosed on our website, as I mentioned.

We set interchange on a country level. We recognize that in Canada currently, we are competing against a zero interchange product. We have set our interchange rates accordingly. Interchange rates on Visa debit in Canada are substantially lower than in the U.S. market.

For gas or groceries, merchants pay 16 basis points for a \$500 transaction at Loblaws with our debit product.

The Chair: Are you suggesting that it is a good thing in the competitive landscape and that you support a zero interchange competitor, Interac?

Mr. Wilson: I cannot comment on Interac's plans.

The Chair: I am not asking you to comment on Interac plans. Currently, Interac charges zero. You said it is a different competitive environment and that you set your rates in accordance. If that environment were maintained, would that be a good thing for the consumer?

It may not be good for Visa, but it would be a good thing for the consumer and the merchant.

Mr. Wilson: I have mentioned that I think zero interchange is unsustainable in the long term in the payments landscape.

The Chair: Is that because we lack innovation as a result?

Mr. Wilson: Innovation is necessary to stimulate innovation and investment.

The Chair: Would the proposed switch fees not stimulate them?

Mr. Wilson: I am not familiar with the switch fees.

The Chair: I think the Competition Bureau already allows the charging of a 0.8 per cent switch fee.

Mr. Wilson: I believe the switch fee is charged by Interac. There is still no interchange under the Interac system, which would be revenue to the issuers paid by the acquirers. I believe

On retrouve aussi les frais STMS, qui sont de 4 cents. Au total, les frais facturés au marchand pour un achat de 500 \$ payé avec une carte de débit Visa s'élèvent à 7,72 \$. Ceux de MasterCard s'élèvent à 8,39 \$.

Est-ce que vous souhaitez la même chose au Canada? Est-ce la raison pour laquelle les détaillants aux États-Unis ont fait des pieds et des mains pour que les marchands et les détaillants canadiens ne soient pas soumis à la même structure tarifaire que celle que vos entreprises imposent aux États-Unis?

M. Wilson : Je crois qu'il est dangereux de tenter de deviner ce qui se produira au Canada en se fondant sur les expériences vécues aux États-Unis. Le produit de débit est différent. La concurrence est différente, les prix également. Comme je l'ai mentionné, ils sont publiés sur notre site web.

L'interchange est fixé selon le pays. Nous reconnaissons qu'actuellement, au Canada, nous avons pour concurrent un produit qui n'a aucuns frais d'interchange. Nous avons fixé nos frais d'interchange en conséquence. Les taux d'interchange sur Visa débit au Canada sont bien plus bas au Canada que dans le marché américain.

Pour l'essence ou les produits d'épicerie, chez Loblaws, les marchands paient 16 points de base pour une transaction de 500 \$ lorsque notre carte de débit est utilisée.

Le président : Sous-entendez-vous qu'il s'agit d'une bonne chose sur le plan de la concurrence et que vous appuyez la position d'un concurrent qui n'a pas de frais d'interchange, soit Interac?

M. Wilson : Je ne peux pas commenter les plans d'Interac.

Le président : Je ne vous demande pas de commenter les plans d'Interac. Présentement, Interac n'a pas de frais d'interchange. Vous dites que l'environnement concurrentiel est différent et que vous établissez vos taux en conséquence. Si cet environnement demeurerait, est-ce que le consommateur en sortirait gagnant?

Ce n'est peut-être pas bon pour Visa, mais cela peut l'être pour le consommateur et le marchand.

M. Wilson : J'ai dit que je croyais qu'il n'était pas viable à long terme de n'avoir aucuns frais d'interchange pour les paiements.

Le président : Est-ce parce que ça freine l'innovation?

M. Wilson : L'interchange est nécessaire si nous voulons stimuler l'innovation et les investissements.

Le président : Les frais de commutation proposés ne les stimuleraient pas?

M. Wilson : Je ne suis pas familier avec les frais de commutation.

Le président : Je crois que le Bureau de la concurrence permet déjà de facturer des frais de commutation de 0,8 p. 100.

M. Wilson : Je crois que les frais de commutation sont facturés par Interac. Il n'y a toujours pas d'interchange, qui constitue un revenu aux délivreurs payé par les acquéreurs, dans le système

that situation will limit the amount of investment and innovation in the market. We think a moderate interchange is important.

Senator Goldstein: How do you define moderate?

Mr. Wilson: For example, our rates for gas and groceries in Canada are 15 basis points, 0.15 per cent plus 5 cents.

Senator Ringuette: In regard to innovation, you must spend a lot of money and you must also have patents. Is that correct?

Mr. Wilson: We do. We have a number of patents. We try to patent all the innovations we develop. Patents are an important intellectual property for us.

Senator Ringuette: Do you have a patent on the chip card?

Mr. Wilson: We have developed a technology that supports chips. I am not familiar with the exact patent rights we have on the technology, but we have a proprietary chip technology.

Senator Ringuette: For the time being, I have a Visa with a chip. I also have a debit card with a chip. Both are from the same institution. We can look at them under a microscope and the chip is exactly the same. Therefore, I have the same chip security measure on my debit card that I have on my Visa card.

Mr. Wilson: The debit card chip utilizes Visa's technology. To launch that product in Canada, Interac had to borrow some of the technology that Visa has developed and that the banks are using.

Senator Ringuette: Is the chip a bank chip or a Visa chip?

Mr. Wilson: The banks put the chip in the card, and the technology is driven by a Visa technology standard.

Senator Ringuette: You have given the technology to the bank.

Mr. Wilson: They implement the technology.

The Chair: Visa lends the technology to the banks.

Senator Ringuette: Will you still lend it to Interac when you put a debit card on the market?

Mr. Wilson: We have no intention of changing that practice.

Senator Ringuette: That is excellent. We heard something about dual routing in respect of chip cards. It is your chip and you can use the technology to its best advantage so will you dual-route chips? For example, if you put a Visa debit card on the market,

Interac. Je crois que cette situation limitera le montant des investissements et les innovations dans le marché. Nous croyons qu'un interchange modéré est important.

Le sénateur Goldstein : Comment définissez-vous le terme modéré?

M. Wilson : Par exemple, nos taux pour l'essence et les produits d'épicerie au Canada sont de 15 points de base, soit 0,15 p. 100 plus 5 ¢.

Le sénateur Ringuette : Concernant l'innovation, vous devez dépenser beaucoup d'argent et vous devez avoir des brevets. Est-ce exact?

M. Wilson : C'est exact. Nous avons un certain nombre de brevets. Nous essayons de breveter toutes nos innovations. Les brevets constituent une propriété intellectuelle importante pour nous.

Le sénateur Ringuette : Détenez-vous un brevet sur la carte à puce?

M. Wilson : Nous avons élaboré une technologie qui utilise les puces. Je ne connais pas exactement les brevets que nous avons dans ce domaine, mais nous avons une technologie de cartes à puce exclusive.

Le sénateur Ringuette : En ce moment, j'ai une carte Visa à puce. J'ai également une carte de débit avec une puce. Les deux viennent de la même institution. Nous pouvons les examiner au microscope et la puce est identique. Je bénéficie donc de la même sécurité avec la puce de ma carte de débit qu'avec celle de ma carte Visa.

M. Wilson : La puce sur la carte de débit utilise une technologie provenant de Visa. Afin de lancer ce produit au Canada, Interac a dû emprunter quelques-unes des technologies élaborées par Visa et utilisées par les banques.

Le sénateur Ringuette : Est-ce que la puce provient de la banque ou de Visa?

M. Wilson : Les banques mettent la puce sur la carte et la technologie en question provient d'une norme technologique de Visa.

Le sénateur Ringuette : Avez-vous donné cette technologie à la banque?

M. Wilson : Ce sont eux qui la mettent en oeuvre.

Le président : Visa prête sa technologie aux banques.

Le sénateur Ringuette : Continuerez-vous à prêter cette technologie à Interac lorsque vous aurez une carte de débit sur le marché?

M. Wilson : Nous n'avons aucune intention de changer cette pratique.

Le sénateur Ringuette : Excellent. Nous avons entendu parler de cartes à puce bidirectionnelles. Il s'agit de votre puce. Pouvez-vous tirer le meilleur de cette technologie et utiliser des puces bidirectionnelles? Par exemple, si vous lancez une carte de

the first thing a consumer might see after swiping the card is the question: Do you want to use a Visa debit? Will the chip that you control be able to provide that choice?

Mr. Wilson: We believe in consumer choice.

Senator Ringuette: I am asking you a technology question that you, as Head of Visa Canada, should be able to answer. Will this chip be used to double-route on debit?

Mr. Wilson: I will start with a clarification around the technology. Visa owns the underlying technology and holds the rights to the standard. The information on the chip in respect of cardholder names and PINs belongs to the bank. We cannot decide to put that information on the chip. That decision has to be a bank decision. For a debit product, we are promoting consumer choice. The banks are thinking about it and we are talking about a proposition that includes both Visa and Interac on the chip, and that will present consumers with a choice at the point-of-sale. Consumers will be able to select either Interac or Visa for their transaction.

Senator Ringuette: This information is important for the committee. You say that you have negotiated with the Canadian banking institutions that issue your Visa card and that use your chip technology that on their debit card, there will be a double exposure for their Interac and for your Visa.

Mr. Wilson: Banks have the option of issuing a Visa card.

Senator Ringuette: Have you already negotiated that use?

Mr. Wilson: No, I do not think we have done that. Banks have the option of issuing a Visa-only debit card or they have the option of co-badging, which means putting Interac and Visa on the same debit card, which allows consumers choice at point-of-sale. That decision will be a bank decision.

Senator Moore: Mr. Wilson, were you here earlier when I asked questions of the witnesses from MasterCard?

Mr. Wilson: Yes.

Senator Moore: I will give you a copy of the article that appeared in yesterday's *Wall Street Journal* with regard to regulations and ask you to respond to the clerk of the committee as to whether these things impact your company, and how you propose to deal with them. Is that acceptable?

Mr. Wilson: Yes.

Senator Moore: Have you considered the situation currently facing our universities? Has your company considered that some universities are cancelling the acceptance of credit cards for tuition payments?

débit Visa sur le marché, la première chose qui pourrait apparaître aux yeux d'un client après qu'il ait glissé sa carte est un message disant : « Voulez-vous utiliser le débit Visa? » Est-ce que votre puce pourrait offrir ce choix?

M. Wilson : Nous croyons que le consommateur doit avoir le choix.

Le sénateur Ringuette : Je vous pose une question relative à la technologie et vous, qui êtes chef de Visa Canada, devriez être en mesure de répondre. Est-ce que cette puce sera bidirectionnelle pour le débit?

M. Wilson : Je commencerais par un éclaircissement concernant la technologie. Visa est propriétaire de la technologie utilisée et détient les droits sur la norme. L'information sur la puce, par exemple le nom et le NIP du titulaire de la carte, appartient à la banque. Nous ne pouvons pas décider quelle information est présente sur cette puce. Cette décision doit être prise par la banque. Pour un produit de débit, nous voulons que le consommateur ait le choix. Les banques y pensent et nous discutons d'une proposition qui inclurait Visa et Interac sur la même puce et qui offrirait le choix aux consommateurs aux points de vente. Les consommateurs pourront choisir Interac ou Visa pour leurs transactions.

Le sénateur Ringuette : Ces renseignements sont importants aux yeux du comité. Vous dites que vous avez négocié avec les institutions bancaires canadiennes émettrices de cartes Visa et qui utilisent votre technologie de puce sur leurs cartes de débit pour qu'elles contiennent des informations pour Interac et pour Visa.

M. Wilson : Les banques peuvent émettre des cartes Visa.

Le sénateur Ringuette : Avez-vous déjà négocié cette utilisation?

M. Wilson : Non, je ne crois pas. Les banques peuvent émettre une carte de débit exclusive à Visa et une carte sur laquelle cohabitent Interac et Visa, ce qui permet aux consommateurs de choisir aux points de vente. Cette décision appartiendra aux banques.

Le sénateur Moore : Monsieur Wilson, étiez-vous ici tout à l'heure lorsque j'ai posé des questions aux témoins représentant MasterCard?

M. Wilson : Oui.

Le sénateur Moore : Voici une copie d'un article paru dans le *Wall Street Journal* d'hier concernant la réglementation. Je vous demande de dire au greffier du comité si cela a des répercussions sur votre entreprise et ce que vous proposez pour résoudre cette question. Est-ce acceptable?

M. Wilson : Oui.

Le sénateur Moore : Avez-vous tenu compte de la situation que vivent actuellement nos universités? Votre entreprise a-t-elle pris en considération le fait que certaines universités refusent maintenant les cartes de crédit pour le paiement des frais de scolarité?

Mr. Wilson: We have considered that situation, and we acknowledge that some universities have made the decision not to accept credit cards. We are constantly re-evaluating our interchange structure. One factor we take into account is market feedback on rates, which we have heard. We take that feedback into account when thinking about any interchange changes.

Senator Moore: Are you considering a special rate for post-secondary education?

Mr. Wilson: At the moment, we are not thinking of that. It is not an item on the agenda for Visa.

Senator Moore: Is it not substantial enough?

Mr. Wilson: It is an important sector for us, and it has the potential to become even more important. It will be one of the sectors that we look at going forward.

The Chair: It has its advantages.

Senator Raine: I like to put things in simple terms. One thing I understand is my debit card. I put my money in my bank and I receive a debit card. I go to a merchant, plug in my card, and the money flows immediately from my bank account to the merchant's account. It is simple. We do not need to deal with the interchange system because the money is in my bank, and it goes directly to the merchant.

That card has a lot of attraction for people who are not interested in overextending with credit. I fail to understand what the interchange will bring to the debit system. My money goes from my bank to a body up there in the air somewhere and then to the merchant instantaneously. However, because it goes to that body, money disappears from the process to pay for a whole bunch of things that I might not want. I agree that if you are planning to travel to Europe and purchase some of the wonderful things that are available, it might be a good idea to have a special debit card, but for everyday transactions, the system we have with no fees or a fixed fee and no percentage works well. I do not understand why we would change it.

Mr. Wilson: That experience for you as a consumer will be no different with a Visa debit card than it is with your current bank card. The money will still come out of your bank account and flow to the merchant, again between the acquiring financial institution and the issuing financial institution.

Senator Raine: It does not make a difference for me but for my brother, who is the retailer and is paying 15 cents per transaction, it will make a difference because he will pay a percentage. The layer of cost will be paid by the retailer.

Mr. Wilson: In Canada, an important point is that merchants will also have choice about whether to accept Visa debit. It is possible that if they accept Visa debit, it will cost them more because of the interchange. However, if merchants do not believe

Mr. Wilson : Nous avons étudié cette situation et nous reconnaissons que certaines universités ont décidé de ne pas accepter les cartes de crédit. Nous réévaluons constamment notre structure d'interchange. Nous tenons compte des réactions du marché relativement aux taux, et nous avons entendu ce qui ressort du marché. Nous tenons compte de ces réactions lorsque nous étudions tout changement à l'interchange.

Le sénateur Moore : Étudiez-vous la possibilité d'offrir un taux spécial pour l'enseignement postsecondaire?

Mr. Wilson : En ce moment, nous n'y pensons pas. Ce n'est pas dans les plans de Visa.

Le sénateur Moore : Ce n'est pas assez important?

Mr. Wilson : C'est un secteur important pour nous, et il pourrait devenir encore plus important. Nous envisageons de nous engager dans ce secteur.

Le président : Il y a des avantages.

Le sénateur Raine : J'aime dire les choses simplement. Je comprends ma carte de débit. Je dépose de l'argent à ma banque et je reçois une carte de débit. Je vais chez un marchand, je glisse ma carte dans le lecteur, et l'argent est immédiatement transféré de mon compte bancaire à celui du marchand. C'est simple. Nous n'avons pas besoin d'un système d'interchange parce que l'argent est à la banque et il est envoyé directement au marchand.

Cette carte offre de nombreux avantages aux gens qui ne sont pas intéressés à prendre des engagements financiers impossibles à tenir avec le crédit. Je ne comprends pas ce que l'interchange apportera au système de débit. Mon argent quitte ma banque, passe par une organisation quelque part puis arrive instantanément au marchand. Mais parce qu'il passe par cette organisation, une partie de l'argent disparaît au cours du processus pour payer un tas de choses que je ne veux peut-être pas. Je comprends que si l'on planifie un voyage en Europe et qu'on veut acheter de merveilleuses choses là-bas, une carte de débit spéciale peut s'avérer intéressante; mais pour les transactions de tous les jours, le système que nous utilisons en ce moment et qui ne comporte aucuns frais ou s'accompagne de frais fixes, mais ne fait pas intervenir aucun pourcentage, fonctionne très bien. Je ne vois pas pourquoi on le modifierait.

Mr. Wilson : Votre expérience en tant que consommateur ne sera pas différente avec une carte de débit Visa qu'avec votre carte bancaire actuelle. L'argent partira toujours de votre compte bancaire pour aller au commerçant; ça se passera toujours entre l'institution financière acheteuse et l'institution financière émettrice.

Le sénateur Raine : Il n'y a pas de différence pour moi, mais pour mon frère, qui est détaillant et qui paie 15 cents par transaction, il y aura une différence parce qu'il devra payer un pourcentage. Les frais supplémentaires seront payés par les détaillants.

Mr. Wilson : Il est important de savoir qu'au Canada, les commerçants auront le choix d'accepter ou non les cartes de débit Visa. Il est possible, s'ils les acceptent, que les frais soient plus élevés en raison de l'interchange. Mais si les commerçants ne

there is value in Visa debit cards, they can choose not to accept them. As well, consumers can choose to use Visa debit or not to use it.

Senator Greene: If merchants accept Visa, they do not have to accept Visa debit?

Mr. Wilson: That is correct. Deciding not to accept a Visa debit card will not impact their acceptance of other Visa products.

Senator Greene: You do not envision a time frame limiting that choice?

Mr. Wilson: We are adopting that principle for the Canadian market.

Senator Raine: I know that things change, and it is important to keep up. There are good reasons why a special debit card that offers choices should be available. I want to see the "no frills" model of debit card remain available and be promoted by whoever wants to promote it as a good, efficient way of debit purchasing. I am a little worried that to sell the more expensive card, you will offer various loyalty programs and travel promotions, which add a great cost to the system.

Mr. Wilson: Ultimately, there will not be costs if merchants decide not to accept the cards or consumers pick Interac at the point of sale with every transaction. The launch and use of Visa debit and the associated costs will be driven by both consumer and merchant choice to use that product.

Senator Raine: With respect to the acquirers, who owns those companies?

Mr. Wilson: Ownership varies widely. In some cases, it is Canadian banks. In other cases, they are separate, publicly traded companies.

Senator Raine: There are many non-arm's length things happening in this whole system.

Mr. Wilson: The system is complex, with a number of different parties with different ownership structures involved.

The important point to note is that financial institutions are on either side of the Visa transaction directly, and those financial institutions are Canadian. They are regulated by provisions in, for example, the Bank Act, and they are monitored by groups like the Financial Consumer Agency of Canada and the Canadian Banking Association.

The Chair: You referred to merchant acceptance and consumer acceptance. If you have consumer acceptance, will the merchant not have to accept? If 20 customers walk into my store and say, "You do not take Visa card X," and I say no, because it is expensive, I will lose sales, your campaign will go after the consumers. Hence, it would seem to me, that is why I am

voient pas d'avantage aux cartes de débit Visa, ils peuvent décider de ne pas les accepter. Le choix d'utiliser ou non la carte de débit Visa revient aussi aux consommateurs.

Le sénateur Greene : Si les commerçants acceptent déjà la carte Visa, ils ne sont pas contraints d'accepter la carte de débit Visa?

M. Wilson : Non. Le fait de ne pas accepter la carte de débit Visa n'aura aucune répercussion sur leur acceptation des autres produits Visa.

Le sénateur Greene : Vous ne prévoyez pas de limiter éventuellement ce choix?

M. Wilson : Nous adoptons ce principe pour le marché canadien.

Le sénateur Raine : Je sais que les choses évoluent et qu'il est important de suivre le rythme. Il existe de bonnes raisons pour lesquelles une carte de débit spéciale, avec des options, devrait être disponible. Or, je ne veux pas voir disparaître le modèle « simple » de carte et il doit pouvoir être promu comme un outil adéquat et efficace pour acheter par débit. Je suis un peu inquiet du fait que pour vendre vos cartes les plus dispendieuses, vous offrirez divers programmes de fidélisation et rabais sur les voyages, ce qui augmente sensiblement les coûts du système.

M. Wilson : En bout de ligne, il n'y aura aucuns frais si les marchands choisissent de ne pas accepter les cartes ou si les consommateurs utilisent Interac pour chacune de leurs transactions. Le lancement et l'utilisation des cartes de débit Visa et des coûts qui y sont liés dépendront de la décision des marchands et des consommateurs d'utiliser ou non ce produit.

Le sénateur Raine : En ce qui concerne les acquéreurs, qui possède ces entreprises?

M. Wilson : Il y a différents propriétaires. Dans certains cas, il s'agit de banques canadiennes. Dans d'autres cas, ce sont différentes sociétés cotées en bourse.

Le sénateur Raine : Beaucoup d'éléments sont interdépendants dans ce système.

M. Wilson : Le système est complexe et met en jeu plusieurs intéressés et différentes structures de capital social.

Il est important de noter que les institutions financières se situent des deux côtés de la transaction Visa, et que ces institutions financières sont canadiennes. Elles sont notamment régies par les dispositions de la Loi sur les banques et sont surveillées par des groupes tels que l'Agence de la consommation en matière financière du Canada et l'Association des banquiers canadiens.

Le président : Vous avez parlé de l'acceptation des marchands et des consommateurs. Si vous obtenez l'appui des consommateurs, les commerçants ne seront-ils pas contraints de leur emboîter le pas? Si 20 clients entrent dans mon magasin, me demandent si je prends la carte Visa X, et que je réponds que je ne la prends pas parce que c'est dispendieux, je perdrai des ventes;

inundated with 45 cards a month in the mail system. I am not necessarily being critical, but is it not, in fact, a marketing matter?

Mr. Wilson: If I am a merchant, I probably want to do what makes my consumers happy, but there are merchants in Canada that have decided not to accept Visa products. Tim Horton's, Costco and No Frills are great examples of larger merchants. Mr. Stanton mentioned other statistics of around a million other merchants in Canada that do not accept cards, so merchants have made that choice.

Senator Greene: You talk about consumer choice, and you hold up that choice as an ideal to strive for. There are many industries, of course, in which a government limits consumer choice. For example, I am from Nova Scotia, and I am not allowed to buy beer and wine in a supermarket.

I believe in consumer choice very much. Do you see any areas in this credit card and debit card issue where maximum consumer choice is not a good thing?

Mr. Wilson: I am a firm believer in consumer choice. I believe that it benefits everyone.

The Chair: Thank you, Mr. Wilson. Senators, thank you very much for being so cooperative and keeping your questions short and concise.

We have benefited from your testimony, Mr. Wilson. We appreciate your taking the time to come before us. This issue is complex, as you have said, and we wish you well. Thank you for your time.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, April 23, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m. to study on the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

Senator Michael A. Meighen (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: Good morning, ladies and gentlemen. I call the meeting of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce to order.

[Translation]

This morning, we are studying issues related to the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular, for businesses and consumers.

vosre campagne visera les consommateurs. Je crois que c'est pour cette raison que le service postal m'inonde chaque mois de cartes de crédit. Je ne suis pas nécessairement contre le principe, mais ne s'agit-il pas en fait d'une question de marketing?

M. Wilson : En tant que commerçant, j'agisrais probablement de façon à satisfaire mes clients, mais certains commerçants au Canada ont choisi de ne pas accepter les produits Visa. Tim Hortons, Costco et No Frills sont de bons exemples d'importantes entreprises dans cette situation. M. Stanton a mentionné qu'environ un million d'autres commerçants au Canada n'acceptent pas les cartes; c'est le choix qu'ils ont fait.

Le sénateur Greene : Vous parlez du choix des consommateurs, et vous soutenez que ce choix est un idéal qu'il faut s'efforcer d'atteindre. Il existe évidemment de nombreux secteurs où le gouvernement limite ces choix. Par exemple, je viens de la Nouvelle-Écosse, et là-bas on ne peut pas acheter de bière et de vin dans un supermarché.

Je crois sincèrement à la liberté de choix des consommateurs. D'après vous, quand on parle des cartes de crédit et de débit, y a-t-il un risque quelconque à laisser un maximum de liberté aux consommateurs?

M. Wilson : Je suis tout à fait pour la liberté de choix des consommateurs. Je crois que cela profite à tous.

Le président : Merci, monsieur Wilson. Mesdames et messieurs les sénateurs, merci beaucoup de votre collaboration. Je vous remercie aussi d'avoir gardé vos questions courtes et concises.

Votre témoignage nous a été précieux, M. Wilson. Nous apprécions que vous ayez pris le temps de comparaître devant nous. Cette question est complexe, comme vous l'avez dit, et nous vous souhaitons la meilleure des chances. Merci de votre temps.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 23 avril 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, pour étudier les questions relatives aux systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs tarifs et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

Le sénateur Michael A. Meighen (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Bonjour, mesdames et messieurs. La séance du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce est ouverte.

[Français]

Notre comité se penche ce matin sur les questions relatives aux systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

[English]

The committee was charged with undertaking this inquiry after the Senate adopted a motion put forward by Senator Ringuette to have this committee study this issue.

The first half of our meeting this morning will deal with matters relating to debit cards. Canadians are second only to Swedes in terms of per capita debit card transactions.

I am Michael Meighen, a senator from Ontario, and I have the honour of chairing this committee, together with the Deputy Chair, Senator Goldstein, from Quebec. Other senators will be introduced as they ask questions.

We are pleased to have with us, from the Interac Association, Mark O'Connell, President and Chief Executive Officer.

Please proceed with your opening statement.

Mark O'Connell, President and Chief Executive Officer, Interac Association: Good morning. Thank you for the opportunity to talk to you today about Interac; why Interac needs to evolve from its current structure; and why we see our viability as very important to Canadian merchants, consumers and the marketplace in general.

I have provided you with a deck of slides. Slide 2 indicates that without question, Canadians love Interac and Interac debit, its 24-7 convenience, its reliability and its security. However, there are many different perceptions about the Interac organization and just what we do.

In short, Interac is a successful Canadian world-class debit system. Interac Association, first formed in 1984, is responsible for the management and operations of that network. Our members are not only the banks. Our membership includes credit unions, other financial institutions, payment and technology companies, and we also have a merchant represented on our board. As a payment network, we do not issue payment cards or own or operate ABMs or point-of-sale terminals. Also, we do not charge fees to merchants or consumers.

Interac is Canada's only domestically run coast-to-coast debit payment network. We offer a suite of trusted payments solutions to consumers and merchants in both the physical and the online space. We are the only home-grown retail payment brand. Interac operates on a world-class efficient national payments infrastructure with leading edge security. We have the only payment product that clears and settles through the Canadian payment system. We are Canadians' preferred and leading payment option and Canadian merchants' lowest-cost option.

Slide 3 indicates that this is supported by a recent survey by the Bank of Canada. As you can see here, Interac debit is a low-cost payment option for merchants, even compared to cash.

[Traduction]

Le comité a été saisi de cette enquête après que le Sénat ait adopté une motion présentée par le sénateur Ringuette qui voulait que ce comité se penche sur cette question.

La première moitié de notre réunion ce matin traitera des sujets liés aux cartes de débit. En termes de transactions par carte de débit par habitant, seuls les Suédois devancent les Canadiens.

Je suis Michael Meighen, sénateur de l'Ontario, et j'ai l'immense plaisir de présider ce comité en collaboration avec le vice-président, le sénateur Goldstein, du Québec. D'autres sénateurs seront présentés lorsqu'ils poseront des questions.

Nous sommes heureux d'avoir avec nous Mark O'Connell, président et chef de la direction de l'Association Interac.

Veuillez commencer votre déclaration préliminaire.

Mark O'Connell, président et chef de la direction, Association Interac : Bonjour. Je vous remercie de me donner l'occasion de vous entretenir au sujet d'Interac, des raisons qui poussent Interac à faire évoluer sa structure et de l'importance que nous accordons à sa viabilité, pour les marchands, les consommateurs canadiens et le marché en général.

Je vous ai distribué une série de diapositives. La diapositive 2 indique sans équivoque que les Canadiens adorent Interac et le système de débit Interac, sa disponibilité de tous les jours 24 heures sur 24 ainsi que sa fiabilité et sa sécurité. Toutefois, de nombreuses idées préconçues persistent au sujet de l'organisation d'Interac et de ce que nous faisons.

En bref, Interac est un système de débit canadien de classe mondiale. L'Association Interac a été fondée en 1984 et est responsable de la gestion et des activités de ce réseau. On ne compte pas uniquement des banques parmi nos membres. Nous avons aussi des coopératives de crédit, d'autres institutions financières, des entreprises de technologie et de paiement, et nous avons même un marchand représenté au conseil. En tant que réseau de paiement, nous n'émettons pas de cartes de paiement et nous ne sommes ni propriétaires ni gestionnaires de guichets automatiques ou de terminaux de point de vente. De plus, nous ne facturons aucuns frais ni aux marchands ni aux consommateurs.

Interac est l'unique réseau de paiement par cartes de débit géré localement dans tout le pays. Nous offrons aux consommateurs et aux marchands une série de solutions de paiement fiables tant dans l'espace physique qu'en ligne. Nous sommes la seule marque de paiement au détail créée au pays. Interac s'appuie sur une infrastructure de paiement nationale d'une efficacité de classe mondiale avec des dispositifs de sécurité à la fine pointe. Nous représentons le seul produit qui passe par le système de paiement du Canada pour procéder à la compensation et au règlement. Nous sommes la solution de paiement préférée des Canadiens ainsi que la moins coûteuse pour les marchands au Canada.

La diapositive 3 démontre qu'un sondage récent commandé par la Banque du Canada soutient mes propos. Comme vous pouvez le voir, Interac débit est une solution de paiement peu coûteuse pour les marchands même comparée aux paiements en espèces.

Debit is the middle column in the chart. The fee noted of 12 cents on average is paid to a merchant's acquirer and not to Interac. On an Interac debit transaction we receive a switch fee from the acquirers and issuers to process the transaction.

The Chair: I am sorry to interrupt, Mr. O'Connell. Please explain switch fees and acquirers.

Mr. O'Connell: There are four constituents in the payments market. There is the issuer, who issues the card and takes care of the cardholder and the accounts.

The Chair: Can you give an example of the issuer?

Mr. O'Connell: Yes, the issuers are the financial institutions of Canada, which includes banks and credit unions.

An acquirer takes care of the other side. They have a contract with the merchant to provide various services for the merchant, including processing the transaction, taking care of their terminal needs and so forth. A merchant acquirer provides merchants with those terminal services.

Acquirers would be Moneris, which is a large one in the Canada market, and Global Payments and Paymentech. The Toronto-Dominion Bank has an acquirer, as does Desjardins.

Our switch fee is a flat 0.8-cent fee charged to the acquirer and the issuer in order for Interac to process the transaction through our Inter Member Network.

The Chair: Does the switch fee appear on this slide?

Mr. O'Connell: No, we are less than one cent of that 12-cent fee that is indicated as the payment processing fees in the Bank of Canada report.

Senator Moore: Just to clarify, that eight-tenths of one cent is paid to you by two parties?

Mr. O'Connell: Yes, the acquirer for the message that goes through the IMN from the merchant terminal to the issuer, and the issuer as well, in an equal fashion, for taking the authorization message back after the cardholder's account has been verified. We transport that to the merchant verifying that there are good funds for payment.

Senator Moore: You get 1.6 cents in each transaction?

Mr. O'Connell: Yes, but the acquirer, which is the merchant side, is only charged 0.8 of a cent.

Senator Goldstein: All of this is done electronically?

Les débits sont représentés dans la colonne du centre du diagramme. Des frais de 12 cents en moyenne sont payés à l'acquéreur du marchand et non à Interac. Pour chaque transaction d'Interac débit nous recevons un frais de commutation des acquéreurs ainsi que des émetteurs pour traiter la transaction.

Le président : Je suis désolé de vous interrompre, monsieur O'Connell. Pourriez-vous expliquer les frais de communication ainsi que les acquéreurs?

M. O'Connell : Le marché des paiements se divise en quatre groupes. Il y a les émetteurs, ceux qui émettent les cartes et qui s'occupent des détenteurs de cartes et de leurs comptes.

Le président : Pouvez-vous nous donner un exemple d'émetteurs?

M. O'Connell : Oui, les émetteurs sont les institutions financières du Canada, ce qui comprend les banques et les coopératives de crédit.

Un acquéreur s'occupe de l'autre côté de la transaction. Il a un contrat avec le marchand pour lui fournir divers services notamment pour le traitement des transactions ainsi que pour répondre à ses besoins en ce qui a trait aux terminaux, et cetera. L'acquéreur de marchand fournit au marchand des services relatifs aux terminaux.

Moneris est un acquéreur qui occupe une large part du marché au Canada avec Global Payments et Paymentech. La Banque Toronto-Dominion a un acquéreur tout comme Desjardins.

Nos frais de commutation sont des frais fixes de 0,8 cent facturé à l'acquéreur ainsi qu'à l'émetteur pour permettre à Interac de traiter les transactions par le biais de son réseau intermembres.

Le président : Est-ce que les frais de commutation figurent sur cette diapositive?

M. O'Connell : Non, nous sommes à moins de 1 p. 100 des frais de 12 cents qui sont indiqués ici comme les frais de traitement de paiement dans le rapport de la Banque du Canada.

Le sénateur Moore : Juste pour bien comprendre, huit dixième de un sou vous sont payés par les deux parties?

M. O'Connell : Oui, l'acquéreur nous paie pour le message qui est envoyé par le réseau intermembres du terminal du marchand vers l'émetteur, et l'émetteur également, de la même façon, pour renvoyer le message d'autorisation après que le compte du détenteur de la carte ait été vérifié. Nous transférons cette information au marchand pour vérifier s'il y a des fonds suffisants pour le paiement.

Le sénateur Moore : Vous recevez 1,6 cent pour chaque transaction?

M. O'Connell : Oui, mais l'acquéreur, celui qui est du côté du marchand, n'est facturé que 0,8 cent.

Le sénateur Goldstein : Et tout cela se fait par voie électronique?

Mr. O'Connell: All of this is done electronically by the Inter Member Network, which we manage.

Moving on to slide 4, I would like to spend a moment discussing Interac Association. I would like to discuss how it is governed and why we need to change this structure, regardless of new competitors entering the market, but certainly spurred on by that factor.

Since 1996, Interac Association has operated under a consent order. The order has no termination date and can only be amended or terminated by a further order of the Competition Tribunal. The consent order is extremely detailed and confining. It prescribes how Interac Association is structured as an association, how it is governed and by whom, how it sets and collects fees, and even the voting levels required to approve many initiatives. In essence, it has frozen Interac Association in time.

I will continue by speaking about risks turning the association into an anachronism. When the consent order was negotiated and entered into, almost all payment networks throughout the world were structured as associations. Today, almost none are. Throughout the world, it has been recognized that associations tend to be slow and ponderous, moving at the pace of the slowest. They have difficulty reacting to a dynamically-changing marketplace, which certainly characterizes our world today. This is the essence of the problem that we face at Interac Association and key to our need to change.

While we try to move forward with our dysfunctional structure and its limitations, the Canadian marketplace is rapidly changing all around us. As you heard loud and clear yesterday, Visa Inc. and MasterCard Worldwide, the large U.S. based card companies, have entered the Canadian debit space with their debit products. These products operate just like Interac, debiting your bank account when you make a purchase using your bank card.

While we are shackled, these companies have the regulatory and structural flexibility, and financial resources that we do not have. They are well financed and have a great deal of experience taking on incumbent domestic debit networks while rapidly gaining market share at the expense of those domestic debit providers. They have done this most recently in the United States. We see similar strategies being employed here as they aggressively work to sign up issuers, acquirers and merchants.

Additionally, we heard yesterday that other new competitors, new products and new brands are emerging. New investments in chip technology are driving those in the payments industry to find new products and services that can provide greater value to consumers and merchants.

M. O'Connell : Tout est fait électroniquement par le réseau intermembres que nous gérons.

Si l'on continue avec la diapositive 4, j'aimerais prendre un moment pour vous parler de l'Association Interac. J'aimerais discuter avec vous de la façon dont nous la gérons et des raisons pour lesquelles nous devons changer sa structure. Ces raisons sont sans égard aux nouveaux compétiteurs qui pénètrent le marché, même si ce facteur a une certaine importance.

Depuis 1996, l'Association Interac fonctionne sous une ordonnance par consentement. Cette ordonnance n'a aucune date de fin. Ce n'est que le Tribunal de la concurrence qui peut l'amender ou y mettre fin. Elle est extrêmement détaillée et restrictive. Elle prescrit la structure de l'Association Interac en tant qu'association, elle dicte par qui et comment l'association doit être gouvernée, comment elle détermine et encaisse les frais, elle va même jusqu'à déterminer le nombre de votes nécessaires à l'autorisation de nombreuses initiatives. En gros, l'ordonnance a figé l'Association Interac dans le temps.

Je vais poursuivre en vous parlant des risques de rendre l'Association anachronique. Lorsque l'ordonnance par consentement a été négociée et imposée, presque tous les réseaux de paiement à travers le monde étaient formés en associations. Aujourd'hui, aucune n'est structurée de cette façon. Partout au monde il a été reconnu que les associations ont tendance à être lentes et encombrantes. Elles ont de la difficulté à réagir au marché dynamique et évolutif qui caractérise notre monde aujourd'hui. C'est là la base du problème auquel l'Association Interac fait face et notre principale raison de changer.

Pendant que nous tentons d'aller de l'avant avec notre structure dysfonctionnelle et nos limites, le marché canadien change à une vitesse rapide autour de nous. Comme vous l'avez entendu clairement hier, Visa Inc. et MasterCard Worldwide, les grandes entreprises de cartes basées aux États-Unis, ont pénétré le marché du débit au Canada avec leurs produits. Ces produits fonctionnent tout comme Interac, ils débitent vos comptes bancaires lorsque vous faites un achat à l'aide de votre carte bancaire.

Alors que nous avons les mains liées, ces entreprises bénéficient de la souplesse de leurs règles structurelles et réglementaires ainsi que de ressources financières que nous n'avons pas. Elles sont bien financées et ont une grande expérience, s'appropriant les titulaires de réseaux de débit tout en gagnant des parts de marché rapidement aux dépens de ces fournisseurs de service de débit locaux. Elles ont fait cela tout récemment aux États-Unis. Nous sommes témoins de stratégies semblables utilisées ici alors qu'elles travaillent agressivement pour signer des ententes avec les émetteurs, les acquéreurs et les marchands.

De plus, nous avons entendu hier que de nouveaux compétiteurs, de nouveaux produits et de nouvelles marques émergent. De nouveaux investissements dans la technologie des puces poussent ceux qui font partie de l'industrie des paiements à trouver de nouveaux produits et services qui peuvent offrir une plus grande valeur aux consommateurs et aux marchands.

I have described why we need to change, but how do we want to evolve and how will that happen? Yes, we want to transition from a not-for-profit association model to a commercial model. We want the company to be governed independently from its participants. It would own and operate all existing and new services, and it would be operated as an independent commercial business.

Getting to this point involves a number of steps. As you are aware, we are in discussions with the Competition Bureau regarding the consent order, and those discussions are ongoing. Those discussions comprise the first step. Second, preserving Interac requires greater investment in the core infrastructure of the network and new product innovation. This means changes to the pricing system for Interac products in a manner that respects our strategy of being a low-cost provider.

Finally, on slide 7, there is a great deal of competition in the Canadian marketplace and we welcome additional competition. That is not the issue. The issue is that we need to have a level playing field. Interac needs to be allowed to operate under a more efficient and independent governance structure, and be able to operate on a commercial basis to bring capital investment into the network and product innovation to market. We also believe that transparency should be a hallmark of our debit system, where choice should be given to its users.

Interac competing with the Visas and the MasterCard's of the world does not mean that we will adopt their strategies. In fact, it is quite the contrary. From watching our counterparts and being counselled by them from around the world, adopting other companies' strategies has proven to be a no-win situation and strategy.

Interac will instead continue to operate true to its Canadian roots. We understand the price pressures that merchants currently face, particularly in this economic environment and these challenging times. One of the strategic advantages for Interac debit comes from being a low-cost payment option with per-transaction fee pricing. Any changes to the pricing structure will be mindful of these principles.

We will continue to seek to protect and enhance the Interac brand in the marketplace and the confidence that our stakeholders have in us. We will utilize our leadership position and our domestic knowledge of this market to deliver the right solutions, under the right business model, for our Canadian constituents.

However, given the forces at play, we must first change. If we do not — if we are not allowed to compete on a level playing field — Canada's only payment brand and network will be hobbled and will not be able to continue to offer Canadians the services that they demand and that they deserve.

Je vous ai donc expliqué pourquoi nous devons changer, mais comment voulons-nous évoluer et comment cela va-t-il se produire? Oui, nous voulons transiger d'une association sans but lucratif à une association de type commercial. Nous voulons que notre entreprise soit gouvernée indépendamment de ses participants. Elle posséderait et générerait tous les nouveaux services et ceux déjà existants et se dirigerait comme une entreprise commerciale indépendante.

Pour en arriver là, plusieurs étapes s'imposent. Comme vous êtes au courant déjà, nous sommes en pourparlers avec le Bureau de la concurrence concernant l'ordonnance par consentement, et ces discussions se poursuivent toujours. Il s'agit-là de la première étape. La deuxième étape consiste à des investissements plus substantiels dans l'infrastructure de base du réseau et le développement de nouveaux produits. Ce qui implique aussi des changements dans le système de tarification des produits Interac de façon à respecter notre stratégie d'être un fournisseur à bas prix.

La diapositive 7 nous montre finalement qu'il y a beaucoup de compétition sur le marché canadien et nous accueillons favorablement cette compétition. Là n'est pas le problème. Il faut par contre que les règles du jeu soient équitables. Interac doit pouvoir être dirigé par une structure de gouvernance plus indépendante et plus efficace, et être en mesure de fonctionner selon une base commerciale afin d'apporter des investissements de capitaux dans le réseau ainsi que de nouveaux produits sur le marché. Nous sommes d'avis que la transparence devrait être la marque de commerce de notre système de débit et que le choix devrait être laissé aux utilisateurs.

Le fait qu'Interac soit en compétition avec les Visa et les MasterCard de ce monde ne veut pas dire que nous adopterons les mêmes stratégies. En fait, c'est tout le contraire. En observant nos homologues et en écoutant leurs conseils dans le monde entier, nous avons conclu qu'adopter les mêmes stratégies que d'autres entreprises s'avérerait être une situation et une stratégie perdantes.

Interac veut au contraire rester fidèle à ses racines canadiennes. Nous comprenons les pressions que les marchands subissent en ce qui a trait au prix, particulièrement dans cet environnement économique et ces temps difficiles. L'un des avantages stratégiques que possède Interac est d'être une solution de paiement à bas prix avec un système de tarification par transaction. Tout changement à notre structure de tarification gardera en tête ces principes.

Nous continuerons à protéger et à améliorer la marque Interac sur le marché ainsi qu'à confirmer la confiance que nos intervenants nous accordent. Nous nous servirons de notre position de leader et de notre connaissance du marché local pour fournir les bonnes solutions et un modèle de fonctionnement adéquat à nos membres du Canada.

Toutefois, compte tenu des forces du marché, nous devons d'abord changer. Si nous ne changeons pas — si nous ne sommes pas en mesure d'être compétitifs selon des règles équitables — l'unique réseau et marque de paiement du Canada sera freiné et nous ne serons pas capables d'offrir aux Canadiens les services qu'ils exigent et qu'ils méritent.

The Chair: Thank you for a succinct and clear statement.

Senator Massicotte: Thank you for being with us this morning. I can easily understand why Interac's shareholders would want to become a for-profit organization. I can understand that part, but obviously, our interest is whether it is good for Canada, for your clients and consumers.

I understand the arguments on innovation, but I am having difficulty understanding how competitors, the Visas or MasterCard's of the United States, can come to Canada, and charge a lot more than the 19 cents per transaction. We see that figure in the Bank of Canada report. How can they become so dominant and why are you so concerned about them when their costs are so much higher, relative to credit cards and relative to their debit experience in the United States?

If you wish, I have a concern as expressed by OECD and so on, that the people paying the bill — the merchants, effectively — are not at the table. They do not have enough negotiating power to ensure the system is fair. If I could speculate, I would say no wonder Visa would do well in Canada because they will charge an interchange fee — they will charge higher fees. The financial institutions would love to get paid more money, so they will get prominent in the system but only because the merchants who pay the bill, who will have to pay more, are not at the table; they cannot say no. Obviously, customer is king.

Mr. O'Connell: I will address first the notion why perhaps I, being proud in the custodian of Interac, should not be concerned with the penetration of Visa and MasterCard into the marketplace.

In almost every jurisdiction in the world, they have come in with those pricing models you have talked about and been able to rapidly take market share from domestic debit providers. The closest proxy I can give you speaks to both the speed at which it can happen and the magnitude: STAR Network is the closest proxy in the United States. Four and one-half years ago, they had close to 60 per cent market share of the debit market. They had a low-cost model and so forth. Visa debit at that time had 10 per cent. In four years, STAR Network has 24 per cent of the market and Visa has just over 50 per cent, I believe. If you combine signature debit, which we do not have in Canada, with PIN debit, Visa now controls over 70 per cent of the debit market in the United States, which has happened in the U.K., in Europe, in all markets around the world. Therefore, I think it would be unwise to ignore this threat. As we heard yesterday, they are here.

We need to have a table stake fundamental agreement that we have a multi-network environment. They are utilizing their strategies and pitching value propositions for the market to be unregulated and unfettered, while the Canadian option is

Le président : Merci pour votre déclaration concise et claire.

Le sénateur Massicotte : Merci d'être avec nous ce matin. Je peux très bien comprendre pourquoi les intervenants d'Interac veulent devenir une organisation à but lucratif. Je peux comprendre cela, mais manifestement, nos intérêts sont de savoir ce qui est bon pour le Canada, pour vos clients et pour vos consommateurs.

Je comprends également les arguments concernant l'innovation, mais j'ai quelques difficultés à comprendre comment les compétiteurs, Visa ou MasterCard des États-Unis, peuvent venir au Canada et facturer beaucoup plus que 0,19 \$ par transaction. C'est un chiffre qui figure dans le rapport de la Banque du Canada. Comment peuvent-ils être aussi dominants et pourquoi cela vous inquiète-t-il alors que leurs coûts sont beaucoup plus élevés en ce qui a trait aux cartes de crédit ainsi qu'à leur expérience de débit aux États-Unis?

En fait ce qui m'inquiète, comme l'ont mentionné l'OCDE et les autres, c'est que les gens qui paient la facture, c'est-à-dire les marchands, ne sont pas à la table. Ils n'ont aucun pouvoir de négociation pour s'assurer que le système soit équitable. D'ailleurs si je spéculais, je vous dirais que c'est sans surprise que Visa réussira bien au Canada parce qu'ils vont facturer un frais d'interchange — des frais plus élevés. Les institutions financières adoreraient recevoir plus d'argent, elles vont donc prendre beaucoup plus d'importance dans le système uniquement parce que les marchands qui paient la facture, qui auront plus d'argent à déboursier, ne sont pas présents à la table : ils ne peuvent pas dire non. Manifestement, le consommateur est roi.

M. O'Connell : Je vais d'abord traiter de la première notion selon laquelle, en tant que fier responsable d'Interac, je ne dois pas m'inquiéter de la pénétration du marché par Visa et MasterCard.

Ils ont pénétré presque tous les pays du monde avec les modèles de tarification dont vous avez parlé et ils ont été en mesure de s'accaparer rapidement d'une part du marché des fournisseurs nationaux de cartes de débit. La meilleure approximation que je puisse vous donner illustre à la fois la vitesse à laquelle ce phénomène peut se produire et son ampleur : le modèle le plus proche est celui de STAR Network, aux États-Unis. Il y a quatre ans et demi, cette entreprise contrôlait près de 60 p. 100 du marché des cartes de débit. Elle avait un modèle à bas prix et tout. À cette époque, le secteur des cartes de débit de Visa en détenait 10 p. 100. En quatre années, la part de marché de STAR Network est passée à 24 p. 100 et celle de Visa, à un peu plus de 50 p. 100, je crois. Si vous ajoutez la carte de débit avec signature, ce qui n'existe pas au Canada, où la carte de débit à NIP est généralisée, Visa contrôle maintenant plus de 70 p. 100 du marché des cartes de débit aux États-Unis, ce qui s'est produit au Royaume-Uni, en Europe et sur tous les marchés dans le monde. Je pense donc que nous serions mal avisés de faire fi de cette menace. Comme je l'ai entendu hier, ils sont ici.

Il faut instaurer une convention de base selon laquelle nous vivons dans un environnement à réseaux multiples. Ils utilisent leurs stratégies et lancent des propositions de valeurs pour que le marché soit déréglementé et dépourvu d'entraves, tandis que

confined and fettered. We have to recognize this Canadian gem, of which I am so proud. I took the job two years ago because I was not willing to let such a Canadian success story go quietly into the night as I have seen happen in debit markets all over the world. I have been in the payments business for 16 years.

You saw the aggressiveness of the strategies yesterday. We heard from Mr. Stanton about an initial pricing strategy to achieve merchant penetration. We heard that he is conducting business cases with select merchants to penetrate the market. I will not speculate on what exactly he means.

However, as a businessman, when someone says he is doing business cases with merchants, it means he is packaging value propositions, inducements and incentives to get those merchants to sign on to accept Maestro debit. This is at a time when merchants are particularly hurting.

What else did we hear? On the other side, we heard that Visa is here and we can go to their website to see their posted interchange rates on a percentage basis. They are offering interchange on the other side of the market. I believe Mr. Wilson said that the Canadian price they have introduced is drastically lower than the rest of the world.

Then Mr. Stanton said that there is a 0.5-cent switch fee. I believe he has the interchange fee set at zero. Do we actually think those two pricing situations would occur if Interac were not in this marketplace?

That is the risk. We have seen it all around the world. We talked to the merchants and the merchants association. The worst-case scenario for both merchants and consumers in this market is a duopoly of those two U.S. multinationals. That is why we need to change.

Senator Massicotte: You are making my point. Why are they successful? Are they delivering cheaper services than you can deliver to merchants?

Mr. O'Connell: They have the financial resources and the marketability to offer to both sides of the market, inducements and otherwise. They are allowed to do this unfettered, where I cannot.

Senator Massicotte: Can they do this at a cheaper cost? Success is a relative term. It is success for whom, to their shareholders or your shareholders? I can agree with that. Will the merchants and consumers benefit from that competition?

l'option canadienne est restreinte et présente des entraves. Il nous faut reconnaître ce joyau canadien dont je suis si fier. Je suis entré en fonction il y a deux ans parce que je n'étais pas disposé à voir ce modèle de réussite canadienne s'estomper dans la nuit, comme je l'ai vu se produire sur les marchés de la carte de débit dans le monde entier. Je travaille dans le milieu des paiements depuis 16 ans.

Hier, vous avez pu constater l'agressivité des stratégies. Nous avons entendu M. Stanton nous parler d'une stratégie initiale de tarification visant à favoriser la pénétration chez les commerçants. Nous l'avons entendu dire qu'il fait des analyses de rentabilisation avec certains commerçants en vue de pénétrer le marché. Je n'essaierai pas de me prononcer sur ce qu'il voulait dire exactement.

En tant qu'homme d'affaires, je sais toutefois que quand quelqu'un affirme faire des analyses de rentabilisation avec des commerçants, il faut comprendre qu'il est en train de mettre au point un ensemble comprenant propositions de valeurs et incitatifs en vue d'amener les commerçants en question à accepter la carte de débit Maestro. Cela survient à un moment où les commerçants sont particulièrement vulnérables.

Qu'avons-nous entendu d'autre? De l'autre côté, nous avons entendu dire que Visa était ici et qu'il est possible d'aller sur le site Web de cette entreprise pour voir les taux d'interchange affichés exprimés en pourcentage. Ils offrent l'interchange de l'autre côté du marché. Je crois que M. Wilson a dit que le prix demandé au Canada est très inférieur à celui du reste du monde.

Puis M. Stanton a parlé de frais de commutation de 0,5 cent. Je pense qu'il a fixé les frais d'interchange à zéro. Croyez-vous vraiment qu'il y aurait ces deux formules de tarification si Interac n'était pas présent dans ce marché?

Là est le risque. Nous l'avons observé partout dans le monde. Nous avons parlé avec les commerçants et avec les associations de commerçants. Tant pour les commerçants que pour les consommateurs, le pire scénario serait de voir se constituer sur ce marché un duopole formé de ces deux multinationales américaines. Voilà pourquoi nous avons besoin d'un changement.

Le sénateur Massicotte : Vous m'enlevez les mots de la bouche. Pourquoi est-ce qu'ils réussissent? Est-ce qu'ils offrent des services meilleur marché que ceux que vous pouvez offrir aux commerçants?

M. O'Connell : Ils ont les ressources financières et la force de pénétration de marché qui leur permettent d'offrir des incitatifs ou autre chose des deux côtés. Ils peuvent le faire sans entraves, tandis que moi, je ne peux pas.

Le sénateur Massicotte : Peuvent-ils le faire à meilleur marché? La notion de réussite est relative. C'est une réussite pour qui, leurs actionnaires ou vos actionnaires? Je peux être d'accord avec ça. Est-ce que les commerçants et les consommateurs bénéficieraient de cette concurrence?

Mr. O'Connell: I believe they benefit from a strong Interac and that is why I want to change. I believe we have the low cost basis to continue to offer merchants the low cost option in the marketplace. Our success is riding on that fact.

Senator Massicotte: History will tell you, if we look at your charges versus other country's debit charges, they are significantly lower than other payment systems. That may be because are you not able to make a profit. If you look at the systems around the world and the many reports, I am concerned that the merchants do not have enough negotiating power. Wal-Mart may be the exception.

The financial institutions are pushing these cards. Obviously, if they get paid interchange fees, you will see proliferation of new debit cards. It will not be because merchants or consumers are winning, but because the financial institutions are winning. That is our concern.

Mr. O'Connell: I repeat that we have a lower cost basis. We will not be sponsoring Olympics and creating Bell labs with all the associated costs. We have a wide acceptance base and a large number of transactions in this country to protect. I believe that if we are allowed to compete on a level playing field, we can compete through our merchant and low cost strategies.

I agree with you. As I discussed before, the mistake that the STAR Network made and the lessons we learned from other countries is that when faced with competition, they abandoned that low cost merchant strategy. In the American market today, the average interchange is over \$0.25 in all networks.

Senator Massicotte: You will not make that same mistake. Will you remain low cost and not charge interchange fees if you are allowed to be a for-profit company?

Mr. O'Connell: We cannot make that mistake because it is proven to be a no-win situation. Our success is based on merchant acceptance.

Senator Massicotte: You are saying every other country made that mistake. Is that not the greed principle, the profit principle? Why would your shareholders not agree to increase their profits in three years, five years or ten years if they can do so and the market permits? Are you suggesting legislation should prohibit you from doing so?

Mr. O'Connell: I am not. I am saying the very strategy and the viability of the organization are vested in a low cost business model that we have followed for the last 20 years. It is our only

M. O'Connell: Je crois qu'ils tirent profit de l'existence d'un système Interac fort et c'est la raison pour laquelle je veux changer. Je crois que nous avons la base prix réduit requise pour continuer d'offrir aux commerçants l'option à bas prix sur le marché. Notre succès en dépend.

Le sénateur Massicotte : Si l'on considère les frais que vous avez toujours perçus par rapport aux frais d'utilisation de la carte de débit exigés dans d'autres pays, on constate qu'ils sont nettement moindres que ceux d'autres systèmes de paiement. Voilà peut-être pourquoi vous êtes incapables de faire un bénéfice. Quand je regarde les systèmes en place ailleurs dans le monde et quand je regarde les nombreux rapports, je m'inquiète de ce que les commerçants n'aient pas suffisamment de pouvoir de négociation. À l'exception peut-être de Wal-Mart.

Les établissements financiers encouragent l'utilisation de ces cartes. À n'en pas douter, s'ils peuvent toucher des frais d'interchange, on assistera à une prolifération de nouvelles cartes de débit. Et ce ne sera pas la victoire des commerçants ou des consommateurs, mais celle des établissements financiers. Voilà ce qui nous préoccupe.

M. O'Connell : Je répète que nous avons une base de tarification meilleur marché. Nous ne commanditerons pas les Olympiques ni ne créerons de Laboratoires Bell avec tous les coûts que cela suppose. Il nous faut protéger la large acceptation dont nous bénéficions dans ce pays et le grand nombre de transactions que nous y faisons. Je crois que si les règles du jeu sont équitables, nous pouvons affronter la concurrence grâce à nos stratégies à bas prix auprès des commerçants.

Je suis d'accord avec vous. Comme je l'ai dit précédemment, l'erreur que STAR Network a commise et les leçons que nous avons apprises de la situation dans d'autres pays est que face à la concurrence, ils ont abandonné cette stratégie du bas prix pour le commerçant. Sur le marché américain aujourd'hui, les frais d'interchange moyens sont supérieurs à 25 cents sur tous les réseaux.

Le sénateur Massicotte : Vous ne commettez pas la même erreur. Vous conserverez des prix peu élevés et n'exigerez pas de frais d'interchange si vous êtes autorisés à devenir une entreprise à but lucratif?

M. O'Connell : Nous ne pouvons commettre cette erreur parce qu'il est démontré que c'est une situation perdante. Notre réussite passe par l'acceptation par les commerçants.

Le sénateur Massicotte : Vous dites que tous les autres pays ont commis cette erreur. Est-ce que nous ne sommes pas en présence du principe de la course aux profits? Pourquoi vos actionnaires n'accepteraient-ils pas d'accroître leurs bénéfices dans trois ans, cinq ans ou dix ans s'ils peuvent le faire et si le marché le permet? Êtes-vous en train de dire qu'une loi devrait vous interdire d'aller dans ce sens?

M. O'Connell : Non. Ce que je dis, c'est que la stratégie même et la viabilité de l'organisation tiennent à un modèle d'affaires à bas prix que nous avons appliqué au cours des 20 dernières

way to compete successfully against Visa and MasterCard. That has been proven throughout the world. We have the ability to do that given our costs.

Senator Massicotte: You are saying that we Canadians and legislators should have confidence in you and give you carte blanche because that principle will always be the best alternative for Canadians. That is a lot of hope.

Mr. O'Connell: The changes to the consent order are required because we cannot reorganize without those changes. Those changes are only in force if the association membership — 62 members, not only the banks — agree to strategies, pricing model agreements, et cetera. They must believe this outcome is what is needed to preserve Interac as opposed to what they currently enjoy. There are a number of checks and balances in that system.

Senator Gerstein: On slide 7, you say that you welcome new competition and you want to be able to act on a level playing field. If you are on a level playing field, you will either survive or you will not. It will be survival of the fittest.

The consent order of 1996 is what is keeping you from getting there. Please give us a little more insight. You have been with the association now for two years and you have referred to ongoing discussions. Where are you with these discussions? Do you see light at the end of the tunnel? Is it something you think can be concluded shortly?

What does that consent order restrict you to and how does it restrict your activity? I assume it addresses governance issues in terms of the number of board members you have, majority rule, et cetera. Have you been frozen in time since 1996 in that you have not been able to invest? We hear from Visa and MasterCard that they invest in new items and technology.

Mr. O'Connell: On your first point about timing of discussions, as you would know, it is a complex and unique situation. The Competition Bureau, as protector of the public interest, takes its statutory duty very seriously, as it should. Therefore, our proposal is subjected to rigorous scrutiny.

In addition, changes in staffing at the senior levels of the bureau understandably elongate the time needed for education, analysis and eventual approval. I cannot comment on when that process will be complete. I can say unequivocally that there is a sense of urgency.

While we are going through these machinations, we have a lot of work to do. As I mentioned, we have to have a super majority of the association's 62 members agree that this is the new world that will ensure that Interac is healthy and viable and can promote

années. C'est notre seule façon de soutenir avec succès la concurrence de Visa et de MasterCard. Cette réalité a été démontrée partout dans le monde. Nos coûts nous confèrent la capacité requise.

Le sénateur Massicotte : Vous êtes en train de dire que nous, les Canadiens et les législateurs, devrions vous faire confiance et vous donner carte blanche parce que ce principe constituera toujours la meilleure solution pour les Canadiens. Ce n'est pas un mince espoir.

M. O'Connell : Les changements à l'ordonnance par consentement sont nécessaires parce que nous ne pouvons nous réorganiser sans eux. Ces changements ne peuvent faire leur effet que si l'effectif de l'association — les 62 membres, pas seulement les banques — s'entendent sur des stratégies, des ententes de modèle de tarification, et cetera. Ils doivent croire que c'est à cela qu'ils doivent en arriver pour préserver Interac par opposition à ce dont ils bénéficient actuellement. Ce système comporte un certain nombre de balises.

Le sénateur Gerstein : À la diapositive 7, vous dites que vous accueillez avec plaisir la nouvelle concurrence et que vous voulez que les règles du jeu soient équitables. Si les règles du jeu sont équitables, vous survivrez ou vous périrez. C'est la règle de la survie des plus aptes.

L'ordonnance par consentement de 1996 est ce qui vous empêche d'y parvenir. Pourriez-vous nous en dire davantage? Vous faites partie de l'association depuis deux ans maintenant et vous avez parlé de discussions en cours. Où en sont ces discussions? Voyez-vous la lumière au bout du tunnel? Pensez-vous qu'il vous sera possible de conclure sous peu?

Qu'est-ce que l'ordonnance par consentement vous empêche de faire et en quoi restreint-elle votre activité? Je suppose qu'elle porte sur des questions de gouvernance : le nombre de membres du conseil que vous pouvez avoir, la règle de la majorité, et cetera. Êtes-vous figés dans le temps depuis 1996 au point où vous avez été incapables d'investir? Visa et MasterCard nous disent qu'ils investissent dans de nouveaux articles et dans la technologie.

M. O'Connell : En ce qui concerne votre première remarque sur le déroulement des discussions, comme vous le savez, la situation est complexe et unique. Le Bureau de la concurrence, en tant que protecteur de l'intérêt public, prend ses obligations légales très au sérieux, comme son devoir l'exige. Donc, notre proposition fait l'objet d'un examen rigoureux.

Par ailleurs, il est naturel que les changements apportés à la composition de la haute direction du bureau allongent la période nécessaire à la formation, à l'analyse et à l'approbation finale. Je ne peux pas dire à quel moment le processus sera terminé, mais je peux affirmer qu'on est conscients qu'il y a urgence.

Tandis que nous assistons à ces manœuvres, nous avons beaucoup de travail à faire. Comme je l'ai mentionné, il faut amener une forte majorité des 62 membres de l'association à reconnaître que nous entrons dans un monde où le réseau

a healthy debit system. You can imagine making agreements with 62 organizations.

While these machinations are going on in the market, we heard yesterday that Visa and MasterCard are signing up and selling, employing their strategies on both sides of the market. At some point in time, this gem of Canada called Interac will be at a severe competitive disadvantage from which it may not be able to recover.

You asked about the structure of the consent order. In 1996 the consent order was put in place, as I believe you heard from the Competition Bureau a few weeks ago, to promote access to a network that at that time, was the only ATM network in town. Networks were expensive, et cetera. It has done that job. We have 62 members connected into the network.

In 1996, most of the people here did not even know about the Internet. We are still operating under a structure from that time when all payments companies were associations. Today we are the only payment association remaining in North America.

The structure imposes its governance and its funding model, which are inextricably linked. First, the governance model is inefficient and ponderous with too many hands on the wheel. We are being governed by our customers. I do not know many governance texts that would talk about that as being an efficient structure.

Second, you cannot get away from the fact that all of the members around the governance table compete with each other and are competitors in the payments industry. There is now a multi-network environment in the industry. Visa and MasterCard are here. We are just trying to ensure that Interac remains a countervailing force in this market. How do we change our strategies to do that?

The governance structure is inefficient and makes it difficult to get agreement and react to the marketplace in a timely manner. The funding structure is basically an all-pay or no-pay model. In all institutions, funds can only be raised by switch fees set on an annual basis in a cost recovery model. Therefore, all constituents must be on the same page at the same time in the same budget cycle to get any investment into the network or a new product out the door. That has occurred. With the ATM rollout itself, everyone wanted to promote ATM usage, but how often does that happen in business today with the rapid pace of the world?

The facts speak for themselves. I am proud of this network. It is a world-class network. It was one of the first PIN debit networks in the world, and I know we can compete with the Visa and MasterCard if we have a distinct strategy from them. However, the last organic product that came out of Interac

Interac sera sain et viable et favorisera l'épanouissement d'un système de paiement par débit qui se porte bien. Vous pouvez imaginer l'ampleur de la tâche : conclure des ententes avec 62 organisations.

Malgré ce qui se trame sur le marché, nous avons entendu hier que Visa et MasterCard recrutent des clients, poursuivant leurs stratégies des deux côtés du marché. Un jour, ce joyau du Canada appelé Interac sera désavantagé considérablement et risque de ne pas pouvoir s'en remettre.

Vous avez parlé de la structure de l'ordonnance par consentement. En 1996, l'ordonnance par consentement a été mise en place, comme vous l'avez entendu de la bouche du représentant du Bureau de la concurrence il y a quelques semaines, pour promouvoir l'accès à un réseau qui, à cette époque, était le seul réseau de guichets automatiques. Les réseaux sont coûteux, et ainsi de suite. Il a donné le résultat escompté. Soixante-deux membres sont branchés au réseau.

En 1996, la plupart des personnes présentes ici n'avaient jamais entendu parler d'Internet. Nous fonctionnons toujours selon la structure de cette époque, où toutes les sociétés de paiements étaient des associations. Aujourd'hui, nous sommes la seule association de paiement qu'il reste en Amérique du Nord.

La structure impose ses modèles de gouvernance et de financement, lesquels sont intimement liés. D'abord, le modèle de gouvernance est inefficace et lourd, et il y a trop de mains sur le volant. Ce sont les clients qui dirigent. Je ne connais pas beaucoup d'ouvrages sur la gouvernance qui qualifieraient cette structure d'efficace.

Ensuite, il ne faut pas oublier que tous les membres autour de la table de gouvernance sont des concurrents dans l'industrie du paiement. L'industrie compte maintenant plusieurs réseaux. Visa et MasterCard en font partie. Nous tentons seulement de veiller à ce qu'Interac demeure une force compensatrice sur ce marché. Comment changer notre stratégie pour y arriver?

La structure de gouvernance est inefficace; il est difficile d'en arriver à des ententes et de réagir rapidement à la situation du marché. La structure de financement repose essentiellement sur un modèle où l'on paie la totalité ou rien du tout. Pour tous les établissements, les fonds ne peuvent être réunis que par des frais de commutation perçus annuellement selon un modèle de recouvrement des coûts. Il faut donc que tous les membres soient sur la même longueur d'onde au même moment et au même stade de leur cycle budgétaire pour obtenir des investissements dans le réseau ou pour lancer un nouveau produit. Cela s'est déjà produit. À l'arrivée des guichets automatiques, tout le monde voulait promouvoir leur utilisation, mais combien de fois cela se produit-il dans le milieu des affaires aujourd'hui, avec le rythme rapide du monde actuel?

Les faits parlent d'eux-mêmes. Je suis fier de ce réseau. C'est un réseau de calibre international. C'était l'un des premiers réseaux de paiement par débit à NIP du monde, et je sais que nous pouvons soutenir la concurrence de Visa et de MasterCard si nous adoptons une stratégie différente de la leur. Cependant, le dernier

Association was Interac debit itself 15 years ago. That speaks for itself with respect to the ability of the organization to keep up with the changing times.

Senator Massicotte: What in your legal structure prohibited you from investing and doing more? Fifteen years ago you came out with the debit card and nothing else has come out since. What stopped you from being more innovative? We presume you are smart and confident. Why did you not do more? What in your governance structure prohibited you from researching and developing products?

Mr. O'Connell: The governance is onerous and inefficient because there are 14 disparate competitors. As I said, if they are not on the same page at the same time with the same budget cycle, because they are all levied a fee in an almost communistic fashion across the board, initiatives will not be funded at the right time.

Senator Massicotte: So their self-interest was not satisfied and that is why you were not innovative?

Mr. O'Connell: The consent order says that there is no research and development funding. You cannot raise any funds for the organization outside of an annual switch fee that has to be based on a cost recovery model.

Senator Massicotte: Why not increase it?

Mr. O'Connell: There is no ability, for example, to ask whether someone is ready to tackle this. Yesterday, the committee heard from Visa and MasterCard about innovations in the market.

Senator Massicotte: If it is so good for their economy, business and sales — and obviously Visa and MasterCard are making the same argument — why can you not sell people on that merit if other people can.

Mr. O'Connell: You can, but you need them all to be on the same page at the same time in the same budget cycle in the same year, and that does not often happen.

Senator Massicotte: Who on your 62-member board does not agree with that increase? Who does not see it in their self-interest to say yes to that question?

Mr. O'Connell: They are all competing and all have businesses.

Senator Massicotte: Like who?

Mr. O'Connell: There is no single person who does not agree with these initiatives. The board, the governance, is set up with these inherent flaws, which is why around the world you have seen abandonment of the association board structure. We are the last association in North America because these boards are known to be ponderous. They move at the pace of the slowest member because everyone has to be on board in such a uniform switch fee environment.

produit cohérent lancé par l'Association Interac était Interac lui-même il y a 15 ans. Cela en dit long sur la capacité de l'organisation de suivre le rythme du changement.

Le sénateur Massicotte : En quoi votre structure juridique vous empêchait-elle d'investir et de faire davantage? Il y a 15 ans, vous avez lancé la carte de débit et, depuis, rien. Qu'est-ce qui vous a empêché de faire preuve d'innovation? Nous présumons que vous êtes intelligents et que vous avez confiance dans vos moyens. Pourquoi n'avez-vous pas fait plus? En quoi votre structure de gouvernance vous a-t-elle empêché de chercher et de développer des produits?

M. O'Connell : La régie est coûteuse et inefficace parce qu'elle se compose de 14 concurrents disparates. Comme je l'ai dit, s'ils ne sont pas sur la même longueur d'onde au même moment et au même stade de leur cycle budgétaire parce qu'on leur soutire une contribution avec une rigueur d'un régime communiste, les initiatives ne seront pas financées au bon moment.

Le sénateur Massicotte : Donc, parce que leur intérêt personnel n'était pas servi, vous n'avez pas innové?

M. O'Connell : Selon l'ordonnance par consentement, il n'y a aucun financement en recherche et développement. Il n'est possible de réunir des fonds qu'en imposant des frais de commutation annuels en fonction d'un modèle de recouvrement des coûts.

Le sénateur Massicotte : Pourquoi ne pas les augmenter?

M. O'Connell : Il est impossible, par exemple, de demander si quelqu'un est en mesure de s'y attaquer. Hier, le comité a entendu Visa et MasterCard au sujet des innovations sur le marché.

Le sénateur Massicotte : Si c'est si bon pour leur économie, leurs affaires et leurs ventes — et évidemment Visa et MasterCard ont les mêmes arguments — pourquoi ne pourriez-vous pas convaincre les gens pour cette raison si les autres le peuvent?

M. O'Connell : On peut, mais il faut qu'ils soient tous sur la même longueur d'ondes, au même moment, et au même stade du cycle budgétaire du même exercice, et cela ne se produit pas souvent.

Le sénateur Massicotte : Parmi les 62 membres de votre CA, qui n'accepterait pas cette hausse? Qui ne constaterait pas qu'il est dans son intérêt de répondre oui à cette question?

M. O'Connell : Ils sont tous en concurrence les uns avec les autres et ils ont tous des entreprises.

Le sénateur Massicotte : Mais qui alors?

M. O'Connell : Il n'y a pas qu'une seule personne qui n'accepte pas ces initiatives. Le conseil d'administration, la régie, comportent des lacunes inhérentes, ce qui explique pourquoi on a abandonné la structure d'association dirigée par un CA partout dans le monde. Nous sommes la dernière association en Amérique du Nord parce que ces conseils d'administration sont reconnus comme étant lourds. Ils avancent au rythme du membre le plus lent, parce que tout le monde doit emboîter le pas dans un environnement de tarif de commutation uniforme.

Senator Goldstein: Mr. O'Connell, I am having some difficulty understanding some of the things you said. It is clear from what you have described that the governance structures is archaic and that you have to make that change in order to have the decision-making process of the organization more fluid and readily adaptive to needs as they arise.

What I cannot understand is how the consumer will benefit from the increased cost of Interac services. You are asking the Competition Bureau to lift the prohibition against profit making. I understand lifting the impediments with respect to governance; I do not understand the lifting of impediments with respect to profit making.

How will that help you penetrate the market? How will that help you compete with Visa or MasterCard, and how will the consumer benefit from the fact that the merchant will have to pay more for your services?

Mr. O'Connell: It gets back to this network. The cost recovery model, by its very definition, means —

Senator Goldstein: I accept that cost recovery alone is not sufficient; you need money for research and development among other things, and that is fine.

Would you accept the proposition that there should be some limitation — recognizing that Visa and MasterCard do not have such a limitation — on the profitability of the enterprise after research and development?

I understand that the interests of the members of the association would not be friendly to such an approach. I am trying to find a way that Interac can continue to be a relatively low-cost service, rather than one that competes with the higher-cost services with the national and natural tendency to price similarly to the detriment of the consumer.

Mr. O'Connell: I am a proponent of competition in a free market. If we are allowed to compete on a level playing field, through competitive reasons and the need to maintain a distinct low-cost choice and flat fee transaction pricing to the merchant community, we will base that success. In addition, we need to provide a value proposition to the issuing side.

We will be governed by those competitive principles, which will continue to allow Interac to be a countervailing force in not only our pricing but also in the pricing of other networks. In respect of increased pricing around the world, this debit market will evolve with or without Interac changes. If Interac is not allowed to compete on an equal footing and maintain that countervailing force, then merchant and consumer costs will likely increase.

Senator Goldstein: You are pleading for survival of the Interac system, and everyone here accepts that because it is appropriate. I am worried about what happens, assuming that we want to encourage your survival. What would be the likely result of taking away all the impediments that the consent order presently puts in your path? Would Interac charge much the same as the rest of the

Le sénateur Goldstein : Monsieur O'Connell, j'ai de la difficulté à comprendre certaines des choses que vous dites. D'après ce que vous avez décrit, il est clair que la structure de régie est archaïque et que vous devez apporter des changements afin que l'organisation ait plus de souplesse pour prendre des décisions et qu'elle s'adapte facilement aux besoins à mesure qu'ils se présentent.

Toutefois, je ne comprends pas en quoi le consommateur profitera de la hausse du coût des services Interac. Vous demandez au Bureau de la concurrence de lever l'interdiction de faire un bénéfice. Je comprends que vous vouliez lever les obstacles en ce qui concerne la régie, mais je ne comprends pas pourquoi vous voulez lever les obstacles relatifs à la rentabilité.

En quoi cela vous aidera-t-il à pénétrer le marché? En quoi cela vous aidera-t-il à rivaliser avec Visa ou MasterCard, et de quelle manière le consommateur profitera-t-il du fait que le commerçant devra payer davantage pour vos services?

M. O'Connell : On en revient encore au réseau. Le modèle de recouvrement des coûts, par définition, signifie...

Le sénateur Goldstein : Je conviens que le recouvrement des coûts n'est pas suffisant; vous avez entre autres besoin d'argent pour la recherche et développement, et c'est correct.

Accepteriez-vous qu'il y ait des restrictions — sachant que Visa et MasterCard n'ont aucune restriction — sur la rentabilité de l'entreprise après comptabilisation de la recherche et du développement?

Je crois comprendre que les membres de l'association ne verraient pas leur intérêt dans une telle approche. J'essaie de trouver un moyen pour qu'Interac puisse continuer d'être un service relativement peu coûteux, plutôt qu'un service qui rivalise avec les services dont les coûts sont plus élevés et qui a une tendance nationale et naturelle à uniformiser les tarifs au détriment du consommateur.

M. O'Connell : Je suis en faveur de la libre concurrence sur un marché libre. Si on peut être sur un pied d'égalité, pour des motifs de concurrence et pour continuer d'offrir aux commerçants une option à faible coût et une tarification des transactions à prix fixes, nous pourrions réussir. Nous devons également présenter une proposition de valeur aux émetteurs de cartes.

Ces principes de concurrence nous montreront la voie, et par conséquent, nous maintiendrons un contrepoids pour les tarifs d'Interac et ceux des autres réseaux. Pour ce qui est des hausses de tarifs partout dans le monde, il y aura une évolution dans le marché du débit même si Interac n'apporte aucun changement. Si Interac ne peut pas faire concurrence aux autres à armes égales et servir de contrepoids, il est probable que les marchands et les consommateurs assistent à une augmentation de leurs coûts.

Le sénateur Goldstein : Vous plaidez en faveur de la survie du système Interac. Nous sommes tous d'accord parce que c'est une bonne chose. Je suis préoccupé par ce qui se produirait si nous favorisions votre survie. Que se passerait-il si tous les obstacles que représente l'ordonnance par consentement étaient levés? Est-ce que les frais d'Interac seraient les mêmes que ceux de la

competition — Visa and MasterCard —, which would be necessarily higher than Interac currently charges? Where is the consumer in all of this?

Mr. O'Connell: If we were to charge similar to or the same as Visa and MasterCard, which some other networks did that have failed, we would lose our competitive advantage in the market. Our competitive advantage is being the highest utility card, or the most widely accepted card. That is why for 20 years merchants have been a bastion of our strategy and success. If merchants begin to view and accept Interac, Visa and MasterCard as the same, then we lose the very foothold and the very cornerstone of our success.

Merchants value and respect the utility of our card because consumers can use it across the country. Issuers value and respect Interac, which is a strategic advantage for us. We want to provide a distinct choice from Visa and MasterCard.

Our sustainability is based on our differences. I am not talking about a lost-leader pricing or penetration pricing or others that we heard about yesterday. Rather, I am talking about our business model and organizational ethos for 20 years and that will be the basis of our success in the future. We will always be limited and governed by our difference from Visa and MasterCard.

Senator Oliver: Mr. O'Connell, I would like to ask about the consent order. I have heard you suggest that in the negotiations you would like to see it changed, altered or varied. I believe that what you would like to see is to have it removed completely. You keep saying that you want a level playing field with Visa and MasterCard. You have told us that they are not constrained by a consent order. If you want to have a level playing field, but you still have a consent order with conditions, then how can that be? Do you understand my question?

Mr. O'Connell: I cannot explain in detail because the discussions are ongoing. We need the ability to restructure.

Senator Oliver: You want to stop the association and become a commercial corporation.

Mr. O'Connell: We want to be governed independently from participants. The amended consent order would allow that to be carried out in an orderly fashion. As long as we are able to change those two hallmarks and promote transparency in this market, then we would have a level playing field.

Senator Oliver: You have said that the consent order deals with both governance and the funding model. Would your funding model have to change in order to have a level playing field with Visa and MasterCard?

Mr. O'Connell: Yes, it would have to change so that we have an ability to invest. We need a commercial business model, as opposed to the all-pay or no-pay switch fee model. We need to

concurrence — Visa et MasterCard —, ce qui voudrait nécessairement dire des frais plus élevés que ceux qui sont actuellement imposés par Interac? Quelle est la place du consommateur dans cette histoire?

M. O'Connell : Si nos frais étaient semblables ou équivalents à ceux de Visa et de MasterCard, ce que d'autres réseaux ont tenté en vain de faire, nous perdriions notre avantage concurrentiel sur le marché, qui est d'être la carte la plus utilisée et la plus acceptée. C'est pourquoi, pendant 20 ans, les marchands ont été la clé de notre stratégie et de notre succès. Si les marchands considèrent Interac, Visa et MasterCard comme étant la même chose, et s'ils acceptent cette idée, nous perdriions la clé et la pierre angulaire de notre succès.

Les marchands apprécient et respectent notre carte parce que les consommateurs peuvent l'utiliser partout au pays. Les émetteurs apprécient et respectent Interac, ce qui est un avantage stratégique pour nous. Nous voulons que notre offre se distingue de celles de Visa et de MasterCard.

Notre viabilité est fondée sur nos différences. Il ne s'agit pas de vendre au rabais, ni de fixer les prix afin de pénétrer le marché, ou d'utiliser d'autres tactiques comme celles que nous avons entendues hier. Notre modèle d'affaires et notre éthique organisationnelle ont fait leurs preuves ces 20 dernières années et ils continueront à favoriser notre réussite. Nous serons toujours encadrés et dirigés par ce qui nous distingue de Visa et de MasterCard.

Le sénateur Oliver : Monsieur O'Connell, j'aimerais vous poser une question concernant l'ordonnance par consentement. Je vous ai entendu suggérer que vous aimeriez négocier des changements, des amendements ou des modifications. Je crois que vous aimeriez que cette ordonnance soit révoquée complètement. Vous dites sans arrêt que vous voulez être traité sur un pied d'égalité avec Visa et MasterCard. Vous nous avez dit qu'ils ne sont pas liés par une ordonnance. Si vous voulez être traité sur le même pied, mais qu'une ordonnance régit toujours certaines conditions à votre égard, comment pourrait-on y arriver? Comprenez-vous ma question?

M. O'Connell : Je ne peux pas entrer dans les détails parce que nous sommes actuellement en négociation, mais nous devons avoir la capacité de nous restructurer.

Le sénateur Oliver : Vous voulez transformer l'association en une société commerciale.

M. O'Connell : Nous voulons que notre gouvernance soit indépendante des participants. La modification de l'ordonnance nous permettrait d'y arriver d'une manière ordonnée. Si nous pouvons changer ces deux traits distinctifs et promouvoir la transparence sur le marché, nous serons à égalité.

Le sénateur Oliver : Vous avez dit que l'ordonnance traite de la gouvernance et du modèle de financement. Devriez-vous changer votre modèle de financement pour être à armes égales avec Visa et MasterCard?

M. O'Connell : Oui, il faudrait le changer pour que nous puissions investir. Nous avons besoin d'un modèle d'affaires commercial, plutôt que d'un modèle basé sur les frais de

invest capital into the network, fraud services, new services and all the other things that Canadian merchants and consumers expect today and in the future. Yes, we are asking for the commercial funding model.

Senator Oliver: You are asking for Interac. What would you like to see, if anything, for Visa and MasterCard to ensure that they are on that same level playing field with changes in your consent order in terms of regulatory matters?

Mr. O'Connell: I am not a proponent of price regulation, certainly not protectionism, which speaks to restraint of trade issues, because it has unintended consequences. Important to Interac is transparency, and we will employ this strategy. A free market with Interac vested in its success on a low-cost-per-transaction-fee pricing model can create a healthy debit market into the future in Canada in a free market economy. However, a free market economy is based absolutely and fundamentally on transparency. The users of that system have to know what they are choosing, the cost to them and whether it is the best value proposition for them. For example, I would point to the merchants, in particular small- and medium-sized merchants. They need to understand their costs in any acceptance decisions. They need to know the distinct cost of Interac services versus the other two. Our success is based on that. We will be as transparent as we can be because we are a wholesaler in many respects. We will ensure that our simple costs are understood in the marketplace. It is important that other market acquirers and so forth are transparent as well. Small merchants can be presented with a bundled offering that includes a new chip terminal to accept Visa, MasterCard, debit and Interac. It costs \$9.95 per month and sign here.

Senator Oliver: It is also important for the consumer to have transparency. Yesterday, I was trying to suggest to the witnesses that perhaps the consumer's monthly statement should show all of the fees so that informed decisions can be made by the consumer about what type of card or process they wish to use. They might decide to pay in cash if such a discount were offered. All of that information could be disclosed to the consumer who uses a card and has money debited from his or her bank account.

Mr. O'Connell: Transparency and choice are important for Interac's success. Our strategy will be so different that we want to ensure it is evident. If presented fairly, Canadian consumers will choose Interac, which has been a trusted brand for them for 20 years.

Senator Oliver: Right now, your cost is 0.19 cents and, if you get the changes that you want in your consent order and if you are then free to pursue technology, innovation and the development of new products, how much more do you think that cost will be to the user? How much will it increase from 0.19 cents?

Mr. O'Connell: Where are you getting the 0.19 cents?

Senator Oliver: It is at the beginning of your chart; the report done by the Bank of Canada.

commutation. Nous devons investir des capitaux dans le réseau, dans les services de prévention des fraudes, dans de nouveaux services, ainsi que dans tout ce à quoi les marchands et les consommateurs canadiens s'attendent aujourd'hui et à plus long terme. Oui, nous demandons d'avoir un modèle de financement commercial.

Le sénateur Oliver : Vos demandes concernent Interac. Sur le plan réglementaire, que devrait-on demander à Visa et à MasterCard pour qu'elles soient au même niveau que vous, après la modification de votre ordonnance?

M. O'Connell : Je ne suis pas partisan du contrôle des prix, encore moins du protectionnisme, qui entrave le commerce, parce que les conséquences peuvent être inattendues. La transparence est importante pour Interac, et c'est cette stratégie que nous utiliserons. Grâce à un modèle dans lequel les frais de transaction sont bas, Interac contribue à la création d'un libre marché du débit au Canada, dans une économie de marché libre. Cependant, une économie de marché libre se fonde absolument et fondamentalement sur la transparence. Les utilisateurs de ce système doivent savoir ce qu'ils choisissent, combien ça leur coûte et quelle proposition leur offre la meilleure valeur. Prenons l'exemple des commerçants, plus particulièrement des PME. Ils ont besoin de savoir combien chaque décision leur coûte. Ils doivent connaître le coût des services d'Interac et celui des deux autres. Notre succès est basé là-dessus. Nous serons aussi transparents que possible parce que, sous plusieurs aspects, nous sommes des grossistes. Nous nous assurons que nos frais, qui sont assez simples, sont compris par le marché. Il est important que les autres acquéreurs du marché, et cetera, soient aussi transparents. Les petits marchands pourraient se faire offrir des ensembles qui incluraient un nouveau terminal à puce qui accepterait Visa, MasterCard, le débit et Interac. On vous dit que cela coûte 9,95 \$ par mois et que vous n'avez qu'à signer.

Le sénateur Oliver : La transparence est aussi importante aux yeux du consommateur. Hier, j'essayais de convaincre les témoins qu'il fallait que le relevé mensuel du consommateur indique tous les frais pour qu'il puisse prendre une décision éclairée sur le type de carte ou de processus qu'il entend utiliser. Il pourrait décider de payer comptant si un rabais est offert. Toute cette information pourrait être divulguée au consommateur qui utilise une carte et qui voit son argent débité de son compte bancaire.

M. O'Connell : La transparence et le pouvoir de choisir sont importants si nous voulons qu'Interac réussisse. Notre stratégie sera tellement différente que nous voulons que cette différence soit évidente. Si elle est bien présentée, les consommateurs canadiens choisiront Interac, une marque de confiance depuis 20 ans.

Le sénateur Oliver : En ce moment, vos coûts sont de 0,19 cent. Si l'ordonnance est modifiée selon vos désirs et que vous êtes libres ensuite d'adopter de nouvelles technologies, d'innover et d'élaborer de nouveaux produits, à combien s'élèverait l'augmentation pour l'utilisateur? Ce serait combien de plus que 0,19 cent?

M. O'Connell : Où avez-vous obtenu ces 0,19 cent?

Le sénateur Oliver : C'est au début de votre tableau, dans le rapport fait par la Banque du Canada.

Mr. O'Connell: I only have auspices over 0.8 cents of that.

Senator Oliver: I am on page 3 your chart; the report done by the Bank of Canada. The bottom number; what is the total number?

Mr. O'Connell: It is 0.19 cents but, if you look up the column, there is 0.7 of cost associated with tender time. That is the Bank of Canada doing mathematical calculation work with merchants on how long you are in the line — that sort of thing. That has nothing to do with us.

Regarding, the payment processing fee, we are less than 1-cent of that 12-cent number. The float must be the overnight, just because this is a real-time payment system so there must be a float and that is 0.001. I can only comment on the 0.8 cent. That is the only part that represents Interac. The 12 cents comes into play for the merchant acquirer because they provide a number of services to the merchant.

Senator Oliver: How much will your fee go up if you get the changes in the order?

Mr. O'Connell: Pricing deliberations are ongoing so I cannot speak to specifics, as they are not complete. I can say we will respect our Canadian roots. Our strategy is vested in being the low-cost provider in the market by a distinct margin and we will continue to respect that strategy. That has been our success. We also respect that a flat-fee transaction price has been part of Interac's success. The independent board looking at the future pricing also respects those principles.

The Chair: If the negotiations with the Competition Bureau are successful from your standpoint, you say that you will be out there competing on a level playing field and able to succeed by maintaining your position, as I understood it, as the low-cost operator.

How can you do that other than by not offering so-called "bells and whistles" that many consumers seem to want, or by being a much more efficient operator than Visa and MasterCard? How do you maintain that low cost?

Mr. O'Connell: I do believe we are a more efficient operator. With the nature of the network, we already have a low-cost basis and have operated at cost-recovery basis since 1996.

As I said, the utility of the card is extremely important. We have almost ubiquitous acceptance from coast-to-coast with merchants. We respect and ensure our strategies. If we ensure they are able to see that Interac offers a distinct lower-cost choice, we can maintain that utility. That utility and the transaction base — we are talking about 3.6 billion transactions — is very important to the issuer side of the equation, who have their own itinerant costs, not the least of which is fraud at north of \$100 million a

Mr. O'Connell: Les chiffres que j'ai se situent sont plus élevés de 0.8 cent.

Le sénateur Oliver: Je suis à la page 3 de votre tableau; le rapport fait par la Banque du Canada. Le chiffre au bas; quel est le montant total?

M. O'Connell: C'est 0,19 cent, mais si vous regardez dans la colonne, il y a un coût de 0,7 cent associé au traitement du paiement. C'est la Banque du Canada qui fait des calculs mathématiques avec les marchands pour connaître le temps passé dans la file d'attente, ce genre de choses. Cela n'a rien à voir avec nous.

En ce qui concerne les frais de traitement des transactions, nous sommes à moins d'un cent de ce chiffre de 12 cents. On doit avoir une marge pour le lendemain, parce que ce système de paiement fonctionne en temps réel et qu'on doit se garder une marge de 0,001. Je ne peux commenter que le 0,8 cent. C'est la seule partie qui concerne Interac. Les 12 cents concernent plutôt l'acquéreur avec qui le marchand fait affaire parce qu'il lui fournit un certain nombre de services.

Le sénateur Oliver: Quelle sera l'augmentation associée à ces frais si vous obtenez les changements voulus dans l'ordonnance?

M. O'Connell: Les délibérations relatives au prix sont en cours. Je ne peux donc parler d'éléments spécifiques, puisqu'il n'y a rien de définitif. Je peux affirmer que nous respecterons nos racines canadiennes. Notre stratégie est basée sur le fait que nous nous démarquons réellement des autres fournisseurs sur le marché par nos tarifs bas, et nous continuerons d'appliquer cette stratégie. C'est ainsi que nous avons réussi. Nous sommes également conscients du fait que les frais fixes de transaction ont contribué au succès d'Interac. Le conseil indépendant qui se penchera sur les frais futurs respectera également ces principes.

Le président: Si les négociations avec le Bureau de la concurrence vous sont favorables, vous dites que vous affronterez les concurrents sur un pied d'égalité et que vous réussirez, selon ce que j'ai compris, à conserver votre position d'exploitant bon marché.

Comment pouvez-vous y parvenir autrement qu'en renonçant aux diverses options que de nombreux consommateurs semblent vouloir ou en étant beaucoup plus efficient que Visa et MasterCard? Comment faites-vous pour garantir ces faibles coûts?

M. O'Connell: Je crois que nous sommes plus efficaces. Le réseau est tel que les coûts sont peu élevés et que nous fonctionnons selon un mode de recouvrement des coûts depuis 1996.

Comme je l'ai dit, l'utilité de la carte est extrêmement importante. Elle est acceptée par presque tous les commerçants d'un bout à l'autre du pays. Nous respectons et garantissons nos stratégies. En nous assurant que les commerçants réalisent qu'Interac est un choix moins coûteux, nous pouvons conserver cette qualité. Cette utilité et le potentiel de transactions — nous parlons d'environ 3,6 milliards de transactions — sont très importants pour l'émetteur, qui doit assumer des coûts variables,

year. Transferring that utility across that transaction base enables us to be that low-cost provider and not go into the realms of the Visa and MasterCard interchange rates.

Senator Ringuette: Mr. O'Connell, you are a very nice person but, regardless of that, I do not think I believe in your strategic plan. I will tell you why.

Visa and MasterCard have some of the deepest pockets in the world to penetrate the Canadian market. They can out-cut your pricing for the next 10 years until there is no more air in your organization, and that is the reality. There are 32 million potential debit cardholders in Canada and, once they get 70 per cent of the market — like they have done in the U.S. — they will command the market and command the prices, both for the consumers and for the business community.

You do not have those deep pockets. You cannot increase your price enough to build up a reserve to have those deep pockets. Your partners, the Canadian banks, issue your Interac cards and you will not be able to provide them the amount of money that Visa and MasterCard will promise them to sign exclusive debit contracts with them.

This is so clear. As you said, this is probably the scenario that has happened in all the other countries where Visa and MasterCard have attacked the domestic debit market. In regards to a level playing field, unless you have \$10 billion today in your back pocket, for the next 10 years, to do the "ground battle" with them, you are out of the game. I am sorry but that is exactly how I see it.

Mr. O'Connell: I beg to differ, obviously, but thank you for the nice comment. I understand it is a daunting challenge. However, there are a couple of things I would say: First, these companies with deep pockets are public companies with internal rate of return and so forth. Today, they are investing into this market of 30 million people. However, every dollar in Purchase, New York or Foster City is looked at and sent. It is asked where the best place for that dollar to return. That is in terms of the types of returns that we are seeing from Visa and MasterCard in their public statements.

Regarding our partnership with the merchant community, I believe that the merchants are savvy enough to recognize short-term inducements, incentives and unsustainable initial pricing.

I believe that given a value proposition that is low cost — which we have — and a relationship with them for the past 15 years, I believe that we can maintain. We do not need buckets of money. We have a low cost to offer and I think we have a transparent system. Merchants understand we will not be

notamment des fraudes atteignant 100 millions de dollars par année dans le nord. En combinant cette utilité et le potentiel de transactions, nous pouvons fournir nos services à faible coût et éviter de plonger dans l'univers des taux d'interchange de Visa et MasterCard.

Le sénateur Ringuette : Monsieur O'Connell, vous m'êtes très sympathique, mais malgré ça, je ne crois pas à votre plan stratégique. Je vais vous expliquer pourquoi.

Visa et MasterCard disposent de fonds quasi illimités pour pénétrer le marché canadien. Ils peuvent égarer vos prix pour les 10 prochaines années, jusqu'à ce que votre organisation ne tienne plus à rien. C'est la réalité. Le Canada compte 32 millions de détenteurs de cartes de crédit potentiels, et lorsque Visa et MasterCard posséderont 70 p. 100 du marché — comme elles l'ont fait aux États-Unis — elles régenteront le marché et les prix, tant en ce qui concerne les consommateurs que le monde des affaires.

Vos moyens sont plus limités. Vous ne pouvez pas augmenter suffisamment vos prix pour vous constituer une telle réserve. Vos partenaires, les banques canadiennes, émettent vos cartes Interac, et vous ne pourrez pas leur fournir les sommes d'argent que Visa et MasterCard leur promettent en échange de contrats de débit exclusifs.

C'est on ne peut plus clair. Comme vous l'avez dit, c'est probablement ce qui s'est produit dans tous les pays où Visa et MasterCard se sont attaqué au marché national du débit. En ce qui concerne l'égalité des chances, à moins que vous n'avez actuellement 10 milliards de dollars dans votre poche arrière pour vous battre contre eux sur le terrain, pour les 10 prochaines années, vous n'avez aucune chance. Je suis désolée, mais c'est ainsi que je vois les choses.

M. O'Connell : Je ne suis évidemment pas de cet avis, mais merci du commentaire. Je comprends que ce défi puisse sembler insurmontable. Cependant, j'aimerais préciser un certain nombre de choses. Tout d'abord, ces entreprises dont les ressources financières semblent illimitées sont des sociétés ouvertes qui possèdent des taux de rentabilité internes, et cetera. Aujourd'hui, elles investissent dans ce marché de 30 millions de personnes. Cependant, chaque dollar dépensé à New York ou à Foster City est examiné et envoyé. Ces entreprises se demandent à quel endroit ces dollars seraient le plus rentables. Ça se passe ainsi pour les types de rendement que présentent Visa et MasterCard dans leurs déclarations publiques.

En ce qui concerne notre partenariat avec le milieu des affaires, je crois que les commerçants ont assez de bon sens pour détecter quels sont les avantages à court terme, les incitatifs et les prix initiaux qui ne peuvent durer.

Je crois qu'une proposition avantageuse comportant de faibles coûts — ce que nous leur offrons — et une relation qui dure depuis 15 ans nous permettent d'espérer pouvoir continuer nos activités. Nous n'avons pas besoin de sommes d'argent astronomiques. Nous offrons un service à faible coût, et je crois

ratcheting up prices on them every few quarters. I believe our merchant strategy is viable.

Remember, if that merchant strategy is viable, if agree you do not need to be dumping matching short-term inducements, Visa and MasterCard will be able to gain some merchants. However, there are half a million merchants in the market. On the issuing side, I believe they do see the strategic value of Interac.

My board is working toward restructuring. Regarding the utility: When the Visa card is only working at two out of 10 merchants, how can you turn over your card base?

Senator Ringuette: I will move on because we certainly disagree on this point.

Yesterday, Visa and MasterCard said that their debit cards were the only ones that could be used to make online purchases. On page 9, I see that you have an Interac online service. Therefore, you provide online purchases with the Interac card.

Mr. O'Connell: We do. We have a service in production that allows Canadians to purchase online to use their own money in their bank accounts.

Senator Ringuette: What is the fee for that service?

Mr. O'Connell: Arguably, it is a more secure option because our service does not have consumers giving card data and exchanging financial information with the merchants. As we have seen from T.J. Maxx and Winners, et cetera, that information can be compromised.

Interac Online is an independent Canadian entrepreneurial company developed to service email money transfers. These services were not developed organically from the association. We have a leading edge solution that allows Canadians to pay for items and services online with their own money. We have not been able to properly market or launch this service. That is another fact in testimony to the need to change our governance and the ability to utilize our own funds in the best interests of the organization.

Senator Ringuette: Are your merchant fees for these online purchases based on a transaction fee or on a percentage of sales?

Mr. O'Connell: They are both. This is the only service within the Interac brand that has both models. For example, there is a flat fee with caps for education and government. There is a percentage fee in the Interac Online service.

Senator Ringuette: When you state that you want to change your pricing, do you want to change your pricing to the same as your pricing for online purchases to include both a transaction fee and a percentage?

que nous avons mis en place un système transparent. Les commerçants comprennent que nous n'augmenterons pas nos prix à leurs dépens à chaque trimestre. Je crois que notre stratégie commerciale est viable.

Il faut se rappeler que si cette stratégie commerciale est viable — et si on en convient, il n'est pas nécessaire de proposer une multitude d'avantages à court terme — Visa et MasterCard seront néanmoins capables de gagner certains commerçants. Cependant, le marché en compte un demi-million. En ce qui concerne les émetteurs, je crois qu'ils perçoivent la valeur stratégique d'Interac.

Notre conseil travaille à une restructuration; lorsqu'il n'y a que deux commerçants sur dix qui prennent la carte Visa, comment pourrait-on abandonner notre clientèle?

Le sénateur Ringuette : Je vais passer à autre chose parce que nous ne sommes certainement pas du même avis sur ce point.

Hier, Visa et MasterCard nous ont dit que leurs cartes de débit étaient les seules qui pouvaient être utilisées pour faire des achats en ligne. À la page 9, je vois que vous offrez un service Interac en ligne. Ainsi, on peut utiliser la carte Interac pour effectuer des achats en ligne.

M. O'Connell : Oui. Nous offrons actuellement à un service qui permet aux Canadiens de faire des achats en ligne en utilisant l'argent de leur compte bancaire.

Le sénateur Ringuette : Quels sont les frais associés à ce service?

M. O'Connell : C'est sans doute une solution plus sécuritaire parce que notre service n'oblige pas les consommateurs à divulguer des données sur leur carte et à échanger des renseignements financiers avec les commerçants. Comme on a pu le constater avec T.J. Maxx, Winners, et cetera, la confidentialité de ces renseignements peut être compromise.

Interac en ligne est une entreprise canadienne indépendante qui a été créée pour permettre le transfert d'argent par courriel. Ces services n'ont pas été élaborés à l'interne. Il s'agit d'une solution à la fine pointe qui permet aux Canadiens de payer des articles et des services en ligne, avec leur argent. Nous ne sommes pas parvenus à commercialiser ou à lancer convenablement ce service. Voilà une autre preuve à l'effet que nous devons changer notre mode de gestion et notre capacité d'utiliser nos fonds dans le meilleur intérêt de l'organisation.

Le sénateur Ringuette : Les frais que les commerçants doivent payer pour ces achats en ligne sont-ils des frais fixes ou un pourcentage des ventes?

M. O'Connell : Ce sont les deux. C'est le seul service Interac qui fonctionne selon les deux modèles. Par exemple, il existe des frais fixes et un plafond pour le système scolaire et le gouvernement et il y a un pourcentage à payer pour les services Interac en ligne.

Le sénateur Ringuette : Lorsque vous déclarez que vous voulez modifier vos prix, voulez-vous suivre le modèle que vous avez adopté pour les achats en ligne de façon à inclure un coût par transaction et un pourcentage?

Mr. O'Connell: No, the principles for the new Interac are around a low-cost provider. We realize that the principle for the organization is flat-fee transaction based pricing. While I cannot speak to specifics, the deliberations are to respect that for all our services going forward.

Senator Ringuette: Debit cards and credit cards use the same chip. Yesterday, Visa told us that they own that technology and that they were lending it to the banking community. What will you do when their agreement with the banking community removes your privilege to put a chip on a debit card?

Mr. O'Connell: To be clear, they do not own the chip. I believe he was referring to the EMV standard upon which the chip is based. EMV stands for Europay MasterCard Visa. It was developed in Europe as a global specification standard upon which applications are put on the chip. That standard was conveyed as a worldwide open standard and I hope that continues to be the case.

Senator Moore: Can you explain the EMV again?

Mr. O'Connell: EMV is the standard specification upon which the chip and rules governing it are built.

Senator Moore: Do you mean the information in the chip? What standard applies to what?

Mr. O'Connell: It is to the rules and specifications around the chips.

Senator Moore: Do you mean its content, use, or both?

Mr. O'Connell: Both. Although not content in terms of what applications sit on top of it. It is simply the rules that govern how the chip operates, somewhat like a computer operating system, not the applications on the chip. It is a standard to ensure that all terminals and the chip can communicate with each other. It is the language of the chip, if you will.

Senator Moore: Senator Oliver asked about the money that Interac receives on transactions listed in the chart on page 3. You said earlier that you get 1.6 cents per transaction; that is eight-tenths of one cent each way for the debit card transaction.

What about the credit card transactions? That chart shows 73 cents. How much of that do you get?

Mr. O'Connell: None, Interac is a debit only network.

Senator Moore: Is the switching fee on debit cards only?

Mr. O'Connell: Yes.

Senator Moore: You expressed frustration at not being able to seek an increase in fees due to the interests of the owners who are all competitors. It looks like a classic conflict of interest situation.

M. O'Connell : Non, les principes qui sous-tendent le nouveau service Interac reposent sur les faibles coûts. Nous avons conscience que les frais fixes par transaction sont à la base de notre organisation. Bien que je ne puisse pas entrer dans les détails, nous discutons afin de respecter ce principe pour tous les services à venir.

Le sénateur Ringuette : Les cartes de débit et les cartes de crédit utilisent la même puce. Hier, le représentant de Visa nous a dit que Visa possédait cette technologie et qu'elle la prêtait aux institutions bancaires. Que ferez-vous lorsque son accord avec le milieu bancaire vous retirera votre privilège d'utiliser une puce sur une carte de débit?

M. O'Connell : En fait, ils ne possèdent pas la puce. Je présume qu'il faisait référence à la norme EMV qui s'applique à la puce. EMV signifie Europay MasterCard Visa. Cette norme, qui a été élaborée en Europe, est une norme internationale qui définit les caractéristiques des applications relatives à la puce. Cette norme est présentée comme étant une norme internationale à la portée de tous, et j'espère que cela ne changera pas.

Le sénateur Moore : Pouvez-vous nous expliquer ça à nouveau?

M. O'Connell : EMV est la spécification normalisée à partir de laquelle la puce et les règles qui la régissent sont établies.

Le sénateur Moore : Parlez-vous des renseignements qui figurent sur la puce? Quelle norme s'applique à quoi?

M. O'Connell : Elle s'applique aux règles et aux spécifications qui touchent les puces.

Le sénateur Moore : Voulez-vous dire leur contenu, leur utilisation ou les deux?

M. O'Connell : Les deux. Bien qu'on ne parle pas de contenu, lorsqu'il s'agit d'applications. Ce sont simplement les règles qui régissent la manière dont la puce fonctionne, comme dans le cas d'un système informatique, non pas les applications qui se trouvent sur la puce. Cette norme vise à assurer que la puce et tous les terminaux peuvent communiquer l'un avec l'autre. C'est le langage de la puce, si vous voulez.

Le sénateur Moore : Le sénateur Oliver a posé une question au sujet des sommes que perçoit Interac sur les transactions énumérées au tableau de la page 3. Plus tôt, vous avez dit recevoir 1,6 cent par transaction, ce qui représente huit dixièmes d'un cent pour chacun des volets d'une transaction faite par carte de débit.

Qu'en est-il des transactions par carte de crédit? Selon le tableau, on parle de 73 cents. Quelle est votre part de ce montant?

M. O'Connell : Aucune. Interac est un réseau de débit seulement.

Le sénateur Moore : Est-ce que les frais de transfert s'appliquent uniquement aux cartes de débit?

M. O'Connell : Oui.

Le sénateur Moore : Vous avez fait part d'une certaine frustration de ne pouvoir augmenter les frais en raison des intérêts des propriétaires qui sont tous des concurrents. Cela me

Does an increase in fees require a majority board decision or does it have to be unanimous? What does the consent order say about that situation?

Mr. O'Connell: It prescribes different requirements for different decisions, which shows how confining and detailed the consent order is. It lays out different types of initiatives and approval requirements.

Senator Moore: In the instance of a possible fee increase, does it require a majority or unanimous decision? Is that not the key element?

Mr. O'Connell: You bring up an interesting point that the consent order does not have to do with pricing. It is about governance and a funding model. The consent order allows for interchange today. Interchange can be increased from its current rate of zero with a simple majority vote of the board.

I think that is testimony to the board in going forward and allowing us to propose a restructuring initiative that this is not about interchange. That would not fix the problem. That can be done today. It has not. Instead, we have taken a path of restructuring that will create a strong and viable Interac.

Senator Moore: I heard you say that. However, you have not answered my question.

If the board was meeting today to consider the switch fee and the possibility of increasing it, does that decision have to be made by the board unanimously or by a simple majority of 50 per cent plus one?

Mr. O'Connell: They cannot meet. The budget is on a cost-recovery basis. Therefore, it is deliberated and sent once per year.

Senator Moore: We have done all that. Now, we hire a gentleman and to keep going, we have to increase it by a penny.

Mr. O'Connell: Each year there is a vote and the majority sets the annual switch fee on a cost-recovery basis.

Senator Moore: It is on a majority basis. Is there anything in the consent order that prevents Interac today as a not-for-profit association from being sold?

Mr. O'Connell: I believe so, yes.

Senator Moore: Under the new corporate structure, could that be removed?

semble être une situation classique de conflit d'intérêts. Est-ce qu'une augmentation des frais doit être approuvée par décision majoritaire du conseil ou cette décision doit-elle être unanime? Que dit l'ordonnance par consentement à propos de cette situation?

M. O'Connell : L'ordonnance prescrit différentes exigences pour différentes décisions, ce qui montre la mesure dans laquelle l'ordonnance par consentement est à la fois restrictive et détaillée. En fait, elle énonce différents types d'initiatives et d'exigences en matière d'approbation.

Le sénateur Moore : Dans l'éventualité d'une augmentation des frais, faut-il que la décision soit majoritaire ou unanime? N'est-ce pas là l'élément clé de la situation?

M. O'Connell : Vous soulevez un point intéressant, à savoir que l'ordonnance par consentement n'a rien à voir avec l'établissement des frais. L'ordonnance porte sur la régie et le modèle de financement. L'ordonnance par consentement permet aujourd'hui l'interchange. En fait, le taux d'interchange peut être majoré de son taux actuel, qui est de zéro, par un simple vote majoritaire du conseil.

Je crois qu'il s'agit d'un témoignage devant le conseil pour aller de l'avant et nous permettre de proposer une restructuration qui ne vise pas l'interchange. Toutefois, une telle démarche ne réglerait pas le problème. Non seulement, cela ne peut être fait aujourd'hui, mais ne l'a pas été. Nous avons plutôt opté pour une restructuration visant à créer un système Interac solide et viable.

Le sénateur Moore : J'ai entendu ce que vous avez dit. Toutefois, vous n'avez pas répondu à ma question.

Si les membres du conseil se réunissaient aujourd'hui pour discuter des frais de transfert et de la possibilité de les augmenter, est-ce qu'une telle décision devrait être prise de façon unanime par les membres du conseil ou par une simple majorité de 50 p. 100 plus un?

M. O'Connell : Les membres ne peuvent se réunir. Le budget est établi selon une formule de recouvrement des coûts. Par conséquent, il est discuté et adopté une fois par année.

Le sénateur Moore : Tout cela a été fait. Ainsi, nous nous sommes engagés dans une voie et pour poursuivre, il nous faut majorer le tout d'un sou.

M. O'Connell : Chaque année, les membres du conseil votent et c'est par vote majoritaire que les frais de transfert annuels sont établis selon une formule de recouvrement des coûts.

Le sénateur Moore : C'est donc la majorité qui prévaut. Y a-t-il dans l'ordonnance par consentement des dispositions qui empêchent le réseau Interac d'aujourd'hui, en tant qu'association à but non lucratif, d'être vendu?

M. O'Connell : Je le crois bien, oui.

Le sénateur Moore : Selon la nouvelle structure d'entreprise, est-ce qu'une telle disposition pourrait être supprimée?

Mr. O'Connell: It is in the mandate of the Competition Bureau to ensure that any changes to the consent order and to the structure of Interac are done to ensure there is open and proper competition. They would take care of that in their mandate.

Senator Moore: I understand. The consent order contains a provision that says the association cannot be sold.

Mr. O'Connell: An association is unsellable by its very construct. It is not even a clause in the order. An association is not even a legal entity. It is a membership, a bylaw and a memorandum of association.

Senator Moore: What about its assets? Could they be sold under the current order?

Mr. O'Connell: They are the property of the membership. No, it cannot.

Senator Moore: But under the new structure they could?

Mr. O'Connell: On a commercial basis?

Senator Moore: Yes. That is part of what you are trying to do, is it not?

Mr. O'Connell: There are a number of options for investment on a commercial basis, and those are well down the road with what we need to do. That has not been established.

Senator Moore: I am thinking of Senator Ringuette's concern about your survival. It is possible that you would cease to exist if you received the right from the Competition Bureau to make the desired changes. It is possible that your board of directors would respond to offers to sell. That is my concern.

The Chair: Mr. O'Connell, thank you very much for coming this morning. We appreciate your evidence. It has been helpful to us.

[Translation]

The second part of our meeting this morning will give us an overview of the issues related to the credit and debit card systems from the merchant's perspective.

[English]

We welcome today witnesses from the merchant community. From the Retail Council of Canada we have Diane Brisebois, President and Chief Executive Officer. From Giant Tiger Stores Limited we have Greg Farrell, Executive Vice-President and Chief Financial Officer. From the Canadian Council of Grocery Distributors we have David Wilkes, Senior Vice-President. From Sobeys Inc., we have Paul Jewer, Senior Vice-President Finance and Treasurer.

M. O'Connell : En vertu de son mandat, il revient au Bureau de la concurrence de veiller à ce que tout changement éventuel à l'ordonnance par consentement et à la structure d'Interac soit effectué de façon à assurer une concurrence ouverte et équitable. Cet aspect est visé par le mandat du bureau.

Le sénateur Moore : Je comprends. L'ordonnance par consentement contient une disposition qui prévoit que l'association ne peut être vendue.

M. O'Connell : La structure même de l'association fait qu'elle ne peut être vendue. Il n'y a même pas de disposition à cet effet dans l'ordonnance. En fait, l'association n'est même pas une entité légale. On parle ici d'affiliation, de règlement et d'acte constitutif.

Le sénateur Moore : Et qu'en est-il de ses biens? En vertu de l'ordonnance actuelle, pourraient-ils être vendus?

M. O'Connell : Les biens de l'association appartiennent aux membres. Alors, non, ils ne peuvent être vendus.

Le sénateur Moore : Mais, selon la nouvelle structure, pourraient-ils l'être?

M. O'Connell : Vous voulez dire d'un point de vue commercial?

Le sénateur Moore : Oui. Cela est en partie ce que vous essayez de faire, n'est-ce pas?

M. O'Connell : Il existe un certain nombre d'options aux fins d'investissement d'un point de vue commercial et elles seront toutes envisagées compte tenu de ce que nous devons faire. Rien n'a encore été déterminé.

Le sénateur Moore : Je pense ici à ce qu'a dit le sénateur Ringuette au sujet de votre survie. Il est possible que vous cessiez d'exister si vous recevez du Bureau de la concurrence le droit d'apporter les changements voulus. Il est également possible que votre conseil d'administration réponde positivement à des offres d'achat. Voilà ce qui m'inquiète.

Le président : Monsieur O'Connell, merci beaucoup de votre présence ici ce matin. Votre témoignage nous a été très utile et nous l'apprécions.

[Français]

La deuxième partie de notre rencontre ce matin nous donnera un aperçu des enjeux relatifs aux systèmes de cartes de crédit et de débit du point de vue des commerçants.

[Traduction]

Aujourd'hui, nous accueillons, à titre de témoins, des représentants de la communauté des marchands. Du Conseil canadien du commerce de détail, Mme Diane Brisebois, présidente et chef de la direction. Des Magasins Tigre Géant Limitée, nous avons M. Greg Farrell, vice-président-directeur général et chef des finances. M. David Wilkes, premier vice-président du Conseil canadien des distributeurs en alimentation et enfin, de Sobeys Inc., nous avons M. Paul Jewer, premier vice-président des finances et trésorier.

Welcome. We are glad to have you with us.

Please proceed with your opening statements.

[Translation]

Diane J. Brisebois, President and Chief Executive Officer, Retail Council of Canada: Mr. Chair, on behalf of the coalition and my colleagues, I would like to thank the senate committee for giving us the opportunity to present the merchant perspective on payment systems in Canada.

[English]

The issue before the committee is serious and growing for Canadian merchants and the customers we serve. We are grateful that this committee has taken the lead on it.

Following our testimony and that of other witnesses, we hope that the committee will recognize the need for the government to act.

David Wilkes, Senior Vice-President, Canadian Council of Grocery Distributors: The Stop Sticking It To Us coalition came together in 2008 and represents over 200,000 business, the majority being small independent businesses in retail, hospitality, food services, restaurants and other service sectors.

Our coalition members serve customers in every community from coast to coast to coast. They are extremely concerned with rapidly rising credit card merchant fees and impending new debit card schemes that will be introduced by Visa and MasterCard.

At the heart of the issue is Visa and MasterCard's duopoly representing 94 per cent of the credit card market in Canada. They have the market power to force very high fees for their services, as seen in recent months, and both merchants and consumers are paying the price.

With respect to debit card services, the coalition's concerns are that the impending issuance of debit cards by Visa and MasterCard will drive up the cost of debit transactions.

Make no mistake about it: Even credit card company executives view the fees we have talked about as a cash cow.

As I have on slide 5, allow me to quote from the former vice-president and assistant general counsel for Visa International and Visa U.S.A. as follows:

Bienvenue. Nous sommes heureux de vous compter parmi nous.

Veuillez commencer vos déclarations préliminaires.

[Français]

Mme Diane J. Brisebois, président et chef de la direction, Conseil canadien du commerce de détail : Monsieur le président, permettez-moi au nom de la coalition et de mes collègues de remercier le comité sénatorial de nous donner l'occasion de présenter le point de vue des marchands sur les systèmes de paiement au Canada.

[Traduction]

La question sur laquelle se penche aujourd'hui le comité est grave et prend de plus en plus d'ampleur pour les marchands et les consommateurs canadiens que nous servons. Nous sommes reconnaissants au comité d'avoir pris l'initiative d'examiner cette question.

Nous espérons qu'à la suite de notre témoignage ainsi que de ceux des autres témoins, le comité reconnaîtra la nécessité d'une intervention du gouvernement.

David Wilkes, premier vice-président, Conseil canadien des distributeurs en alimentation : La coalition « Cessez de nous coller des frais à payer » a vu le jour en 2008. Cette coalition représente plus de 200 000 entreprises, la majorité d'entre elles étant de petites entreprises indépendantes dans les secteurs de la vente au détail, de l'hôtellerie, des détaillants en alimentation, de la restauration et autres.

Les membres de cette coalition offrent des services aux consommateurs dans chacune des communautés partout au pays. Ils sont extrêmement inquiets de la hausse rapide des frais des cartes de crédit imposés aux marchands et de la mise en œuvre très prochaine, par Visa et MasterCard, de nouvelles structures de frais pour les cartes de débit.

Au cœur du problème, il y a le duopole formé de Visa et de MasterCard qui représente 94 p. 100 du marché des cartes de crédit au Canada. Leur emprise sur le marché est telle qu'ils peuvent imposer des frais très élevés pour leurs services, ainsi que nous l'avons constaté au cours des derniers mois, et ce sont les marchands et les consommateurs qui doivent payer.

En ce qui a trait aux services des cartes de débit, la coalition s'inquiète du fait que l'émission imminente de cartes de débit par Visa et MasterCard contribuera à faire grimper le coût des transactions par débit.

Ne vous méprenez pas : les dirigeants des sociétés émettrices de cartes de crédit considèrent les frais imposés aux marchands comme une source de revenus.

Tout comme à la diapositive 5, permettez-moi de citer l'ancien vice-président principal et avocat général adjoint de Visa International et Visa USA :

Issuers began to view the interchange reimbursement fee not as a revenue allocation mechanism to ensure success of the system, but as a demand-driven pricing scheme to collect as much revenue from merchants as the market would bear.

You heard yesterday from MasterCard the definitive statement that “consumers don’t pay interchange.”

Allow me to remind the committee what it heard from Mouvement Desjardins, which is both an issuer and an acquirer. This quote is on slide 6. “Consumers always end up on the hook for all costs associated with the payment of services.”

Ms. Brisebois: As committee members know, the coalition is not opposed to credit cards. They are convenient, a secure means of payments for the most part, and liked by consumers. As customer-focused businesses, merchants must accept the customers’ choice of method of payment. Merchants also understand that this service does not come for free.

However, as the chart shows, in reality the fees bear only a tenuous relationship to the processing costs, which account for only 13 per cent of the interchange cost.

How is this kind of mark-up possible? It is because of the absence of real competition.

[Translation]

Of course, we support the Competition Bureau’s investigation.

[English]

We are gratified by the Competition Bureau’s recent announcement of its investigation for abuse of dominance. We see strong evidence of this market malfunctioning as both players introduce similar fee schedules and tit-for-tat increases, and aggressively promote the proliferation of premium credit cards.

Economics 101 tells us that competition leads to price reduction, but this is not the case in the credit card market. The credit card companies have no direct relationship with consumers. Instead, they compete only for the business of financial institutions, which they do by offering high returns to issuers with other peoples’ money.

This is a complete reversal of the normal effects of competition. The harder they compete, the higher the fees.

The best way to look at how Visa and MasterCard set their interchange fees is to think of it, not as competition, but as an

Les sociétés émettrices ont commencé à considérer les frais d’interchange non comme un mécanisme de réaffectation de revenu visant à garantir le succès du système, mais comme une structure de prix reposant sur la demande et servant à tirer des marchands le maximum de revenus que le marché puisse tolérer.

Hier, vous avez entendu le représentant de MasterCard dire que « les consommateurs ne paient aucun frais d’interchange. »

Permettez-moi de rappeler aux membres du comité ce qu’a dit un représentant du Mouvement Desjardins, qui est à la fois un émetteur et un acquéreur de cartes de crédit, citation qui figure à la diapositive 6 « Les consommateurs paient toujours en définitive tous les coûts reliés aux services de paiement. »

Mme Brisebois : Comme les membres du comité le savent bien, la coalition ne s’oppose pas aux cartes de crédit. Pour eux, il s’agit d’un mécanisme de paiement pratique et sécuritaire dans l’ensemble, qui plaît aux consommateurs. En tant qu’entreprises ayant le souci de leur clientèle, les marchands doivent accepter la méthode de paiement choisie par les consommateurs. De plus, les marchands comprennent bien que ce service n’est pas gratuit.

Toutefois, comme le montre le tableau, en réalité, il y a peu de rapport entre les frais et les coûts réels de traitement, lesquels correspondent uniquement à 13 p. 100 des coûts d’interchange.

Comment ce type d’augmentation est-il possible? Essentiellement, en raison de l’absence d’une concurrence réelle.

[Français]

Naturellement, nous appuyons l’enquête du Bureau de la concurrence.

[Traduction]

Nous sommes heureux de l’annonce récente du Bureau de la concurrence quant à la tenue d’une enquête sur l’abus de position dominante. Nous voyons des preuves solides du mauvais fonctionnement de ce marché alors que les deux principaux intervenants mettent en oeuvre des structures de frais semblables et des hausses aussitôt imitées par l’autre ainsi qu’une même méthode de promotion vigoureuse de distribution des cartes de crédit « premières ».

Selon les cours élémentaires d’économie, la concurrence fait baisser les prix, mais ce n’est pas le cas dans le marché des cartes de crédit. Les sociétés émettrices de cartes de crédit n’ont aucune relation directe avec les consommateurs. Elles se font plutôt concurrence uniquement pour conclure une entente avec les diverses institutions financières. Pour y parvenir, elles offrent des taux de rendement supérieurs aux émetteurs grâce à l’argent d’autres personnes.

C’est tout le contraire des effets normaux de la concurrence. Plus il y a de concurrence, plus les frais sont élevés.

La meilleure façon de voir comment Visa et MasterCard établissent leurs structures de frais d’interchange consiste à

auction, paid with money extracted from the merchants and, ultimately, from consumers.

The quote from Dr. Phillip Lowe, Assistant Governor of the Reserve Bank of Australia, says it all, "... competition between these schemes creates upward — not downward — pressure on these fees."

Merchants have no choice but to accept their cards, if that is the method of payment a consumer decides to use. That is the reality.

As noted by Mr. Vickers, Chairman, Office of Fair Trading, during an international payments policy conference, "... there is an element of 'must-take'."

Merchants used to be able to negotiate with issuers as part of a bundled package of financial services. However, the outsourcing of acquirer programs has stripped away even this ability. Therefore, if merchants cannot negotiate on their own, can they do this collectively, as senators have asked during these hearings?

As a representative of RCC, we pioneered a program to help merchants negotiate low rates. In recent years, however, we have lost that ability, even with the large volume of business our collective members represent.

Visa and MasterCard rates are posted and non-negotiable. The acquirers are intermediaries and they pass it on to us.

At this point, I would ask Mr. Farrell to talk about the extent of the problem.

Greg Farrell, Executive Vice-President and Chief Financial Officer, Giant Tiger Stores Limited: Over the past 18 months, merchants have seen double-digit fee increases. We are a discount retailer selling basic grocery items and a mix of other necessities. We have experienced fee increases of over 30 per cent compared to a year ago. These increases are coming at the worst economic time, when retailers are cutting margins and lowering their costs just to survive.

Our 30 per cent fee increase is a result of two factors: We have been faced with a fee increase, a rate increase to process, and we have been faced with a shift from standard cards to premium cards.

The use of premium cards in our stores is telling. I repeat; we are a discount retailer, primarily serving low- and middle-income consumers, not the high spenders described as the target markets by MasterCard and Visa yesterday.

Remarkably, the use of premium cards in our stores has gone from under 0.7 per cent of our credit card sales one year ago to over 35 per cent of our credit card sales today.

envisager la situation non pas du point de vue de la concurrence mais bien comme une enchère, payée à même l'argent soutiré aux marchands et, ultimement, aux consommateurs.

J'aimerais citer ici M. Phillip Lowe, gouverneur adjoint à la Reserve Bank of Australia qui résume bien la situation : « [...] la concurrence entre les joueurs pousse les frais à la hausse, et non à la baisse. »

Les marchands n'ont pas d'autre choix que d'accepter leurs cartes, si c'est la méthode de paiement que le consommateur a décidé d'utiliser. Ça, c'est la réalité.

Comme l'a souligné M. Vickers, président de Fair Trading, dans le cadre de la conférence internationale sur la politique des paiements, « [...] il y a là quelque chose d'inévitable. »

Auparavant, les marchands pouvaient négocier un peu avec les émetteurs dans le cadre d'un ensemble de services financiers. Toutefois, l'impartition des programmes « acquéreurs », a fait disparaître cette possibilité. Par conséquent, si les marchands ne peuvent négocier seuls, peuvent-ils le faire collectivement? Une question que les sénateurs ont posée au cours des audiences?

Le CCCD, dont je suis la représentante, a mis à l'essai un programme pour aider les marchands à négocier des taux plus bas. Cependant, au cours des dernières années, même avec l'important chiffre d'affaires que représentent les membres, collectivement, nous avons perdu cette possibilité.

Les taux de Visa et de MasterCard sont annoncés et non négociables. Les acquéreurs sont des intermédiaires qui nous refilent la facture des frais.

Je demanderais maintenant à M. Farrell de nous parler de l'ampleur du problème.

Greg Farrell, vice-président-directeur général et chef des finances, Magasins Tigre Géant Limitée : Au cours des 18 derniers mois, les marchands ont assisté à des hausses de frais de l'ordre de 10 p. 100 et plus. Nous sommes des magasins d'escompte qui vendons des produits alimentaires de base et divers autres produits de première nécessité. Nous avons connu des augmentations de frais de plus de 30 p. 100 comparativement à l'année précédente. Ces augmentations surviennent au cours de la période la plus difficile sur le plan économique, alors que les détaillants réduisent leur marge de profit et diminuent les coûts simplement pour survivre.

Cette augmentation de 30 p. 100 des frais résulte de deux facteurs : une augmentation des frais et des coûts de transformation, et le passage des cartes standard aux cartes « premières ».

L'utilisation des cartes « premières » dans nos magasins est révélateur. Je le répète, nous sommes des magasins d'escompte et notre clientèle est principalement constituée de consommateurs à revenu faible et moyen, et non pas de grands dépensiers comme le sont les marchés ciblés par MasterCard et Visa.

Fait remarquable, l'utilisation des cartes « premières » dans nos magasins est passée de moins de 0,7 p. 100 de nos ventes par cartes de crédit, il y a de cela un an, à plus de 35 p. 100 de nos ventes par cartes de crédit aujourd'hui.

The Chair: That is in one year?

Mr. Farrell: Yes, one year. That is a 50-fold increase in one year.

If these increased premium card costs were offset by these cardholders purchasing more — as suggested yesterday — that would be one thing. However, that is not the case. In fact, credit card usage in our stores has gone down slightly over that same time period.

The Chair: Are you talking about the number of transactions, or their value?

Mr. Farrell: I am speaking of dollar value of transactions.

Senator Oliver: Has debit card usage gone up?

Mr. Farrell: It is close but there is a slight increase. You would expect a significant increase but we experienced a slight decrease in the same period.

We are paying far higher fees for no increase in the rate of credit card use.

Paul Jewer, Senior Vice-President Finance and Treasurer, Sobeys Inc.: What choice do merchants have on acceptance of these higher-fee cards? In a word: None. We are required by Visa and MasterCard's "honour all cards" rule to take all of their credit card offerings.

Plus, it is hard to refuse a legitimate payment method chosen by our consumer, especially since that consumer is probably unaware of the detrimental impact on us, the merchant, and of the inevitable boomerang effect in higher consumer prices.

Even if merchants were to be allowed to decline such higher-fee cards, it would be next to impossible for one of our thousands of cashiers to identify them at point of sale from among 200-plus credit card products. Also, it would be very difficult for our cashiers to explain to the customer why their particular card is not accepted. This same practical concern will likely exist for debit cards in the future.

The significant cost increases are particularly dire for the grocery business. The grocery industry is extremely competitive, with very thin margins. Many grocery and pharmacy purchases are quite small in value, so even a few cents difference in acceptance charges has a significant impact. Any upward price pressure is inevitably passed on to consumers, as there is little that can be absorbed by grocers if they are to remain in business.

After all in, the grocery business is a business, where profit margins are barely larger than the interchange fee on infinite and premium cards. As food is a necessity rather than a discretionary spending item, we all need to be concerned about the impact of

Le président : Tout cela en une année?

M. Farrell : Oui, une année. Cela représente 50 fois plus de ventes en une année.

Si l'augmentation des frais de ces cartes « premières » était compensée par le fait que les détenteurs achètent plus — comme on l'a suggéré hier — ce serait une chose. Toutefois, ce n'est pas le cas. En fait, l'utilisation des cartes de crédit dans nos magasins a légèrement diminué au cours de cette même période.

Le président : Parlez-vous du nombre des transactions ou de leur valeur?

M. Farrell : Je parle de la valeur en dollars des transactions.

Le sénateur Oliver : Est-ce que l'utilisation de cartes de débit a augmenté?

M. Farrell : C'est assez stable, mais nous constatons tout de même une légère augmentation. Nous nous attendions à une augmentation importante, mais nous avons connu une légère baisse au cours de cette même période.

Nous payons des frais beaucoup plus élevés même s'il n'y a pas plus d'utilisateurs de cartes de crédit.

Paul Jewer, premier vice-président des finances et trésorier, Sobeys Inc. : Les marchands ont-ils le choix d'accepter ces cartes à frais plus élevés? En un mot : non. Visa et MasterCard exigent que nous honorions toutes les cartes de crédit qu'elles offrent.

De plus, il est difficile de refuser un mode de paiement légitime choisi par un consommateur, surtout lorsqu'il n'est probablement pas au courant de ses effets néfastes sur nous, les marchands, et de l'effet de boomerang sur les prix à la consommation, qui augmenteront inévitablement.

Même si les marchands avaient la possibilité de refuser de telles cartes à frais plus élevés, il serait presque impossible pour l'un de nos milliers de caissiers de les reconnaître au point de vente parmi les plus de 200 cartes de crédit sur le marché. De plus, il serait très difficile pour nos caissiers d'expliquer aux consommateurs pourquoi leur carte n'est pas acceptée. Cette même préoccupation pratique s'appliquera probablement également pour les cartes de débit.

Les hausses de coût appréciables sont particulièrement néfastes pour l'industrie de l'alimentation. C'est une industrie extrêmement concurrentielle, où les marges sont très minces. De nombreux achats d'épicerie et de pharmacie sont de faible valeur; par conséquent, même une différence de quelques cents dans les frais d'acceptation peuvent avoir un impact considérable. Toute pression à la hausse sur les prix est inévitablement passée aux consommateurs, puisque les épiciers ne peuvent absorber que de très faibles hausses s'ils veulent demeurer en activité.

Après tout, l'industrie de l'alimentation est une industrie où les marges bénéficiaires sont à peine plus élevées que les frais d'interchange sur les cartes dites « Infinite » ou « Première ». Puisque la nourriture est une nécessité plutôt qu'une dépense

higher costs on consumers, especially those with low and modest incomes.

Mr. Wilkes: What is the solution? The coalition believes that transactions costs charged to retailers, whether credit or debit should reflect the true cost of processing, as is the case in Australia. The reasonable costs should be allowed, plus a fair return on involvement for the card companies. However, interchange fees should be capped at that level.

How does Australia's system work? The details are provided in our submission but the highlights are as follows: The entire fee-setting process of the card organizations is transparent for all stakeholders. A common benchmark has been established on allowable costs. The result in Australia is that interchange is capped at 0.5 per cent, or 50 basis points, producing a merchant discount rate of less than 1 per cent.

We do refer extensively to the Australian model, but, as you can see from the chart on page 19, it is not the only country to act. The European Union has moved to a cost-plus model on cross-border transactions, and multiple jurisdictions are working to address the problem. The world is moving on with this. We must not be left behind.

MasterCard and Visa have criticized Australia's system and, indeed, did so again yesterday, variously suggesting adverse impact on consumers or innovation. However, the respected industry trade newsletter, *Lafferty Cards Insider*, sees it is otherwise, noting that, "Despite the enforced changes, issuers have adapted well and the industry remains in a solid position: profit margins remain strong."

There is a trend toward low cost, no-frills credit cards but reward schemes and innovation remain part of the market.

Ms. Brisebois: The coalition understands that Canada is unique and that considerable analysis is needed to produce a regime that is appropriate for Canadian circumstances. However, it is urgent that Canada gets on with this task. We urge the committee to recommend that government develop a system of oversight to ensure fair pricing and competitive behaviour by the two card companies.

The Minister of Finance has the power to designate and, therefore, regulate payments systems in this country. Obviously, options for consideration are detailed in our submission.

That is the picture on the credit card market: Rising charges for questionable valuable added. However, now they are eyeing the debit card market, as well.

discrétionnaire, nous devons tous être préoccupés des répercussions qu'auront les hausses de prix sur les consommateurs, particulièrement ceux à faible revenu ou à revenu modeste.

M. Wilkes : Quelle est la solution? La coalition croit que les frais de transaction facturés aux détaillants, que ce soit pour le crédit ou le débit, doivent refléter les coûts de traitement réels, comme c'est le cas en Australie. On doit permettre des coûts raisonnables et un juste retour sur la participation des sociétés émettrices de cartes. Cependant, les frais d'interchange ne doivent pas dépasser ce niveau.

Comment fonctionne le système australien? Les détails sont fournis dans notre document, mais on peut résumer comme suit : l'ensemble du processus de fixation des taux des organisations émettrices de cartes de crédit et de débit est transparent pour tous les intervenants. Une mesure commune a été établie pour les coûts admissibles. Par conséquent, en Australie, l'interchange ne peut pas dépasser 0,5 p. 100, ou 50 points de base, et le taux d'escompte aux marchands est donc de moins de 1 p. 100.

Nous nous basons beaucoup sur le modèle australien, mais comme vous pouvez le voir sur le tableau de la page 19, d'autres États ont pris des mesures. L'Union européenne a adopté un modèle basé sur le coût d'achat majoré pour les transactions transfrontalières, et divers gouvernements tentent de résoudre le problème. La communauté internationale avance en ce sens. Nous ne devons pas rester derrière.

MasterCard et Visa ont critiqué le système australien et, bien entendu, elles l'ont fait de nouveau hier, en faisant planer le risque d'effets néfastes sur les consommateurs ou sur l'innovation. Cependant, le bulletin très respecté de l'industrie, le *Lafferty Cards Insider*, le voit d'un autre œil, notant que : « Malgré les changements qui ont été appliqués, les émetteurs se sont bien adaptés et l'industrie demeure dans une position solide : les marges demeurent élevées. »

On peut voir une tendance vers l'émission de cartes de crédit à faible coût, sans valeur ajoutée, mais les plans de récompense et l'innovation demeureront sur le marché.

Mme Brisebois : La coalition comprend que le Canada est unique et qu'une analyse considérable est nécessaire afin d'en arriver à un régime approprié pour notre pays. Cependant, il est urgent que le Canada passe à l'action. Nous implorons le comité de recommander au gouvernement l'élaboration d'un système de surveillance afin d'assurer des prix justes et une saine attitude concurrentielle de la part des deux sociétés émettrices de cartes.

Le ministre des Finances a le pouvoir de définir et, par conséquent, de réglementer le système de paiement de ce pays. Bien entendu, les solutions envisageables sont détaillées dans notre document.

Le marché des cartes de crédit se résume ainsi : une augmentation des frais pour une valeur ajoutée discutable. Et ils ont maintenant l'œil sur le marché des cartes de débit.

Canada's online debit card payment system is one of the most successful globally. Representatives from some of Canada's largest financial institutions have said this in their testimony to the committee.

Visa and MasterCard have said that they will be bringing their debit products to Canada starting this year. It should be understood that Visa and MasterCard operate outside our payment system legislation and outside CPA responsibilities. This is a critical moment in the development of financial services in this country.

Visa and MasterCard argued yesterday that allowing their debit products in Canada will simply provide more competition. However, this would be the same form of competition that Canada now experiences on the credit card side: An auction for issuers' business by increasing payment costs for all.

Further, they plan to provide acquirers with incentives so that their debit product receives priority routing at the point of sale. This will be matched by aggressive distribution of these cards by issuers. We only need to look to the U.S. to see how the two card companies suppressed efficient debit card services similar to Interac.

Fees have since skyrocketed and now include both flat fees and *ad valorem* rates. Senator Ringuette gave a U.S. example yesterday of a \$7 plus fee on a \$500 transaction. In Canada under Visa's published debit rates, that would cost \$3.90. Compare that with the 12 cents or so that would be paid through our current debit system. Visa debit would be 30 times more expensive than what we have now today.

We ask the committee to consider the following: Why should the debit fee bear any relation to the size of the transaction at the point of sale? If the money is transferred from a customer's account to the issuer in real time, and is clearly not a loan or credit advance, how can Visa and MasterCard justify charging a percentage fee? The answer is simple: Currently they can and they are unregulated.

It is odd that Canada would contemplate moving to an unregulated, U.S.-style system, given that those who are familiar with the U.S. system have expressed admiration for the Interac that we utilize today.

Mr. Wilkes: When we are looking for a solution, we believe that if Visa and MasterCard are allowed to operate their debit business in Canada, they should operate under the Canadian rules such as those that exist for Interac through the Canadian Payments Association. Fees should relate to the actual cost processing cost plus a reasonable rate of return with no room for percentage charges. In short, we need a Canadian system — one that provides a secure, successful and affordable debit card system.

Le système canadien de paiement en ligne par carte de débit est l'un des plus efficaces au monde. C'est ce que les représentants de certaines des plus grandes institutions financières canadiennes ont dit au comité.

Visa et MasterCard ont annoncé qu'elles lanceraient leurs produits de débit au Canada à partir de cette année. Il faut comprendre que Visa et MasterCard exercent leurs activités en dehors du cadre législatif qui régit les systèmes de paiement et ne tombent pas sous la responsabilité de l'ACP. Il s'agit donc d'un moment déterminant dans l'évolution des services financiers de ce pays.

Visa et MasterCard ont soutenu hier qu'autoriser l'utilisation de leurs produits de débit au Canada aurait pour seul résultat d'intensifier la concurrence. Cependant, cette concurrence ne serait pas différente de celle que vit le Canada en ce qui concerne les cartes de crédit : une vente aux enchères à laquelle se livrent les émetteurs et qui résulte en une augmentation des coûts pour tous.

De plus, ils prévoient proposer des incitatifs aux acquéreurs afin que leurs produits de débit soient choisis en priorité aux points de vente. Il faut ajouter à cela la distribution agressive de ces cartes par les émetteurs. Il suffit de regarder les États-Unis pour voir comment ces deux entreprises ont éliminé les services de carte de débit efficaces comme Interac.

Les coûts ont explosé et se composent maintenant de frais fixes et de taux *ad valorem*. Le sénateur Ringuette nous a donné hier un exemple où une transaction de 500 \$ effectuée aux États-Unis a généré des frais de 7 \$. Au Canada, selon les taux de débit que Visa a publiés, il en coûterait 3,90 \$. Comparons cela aux 12 cents environ qu'il faut payer pour utiliser notre système de débit actuel — le système de débit Visa serait 30 fois plus dispendieux que ce que nous avons aujourd'hui.

Nous demandons au comité de se poser quelques questions : pourquoi les frais de débit devraient-ils être liés au montant de la transaction au point de vente? Si l'argent est transféré en temps réel du compte du client à l'émetteur et qu'il ne s'agit pas, de toute évidence, d'un prêt ou d'une avance de crédit, comment Visa et MasterCard peuvent-elles se justifier de facturer un pourcentage? La réponse est simple : ils peuvent actuellement le faire et ne sont soumis à aucune réglementation.

Il serait étrange que le Canada envisage de s'orienter vers un système non réglementé, comme aux États-Unis, étant donné que ceux qui connaissent bien le système américain ont exprimé leur admiration envers le système Interac que nous utilisons aujourd'hui.

M. Wilkes : Lorsque nous cherchons une solution, nous parvenons à la conclusion que si Visa et MasterCard obtiennent la permission d'exploiter leur système de débit au Canada, elles devront le faire en vertu des règles canadiennes telles que celles qui existent pour Interac et qui passent par l'ACP. Les frais devraient correspondre au coût de traitement réel auquel s'ajouterait une marge de profit raisonnable, mais sans possibilité de pourcentage. Bref, nous avons besoin d'un système canadien qui assure un système de cartes de débit sécuritaire, efficace et abordable.

We are aware of the changes to the consent orders for Interac that the previous witness detailed. We appreciate that some changes might be appropriate. We are concerned that Interac might desire eventually interchange or a substantial increase in order to compete with Visa and MasterCard.

We continue to support a flat-fee structure that reflects actual transaction costs, oversight, transparency and accountability. This recommendation should apply to all debit schemes in this country.

Ms. Brisebois: In closing, the coalition has proposed practical solutions that reflect the uniqueness of our market and that can be implemented to better serve and protect the hundreds of thousands of businesses and Canadian consumers from coast to coast to coast. There is often an air of resignation about rising fees and charges from banks and credit card companies. It is as though there are so many of them that there is no way for consumers to fight back. There is a way to fight back, and we look to this committee and to these hearings as a viable first step in this regard.

These fees are not the “third inevitability” in life, as they say, along with death and taxes. The government has the tools to wrestle with this problem and to come up with solutions. Again, we appreciate this committee’s leadership in this area, and we urge you to seize the opportunity to bring forth recommendations for concrete action.

[Translation]

The Chair: Ms. Brisebois, I would like to congratulate you on your presentation and those of your colleagues. It is not always easy to present an issue clearly and logically when a number of parties are involved, and all of you did just that.

[English]

If the debit card market were to evolve as you have suggested, do you think that Interac could survive? I refer to Senator Ringuette’s question to the previous witness in which she suggested that Interac would have a devil of a time facing up to the deep pockets of Visa and MasterCard. Do you think that, as Mr. O’Connell said, if they were to maintain a lower cost model, merchants would opt for their service rather than for the service that offers all the bells and whistles?

Mr. Wilkes: We believe there should be a level playing field. Regardless of who is offering the debit instrument in the marketplace — Interac, Visa, MasterCard or some unforeseen party — it must be based on the Canadian solutions that are currently servicing customers as well. Ensure that you are in compliance with the Canadian Payments Act. The Canadian Payments Association governs all debit card transactions and we believe that should continue.

Nous sommes au courant des modifications apportées aux ordonnances par consentement relatives à Interac dont a parlé le témoin précédent. Nous sommes conscients que certains changements pourraient être utiles. Mais nous nous inquiétons du fait qu’Interac pourrait éventuellement vouloir un interchange ou une augmentation substantielle afin de compétitionner avec Visa et Mastercard.

Nous continuons d’appuyer une structure à frais fixes qui reflète le coût réel des transactions, et qui combine la transparence et une forme de surveillance et de reddition de comptes. Cette recommandation devrait s’appliquer à tous les systèmes de débit de ce pays.

Mme Brisebois : Pour finir, la coalition a proposé des solutions pratiques qui reflètent le caractère unique de notre marché et qui peuvent être mises en œuvre pour mieux servir et protéger des centaines de milliers de commerces et de consommateurs canadiens partout au pays. On se résigne souvent à l’augmentation des frais des banques et des fournisseurs de cartes de crédit. C’est comme s’il y en avait tellement qu’il n’existait aucun moyen pour les consommateurs de les combattre. Mais il est possible de le faire, et nous percevons le travail de ce comité et ces audiences comme un important premier pas.

Ces frais ne sont pas la troisième chose inévitable de la vie, comme on dit, après la mort et les impôts. Le gouvernement dispose des outils nécessaires pour s’attaquer à ces problèmes et pour y apporter des solutions. Encore une fois, nous reconnaissons le leadership de ce comité dans ce domaine et nous vous demandons incessamment de saisir la chance qui vous est offerte de présenter des recommandations en vue de prendre des mesures concrètes.

[Français]

Le président : Madame Brisebois, je vous félicite pour votre exposé ainsi que pour ceux de vos collègues. Ce n’est pas toujours facile de le présenter de façon logique et claire lorsqu’il y a plusieurs intervenants. Vous avez bien réussi.

[Traduction]

Si le marché des cartes de débit évolue comme vous l’avez suggéré, pensez-vous qu’Interac pourrait survivre? Je fais référence à la question que le sénateur Ringuette a posée au témoin avant vous; selon elle, Interac aurait beaucoup de mal à faire face aux bien nantis que sont Visa et MasterCard. Comme M. O’Connell l’a dit, croyez-vous que si Interac maintenait un modèle de coûts inférieurs, les commerçants choisiraient ce service plutôt que le service qui offre diverses options?

M. Wilkes : Nous croyons que tous devraient être sur le même pied d’égalité. Peu importe qui offre l’instrument de débit sur les marchés — Interac, Visa, MasterCard ou une partie imprévue quelconque —, l’instrument doit se fonder sur les solutions canadiennes qui rendent actuellement service aux clients également : faire en sorte qu’on se conforme à la Loi canadienne sur les paiements. L’Association canadienne des paiements régit toutes les transactions effectuées par carte de débit et nous croyons qu’elle devrait continuer de le faire.

As Ms. Brisebois said, money is being transferred from a customer's account to the merchant's account. It should be a flat fee. There is no change in the cost regardless of the amount transferred. As such, we believe that a flat-fee reflecting the actual cost of transaction is the right fee. Certainly, we would not support a percentage fee. Under those conditions, we believe competition will flourish and should be allowed to flourish.

Ms. Brisebois: The reality is that we are talking about merchants as much as about consumers. It is the consumer who will decide which product to use in the store. The consumer might not know whether that product will carry a flat rate fee or a percentage fee. It is usually based on the incentives provided for the consumer to use the card. Therein is the issue and problem because the merchants are in the middle with no negotiating power. We have seen that in retail segments. We service low and mid level income families where the premium cards have gone from zero to close to 40 per cent. That tells you there is little control in relation to what the merchant can do. It is extremely important for us to look at regulation to try to ensure that there is a level playing field for merchants as well. I hope that I have answered the question.

The Chair: Mr. Farrell, do you think that the increase for premium cards to 40 per cent can be explained in whole or in part by an absence of financial literacy? Do the consumers receive the card in the mail and not realize what it might entail?

Mr. Farrell: My wife and I receive credit cards in the mail with no explanation. We have no idea. I have an idea but the typical consumer would not have. I was out with friends the other night at a table of 10 people and no one understood that.

Ms. Brisebois: It is interesting that regardless whether the consumer is informed, and we agree that the consumer is not informed, these premium cards allow issuers to issue premium cards to affluent Canadians. If I am not mistaken, in the last 12 months all of us have been going through difficult time with the recession. I am trying to figure out how Visa and MasterCard can justify the following: in the last 12-18 months, the percentage of affluent Canadians has gone from 2 per cent to 30 per cent. The fact is that these cards are given out like candy on Halloween night. Visa and MasterCard might say that their interchange fees have not changed or that they have gone down, but they are not issuing cards that carry the interchange fee. That is why we see the cards appearing in all the stores. In the U.S. and in other parts of the world within one to two years we might all have premium cards. MasterCard has announced that it is introducing a super premium card — a frightening thought. Their statements about the fees being lower are misleading.

Comme Mme Brisebois l'a dit, l'argent est transféré du compte d'un client au compte du commerçant. Les frais devraient être fixes. Il n'y a aucun changement dans les coûts, peu importe le montant qui est transféré. Ainsi, nous croyons que des frais fixes qui tiennent compte du coût réel de la transaction sont les frais qu'il convient d'imposer. Nous n'appuierions certainement pas des frais en pourcentage. Compte tenu de ces conditions, nous croyons que la concurrence prospérera et qu'elle devrait pouvoir le faire.

Mme Brisebois : La réalité, c'est que nous parlons des commerçants autant que des consommateurs. C'est le consommateur qui décidera quel produit il utilisera en magasin. Le consommateur ne sait peut-être pas que ce produit sera rattaché à des frais fixes ou à des frais en pourcentage. Cela dépend habituellement des avantages dont peut bénéficier le consommateur s'il utilise la carte. C'est là l'enjeu et le problème, parce que les commerçants se retrouvent au milieu et qu'ils n'ont aucun pouvoir de négociation. Nous l'avons constaté dans des segments de la vente au détail. Nous sommes au service des familles à faible et à moyen revenus, où les cartes à valeur ajoutée sont passées de zéro à près de 40 p. 100. Cela vous indique qu'il y a peu de contrôle par rapport à ce que le commerçant peut faire. Il est extrêmement important que nous nous penchions sur un règlement pour faire en sorte que les commerçants aussi soient sur un pied d'égalité. J'espère que j'ai répondu à la question.

Le président : Monsieur Farrell, croyez-vous que l'augmentation de 40 p. 100 pour les cartes à valeur ajoutée peut s'expliquer en tout ou en partie par l'absence de connaissances financières? Est-ce que les consommateurs reçoivent la carte par la poste sans prendre conscience de ce que cela comporte?

M. Farrell : Ma femme et moi recevons des cartes de crédit par la poste sans aucune explication. Nous ne comprenons pas. Je comprends un peu, mais le consommateur typique ne comprendrait pas. Je suis sorti avec des amis l'autre soir; nous étions 10 autour de la table et personne ne comprenait.

M. Brisebois : Que le consommateur soit informé ou non, et nous sommes d'avis que le consommateur ne l'est pas, il est intéressant de constater que ces cartes à valeur ajoutée permettent aux émetteurs d'en émettre à des Canadiens nantis. Si je ne m'abuse, depuis les 12 derniers mois, nous vivons tous des périodes difficiles en raison de la récession. J'essaie de comprendre comment Visa et MasterCard peuvent justifier les données suivantes : au cours des 12 à 18 derniers mois, le pourcentage de Canadiens nantis est passé de 2 à 30 p. 100. Le fait est que ces cartes sont données comme on donne des bonbons le soir de l'Halloween. Visa et MasterCard diront peut-être que leurs frais d'interchange n'ont pas changé ou qu'ils ont diminué, mais ces sociétés n'émettent pas de cartes accompagnées de frais d'interchange. C'est pourquoi nous voyons des cartes apparaître dans tous les magasins. Aux États-Unis et ailleurs dans le monde, nous posséderons peut-être tous des cartes à valeur ajoutée d'ici un à deux ans. MasterCard a annoncé la venue d'une super carte à valeur ajoutée; c'est une pensée qui m'effraie. Leurs affirmations à propos des frais qui sont bas induisent les gens en erreur.

Senator Goldstein: Thank you for helping us today. You have held up the Australian model as something that we should be considering. We have heard testimony and we have all seen studies that have said the diminution of the interchange fees has had no effect on consumers.

If that is correct, then why are we talking about the possibility of interfering in what ought to be a free market in Canada?

Mr. Jewer: As I mentioned earlier, in the grocery industry, we compete in a very competitive market, to the extent that lower costs are the reality for grocers. Grocers would have no choice but to ultimately pass some of those savings on to consumers because if one grocer did not, surely, in a competitive market, one of the other grocers would.

Senator Goldstein: Why did that not happen in Australia?

Mr. Jewer: I cannot speak to the Australian example.

Ms. Brisebois: While those statements were made yesterday, none of the witnesses offered proof that the prices did not go down. Just looking at a percentage decrease and then assuming that no other external elements would affect the price of goods, would be incorrect.

We need to assume that the retail market in Australia is very competitive in that, in fact, the prices were adjusted. To look just at that element as something that would affect a price would be incorrect. There is the cost of gas, for example, and many other elements, but you can be assured that in a retail environment you have thousands of businesses competing against each other, which always results in more competitive pricing.

[Translation]

Senator Massicotte: Yesterday, the MasterCard representatives told us that the Retail Council of Canada would not agree to meet with them. Is that true?

Ms. Brisebois: I was hoping that someone would ask about that. As Canada's retail association, we have repeatedly invited MasterCard to meet with us. Over the past five years, we have organized meetings with Visa, MasterCard, Interac and others.

[English]

Let me just add that if, as Mr. Stanton mentioned yesterday, it simply meant that I should pick up the phone and speak to him to resolve the issue, I can assure you we would not be sitting here asking you to consider moving forward with recommendations on legislation. It is not the case. There is a sense of frustration, however. It should be on the record that Retail Council of Canada has been invited on an annual basis to sit on their merchant payments committee, so we have been very active. I was a bit surprised.

Le sénateur Goldstein : Merci pour votre aide. Vous avez parlé du modèle australien comme d'un modèle que nous devrions prendre en considération. Nous avons entendu les témoignages et avons pris connaissance des études selon lesquelles les frais d'interchange n'ont aucune incidence sur le consommateur.

Si c'est exact, alors pourquoi parlons-nous de la possibilité d'intervenir dans ce qui est censé être un libre marché au Canada?

M. Jewer : Comme je l'ai dit plus tôt, la compétition est féroce dans le secteur de l'alimentation, au point où les épiciers doivent constamment baisser leurs prix. Ceux-ci n'auraient donc pas le choix, au bout du compte, de faire bénéficier le consommateur de ces économies, parce que si un ne le fait pas, il peut être certain que, compte tenu de la compétitivité du marché, un autre le fera à sa place.

Le sénateur Goldstein : Pourquoi ce n'est pas le cas en Australie?

M. Jewer : Je ne peux pas parler de l'exemple australien.

Mme Brisebois : Quand ces arguments ont été avancés, hier, aucun des témoins n'a pu prouver que les prix n'avaient pas baissé. Or, il ne suffit pas d'observer une baisse de pourcentage et de présumer ensuite qu'aucun facteur extérieur ne viendra affecter le prix des biens à la consommation.

Nous ne pouvons que présumer que le marché de détail de l'Australie est très compétitif puisque les prix ont été modifiés en conséquence. Là encore il ne suffit pas de considérer cet élément comme s'il pouvait affecter le prix. Il y a aussi le coût de l'essence, par exemple, et beaucoup d'autres facteurs, mais vous pouvez être assuré que dans le secteur du détail, il y a des milliers d'entreprises en compétition les unes contre les autres, ce qui fait que les prix sont toujours de plus en plus compétitifs.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Les représentants de MasterCard nous ont dit hier que le Retail Council of Canada avait refusé de les rencontrer, est-ce exact?

Mme Brisebois : J'espérais que quelqu'un me pose cette question. Nous avons, en tant qu'Association canadienne du commerce de détail, invité MasterCard à plusieurs reprises. Notre association a organisé pendant les cinq dernières années des assemblées avec Visa, MasterCard, Interac et d'autres.

[Traduction]

Permettez-moi seulement d'ajouter, comme M. Stanton l'a mentionné hier, que s'il suffisait que je prenne le téléphone et que je lui parle pour résoudre la question, je peux vous assurer que vous ne seriez pas assis ici en train de vous demander s'il faut aller de l'avant en ce qui concerne les recommandations liées à la législation. Ce n'est pas le cas. Je sens toutefois un vent de frustration. Je crois qu'il est important de préciser que Conseil canadien du commerce de détail a été invité à siéger chaque année au comité de marchands s'opposant à ces frais. Nous avons donc été très proactifs. J'ai été un peu surprise.

[Translation]

Senator Massicotte: On page 2 of your presentation, you quote Broox-Peterson, the former vice-president. When he made that very significant statement, was he still an officer at Visa, or had he already left the company?

Ms. Brisebois: If I am not mistaken, it was after he left. I think he made the comment during similar consultations in the U.S.

Senator Massicotte: Let us now talk about Interac. I understand your recommendations; they are pretty clear. Do you agree with Mr. O'Connell? I have read the consent orders. They allow for investments in research and development because Interac operates on a cost-recovery basis. Without contradicting Senator Moore's question, the majority of the 14-member board will sign off on all of the decisions.

I have trouble with the governance argument. Do you agree that if Interac keeps the same rules while Visa and MasterCard are allowed into the Canadian market without having to follow those rules, it is very likely that Interac will disappear, especially if its interchange fees are high as you said in the beginning? That is the fundamental problem. As a result, they will be more popular than Interac.

Do you agree that there would be an imbalance if we left Interac as it is and allowed the others into the Canadian market without any specific rules?

Ms. Brisebois: Absolutely. If we leave the Interac organization as it is today, with the consent order rules, it would always be at a disadvantage, even if it can invest. It is not because of Interac or its structure, but mostly because of those on its board of directors.

As you mentioned earlier, if we offered you 20 cents instead of five for Interac, the choice would be clear. It is the people on Interac's board of directors who make that decision.

Senator Massicotte: Most of the Interac Association's 62 members are almost exclusively financial institutions. There are no major merchants in its membership, if I am not mistaken?

Ms. Brisebois: There is a major merchant, but at the end of the day, it is the financial institutions that decide whether or not to put a certain logo on their card. As far as the council, merchants and the community we represent are concerned, there is no doubt that if there are significant benefits for, say, three banks, they could very well choose to have a MasterCard, Visa or debit card without Interac or any other service.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Dans votre présentation, à la page 5, vous citez M. Broox-Peterson, l'ancien vice-président. Quand il a fait cette déclaration très importante, était-il toujours officier ou avait-il déjà quitté Visa?

Mme Brisebois : Si je ne me trompe pas, c'était suite à son départ. Je pense que c'était lors des consultations semblables aux nôtres aux États-Unis.

Le sénateur Massicotte : Parlons d'Interac maintenant. Je comprends vos recommandations, elles sont assez claires. Êtes-vous d'accord avec M. O'Connell? J'ai lu les ordonnances de consentement. Elles permettent les investissements en recherche et développement parce qu'il y a recouvrement des coûts. Sans aller à l'encontre de la question du sénateur Moore, la majorité du conseil, composé de 14 membres, va approuver toutes les décisions.

J'ai de la difficulté avec l'argument de la gouvernance. Êtes-vous néanmoins d'accord pour dire que si Interac conserve les mêmes règles alors que Visa et MasterCard ont le droit d'entrer au Canada sans qu'on exige d'eux les mêmes règles, il est fort probable qu'Interac disparaîtra surtout si ses frais d'interchange sont élevés, comme vous l'avez dit au départ? C'est le problème fondamental. Conséquemment, ils seront très populaires comparés à Interac.

Êtes-vous d'accord pour dire qu'il y a un déséquilibre si on laisse Interac comme tel et qu'on laisse les autres entrer au Canada sans règles particulières?

Mme Brisebois : Absolument. Si on laisse l'organisation Interac comme telle aujourd'hui, avec les règlements sous les ordonnances de consentement, même si elle peut investir, elle sera toujours désavantagée. Ce n'est pas à cause d'Interac et de sa structure mais surtout à cause des gens qui siègent au sein de son conseil d'administration.

Comme vous l'avez indiqué tantôt, si on vous offre 20 cents au lieu de cinq pour Interac, le choix ne sera pas difficile. Ce sont les gens qui prennent cette décision et qui siègent au conseil d'administration d'Interac.

Le sénateur Massicotte : La majorité des 62 membres qui siègent au conseil d'Interac vient presque exclusivement des institutions financières. Il n'y a pas de marchands importants sur le conseil, si je ne me trompe pas?

Mme Brisebois : Il y a un marchand important, mais en fin de journée, ce sont les institutions financières qui prennent la décision de mettre ou non un certain logo sur leur carte. Il n'y a pas de doute chez nous, chez les marchands et la collectivité que nous représentons que s'il y a des bénéfices importants pour, disons, trois banques, elles pourront bien choisir d'avoir une carte MasterCard, Visa ou de débit sans avoir Interac ou tout autre service.

[English]

With respect to routing, if you are making a deal, and it is an exclusive card, and that card is used in the store, the storeowner will not know but the priority routing will be for, let us say, Visa debit, the most expensive and not the less expensive. There should be rules for all three schemes, as was mentioned earlier.

Senator Massicotte: I am trying to understand this issue, and I will tell you the other side of the story. Looking at credit card use, the average cost is 1.75 percentage points per use, or close to that. From the testimony we have heard, it seems that the brand names, namely, Visa and MasterCard, are getting 15 to 20 basis points for their processing and their brand name. It looks like the acquirers are getting probably close to 25 or 30 basis points. If that information is accurate, you have 55 or 60 basis points used, and the rest, let us say 1.1 per cent, is going to the financial institution, the issuer per se. The argument they are making is that there are many financial institution issuers and hundreds of credit card choices. I do not know why consumers do not always choose the best one, but they are obviously influenced by the rewards.

If the presumption is that most of the piece is going to the financial issuers and that there is a lot of competition, one could make the argument that the markets will work. The issuers will deliver the best product and best value, and, therefore, competition is somewhere in the system. The concern around the world, though, is there not a lot of competition between the Visas and MasterCards, and that is a world problem.

There is also a debate about whether there is enough competition among the acquirers because there are only two or three, owned by financial institutions. Can you make a comment as to what is wrong with that big picture and tell me why there is still an issue?

Mr. Wilkes: It is the way the competition is working. It is inverse competition. Indeed, the credit card companies are competing for the business of the financial institutions. They are competing for them by offering higher and higher return rates, so they are competing with other people's money.

If someone offers a 1.2 per cent return and someone else offers 1.4 per cent to the institutions, they will take the higher return. Premium cards are an example of that. As they are issued to the customers and used in our coalition members' stores, we pay that higher fee as a return to the financial institutions. There is competition, but economics 101 does not describe this competition; it is inverse. It is going up. That is why, without the ability for the competitive market to work, you need a government to do what competition is not doing.

[Traduction]

Pour en revenir à la procédure normale, si vous concluez une entente et qu'une carte exclusive à un magasin est utilisée dans ce magasin, le propriétaire du commerce ne le saura pas, mais la priorité de traitement sera d'abord accordée, disons aux achats payés par Visa, c'est-à-dire au plus dispendieux et non au moins cher. Il devrait exister des règles à cet effet, comme nous l'avons dit plus tôt.

Le sénateur Massicotte : J'essaie de bien cerner la question, et je vais vous faire voir l'autre côté de la médaille. Quand on utilise une carte de crédit, les frais sont en moyenne de 1,75 p. 100 à chaque utilisation, environ. Selon le témoignage que nous avons reçu, il semble que les grandes compagnies telles que Visa et MasterCard reçoivent entre 15 et 20 points de base pour le traitement et leur nom. Il semble que les acquéreurs reçoivent donc quelque chose comme 25 à 30 points. Si ces renseignements sont exacts, cela signifie que 55 à 60 points sont répartis ainsi et que le reste, soit environ 1,1 p. 100, va directement à l'institution financière, qui est en fait l'émettrice de la carte. Celles-ci se défendent en disant qu'il existe beaucoup d'institutions financières émettrices de cartes et des centaines de choix de cartes de crédit. Je ne sais pas pour quelles raisons le consommateur ne choisit pas toujours la meilleure, mais il est de toute évidence influencé par les programmes de récompense.

Comme la plus grande partie des frais va à l'institution financière émettrice de la carte et que la compétition est forte, on pourrait présumer que le marché est efficace. Les sociétés émettrices offriraient les meilleurs produits au meilleur prix, et ainsi, il y aurait une certaine compétition dans le marché. Cependant, le monde entier est préoccupé par le fait qu'il n'existe pas vraiment de compétition entre Visa et MasterCard, ce qui constitue un problème à l'échelle mondiale.

Il y a aussi un débat qui a été soulevé pour ce qui est de savoir s'il y a suffisamment de compétition entre les acquéreurs, puisqu'il n'en existe que deux ou trois et qu'ils sont détenus par des institutions financières. Pourriez-vous nous dire ce qui cloche dans cette vue d'ensemble et me dire pourquoi ce problème est toujours présent?

M. Wilkes : C'est ainsi que la compétition fonctionne. Il s'agit de compétition inversée. En effet, les compagnies émettrices de cartes de crédit se disputent le marché des institutions financières. Elles se font compétition en offrant des taux de retour toujours de plus en plus alléchants, et c'est donc dire qu'elles se font compétition avec l'argent des autres.

Si une compagnie offre 1,2 p. 100 de retour alors qu'un autre en offre 1,4 p. 100 aux institutions, celle-ci optera pour le retour le plus élevé. La carte première en est un bon exemple. Comme elles sont émises aux clients et utilisées dans des magasins qui sont membres de notre coalition, c'est nous qui payons ces frais élevés qui retournent aux institutions financières. Il existe une compétition, mais elle ne correspond pas à ce que l'on entend en économie 101; elle est plutôt inversée. Elle va en augmentant. Comme il est impossible d'instaurer une saine compétitivité sur le marché, c'est pourquoi nous avons besoin que le gouvernement fasse ce que ferait normalement la compétition.

Senator Massicotte: I agree with the statement Ms. Brisebois made earlier. There is a fundamental problem whereby the people who decide which credit card to issue are not at the table. The merchants are not there and seem to want the power to negotiate a better deal. They are the ones paying it, but they do not decide which one the consumer uses. Inherently, that is a big problem.

Let us do that analysis. The brand names, obviously, give higher interchange rates for getting a lot of card distribution and effectively making more money. They make a lot of money. Do not forget that they are only making 20 basis points. The financial institutions are the ones making a lot of money through this negative incentive program.

Why is there not enough competition on that side to ensure it goes back not necessarily to the consumer of the product but somehow to their card users?

Ms. Brisebois: There is no incentive. We have jokingly said, "If you can get the gig, get it," because in fact you have this entity that is paying an unregulated hidden fee. The financial institutions are issuing banks. They are not looking at the merchant as the customer. The customer is the person carrying the card and the merchant is seen as a flow-through. Because of the way the system is built, you charge whatever the market can bear.

Senator Massicotte: Let me try again. If the financial issuer has a higher interchange rate — it is the same question all the time — and it goes up higher and they all have access to a higher premium card and all the banks and caisse populaires of this world, why not offer more incentives, more rewards if you wish, or lower interest rates on the card to take advantage of the higher revenues they get and effectively it is competition at that level?

Mr. Wilkes: They do but they are doing so with other people's money.

Ms. Brisebois: It is very profitable and because they do not need to. In fact, senator, I think we obviously have a different definition of competition. The financial institutions are taking advantage of much higher interchange fees, for example, through the issuance of premium cards. They do differentiate themselves in the market by offering different types of loyalty programs and other bells and whistles.

At this point in time, it seems to be working and there is no incentive for them to offer a lower-priced product or there has been no demand or they have not been forced to. I do not feel as if we have answered your question.

The Chair: Is it not true that one Canadian chartered bank at least has maintained its own card for the very reason that it wishes to keep a close relationship with merchant customers? It follows

Le sénateur Massicotte : Je suis d'accord avec la déclaration faite précédemment par Mme Brisebois. Il y a un problème fondamental à ce que les personnes qui décident des cartes de crédit émises ne participent pas à cette consultation. Les marchands ne sont pas représentés et semblent revendiquer le pouvoir de négocier une meilleure entente. Ce sont eux qui assument ces frais, mais ils ne peuvent décider quelle carte le consommateur pourra utiliser. C'est donc un très gros problème.

Faisons une analyse. Les grandes marques, évidemment, offrent des meilleurs taux d'interchange dans le but de mettre un grand nombre de cartes en distribution et ainsi faire beaucoup plus d'argent. Et de l'argent, elles en font beaucoup. N'oubliez pas qu'elles ne touchent que 20 points de base. Mais ce sont les institutions financières qui empochent les plus gros montants dans ce régime négatif d'incitation.

Pourquoi la compétition n'est-elle pas suffisante pour garantir que l'argent ne retourne pas nécessairement au consommateur du produit, mais plutôt à l'utilisateur de la carte?

Mme Brisebois : Il n'y pas d'incitatif. Nous disons souvent à la farce que « Si on vous offre quelque chose, dites oui », parce qu'en fait, vous avez cette entité qui paie un frais caché et non réglementé. Les institutions financières créent les banques. Elles ne considèrent pas le marchand comme un client. Pour elles, le client est le détenteur de la carte et le marchand n'est qu'un intermédiaire. Compte tenu de la structure même du système, elles sont libres de monter les prix autant que le marché peut en prendre.

Le sénateur Massicotte : Laissez-moi récapituler. Si l'émetteur financier offre un meilleur taux d'interchange — c'est toujours la même question qui revient —, que ce taux continue de monter et qu'elles continuent d'offrir des cartes premières, alors pourquoi les banques et les caisses populaires de ce monde n'offrent pas davantage d'incitatifs, ou de récompenses, si vous voulez, ou des taux d'intérêt plus bas sur les cartes afin de profiter de revenus plus élevés et d'une meilleure compétitivité à cet égard?

M. Wilkes : C'est ce qu'elles font, mais elles le font avec l'argent des autres.

Mme Brisebois : C'est très avantageux pour elles parce qu'elles n'ont pas à le faire. En fait, monsieur le Sénateur, je crois que notre définition de la compétition n'est de toute évidence pas la même. Les institutions financières profitent de taux d'interchange élevés, notamment par l'émission de cartes premières. Elles se démarquent dans le marché en offrant des types différents de programmes de fidélisation et d'autres bricoles du genre.

Au moment où on se parle, tout semble bien fonctionner et rien n'a encore été mis en place pour les inciter à offrir un produit à coût moindre, que ce soit parce que la demande est là ou parce qu'elles sont forcées à le faire. J'ai le sentiment de ne pas avoir répondu à votre question.

Le président : Est-il vrai qu'au moins une banque à charte canadienne a émis sa propre carte de crédit pour la simple et unique raison qu'elle voulait rester en contact étroit avec les

that if the merchant is using that bank's card, the merchant is likely to do other business with that bank.

Ms. Brisebois: You are suggesting that there is a bank that not only issues a card but also acts as the acquirer and owns the relationship with the merchant. There is no question that in that case, and I think that was one of the witnesses who appeared before the committee, they would tend to be more sensitive to their clients' needs, and in this case they would be the merchants. There would be an incentive there.

The Chair: I was pointing out that there was at least one example.

Senator Oliver: I have a question for Mr. Farrell and Mr. Jewer. You said that you as merchants are powerless to have a say and to be involved in the process of negotiating the fees and so on. We are here as a Senate committee as public policy-makers. I would like you to help us and give us some information as to what types of things you think the public policy-makers should be doing to ensure that you have some say and that you could be brought to the table.

Mr. Farrell: Yesterday, I believe in both presentations, they kept referring to a merchant choice; and as you pointed out, we really do not have choice. They control 94 per cent of the market. There is one Visa; there is one MasterCard and our consumer wants to use them. We just need a say in negotiations. Before they became public entities, there was a negotiation and that was with the processor.

Senator Oliver: What should we be looking at now?

Mr. Farrell: It is to go back to some regulation so there is no abuse of power. Right now we must accept credit cards. They will keep coming, increase after increase after increase like we have seen over the last 18 months. I do not see it slowing down. We ask for it to be regulated with a return on investment for their cost of offering that service. The margins that they have been experiencing are a lot different than the margins that we as retailers have been experiencing over the last 18 months.

Mr. Jewer: In our case, obviously with our scale, we typically would have significant negotiating power. What we have not been able to do, obviously evidenced by the numbers we shared with you today, despite that scale, is have any success in preventing the significant increases that have been passed on to us over the course of the last year. We propose intervention and we look to this committee and to government to determine what that appropriate public policy intervention would be.

Senator Oliver: A number of people have referred to hidden fees, and our chairman raised the question about financial literacy for which there was a partial answer. There is a strong feeling that most consumers are not informed, particularly about these premium cards. What do you as retailers and people on the

clients-marchands? Autrement dit, une fois que le marchand avait commencé à utiliser cette carte bancaire, il y avait plus de chance qu'il continue à faire affaires avec cette banque.

Mme Brisebois : Vous voulez dire qu'il y a une banque qui ne fait pas seulement qu'émettre les cartes mais qui agit aussi comme acquéreur et qui gère les relations avec le marchand. Il ne fait aucun doute que dans ce cas, et je crois que c'est un des témoins qui a comparu devant le comité qui a parlé de ça, on serait davantage sensible aux besoins des clients qui, dans ce cas, seraient les marchands. Il y aurait donc ici un incitatif.

Le président : Je voulais seulement souligner qu'il y en avait au moins un exemple.

Le sénateur Oliver : J'aurais une question pour MM. Farrell et Jewer. Vous avez dit qu'en tant que marchands, vous êtes impuissants et n'avez pas votre mot à dire dans le processus de négociation des frais et ainsi de suite. Nous sommes ici en tant que membres d'un comité sénatorial et décideurs. J'aimerais que vous nous aidiez et que vous nous donniez davantage d'information sur le type de mesures que vous croyez que les décideurs publics pourraient prendre pour vous assurer d'avoir voix au chapitre.

M. Farrell : Hier, dans les deux exposés, je crois, il a été constamment question du choix du marchand; comme vous l'avez souligné, nous n'avons pas vraiment le choix. Elles contrôlent 94 p. 100 du marché. Il y a Visa, et il y a MasterCard, et nos clients veulent utiliser ces cartes. Nous voulons seulement pouvoir participer aux négociations. Avant qu'elles ne deviennent des sociétés, il y avait un certain travail de négociation et un service de traitement.

Le sénateur Oliver : Et quel est l'objectif recherché maintenant?

M. Farrell : Il faut ramener une certaine réforme de réglementation de manière à ce qu'il n'y ait pas d'abus de pouvoir. Comme c'est là, nous devons accepter les cartes de crédit. Les gens continueront de les utiliser, hausse après hausse après hausse, comme ça été le cas dans les 18 derniers mois. Je ne constate aucun ralentissement. Nous voulons que tout ça soit réglementé et nous voulons un retour sur les investissements pour les frais encourus par ce service. Les marges dont elles bénéficient n'ont rien à voir avec les marges avec lesquelles les détaillants doivent composer depuis les 18 derniers mois.

M. Jewer : En ce qui nous concerne, il est évident que nous avons un meilleur pouvoir de négociation. Mais malgré la taille de notre organisation, nous n'avons jamais été en mesure, comme vous avez pu le constater avec les chiffres qui vous ont été présentés aujourd'hui, d'éviter les hausse significatives qui nous ont été imposées au cours de la dernière année. Nous avons proposé certaines mesures et nous espérons que le comité et le gouvernement sauront déterminer les mesures d'intervention qui s'imposent en matière de politiques publiques.

Le sénateur Oliver : Un certain nombre de personnes ont fait référence à des frais cachés, et le président a soulevé une question concernant la littératie en matière financière, pour laquelle il n'y a qu'une réponse partielle. Nous croyons fortement que le consommateur n'est pas informé, en particulier en ce qui

ground feel would be a good way to have this disclosure so that the consumers in particular could be more informed about the choices they have and about the costs? What do you recommend?

Ms. Brisebois: Senator Oliver, we had this discussion and we all agreed that it would be important to ensure that we provide much more information to consumers. As our submission notes, we believe that the financial institutions, as well as Visa and MasterCard, should be providing transparent information to consumers.

The perfect example is the premium cards. People get new cards, and when they call, they find out their old card was cancelled and they can no longer use it. They are not told the kind of cost that card carries. Also the point is that a well-educated consumer can properly use a credit card. It is not a question of not being able to use credit; it is about understanding how to use it. While you can educate consumers, you still could have a situation where all those cards would carry a 3 per cent interchange fee at the merchant level. This is something that I am not sure can be dealt with via education because there is no oversight or regulations in relation to our payment system in Canada.

Education itself is extremely important for consumers and for them to understand how to use these payment methods; but it would not solve the issue of no competition in the interchange market with the fee continuing to rise. As we indicated in our submission, it is not just the merchant who pays, but the customer pays as well.

Senator Oliver: The Interac Association told us they are constrained by a consent order and they have been trying to negotiate it now for some time. They say they do not have a level playing field. What are some of the things you would like to see? Let us assume Interac can get reasonable changes in the consent order. What would you want to see to continue to level the playing field as between Interac and Visa and MasterCard?

Ms. Brisebois: As stated in the submission, we believe that the three — Visa, MasterCard and Interac — should provide services under the same rules. There should be a flat rate both on credit and debit and importantly that the fees charged to merchants have a correlation between the services provided.

That is why we have mentioned the Australian model. Let us be clear. We are not suggesting we should embrace the Australian model. It is a good example and we should look at the Australian model. We believe we are unique and that there should be a Canadian model, but for debit, we are saying there is

concerne les cartes premières. Qu'est-ce que vous, en tant que détaillants, et les gens sur le terrain croyez qu'il faudrait faire pour que le consommateur soit mis au courant et que celui-ci connaisse mieux les choix qui s'offrent à lui de même que les coûts rattachés à chacune de ces solutions? Que recommandez-vous?

Mme Brisebois : Sénateur Oliver, nous en avons déjà discuté et nous nous entendons tous pour dire qu'il serait important de s'assurer que les consommateurs reçoivent davantage d'information. Comme nous l'avons inscrit dans nos notes d'exposé, nous croyons que les institutions financières, ainsi que Visa et MasterCard, devraient se montrer transparentes et fournir toute l'information qu'il se doit aux consommateurs.

Le meilleur exemple est celui des cartes premières. Les gens font l'acquisition d'une nouvelle carte, et lorsqu'ils appellent, on leur apprend que leur ancienne carte a été annulée et qu'ils ne peuvent plus l'utiliser. Personne ne leur dit les coûts qui sont rattachés à l'utilisation de leur carte. Aussi, un consommateur bien informé est en mesure d'utiliser adéquatement sa carte de crédit. Il ne s'agit pas de pouvoir ou non utiliser le crédit; il s'agit de savoir comment l'utiliser. Mais même si le consommateur était bien informé, il n'en demeure pas moins que le marchand pourrait être obligé de remettre une commission d'interchange de 3 p. 100. Je ne crois pas que l'éducation puisse servir à quoi que ce soit sur ce point, puisqu'il n'y a aucune surveillance ou réglementation concernant le système de paiement au Canada.

L'éducation en soi est extrêmement importante pour les consommateurs et pour leur permettre de comprendre comment utiliser ces méthodes de paiement, mais elle ne réglerait pas la question de l'absence de concurrence dans le marché de l'interchange, étant donné que les frais continuent d'augmenter. Comme nous l'avons indiqué dans notre exposé, il n'y a pas que le commerçant qui paie; le consommateur paie aussi.

Le sénateur Oliver : L'Association Interac nous a dit qu'elle est limitée en raison d'une ordonnance par consentement; elle essaie d'y apporter des modifications depuis un certain temps déjà. Elle dit qu'elle n'est pas sur un pied d'égalité avec la concurrence. Quels sont certains des éléments que vous aimeriez voir? Supposons qu'Interac puisse obtenir des modifications raisonnables à l'ordonnance par consentement. Qu'aimeriez-vous voir pour qu'on continue de favoriser un juste équilibre entre Interac, Visa et MasterCard?

Mme Brisebois : Comme nous l'avons indiqué dans notre exposé, nous croyons que les trois sociétés — Visa, MasterCard et Interac — devraient fournir leurs services en fonction des mêmes règles. Il devrait y avoir un taux fixe à la fois pour le crédit et le débit, et de manière plus importante, il devrait y avoir une corrélation entre les frais exigés aux commerçants et les services fournis.

C'est pourquoi nous avons parlé du modèle australien. Soyons clairs. Nous ne proposons pas d'adopter le modèle australien. C'est un bon exemple et nous devrions l'étudier. Nous croyons que nous sommes uniques et qu'il devrait y avoir un modèle canadien, mais pour ce qui est du débit, nous disons qu'il y a un

a fabulous system today. It may need a bit of innovation. It may need to change; but it is cost effective; it is trusted; it is the second-most-used debit system in the world.

Senator Oliver: They are now losing market share.

Ms. Brisebois: What is bizarre is they will lose market share because someone else is coming in and charging more. That is not competition.

Senator Ringuette: Could you offer a comment on a response we heard yesterday that a merchant might be able to advertise a discount to his or her customers if those customers choose to pay for items with cash?

Mr. Farrell: In theory, we are allowed to offer such a discount. Practically speaking, it is close to impossible. What you would end up doing in the retail environment is pitting one consumer against another consumer. Second, we would be relying upon one of our thousand plus cashiers to make that determination and calculation at the point of sale, and from a technological perspective, that is not an easy task. That is a major issue. We thought about it, but it is not practical.

Mr. Jewer: I agree with those comments. Obviously, in the face of the significant fee increases we have seen, we have explored a number of options. It is one of the options that we continue to explore, but the challenges that Mr. Farrell has identified are significant in trying to implement that kind of model.

Senator Ringuette: You must admit that you are also playing the role of government tax collectors; you are collecting sales tax that you have to remit to the Government of Canada. From my perspective, it is not fair that you have to pay an interchange fee when you accept credit cards that include the amount of sales tax that you collect for the Government of Canada and the provincial government. In actuality, you are paying a fee to the system in order to collect taxes that go to at least two levels of government.

In your numerous dealings with the government, have you addressed that concern and issue? You are working for the government and you are paying additional costs to the credit card companies who are working for the Government of Canada and the government of whichever province?

Mr. Wilkes: I would not argue with the logic. I personally have not made that particular argument. I thank you for making it for us. It reinforces some of the arguments we have been making as to the type of model and system we need in order to ensure that, ultimately, all of those costs, including those costs that you described, are paid by one person, the consumer.

The consumer not only pays for those costs; they pay for the entirety of costs relating to premium cards. Even if you are not a premium card user, the inflationary impact of what you have described is paid for by all consumers. Whether it is paying

merveilleux système en place aujourd'hui. Il a peut-être besoin d'innovations, il a peut-être besoin d'être modifié, mais il est économique, il est fiable et il vient au deuxième rang des systèmes de débit les plus utilisés au monde.

Le sénateur Oliver : Ils perdent maintenant des parts de marché.

Mme Brisebois : Ce qui est bizarre, c'est qu'ils perdront des parts de marché parce qu'il y a un nouveau joueur qui exige des frais plus élevés. Ce n'est pas ça, la concurrence.

Le sénateur Ringuette : Pourriez-vous commenter une réponse que nous avons entendue hier, selon laquelle un commerçant pourrait être en mesure d'annoncer un rabais à ses clients s'ils choisissent de payer en argent?

M. Farrell : En théorie, il nous est permis d'offrir un tel rabais. Concrètement, c'est presque impossible à faire. Ce qui finirait par se passer dans le milieu de la vente au détail, ce serait d'opposer un consommateur à un autre. De plus, nous nous en remettrions à l'un de nos 1 000 caissiers et plus pour déterminer le rabais et effectuer le calcul au point de vente, et d'un point de vue technologique, ce n'est pas une tâche facile. C'est un problème important. Nous y avons pensé, mais ce n'est pas pratique.

M. Jewer : Je suis d'accord avec ces commentaires. Évidemment, en raison des augmentations de frais considérables que nous avons constatées, nous avons examiné plusieurs options. C'est l'une des options que nous continuons d'examiner, mais les défis dont M. Farrell a parlé sont importants lorsqu'on essaie de mettre en place ce genre de modèle.

Le sénateur Ringuette : Vous devez admettre que vous jouez également le rôle de percepteurs des impôts pour le gouvernement; vous percevez des taxes de vente que vous devez ensuite remettre au gouvernement du Canada. À mon avis, il n'est pas juste que vous deviez payer des frais d'interchange si vous acceptez des cartes de crédit qui incluent le montant des taxes de vente que vous percevez au nom du gouvernement du Canada et du gouvernement provincial. En réalité, vous payez des frais au système afin de percevoir des taxes qui seront remises à au moins deux ordres de gouvernement.

Dans vos nombreux échanges avec le gouvernement, avez-vous parlé de cette préoccupation et de ce problème? Vous travaillez pour le gouvernement et vous payez des frais additionnels aux sociétés émettrices de cartes de crédit qui travaillent pour le gouvernement du Canada et le gouvernement d'une quelconque province.

M. Wilkes : Je ne contesterais pas la logique. Personnellement, je n'ai pas fait valoir cet argument en particulier. Je vous remercie de le faire pour nous. Il vient renforcer certains des arguments que nous avons formulés concernant le type de modèle et le système dont nous avons besoin pour faire en sorte qu'au bout du compte, tous ces frais, y compris les frais que vous avez décrits, sont payés par une personne, le consommateur.

Le consommateur ne paie pas uniquement ces frais; il assume l'ensemble des frais associés aux cartes à valeur ajoutée. Tous les consommateurs sont touchés par l'effet inflationniste de ce que vous avez décrit, même ceux qui n'utilisent pas de cartes à valeur

percentage fees on tax collecting or the percentage of premium cards on the market or any other costs associated, it has one impact, and that impact is on all consumers, not just those that use the particular vehicle.

Senator Ringuette: Do you not find it bizarre that at the same time the Government of Canada reduces its GST tax rate, at that opportune moment, these credit card companies increase by about the same amount. At the end of the invoice, the consumer does not see that much change in their costs.

Ms. Brisebois: It is interesting, Senator Ringuette, that you mention that. In fact, if you look at some of the statistical information we have provided, you are exactly correct.

The stimulus that the government provided is barely still in existence now if you look at the number of premium cards that have entered the market and the impact that those premium cards have had on the cost of goods. We have watched a reduction in GST that has been passed on to consumers basically almost disappear over the last 18 months. There is absolutely no question about that.

Senator Moore: Mr. Farrell, in response to Senator Oliver, you said that we in the past could negotiate, but since Visa and MasterCard have become publicly traded companies, you can no longer do that. Can you tell us about that? What was the relationship? How did it work, and what is it today?

Mr. Farrell: We still have the same relationship. The relationship among the card brands, the issuer, the processor and the merchant all remain the same.

What has happened is a timing issue, in that it seems that all the fee increases started since then. Our deal with our processor is on a cost plus arrangement, so you negotiate the lowest possible cost and anything that comes down from MasterCard or Visa flows directly through to the retailer. The acquirers charge now published rates that are not negotiable.

Senator Moore: Not negotiable. They set the tax and that is it?

Mr. Farrell: That is it.

Ms. Brisebois: MasterCard has announced a new fee on foreign cards, so if someone from Buffalo shops in Canada, the Canadian merchant processing that card will now pay a new fee, which is called a foreign card fee. That is passed down directly to the merchant.

Senator Moore: Even if it is a debit card?

Ms. Brisebois: No. At this point we are talking about credit cards.

ajoutée. Qu'il s'agisse du paiement de frais de pourcentage sur la perception de taxes, du pourcentage des cartes à valeur ajoutée sur le marché ou de tous autres frais associés, il y a une incidence, et cette incidence touche tous les consommateurs, pas seulement ceux qui utilisent ce moyen en particulier.

Le sénateur Ringuette : Ne trouvez-vous pas bizarre qu'au même moment où le gouvernement du Canada réduit la TPS, à ce moment bien choisi, les sociétés émettrices de cartes de crédit augmentent leurs frais du même montant environ? Au bas du relevé, le consommateur ne voit pas beaucoup de changements dans ses coûts.

Mme Brisebois : C'est intéressant que vous mentionniez cela, sénateur Ringuette. En fait, si vous jetez un coup d'œil aux statistiques que nous avons fournies, vous avez tout à fait raison.

Les mesures incitatives que le gouvernement a mises en place existent à peine encore aujourd'hui, si on prend le nombre de cartes à valeur ajoutée qui sont sur le marché et l'incidence que ces cartes à valeur ajoutée ont eue sur le prix des biens. Nous avons vu une réduction de la TPS qui a été accordée aux consommateurs et qui a essentiellement presque disparue au cours des 18 derniers mois. Cela ne fait aucun doute.

Le sénateur Moore : Monsieur Farrell, en réponse au sénateur Oliver, vous avez dit que par le passé, nous pouvions négocier, mais que depuis que Visa et MasterCard sont devenues des sociétés cotées en bourse, on ne peut plus le faire. Pourriez-vous nous en parler? Quelle relation existait-il? Comment ça fonctionnait et qu'en est-il aujourd'hui?

M. Farrell : Nous avons encore la même relation. La relation entre les cartes de crédit de différentes marques, l'émetteur, le service de traitement et le commerçant demeure la même.

Ce qui s'est produit, c'est une question de bon moment, c'est-à-dire qu'il semble que tous les frais ont augmenté à partir de ce moment-là. L'entente que nous avons avec notre service de traitement est un arrangement du prix coûtant majoré, alors on négocie le coût le plus bas possible et tout ce qui vient de MasterCard ou de Visa circule directement jusqu'au détaillant. Les acquéreurs imposent des taux qui sont maintenant publiés et qui ne sont pas négociables.

Le sénateur Moore : Pas négociables. Ils fixent la taxe et c'est tout?

M. Farrell : C'est tout.

Mme Brisebois : MasterCard a annoncé de nouveaux frais pour les cartes étrangères, alors si quelqu'un de Buffalo magasiné au Canada, le commerçant canadien qui traite cette carte paiera maintenant de nouveaux frais, qui portent le nom de frais pour cartes étrangères. Ces frais sont transférés directement au commerçant.

Le sénateur Moore : Même s'il s'agit d'une carte de débit?

Mme Brisebois : Non. À ce moment-ci, seules les cartes de crédit sont touchées.

Senator Moore: In an ideal world, what would your organization want to see? Would we like to see a debit card with a flat fee?

Ms. Brisebois: We would like to see a debit card with a flat fee, but we would also like to see some regulations around the payment system that ensures transparency, oversight and correlation between the flat fee charged and the service provided.

If you see a flat fee at 8 cents, that sounds really reasonable today, as we heard yesterday with MasterCard. What stops them from that flat fee becoming a dollar in a couple of years from now?

If there is not in fact a correlation between the service provided and the fee charged, regardless if it is a flat fee or a percentage, it does not make any difference.

Senator Moore: This is the intervention that Mr. Jewer suggested in response to Senator Oliver; he wants some kind of an intervention.

Ms. Brisebois: Yes. It is simply because it is a reversed definition of competition in the world of Visa and MasterCard.

Senator Moore: I just want to get this on the record. I think what Senator Ringuette was asking is that in a transaction where you are paying a percentage, you are paying a percentage on the total of the transaction including the taxes. Is that right?

Mr. Jewer: Yes.

Mr. Farrell: With respect to our concerns, every argument comes down to the fact that it is the merchant's choice; we have a choice to accept or not to accept. However, we do not have a choice. It is the consumer that makes that choice, and as retailers, consumers are king. We have no choice.

Our concern is Visa and MasterCard, as they have done with the INFINITE card, will now just throw their debit onto the same card and send it out in the mail. Consumers will take their other debit card and realize they do not have to carry two cards anymore. They will throw the other card in the garbage. When they come to our store and we say sorry, we are not accepting that, we just lost our customer. We cannot afford that, and we have no choice in this situation.

Ms. Brisebois: Another scenario is what happened in the U.K., and I think it was mentioned yesterday by some of your witnesses. They will be striking deals with their merchants. Merchants are competitive, so if they feel they can get a very low fee for a period of time and they live in a world of very slim margins, they may take advantage of it. What happens is that the merchant then is helping MasterCard build market share. Once that happens, the merchant renegotiates and, lo and behold, those fees no longer

Le sénateur Moore : Dans un monde idéal, qu'est-ce que votre organisation aimerait voir? Aimeriez-vous une carte de débit assortie de frais fixes?

Mme Brisebois : Nous aimerions voir une carte de débit assortie de frais fixes, mais nous aimerions également voir certains règlements entourant le système de paiement afin d'assurer la transparence, la surveillance et la corrélation entre les frais fixes imposés et le service fourni.

Si on a des frais fixes de 8 cents, ça semble très raisonnable aujourd'hui, comme nous l'avons entendu hier avec MasterCard. Qu'est-ce qui les empêche de hausser ces frais fixes à 1 \$ dans deux ou trois années?

S'il n'existe pas de corrélation entre le service fourni et les frais imposés, qu'il s'agisse de frais fixes ou d'un pourcentage fixe, cela ne fait aucune différence.

Le sénateur Moore : C'est l'intervention que M. Jewer a proposée en réponse au sénateur Oliver; il veut une certaine intervention.

Mme Brisebois : Oui. C'est simplement parce qu'il s'agit d'une définition inversée de la concurrence dans le monde de Visa et de MasterCard.

Le sénateur Moore : Je veux simplement que ce soit consigné au compte rendu. Je crois que ce que le sénateur Ringuette demandait, c'est que lors d'une transaction où on paie un pourcentage, on paie un pourcentage sur le montant total de la transaction, y compris les taxes. Est-ce exact?

M. Jewer : Oui.

M. Farrell : En ce qui concerne nos préoccupations, chaque argument revient à dire qu'il s'agit du choix du commerçant; nous avons le choix d'accepter ou de refuser, mais nous n'avons pas véritablement le choix. C'est le consommateur qui fait ce choix et, pour les détaillants, le consommateur est roi. Nous n'avons pas le choix.

Nous craignons que Visa et MasterCard fassent faire comme ils ont fait avec la carte INFINITE et qu'ils ajoutent simplement la fonction de débit à la même carte et l'envoient par la poste. Les consommateurs prendront leur autre carte de débit et se rendront compte qu'ils n'ont plus besoin de garder deux cartes sur eux. Ils jetteront alors l'autre carte aux poubelles. Lorsqu'ils se présenteront dans notre magasin et que nous dirons que nous sommes désolés, mais que nous n'acceptons pas cette carte, nous perdrons simplement notre client. Nous n'en avons pas les moyens, et nous n'avons pas le choix dans les circonstances.

Mme Brisebois : L'autre scénario est celui qui s'est réalisé au Royaume-Uni, et je crois qu'un des témoins en a parlé hier. Ils concluront des ententes avec leurs commerçants. Les commerçants se livrent concurrence; donc, s'ils estiment pouvoir payer des frais très peu élevés pendant une certaine période de temps — et ils vivent dans un monde où les marges sont très étroites —, ils pourraient être tentés d'en profiter. Le commerçant aide alors MasterCard à prendre une part du marché. Lorsque

exist. We have seen it in the U.K. and the United States. It happens everywhere. It is that \$10 billion that is not in your back pocket. That is exactly what will happen.

Senator Gerstein: I suspect the one thing we could all agree with around this table is that retailing has never been easy. I am fascinated by the fact that you are looking towards regulation in this situation. I am old enough to remember when the Retail Council of Canada was looking for deregulation, particularly when it came to store hours. There actually was a time when the only night that stores were open was Thursday night. I wonder if some retailers might not be longing for shorter hours today and no Sunday shopping.

I am interested in the fact that you are looking at Australia as the model for which you would like to see some regulation. My understanding is that the results out of Australia are somewhat mixed. There is a school of thought that says that costs have, in fact, gone up; retail prices have not gone down. Why are you so committed that we should look at this model?

Ms. Brisebois: We need to be clear. We are not saying we should be adopting the Australian model. In fact, in our submission we are talking about other jurisdictions that have also put regulations in place. They may not have used the Australian model as we know it, but they have looked at the Australian model.

The Australian model is basically showing, and proving, that in fact the credit card and debit card market can still be profitable with a cap. They have done so. There is no doubt about that. The reserve bank is on record. Experts in the card association business are on record stating that.

Mr. Stanton from MasterCard mentioned that one of the mistakes Australia made was not to include American Express, for example. We should be looking at what these other jurisdictions have done. If the committee supports this model, it could allow us to understand why it is important to set regulations around the fees charged to merchants and to develop a model that fits our unique Canadian experience.

Mr. Wilkes: I think Ms. Brisebois would agree that it is the principles and the approach. We have said it a number of times: Ensure transaction costs reflect the actual costs, plus a reasonable return; ensure there is transparency, speaking a bit to consumer education; and ensure there is a benchmark to understand what real transaction costs should be so you do not get that artificial flat rate of \$2.

We are not saying to take Australia and plant it in Canada. We have reiterated many times that we need a Canadian system that works for the Canadian economy. We believe — and that is why we use the word “model” with Australia — that it has the right principles.

c'est fait, le commerçant renégocie l'entente et, ô surprise, ces frais n'existent plus. Ça s'est produit au Royaume-Uni et aux États-Unis. Ça arrive partout. Ce sont ces 10 milliards de dollars qui ne sont pas dans vos poches. C'est exactement ça qui se passera.

Le sénateur Gerstein : J'imagine qu'une des choses au sujet de laquelle nous nous entendons tous est que le commerce de détail n'a jamais été facile. Je suis frappé par le fait que, dans les circonstances, vous espérez une réglementation. Je suis suffisamment âgé pour me souvenir de l'époque où le Conseil canadien du commerce de détail espérait une déréglementation, en particulier lorsqu'il a été question des heures d'ouverture des magasins. À une époque, le seul soir où les magasins étaient ouverts était le jeudi soir. Je me demande si certains détaillants ne souhaiteraient pas revenir à des heures d'ouverture moins longues et à la fermeture le dimanche.

Je m'intéresse au fait que vous examinez la réglementation australienne comme un modèle que vous aimeriez voir reproduire ici. Selon ce que je comprends, les résultats obtenus en Australie sont plutôt mitigés. Selon certains, les coûts auraient en fait augmenté; les prix de détail n'ont pas diminué. Pourquoi êtes-vous si convaincu que nous devrions considérer ce modèle?

Mme Brisebois : Nous devons être clairs. Nous ne disons pas qu'il faut adopter le modèle australien. En fait, dans notre présentation, nous parlons d'autres pays qui ont également mis en place une réglementation. Ces pays n'ont peut-être pas adopté le modèle australien tel que nous le connaissons, mais ils ont examiné ce modèle.

Essentiellement, le modèle australien montre et prouve qu'en fait, le marché des cartes de crédit et des cartes de débit peut être profitable même si on met en place un plafond. C'est ce qu'ils ont fait. Il n'y a aucun doute là-dessus. La banque de réserve l'a affirmé clairement. Les spécialistes du domaine des cartes l'ont également déclaré.

M. Stanton de MasterCard a mentionné qu'une des erreurs de l'Australie est de ne pas avoir inclus American Express, par exemple. Nous devrions regarder ce que les autres pays ont fait. Si le comité appuie ce modèle, nous pourrions comprendre pourquoi il est important de mettre en place une réglementation concernant les frais facturés aux commerçants et d'élaborer un modèle qui correspond à la situation unique du Canada.

M. Wilkes : Je pense que Mme Brisebois serait d'accord pour dire qu'il s'agit des principes et de l'approche. Nous l'avons répété à plusieurs reprises : s'assurer que le coût des transactions reflète le coût réel, additionné d'un retour raisonnable; s'assurer qu'il y a de la transparence, en informant les consommateurs, et s'assurer de mettre en place des points de référence permettant de comprendre quel devrait être le coût réel des transactions afin de ne pas établir un taux fixe artificiel de 2 \$.

Nous ne disons pas qu'il faut prendre ce que l'Australie a fait pour le mettre en place au Canada. Nous avons répété à maintes reprises que nous avons besoin d'un système canadien qui convient à l'économie canadienne. Nous croyons — et c'est pourquoi nous utilisons le mot « modèle » en ce qui concerne l'Australie — que ce système est fondé sur les bons principes.

Mr. Jewer: Senator Gerstein, we do not take asking for increased regulation lightly. It is a very difficult decision that is only reflective of the difficult situation we found ourselves in with the significant cost increases.

The Chair: I think we can also all agree that regulation is an imperfect science and sometimes you get unintended effects. I think we all would agree that in most scenarios, the market, generally speaking, is the best regulator.

One of the problems seems to be that I, as a customer, am really only interested in the bells and whistles. If I am interested in air travel and I will get three times the number of points, I want that card. If, on the other hand, when this card came to me unsolicited through the mail, it said, "By the way, your annual fee for this card will be \$500," that might deter me, might it not? Is there any opportunity for differentiating premium cards from non-premium cards at that end of the spectrum?

Ms. Brisebois: Before I ask Mr. Jewer to answer that question, let me comment on your comment about less regulation.

I think we would all agree that because of the financial institutions in this country being highly regulated, that we can sit comfortably and look at what has happened in the United States, in a very unregulated environment, and sometimes agree that regulation is good. It may not apply to all situations, but in the financial market, we have gone through difficult times and we have experienced what works and what does not work. We suggest that in Canada the banking regulations have worked, and we are suggesting that we should be expanding those regulations to ensure that we protect the payment system. I will let Mr. Jewer talk about the premium cards.

The Chair: It is not an all-or-nothing situation.

Ms. Brisebois: No, it is not; I agree.

Mr. Jewer: The lack of transparency has made it very difficult to try to educate consumers on this issue. As Mr. Farrell mentioned earlier, as a retailer, we do not want to be in the business of pitting our consumers against our other consumers. Some consumers in our stores pay a significantly lower cost, or cause us to incur a significantly lower cost than other consumers in our store, and those consumers are not directly bearing the impact of their choice of payment.

Mr. Wilkes: Right now, the rewards and benefits you are talking about are paid for by everyone, so the highest-cost card transaction fees are paid for by all of Mr. Farrell's customers and all of Mr. Jewer's customers. If, in the scenario you suggested, there was the choice, the transparency, the decision that, yes, I will pay whatever in order to reap those particular awards, or maybe get university payments at a lower cost, that is where I

M. Jewer : Sénateur Gerstein, nous ne prenons pas à la légère le fait de demander l'adoption d'une réglementation plus poussée. C'est une décision très difficile à prendre qui reflète simplement la situation difficile dans laquelle nous nous trouvons en raison de l'augmentation substantielle des coûts.

Le président : Je crois que nous convenons tous que la réglementation n'est pas une science exacte et que parfois elle produit des effets pervers. Je crois que nous nous accordons tous pour dire que dans la plupart des cas, le marché est généralement le meilleur régulateur.

Un des problèmes semble être le fait que le consommateur n'est vraiment réellement intéressé qu'aux fioritures. Celui qui s'intéresse aux voyages en avion à qui on offre le triple de points voudra avoir cette carte. Si, d'un autre côté, il reçoit une carte par courrier sans l'avoir demandée et qu'on lui dit : « En passant, vos frais annuels pour cette carte s'élèveront à 500 \$ », cela pourrait avoir un effet dissuasif, n'est-ce pas? Est-il possible de distinguer les cartes premières des cartes ordinaires au bout du spectre?

Mme Brisebois : Avant que je demande à M. Jewer de répondre à cette question, permettez-moi de faire quelques commentaires sur vos propos au sujet de l'assouplissement de la réglementation.

Je crois que nous sommes tous d'accord sur le fait que parce que les institutions financières canadiennes sont très réglementées, nous pouvons nous asseoir confortablement dans nos fauteuils et regarder ce qui s'est passé aux États-Unis, où la réglementation est très peu contraignante, et parfois être d'avis que la réglementation est une bonne chose. Cela ne s'applique peut-être pas à toutes les situations, mais dans le marché financier, nous avons connu des périodes difficiles qui nous ont permis de voir ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas. Nous affirmons qu'au Canada, la réglementation du système bancaire a fonctionné, et nous pensons qu'il faut élargir la réglementation de manière à assurer la protection du système de paiement. Je laisserai M. Jewer parler des cartes premières.

Le président : Ce n'est pas une question de tout ou rien.

Mme Brisebois : Non, en effet.

M. Jewer : Le manque de transparence a compliqué la tâche d'information du consommateur dans ce domaine. Comme M. Farrell l'a indiqué plus tôt, en tant que détaillants, nous ne voulons pas opposer nos clients à d'autres de nos clients. Certains clients de nos magasins paient des frais très bas ou nous mènent à assumer des coûts beaucoup plus bas que d'autres clients, et ces clients ne supportent pas directement les conséquences de leur choix de paiement.

M. Wilkes : Actuellement, tout le monde paie pour les récompenses et les avantages dont vous parlez, de sorte que tous les clients de M. Farrell et de M. Jewer assument les frais de transactions liés aux cartes les plus chères. Si, dans le cas que vous avez présenté, le processus était transparent et qu'il y avait un choix à faire, une décision à prendre, de déboursier ce qu'il faut pour obtenir ces récompenses particulières, ou peut-être pour

think innovation and competition should flourish, in the open, with the decision made by the person who is receiving the benefits, not behind the scenes with everyone's money.

Ms. Brisebois: If you choose to pay \$100 versus \$500, that is a relationship that you have with your financial institution, so you are paying as a consumer. Then you have to ask yourself why, then, the merchant is paying more when you are using that card, because you have already paid for the privilege of using that card.

The Chair: When I am using that \$500 card.

Ms. Brisebois: If you have a standard card, that is fine, but if you are paying for a premium card — and that is what we are seeing in the credit card market — you are paying for that privilege, and that relationship is between you and your bank, and it should not be paid by the merchant.

The Chair: We could continue this discussion, with great benefit to us all, for a long time. Senator Massicotte will do that just after I adjourn the meeting. Thank you for coming.

(The committee adjourned.)

payer mes droits de scolarité à moindre coût, je crois que c'est ici qu'on devrait ouvertement laisser libre cours à l'innovation et à la concurrence. La décision serait alors prise par la personne qui profite des avantages, et non en cachette avec l'argent de tout le monde.

Mme Brisebois : Si vous décidez de payer des frais de 100 \$ plutôt que de 500 \$, c'est entre vous et votre institution financière que ça se passe, donc vous payez en tant que consommateur. Ensuite, vous devez vous demander pourquoi le marchand paie plus cher lorsque vous utilisez cette carte, car vous avez déjà payé pour obtenir ce privilège.

Le président : Lorsque j'utilise la carte qui coûte 500 \$.

Mme Brisebois : Si vous détenez une carte ordinaire, ça va, mais si vous payez pour une carte première — et c'est ce que nous observons sur le marché des cartes de crédit — vous payez pour obtenir des privilèges, et cette relation concerne le consommateur et sa banque, le commerçant ne devrait pas avoir à payer pour ça.

Le président : Nous pourrions poursuivre cette discussion longtemps, ça nous serait fort utile à tous. Le sénateur Massicotte s'y emploiera après que j'aurai levé la séance. Je vous remercie d'être venus.

(La séance est levée.)



If undelivered, return **COVER ONLY** to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette **COUVERTURE SEULEMENT** à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, April 22, 2009

MasterCard Canada:

Kevin Staunton, President;
Diane Miquelon, Vice-President and Team Leader;
Andrea Cotroneo, Vice-President, Canada Regional Counsel.

Visa Canada:

Tim Wilson, Head.

Thursday, April 23, 2009

Interac Association:

Mark O'Connell, President and Chief Executive Officer.

Retail Council of Canada:

Diane J. Brisebois, President and Chief Executive Officer.

Giant Tiger Stores Limited:

Greg Farrell, Executive Vice-President and Chief Financial Officer.

Canadian Council of Grocery Distributors:

David Wilkes, Senior Vice-President.

Sobeys Inc.:

Paul Jewer, Senior Vice-President Finance and Treasurer.

TÉMOINS

Le mercredi 22 avril 2009

MasterCard Canada Inc. :

Kevin Stanton, président;
Diane Miquelon, vice-présidente et chef d'équipe;
Andrea Cotroneo, vice-présidente, avocate — région du Canada

Visa Canada :

Tim Wilson, chef de la direction.

Le jeudi 23 avril 2009

Association Interac :

Marc O'Connell, président et chef de la direction.

Conseil canadien du commerce de détail :

Diane J. Brisebois, présidente et chef de la direction.

Magasins Tigre Géant Limitée :

Greg Farrell, vice-président-directeur général et chef des finances

Conseil canadien des distributeurs en alimentation :

David Wilkes, premier vice-président.

Sobeys Inc. :

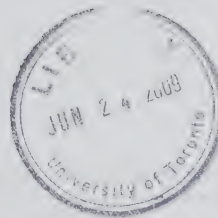
Paul Jewer, premier vice-président des finances et trésorier.



Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: <http://www.parl.gc.ca>

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: <http://www.parl.gc.ca>

CA1
Yc11
-B18



Government
Publications

Second Session
Fortieth Parliament, 2009

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banking, Trade and Commerce

Banques et du commerce

Chair:

The Honourable MICHAEL A. MEIGHEN

Président :

L'honorable MICHAEL A. MEIGHEN

Wednesday, May 6, 2009
Thursday, May 7, 2009

Le mercredi 6 mai 2009
Le jeudi 7 mai 2009

Issue No. 6

Fascicule n° 6

Third meeting on:

The present state of the domestic
and international financial system

and

Seventh meeting on:

Study on the credit and debit card systems
in Canada and their relative rates and fees

Troisième réunion concernant :

La situation actuelle du régime
financier canadien et international

et

Septième réunion concernant :

L'étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit
au Canada et leurs taux et frais relatifs

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Michael A. Meighen, *Chair*

The Honourable Yoine Goldstein, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan
(or Tardif)
Eyton
Fox, P.C.
Gerstein
Greene
Harb

Hervieux-Payette, P.C.
* LeBreton, P.C.
(or Comeau)
Massicotte
Moore
Oliver
Ringuette

*Ex officio members
(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable Michael A. Meighen

Vice-président : L'honorable Yoine Goldstein

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan
(ou Tardif)
Eyton
Fox, C.P.
Gerstein
Greene
Harb

Hervieux-Payette, C.P.
* LeBreton, C.P.
(ou Comeau)
Massicotte
Moore
Oliver
Ringuette

* Membres d'office
(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, May 6, 2009
(11)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:02 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Eytton, Fox, P.C., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (12)

Other senator present: The Honourable Senator Day (1).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 4, 2009, the committee continued its examination of the present state of the domestic and international financial system. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Bank of Canada:

Mark J. Carney, Governor;

Paul Jenkins, Senior Deputy Governor.

Governor Carney made a statement and, with Mr. Jenkins, answered questions.

At 6:10 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 7, 2009
(12)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m., in room 9, Victoria Building, the chair, Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fox, P.C., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (11).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 6 mai 2009
(11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 2, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Eytton, Fox, C.P., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (12).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Day (1).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 4 mars 2009, le comité poursuit son examen de la situation actuelle du régime financier canadien et international. (*L'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Banque du Canada :

Mark J. Carney, gouverneur;

Paul Jenkins, premier sous-gouverneur.

M. Carney fait un exposé, puis, avec l'aide de M. Jenkins, répond aux questions.

À 18 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 7 mai 2009
(12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fox, C.P., Gerstein, Goldstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (11).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Queen's University:

Roger Ware, Professor of Economics, Department of Economics.

Edgar, Dunn & Company:

Peter T. Dunn, Director;

Robert White, Director.

Carleton University:

Saul Schwartz, School of Public Policy and Administration.

Canadian Federation of Independent Grocers:

John Scott, President and Chief Executive Officer;

Gary Sands, Vice-President.

Conseil québécois du commerce de détail:

Gaston Lafleur, President and Director General.

Association des détaillants en alimentation du Québec:

Pierre-Alexandre Blouin, Director, Public Affairs.

Association des hôteliers du Québec:

Danielle Chayer, Vice-President and Director General.

Mr. Dunn, Mr. Ware and Mr. Schwartz made statements and, with Mr. White, answered questions.

At 11:39 a.m., the committee suspended.

At 11:41 a.m., the committee resumed.

Mr. Scott and Mr. Lafleur made statements and, with Mr. Sands, Ms. Chayer and Mr. Blouin, answered questions.

At 12:35 p.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded in camera to consider its agenda (future business).

It was agreed that senators' staff be permitted to stay.

At 1:20 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Line Gravel

Clerk of the Committee

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*L'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Université Queen's :

Roger Ware, professeur en économie, faculté d'économie.

Edgar, Dunn & Company :

Peter T. Dunn, administrateur;

Robert White, administrateur.

Université Carleton :

Saul Schwartz, École d'administration publique.

Fédération canadienne des épiciers indépendants :

John Scott, président-directeur général;

Gary Sands, vice-président.

Conseil québécois du commerce de détail :

Gaston Lafleur, président-directeur général.

Association des détaillants en alimentation du Québec :

Pierre-Alexandre Blouin, directeur, Affaires publiques.

Association des hôteliers du Québec :

Danielle Chayer, vice-présidente et directrice générale.

MM. Dunn, Ware et Schwartz font des exposés, puis, avec l'aide de M. White, répondent aux questions.

À 11 h 39, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 41, le comité reprend ses travaux.

MM. Scott et Lafleur font des exposés, puis avec l'aide de M. Sands, de Mme Chayer et de M. Blouin, répondent aux questions.

À 12 h 35, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos afin d'étudier un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à rester dans la pièce.

À 13 h 20, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday May 6, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:02 p.m. to study the present state of the domestic and international financial system.

Senator Michael A. Meighen (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: We are pleased to welcome the Governor of the Bank of Canada, Mr. Mark Carney, as well as the Senior Deputy Governor, Mr. Paul Jenkins. Welcome, gentlemen.

This is Governor Carney's second visit to our committee. When he first appeared last year, the governor highlighted the deteriorating economic and financial situation in the United States, and its direct consequences on the Canadian economy and the global economy.

He also talked to us about turmoil in global financial markets, and how they would continue to impact the cost and availability of credit here in Canada, as well as the consequences on the conduct of monetary policy in this country.

[*English*]

No one fully anticipated the breadth and depth of the downturn that we are enduring and that is being endured worldwide. It is important to stress that the Bank of Canada has acted within its mandate to help the Canadian economy through this difficult period.

Normally, the Bank of Canada conducts monetary policy by adjusting the target for the overnight interest rate, with changes in this rate often affecting banks' prime lending rate as well as mortgage and bond rates. Over the last year, the bank has used this tool to the fullest extent possible, lowering the target for its overnight rate to an unprecedented low of 0.25 per cent.

The bank has also taken other actions. For example, the possibility of quantitative easing and credit easing has been contemplated. Through these and other actions, many would agree that the Bank of Canada has made a vital role in bringing us through this difficult period. In fact, it appears that things are improving in both credit markets and the Canadian economy.

I do not know whether Mr. Carney and Mr. Jenkins can take credit for it, but Statistics Canada reports today a 23.5 per cent increase in building permits in March over February and we see oil at \$56 per barrel, which is its highest level since December of last year. When I left my office, the TSX had broken through the 10,000 point level.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 6 mai 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 2, pour étudier la situation actuelle du régime financier canadien et international.

Le sénateur Michael A. Meighen (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Nous sommes heureux aujourd'hui de souhaiter la bienvenue au gouverneur de la Banque du Canada, M. Mark Carney, ainsi qu'au premier sous-gouverneur, M. Paul Jenkins. Bienvenue, messieurs.

C'est la deuxième visite du gouverneur Carney auprès de notre comité. Lors de sa première comparution l'année passée, le gouverneur nous avait souligné que la détérioration de la conjoncture économique et financière aux États-Unis aurait des retombées directes sur l'économie canadienne et l'économie mondiale.

Il nous avait aussi dit que les turbulences sur les marchés financiers mondiaux continueraient de se répercuter sur le coût et la disponibilité du crédit ici au Canada, avec des conséquences pour la gestion de la politique monétaire au Canada.

[*Traduction*]

Personne n'avait réellement prévu l'ampleur du ralentissement économique que nous connaissons actuellement à l'échelle mondiale. Il est important d'insister sur le fait que la Banque du Canada a agi selon son mandat afin d'aider l'économie canadienne à traverser cette période difficile.

Normalement, la Banque du Canada conduit la politique monétaire en ajustant le taux cible du financement à un jour, ce qui a souvent pour effet d'influer sur le taux préférentiel, le taux d'intérêt hypothécaire et les taux des obligations des banques. Dans la dernière année, la banque a usé de cet outil autant qu'elle le pouvait, baissant le taux cible du financement à un jour au niveau jamais vu de 0,25 p. 100.

La banque a aussi pris d'autres mesures. Par exemple, elle a envisagé la possibilité de procéder à l'assouplissement quantitatif et à l'assouplissement direct du crédit. Plusieurs s'entendent pour dire que, grâce à toutes ces mesures, la Banque du Canada a joué un rôle vital pour nous aider à traverser cette période difficile. En fait, il semble que les choses s'améliorent tant sur les marchés du crédit que dans l'économie canadienne.

Je ne sais pas si l'on doit remercier M. Carney ou M. Jenkins, mais Statistique Canada a dévoilé aujourd'hui une hausse de 23,5 p. 100 du nombre de permis de construire délivrés en mars par rapport à février, et le baril de pétrole se vend maintenant 56 \$, ce qui correspond au plus haut taux que l'on ait vu depuis décembre dernier. Quand j'ai quitté mon bureau, le TSX avait dépassé les 10 000 points.

We are eager to hear your views on the economic situation in Canada and abroad, especially as they relate to access to credit for businesses and households. This is a topic of considerable interest to members of the committee.

On that note, I will quickly introduce the members of the committee. Present are: Senator Joseph Day of New Brunswick, who is not a member of this committee, but is an interested observer and chair of the Standing Senate Committee on National Finance; Senator Mac Harb from Ontario; Senator Paul Massicotte from Quebec; Senator Céline Hervieux-Payette from Quebec; Senator Wilfred Moore from Nova Scotia; Senator Pierrette Ringuette from New Brunswick; Senator Irving Gerstein from Ontario; Senator Stephen Greene from Nova Scotia; Senator Francis Fox from Quebec; Senator Trevor Eyton from Ontario; Senator Donald Oliver from Nova Scotia; and Senator Yoine Goldstein who, regrettably, is attending his second to last meeting as Deputy Chair of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce. My apologies for saving you to the last, but I do want to make special mention of your presence.

With that, Governor, I would ask you to make your statement. I am sure that you and Mr. Jenkins will be open to our questions.

[Translation]

Mark J. Carney, Governor, Bank of Canada: Thank you, Mr. Chair and distinguished members of the committee. Before Paul Jenkins and I begin to answer your questions, allow me to take a moment to review some of the highlights and the conclusions from my latest *Monetary Policy Report* released on April 23.

In particular, I would like to outline for you some of the details from the bank's framework for unconventional monetary policy, which was published as an annex to the latest MPR.

These are difficult economic times, with the Canadian economy being buffeted by an intense and synchronized global recession. In recent months, the global recession has been exasperated by delays in implementing measures to restore financial stability around the world.

G20 policy-makers are now responding to the global crisis with a renewed commitment to concrete initiatives and comprehensive plans. Our base-case projection is that these policies will be implemented in an effective and timely manner, and their impact will reach full force next year. Discussions in Washington at the end of April were consistent with that outlook.

As a result of the current global economic and financial situation, the bank now projects that the Canadian recession will be deeper than we projected in the January *Monetary Policy Report Update*. Our return to growth will be delayed by one quarter, to the end of 2009, and our recovery will be somewhat more gradual.

Nous sommes impatients de connaître vos opinions sur la situation économique au Canada et à l'étranger, en particulier en ce qui concerne l'accès au crédit pour les entreprises et les ménages. Le sujet est d'intérêt considérable pour les membres du comité.

Sur ce, je vais présenter rapidement les membres du comité. Sont présents : le sénateur Joseph Day, du Nouveau-Brunswick, qui ne fait pas partie de ce comité, mais qui est un observateur intéressé et président du Comité sénatorial permanent des finances nationales; le sénateur Mac Harb, de l'Ontario; le sénateur Paul Massicotte, du Québec; le sénateur Céline Hervieux-Payette, du Québec; le sénateur Wilfred Moore, de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Pierrette Ringuette, du Nouveau-Brunswick; le sénateur Irving Gerstein, de l'Ontario; le sénateur Stephen Greene, de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Francis Fox, du Québec; le sénateur Trevor Eyton, de l'Ontario; le sénateur Donald Oliver, de la Nouvelle-Écosse; et le sénateur Yoine Goldstein qui, malheureusement, en est à sa deuxième et dernière réunion comme vice-président du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce. Pardonnez-moi de vous avoir gardé pour la fin, mais je tenais à souligner votre présence.

Sur ce, monsieur le gouverneur, je vous demanderais de nous présenter votre exposé. Je suis certain que vous et M. Jenkins accepterez volontiers de répondre à nos questions.

[Français]

Mark J. Carney, gouverneur, Banque du Canada : Monsieur le président et distingués membres du comité, je vous remercie. Avant que Paul Jenkins et moi ne répondions à vos questions, permettez-moi de passer en revue certains des faits saillants et des conclusions énoncés dans le plus récent *Rapport sur la politique monétaire*, que nous avons fait paraître le 23 avril.

Plus particulièrement, j'aimerais vous donner quelques précisions sur le cadre de conduite de la politique monétaire reposant sur des mesures non traditionnelles, qui a été publié en annexe du rapport.

Nous traversons une période difficile sur le plan économique et l'économie canadienne est secouée par une récession prononcée et synchronisée à l'échelle du globe. Ces derniers mois, cette récession a été accentuée par des retards dans la mise en œuvre des mesures visant à restaurer la stabilité financière dans le monde.

Les décideurs des pays du G20 réagissent maintenant à la crise mondiale par un engagement renouvelé à l'égard de mesures concrètes et de plans détaillés. Selon notre scénario de référence, ces politiques seront mises en œuvre rapidement et de façon efficace et leurs effets se feront pleinement sentir l'année prochaine. Les discussions qui se sont déroulées à Washington à la fin d'avril vont dans le même sens.

Étant donné la situation économique et financière actuelle à l'échelle du monde, la Banque prévoit maintenant que la récession au Canada sera plus profonde qu'elle ne l'envisageait dans la *Mise à jour de janvier du rapport sur la politique monétaire*. Le retour à la croissance sera retardé d'un trimestre, soit jusqu'à la fin 2009, et la reprise au pays sera un peu plus graduelle.

[English]

In short, the broad outlines of the Canadian outlook are the same as those in January, but its profile has shifted. Canada's real GDP is projected to decline by 3 per cent this year and growth is expected to resume in the autumn and accelerate to 2.5 per cent in 2010, and 4.7 per cent in 2011.

Our outlook for inflation is broadly consistent with that in January. Total inflation will temporarily fall below zero in 2009, but core and total CPI are expected to return to the bank's 2 per cent inflation target in the third quarter of 2011.

In that context, the bank lowered our policy interest rate by one quarter of a percentage point on April 21 to one-quarter per cent or 25 basis points as the chair mentioned. This is judged by the bank to be the effective lower bound of the policy rate. Conditional on the outlook for inflation, the Bank of Canada has committed to holding this rate at one-quarter per cent until the end of June, 2010. I will elaborate on this conditional commitment in a moment.

In total, since December 2007, we have cut interest rates by 425 basis points to their historic lows and their lowest possible levels. It is the bank's judgment that this cumulative easing, together with the conditional commitment to keep rates low for a considerable period, is the appropriate policy stance to move the economy back to full production capacity and to achieve the 2 per cent inflation target.

However, these are uncertain times and if additional stimulus were to become necessary, the bank retains considerable flexibility in the conduct of monetary policy at low interest rates. We have outlined in detail how we would use that flexibility in conducting monetary policy at that effective lower bound in the framework published in our recent *Monetary Policy Report*. In this document, we describe the unconventional instruments that are available, the principles that would govern use of these tools, should we decide to apply them, and the exit strategies we would employ when these instruments were no longer necessary.

The three key instruments we have identified for conducting monetary policy at the effective lower bound are: conditional statements about the future path of policy interest rates; quantitative easing, which involves the creation of central bank reserves to purchase financial assets; and credit easing, which includes outright purchases of private sector assets. If required, these instruments could be used separately or in tandem to improve financial conditions in order to support aggregate demand and ultimately achieve the inflation target.

[Traduction]

Bref, les perspectives d'évolution de l'économie canadienne sont généralement les mêmes qu'en janvier, mais leur profil s'est déplacé. On prévoit que le PIB réel du Canada reculera de 3 p. 100 cette année. La croissance reprendra à l'automne et s'accélérera pour atteindre 2,5 p. 100 en 2010 et 4,7 p. 100 en 2011.

Nos prévisions en matière d'inflation sont en gros conformes à celles de janvier. L'inflation mesurée par l'IPC global sera temporairement négative en 2009, mais le taux d'augmentation de l'indice de référence et celui de l'IPC global devraient retourner à la cible de 2 p. 100 visée par la banque au troisième trimestre de 2011.

Dans ce contexte, la banque a abaissé son taux directeur de un quart de point de pourcentage le 21 avril, pour le ramener à un quart de pourcentage, ou 25 points de base, comme monsieur le président l'a mentionné. La banque estime que ce taux est sa valeur plancher. Sous réserve des perspectives de l'inflation, la Banque du Canada s'est engagée à le maintenir à ce niveau jusqu'à la fin de juin 2010. Je parlerai tout à l'heure plus en détail de cet engagement conditionnel.

Au total, depuis décembre 2007, nous avons abaissé les taux d'intérêt de 425 points de base. Ils ont ainsi touché leur creux historique et leurs niveaux le plus bas possible. La banque est d'avis que cet assouplissement cumulatif, conjugué à son engagement conditionnel de maintenir le taux à un bas niveau pendant une période prolongée, représente l'orientation qu'il convient pour la politique monétaire afin que l'économie se remette à tourner à pleine capacité et que la cible d'inflation de 2 p. 100 soit réalisée.

Toutefois, nous vivons une période d'incertitude. Si une impulsion additionnelle se révélait nécessaire, la banque conserve une flexibilité considérable dans la conduite de la politique monétaire en contexte de bas taux d'intérêt. Nous avons expliqué de façon détaillée que cette flexibilité serait mise à profit dans la conduite de la politique monétaire lorsque le taux directeur se situe à sa valeur plancher dans le cadre qui a été présenté dans la plus récente livraison du *Rapport sur la politique monétaire*. Dans ce document, nous décrivons les instruments non traditionnels à notre disposition, les principes qui guideraient nos interventions à l'aide de ces outils, si nous décidions de les utiliser, et les stratégies de désengagement auxquelles nous aurions recours lorsque ces instruments ne seraient plus nécessaires.

Les trois principaux instruments dont la banque dispose pour mettre en oeuvre la politique monétaire une fois le taux directeur fixé à sa valeur plancher sont : les déclarations conditionnelles au sujet de la trajectoire future des taux directeurs; l'assouplissement quantitatif, qui consiste à acheter des actifs financiers en les finançant par la création de réserves; et l'assouplissement direct du crédit, qui consiste à effectuer directement des achats ciblés d'actifs privés. Au besoin, ces instruments pourraient être utilisés séparément ou en parallèle afin d'améliorer les conditions financières, de façon à soutenir la demande globale et, en définitive, à atteindre la cible d'inflation.

As you are aware, the bank deployed the first instrument on April 21. As a result of our conditional commitment to keep rates at 25 basis points through the end of June 2010, interest rates across the maturity horizon of the commitment fell. They also dropped relative to those in the U.S. across the yield curve.

Let me reiterate that the bank's conditional commitment is not a guarantee but, rather, it is conditional on the outlook for inflation. We will always set our policy rate at a level consistent with achieving our 2 per cent inflation target over the policy horizon. Similarly, if the bank were to deploy either quantitative easing or credit easing, it would act in a deliberate fashion based on the following principles: First, the focus of these operations would be to improve overall financial conditions in order to support aggregate demand and achieve the inflation target; Second, asset purchases would be concentrated in maturity ranges in order to have the maximum impact on the economy; Third, actions would be taken in as broad and neutral a manner as possible; Fourth, the bank would act prudently, mitigating the risks to its balance sheet and managing its ultimate exit from such strategies at an appropriately measured pace. If we were to use these unconventional policy measures, the bank would closely a number of indicators to assess their effectiveness. The most important thing would be the effect of these measures on overall financing conditions faced by households and businesses.

Other indicators would be used to judge the direct impact of a particular instrument. For example, the effectiveness of conditional statements about the future policy rate can be judged by their impact on longer-term interest rates. As I mentioned a moment ago, we saw an almost immediate impact of our April 21 policy interest rate announcement. The effectiveness of quantitative easing would be judged in the first instance by changes in the yield curve and more generally by movements in broader financial conditions. The effectiveness of credit easing would be judged by reductions in risky spreads and increased issuance activity.

Changes in credit terms and in the conditions faced by firms can also be assessed by using the Bank of Canada's Business Outlook Survey and its Senior Loan Officer Survey. In addition, the bank has constructed measures of borrowing costs and an overall financial conditions index for the economy. In order to enhance transparency, the bank now offers a comprehensive website that details credit conditions in Canada. The link can be found on the top left side of the Bank of Canada's home page.

The unwinding of the bank's various facilities and its acquisition of assets — or the exit strategy if we were to pursue these policies — would be guided by the Bank's assessment of

Comme vous le savez, la banque a utilisé le premier instrument le 21 avril. À la suite de son engagement conditionnel de maintenir les taux à 25 points de base jusqu'à la fin de juin 2010, les taux d'intérêt ont baissé sur toute la gamme d'échéances correspondant à la période de l'engagement, y compris par rapport aux taux observés aux États-Unis dans la courbe des taux.

Permettez-moi de réitérer que l'engagement conditionnel de la banque n'est pas une garantie, mais il dépend plutôt des perspectives de l'inflation. La banque établira toujours son taux directeur à un niveau compatible avec la réalisation de la cible d'inflation de 2 p. 100 au cours de l'horizon visé pour la politique monétaire. Parallèlement, si la banque devait mettre en œuvre des mesures d'assouplissement quantitatif ou d'assouplissement direct du crédit, elle le ferait de façon mûrement réfléchie, en s'appuyant sur les principes suivants : premièrement, l'objectif de ces opérations serait d'améliorer l'ensemble des conditions financières afin de soutenir la demande globale et d'atteindre la cible d'inflation; deuxièmement, les achats d'actifs seraient concentrés dans les échéances les plus susceptibles de maximiser l'effet des interventions sur l'économie; troisièmement, les mesures seraient appliquées de la façon la plus globale et la plus neutre possible; quatrièmement, la banque agirait prudemment, en limitant les risques liés à son bilan et en veillant à se désengager de ces stratégies au rythme approprié. Si la banque devait recourir à ces instruments non traditionnels, elle suivrait de près un certain nombre d'indicateurs pour en évaluer l'efficacité. Le plus important serait l'effet de l'intervention sur l'ensemble des conditions de financement auxquelles sont confrontés les ménages et les entreprises.

D'autres indicateurs serviraient à jauger les retombées directes du recours à un instrument en particulier. Par exemple, on jugerait de l'efficacité des déclarations conditionnelles concernant l'évolution du taux directeur par leur effet sur les taux d'intérêt à plus long terme. Comme je l'ai mentionné plus tôt, nous avons constaté une incidence quasi immédiate de notre annonce du 21 avril concernant le taux directeur. L'efficacité des mesures d'assouplissement quantitatif se mesurerait dans un premier temps en fonction de la modification éventuelle de la courbe des taux et, de manière plus générale, de l'évolution des conditions globales de financement. Pour sa part, l'efficacité des mesures d'assouplissement direct du crédit serait évaluée à la lumière du recul des primes de risque et de la hausse des activités d'émission.

L'évolution des modalités du crédit aux entreprises peut en outre être mesurée au moyen de l'enquête sur les perspectives des entreprises et de l'enquête auprès des responsables du crédit qu'effectue la banque. De plus, la banque a mis au point des mesures du coût des emprunts et un indice des conditions financières à l'échelle de l'économie. Afin d'accroître la transparence, la banque a ajouté de nouvelles pages dans son site eeb, qui présentent en détail les conditions du crédit au Canada. Le lien se trouve dans la partie gauche de la page d'accueil de la Banque du Canada.

Le dénouement des positions prises par la banque dans le cadre des facilités de crédit et programmes d'achat d'actifs mis en place — c'est-à-dire la stratégie de désengagement advenant le cas

conditions in credit markets and the inflation outlook. A number of exit alternatives are available, including a natural runoff through the maturing of assets, the refinancing of acquired assets and asset sales.

Finally, the framework describes how the bank would communicate its use of unconventional policy measures. Press releases on each fixed announcement date would remain focussed on the target overnight rate and on conditional statements about the future direction of policy rates. The press release would also indicate any intention to carry out purchase programs and the approximate size of such purchases. The bank would explain the broad objectives of any purchases and how they are to be financed. Detailed operational decisions would be communicated in separate announcements.

Press releases on fixed announcement dates and monetary policy reports would continue to provide an ongoing assessment of the economy and the outlook for inflation. Speeches and parliamentary appearances, such as this one, would provide additional venues for reporting on the details of the bank's conduct of monetary policy. As always, the bank reserves the right to announce policy measures in periods between fixed announcement dates to address truly exceptional circumstances.

We welcome the opportunity, following the conclusion of my remarks, to discuss this framework and its potential role in achieving the bank's inflation target.

[Translation]

Allow me to conclude with a few words on the outlook for the Canadian economy.

While there remains a high degree of uncertainty — particularly with the Canadian economy dependence on forces beyond our borders — we remain confident in the prospects of eventual economic recovery in Canada.

This recovery should be supported by the following factors: the gradual rebound in external demand; the end of the stock adjustments in Canadian and U.S. residential housing; the strength of Canadian household, business and bank balance sheets; our relatively well-functioning financial system and the gradual improvement in financial conditions in Canada; the past depreciation of the Canadian dollar; stimulative fiscal policy measures; and the timeliness and scale of the Bank's monetary policy response.

With that, Mr. Chair and community members, Mr. Jenkins and I would be pleased to answer your questions.

où ces politiques étaient appliquées — serait guidé par son évaluation des conditions régnant sur les marchés du crédit et des perspectives en matière d'inflation. Plusieurs possibilités de désengagement s'offrent à la banque; elle peut notamment laisser les actifs acquis arriver naturellement à échéance, les refinancer ou les vendre.

Enfin, le cadre décrit également comment la banque communiquerait son recours à des mesures de politique non traditionnelles. Les communiqués d'annonce du taux directeur demeuraient axés sur le taux cible du financement à un jour et continueraient de comporter une déclaration conditionnelle au sujet de l'orientation future du taux directeur. La banque préciserait également dans chaque communiqué si elle a l'intention de mettre en oeuvre un programme d'achat d'actifs et elle indiquerait l'ampleur approximative du programme en question. L'institution expliquerait les grands objectifs de ses acquisitions d'actifs et la manière dont elles seraient financées. Les modalités détaillées seraient dévoilées à part.

Dans les communiqués qu'elle publie les jours d'annonce du taux directeur et dans ses rapports sur la politique monétaire, la banque continuerait de présenter son évaluation de la situation économique et des perspectives en matière d'inflation. Les discours que prononcent ses dirigeants et leurs témoignages devant les comités parlementaires, tels que celui-ci, seraient autant d'occasions supplémentaires où la banque pourrait rendre compte en détail de la façon dont elle conduit la politique monétaire. Comme toujours, la banque se réserve le droit d'annoncer de nouvelles mesures en dehors du calendrier établi pour tenir compte de circonstances exceptionnelles.

Nous sommes heureux de l'occasion qui nous est donnée, au terme de ma déclaration, de discuter avec votre comité de ce cadre et du rôle qu'il pourrait être appelé à jouer dans l'atteinte de la cible d'inflation de la banque.

[Français]

Permettez-moi de conclure en disant quelques mots sur les perspectives de l'économie canadienne.

Bien que le niveau d'incertitude demeure élevé, surtout du fait que l'économie canadienne dépende des forces à l'extérieur de nos frontières, nous restons confiants dans les perspectives d'une reprise économique future au Canada.

Cette reprise devrait être soutenue par les facteurs suivants : la remontée progressive de la demande extérieure; la fin de l'ajustement des stocks dans le secteur du logement au Canada et aux États-Unis; la solidité du bilan des banques, des entreprises et des ménages canadiens; le fonctionnement relativement efficace de notre système financier et l'amélioration graduelle des conditions financières au Canada; la dépréciation passée du dollar canadien; les mesures de relance budgétaire; et la rapidité et l'ampleur des mesures de politique monétaire prises par la Banque.

Sur ce, monsieur le président et distingués membres du comité, M. Jenkins et moi serons heureux de répondre à vos questions.

[English]

The Chair: Mr. Carney, you indicated that if the Bank of Canada were to pursue quantitative easing, it would act prudently in mitigating the risk to its balance sheet and managing exit from such strategies at an measured pace. Could you be more specific about the nature of these risks? Can you elaborate on how they will be managed, other than what you said in your statement?

Is there a series of events that might precipitate the institution of quantitative easing or is it simply an assessment of the situation across the board?

Mr. Carney: To recap on the definitions, pursuing quantitative easing means the Bank would purchase assets financed by the creation of new central bank reserves. Those assets could be government bonds or private securities such as corporate bonds. In the instance of government bonds, there is no credit risk to the Bank of Canada but there is market risk in the mark-to-market value of those bonds. If there were a generalized rise in interest rates across the yield curve, relative to the purchase price, there would be a mark-to-market valuation loss on those securities. It would then become a question of whether the bank realizes that loss or whether it holds the instrument to maturity. That would be one risk to the balance sheet.

The other risk, which would be similar, is that you could have the interest rate risk on the corporate security and that generalized rise in interest rates and capital loss relative to the purchase price of the security. The other associated risk with the corporate security would be credit risk that could be borne by the Bank of Canada if there were a credit event associated with that particular security.

In order to mitigate that risk, the issue is prudent targeting of those purchases. I will segue into the second part of your question because it is relevant to this. Part of it would be prudent targeting of those purchases on the portion of the yield curve that is appropriate for the economic circumstance. We have to weigh that relative to the economic circumstance. In my opening remarks, and it is detailed in the framework, I mentioned that there is a possibility that we would hold the securities to maturity and they would naturally roll off so that the point in time, mark-to-market loss gradually pulls to par over the maturity of the security. It then unwinds over the maturity of the security. In the case of corporate securities, it is inescapable that some credit risk would be taken on. Depending on the size of the operation, some of that credit risk could be realized.

The judgment would have to be the relative value of taking that exposure in the context of a judgment about the challenges that we are faced in a corporate financing market. This would be about a true failure in that market — not just that we did not quite like the level of the corporate securities, but a true market failure. This might be, for example, a big liquidity premium that

[Traduction]

Le président : Monsieur Carney, vous avez indiqué que la Banque du Canada prévoit poursuivre son assouplissement quantitatif et qu'elle compte agir prudemment en limitant les risques liés à son bilan et en veillant à se désengager de ces stratégies au rythme approprié. Pourriez-vous nous en dire davantage sur la nature de ces risques? Pouvez-vous nous préciser comment ils seront gérés, mis à part ce que vous avez déjà dit dans votre énoncé?

Est-ce que certaines séries d'événements pourraient précipiter la mise en oeuvre des mesures d'assouplissement quantitatif ou s'agit-il simplement d'évaluer la situation dans son ensemble?

M. Carney : Pour récapituler les définitions, l'assouplissement quantitatif signifie que la Banque achètera des actifs en les finançant par la création de réserves à la banque centrale. Ces actifs pourraient être des obligations d'État ou des titres privés, par exemple des obligations de sociétés. Dans le cas des obligations d'État, il n'y a aucun risque de crédit pour la Banque du Canada, mais il y a un risque lié au marché, notamment en raison de l'évaluation à la valeur de marché de ces obligations. S'il y avait une hausse généralisée des taux d'intérêt dans la courbe des taux, on verrait alors une baisse de l'évaluation à la valeur de marché pour ces obligations. La banque devrait alors choisir entre réaliser des pertes ou conserver les obligations jusqu'à leur échéance. Ce serait un risque à prendre pour son bilan.

L'autre risque, qui est plutôt similaire, concerne le risque lié au taux d'intérêt des obligations de sociétés, la hausse généralisée des taux d'intérêt et la perte en capital découlant du prix d'achat des obligations. Un autre risque associé aux obligations de sociétés touche le risque de crédit que pourrait devoir assumer la Banque du Canada advenant un problème de crédit associé à une obligation en particulier.

Afin de limiter les risques, il est important de bien cibler ces achats. Je vais enchaîner avec la deuxième partie de votre question parce que je crois que c'est pertinent. Une partie de la réponse consisterait à cibler les achats en fonction de la portion de la courbe des taux appropriée compte tenu de la situation économique. Il nous faut évaluer le tout en fonction des circonstances entourant l'économie. Dans mon introduction, mais vous trouverez aussi des détails dans le cadre de travail, j'ai parlé de la possibilité de conserver les obligations jusqu'à leur échéance, puisque leur valeur devrait normalement remonter à un certain moment, et que la perte liée à l'évaluation à la valeur du marché devrait être absorbée d'ici la date d'échéance. Tout devrait ensuite se replacer jusqu'à l'échéance de l'obligation. Dans le cas des obligations de sociétés, il est impossible de ne pas prendre de risque de crédit. Selon la taille des opérations, il pourrait être nécessaire de réaliser une partie de ce risque de crédit.

Le jugement devrait avoir une valeur relative lorsqu'il s'agit des problèmes avec lesquels nous sommes aux prises sur le marché du financement des entreprises. Cela constituerait un véritable échec sur ce marché — ça ne se limiterait pas au fait que nous n'aimions pas le niveau des titres de société; ce serait un véritable échec du marché. Ce pourrait être, par exemple, une importante prime de

had developed because of tremendous strains in the financial market, and that the risk-reward would be such that taking that operation would make sense.

It should be said that the bank has a strong balance sheet. In addition, the bank has had considerable earning power over the years, with net earning which are remitted to the federal government. I want to underscore that any credit-easing operation that might be pursued, if it were pursued, would only be done in close coordination with the government, given its fiscal aspects.

When could these operations be triggered? I would like to reiterate that our current position that our overall stance and policy is sufficient — the combination of where rates are and our conditional commitment. We do not currently envision the need to provide additional stimulus through either quantitative or credit easing.

What would trigger the potential need? It would be a negative shock — a material, persistent, net negative shock to the economic outlook — that would impact the outlook for inflation to the extent that we did not feel, given the current degree of stimulus in the economy through policy and net in the economy, that we would achieve our inflation target on a reasonable horizon. The bank would then have to decide whether there was a need for additional stimulus. If there were, then we would make the judgment at that point in time about where we would get the biggest bang for our buck. We would want to see what would have the biggest impact on overall financial conditions, whether it is quantitative or credit-easing or a combination, and what would have the biggest impact on overall financial conditions and, therefore, bring the outlook for inflation back to target over a reasonable horizon.

To sum up on that question, which is an understandable hypothetical, it is difficult to answer because, even as you referenced in your opening remarks, financial markets move around. Where the stresses were two months ago is not necessarily where the stresses are today. Therefore, the judgment must be taken at that point in time in the future.

The Chair: Senator Goldstein would like to ask a supplementary.

Senator Goldstein: In dealing with quantitative easing, you suggested in your remarks that if you were to engage in it, which you are not at the moment, one of the criteria that you would be following, and I quote, is that “actions would be taken in as broad and neutral a manner as possible.” I do not know what “neutral” means in that context. Can you help me understand it?

Mr. Carney: Yes. Thank you for that question.

The best way to characterize this is to recall that in quantitative easing, the key aspect is the creation of new central bank reserves to purchase assets. It could be government or corporate. Let us concentrate on the corporate side because that is where the

liquidité adoptée en raison d'énormes problèmes sur le marché financier, et le risque-récompense serait tel que cette mesure aurait du bon sens.

Il faut savoir que la banque a un bilan financier solide. Par ailleurs, la banque a eu une capacité de gain considérable au fil des ans, les gains nets étant transférés au gouvernement fédéral. Je tiens à souligner que si on décide de prendre quelque mesure d'assouplissement du crédit que ce soit, ce devra être fait en étroite collaboration avec le gouvernement, étant donné ses aspects fiscaux.

Quand pourrait-on commencer à prendre ces mesures? Je tiens à répéter que notre position actuelle, c'est-à-dire notre politique et notre position générales, est suffisante — la combinaison des taux actuels et de notre engagement conditionnel. À l'heure actuelle, nous ne prévoyons pas qu'il sera nécessaire de prendre des mesures de relance supplémentaires, que ce soit par l'assouplissement quantitatif ou l'assouplissement du crédit.

Qu'est-ce qui rendrait la prise de mesures nécessaire? Un choc négatif — un choc négatif sur les perspectives économiques qui serait net, concret et continu — qui aurait une incidence sur les perspectives en matière d'inflation dans la mesure où nous ne croyons pas, vu le niveau de relance actuel dans l'économie par les politiques et les filets mis en place, atteindre la cible d'inflation dans un avenir rapproché. La banque devrait alors décider s'il faut d'autres mesures de relance. Si c'est le cas, nous évaluerions à ce moment-là où nous obtiendrions le meilleur rendement pour notre argent. Nous voudrions trouver ce qui aurait le plus grand impact sur l'ensemble des conditions financières, que ce soit des mesures d'assouplissement quantitatif ou d'assouplissement du crédit, ou encore une combinaison des deux, et cibler à nouveau l'inflation dans un proche avenir.

Pour résumer cette question compréhensible et hypothétique, je dirais qu'il est difficile d'y répondre parce que, comme vous l'avez mentionné dans votre déclaration préliminaire, les marchés financiers changent. Les contraintes auxquelles nous faisons face il y a deux mois ne touchent pas nécessairement les mêmes secteurs aujourd'hui. Il faut donc évaluer la situation à un moment donné.

Le président : Le sénateur Goldstein aimerait poser une autre question.

Le sénateur Goldstein : En ce qui concerne les mesures d'assouplissement quantitatif, vous avez laissé entendre dans votre exposé que si vous vous engagiez sur cette voie — ce qui n'est pas le cas en ce moment —, l'un des critères que vous prendriez en considération serait le suivant, et je cite : « Les mesures seraient appliquées de la façon la plus globale et la plus neutre possible. » Je ne sais pas ce que « neutre » signifie dans ce contexte. Pouvez-vous m'aider à comprendre?

M. Carney : Oui. Merci pour la question.

La meilleure façon de le qualifier est de le remettre dans le contexte d'une mesure d'assouplissement quantitatif; le principal aspect est la création de réserves par la banque centrale pour acheter des actifs publics ou privés. Concentrons-nous sur le côté

neutrality principle applies. In this regard, the bank would look to be absolutely neutral across industrial sectors and across regions. There is no element of industrial policy whatsoever here. As I referenced a moment ago, it must be a generalized market failure that we would look to correct. We would then look to use mechanisms that ensured that we applied the stimulus in a generalized way. We make a parenthetical reference in the framework to the potential use of auctions.

I am not saying this is what we would do, but one could look at the approach taken by the Bank of England which does auctions across all corporate securities on a daily basis. There would naturally be concentration limits by sector, by type of security, et cetera, so that there was not targeted stimulus to any particular sector or part of the economy. The obvious reason for that is that we deal with macro — that is, overall financial conditions. Those types of decisions would clearly be the responsibility of the government.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: Thank you for meeting with us. I read your report carefully, and I must confess that, like most Canadians probably, there are certain things that are unclear to me. However, on page 18, I do understand what you are saying about the cost and availability of business credit, and how conditions have further deteriorated over the last three months.

When you, along with the Minister of Finance, decided to purchase government-guaranteed mortgages directly from Canadian banks themselves, for an amount as high as \$200 billion, I presumed that, at the very least, this would provide banks with liquidity to make loans to businesses. Yet, this is not what we witnessed. Rather, there has been a tightening of credit.

Perhaps the banks that are performing better had behaved less badly on the markets than our neighbours, but how can the government explain to Canadians, who are practically shouldering an additional \$200 billion in insured mortgages, that no credit is available; and with no credit available, businesses cannot expand nor grow wealth?

Mr. Carney: If I may refer to the report and the corresponding chart, we can discuss this very important topic. Firstly, credit growth in Canada is slowing, but there is growth of credit in Canada. On page 16 of the report, chart 12 illustrates that growth of household credit is stronger than the historical average. As for businesses, growth is declining, and this is normal during a recession. This is one component of the demand for credit, as well as the supply of credit.

The second point concerns credit rates. In table 2, at the top of the page, we have provided key rates in Canada. These rates are posted and updated on our Internet website each week. Key rates for businesses, and long-term corporate bond rates, in the last

privé, parce que c'est là que le principe de neutralité s'applique. À cet égard, la banque chercherait à être tout à fait neutre dans ses rapports avec les secteurs industriels et les régions. Il n'existe aucun élément de politique industrielle ici. Comme je l'ai dit plus tôt, il doit s'agir d'un échec du marché généralisé que nous nous efforcerions de corriger. Nous chercherions ensuite à utiliser des mécanismes qui permettraient d'appliquer les mesures de relance d'une manière générale. Dans le cadre, nous avons fait mention du recours possible aux adjudications.

Je ne dis pas que c'est ce que nous ferions, mais nous pourrions envisager une approche comme celle de la Banque d'Angleterre, qui procède à l'adjudication quotidienne de titres de tout acabit. Des limites de concentration seraient naturellement établies par secteur, par type de titre, et cetera, afin de ne pas cibler la relance d'un secteur économique en particulier ou d'une partie seulement de l'économie. Ceci s'explique par une évidence : nous nous intéressons à l'aspect macroéconomique, c'est-à-dire aux conditions financières globales. Les décisions de ce type seraient clairement du ressort du gouvernement.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Merci d'être avec nous. J'ai lu attentivement votre rapport et je dois dire que, probablement comme la plupart des Canadiens, il y a certainement des éléments qui m'échappent. Mais à la page 18, je peux lire vos propos concernant le coût et la disponibilité de crédit aux entreprises qui se sont encore détériorés au cours des trois derniers mois.

Quand vous avez, avec le ministre des Finances, décidé de racheter des hypothèques qui étaient garanties par le gouvernement, mais qui étaient à l'intérieur des banques canadiennes, pour un montant allant jusqu'à 200 milliards de dollars, je pensais que cela donnerait, au moins, des liquidités aux banques pour permettre des prêts aux entreprises. Ce n'est pas le phénomène qu'on a vu. On a plutôt constaté un resserrement du crédit.

Peut-être que les banques qui ont de meilleures performances se sont moins mal comportées sur les marchés que nos voisins, mais comment peut-on expliquer aux Canadiens, qui ont pratiquement repris sur leurs épaules un peu plus lourdement les 200 milliards d'hypothèques, le fait qu'il n'y a pas de crédit disponible et que sans crédit disponible, les entreprises ne peuvent pas avancer et générer de la richesse?

M. Carney : Si je peux utiliser le rapport et son graphique, on peut discuter de ce sujet très important. Premièrement, la croissance du crédit au Canada ralentit, mais il y a une croissance du crédit au Canada. Si vous regardez à la page 18 de la version française, graphique 12, la croissance du crédit aux ménages est encore plus forte que la moyenne historique. Pour les entreprises, la croissance diminue et c'est normal dans une récession. C'est un aspect de la demande pour le crédit en même temps que l'offre de crédit.

Le deuxième point concerne les taux de crédit. En haut du tableau 2, nous avons fourni les taux clés au Canada. Ces taux sont affichés et mis à jour sur notre site Internet chaque semaine. Les taux clés pour les entreprises, les taux d'obligation, à la

column, remain at approximately the same levels as before the start of the crisis. Risk premiums have increased considerably, but overall, business rates remain the same. Other rates, such as mortgage rates, have dropped.

With respect to variable mortgage rates in Canada, it is now possible to get a variable mortgage rate of 3 per cent. This is the first and probably last time that rate has been so low in our history.

Senator Hervieux-Payette: I hope so.

Mr. Carney: We are neutral. It is one of the bank's principles. We are neutral on that issue. There is an effect, and there can be benefits in that situation.

Senator Hervieux-Payette: Businesses are complaining. Most of my colleagues, as well as myself, receive complaints from business people. Right now, since you are now at 0.25 per cent, and banks are not improving the possibility for business people to access credit, what can you do to guarantee economic growth? Even if households are consuming, there is a rise in unemployment. How are you going to achieve your highly impressive goal, of 2.5 per cent growth in 2010, and 4.7 per cent in 2011? To get there, there has to be investment by someone, somewhere to generate wealth.

I assume that you probably carry out modeling and simulations on your computers.

Mr. Carney: Quite a few.

Senator Hervieux-Payette: Another piece of data we do not have is credit extended to individuals, as compared to businesses. I imagine that the amounts are much higher for businesses than for individuals.

Mr. Carney: There are challenges. The terms imposed on businesses are becoming more difficult. It is not the price, but the terms of credit that are becoming more difficult, and this is something we noted in our survey. There are examples in our report. With respect to efforts made by the banks, it must be stated that Canadian banks are now providing credit to businesses; not necessarily at a price businesses are satisfied with, but the situation in Canada is considerably better than it is elsewhere. There really is not any comparison elsewhere.

Paul Jenkins, Senior Deputy Governor, Bank of Canada: Very briefly, as the governor mentioned, overall, rates of household and business credit growth remains positive. Broken down into detail, loans made by chartered banks to businesses are also positive. Relatively speaking, the problems are on capital markets, commercial paper markets, for example.

Businesses that use these markets to raise capital are in a more difficult situation. It is, however, true that with the economic slowdown, the rates of household and business credit growth are less robust today.

dernière colonne, sont à peu près les mêmes qu'avant le début de la crise. Les primes de risque ont beaucoup augmenté, mais en somme, les taux pour les entreprises sont les mêmes. Mais les autres taux, les taux hypothécaires par exemple, ont chuté.

En ce qui concerne les taux hypothécaires variables au Canada, il est possible d'avoir un taux hypothécaire variable de 3 p. 100. C'est la première fois et probablement la dernière fois dans notre histoire.

Le sénateur Hervieux-Payette : J'espère.

M. Carney : Nous sommes neutres. C'est un principe de la banque. Nous sommes neutres à ce sujet. Il y a des effets, mais nous avons quand même des avantages dans ce contexte.

Le sénateur Hervieux-Payette : Les entreprises elles-mêmes se plaignent. La plupart de mes collègues et moi recevons des plaintes des gens d'affaires. À ce moment-ci, quelle est la mesure que vous préconisez, une fois que vous êtes rendu à 0,25 p. 100 et que les banques n'augmentent pas la possibilité, pour les gens d'affaires, d'avoir accès à du crédit, comment peut-on garantir la croissance économique? Même si les ménages consomment, on a quand même un nombre accru de chômeurs. Surtout si on veut rejoindre l'objectif que vous avez fixé, qui m'a énormément impressionnée, parce que vous dites qu'en 2010, ce sera 2,5 p. 100 et en 2011, 4,7 p. 100. Mais pour en arriver là, il faudra que quelqu'un investisse quelque part et générer de la richesse.

Je me dis que vous avez probablement fait des simulations sur vos ordinateurs.

M. Carney : Plusieurs.

Le sénateur Hervieux-Payette : La chose que nous n'avons pas, non plus, comme outil, c'est le crédit accordé aux particuliers comparé aux entreprises. J'imagine que les montants sont plus importants pour les entreprises que pour les particuliers.

M. Carney : Il y a des défis. Les termes pour les entreprises deviennent plus difficiles. Ce ne sont pas les prix, mais les termes qui deviennent plus difficiles, nous l'avons vu dans notre sondage. Il y a des exemples dans notre rapport. Pour ce qui est des efforts des banques, il faut le dire, maintenant les banques canadiennes fournissent leur crédit aux entreprises; pas nécessairement au prix qui satisfait les entreprises, mais la situation au Canada est considérablement meilleure qu'ailleurs. Il n'y a pas de comparaison ailleurs.

Paul Jenkins, premier sous-gouverneur, Banque du Canada : Très brièvement, comme le gouverneur l'a mentionné, dans son ensemble, le taux de croissance reste positif pour le crédit aux ménages et aux entreprises. Dans le détail, les prêts aux entreprises des banques à charte sont aussi positifs. Les problèmes, dans un sens relatif, sont sur les marchés des capitaux; sur le marché du papier commercial par exemple.

Les entreprises qui utilisent cette source pour leurs capitaux sont dans une situation plus difficile. En même temps il est vrai aussi que, avec le ralentissement de l'économie, les taux de croissance du crédit aux ménages et aux entreprises sont moins robustes maintenant.

As the governor mentioned, compared to the American situation, or the European situation, things are very different here.

Senator Hervieux-Payette: I have one last question. I monitor the market to see if more liquidity is being made available to businesses that need it. Banks issue bonds quite regularly, and recently, have been doing so on very reasonable terms from the investor's perspective, as well as compared to the return on government bonds.

On the other hand, conditions are such that an investor can expect a return of 4, 5, or 6 per cent, a business can anticipate a yield of 9, 10 or 12 per cent, which means that the spreads are very wide. It is almost as though businesses have just discovered the notion of risk assessment. It is true that less equity is available. But in terms of debts, do you believe that our businesses are so dangerously indebted that the banks must be as fearful?

Mr. Carney: No. Generally speaking, our businesses have strong balance sheets. That is one of the advantages. I can assure you that we are tracking credit availability to businesses and households in Canada very closely.

With respect to capital markets, because this is a very important point, we are seeing a few encouraging signs. Right now, however, it is too early to be totally reassured as to the smooth functioning of capital markets, particularly of corporate bond markets.

[English]

Senator Greene: Thank you very much for coming. I have a two-part question. You, of course, are responsible for monetary policy, but governments are responsible for a fiscal policy, the federal government and all of the provinces. Could you give a brief synopsis of the current pressures that you need to influence and describe the relative merits of fiscal policy, which essentially means Bill C-10, what the provinces are doing or not doing and how monetary policy works with those budgets?

Mr. Carney: I will begin on that. It is a very important and timely question.

Let me begin by saying that the scale of the economic shock from outside our borders, and the impact that has had on demand in Canada, requires a response from both monetary and fiscal policy. I have talked at some length on the monetary policy response. I would say that we have also seen a considerable fiscal policy response in Canada between both levels of government, federal and provincial, in recent months. The total of those responses is on the order of what has been encouraged around the G20 table, so all the major economies of the world.

Comme le gouverneur l'a mentionné, comparé à la situation américaine où en Europe, c'est très différent ici.

Le sénateur Hervieux-Payette : Dernière question, j'observe le marché justement pour mettre plus de liquidités à la disposition des entreprises qui en ont besoin. Il y a des émissions d'obligations par les banques qui se font presque régulièrement, et récemment, à des taux qui sont quand même raisonnables pour celui qui met l'argent, mais assez intéressantes par rapport aux obligations du Canada.

D'un autre côté, entre ce que la personne va recevoir, 4, 5 ou 6 p. 100, et les 9, 10, 12 p. 100 et plus que l'entreprise va recevoir, on en parlait tantôt, les conditions font qu'il y a des écarts très grands. C'est comme si les entreprises venaient tout simplement de découvrir l'analyse de risque. C'est vrai qu'il y a moins de disponibilité au niveau de l'équité. Mais au niveau de la dette, est-ce que vous croyez que nos entreprises sont si dangereusement endettées pour que les banques soient aussi craintives?

M. Carney : Non. En général, nos entreprises ont des bilans forts. Et c'est un des avantages. Je voudrais vous assurer que nous suivons de près cette situation concernant la disponibilité du crédit aux entreprises et aux ménages au Canada.

En ce qui concerne les marchés de capitaux, car c'est un point très important, nous voyons quelques signes encourageants. Mais c'est trop tôt pour être entièrement rassuré en ce moment, en ce qui concerne le fonctionnement du marché des capitaux et surtout le fonctionnement des marchés des obligations corporatives.

[Traduction]

Le sénateur Greene : Merci beaucoup d'être ici. J'ai une question en deux parties. Vos responsabilités portent bien entendu sur la politique monétaire, mais les gouvernements, c'est-à-dire le gouvernement fédéral et toutes les provinces, sont responsables de la politique budgétaire. Pouvez-vous nous exposer succinctement les pressions qui s'exercent sur vous actuellement, décrire les mérites relatifs de la politique budgétaire, donc essentiellement du projet de loi C-10, et nous expliquer ce que font ou ne font pas les provinces et comment fonctionne la politique monétaire aux côtés de ces budgets?

M. Carney : Voilà par quoi je vais commencer. Vous posez une question très importante, qui tombe à point nommé.

Je dirais tout d'abord que l'importance du choc économique subi outre-frontières et ses répercussions au Canada nous obligent à rajuster tant la politique monétaire que budgétaire. J'ai parlé assez longuement des rajustements apportés à la politique monétaire. Je dirais également que des rajustements importants ont été apportés à la politique budgétaire par le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux au cours des derniers mois. Dans l'ensemble, ces rajustements vont de pair avec les mesures souhaitées par tous les pays du G20, donc par toutes les grandes économies de ce monde.

There was broad consensus that something on the order of 2 per cent of GDP, of discretionary fiscal stimulus, would be provided. These are decisions as opposed to the automatic stabilizers. Automatic stabilizers are very important, but on top of that is discretionary action.

We have seen a considerable fiscal policy response in Canada. Canada benefits, as you know, from the hard work of Canadians and of governments over the course of the last 15 years or so to put our fiscal house in order. We have considerable fiscal flexibility.

In times like this, one of the things that we stress, that bears remembering, is that for both monetary policy and fiscal policy it is absolutely essential that those policies retain their credibility or else measures become self-defeating. We certainly believe monetary policy has credibility. Inflation expectations in Canada and medium-term expectations remain well-anchored on 2 per cent. We have a range of options, if we need to, in order to achieve that target, but we will only use them if we need to and only to the extent we need to.

Certainly if you look at a variety of measures of not just the statistics, which are very impressive in terms of our relative debt burden, but also in terms of market rating of government securities, Canada has tremendous fiscal credibility and fiscal flexibility. That is one of the other things that stands us in good stead at this difficult time.

Mr. Jenkins: Perhaps I will just add one other element on the fiscal policy side. This picks up on the fact that stimulus is occurring globally, which for Canada is quite important. Being an open economy we obviously have these direct trade links with countries like the United States. As well, we have to take into account the importance of commodity prices. When you think about the stimulus that is being provided through fiscal policy, it is also important to remember that this is being done internationally. Certainly that adds to the overall stimulus in Canada that benefits because of those linkages to the rest of the world.

Senator Harb: About 18 months ago, this committee went to the United States and was looking at the market and the function of the market. We met with a number of people involved with hedge funds. They told us that disaster is looming because there is a lack of regulation. They used the terminology of the herd — as one moves, everyone else follows. They told us then that when things fall, it would be hard and everyone would hear it. Some members of the committee will testify to that and our minutes would reflect it.

Tous semblaient s'entendre quant à la nécessité d'implanter des mesures discrétionnaires de relance de l'économie, de l'ordre de 2 p. 100 du PIB. On parle ici de décisions plutôt que de mécanismes de stabilisation automatique. Ces mécanismes sont très importants, mais il faut parfois les assortir de mesures discrétionnaires.

Le Canada a apporté des rajustements importants à sa politique budgétaire. Le Canada profite aujourd'hui, comme vous le savez, de tous les efforts déployés au cours des 15 dernières années par les citoyens et les gouvernements, qui ont mis de l'ordre dans la politique budgétaire du pays. Nous jouissons d'une marge de manœuvre financière considérable.

Dans des situations comme celle que nous vivons actuellement, une des choses dont il faut se rappeler, sur laquelle nous insistons, c'est qu'il est absolument essentiel de ne pas compromettre la crédibilité de ces politiques, sans quoi les mesures seront contre-productives. Nous sommes certainement d'avis que la crédibilité de la politique monétaire n'est pas compromise. Les attentes liées à l'inflation au Canada et les attentes à moyen terme demeurent bien ancrées au niveau de 2 p. 100. Diverses options s'offrent à nous, au besoin, pour permettre l'atteinte de cet objectif, mais nous n'y aurons recours que si le contexte l'exige, et le ferons seulement dans la mesure nécessaire.

Si vous regardez l'éventail complet des mesures et pas seulement les statistiques, qui sont très éloquentes pour ce qui est de notre niveau d'endettement relatif et des cotes des titres gouvernementaux sur les marchés, vous verrez certainement que le Canada jouit d'une crédibilité et d'une souplesse financières énormes. Voilà une des choses qui nous permet de tenir le coup pendant cette période difficile.

M. Jenkins : J'ajouterais peut-être un autre élément pour ce qui est de la politique budgétaire. Des mesures de relance sont appliquées partout dans le monde, ce qui est très important pour le Canada. Étant donné que nous évoluons dans une économie ouverte, nous entretenons bien entendu des liens commerciaux directs avec des pays comme les États-Unis. Il faut également tenir compte de l'importance du prix des produits de base. Quand on pense à la politique budgétaire et à son rôle dans la relance de l'économie, il faut également penser à la dimension mondiale, car ces mesures sont appliquées par de très nombreux pays. À n'en point douter, toutes ces mesures contribuent à la relance globale de l'économie au Canada, qui profite des liens commerciaux qu'il entretient avec le reste du monde.

Le sénateur Harb : Il y a environ 18 mois, ce comité s'est rendu aux États-Unis pour y étudier le marché et la fonction du marché. Nous avons rencontré là-bas un certain nombre de gens qui gravitaient autour des fonds de couverture. Ces personnes nous ont dit qu'un désastre était imminent parce que le secteur n'était pas réglementé. Pour illustrer le principe, nos interlocuteurs ont renvoyé à l'image du troupeau : dès qu'un individu bouge, tous les autres suivent. Ils nous ont dit que l'effondrement allait provoquer un choc que tous ressentiraient. Certains membres du comité peuvent vous le confirmer, et c'est sans doute écrit dans notre procès-verbal.

From everything we hear and see in Canada, our banks are in good shape because we have good regulations. They are solid, well-managed and nearly the only financial sector that did not receive any sort of government intervention.

That is good, but what we see more and more on the international scene is governments nationalizing institutions, taking ownership of corporations, et cetera. Are we looking at trouble down the road? When we discuss trade and investment, international rules, WTO, et cetera, someone, at some point in time, will say: The party is over here. There is a direct government subsidy for this product and it is competing against my product.

You discussed the kind of stimulus necessary to return to a 2 per cent inflation rate. Was there any discussion of the terms or underlying factors? What sort of standards are we talking about? Do you have an emergency plan dealing with how long you can continue to inject and own, et cetera? What is the exit strategy?

Also, is there anything we need to do as a government or as a committee? Do we have to make a recommendation for more regulations?

One of the things they told us in the United States is that there was no regulation in the financial sector. Hedge funds collapsed and that is why they have the problem.

Mr. Carney: Senator, you raised a number of very important points. Let me break them into two, if I may. First is the issue of what I would almost say market "reciprocity" — the hedge fund collapse and credit trades. Second, fiscal packages related to banks, financial systems support and the international dimension to that.

First, on market "reciprocity," I have a couple of additional points to the ones you made. One of the surprises of this crisis is that basically it was not caused by hedge funds. Two and a half years ago, a number of people would have said one of the weaker links in the system is the unregulated hedge fund industry and these dynamics will be pro-cyclical. In reality, the crisis was generated first from faulty assets and structured products. However, it was amplified through the core of the system and, to some extent, through hedge fund-like activities and proprietary trading and positioning at large, complex financial institutions around the world. It was not the hedge fund multiplier.

Among the casualties of this crisis have been a number of very important funding markets necessary both for corporate finance, which goes back to the capital market question we discussed

Selon tout ce qu'il nous a été donné de voir et d'entendre au Canada, nos banques se portent bien parce qu'elles sont bien réglementées. Elles sont solides, bien gérées et représentent à peu près le seul secteur financier à n'avoir fait l'objet d'aucune intervention gouvernementale.

C'est très bien; toutefois, nous voyons de plus en plus dans le monde des gouvernements qui nationalisent les institutions, qui prennent possession de sociétés, et cetera. Est-ce qu'il faut s'attendre à des problèmes dans le futur? Lorsque nous discutons de commerce et d'investissement, de règles internationales, de l'OMC, et cetera, quelqu'un finira bien par mettre fin à ce genre d'activités, par exemple lorsqu'un produit reçoit une subvention directe du gouvernement et fait concurrence à un autre produit.

Vous avez discuté du type de relance qui permettrait d'en revenir à un taux d'inflation de 2 p. 100. Avez-vous discuté des conditions ou des facteurs sous-jacents? De quel type de normes parlons-nous? Avez-vous un plan d'urgence qui détermine pendant combien de temps vous pouvez continuer d'injecter de l'argent et de posséder, et cetera? Quelle est la stratégie de sortie?

De plus, sommes-nous appelés à faire quelque chose en tant que gouvernement ou que comité? Devons-nous formuler une recommandation en vue de l'adoption de nouveaux règlements?

Une des choses qu'on nous a dites aux États-Unis, c'est que le secteur financier n'était pas réglementé. Les fonds de couverture se sont effondrés et c'est la raison pour laquelle ils sont aux prises avec ce problème.

M. Carney : Monsieur le sénateur, vous avez soulevé plusieurs points très importants. Si vous le permettez, je dirais qu'ils relèvent de deux catégories. Tout d'abord, il y a celle de la « réciprocité » des marchés, comme je l'appelle : l'effondrement des fonds de couverture et les swaps. Ensuite, il y a les trains de mesures budgétaires adoptés à l'égard des banques, le soutien des systèmes financiers et toute la dimension internationale rattachée à ces questions.

Tout d'abord, pour ce qui est de la « réciprocité » des marchés, j'aurais quelques points à ajouter aux vôtres. Une des choses qui nous ont surpris dans toute cette crise, c'est qu'essentiellement, elle n'ait pas été causée par les fonds de couverture. Il y a deux ans et demi, certaines personnes auraient dit qu'un des maillons les plus faibles de la chaîne était l'industrie non réglementée des fonds de couverture, et que la dynamique était procyclique. En réalité, à l'origine de la crise, il y a eu les actifs défaillants et les produits structurés. Toutefois, la crise a été exacerbée par le système à proprement parler et, dans une certaine mesure, par les activités apparentées aux fonds de couverture et aux activités de positionnement et de négociation pour compte propre menées par les grandes institutions financières complexes établies de par le monde. La crise n'est pas attribuable à la multiplication des fonds de couverture.

Parmi les victimes de cette crise, on compte plusieurs marchés très importants à partir desquels se financent non seulement les sociétés, ce qui renvoie à la question des marchés de capitaux dont

earlier, and well-functioning international banks. The Bank of Canada is very focused on the need to build what we call sustainable continuous markets. These core markets — including the repo market for corporate securities, government bonds, interest rate derivative markets and commercial paper markets — need to be open 24/7 for our system to function well.

What we saw internationally, though not as much in Canada, was that at times of real stress, just before the fall of Bear Stearns and Lehman Brothers, was that these markets shut down. In shutting down, they caused tremendous damage to otherwise healthy institutions. This was not to those institutions, per se, but to otherwise healthy institutions.

Fast-forward to today. How will people conduct their business knowing that it is still possible those markets could shut down at a future point of stress? We think that is unacceptable. It is unnecessary. It is an issue of market infrastructure. It can be addressed and we are working diligently on this issue to find solutions for Canada. Canada did not experience this dynamic, but part of the reason we did not experience this is because these markets were not as important as they were elsewhere.

For a well-functioning financial system, you need not only well-capitalized and well-run banks, you need resilient markets that have the right infrastructure. You need both legs to have the advantage. Canada can have both legs. We clearly have one of them. We should build the other and then we will really be a world leader. That is our view.

The second point relates to fiscal packages, which is important. It is less about the 2 per cent fiscal stimulus raised by Senator Greene's question, which is conventional fiscal policy — infrastructure, tax measures, et cetera. It is the contingent fiscal policy that has been pursued following the crisis of September 2008. A number of countries, and eventually all major countries, effectively provided contingent guarantees to their financial systems.

Canadian banks have the option, although they have not used it, to borrow on the market with a Government of Canada guarantee. They would pay a fee for that if they did it. In the United States, the banks have the option and they use it all the time for obvious reasons. It is the same situation in the U.K. There is a need to pull back these guarantees to get the system back on its feet and fully functioning, which is your reference.

il a été question plus tôt, mais également les banques internationales reconnues pour l'efficacité de leurs opérations. La Banque du Canada est très préoccupée par la nécessité de constituer ce que nous appelons des marchés continus durables. Ces marchés essentiels — y compris ceux de prise en pension des titres de société, des obligations gouvernementales, du papier commercial et des produits dérivés de taux d'intérêt — doivent être exploités 24 heures sur 24, sept jours sur sept, pour assurer le bon fonctionnement de notre système.

Dans le monde, mais moins au Canada, tout juste avant l'effondrement de Bear Stearns et de Lehman Brothers tandis que le marché était mis à rude épreuve, ces marchés ont interrompu leurs activités. Ce faisant, ils ont causé d'énormes dommages à des institutions qui par ailleurs se portaient bien. Ils ne se sont pas nui eux-mêmes, mais ils ont porté atteinte à des institutions par ailleurs en bonne santé.

Mais revenons-en à aujourd'hui. Comment les gens mèneront-ils leurs affaires sachant qu'il est toujours possible que ces marchés interrompent leurs activités s'ils sont de nouveau mis à aussi rude épreuve? Nous trouvons cette situation inacceptable. Ces interruptions ne sont pas nécessaires. Elles sont attribuables à l'infrastructure du marché. Cette question peut se régler et nous nous efforçons à l'heure actuelle de trouver des solutions pour le Canada. Le Canada n'a pas été soumis à cette dynamique, en partie parce que ses marchés n'étaient pas aussi importants qu'ailleurs.

Pour avoir un système financier bien huilé, il faut non seulement des banques adéquatement gérées et financées, mais également des marchés résilients, dotés de la bonne infrastructure. Pour profiter des avantages, il faut vous tenir sur deux jambes. Le Canada pourrait se tenir sur deux jambes. L'une d'elles étant clairement assez solide, ne reste plus qu'à constituer la deuxième, ce qui ferait de nous un véritable chef de file mondial. Voilà ce que nous pensons.

La deuxième catégorie, elle aussi importante, est celle des trains de mesures budgétaires. Je parle moins du plan de relance budgétaire de 2 p. 100 auquel le sénateur Greene a fait allusion, qui constitue une politique budgétaire traditionnelle — l'infrastructure, les mesures fiscales, et cetera. Je parle plutôt des mesures budgétaires d'urgence appliquées en réaction à la crise de septembre 2008. Un certain nombre de pays ont adopté des mesures d'urgence efficaces à l'égard de leurs systèmes financiers, avant que le reste des pays concernés n'emboîte le pas.

Bien qu'elles ne s'en soient pas prévaluées, les banques canadiennes ont l'option d'emprunter au marché en profitant d'une garantie offerte par le gouvernement du Canada. Des frais seraient normalement assortis à une telle démarche. Aux États-Unis, les banques ont cette option et elles s'en prévalent tout le temps pour des raisons évidentes. Au Royaume-Uni, c'est la même chose. Le temps est venu de mettre un frein à ces garanties pour remettre le système sur pied et le rendre pleinement fonctionnel, bref pour faire de lui le modèle qu'il devrait être.

We recognize that. Having the strongest financial system, it is easiest for us. The guarantees are not being used and we can pull back. However, one wants to orchestrate something in a coordinated fashion, not a "beggar thy neighbour" fashion.

It also has to be coordinated at the right time. We are still in a difficult position in the financial sector. There are important decisions to be taken in the coming weeks in the U.S., the U.K. and in continental Europe with regard to their banks. Now is not necessarily the time to be withdrawing from this. Next year, when Canada is chair of the G8, you can see a potential role as an honest broker to manage some of these issues. We will wait and see.

It is like earlier questions where it will have to be judged on the circumstance. However, your point is absolutely right. It does need to be coordinated. As you were suggesting, Canada could play a role because we have not relied on these instruments and we can be more objective.

Senator Harb: I have one small supplementary question.

The committee is currently looking at credit cards charges. Some of the credit card companies have issued their financial statements. They are doing very well, which is good. We are taxing them, which is great.

Do you expect any fallout in terms of consumers who have borrowed money? They may have borrowed money during the crisis and may not have come out of the pipeline. We may not have seen some of the defaults from the consumer end.

Mr. Carney: That is not a small question; it is a big one. You have a lot of questions before the committee if this is a small one. We know the committee has been engaged in this issue, as have others on the Hill. As you are aware, this is not an issue for the majority of credit card holders in that approximately 75 per cent pay off their balances each month.

We have continued to see household debt growing above historic averages. That has principally been both mortgage and line of credit debt. Credit card debt has been static through this period. That does not mean there have not been individuals shifting that way, but as a whole, we have not seen that.

Obviously, personal bankruptcies have notched up. It is a difficult period. Although we see growth towards the end of the year and into 2010, the employment situation will deteriorate further before it improves. That will put strain on some households, without question.

Mr. Jenkins: We track very closely developments around the household sector balance sheet. We monitor the trends in credit growth and debt service costs and how they play into the ability of the household sector to finance their liabilities. In the bank's other

Nous sommes conscients de toutes ces choses. Étant donné que nous avons le système financier le plus solide, c'est plus facile pour nous. Les garanties ne sont pas utilisées et nous pouvons y mettre un frein. Toutefois, il est préférable d'orchestrer les choses dans un souci de coordination, et non au détriment des autres.

La coordination doit également se faire en temps utile. Notre secteur financier se trouve toujours en position précaire. Au cours des prochaines semaines, des décisions importantes à propos des banques seront prises aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Europe continentale. Ce n'est pas nécessairement le meilleur moment de se retirer de ce secteur. L'an prochain, lorsque le Canada assurera la présidence du G8, on peut l'imaginer jouant le rôle du courtier honnête pour régler certaines de ces questions. Nous verrons bien ce que l'avenir nous réserve.

Comme pour d'autres questions abordées précédemment, tout cela dépendra du contexte. Toutefois, le point que vous soulevez est tout à fait à propos. Il faut coordonner les efforts. Comme vous le proposez, le Canada aurait un rôle à jouer parce qu'il n'a pas eu à recourir à ces instruments, ce qui lui assure une meilleure objectivité.

Le sénateur Harb : J'aurais une petite question complémentaire.

Le comité se penche actuellement sur les frais exigés par les sociétés émettrices de cartes de crédit. Certaines de ces sociétés ont publié leurs états financiers. Ces sociétés se portent très bien, et c'est une excellente nouvelle. Elles paient des impôts, ce qui est encore mieux.

Vous attendez-vous à des retombées négatives du côté des consommateurs qui ont emprunté de l'argent? Ils ont peut-être emprunté de l'argent pendant la crise et éprouvent peut-être encore des difficultés. Nous n'avons peut-être pas fini de voir les défauts de paiement du côté des consommateurs.

M. Carney : Ce n'est pas une petite question, bien au contraire. Si vous voyez les choses ainsi, je dois vous dire que ce comité a encore beaucoup de pain sur la planche. Nous savons que vous vous intéressez à cette question, comme d'autres sur la Colline. Comme vous le savez, ce n'est pas un problème pour la majorité des détenteurs de carte de crédit, en ce sens qu'environ 75 p. 100 d'entre eux règlent leurs soldes à la fin de chaque mois.

L'endettement des ménages a atteint des moyennes jamais vues. Il s'agit principalement de l'endettement dû aux hypothèques et aux marges de crédit. L'endettement associé aux cartes de crédit est demeuré statique tout au long de cette période. Cela ne signifie pas que personne ne s'est endetté au moyen d'une carte de crédit, mais, dans l'ensemble, nous ne l'avons pas observé.

Évidemment, les faillites personnelles ont augmenté. C'est une période difficile. Bien que nous puissions prévoir une croissance vers la fin de l'année et en 2010, la situation de l'emploi se détériorera davantage avant de s'améliorer. Il ne fait aucun doute que la pression se fera sentir sur certains ménages.

M. Jenkins : Nous suivons de très près l'évolution de la situation en ce qui concerne le bilan du secteur des ménages. Nous surveillons les tendances pour ce qui est de la croissance du crédit et des frais de service de la dette et la façon dont ils influencent la

key publication, our *Financial System Review*, we do stress tests of the financial system generally. Certainly, we watch the household sector closely for all the reasons that you suggest.

Senator Gerstein: Mr. Carney, at page 9 the April *Monetary Policy Report* listed a number of factors that should support an anticipated economic recovery. Could you tell us what the essential preconditions are for an economic recovery?

Mr. Carney: Thank you for the question because it is important to make this point. First and foremost, the big precondition is stabilization of the global financial system. That was a precondition for our forecast in January. In the end, we were disappointed with the pace of progress on that.

What is necessary for stabilizing the global financial system, notwithstanding the encouraging recent performance in a variety of global financial markets? There is a need to fix and stabilize the banking systems more strongly in the United States, the U.K., Germany and Continental Europe and in general. We are pleased that there are now comprehensive plans to do so in those key countries. The issue is implementation. An important step will be taken tomorrow with the announcement of the U.S. stress test results. The next stage of that implementation in the United States will be the asset sales from some of these core institutions into a series of vehicles that have been set up by the U.S. Treasury and the Federal Reserve.

Both legs need to be in place. There must be transparency to know where the capital deficits are in a credible way. There must also be the provision of capital, and as a backstop, government capital will be provided. Apparently not all the banks will need this capital but the banks in question will have time to raise capital on their own. As well, a separation of the assets is required so that you have well-functioning banks focused on the future and not working out the past, as you are familiar with.

That is the most important precondition. It is also important in the context of stabilizing global financial system that continued steady progress be made on the G20 agenda to create the new financial architecture. We at the bank were extremely pleased with the results of the April leaders' meeting, and a number of key decisions have been taken. If I may grossly simplify, I would say that we have moved from 30,000 feet of principles to 5,000 feet of objectives. Unfortunately, there is still a great deal of work ahead but the process is keeping those who need to do the work focused on it. Provided we continue to make progress, it will help to provide the necessary confidences.

capacité du secteur des ménages de financer ses dettes. Dans une des publications principales de la banque, la *Revue du système financier*, nous soumettons de façon générale le système financier à des tests de tension. Il est certain que nous surveillons étroitement le secteur des ménages pour toutes les raisons que vous avez avancées.

Le sénateur Gerstein : Monsieur Carney, à la page 11 du *Rapport sur la politique monétaire* d'avril, la Banque dresse une liste d'un certain nombre de facteurs qui devraient soutenir une reprise économique anticipée. Pourriez-vous nous indiquer quelles sont les conditions préalables essentielles pour qu'il y ait une reprise économique?

M. Carney : Merci pour votre question, c'est un point important à préciser. D'abord et avant tout, la principale condition préalable est la stabilisation du système financier mondial. Nous avions déjà établi cette condition préalable dans nos prévisions de janvier. En fin de compte, nous avons été déçus des progrès enregistrés à cet égard.

Que faut-il pour que le système financier mondial se stabilise, malgré le rendement encourageant enregistré récemment dans divers marchés financiers dans le monde? Il faut rétablir, stabiliser et consolider le système bancaire aux États-Unis, au Royaume-Uni, en Allemagne et dans le territoire continental européen, ainsi que de façon générale. Nous nous réjouissons du fait que des plans très complets ont été mis en place à cette fin dans ces pays clés. Il faut maintenant les mettre en œuvre. Demain, l'annonce des résultats des tests de tension marquera une étape importante de cette mise en œuvre aux États-Unis. L'étape suivante sera la vente d'actifs de certaines de ces institutions phares au moyen d'une série d'instruments établie par le Trésor américain et la Réserve fédérale américaine.

Il faut procéder à ces deux étapes. La transparence est de mise, de sorte que la situation des déficits financiers soit présentée de façon crédible. Il doit aussi y avoir une injection de capitaux, et des capitaux du gouvernement seront prévus comme filet de sécurité. Il semble que ce ne sont pas toutes les banques qui auront besoin de ces capitaux, mais elles auront le temps de se procurer elles-mêmes les capitaux dont elles auront besoin. Par ailleurs, une séparation des actifs est essentielle pour que nous ayons des banques qui fonctionnent bien et qui cherchent à miser sur l'avenir plutôt qu'à résoudre les problèmes du passé, situation qu'on connaît bien.

Il s'agit de la condition préalable la plus importante. Dans le contexte de la stabilisation du système financier mondial, il est aussi important que les travaux du G20 continuent de progresser de façon constante en vue de créer la nouvelle architecture financière. À la banque, nous sommes extrêmement heureux des résultats de la réunion des dirigeants du mois d'avril, et plusieurs décisions clés ont été prises. En gros, je dirais que nous sommes passés de 30 000 pieds de principes à 5 000 pieds d'objectifs. Malheureusement, il reste encore beaucoup à faire, mais le processus permet aux personnes chargées d'accomplir le travail de se concentrer sur ce qu'elles doivent faire. Si nous continuons à progresser, nous aurons la confiance nécessaire.

Senator Gerstein: May I take from those comments that, from a domestic perspective, it is your view that the necessary elements of the recovery are in place.

Mr. Carney: We certainly need to remain vigilant because there is a tremendous amount of uncertainty, and there will be additional shocks and setbacks. I would not want to leave the impression that we are on autopilot.

That said, considerable stimulus is in place. Always, there are delays in the impact of monetary and fiscal stimulus and it is our view that it will be felt increasingly over the course of this year and with full force in 2010. Similarly, the international fiscal stimulus packages to which Mr. Jenkins referred will hit in 2010 through commodities through the trade channel. We have been transparent in terms of what we think our stimulus should be and its limits. Our base case scenario remains consistent. Given the strengths of the economy, provided we do not have these negative shocks and steady progress continues on stabilizing the global financial system, we expect growth to return at the end of this year and to accelerate going into 2010.

[Translation]

Senator Massicotte: Firstly, I would like to take this opportunity to congratulate you. Two weeks ago, you decided to bring the central bank's overnight rate to 0.25 per cent, and you committed to keeping it at this level for a period of 12 to 13 months. I am convinced that this will bring stability and make an important contribution to our economic growth. It was courageous. In the history of the Bank of Canada, this has never been done. Therefore, in my own name and on behalf of all Canadians, congratulations, gentlemen.

The goal of this *Monetary Policy Report*, as well as the goal of today's meeting, is to better understand the risks. The French version of this report is made up of 32 pages; the English version is 28 pages. Everyone is trying to understand it.

You predict that in the fourth quarter, there will be economic growth. You project 2.5 per cent next year, and 4.7 per cent in 2011. And yet, in this very report, you talk about quantitative easing. Average readers in Quebec, like myself, are trying to understand the risk. What is your level of certainty over these growth rates of 2.5 per cent and 4.7 per cent? Would there not have to be a decline in growth to resort to quantitative easing?

One goes through each of these pages, tries to understand, and really, one is looking to know what the probability for economic growth is. You are Canada's experts, you enjoy the greatest credibility, and you are the most well versed in this area. Are you very confident that 2.5 per cent will be reached next year? Are you just confident? Are you 90 per cent sure? Are you 10 per cent sure? What level of comfort can you give us?

Le sénateur Gerstein : Si je comprends bien ce que vous dites, vous estimez que, sur le plan national, les éléments nécessaires pour soutenir la reprise sont en place?

M. Carney : Il est certain que nous devons rester vigilants, parce que l'incertitude qui plane est énorme et qu'il va y avoir d'autres chocs et reculs. Je ne voudrais pas vous donner l'impression que nous marchons au radar.

Cela dit, un vaste plan de relance est en place. Comme toujours, il faut du temps pour que les mesures de relance monétaire et budgétaire aient une incidence, et nous croyons que les effets se feront de plus en plus sentir au cours de cette année, mais surtout en 2010. De façon similaire, les plans de relance budgétaire internationaux auxquels M. Jenkins faisait allusion auront des incidences en 2010 grâce aux produits de base, par l'entremise de la voie commerciale. Nous avons fait preuve de transparence à l'égard de la forme que devrait prendre, à notre avis, notre plan de relance et des limites qu'il devrait comporter. Notre scénario de réussite demeure cohérent. Compte tenu de la vitalité de l'économie, s'il n'y a pas de perturbations négatives et que le système financier mondial continue de se stabiliser, nous nous attendons à ce que la croissance reprenne à la fin de cette année et à ce qu'elle s'accélère en 2010.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Premièrement, j'aimerais profiter de l'occasion pour vous féliciter. Il y a deux semaines, vous avez décidé de réduire votre taux d'escompte à 0,25 p. 100 et vous vous êtes engagés à ne pas le changer pour une période de 12 à 13 mois. Je suis convaincu que cela mènera à une stabilité et que cela apportera une contribution importante à notre croissance économique. Cela a été courageux. Dans l'histoire de la Banque du Canada cela n'avait jamais été fait auparavant. Donc en mon nom et au nom de tous les Canadiens, félicitations, messieurs.

Le but de ce *Rapport de politique monétaire* ainsi que le but de notre rencontre aujourd'hui est de mieux comprendre les risques. On lit le rapport, qui contient 32 pages en français et 28 pages en anglais et on essaie de comprendre.

Vous dites qu'au quatrième trimestre, on prévoit une croissance économique. Vous projetez 2,5 p. 100 l'an prochain et 4,7 p. 100 en 2011. Cependant, dans le même rapport, vous parlez d'assouplissement quantitatif. Le lecteur tout comme moi, simples Québécois, essayons de comprendre le risque. Quelle est votre certitude quant à ces taux de 2,5 et de 4,7 p. 100? Ne va-t-on pas plutôt avoir une décroissance et avoir recours à l'assouplissement quantitatif?

On lit toutes ces pages, et on essaie de comprendre au bout du compte, de façon très simple, quelles sont les probabilités d'avoir une croissance économique. Vous êtes quand même les experts au Canada, vous êtes les plus crédibles, les plus versés dans ce domaine. Êtes-vous très confiants d'atteindre les 2,5 p. 100 l'année prochaine? Êtes-vous juste confiants? Êtes-vous certains à 90 p. 100? À 10 p. 100? Quel niveau de confort peut-on chercher?

Readers try to gauge the level of confidence by reading the 32 pages of the French version. I do not know if we can be confident, very confident or not very confident at all. What is your opinion?

A very short answer will suffice.

Mr. Carney: As usual, that is a difficult question. This is our outlook, our base scenario. This is the most probable economic situation from now to the end of 2010. However, it is obvious that there is a wide range of uncertainty. We have just discussed the challenges concerning stabilization of the global financial system.

There are also downside risks with respect to the range of global imbalances, those famous global imbalances. At the same time, there are risks to the upside. It is possible that consumers and businesses will regain confidence more quickly than expected. It is even possible that global recovery be stronger than expected.

But of course, there are risks. Near the end of this report, on page 28, there is a definition of the risks. For the first time, the Bank of Canada published a projection for core and total CPI inflation. If one is bearish, one can expect the inflation rate to be lower than expected; if one is bullish, it will be higher.

I have the impression that you are much more confident than you let on. When you say you are 51 per cent sure, I assume that you are much confident than that.

Mr. Carney: There are a few points here. But ultimately, our mandate is to achieve the target inflation rate, and we have options. If there is a negative shock, we would use one of the options, for example quantitative easing, or credit easing to achieve the inflation rate target.

Senator Massicotte: I will not insist, because I do not think I will get an answer. Looking at all of the available measures, quantitative easing serves to provide liquidity to the banking system. If I recall correctly, you, along with the Minister of Finance, stated four to six months ago that Canadian banks were not doing their fair share. They were not doing enough to inject liquidity in the market. Despite your comments, Canadian banks replied that their lending rates lending were on the rise, and in quantitative terms, had increased by 9 per cent.

There is always a risk. You can inject liquidity into the market, but it is never certain that this liquidity will be passed on to borrowers. If I understand correctly, Japan tried the same thing, but it did not work because banks held on to the capital for their own needs. How do you manage this risk and how can we be sure that even if you provide liquidity, the banks will indeed do their part and make sure that it is passed along to the Canadian market?

Parce qu'effectivement on essaie de rechercher cette confiance en lisant les 32 pages en français. Je n'arrive pas à savoir si l'on doit être confiant, très confiant ou pas si confiant. Quelle est votre opinion sur ce point?

Une réponse très courte fera l'affaire.

M. Carney : Comme d'habitude, c'est une question difficile. C'est notre prévision, notre scénario de référence. Et c'est la conjoncture économique la plus probable d'ici la fin de 2010. Mais il est clair qu'il y a un grand éventail d'incertitude. Nous venons de discuter des défis concernant la stabilisation du système financier mondial.

Il y a également des risques à la baisse en ce qui concerne la collection des déséquilibres mondiaux, ces fameux déséquilibres mondiaux. Il y a des risques à la hausse en même temps. Il se peut que les consommateurs et les entreprises reprennent confiance plus rapidement que prévu. Ou encore que la reprise à l'échelle du globe soit plus forte qu'escomptée.

Mais bien sûr il y a des risques. Et vers la fin de ce rapport, à la page 28, il y a une définition des risques. Pour la première fois, la Banque du Canada a publié une projection relative à l'inflation mesurée par l'IPC global. Si vous êtes pessimiste, on peut juger la probabilité d'avoir un taux d'inflation plus bas que prévu ou, si vous êtes optimiste, plus haut.

J'ai l'impression que vous êtes plus confiant que cela. Quand vous dites probablement 51 p. 100, je suppose que vous êtes plus confiant que cela.

M. Carney : Il y a quelques points ici. Mais au fond, nous avons le mandat d'atteindre le taux cible d'inflation et nous avons des options. S'il y avait un choc à la baisse, nous prendrions une des options, par exemple l'assouplissement quantitatif ou l'assouplissement du crédit, pour atteindre notre taux cible d'inflation.

Le sénateur Massicotte : Je ne persisterai pas parce que je pense que je n'aurai pas de réponse. Concernant l'assouplissement quantitatif, quand on regarde les mesures disponibles, le but c'est de donner les liquidités au marché bancaire. Si je me souviens bien, cela fait quatre à six mois, avec le ministre des Finances, que vous avez fait des déclarations selon lesquelles les banques canadiennes ne faisaient pas leur part. Elles ne faisaient pas assez d'efforts pour mettre les liquidités sur le marché. Les banques canadiennes ont répondu, malgré vos commentaires, que leur taux de prêts augmentait, en termes quantitatifs, de 9 p. 100.

Il y a toujours un risque. Vous pouvez mettre plus de liquidités sur le marché, mais il n'est pas certain que ces liquidités vont aller vers les prêteurs. Si je comprends bien, par exemple au Japon, ils ont essayé la même chose, mais cela n'a pas fonctionné parce que les banques ont réservé leur capital pour leurs propres besoins. Comment gérez-vous ce risque et comment peut-on s'assurer que, même si vous faites des efforts, les banques vont effectivement faire leur part pour s'assurer que le marché canadien en bénéficie?

Mr. Carney: If I understood correctly, your question is twofold. With respect to the situation in Japan, during the 1990s, their policy was indeed to target the central bank's liabilities, in other words, create new liquidity for the Central Bank of Japan. Here, our framework is to improve financial conditions through the creation of new liquidity by the Central Bank of Canada. We would be targeting assets, and not liabilities. In a way, that approach is entirely different, as compared to conducting monetary "policy at the effective lower bound."

Mr. Jenkins: With respect to the framework presented in the monetary policy report, the goal of these measures, if indeed these measures are necessary, is to improve financial conditions in Canada's overall economy and to increase the rate of real growth within the economy; that is what we are focusing on. In Japan, the situation that prevailed in the 1990s was very different. The approach we would use under our framework is different in that it would increase credit levels and improve the functioning of financial markets.

[English]

The Chair: Senator Eyton has a quick, short supplementary.

Senator Eyton: It concerns targeted interest rates. We know what they are and it is your prime tool for monetary policy. We seem to be doing well on that score now. This is picking up on the notion of the Japanese experience. We have heard lots about inflation but we have not heard anything at all about stagflation and the prospect that that could occur. I put that in the context of a two-year stimulus package where we bet the house on a program within a finite period of time that we think will provide the answers.

Might stagflation occur after the two-year stimulus period? If that were so, what would we do about it? We would have conducted an aggressive program that may not have delivered all that we hoped it would.

Mr. Carney: It is our job to ensure that the "flation" bit of the stagflation does not occur. We would absolutely underline that we feel we have the tools necessary to achieve the inflation target from below, if you will. As we discussed earlier, we do see total CPI inflation dipping down this year but then coming back to the target by the third quarter of 2011. We have the tools both to bring it back and to keep it there or to prevent it from running away when we use those tools.

For the inflation bit, I would reiterate our intent to achieve our inflation target and our ability to achieve our inflation target.

The issue, though, if I may generalize your question a bit, is that there needs to be a hand-off from a public sector stimulus that is trying to fill in a gap in both consumption and investment

M. Carney: Si j'ai bien compris votre question, elle comporte deux aspects. En ce qui concerne la situation au Japon, dans les années 1990, leur politique était de cibler effectivement le passif de la banque centrale, c'est-à-dire de créer de nouvelles liquidités pour la Banque centrale du Japon. Ici, notre cadre est l'amélioration des conditions financières financée par la création de nouvelles liquidités par la Banque centrale du Canada. Nous ciblerions les actifs, pas les passifs. Dans un sens, c'est entièrement différent comme cadre, comparativement au fait de gérer la politique monétaire « at the effective lower bound ».

M. Jenkins: En ce qui concerne le cadre que nous avons présenté dans le rapport sur la politique monétaire, le but des mesures, si ces mesures sont nécessaires, est d'améliorer les conditions financières dans l'économie globale, pour le Canada, pour augmenter le taux de croissance réel dans l'économie; c'est là-dessus qu'on se concentre. Au Japon, la situation dans les années 1990 était différente. L'approche que nous utiliserions dans notre cadre est différente dans le sens où le souhait est d'augmenter le niveau de crédit et le fonctionnement des marchés financiers.

[Traduction]

Le président: Le sénateur Eyton a un bref commentaire à ajouter rapidement.

Le sénateur Eyton: Mon commentaire porte sur les taux d'intérêt ciblés. Nous savons en quoi ils consistent et qu'ils sont le principal outil de votre politique monétaire. Nous semblons bien nous débrouiller à cet égard maintenant. Nous tirons parti de l'expérience japonaise. Nous avons beaucoup entendu parler de l'inflation, mais nous n'avons absolument rien entendu dire à propos de la stagflation et des risques que cela se produise. Je tiens compte du contexte d'un plan de relance de deux ans dans le cadre duquel nous avons tout misé sur un programme d'une durée limitée qui, à notre avis, nous donnera des réponses.

Est-il possible qu'une stagflation se produise après la période du plan de relance de deux ans? Si c'était le cas, que ferions-nous? Nous aurions mis à exécution un programme dynamique qui n'aurait peut-être pas donné tous les résultats souhaités.

M. Carney: C'est notre travail de veiller à ce que la partie « flation » de la stagflation ne se produise pas. Nous précisions sans aucun doute que, à notre avis, nous avons les outils nécessaires pour atteindre la cible d'inflation à partir du bas, si je puis dire. Comme nous en avons parlé plus tôt, nous prévoyons un fléchissement de l'inflation totale de l'indice des prix à la consommation cette année, puis un retour à la cible d'ici le troisième trimestre de 2011. Nous avons les outils nécessaires pour ramener l'inflation à l'objectif visé et la maintenir à ce niveau ou pour empêcher qu'elle échappe à tout contrôle lorsque nous utiliserons ces outils.

Pour ce qui est de l'inflation, nous exprimerions de nouveau notre intention d'atteindre notre cible, en prenant soin de préciser que nous avons la capacité pour y arriver.

Le problème, par contre, si vous me permettez de généraliser un peu votre question, c'est qu'il doit y avoir un transfert à partir d'un plan de relance du secteur public visant à combler un écart

in the country and our net export position and contribution from net exports that is a result of the crisis. There does need to be that hand-off. Part of that hand-off will come through the recovery of our export markets, which we need to see. To be absolutely clear in terms of our projection, we do not see U.S. growth rocketing out of this recession. We see quite timid U.S. growth in 2010 and 2011. We do not see global growth coming back to the levels of earlier this decade. That will have implications.

However, we do see that balance sheets on the corporate side are in good shape, and also are solid on the household side. There should be that ability for the hand-off, but we have to manage policy collectively in a credible fashion so that people have the confidence to pick up the reins. We do need to see continued progress elsewhere. If external demand is weaker, growth in Canada will be weaker, but the inflation side we will focus on.

Senator Oliver: My question follows that of Senator Eyton. It is about inflation in the medium term. I guess I am talking about the third quarter of 2011 now.

Your statement is clear. Today you told us that we will always set our policy rate at a level consistent with achieving our 2 per cent inflation target over a policy horizon, and the bank has promised to hold the overnight rate at a quarter of 1 per cent until June 2010. As we move out of recession, energy prices are expected to rise. The return of consumer confidence will create additional demand for goods and services at a time when inventories will be very, very low and run down. You are expecting exceptional growth, as you have told us, of 4.7 per cent. Should we be concerned that as we move into the second half of 2010, there is a risk that interest rates will have to rise, and perhaps rise significantly, to keep inflation within the target of the 1 to 3 per cent range? If you start raising interest rates, will that put any constraint on businesses who want to invest and expand their businesses?

Mr. Carney: Thank you, senator, for your question.

The first point to recognize is that the Canadian economy has experienced a big shock. Including in this quarter and the next quarter and even with the rate of growth we are seeing in the fourth quarter, that has opened up an output gap, a difference between the potential of the economy and where it is actually operating, that will be considerable — not unprecedented at all, but considerable. It will take some time. In fact, it will take, in our estimation, until the third quarter of 2011 before that gap is closed, even with those strong rates of growth.

Senator Oliver: Then, in the third quarter of 2011, will you have to start raising interest rates?

qui découle de la crise et qui touche aussi bien la consommation et l'investissement au pays que notre position et notre contribution en matière d'exportations nettes, et ce, à partir des exportations nettes. Ce transfert doit avoir lieu. Il proviendra en partie de la reprise de nos marchés d'exportation, dont nous avons besoin. Pour bien comprendre nos prévisions, vous devez savoir que nous ne nous attendons pas à ce que les États-Unis enregistrent une croissance explosive. Nous prévoyons une croissance plutôt timide en 2010 et 2011. Nous ne prévoyons pas que la croissance mondiale atteindra les niveaux atteints plus tôt au cours de cette décennie. Cela aura des répercussions.

Nous constatons toutefois que les bilans sont bons du côté des entreprises, et qu'ils sont solides du côté des ménages. Le transfert devrait être possible, mais nous devons gérer les politiques ensemble d'une manière crédible pour que les gens aient la confiance nécessaire pour prendre les rênes. Nous avons vraiment besoin de voir que les progrès se poursuivent ailleurs. Si la demande extérieure s'affaiblit, la croissance au Canada va s'affaiblir, mais nous allons nous concentrer sur l'inflation.

Le sénateur Oliver : Ma question fait suite à celle du sénateur Eyton. Elle porte sur l'inflation à moyen terme. J'imagine qu'il s'agit du troisième trimestre de 2011 maintenant.

Vos observations sont claires. Aujourd'hui, vous nous avez dit que nous allions toujours établir notre taux directeur à un niveau compatible avec la réalisation de notre cible d'inflation de 2 p. 100 au cours de l'horizon visé pour la politique monétaire, et que la banque s'était engagée à maintenir le taux de financement à un jour à un quart de pour cent jusqu'en juin 2010. Au moment où nous allons sortir de la récession, les prix de l'énergie devraient augmenter. La confiance rétablie des consommateurs entraînera une augmentation de la demande à l'égard des biens et services à une période où les stocks seront très, très réduits. Vous vous attendez à une croissance exceptionnelle, comme vous l'avez dit, à 4,7 p. 100. Devrions-nous nous inquiéter du risque que, dans la deuxième moitié de 2010, les taux d'intérêt soient augmentés, et peut-être considérablement, pour maintenir l'inflation dans l'échelle visée de 1 à 3 p. 100? Si vous commencez à augmenter les taux d'intérêt, cela causera-t-il des problèmes pour les entreprises qui veulent investir et accroître leurs activités?

M. Carney : Merci, sénateur, pour votre question.

Le premier élément dont il faut tenir compte, c'est que l'économie canadienne a subi un grand bouleversement. C'est le cas pour le présent trimestre et le trimestre prochain, et même compte tenu du taux de croissance que nous enregistrons au quatrième trimestre, qui a donné lieu à un écart de production, soit la différence entre le potentiel de croissance de l'économie et la situation dans laquelle elle se trouve, qui sera considérable — ce n'est pas du tout sans précédent, mais c'est considérable. Il faudra du temps. En fait, d'après nos calculs, il faudra jusqu'au troisième trimestre de 2011 pour que cet écart se resserre, même avec de forts taux de croissance.

Le sénateur Oliver : Donc, au troisième trimestre de 2011, vous allez devoir commencer à augmenter les taux d'intérêt?

Mr. Carney: Certainly we have given a tremendous amount of transparency. Normally we would come in and reluctantly tell you what our last decision was. We would tell you that, but we would not give you the transparency that we have given and I am loath to extend beyond it. At some point, interest rates will be higher than they are today, but that is at some point in the future.

Senator Oliver: Will there be a restraint in growth once you start raising the rates for those people who want to start increasing their inventories again and expanding their plants and wanting to borrow money to do it?

Mr. Carney: We will ensure that financial conditions are consistent with sustainable growth, not inflationary growth, growth that is consistent with the 2 per cent inflation target. There is a variety of other factors, whether it is return of some measure of confidence, whether it is further improvements in the financial conditions in the country, or other aspects of demand.

I would like to make one other point, though, if I could, because it is important on this. One of the risks in a situation like this, in our view, is that the view of the potential growth of the economy is not kept up to date. Therefore, as a central bank, one could get caught thinking that there is greater capacity and a greater output gap than there is in fact. That is why we took a hard look at what we believe the current rate of potential growth is in Canada. In this report, we outline this in one of the technical boxes.

Basically, given the scale of the restructuring that is going on, in particular in our manufacturing sector, and given our outlook for investment this year and next, we believe that productivity growth will be considerably lower than previously thought. Therefore the rate of potential is lower in this year, next and 2011. In fact, the starting point level potential of the economy is lower as well.

The sum of that is that the gap is smaller than it otherwise would be. That is important. That provides the discipline in terms of the management of policy going forward, obviously to ensure we achieve our target and not miss it.

The last point I will make on that is that we normally update our view on potential once a year, in October. Given the scale of what has gone on and the importance of this, we did update it again in this report and we will review those findings in October so that people and the committee will have our best view of the speed limit, if you will, of the Canadian economy.

Senator Moore: Thank you, witnesses, for being here.

How many people work at the Bank of Canada?

M. Carney : Nous avons certes fait preuve d'une transparence considérable. Normalement, nous vous ferions part de notre dernière décision du bout des lèvres. Nous vous en ferions part, mais nous ne ferions pas preuve d'une aussi grande transparence, et je ne veux pas en dire plus. Les taux d'intérêt vont, à un moment donné, être plus élevés qu'aujourd'hui, mais c'est à un moment donné à l'avenir.

Le sénateur Oliver : Une fois que vous aurez commencé à augmenter les taux, y aura-t-il une restriction en ce qui concerne la croissance pour les personnes qui veulent accroître de nouveau leurs stocks et développer leur entreprise et qui veulent emprunter pour le faire?

M. Carney : Nous allons veiller à ce que les conditions financières soient compatibles avec une croissance durable, plutôt qu'une croissance inflationniste, une croissance qui est conforme à la cible d'inflation de 2 p. 100. Il y a une foule d'autres facteurs, par exemple le retour d'une certaine dose de confiance, l'amélioration continue des conditions financières au pays ou d'autres aspects liés à la demande.

J'aimerais toutefois faire un autre commentaire, si vous me le permettez, parce que c'est important. À notre avis, l'un des risques d'une situation comme celle-ci, c'est que la perspective du potentiel de croissance de l'économie n'est pas tenue à jour. Par conséquent, en tant que banque centrale, on pourrait se surprendre à penser qu'il y a une capacité et un écart de production plus grands que dans les faits. C'est la raison pour laquelle nous avons examiné attentivement ce qu'est, à notre avis, le taux de croissance potentielle au Canada. Dans ce rapport, l'une des boîtes techniques en fait la description.

Essentiellement, compte tenu de l'ampleur de la restructuration qui est en cours, en particulier dans notre secteur manufacturier, et compte tenu de nos prévisions pour ce qui est de l'investissement cette année et l'année prochaine, nous croyons que la croissance de la productivité sera beaucoup moins grande que ce qui avait été prévu. Par conséquent, le taux de croissance potentielle est inférieur cette année, et il le sera l'année prochaine de même qu'en 2011. En fait, le niveau de départ du potentiel de croissance de l'économie est lui aussi inférieur.

Il en résulte que l'écart est moins grand qu'il le serait autrement. C'est important. On peut mieux encadrer la gestion des politiques par la suite, pour que nous ne passions pas à côté de notre objectif, mais que nous l'atteignons évidemment.

Je voudrais dire une dernière chose à ce sujet. Nous faisons normalement le point sur le potentiel une fois par année, en octobre. Vu l'ampleur de ce qui s'est passé et l'importance de cette information, nous avons refait une mise à jour dans ce rapport et nous réviserons les données en octobre, pour que la population et le comité aient une meilleure idée de la limite de vitesse, si je peux dire, de l'économie canadienne.

Le sénateur Moore : D'abord, merci aux témoins pour leur présence.

Combien de personnes travaillent à la Banque du Canada?

Mr. Carney: There are 1,200 people working there.

Senator Moore: Last June we were dealing with Bill C-50, which received Royal Assent on June 18. That bill gave the Bank of Canada huge additional powers to buy and sell from any or to any person, securities and any other financial instruments that comply with the policy established by the governor under subsection 18(1), and if the governor is of the opinion that there is a severe and unusual stress on a financial market or the financial system by himself, to or from any person, any securities and any other financial instruments to the extent determined necessary by the governor. Then, in the next section, you were to establish a policy that is to be published in the *Canada Gazette*.

Before I get into the policy as published on July 26, and what happened here, I want to ask about this: you were asked to appear before the Standing Senate Committee on National Finance and you declined, which I found extraordinary given the powers you were asking for.

Can you tell us about that?

Mr. Carney: I do not recall the specific circumstances of the request.

Senator Moore: I know that you were asked and given three dates to appear and you did not appear. You did not send Mr. Jenkins, who we know, and you did not send any of the other 1,200 people. This was an historic granting of power to the bank.

When we go to the policy that you had published on July 26, I was surprised when I read it. It does not just apply to you being able to purchase instruments in Canada. It gives you the authority to do purchasing beyond Government of Canada savings bonds and treasury bills, including any security issued by the Government of Canada; by the U.S. government; by organized member states of the Organisation for Economic Co-operation and Development; Canadian corporate and municipal bonds, including Canadian dollar bonds issued by foreign entities; Canadian dollar bankers' acceptance with a term maturity of 365 days; promissory notes that with a term of 365; commercial paper, including asset-backed commercial paper not exceeding 365; and Canadian dollar-term asset-backed securities.

It is all in your discretion and you are to give notice. It does not say how much notice you have to give. At the bottom, in small print, it states: "This power has been in the act since 2001." That is the second part permitting you to do transactions outside of Canada. If it has been in the act since 2001, I do not know why it was repeated in this act. Has it ever been used?

Mr. Carney: Yes. I would like to respond.

M. Carney: Il y a 1 200 employés.

Le sénateur Moore : En juin dernier, nous avons examiné le projet de loi C-50, qui a reçu la sanction royale le 18 juin. Ce projet de loi accordait de nouveaux pouvoirs à la Banque du Canada, d'énormes pouvoirs, qui lui permettent d'acheter ou de vendre à n'importe quelle personne des titres ou d'autres instruments financiers qui satisfont à la politique établie par le gouverneur en vertu du paragraphe 18.1. Et si le gouverneur estime qu'une tension grave et exceptionnelle s'exerce sur un marché ou un système financier, la banque peut acheter ou vendre tous titres ou autres instruments dans la mesure jugée nécessaire selon lui. L'article suivant prévoyait que la banque devait établir une politique et la publier dans la *Gazette du Canada*.

Avant de parler davantage de la politique publiée le 26 juillet, et de ce qui s'est passé ici, j'aimerais vous poser une question. Vous avez été invité à comparaître devant le Comité sénatorial permanent des finances nationales et vous avez décliné l'invitation, ce que je trouve vraiment surprenant, compte tenu des pouvoirs que vous demandiez.

Pourriez-vous nous donner des détails à ce sujet?

M. Carney : Je ne me souviens pas exactement des circonstances entourant cette demande.

Le sénateur Moore : Je sais qu'on vous a fourni trois dates pour votre comparution, et que vous ne vous êtes pas présenté devant le comité. Vous n'avez pas délégué M. Jenkins, que nous connaissons, ni aucun autre des 1 200 employés. Pourtant, le fait qu'on accorde ces pouvoirs à la banque était un événement marquant.

Revenons à la politique que vous avez publiée le 26 juillet. J'ai été surpris quand je l'ai lue. Elle ne s'applique pas seulement à votre capacité d'acheter des instruments au Canada. Elle vous permet d'élargir l'éventail des titres achetés au-delà des obligations et des bons du Trésor du gouvernement du Canada, et d'inclure tout titre émis par le gouvernement du Canada ou par le gouvernement des États-Unis; par les États membres de l'Organisation de coopération et de développements économiques; les obligations de sociétés et de municipalités en dollars canadiens, y compris les obligations libellées en dollars canadiens émises par des entités étrangères; les acceptations bancaires libellées en dollars canadiens et assortis d'une échéance qui ne dépasse pas 365 jours; les billets à ordre dont l'échéance ne dépasse pas 365 jours; le papier commercial, y compris le papier commercial adossé à des actifs; et enfin, les titres à plus d'un jour adossés à des actifs et libellés en dollars canadiens.

Vous avez le pouvoir discrétionnaire de faire ces transactions, et vous devez les annoncer. Il n'est pas précisé combien de temps à l'avance vous devez les annoncer. En bas, en petits caractères, on peut lire : « Ce pouvoir est inscrit dans la Loi depuis 2001. » Je parle ici de la deuxième partie, qui vous permet de faire les transactions à l'extérieur du Canada. Si cet élément figure dans la loi depuis 2001, je me demande pourquoi il a été répété dans la nouvelle loi. Est-ce que ce pouvoir a déjà été utilisé?

M. Carney : Oui. Je vais vous répondre.

First, under what is now 18(g)(ii) of the act, which was formally 18(g.1) of the act, enacted in 2001, the bank had the power to do exactly what you said, including purchase of equities. I would add. The requirement was and still is —

Senator Moore: This does not permit equities.

Mr. Carney: Section 18(g)(ii) does, if you read it. The governor had to declare the severe and unusual financial stress in the economy. That declaration would be disclosed at the appropriate time; potentially after the fact, potentially before the fact. That was originally put in following the experience of Japan where there was a need in Japan for that kind of thing.

Now, coming to the changes that went through Bill C-50. The purpose of those was to modernize the options for the bank in the provision of liquidity to the financial system. Historically there had been a very specific listing of the type of securities against which the bank could purchase sale. Some of those are no longer operative in the Canadian market and the more relevant securities that are operative, Asset Based Commercial Paper, for example, and other aspects of foreign treasury bonds and government bonds, were not listed. These were included in the new amendments to the act and then the bank has published a policy.

Your question is: Have we used the policy?

Senator Moore: That is one question, yes.

Mr. Carney: When Lehman Brothers hit, AIG went down, and a series of U.S. banking institutions went down. When liquidity froze in the global money markets and capital markets, the bank used the policy to provide liquidity to the Canadian financial system and ensure that Canadian households and businesses continue to have access to liquidity. You can see from the charts they continued to have access to liquidity, to credit, throughout this crisis. We did that on a collateralized basis. We provided liquidity to the banks.

Senator Moore: Do you mean to Canadian banks?

Mr. Carney: Yes, to Canadian banks, and we took back those securities you listed as a belt and suspenders.

Senator Moore: Other than the mortgages, governor?

Mr. Carney: Yes, absolutely. We detail this as well. I reference this credit site on our website. You can go there and all the facilities are listed and the composition of our balance sheet is listed as well and we detail what securities we have taken back. That is all disclosed. We use those securities as protection for our balance sheet because we are effectively making a loan to a bank so that they can continue to operate.

Senator Moore: When you said “facilities,” did you mean securities?

Mr. Carney: Yes.

D'abord, en vertu de l'alinéa 18(g)(ii) de la loi, auparavant 18g.1), qui est entré en vigueur en 2001, la banque pouvait faire exactement ce que vous disiez, y compris, je dirais aussi, acheter des actions. L'exigence à respecter était et est encore...

Le sénateur Moore : Ce ne serait pas possible avec des actions.

M. Carney : Si vous lisez l'alinéa 18(g)(ii), vous verrez qu'il le permet. Le gouverneur doit déclarer les tensions graves et exceptionnelles dans l'économie. Il doit faire cette déclaration au moment approprié, peut-être après les faits, peut-être avant. Cette mesure s'inspire de l'expérience vécue au Japon, où ça s'est avéré nécessaire.

Je voudrais maintenant parler des changements rattachés au projet de loi C-50. Le but était de moderniser les options dont dispose la banque pour injecter des liquidités dans le système financier. Il existait une liste très détaillée du genre de titres que la banque pouvait acheter ou vendre. Certains n'ont plus cours sur le marché canadien. Et ceux qui sont transigés et qu'il faut prendre en considération, comme le papier commercial adossé à des actifs, et d'autres formes d'obligations de l'État et du Trésor émis par des gouvernements étrangers, ne figuraient pas sur la liste. Ils ont été inclus dans les modifications à la loi, et la banque a publié une politique.

Vous demandiez si nous avons eu recours à la politique?

Le sénateur Moore : C'est une question que j'ai posée, oui.

M. Carney : Avec la chute de Lehman Brothers, AIG a plongé, et toute une série d'établissements bancaires américains se sont trouvés en difficulté. Lorsque les marchés monétaires et financiers internationaux ont connu un gel des liquidités, la banque a appliqué la politique en question pour injecter des liquidités dans le système financier canadien, et veiller à ce que les ménages et les entreprises du Canada continuent à accéder à des liquidités. On peut voir d'après les tableaux qu'ils ont continué à avoir accès aux liquidités et au crédit pendant la crise. Nous avons procédé avec des garanties. Nous avons fourni des liquidités aux banques.

Le sénateur Moore : Aux banques canadiennes, vous voulez dire?

M. Carney : Oui, aux banques canadiennes, et nous avons repris les titres que vous avez mentionnés pour être plus sûrs.

Le sénateur Moore : Vous ne parlez pas ici des hypothèques?

M. Carney : Oui, tout à fait. Nous donnons aussi de l'information à ce sujet. Je fais référence ici à une section sur le crédit qui se trouve sur notre site web. Vous y trouverez la liste de toutes les facilités et la composition de notre bilan. Les titres que nous avons repris sont énumérés. Tous ces renseignements sont publiés. Nous utilisons ces titres pour protéger notre bilan, parce qu'en fait, nous accordons un prêt à une banque pour qu'elle puisse continuer à fonctionner.

Le sénateur Moore : Quand vous dites « facilités », vous voulez dire des titres?

M. Carney : Oui.

Senator Moore: Was that in addition to \$200 million in mortgages that you bought from Canadian chartered banks?

Mr. Carney: The Bank of Canada has not purchased any mortgages. That is on the account of the Government of Canada, and the figure is considerably less than that. That is the insured mortgage purchase program of the Government of Canada. Our balance sheet is approximately \$75 billion. I would add, if I may, that the bank's ability to pursue quantitative or credit easing — the purchase of securities for the purpose of improving financial conditions to ensure that Canadian households and businesses have access to the appropriate credit — to achieve the inflation target, would be under section 18(g)(i) of the Bank of Canada Act and would not require the declaration, whether delayed or not, of severe and unusual financial circumstances in the country.

Senator Moore: Is that covered in the second part?

Mr. Carney: That is covered under the Bank of Canada Act of 2001. The provisions of that act are consistent with the powers of the Federal Reserve, the Bank of England, the European Central Bank, the Bank of Japan the Reichsbank, the Swiss National Bank and all other major central banks.

Senator Moore: It would have been educational and instructive if you had come to us and told us and the Canadian Public about that last June.

Would the Bank of Canada buy toxic assets, as Henry Paulson, former Secretary of the Treasury, did in the United States?

Mr. Carney: We have about \$26 billion outstanding in liquidity facilities. They are lent against high quality, investment grade securities. They are not purchases but they are lending on a collateralized basis against those securities. Toxic assets would not qualify. No, is the short answer for those facilities.

Senator Moore: You would not buy.

Mr. Carney: If ever we were to pursue credit easing, we would do it in as neutral a fashion as possible. Toxic assets tend to be concentrated. They are toxic because they are a specific sector or a specific type of security. That is why we have a neutrality principle apart from the prudence principle, which appropriately protects our balance sheet and would obviate the purchase of toxic assets. Both neutrality and prudence would mitigate against such purchases if we were ever to pursue credit easing, which is an open question.

Senator Eyton: I want to talk about constant business loans. We know that the bank's rate is at an historic low and that you have made a commitment that it will stay in place for a long time. Banks in general followed the trend but not quite, so their spread increased a little. However, the banks have suggested that their

Le sénateur Moore : Est-ce que cela s'ajoute aux 200 millions de dollars en hypothèques que vous avez achetées des banques à charte canadiennes?

M. Carney : La Banque du Canada n'a pas acheté d'hypothèques. C'est le gouvernement du Canada qui en a acheté, pour un montant beaucoup moins élevé. Il s'agit du Programme d'achat de prêts hypothécaires assurés du gouvernement du Canada. Notre bilan représente environ 75 milliards de dollars. Et je voudrais aussi ajouter, si vous me permettez, que la capacité de la banque de prendre des mesures d'assouplissement quantitatif ou d'assouplissement du crédit — je parle d'acheter des titres pour améliorer les conditions financières de sorte que les ménages et les entreprises du Canada accèdent à un crédit suffisant — afin d'atteindre l'objectif d'inflation, est prévue à l'alinéa 18(g)(i) de la Loi sur la Banque du Canada, et n'exigerait pas la déclaration de tensions graves et exceptionnelles au pays, sur le coup ou plus tard.

Le sénateur Moore : Est-ce prévu dans la deuxième partie?

M. Carney : C'est prévu dans la Loi sur la Banque du Canada de 2001. Les dispositions de cette loi cadrent avec les pouvoirs attribués à la Réserve fédérale américaine, à la Banque d'Angleterre, à la Banque centrale européenne, à la Banque du Japon, à la Reichsbank, à la Banque nationale suisse, et à toutes les autres grandes banques centrales.

Le sénateur Moore : Il aurait été plus éducatif et instructif si vous étiez venus nous voir en juin dernier et aviez abordé cette question avec nous et le public canadien.

Est-ce que la Banque du Canada achèterait des éléments d'actif toxiques, comme l'a fait Henry Paulson, l'ancien secrétaire du trésor aux États-Unis?

M. Carney : Nous avons environ 26 milliards de dollars impayés en facilités de liquidité. Elles sont prêtées en contrepartie de titres de très grande qualité. Il ne s'agit pas d'achats, mais de prêts garantis sur titres. Les éléments d'actif toxiques ne se qualifieraient pas. La réponse courte concernant ces facilités est non.

Le sénateur Moore : Vous ne les achèteriez pas.

M. Carney : Si jamais nous poursuivions l'assouplissement du crédit, nous le ferions de la manière la plus neutre possible. Les éléments d'actif toxiques sont généralement concentrés. Ils sont toxiques parce qu'ils consistent en un secteur ou un type précis de titres. C'est pour cette raison que nous avons un principe de neutralité indépendant du principe de prudence, qui protège adéquatement notre bilan et qui éviterait l'achat d'éléments d'actif toxiques. La neutralité et la prudence empêcheraient de faire de tels achats dans l'éventualité où nous déciderions de poursuivre l'assouplissement du crédit, ce qui demeure une question ouverte.

Le sénateur Eyton : J'aimerais parler des prêts fixes aux entreprises. Nous savons que le taux de la banque est à un creux historique et que vous vous êtes engagés à le maintenir à ce niveau encore longtemps. En général, les banques suivent à peu près la tendance afin que leur marge augmente un peu.

cost of borrowing has risen and, therefore, it has been difficult for them to follow completely the trend set by the Bank of Canada's overnight rates.

In addition, there is a reluctance on the part of Canadian and international banks to make interbank loans. The cost of borrowing money to fund their operations and the lack of interbank loans has made it more difficult for them to respond as you might wish.

Have recent initiatives and developments helped the cost of borrowing to banks to stabilize? Is the rate coming down? Similarly, with interbank loans, are they happening in greater frequency?

Mr. Carney: Thank you for that question. Those are important issues that we have been grappling with since the crisis broke out in July 2007. There were tremendous strains first in the interbank market and then more broadly in the longer-term funding markets. I am pleased to report that in both cases, the cost of funding has improved considerably for banks. Chart 11 at page 15 in the English version of the *Monetary Policy Report* indicates funding costs for Canadian banks swapped on a floating bases. You can see both the shorter term levels, which are below 1 per cent, consistent with the moves down in the Bank's rate; and the longer term, five-year debt spreads. Canadian bank funding costs have started to fall quite sharply, as one would expect. We have seen that response. Canadian banks have not resorted to using government guarantees. There has been a partial reliance on the Insured Mortgage Purchase Program, which has helped their funding costs and has been an important element.

In the interbank market, we have seen tremendous progress over the course of the last several months. Canada has consistently had the lowest spread in the interbank market relative to where the expected overnight interest rate would be. Our spreads have fallen down as low as 20-25 basis points, and to compare, the U.S. spreads have begun to come down to 75-80 basis points after being up well above 100. European and U.K. spreads are slightly higher than in the U.S. We have consistently outperformed. We are almost back to levels that preceded the start of the crisis, not just the Lehman series of bankruptcies. We are approaching what might be the new normal.

Why have we performed well? Part of it has been the strength of our institutions, without question.

To be honest, during the strains, including from October and to the last exchange, it has been the liquidity facilities provided by the Bank of Canada and made possible under section 18(g)(i) of the Bank of Canada Act. The combination of the two has brought things back. The ability of banks to fund on a quite liquid basis is one of the encouraging signs in financial markets.

Cependant, les banques ont mentionné que leurs coûts d'emprunts avaient augmenté et que, par conséquent, il leur a été difficile de se conformer entièrement à la tendance dictée par les taux du financement à un jour de la Banque du Canada.

De plus, les banques canadiennes et internationales hésitent à accorder des prêts interbancaires. À cause du coût d'emprunt pour financer leurs activités et de l'absence de prêts interbancaires, il est plus difficile pour les banques de réagir comme vous l'auriez souhaité.

Est-ce que les initiatives et les développements récents ont contribué à la stabilisation des coûts d'emprunts aux banques? Est-ce que le taux diminue? De la même manière, les prêts interbancaires sont-ils plus fréquents?

M. Carney : Merci pour cette question. Il s'agit de problèmes importants avec lesquels nous sommes aux prises depuis le début de la crise en juillet 2007. On a observé d'énormes tensions, tout d'abord dans le marché interbancaire, puis, d'une manière plus générale, dans les marchés du financement à long terme. Il me fait plaisir de signaler que dans les deux cas, le coût du financement s'est amélioré considérablement pour les banques. Le tableau 11 présenté à la page 15 de la version anglaise du *Rapport sur la politique monétaire* indique que les frais de financement des banques canadiennes changent en fonction de taux variables. Vous pouvez y voir les taux à court terme, qui sont inférieurs à 1 p. 100, ce qui est conforme à l'abaissement du taux de la Banque, et à plus long terme, les écarts de la dette sur cinq ans. Les frais de financement bancaire au Canada ont commencé à diminuer de façon marquée comme nous l'avions prévu. Nous avons observé cette réaction. Les banques canadiennes n'ont pas eu recours aux garanties du gouvernement. On a en partie misé sur le Programme d'achat de prêts hypothécaires assurés, qui a contribué aux frais de financement et a été un élément important.

Dans le marché interbancaire, nous avons observé un important progrès au cours des derniers mois. Le Canada a toujours eu le plus faible écart du marché interbancaire en ce qui a trait au taux du financement à un jour prévu. Nos écarts ont chuté à 20 ou 25 points de base. Par comparaison, aux États-Unis, les écarts ont commencé à descendre à 75 ou 80 points de base après avoir été nettement supérieurs à 100. Les écarts observés en Europe et au Royaume-Uni sont légèrement plus élevés que ceux des États-Unis. Nous avons toujours eu un meilleur rendement. Nous sommes presque revenus aux niveaux qui ont précédé le début de la crise, pas seulement la série de faillites de Lehman. Nous approchons de ce qui pourrait être la nouvelle normale.

Pourquoi avons-nous eu un si bon rendement? Il ne fait aucun doute qu'il est en partie attribuable à la force de nos institutions.

Pour être honnête, pendant cette période difficile, notamment d'octobre jusqu'au dernier échange, c'est grâce aux facilités fournies par la Banque du Canada et autorisées en vertu de l'alinéa 18(g)i) de la Loi sur la Banque du Canada. La combinaison des deux a permis de redresser la situation. La capacité des banques de financer en grande partie sur la base de liquidités est un des signes encourageants des marchés financiers.

With the chair's leave, I wish to make another point. We did one other thing on April 21 that is related to this. We have been providing liquidity through facilities with the \$26 billion for a one to three month horizon. We have seen this improvement but, given the time it will take to stabilize the global financial situation, it will be the work of this year and into next year. There will be a continued need to provide a measure of Bank of Canada liquidity for this calendar year.

In recognition of that and in order to reinforce our conditional commitment to keep our overnight rate at 25 basis points, we will roll over some of these 1-month and 3-month facilities to 6-month and 12-month maturities. We run an auction so that banks have to compete for this money, but we will have a floor of 25 basis points and a cap of 50 basis points. It shows that we are putting our money where our mouth is. We lend on a collateralized basis out to 12 months at a rate consistent with where we expect the overnight rate to be. That has helped the market as well.

Senator Eyton: I was in New York on Monday where a wise man was trying to describe the American government programs to me. One is TARP, the Troubled Asset Relief Program, which essentially builds the balance sheets of the banks and insurance companies. The second is a Public-Private Investment Program, PPIP. That is one where, in effect, they buy legacy assets for both loans and securities on very favourable terms.

The third is Term Asset-Backed Securities Loan Facility, TALF, which is only starting now. It is the same as the intermediate PPIPs, except these are for new securities and loans.

The ground they cover touches on your quantitative easing and credit easing. That is essentially the same ground. What worried me as a Canadian as I was listening to it, is the immense amount of money involved. The programs together currently aggregate approximately \$3 trillion.

I would like your comment on what I would call dislocation or challenges within the marketplace given the size of the loan and the proximity of the U.S. Canada and the U.S. are fundamentally one market in many ways, even including our financial institutions. I looked at the aggregation of those facilities and wondered what can be the effects in Canada. They have to be significant. How do you deal with it?

Mr. Carney: First, as we obviously all know, is Canada's size relative to the U.S. We have to look at the size of their economy and the usual 10-times factor comes into play.

Second is the relative importance of the non-bank financial sector in the U.S. historically, which magnifies the scale of what is being done there. As this committee would know, this sector is much more important in the U.S. than it is either historically or currently in Canada. That is the sector that has been the hardest

Avec le départ du président, je souhaite soulever un autre point. Nous avons fait autre chose en ce sens le 21 avril. Nous avons fourni des liquidités au moyen de facilités provenant des 26 milliards de dollars, et ce, dans un horizon d'un à trois mois. Nous avons observé une amélioration, mais compte tenu du temps qu'il faudra pour stabiliser la situation financière mondiale, ce travail se fera au cours de cette année et de la prochaine. Il sera nécessaire de fournir une mesure de liquidités de la Banque du Canada pour cette année civile.

Pour cette raison, et afin de renforcer notre engagement conditionnel au maintien de notre taux du financement à un jour à 25 points de base, nous allons prolonger certaines de ces facilités d'un mois et de trois mois par des émissions de valeurs mobilières venant à échéance à six mois et à 12 mois. Nous avons fait une enchère afin que les banques aient à lutter pour obtenir cet argent, mais nous aurons un plancher de 25 points de base et un plafond de 50 points de base. Cela prouve que nous investissons notre argent comme nous l'avons dit. Nous prêtons avec garantie jusqu'à 12 mois à un taux qui correspond au taux du financement à un jour attendu. Cela a également aidé le marché.

Le sénateur Eyton : J'étais à New York lundi dernier. Un sage a essayé de m'expliquer les programmes gouvernementaux américains. Un de ces programmes est le TARP, le Troubled Asset Relief Program, qui a essentiellement pour but de bâtir les bilans des banques et des compagnies d'assurance. Le deuxième est un programme d'investissement public-privé, le PPIP. Dans le cadre de ce programme, ils achètent pour les prêts et les titres des actifs traditionnels à des conditions très favorables.

Le troisième est le Term Asset-Backed Securities Loan Facility, le TALF, qui n'en est qu'à ses premiers balbutiements. Il est semblable aux PPIP intermédiaires, sauf qu'il s'adresse aux nouveaux titres et prêts.

Ce qu'ils couvrent rejoint vos assouplissements quantitatifs et du crédit. C'est essentiellement la même chose. Ce qui m'a inquiété en tant que Canadien quand j'ai entendu ça, c'est l'énorme quantité d'argent en jeu. Ensemble, ces programmes totalisent environ 3 billions de dollars.

J'aimerais connaître vos commentaires sur ce que j'appellerais la dislocation ou les difficultés du marché étant donné l'importance du prêt et la proximité des États-Unis. Le Canada et les États-Unis représentent fondamentalement un seul et même marché, même en incluant nos institutions financières. Je me suis penché sur le total de ces facilités et je me suis demandé quelles pourraient être les répercussions au Canada. Elles doivent être importantes. De quelle manière composez-vous avec ça?

M. Carney : Premièrement, comme nous le savons évidemment tous, il y a la taille du Canada relativement à celle des États-Unis. Nous devons regarder la taille de leur économie et utiliser le facteur de multiplication par 10 habituel.

Deuxièmement, il y a l'importance relative qu'a toujours eue aux États-Unis le secteur financier non bancaire qui a pour effet d'accroître l'ampleur de ce qui s'y fait. Comme vous le savez, ce secteur est bien plus important aux États-Unis qu'il ne l'est ou ne l'a jamais été au Canada. C'est le secteur qui a été le plus

hit. As a result, particularly with the TALF, there is a focus on the securities aspect of what are now known as toxic assets. The scale is immense and it is a broken market.

They are trying to provide both a measure of credit easing — to use our terminology — by reactivating that market with a mixture of private and public capital. That is not an issue that pertains to Canada because we did not have large structured product markets. We had one, which was the non-bank asset-backed commercial paper. That has now been restructured and addressed.

Senator Eyton: What about Canadian investment going south into these assets?

Mr. Carney: We are not aware at this stage of investments, nor would we ever look to interfere with those investments. It is not our role.

It is in the interests of Canada in the global economy that these facilities work and that these markets are restructured, turned out or restarted. The PPIP, which you referenced, is the way of moving legacy loans and toxic loans off the balance sheet. That is part of the precondition we discussed earlier and we need to see the progress there.

Senator Eyton: Therefore, we are okay.

Mr. Carney: In this regard, we will benefit from successful execution of these facilities. We are not exposed directly to these facilities. We are only exposed to the implications of them either being well run or not well run.

Senator Ringuette: One of the questions I have is in regard to the credit market. You referred earlier to \$75 billion of insured mortgages out of a potential \$200 billion that the federal government has identified. I have been told that the interest rate on the government funds lent to provide liquidity to our banking system was 1.7 per cent. Can you verify this?

Mr. Carney: I am not the best person to give you the precise interest rate, but the floor on the interest rate for the facility is related to the rate paid on Canada mortgage bonds issued by CMHC. For the committee's purposes, in very general terms, these spreads change, but it is 75 basis points — three quarters of one per cent — above the rate at which the Government of Canada borrows.

There are two aspects to the way the rate is set. The clearing rate in these facilities is set through auction. So the rate I mentioned is the floor, and that is as low as it can be. Banks have to bid. Therefore, the actual clearing rate is higher than the floor, not much often, but it is higher than the actual floor rate.

lourdement touché. Par conséquent, particulièrement en ce qui a trait au TALF, l'attention se porte sur ce qu'on appelle maintenant les éléments d'actifs toxiques, du côté des valeurs mobilières. Le marché est en déconfiture et les dégâts sont considérables.

Ils essaient d'offrir du même coup une mesure de l'assouplissement du crédit — pour utiliser notre terminologie — en relançant ce marché à l'aide de capitaux privés et publics. Ce n'est pas un problème qui touche le Canada, parce que nous n'avions pas de marchés de produits structurés de grande envergure. Nous en avons un, qui était le papier commercial adossé à des actifs non bancaires. Il a maintenant été restructuré et corrigé.

Le sénateur Eyton : Qu'en est-il de l'investissement canadien dans ces éléments d'actifs qui se retrouve au Sud?

M. Carney : Nous n'avons pas entendu parler pour le moment d'investissements, et nous n'essayerons jamais de contrecarrer ces investissements. Ce n'est pas notre rôle.

Il est dans l'intérêt du Canada dans l'économie mondiale que ces facilités fonctionnent et que ces marchés soient restructurés, éradiqués ou relancés. Le PPIP, auquel vous avez fait référence, permet de retirer les prêts traditionnels et les prêts dits toxiques du bilan. Ça fait partie des conditions sine qua non dont nous avons parlé précédemment, et nous devons y voir des améliorations.

Le sénateur Eyton : Par conséquent, notre situation est satisfaisante.

M. Carney : À cet égard, nous tirerons profit de la mise en œuvre fructueuse de ces facilités. Nous ne sommes pas directement exposés à ces facilités. Nous ne sommes qu'exposés aux répercussions découlant de leur bonne ou de leur mauvaise gestion.

Le sénateur Ringuette : Une des questions que je me pose à cet égard concerne le marché du crédit. Vous avez parlé précédemment de 75 milliards de dollars de prêts hypothécaires assurés pour une possibilité de 200 milliards de dollars déterminée par le gouvernement fédéral. On m'a dit que le taux d'intérêt des fonds du gouvernement prêtés pour fournir de la liquidité à notre système bancaire était de 1,7 p. 100. Pourriez-vous confirmer cette information?

M. Carney : Je ne suis pas le mieux placé pour vous donner le taux d'intérêt précis, mais le taux d'intérêt plancher pour la facilité est en lien avec le tarif payé sur les obligations hypothécaires du Canada émises par la SCHL. Pour les besoins de ce comité, en termes très généraux, ces écarts ont changé, mais ils se situent à 75 points de base — soit les trois quarts de 1 p. 100 — au-dessus du taux auquel emprunte le gouvernement du Canada.

Deux aspects caractérisent la manière dont le taux est fixé. Le cours de compensation de ces facilités est fixé au moyen d'enchères. Par conséquent, le taux que j'ai mentionné est le taux plancher, et il ne peut pas être plus bas. Les banques doivent faire une offre. Par conséquent, le cours de compensation actuel est supérieur au taux plancher, ce qui n'arrive pas très souvent, mais il est supérieur au taux plancher actuel.

The point is that the government already has the risk on these mortgages. They are guaranteed by the government. The government borrows at its rate and lends at a rate above it. Therefore, there is a spread between the two without taking risk that accrues to the fisc.

Senator Ringuette: I am beginning to be fairly well informed in regards to credit cards, but it is not the same situation in regard to world credit, so please correct me.

I am assuming that there is only "X" amount of money in the global credit pool. If the Government of Canada acquires \$200 billion, plus another \$12 billion for the asset car lease situation, that removes liquidity from somewhere because the Government of Canada has no reserve. The Bank of Canada has a reserve, but the Government of Canada has no reserve. They have to borrow this money.

Mr. Carney: First, I will leave it to the committee to verify, but I do not think the sum is \$200 billion.

Senator Ringuette: That is the number they have identified. However, they are currently at \$75 billion, plus \$12 billion.

Mr. Carney: Second, the mechanics here are that these are assets. They are mortgages currently on the balance sheets of banks.

Senator Ringuette: I understand all that. I am asking you about the liquidity.

Mr. Carney: Those assets are financed by the balance sheets of the banks.

Senator Ringuette: Okay.

Mr. Carney: Selling them back to the government frees lending capacity for the banks, which has been helpful.

Senator Ringuette: Yes.

Mr. Carney: Then, the Government of Canada has an asset and a liability on a net basis that offset —

Senator Ringuette: What I am asking you is where does the Government of Canada get the money?

Mr. Carney: The government borrowing program has increased over the course of this year. It borrows money from the markets as it does normally.

Senator Ringuette: That is what I am saying. The government borrows the money from the global credit market. If the Government of Canada borrows money from the global credit market, it removes available liquidity from that market. There is only "X" amount of dollars in the market.

Senator Massicotte: It is just a bigger credit card.

Senator Ringuette: That is right.

Le fait est que le gouvernement assume déjà les risques de ces hypothèques. Elles sont garanties par le gouvernement. Le gouvernement emprunte au taux qui lui est consenti et prête à un taux supérieur. Par conséquent, il y a un écart entre les deux sans assumer le risque au titre du fisc.

Le sénateur Ringuette : Je commence à être plutôt bien informée sur les cartes de crédit, mais je ne peux en dire autant pour ce qui est du crédit mondial. Je vous prierais donc de me corriger.

Je suppose que la quantité d'argent disponible dans le bassin de crédit mondial est limitée. Si le gouvernement du Canada acquiert 200 milliards de dollars, plus encore 12 milliards de dollars pour la situation des éléments d'actifs liés aux locations de voitures, ça enlève de la liquidité quelque part, parce que le gouvernement du Canada n'a pas de réserve. La Banque du Canada a une réserve, mais pas le gouvernement du Canada. Il doit emprunter cet argent.

M. Carney : Tout d'abord, je laisserais le soin au comité de vérifier cette information, mais je ne crois pas que le total soit de 200 milliards de dollars.

Le sénateur Ringuette : C'est le chiffre qu'ils ont donné. Cependant, il y a actuellement 75 milliards de dollars plus 12 milliards de dollars.

M. Carney : Deuxièmement, la réalité ici est qu'il s'agit d'éléments d'actifs. Ce sont des hypothèques qui figurent actuellement dans le bilan des banques.

Le sénateur Ringuette : Je comprends tout ça. La question que je vous posais portait sur les liquidités.

M. Carney : Ces actifs sont financés par le bilan des banques.

Le sénateur Ringuette : Bien.

M. Carney : En les revendant au gouvernement, on améliore les capacités de prêt des banques, ce qui nous a bien servis.

Le sénateur Ringuette : Oui.

M. Carney : Ensuite, le gouvernement du Canada a un actif et un passif nets qui compensent...

Le sénateur Ringuette : Ce que je vous demande, c'est de me dire où le gouvernement du Canada trouve l'argent.

M. Carney : Le programme d'emprunt du gouvernement a été bonifié au cours de cette année. Il emprunte de l'argent sur les marchés comme il le fait normalement.

Le sénateur Ringuette : C'est ce que je disais. Le gouvernement emprunte de l'argent sur le marché mondial du crédit. Si le gouvernement du Canada emprunte de l'argent sur le marché mondial du crédit, les liquidités disponibles dans ce marché sont moindres. Le marché ne dispose que d'un certain montant.

Le sénateur Massicotte : C'est comme une carte de crédit dont la limite est plus élevée.

Le sénateur Ringuette : Exactement.

If the Government of Canada borrowed, let us say, \$75 billion plus the \$12 billion of asset car lease, that is \$87 billion, plus the billions in deficit, that is, let us say, a round figure of \$100 billion at 1.7 per cent interest. The banks in Canada can purchase in the same liquidity market, credit market, at 1 per cent. So what kind of deal did we really bring about for our financial banking institutions because we are paying 0.7 per cent more? We have removed early access to liquidity for our banking institutions.

Mr. Carney: The cut and thrust of it is that the banks are paying the government the 0.75 plus through the auction, net. The banks do not have to borrow that money in the market.

Senator Ringuette: No, the government does.

Mr. Carney: The government is a more efficient borrower net than the banks. The government is a bigger volume issuer, that is why it borrows through the banks. No bank in Canada ever will borrow through the Government of Canada. The government is charging, at no risk to itself, three quarters of a percentage point or more depending on the results of the auction.

That is a function of the way we have set up our mortgage market, because the government, through CMHC, as you know, provides this net. The government is taking advantage of the structure of the Canadian mortgage market to provide this and to make a net. From a private bank perspective, that is financing they do not have to do that they used to have to do. They are paying for that. From a government perspective, it does not take on net debt; it does not take on net risk.

Senator Ringuette: In reality there is 0.7 per cent more that must be paid in the market.

Mr. Carney: It is up to the government to decide what to do with it, but it is three quarters of a per cent plus on a large number. That is money the government spends and that Parliament approves.

Mr. Jenkins: When thinking about it from a global perspective, one of the elements we have been dealing with since this crisis unfolded has been what we call the deleveraging process. This is the reverse of what got us into this difficulty with all the leveraging that was taking place. Through this deleveraging process people were falling back into, for example, bank lines of credit.

An economy-wide issue was that we wanted to keep credit growing. One of the ways would be to provide more scope for financial institutions in Canada, and in this case the banks, to provide credit to households. Through the government buying these particular mortgages from the banks, that then gives the banks the capacity to actually go out and make more loans to Canadians.

Supposons que le gouvernement du Canada emprunte 75 milliards de dollars en plus des 12 milliards d'actifs liés à des locations, si je peux dire, cela fait 87 milliards, auxquels on ajoute les milliards du déficit, ce qui nous donnerait un total d'environ 100 milliards de dollars à 1,7 p. 100 d'intérêt. Les banques canadiennes peuvent acheter au sein du même marché de liquidités, à un taux de 1 p. 100. Alors, est-ce vraiment une aubaine pour nos institutions bancaires si nous payons 0,7 p. 100 de plus? Nous avons empêché un accès rapide aux liquidités à nos institutions bancaires.

M. Carney: Ce qu'on peut voir après que la poussière soit retombée, c'est que les banques repaient au gouvernement la totalité du 0,75 p. 100, ou un peu plus, lors des adjudications. Les banques n'ont pas besoin d'emprunter sur le marché.

Le sénateur Ringuette: Non, c'est le gouvernement qui le fait.

M. Carney: Le gouvernement est un emprunteur bien plus efficace que les banques. Sur le plan du volume, le gouvernement est un plus grand émetteur, c'est pourquoi il emprunte par l'entremise des banques. Aucune banque au Canada n'empruntera par l'entremise du gouvernement du Canada. Le gouvernement facture, sans aucun risque pour lui-même, trois quarts de 1 p. 100, ou plus, selon les résultats des adjudications.

C'est possible à cause de la manière dont nous avons établi notre marché hypothécaire, parce que comme vous le savez, le gouvernement fournit ce filet par l'entremise de la SCHL. Le gouvernement tire parti de la structure du marché hypothécaire canadien pour fournir ce financement et établir un filet. Du point de vue d'une banque privée, c'est un financement qu'ils devaient offrir auparavant et qu'ils n'ont plus besoin d'offrir. Ils paient pour cet avantage. Du point de vue du gouvernement, ça n'ajoute pas à la dette nette ni au risque net.

Le sénateur Ringuette: En réalité, on doit payer 0,7 p. 100 de plus au marché.

M. Carney: Le gouvernement doit prendre la décision, mais on parle de trois quarts de 1 p. 100 environ sur un grand volume. C'est de l'argent dépensé par le gouvernement et approuvé par le Parlement.

M. Jenkins: D'un point de vue global, un des éléments que nous avons dû gérer depuis le début de cette crise a été ce qu'on appelle le processus de désendettement. C'est l'inverse de l'énorme endettement qui nous a mis dans l'embarras. Par exemple, avec ce processus de désendettement, les gens sont retournés aux marges de crédit bancaires.

Nous voulions favoriser la croissance du crédit à l'échelle du marché. On pourrait y arriver en étendant le champ des institutions financières canadiennes, et dans le cas présent, des banques, afin d'offrir du crédit aux ménages. En achetant ces hypothèques aux banques, le gouvernement a pu ensuite leur donner la capacité d'aller plus loin et de prêter encore plus d'argent aux Canadiens.

There is that global overlay that is particularly important here. It is not so much using up liquidity. I would say it is more freeing up liquidity to ensure that money that is available is actually being used to create credit.

The Chair: Do you have one more short question, Senator Ringuette?

Senator Ringuette: Yes, I do.

The Chair: I have four more questioners.

Senator Ringuette: In relation to China's statement in the last few weeks regarding the U.S. dollar and maybe looking for another means of measuring global finances, what would the impact be on the U.S. economy and indirectly on our economy if that happens?

Mr. Carney: One of the challenges going forward will be sustainable rebalancing of the global economy. We referenced at the start that one of the risks to our forecast is not achieving that over the forecast horizon. Even more, that there certainly is no reversal of that process over the horizon, or any material reverse. That will require a mix of demand management policies, structural policies, in the major economies including the United States and China.

I think these economies recognize that. There is a role for exchange rates to play in that adjustment, but there is not necessarily a role for change of exchange rate regime to play in that adjustment.

The paper by the Governor of the Bank of China is interesting, but it should be reflected on over a very long period of time.

Senator Ringuette: In other words, you do not want to answer.

Mr. Carney: It should be reflected on over a very long period of time, and I certainly do not believe that it is a proposal that is relevant to our forecast horizon.

Senator Fox: I must say I admire the way you use language. I used to answer questions in the House of Commons but I do not think I have ever done as well as you. I know you do not want to be on the front page of some of the economic papers tomorrow.

Mr. Carney: We will see the headlines tomorrow. That is very kind, senator, but you never know.

Senator Fox: I will put my questions right out. I do not hear the word "deflation" anymore, yet a few months ago there was some concern about that. Is that something we can take off the worry board at the moment?

Second, you say that the recovery should be supported by certain factors, one being the past depreciation of the Canadian dollar. We see oil going back up a little bit. Today it was \$56. U.S. debt is climbing a great deal. If we come out of the recession, commodity prices are likely to go up with an effect on the Canadian dollar. What policy instruments do we have left to keep

On trouve ici une couverture globale particulièrement importante. Il ne s'agit pas tant d'utiliser les liquidités que d'en libérer pour que l'argent disponible soit vraiment utilisé pour créer du crédit.

Le président : Avez-vous une autre brève question, sénateur Ringuette?

Le sénateur Ringuette : Oui.

Le président : Il y a quatre autres personnes qui désirent poser des questions.

Le sénateur Ringuette : Par rapport à la déclaration de la Chine il y a quelques semaines relativement au dollar américain, et à la possibilité d'envisager d'autres moyens de mesurer les économies mondiales, quelles seraient les incidences sur l'économie américaine, et plus indirectement sur la nôtre, si une telle chose se produisait?

M. Carney : L'un des défis que nous devons relever sera le rééquilibrage durable de l'économie mondiale. Nous avons dit plus tôt que l'un des risques était de ne pas y arriver dans l'horizon visé par nos prévisions. De plus, il n'y a certainement aucun signe indiquant un renversement du processus, ou un changement notable à l'horizon. Nous aurons besoin d'un mélange de politiques de gestion de la demande et de politiques structurelles dans les principales économies, y compris celles des États-Unis et de la Chine.

Je crois que ces pays le reconnaissent. Les taux de change auront un rôle à jouer dans cet ajustement, mais il n'y a pas nécessairement lieu de changer le système des taux de change.

L'article du gouverneur de la banque de Chine est intéressant, mais on doit le lire dans une perspective à très long terme.

Le sénateur Ringuette : En d'autres mots, vous ne voulez pas répondre.

M. Carney : Il s'agit d'une réflexion qui doit se faire sur une très longue période, et je ne crois pas que ce soit une proposition pertinente dans nos prévisions actuelles.

Le sénateur Fox : Je dois dire que j'admire votre maîtrise de la langue. J'ai dû répondre à des questions à la Chambre des communes, mais je ne crois pas m'en être tiré aussi bien que vous. Je sais que vous ne voulez pas faire la une de certains journaux économiques demain.

M. Carney : Nous verrons les manchettes demain. C'est très gentil, sénateur, mais on ne sait jamais.

Le sénateur Fox : Mes questions iront droit au but. Je n'entends plus le mot « déflation », même si, il y a quelques mois, il y avait des craintes à cet égard. Est-ce qu'on peut cesser de s'en inquiéter en ce moment?

Deuxièmement, vous dites que la reprise doit être appuyée par certains facteurs, l'un de ces facteurs étant la dépréciation du dollar canadien il y a quelque temps. On voit une faible hausse du cours du pétrole. Aujourd'hui, il était à 56 \$. La dette des États-Unis croît énormément. Si nous sortons de cette récession, le prix des biens de consommation risque de croître et cela aura un

the Canadian dollar at an interesting level for exports once we have interest rates as low as we have them now? We cannot use that anymore, I assume.

The third point, and I know Mr. Jenkins dealt with it somewhat, you say the recovery should be supported by the strength of Canadian households. I get a bit worried about that part of it anyhow. I look at Canadian households and see a higher level of unemployment than we have had in the past. I see many people who have lost a lot of money in their RRSPs and I see a real concern about the continued existence of pension plans. How secure is that pillar of the recovery? Those would be my three questions.

Mr. Carney: We will try to be quick. I could give you no answer on the currency. How is that? It will save time. That is only in the interests of time.

Deflation: We do view the prospect of deflation as remote in Canada; deflation being a sustained and broad fall in prices. We do expect, though, that total CPI will go negative during this quarter and in the third quarter. We expect the core CPI to go to the bottom of the band, and then both to move back. Maybe it is off the radar screen, if you will but, to reiterate, we care as much about sustained rate of inflation below the target as we do above. That is why we are taking the actions that we are to ensure that we get back to the target in a reasonable period of time.

That is also one of the reasons why we are managing policy over this horizon as aggressively as we are given the scale of some of these forces.

With respect to the currency, very briefly, a flexible exchange rate is an important part of our framework. It has served this country very well. We do watch it closely and it is relevant to the outlook for inflation in Canada if there are persistent moves in the currency that lead to an overall tightening. I view you as having four questions. I will answer the third and give the fourth, on consumers, to Mr. Jenkins.

You suggested we had run out of instruments. I know you know this, senator, but we retain instruments, and that is why we wanted to publish this report and the framework. Quite frankly, our preferred course was to publish it in advance of going to the House of Commons and Senate committees so we could have the discussion around it. Just to make it absolutely clear, the bank retains important instruments that we could use them to achieve the inflation target if it were necessary.

Mr. Jenkins: Very briefly on your last question, senator, in our base case projection, household consumption is beginning to pick up as we go through 2010 and into 2011. As I mentioned earlier, we are watching very closely developments of the household

effett sur le dollar canadien. Quels instruments de politiques avons-nous afin de maintenir le dollar canadien à un niveau intéressant pour les exportations, alors que nous avons des taux d'intérêt aussi bas que ceux que nous avons aujourd'hui? J'imagine que nous ne pouvons plus nous baser là-dessus.

Troisièmement, et je sais que M. Jenkins en a parlé, vous dites que la vigueur des ménages canadiens devrait contribuer à la reprise. Je suis quelque peu préoccupé par cette affirmation. Plus de ménages canadiens sont sans emploi que par le passé. De nombreuses personnes ont vu fondre leurs REER, et on sent une inquiétude réelle à l'égard de l'existence même des régimes de retraite. À quel point peut-on se fier sur ce pilier pour la reprise? Ce sont mes trois questions.

M. Carney : Nous essaierons d'y répondre rapidement. Je pourrais ne pas vous donner de réponse sur la devise. Qu'en pensez-vous? Nous gagnerons du temps. C'est seulement une question de temps.

Pour ce qui est de la déflation, qui consiste en une baisse durable et généralisée des prix, nous considérons que le risque de connaître une déflation au Canada est faible. Nous nous attendons cependant à un indice total des prix à la consommation négatifs au cours du présent trimestre et du troisième trimestre. Nous nous attendons à ce que l'indice de référence atteigne un plancher et rebondisse ensuite. Peut-être que la déflation n'est pas sur nos écrans radars, mais j'aimerais rappeler qu'un taux d'inflation qui se situe assez longtemps sous la cible nous préoccupe autant que s'il était au-dessus. C'est pourquoi nous prenons des mesures qui visent à nous assurer que nous reviendrons à la cible assez rapidement.

Ça explique également en partie pourquoi nous gérons les politiques aussi agressivement pendant cette période, maintenant que nous connaissons l'ampleur de certaines de ces forces.

Quant à la devise, j'aimerais dire très brièvement qu'un taux de change flexible fait partie intégrante de notre cadre. Ce pays a été bien servi par un taux de change flexible. Nous le surveillons étroitement et il y a un lien avec ce qui peut advenir de l'inflation au Canada dans le cas où des fluctuations constantes de la devise pourraient nous mener vers un resserrement global. D'après moi, vous aviez quatre questions. Je vais répondre à la troisième et laisser la quatrième, qui concerne les consommateurs, à M. Jenkins.

Vous avez dit que nous n'avons plus d'instruments. Vous le savez aussi bien que moi, monsieur le sénateur, mais nous disposons d'autres instruments, et c'est pourquoi nous voulions publier ce rapport ainsi que le cadre. Honnêtement, nous aurions préféré qu'ils soient publiés avant de témoigner devant les comités de la Chambre des communes et du Sénat pour que nous puissions en discuter. Soyons clairs. La banque a encore des outils importants et nous pourrions les utiliser pour atteindre les cibles relatives à l'inflation si nécessaire.

M. Jenkins : Monsieur le sénateur, je vais répondre très brièvement à votre dernière question. Dans notre scénario de référence, la consommation des ménages doit repartir à la hausse en 2010 et au début de 2011. Comme je l'ai mentionné plus tôt,

sector balance sheet. We really did go into this difficult period in a much stronger position than virtually any other jurisdiction. Yes, we have had reductions of household sector wealth, but as we move forward with the policy stimulus that is in place, domestically as well as internationally, gaining traction as we go forward, we see employment picking up and, with that, consumption being a contributing factor to the outlook.

Senator Goldstein: Some months ago *The Economist* reflected a concern of some economists that commercial financing, predominantly in the real estate field, may be somewhat endangered because a large proportion of real estate mortgages are coming due toward the end of 2009 and beginning of 2010, and there may not be an appetite by lenders to refinance, and there may be no other areas of refinancing.

More recently, a newsletter to which I subscribe from the United States reflected the same concern. Do you have a concern about that, and is that a concern for Canada?

Mr. Carney: Thank you for the question. The financing environment for commercial real estate globally in the United States is extremely difficult, without question. Part of that obviously reflects the economic outlook. Part of it also reflects severe strains in the commercial mortgage backed securities market and generalized problems in structured markets. It is a very difficult financing environment in the United States.

Although not quite to the same degree, it is a very difficult financing environment in Canada. It is a concern and we are watching it closely for its impact on the economy and the economic outlook. We have met on this issue with a number of the key players, not only on the financial side but also on the developer side in the construction industry, as recently as this week.

Senator Day: I would like to ask for two points of clarification and then one question on which you may or may not be able to help us.

The first point of clarification is on monetary policy and low interest rates. You talked about quantitative easing, which involves the creation of central bank reserves. We will all be asked to vote on Main Estimates in the next few weeks. Will we see in those Main Estimates the creation of central bank reserves, or is that done in another manner?

Mr. Carney: No.

Senator Day: How do you do it if it is not in the Main Estimates?

nous surveillons étroitement ce qui se passe concernant le bilan du secteur des ménages. Nous sommes entrés dans cette période difficile dans une position beaucoup plus forte que presque tous les autres pays. Oui, le secteur des ménages est moins riche, mais grâce aux plans de stimulation qui sont en place, que ce soit au pays ou sur le plan international, nous prenons de la vitesse à mesure que nous avançons, nous voyons le nombre d'emplois augmenter, et la consommation sera un facteur important de ce scénario.

Le sénateur Goldstein : Il y a quelques mois, le magazine *The Economist* a rapporté l'inquiétude de certains économistes au sujet du financement commercial, particulièrement dans le domaine immobilier; un grand nombre d'hypothèques immobilières qui arrivent à échéance d'ici la fin de 2009 et le début de 2010, les prêteurs pourraient être réticents à les financer de nouveau, et il n'y aurait peut-être personne d'autre pour le refinancement.

Plus récemment, un bulletin d'information auquel je suis abonné et qui provient des États-Unis a rapporté les mêmes inquiétudes. Avez-vous des préoccupations en cette matière, et est-ce que la situation pourrait être inquiétante pour le Canada?

M. Carney : Je vous remercie d'avoir posé cette question. L'environnement de financement pour les biens immobiliers commerciaux est globalement très difficile aux États-Unis, c'est évident. C'est en partie une conséquence de la situation économique. C'est également en partie une conséquence des graves problèmes que le marché des titres adossés à des hypothèques commerciales a connus et des problèmes généralisés des marchés structurés. Ce contexte est très difficile aux États-Unis.

Même si nous sommes moins touchés, il est très difficile d'obtenir du financement au Canada. Nous nous en inquiétons et nous surveillons étroitement les impacts que cela pourrait avoir sur l'économie et sur les perspectives économiques. Nous avons rencontré à ce sujet, cette semaine, un certain nombre de joueurs importants, non seulement du milieu de la finance mais aussi du secteur du développement et de la construction.

Le sénateur Day : J'aimerais clarifier deux points et ensuite poser une question au sujet de laquelle vous serez peut-être en mesure de nous aider.

Le premier point à clarifier concerne la politique monétaire et les faibles taux d'intérêt. Vous avez parlé de mesures d'assouplissement quantitatif, ce qui suppose la création de réserves à la banque centrale. Dans quelques semaines, nous serons appelés à nous prononcer sur le Budget principal des dépenses. Est-ce que ce Budget principal des dépenses fera état de la création de ces réserves à la banque centrale ou procédera-t-on d'une autre façon?

M. Carney : Non.

Le sénateur Day : Qu'entendez-vous faire si cette mesure ne figure pas dans le Budget principal des dépenses?

Mr. Carney: It shows up on our balance sheet, which is published on a weekly basis on our website. I reference the one-stop shopping for all these issues at the top left-hand corner of our website. There is a click-through to our balance sheet, and it would show up there.

As I said in my opening remarks, if we were to pursue such a strategy, the Bank of Canada's governing council's intent would be to announce it in advance at a regularly scheduled fixed action date, the days we make our policy decisions, and to detail it. So it would be detailed at that point in advance of the action happening. You could track it through the weekly balance sheet.

Senator Day: That is helpful.

The second point for clarification is in relation to the amendments to the Bank of Canada Act made in June of last year under the Budget Implementation Act. You said in your response to Senator Moore that other jurisdictions have similar powers. Were those amendments that you had been seeking for some time, and the budget implementation was a convenient place to bring them in, or were you seeking them specifically to deal with the anticipated downturn in the economy?

Mr. Carney: It was not the anticipated downturn in the economy. It was a confluence in that elements of the Bank of Canada Act were out of date, and we did have fewer powers to provide the type of liquidity facilities and other actions that we thought could be necessary — and in fact turned out to be necessary — if the crisis were to persist. I do not speak for the government, obviously, but it had a package of measures related to financial systems stability. This was an element of it, and the natural place for it was in the budget bill, but that is their decision.

For us, it was modernization, which is something we wanted for a while, but it was put in sharp relief by what was happening in global markets. We would have had to use the nuclear option, if you will, of declaring a national emergency in central banking terms with wide powers as opposed to something more direct and laid out through a policy framework.

Senator Day: It is difficult for us, when we get a budget implementation bill, to deal with all the diverse aspects. Our difficulty was that we really did not understand the effects of this, where it was coming from and what the initiative for it was.

My final question is about Bill C-10. There are amendments to the Bank Act at page 258 of Bill C-10. Clause 275 of the bill adds section 973.2 (1) to the act. We have passed this, but it would be nice to know just what it means.

M. Carney : Elle est inscrite dans notre bilan, qui est publié chaque semaine sur notre site web. Je fais référence ici à un guichet unique d'information sur toutes ces questions et accessible grâce à un lien situé dans le coin supérieur gauche de notre site web. Vous n'avez qu'à cliquer et ce lien vous amène à notre bilan et à tous les renseignements sur le sujet.

Comme je l'ai dit dans ma déclaration préliminaire, si nous décidons de mettre en œuvre une telle stratégie, le conseil d'administration de la Banque du Canada entend l'annoncer à l'avance et diffuser régulièrement, à date fixe, les détails des décisions que nous prendrons les jours où elles seront prises. Ainsi, nous entendons annoncer en détail et à l'avance les mesures adoptées. D'ailleurs, vous pourrez suivre le déroulement de la stratégie grâce au bilan hebdomadaire.

Le sénateur Day : C'est utile.

Le deuxième point à éclaircir concerne les amendements à la Loi sur la Banque du Canada qui ont été adoptés en juin de l'an dernier en vertu de la Loi d'exécution du budget. Dans votre réponse au sénateur Moore, vous avez indiqué que d'autres administrations disposaient de pouvoirs semblables. Est-ce que l'exécution du budget était le bon moment pour mettre en œuvre ces amendements que vous demandiez depuis quelque temps, ou les avez-vous mis de l'avant spécifiquement pour faire face au ralentissement économique anticipé?

M. Carney : Ce n'est pas à cause du ralentissement anticipé de l'économie. Je parlais plutôt de conjoncture tenant au fait que les éléments visés de la Loi de la Banque du Canada étaient désuets, et que nous ne disposions que peu de pouvoirs pour assurer le type de facilités de liquidité et d'autres mesures, qui, à notre avis, pourraient se révéler nécessaires si la crise devait perdurer, et qui l'ont effectivement été. Évidemment, je ne parle pas pour le gouvernement, car celui-ci disposait d'un ensemble de mesures liées à la stabilité des systèmes financiers. Toutefois, ces amendements constituaient un élément de cet ensemble, et il semblait tout naturel de les inclure dans le projet de loi d'exécution du budget, mais la décision lui revenait.

De notre point de vue, nous parlions de modernisation, quelque chose que nous souhaitions depuis longtemps. Toutefois, ces amendements ont été mis en lumière par tout ce qui est arrivé sur les marchés mondiaux. Nous aurions été, disons, dans l'obligation de déclarer une urgence nationale au niveau du système bancaire central, assortie d'importants pouvoirs par opposition à un mécanisme plus direct et prévu dans un cadre stratégique.

Le sénateur Day : Lorsqu'on nous présente un projet de loi d'exécution du budget, il est difficile pour nous d'aborder tous les aspects qu'il comporte. En fait, la difficulté pour nous était que nous ne comprenions pas vraiment les effets de ces amendements, d'où ils provenaient et dans quel but.

Ma dernière question porte sur le projet de loi C-10. Il s'agit des amendements à la Loi sur les banques, lesquels figurent à la page 258 du projet de loi C-10. En effet, l'article 275 du projet de loi ajoute le paragraphe 983.2(1) à la loi. Nous avons adopté cet amendement, mais il serait intéressant de savoir ce qu'il signifie au juste.

The section reads: "On the recommendation of the Minister, the Governor in Council may, by order, provide that any provision of this act" — the Bank Act — "or regulations shall not apply to a bank, to Her Majesty in right of Canada or an agent or agency of Her Majesty or to any other person otherwise subject to the provisions of the Bank Act."

Are you able to help us with that?

Mr. Carney: I would love to be the Governor-in-Council, but I am not, nor am I the Minister of Finance, so I cannot help you at all.

Senator Day: You are not familiar with this? I think the basis for it is to allow the Government of Canada to take money from the Consolidated Revenue Fund to invest in banks.

Mr. Carney: I am not familiar with the specifics of the provision.

Senator Massicotte: In Canada we have been very lucky with what is happening in our structure, but other countries in the world have not been. The United States is questioning how they should regulate and govern, and how they should ensure sound systems.

Last week you responded to the same question in the House of Commons Standing Committee on Finance. You said that, irrespective of the fact that we have had better times, we should learn from the experiences of other countries and possibly look at changes in how we regulate our own industry. Austria takes a prudency role and the Bank of Canada has a different role. How should we change our system in order to minimize unpleasant surprises in the future?

Mr. Carney: Consistent with the agreement of the G20 leaders in April and the recommendations of ministers and central bank governors a few weeks earlier, I would say that one of the most important things is that all regulators, in the broadest sense, must take into account the implications of their actions for financial system stability, that is, they must think about the system as a whole as well as their core responsibility.

There is a series of issues, and we would be happy, with more time, to discuss them in more detail. They run across accounting, bank capital, pensions, mortgage regulation, and margin arrangements in financial markets that can have unfortunate amplifier effects and ultimately be destabilizing to the system. The first thing is that there is that associated responsibility for the system. Second, there must be a mechanism to coordinate and express views on the system so that those decisions can be informed.

Le paragraphe se lit comme suit : « Sur recommandation du ministre, le gouverneur en conseil peut, par décret prévoir que telle disposition de la présente loi — la Loi sur les banques — ou de ses règlements ne s'applique pas à une banque, à Sa Majesté du chef du Canada ou à l'un de ses mandataires ou organismes ou à toute autre personne autrement assujettie à cette disposition. »

Êtes-vous en mesure de nous aider au sujet de ce paragraphe?

M. Carney : J'aimerais être le gouverneur en conseil, ce que je ne suis pas, pas plus que je ne suis ministre des Finances; alors, je ne vous suis d'aucune aide.

Le sénateur Day : Alors, vous ne connaissez pas cet article? Je crois que sa raison d'être est de permettre au gouvernement du Canada de prendre des fonds du Trésor pour les investir dans les banques.

M. Carney : Je ne connais pas les détails de cette disposition.

Le sénateur Massicotte : Au Canada, nous avons été très chanceux si l'on regarde les répercussions de la crise sur notre structure, mais d'autres pays dans le monde ont eu moins de chance. Les États-Unis se demandent quoi faire pour réglementer et gouverner, comment mettre en place des systèmes efficaces.

La semaine dernière, vous avez répondu à la même question devant le Comité permanent des finances de la Chambre des communes. Vous avez dit que, indépendamment du fait que nous avions connu des temps plus heureux, nous devons apprendre de l'expérience d'autres pays et envisager certains changements dans notre façon de réglementer notre propre industrie. L'Autriche a adopté un rôle de prudence tandis que la Banque du Canada joue un rôle différent. De quelle façon pouvons-nous changer notre système de façon à éviter le plus possible les surprises désagréables à l'avenir?

M. Carney : Conformément à l'entente conclue entre les leaders du G20, en avril, et aux recommandations des ministres et des gouverneurs de la banque centrale, il y a quelques semaines de cela, je dirais que l'une des choses les plus importantes est que tous les organismes de réglementation, dans le sens le plus large, doivent tenir compte des incidences que les mesures qu'ils prennent ont sur la stabilité des systèmes financiers, autrement dit, ils doivent réfléchir au système dans son ensemble ainsi qu'à leur responsabilité première.

Je parle ici de toute une série de questions que, si nous avions plus de temps, je serais heureux de discuter plus en détail. Je parle ici de questions comme la réglementation en matière de comptabilité, de capitaux des banques, de pensions et d'hypothèques ainsi que les ententes relatives à la marge des marchés financiers, qui peuvent avoir des effets malencontreux d'amplification et, ultimement, déstabiliser le système. Une première chose : l'existence de cette responsabilité connexe à l'égard du système. Et deuxièmement, il doit y avoir un mécanisme de coordination et de formulation des points de vue concernant le système afin que les décisions prises puissent être des décisions éclairées.

The Bank of Canada does not bear those responsibilities but we have a general responsibility to consider financial stability under the preamble to the Bank of Canada Act. We view ourselves at this time as having an advocacy role in identifying problems and making them known to committees such as this and to Canadians more broadly. We intend to continue to develop this role.

It is difficult at times, because when the institution has identified and advised of problems, the advice has not always been followed. In some cases, the problems have been identified repeatedly. In one instance, the only serious capital market problem we had in this crisis had been identified by the bank some years in advance. In the end, the bank had to play a central role, along with the government, to sort out the mess, even though we had no direct responsibility for it.

Senator Moore: Mr. Carney, could you clarify what I think you said, that with a prudent and balanced approach, you might buy toxic or questionable assets?

Mr. Carney: Given that "neutral" means "broad" and "toxic" means "narrow"; and that "prudence" means "safety" and "toxic" means risky, it is highly unlikely, given our principles, that we would purchase these assets. The only caveat I tried to give is that "toxic" is an incredibly elastic definition.

Senator Moore: I am concerned about the moral hazard of such an action with the inequity of a bad decision being rewarded when there is money involved.

Mr. Carney: That is an extremely important and fair point and something to always consider in any of these activities. It comes down to concentration in sectors. If certain institutions or sectors are rewarded for bad decisions, it is counterproductive to the overall objective. Quite frankly, it would not be necessary to achieve the overall goal of improving financial conditions in order to achieve the inflation target.

I can assure senators that moral hazard is a term that probably is used more frequently in the Bank of Canada than virtually anywhere else in the country. It is of tremendous concern for us. We are thinking long and hard about the post crisis design of the financial system and our activities and how to minimize that because people know what has been done *in extremis*. How do you rebuild the system?

Senator Moore: Do not let them take advantage of you.

Mr. Carney: We are thinking very hard about that.

Ces responsabilités ne relèvent pas de la Banque du Canada, mais celle-ci assume une responsabilité générale qui consiste à examiner la stabilité financière conformément au préambule de la Loi sur la Banque du Canada. À ce moment-ci, nous considérons que notre rôle en est un de défense de nos intérêts, à savoir cerner les problèmes et en faire part à des comités comme celui-ci, et enfin, aux Canadiens. Nous entendons continuer à assumer un tel rôle.

Cependant, ce rôle est quelquefois difficile à assumer étant donné que lorsque l'institution définit les problèmes et nous en informe, les conseils que nous formulons ne sont pas toujours suivis. Dans certains cas, les problèmes sont relevés et signalés à maintes reprises. Dans le cas qui nous intéresse, le seul problème grave lié au marché des capitaux que nous avons eu dans le contexte de la présente crise a été relevé par la banque il y a de cela quelques années. En fin de compte, la banque a eu un rôle important à jouer, conjointement avec le gouvernement, à savoir trouver une solution à ce gâchis, bien que nous n'ayons aucune responsabilité directe à cet égard.

Le sénateur Moore : Monsieur Carney, pouvez-vous préciser ce que je crois que vous avez dit, c'est-à-dire qu'avec une approche prudente et équilibrée, vous pourriez acheter des actifs toxiques ou douteux?

M. Carney : Comme le mot « neutre » signifie « vaste », et que le mot « toxique » signifie « étroit »; que « prudence » égale « sécurité » et « toxique » signifie risqué, il est hautement improbable, compte tenu de nos principes, que nous achetions de tels actifs. En fait, la seule mise en garde que j'essaie de formuler est que le mot « toxique » a une définition incroyablement élastique.

Le sénateur Moore : Je m'inquiète du risque moral d'une telle démarche compte tenu de l'iniquité que peut susciter une mauvaise décision lorsqu'il y a de l'argent en jeu.

M. Carney : C'est à la fois un point extrêmement important et tout à fait juste et un élément dont il faut toujours tenir compte dans l'une ou l'autre de ces activités. Cela se résume à une concentration dans certains secteurs. En effet, si certaines institutions ou certains secteurs sont récompensés pour de mauvaises décisions, c'est contreproductif sur le plan des efforts visant l'objectif global. Franchement, il n'est pas nécessaire d'atteindre l'objectif global, qui est d'améliorer la situation financière pour atteindre la cible d'inflation.

Je peux assurer les sénateurs que l'expression « risque moral » est probablement utilisée plus fréquemment à la Banque du Canada que n'importe où au pays. Il s'agit d'une grande préoccupation pour nous. Nous étudions en long et en large la conception d'un nouveau système financier à mettre en oeuvre après la crise et nous réfléchissons à nos activités ainsi qu'à la façon de minimiser le tout, parce que les gens savent ce qui a été fait *in extremis*. Alors, comment restructurer le système?

Le sénateur Moore : Ne les laissez pas prendre avantage sur vous.

M. Carney : Nous y réfléchissons très sérieusement.

Senator Moore: Both you and Ben Bernanke, Chairman of the Federal Reserve, talked about the importance of stabilizing the U.S. banking system. I believe you said that the Bank of Canada expected upturns conditional on the U.S. and the U.K. stabilizing their systems. This is critical for Canada but you did not mention that as one of the factors that would support a Canadian recovery. How critical is it? Is it key to your planning?

Mr. Carney: It is an absolutely critical precondition for recovery in Canada and globally. That precondition is spelled out clearly. It was in our decision and published in the monetary policy report.

Senator Moore: Yes. I wondered why you did not mention it today.

Mr. Carney: Certainly, it has not become less important. While we take some confidence in the scale of the plans and the will of the U.S. Administration and other administrations around the world, execution is everything. These plans must be implemented. They are being implemented but they are complicated, so it will take some time.

A significant shortfall will have an impact on activity and inflation in Canada, and the Bank of Canada will react appropriately.

The Chair: To what extent was the economic crisis aggravated by the linkage of banks and investment houses? Would your job be made easier if they were delinked?

Mr. Carney: The crisis was magnified and transmitted by problems at certain large, complex financial institutions, which were both banks and investment houses. They were poorly run institutions, in hindsight, and were dramatically over leveraged.

The Canadian experience has shown that if you have well-run institutions with appropriate leverage, banks and investment houses can be linked. Going back to Senator Massicotte's point, lessons can be learned from the failures elsewhere. We need to appropriate those lessons in further risk-proofing our system.

The Chair: Thank you, Mr. Carney and Mr. Jenkins. As always, it has been enlightening and informative. We appreciate that you have renewed and maintained the tradition of coming before the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce. We wish you well in your work; it is vitally important for Canadians. The Bank of Canada is to be applauded for its efforts.

Le sénateur Moore : Tant vous que M. Ben Bernanke, président de la Réserve fédérale, avez parlé de l'importance de stabiliser le système bancaire américain. Si je ne me trompe pas, vous avez dit que la Banque du Canada s'attend à une relance à la condition que les É.-U. et le R.-U. stabilisent leurs systèmes. Bien que cet aspect soit important pour le Canada, vous n'avez pas signalé qu'il s'agissait de l'un des facteurs susceptibles de soutenir la reprise au Canada. Dans quelle mesure est-ce important? Est-ce la clé de votre planification?

M. Carney : Il s'agit d'une condition préalable absolument essentielle à la reprise tant au Canada qu'à l'échelle mondiale. Cette condition préalable est énoncée clairement; elle figure dans le libellé de notre décision et est diffusée dans le rapport sur la politique monétaire.

Le sénateur Moore : Effectivement. Je me demande pourquoi vous n'en avez pas parlé aujourd'hui.

M. Carney : Ce n'est certainement pas parce qu'elle est devenue moins importante. Bien que nous ayons confiance dans la nature des plans et dans la volonté de l'administration américaine et d'autres administrations dans le monde, tout se résume à l'exécution. Ces plans doivent être mis en oeuvre. Ces plans sont effectivement mis en oeuvre, mais ils sont compliqués, alors il nous faudra du temps.

Un manque à gagner très important aura une incidence sur les activités et l'inflation au Canada, et la Banque du Canada entend réagir en conséquence.

Le président : Dans quelle mesure les liens entre les banques et les firmes de placement ont-ils contribué à aggraver la crise économique? Est-ce que votre travail serait plus facile s'il n'y avait aucun lien entre elles?

M. Carney : La crise a été amplifiée et s'est propagée en raison de problèmes survenus dans certaines institutions financières importantes et complexes, tant des banques que des firmes de placement. Rétrospectivement, nous constatons que la gestion de ces institutions était inefficace et qu'elles étaient très endettées.

L'expérience canadienne a démontré que si les institutions sont bien gérées et que leur niveau d'endettement est raisonnable, il peut y avoir des liens entre les banques et les firmes de placement. Pour revenir au point soulevé par le sénateur Massicotte, on peut tirer des leçons des erreurs commises ailleurs. Nous devons nous en inspirer pour mettre notre système à l'abri des risques éventuels.

Le président : Merci, monsieur Carney et monsieur Jenkins. Comme toujours vos témoignages ont été enrichissants et informatifs. Nous apprécions que vous ayez repris et maintenu la tradition de votre participation au Comité sénatorial permanent des banques et du commerce. Nous vous souhaitons du succès dans votre travail; un travail très important pour les Canadiens. Nous félicitons la Banque du Canada des efforts qu'elle a déployés.

Mr. Carney: Thank you very much, senator. We look forward to coming back.

(The committee adjourned.)

M. Carney : Merci beaucoup sénateur. Nous serons très heureux de nous présenter de nouveau devant ce comité.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Thursday, May 7, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m. to study on the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers.

Senator Michael A. Meighen (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: I call the meeting to order.

[Translation]

Welcome to you all. This morning, the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce is holding its final meeting on credit and debit card systems in Canada.

[English]

The committee was charged with undertaking this inquiry after the Senate, in early March, adopted a motion put forward by Senator Ringuette to have the committee study this issue. To date, the committee has heard from a number of key stakeholders in the credit and debit card systems, including representatives of card issuers, merchants, payment processors, credit card companies, Canada's debit network, and consumers.

Today, we will be provided with another perspective. In the first half of our meeting this morning, we will hear from the academics and the policy-making community about credit and debit cards. We are pleased to have with us from Queen's University, Roger Ware, Professor of Economics, Department of Economics; and from Edgar, Dunn & Company, Peter Dunn, Director, and Robert White, Director. Thank you for travelling to Ottawa to appear before the committee. We will also hear from Saul Schwartz, from the School of Public Policy Administration at Carleton University.

Allow me to introduce the members of the Banking Committee: On my far right is Senator Oliver, from Nova Scotia; Senator Gerstein, from Ontario; Senator Goldstein, from Quebec; Senator Ringuette, from New Brunswick; and Senator Harb, from Ontario.

In the Senate, we have Senator Gerstein, Senator Grafstein and Senator Goldstein and we never know who will show up and play what role. In any event, we are happy to have our deputy chair here, Senator Goldstein.

Mr. Dunn, please proceed.

OTTAWA, le jeudi 7 mai 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, pour étudier les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs.

Le sénateur Michael A. Meighen (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : La séance est ouverte.

[Français]

Bonjour à tous. Ce matin le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce tient sa dernière réunion portant sur les questions relatives aux systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada.

[Traduction]

Le comité a été chargé d'effectuer cette enquête après adoption, par le Sénat, d'une motion déposée à cet effet par le sénateur Ringuette. Jusqu'à présent, le comité a entendu les témoignages de certains intervenants clés des systèmes de cartes de crédit et de débit, notamment des représentants des établissements émetteurs de cartes, des marchands, des responsables du traitement des paiements, des compagnies de cartes de crédit, du réseau canadien de débit et des consommateurs.

Aujourd'hui, nous entendrons un autre son de cloche. Au cours de la première moitié de notre séance, nous entendrons le témoignage d'universitaires et de décideurs du domaine des cartes de crédit et de débit. Nous accueillons M. Roger Ware, professeur de sciences économiques, Faculté d'économie, Université Queen's; et deux administrateurs de la société Edgar, Dunn & Company, M. Peter Dunn et M. Robert White. Merci de vous être déplacés pour venir à Ottawa témoigner devant notre comité. Nous accueillons également de l'Université Carlton, M. Saul Schwartz, professeur à l'école de politique publique et d'administration.

Permettez-moi de présenter les membres du comité. À l'extrême droite, le sénateur Oliver, de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Gerstein, de l'Ontario; le sénateur Goldstein, du Québec, le sénateur Ringuette, du Nouveau-Brunswick; et le sénateur Harb, de l'Ontario.

Au Sénat, il y a un sénateur Gerstein, un sénateur Grafstein et un sénateur Goldstein et chacun d'entre eux peut nous réserver une surprise. Quoi qu'il en soit, nous sommes ravis de la présence du vice-président du comité, le sénateur Goldstein.

Monsieur Dunn, vous avez la parole.

Peter T. Dunn, Director, Edgar, Dunn & Company: Edgar, Dunn & Company sincerely appreciates the committee's invitation to participate in its study of Canada's debit and credit systems. I am a founding director of Edgar, Dunn & Company. I have been involved with the payment card systems, including interchange, for over 35 years around the world. With me today is my fellow director, Robert White, who has been involved extensively in the changes made to the Australian payments market. We have provided the committee with background materials on both the firm and the card systems. I would be pleased to expand upon them at a later time.

As we indicate in the materials, Edgar, Dunn & Company has worked with a wide range of participants in the global payments, in particular with bank systems, for about 30 years. The bank card systems around the world were developed using commercially sound principles that address the unique aspects of those systems, and they have withstood the test of time. Most importantly, these fundamental principles have resulted in a vibrant and competitive, local and global set of payment systems where all participants enjoy substantial benefits. The bank card systems have been so successful that some of their unique aspects are often taken for granted. I want to discuss a few.

First, the systems rely on carefully balancing the interests of both the merchant, who accepts the product, sells merchandise and receives a prompt and guaranteed payment, and the account holder, who uses the product for convenience, safety and potentially for rewards and extended credit. While the institutions that provide these services compete with each other for account holders and merchants, they must agree on operating principles and rules, and must cooperate and coordinate in support of each other's customers. Revenue to fund and invest in the system is derived from two sources, the two ultimate customers, who are the account holder and the merchant. All other revenues that we discuss take place within that envelope.

It is crucial to the overall size and success of the bank card systems that both end users — the merchant and the cardholder — perceive that the value delivered to them is consistent with the price they pay. The schemes, which are in the middle, compete with each other and try to keep the value-to-price ratio as high as possible for their issuing and acquiring businesses. At times, the individual interests of those acquiring and issuing businesses might be in conflict.

There is a need for an interbank or interchange fee that allows different institutions to offer parts of the end-to-end service. This fee is needed to support the growth and operation of the system and creates no new revenue for the system. Understandably, both sides of the system often raise issues about the fee. For issuers, the

Peter T. Dunn, administrateur, Edgar, Dunn & Company : La société Edgar, Dunn & Company remercie sincèrement les membres du comité de l'avoir invitée à participer à cette étude sur les systèmes de débit et de crédit au Canada. Je suis un administrateur fondateur de la firme. Depuis 35 ans, dans divers pays, je m'occupe des systèmes de cartes de paiement, y compris le système d'interchange. Aujourd'hui, je suis accompagné de Robert White, comme moi administrateur de la firme, qui a été étroitement mêlé aux modifications apportées au marché des paiements en Australie. Nous avons préparé des documents à l'intention des membres du comité qui les renseigneront sur notre firme et le système de cartes de paiement. Si vous le souhaitez, je pourrai développer certains points plus tard.

Comme nous le signalons dans le document fourni, Edgar, Dunn & Company travaille depuis quelque 30 années avec une vaste gamme d'intervenants dans les systèmes de paiement en général, mais plus particulièrement dans les systèmes bancaires. Les systèmes de cartes bancaires constitués dans divers pays s'appuient sur de solides principes commerciaux qui reconnaissent la spécificité de ces systèmes, lesquels ont fait leur preuve. Le plus important, c'est que le recours à ces principes fondamentaux a permis l'éclosion de systèmes de paiement féconds et concurrentiels, à l'échelle locale et mondiale, dont tous les intervenants tirent des avantages considérables. Les systèmes de cartes bancaires ont connu un tel succès que certains aspects qui leur sont propres sont considérés comme allant de soi. Je voudrais parler de quelques-uns de ces aspects.

Tout d'abord, le système mise sur un équilibre judicieux des intérêts du marchand, qui accepte la carte, vend un bien et reçoit rapidement un paiement garanti, et ceux du titulaire de la carte, qui l'utilise parce qu'elle est pratique, sûre et qu'elle peut lui valoir des récompenses et une marge de crédit supplémentaire. Les établissements qui offrent ce genre de services se font concurrence auprès des titulaires de cartes et des marchands, mais ils doivent se soumettre à une série de règles et de principes et ils doivent coopérer entre eux et assurer une coordination à l'appui de leurs clientèles respectives. Les recettes servant au financement et aux investissements dans le système proviennent de deux sources, des deux clients principaux, c'est-à-dire le titulaire de la carte et le marchand. Toutes les autres recettes proviennent des transactions entre ces deux pôles.

Du point de vue de la taille et du succès des systèmes de cartes bancaires, il est crucial que ces deux pôles — le marchand et le titulaire de carte — aient l'impression que la valeur qu'ils tirent de leur usage mérite le prix qu'ils payent. Les intermédiaires, ceux qui font le lien entre les deux, se font concurrence et essaient de maintenir aussi élevée que possible la valeur correspondant au prix qu'ils exigent en tant qu'établissements émetteurs ou acquéreurs. Il arrive parfois que les intérêts des établissements acquéreurs et émetteurs n'aillent pas dans le même sens.

Pour que les différents établissements puissent offrir des éléments du service complet, des frais d'interchange s'imposent. Ces frais servent à maintenir la croissance et le fonctionnement du système et ne constituent pas de nouvelles recettes pour le système. On comprendra que les deux pôles du système contestent

fee is always too low; and for acquirers, it is too high. The role of the card schemes is to manage this constructive tension as it arises and to benefit the entire system.

Interchange fee structures and fee levels are established by the schemes. They reflect the value delivered by the system to the acquiring participant, in the case of the point-of-sale, POS, transaction; and to an issuing participant in the case of a transaction at an automated teller machine, ATM, to partially offset the costs related to the service incurred by the issuing business for POS transactions or to the acquirer of an ATM transaction. These fees may be fixed, a percentage or a combination of the two within the same system, depending on market needs. The card payment system is complex, and many elements are intertwined. Changes in one area or to one participant can have direct impacts on other participants and on the effectiveness and size of the entire system. This is the case when interchange is involved.

This complexity inevitably causes issues to be raised, typically in a manner that serves the individual interests of the party raising the issue. Ultimately, these issues must be considered in the context of the entire system or network. Competition exists at all levels of the system among payment types, schemes, issuers and acquirers, processors and agents. For payment types, competition exists among cash, debit, credit and cheque. Among schemes, it is Proprietary, Visa, MasterCard, Interac, American Express and Discover. Among the issuers, the large banks here in Canada, it is Royal, CIBC, Bank of Montreal and so forth. Among them are acquirers and processors, or agents, on both the issuing and acquiring sides.

While the overall characteristics of these payment card systems are similar in most geographies, the specific economics, the fees and business practices related to the end-to-end transaction between the merchant and the card holders' account are highly dependent on local economic, social and political factors. While we can learn lessons from other locations and improvements can be made, solutions to the debit and credit issues raised in Canada are likely to be based solely on Canada's unique history and circumstances.

We look forward to your comments and questions.

Roger Ware, Professor of Economics, Department of Economics, Queen's University: Good morning. I thank the committee for giving me this opportunity to appear. I have tried to focus on summarizing the academic debate and findings pertaining to competition in credit and debit card networks, and

souvent la question des frais. Pour l'établissement émetteur, les frais sont toujours trop bas. Et inversement pour l'établissement acquéreur. Le rôle des intermédiaires est de gérer cette tension positive quand elle se présente et d'en faire profiter l'ensemble du système.

Les structures et les niveaux de frais d'interchange sont fixés par les intermédiaires. Ils traduisent la valeur qu'obtiennent les usagers des établissements acquéreurs, quand il y a transaction à un point de vente, et celle qu'obtiennent les usagers des établissements émetteurs, quand il y a transaction à un guichet automatique, GAB, car les frais d'interchange couvrent partiellement les coûts de fonctionnement engagés par l'établissement émetteur pour les transactions au point de vente et l'établissement acquéreur pour les transactions GAB. Ces frais peuvent être fixes ou être calculés suivant un pourcentage ou une combinaison des deux dans le même système, selon ce que dicte le marché. Le système de paiement par carte est complexe et bien des éléments sont interreliés. Des modifications qui touchent un aspect ou un usager peuvent avoir des conséquences directes pour les autres usagers et une incidence sur l'efficacité et la taille de tout le système. C'est ce qui arrive quand la structure d'interchange est en cause.

Inévitablement, cette complexité soulève des contestations, on s'en doutera dans le but de servir les intérêts des contestataires. En tout état de cause, ces contestations doivent être évaluées dans le contexte de l'ensemble du système ou du réseau. Il y a concurrence à tous les paliers du système, types de paiement, intermédiaires, émetteurs et acquéreurs, processeurs et agents. Sur le plan des paiements, la concurrence se fait entre l'argent liquide, le débit, le crédit ou le chèque. Entre les intermédiaires, c'est entre Proprietary, Visa, MasterCard, Interac, American Express et Discover. Entre les émetteurs, ce sont les grandes banques au Canada, la Banque Royale, la CIBC, la Banque de Montréal, et cetera. Ces dernières sont acquéreurs et processeurs, ou agents, à la fois comme établissements émetteurs et comme établissements acquéreurs.

S'il est vrai que, dans presque tous les pays, les caractéristiques d'ensemble de ces systèmes de cartes de paiement sont les mêmes, ce sont des facteurs économiques, sociaux et politiques reliés à la situation économique locale qui régissent essentiellement les divers mécanismes économiques, les frais et les pratiques commerciales relatives à la transaction complète. Nous pouvons tirer des leçons de la situation qui prévaut dans d'autres pays et apporter des améliorations, mais les solutions aux enjeux que suscitent le débit et le crédit au Canada passeront sans doute par des mesures spécifiquement canadiennes, qui tiendront compte de nos antécédents et de nos particularités.

Nous sommes impatients d'entendre vos commentaires et de répondre à vos questions.

Roger Ware, professeur en économie, faculté d'économie, Université Queen's : Bonjour. Je remercie les membres du comité de me donner l'occasion de venir témoigner. J'ai essayé de préparer un résumé qui cerne le débat et les conclusions des universitaires pour ce qui est de la concurrence entre les réseaux

on the design of regulatory schemes to regulate those networks. I have kept my preliminary statement short to allow maximum time for questions.

Economic theorists love to theorize about everything, and they have theorized a great deal about payment card networks over the last 20 years or so. The first important feature of that theorizing is the understanding that credit card and debit card industries are examples of what economists now call "two-sided markets." The distinguishing feature of two-sided markets is that they contain two sets of end users, each of whom needs the other for the market to operate. In the case of credit and debit card markets, the two end-user groups are the cardholders and the merchants, each of whom obtains value from the existence of these electronic payment systems.

There is a strong element in these payment networks of network economics, in the sense that it is more valuable to a particular bank to issue a Visa card, when there are more merchants that accept Visa cards. It is equally more valuable to me as a consumer to have a Visa card if there are more places that I can use it. In network economics, we generally have a combination of two kinds of competition. We have what is called internetwork competition, which occurs between the networks and is sometimes called system competition. For example, competition between Visa and MasterCard is an example of internetwork competition. In the debit industry, of course, at the moment, we have a single network, the Interac network.

What economists call intranetwork competition, or within-system competition, operates between members of the same network. For example, different Visa card issuing banks, financial and nonfinancial institutions, compete with each other for the credit card business of consumers. As you know, there are a large number of cards out there, each offering a slightly different combination of interest rates, card fees, free balance periods, reward programs and various branding attributes. I think it is fair to say that the competition at the card-issuing level is intense. It also occurs for merchants at the option level. It occurs among merchants and among acquirers, because acquirers want to make an attractive proposition to merchants to accept their card or to adopt their card. It may not always be as intense as on the issuing side, because in some cases there are honour-all-cards rules. A merchant cannot decide to accept one Visa card, let us say only Royal Bank Visa cards and no other Visa card, because Visa has an honour-all-cards rule that requires a merchant who decides to adopt one Visa card to adopt them all.

As a side note, this rule is particularly confusing because the phrase, "honour all cards," means something different in the United States than in Europe in the policy debate. In the United States, the phrase has been used in various anti-trust cases to

de cartes de crédit et de débit, et je vais tenter d'offrir quelques remarques sur la conception de régimes de réglementation de ces réseaux. Mes remarques liminaires seront brèves pour réserver un maximum de temps aux questions.

Les économistes adorent offrir des théories sur tout et sur rien et c'est ce qu'ils ont fait à propos des réseaux de cartes de paiement au cours des 20 dernières années environ. Le pivot de cette théorie tient au fait que l'on comprend que le secteur des cartes de crédit et de débit est un exemple de ce que les économistes appellent désormais « un marché bilatéral ». La caractéristique de ce genre de marché est le fait qu'il y a deux groupes d'utilisateurs, chacun ayant besoin de l'autre pour que le marché fonctionne. Dans le cas des marchés de cartes de crédit et de débit, ces deux groupes d'utilisateurs sont les titulaires de cartes et les marchands, chacun obtenant quelque chose de ces systèmes de paiement électroniques.

Étant donné qu'il s'agit de réseaux, plus il y a de marchands qui acceptent la carte Visa, plus il est avantageux pour une banque donnée de l'émettre. En tant que consommateur, plus il y a de commerces qui acceptent la carte Visa, plus c'est avantageux pour moi. S'agissant de réseaux, on constate en général une combinaison de deux types de concurrence. Il y a ce que l'on appelle la concurrence interréseaux, entre deux réseaux, et on l'appelle parfois la concurrence de système. Par exemple, la concurrence entre Visa et MasterCard est une concurrence interréseaux. Du côté des cartes de débit, bien entendu, il faut reconnaître que, pour l'instant, il n'y a qu'un seul réseau, Interac.

Il existe également une concurrence intraréseau, à l'intérieur d'un système, celle que se livrent les membres du même réseau. Par exemple, les établissements bancaires émetteurs de la carte Visa, les institutions financières et non financières, se font concurrence pour offrir des cartes de crédit aux consommateurs. Comme vous le savez, il existe un grand nombre de cartes à la disposition des consommateurs, chacune offrant diverses nuances dans les taux d'intérêt, les frais de cartes, les périodes libres d'intérêts, les programmes de récompenses et divers avantages liés à la marque. On peut donc dire que la concurrence au niveau de l'émission des cartes est intense. Cette concurrence existe également du point de vue des marchands qui ont le choix d'un établissement acquéreur. Il en est ainsi parce que les établissements acquéreurs font des offres alléchantes pour que les marchands acceptent leur carte ou l'adoptent. Cette concurrence n'est pas aussi féroce que du côté des établissements émetteurs car, dans certains cas, on applique la règle voulant qu'il faille honorer toutes les cartes. Ainsi, un marchand ne peut pas décider que la seule carte Visa qu'il acceptera sera celle de la Banque Royale, car Visa impose cette règle si un marchand décide qu'il accepte la carte Visa.

Soit dit en passant, cette règle prête à confusion, car l'expression « honorer toutes les cartes » n'a pas la même signification aux États-Unis qu'en Europe quand on l'utilise dans le débat. Aux États-Unis, l'expression a été évoquée dans

mean that if a merchant takes a Visa credit card, they must also take the Visa debit card. In Europe, it generally means that if a merchant takes one Visa card, they must take them all.

The Chair: What practice is followed in Canada, then?

Mr. Ware: I believe that in Canada, currently we do not have Visa debit, but I believe that Visa has stated that when Visa debit appears, the merchants will not be required to use both or adopt both.

The interchange fee, being a fee paid from the merchant to the card issuer, strictly from the acquirer to the card issuer, is not a conventional price in the sense of the price of apples or the price of groceries. When we think of the price of apples, we generally agree that if the price of apples goes up, consumers are worse off. The interchange fee, being a payment from acquirers to issuers, is a two-sided price. It is designed to balance the interests of merchants, ultimately, or the value to merchants, if I can put it that way, in terms of the value of adopting or accepting the card, and the interests of issuers in having an incentive to issue that particular card. If we unilaterally increase the interchange fee in a credit card network, in the short term, at least, that increase likely would have the effect of making merchants less well-off and issuers better off, but in the long term the effect is not that simple. I am happy to elaborate on that effect if there is interest. Basically, the optimal interchange fee is one that balances acceptance by merchants with value to issuers.

What does the evidence show? There has been much study in the last ten years or so particularly, and most of that study has taken place in the United States because of prominent antitrust cases, in Australia where there was a much publicized experiment in regulating interchange fees, and in the United Kingdom where there has been a study by the Office of Fair Trading. The problem is that the conclusions are not clear, at least not to me.

The Reserve Bank of Australia, who regulated interchange fees there, concluded in their report that they believed a regulated reduction in interchange fee was beneficial. I find their analysis not very persuasive. I might add, but that was their conclusion, and they concluded to continue it. There was also a similar conclusion by the Office of Fair Trading in the U.K.

The Chair: When you say beneficial, to whom was it beneficial or not beneficial?

Mr. Ware: The system as a whole is clearly not beneficial to the credit card issuers, but they have a sophisticated, equilibrium view of trying to aggregate the total welfare of consumers and financial institutions and all the other players in the system. However, as I say, I do not find their analysis persuasive.

diverses affaires antitrust pour signifier que si un marchand accepte la carte de crédit Visa, il doit accepter également la carte de débit Visa. En Europe, si un marchand accepte la carte Visa, il doit accepter toutes les cartes Visa.

Le président : Qu'en est-il au Canada alors?

M. Ware : Je pense qu'actuellement, au Canada, la carte de débit Visa n'est pas encore utilisée, mais Visa a déclaré que, lorsqu'elle le serait, on n'exigerait pas des marchands qu'ils adoptent les deux.

Les frais d'interchange, c'est-à-dire les frais versés par le marchand à l'établissement émetteur, essentiellement ce qui passe de l'acquéreur à l'émetteur, ne correspondent pas à un prix conventionnel comme le prix des pommes ou d'une autre denrée. Dans le cas du prix des pommes, nous reconnaissons tous que si le prix des pommes augmente, les consommateurs en pâtissent. Les frais d'interchange représentant un paiement de l'acquéreur à l'émetteur, c'est un prix bilatéral. Ces frais visent à équilibrer les intérêts des marchands, c'est-à-dire à quantifier la valeur obtenue par le marchand, pour ainsi dire, ou encore à quantifier la valeur que représente l'adoption d'une carte, et les intérêts des émetteurs afin qu'ils trouvent leur compte dans l'émission d'une carte en particulier. Si les frais d'interchange augmentent unilatéralement dans un réseau de cartes de crédit, à court terme, du moins, cette augmentation va réduire la marge des marchands, mais ajouter aux recettes des émetteurs. À long terme, l'incidence n'est pas aussi simple. Si vous le voulez, je pourrai développer cet aspect-là. Essentiellement, pour optimiser les frais d'interchange, il faut un équilibre entre l'acceptation d'une carte par les marchands et ce qu'elle rapporte aux émetteurs.

Quels sont les faits? Au cours des 10 dernières années, on a beaucoup étudié le sujet et les études ont été effectuées essentiellement aux États-Unis en raison d'affaires retentissantes antitrust, en Australie, où l'on a tenté une expérience très médiatisée de réglementation des frais d'interchange, et au Royaume-Uni, où le Bureau britannique de la concurrence a fait une étude. Le problème est que les conclusions ne sont pas probantes, du moins pour moi.

La Reserve Bank d'Australie qui a réglementé les frais d'interchange dans ce pays, affirme dans un rapport que la réduction des frais d'interchange s'est révélée bénéfique. Je trouve son analyse peu convaincante, mais j'ajoute que c'est là la conclusion de la banque et il a été décidé de poursuivre l'expérience. Le Bureau britannique de la concurrence a tiré une conclusion semblable.

Le président : Quand vous dites que c'était bénéfique, qui en profitait ou en pâtissait?

M. Ware : Le système ainsi configuré n'est nettement pas bénéfique aux établissements émetteurs de cartes de crédit, mais les Australiens ont pour objectif un équilibre sophistiqué qui combine les avantages pour les consommateurs et les institutions financières et tous les autres intervenants dans le système. Toutefois, comme je vous le disais, je ne trouve pas leur analyse convaincante.

I can say perhaps two things on that subject. The Reserve Bank of Australia finds that lowering interchange fees by regulation has the effect of reducing the margins between the interchange fee, which is paid by the acquirer to the issuer, and the merchant discount, which is the discount that the acquirer charges the merchant. Their argument was that reducing that margin was equivalent to making the system more competitive. I am not sure if I find that argument particularly persuasive or the evidence to support it strong.

The bank also argues that regulation is required because merchants do not have sufficient bargaining power in setting interchange fees. They describe that as a coordination problem. The argument is that if all merchants were able to group or band together and be party to negotiation or the bargaining, to the setting of interchange fees, then they would come up probably with the optimal value. Since that negotiation does not happen and each individual makes a single adoption decision in competition with other merchants, then they have a tendency to be in a weak position, which leads to interchange fees being too high. That is the argument of the Reserve Bank of Australia.

I will make a few quick comments about debit cards. When the Interac system was set up in its current form in the mid-1990s, and I was involved as an adviser, there was a sense among some people that this electronic payment debit system was what economists call a natural monopoly. There was great value to having a single technology, a single network, and allowing every merchant who was financially sound and every issuer who was financially sound to be connected to it. There is some evidence to support that approach because it was successful. It has been a tremendously successful network and has had a tremendously high rate of growth. It has been successful in adoption and successful in use. It has gone from zero in the early 1990s to about 20 per cent of all purchases by consumers now made through Interac.

On the other hand, there is no competition. Competition is something that economists like, and I am in favour of it. I see no reason to expect that the entry of a new debit network would be anything but pro-competitive.

On the debit side, interchange fees are currently set at zero in Canada — and they are in other countries, too. In a competitive market, we would like the parties to set those fees, in accordance with cost minimization principles; but if we have a regulated monopoly, which is currently the case, the problem is, what is the right number? It is difficult to argue that we have any evidence to suggest that we should change interchange fees at the moment.

As far as merchant fees go, merchant fees and Interac are currently set at a fixed rate per transaction. I am not sure what Visa's debit plans are, but as a competition economist, I would argue that what is most desirable is to allow competition to discipline the market in setting those fees efficiently, and not to regulate them.

J'ajouterais deux choses à ce sujet. La Reserve Bank d'Australie estime que faire baisser les frais d'interchange par voie de réglementation réduit l'écart qui existe entre les frais d'interchange, versés par l'établissement acquéreur à l'établissement émetteur, et l'escompte du marchand, qui est l'escompte que l'établissement acquéreur demande au marchand. Les Australiens arguent du fait que réduire cet écart permet de rendre le système plus concurrentiel. Je ne suis pas sûr de trouver cet argument particulièrement convaincant ou qu'on puisse compter sur des preuves solides pour le défendre.

La banque prétend qu'il faut réglementer, car les marchands n'ont pas assez de pouvoir de négociation lorsque vient le temps d'établir les frais d'interchange. Les Australiens qualifient cette situation de problème de coordination. Ainsi, si tous les marchands pouvaient se regrouper et faire cause commune pour négocier, ils pourraient alors sans doute optimiser leurs avantages au moment où les frais d'interchange sont fixés. Étant donné que ce n'est pas le cas et que chaque marchand prend sa propre décision en concurrence avec les autres, les marchands sont dans une position de faiblesse, ce qui aboutit à des frais d'interchange trop élevés. C'est là l'argument de la Reserve Bank d'Australie.

Je vais parler brièvement des cartes de débit. Quand, au milieu des années 1990, le système Interac a été constitué dans la forme que nous lui connaissons, j'ai agi comme conseiller, et certains pensaient que ce système de débit électronique était ce que les économistes appellent un monopole naturel. Il était fort avantageux de pouvoir compter sur une seule technologie, un seul réseau, et de permettre à tous les marchands et à tous les établissements émetteurs en bonne posture financière de se connecter à ce réseau. Cette approche se défend, car c'est une réussite. Le réseau a connu un énorme succès et sa croissance a été vertigineuse. Il a été adopté avec enthousiasme et utilisé avec bonheur. Au début des années 1990, l'utilisation était nulle et désormais environ 20 p. 100 de tous les achats à la consommation se font par Interac.

Il faut dire cependant qu'il n'y a pas de concurrence. La concurrence est priseée par les économistes et j'y suis favorable. Je ne vois aucune raison de dire que l'arrivée d'un nouveau réseau de débit n'accroîtrait pas la concurrence.

S'agissant du débit, les frais d'interchange sont actuellement nuls au Canada — et il en va de même dans les autres pays. Si le marché était concurrentiel, nous aimerions que les parties établissent ces frais en respectant le principe de la minimisation des coûts. Actuellement, nous sommes en présence d'un monopole réglementé et la question qui se pose est de savoir à combien établir ces frais? Il est difficile de prétendre que nous avons les éléments nécessaires militant en faveur d'une modification immédiate des frais d'interchange.

Pour ce qui est des frais du marchand, ces derniers et les frais Interac sont perçus à un taux fixe par transaction. Je ne sais pas ce que Visa prévoit pour sa carte débit mais, comme je suis tenant de la concurrence, je préconise de laisser la concurrence jouer afin que ces frais s'établissent à un taux efficace, sans réglementation.

The final point in my statement is about tying issues, but that is redundant here. This issue was big in several antitrust cases in the United States. This point relates to honouring all cards. Visa had required its merchants to accept Visa debit if they accepted Visa credit, and we have already accepted that requirement will not happen here. That is an example of what economists call a "tying restraint." Those are all my opening remarks.

Saul Schwartz, School of Public Policy and Administration, Carleton University: I want to thank the committee for inviting me. It is important to acknowledge the role that this committee has played in the public debate about all kinds of financial matters in Canada.

Whenever I have looked for information about such matters as personal bankruptcy, student loan repayment or, in this case, credit card and debit card issues, if I type those things into Google, I often come up with testimony before this committee. It has always been a source of accurate information and reasoned opinion.

I want to make two quick and simple arguments with the help of my friend here, which is my favourite household appliance, the toaster. This toaster is an especially good one; the top is wide enough to toast bagels in it. It was a big innovation some years ago.

My first argument is that debit and credit cards are useful tools, like my toaster here, and ones that people really love. People love their credit cards. Unfortunately, like the toaster, these products are potentially hazardous.

I am stealing an idea from Elizabeth Warren, a professor at the Harvard Law School and head of the congressional oversight committee for the \$700 billion U.S. bailout fund. Her idea is that countries need, and I believe Canada needs, a financial product safety commission to regulate not necessarily the price, but the terms and conditions under which credit and debit cards are used. That is point number one.

Second — and I do not think this idea has appeared before the committee thus far — is the argument that promoting financial literacy among young people or all of us, while desirable, is not the way to ensure consumer safety. There is no strong evidence that financial literacy programs improve financial decision-making. One would think they would, but I have seen no evidence that they do.

There is no evidence that promoting financial literacy, teaching people about credit cards, interest rates and things like that, even improves their financial literacy. If they retest people a year after they have taken the course, it is gone; it has floated away into the ether. Therefore, it is not clear to me, and I will talk about this

En terminant, je voudrais aborder la question des transactions liées mais je pense que c'est hors sujet ici. Cet aspect a été largement couvert lors des affaires antitrust aux États-Unis. Cela a quelque chose à voir avec l'acceptation de toutes les cartes. Là-bas, Visa a exigé des marchands qu'ils acceptent la carte Visa débit s'ils acceptaient la carte Visa crédit et nous avons déjà reconnu que ce ne serait pas le cas ici. C'est ce que les économistes appellent une « restriction de liaison ». Voilà, c'était mes remarques préliminaires.

Saul Schwartz, École d'administration publique, Université Carleton : Je tiens à remercier les membres du comité de m'avoir invité. Il est important de signaler le rôle que votre comité a joué dans le débat public sur toute une gamme de questions financières au Canada.

Chaque fois que j'ai voulu me renseigner sur des questions comme les faillites personnelles, le remboursement des prêts étudiants ou, en l'occurrence, les cartes de débit et les cartes de crédit, et que j'ai utilisé Google pour ce faire, je suis toujours tombé sur des témoignages prononcés devant votre comité. Vos délibérations ont toujours été une source de renseignements fiables et d'opinions réfléchies.

Je voudrais vous présenter deux arguments brefs et simples et je vais demander ici l'aide de mon appareil ménager de prédilection, le grille-pain. Il est particulièrement utile, car les fentes sont assez larges pour accueillir un bagel. C'était une innovation de taille, il y a quelques années.

Je dirais tout d'abord que les cartes de débit et les cartes de crédit sont des outils utiles, comme mon grille-pain, et que les gens les adorent. Les gens adorent leurs cartes de crédit. Malheureusement, comme le grille-pain, ces objets peuvent être dangereux.

Je vais emprunter une idée à Elizabeth Warren, professeure à l'école de droit de l'Université Harvard, qui est à la tête du comité du congrès chargé de surveiller le décaissement des 700 milliards de dollars que les Américains consacrent au renflouement de l'économie. Selon elle, tous les pays, et j'y inclus personnellement le Canada, devraient pouvoir compter sur une commission de sûreté des produits financiers qui réglerait les modalités d'utilisation des cartes de débit et de crédit, mais pas nécessairement le prix de ces produits. C'est une première chose.

Deuxièmement — et je ne pense pas que l'idée ait jamais été émise devant le comité —, pour garantir l'utilisation sécuritaire des produits financiers par les consommateurs, faire œuvre éducative auprès des jeunes gens ou de la population en général, même si c'est souhaitable, ce n'est pas la solution. Nous n'avons pas de preuve convaincante que les programmes d'éducation financière améliorent les décisions financières que prend le consommateur. On serait porté à croire que oui mais, pour ma part, je n'en ai jamais eu la preuve.

Il n'y a pas de preuve non plus que l'éducation financière des gens, soit une formation sur les cartes de crédit, les taux d'intérêt, et cetera, contribue même à améliorer leurs connaissances financières. On interroge les gens sur le cours qu'ils ont suivi un an auparavant, on constate que leurs connaissances se sont

point later, why everyone is so excited — especially the credit card issuers, the banks and governments — about promoting financial literacy.

Let me come back to my toaster. Why does Canada need an independent, effective regulator of financial services, a regulator that I believe can be modeled on existing Canadian agencies that regulate hazardous products? Think about this toaster. When Canadians buy electrical appliances, we do not have to worry. When I put the bagel in the toaster this morning and then went off to check the Internet, I did not have to worry, if I became involved in an email exchange, that the bagel would burn and my house would start on fire. I did not have to worry that the toaster would explode. If I become distracted, there is a little person in there who realizes that I am gone and he or she turns off the toaster. It stops. It does not become overheated; it does not explode.

Who makes sure that happens? I had no idea, so when I was asked to testify before the committee, I tried to look that up. There is an organization I had never heard of called the Electrical Safety Authority. It is an Ontario provincial non-profit organization, and it is responsible for public electrical safety in Ontario. It is regulated by the government. It is accountable to the Ontario Ministry of Small Business and Consumer Services.

Every piece of electrical equipment sold in Ontario must meet the requirements of the Ontario electrical safety code, which is a set of provisions under a 1998 law. The existence of this organization and its regulation is an acknowledgement that even these useful, extremely valuable, much beloved appliances are potentially hazardous and need to be overseen.

Credit cards and debit cards are far from simple and harmless. They are much more like toasters than they are like other, simpler goods.

We need this financial product safety commission for a variety of reasons. For example, we need clear and comprehensive disclosure. With my credit card, I want something that says here is how much I paid in interest, here is how much I paid in fees and here is how much I paid in penalties.

The industry has resisted that kind of clear disclosure. Some steps have been taken in that direction, but there is no reason why we should not have clear, bright-line disclosure of the terms and conditions of credit and debit cards.

Canada already has an agency called the Financial Consumer Agency of Canada. However, as far as I can tell — and I would be happy to learn otherwise — this agency performs basically an education role. It has no power to do what I and others would envision for a financial products safety commission.

dissipées, sont parties en fumée. Par conséquent, je n'arrive pas à comprendre, et j'en parlerai davantage tout à l'heure, pourquoi on est tellement enthousiaste — surtout les établissements émetteurs de cartes de crédit, les banques et les gouvernements — à l'idée de donner une éducation financière aux gens.

Mais je reviens à mon grille-pain. Pourquoi le Canada doit-il se doter d'un organisme de réglementation indépendant et efficace, un organisme qui réglementerait les services financiers et qui aurait pour modèle les organismes canadiens existants qui réglementent les produits dangereux? Songez à mon grille-pain. Un Canadien qui achète un appareil électrique peut le faire en toute confiance. Quand j'y ai mis mon bagel ce matin et que je me suis absenté pour aller consulter Internet, je n'ai pas eu à me faire de souci car, si je m'étais attardé à mes courriels, le bagel n'aurait pas brûlé et ma maison n'aurait pas été incendiée. Je n'avais pas à m'inquiéter que le grille-pain explose. Si donc je suis détourné de mon affaire, il y a un petit lutin là-dedans qui comprend ce qui se passe et qui stoppe le grille-pain. Il s'arrête. Il n'y a ni surchauffe ni explosion.

Qui prend les choses en main? Je l'ignore, mais lorsqu'on m'a demandé de témoigner devant le comité, j'ai tenté de le découvrir. Il y a une organisation dont je n'avais jamais entendu parler qui s'appelle l'Office de la sécurité des installations électriques. C'est une organisation provinciale, à but non lucratif, qui s'occupe de la sécurité publique dans le domaine de l'électricité en Ontario. Elle est régie par le gouvernement. Elle relève du ministère des Petites entreprises et des Services aux consommateurs de l'Ontario.

Tous les appareils électriques vendus en Ontario doivent répondre aux exigences du code de sécurité sur l'électricité, un ensemble de dispositions découlant d'une loi de 1998. L'existence même de cette organisation et sa réglementation témoignent du fait que ces appareils très prisés, utiles et précieux peuvent présenter des dangers et qu'il faut exercer une surveillance.

Les cartes de crédit et de débit ne sont pas du tout simples ni sans danger. Elles ressemblent davantage à des grille-pain qu'à d'autres biens moins complexes.

Une commission de la sécurité des produits financiers est nécessaire pour plusieurs raisons. Les renseignements fournis doivent notamment être clairs et complets. Je veux voir clairement combien d'intérêts, de frais et de pénalités j'ai payés sur ma carte de crédit.

L'industrie s'est toujours opposée à ce genre de divulgation exhaustive. Un pas a été franchi dans la bonne direction, mais je ne vois pas pourquoi on ne devrait pas divulguer clairement les modalités d'utilisation des cartes de crédit et des cartes de débit.

Le Canada dispose déjà d'une organisation appelée Agence de la consommation en matière financière du Canada. Toutefois, si je ne m'abuse, et j'aimerais bien apprendre que ce n'est pas le cas, cette agence joue un rôle essentiellement éducatif. Elle ne dispose pas des pouvoirs qui, à mon avis, et d'autres sont d'accord avec moi, devraient revenir à une commission de la sécurité des produits financiers.

On the second point, what can we say about these financial literacy programs? It is clear from the evaluation literature involving these programs that if they have any impact on financial literacy, that impact is small. At best, they have a small impact on financial literacy.

At worst, in my opinion, the programs are a cynical attempt by the providers of financial services to avoid the kind of direct regulation that a financial product safety commission might carry with it. They can say it is the problem of the users; if they only educate them, they do not need direct regulation. We do not need good disclosure; we do not need to regulate the terms and conditions.

Let me go back to my toaster. Imagine that we did not have the Electrical Safety Authority in the form that it exists now. Suppose we had only the industry saying they do not need that kind of regulation. They do not need to meet the rules of the electrical code in Ontario; they need only that the users be toaster-literate. We need to promote toaster literacy. Why should the manufacturers of toasters be subject to this oppressive regulation when a fully informed, toaster-literate consumer could be taught how these things work, how to recognize potentially dangerous defects and how to fix those defects as needed?

I think that approach will not work. My father worked in a factory his whole life. He thought he could train me to figure out how to fix the plumbing and this idea did not work at all. I cannot do it.

He would know how to fix it. If one day the bagel started to smoke, he would say, the little timer inside the toaster must be broken; let me take it apart and fix it. He could do that but I cannot, and I submit that most people in this room cannot. We need regulation for that reason. Toaster literacy is not the answer to fixing the potentially hazardous features of the toaster.

I submit the same is true of financial services. It is too complicated in our day and age to figure out how they work. It is not a matter of financial literacy.

To be clear, the goal of such legislation is consumer safety. It need not involve price regulation, the regulation of interchange fees or discount fees.

In closing, I will make one further point. There is a fundamental inconsistency in support for financial literacy by the credit card industry. The industry believes that it supports financial literacy. It would like us to be knowledgeable about how the cards work, the interest rates and the fees. The industry also believes in the value proposition, meaning that the industry and the merchants believe people buy more simply because they are buying with a credit card. A lot of evidence in economic literature suggests that is true.

Par ailleurs, que pouvons-nous dire de ces programmes d'éducation financière? Les évaluations faites de ces programmes montrent clairement que leur incidence sur l'éducation financière des gens est faible, si seulement ils en ont une. Au mieux, ces programmes ont une incidence bien modeste.

Au pire, ces programmes constituent une tentative cynique de la part des fournisseurs de services financiers d'éviter la réglementation directe qu'effectuerait une commission de la sécurité des produits financiers. Ils prétendent que le problème, ce sont les utilisateurs; s'ils pouvaient seulement les sensibiliser, la réglementation directe ne serait pas nécessaire. Même chose pour la divulgation efficace et la réglementation des modalités.

Permettez-moi de revenir à l'exemple du grille-pain. Imaginez que l'Office de la sécurité des installations électriques dans sa forme actuelle n'existe pas. Supposons qu'il n'y a que l'industrie, laquelle affirme que ce genre de réglementation n'est pas nécessaire. L'industrie n'est pas tenue de respecter les règles du code de sécurité sur l'électricité de l'Ontario; elle n'a qu'à s'assurer que les utilisateurs savent comment utiliser un grille-pain. Il faut informer les gens. Pourquoi assujettir les fabricants de grille-pain à ces règlements oppressifs quand les consommateurs de grille-pain pleinement informés peuvent apprendre comment fonctionnent ces appareils, comment reconnaître les défauts potentiellement dangereux et comment les réparer le cas échéant?

À mon avis, cette approche ne fonctionnera pas. Mon père a travaillé toute sa vie dans une usine. Il pensait qu'il pourrait m'apprendre à régler des problèmes de tuyauterie, mais il s'est trompé. Je ne peux pas le faire.

Lui, il saurait quoi faire. Si un bagel commençait à brûler, il dirait que la minuterie à l'intérieur du grille-pain est brisée et qu'il lui suffit de démonter l'appareil pour la réparer. Il pourrait le faire, mais ce n'est pas mon cas, et je pense que peu de gens dans cette pièce pourraient réparer le grille-pain. Voilà pourquoi la réglementation est nécessaire, informer les gens ne constitue pas la réponse aux problèmes potentiellement dangereux que pourrait causer le grille-pain.

J'estime que c'est la même chose pour les services financiers. Il est extrêmement difficile à notre époque de comprendre leur fonctionnement. Les connaissances en finances n'ont rien à y voir.

Soyons clairs : la mesure législative vise à protéger les consommateurs. Elle ne porte pas sur la réglementation des prix, des frais d'interchange ou encore des frais d'escompte.

J'aimerais formuler une dernière observation. Il existe une incohérence fondamentale dans l'appui donné à l'éducation financière par les sociétés émettrices de cartes de crédit. Elles croient qu'elles appuient l'éducation financière. Elles voudraient que nous sachions comment fonctionnent les cartes de crédit, les taux d'intérêt et les frais. Elles souscrivent au principe de la valeur, c'est-à-dire que, de concert avec les commerçants, elles croient que les gens achètent plus lorsqu'ils utilisent leurs cartes de crédit. Nombre d'études économiques indiquent que c'est bien le cas.

Here is an example of an experiment conducted in Boston. Boston Celtics playoff tickets are for sale. They take one group of business students and tell them they can buy these tickets, but they must use a credit card or debit card. The students bid against each other until someone buys the tickets. The other group of business students is told that tickets are for sale, but they must use cash. The students bid amongst themselves and the highest bid wins. Inevitably, the bid from the group using credit cards is higher.

That is the kind of evidence that suggests people buy more because they are paying with a credit card. That would not be true if they were financially literate. The value proposition would not exist to the same extent for merchants. There would still be convenience and safety. That is all true. However, the fundamental point is that the value to the industry — merchants, issuers and acquirers — depends on consumers not being financially literate.

To summarize, Canada needs a strong, independent financial product safety commission to ensure debit cards and credit cards are not hazardous to the financial health of Canadian consumers. Financial literacy programs are not sufficient to make those cards safe.

The Chair: Thank you for all your presentations.

Senator Oliver: The first two presenters, Mr. Dunn and Mr. Ware, did not say anything about financial literacy. That is one of the things a number of witnesses have spoken to us about. We are a committee dealing with public policy issues. We have been asked to look at whether there is a need for financial literacy training and education, and, if so, what form it should take and who should deliver it. In relation to Mr. Schwartz's comments, it is not only banks promoting financial literacy; many other consumer groups are promoting it as well. Mr. Dunn and Mr. Ware, can you comment on financial literacy?

Second, I want to hear Mr. Dunn's view on whether this committee, from a public policy viewpoint, should look at regulation as a way of trying to determine fair interchange fees or should it be left to competition and the market.

Mr. Dunn: Let me take the questions one at a time.

I believe literacy can be helpful on both sides. Mr. Schwartz's discussion concentrated on literacy at the consumer level, which has to do with the relationship between consumers and the issuing bank. There have been instances in the United States, in particular, that one could describe as abusive with respect to those practices.

First, education needs to take place between the merchants and their acquirers. In many cases, merchants concerned about various aspects of the system have not had disclosed to them how the system works. That responsibility to inquire is with the

Prenez l'expérience qui a été menée à Boston. On a mis en vente des billets pour les parties des Celtics de Boston pendant les séries éliminatoires. On a dit à un groupe d'étudiants en administration qu'ils pouvaient acheter ces billets s'ils utilisaient une carte de crédit ou une carte de débit. Les étudiants ont misé l'un contre l'autre jusqu'à ce que quelqu'un achète les billets. À un autre groupe d'étudiants en administration, on a dit que les billets étaient en vente, mais qu'ils devaient payer comptant. Les étudiants ont misé et celui qui a remporté la mise a obtenu les billets. Immanquablement, la mise du groupe qui a utilisé les cartes de crédit a été plus élevée que l'autre.

Ce genre de preuve indique que les gens achètent plus lorsqu'ils utilisent leurs cartes de crédit. Ce ne serait pas le cas si les gens avaient des connaissances en matière de finances. Le principe de la valeur ne revêtirait pas la même importance pour les commerçants. Il y aurait toujours des considérations liées à l'aspect pratique et à la sécurité, c'est vrai. Toutefois, l'important, c'est que la valeur pour l'industrie, c'est-à-dire les commerçants, les émetteurs et les acheteurs, dépend du fait que les consommateurs n'ont pas de connaissances financières.

En bref, le Canada doit se doter d'une commission de la sécurité des produits financiers indépendante et robuste pour veiller à ce que les cartes de débit et les cartes de crédit ne nuisent pas à la santé financière des consommateurs canadiens. Les programmes d'éducation en matière de finances ne rendront pas à eux seuls l'utilisation de ces cartes plus sûre.

Le président : Merci de vos exposés.

Le sénateur Oliver : Les deux premiers intervenants, M. Dunn et M. Ware, n'ont pas parlé d'éducation financière. Plusieurs témoins en ont fait mention entre autres choses. Notre comité se penche sur les questions de politique gouvernementale. On nous a demandé d'évaluer si des programmes d'éducation financière sont nécessaires et, dans l'affirmative, quelle forme ils devraient prendre et qui devrait les mettre en œuvre. Pour reprendre les propos de M. Schwartz, ce ne sont pas seulement les banques qui militent pour l'éducation financière, bien d'autres groupes de consommateurs le font aussi. Monsieur Dunn, monsieur Ware, que pensez-vous de l'éducation financière?

J'aimerais aussi savoir si M. Dunn pense que notre comité, du point de vue de la politique gouvernementale, devrait examiner la possibilité d'utiliser la réglementation pour établir des frais d'interchange équitables. Peut-être devrait-on laisser la concurrence et les forces du marché décider?

M. Dunn : Je répondrai à vos questions l'une après l'autre.

J'estime que l'éducation peut être utile des deux côtés. M. Schwartz s'est concentré sur l'éducation des consommateurs, ce qui touche le lien entre les consommateurs et la banque émettrice. Aux États-Unis, on a constaté ce que l'on pourrait décrire comme des abus dans ce genre de pratiques.

D'abord, on doit informer les commerçants et leurs acheteurs. Dans bien des cas, les commerçants qui s'inquiètent des divers aspects du système ne se sont pas bien fait expliquer son fonctionnement. C'est aux commerçants qu'il appartient de

merchants. Second, what we call financial literacy has requirements on both sides and many of those requirements deal with disclosure. Third, training can help everyone understand how the system works. All three of these areas can be addressed.

With respect to regulation, I prefer to use the word "oversight." There are places where it can be helpful to the system so ensure the system is not abusing end users. There is competition at every level of the system and therefore, no need to regulate interchange fees. The economics of the system and the interests of all four parties involved drive those fees to a reasonable level that benefits end users and increases the size of the network.

Senator Oliver: If MasterCard and Visa debit come full force into Canada, will Interac have any chance?

Mr. Dunn: I think Interac is in a difficult position whether or not MasterCard or Visa comes into Canada. Canada has created an incredibly successful debit system, but it is not funded properly to keep up with changes occurring in the industry and the investments necessary. Interac must receive revenue from somewhere.

Senator Oliver: What do you recommend?

Mr. Dunn: I recommend that you seriously consider making the appropriate changes to allow Interac to compete more effectively. Those changes will increase the cost of the Interac system to merchants, because the cost is essentially zero now. System costs are not passed to the acquiring and merchant side of the equation. It would be unfair to say that Interac or any other organization can obtain revenue where it costs one side nothing. Revenue all would have to come from the issuing side, which is where it comes from today.

I suggest that Interac's current mode of governance is cumbersome. It is difficult for them to compete in the world today. If Interac's mode of operation were to change, costs will increase on the merchant side. I do not think that increase is a bad thing necessarily. Interac has the ability to continue to be a low-cost producer. Whether MasterCard and Visa will match or exceed it is unclear. The value delivered to those ultimate customers will eventually determine who is successful. I do not believe Interac can continue as it operates today.

Mr. Ware: On the question of financial literacy, I spend my day job at a university. You will not hear me arguing against literacy. I am in favour of more public policy effort directed to literacy. The question is how and where. Those are the details.

A friend in Kingston told me recently that he studied economics in high school and the only thing he learned was how to balance his cheque book. It struck me that while we teach economics currently in high school, balancing a cheque book is one thing we do not teach people.

trouver l'information. Ensuite, l'éducation financière comporte des exigences pour les deux parties et nombre de ces exigences ont trait à la divulgation. Enfin, l'éducation peut aider tout le monde à comprendre le fonctionnement du système. On doit se pencher sur ces trois volets.

En ce qui concerne la réglementation, je préfère utiliser le terme « surveillance ». La surveillance peut jouer un rôle utile pour éviter que le système profite des utilisateurs finaux. Les entreprises se livrent une concurrence à tous les niveaux du système et il n'est pas donc pas nécessaire de réglementer les frais d'interchange. Les forces économiques et les intérêts des quatre parties concernées portent les frais à un taux raisonnable qui profite aux utilisateurs finaux et qui accroît la taille du réseau.

Le sénateur Oliver : Si on ouvre pleinement la voie à MasterCard et à Visa pour émettre des cartes de débit au Canada, est-ce qu'Interac aura une chance?

M. Dunn : Je pense qu'Interac se trouve dans une situation difficile que l'on ouvre la porte ou non à MasterCard et à Visa. Le Canada a créé un système de débit qui a connu un succès immense, mais ce système ne dispose pas du financement nécessaire pour pouvoir faire face aux changements qui surviennent dans l'industrie et effectuer les investissements nécessaires. Interac doit trouver d'autres sources de revenu.

Le sénateur Oliver : Que recommanderiez-vous?

M. Dunn : Vous devriez évaluer sérieusement la possibilité d'apporter les changements appropriés pour permettre à Interac de soutenir la concurrence de façon plus efficace. Ces changements augmentent le coût du système Interac pour les commerçants, parce qu'il est pratiquement nul à l'heure actuelle. Les coûts afférents au système ne sont pas transmis à l'acheteur ni au commerçant. Il serait injuste de dire qu'Interac ou toute autre organisation tire des revenus lorsque l'une des parties n'assume aucun coût. Tous les revenus devraient provenir de l'établissement émetteur, ce qui est ce que l'on constate à l'heure actuelle.

L'actuel mode de gouvernance du système Interac est lourd. À l'heure actuelle, Interac a du mal à soutenir la concurrence mondiale. Si l'on modifie la façon dont le système Interac fonctionne, les coûts pour les commerçants augmenteront. Je ne pense pas que ce soit nécessairement une mauvaise chose. Les coûts du système peuvent demeurer bas. Il n'est pas certain que MasterCard et Visa fixeront des coûts semblables ou plus élevés. C'est la valeur fournie aux consommateurs finaux qui déterminera qui l'emporte. Je ne pense pas qu'Interac puisse continuer à fonctionner comme il le fait à l'heure actuelle.

M. Ware : Au chapitre de l'éducation financière, je dois vous dire que je suis professeur à l'université. Ainsi, je ne m'élèverai pas contre l'éducation. Je suis favorable aux politiques gouvernementales axées sur l'éducation. Il s'agit de déterminer comment et où maintenant. Ces détails restent à fixer.

Un ami de Kingston m'a dit récemment qu'il avait étudié l'économie à l'école secondaire et que la seule chose qu'il avait apprise était de tenir un chéquier. J'ai été étonné car, bien qu'aujourd'hui on enseigne l'économie à l'école secondaire, on n'apprend pas aux élèves à tenir un chéquier.

We do not talk to our children about those small issues related to budget constraints, how they work, long-term saving, et cetera as much as we should. That is one side of the issue.

The other side is whether it is a good idea to create more transparency for credit card users. What other fees are they currently paying? If they do this, then this will happen. In general, I am also in favour of that transparency. It is not easy to create. I have heard an idea of putting warning labels analogous to cigarettes on credit cards, but I am not sure where to put them and what they would say. I think more disclosure, transparency and financial education are good ideas.

The Chair: Senator Massicotte is next. However, I will remind senators that we have four more questioners after Senator Massicotte and we have about 20 minutes remaining.

Senator Massicotte: We all agree that there is significant benefit to the system of having a widely accepted credit card and debit card system. Mr. Ware, you consider yourself a competition economist. History has shown that society benefits immensely from a competitive system, and we all agree on that point, also.

The issue becomes more complicated in this market. There seems to be an acknowledgment, and many witnesses are saying, that merchants do not have enough negotiating power, or are not at the table when fees are negotiated. The question is: Are the fees as low as they should be? We all agree there should be a wide-ranging system.

Let me jump to the debit card system, in particular, Mr. Ware. You say you like competition. I like competition. We know the benefits of competition. However, let me talk about what might happen in this case: Visa said that they would be against the honour-all-card system, there would be immense flexibility and so on. However, given that the merchants paying the fees do not have enough negotiating power, even with the debit card, will we see the system emulate the credit card system whereby, within a short period of years, the Visa debit card will give significant incentive to the consumer with free trips and so on? With that system, the merchants will find themselves suddenly faced with Visa debit cards that they cannot refuse as they do not want to lose sales.

All of a sudden, they find themselves with significant interchange fees because of the success of Visa of selling their system, irrespective of the cost involved. Interac will be forced to compete, offering the same goodies. We are back to the same system as credit cards, where they have high interchange fees. In spite of the fact that we love competition, the system does not seem to work right now.

What are your comments?

Nous n'informons pas autant que nous le devrions nos enfants au sujet des contraintes budgétaires, de leur fonctionnement, de l'épargne à long terme, et cetera. C'est une partie du problème.

Parallèlement, il faut déterminer si, oui ou non, il serait utile de favoriser la transparence pour les utilisateurs de cartes de crédit. Quels autres frais ceux-ci paient-ils? Si on va de l'avant, c'est ce qui se produira. En règle générale, j'appuie la transparence. Elle n'est pas facile à mettre en œuvre. On a proposé d'apposer sur les cartes de crédit des avertissements semblables à ceux que l'on trouve sur les paquets de cigarettes, mais j'ignore où on pourrait les mettre et ce qu'on y trouverait. Je pense qu'il serait bon de favoriser la divulgation, la transparence et l'acquisition de connaissances en matière de finances.

Le président : Le sénateur Massicotte sera le prochain intervenant. Toutefois, je voudrais rappeler aux sénateurs qu'après le sénateur Massicotte, il reste quatre autres intervenants et nous disposons d'environ 20 minutes.

Le sénateur Massicotte : Nous sommes tous d'accord, l'utilisation d'un système de cartes de débit et de cartes de crédit acceptées un peu partout constitue un atout important pour le système. Monsieur Ware, vous affirmez bien connaître la concurrence. L'histoire a montré qu'une société profite grandement d'un système concurrentiel. Nous sommes aussi tous d'accord sur ce point.

Les choses ne sont pas si simples dans cette industrie. Nombre de témoins semblent s'entendre : les commerçants n'ont pas suffisamment de pouvoir de négociation ou ne participent pas aux délibérations lorsque les frais sont négociés. La question est la suivante : les frais sont-ils aussi bas qu'ils devraient être? Nous sommes tous d'accord, il devrait y avoir une vaste gamme de possibilités.

J'aimerais maintenant aborder la question du système de cartes de débit, monsieur Ware. Vous avez affirmé aimer la concurrence. Moi aussi. Nous connaissons les avantages qui en découlent. Toutefois, parlons de ce qui pourrait arriver dans ce cas : Visa a déclaré qu'elle s'opposerait à l'obligation d'honorer toutes les cartes, cela laisserait beaucoup de flexibilité, entre autres. Toutefois, étant donné que les commerçants qui acquittent les frais n'ont pas suffisamment de pouvoir de négociation, même en ce qui a trait aux cartes de débit, verra-t-on apparaître un système semblable à celui des cartes de crédit qui offrira, dans quelques années, des incitatifs importants aux utilisateurs de la carte de débit Visa, comme des voyages gratuits? Si c'est le cas, les commerçants ne pourront pas refuser les cartes de débit Visa parce qu'ils ne voudront pas perdre des ventes.

Du jour au lendemain, ils devront faire face à des frais d'interchange élevés en raison du succès remporté par le nouveau système de Visa, quels que soient les coûts en cause. Interac devra se montrer concurrentiel et offrir les mêmes avantages. Nous nous retrouverons alors avec un système semblable à celui des cartes de crédit, où les frais d'interchange sont élevés. Malgré le fait que nous aimons la concurrence, le système actuel ne semble pas fonctionner.

Qu'en pensez-vous?

Mr. Ware: I appreciate the concern. I come at this issue in a slightly different way.

I start from the observation that Interac is currently the dominant network. Interac is the one in the monopoly position. It seems a little premature that we need to be concerned about the entrant — make that two entrants — because the entrant will become the dominant player. Maybe it will but maybe not. Right now, that is not the case. Right now, Interac is the dominant player.

I expect that Visa debit will enter — and perhaps Visa MasterCard debit, as well. We will have competition; the first step is to move to a system of competition. I do not see that competition as anything but a good thing.

That competition should benefit everyone: consumers, as well as innovation in the sense of competition to offer attractive products to cardholders.

You have now taken this competition another step and said: We know these companies are huge with tremendous financial muscle, plus they have a big credit card network; therefore, we should be concerned that these companies will become the dominant provider in the debit market.

I do not know if that concern is true. I suppose it is possible. I agree with my friend sitting next to me that Interac needs some changes to its regulatory framework to allow it to compete. However, I do not see any reason to think that Visa debit will be a dramatically more attractive product and will simply overwhelm the market and obtain a dominant market share of its own.

In closing, I would say that this is why we have the Competition Act. Once this market becomes competitive, then it would be under the jurisdiction of the Competition Bureau and the Commissioner of Competition. There would be oversight of that competition in the debit market from the Competition Bureau.

Senator Massicotte: I have one quick question. You are saying, let us jump quickly to the credit card system, per se. You have a couple of dominant brand names — Visa, MasterCard and maybe American Express — and a bunch of merchants that you seem to acknowledge do not have the negotiating power to sit down at the table and negotiate what they consider to be fair.

However, you have a lot of competition on the issuers' side — financial institutions issuing credit cards, of which there are many types — and 94 per cent are Canadian banks somewhere in the system. Would you argue that, in that system, there is adequate competition? As far as the consumer and the issuer go, there is a lot of competition and it benefits from the fact that there is a dualistic or maybe monopolistic fashion of setting interchange rates. However, how that money is spent is determined by an arena of people competing with each other.

Do you consider that system an adequately competitive system that society benefits from?

M. Ware : Je comprends votre préoccupation. Je vois les choses d'une façon légèrement différente.

Je pars du principe qu'Interac est actuellement le réseau dominant. Interac a le monopole. Cela me semble un peu prématuré de craindre que le nouveau joueur, disons, l'un des deux nouveaux joueurs, devienne le joueur dominant. C'est possible, mais ce n'est pas certain. À l'heure actuelle, ce n'est pas le cas. Interac est le joueur dominant.

Je m'attends à ce que Visa pénètre le marché des cartes de débit, et peut-être aussi MasterCard. Il y aura de la concurrence. La première étape, c'est de se diriger vers un système fondé sur la concurrence. À mon avis, la concurrence ne présente que des avantages.

Elle profite à tout le monde et elle oblige les établissements émetteurs de cartes à innover et à offrir des produits attrayants pour demeurer concurrentiels.

Vous êtes allé plus loin et vous avez affirmé ceci : « Nous savons que ces entreprises sont immenses et disposent de moyens énormes. De plus, elles ont un grand réseau de cartes de crédit. Par conséquent, nous devrions craindre qu'elles deviennent les joueurs dominants dans le marché des cartes de débit. »

J'ignore si cette préoccupation est justifiée. J'imagine que la chose est possible. Je suis d'accord avec mon voisin qui affirme qu'Interac doit apporter des changements à son cadre réglementaire pour être à même de soutenir la concurrence. Toutefois, je ne vois pas pourquoi les cartes de débit Visa seraient beaucoup plus attrayantes, inonderaient le marché et y occuperaient une place prépondérante.

En conclusion, je voudrais dire que c'est la raison pour laquelle la Loi sur la concurrence existe. Si le marché devient concurrentiel, il relèvera du Bureau de la concurrence et du commissaire de la concurrence. Le Bureau de la concurrence assurerait une surveillance du marché des cartes de débit.

Le sénateur Massicotte : J'ai une petite question. Vous affirmez que nous devrions rapidement adopter ce système de cartes de crédit. Il y a quelques compagnies dominantes, soit Visa, MasterCard et peut-être American Express, et un groupe de commerçants qui ne disposent pas des pouvoirs de négociation suffisants pour participer aux délibérations et fixer des frais qui leur paraissent justes, vous semblez le reconnaître.

Cependant, il y a beaucoup de concurrence chez les institutions financières qui émettent les divers types de cartes de crédit — et 94 p. 100 sont des banques canadiennes. Croyez-vous qu'il y ait une concurrence suffisante? Pour le consommateur et l'établissement émetteur, il y a beaucoup de concurrence, laquelle tire profit du fait qu'il y a un duopole ou peut-être un monopole dans la façon d'établir les taux d'interchange. Cependant, la façon de dépenser cet argent est décidée par un groupe de personnes qui sont en concurrence les unes avec les autres.

Croyez-vous que ce système est suffisamment concurrentiel pour que la société en bénéficie?

Mr. Ware: Yes, I do. To correct one thing: I did not intend to say that I agree with the conclusion that merchants do not have enough negotiating power. I do not find the evidence on that subject convincing.

The Chair: Mr. Schwartz or Mr. Dunn, do you want to make a comment?

Senator Ringuette: Mr. Schwartz, I think that your suggestion of a permanent regulatory body looking into the safety of these financial products for Canadian consumers and merchants is a refreshing idea. I think this committee needs to explore that suggestion as it is the first time we have heard such a suggestion. I like it.

Mr. Dunn and Mr. White, it is nice of you to join us all the way from San Francisco. We appreciate your input and yours, as well, Mr. Ware.

I have in front of me a document from the Federal Reserve Bank of Kansas City. It is a study they made in regards to the increased litigation scenario from merchants in the United States in regards to merchant fees. This document is online, by the way.

They have looked into this subject and they reported in April 2008 — one year ago — that the following authorities have implemented legislation in regards to debit card and credit card markets: Argentina, 1999; Australia, 2003; Austria, 2006; Canada, not yet; Chile, 2005; Columbia, 2004; Denmark, 1990; the European Union, 2002; France, 1990; Israel, 2006; Mexico, 2006; Panama, 2003; Poland, 2007; Portugal, 2006; South Korea, in 2008 were in the process of putting forth legislation; Spain, 2005; Switzerland, 2005; Turkey, 2005; Brazil, 2006; Hungary, 2006; New Zealand, 2007; Norway, 2004; South Africa, 2004; and the United Kingdom in 2005, 2006 and 2007.

Mr. Ware, have you looked at all this legislation in all these countries and, if so, what are your comments about it?

Mr. Ware: I have not looked at all of it, I confess. I looked at the Australian and the British cases, and I may have looked quickly at the document you are holding. I do not know, for example, the details on what all those regulatory interventions are; namely, what is regulated. It is understandable that people become concerned about credit card markets because they can be difficult to understand, given some of the peculiarities. For example, people wonder why interest rates on credit card balances are about three times greater than the market interest rate.

Senator Ringuette: You have looked at the U.K. model but not at all the others.

Mr. Ware: Yes.

Senator Ringuette: In your research, have you looked at why the merchant fee on a credit card transaction is based on a percentage of sales including sales tax and the merchant fee on a

M. Ware : Oui, je le crois. J'apporterai une correction : je ne souscris pas à l'idée voulant que les marchands n'ont pas suffisamment de pouvoirs de négociation. Je ne trouve pas les faits à ce sujet suffisamment convaincants.

Le président : Monsieur Schwartz ou monsieur Dunn, voulez-vous ajouter quelque chose?

Le sénateur Ringuette : Monsieur Schwartz, je trouve intéressante votre idée d'une agence réglementaire permanente qui examine la sécurité de ces produits financiers au nom des consommateurs et des marchands canadiens. Je crois que notre comité devrait examiner cette suggestion, puisque c'est la première fois que nous l'entendons. Elle me plaît.

Monsieur Dunn, monsieur White, merci de vous joindre à nous de San Francisco. Nous reconnaissons la valeur de vos témoignages, et du vôtre également, monsieur Ware.

J'ai devant moi un document de la Federal Reserve Bank of Kansas City. C'est une étude que les gens de cet organisme ont faite sur l'augmentation des poursuites intentées par les commerçants aux États-Unis pour les frais qu'ils se voient imposer. En passant, ce document est en ligne.

Ils ont étudié cette question, et dans leur rapport d'avril 2008 — qui date donc d'un an —, ils font la liste des pays qui ont mis en place des lois concernant le marché des cartes de débit et de crédit : l'Argentine, en 1999; l'Australie, en 2003; l'Autriche, en 2006; le Canada, pas encore; le Chili, en 2005; la Colombie, en 2004; le Danemark, en 1990; l'Union européenne, en 2002; la France, en 1990; Israël, en 2006; le Mexique, en 2006; le Panama, en 2003; la Pologne, en 2007; le Portugal, en 2006; la Corée du Sud, en 2008, était en train de le faire; l'Espagne, en 2005; la Suisse, en 2005; la Turquie, en 2005; le Brésil, en 2006; la Hongrie, en 2006; la Nouvelle-Zélande, en 2007; la Norvège, en 2004; l'Afrique du Sud, en 2004; et le Royaume-Uni, en 2005, 2006 et 2007.

Monsieur Ware, avez-vous examiné les lois de ces pays et, le cas échéant, que pourriez-vous nous dire à leur sujet?

M. Ware : Je ne les ai pas toutes examinées. J'ai examiné les lois australiennes et britanniques, et j'ai peut-être regardé brièvement le document que vous avez entre les mains. Je ne connais pas les détails de toutes ces interventions réglementaires, en particulier quels aspects sont réglementés. On comprend facilement que les gens s'inquiètent des marchés des cartes de crédit parce qu'ils sont difficiles à comprendre, étant donné leurs particularités. Par exemple, les gens se demandent pourquoi les taux d'intérêt calculés sur les soldes des cartes de crédit sont trois fois plus élevés que le taux d'intérêt du marché.

Le sénateur Ringuette : Vous avez étudié le modèle du Royaume-Uni, mais pas du tout les autres.

M. Ware : Oui.

Le sénateur Ringuette : Lors de votre recherche, avez-vous examiné pourquoi les frais imposés au commerçant lors d'une transaction par carte de crédit sont basés sur un pourcentage de la

debit card transaction is based on a per transaction rate? Why is there a discrepancy?

Mr. Ware: Remember that a credit card transaction is a potential loan.

Senator Ringuette: That the merchant pays.

Mr. Ware: Are you asking why the merchant fee is a percentage of the credit card transaction?

Senator Ringuette: Yes.

Mr. Ware: My apologies. I suppose it could be because payment is guaranteed for the transaction. The correct answer is that I have not thought about that. No, I do not know the answer.

Senator Ringuette: Mr. Dunn and Mr. White, have you conducted any study for the Government of Canada, for the merchant association of Canada, for the banks of Canada, for Visa or MasterCard or American Express or other credit card scheme in Canada?

Mr. Dunn: We have conducted research. I was at that meeting in Kansas City, so I am familiar with it. Each of those countries that you listed had their own set of particular circumstances at the time when they looked at this issue. In Latin America, for example, merchant discounts and interchange fees were calculated, and the banks split a certain percentage of the merchant discount, with some of it going to the issuers and some to the acquirers. In many cases, those two entities owned the processor through which all transactions were processed. It all came back to them and they split the profits.

Senator Ringuette: We have the same situation here.

Mr. Dunn: One can look at a list of countries and their legislation but the circumstances are different in each country.

Senator Ringuette: Coming back to my original question in respect of what is happening in Canada, you said that you have conducted studies on the payment systems in Canada. For whom have you conducted those studies?

Mr. Dunn: We have conducted some work for the associations or card companies and some in the banking system.

Senator Ringuette: You have not conducted a study of merchant associations.

Mr. Dunn: No.

Senator Ringuette: Thank you.

Senator Fox: I have a concern with merchant acceptance rules. First, the no-surcharge rule prohibits applying a surcharge on the use of credit cards rather than on other means of payment. In my view, that rule is discriminatory because the person who wants to pay in cash is discriminated against. I think you understand my point.

vente, y compris la taxe de vente, et pourquoi ceux imposés pour une transaction par carte de débit sont fixes? Pourquoi cette différence?

M. Ware : Il faut se rappeler qu'une transaction par carte de crédit peut devenir un prêt.

Le sénateur Ringuette : Que le commerçant rembourse.

M. Ware : Me demandez-vous pourquoi les frais imposés au commerçant lors d'une transaction par carte de crédit sont calculés en pourcentage?

Le sénateur Ringuette : Oui.

M. Ware : Je suis désolé. C'est peut-être parce que le paiement est garanti pour cette transaction. En fait, je n'en ai aucune idée. Je ne sais pas.

Le sénateur Ringuette : Monsieur Dunn, monsieur White, avez-vous mené des recherches pour le gouvernement du Canada, l'Association des commerçants du Canada, les banques canadiennes, Visa ou MasterCard ou American Express ou toute autre société de cartes de crédit au Canada?

M. Dunn : Nous avons mené des recherches. J'étais présent à la rencontre à Kansas City, alors je connais le dossier. Chacun des pays que vous avez nommés se trouvait dans des circonstances différentes lorsqu'ils ont étudié la question. En Amérique latine, par exemple, une fois le taux d'escompte du commerçant et les frais d'interchange calculés, les banques obtenaient un certain pourcentage du taux d'escompte du commerçant, une partie allait à l'établissement émetteur et une autre à l'établissement acquéreur. Dans de nombreux cas, ces deux entités s'occupaient du traitement de toutes les transactions. Tout leur revenait et elles partageaient les profits.

Le sénateur Ringuette : Nous avons la même situation ici.

M. Dunn : On peut regarder la liste des pays et leurs lois, mais les circonstances sont différentes pour chaque pays.

Le sénateur Ringuette : Pour en revenir à ma question initiale concernant la situation au Canada, vous avez dit avoir mené des études sur les systèmes de paiement au Canada. Pour qui avez-vous mené ces études?

M. Dunn : Nous en avons fait pour les associations et les sociétés émettrices de cartes et quelques-unes également pour les banques.

Le sénateur Ringuette : Vous n'avez pas fait d'étude concernant les associations de commerçants.

M. Dunn : Non.

Le sénateur Ringuette : Merci.

Le sénateur Fox : J'ai un problème avec les règles d'acceptation pour les commerçants. Premièrement, ils ne peuvent exiger de frais supplémentaires lorsqu'un client utilise une carte de crédit plutôt qu'un autre mode de paiement. D'après moi, cette règle est discriminatoire, parce que la personne qui veut payer comptant est pénalisée. Je crois que vous comprenez mon point de vue.

Second, it seems that literacy does not work. I recently received a credit card from one of the big five Canadian banks, with an interest rate of 24.2 per cent on purchases and on cash advances. Obviously, it means that the approach works. Anyone will tell me that there are about 15 different interest rates available but if one of the largest Canadian banks sends out a card with a rate that high, it is because there is a take-up rate.

Another large Canadian bank has a policy of saying that if cardholders make a partial payment in one month, they must make two full payments over a two-month period to avoid paying interest. Not all cards have that policy. It is an indication that Canadian banks do not believe that literacy works and that they are able to impose this kind of situation on people.

For the merchant acceptance rules, we are imposing a practice that likely they would rather not have.

Mr. Schwartz: I agree with you completely.

Mr. Dunn: Your comments speak to the issue of disclosure — I would not call it literacy — on the issuer and on consumer side, and there is room for improvement.

Senator Fox: I am of the view that disclosure does not work.

The Chair: We heard that evidence from Mr. Schwartz.

Mr. Ware: I agree.

The Chair: Are we sure we know what Mr. Ware is agreeing to?

Senator Fox: I am happy with the answer.

Senator Moore: My intervention deals with the financial literacy issue. The underlying idea of financial literacy is blaming the victim of the transaction. It says to the victim: You should have known better. Where is the institutional literacy? We have heard comments from witnesses today that a credit card statement should say exactly what is involved. I do not think the merchants know what is involved when they are given an agreement; and I do not think the consumer knows. It all goes back to the issuer, the rules, the rates charged — whether by a bank or the issuer of the cards, and the statements provided monthly or otherwise to the consumers as to their obligations. We are being sucked into the idea by the big companies that the consumer is at fault. The consumer is paying the freight but he is also at fault. That thinking is wrong. Are there comments?

Mr. Dunn: I agree with your statement with respect to the little consumer not being at fault. However, I also believe there is a responsibility on the industry side to ensure, as is the case with a loan, that the terms are clear as to how it will affect the specific customer. I said that there is room for improvement along those lines. As well, when merchants sign up with an independent sales organization or an acquirer, they should know what the specific terms are for them.

Deuxièmement, il semble que l'éducation financière ne donne pas de bons résultats. J'ai reçu récemment une carte de crédit d'une des cinq grandes banques canadiennes, avec un taux d'intérêt de 24,2 p. 100 sur les achats et les avances de fonds. Évidemment, cela signifie qu'une telle approche fonctionne. On me dira qu'il y a environ 15 différents taux d'intérêt disponibles, mais si une des grandes banques envoie une carte avec un taux si élevé, c'est parce qu'il y a des gens qui l'acceptent.

Une autre grande banque canadienne a pour politique d'exiger que si un détenteur ne fait qu'un remboursement partiel un mois, il doit faire deux remboursements complets les deux mois suivants afin de ne pas payer d'intérêts. Cette politique ne s'applique pas à toutes les cartes. Cela nous indique que les banques canadiennes ne croient pas à l'éducation financière, puisqu'elles peuvent imposer ce type de situation.

En ce qui concerne les règles d'acceptation pour les commerçants, ils se voient imposer une pratique dont ils aimeraient probablement bien se débarrasser.

M. Schwartz : Je suis complètement d'accord avec vous.

M. Dunn : Ce que vous avez dit a plutôt trait à la divulgation — je ne parlerais pas d'éducation financière — de la part de l'établissement émetteur et du consommateur, et il y a place à l'amélioration.

Le sénateur Fox : Je ne crois pas que la divulgation fonctionne.

Le président : C'est ce que nous a dit M. Schwartz.

M. Ware : Je suis d'accord.

Le président : Sommes-nous certains de savoir avec quoi M. Ware est d'accord?

Le sénateur Fox : La réponse me satisfait.

Le sénateur Moore : Je voudrais parler de l'éducation financière de base. L'idée derrière l'éducation financière de base, c'est de blâmer la victime de la transaction. On dit à la victime qu'elle aurait dû faire preuve de plus de discernement. Mais où sont les informations provenant des institutions? Des témoins nous ont dit aujourd'hui que les relevés de cartes de crédit devraient être très clairs. Je ne crois pas que les commerçants savent de quoi il en retourne lorsqu'ils concluent un accord, et je crois que c'est la même chose pour les consommateurs. On en revient à l'établissement émetteur, aux règles, aux frais imposés — que ce soit par la banque ou l'établissement émetteur de la carte, et les relevés mensuels fournis au consommateur concernant leurs obligations. Les grandes entreprises veulent nous forcer à croire que c'est le consommateur qui est à blâmer. Les consommateurs paient l'addition et ils sont également à blâmer. Ce raisonnement est faux. Des commentaires?

M. Dunn : Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que le petit consommateur n'est pas à blâmer. Cependant, je crois également que l'industrie a la responsabilité de s'assurer, comme on le fait pour un prêt, que les conditions sont claires pour le client. J'ai dit que l'on pouvait faire mieux à ce sujet. De même, lorsqu'un commerçant signe un contrat avec une organisation de vente indépendante ou un établissement acquéreur, il devrait connaître les conditions détaillées.

To the extent that the issuers can do the same thing to an individual consumer within a reasonable economic framework, the industry has that responsibility.

Mr. Schwartz: I agree completely. The blame is exactly like that placed on low-income homeowners in the U.S., who are told they have brought down the western economic system because they bought houses at exorbitant interest rates. Not always, but often enough, the victims are blamed.

Senator Goldstein: Thank you, gentlemen, for coming to enlighten us. I have two areas of questioning. I will ask them both, and I appreciate we have no seconds left.

I find it difficult to accept the proposition that there is competition in the marketplace. There is, in fact, the duopoly of Visa and MasterCard, to all intents and purposes. If they were to increase unilaterally their interchange rates by 5 per cent tomorrow morning, leaving aside for the moment competition questions as to whether they would be subject to review by the Competition Bureau if they did it simultaneously, the consumer would not know about it, and the merchant could not do a darn thing about it. The merchant cannot do anything about it because the merchant is compelled to accept those cards and, indeed, to accept all cards issued by the issuer even though there are widely varying interchange rates attached, for instance, to premium cards, where the premium card is issued for purposes of gaining market penetration. The merchants find themselves paying for the card issuer's desire to increase penetration and persuade more cardholders to hold a premium card.

Merchants de facto cannot compete. I know technically they can, but de facto there is no competition. Consumers cannot compete or participate in a competitive process because there is no organ for consumers to have their voice heard. Nobody else is interested in competing. The banks are not interested in reducing or rationalizing their rates.

Within all of this issue, the consumer who does not use a credit card pays for the consumers like me who use premium credit cards because merchants build into their prices an amount that will reflect the cost of credit cards.

Personally, I find that approach difficult to accept. Why do you think this approach is appropriate, because I think it is not appropriate? We were told by other witnesses that the consumer can go to a shop and say: I want to pay cash; what is my discount? I tried that in four stores right here, and the cashiers did not know what I was talking about, so that option does not exist. Everyone around this table says it does exist, but if they go downtown, it does not exist anywhere, as far as I am aware. What kind of competitive system is it when the two intervenors who control the market have no interest in reducing their rates because they have penetrated as much as they have to? Why is this system a free, competitive market when we all know it is not?

Mr. Ware: I will quickly qualify one thing. I believe a competitive process would operate, in your hypothetical example, whereby interchange fees were increased by 5 per cent overnight. Effectively, the market is two-sided. It increases the costs of the merchant most likely, straight away, but all merchants

Dans la mesure où les établissements émetteurs peuvent faire la même chose pour les clients dans un cadre économique raisonnable, l'industrie a cette responsabilité.

M. Schwartz : Je suis complètement d'accord. C'est comme lorsque les propriétaires à faible revenu aux États-Unis se font reprocher d'avoir créé la crise économique parce qu'ils ont acheté des maisons à des taux d'intérêt exorbitants. Ce n'est pas toujours le cas, mais les victimes sont souvent blâmées.

Le sénateur Goldstein : Merci, messieurs, de nous éclairer. J'ai deux questions. Je vais les poser toutes les deux, et je suis conscient qu'il ne nous reste plus de temps.

J'ai de la difficulté à croire que le marché est concurrentiel. Il y a, en réalité, un duopole de la part de Visa et MasterCard. Si ces sociétés décidaient d'augmenter de façon unilatérale leur taux d'interchange de 5 p. 100, le consommateur ne l'apprendrait pas, et le commerçant ne pourrait rien faire, si l'on oublie pour le moment que les deux sociétés pourraient faire l'objet d'une enquête du Bureau de la concurrence pour avoir apporté cette augmentation en même temps. Le commerçant ne peut rien faire parce qu'il est forcé d'accepter ces cartes et, en fait, d'accepter toutes les cartes de l'établissement émetteur, même si le taux d'interchange varie grandement d'une carte à l'autre, par exemple, pour les cartes à primes qui sont utilisées pour gagner des parts de marché. Ce sont les commerçants qui paient pour que l'établissement émetteur de la carte puisse gagner des parts de marché en convainquant les détenteurs de choisir une carte à primes.

Il n'y a pas de concurrence pour les commerçants. Techniquement, il pourrait y en avoir, mais en fait ce n'est pas le cas. Il n'y a pas de concurrence pour les consommateurs, parce qu'ils ne peuvent pas faire entendre leurs voix. La concurrence n'intéresse personne d'autre. Les banques ne sont pas intéressées à réduire ou simplifier leurs taux.

De plus, les consommateurs qui n'utilisent pas de cartes de crédit paient pour les consommateurs qui, comme moi, utilisent des cartes de crédit à primes parce que les commerçants intègrent à leurs prix un montant qui comprend le coût des cartes de crédit.

Je trouve cela difficile à accepter. Pourquoi croyez-vous que c'est la bonne approche, car moi je n'y crois pas? D'autres témoins nous ont dit que les consommateurs peuvent magasiner et dire : « Je veux payer comptant; quel est mon rabais? » Je l'ai essayé dans quatre magasins à Ottawa, et les caissiers n'ont pas compris de quoi je parlais, alors cette option n'existe pas. Tout le monde ici dit qu'elle existe, mais vous n'avez qu'à aller au centre-ville, et vous verrez que tel n'est pas le cas. Comment pouvons-nous parler de concurrence lorsque les deux acteurs qui contrôlent le marché n'ont aucun intérêt à réduire leurs taux parce qu'ils détiennent une si grande part du marché? Pourquoi dire que c'est un marché libre et concurrentiel alors que nous savons que ce n'est pas le cas?

M. Ware : Je voudrais rapidement apporter une nuance. Je crois qu'il y aura un processus concurrentiel, dans votre exemple hypothétique, si le taux d'interchange augmentait de 5 p. 100. Il y a deux facettes au marché. Les coûts pour le commerçant augmenteraient immédiatement mais, comme tous les

are affected the same, so it effectively acts like any other cost increase on merchants. In the long run, eventually merchant prices will go up by that amount, but that does not put any of them at a disadvantage with respect to anyone else because it has happened to all of them.

Senator Goldstein: Consumers pay for that increase, do they not?

Mr. Ware: Yes, they do, but on the other side of the market, at the issuing level, the card issuers will be better off with all that interchange, because that is where the money goes. Competition among card issuers will intensify and will lead them to give some of that money back to consumers in the form of more rewards, reducing their card fees, or possibly even reducing their interest rates.

The Chair: Professor Schwartz or Mr. Dunn, do you wish to comment?

Mr. Dunn: These premium cards were introduced into Canada recently, but the evidence in other jurisdictions is that there is a substantial lift in average sales to merchants of most types from premium cards, so even to the extent that eventually a small percentage will be passed through in the merchant discount, their incremental sales are substantially larger.

Mr. Schwartz: I am an economist by training, so I am not against competition. However, all the models that Professor Ware is talking about assume fully informed rational agents. In this case, I do not think any of these agents are fully informed or entirely rational, especially on the consumer side.

Senator Massicotte: This point is the crux of the issue that Senator Goldstein raised. You admit that the Visas of this world have the power to increase the interchange to 5 per cent. Given the negotiating power of the merchants, you seem to accept that they would have no choice in that matter. Your argument says that irrespective of that part of the transaction where there is not enough competition, the benefit obviously goes to the issuers, which then causes competition. With another form of consumer, the credit card market, there is enough competition to offset the first part, so there is a reallocation of costs. The consumers of groceries and the consumers of retailers incur costs higher than normal if there is an increase, but you say the beneficiary is the other form of consumer, the person who bought the credit card. The problem is not competition, but a misallocation or reallocation of cost. Is that a good summary of what we seem to be saying?

Mr. Ware: Yes, I am trying to be brief. I do not think it is necessarily a misallocation of costs. It would be a reallocation of costs. In an extreme case, it could have no effect, or no real long-term effect. Your point on Visa is that Visa's objective is to balance the interests of the merchants and the issuers, and the interests of the network as a whole. There was an issue here about

commerçants seraient touchés, l'effet serait semblable à celui de toute autre augmentation de coûts. En fin de compte, les prix demandés par les commerçants augmenteraient du montant correspondant, mais cela ne les placerait pas en situation de désavantage, puisque tous se trouveraient dans la même situation.

Senator Goldstein : Mais ce sont les consommateurs qui paient pour cette augmentation, n'est-ce pas?

M. Ware : Oui, c'est exact, mais de l'autre côté du marché, du côté de l'émission des cartes, les établissements émetteurs recevront ces sommes supplémentaires liées au taux d'interchange. La concurrence entre les établissements émetteurs de cartes s'intensifiera et les mènera à redonner aux consommateurs une partie de cet argent sous forme de primes, de réduction des frais de carte ou même de réduction des taux d'intérêt.

Le président : Monsieur Schwartz, monsieur Dunn, voulez-vous ajouter quelque chose?

M. Dunn : Ces cartes à primes sont entrées au Canada récemment, mais l'expérience d'autres pays démontre qu'il y a une augmentation substantielle des ventes moyennes pour les commerçants avec la plupart des cartes à primes, alors, même si un petit pourcentage est utilisé par le taux d'escompte du commerçant, l'augmentation des ventes compense facilement.

M. Schwartz : J'ai une formation en économie, alors je ne suis pas contre la concurrence. Cependant, tous les modèles dont parle M. Ware présument des agents rationnels complètement informés. Dans notre cas, je ne crois pas qu'un seul des agents soit complètement informé ou rationnel, surtout les consommateurs.

Le sénateur Massicotte : Voilà le cœur du point soulevé par le sénateur Goldstein. Vous admettez que les sociétés comme Visa ont le pouvoir d'augmenter le taux d'interchange à 5 p. 100. Étant donné le pouvoir de négociation des commerçants, vous semblez être d'accord pour dire qu'ils n'auraient pas le choix de l'accepter. Vous dites que, quand bien même il n'y aurait pas suffisamment de concurrence en ce qui concerne cet aspect de la transaction, les établissements émetteurs en retirent des avantages, qui eux amènent une concurrence. Pour un autre consommateur, le marché des cartes de crédit, il y a suffisamment de concurrence pour compenser le premier aspect, car il y a une réaffectation des coûts. Les consommateurs dans les épiceries et les magasins au détail paient plus cher qu'ils paieraient normalement s'il y a une augmentation, mais vous dites qu'un autre consommateur en profite, celui qui détient la carte de crédit. Le problème n'est pas la concurrence, mais la réaffectation ou la mauvaise affectation des coûts. Est-ce un bon résumé de la discussion?

M. Ware : Oui, j'essaie d'être bref. Je ne crois pas que ce soit nécessairement une mauvaise affectation des coûts. C'est plutôt une réaffectation des coûts. Dans une situation extrême, il pourrait n'y avoir aucun effet, ou aucun effet réel à long terme. À propos de Visa, vous dites que l'objectif de Visa est de trouver un équilibre entre les intérêts des commerçants et des

whether Visa is controlled by managers or by its members, but we do not have time to discuss that issue.

The Chair: Thank you to all our witnesses. Senators wish to ask more questions, and that is evidence of the interest you have raised with your testimony.

[Translation]

(The committee resumed.)

The Chair: The second part of our meeting this morning will give us an overview of Quebec retailers' and independent grocers' views on credit and debit card issues.

[English]

In particular, our witnesses are from the Canadian Federation of Independent Grocers, John Scott, President and Chief Executive Officer, and Gary Sands, Vice-President.

[Translation]

And as part of a Quebec coalition of retailers, we will be hearing from Mr. Gaston Lafleur, President of the Conseil québécois du commerce de détail, Pierre-Alexandre Blouin, Director of Public Affairs for the Association des détaillants en alimentation du Québec, and Danielle Chayer, Vice-President and Director General of the Association des hôteliers du Québec. Welcome to you all. We will start with Mr. Scott.

[English]

John Scott, President and Chief Executive Officer, Canadian Federation of Independent Grocers: Thank you for the opportunity to meet with you today. The Canadian Federation of Independent Grocers, CFGI, is a non-profit organization founded in 1962. We represent about 4,000 independent and franchised retail grocers across Canada. We are a respected national organization. We speak with a unified voice in virtually every venue of the industry and government. You have a copy of my presentation and I will paraphrase elements of it.

It is important when talking about credit card fees and the proposal by Interac that we put some context around the issue. You need to have some understanding of the unique situation of independent grocery retailers in the Canadian market.

The \$72 billion retail food industry is highly competitive, but it is also highly concentrated. Almost 85 per cent of our food distribution rests in the hands of five major corporations. However, statistics show that independent grocers account for 40 per cent of the retail food sales.

This dichotomy is explained by understanding that independent grocers, who are not large enough to buy products directly from the manufacturer, must garner their goods from the

établissements émetteurs, et les intérêts de l'ensemble du réseau. On pourrait se demander si Visa est contrôlée par ses administrateurs ou ses membres, mais nous n'avons pas le temps de discuter de cette question.

Le président : Merci à tous nos témoins. Les sénateurs aimeraient poser plus de questions, et c'est la preuve de l'intérêt que vous avez soulevé avec vos témoignages.

[Français]

(La séance reprend.)

Le président : La deuxième partie de notre rencontre ce matin nous donnera un aperçu des enjeux relatifs au système de cartes de crédit et de débit du point de vue des épiciers indépendants et des commerçants québécois.

[Traduction]

Plus précisément, nos témoins représentent la Fédération canadienne des épiciers indépendants, M. John Scott, président-directeur général, et Gary Sands, vice-président.

[Français]

Et faisant partie d'une coalition de commerçants québécois, nous recevons du Conseil québécois du commerce de détail, M. Gaston Lafleur, président-directeur général de l'Association des détaillants en alimentation du Québec, Pierre-Alexandre Blouin, directeur des affaires publiques et de l'Association des hôteliers du Québec, Danielle Chayer, vice-présidente et directrice générale. Bienvenue à tous. C'est M. Scott qui commence.

[Traduction]

John Scott, président-directeur général, Fédération canadienne des épiciers indépendants : Merci de nous donner l'occasion de vous rencontrer aujourd'hui. La Fédération canadienne des épiciers indépendants, la FCEI, est une organisation à but non lucratif qui a été fondée en 1962. Nous représentons environ 4 000 épiciers indépendants et franchisés partout au Canada. Notre organisation nationale est respectée. Nous parlons d'une seule voix aux intervenants de l'industrie et du gouvernement. Vous avez une copie de ma déclaration et j'en couvrirai certains points.

Avant de commencer à parler de frais d'utilisation des cartes de crédit et du projet de restructuration d'Interac, je trouve important de placer la situation en contexte afin que les membres du comité comprennent bien la situation unique des épiciers détaillants dans le marché canadien.

L'industrie des aliments au détail, secteur fortement concurrentiel et très concentré, génère 72 milliards de dollars par année. Près de 85 p. 100 de la distribution des aliments repose entre les mains de seulement cinq grandes sociétés. Or, les statistiques montrent que les épiceries indépendantes occupent environ 40 p. 100 du marché total de la vente des aliments au détail.

Comment expliquer un tel écart? Par le fait que les indépendants de moindre taille qui n'achètent pas leurs produits directement du manufacturier doivent se les procurer auprès des

wholesale operation of one of the major players. Canada is the only country in the developed world where a company can operate retail stores, franchises and wholesale operations in the same market — in essence, competing against themselves.

In this difficult environment, to stay on the field — we do not call it a level playing field — it is critical that the independent grocer be significantly differentiated from all other competitors. Product knowledge, support for the community, fresh and unique products, featured local products and enhanced services are some of the facets of differentiation. That is why we, as independent grocers — whether ethnic, unique, specialty or simply great neighbourhood stores — are appreciated and embraced by the Canadian consumer.

Given the high concentration of the market, you can imagine how hard it is for us to retain a competitive position. Independents always need to be price competitive. That does not always mean the lowest price, but independents must have an image backed by reality that their pricing structure is fair. Critical to the development of a fair pricing structure is careful attention to all elements of cost. To the maximum degree possible, the independent must have some degree of certainty in their cost structure.

One of those cost centres is the expense associated with financial transactions of the growing and ubiquitous use by the consumer of debit and credit cards. Acceptance of these cards in a retail food store was a “nice to have” at one time, but today acceptance is a “must have.” I think it is fair to characterize these methods of financial transactions as almost public utilities that are as necessary to the welfare of the business as electrical power or even publicly travelled roads to the store.

The distributors of these cards have become expensive and truly unexpected partners in our businesses. Some control over the expense associated with our new partners' cards, together with a modicum of cost certainty are essential to the well-being of the independent grocers who add so much richness to our Canadian economy.

I will not repeat the endless statistics and percentages that you have been bombarded with through the course of these hearings. The crux of the issue from our perspective is the fact that Visa and MasterCard control 94 per cent of the credit card market in Canada. This control enables them to continue to impose and adjust high fees to both retailers and consumers. Based on their history, the planned move by these two corporations to enter the debit card market suggests there will be an upward trajectory of fees in this area in the future.

Visa and MasterCard have taken a great deal from our retailers in the past 18 months. We know that the new enhanced credit cards, which have been marketed extensively to the public, have resulted in an unexpected double-digit fee increase to the retailer. There is no cost certainty here and no ability to control the cost base.

When discussing this concept with various officials in both government and the banking industry, it has been suggested that the retailer simply not accept the cards. How naive is that

magasins de gros d'un de ces gros fournisseurs. En fait, le Canada est le seul pays développé où une entreprise peut exploiter des magasins de détail, des magasins de gros et des franchises dans un même marché. Essentiellement, l'entreprise se livre concurrence à elle-même.

Pour survivre dans cet environnement hostile, les indépendants doivent se démarquer de leurs concurrents, par exemple en connaissant bien les produits, en appuyant la collectivité et en offrant des produits frais et uniques, des primeurs locales et des services améliorés. Voilà pourquoi les consommateurs nous apprécient tant, nous, les indépendants — qu'il s'agisse d'une épicerie ethnique, unique, de spécialité ou simplement du magasin de quartier le plus populaire.

Par ailleurs, la concentration du marché fait qu'il est très difficile pour les indépendants de demeurer concurrentiels. Leurs prix doivent rester concurrentiels sans nécessairement être les plus bas, mais les indépendants doivent projeter une image de commerce qui pratique des prix raisonnables. Pour y arriver, les indépendants doivent tenir compte de tous les éléments de coût et pouvoir se fier à leur structure de prix.

Les frais de transaction financière associés à l'utilisation croissante et omniprésente des cartes de débit et de crédit sont un de ces éléments. Il fut un temps où c'était une « commodité » de les accepter. Aujourd'hui, c'est une obligation. En fait, ces modes de paiement sont presque devenus un service public, aussi essentiels à la santé des entreprises que l'électricité ou les routes empruntées pour se rendre au magasin.

Les distributeurs de cartes sont devenus des partenaires inattendus qui coûtent cher. Un certain contrôle sur les frais que leur occasionnent ces nouveaux partenaires ainsi qu'une stabilité minimale des coûts sont essentiels à la prospérité des indépendants qui contribuent tant à l'économie canadienne.

Je ne veux pas perdre de temps à répéter les statistiques et les pourcentages dont vous avez été bombardés tout au long de vos audiences. Le nœud de l'affaire du point de vue de l'indépendant est que, comme Visa et MasterCard contrôlent 94 p. 100 du marché de la carte de crédit au Canada, ils peuvent imposer des tarifs exorbitants aux détaillants comme aux consommateurs. Compte tenu de leurs antécédents, on peut penser que l'arrivée de ces deux géants sur le marché de la carte de débit fera augmenter les frais.

Au cours des 18 derniers mois, Visa et MasterCard ont beaucoup pris à nos détaillants. Les cartes de crédit améliorées qui font l'objet d'une publicité intensive ont fait grimper de plus de 10 p. 100 les frais que paie le détaillant. Il ne peut pas savoir ce que seront ses coûts et n'a aucun contrôle sur eux.

Quand je parle de tout cela avec des représentants du gouvernement et du secteur bancaire, ils nous recommandent de refuser certaines cartes. Quelle naïveté! En un mot, l'établissement

suggestion? Simply put, the consumer is told by the issuer that the cards are accepted at all retail outlets. The retailer, regardless of size, must accept all cards or lose a percentage of customers.

Look at the situation in a different way. How can we possibly train our front-end staff to accept one type of Visa or MasterCard and refuse another? How do our members or their staff know which cards are enhanced?

We are strongly of the opinion that these fee increases will force some of our members out of the market if they are allowed to continue on their present unchecked course with no accountability or caps. The profit margins in the grocery industry are razor thin. An independent retailer does not have the clout to negotiate a lower fee that perhaps can be negotiated by the small number of large corporations who control the majority of our market.

For the independent, disproportionately higher fees challenge the competitive landscape of the market as a result of higher costs to the consumer. In such cases, independent grocers will become less competitive through no fault of their own because of cost pressures.

The possibility of this outcome should be unacceptable to our society. Everyone should be concerned about the impact these fees are having, and will continue to have, on the price of all commodities.

Let us be clear. When small businesses such as independent grocers are faced with ever-changing, uncontrollable external cost structures, they are forced often to consider going out of business. Many elements of our society will suffer harm including local employees, consumers, local producers — do not forget we buy local — and the loss of the rich diversity they bring through their entrepreneurship to the Canadian economy.

Honourable senators know we are not alone in this regard. Every political party cites small business as the backbone of the economy in every election campaign. If that concept is true — and you all subscribe to it — why would we as Canadians want to make business more difficult through the endorsement of uncontrollable cost elements?

I want to address the debit card and Interac situation. This issue is significant for our members. The reality is that debit cards are much more prevalent in our stores than cash or credit cards. In fact, 60 per cent to 70 per cent of the transactions in our stores are made with debit cards. Debit fees to the retailer are based on a fixed number of cents per transaction. Independent grocers are already at a disadvantage to the major players because they cannot negotiate transaction rates at the same level.

However, through the non-profit status and operation of Interac, we have arrived at a reasonable degree of certainty in the cost structure, and we compete on that basis. We compete on the basis of certainty, and that certainty is critical. Any

émetteur de cartes dit au consommateur que tous les détaillants acceptent ses cartes. Le détaillant, peu importe sa taille, doit donc accepter toutes les cartes ou perdre un pourcentage de sa clientèle.

Examinons la situation sous un autre angle. Comment peut-on apprendre au personnel à accepter un type de carte Visa ou MasterCard et en refuser un autre? Comment nos épiciers ou leurs employés peuvent-ils même savoir quelles cartes sont améliorées?

Nous sommes convaincus que, si ces frais continuent d'augmenter de façon aléatoire, injustifiée et illimitée, certains indépendants devront se retirer du marché. La marge de profit en alimentation est déjà très mince et un indépendant n'a pas la force de frappe nécessaire pour négocier un tarif inférieur comme peut le faire la poignée de grandes sociétés qui contrôlent la majorité de notre marché.

Pour l'épicier indépendant, des frais gonflés menacent sa marge concurrentielle, parce qu'il doit tôt ou tard les reflipper au consommateur. Les pressions exercées sur les coûts lui font perdre son avantage compétitif et il n'y peut rien.

Une telle situation devrait être inacceptable dans notre société. Tous devraient être très préoccupés par l'impact que ces frais ont et continueront d'avoir sur les prix.

Parlons clairement. Quand de petites entreprises, comme les épiciers indépendants, subissent des pressions constantes et imprévisibles sur leur structure de coûts, elles sont souvent obligées de fermer. Plusieurs éléments de notre société en subissent alors le contrecoup, y compris les consommateurs, les employés locaux, les producteurs locaux — n'oublions pas que nous achetons des produits locaux — et même la diversité culturelle que leur entrepreneuriat apporte à l'économie canadienne en souffre.

Honorables sénateurs, nous ne sommes pas uniques. Pendant les campagnes électorales, tous les partis politiques s'entendent pour dire que les petites entreprises sont la colonne vertébrale de l'économie. Si c'est bel et bien le cas, alors pourquoi rendre le commerce plus difficile en acceptant des éléments de coûts incontrôlables?

Revenons maintenant à la carte de débit et à la situation d'Interac. C'est un énorme problème pour nos membres. La réalité est que nos clients paient beaucoup plus souvent par carte de débit qu'avec de l'argent comptant ou des cartes de crédit. En fait, de 60 à 70 p. 100 des transactions dans nos magasins sont faites par carte de débit, et les détaillants paient quelques cents par transaction. Au départ, les indépendants sont désavantagés par rapport aux gros détaillants, parce qu'ils ne peuvent pas négocier des tarifs de transaction aussi bas.

Toutefois, parce qu'Interac est sans but lucratif, nous savons plus ou moins quel sera l'impact sur notre structure de coûts et nous livrons concurrence sur cette base. Cette certitude relative aux coûts est capitale. Le moindre changement à ce système ou —

adjustment to that system, or — critical and scary — a return to a percentage-based transaction, will exacerbate the cost differential and will put a lot of small-business people in serious trouble.

That is why it is imperative that, if the major credit card companies issue a debit card system here, it should operate under Canadian rules developed here, in our own Houses of Parliament. It is imperative that we continue to maintain an accessible and equitable debit card system in this country.

We have yet to hear a convincing argument as to why a debit fee should have anything to do with the size of a grocery bill. The money is transferred from the consumer's account to the issuer in a real-time. It is not a credit charge. It is not a loan. At the present time, no justification is required because the system is unregulated.

Canada has allowed a unique system to develop in which our independent grocers currently operate. Open, unregulated systems have created huge challenges and the situation has already been exacerbated by unwarranted charges from value-enhanced credit cards.

It is now imperative that we develop a fair, made-in-Canada payments system. My brief contains more information, but I think that is enough and I thank you, senators, for allowing Mr. Sands and me to appear before you today. We look forward to your questions.

The Chair: I appreciate the clarity and brevity of your presentation.

[Translation]

We are going to move right on to Mr. Lafleur. Welcome to the committee.

Gaston Lafleur, President and Director General, Conseil québécois du commerce de détail: Mr. Chair, my name is Gaston Lafleur and I am the President of the Conseil québécois du commerce de détail. I am speaking on behalf of a coalition of Quebec organizations representing retailers in the food and non-food sectors, as well as restaurateurs and hotel operators.

[English]

First, on behalf of the members of the Quebec coalition, I want to thank the committee and its members for the opportunity to present our views on the Canadian payments system.

[Translation]

Our members' businesses are located throughout Quebec, some are in the rest of Canada, and a few others are located elsewhere, in the United States. They employ, at least in Quebec, nearly one million people. Our members include large and small businesses, chains like franchises, and independent owners. I have been the head of the CQCD for more than 20 years, and I must say that I have rarely seen so many of our retailers mobilize around an

scénario fort redoutable pour nous — un retour aux frais de transaction en pourcentage ne ferait qu'exacerber l'écart actuel entre les coûts et mettrait en péril beaucoup de petites entreprises.

C'est pourquoi il est impérieux, si les grandes compagnies de cartes de crédit sont autorisées à mettre en place un système de cartes de débit au Canada, que ce système soit régi par des règles établies ici par notre Parlement. Il est impératif que notre système de cartes de débit demeure accessible et équitable.

Personne n'a encore prouvé pourquoi les frais de débit devraient avoir un rapport quelconque avec le montant de la facture. L'argent est transféré du compte du client à l'établissement émetteur en temps réel. Il ne s'agit pas d'un prêt et aucuns frais de crédit ne s'appliquent. Pour l'instant, aucune justification n'est requise, parce que le système n'est pas réglementé.

Le Canada a laissé un système unique se développer dans lequel nos épiciers indépendants évoluent actuellement. Des systèmes ouverts et non réglementés ont suscité des difficultés énormes et l'imposition de frais injustifiés pour les cartes de crédit améliorées n'ont fait qu'aggraver la situation.

Il est urgent que nous développons un système de paiement canadien équitable. Mon mémoire renferme plus d'information, mais je crois que j'en ai assez dit et je vous remercie, mesdames et messieurs les sénateurs, de nous avoir permis, à M. Sands et à moi-même, de comparaître devant vous aujourd'hui. Nous répondrons volontiers à vos questions.

Le président : Je vous remercie d'avoir présenté un exposé aussi clair et concis.

[Français]

Nous allons procéder tout de suite avec M. Lafleur. Je vous souhaite la bienvenue.

Gaston Lafleur, président-directeur général, Conseil québécois du commerce de détail : Monsieur le président, je m'appelle Gaston Lafleur et je suis le président-directeur général du Conseil québécois du commerce de détail. Je m'adresse à vous à titre de porte-parole d'une coalition d'organismes québécois qui représentent les détaillants des secteurs alimentaires et non alimentaires ainsi que des restaurateurs et des hôteliers.

[Traduction]

J'aimerais tout d'abord, au nom des membres de la coalition du Québec, remercier le comité de nous donner l'occasion de présenter notre point de vue sur le système de paiements canadien.

[Français]

Les entreprises de nos membres sont présentes dans toutes les régions du Québec, certaines à l'extérieur du Québec au Canada et certaines un peu moins nombreuses, ailleurs, aux États-Unis. On y emploie, tout au moins au Québec, près d'un million de personnes. Nos membres sont de grandes et petites entreprises, des chaînes comme des franchisés et des propriétaires indépendants. Je dirige le CQCD depuis plus de 20 ans et je

issue. In fact, retailers rarely call for market regulation. It even runs against the grain for the large majority of our respective members.

Why this level of mobilization around an issue as complex as it is dry? Because retailers feel trapped in a voluntarily complex system. Despite their economic and commercial weight, they have no power to negotiate with the credit giants, like Visa and MasterCard, which hold more than 94 per cent of the market in Canada.

Businesses must absorb the increases and try to keep prices as low as possible for consumers. Unfortunately, that will be impossible. I will try to be brief, because I know that you have already heard from a number of stakeholders on this matter. I will go straight to what retailers want to tell you and then I would be pleased to answer your questions.

Here are the facts on the debit side: debit card payments are efficient, inexpensive and popular among consumers and retailers. We are convinced that if granted, the change in Interac's corporate status, as well as new competition from Visa and MasterCard in the debit market, could lead to the introduction of fees similar to those in the credit market. The consequences of introducing these new fees would be very significant for retailers and would have a direct impact on prices.

Let us look, for example, at the food retail sector. My colleague Pierre-Alexandre Blouin from the Association des détaillants en alimentation will be able to provide more clarification if you so desire during the question period.

The average cost of an Interac transaction for members is about \$0.03. The vast majority of transactions for businesses he represents are debit card transactions. If the rate were to be made similar to the one in effect for Visa debit transactions in the United States, these transactions could cost \$0.15, in addition to three quarters of one per cent of the purchase. Can you imagine the consequences? How would it be possible to not transfer those costs on to consumers?

In the case of debit: "If it's not broken, don't fix it!"

We understand the need for technological innovation. We have been paying system fees forever, and we are aware that investments in the network technology and for protection are necessary. Where we want to set a limit is on implementing an interchange fee system similar to the one used for credit card payments which for the most part is used to fund promotions and rewards instead of the system itself.

dois vous dire que j'ai rarement vu une mobilisation autour d'un dossier de la part d'un si grand nombre de détaillants. C'est en effet rare que les commerçants demandent une réglementation du marché. C'est même un peu contre-nature pour la grande majorité de nos membres respectifs.

Pourquoi une telle mobilisation dans un dossier aussi complexe qu'aride? Parce que les commerçants se sentent piégés dans un système volontairement complexe. Malgré leur poids économique et commercial, ils n'ont aucun pouvoir de négociation avec les géants du crédit, Visa et MasterCard, qui détiennent plus de 94 p. 100 du marché au Canada.

Les entreprises doivent absorber les hausses et tenter de maintenir les prix aux consommateurs les plus bas possible. Ce sera malheureusement impossible. Je serai bref parce que je sais que vous avez déjà entendu beaucoup d'intervenants dans ce dossier. J'irai donc à l'essentiel de ce que les commerçants souhaitent vous dire et ce sera un plaisir de répondre à vos questions.

Dans le dossier du débit, voici les faits. Le mode de paiement par cartes de débit est efficace, peu coûteux et populaire auprès des consommateurs et commerçants. Nous sommes convaincus que le changement de statut corporatif d'Interac, s'il est accordé, et la nouvelle concurrence de Visa et MasterCard dans le marché du débit pourraient mener à l'introduction de frais semblables à ceux existants du marché du crédit. Les conséquences de l'introduction de ces nouveaux frais seraient très importantes pour les commerçants et auraient un impact direct sur les prix à la consommation.

Je prends pour exemple le secteur des détaillants en alimentation. Mon collègue Pierre-Alexandre Blouin, de l'Association des détaillants en alimentation, pourra préciser davantage si vous souhaitez le faire pendant la période des questions.

À cet égard, le coût moyen pour ses membres, pour une transaction par Interac approche de 0,03 \$. La grande majorité des transactions chez les entreprises qu'il représente sont effectuées par cartes de débit. Si le taux devenait semblable à celui en vigueur pour le débit Visa aux États-Unis, cette transaction pourrait coûter 0,15 \$, plus 3/4 de 1 p. 100 de frais proportionnels à l'achat. Imaginez les conséquences? Comment ne pas transférer ces coûts aux consommateurs?

J'ai envie de vous dire que dans le cas du débit : « If it's not broken, don't fix it! »

Nous comprenons le besoin d'innovation technologique. Nous payons des frais depuis toujours pour le système et nous sommes conscients que des investissements dans la technologie du réseau et pour sa protection sont nécessaires. Là où nous voulons dresser une barrière, c'est dans l'implantation d'un système de frais d'interchange similaire à celui existant dans le système de paiement par cartes de crédit qui sert en grande partie à financer des promotions et des primes plutôt que le système lui-même.

Here are our recommendations on debit: Visa and MasterCard should not be authorized to enter the Canadian debit market with the possibility of introducing interchange fees or other fees based on the value of the transaction. The setting of debit card transaction fees should be transparent and based on the system's operating costs. Interac's change in corporate status, if granted, should require the same conditions.

Now let us look at credit. Here are the facts faced by retailers on the ground: credit cards have become indispensable for both consumers and retailers. Let us look, for example, at the hotel industry, a topic my colleague Ms. Chayer will be able to tell you more about during the question period. Ninety-five per cent of transactions in that sector are credit card transactions and often the ones with the highest rates. A payment system as well as a management system are both adversely affected by the increase in and increased number of rates. When converted into dollars, the increases in recent months are alarming. Increases for hotels range from \$11,000 to \$65,000 per year.

Once again, how is it possible not to transfer these costs on to prices? Transaction fees for retailers are increasing significantly. The businesses that we represent have undeniably felt these increases.

The contracts and the structure of the transaction records do not give retailers any leeway to improve their fee management. Retailers also find it frustrating that the majority of fees they pay are not used to manage or protect the network, but instead for marketing and rewards. You have also heard talk about the increasing number of rewards cards on the market which come with much higher fees. Consumers are encouraged to use these cards much more frequently. So retailers are paying for marketing to encourage consumers to use these cards which cost them more.

We recommend that Canada regulate the credit card payment system. The Canadian system could be based on the Australian model on the real costs of the payment system, with more transparency and flexibility required, especially for contracts and records provided to retailers. As a result, the number of rates should be significantly reduced. This number could revert back to a single rate if the rigid conditions for contracts do not change.

We cannot overemphasize the importance of this issue for businesses, consumers and the health of the credit and debit card systems, which are essential.

The Chair: Thank you for such a clear presentation.

Voici nos recommandations à l'égard du débit : Visa et MasterCard ne devraient pas avoir l'autorisation d'entrer sur le marché canadien du débit avec la possibilité d'introduire des frais d'interchange ou autres frais basés sur la valeur de la transaction. Les frais liés aux transactions par cartes de débit devraient être établis d'une manière transparente et sur la base des coûts d'exploitation du système. Le changement de statut corporatif d'Interac, s'il est accordé, devrait être assorti de ces mêmes conditions.

Voyons maintenant le dossier du crédit. Voici les faits tels que vécus sur le terrain par les commerçants. Les cartes de crédit sont devenues indispensables autant pour les consommateurs que pour les commerçants. Prenons l'exemple du secteur de l'hôtellerie au sujet duquel Mme Chayer, qui m'accompagne, pourra vous entretenir davantage au cours de la période des questions. En effet, dans son secteur, 95 p. 100 des transactions sont effectuées par cartes de crédit et souvent celles dont les taux sont les plus élevés. C'est non seulement un système de paiement, mais bien un système de gestion qui est mis à mal par la croissance et la multiplication des taux. Lorsqu'on les transpose en dollars, les augmentations des derniers mois sont effrayantes. Pour les hôtels, on parle d'augmentations de 11 000 \$ à 65 000 \$ par année.

Encore une fois, comment ne pas transférer ces coûts dans les prix? Les frais de transaction pour les commerçants augmentent de façon importante. Les entreprises que nous représentons constatent indéniablement ces hausses.

Les contrats et la façon dont les relevés de transaction sont structurés n'offrent aucune marge de manœuvre aux commerçants pour mieux gérer leurs frais. Ce qui est aussi frustrant pour les commerçants est que la majorité des frais qu'ils paient ne servent pas à la gestion du réseau ou à sa protection, mais bien au marketing et aux primes. Vous avez aussi entendu parler du nombre grimpaant des cartes de prime sur le marché qui sont assorties de frais beaucoup plus élevés. Les consommateurs sont incités d'utiliser beaucoup plus fréquemment ces cartes. Les commerçants paient donc pour le marketing, incitant les consommateurs à utiliser ces cartes qui leur coûtent plus cher.

Nous recommandons que le Canada réglemente le système de paiement par cartes de crédit. Le système canadien pourrait s'inspirer du modèle australien sur les coûts réels du système de paiement, plus de transparence et de souplesse devrait être exigée, notamment dans les contrats et les relevés fournis aux commerçants. En conséquence, le nombre de taux devrait être significativement réduit. Ce nombre pourrait revenir à un taux unique si les conditions rigides des contrats ne changent pas.

Nous ne pouvons qu'insister sur l'importance de ce dossier pour les entreprises commerciales, pour les consommateurs et pour la santé des systèmes de paiement par crédit et débit qui sont devenus essentiels.

Le président : Je vous remercie de la clarté de votre présentation.

Senator Hervieux-Payette: Mr. Lafleur, I have two and a half questions for you. The first one is easy. What percentage of transactions in food stores are made using credit cards, debit cards, and cash? I see more and more people using cards when I do my groceries.

At one point, shoppers were not allowed to use a credit card in a supermarket. Now you can buy food on credit, with a debit card or with cash. I would be interested in seeing a chart on changes in that area if you have one, as that affects the whole picture. Do you want to look for it, while I ask you another question?

[English]

Mr. Scott: As a general answer, all rates for credit cards are negotiated. There is no fixed rate. Major corporations, some of which have their own cards, pay little. Debit card transactions are set at cents per transaction, with some people paying as much as 7 cents while some major corporations pay less than 1 cent per transaction. Credit cards are based on a percentage fee of anywhere from 1.75 per cent for a grocery retailer and down. Perhaps Mr. Blouin has more accurate data.

[Translation]

Pierre-Alexandre Blouin, Director, Public Affairs, Association des détaillants en alimentation du Québec: Depending on the type of business, the ratio changes. The ratios are different for a supermarket, compared to a neighbourhood grocery store or a convenience store. On page 18 of our brief, as well as on page 7, you have a table; it was cut in two to fit in with the page layout of the brief. Despite what you may think — at least for the businesses that we represent — the debit rate is more or less significant. That has a major impact on costs for us, but it represents 10 to 15 per cent according to the business.

However, debit is very well-established in our sector: it can reach 50 to 55 per cent, and it is 30 per cent on average; the rates are, for supermarkets: 39 per cent; for grocery stores: 26.7 per cent; and for convenience and specialized stores: 39.5 per cent. There are highs and lows.

Changing from a transaction-based method of payment to a percentage-based method of payment would clearly be dramatic for our members.

Senator Hervieux-Payette: If I understand correctly, large chains — and in food we also see this at COSTCO; they have only recently started accepting debit cards — the fee is 1 cent whereas for the neighbourhood merchant, it is 7 cents?

Mr. Blouin: Exactly. You also have sample rates: of course they are averages, they are not the perfect answer, but there are rates that vary considerably depending on the type of business and transaction volume. The problem is that now, even large

Le sénateur Hervieux-Payette : En fait, j'ai deux questions et demi pour vous, monsieur Lafleur. La première est facile. Quel est le pourcentage des cartes de crédit, cartes de débit et du paiement en argent comptant dans les magasins d'alimentation? Je vois de plus en plus de gens utiliser des cartes lorsque je vais faire mes emplettes.

Il y a eu un moment où l'on n'avait pas le droit d'utiliser une carte de crédit dans un supermarché. Maintenant on peut acheter de la nourriture à crédit, par carte de débit ou en argent comptant. Si vous avez un petit tableau sur la progression, cela m'intéresse, car cela change toute la donne. Voulez-vous le chercher, le temps que je pose une autre question?

[Traduction]

M. Scott : De façon générale, toutes les cartes de crédit sont négociées. Il n'y a pas de taux fixe. Les grandes sociétés, dont certaines ont leurs propres cartes de crédit, paient de faibles taux. Le taux de transaction des cartes de débit est fixé à quelques cents par transaction, mais certains paient jusqu'à 7 cents tandis que des grandes compagnies paient moins de 1 cent par transaction. Dans le cas des cartes de crédit, les frais de transaction correspondent à un pourcentage qui peut aller jusqu'à 1,75 p. 100 pour un épicier détaillant. M. Blouin pourra peut-être donner des renseignements plus précis.

[Français]

Pierre-Alexandre Blouin, directeur, Affaires publiques, Association des détaillants en alimentation du Québec : Au niveau du ratio, dépendamment du type de commerce, cela va évoluer. Pour un supermarché, comparé à une épicerie de quartier ou un dépanneur, ce sont des ratios différents. À la page 18 de notre présentation, ainsi qu'à la page 7, vous avez ce tableau; il a été coupé en deux pour pouvoir répondre dans la mise en page du mémoire. Le débit, malgré ce qu'on pourrait penser — du moins dans les commerces que nous représentons —, a un taux quand même plus ou moins important. Cela a une grosse importance au niveau des coûts pour nous, mais cela atteint de 10 à 15 p. 100 selon les commerces.

En revanche, on voit que le débit est très bien implanté dans notre secteur: cela peut atteindre de 50 à 55 p. 100, et en moyenne c'est 30 p. 100; les supermarchés: 39 p. 100; les épiceries: 26,7 p. 100; les dépanneurs et commerces spécialisés: 39,5 p. 100. Il y a des extrêmes et des minimums.

Il est certain qu'une transition d'un mode de paiement par transaction à un mode de paiement au pourcentage serait dramatique pour nos membres.

Le sénateur Hervieux-Payette : Si je comprends bien, quand on est une grosse chaîne — et dans l'alimentation on le voit aussi chez COSTCO; ce n'est que tout récemment qu'ils acceptent les cartes de débit — on paierait un sou alors que le marchand de quartiers peut payer 7 cents?

M. Blouin : Exactement. Vous avez également des exemples de taux; évidemment, ce sont des moyennes, ce n'est pas la réponse parfaite, mais il y a des taux très divergents selon le type de commerce et le volume de transaction. La problématique est que,

players are having trouble negotiating good rates. Everyone's rates are very high. In the past, we had a preferential rate over other types of businesses for the introduction of the debit card payments. As far as we know, these advantages have now disappeared.

Senator Hervieux-Payette: As regards cash payments, since consumers shop close to home because neighbourhood stores are close by, could the consumer be given a rebate or other benefit? In this case, you are competing with large chains; what mechanism would interest someone more, given the fact that you are buying in smaller quantities? For your information, I worked at Steinberg, and I know the difference in price for products compared to a small merchant. Is paying with cash something people promote or is everyone resigned to using cards? Lastly, are there not more advantages to taking money out of the bank?

Mr. Blouin: I am going to answer before giving the floor to John who, I believe, will be able to elaborate. A large percentage of transactions are made using cash. But what would be really good for us would be the possibility of offering a reward for paying by debit card. In the current market conditions, that would be beneficial for us. Bear in mind that there are also costs associated with cash.

That type of in-store promotion is currently forbidden. That is one example. Each business could have different needs and in our case that would be it, as our costs for debit card payments are better.

[English]

Mr. Scott: It is interesting that Canadian consumers have embraced the debit card system. We have a high percentage of consumer transactions in Canada at about 60 per cent to 70 per cent. To our joy, Canadians are more reticent to use their credit cards to buy groceries. I like the idea that people are not borrowing money to purchase basic groceries. The increased use of debit cards indicates that consumers consider the debit card as cash. The ability to differentiate would be almost impossible. I do not know how we would do that.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: I will wrap up on this; in the end, you are recommending eliminating competition between large and small businesses, as the large ones are better off. Moreover, small neighbourhood stores could virtually sell seasonal local products. We are here to serve consumers and to understand what parameters you are looking for so that all clients are treated

maintenant, même de gros joueurs ont beaucoup de difficulté à négocier des taux intéressants. Tout le monde se retrouve avec des taux très élevés. Par le passé, pour l'introduction du mode de paiement par carte de débit, on avait un taux préférentiel par rapport à d'autres types de commerce. Présentement, du moins à notre connaissance, ces avantages ont disparu.

Le sénateur Hervieux-Payette : En ce qui concerne le paiement comptant, étant donné que le consommateur va faire ses emplettes à côté de chez lui du fait de la proximité des magasins de quartier, est-ce qu'on pourrait octroyer un rabais ou un avantage pour le consommateur? Dans ce cas-ci, vous êtes en concurrence avec les grosses chaînes; quel serait le mécanisme qui ferait que quelqu'un serait plus intéressé, compte tenu aussi du fait que vous achetez en moins grande quantité? Sachez que j'ai travaillé chez Steinberg, je connais la différence des prix d'achats des produits par rapport à un petit marchand. Est-ce que le paiement comptant est quelque chose dont les gens font la promotion ou est-ce que tout le monde est résigné à utiliser des cartes? Finalement, il n'y a-t-il plus d'avantages à aller chercher de l'argent à la banque?

M. Blouin : Je vais répondre avant de passer la parole à John qui, je crois, pourra fournir plus d'information. Un grand pourcentage des transactions est effectué par paiement comptant. Toutefois, pour nous, ce qui serait vraiment intéressant serait de pouvoir offrir une prime pour le paiement par débit. Dans les conditions actuelles du marché, c'est là que nous aurions un avantage. Nous avons également des coûts avec l'argent comptant, il faut le comprendre.

Présentement il nous est interdit de faire ce type de promotion en magasin. C'est un exemple, chaque commerce pourrait avoir différents besoins et dans notre cas ce serait cela, car nos coûts sont plus intéressants au niveau du paiement par carte de débit.

[Traduction]

M. Scott : Il est intéressant que les consommateurs canadiens aient opté massivement pour la carte de débit. Le taux des transactions effectuées par carte de débit est très élevé au Canada, se situant à environ 60 ou 70 p. 100. À notre grande joie, les Canadiens sont plus réticents à utiliser leurs cartes de crédit pour acheter des aliments. J'aime bien savoir que les gens n'empruntent pas pour faire l'épicerie. L'utilisation de plus en plus fréquente des cartes de débit indique que les consommateurs considèrent ce mode de paiement comme de l'argent comptant. Il serait presque impossible d'établir une différence. Je ne vois pas comment on pourrait le faire.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Je conclurai là-dessus; ce que vous recommandez, finalement, serait d'éliminer la concurrence entre les grands et les petits, car les grands ont un privilège sur les petits. D'ailleurs, les petits magasins de quartier pourraient pratiquement vendre des produits locaux en saison. Nous sommes ici pour servir les consommateurs et pour savoir quels

equally. In other words, if the transaction costs 5 cents, it is 5 cents for everyone, large and small alike.

[English]

Mr. Scott: As I said in our brief, the issue is cost certainty. Currently, we survive in that market where scale is a reality. To be an independent grocery retailer or smaller in this market, they must be extremely entrepreneurial and they must be good at it. Costs are an issue. If, suddenly, unanticipated costs come from left field, such as enhanced credit card fees — layered costs on some of our people — the situation becomes difficult.

First, independents will look after the consumer better than anyone else in this country. We are looking for cost certainty in the marketplace, similar to what we have had under the Interac system. That is what we are looking for.

Gary Sands, Vice-President, Canadian Federation of Independent Grocers: I have a brief comment on a previous statement. I believe it was Mr. Ware who said that these rates will impact on businesses equally. That statement is simply nonsensical. With all due respect, that gentleman has probably never worked in a grocery store. He has no knowledge of how our industry is structured and how it works. We were taken aback by that statement.

[Translation]

Senator Fox: I am struck to hear you say that people are using debit cards over credit cards. Given that 70 per cent of people pay off their credit balance and pay no interest, especially if they use high-priced rewards cards, why are people paying with their debit cards, when that does not give them anything, compared with paying by credit card? Do you have an idea on that?

Mr. Blouin: The answer is very simple. They have been taught to use their debit cards. They have been given an opportunity to not carry around much cash, to show up at the grocery store and to pay based on their means, without going into debt by over-consuming food products. A link was created and people have bought into this method of payment. Of course, credit payments are also changing in our sector. Over the past two years, there has been a four per cent increase. That may seem small, but in terms of costs for us, it means a 37 per cent increase. Imagine if that figure were to double; it would be very difficult to bear.

[English]

Mr. Scott: You were talking about financial literacy in the previous presentation and, with respect to grocery purchasing, the majority of consumers practice financial literacy in that they

sont les paramètres que vous demanderiez pour veiller à ce que tous les clients soient traités sur un pied d'égalité. Autrement dit, si la transaction coûte cinq sous, c'est cinq sous pour tout le monde, des grands aux plus petits.

[Traduction]

M. Scott : Comme je l'ai dit tout à l'heure, le problème, c'est qu'on ne peut pas savoir avec certitude quels seront nos coûts. À l'heure actuelle, nous survivons dans un marché où les questions d'échelle sont une réalité importante. Pour se tailler une place dans ce marché, l'épicière indépendante ou le petit détaillant doit avoir l'esprit d'entreprise et beaucoup de savoir-faire. Les coûts sont une question importante. La situation devient difficile si, soudainement, des coûts, comme les frais des cartes de crédit améliorées, sont augmentés — et s'ajoutent aux autres coûts dont certains de nos membres doivent acquitter.

Tout d'abord, les indépendants s'occupent du consommateur mieux que quiconque au pays. Nous voulons une certitude pour les coûts, comme c'est le cas pour Interac. Voilà ce que nous souhaitons.

Gary Sands, vice-président, Fédération canadienne des épiciers indépendants : J'aimerais commenter ce qu'a dit M. Ware, je crois, qui est d'avis que ces taux vont se répercuter également sur toutes les entreprises. Cette affirmation ne tient pas la route. Sauf le respect, que je lui dois, M. Ware n'a probablement jamais travaillé dans une épicerie. Il ne sait rien de la structure de notre secteur ni de son fonctionnement. Nous avons été plus qu'étonnés de ses propos.

[Français]

Le sénateur Fox : Je trouve très intéressant quand vous nous dites que les gens se tournent plutôt vers la carte de débit que vers la carte de crédit. Étant donné que 70 p. 100 des gens paient le montant complet de leur carte de crédit sans payer d'intérêt, particulièrement s'ils utilisent une carte à primes élevée, pourquoi les gens paient-ils par carte de débit, quand cela ne leur donne aucun avantage, comparé au paiement par carte de crédit? Est-ce que vous avez une idée?

M. Blouin : La réponse est très simple. On leur a appris à utiliser la carte de débit. On leur a donné une possibilité de ne pas traîner beaucoup d'argent comptant sur eux, d'arriver à l'épicerie et de payer quand même en fonction de leurs moyens, sans s'endetter en surconsommant des produits alimentaires. Un lien s'est fait et les gens ont adhéré à ce mode de paiement. Il est certain que le mode de paiement par crédit évolue dans notre secteur également. Dans les deux dernières années, il y a eu une augmentation de 4 p. 100. Cela peut sembler petit, mais pour nous, en termes de coûts, cela signifie une hausse de 37 p. 100. Imaginez si on double encore ce chiffre; cela devient vraiment difficile à supporter.

[Traduction]

M. Scott : Vous parliez de l'éducation ou de connaissances financières lors du dernier exposé et, quand on parle de l'épicerie, la majorité des consommateurs ont des connaissances financières

have the money to pay for those grocery products. It is interesting that the percentage used in the grocery system is substantially lower than debit.

Senator Fox: The thing I find odd is if consumers pay with a premium card, they receive all sorts of air miles or whatever, and 70 per cent or more people using credit cards pay it off monthly. It is wonderful, but I find it surprising that they do not use the credit card, particularly if they pay it off each month.

Mr. Scott: I think you need a sociologist to analyze that use. That is only the grocery sector and we should feel good about that.

[Translation]

The Chair: I will ask Mr. Lafleur for the last word.

Mr. Lafleur: Mr. Scott's comment is, in fact accurate. In the non-food sector, credit cards do have a wide margin over debit cards. As was mentioned earlier, there was a time in Quebec when you could not buy a bottle of wine or food with a credit card. Today, the debit card is seen as money and changes in attitude occur gradually.

The Chair: You have a rather unique industry.

Senator Hervieux-Payette: Profit in the industry is generally about two per cent.

Mr. Lafleur: Yes.

Senator Hervieux-Payette: For the record, I think that is something that needs to be pointed out. Seeing credit and debit card profits of two billion out of six billion means that the credit margins are not the same.

The Chair: Yes. A lot of volume is required to offset the margin.

Senator Ringuette: Thank you for your comments. I have bad news for you. Consumers mainly use their debit cards for their purchases in your grocery stores, but Visa and MasterCard know that as well and have decided to launch an advertising campaign on TV explicitly in grocery stores where we see two women: one who pays cash and the other who pays with her Visa card and says to the other one: "I made \$2 doing my groceries. What did you make?"

That ad specifically targets your industry. Its main purpose is to encourage clients who use their debit cards to pay with their credit cards. That is the bad news, and it is real given the huge marketing capability of the two giants.

Mr. Lafleur: And where is the good news?

puisque'ils ont l'argent nécessaire pour acheter ces produits à l'épicerie. Il est intéressant de noter que le pourcentage d'utilisation des cartes de crédit dans les épiceries est de loin inférieur à celui des cartes de débit.

Le sénateur Fox : Ce que je trouve étrange, c'est que si le consommateur paie en utilisant une carte à primes, il reçoit toutes sortes de primes, comme des Air Miles, et 70 p. 100 ou plus de ceux qui utilisent des cartes de crédit paient leur compte en entier à tous les mois. C'est une très bonne chose, mais cela m'étonne que les gens ne se servent pas des cartes de crédit, tout particulièrement s'ils paient le montant approprié à tous les mois.

M. Scott : Je crois qu'il faudrait un sociologue pour analyser la situation. Nous parlons ici uniquement du secteur des épiceries, et nous devrions être très heureux de la situation.

[Français]

Le président : Je vais demander à M. Lafleur de trancher la question.

M. Lafleur : En fait, le commentaire de M. Scott est juste. Dans le secteur non alimentaire, effectivement, la carte de crédit l'emporte substantiellement sur l'usage de la carte de débit. Comme on le disait tantôt, à l'époque au Québec, on ne pouvait pas payer une bouteille de vin ou sa nourriture avec la carte de crédit. Et aujourd'hui, la carte de débit est vraiment perçue comme de l'argent et les changements de mentalité se font graduellement.

Le président : Vous avez une industrie tout à fait spéciale.

Le sénateur Hervieux-Payette : Le profit de cette industrie est généralement aux alentours de 2 p. 100.

M. Lafleur : Oui.

Le sénateur Hervieux-Payette : Aux fins de l'enregistrement, je pense que c'est quelque chose qu'il faut savoir. Parce que quand on constate le profit des cartes de crédit et de débit de deux milliards sur six milliards, on ne se situe pas dans la même marge de crédit.

Le président : Oui. Cela prend du volume pour compenser la marge.

Le sénateur Ringuette : Merci de vos commentaires. J'ai de mauvaises nouvelles pour vous. Les achats des consommateurs dans vos épiceries se font a priori avec la carte de débit, mais Visa et MasterCard le savent aussi et ils ont décidé d'entamer une campagne publicitaire à la télévision explicitement dans les épiceries où l'on voit deux dames : une qui paye comptant et l'autre qui paye avec sa carte Visa et qui dit à l'autre : « Moi j'ai fait 2 dollars en venant faire mon épicerie. Qu'est-ce que toi t'as fait? »

Cette publicité cible spécifiquement votre industrie. Elle a pour but d'inciter les clients qui utilisent la carte de débit à payer par carte de crédit. Voilà la mauvaise nouvelle et elle est réelle étant donné l'énorme capacité de marketing de ces deux géants.

M. Lafleur : Et quelle est la bonne nouvelle?

Senator Ringuette: The good news is that some witnesses who have appeared have said that there is competition in the credit card market. In dealing with these people, do you not think it is a coincidence that the two giants are adjusting their fees almost simultaneously?

Where is the competition? That is not competition, it is collusion. I reiterate, this is bad news because in reality, there is no real competition for credit cards. As for Interac, as you mentioned, if changes are made to the system, you will be the main target because of the volume of your sales.

[English]

Mr. Scott: You are right. I will not comment on your middle point, but I will comment on the commercial. First, it is a good commercial. It is playing in prime time right now and it is horrifying. I receive calls from across the country from people saying, where do we pay for this?

It took us by surprise. We are concerned.

[Translation]

Mr. Lafleur: I would be interested to know who paid for the advertising and where the money came from. In other words, there is an advertisement, but does the money not come from the interchange fees? And who pays for these interchange fees? They are paid for by our members and an ad is being run which indeed appears to have a potentially negative impact on one of the contributors that has not been consulted. That is my only comment.

[English]

Mr. Scott: We have to remember scale. Scale is huge. These companies are huge. That is what we have been talking about all morning in our presentation. Scale is a big issue here.

[Translation]

Danielle Chayer, Vice-President and Director General, Association des hôteliers du Québec: I understand that debit card payments are a concern, because the changes have not yet been made.

I would like to give you an example of what may happen in the debit card industry. A year ago, the hotel sector had a single rate of, for example, 1.70 per cent for Visa and 1.68 per cent for MasterCard regardless of the type of card used and the type of transaction.

In our industry, credit cards are mandatory. Without a credit card, you cannot make a reservation in a hotel. Our industry is somewhat of a hostage because of this obligation to have a credit card. The reality in our industry is that swiping the card in one of

Le sénateur Ringuette : La bonne nouvelle, c'est que certains témoins sont venus dire qu'il y a une concurrence dans le marché des cartes de crédit. Faisant affaire avec ces gens, ne trouvez-vous pas qu'il y a une coïncidence à l'effet que ces deux géants rajustent leurs frais presque simultanément?

Où est la concurrence? Ce n'est pas une compétition, c'est une collusion. Je le répète, ce sont de mauvaises nouvelles parce que la réalité c'est que nous n'avons pas de réelle compétition sur le plan des cartes de crédit. En ce qui concerne Interac, comme vous l'avez mentionné, s'il y a des changements dans ce système, vous allez être la première cible à cause de la quantité de vos ventes dans ce système.

[Traduction]

M. Scott : Vous avez raison. Je ne dirai rien sur votre deuxième commentaire, mais j'aimerais dire quelques mots sur cette annonce publicitaire. Tout d'abord, c'est très bien fait. Cette annonce est diffusée pendant les heures de grande écoute actuellement, et cela a tout un impact. Je reçois des appels de toutes les régions du pays de gens qui me demandent comment avoir accès à ce genre de programme.

Nous avons été surpris. Nous nous inquiétons de la situation.

[Français]

M. Lafleur : Il serait intéressant de savoir qui a payé cette publicité et d'où provient l'argent. En d'autres mots, il y a une publicité qui se fait, mais est-ce que l'argent ne provient pas des frais d'interchange? Et ces frais d'interchange ont été payés par qui? Ils ont été payés par nos membres et on est en train de diffuser une publicité qui semble effectivement avoir un impact potentiellement négatif sur un des contributeurs sans qu'il ait été consulté. C'est mon seul commentaire.

[Traduction]

M. Scott : Il ne faut pas oublier que c'est une question d'échelle. Et c'est très important. Ces entreprises sont énormes. C'est ce dont nous avons parlé justement toute la matinée. L'échelle, c'est ce qui compte ici.

[Français]

Danielle Chayer, vice-présidente et directrice générale, Association des hôteliers du Québec : Je comprends que le paiement par carte de débit est une préoccupation parce que les modifications n'ont pas encore été apportées.

J'aimerais vous donner un exemple qui est en mesure de démontrer ce qui pourrait se produire dans l'industrie de la carte de débit. Il y a un an, dans le milieu hôtelier on avait un seul taux, par exemple, Visa à 1.70 p. 100, MasterCard à 1.68 p. 100, et ce, peu importe le type de carte utilisée et le type de transaction.

Dans notre milieu, la carte de crédit est obligatoire. Sans carte de crédit, vous ne pouvez pas faire de réservation dans un hôtel. Notre industrie un peu prise en otage à cause de cette obligation de détenir une carte de crédit. Une réalité dans notre milieu, c'est

those famous POS terminals costs us less than taking a telephone or Internet reservation.

None of that existed a year ago. For a year now, we have been dealing with six to eight rates depending on the type of card used. It all depends, for example, on whether the card belongs to an individual, or a company, or if it is a premium card or a foreign card, and if the transaction is completed; it depends on whether someone has the card in hand and swipes it in the bank terminal or if the number is taken over the phone and a certain amount is collected.

All this has led to cost increases of anywhere from \$11,000 to \$65,000 in one year. We do not yet have all the numbers, but hotel operators are trying to absorb this cost in the current economic circumstances and soon they will no longer be able to do so.

Everyone, therefore, will end up paying and they will not stay one more night just to earn more points. As someone said in their presentation, you do not buy one more bag of apples simply to have more points.

We are really caught because in our sector if there are no credit cards there is no way of operating. That is what distinguishes our industry.

The Chair: May I ask you a question?

Ms. Chayer: Of course.

The Chair: We all know that when we go to a hotel there is the cost of the room, but at the end of our stay we are given the bill and we see that there are taxes, and other additional costs to that of the room.

It seems to me that you are somewhat different from the food industry. If there were a small supplement for the use of a credit card, what effect would that have on your clients?

Ms. Chayer: We currently do not add any additional fees for the use of credit cards because of the contracts we have with the credit issuers.

The Chair: Does that apply to all cards?

Ms. Chayer: To all credit card issuers and to all cards. In some cases there were increases of up to 11 per cent in one year. Hotel operators are starting to do two things. First, they can say to clients: "If you pay cash for a part of the amount we will give you three per cent off" because we can only act on cash payments. That is not what hotel operators want to do because there is always a risk of manipulating the transaction.

Second, a hotel operator can ask the client for their credit card at the end of their stay in order to run it through the banking terminal.

que si on a la carte en main qu'on glisse dans le fameux TPV, cela nous coûte moins cher que lorsqu'on prend une réservation par téléphone ou par Internet.

Tout cela n'existait pas il y a un an. Depuis un an, on se retrouve avec six à huit taux qui varient selon le type de carte. Par exemple, tout dépend si c'est une carte d'individu, de compagnie, une carte à prime, une carte étrangère, et si la transaction se fait; selon qu'on a la carte en main et qu'on la glisse dans le terminal bancaire ou si on la prend par téléphone et qu'on prélève un certain montant.

Tout cela a entraîné des augmentations de coûts de 11 000 \$ à 65 000 \$ de plus en un an. Donc, on n'a pas encore tous les chiffres, mais dans le contexte économique actuel, les hôteliers essaient d'absorber ce montant, mais d'ici quelque temps ils ne pourront plus le faire.

C'est donc l'ensemble des individus qui vont payer et ils ne resteront pas une nuit de plus pour gagner des points additionnels. On n'achète pas un sac de pommes de plus pour avoir des points en plus, comme l'a mentionné quelqu'un dans sa présentation.

On se retrouve vraiment coincés parce que dans notre secteur, s'il n'y a pas de cartes de crédit, il n'y a pas de modes d'opération. C'est un peu la particularité de notre industrie.

Le président : Est-ce que je peux vous poser une question?

Mme Chayer : Bien sûr.

Le président : Nous savons tous qu'en arrivant dans un hôtel on s'intéresse au prix de la chambre, mais à la fin de notre séjour on reçoit l'addition et on s'aperçoit que là-dessus il y a des taxes, toutes sortes de choses qui s'ajoutent au prix de la chambre.

Il me semble que vous êtes quand même un peu différent de l'industrie de l'alimentation. Si vous aviez un petit montant supplémentaire pour usage de carte de crédit, quel effet cela pourrait avoir sur vos clients?

Mme Chayer : Actuellement on ne peut pas avoir de frais additionnels pour l'usage des cartes de crédit à cause des contrats que nous signons avec les émetteurs de cartes.

Le président : Est-ce que cela s'applique à toutes les cartes?

Mme Chayer : À toutes les compagnies émettrices et toutes les cartes. On a eu jusqu'à 11 p. 100 d'augmentation en un an dans certains domaines. Ce que des hôteliers commencent à faire, c'est deux choses. Premièrement, ils peuvent dire aux clients : « Si vous payez comptant pour une partie de la somme, on va vous donner 3 p. 100 de rabais », parce que le seul mode de paiement sur lequel on peut intervenir, c'est l'argent comptant. Ce n'est pas ce que souhaitent faire les hôteliers parce qu'il y a des risques de manipulation lors de la transaction.

Deuxièmement, un hôtelier peut redemander au client sa carte de crédit à son départ pour le passer dans le terminal bancaire.

At the beginning of the client's stay, the card is swiped for management purposes, the client's arrival is confirmed, the lights in their room are turned on, the restaurant is aware that the client will be arriving for a meal. Then the client is asked for his or her card again. Our client services are forced to do a lot of explaining because clients do not understand why they are being asked for their card when they leave when they were already asked for it at the beginning of their stay. Try to explain to a client that this is being done to save some money, that just does not work.

The Chair: Sometimes I am told: Do you have company X's credit card rather than company Y's?

Ms. Chayer: As you know that is illegal under these contracts. Hotel operators in general may be doing that more and more. They will stay to the client: Show me your cards and I will take the one that works for me.

The Chair: Thank you.

[English]

Senator Gerstein: Mr. Scott, I was interested that you indicated your organization was founded in 1962. Can you sketch out what has evolved with independents over the last 40 or 50 years since the founding of your organization? I put that in the context that, if we were sitting here back in the early 1960s we might be talking about the associate of Senator Hervieux-Payette, Steinberg's, and the impact they would have on independent grocers in Quebec. If we were here in the 1970s, we might be talking about the great challenges of the development of chain stores, and in the 1970s and 1980s, the rolling out of shopping centres across Canada and the impact they might have on independents. Independents have traditionally been under great pressure. They have been resilient and are still here today. Can you put that issue into context for us?

Mr. Scott: I give seminars on it, and I invite you to attend one. They go on for about three hours.

This organization was founded in 1962, not for advocacy but so that people could come together for learning. The chains were coming together, and they saw that the opportunity to train their staff by coming together made sense. In the 1960s, we had a proliferation of independent grocers, and most of the major companies in Canada, for example, Sobeys and Loblaws, came out of independent grocers. There is great entrepreneurship in our industry. It is a fantastic and extremely efficient industry. That is all I will say that is nice about the chain side. I had to say something.

In the 1970s, it was interesting that the independents rose to prominence right across the country. They became the dominant players. In the 1980s, the entrepreneurship of the chains in Canada took over, and that is when we saw their dominance: when Loblaws came to the forefront; when Steinbergs tried to move into the Ontario; when Metro moved from a wholesale only company to a public company; when A&P USA expanded more

Souvent à l'arrivée, c'est un traitement de gestion, on glisse la carte, le client est arrivé, les lumières dans sa chambre sont allumées, la salle à manger est au courant qu'il arrive pour son repas. Et on redemande au client sa carte. On fait beaucoup de gymnastique dans le service à la clientèle parce que le client ne comprend pas qu'on lui redemande sa carte à son départ alors qu'il l'a donnée à l'arrivée. Essayez d'expliquer au client que c'est pour me sauver des frais, cela ne fonctionne pas.

Le président : Des fois, vous me dites : avez-vous la carte de la compagnie X au lieu de la compagnie Y?

Mme Chayer : Vous savez que c'est illégal de faire cela selon le contrat. Les hôteliers, en général, risquent de le faire de plus en plus. Dire au client : montrez-moi vos cartes, je vais choisir laquelle je souhaite.

Le président : Merci.

[Traduction]

Le sénateur Grafstein : Monsieur Scott, vous avez dit que votre groupe avait été mis sur pied en 1962. Pouvez-vous nous parler brièvement de l'évolution du secteur des épiciers indépendants au cours des 40 ou 50 dernières années, depuis la création de votre organisation? N'oublions pas que si nous étions au début des années 1960, nous parlerions peut-être de l'employeur du sénateur Hervieux-Payette, Steinberg, et de l'incidence que cette entreprise pourrait avoir sur les épiciers indépendants du Québec. Si nous étions dans les années 1970, nous parlerions peut-être des grands défis que présentent les magasins à succursales et, si nous étions dans les années 1970 et 1980, de la construction de centres commerciaux dans toutes les régions du pays et de leur impact sur les épiciers indépendants. Ces derniers ont toujours été exposés à d'importantes pressions. Ils ont su résister et ils existent toujours aujourd'hui. Pouvez-vous placer cette évolution dans son contexte?

M. Scott : Je donne des conférences à ce sujet, et je vous invite à vous inscrire à l'une d'elles. Elles durent environ trois heures.

L'organisation a été mise sur pied en 1962, non pas pour défendre les épiciers indépendants mais pour leur permettre d'apprendre. Les magasins à succursales faisaient leur apparition et on a jugé qu'il était important de se regrouper pour assurer la formation du personnel. Dans les années 1960, il y avait un très grand nombre d'épiciers indépendants, et la majorité des grandes compagnies au Canada, par exemple Sobeys et Loblaws, ont été créées par des épiciers indépendants. Il y a un très grand esprit d'entrepreneuriat dans notre industrie. C'est un secteur extraordinaire et très efficace. Ce sont là mes seuls commentaires positifs sur les magasins à succursales. Je devais quand même dire quelque chose.

Il est intéressant de noter que, dans les années 1970, les épiciers indépendants ont pris beaucoup d'importance, et ce, dans toutes les régions du pays. Ils sont devenus les principaux intervenants du secteur. Dans les années 1980, les magasins à succursales ont pris le marché et c'est justement à cette époque que Loblaws est apparu sur la scène que Steinberg a essayé de s'installer en Ontario, que Metro est passé d'une entreprise de grossiste à une

into Ontario; when Safeway in Western Canada expanded its network; and the Overwaitea food group was on the West Coast. There was an awakening in the 1980s. In the early 1990s, in the recession we all talk about, the supermarket chains were in a position to cost-compete as never before, so the independents, who had not invested and sat on their laurels basically for years, fell by the wayside.

Through the 1990s, a new type of independent emerged, which exists to this day. It is entrepreneurial and well educated. No one comes into this market without knowing the competitive structure of it.

What we have come to in our industry is respect between what I think are great Canadian entrepreneurial chains and some amazing entrepreneurial independents. This environment has created a great health for the Canadian system and creates great openings. It is a richness no one else enjoys. I do not know if you have seen the new T&T supermarkets opening here in Ottawa and elsewhere in the country, but they are Asian supermarkets that are part of our organization as well. They are taking a good chunk of the market for that new Canadian culture that is becoming so apparent.

The independents have done well, but they do well today through entrepreneurship, not by being there. The general competitive landscape of this industry continues, and you can imagine what it is like in the current recessionary environment as the consumer looks for more of a value chain.

In the three years prior to 2008, the largest percentage increase growth of any type of food store in Canada was independents. There are a million reasons for that, and again, I invite you to my seminar.

The Chair: We have time for one more questioner. I am happy to share this bittersweet moment with our witnesses today. Senator Goldstein, the deputy chair, is regrettably, and you would not believe this, being forced by an age requirement to step down from the Senate. I will not tell you what age that is. We will miss him, and it is only appropriate that he have the last question.

Senator Goldstein: Thank you, Mr. Chair, and thank you, colleagues, for the opportunity and privilege of serving with you. I will have something more to say about that in the chamber this afternoon.

Thank you for coming to help us understand and grapple with this problem.

I will sound like a broken record. I have asked this question a number of times, but I remain concerned about it. In the final analysis, no matter how rates are determined, and no matter whether they are higher or lower, and no matter whether they are controlled or not, and no matter whether the card is a debit card

société ouverte, que A&P USA a ouvert des magasins en Ontario, que Safeway a élargi son réseau dans l'Ouest du pays et que le groupe alimentaire Overwaitea s'est installé sur la côte Ouest. Il y a eu une très grande sensibilisation dans les années 1980. Au début des années 1990, pendant la récession dont nous parlons tous, les supermarchés à succursales ont pu se livrer à une concurrence comme jamais auparavant, et les indépendants, qui n'avaient pas investi et qui s'étaient pour ainsi dire reposés sur leurs lauriers pendant plusieurs années, se sont trouvés écartés.

Pendant les années 1990, un nouveau type d'épiciers indépendant est apparu sur la scène, et il existe toujours aujourd'hui. C'est un épicier qui fait preuve d'entrepreneuriat et qui connaît bien le secteur. En fait, personne ne devient épicier sans bien connaître la structure concurrentielle du secteur.

Aujourd'hui il existe dans l'industrie un grand respect entre d'excellents magasins à succursales canadiens et d'extraordinaires épiciers indépendants qui, tous, font preuve de beaucoup d'entrepreneuriat. Cet environnement a donné beaucoup de vitalité au système canadien et permis d'excellents débouchés. Aucun autre secteur n'a ce genre d'avantages. Je ne sais si vous connaissez les supermarchés T&T qui ouvrent ici à Ottawa et ailleurs au pays, mais il s'agit de supermarchés asiatiques qui font également partie de notre organisation. Ils occupent une bonne partie du marché pour la nouvelle culture canadienne qui se manifeste de plus en plus.

Les épiciers indépendants se sont bien tirés d'affaire, mais c'est parce qu'ils ont su faire preuve d'esprit d'entreprise, et non simplement parce qu'ils étaient déjà là. Le secteur demeure soumis à une concurrence vive, et vous pouvez vous imaginer la situation dans cette période de récession, où le consommateur veut vraiment économiser.

Dans les trois années précédant 2008, le taux de croissance le plus important a été enregistré chez les épiciers indépendants au Canada. Il y a un million de raisons qui expliquent la situation, et encore une fois je vous invite à participer à mes conférences.

Le président : Nous avons suffisamment de temps pour un dernier intervenant. Je suis heureux de vous faire part d'un moment très important pour notre comité. Le sénateur Goldstein, le vice-président, doit malheureusement, et vous n'arriverez pas à le croire, prendre sa retraite en raison de son âge. Il doit quitter le Sénat. Je ne vous dirai pas à quel âge on doit quitter notre poste. Il nous manquera, et je pense qu'il est parfaitement approprié que je lui accorde la dernière question.

Le sénateur Goldstein : Merci, monsieur le président, merci chers collègues, de m'avoir offert l'occasion et le privilège de travailler avec vous. Je vous en dirai un peu plus long cet après-midi au Sénat.

Je tiens à remercier nos témoins d'être venus nous aider à mieux comprendre le problème.

On va me dire que je me répète. J'ai posé la même question à plusieurs reprises, mais le problème me préoccupe toujours. Tout compte fait, peu importe comment on établit les taux d'intérêt, peu importe qu'ils soient plus élevés ou plus faibles, qu'ils soient contrôlés ou non, peu importe qu'il s'agisse d'une carte de débit

or a credit card, a credit card or premium card, the reality is that the consumer pays the price because the merchant must build that cost into the price of any product. That is obvious.

The injustice of this situation is that people who do not have credit cards, many of whom do not have the credit facilities to have credit cards, or those who, for whatever reason, choose not to use credit cards, are paying for those who, like me, use premium credit cards and whose cost is built into the price of a product that I buy and they buy. They effectively pay my premium. Can you help us figure out how that situation can be remedied, alleviated or diminished to some extent?

Mr. Sands: Can I say one thing about your statement? It is important for our members to go on the record that if the present trends continue, some independents will go out of business. That is a fact. No disrespect is intended to the chains, and they do wonderful things, but the fact is that when those rates go up, there are many avenues and creative ways that chains can find to help mitigate the impact of some of those costs. The independents do not have that leverage in the market. Independents will go under. I suggest to this committee, with all due respect, that when that happens, that impact is big on the industry, on the communities, and on the on-farm sector, because we are the ones that buy locally. I know what you are saying, senator, about the consumers. You are right, but I want to broaden that impact on the consumer to look at what happens to the industry and this country when independents go under. Communities across Canada lose. We all lose.

Senator Goldstein: Thank you for that. Can you help me with my question?

[Translation]

Mr. Lafleur: I would suggest the following. If a consumer receives specific services or privileges that imply a cost, that cost should not necessarily be shared with those who do not benefit. We would like to establish the practice of the users paying. For example, if someone wants to have a really incredible card that they get incredible advantages with, then a credit card company can charge them up to \$500 in order to have a card with those advantages. There is a difference in the cost of those cards. To a certain extent, the credit card issuers will probably charge less for an ordinary card. The crux of the matter is that we need a framework that will allow us to develop in an environment where security is given due consideration. This morning I heard someone suggest a security agency. That should be a part of your reflections.

That must be part of the solution. Merchants and consumers are all in the same boat. The competition — if it can be called that — is reverse competition. Businesses are competing in order to

ou d'une carte de crédit, une carte de crédit ordinaire ou une carte à primes, le fait est que le consommateur paie parce que le marchand doit intégrer ce coût dans le prix du produit. C'est évident.

Ce qui est injuste, c'est que ceux qui n'ont pas de cartes de crédit, nombre d'entre eux ne sont pas dans une situation financière qui leur permet d'avoir des cartes de crédit, ou ceux qui, peu importe la raison, décident de ne pas utiliser de cartes de crédit paient pour ceux qui, tout comme moi, utilisent des cartes de crédit à primes dont le coût est intégré dans le prix du produit que j'achète et qu'ils achètent aussi. En fait, ils paient pour moi. Pouvez-vous nous aider à songer à des façons de régler ce problème, d'alléger ou de diminuer ces coûts?

M. Sands : Est-ce que je peux faire un commentaire? Il est important que notre groupe signale officiellement que si la tendance actuelle se maintient, certains épiciers indépendants disparaîtront simplement. C'est un fait. Je ne veux pas manquer de respect à l'égard des magasins à succursales, car ils font de très bonnes choses, mais le fait demeure que, lorsque ces taux augmentent, ces dernières ont accès à toutes sortes de façons créatrices d'atténuer l'impact de certains de ces coûts. Or, les épiciers indépendants, eux, n'ont pas cette marge de manœuvre sur le marché. Les épiciers indépendants disparaîtront. Permettez-moi de vous dire que, lorsque cela survient, l'impact est énorme sur l'industrie, sur les collectivités, et sur les exploitations agricoles parce que nous sommes ceux qui achètent leurs produits localement. Je comprends ce que vous dites, monsieur le sénateur, quand vous parlez des consommateurs. Vous avez raison, mais je voulais parler de l'impact qui dépasse le simple consommateur pour décrire ce qui se produit pour l'industrie et pour le pays lorsque des épiciers indépendants disparaissent. Ce sont des collectivités de partout au Canada qui perdent. Tout le monde y perd.

Le sénateur Goldstein : Merci. Pouvez-vous répondre à ma question?

[Français]

M. Lafleur : J'oserais avancer une chose. Si un consommateur reçoit un service particulier ou des privilèges qui représentent un coût, quelque part ce coût ne devrait pas être partagé par ceux qui n'ont aucun bénéfice. On veut établir le concept de l'usager qui paie. Si quelqu'un veut avoir une carte super intéressante et qu'elle lui donne des avantages super intéressants, par exemple, il y a une compagnie de carte de crédit qui peut vous charger jusqu'à 500 \$ pour avoir sa carte de crédit avec les avantages qu'on vous donne. On voit qu'il y a une différence dans le prix de la carte. Dans une certaine mesure, les émetteurs de cartes pour une carte tout à fait régulière vont facturer probablement des coûts moindres. En fait le gros du problème, c'est d'être en mesure d'avoir un cadre qui va nous permettre d'évoluer dans un environnement où l'élément de sécurité est important. J'ai entendu ce matin la proposition d'une agence sécuritaire. Elle devrait faire son chemin parmi vos réflexions.

Parce que la solution doit passer par là. Que ce soit au niveau des marchands ou des consommateurs, on est tous dans le même bateau. On sait que la concurrence — si on peut l'appeler ainsi —

attract financial institutions to them. To take Senator Ringuette's example, the incentive is to make sure that the client uses their card. In fact, several transactions are suggested to the client because those transactions generate income that the merchants pay for, income that is then paid to the financial institutions that issue the cards.

As we stated earlier, the consumer may have advantages, and will be given privileges. Yes, but the consumer will have already paid for those privileges. And others will have paid for them without even having that special card. It is a vicious circle. In fact, consumers actually pay for those advantages themselves. And many consumers often pay for the others without even receiving any of the benefits. I think we have all understood the process.

In conclusion, I hope that the committee will be able to suggest solutions that will provide some type of insurance, protection and transparency. I think all of this is essential.

If it were not Visa's and MasterCard's intention to get into the debit card market, I do not think we would be here talking about the necessity of Interac becoming a public company, whether it be for profit or not for profit.

We currently have an excellent debit card system. We are not saying that we do not want to pay for the purposes of improving technology. But if we are moving towards a system where you pay based on the value of the transaction, where you pay for the purposes of additional incentives for the credit card issuers, then I think we have a serious problem.

The purpose of our message today is to make you aware of this problem and to make sure that as Canadians we be able to stand up and say we will not copy the others. We will seize this problem, analyze it and attempt to find solutions that are acceptable for Canadians.

Senator Goldstein: I have one last small question. Would it be possible to suggest to the credit issuers that with each card that they issue, they also have to issue a special card that gives the consumer a 0.5 per cent discount on each transaction? That way consumers would not have to pay the cost of my credit card.

Mr. Blouin: Many people have suggested innovations and investments. You are saying that we should, in a way, reimburse the consumer. I do not know how you would do that, I have a problem understanding that, but I can tell you that there are retailers who currently pay \$120,000 a year in innovations and investments for credit card companies. I would like to know how much of their profits they actually invest in innovation. Currently we are the ones paying for that. On average, supermarkets pay \$66,000, and a neighbourhood grocery store, \$7,700. It is not always up to us to make sure that the consumer gets those advantages. We would like to be able to do some promotion ourselves, for our own stores.

est une concurrence inversée. Ce sont des entreprises qui concurrencent pour attirer le plus possible les institutions financières de leur côté. Si je prends l'exemple du sénateur Ringuette, on voit l'incitatif qui est de faire en sorte que le client utilise sa carte. En fait, on lui propose de faire beaucoup de transactions, parce que ces transactions génèrent du revenu que les commerçants paient, revenus qui sont par la suite versés aux institutions financières qui sont les émettrices.

Et comme on le mentionnait plus tôt, un moment donné, on se dit, que le consommateur va avoir des avantages, on va lui payer des privilèges. Oui, mais le consommateur va déjà les avoir payés, ses privilèges. Et certains auront même payé pour lui s'il n'a pas la carte privilège. C'est un cercle vicieux. Dans le fond, le consommateur paie lui-même ses avantages à prime. Et souvent beaucoup de consommateurs paient pour les autres et ne reçoivent aucun bénéfice. Je pense qu'on a tous compris le processus.

En conclusion, j'espère que le comité pourra proposer des solutions qui amèneront une forme d'assurance, de protection, de transparence. Et je crois qu'il est essentiel que tout cela se fasse.

Si Visa et MasterCard n'avaient pas l'intention de s'introduire sur le marché de la carte de débit, je ne crois pas que l'on serait ici en train de discuter de la nécessité de faire en sorte qu'Interac devienne une entreprise publique avec ou sans but lucratif.

On a donc un excellent système avec la carte de débit actuelle. On ne dit pas qu'on ne veut pas payer des frais supplémentaires pour améliorer les technologies. Mais si on s'en va vers un concept où l'on paie à la valeur de la transaction, où l'on paie pour donner des mesures incitatives additionnelles aux émetteurs de cartes de débit, je pense qu'on a un gros problème.

Notre message est de vous sensibiliser à ce problème et de faire en sorte qu'en tant que Canadiens et Canadiennes, on soit capable de dire qu'on ne fera pas comme les autres. On va prendre le problème, l'analyser et on va essayer de trouver des solutions acceptables pour les Canadiens.

Le sénateur Goldstein : J'aurais une dernière petite question. Y aurait-il moyen de suggérer aux émetteurs de cartes qu'avec chaque carte de crédit qu'ils émettent, ils doivent, en même temps, émettre une carte spéciale permettant au consommateur d'avoir à la pièce un rabais de 0,5 p. 100? De cette façon, il ne serait pas obligé de payer le coût de ma carte de crédit.

M. Blouin : On a entendu beaucoup parler d'innovations, d'investissements. Vous nous dites maintenant qu'on devrait rembourser, d'une certaine façon, le consommateur. Je ne sais pas comment cela se fait, j'ai de la difficulté à comprendre, mais je peux vous dire qu'il y a des détaillants qui paient présentement 120 000 \$ par années en innovations et investissements pour les compagnies de crédit. J'aimerais savoir quelle part de leur profitabilité ils versent réellement en innovations. Parce que présentement, c'est nous qui la payons. En moyenne, un supermarché paye 66 000 \$, une épicerie de quartier, 7 700 \$. Ce n'est pas toujours à nous de donner afin que le consommateur ait des avantages. On aimerait pouvoir faire des promotions nous-mêmes pour nos magasins.

Ms. Chayer: What we want is simply to be able to pay the real costs, and that we be able to use our prices to ensure healthy competition within our industry. We do not want to have to pay for big companies' marketing in order to attract their clients.

The Chair: Thank you everyone. This was a very productive meeting.

(The committee continued in camera.)

Mme Chayer : Ce que nous souhaitons, c'est de payer les frais qui sont réels, simplement, et que l'on puisse jouer avec nos prix pour une saine compétition au sein de notre industrie. Mais qu'on n'ait pas à payer le marketing que font les grandes compagnies pour attirer leurs clients.

Le président : Merci à vous tous. La session a été très fructueuse.

(La séance se poursuit à huis clos.)

Conseil québécois du commerce de détail:

Gaston Lafleur, President and Director-General.

Association des détaillants en alimentation du Québec:

Pierre-Alexandre Blouin, Director, Public Affairs.

Association des hôteliers du Québec:

Danielle Chayer, Vice-President and Director General.

Conseil québécois du commerce de détail :

Gaston Lafleur, président-directeur général.

Association des détaillants du commerce de détail :

Pierre-Alexandre Blouin, directeur, Affaires publiques.

Association des hôteliers du Québec :

Danielle Chayer, vice-présidente et directrice générale.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, May 6, 2009

Bank of Canada:

Mark J. Carney, Governor;

Paul Jenkins, Senior Deputy Governor.

Thursday, May 7, 2009

Queen's University:

Roger Ware, Professor of Economics, Department of Economics.

Edgar, Dunn & Company:

Peter T. Dunn, Director;

Robert White, Director.

Carleton University:

Saul Schwartz, School of Public Policy and Administration.

Canadian Federation of Independent Grocers:

John Scott, President and Chief Executive Officer;

Gary Sands, Vice-President.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 6 mai 2009

Banque du Canada :

Mark J. Carney, gouverneur;

Paul Jenkins, premier sous-gouverneur.

Le jeudi 7 mai 2009

Université Queen's :

Roger Ware, professeur en économie, Faculté d'économie.

Edgar, Dunn & Company :

Peter T. Dunn, administrateur;

Robert White, administrateur.

Université Carleton :

Saul Schwartz, École d'administration publique.

Fédération canadienne des épiciers indépendants :

John Scott, président-directeur général;

Gary Sands, vice-président.

(Suite à la page précédente)



Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: <http://www.parl.gc.ca>

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: <http://www.parl.gc.ca>

CA1
YC11
B18



Second Session
Fortieth Parliament, 2009

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banking, Trade and Commerce

Banques et du commerce

Chair:

The Honourable MICHAEL A. MEIGHEN

Président :

L'honorable MICHAEL A. MEIGHEN

Wednesday, May 13, 2009
Thursday, May 14, 2009

Le mercredi 13 mai 2009
Le jeudi 14 mai 2009

Issue No. 7

Fascicule n° 7

First and second meetings on:

Elements contained in Bill C-10, the Budget
Implementation Act, 2009 dealing with
the Competition Act (Part 12)

Première et deuxième réunions concernant :

Les éléments du projet de loi C-10, Loi d'exécution
du Budget de 2009, concernant la Loi sur
la concurrence (partie 12)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Michael A. Meighen, *Chair*

The Honourable Céline Hervieux-Payette, P.C., *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

* Cowan
(or Tardif)
Eyton
Fox, P.C.
Gerstein
Greene
Harb

* LeBreton, P.C.
(or Comeau)
Massicotte
Moore
Oliver
Ringuette

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable Michael A. Meighen

Vice-présidente : L'honorable Céline Hervieux-Payette, C.P.
et

Les honorables sénateurs :

* Cowan
(ou Tardif)
Eyton
Fox, C.P.
Gerstein
Greene
Harb

* LeBreton, C.P.
(ou Comeau)
Massicotte
Moore
Oliver
Ringuette

*Ex officio members

(Quorum 4)

* Membres d'office

(Quorum 4)

ORDER OF REFERENCE

Extract of the *Senate Journals* of Thursday, March 12, 2009

The Honourable Senator Cowan moved, seconded by the Honourable Senator Hubley:

That, notwithstanding any rules or usual practices, and without affecting any consideration or progress made by the Senate with respect to Bill C-10, the Budget Implementation Act, 2009, the following committees be separately authorized to examine and report on the following elements contained in that bill:

- (a) The Standing Senate Committee on Energy, the Environment, and Natural Resources: those elements dealing with the Navigable Waters Protection Act (Part 7);
- (b) The Standing Senate Committee on Banking, Trade, and Commerce: those elements dealing with the Competition Act (Part 12);
- (c) The Standing Senate Committee on Human Rights: those elements dealing with equitable compensation (Part 11); and
- (d) The Standing Senate Committee on National Finance: all other elements of the bill, in particular those dealing with employment insurance; and

That each committee present its final report no later than June 11, 2009.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 12 mars 2009 :

L'honorable sénateur Cowan propose, appuyé par l'honorable sénateur Hubley,

Que, nonobstant tout article du Règlement ou toute pratique habituelle, et sans que cela touche tout examen ou progrès fait par le Sénat relativement au projet de loi C-10, Loi d'exécution du budget de 2009, les comités nommés ci-après soient autorisés séparément à examiner, pour en faire rapport, les éléments suivants de ce projet de loi :

- a) le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles : les éléments concernant la Loi sur la protection des eaux navigables (Partie 7);
- b) le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce : les éléments concernant la Loi sur la concurrence (Partie 12);
- c) le Comité sénatorial permanent des droits de la personne : les éléments concernant la rémunération équitable (Partie 11);
- d) le Comité sénatorial permanent des finances nationales : tous les autres éléments du projet de loi, particulièrement ceux qui ont trait à l'assurance-emploi;

Que chaque comité présente son rapport final au plus tard le 11 juin 2009.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, May 13, 2009
(13)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:02 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fox, P.C., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (10)

Other senator present: The Honourable Senator Day (1).

In attendance: Mark Mahabir, Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

The chair of the committee presided over the election of the deputy chair.

The Honourable Senator Oliver moved that the Honourable Senator Hervieux-Payette, P.C., be deputy chair of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 12, 2009, the committee began its examination of the elements dealing with the Competition Act (Part 12) contained in Bill C-10, the Budget Implementation Act, 2009.

WITNESSES:

Competition Bureau Canada:

Melanie Aitken, Interim Commissioner of Competition.

Industry Canada:

Colette Downie, Director General, Marketplace Framework Policy Branch.

Canadian Chamber of Commerce:

Shirley-Ann George, Senior Vice-President, Policy;

George Addy, Chair, Canadian Chamber Board Policy Committee.

Retail Council of Canada:

Peter Woolford, Vice-President, Policy Development and Research.

Ms Downie and Ms Aitken made statements and answered questions.

At 5:08 p.m., the committee suspended.

At 5:13 p.m., the committee resumed.

Ms George, Mr. Addy and Mr. Woolford made statements and answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 13 mai 2009
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 2, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fox, C.P., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (10).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Day (1).

Également présents : Mark Mahabir, Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Le président du comité préside à l'élection du vice-président.

L'honorable sénateur Oliver propose que l'honorable sénateur Hervieux-Payette, C.P., assume la vice-présidence du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 12 mars 2009, le comité entreprend l'étude des éléments concernant la Loi sur la concurrence (partie 12) contenus dans le projet de loi C-10, Loi d'exécution du budget de 2009.

TÉMOINS :

Bureau de la concurrence Canada :

Mélanie Aitken, commissaire intérimaire de la concurrence.

Industrie Canada :

Colette Downie, directrice générale, Direction générale des politiques-cadres du marché.

Chambre de commerce du Canada :

Shirley-Ann George, vice-présidente principale, Politiques;

George Addy, président, Comité des politiques du conseil d'administration de la Chambre de commerce du Canada.

Conseil canadien du commerce de détail :

Peter Woolford, vice-président, Élaboration des politiques et recherche.

Mmes Downie et Aitken font une déclaration, puis répondent aux questions.

À 17 h 8, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 13, le comité reprend ses travaux.

Mme George, M. Addy et M. Woolford font une déclaration, puis répondent aux questions.

At 6:00 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 14, 2009

(14)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m., in room 9, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Céline Hervieux-Payette, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fox, P.C., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Moore, Oliver and Ringuette (9).

Other senators present: The Honourable Senator Kenny and Tkachuk (2).

In attendance: Mark Mahabir and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 12, 2009, the committee continued its examination of the elements dealing with the Competition Act (Part 12) contained in Bill C-10, the Budget Implementation Act, 2009.

WITNESSES:

Canadian Bar Association:

John D. Bodrug, Chair, National Competition Law Section;

Paul Collins, Vice-Chair, (Enforcement) National Competition Law Section;

Janet Bolton, Chair, Legislation and Competition Policy Committee, National Competition Law Section;

Omar Wakil, Chair, Mergers Committee, National Competition Law Section.

Osler, Hoskin & Harcourt LLP:

Tim Kennish, Counsel.

Public Interest Advocacy Centre:

Michael Janigan, Executive Director/General Counsel.

Option consommateurs:

Anu Bose, Head of the Ottawa Office.

Mr. Bodrug, Ms Bolton, Mr. Collin and Mr. Wakil made statements and answered questions.

At 11:30 a.m., the committee suspended.

At 11:32 a.m., the committee resumed.

Mr. Kennish made a statement and answered questions.

À 18 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 14 mai 2009

(14)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Céline Hervieux-Payette, C.P. (vice-présidente).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fox, C.P., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Moore, Oliver et Ringuette (9).

Autres sénateurs présents : Les honorables sénateurs Kenny et Tkachuk (2).

Également présents : Mark Mahabir et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 12 mars 2009, le comité poursuit son examen des éléments concernant la Loi sur la concurrence (Partie 12) contenus dans le projet de loi C-10, Loi d'exécution du budget de 2009.

TÉMOINS :

Association du Barreau du Canada :

John D. Bodrug, président, Section nationale du droit de la concurrence;

Paul Collins, vice-président (application), Section nationale du droit de la concurrence;

Janet Bolton, présidente, Comité de la législation des politiques, Section nationale du droit de la concurrence;

Omar Wakil, président, Comité des fusions, Section nationale du droit de la concurrence.

Osler, Hoskin & Harcourt LLP :

Tim Kennish, avocat.

Centre pour la défense de l'intérêt public :

Michael Janigan, directeur exécutif et avocat conseil.

Option consommateurs :

Anu Bose, responsable du bureau d'Ottawa.

M. Bodrug, Mme Bolton, M. Collin et M. Wakil font une déclaration, puis répondent aux questions.

À 11 h 30, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 32, le comité reprend ses travaux.

M. Kennish fait une déclaration, puis répond aux questions.

At 12:01 p.m., the committee suspended.

At 12:02 p.m., the committee resumed.

Ms Bose and Mr. Janigan made statements and answered questions.

At 12:17 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

À 12 h 1, le comité suspend ses travaux.

À 12 h 2, le comité reprend ses travaux.

Mme Bose et M. Janigan font une déclaration, puis répondent aux questions.

À 12 h 17, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Line Gravel

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, May 13, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:02 p.m. for the election of a deputy chair; and to examine those elements dealing with the Competition Act (Part 12) contained in Bill C-10, the Budget Implementation Act, 2009.

Senator Michael A. Meighen (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, before we get into our business of hearing from witnesses today, we have a pleasant administrative matter to take care of.

As you all know, Senator Goldstein retired from the Senate. Accordingly, it behoves us to elect a new deputy chair. I would welcome any nominations.

Senator Oliver: I would be honoured to propose the name of Senator Hervieux-Payette for the position.

The Chair: Thank you, Senator Oliver. Are there any other nominations? If not, will someone move that the nominations are now closed?

Senator Harb: I so move.

The Chair: Thank you. That is seconded by Senator Fox. Nominations are closed and I have pleasure in declaring Senator Hervieux-Payette the new deputy chair of the committee.

Welcome and congratulations. I look forward to working with you.

[*Translation*]

I am sure that we will have a productive relationship, but we have business to attend to, so we should get started with our witness presentations for this afternoon.

Today, we will examine the elements of the Budget Implementation Act, 2009, better known as Bill C-10, that pertain to the Competition Act.

[*English*]

The committee was authorized by the Senate to undertake its review of changes to the Competition Act, found in Bill C-10, on March 12, 2009, the same day that Bill C-10 received Royal Assent.

Among other things, Bill C-10 changed the Competition Act to include new information disclosure requirements for large mergers, an expanded definition of “bid rigging,” and amended penalty provisions that are expected to increase consumer protection from misleading advertising and deceptive marketing practices.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 13 mai 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 2, pour procéder à l'élection d'un vice-président et pour étudier les éléments ayant trait à la partie 12 de la Loi sur la concurrence qui figurent dans le projet de loi C-10, Loi d'exécution du budget de 2009.

Le sénateur Michael A. Meighen (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Chers collègues, avant d'entendre la déclaration des témoins d'aujourd'hui, nous devons régler une agréable question administrative.

Comme vous le savez tous, le sénateur Goldstein a pris sa retraite. Il nous incombe donc d'élire un nouveau vice-président. Je suis prêt à recevoir des propositions.

Le sénateur Oliver : Je me fais un honneur de proposer la candidature du sénateur Hervieux-Payette.

Le président : Merci, sénateur Oliver. Y a-t-il d'autres candidatures? Si non, quelqu'un peut-il proposer que la période de mise en candidature est maintenant terminée?

Le sénateur Harb : J'en fais la proposition.

Le président : Merci. La proposition est appuyée par le sénateur Fox. La période de mise en candidature est terminée, et j'ai le plaisir d'annoncer que le sénateur Hervieux-Payette est la nouvelle vice-présidente du comité.

Bienvenue et félicitations. J'ai bien hâte de travailler avec vous.

[*Français*]

Je suis certain que nous aurons une relation fructueuse, mais nous avons du pain sur la planche et donc nous devrions passer tout de suite à la présentation de nos témoins pour cet après-midi.

Aujourd'hui, nous étudions les éléments du projet de Loi d'exécution du budget de 2009, mieux connu sous l'appellation de projet de loi C-10, qui relèvent de Loi sur la concurrence.

[*Traduction*]

Le Sénat a autorisé le comité à entreprendre son examen des changements à la Loi sur la concurrence proposés dans le projet de loi C-10. Le comité a entamé l'examen le 12 mars 2009, le même jour où le projet de loi a reçu la sanction royale.

Le projet de loi C-10 a modifié, entre autres, la Loi sur la concurrence pour y inclure de nouvelles exigences de divulgation de renseignements pour les grandes fusions, une définition élargie de « truquage d'offres », et des dispositions modifiées relatives aux sanctions qui sont prévues pour mieux protéger les consommateurs contre la publicité trompeuse et les pratiques commerciales fallacieuses.

To discuss these and other changes, we are pleased to have with us, from the Competition Bureau of Canada, Melanie Aitken, Interim Commissioner of Competition; and, from Industry Canada, Colette Downie, Colette Downie, Director General, Marketplace Framework Policy Branch.

Welcome to both of you. Thank you for being with us. I understand you both have an introductory statement. Please proceed in whatever order you have determined.

Colette Downie, Director General, Marketplace Framework Policy Branch, Industry Canada: Thank you, members of the committee, for providing us with the opportunity to address you about the Competition Act amendments in Bill C-10.

[Translation]

I will be providing an overview of the main elements of the amendments in Part 12 of the bill and the policy rationale for them. My colleague will address issues pertaining to the implementation and enforcement of the amendments.

Competitive markets provide the greatest potential for lower prices, more product choices, better quality products and innovation, benefiting not only the lives of individual Canadians, but also the economy as a whole.

[English]

Effective competition laws and policies are key elements in ensuring the competitiveness and efficiency of our economy. Prior to Bill C-10, the Competition Act had not been modified since 1986. For the conspiracy provision, that period was even longer — not significantly since 1889.

Perhaps it is an understatement to say that a number of key provisions required updating to better reflect the realities of a modern, global economy. Only a few minor initiatives, including proposals for legislative reform, have been undertaken since 1986 with a view to modernizing Canada's Competition Act.

[Translation]

As you know, in July 2007, the Competition Policy Review Panel, chaired by Lynton Ronald "Red" Wilson, was created to review Canada's investment and competition policies. The panel received more than 155 written submissions and consulted extensively throughout Canada and internationally.

[English]

The panel reported to the government in June 2008. It concluded that for Canada to succeed internationally, it must ensure that its domestic markets are competitive and that unnecessary barriers to entry are reduced or eliminated. The

Pour discuter de ces ajouts et d'autres changements, nous sommes ravis d'accueillir, du Bureau de la concurrence Canada, Mme Melanie Aitken, commissaire intérimaire de la concurrence. Nous recevons également Mme Colette Downie, directrice générale des politiques-cadres du marché à Industrie Canada.

Je vous souhaite la bienvenue. Merci d'être des nôtres. Je crois savoir que vous avez toutes les deux une déclaration préliminaire. Allez-y dans l'ordre que vous avez choisi.

Colette Downie, directrice générale, Direction générale des politiques-cadres du marché, Industrie Canada: Merci, honorables députés, de nous donner l'occasion de nous exprimer sur les modifications à la Loi sur la concurrence proposées dans le projet de loi C-10.

[Français]

Je vais vous présenter un aperçu des principaux éléments des modifications proposées à la partie 12 de la loi et leur raison d'être. Ma collègue présentera les questions portant sur la mise en œuvre et l'application de ces modifications.

Les marchés concurrentiels offrent le meilleur moyen d'avoir les prix les plus bas, davantage de produits et des produits de meilleure qualité, ainsi que de stimuler l'innovation, des facteurs qui profitent non seulement aux Canadiens mais à l'ensemble de l'économie.

[Traduction]

Des lois et des politiques efficaces en matière de concurrence sont essentielles pour assurer la compétitivité et l'efficacité de notre économie. Avant le projet de loi C-10, aucune modification n'avait été apportée à la Loi sur la concurrence depuis 1986. Les derniers changements à la disposition relative au complot remontent à bien plus longtemps, soit depuis 1889.

C'est peut-être un euphémisme de dire qu'il était essentiel de mettre à jour un certain nombre de dispositions clés afin de mieux tenir compte des réalités de l'économie mondiale moderne. Seulement quelques initiatives de moindre importance, y compris des propositions de réforme législative, ont été menées depuis 1986 dans le but de moderniser la Loi canadienne sur la concurrence.

[Français]

Comme vous le savez, en juillet 2007, le Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence, présidé par Lynton Ronald « Red » Wilson a été créé afin de revoir les politiques canadiennes en matière de concurrence et d'investissement. Le Groupe d'étude a reçu plus de 155 soumissions écrites et a longuement consulté à travers le Canada et à l'étranger.

[Traduction]

Le groupe d'étude a présenté son rapport au gouvernement en juin 2008. Selon les conclusions de ce dernier, la réussite internationale du Canada dépend de la compétitivité de ses marchés intérieurs et de sa capacité de réduire, voire d'éliminer,

panel's core recommendations included modernizing the Competition Act, particularly in the areas of conspiracy, merger review and abuse of dominance.

The amendments to the Competition Act in Bill C-10 respond to the core recommendations of the panel and are an important element in the government's economic action plan to spur long-term growth.

I will now address each of the key changes in Bill C-10 in turn.

First, the conspiracy provision of the Competition Act, also known as the cartel or price-fixing provision, had remained unchanged since 1889. It was out of step with the laws of our major trading partners. In many industrialized countries, if the court is satisfied that two or more businesses conspired to fix prices, the perpetrators are guilty — end of story. This was not the case in Canada. Under the old provision, even when it was clear that competitors had conspired to fix prices, the courts were still required to go further and to consider complicated economic evidence to be satisfied beyond a reasonable doubt that the effect of the price-fixing agreement in the market was significant.

[Translation]

Proving the economic evidence beyond a reasonable doubt, even in cases where it was clear that competitors had agreed to fix prices, often proved difficult — a hurdle not faced by prosecutors in the U.S. or other key jurisdictions.

With the amendments, the government has toughened its approach to hard-core cartels, amended the law to ensure it will not chill legitimate business activity and simplified the law in many respects.

[English]

The amendments remove the requirement to prove the economic effects of the conspiracy and narrow the conspiracy provision to apply only to hard-core cartels and agreements among competitors to fix prices, to allocate markets, or to restrict output. The process remains criminal, so the burden of proof on the Crown is still high — that is, proof beyond a reasonable doubt — and the amendments significantly increase the maximum jail time for conspiracies from 5 years to 14 years and possible fines from \$10 million to \$25 million for those convicted of conspiracy to fix prices.

les obstacles superflus à l'entrée. Les principales recommandations du groupe d'étude comprenaient la modernisation de la Loi sur la concurrence et, plus particulièrement, les dispositions relatives au complot, l'examen des fusions et l'abus de position dominante.

Les modifications à la Loi sur la concurrence proposées dans le projet de loi C-10 font suite aux principales recommandations du groupe d'étude et représentent une composante importante du Plan d'action économique du Canada en vue de stimuler la croissance à long terme.

Je vais maintenant expliquer un à un les principaux changements proposés dans le projet de loi C-10.

Premièrement, la disposition de la Loi sur la concurrence portant sur le complot, aussi connue sous le nom de disposition relative aux cartels ou à la fixation des prix, était demeurée la même depuis 1889. Elle ne cadrait plus avec les règlements de nos principaux partenaires commerciaux. Dans de nombreux pays industrialisés, si le tribunal est convaincu que deux ou plusieurs entreprises ont comploté pour fixer les prix, les auteurs sont déclarés coupables — point final. Ce n'était toutefois pas le cas au Canada. En vertu de l'ancienne disposition, même lorsqu'il était clair que des concurrents avaient comploté pour fixer les prix, les tribunaux devaient quand même approfondir davantage et examiner des éléments de preuve complexes sur le plan économique afin d'être convaincus hors de tout doute raisonnable que l'effet du complot en matière de fixation des prix sur le marché était considérable.

[Français]

Souvent, il s'est révélé trop difficile de confirmer la véracité des éléments de preuve sur le plan économique hors de tout doute raisonnable, même dans les cas où il était clair que les concurrents s'étaient entendus pour fixer les prix, un obstacle auquel ne sont pas confrontés les poursuivants aux États-Unis ou d'autres pays importants.

Avec ces modifications, le gouvernement a durci son approche face aux grands cartels, modifié la loi pour assurer de ne pas affecter le bon fonctionnement des entreprises honnêtes et simplifié plusieurs aspects de la loi.

[Traduction]

Les modifications éliminent la nécessité de prouver les effets économiques d'un complot et réduisent la portée de la disposition relative au complot qui s'applique seulement aux cartels injustifiables ainsi qu'aux accords de concertation sur les prix, de répartition des marchés ou de limitation de la production. Le processus relève tout de même du régime criminel, et donc la charge de la preuve qui incombe à l'État demeure élevée — c'est-à-dire une preuve qui doit être hors de tout doute raisonnable. Les modifications augmentent de manière significative les peines maximales d'emprisonnement de 5 à 14 ans, et les amendes peuvent se situer entre 10 et 25 millions de dollars pour ceux qui sont reconnus coupables de complot en vue de fixer les prix.

The government introduced a non-criminal provision for the review of all other forms of agreements among competitors, which requires proof of the economic effects of the agreement and does not carry the effect of a criminal sanction. These types of agreements were previously caught by the old criminal conspiracy provisions.

[Translation]

The amendments recognize the importance of providing businesses with a transition period, until March 2010, one year after royal assent, in which to ensure compliance with the new provisions.

During this one-year period, businesses can apply to the bureau, free of charge, for a written opinion on the applicability of the new conspiracy provisions to an existing agreement and will be able to revise their agreements before the new provisions take effect.

When the bill was tabled, there was a great deal of discussion about how the amended provisions would be enforced. Since then, the Competition Bureau has introduced enforcement guidelines to provide transparency and predictability regarding the bureau's approach to the enforcement of these provisions.

[English]

My colleague Ms. Aitken will elaborate more on these bureau initiatives.

Other key amendments included the reform of the merger review provisions. Assessing whether a combination of two companies is likely to substantially lessen competition is a fundamental aspect of ensuring that markets remain competitive. It is based on the premise that it is far better to stop anti-competitive mergers than to try to undo one after the fact, or to live with the likely consequences — higher prices, less innovation in products and services and less choice for consumers.

Before the recent amendments, the merger review provisions of the Competition Act had not been substantially revised since 1986, as I mentioned, and a lot has changed since then, including the pace of corporate transactions and the sophistication of data available and necessary to analyze markets.

The Competition Policy Review Panel recommended, and the government adopted, changes to the Competition Act to ensure that Canada's merger review process allows the Competition Bureau to get the information it requires from the merging parties to properly assess the effects of a merger and make the right decision to challenge or clear the merger in a timely manner.

Le gouvernement a mis en place une nouvelle disposition civile pour l'examen de toute autre forme d'entente entre concurrents, qui exige une preuve des incidences économiques de cette entente et qui ne comporte pas de menace de sanction pénale. Ces ententes étaient autrefois couvertes par les anciennes dispositions relatives au complot.

[Français]

Les modifications reflètent l'importance d'accorder une période de transition jusqu'en mars 2010, soit une année après la sanction royale, de manière à permettre aux entreprises de respecter les nouvelles dispositions.

Pendant cette période d'un an, les entreprises peuvent s'adresser au bureau pour obtenir un avis écrit sur les conditions d'application des nouvelles dispositions sur une entente existante. Ainsi, ces entreprises seront en mesure de revoir leurs ententes avant que les nouvelles dispositions entrent en vigueur et ce, sans frais.

Lorsque le projet de loi a été déposé, il y a eu beaucoup de discussions sur la manière dont les dispositions modifiées seraient appliquées. Depuis ce temps, le Bureau de la concurrence a publié les lignes directrices afin d'assurer la transparence et la prévisibilité concernant l'approche du bureau en matière d'application de ces dispositions.

[Traduction]

Ma collègue, Mme Aitken, vous en dira davantage sur les initiatives du bureau.

Parmi les autres modifications importantes, mentionnons la réforme des dispositions relatives à l'examen des fusions. L'évaluation permettant de savoir si le regroupement de deux entreprises est susceptible de diminuer considérablement la concurrence constitue un aspect fondamental pour s'assurer que les marchés demeurent confidentiels. Cette notion est basée sur le fait qu'il est de loin préférable d'empêcher des fusions anticoncurrentielles plutôt que de tenter d'en défaire une après le fait ou de vivre avec ses conséquences probables — des prix plus élevés, des produits ou des services moins innovateurs et moins de choix pour les consommateurs.

Avant ces récentes modifications, les dispositions de la Loi sur la concurrence portant sur l'examen des fusions n'avaient pas fait l'objet d'une révision substantielle depuis 1986, comme je l'ai mentionné. Les choses ont beaucoup changé depuis, notamment le rythme des transactions entre sociétés et le degré de précision des données accessibles et nécessaires pour l'analyse des marchés.

Le Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence a recommandé des changements à la Loi sur la concurrence, que le gouvernement a adoptés, pour faire en sorte que le processus d'examen des fusions au Canada permette au Bureau de la concurrence d'obtenir l'information requise de la part des parties à la fusion pour évaluer correctement les effets d'une fusion et prendre la bonne décision, soit contester, soit approuver la fusion, et ce, en temps opportun.

It also recommended, and this was emphasized by the panel, that companies need as much certainty as possible about the process and the timelines of their transactions. It is in this way that Canada maintains its reputation as a good place to invest.

Under the old provisions, parties could close a proposed merger after 42 days, even if they had not given the Competition Bureau the information it needed to determine whether the merger harmed the economy. Moreover, the bureau had to resort to court orders to compel the information from uncooperative parties, a process that was rigid and did not leave the Competition Bureau with sufficient time to responsibly review complex mergers in a timely and informed manner.

Under the new system, merging companies are told within 30 days whether their proposed transaction raises serious concerns. The vast majority of all transactions should be cleared within that initial 30-day period, and often in significantly less time.

For the small number of potentially harmful mergers — about four to six per year — companies will be told what supplementary information is required from them in order to complete a more in-depth analysis. Once that supplementary information is provided, the bureau will have 30 days to make a decision about whether to challenge the merger.

[Translation]

When the bill was tabled, there was a lot of discussion about how the new merger review provisions would operate. Since then, the Competition Bureau has issued draft enforcement guidelines in an effort to, among other things, describe the practices the bureau will follow to ensure the burden on parties in responding to a supplementary request for information is no greater than necessary. My colleague will elaborate further on this.

[English]

The third key amendment in Bill C-10 relates to abuse of dominance. That is a situation where a company with market power tries to exclude, discipline or eliminate a competitor in a way that harms competition or that has lasting or permanent effects. Under the old Competition Act, there were no financial consequences for this anti-competitive activity. All the Competition Tribunal could do was to order a company to stop the behaviour; but the company could keep all the money it made in the past from the activity.

The introduction of what are called “administrative monetary penalties,” or AMPs, provides greater deterrence, recognizes the seriousness of this conduct and brings Canada’s law in line with other jurisdictions’ laws.

Il a aussi recommandé — et ceci a été mis de l’avant par le groupe d’étude — que les entreprises doivent avoir le plus de certitude possible quant au processus et au calendrier de leurs transactions. C’est ainsi que le Canada maintient sa réputation de pays de choix pour l’investissement.

En vertu des anciennes dispositions, les parties pouvaient conclure un projet de fusion après 42 jours, même si elles n’avaient pas transmis au Bureau de la concurrence l’information dont il avait besoin pour déterminer si la fusion pouvait nuire à l’économie. Plus encore, le Bureau de la concurrence devait avoir recours aux tribunaux pour faire face à la non-coopération des parties, un processus qui était rigide et qui ne laissait pas au Bureau de la concurrence suffisamment de temps pour examiner adéquatement des fusions complexes d’une manière informée et rapide.

Dans le cadre du nouveau régime, les entreprises qui fusionnent apprennent en moins de 30 jours si leur projet de transaction soulève de graves préoccupations. La vaste majorité des transactions devraient être autorisées au cours de la période initiale de 30 jours, et souvent plus rapidement.

Quant au petit nombre de fusions pouvant être nuisibles — soit entre quatre et six par année environ — les entreprises seront informées des renseignements supplémentaires qu’elles devront fournir pour nous permettre d’effectuer une analyse plus approfondie. Lorsque l’information supplémentaire est communiquée, le Bureau de la concurrence disposera de 30 jours pour décider de contester ou non la fusion.

[Français]

Quand la loi a été déposée, il y a eu beaucoup de discussions pour savoir comment les nouvelles dispositions relatives aux fusions s’appliqueraient. Depuis, le Bureau de la concurrence a diffusé des lignes directrices provisoires dans le but, notamment, de décrire les pratiques que suivra le bureau afin de s’assurer que les parties qui devront répondre à un besoin d’information supplémentaire n’aient pas à supporter un fardeau plus lourd que nécessaire. Ma collègue apportera davantage de précision sur cette question.

[Traduction]

La troisième série de modifications clés du projet de loi C-10 portent sur l’abus de position dominante. C’est une situation où une entreprise qui exerce une emprise sur le marché tente d’exclure, de discipliner ou d’éliminer un concurrent d’une manière qui nuit à la concurrence de façon durable ou permanente. Selon l’ancienne Loi sur la concurrence, une activité anticoncurrentielle n’entraînait pas de conséquences financières. Tout ce que le Tribunal de la concurrence pouvait faire était d’ordonner à une entreprise de mettre fin à un tel comportement; l’entreprise pouvait toutefois conserver tout l’argent qu’elle avait déjà gagné grâce à cette activité.

La mise en place de ce qu’on appelle des « sanctions administratives pécuniaires », ou SPA, a un plus grand effet de dissuasion, reconnaît la gravité d’une telle conduite et harmonise la loi du Canada avec les lois d’autres administrations.

I will touch briefly on the last set of other key amendments. In addition to responding to the panel's recommendations, the amendments in Bill C-10 send a strong message to potential lawbreakers and the courts that the government is serious about cracking down on the crimes covered by the Competition Act.

Measures were introduced to protect consumers against misleading advertising by significantly increasing penalties and to provide a mechanism for restitution that will allow consumers that are victims of this conduct to secure a refund. These changes should help companies engage in honest marketing practices and instill confidence in advertising claims in the marketplace.

[Translation]

Thank you for giving me the opportunity to explain the highlights of Part 12 of Bill C-10.

[English]

I will be pleased to respond to any questions that you may have after Ms. Aitken's remarks.

Melanie Aitken, Interim Commissioner of Competition, Competition Bureau Canada: It is an honour to be here today to discuss the recent amendments to the Competition Act. Since January, I have had the privilege of serving as Interim Commissioner of Competition. Prior to that, I headed up the merger review branch of the Competition Bureau; and before that, I spent the bulk of my career in private legal practice in Toronto.

We are pleased with the amendments that Ms. Downie has described, which we firmly believe will materially help us fulfil our mission to contribute to the prosperity of Canadians by protecting and promoting competitive and honest markets, where efficiency and innovation are fostered and where consumers have the information they need to make informed choices.

An honest marketplace benefits everyone in the economy, businesses and consumers alike. It is the goal of the Competition Act and role of the bureau to ensure those conditions prevail.

Yet, as Ms. Downie has highlighted, before the amendments, our cornerstone cartel provision was ineffective and badly out of step with that of our major trading partners. This was a particular challenge for us at the bureau because combating cartels, given how harmful their effects are to the economy, was our number one priority and remains so.

At one and the same time, the cartel provision was too broad and too narrow. It was too narrow and an outlier around the world in that, in order to convict, the prosecution had to prove not just an agreement between competitors to fix their prices, but

Je vais parler brièvement du dernier ensemble de modifications clés. Outre le fait de répondre aux recommandations du groupe d'étude, les modifications proposées dans le projet de loi C-10 envoient un message sans équivoque à ceux qui voudraient violer la loi et aux tribunaux, à savoir que le gouvernement est sérieux dans sa volonté de sévir contre les crimes visés par la Loi sur la concurrence.

Certaines dispositions visent à protéger les consommateurs contre la publicité trompeuse en établissant des sanctions beaucoup plus sévères et à mettre en place un mécanisme de restitution, lequel permettra aux consommateurs qui sont victimes d'une telle conduite d'obtenir un remboursement. Ces changements devraient aider les entreprises à se livrer à des pratiques commerciales honnêtes et permettre aux Canadiens de faire davantage confiance aux messages publicitaires.

[Français]

En conclusion, je vous remercie de m'avoir donné l'occasion d'expliquer les points saillants de la partie 12 du projet de loi C-10.

[Traduction]

Après les remarques de Mme Aitken, je me ferai un plaisir de répondre à toute question que vous pourriez avoir.

Melanie Aitken, commissaire intérimaire de la concurrence, Bureau de la concurrence Canada : C'est un honneur pour moi d'être ici aujourd'hui pour discuter des modifications récemment proposées à la Loi sur la concurrence. Depuis janvier, j'ai eu le privilège d'occuper le poste de commissaire de la concurrence par intérim. Auparavant, j'ai administré la direction d'examen des fusions du Bureau de la concurrence. J'ai passé la majeure partie de ma carrière à travailler dans un cabinet d'avocats privé à Toronto.

Nous sommes satisfaits des modifications que Mme Downie a décrites. Nous sommes convaincus qu'elles nous aideront concrètement à remplir notre mission, qui consiste à contribuer à la prospérité des Canadiens en protégeant et en promouvant des marchés concurrentiels et honnêtes, où l'on favorise l'efficacité et l'innovation et où l'on communique aux consommateurs l'information nécessaire pour faire des choix éclairés.

Un marché honnête est profitable à tout le monde, tant aux entreprises qu'aux consommateurs. C'est l'objectif de la Loi sur la concurrence et le rôle du bureau de faire en sorte que ces conditions soient en place.

Et pourtant, comme Mme Downie l'a souligné, avant les modifications, notre disposition fondamentale relative aux cartels était inefficace et très déphasée par rapport à celle de nos principaux partenaires commerciaux. C'était un défi particulier auquel nous étions confrontés au bureau car en raison des effets néfastes des cartels sur l'économie, lutter contre ceux-ci était notre priorité et le reste.

La disposition relative aux cartels était à la fois trop vaste et trop étroite. Elle était trop étroite, car pour condamner quelqu'un, la partie poursuivante devait non seulement prouver qu'il y avait une entente entre les concurrents pour fixer leurs prix,

further, in this context of unambiguously harmful conduct, an anti-competitive effect. Needless to say, this consumed enormous resources to try to establish a complex economic effect, and very few prosecutions were successful as a result, even when we caught the conspirators red-handed.

At the same time, the previous cartel provision captured too much. Every business collaboration was potentially subject to the threat of a criminal investigation and a prosecution. That included things like franchise agreements, R&D agreements and the like. As a result, this broad cartel provision had the potential to discourage firms from entering into beneficial alliances and collaborations.

The government's fix, as Ms. Downie has explained, has been to narrow the criminal provision, explicitly decriminalizing all but the most egregious cartel activities while allowing for a review, under a civil track, of the vast majority of other agreements between competitors and only censoring those that seriously risk substantially lessening or preventing competition. Even then, the most that could be ordered is that the agreement be unwound.

[Translation]

Our method for reviewing mergers was also out of step. The old provisions did not provide the tools or the time necessary to review the few transactions a year that pose a serious risk to competition in Canada. We believe that the new provisions, which are based on the predictability of incentive harmonization, will allow the bureau to access the information it needs to conduct responsible reviews. At the same time, the new provisions will bring more certainty to the review process and time frame. They will also make it possible to harmonize our process with that of the U.S. That should help parties become more effective and efficient against the backdrop of the globalization of trade.

This is no small undertaking. Reducing the time frames for merger challenges and increasing the financial thresholds for merger notifications will increase predictability for merging parties and reduce the burden of the compliance requirement. That is especially true for small businesses, which have more trouble than other businesses paying the costs of filing a merger notification.

It is in the public interest that we have the tools we need to do the best job possible and to ensure that mergers do not result in the substantial lessening of competition, while making every reasonable effort to reduce the burden on businesses.

Significantly, the amendments decriminalize a number of pricing practices reflecting the reality and the international recognition that creative pricing can be pro-competitive and that hard and fast rules carrying the risk of criminal investigation can blunt entrepreneurial activities and incentives. Liberating

mais aussi qu'il y avait, dans le contexte d'une conduite indéniablement nuisible, un effet anticoncurrentiel. Il va sans dire qu'il a fallu d'énormes ressources pour essayer de créer un effet économique complexe et, par conséquent, très peu de poursuivants ont réussi, et ce, même quand les conspirateurs se faisaient prendre en flagrant délit.

La disposition relative aux cartels avait également une portée trop vaste. Chaque collaboration entre des entreprises pouvait éventuellement faire l'objet d'une enquête criminelle et d'une poursuite. On parle ici de contrats de franchise, d'ententes en matière de R-D, et cetera. Par conséquent, cette vaste disposition relative aux cartels pouvait dissuader des entreprises de conclure des alliances et des collaborations bénéfiques.

Comme l'a expliqué Mme Downie, le gouvernement suggère la solution de réduire la portée de la disposition criminelle, de décriminaliser explicitement toutes les activités de cartel sauf les plus flagrantes tout en permettant de procéder à un examen au civil de la grande majorité des autres ententes conclues entre des concurrents. Par ailleurs, il propose de ne censurer que les ententes qui risquent de réduire sensiblement ou d'empêcher la concurrence. Même là, tout ce qu'on a pu exiger, c'est de mettre un terme à l'entente.

[Français]

Notre méthode d'examen des fusions était également déphasée. Les anciennes dispositions ne nous offraient ni les outils ni le temps nécessaires pour examiner le peu de transaction annuelle qui risque de nuire considérablement à la concurrence au Canada. Nous croyons que les nouvelles dispositions, qui sont axées sur la prévisibilité de l'harmonisation des mesures incitatives, permettront au bureau d'obtenir l'information dont il a besoin pour effectuer des examens responsables. Parallèlement, ces nouvelles dispositions offriront davantage de certitudes quant au processus d'examen et à son échéancier. Elles permettront également d'harmoniser notre processus avec celui des États-Unis. Cela devrait aider les parties à l'exploiter plus efficacement dans le contexte de la mondialisation des échanges commerciaux.

Il ne s'agit pas d'une mince affaire. La réduction des délais de contestation des fusions, ainsi que l'augmentation des seuils financiers prévus pour les avis de fusion, augmenteront la prévisibilité pour les parties qui fusionnent et allégeront leur fardeau lié à l'exigence de se conformer, surtout pour les petites entreprises qui peuvent moins que les autres assumer les coûts relatifs au dépôt d'un avis de fusion.

Il est dans l'intérêt public que nous disposions des outils nécessaires pour effectuer le meilleur travail possible et veiller à ce que les fusions n'occasionnent pas de diminution sensible de la concurrence tout en faisant tout ce qui est raisonnablement possible pour alléger le fardeau des entreprises.

Les modifications décriminalisent sensiblement de nombreuses pratiques d'établissement des prix en tenant compte de la réalité et de la reconnaissance internationale voulant que les méthodes créatives de fixation des prix peuvent être favorables à la concurrence et que des règles rigoureuses pouvant mener à une

businesses to be innovative in organizing their pricing practices can only be a good thing. If that freedom is abused, there is still recourse under the civil provisions.

Finally, the amendments enhance penalties for those who break the law. Prior to these amendments, the level of deterrence for certain kinds of illegal conduct was negligible. For many, it was seen as simply a licence fee for misleading and cheating honest consumers and businesses. Now, in areas such as false and misleading advertising that target the vulnerable, not only can the courts and tribunals administer higher penalties, we can act on behalf of consumers in appropriate cases to seek restitution — an additional and powerful deterrent and a way for victims to get their money back. Similarly, the act did not effectively deter anti-competitive conduct in the area of abusive dominance. Generally, the tribunal was limited to requiring the offending company, even if we established that there had been an abuse of dominance, to discontinue the activity going forward. In other words, the company was able to keep all the money it had made having excluded healthy competition through anti-competitive conduct designed to eliminate competitors.

It is key that these amendments introduce material incentives to comply with the law and, in appropriate cases, could be sought. There is no doubt in my mind that the changes to the act, including the ones I have highlighted here, coupled with the strong investigative and analytical teams at the Competition Bureau, will allow us to enforce better the Competition Act on behalf of all Canadians. I would suggest that that is even more important in these recessionary times. Economic crime cuts closer to the bone when times are tough. If anything, we fear that the temptation to break the law might increase in tough times.

Cartels and anti-competitive conduct are more prevalent in declining industries, while the kind of innovation and productivity growth and cost-effectiveness that honest competition can unleash are important drivers of recovery. For that reason, the principled application of sound competition policy is critical for us to promote a speedy recovery from the economic downturn.

We are conscious that our role must be carefully calibrated. We must be measured and we must make extraordinary efforts to ensure that we communicate clearly what is onside and what is potentially illegal. Also, we must enforce the law so that legitimate business alliances, innovation and efficiencies in the economy can all flourish. Let me be clear: this is not about creating obstacles to legitimate business conduct; quite the contrary. We take seriously our duty to ensure that those in the marketplace understand this, and that is why we are out in the community conducting

enquête criminelle peuvent réduire l'effet des activités d'entrepreneuriat et des mesures incitatives. Encourager les entreprises à faire preuve de créativité dans l'organisation de leurs pratiques d'établissement des prix ne peut être qu'une bonne chose. Si on abuse de cette liberté, il reste un recours en vertu des dispositions civiles.

Pour terminer, les modifications alourdissent les sanctions pour ceux qui enfreignent la loi. Avant ces modifications, le niveau de dissuasion pour certains types de conduites illégales était négligeable. Bien des gens le percevaient simplement comme étant un droit de permis pour tromper les consommateurs et les entreprises honnêtes. Maintenant, dans des secteurs comme la publicité fautive ou trompeuse qui cible les personnes vulnérables, les cours et les tribunaux peuvent non seulement appliquer des sanctions plus sévères, mais nous pouvons aussi agir au nom des consommateurs, au besoin, pour demander un dédommagement — ce qui constitue un autre puissant moyen de dissuasion et une façon pour les victimes de récupérer leur argent. De même, la loi ne décourageait pas efficacement la conduite anticoncurrentielle dans les cas d'abus de position dominante. En général, le tribunal ne pouvait qu'obliger l'entreprise fautive, même si nous avions établi qu'il y avait eu abus de position dominante, à cesser l'activité à l'avenir. Autrement dit, l'entreprise pouvait garder tout l'argent qu'elle avait gagné en excluant la concurrence saine par l'adoption d'une conduite anticoncurrentielle en vue d'éliminer des concurrents.

Il est essentiel que ces modifications créent des incitatifs concrets pour encourager les gens à se conformer à la loi et que l'on puisse y avoir recours, au besoin. Il ne fait aucun doute dans mon esprit que les changements apportés à la loi, y compris ceux que j'ai soulignés ici, combinés au travail des excellentes équipes d'enquête et d'analyse au Bureau de la concurrence, nous permettront de mieux faire appliquer la Loi sur la concurrence pour le compte de tous les Canadiens. Je dirais que c'est d'autant plus important en cette période de récession. Les répercussions des crimes économiques sont plus néfastes quand les temps sont durs.

Les cartels et la conduite anticoncurrentielle sont plus présents dans les industries en déclin, tandis que le type d'innovation, de productivité et de rentabilité que la concurrence loyale peut offrir constituent des principaux moteurs de reprise. Pour cette raison, l'application fondée sur une politique de saine concurrence est essentielle pour que nous puissions promouvoir une reprise économique prompt.

Nous sommes conscients que notre rôle doit être judicieusement calibré. Nous devons faire preuve de diligence et nous devons déployer des efforts extraordinaires pour veiller à ce que nous communiquions clairement ce qui est en jeu et ce qui est peut-être illégal. De plus, nous devons faire appliquer la loi pour favoriser les alliances commerciales légitimes, l'innovation et le rendement. Soyons clairs : il ne s'agit pas de créer des obstacles pour rendre légitimes des activités commerciales, bien au contraire. Nous prenons au sérieux notre responsabilité visant à

consultations and education sessions with national consumer groups, the bar and the business communities across the country.

For example, last week we worked cooperatively with the chamber and the Canadian Council of Chief Executives, to whom we are grateful for their assistance, to put on an education session for their members in Toronto. We have met with Catherine Swift and her colleagues from the Canadian Federation of Independent Business. We have an event planned with the Retail Council of Canada. Last week in Vancouver and Montreal, we held open events for the local business communities. More are planned. The idea is to ensure that everyone who has an interest in being heard has an opportunity to present their input directly to us so that we can provide as much explanation and education as possible in return. The feedback so far has been positive and heartening. Many participants have described the sessions as valuable and said that they walked away feeling they could work well with the new legislation.

We are doing more than just talking, I assure honourable senators. We recognize that with this opportunity comes a significant responsibility. We are committed to ensuring that these amendments are implemented in the most effective and transparent way possible. We have issued draft guidelines outlining our approach to the two major, substantive changes to the law: the merger review process and how competitor collaborations are treated under the law. These draft guidelines lay out, as clearly as possible, how we intend to proceed in these two key areas. The draft merger process guidelines explain how we will ensure that we do everything we can do to keep the burden on merging parties as minimal as possible while enabling ourselves to conduct a sufficiently thorough review.

Our face-to-face consultations with the bar wrapped up last week. The exchange and reception were encouraging.

[Translation]

The draft Competitor Collaboration Guidelines were made public last Friday and will be the subject of extensive consultations this spring. The guidelines describe in detail our approach to each provision in the new bill and explicitly protect certain agreements from criminal sanctions. The guidelines also provide clear examples of the strict limits of our investigations under the criminal provision and outline our approach to other types of agreements. We state very clearly that we are interested only in cases that seriously undermine competition.

veiller à ce que les intervenants sur le marché le comprennent, et c'est la raison pour laquelle nous tenons des consultations et des séances d'éducation dans la communauté avec des représentants de groupes de consommateurs nationaux, du Barreau et du milieu des affaires partout au pays.

Par exemple, nous avons collaboré la semaine dernière avec la Chambre et le Conseil canadien des chefs d'entreprise — envers qui nous sommes reconnaissants pour leur aide — à mettre sur pied une séance d'éducation pour leurs membres à Toronto. Nous avons rencontré Mme Catherine Swift et ses collègues de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante. Une activité est prévue avec le Conseil canadien du commerce de détail. La semaine dernière, nous avons tenu des séances portes ouvertes pour les entreprises locales à Vancouver et à Montréal. Nous prévoyons en organiser d'autres. L'idée, c'est de veiller à ce que tous ceux qui veulent se faire entendre aient l'occasion de nous faire part directement de leurs opinions pour que nous puissions leur fournir le plus d'explications et d'informations possible en retour. Jusqu'à présent, les commentaires ont été positifs et encourageants. De nombreux participants ont décrit les séances comme étant utiles et ont dit qu'à la fin, ils avaient l'impression qu'ils pouvaient faire bon ménage avec la nouvelle loi.

Honorables sénateurs, je vous assure que nous ne nous contentons pas de discuter. Nous reconnaissons que cette possibilité s'accompagne d'une grande responsabilité. Nous nous engageons à veiller à ce que ces modifications soient mises en oeuvre de la manière la plus efficace et transparente possible. Nous avons rendu publiques des lignes directrices préliminaires qui présentent notre approche aux deux grands changements de fond apportés à la loi : le processus d'examen des fusions et la manière dont la loi traite les collaborations entre concurrents. Ces lignes directrices préliminaires énoncent le plus clairement possible la manière dont nous avons l'intention d'intervenir dans ces deux principaux secteurs. Les lignes directrices relatives au processus d'examen des fusions expliquent comment nous ferons tout en notre pouvoir pour alléger le plus possible le fardeau des parties à fusion tout en nous permettant de mener un examen assez approfondi.

Les consultations que nous avons menées avec le Barreau se sont conclues la semaine dernière. Les échanges ont été encourageants.

[Français]

Les lignes directrices préliminaires sur la collaboration entre concurrents ont été rendues publiques vendredi dernier et feront l'objet de consultations exhaustives ce printemps. Elles traitent en détail de notre approche à l'égard de chaque disposition de la nouvelle législation et mettent expressément certaines ententes à l'abri des sanctions criminelles. Elles offrent des exemples concrets qui illustrent les limites strictes de nos enquêtes en vertu de la disposition criminelle et décrivent notre approche à l'égard des autres formes d'ententes. Nous précisons clairement que nous ne nous intéressons qu'aux cas qui nuisent sérieusement à la concurrence.

We will draw on the expertise of our legal, business and consumer stakeholders, and make any necessary changes to our two sets of draft guidelines before preparing the final versions in the coming months.

[English]

I have had the great good fortune to lead the organization when these amendments passed. I have clearly communicated to all our staff that getting the implementation of these amendments right is absolutely our number one priority. As Interim Commissioner of Competition, I take my role as a law enforcement officer seriously. I will not hesitate to act when we uncover evidence of a breach of the law. Business crime costs everyone in the economy. Honest competitors deserve the full protection of the law. We are committed to doing our part at the Competition Bureau responsibly to ensure that legitimate business grows strongly in Canada. We believe that these amendments will help us to do so. With that, honourable senators, we welcome your questions.

The Chair: Thank you for the clarity and brevity of those opening statements. I am certain they have spawned questions in the minds of senators.

Senator Harb: These amendments are explicit. I have a specific question to ask about the new section 45(1) of the Competition Act, at page 391, which reads in part:

Every person commits an offence who, with a competitor of that person with respect to a product, conspires, agrees or arranges

(a) to fix, maintain, increase or control the price for the supply of the product.

Probably before you joined the Competition Bureau, a few years ago, two companies in Ottawa were charged under the Competition Act because it was alleged that they communicated with one another and, as a result of that communication, the price went down. One would presume that they broke the law at that time. Under this regime, with 45(1)(a) in place, that kind of dialogue would be responded to as at page 407, which is the exception, in section 90.1(4). As clarification to 45(1)(a), section 90.1(4) sets out as an exception gains in efficiency:

The Tribunal shall not make an order under subsection (1) if it finds that the agreement or arrangement has brought about or is likely to bring about gains in efficiency that will be greater than, and will offset, the effects of any prevention of lessening or lessening of competition . . .

Nous profiterons de la sagesse de nos interlocuteurs des milieux du droit, des affaires et de la consommation, puis nous apporterons les modifications nécessaires à nos deux ensembles de lignes directrices préliminaires avant d'en produire les versions définitives dans les mois à venir.

[Traduction]

J'ai eu le grand bonheur de diriger l'organisation quand ces modifications ont été adoptées. J'ai fait clairement savoir à l'ensemble de notre personnel que notre priorité absolue est de mettre en oeuvre ces modifications de manière appropriée. En tant que commissaire intérimaire de la concurrence, je prends mon rôle d'agent d'exécution de la loi au sérieux. Je n'hésiterai pas à intervenir si nous démontrons qu'une infraction à la loi a été commise. Tout le monde paie pour les crimes commerciaux. Les concurrents honnêtes méritent d'être pleinement protégés par la loi. Nous nous engageons à faire notre part de manière responsable au Bureau de la concurrence pour veiller à ce que le nombre d'entreprises légitimes augmente vigoureusement au Canada. Nous croyons que ces modifications nous aideront à y parvenir. Sur ce, honorables sénateurs, nous nous ferons un plaisir de répondre à vos questions.

Le président : Merci pour la clarté et la brièveté de vos déclarations préliminaires. À la lumière de vos remarques, je suis certain que les sénateurs ont des questions à vous poser.

Le sénateur Harb : Ces modifications sont explicites. J'ai une question précise à poser au sujet du nouveau paragraphe 45(1) de la Loi sur la concurrence à la page 391, qui se lit en partie comme suit :

Commets une infraction quiconque, avec une personne qui est son concurrent à l'égard d'un produit, conclut ou conclut un accord ou un arrangement :

a) soit pour fixer, maintenir, augmenter ou contrôler le prix de la fourniture du produit [...]

Il y a quelques années, avant que vous joigniez les rangs du Bureau de la concurrence probablement, deux entreprises d'Ottawa ont été accusées en vertu de la Loi sur la concurrence. On alléguait qu'elles communiquaient entre elles et qu'à la suite de ces échanges, les prix avaient baissé. On pourrait présumer qu'elles ont violé la loi à ce moment-là. En vertu de ce régime, aux termes de l'alinéa 45(1)a), on invoquerait dans cette situation l'exception qui se trouve au paragraphe 90.1(4), à la page 407. Le paragraphe 90.1(4), qui est une exception dans les cas de gains en efficacité, vient préciser l'alinéa 45(1)a) :

Le Tribunal ne rend pas l'ordonnance prévue au paragraphe (1) dans les cas où il conclut que l'accord ou l'arrangement a eu pour effet ou aura vraisemblablement pour effet d'entraîner des gains en efficacité, que ces gains surpasseront et neutraliseront les effets de l'empêchement ou de la diminution de la concurrence [...]

Based on this clarification and on 45(1)(a), would those two companies be charged with price fixing under today's Competition Act? Without naming the companies, obviously, because I do not know the result of the charges.

Ms. Aitken: I have the good fortune of having no idea what case you are referring to, so I can answer without worrying about the facts of the specific case. Needless to say, every case would be approached on the basis of its own facts and the evidence. I will attempt to respond to your question as a structural matter.

Under the new provision, we have two agreements provisions. We have a very narrow provision for unambiguously harmful price-fixing agreements. Those will be criminally looked at.

However, the vast majority of agreements, collaborations and communications as between competitors would be looked at, if at all, under the 90.1 provision, the second provision you turned to. In being analyzed under that provision, they would be analyzed in what we call the rule-of-reason approach, which effectively just means a civil approach, absolutely, but also means balancing all of the factors together.

Do we think this is an anti-competitive agreement that will substantially lessen competition? As part of the final answer to that question, there is an explicit efficiencies exception that says even if it is anti-competitive in its essence, if the efficiencies that would be associated with that agreement are greater than and offset that anti-competitive concern, then the agreement is perfectly free to stand.

Senator Harb: With respect to the efficiencies reducing the price, is that an efficiency or deficiency in the market?

Ms. Aitken: It can be a reflection of efficiencies. It is not, per se, an efficiency. An efficiency would be freeing up resources for other uses in the economy and things of that nature. However, it could very well be a reflection that because the companies have been able to collaborate and share some joint cost that they have in a perfectly legitimate way, they are able to lower their price and be more competitive and offer consumers lower prices.

Senator Harb: My second question deals with vertical integration provisions that many states in the United States have looked at. A number of states have introduced laws, as have certain parts of Europe and other countries around the world, whereby a producer may or may not be able to be a retailer at the end. If that producer is a retailer, the percentage that person can retail at the consumer level can be, say, 10 per cent or 15 per cent of what he or she produces.

Vertical integration would remove the whole concept of a conflict of interest of an institution that produces a product and itself sells the product on the market as well as other franchises selling it. It gives you control directly into the market through

D'après cette clarification et aux termes de l'alinéa 45(1)a), ces deux entreprises seraient-elles accusées d'avoir fixé le prix d'un produit en vertu de la Loi sur la concurrence actuelle? Je ne nommerai évidemment pas les entreprises, car j'ignore quelle a été l'issue des accusations.

Mme Aitken : Heureusement, comme je n'ai pas la moindre idée de l'affaire dont vous parlez, je peux répondre sans m'inquiéter des faits de ce cas précis. Il va sans dire qu'on étudierait les faits et les témoignages de chaque affaire. Je vais tenter de répondre à la question sous l'aspect structurel.

En vertu de la nouvelle disposition, nous avons deux dispositions relatives aux ententes. Nous avons une disposition très étroite pour les ententes indéniablement préjudiciables pour fixer des prix. Ces cas feront l'objet d'une enquête au pénal.

Cependant, la grande majorité des ententes, des collaborations et des communications entre concurrents seront examinées, le cas échéant, aux termes de la disposition 90.1, la deuxième disposition à laquelle vous vous êtes reporté. Aux termes de cette disposition, elles seraient analysées dans le cadre de ce que nous appelons l'approche de la règle de raison, ce qui signifie simplement une méthode au civil, en termes absolus, mais aussi l'équilibre de tous les facteurs combinés.

Croyons-nous que c'est une entente anticoncurrentielle qui réduira substantiellement la concurrence? Pour conclure ma réponse à la question, il y a des exceptions explicites dans les cas de gains en efficacité qui stipulent que même si l'entente est anticoncurrentielle de par sa nature, si les gains en efficacité y étant associés sont supérieurs à la préoccupation sur le plan de la concurrence et qu'ils neutralisent cette inquiétude, l'entente a tout à fait lieu d'être.

Le sénateur Harb : En ce qui concerne les gains en efficacité qui font baisser les prix, est-ce une efficacité ou une lacune sur le marché?

Mme Aitken : Ça peut démontrer des gains en efficacité. Ce n'en est pas un à proprement parler. On retirerait un gain en efficacité si on dégageait des ressources à d'autres fins dans l'économie et ce genre de choses. Toutefois, ce pourrait très bien illustrer le fait que parce que des entreprises ont pu collaborer et partager certains frais qu'elles ont en commun tout à fait légitimement, elles peuvent diminuer leurs prix, être plus concurrentiels et offrir aux consommateurs des prix moins élevés.

Le sénateur Harb : Ma deuxième question porte sur les dispositions relatives à l'intégration verticale que bien des États américains ont envisagées. Un certain nombre d'États, de même que certaines régions d'Europe et d'autres pays partout dans le monde, ont mis en place des lois en vertu desquelles un producteur peut ou non être un détaillant au bout du compte. Le cas échéant, le pourcentage que le producteur peut vendre au détail peut être, disons, entre 10 et 15 p. 100 de ce qu'il produit.

L'intégration verticale dissiperait toute l'idée du conflit d'intérêts d'un établissement qui fabrique un produit et qui vend lui-même le produit, qui est aussi en vente dans d'autres franchises. Elle vous donne directement le contrôle sur le marché

your own outlet, but it also gives you indirect undue pressure on the agencies or the other groups that are also buying your product and selling it on the market.

Vertical integration provisions were introduced in order to eliminate that, indicating that you cannot have it both ways. You either want to be a producer and let others sell your product, or you want to be a producer and sell part of the product yourself. You have to decide what you want to be, a retailer or a producer. If you want to be both, we have to put some rules on it.

So I do not have to come back for a third question, in my other life, when I was in the House of Commons, there was a provision dealing with whistle-blowers. Have you applied that provision at all? If so, what has your experience been with that?

Ms. Aitken: You can let me know if there are gaps to my answer. As a response in general to your notion that we would put explicit criteria around the kinds of agreements that are or are not allowed, that has not been our approach. We have framework legislation here in Canada, and that is not because of the amendments; that is the way we have always approached looking at agreements, mergers or conduct otherwise in the marketplace.

The kinds of situations you were looking at could conceivably fall within the act for us to consider in the context of a merger. You could have a vertical merger in the sense of a supplier and one of their distributors merging, and you might be concerned to look at it, depending on the concentration levels. There is certainly nothing per se wrong with that.

Second, it could be an agreement of some sort. You might have a supplier who competes with some of the retailers that he sells his goods to, but he also sells into the secondary market. Again, that would be an agreement that clearly, under our new laws and in our guidelines, is explicitly reserved for civil treatment or examination, if you will. Again, it will only be a problem if it is on balance anti-competitive.

A final check on that sort of conduct would be if indeed a dominant player was engaged in that sort of arrangement; it might conceivably, in certain circumstances, give rise to a concern if it could be shown that the conduct that particular player was entering into had the intent of excluding competition and disciplining or excluding from the market one of its competitors.

I am not sure whether that is a complete answer. Ms. Downie may have something to add.

Ms. Downie: I do not have anything to add to that.

Ms. Aitken: On the whistle-blower question, whether we have ever used the provision, I have to confess I am not entirely acquainted with that. A lot of our work is initiated through complaints, but I think what you are driving at is an internal whistle-blower.

en ayant votre propre point de vente, mais elle exerce des pressions indues sur les organismes ou les autres groupes qui achètent aussi votre produit et qui le vendent sur le marché.

Les dispositions relatives à l'intégration verticale ont été mises en place pour éliminer cette situation, en indiquant qu'on ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre. Soit vous voulez être un producteur et vous laissez d'autres personnes vendre votre produit, soit vous voulez être un producteur et vous vendez une partie de vos produits vous-même. Vous devez décider ce que vous voulez être, un détaillant ou un producteur. Si vous voulez être les deux, nous devons imposer certaines règles.

Je n'ai pas besoin de poser une troisième question, car dans une autre vie, quand je siégeais à la Chambre des communes, il y avait une disposition portant sur les dénonciateurs. Avez-vous déjà appliqué cette disposition? Le cas échéant, comment cela s'est-il passé?

Mme Aitken : Vous pouvez me dire s'il manque des éléments dans ma réponse. Pour répondre de façon générale à votre idée voulant que nous établissions des critères explicites entourant le genre d'ententes qui sont permises ou non, ce n'est pas l'approche que nous avons adoptée. Nous avons une loi-cadre ici au Canada, et ce n'est pas à cause des modifications; c'est l'approche que nous avons toujours adoptée à l'égard des ententes, des fusions ou des conduites sur le marché.

Le genre de situations que vous examiniez pourrait vraisemblablement tomber sous le coup de la loi pour que nous l'envisagions dans le contexte d'une fusion. Vous pourriez avoir une fusion verticale, c'est-à-dire un fournisseur et l'un de ses distributeurs qui fusionnent, et vous pourriez être inquiet et l'examiner, selon les niveaux de concentration. Il n'y a certainement aucun mal à cela à proprement parler.

Deuxièmement, ce pourrait être une entente quelconque. Vous pourriez avoir un fournisseur qui fait concurrence à quelques-uns des détaillants à qui il vend ses produits, mais qui vend aussi sur le marché secondaire. Ici aussi, ce pourrait être une entente qui, clairement, aux termes des nouvelles lois et de nos lignes directrices, est explicitement réservée à une méthode ou un examen au civil, si vous voulez. Ce sera seulement un problème si l'entente est plutôt anticoncurrentielle.

On ferait une dernière vérification si effectivement, un joueur prépondérant était partie à ce type d'entente; dans certaines circonstances, cela pourrait vraisemblablement donner lieu à une préoccupation si on pouvait démontrer que la conduite du joueur en question visait à éliminer la compétition et à discipliner ou à exclure l'un de ses concurrents.

Je ne suis pas certaine si ma réponse est complète. Mme Downie a peut-être quelque chose à ajouter.

Mme Downie : Je n'ai rien à ajouter.

Mme Aitken : En réponse à la question sur les dénonciateurs, à savoir si nous avons déjà eu recours à la disposition, je dois avouer que je ne suis pas trop au courant. Une grande partie de notre travail découle de plaintes, mais je pense que vous voulez parler d'un dénonciateur à l'interne.

In the criminal sphere for sure, we have an immunity and leniency policy, which is how we have had most of our success in the criminal area, because of the frailty we spoke about earlier in our law that had to do with the requirement to produce and establish economic harm. We have had whistle-blowers in that sense, under our immunity program, and it is vital to the administration of our criminal program.

Senator Ringuette: You have mentioned that the introduction of these amendments is to better coordinate our laws with U.S. laws. Could you elaborate on that a little bit? When I look at your statement, it seems many items have been removed. I am concerned that when you talk about hard-core cartels, your legislation will pretty much be restricted.

Could you please elaborate on that in regards to hard-core cartels, and the opposite of that, which I suppose would be soft-core cartels? How does that compare with U.S. legislation? I have some concern here.

Ms. Downie: There are three key areas where these provisions would line us up better with U.S. laws. The first is, as you point out, the new cartel provisions, and then there are the administrative monetary penalties for abuse of dominance, and the merger review process. I will start with cartels.

The premise of the amendments was to ensure that Canadian consumers enjoy the same extent of protection from price increases from cartels as U.S. consumers do. The provision was designed to make hard-core cartels, price-fixing market allocation and output restriction illegal per se, so without the requirement to introduce evidence of economic harm. That is also the case in the United States.

The other important thing about that is that often cartels are cross-border, so they do not affect only Canada or the U.S. but North America as a whole. Often the Competition Bureau was investigating cartels in parallel with U.S. enforcers, who only had to find evidence of a price-fixing agreement, for example, to then proceed to lay charges and hopefully get a conviction.

In Canada, the bureau was slowed down because on top of having to provide evidence of price-fixing it then had to go on and find evidence of an undue lessening of competition. In a recent case, that actually added two years to the investigation. Ms. Aitken might want to elaborate on that. Thus the bureau was previously very much behind other agencies, and not only U.S. agencies, but obviously they are the key partner.

With respect to mergers, the idea was to align the two processes, so the new merger review process is very similar, at least in structure, to the U.S. process, with similar timelines. If you have cross-border transactions, businesses will hopefully receive similar types of information requests at similar times, and

Dans le milieu criminel, nous avons certainement une politique en matière d'immunité et de clémence, et c'est ainsi que nous avons le mieux réussi, en raison de la fragilité de notre loi ayant trait à l'exigence de causer du tort sur le plan économique que nous avons évoqué tout à l'heure. Nous avons eu des dénonciateurs dans ces cas-là, dans le cadre de notre programme d'immunité, et c'est un élément essentiel à l'administration de notre programme pénal.

Le sénateur Ringuette : Vous avez dit que la mise en oeuvre de ces modifications vise à mieux coordonner nos lois avec celles des États-Unis. Pourriez-vous nous en dire un peu plus long à ce sujet? Quand je regarde votre déclaration, plusieurs éléments semblent avoir été supprimés. Je m'inquiète du fait que votre loi sera assez limitée en ce qui concerne les cartels injustifiables.

Pourriez-vous, s'il vous plaît, nous en dire un peu plus long au sujet des cartels injustifiables par opposition aux cartels provisoires? Comment cela se compare-t-il à la législation des États-Unis? J'ai quelques préoccupations à cet égard.

Mme Downie : Il y a trois principaux secteurs où ces dispositions seraient mieux alignées sur les lois des États-Unis. Il y a tout d'abord, comme vous l'avez souligné, les nouvelles dispositions relatives aux cartels, les sanctions administratives pécuniaires pour les cas d'abus de position dominante et le processus d'examen des fusions. Je vais commencer par les cartels.

Les modifications visaient à faire en sorte que les consommateurs canadiens bénéficient de la même protection contre la hausse des prix causée par des cartels que les consommateurs américains. La disposition était conçue pour rendre illégaux les cartels injustifiables et fixer le prix de l'attribution des marchés et de la limitation de la production, et ce, sans exiger des preuves qu'il y a eu préjudice sur le plan économique. C'est aussi le cas aux États-Unis.

L'autre élément important à cet égard, c'est que les cartels sont souvent transfrontaliers et n'ont donc pas seulement une incidence sur le Canada ou les États-Unis, mais sur l'Amérique du Nord en général. Le Bureau de la concurrence enquêtait souvent sur des cartels en parallèle avec des agents d'exécution de la loi, qui devaient seulement trouver des preuves d'une entente en vue de fixer des prix, par exemple, pour ensuite porter des accusations et, nous l'espérons, obtenir une condamnation.

Au Canada, le bureau a été ralenti car outre le fait de devoir fournir la preuve de la fixation des prix, il devait par la suite prouver une réduction induite de la concurrence. Dans une affaire récente, cela a prolongé l'enquête de deux ans. Mme Aitken voudra peut-être nous en dire plus long à ce sujet. Le bureau est très en retard par rapport aux autres organismes, et pas seulement aux agences américaines, mais elles sont évidemment le principal partenaire.

En ce qui concerne les fusions, l'idée était d'harmoniser les deux processus de sorte que le nouveau processus soit très semblable, sur le plan de la structure à tout le moins, à celui des États-Unis, et que les calendriers se ressemblent aussi. S'il y a des transactions transfrontalières, les entreprises recevront,

the two competition agencies will be required to proceed relatively in parallel.

The last one is administrative monetary penalties — the fines, essentially, for abuse of dominant position. As Ms. Aitken mentioned, in Canada, the Competition Tribunal did not have the ability to award any kind of financial penalties to deter that conduct. In the U.S. and the EU you see very significant penalties to deter that conduct. The idea was that Canadian businesses and consumers should be protected from that conduct, as they are in other jurisdictions.

Senator Ringuette: Ms. Downie, in your opening statement, with regard to abuse of dominance, you referred to “a situation where a company with market power tries to exclude, discipline or eliminate a competitor . . .”

Why is it “a company”? Why could it not be, for instance, two companies having 94 per cent of the market share?

Ms. Downie: It generally is a single competitor, which is why I refer to “a competitor,” but you are right; it could also involve multiple competitors. The amendments change nothing about the abuse of dominance provision itself, so it continues to apply as it did to usually one or more competitors that abuse their dominant position, but it introduces administrative monetary penalties where the Competition Tribunal finds that that conduct has taken place.

Senator Ringuette: What percentage of market share would be considered abuse of dominance?

Ms. Aitken: I get the easy question. Market share is relevant to many of the things we look at under the act, and the thresholds that are material for us to become concerned about anti-competitive conduct vary depending on what you are looking at under the act.

In the abuse context, it has generally been significant. In the sense of mergers, for example, we might get concerned with as low a threshold as 35 per cent. We would unlikely be concerned about dominance in the context of either joint or single dominance at a level like that. There are no clear and fast rules, and it really depends on the particular marketplace whether you might find joint dominance, whether it be 70 per cent or 80 per cent. Certainly a monopoly is an easy question at 100 per cent.

Senator Ringuette: Joint dominance. I like that.

Senator Oliver: Following Senator Harb, I will have three short questions.

espérons-le, des demandes de renseignements semblables à des moments semblables, et les deux organismes de la concurrence devront travailler relativement en parallèle.

Le dernier point porte sur les sanctions administratives pécuniaires — ce sont essentiellement les amendes imposées dans les cas d'abus de position dominante. Comme Mme Aitken l'a mentionné, au Canada, le Tribunal de la concurrence n'était pas en mesure d'infliger aucune forme de sanctions financières pour décourager cette conduite. Aux États-Unis et dans les pays de l'Union européenne, on applique des sanctions très sévères pour dissuader les gens d'adopter une telle conduite. L'idée était que les entreprises et les consommateurs canadiens soient protégés contre une telle conduite, comme ils le sont ailleurs.

Le sénateur Ringuette : Madame Downie, dans votre déclaration préliminaire, concernant les cas d'abus de position dominante, vous avez parlé d'une « situation où une entreprise qui exerce une emprise sur le marché tente d'exclure, de discipliner ou d'éliminer un concurrent [...] ».

Pourquoi dites-vous « une entreprise »? Ne pourrait-on pas parler, par exemple, de deux entreprises qui détiennent 94 p. 100 du marché?

Mme Downie : Il s'agit généralement d'un seul concurrent; c'est pourquoi je parle d'un concurrent «, mais vous avez raison; il pourrait y en avoir plusieurs. Les modifications ne changent rien la disposition relative à l'abus de position dominante en tant que telle; elle s'applique donc, comme à l'habitude, qu'il s'agisse d'un ou de plusieurs concurrents qui abusent de leur position dominante, mais elle prévoit maintenant des sanctions administratives pécuniaires si le Tribunal de la concurrence conclut qu'une telle conduite a eu lieu.

Le sénateur Ringuette : Quelle part de marché, en pourcentage, serait considérée comme étant un abus de position dominante?

Mme Aitken : C'est moi qui réponds à la question facile. La part de marché s'applique à beaucoup de situations que nous examinons en vertu de la loi; quant à savoir à partir de quel seuil on doit commencer à s'inquiéter du comportement anticoncurrentiel, cela varie selon ce qu'on examine aux termes de la loi.

Dans le contexte de l'abus, c'est généralement un facteur important. Dans le cas des fusions, par exemple, il y a lieu de s'inquiéter devant un seuil aussi bas que 35 p. 100. Par contre, il est peu probable qu'on s'inquiète d'un niveau semblable de position dominante dans le contexte d'une domination unique ou conjointe. Il n'y a pas de règle coulée dans le béton, et cela dépend vraiment du marché particulier où se trouve une domination conjointe, qu'il s'agisse de 70 p. 100 ou de 80 p. 100. Bien entendu, pour ce qui est d'un monopole, la réponse est facile : c'est 100 p. 100.

Le sénateur Ringuette : La domination conjointe, j'aime ça.

Le sénateur Oliver : Pour suivre l'exemple du sénateur Harb, j'aimerais vous poser trois petites questions.

First, Red Wilson did a report on the Competition Policy Review Panel, and there was a Bill C-19 that included many of his recommendations. Is there anything in the bill that is now the law that is before us that were recommendations of Red Wilson's that are not here but are material and should be here?

Second, you both stressed that it is important in this bill that you have changed the penalties from 5 years to 14 years and that there are now fines between \$10 million and \$25 million; yet it is conceivable that there could be circumstances where \$25 million would not be adequate. I want to know how that would compare with fines for similar offences in places like the United States and the United Kingdom.

Third, you both mentioned the importance in this bill of the possibility for people to get restitution. I just wanted to know what the quantum is. Will it be 100 per cent? What is the formula?

I notice, Ms. Aitken, that when you talked about where you have been working with stakeholders, you mentioned Toronto, Montreal and Vancouver, but there was no reference to the eastern part of Canada, in important cities such as Halifax, Nova Scotia, and Saint John, New Brunswick. Are they being excluded in your work?

The Chair: That is three and a half questions, senator. I know the half question was very important.

Ms. Aitken: We will deal with your questions in reverse order. At our consultations we have physically turned up. I have made a personal effort to make sure everyone knows that we are engaged at the highest levels in the bureau. I have not turned up in those cities as yet, but we have had participants phone in from other cities across Canada. We have ensured that our invitation was extended right across the country. If any interest is expressed, we would be more than happy to go.

We did make some initial explorations as to whether an eastern tour would attract a sufficient audience, and unfortunately at that time it did not. However, perhaps with our Competitor Collaboration Guidelines having been recently issued, that will generate some more interest. We will be open to doing that and anxious to hear from any Canadians interested in talking with us.

Ms. Downie: I will go back to your first question, whether the Competition Policy Review Panel recommended significant amendments that are not in Bill C-10. All of the significant Competition Act amendments recommended by the panel are there. They are not always there in exactly the way that the panel

Tout d'abord, M. Red Wilson a produit un rapport sur les travaux du Groupe d'étude sur les politiques en matière de réglementation, et bon nombre de ses recommandations ont été intégrées dans le projet de loi C-19. Y a-t-il des éléments manquants dans le projet de loi dont nous sommes saisis, c'est-à-dire des recommandations importantes formulées par M. Red Wilson qui ne sont pas incluses ici mais qui devraient l'être?

Deuxièmement, vous avez toutes deux souligné l'importance d'avoir fait passer les peines d'emprisonnement de 5 à 14 ans dans le projet de loi, et le fait qu'il y a maintenant des sanctions pécuniaires de 10 à 25 millions de dollars; pourtant, dans certains cas, il se peut qu'une sanction de 25 millions de dollars ne soit pas adéquate. J'aimerais savoir comment une telle amende se comparerait à celles prévues pour des infractions semblables dans des pays comme les États-Unis et le Royaume-Uni.

Troisièmement, vous avez tous deux mentionné l'importance de prévoir, dans le projet de loi, la possibilité d'obtenir un dédommagement. Je veux juste savoir quel est le pourcentage. Est-ce que ce sera un dédommagement de 100 p. 100? Quelle est la formule?

J'ai constaté, madame Aitken, qu'au moment de parler des villes où vous avez consulté des intervenants, vous avez mentionné Toronto, Montréal et Vancouver, mais vous n'avez fait aucune allusion au Canada de l'Est, à des villes importantes comme Halifax, en Nouvelle-Écosse et Saint John, au Nouveau-Brunswick. Sont-elles exclues de votre travail?

Le président : Ça fait trois questions et demie, sénateur. Je sais que la demi-question est très importante.

Mme Aitken : Nous allons répondre à vos questions dans l'ordre inverse. Dans le cadre de nos consultations, nous nous sommes rendus sur place. J'ai fait un effort personnel pour m'assurer que tout le monde sache que le personnel du bureau est engagé jusqu'aux échelons supérieurs. Je n'ai pas encore eu l'occasion de me rendre dans ces villes, mais nous avons eu recours à la téléconférence pour entendre des participants d'autres villes partout au Canada. Nous avons fait en sorte que notre invitation soit lancée à la grandeur du pays. Si les gens manifestent un intérêt quelconque, nous nous ferons un grand plaisir de les rencontrer sur place.

Au début, nous avons mené quelques études exploratoires pour voir si une tournée dans l'Est attirerait assez de public et, malheureusement, à l'époque, l'intérêt manifesté n'était pas suffisant. Toutefois, peut-être grâce à la diffusion récente de nos lignes directrices sur la collaboration entre concurrents, ce travail suscitera un peu plus d'intérêt. Nous serons alors disposés à nous rendre sur place, et nous avons hâte de connaître l'avis des Canadiens qui souhaitent nous parler.

Mme Downie : Je vais répondre à la première question, à savoir si le Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence a recommandé des modifications importantes qui ne figurent pas dans le projet de loi C-10. Toutes les modifications importantes recommandées par le groupe d'étude à la Loi sur la concurrence

recommended, but the majority of them actually are. They are very much based on that previous Bill C-19 as well, which you referred to.

Senator Oliver: Penalties?

Ms. Downie: You are referring to the penalties for the conspiracy provisions. In the other key jurisdictions, they can be significantly higher, although it is a bit of an apples and oranges comparison in the sense that the maximum fine of \$25 million for conspiracy is per what prosecutors would call count, so per charge laid, per agreement. You can have multiple charges and higher fines.

For example, in the United States, they are significantly higher. The maximum is \$100 million. Obviously, you have to take into account the relative size of our economy and the need for deterrence as well when you look at fine levels.

Senator Oliver: Restitutions?

Ms. Aitken: To be clear, currently we have entered into restitution agreements, with those who have offended the act, voluntarily in consent agreements. What we have never had before is to have given, through legislation, the power to the Competition Tribunal to consider it in appropriate cases before the tribunal. We are trying to extend it in that way.

In appropriate cases, we would recommend it to the tribunal, but whether we recommended it or not, it would be within the power of the tribunal to structure a restitution order if they thought one was appropriate in the circumstances. It would, of course, be customized to those circumstances.

Senator Greene: Have there been examples where illegal activity was identified in the U.S. and prosecuted and stopped, but because the activity was international in scope or continental, it continued on in Canada and could not be prevented because of our weak laws?

Ms. Aitken: I cannot think of specific examples, but I can tell you in principle what the response to that would be, not to get too legalistic. In terms of our jurisdiction, if there are direct or indirect effects on Canadians owing to a conspiracy — wherever it takes place — we have the jurisdiction. We would take the position to absolutely go after that behaviour, and we would not hesitate to do so. Was there another part to your question? Whether there had been a case where we were not able to prosecute successfully because of our weak laws.

Senator Greene: I was not asking for specific examples because I do not think that would be right.

Ms. Aitken: We have certainly had challenges. We are usually the last invited to the party historically, in terms of cartel enforcement. Our laws are sufficiently weak — until now and until next March — that we have not been the first one they come

ont été intégrées dans le projet de loi. Elles ne figurent pas nécessairement dans le libellé exact recommandé par le groupe d'étude, mais la plupart d'entre elles sont là. Elles s'inspirent, en grande partie, du projet de loi C-19 précédent, auquel vous avez fait allusion.

Le sénateur Oliver : Qu'en est-il des sanctions?

Mme Downie : Vous parlez des sanctions pour les dispositions relatives au complot. Dans les autres pays, elles peuvent être considérablement supérieures, même si c'est comme un peu comparer des pommes et des oranges, en ce sens que la sanction maximale de 25 millions de dollars pour un complot est déterminée par les procureurs pour chaque accusation ou entente. Il peut y avoir de multiples accusations, ce qui augmenterait les sanctions.

Par exemple, aux États-Unis, les sanctions sont nettement supérieures. Le maximum est de 100 millions de dollars. Évidemment, il faut tenir compte de la taille relative de notre économie et du besoin de dissuasion quand on examine les niveaux de sanctions.

Le sénateur Oliver : Les dédommagements?

Mme Aitken : À titre de précision, pour l'instant, nous avons conclu des ententes de réparation, avec ceux qui ont enfreint la loi, de façon volontaire dans le cadre d'ententes de consentement. Ce qui est nouveau, c'est le pouvoir accordé, par voie législative, au Tribunal de la concurrence pour en tenir compte dans des causes pertinentes devant le tribunal. Nous essayons d'étendre le pouvoir de cette façon.

Lorsque les circonstances le permettent, c'est ce que nous recommanderions au tribunal, mais peu importe si nous le recommandons ou non, le tribunal aurait le pouvoir de structurer une ordonnance de dédommagement s'il le jugeait approprié. Ce serait, bien entendu, adapté aux circonstances.

Le sénateur Greene : Y a-t-il eu des cas où une activité illicite a été dévoilée aux États-Unis, puis poursuivie en justice et arrêtée, mais en raison de sa portée internationale ou continentale, elle a continué d'exister au Canada à cause de la faiblesse de nos lois?

Mme Aitken : Je n'arrive pas à penser à des exemples précis, mais je peux vous dire en principe en quoi consisterait la réponse à un tel cas, sans entrer dans les détails juridiques. En ce qui concerne le ressort fédéral, si un complot a des effets directs ou indirects sur les Canadiens — peu importe l'endroit où il a lieu —, nous avons compétence. Nous ne manquerions pas de nous attaquer à ce comportement, sans aucune hésitation. Votre question comportait-elle une autre partie? Vous vouliez savoir si la faiblesse de nos lois nous avait empêchés de poursuivre avec succès un cas en particulier.

Le sénateur Greene : Je ne demande pas d'exemples précis parce que je ne pense pas que ce soit correct.

Mme Aitken : Nous avons assurément éprouvé des difficultés. Nous sommes habituellement les derniers à être invités à la fête, pour ce qui est de la lutte contre les cartels. Nos lois sont assez faibles — jusqu'à maintenant, plus précisément jusqu'en mars;

knocking on the door to worry about. In that sense, we can be often so late that it becomes a question of whether it is the right devotion of resources to pursue the particular behaviour.

However, at the end of the day, we are confident that these new provisions will allow us to play more actively — and I think this goes to Senator Ringuette's question as well — to really crack down on white collar crime, to do so in an effective and targeted way.

Senator Greene: I suppose there are occasions when the cartel might originate in Canada and have spillover effects in the U.S. as well?

Ms. Aitken: Sadly, that is the case. Certainly in particular in the misleading advertising and representations, deceptive telemarketing, we have had cases where that has been directed out of Canada into the United States. It has been a good illustration of how their strong penalties are a huge deterrent. You can see that the activity was happening here, and when we extradited those individuals they ended up with sentences in the range of 19 to 23 years.

While we have not gone there, I think we have struck a new good level in being able to actually have stiffer penalties for things like deceptive telemarketing.

Senator Day: Thank you both for being here. Ms. Aitken, you just referred to next March. What is next March?

Ms. Aitken: I apologize. All of the amendments are in force as of the date of Royal Assent, March 12, except the new cartel provision and the new collaborations provision, deliberately. Perhaps Ms. Downie can speak to that. Essentially, it is to give people time to organize their affairs. There is an obvious concern over the fact that it affects criminal conduct.

Senator Day: Thank you. I missed that.

Ms. Aitken: Pardon me. I should have been more explicit.

Senator Day: Ms. Downie, with respect to the amendments that you referred to as Part 12 of Bill C-10 — and there are 15 parts of this bill — you have been working at this at least since 2005, with Bill C-19 which died on the Order Paper when the house was dissolved. Instead of reintroducing the bill the same as Bill C-19, you then had Mr. Red Wilson's panel do further review, and that came out in June of last year.

Ms. Downie: That is right.

Senator Day: Presumably, you decided to take some of Bill C-19 of four years ago, and some of Mr. Wilson's panel's recommendations, and then crafted a new piece of legislation that became part of an omnibus bill called "budget implementation" at the time of an economic downturn.

c'est pourquoi nous ne sommes pas les premiers à être consultés en cas d'inquiétudes. À cet égard, on intervient si tard qu'on se demande même s'il vaut la peine de consacrer des ressources pour poursuivre le comportement particulier.

Toutefois, au bout du compte, nous sommes convaincus que les nouvelles dispositions nous permettront d'intervenir plus activement — et je crois que cela répond à la question du sénateur Ringuette également — pour mettre fin au crime du col blanc et ce, de façon efficace et ciblée.

Le sénateur Greene : Je suppose que, dans certains cas, un cartel d'origine canadienne a eu des effets aux États-Unis?

Mme Aitken : Malheureusement, c'est ce qui se passe. En particulier dans les publicités mensongères et les indications trompeuses, le télémarketing trompeur, nous avons eu des cas où un cartel a commencé au Canada pour aboutir aux États-Unis. C'est un bon exemple qui illustre à quel point leurs sanctions sévères constituent un motif de dissuasion énorme. L'activité avait lieu ici, et les personnes extradées ont fini par écoper des peines de 19 à 23 ans.

Bien que nous n'en soyons pas rendus là, je pense que le nouveau niveau que nous avons établi permet de rendre les sanctions plus sévères pour des comportements comme le télémarketing déloyal.

Le sénateur Day : Merci d'être ici. Madame Aitken, vous venez d'évoquer le mois de mars prochain. Que se passera-t-il à cette date?

Mme Aitken : Je suis désolée. Toutes les modifications entrent en vigueur à partir de la date de la sanction royale, soit le 12 mars, sauf pour les nouvelles dispositions concernant le cartel et les collaborations et ce, de façon délibérée. Mme Downie pourra peut-être en parler. En gros, ce délai permet aux gens d'avoir suffisamment de temps pour organiser leurs affaires. Il y a une crainte évidente relativement au fait que cela touche le comportement criminel.

Le sénateur Day : Merci. Ça m'avait échappé.

Mme Aitken : Je regrette. J'aurai dû être plus précise.

Le sénateur Day : Madame Downie, en ce qui concerne les modifications auxquelles vous avez fait allusion, concernant la partie 12 du projet de loi C-10 — qui comporte 15 parties —, vous y travaillez depuis au moins 2005, en commençant par le projet de loi C-19 qui est mort au *Feuilleton* à la dissolution de la Chambre. Au lieu de présenter à nouveau le même projet de loi, le C-19, vous avez demandé au groupe d'étude de M. Red Wilson de faire un examen plus poussé, et son rapport a été publié en juin, l'année dernière.

Mme Downie : C'est exact.

Le sénateur Day : Vous avez décidé, semble-t-il, de prendre une partie du projet de loi C-19, d'il y a quatre ans, et une partie des recommandations du groupe d'étude de M. Wilson, pour élaborer une nouvelle mesure législative qui fait partie d'un projet de loi omnibus appelé « exécution du budget » en période de ralentissement économique.

Why would you consider putting this kind of legislation, which, as you say, is a huge and significant change to the competition policy in Canada, into Bill C-10?

Ms. Downie: Obviously, I am not the person who made the decisions about how the Budget Implementation Act was crafted. I cannot comment on that, but I can tell you a couple of things.

First, the Competition Policy Review Panel found that strengthening the Competition Act was absolutely key to driving productivity and growth. It was very important in the view of the panel and of the government that the bureau, especially at this time, would have the tools that it needed to deal with anti-competitive conduct.

Second, in times of economic downturn and uncertainty, it can be tempting for dishonest businesses — not all businesses — to engage in anti-competitive activity in reaction to tough times. For example, some dishonest businesses might be tempted in such circumstances to engage in price-fixing activity or to engage in deceptive marketing practices — that is, to take a bit of a shortcut because times are tough. We wanted to ensure that the bureau has the tools it needs and that the framework is in place to deter and deal with that kind of conduct.

Senator Day: Ms. Aitken has explained a lot of consultation since the bill was passed, but we received significant representation from the Canadian Bar Association and from the Canadian Chamber of Commerce indicating their shock and dismay that this type of legislation would be introduced without consultation. I recognize that Mr. Wilson had a lot of consultation before his report, but, with the draft legislation, those who would be most affected by it felt that there was a lack of consultation.

It is sort of like a Senate committee reviewing a piece of legislation after it is passed, which is exactly what we are doing. It is sort of after the horse is out of the barn.

Do you feel that it was that important to get this legislation out that you would avoid and forego the usual pre-passing consultation?

Ms. Downie: I actually think the opposite, that in fact there was extensive consultation on all of the provisions in the bill, starting back a decade ago, when consultations were conducted by the Public Policy Forum on many of these same amendments. Many of them, as I explained earlier, were in Bill C-19. There were extensive parliamentary hearings on those amendments, preceded by a report of the industry committee as well, which held hearings on its report and made similar recommendations to what

Pourquoi auriez-vous envisagé de présenter ce genre de mesures législatives qui, selon vos dires, apporte un changement énorme et important à la politique de la concurrence au Canada, dans le cadre du projet de loi C-10?

Mme Downie : Évidemment, ce n'est pas moi qui ai pris les décisions quant à la rédaction de la Loi d'exécution du budget. Je ne peux pas me prononcer là-dessus, mais je peux vous dire deux ou trois choses.

Tout d'abord, le Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence a constaté que la bonification de la Loi sur la concurrence était absolument nécessaire pour stimuler la productivité et la croissance. Il était primordial, selon le groupe d'étude et le gouvernement, que le bureau, surtout en cette période, dispose des outils dont il a besoin pour s'attaquer aux comportements anticoncurrentiels.

Deuxièmement, en période de ralentissement économique et d'incertitude, il peut être tentant pour des entreprises malhonnêtes — et je ne veux pas généraliser — de s'engager dans une activité anticoncurrentielle en réaction aux difficultés économiques. Par exemple, certaines entreprises malhonnêtes pourraient être tentées, dans de telles circonstances, de s'engager dans des activités de fixation des prix, ou de s'adonner à des pratiques commerciales dolosives — c'est-à-dire, prendre un raccourci parce que les temps sont durs. Nous voulions faire en sorte que le bureau dispose des outils nécessaires et que le cadre soit en place pour dissuader et contrer ce genre de comportements.

Le sénateur Day : Mme Aitken a dit qu'un grand nombre de consultations ont été menées depuis l'adoption du projet de loi, mais nous avons reçu des réactions importantes de la part de l'Association du Barreau canadien et de la Chambre de commerce du Canada qui ont exprimé leur stupéfaction et leur consternation devant l'approche utilisée pour adopter ce projet de loi sans aucune consultation. Je reconnais que M. Wilson a tenu beaucoup de consultations avant de publier son rapport, mais en ce qui concerne le projet de loi, les gens qui seraient les plus touchés ont estimé que le nombre des consultations n'était pas suffisant.

C'est comme si un comité sénatorial étudiait une mesure législative une fois que celle-ci a été adoptée; c'est exactement ce que nous sommes en train de faire. C'est comme si on mettait la charrue devant les bœufs.

Ne pensez-vous pas que l'adoption si urgente de ce projet de loi était une façon d'éviter la consultation habituelle qui a lieu au préalable?

Mme Downie : Je suis en fait d'avis contraire; on a bel et bien tenu de vastes consultations sur toutes les dispositions du projet de loi; le processus remonte à il y a 10 ans, à l'époque où le Forum des politiques publiques a mené des consultations sur un bon nombre des modifications. Comme je l'ai expliqué tout à l'heure, les modifications se trouvaient, pour la plupart, dans le projet de loi C-19. On a tenu des audiences parlementaires de longue haleine sur ces modifications, précédées d'un rapport du Comité

is contained in this bill. Recently, there were consultations by the Competition Policy Review Panel, as you have mentioned.

All the provisions had been consulted on extensively — more extensively, I think, than most proposals are consulted on, certainly for an extremely long period of time, and in detail as well, particularly on the cartel conspiracy provision. Multiple draft texts during that period were debated and discussed by a wide variety of commentators as well as by the Competition Bureau. There were expert groups on drafting and technical round tables as well to discuss the drafting of that provision, which was very helpful in the design of it.

Senator Day: Does my comment indicating that the Canadian Chamber of Commerce and the Canadian Bar Association were concerned about not having pre-consultation surprise you?

Ms. Downie: No, it is not a surprise because I read their testimony.

Senator Day: You reject those two bodies?

Ms. Downie: I have a different point of view about it.

Senator Day: I appreciate that. Thank you for your consultation, after the fact.

The Chair: I think the evidence was that it is still continuing in terms of the guidelines.

Senator Gerstein: Ms. Aitken, I noticed with great interest that in your first paragraph you indicated that since January, you have had the privilege of serving as Interim Commissioner of Competition for the Competition Bureau. I must say that January is a very important month to me because I have had the privilege of serving in the Senate of Canada since January.

In the four months that have ensued since I joined this wonderful place, my views have changed on a few matters. I would be interested to know if your perspective on the role of the Competition Bureau has changed at all, since you are now interim commissioner, from the time that you were head of the mergers area at the bureau.

Ms. Aitken: That is a very interesting question. It has been impressed upon me how important it is — and this may be a confluence of my appointment and the economic downturn — to stay the course in terms of enforcing principled and transparent competition policy to ensure that our markets stay competitive; to ensure we take our enforcement role seriously; and to provide as much guidance as we can, by talking to our stakeholders and by finding out what is happening with small and medium-sized businesses, big businesses and consumers and what is engaging them. It is particularly important in tough economic times to stay

de l'industrie, qui a tenu des séances là-dessus et qui a formulé des recommandations semblables à celles qui figurent dans le projet de loi. Récemment, le Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence a tenu des consultations, comme vous l'avez mentionné.

L'ensemble des dispositions ont fait l'objet de vastes consultations — et je dirais que c'était plus vaste que la plupart des consultations relatives à des propositions; nous avons passé ces dispositions au peigne fin sur une période extrêmement longue, particulièrement en ce qui concerne la disposition relative au complot de cartel. Durant cette période, on a préparé de multiples ébauches qui ont été discutées par un large éventail de commentateurs ainsi que par le Bureau de la concurrence. On a organisé des groupes d'experts sur la rédaction et des tables rondes techniques afin de discuter de la rédaction de cette disposition, et ce travail s'est avéré très utile.

Le sénateur Day : Êtes-vous surprise de m'entendre dire que la Chambre de commerce du Canada et l'Association du Barreau canadien se disent préoccupées par l'absence d'une consultation préalable?

Mme Downie : Non, ce n'est pas une surprise parce que j'ai lu leur témoignage.

Le sénateur Day : Vous rejetez l'avis de ces deux organismes?

Mme Downie : J'ai un point de vue différent.

Le sénateur Day : Je vous en suis reconnaissant. Merci pour votre consultation, après le fait.

Le président : Je pense que les preuves montrent bien que les consultations se poursuivent relativement aux lignes directrices.

Le sénateur Gerstein : Mme Aitken, j'ai remarqué avec grand intérêt que dans votre premier paragraphe vous dites que depuis janvier, vous avez eu le privilège d'agir à titre de commissaire de la concurrence par intérim pour le Bureau de la concurrence. Je dois vous dire que le mois de janvier est un jalon pour moi aussi parce que j'ai le privilège de servir au Sénat du Canada depuis ce temps-là.

Quatre mois après le début de mon mandat dans cet endroit merveilleux, je dois dire que mes opinions ont changé sur quelques points. Je suis donc curieux de savoir si votre perspective sur le rôle du Bureau de la concurrence a changé depuis que vous êtes commissaire par intérim, par rapport à celle que vous aviez quand vous assumiez le rôle de chef de la direction des fusions au bureau.

Mme Aitken : C'est une question très intéressante. J'ai compris à quel point il est important — et c'est peut-être par un concours de circonstances, c'est-à-dire ma nomination et le ralentissement économique — de maintenir le cap pour appliquer des politiques objectives et transparentes en matière de concurrence afin de garantir la compétitivité de nos marchés; pour s'assurer que nous prenons au sérieux notre rôle d'application de la loi; et pour fournir le plus d'encadrement possible, en parlant à nos intervenants et en cherchant à savoir ce qui se passe avec les consommateurs et les entreprises, qu'elles soient grandes,

the course and ensure that you do not get persuaded, as some constituencies might try to make you think that applying "competition lite" is the right thing to do.

Senator Gerstein: I share the enthusiasm for the Senate that you are obviously sharing for your new position.

Ms. Aitken: Thank you.

The Chair: We wait with bated breath to see who lasts longer in their respective positions.

Senator Moore: Thank you, witnesses, for being here. The abuse of dominance question that I had was covered by Senator Ringuette.

In your remarks, Ms. Aitken, you said that combating cartels is the bureau's number one priority. You went on to say that very few prosecutions were successful under the old rules, even when conspirators were caught red-handed.

Maybe the Canadian public does not understand what a cartel is. Could you explain to us what a cartel is? Prosecution would be a matter of public record. Can you give us an example of a cartel that was prosecuted by your office, and the parties and the nature of the cartel?

Ms. Aitken: I would be delighted to do so. A cartel, in its fundamentals, is a bare agreement to fix prices between competitors or to allocate markets as among yourselves — that is, saying "I will not go into your territory if you do not go into mine" — or agreeing to restrict output so that there is less supply and the price will go up because people need your product. Those are three general categories of hard-core cartel agreements. They have to be between competitors, about those subjects and must have no pro-competitive rationale. They are not part of a broader agreement like a non-compete agreement in a big acquisition deal.

On its face, if looked at in isolation, one might say that is trying to control things that we might otherwise be worried about. However, in that context, we are not going to be. There is an explicit exclusion of those sorts of agreements from the coverage of the cartel provision.

An example of a cartel that we recently prosecuted was the price-fixing gas cartel in Quebec. In four markets in Quebec we uncovered evidence that they were fixing prices at the pump through prior conversations. They were timing the increases through communications among competitors. There were a number of co-conspirators.

moyennes ou petites, et ce qui les incite à s'engager. En période économique difficile, il est particulièrement important de maintenir le cap et de veiller à ce qu'on ne soit pas persuadé de faire des exceptions, étant donné que certains milieux pourraient essayer de vous faire croire qu'utiliser la « concurrence légère » est la bonne chose à faire du point de vue de la concurrence.

Le sénateur Gerstein : Je partage l'enthousiasme que vous ressentez pour votre nouveau poste — dans mon cas, c'est pour le Sénat.

Mme Aitken : Merci.

Le président : Nous avons bien hâte de voir qui, d'entre vous deux, restera à son poste le plus longtemps.

Le sénateur Moore : Merci, mesdames et messieurs, d'être des nôtres. J'avais une question sur l'abus de position dominante, mais elle a été abordée par le sénateur Ringuette.

Dans vos observations, madame Aitken, vous avez dit que la lutte contre les cartels est la priorité première du bureau. Vous avez ajouté en disant que très peu de poursuites avaient porté fruit aux termes des anciennes règles et ce, en dépit du fait que les comploteurs avaient été pris en flagrant délit.

La population canadienne ne comprend peut-être pas en quoi consiste un cartel. Pourriez-vous nous expliquer ce dont il s'agit? Les poursuites seraient de notoriété publique. Pouvez-vous nous donner un exemple de cartel dont la poursuite a été engagée par votre bureau, en nous précisant les parties en cause et la nature du cartel?

Mme Aitken : Avec grand plaisir. Un cartel est, au fond, une simple entente entre des concurrents pour fixer des prix ou diviser des marchés entre eux — un peu comme si on disait : « Je ne piétinerai pas sur ton territoire si tu ne piétines pas sur le mien » — ou encore, pour restreindre la production de sorte qu'il y ait moins d'approvisionnement, haussant ainsi le prix parce que les gens ont besoin de votre produit. Voilà les trois catégories générales d'accords de cartels injustifiables. Ces ententes doivent être conclues entre concurrents et viser de tels objectifs, sans aucune intention proconcurrentielle. Les cartels ne comprennent pas des ententes de nature plus générale, comme une clause de non-concurrence dans un gros contrat d'acquisition.

À première vue, si on examine la question de façon isolée, on pourrait se dire que c'est une façon de contrôler des comportements qui autrement nous inquiéteraient. Toutefois, dans ce contexte, ce n'est pas le cas. Ces types d'accords sont explicitement exclus du champ d'application de la disposition sur les cartels.

Un exemple d'un cartel que nous avons récemment poursuivi en justice a été le cartel de fixation des prix de l'essence au Québec. Sur quatre marchés au Québec, nous avons découvert des preuves que des concurrents étaient en train de fixer des prix à la pompe, s'entretenant là-dessus au préalable. Ils étaient en train de synchroniser les hausses au moyen de communications. Plusieurs cocomploteurs étaient en cause.

It took us roughly three years to investigate that case to the point where we could recommend to the Director of Public Prosecutions to lay charges. A big part of that time was because we not only needed to figure out that they were in this agreement to fix prices, but we had to establish, to a beyond-a-reasonable-doubt standard, an anti-competitive undue lessening of competition.

Senator Moore: Were the parties to that transaction supply companies or individual gas stations?

Ms. Aitken: They were retailers; they were individuals.

Senator Moore: With the passage and proclamation of these new provisions, how soon could you go to prosecution today?

Ms. Aitken: I do not have the specific facts to unpack that, but I can give you a general sense. Gathering the evidence to establish the agreement probably took, at a rough guess, one third of that time.

You are still looking at a criminal standard. We are not going to casually prosecute people for cartels. We are looking for serious, hard-core behaviour. We are aware of the responsibility to ensure that if we are going to accuse someone of that, or recommend that the Director of Public Prosecutions do so, we have clear evidence beyond a reasonable doubt that they have the agreement.

We will now be relieved of the second step, which is to prove that undue lessening of competition. As I was saying to someone earlier, if you have two economists in a room, you get three opinions. It becomes very difficult to gather that case and put it to the standard of beyond a reasonable doubt.

Senator Moore: Will this expedite the investigation or prosecution of a case by one third of the time?

Ms. Aitken: I cannot say, in all cases, that it would, but it would materially reduce the time required to bring cases to the place that we can refer them for prosecution by the Director of Public Prosecutions.

Senator Moore: In your remarks, you said that the old provision was both too broad and too narrow. It was too narrow and an outlier around the world. Aside from being the name of a bestseller, which I have yet to read, can you tell us what an outlier is?

Ms. Aitken: I do commend the book to you. What I meant to convey by using the word "outlier" in that case was to say that among the sophisticated jurisdictions and our major trading partners, we were the only jurisdiction that required there to be an economic effect when you wanted to prosecute a hard-core cartel.

Senator Moore: "Outlier" means that we are outside of the standard legal rules that the rest of the industrialized world was using to prosecute cases; is that correct?

Il nous a fallu trois ans d'enquête sur ce dossier avant que nous puissions recommander au directeur des poursuites pénales de porter des accusations. S'il y a eu un tel délai, c'est en grande partie à cause du fait que nous devons non seulement déterminer si les concurrents s'étaient entendus pour fixer les prix, mais aussi prouver, hors de tout doute raisonnable, que la concurrence avait été indûment réduite.

Le sénateur Moore : Les parties à la transaction étaient-elles en train d'approvisionner des entreprises ou des stations-service?

Mme Aitken : Il s'agissait de détaillants, de particuliers.

Le sénateur Moore : Maintenant que ces nouvelles dispositions sont adoptées et proclamées, combien de temps faudrait-il pour intenter une poursuite?

Mme Aitken : Je ne connais pas les faits précis, mais je peux vous donner une idée générale. La collecte de preuves visant à confirmer l'entente occupait, grosso modo, le tiers du temps.

Il s'agit quand même d'une norme criminelle de preuve. On ne va pas poursuivre des gens sans fondement. On cherche des éléments de preuve qui démontrent un comportement grave et injustifiable. Nous sommes conscients de la responsabilité quand nous accusons quelqu'un de participer à un cartel ou quand nous recommandons au directeur des poursuites pénales de le faire; nous devons disposer d'une preuve claire, hors de tout doute raisonnable, qu'une telle entente a été établie.

Dorénavant, nous n'aurons plus à nous occuper de la deuxième étape, à savoir celle de prouver une réduction induite de la concurrence. Comme je l'ai dit tout à l'heure, si on a deux économistes dans une salle, on obtient trois opinions. Il devient très difficile de recueillir des éléments de preuve sur le dossier et de prouver l'absence de tout doute raisonnable.

Le sénateur Moore : Est-ce à dire que l'enquête ou la poursuite d'une cause sera accélérée du tiers du temps requis?

Mme Aitken : Je ne saurais vous dire s'il en sera ainsi dans tous les cas, mais le délai requis sera nettement réduit; on pourra ainsi faire avancer le dossier au point de pouvoir le renvoyer au directeur des poursuites pénales pour qu'il intente une poursuite.

Le sénateur Moore : Dans vos observations, vous avez dit que l'ancienne disposition était à la fois trop large et trop étroite. Non seulement la portée est trop étroite, mais elle constitue aussi une aberration. En plus d'être le titre d'un bestseller anglais, intitulé « Outliers », que je n'ai pas encore lu, pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste une aberration?

Mme Aitken : En tout cas, je vous recommande de lire le livre. Ce que j'ai voulu dire en utilisant le mot « aberration » dans le cas qui nous occupe, c'est que parmi les pays avancés et nos grands partenaires commerciaux, le Canada était le seul pays à exiger la preuve d'un effet économique pour intenter une poursuite contre un cartel injustifiable.

Le sénateur Moore : Par « aberration », vous voulez dire qu'on ne suit pas les règles juridiques typiques qu'utilise le reste du monde industrialisé pour intenter des poursuites, n'est-ce pas?

Ms. Aitken: Yes, in the sense that we had the extra burden — we had to prove the economic effect. That was what was unusual about our jurisdiction. It put us out of line and made cooperation with our international counterparts more challenging.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: I have met with ambassadors from Europe, as we are about to engage in discussions with Europe regarding a common market with 27 countries. Most of them said that they were very unhappy with the amendments made to the Competition Act. I find that a bit worrisome, and I wonder whether you consulted them, whether Mr. Wilson consulted them and whether you were involved in the process before the bill was drafted.

[English]

Ms. Downie: I am surprised if the Europeans are upset, because as I explained with respect to the United States, there are many parallels with the proposals in this bill with the laws in the European Union, and in some of the member countries as well.

To answer your specific question, Mr. Wilson's panel did travel to the Organisation for Economic Co-operation and Development and to Europe to consult, and the panel very much had in mind making sure that our laws lined up with those jurisdictions. Many of the same considerations around enforcement, cooperation and ensuring that our processes are parallel apply to the European Union, as they do to the United States.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: In terms of decriminalization, were you taking a practical approach by saying that, rather than catching just the big fish with the new method, which involves presenting evidence in civil court, you will be able to stop illegal practices more easily with a level of proof that is less demanding than in criminal law?

[English]

Ms. Aitken: If I understood correctly, it was a question about whether we would be taking a practical approach in the cartels that we choose to enforce and looking for those that are having the greatest effect on consumers, as well as in our other new —

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: You removed a number of provisions of a criminal nature. You made the activities offences, but you placed those provisions in the civil sphere. Was your goal simply to ensure that the act was effective, and so you were a little more practical or pragmatic in terms of its

Mme Aitken : Oui, en ce sens que nous avions un fardeau supplémentaire : prouver l'effet économique. Voilà en quoi notre approche était inhabituelle. Nous étions déphasés par rapport aux autres, ce qui rendait plus difficile la coopération avec nos homologues internationaux.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : J'ai rencontré des ambassadeurs européens, alors que nous sommes à la veille d'entamer des discussions avec l'Europe pour un marché commun avec 27 pays. La plupart des ambassadeurs m'ont dit qu'ils étaient très malheureux des amendements apportés à Loi sur la concurrence. Cela m'inquiète un peu et je me demande si vous les avez consultés, si M. Wilson les a consultés et si vous étiez impliqués dans le processus avant la rédaction du projet de loi.

[Traduction]

Mme Downie : Je suis surprise d'apprendre que les Européens sont contrariés, parce que comme j'ai expliqué pour les États-Unis, il y a de nombreux points en commun entre les propositions dans ce projet de loi et les lois de l'Union européenne et de certains des pays membres.

Pour répondre spécifiquement à votre question, le groupe d'étude de M. Wilson s'est entretenu avec les représentants de l'Organisation de coopération et de développement économiques et s'est rendu en Europe pour mener une consultation dans le but de s'assurer que nos lois sont conformes à celles de ces autorités législatives. Bon nombre de mêmes considérations en matière d'application de la loi et de coopération s'appliquent à l'Union européenne, comme c'est le cas avec les États-Unis, pour s'assurer que nos processus sont parallèles.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Concernant la décriminalisation, est-ce que vous avez procédé d'une façon pratique en vous disant que, plutôt que d'attraper seulement les gros poissons avec la nouvelle formule consistant à amener une preuve au civil vous allez pouvoir faire cesser des pratiques illégales plus facilement, avec un niveau de preuve qui serait quand même moins exigeant que dans le domaine du criminel?

[Traduction]

Mme Aitken : Si je comprends bien, vous voulez savoir si nous avons l'intention d'adopter une approche pratique dans le cas des cartels, une approche que nous choisirions d'appliquer pour déterminer ceux qui ont le plus d'effet sur les consommateurs ainsi que dans notre autre nouveau...

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Vous avez enlevé plusieurs dispositions qui avaient un caractère criminel. Vous en faites une infraction mais vous avez mis CES dispositions au civil. Est-ce que l'objectif était tout simplement de vous assurer de l'efficacité de la loi, donc d'être un peu plus pratique ou pragmatique quant à

enforcement? Indeed, there were very few prosecutions, and it seemed as if the Competition Act was not really enforceable. [English]

Ms. Downie: The principle underlying the decision to decriminalize some of the provisions was based on the recognition that unambiguously harmful conduct should be reserved for the criminal sphere. Conduct where there can be harmful, anti-competitive effects but where also sometimes there can be pro-competitive effects should be dealt with in a non-criminal track by the expert Competition Tribunal, which can really sort out whether it is harmful or beneficial. That was the underlying principle for that particular proposal.

[Translation]

The Chair: Thank you, Senator Hervieux-Payette. It is now 5:08 p.m., so we must wrap up this half of our meeting. I want to thank each and every one of you.

The second part of our meeting this afternoon will shed light on the merchant's perspective on the amendments to the Competition Act under Bill C-10.

[English]

From the Canadian Chamber of Commerce, we are pleased to welcome Ms. Shirley-Ann George and Mr. George Addy. We are also happy to have with us, from the Retail Council of Canada, Mr. Peter Woolford and Mr. Terrance Oakey.

Ms. George, please proceed.

Shirley-Ann George, Senior Vice-President, Policy, Canadian Chamber of Commerce: With me is George Addy, who is chair of the policy committee. Mr. Addy is also a partner with the firm Davies Ward Phillips & Vineberg. In another life, he served as the competition commissioner.

It is my pleasure to present the views of the Canadian Chamber of Commerce and our members to this committee on the amendments to the Competition Act contained in the Budget Implementation Act. The Canadian Chamber of Commerce has been supportive of measures aimed at advancing the ongoing success and competitiveness of our economy.

As many of you know, the Canadian Chamber of Commerce is the largest business organization in Canada, representing over 175,000 businesses from all parts of the country. Our members include both the largest and the smallest companies, and we pride ourselves on being the voice of Canadian business. We work hard with all political stripes to ensure that the Canadian business community is able to maximize its economic and social contributions to our national well-being.

l'application de la loi? De fait, il y avait très peu de poursuites qui aboutissaient et on avait l'air d'avoir une Loi sur la concurrence relativement peu applicable.

Mme Downie : Le principe à la base de la décision de décriminaliser certaines des dispositions repose sur la reconnaissance que les comportements éminemment nuisibles devraient être réservés au régime criminel. Les comportements ayant des effets anticoncurrentiels nuisibles, mais ayant aussi parfois des effets proconcurrentiels, devraient être traités dans un contexte non pénal par le Tribunal de la concurrence, qui peut vraiment trancher la question de savoir si c'est nuisible ou bénéfique. C'est le principe à la base de cette proposition particulière.

[Français]

Le président : Merci sénateur Hervieux-Payette. Il est maintenant 17 h 08, il nous faut mettre fin à notre session. Je vous remercie tous et chacun.

La deuxième partie de notre rencontre cet après-midi nous donnera la perspective des commerçants par rapport aux changements à Loi sur la concurrence instaurés par le projet de loi C-10.

[Traduction]

Nous sommes heureux d'accueillir Mme Shirley-Ann George et M. George Addy, tous deux de la Chambre de commerce du Canada. Nous sommes également heureux de recevoir, du Conseil canadien du commerce de détail, MM. Peter Woolford et Terrance Oakey.

Madame George, on vous écoute.

Shirley-Ann George, vice-présidente principale, Politiques, Chambre de commerce du Canada : Je suis accompagnée de George Addy, qui est président du comité des politiques. M. Addy est également associé au sein du cabinet Davies Ward Phillips & Vineberg. Auparavant, il a également assumé la fonction de commissaire de la concurrence.

Je suis heureuse de présenter au comité les points de vue de la Chambre de commerce du Canada et de nos membres sur les modifications apportées à la Loi sur la concurrence dans le cadre de la Loi d'exécution du budget. La Chambre de commerce du Canada appuie les mesures destinées à favoriser le succès continu et la compétitivité de notre économie.

Comme bon nombre d'entre vous le savent, la Chambre de commerce du Canada est la plus grande organisation commerciale au Canada, représentant plus de 175 000 entreprises de toutes les régions du pays. Nos membres varient des entreprises les plus grandes aux entreprises les plus petites, et nous sommes fiers d'être le porte-parole des gens d'affaires canadiens. Nous travaillons fort avec toutes les allégeances politiques pour faire en sorte que le milieu d'affaires canadien soit en mesure de maximiser ses contributions économiques et sociales à notre bien-être national.

Turning to the amendments to the Competition Act, the Canadian Chamber of Commerce was not pleased that the government attached these important changes to framework legislation to Bill C-10. Of course, we were very supportive of the plan to get Canada's economy rolling again, but these amendments should have been subject to rigorous review and consultation prior to their passage, not after the fact. On the substantive side, the chamber is concerned that these amendments hold the potential for serious and unintended consequences for business. They could create an unnecessary and costly burden at a time when the business community is struggling to recover from the most serious recession in generations. In particular, the chamber is concerned with two key provisions: conspiracy and mergers.

We have had meetings with the Competition Bureau to discuss these amendments. The meetings were constructive dialogues aimed at putting a fence around the broad provisions of the proposed merger guidelines. Similar consultations are planned as well for the conspiracy provisions. We will put forward formal comments on both the merger review guidelines and the conspiracy provisions. While many of our members' concerns have been lessened by these consultations, it is important to note that the underlying and broad changes to law remain and that guidelines can be altered without parliamentary oversight. I will turn to Mr. Addy to discuss the specifics of these provisions more closely.

[Translation]

George Addy, Chair, Canadian Chamber of Commerce Board Policy Committee: Unfortunately, Mr. Chair, my presentation is only in English, but if you have any questions, I would be happy to answer in either language.

[English]

Before getting into the specifics of the amendments that we find troublesome, I would like to make a couple of remarks. The Canadian Chamber of Commerce and all of us here fully support the benefits that flow from competitive markets. No one is challenging that. None of our remarks are directed at anyone at the Competition Bureau. I have many friends there. My remarks are focused more on what we should do from a public policy perspective in administering our competition law in Canada, the policy and the legal framework.

The law has changed and we will deal with it. Personally speaking, some changes should not have been made, but it is now the law and we will deal with it, as will our members. I will focus today on ways to minimize the uncertainties that these changes in the law have triggered and suggest ways to improve them. As Ms. Aitken and Ms. George said, they have held round tables to try to address some of these concerns with guidelines. Despite

Pour ce qui est des modifications à la Loi sur la concurrence, la Chambre de commerce du Canada déplore le fait que le gouvernement a inscrit des changements importants à la loi-cadre dans le projet de loi C-10. Bien entendu, nous appuyons vigoureusement le plan visant à remettre l'économie canadienne sur les rails, mais ces modifications auraient dû faire l'objet d'une consultation et d'un examen rigoureux avant d'être adoptées, et non après coup. En ce qui concerne le fond, la Chambre de commerce craint que ces modifications entraînent de sérieuses conséquences non voulues pour les entreprises. Elles pourraient créer un fardeau inutile et coûteux à un moment où le milieu des affaires se démène pour faire face à la récession la plus grave depuis plusieurs générations. La Chambre de commerce est particulièrement inquiète de deux dispositions clés : le complot et les fusions.

Nous avons tenu des réunions avec le Bureau de la concurrence afin de discuter de ces modifications. Les réunions ont donné lieu à des dialogues constructifs qui nous ont permis de dresser une clôture autour des dispositions générales contenues dans les lignes directrices proposées sur les fusions. Des consultations semblables sont également prévues pour les dispositions en matière de complot. Nous présenterons des observations officielles sur les lignes directrices du processus d'examen des fusions et les dispositions en matière de complot. Même si ces consultations ont permis de dissiper bon nombre des préoccupations de nos membres, il est important de noter que les changements généraux sous-jacents apportés à la loi demeurent intacts et que les lignes directrices peuvent être modifiées, sans faire l'objet d'un examen parlementaire. Je cède maintenant la parole à M. Addy qui discutera de ces dispositions plus en détail.

[Français]

George Addy, président, Comité des politiques du conseil d'administration de la Chambre du commerce du Canada : Monsieur le président, malheureusement, mon exposé n'est qu'en anglais. Toutefois, si vous avez des questions, je serai heureux d'y répondre dans les deux langues.

[Traduction]

Avant d'entrer dans les détails des modifications que nous jugeons inquiétantes, j'aimerais faire quelques observations. La Chambre de commerce du Canada et tous les témoins ici présents appuient entièrement les avantages qui découlent des marchés concurrentiels. Personne ne les remet en question. Mes remarques ne visent personne en particulier au Bureau de la concurrence. J'ai beaucoup d'amis là-bas. Mes observations reposent davantage sur ce que nous devrions faire, du point de vue de la politique publique, pour administrer la Loi sur la concurrence du Canada, ainsi que les politiques et le cadre juridique qui s'y rattachent.

La loi a été modifiée, et on doit se rendre à l'évidence. Personnellement, certains changements n'auraient pas dû être apportés, mais ils font maintenant partie de la loi et nous devons composer avec cette réalité, tout comme nos membres. Je vais m'attarder aujourd'hui sur les façons de réduire au minimum les incertitudes que soulèvent les changements apportés à la loi, et je vais proposer des moyens pour remédier à la situation. Comme

that, there is a tremendous amount of uncertainty in the business community, which is of concern to me as a board member of the Canadian Chamber of Commerce and as a former official. Those uncertainties do cost the economy. They are not costless.

What are our concerns? First, as identified by Ms. George, the process adopted for the passage of the legislation did not allow sufficient time to deal with the issues that we need to remedy now.

Second is the amount of discretion that is available to the Competition Bureau and the exercise of that discretion when we do not have an oversight mechanism in our system. Others countries have such oversight but Canada does not, judicial or otherwise. The concern on the accountability gap is that no ongoing review or mechanism is in place to know how the Competition Bureau is doing its job, how it deploys its resources, how many cases it brings in, and what kinds of cases it focuses on. We do not have that check and balance system in Canada. I appreciate that it is likely outside the parameters of the mandate of this committee, but I urge senators to think about that issue and how we might address that significant gap. That sentiment is shared by many of my colleagues, both in the profession and at the Canadian Chamber of Commerce.

One eminent retired jurist, Sir Christopher Bellamy, judge of both the Court of First Instance of the European Communities and the U.K. Competition Appeal Tribunal, has a great deal of background in this area. He summed it up succinctly when he said that for competition law to develop, it needs to have a sound basis in law and not just in administrative guidelines. In my view, the Competition Bureau is, first and foremost, a law enforcement agency, and mechanisms need to be developed to ensure that it is doing its job. Many other law enforcement agencies have those types of mechanisms, whether they are municipal police forces with police commissions or the Canadian Security Intelligence Service, CSIS, with its committees. We do not have that institution in Canada, and it is something that should be considered. Perhaps the committee could reflect on that in its deliberations.

Dealing specifically with the provisions of the legislation, the new conspiracy provisions, as you know and as explained by Ms. Aitken, create a dual track. The investigation takes place, and the commissioner can elect to bring a criminal case or, if she would prefer, bring a civil case. Criminal cases are referred to the Department of Justice, to the Director of Public Prosecutions, and go to the criminal courts. Civil cases go to the Competition Tribunal where, in effect, the bureau is the prosecutor.

Mmes Aitken et George l'ont dit, des tables rondes ont été tenues pour essayer de régler certaines des préoccupations relativement aux lignes directrices. Malgré tout, le milieu d'affaires nage dans l'incertitude, ce qui m'inquiète en tant que membre du conseil de la Chambre de commerce du Canada et en tant qu'ancien fonctionnaire. Ces incertitudes s'avèrent coûteuses pour l'économie. Il ne faudrait pas croire qu'elles ne coûtent rien.

Quelles sont nos préoccupations? Premièrement, comme Mme George l'a dit, le processus adopté pour l'adoption du projet de loi n'était pas assez long pour avoir le temps de régler les questions, ce qui fait que nous devons les corriger maintenant.

Deuxièmement, c'est le degré de discrétion dont dispose le Bureau de la concurrence et l'exercice de cette discrétion en l'absence d'un mécanisme de surveillance dans notre système. Contrairement aux autres pays, le Canada n'a pas de mécanisme de surveillance sur le plan judiciaire ou autre. Il existe donc une lacune en matière de responsabilisation, ce qui est inquiétant parce qu'on ne dispose pas d'examen continu ni de mécanisme pour déterminer comment le Bureau de la concurrence fait son travail, comment il déploie ses ressources, combien de cas il présente et sur quels types de cas il se penche. Ce genre de système n'existe pas au Canada. Je sais que cette question dépasse probablement le mandat du comité, mais je recommande fortement aux sénateurs d'y réfléchir et de voir comment nous pouvons combler cette lacune importante. Ce sentiment est partagé par bon nombre de mes collègues, tant dans la profession qu'à la Chambre de commerce du Canada.

Sir Christopher Bellamy, un éminent juriste à la retraite, qui a déjà été juge du Tribunal de première instance des Communautés européennes et du Tribunal d'appel de la concurrence du Royaume-Uni, s'y connaît dans ce domaine. Il a d'ailleurs parfaitement résumé la situation : selon lui, pour que le droit de la concurrence évolue, il doit être ancré dans la loi et non pas seulement dans des lignes directrices administratives. À mon avis, le Bureau de la concurrence est d'abord et avant tout un organisme d'application de la loi, et il faut élaborer des mécanismes pour s'assurer qu'il accomplit son travail. Bon nombre des autres organismes d'application de la loi utilisent ces types de mécanismes, que ce soit les forces de police municipales par l'intermédiaire des commissions de police ou le Service canadien du renseignement de sécurité, le SCRS, par l'entremise de ses comités. On ne trouve aucune institution de ce genre au Canada, et c'est quelque chose qu'il faudrait envisager. Le comité pourrait peut-être en tenir compte dans ses délibérations.

Je passe maintenant aux dispositions particulières de la loi. Comme vous le savez et comme Mme Aitken l'a expliqué, les nouvelles dispositions en matière de complot créent une approche à deux volets. Au terme d'une enquête, la commissaire peut choisir de présenter une affaire au criminel ou, si elle préfère, au civil. Les affaires au criminel sont renvoyées au ministère de la Justice, au directeur des poursuites pénales, et aboutissent aux tribunaux criminels. Les affaires au civil, pour leur part, sont renvoyées au Tribunal de la concurrence où le bureau agit à titre de partie poursuivante.

In my view, these provisions, on both sides of that election, could lead to unintended consequences, and those consequences could have a detrimental effect both on business and on consumers.

While undoubtedly no one likes hard-core cartels, the specifics of these amendments are broader than were needed. I think the new legislation will have a chilling effect on legitimate business collaborations.

In my day job, I have had clients tell me they are contemplating such and such an activity, and I explain there is a new law coming in next March; there is a risk, albeit a low risk. We have guidelines that are a bit unstable on this issue, so you have to be aware of the risk.

In today's environment, with respect to even a low risk — you all know how exposed CEOs, officers and directors are at the corporate level now — in today's environment, they do not want to take even a low risk, which is an unfortunate consequence of these amendments.

As the interim commissioner mentioned, she has been working to try to appease that concern with the draft guidelines. They are helpful, but guidelines are not binding on the interim commissioner, the next commissioner or the courts and, frankly, they can be changed at any moment.

When we heard about the transition provision — because the cartel provision does not come into effect until next March — people today are looking at future collaborations. The one-year grace period, as Ms. Aitken said, gives you a year to get your house in order. That is telling you two things: first, that there are deals today that are lawful that will be unlawful a year from now; and second, that when planning affairs that will continue past next March, you had better think of the future law as well today's law. There can be a future effect of chilling, in my view.

The other specific element of the provision is that there is no *de minimis* exception at all. No matter the agreement, whether it is between two competitors on price, two people with corner stores saying they will fix the price of bread, it is a criminal offense punishable by 14 years and \$25 million in fines. There is no *de minimis* quotient there at all. Frankly, that was one of the rationales behind our effects test: we do not want people to be worried about things that do not have a significant market impact. The *de minimis* issue should be fixed.

With respect to the affiliates exemption, the law allows agreements between affiliates. That is not unlawful, but the definition of "affiliate" in the act is limited to corporate affiliates. Fifty plus one per cent and you are affiliated. It excludes joint

Selon moi, les dispositions liées à ce qui vient avant et après cette décision pourraient avoir des conséquences non voulues, et ces conséquences pourraient, à leur tour, nuire tant aux commerces qu'aux consommateurs.

Certes, personne n'aime les cartels irréductibles, mais la portée de ces modifications est plus vaste que nécessaire. Je pense que cette nouvelle mesure législative découragera les collaborations commerciales légitimes.

À mon travail, certains de mes clients me racontent qu'ils envisagent d'entreprendre telle ou telle activité, et je leur explique qu'une nouvelle loi comportant des risques, aussi minimes soient-ils, entrera en vigueur en mars prochain. Je leur dis également qu'étant donné la nature quelque peu changeante des lignes directrices relatives à cette question, ils doivent être conscients des risques.

De nos jours, même s'il s'agit de légers risques — vous connaissez tous les risques auxquels les PDG, les dirigeants et les administrateurs sont exposés maintenant —, les clients préfèrent ne pas en prendre et, malheureusement, ces modifications entraînent des risques.

Comme la commissaire par intérim l'a mentionné, elle s'efforce de calmer ces inquiétudes à l'aide de l'ébauche des lignes directrices. Ses efforts sont méritoires, mais les lignes directrices n'engagent en rien la commissaire par intérim, le prochain commissaire ou les tribunaux et, honnêtement, elles peuvent être modifiées à tout moment.

Depuis que les gens ont entendu parler de la disposition transitoire — parce que la disposition relative aux cartels n'entre pas en vigueur avant mars prochain —, ils examinent dès maintenant leurs collaborations à venir. Comme Mme Aitken l'a déclaré, le délai de grâce d'un an vous donne le temps de mettre de l'ordre dans vos affaires. Cette affirmation vous informe de deux choses : d'abord, qu'il y a des transactions légales aujourd'hui qui ne le seront plus dans un an, et ensuite que, si vous planifiez des affaires qui se poursuivront après le mois de mars prochain, vous feriez mieux de réfléchir aux répercussions de la loi à venir en plus de celles de la loi actuelle. Selon moi, cela pourrait contribuer à refroidir dans l'avenir les ardeurs commerciales de bon nombre d'entreprises.

L'autre problème que pose cette disposition, c'est qu'elle ne comporte aucune dérogation de *de minimis*. Peu importe l'entente, qu'il s'agisse de deux concurrents qui s'entendent sur un prix ou de deux magasins du coin qui décident de vendre leur pain au même prix, c'est une infraction criminelle punissable d'une peine de 14 ans et d'une amende de 25 millions de dollars. Il n'y a aucun facteur de *de minimis*. Honnêtement, c'est une des raisons qui nous a poussés à procéder à un examen des effets : nous ne voulons pas que les gens se préoccupent de choses qui n'ont pas de graves répercussions sur le marché. La question de la dérogation de *de minimis* devrait être réglée.

Pour ce qui est de la dérogation relative aux entreprises affiliées, la loi leur permet de conclure des ententes. Ce n'est pas illégal mais, selon la définition du mot « affiliée » donnée dans la loi, seules les sociétés affiliées se rangent dans cette catégorie.

ventures and partnerships, as well as all sorts of other vehicles that people are using legitimately and lawfully in the environment today. That should be fixed as well.

You have heard today, and you will hear again tomorrow I am sure, that part of the rationale here was to better align our model with the U.S. There are a few points on that. First, on a number count, I suggest there are more countries with non-criminal cartel provisions than there are with criminal provisions.

In the European Union, as Senator Hervieux-Payette referred to, cartels are not criminal. They are an administrative offense, and they have secured billions of Euros in fines. It is not as if the Europeans have been sitting on their hands because it is not criminal.

If you want to align yourself with your major trading partners, which one will you choose, the U.S. or the Europeans? Europe is number two and U.S. is number one. If you want to align yourself with the U.S., let us fully align ourselves with them.

The cartel provision in the U.S. is basically one line: Thou shall not agree with your competition. Over decades, they developed law, called the rule of reason, because the courts realized that does not make sense. My *de minimis* example is an illustration. They have developed a rule of reason. The idea that by having a per se offense you are perfectly in line with the U.S. is not accurate.

Second, if we align ourselves with the U.S., they have a five-year limitation period. If the conduct is older than five years, it is irrelevant and not subject to criminal prosecution. Canada has no limitation period. In counselling and talking to other lawyers for clients around the world, it is a big issue. If we want to adjust and not be the outlier and focus on the U.S. as our model, we should have a limitation period. Why not?

Regarding the civil conspiracy provision, as I said, the commission can elect which track to go. Unfortunately, there is no prohibition against re-electing until you launch proceedings. The way the business works, parties are often in consultation with the bureau long before either charges are laid or an application is filed with the tribunal. Now you go into those discussions, and the bureau will not have to tell you which way they want to proceed. It is a bit strange from a process perspective.

Further, even if the commissioner elects one channel, if the commissioner elects to proceed civilly, class-action civil plaintiffs are not bound by that. You can resolve your issues with the

Vous et la société qui détient 51 p. 100 de vos actions êtes affiliées. Cela exclut les coentreprises et les partenariats, ainsi que tous les autres instruments que les gens utilisent aujourd'hui en toute légitimité et légalité. Ce problème devrait également être réglé.

On vous a dit aujourd'hui, et je suis certain qu'on vous le répètera demain, qu'une partie de la motivation derrière cette décision était de mieux harmoniser notre modèle avec celui des États-Unis. J'aimerais faire quelques observations à ce sujet. D'abord, si on fait le compte, je soutiens que les pays qui possèdent des dispositions de nature non criminelle à l'égard des cartels sont plus nombreux que ceux dont les dispositions sont de nature criminelle.

Comme le sénateur Hervieux-Payette l'a mentionné, les cartels ne sont pas des infractions criminelles dans l'Union européenne. Ils constituent des infractions administratives qui ont permis de recueillir des milliards d'euros en amendes. Ce n'est pas comme si les Européens se tournaient les pouces parce qu'ils n'accusent pas les entreprises d'infractions criminelles.

Si vous souhaitez harmoniser vos pratiques avec celles de vos principaux partenaires commerciaux, lesquels choisirez-vous, les États-Unis ou les Européens? Si vous choisissez les États-Unis, permettez-nous au moins de suivre exactement ce qu'ils font.

Aux États-Unis, la disposition relative aux cartels tient essentiellement en une ligne : tu ne t'entendras pas avec tes concurrents. Au fil des décennies, ils ont élaboré une loi, appelée la règle de raison, parce que les tribunaux se sont rendu compte que cela n'avait aucun sens. Mon exemple *de minimis* l'illustre. Ils ont conçu une règle de la raison. Il est faux de dire qu'en accusant automatiquement les entreprises d'une infraction, nos pratiques coïncident parfaitement avec celles des États-Unis.

Deuxièmement, si nous voulons faire comme les Américains, nous devons nous rappeler que leur loi prévoit un délai de prescription de cinq ans. Si la conduite remonte à plus de cinq ans, elle est dépourvue de pertinence et ne fait pas l'objet de poursuites criminelles. Le Canada n'a pas de délai de prescription. Au cours de la prestation de nos services de consultation et de nos discussions avec d'autres avocats de clients établis partout dans le monde, nous nous sommes rendu compte que c'était un grave problème. Si nous voulons rectifier les choses, ne pas être marginaux et nous inspirer du modèle américain, pourquoi n'aurions-nous pas un délai de prescription?

Comme je l'ai dit, en ce qui concerne la disposition relative au complot civil, la commission peut choisir la voie qu'elle désire emprunter. Malheureusement, rien ne l'empêche de modifier sa décision tant qu'elle n'a pas engagé des poursuites. Selon la façon dont les choses fonctionnent, les parties consultent souvent le bureau bien avant que des accusations soient portées ou que la demande soit déposée devant le tribunal. Maintenant, lorsque vous entamez ces discussions, le bureau ne sera pas tenu de vous révéler la façon dont il procédera. Cela est un peu déroutant du point de vue de la procédure.

De plus, même si la commissaire choisit d'engager des poursuites civiles, les demandeurs des recours collectifs au civil ne sont pas liés par cette décision. Donc, vous pouvez résoudre

commissioner and have whatever remedy the tribunal deems appropriate, but you can still be subject to class-action civil litigation complaints by the class-action bar, and I think that should be fixed as well. If the commissioner makes an election, it should apply to everyone, both in the proceedings the bureau launches and off-shoot proceedings in the civil courts.

With respect to the merger amendments process, I think you are probably well aware of our concerns, apart from the process one. These information requests can be made unilaterally. Again, no judicial oversight or judicial approval is required to issue the second requests. The notion that somehow this will accelerate and provide certainty to the merger process I take exception to.

You have heard about the initial 30-day clock, when there is a request in that period, and the second 30-day clock. At the end of that 30-day clock, there is no statutory requirement for the commissioner to do anything. She does not have to make a decision. The guidelines say she will, but she has a year. She can sit on her hands and tell you to close at your own risk and we have a year to decide whether we want to challenge your transaction. That is a problem. If we go down this road, have the clock stopped. That should be fixed.

Again, if we are aligning ourselves with the U.S., we will live with it. Frankly, for the legal community, it is a stimulus bill. With respect to the average cost of compliance, the American Bar Association did a study two years ago on the average cost of complying with second requests, and it is \$5 million a pop, in case any of you want to get into this business. When we hear it is four or six, that is \$20 million or \$30 million right away. That cost can be put on the business community without judicial oversight.

Last — I know we are short on time — I would like to put in a plug for another part of Bill C-10 that is outside your mandate. It deals with the Investment Canada Act. It had good news and bad news. The good news is they have increased the threshold, which now is the scope so that you focus only on big deals. The bad news, in our view, is the national security amendments. You may ask why, since national security is a good thing. However, it is not defined; there is no limitation period; and there is no financial threshold to be passed before it applies. If you are foreign and you buy 5 per cent of a company, you could be at risk in that.

vos problèmes avec la commissaire et recevoir la mesure que le tribunal juge appropriée, mais vous pourriez tout de même faire l'objet de recours collectifs au civil déposés par le barreau, et je pense que ce problème devrait également être réglé. Si la commissaire prend une décision, elle devrait s'appliquer tant aux poursuites engagées par le bureau qu'aux procédures intentées au civil qui en découlent.

En ce qui concerne le processus de modification des fusions, je pense que vous êtes probablement déjà au courant de nos préoccupations, mis à part celles liées au processus d'examen. Les demandes d'information peuvent être présentées unilatéralement. Encore une fois, on peut présenter une deuxième demande d'information sans qu'un contrôle judiciaire soit exercé ou qu'il soit nécessaire d'obtenir une approbation judiciaire. Je m'élève contre l'idée que, d'une manière ou d'une autre, ces dispositions accéléreront le processus d'examen des fusions et amélioreront sa prévisibilité.

Vous avez entendu parler du premier délai d'attente de 30 jours ainsi que du second délai d'attente de 30 jours lorsque la commissaire demande un supplément d'information pendant la première période. À la fin de ces délais d'attente, selon la loi, la commissaire n'est pas obligée de faire quoi que ce soit. Elle n'a pas besoin de prendre de décision. Les lignes directrices stipulent qu'elle le fera, mais elle a un an pour le faire. Elle peut se tourner les pouces et vous dire que, si vous concluez la transaction, vous le faites à vos propres risques et qu'elle a un an pour la remettre en cause. Cela est également un problème qu'on devrait régler. Si nous nous engageons dans cette voie, le délai d'attente devrait être interrompu.

Encore une fois, si nous suivons ce que les Américains font, nous devons nous accommoder des résultats. Honnêtement, ces modifications sont un véritable plan de relance pour le secteur juridique. En ce qui concerne le prix moyen qu'il en coûte pour donner suite à une deuxième demande d'information, l'American Bar Association a mené une étude là-dessus il y a deux ans et a conclu que le coût s'élève à cinq millions de dollars par fusion. Je vous le mentionne au cas où vous voudriez vous lancer dans ce domaine. Donc, lorsqu'on entend parler de quatre ou six fusions, cela représente immédiatement des dépenses de l'ordre de 20 ou 30 millions de dollars. Ce coût peut être imposé au secteur des affaires sans contrôle judiciaire.

Enfin — je sais que nous sommes à court de temps —, j'aimerais colmater une autre section du projet de loi C-10 qui ne fait pas partie de votre mandat. Elle porte sur la Loi sur l'investissement Canada. Il y a de bonnes nouvelles et de mauvaises nouvelles. La bonne nouvelle, c'est qu'ils ont augmenté le seuil et cette nouvelle portée vous permet maintenant de vous concentrer sur les transactions d'envergure. Les mauvaises nouvelles, à notre avis, ce sont les modifications relatives à la sécurité nationale. Vous vous demandez peut-être pourquoi il s'agit de mauvaises nouvelles puisque la sécurité nationale est une bonne chose. Malheureusement, elles ne sont pas définies, il n'y a pas de délai de prescription et il n'y a pas de seuil financier à franchir avant qu'elles s'appliquent. Si vous êtes étranger et que vous achetez 5 p. 100 des actions d'une entreprise, ces modifications pourraient vous faire courir certains risques.

I can tell you from my practice that that is creating concern in the investment community. In my mind, that is not encouraging investment in Canada. It is outside your topic area, but I thought given the opportunity, I would share that with you.

Peter Woolford, Vice-President, Policy Development and Research, Retail Council of Canada: Thank you to the Senate committee for agreeing to hear us this afternoon. I see in my notes I had a couple of remarks to introduce the Retail Council of Canada to the committee, but after the last month, it is probably superfluous.

We are in a somewhat different position than many other business representatives that may appear before you. As Ms. Aitken, the interim commissioner, mentioned this afternoon, in many sectors and many parts of act —

The Chair: Excuse me. I do not mean to interrupt you, but do you have a statement?

Mr. Woolford: I provided a statement, a set of talking points for the translators; that is all. I do not have a formal submission.

The Chair: Fine.

Mr. Woolford: I apologize. Let me start anew. In many sectors, the concern of the government and the focus of its amendments with respect to competition are driven by the small size of the Canadian marketplace and, as a result, the risk that there may be insufficient competition. In retail, the amendments that are of concern to us and were the focus of the bureau are the reverse. They are concerned that there is too much competition and that those animal spirits that retailers are so famous for will get out of control at times and lead to negative results. As a result, the changes that I am concerned about are those that flow out of such a highly competitive market rather than one that is too small and cozy. You have to adjust your headset when you look at the act as a retailer.

[Translation]

My presentation will touch on three things. First, I will discuss the role of the new fines in the bureau's investigations. Second, I will draw to the committee's attention an expert opinion on the constitutionality of those fines. And third, I will discuss the implications for price maintenance.

[English]

Let me address each of those in turn. First, there is the role of the administrative monetary penalties, the fines. I was pleased that either the interim commissioner or Ms. Downie called them fines. They are fines, not administrative penalties. When they were introduced in Bill C-19 some four years ago, we were opposed to them vigorously. That concern remains amongst the retail trade today. First, we believe that they are disproportionate to the

Je peux vous dire que, d'après ce que j'ai observé dans ma pratique, ces modifications inquiètent les investisseurs. À mon sens, cela n'incite pas les gens à investir au Canada. Je sais que ce n'est pas le sujet qui vous occupe aujourd'hui, mais j'ai pensé que, si j'en avais l'occasion, je vous ferais part de mes observations à ce sujet.

Peter Woolford, vice-président, Élaboration des politiques et recherche, Conseil canadien du commerce de détail : Je remercie les membres du comité sénatorial de nous avoir invités à comparaître devant eux aujourd'hui. Je vois dans mes notes que j'avais préparé quelques remarques pour présenter le Conseil canadien du commerce de détail au comité, mais après le mois dernier c'est probablement inutile.

Notre situation est quelque peu différente de celle de bon nombre de représentants commerciaux qui comparaitront peut-être devant vous. Comme Mme Aitken, la commissaire par intérim, l'a mentionné cet après-midi, dans de nombreux secteurs et de nombreuses parties de la loi...

Le président : Excusez-moi. Je ne souhaite pas vous interrompre, mais avez-vous une déclaration?

M. Woolford : J'ai fourni une déclaration, une série de points de discussion, à l'intention des traducteurs et c'est tout. Je n'ai pas un exposé officiel.

Le président : C'est bien.

M. Woolford : Je suis désolé. Permettez-moi de recommencer à zéro. Dans de nombreux secteurs, la préoccupation du gouvernement et l'objectif de ses modifications en ce qui a trait à la concurrence sont motivés par la petite taille du marché canadien et, donc, par le risque que le nombre de concurrents y soit peut-être insuffisant. Dans le secteur du détail, les modifications qui nous préoccupent et sur lesquelles le bureau a mis l'accent sont diamétralement opposées. Elles se préoccupent qu'il y ait trop de concurrence et que le côté impitoyable des détaillants qui les a rendus célèbres dépasse de temps en temps les bornes et engendre des résultats négatifs. Par conséquent, les modifications qui m'inquiètent découlent d'un marché hautement concurrentiel plutôt que d'un marché trop petit et trop commode. Vous devez ajuster vos lunettes lorsque vous examinez la loi en tant que détaillant.

[Français]

Dans ma présentation, je toucherais trois questions. Je traiterais du rôle des nouvelles amendes dans les enquêtes du bureau. Deuxièmement, j'attirerais l'attention du comité sur une expertise touchant la constitutionnalité de telles amendes. Enfin, je parlerai des implications relativement au maintien des prix.

[Traduction]

Permettez-moi de les aborder une à la fois. D'abord, il y a le rôle des sanctions administratives pécuniaires, les amendes. Je suis content que la commissaire par intérim et Mme Downie leur aient donné le nom d'amendes parce que c'est ce qu'elles sont, et non pas des sanctions administratives. Lorsqu'elles ont été mises en vigueur dans le cadre du projet de loi C-19 il y a quatre ans de cela, nous nous sommes prononcés contre elles avec véhémence.

offences that they are being levied against; and second, we are concerned with the potential impact these offences could have on the bureau's practices as they are doing an investigation of misleading practices inside the retail trade. Let me explain.

Our members were already unhappy with the way bureau officers used their existing powers to induce retailers to cop a plea in the form of a consent agreement and to drive up the fine. The best example — and Mr. Addy referred to this in passing — is the commissioner's wide discretion in whether she will proceed by the civil track or by the criminal track when she is investigating a retailer. This flexibility allows officers to work the company and to induce the company to agree to cop a plea, as I said, in the interests of both getting this over and done with and avoiding much more serious charges against company officers and against the company itself.

Adding to that potential for criminal charges against the company or its officers, the threat of enormous potential fines and restitution gives the bureau even more tools than they had before to lever out of the company the result they want. Our argument would simply be that we unbalanced that relationship between the law enforcement agency that is investigating activities and the party being investigated.

I will now change gears a bit and stress that we have a very good working relationship with the bureau. We have worked with them over the years in terms of developing guidelines and best practices and encouraging the trade to comply with those. Recently, we worked with them closely on matters such as rebates and on the labelling of textiles. That has led to better results for the trade and for the bureau.

The emphasis in this area has been on enhancing compliance through the use of guidelines, best practices and consultation with the responsible players inside the marketplace, with a view to getting to something that makes sense in that marketplace and can be administrated and respects the law as the bureau sees it.

We continue to believe that for the great majority of retail marketplace issues that is the best way to go. That is the most effective way, rather than using prosecution and fines. It is particularly unfortunate that the new law is signalling a different approach. When you reach for large hammers like multi-million dollar fines, you are sending a signal that you are much more interested in prosecuting and levying large fines than in working with the trade to correct it through compliance enhancement.

Cette préoccupation existe toujours aujourd'hui au sein du commerce de détail. D'abord, nous croyons que ces amendes sont disproportionnées par rapport aux infractions qui les entraînent. Ensuite, nous sommes préoccupés par l'incidence potentielle que ces infractions pourraient avoir sur les actions du bureau lorsqu'il enquête sur les pratiques trompeuses du commerce de détail. Permettez-moi de vous expliquer de quoi il s'agit.

Nos membres sont déjà insatisfaits de la façon dont les agents du bureau utilisent leurs pouvoirs actuels pour inciter les détaillants à plaider coupables au moyen d'un accord consensuel, et faire augmenter le montant de l'amende. Le meilleur exemple de cela — et M. Addy l'a mentionné en passant — est le vaste pouvoir discrétionnaire dont dispose la commissaire pour choisir d'engager soit des poursuites civiles, soit des poursuites criminelles lorsqu'elle enquête sur un détaillant. Cette souplesse permet aux agents de manipuler l'entreprise et de l'inciter à plaider coupable, comme je l'ai dit, pour en finir une fois pour toutes et éviter que des accusations encore plus graves soient portées contre les dirigeants de l'entreprise et l'entreprise elle-même.

Outre le pouvoir de porter des accusations criminelles contre l'entreprise et ses dirigeants, le bureau peut faire peser sur eux la menace d'énormes amendes et d'un dédommagement, ce qui lui fournit un arsenal d'outils encore plus grand qu'avant pour soutirer à l'entreprise le résultat escompté. Nous sommes simplement d'avis qu'il faudrait rééquilibrer la relation qui existe entre l'organisme d'application de la loi qui mène les enquêtes et les parties qui en font l'objet.

Je vais maintenant changer un peu d'optique et insister sur le fait que nous entretenons une excellente relation avec le bureau. Au fil des années, nous avons collaboré avec eux afin d'élaborer des lignes directrices et des pratiques exemplaires, et d'encourager les commerçants à les respecter. Récemment, nous avons travaillé étroitement avec eux sur des questions telles que les remises et l'étiquetage des textiles. Cette collaboration a engendré de meilleurs résultats tant pour les commerçants que pour le bureau.

Jusqu'à maintenant, nous avons cherché à faire appliquer la loi en publiant des lignes directrices, en favorisant les pratiques exemplaires et en consultant les principaux intervenants du marché, pour que le tout ait un certain sens en contexte, soit gérable et respecte la loi selon l'interprétation que le bureau en fait.

Nous demeurons convaincus que, pour la grande majorité des problèmes touchant la vente au détail, c'est la bonne façon de faire. C'est beaucoup plus efficace, en tout cas, que les poursuites judiciaires et les amendes. C'est donc particulièrement malheureux que la nouvelle loi prenne une nouvelle direction. Si vous sortez vos gros canons et que vous imposez des amendes de plusieurs millions de dollars, vous dites aux gens que vous êtes beaucoup plus intéressé à les poursuivre en justice et à leur imposer des amendes qu'à compter sur la collaboration des acteurs du marché pour mieux faire appliquer la loi.

Let me touch briefly on the constitutionality issues. I would simply remind senators that when Bill C-19 was introduced, the Retail Council of Canada asked Peter Hogg, who is possibly the pre-eminent legal expert on the Constitution of Canada, to prepare an opinion on administrative monetary penalties for the particular changes that were contained in Bill C-19. Mr. Hogg concluded that the administrative monetary penalties would violate several provisions of the Charter of Rights and Freedoms and would not be reasonably justifiable because they do not provide for normal criminal process protections for those subject to the penalties. The administrative monetary penalties now passed into law are not dissimilar to those in Bill C-19, as I think was referred to earlier, and we suspect that they may not withstand a court challenge.

The final item is resale price maintenance. The retail market itself is a pretty noisy, bare-knuckle place. That high degree of competitiveness serves the value-focused Canadian consumer well. They are well-served by a noisy, vigorous marketplace where retailers are shouting out their best offers to the customer all the time. The changes now allow suppliers greater latitude to enforce minimum prices. We believe this will restrict competition and drive up retail prices to the final consumer. This is not theoretical; this is not "what if." This is happening today.

The Retail Council of Canada has already heard from some of our members who are fighting their suppliers now about their efforts to force prices higher on the products that they carry. If I carry a national brand product as a retailer, some of those companies today are being pressured by their supplier to put in place minimum prices for particular products, driving up the price of that particular good in the marketplace. It will not affect competition in that there are lots of options out there for the consumer, but it will push the price up for some products.

Our understanding is that this change was introduced partly as a result of some U.S. court decisions. On the other hand, we are seeing that in the United States today, several U.S. states are in the process of passing laws to protect consumers against this kind of pressure from suppliers now that retailers no longer can prevent this increase in price.

Those are my opening remarks. I would now be glad to answer any questions.

The Chair: Thank you very much, Mr. Woolford. Before I turn to our first questioner, I wish to ask Mr. Addy about the magnitude of the fines. For people watching and listening, is it your argument that the amount in the act of the fine is too large in

Permettez-moi d'aborder brièvement l'aspect constitutionnel de la question. Je tiens simplement à rappeler aux membres du comité que, lorsque le projet de loi C-19 a été présenté, le Conseil canadien du commerce de détail a demandé à Peter Hogg, l'un des plus éminents experts sur la Constitution canadienne, de donner son avis sur les sanctions administratives pécuniaires associées aux changements bien précis que proposait le projet de loi C-19. M. Hogg a conclu que ces sanctions contreviendraient à plusieurs dispositions de la Charte canadienne des droits et libertés sans pour autant être raisonnablement justifiables, parce que les personnes ou organismes à qui l'on imposerait ces sanctions ne bénéficieraient pas des protections habituellement associées au processus pénal. Les sanctions administratives pécuniaires maintenant inscrites dans la loi ne sont pas sans rappeler celles qui figuraient dans le projet de loi C-19, comme on l'a d'ailleurs fait remarquer plus tôt, et nous sommes d'avis qu'elles ne résisteraient probablement pas à une éventuelle contestation judiciaire.

Reste maintenant la question du prix imposé. Le marché de vente au détail n'est pas toujours de tout repos. La compétition y est féroce, ce qui est tout à l'avantage du consommateur canadien, qui accorde beaucoup d'importance à la valeur. Il est en effet entouré de détaillants qui rivalisent d'ingéniosité et de créativité pour lui faire connaître leurs meilleures offres. De par les modifications apportées, les fournisseurs peuvent maintenant fixer un prix minimum plus facilement. Selon nous, c'est la concurrence qui pourrait en souffrir, tandis que le prix de vente final risque d'augmenter. Et je ne suis pas en train de vous énoncer une théorie : c'est exactement ce qui se passe, en ce moment, sur le marché.

Certains de nos membres se sont déjà plaints au Conseil canadien de commerce de détail du fait qu'ils doivent se débattre avec leurs fournisseurs, qui veulent les forcer à augmenter leurs prix. Prenons l'exemple d'un détaillant qui vend un produit de marque nationale. Il subit la pression de son fournisseur, qui veut que son produit se vende à un prix minimum. Le prix du produit monte donc par le fait même. D'accord, la concurrence n'en souffrira pas directement, car le consommateur a encore l'embarras du choix, mais il n'en demeure pas moins que le prix de certains produits va augmenter.

Nous croyons comprendre que cette modification tire en partie sa source de certaines décisions des tribunaux américains. Pourtant, plusieurs États des États-Unis sont sur le point d'adopter des lois qui protègent les consommateurs contre ce type de pression de la part des fournisseurs, maintenant que les détaillants ne peuvent plus rien faire contre ce type d'augmentation.

C'est ce qui conclut mon exposé préliminaire. Je répondrai maintenant à vos questions avec plaisir.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Woolford. Avant de passer à notre première série de questions, j'aimerais demander à M. Addy ce qu'il pense du montant des amendes. Pour le bénéfice des gens dans l'auditoire, êtes-vous aussi d'avis que le montant

all cases or some cases, or that there is no *de minimis*? You might explain what that means.

Mr. Addy: It is not the fine level. I am comfortable with the fine level. If you go to the record of what the bureau has accepted by way of plea, it is important to understand that there have been very few contested prosecutions by the bureau in over a decade. All the numbers you see in the reports are usually as a result of people pleading guilty. Recently, we had some in Quebec for a domestic cartel, but the bulk of the hundreds of millions of dollars that have been yielded in fines have come from pleas in Canada for the Canadian wedge of a global conspiracy. The parties are basically saying, "We want to settle this thing around the world. We will settle it with Canada." That is one thing to understand.

The issue I have is that there is no effect test to the legislation, and there is no *de minimis*. There is nothing that says, "If the commerce that was affected was under \$1 million, it is irrelevant for prosecution purposes." There is nothing like that. I can give you an extreme example of two corner store people agreeing on the price of bread. All they have to do is agree; they do not even have to sell one loaf of bread at that fixed price.

The Chair: In which case, they agree. They are convicted or they plead guilty, and the fine is what?

Mr. Addy: Who knows? These are hard-core cartels that we keep hearing about.

The Chair: It is a maximum, is it not?

Mr. Addy: Yes; \$25 million. Those individuals will now have a criminal record and will not be able to travel to the U.S. They will be on the border watch. Criminal offences are serious. If you look at the pleas recently in Quebec, where people have accepted one year of house arrest, when you read those orders, this is not chicken soup we are talking about. You are walking around with an ankle bracelet; you cannot leave home, except in certain hours; you cannot use cellphones. It is drastic. My concern is we have this hammer and there is no control over the use of the hammer.

Senator Moore: I want to hear a bit more. Mr. Addy, you mentioned and repeated a number of times that there are no time limitations on the time that the board takes or may take to investigate, to prosecute. It could take years. Is the statute of limitations not binding on the bureau?

des amendes prévu dans la loi est trop élevé, en général ou dans certains cas en particulier, ou qu'il n'y a au contraire aucune disposition de *de minimis*? Expliquez-nous, s'il vous plaît.

M. Addy : Ce n'est pas le niveau des amendes qui pose problème. Le montant des amendes me convient tout à fait. Si l'on regarde le nombre de causes que le bureau a plaidées, force nous est de constater que, de toutes les poursuites intentées par le bureau depuis plus de 10 ans, très peu ont été contestées. Les chiffres que vous voyez dans les rapports, c'est habituellement parce que les gens plaident coupables. Ce n'est pas toujours le cas, c'est vrai, et je songe par exemple à l'entente intérieure que nous avons mise au jour au Québec encore tout récemment, mais sur les centaines de millions de dollars qui ont alors été imposés en amendes, une bonne partie portait en fait sur le volet canadien d'une affaire dont les ramifications s'étendaient à l'échelle planétaire. En fait, le message des parties était le suivant : « Nous voulons clore le dossier partout dans le monde, alors nous avons décidé de régler avec le Canada. » C'est une première chose.

Ce qui me chicote, c'est qu'il n'y a pas de critères tenant compte des effets de la loi, et qu'il n'y a pas non plus de disposition de *de minimis*. Il n'y a rien qui nous dise : « Si la somme en jeu est inférieure à un million de dollars, rien ne sert d'intenter des poursuites. » Il n'y a rien du genre. Je peux vous donner un exemple extrême, celui de deux épiciers qui s'entendent entre eux sur le prix du pain. Il suffit qu'ils se soient entendus, et rien d'autre; il n'est pas nécessaire qu'un seul pain n'ait été vendu au prix fixé.

Le président : Mais ils sont de connivence. Qu'ils soient condamnés ou qu'ils plaident coupables, à quel montant s'élèvera l'amende?

M. Addy : Qui sait? C'est le type d'entente injustifiable dont nous entendons toujours parler.

Le président : Il y a tout de même un maximum, non?

M. Addy : Oui : 25 millions de dollars. Les deux épiciers en question auront un casier judiciaire et ne pourront plus se rendre aux États-Unis. Leur nom sera inscrit dans le registre de surveillance frontalière. On ne blague pas avec les infractions criminelles. Prenons les plaidoyers qui ont été enregistrés dernièrement au Québec. Certaines personnes ont accepté un an de détention à domicile. Je vous invite à lire ces décisions, et vous verrez que ce n'est pas de la petite bière. Les personnes condamnées se promènent avec un bracelet électronique à la cheville, et elles ne peuvent pas quitter leur domicile, sauf à certaines heures fixes. Elles ne peuvent pas utiliser de téléphone cellulaire. C'est du sérieux. Ce qui m'inquiète, pour reprendre la métaphore des canons, c'est que nous avons en main un très gros canon, mais rien pour le contrôler.

Le sénateur Moore : J'aimerais savoir autre chose : monsieur Addy, vous avez dit à plusieurs reprises qu'il n'y avait aucune prescription quant au temps que pouvait prendre le comité pour faire enquête sur un dossier ou pour intenter des poursuites. Il faut parfois des années. La loi générale de prescription ne s'applique-t-elle pas au bureau?

Mr. Addy: For a conspiracy in Canada, there is no statute of limitations. You are exposed forever. In the U.S, it is five years; in some countries, it is seven. Most of the countries that have cartel laws have limitations periods; we do not.

Senator Moore: I have not looked at the statute of limitations, but does it say in there that prosecuting for cartels is accepted?

Mr. Addy: No, but the statute of limitations usually applies to civil matters, not indictable criminal matters.

Senator Moore: No end in this instance?

Mr. Addy: Correct; but the U.S., which we are trying to mirror here, does.

Senator Moore: Five years.

Mr. Addy: Correct.

Senator Hervieux-Payette: Does it mean in civil law that there would be a prescription?

[Translation]

Mr. Addy: No, Senator, there is no prescription.

Senator Hervieux-Payette: Is that what the statute of limitations means?

Mr. Addy: In the United States, if the illegal activity had occurred more than six years ago, no criminal charges would have been possible. That is not the case in Canada. I see it every day in my practice; Americans are scratching their heads wondering how come there is no prescription on that in Canada.

[English]

Senator Moore: You mentioned, by way of example, something about affiliates or joint partnerships to companies who get together to do a certain project. Will that now be subject to prosecution?

Mr. Addy: It would be, yes. My point is that we have recognized in the law that if you are affiliated, you cannot conspire with yourself. However, how that is articulated is in a corporate environment only, so it is 50 plus 1 per cent of voting shares.

If you decide to affiliate via partnership, you are still exposed to criminal prosecution. If you decide to affiliate by joint venture, you are still exposed to the risk of criminal prosecution.

I am saying in today's market, where people are doing these other types of tools for very legitimate reasons — whether tax planning or whatever the reason is — they run a risk that corporate affiliates do not. I do not understand the rationale for that.

Senator Moore: Neither do I.

M. Addy : Pour les complots en sol canadien, il n'y a aucune prescription qui tienne. Les coupables peuvent toujours être poursuivis. Aux États-Unis, la prescription est fixée à cinq ans; dans d'autres pays, elle est de sept ans. La plupart des pays qui ont des lois contre les pratiques cartellaires sont assujettis à des périodes de prescription. Pas nous.

Le sénateur Moore : Je n'ai pas étudié en détail la législation sur la prescription, mais est-ce qu'on y dit quelque part que les poursuites pour collusion sont acceptées?

M. Addy : Non, mais la prescription s'applique généralement au civil, et non au criminel.

Le sénateur Moore : Il n'y a donc pas de délai dans le cas qui nous intéresse?

M. Addy : C'est exact. Mais c'est le cas aux États-Unis, et je vous rappellerai que nous tentons justement de nous inspirer de ce qui se fait là-bas.

Le sénateur Moore : Cinq ans.

M. Addy : C'est exact.

Le sénateur Hervieux-Payette : Est-ce à dire que s'il s'agissait d'une affaire civile, il y aurait prescription?

[Français]

M. Addy : Non, il n'y a pas de prescription, madame le sénateur.

Le sénateur Hervieux-Payette : Est-ce que c'est cela que veut dire « the statute of limitation »?

M. Addy : Aux États-Unis, si l'activité illégale a eu lieu il y a plus de six ans, il n'y a pas d'accusation criminelle possible du tout. Ce n'est pas le cas au Canada. Je le vois dans ma pratique tous les jours; les Américains se grattent la tête et se demandent comment il se fait qu'il n'y a pas de prescription au Canada là-dessus.

[Traduction]

Le sénateur Moore : Vous avez donné l'exemple de sociétés affiliées ou de coassociés d'une entreprise qui s'allient le temps d'un projet. Ce type de pratique peut-il maintenant mener à des poursuites judiciaires?

M. Addy : En principe, oui. En fait, la loi reconnaît que si vous êtes affilié, vous ne pouvez pas comploter avec vous-même. Ce raisonnement ne vaut cependant que pour les sociétés; il faut donc détenir 50 p. 100 des actions avec droit de vote plus 1.

Si vous décidez de vous affilier par voie de partenariat, vous vous exposez tout de même à des poursuites criminelles. Même chose si vous vous affiliez par voie de coentreprise.

Vous savez, dans le marché d'aujourd'hui, les gens ont recours à ces autres types d'outils pour des motifs tout à fait légitimes, par exemple pour des raisons de planification fiscale. Pourtant, ce faisant, ils s'exposent à des conséquences dont les sociétés affiliées sont à l'abri. Je ne comprends pas.

Le sénateur Moore : Moi non plus.

Senator Ringuette: In the earlier presentation from the bureau, there was a lot of emphasis regarding the time to build a case for prosecution and that this revised legislation would remove the study or the provision of justifying the economic impact. Have you looked into that?

Mr. Addy: The short answer to your question is yes. I have been in this trade for 30 years, so I have come across it often, from all sides of the fence.

On the issue of the preparation, they link that to the lack of success in contested prosecutions, and I take issue with that. The last unsuccessful prosecution involved taxis in St. John's, as I recall, and it was dismissed at preliminary. It was not because the effects test was there. The judge, in his decision, said he did not believe the Crown's witness. It was a credibility issue, not a legal test issue.

In my view, losses are okay, because the law is vague and the loss will help clarify the law. In one of the cases I lost during my tenure, they disagreed when we said the market for freight is this, and the judge said no, it includes trucking and trains, et cetera.

Fine; that is not the test. That is not the effects test, in my view. That is a question of a legitimate difference of opinion by the judiciary, who are supposed to be deciding these cases, about the evidence that was led. You have got me going on a rant now, but you can tell I feel passionate about the issue.

The lack of success in contested cases, in my view, has not been attributable to the effects test.

Senator Ringuette: What about the time? They were specifically talking about the time period that they needed to build the case. She gave an example of three years to build a case because of this request about the economic impact.

Mr. Addy: Colour me skeptical on that one. One issue that relates to that is how the bureau allocates resources. I am told from people within the bureau that for a period of time the public policy and legislative affairs branch had a bigger budget than the criminal branch. That is what gets me wound up, if I can use that term, about the lack of an oversight issue.

They are very good people in all the branches and there may be some good policy work and market studies to do. That is all well and good; but who is looking at how those resources are used that Canadians are giving to the agency to enforce competition law, which we all want? Who is looking at that issue?

Le sénateur Ringuette : L'exposé préliminaire du bureau mettait beaucoup l'accent sur le temps qu'il fallait pour monter un dossier menant à des poursuites et sur le fait que la loi révisée supprimait la disposition obligeant à en justifier les répercussions économiques. Vous êtes-vous penché sur la question?

M. Addy : Je vous répondrai simplement : oui. Je suis dans le métier depuis une trentaine d'années, alors c'est un argument que j'ai souvent entendu, de tous les côtés.

En ce qui concerne la préparation, beaucoup disent que, s'il y a aussi peu de poursuites qui sont contestées avec succès, c'est parce que la préparation est déficiente. Je ne suis pas d'accord. La dernière poursuite qui n'a pas abouti mettait en cause des entreprises de taxi à St. John's et, si mon souvenir est exact, l'affaire est tombée pendant l'enquête préliminaire. Ce n'est pas l'effet de la loi qui était en cause. Dans sa décision, le juge a dit ne pas croire le témoin de la Couronne. C'était donc une question de crédibilité, et non de droit.

À mon avis, c'est une bonne chose que l'on perde un certain nombre de causes, parce que la loi est vague et que les causes perdues nous aident à la rendre plus précise. Dans l'une des causes que j'ai perdues pendant mon mandat, nous avons donné une certaine définition du marché du fret, mais le juge n'était pas d'accord et a affirmé que, contrairement à ce que nous prétendions, le fret englobait aussi le transport par camion, par train, et cetera.

À mon avis, ce n'est pas le critère relatif aux effets de la loi qui a été appliqué. Il s'agit d'une divergence légitime d'opinion avec les juges, qui doivent après tout rendre leur décision d'après la preuve qu'on leur présente. Mais bon, je m'arrête ici car, comme vous pouvez le constater, c'est un sujet qui me passionne, et je pourrais en parler des heures sans m'arrêter.

Tout cela pour dire que, à mon avis, s'il y a eu si peu de causes contestées avec succès, ce n'est pas à cause du critère des effets de la loi.

Le sénateur Ringuette : Est-ce que c'est une question de temps, alors? Tout à l'heure, un témoin nous a parlé du temps requis pour monter un dossier. Dans un cas, il lui a même fallu trois ans, parce qu'elle a dû évaluer les répercussions économiques.

M. Addy : Je dois dire que je suis un peu sceptique. Le problème réside aussi dans la manière dont le bureau affecte ses ressources. Selon ce qu'ont dit certaines personnes qui travaillent au bureau, le budget de la Direction générale des politiques publiques et des affaires législatives a longtemps été plus élevé que celui de la Direction générale des affaires criminelles. C'est le genre de choses qui me fait sortir de mes gonds, et qui illustrent bien le manque de surveillance.

Il y a des gens très compétents qui travaillent dans les directions générales, peu importe lesquelles, et je ne doute pas que le travail stratégique et les études de marché aient leur place. Je ne mets rien de tout cela en question, mais qui s'interroge sur la manière dont le bureau utilise ses ressources? Ressources, je le rappelle, que les Canadiens confient à l'organisation pour qu'elle fasse appliquer les lois sur la concurrence, ce à quoi personne n'oserait s'opposer, j'imagine. Qui remplit ce rôle?

Senator Day: I will start with Mr. Woolford. You talked about having an opinion from Peter Hogg with respect to administrative monetary penalties.

Mr. Woolford: That is correct.

Senator Day: The administrative monetary penalties, which are increased in this legislation, were in Bill C-19 four years ago. Is that what you said?

Mr. Woolford: Yes, it was.

Senator Day: That died on the Order Paper, as we have heard recently. Did you express a concern about that?

Mr. Woolford: Yes, we did at that time.

Senator Day: Notwithstanding that consultation, it is still there; is that correct?

Mr. Woolford: Yes. At the time the hearings were held, we introduced that in front of the House of Commons and put that on the public record. I would be glad to provide a copy to the committee in the two official languages.

Senator Day: If you could do that, give it to our clerk and she can circulate it to all of us.

Mr. Woolford: Perhaps it would be useful for you to have the commissioner's response to our concerns. Ms. Scott appeared shortly after we did and gave her response, so you may want to ask the bureau for her response. I will make sure you get our comments.

Senator Day: Thank you very much for that. Do you share the view of the Canadian Chamber of Commerce that it would have been preferable to have consultation before the legislation was introduced or passed?

Mr. Woolford: Yes, we do.

Senator Day: I want to switch to Ms. George and Mr. Addy.

First, Mr. Addy, your comments with respect to the Investment Canada portions of Bill C-10 were welcome. There is an awful lot in Bill C-10. This committee is being asked to deal with one part, Part 12 of 15 parts, but there are others of us here, and all of this will be discussed in the Senate as a whole. Your comments were helpful and I have made notes on those.

The other point I wanted to clarify was the one on oversight that you talked about. You said there is a lot of discretion with no oversight. You also talked about no ongoing review.

Could you tell us, in other jurisdictions, would this be divided between something — you mentioned CSIS and the Security Intelligence Review Committee, SIRC, which is an independent

Le sénateur Day : Ma première question s'adresse à M. Woolford. Vous dites avoir sollicité l'avis juridique de Peter Hogg sur les sanctions administratives pécuniaires.

M. Woolford : C'est exact.

Le sénateur Day : Ces sanctions, que la loi à l'étude fait augmenter, se trouvaient déjà dans le projet de loi C-19 il y a quatre ans. C'est bien ce que vous avez affirmé?

M. Woolford : C'est exact.

Le sénateur Day : Ce projet de loi est mort au *Feuilleton*, comme nous le disions tout à l'heure. Aviez-vous alors exprimé vos réserves?

M. Woolford : Absolument.

Le sénateur Day : Malgré tout, les sanctions administratives pécuniaires se trouvent toujours dans la loi; c'est exact?

M. Woolford : Oui. À l'époque où les audiences ont eu lieu, nous avons présenté nos réserves à la Chambre des communes et les avons rendues publiques. J'en remettrai volontiers une copie aux membres du comité, dans les deux langues officielles.

Le sénateur Day : Oui, s'il vous plaît. Remettez-les à notre greffière, qui nous les distribuera.

M. Woolford : Je crois qu'il serait utile que vous preniez aussi connaissance de la réponse de la commissaire. Mme Scott a comparu peu de temps après nous pour donner la réponse du bureau, alors je vous suggère de vous adresser à ses collaborateurs pour obtenir une copie de sa déclaration. De mon côté, je m'engage à vous faire parvenir nos commentaires.

Le sénateur Day : Je vous remercie. Êtes-vous du même avis que la Chambre de commerce du Canada, et croyez-vous aussi qu'il aurait mieux valu tenir des consultations avant que la loi soit présentée ou adoptée?

M. Woolford : C'est aussi notre avis.

Le sénateur Day : Mes prochaines questions s'adressent à Mme George et à M. Addy.

Vous, monsieur Addy : je dois dire que vos commentaires concernant les portions du projet de loi C-10 qui portaient sur Investissement Canada étaient les bienvenus, et Dieu sait qu'il y en avait beaucoup. Le comité doit se pencher sur l'une des parties du projet de loi C-10, c'est-à-dire sur la partie 12 sur un total de 15, mais sachez que nous ne sommes pas le seul comité à l'œuvre, et que toutes les parties du projet de loi seront étudiées par le Sénat à un moment ou un autre. Vos commentaires nous ont été des plus utiles, et j'en prends bonne note.

J'aimerais également avoir des précisions sur ce que vous avez dit à propos de la surveillance. Vous avez dit qu'il y avait beaucoup de pouvoirs discrétionnaires, mais peu de surveillance. Vous avez également dit qu'il n'y avait pas de suivi en continu.

J'aimerais savoir, par rapport à ce qui se fait ailleurs, est-ce que cette responsabilité serait ici partagée entre plusieurs instances — vous avez parlé du SCRS et du Comité de surveillance des

review body, an oversight body — or would this be a parliamentary oversight group? Can you share examples from other jurisdictions for types of oversight?

Mr. Addy: For instance, the U.S. officials have to appear before Senate committees annually. I am not familiar enough with it to know how much detail they go into in reviewing, how the resources were allocated and how the priorities were established by the agency.

I do not know what the right model is. With the amount of discretion expanded by these amendments, I am increasingly concerned. I do not know whether that concern is a function of age, mellowing or getting crustier. I have been a lawyer, been at the agency, been in business and then I came back to law, so I am concerned about the economic costs associated with the exercise of discretion in a law enforcement agency like the Competition Bureau, where no one is looking over their shoulder. I do not know what the model is today but when I was there, I would dialogue annually only with the deputy minister of the department on the budget. After that, it was all up to me and I could do what I wanted. Yes, I liked it when I was there; I am the first to admit that. Having grown older, and hopefully wiser, I see an accountability gap.

Senator Day: Do you share the concern that bringing in this legislation at a time of serious economic downturn and a possible chill in business as part of a stimulus package to get the economy going is poorly timed? Do you believe that such stimulus will be achieved with this legislation?

Ms. George: As you mentioned, the budget bill had many components to it. While the broad purpose of the budget was stimulus, some components slipped in might be considered housekeeping elements that the government would have had difficulty putting in through the normal process. This would be one of them.

Senator Day: Absolutely.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: I do not think that a few questions in French would be ill-advised.

In English, we often talk about “guidelines” and refer to consultation on the guidelines. In French, we say “directives.” It seemed that having a role that can change depending on who the administrator is is not at all useful.

activités de renseignements de sécurité, qui est un organisme indépendant de surveillance — ou est-ce qu'elle serait confiée à un groupe de surveillance parlementaire? Pouvez-vous nous donner des exemples de ce qui se fait ailleurs?

M. Addy : Par exemple, les fonctionnaires du gouvernement américain doivent comparaître chaque année devant divers comités du Sénat. Je ne connais pas assez bien le processus pour savoir jusqu'où va cet examen, ni la manière dont les ressources sont affectées ou dont l'organisme établit les priorités.

Je n'ai pas la prétention de pouvoir vous dire quel modèle il faudrait suivre. Sauf qu'à voir l'étendue des pouvoirs discrétionnaires découlant des modifications, je suis de plus en plus inquiet. Peut-être est-ce parce que je me fais vieux, que je ramollis ou au contraire que je m'endurcis. J'ai été avocat, j'ai travaillé au bureau, j'ai été en affaires puis je suis revenu au droit, alors je m'inquiète des coûts économiques associés à l'exercice de pouvoirs discrétionnaires dans un organisme d'application de la loi comme le Bureau de la concurrence, où les personnes qui les exercent ne sont surveillées par personne d'autre. Je n'ai aucune idée de la manière dont les choses fonctionnent aujourd'hui, mais lorsque j'étais au bureau, je rendais compte de mon budget une fois par année au sous-ministre, et seulement à lui. Après cela, j'avais carte blanche et je pouvais faire ce que je voulais. Bien sûr que c'est une façon de faire qui me plaisait, je suis le premier à l'admettre. Mais maintenant que j'ai grandi en âge, et aussi en sagesse, du moins je l'espère, elle me semble poser problème du point de vue de la responsabilisation.

Le sénateur Day : Estimez-vous aussi que le moment était mal choisi pour adopter cette loi, alors que nous traversons une grave crise économique et que nous connaissons possiblement un ralentissement des activités commerciales, et alors même qu'elle devait faire partie d'un train de mesures visant à stimuler l'économie? Selon vous, est-ce que la loi réussira oui ou non à stimuler l'économie?

Mme George : Comme vous l'avez dit vous-même, le projet de loi sur le budget comptait de nombreuses parties. Même si, dans l'ensemble, le budget visait à stimuler l'économie, certains éléments d'ordre administratif, que le gouvernement aurait eu du mal à faire passer en temps normal, ont peut-être pu s'y glisser. Je crois que nous en avons ici un bon exemple.

Le sénateur Day : Tout à fait d'accord.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Je pense que quelques questions en français ne sont pas malavisées.

On a utilisé souvent le mot « guidelines », la « consultation sur les guidelines ». En français on dit « les directives ». On semblait penser que c'était nécessairement pour avoir un rôle qui faisait que cela pouvait changer selon la personne qui administrait et que cela ne clarifiait rien.

I am speaking as a lawmaker, on behalf of those who pass laws. The regulations committee is examining the regulations to ensure they are consistent with the act. Guidelines come after regulations and are often regulations in disguise.

I would like to hear your opinion on that because guidelines, whether they come from the Office of the Superintendent of Financial Institutions or not, are usually pretty important building blocks. And when acts are enforced, guidelines are applied to the letter; they are very specific.

I would argue that they are more binding than not. I would like to know what advice you would give the government on this matter, which I believe can go even farther than the act.

Mr. Addy: That is why I suggested creating an administrative council that could provide a kind of oversight. That oversight could be carried out annually by your committee, by other parliamentary committees or by other institutions.

You asked whether consultations were held on all aspects of the act, and the answer is no. In terms of the changes to merger measures and to new powers for the issuing of information requests, the suggestion was raised and included in the report prepared by Mr. Wilson and his colleagues. The idea was not put to debate, however, and I would even say that it was not submitted to the panel during the hearings.

The first time the public heard about the idea was when it appeared in the final report. I recognize that consultations were held on the changes to the conspiracy provision, and, as Mr. Woolford mentioned, it was the subject of much debate, but no consensus was reached.

The guidelines are in no way binding upon the bureau. And that is why I think we need to develop a review mechanism to determine whether the guidelines were respected or not.

As for the merger measure, I would like to know how many second requests were made and how much the measure cost? That is the kind of issue we should consider at some point. I leave it to you to find an appropriate forum for that.

[English]

Senator Hervieux-Payette: Mr. Woolford, you have a legal opinion. Could you share it with us? It might help us to understand the full scope of this bill.

[Translation]

Mr. Woolford: As I told Senator Day, I am very happy to do that for you.

Senator Hervieux-Payette: The clerk will be pleased to receive it. I have no other questions.

Je parle en tant que législateur, au nom de ceux qui adoptent la loi. Au sein du Comité de la réglementation, on révisé la réglementation afin qu'elle soit en accord avec la loi. Et les directives arrivent après la réglementation et souvent ce sont des règlements déguisés.

J'aimerais connaître vos opinions à ce sujet parce que les manuels de directives, qu'ils proviennent du Bureau de l'inspecteur des institutions financières ou autres, sont généralement des briques assez importantes. Et lors de l'administration de lois, la directive est appliquée à la lettre, elle est très spécifique.

Je serais plutôt d'avis que c'est plus contraignant que ce soit moins contraignant. J'aimerais savoir comment vous conseillerez le gouvernement sur cette question qui, à mon avis, peut aller encore plus loin que la loi ?

M. Addy : C'est pourquoi j'ai suggéré la création d'un conseil administratif qui puisse faire un genre de surveillance. Cette surveillance pourrait se faire annuellement par votre comité, par d'autres comités parlementaires ou par d'autres institutions.

Vous avez demandé s'il y a eu des consultations sur tous les éléments de la loi et la réponse à votre question c'est non. Quand on parle des changements apportés aux mesures de fusionnement et aux nouveaux pouvoirs d'émission d'une demande d'information, cette suggestion a été soulevée et incluse dans le rapport de M. Wilson et ses collègues. Mais l'idée n'a pas fait l'objet de débats. Je dirais même que l'idée n'a pas été déposée devant le panel pendant les audiences.

La première fois que le public a pris connaissance de cette idée, c'est quand elle est sortie dans le rapport final. J'admets qu'il y a eu des consultations sur les changements à la Loi sur le complot, et comme M. Woolford l'a mentionné, il y a eu beaucoup de débats là-dessus et il n'y a pas de consensus.

En ce qui concerne les lignes directrices, elles ne lient pas le bureau d'aucune façon. Et, à mon avis, c'est pour cela qu'on doit développer un mécanisme de vérification à savoir si les lignes directrices ont été suivies.

En ce qui concerne la mesure des fusionnements, j'aimerais savoir combien de «second requests» ont été soumises et combien a coûté cette mesure? C'est le genre de question qu'on devrait trancher à un moment donné. Je vous laisse le soin de trouver le bon forum pour le faire.

[Traduction]

Le sénateur Hervieux-Payette : Monsieur Woolford, vous avez émis un avis juridique. Pouvez-vous nous en communiquer la teneur? Vous pourriez ainsi nous aider à bien comprendre la portée véritable du projet de loi.

[Français]

M. Woolford : Comme je l'ai dit au sénateur Day, il me fait grand plaisir de le faire pour vous.

Le sénateur Hervieux-Payette : Madame le greffier le recevra avec plaisir. Je n'ai pas d'autres questions.

[English]

The Chair: We are dealing with a law, and we all have to obey the law. I understand that you have concerns. Mr. Addy, you suggested that we consider recommending the establishment of an oversight mechanism or institution. I am concerned about that for a couple of reasons. First, it takes time; and second, it is another layer of bureaucracy and expense.

Can you think of an existing institution that could play that role? Is there another mechanism that you or we could recommend? For example, perhaps in one or two years the Competition Bureau and representatives such as yourselves could come together to assess how the law has affected you in that period.

Mr. Addy: I do not know what the perfect tool would be. My concern is that we do not have a tool, whether it would be this committee advising people that you will invite the commissioner back next year and ask her to explain what happened with respect to the various issues. That might be useful and would be a start. Whether it is a perfect mechanism, I do not know, but we do not do that now.

The Chair: We will not let perfection destroy good. If it could be useful, we might consider it.

Senator Harb: I have a comment based on the presentations by the Canadian Chamber of Commerce, the Canadian Bar Association, and the Canadian Real Estate Association.

I am beginning to feel that because this subject matter was referred to the Senate Banking Committee for study, perhaps we should not rush it back. We should ensure that tangible and legitimate amendments to it are proposed. To that extent, the challenge of the Canadian Chamber of Commerce and other agencies and organizations is to bring forward suggested amendments so that we can take them to the full Senate and respond to the will of the people. Both the Canadian Real Estate Association and the Canadian Chamber of Commerce raised the same point. For example, two real estate agents who make referrals are perceived to be criminals under the act. I recommend that we consider amendments suggested by these organizations.

The Chair: I remind senators that we have a deadline of June 11. We will hear from witnesses at the meeting tomorrow, which Senator Hervieux-Payette will have the pleasure of chairing.

I thank the witnesses for their appearance this afternoon.

(The committee adjourned.)

[Traduction]

Le président : Il ne faut pas oublier que nous parlons ici d'une loi, et que tout le monde doit se conformer à la loi. Vous avez des réserves, et je le comprends. Monsieur Addy, vous avez suggéré que l'on recommande la création d'un mécanisme ou d'une institution de surveillance. Je ne suis pas convaincu, et je m'explique. D'abord, ce type de processus prend beaucoup de temps; ensuite, on ne ferait qu'ajouter une autre couche à la bureaucratie et une autre série de dépenses.

N'y a-t-il pas déjà une institution qui pourrait jouer ce rôle? Y a-t-il un autre mécanisme que vous pourriez ou que nous pourrions recommander? Par exemple, est-ce que, dans un an ou deux, le Bureau de la concurrence et divers représentants du milieu, comme vous, ne pourriez pas vous rassembler et évaluer les répercussions qu'a eues la loi pendant cette période?

M. Addy : Je ne sais pas à quoi pourrait ressembler l'outil parfait. Je m'inquiète seulement du fait que nous n'avons pas d'outil du tout. Est-ce que votre comité ne pourrait pas annoncer qu'il va se réunir de nouveau dans un an pour demander à la commissaire de faire le point sur les différents enjeux abordés? Ce serait déjà un bon départ. Je ne sais pas s'il s'agirait du mécanisme parfait, mais pour le moment, on ne fait rien d'autre.

Le président : Soyez sans crainte, nous ne laisserons pas le mieux être l'ennemi du bien. Si nous pouvons être utiles à quelque chose, nous verrons ce que nous pouvons faire.

Le sénateur Harb : Mon commentaire fait suite aux exposés de la Chambre de commerce du Canada, de l'Association du Barreau canadien et de l'Association canadienne de l'immeuble.

Je commence à croire que, comme la question a été renvoyée au Comité sénatorial des banques, peut-être devrions-nous prendre le temps qu'il faut pour l'étudier à fond. Nous devrions prendre le temps de nous assurer que les amendements qui sont proposés sont concrets et légitimes. Dans cette optique, le défi de la Chambre de commerce du Canada et des autres organismes consistera à proposer des amendements que nous pourrions présenter à notre tour au Sénat et pour donner suite à la volonté de la population. L'Association canadienne de l'immeuble et la Chambre de commerce du Canada ont soulevé le même point et donné le même exemple. Ainsi, aux termes de la loi, deux agents immobiliers qui se donneraient l'un l'autre en référence seraient considérés comme des criminels. Je recommande que nous étudions les amendements proposés par ces organismes.

Le président : Je rappelle au comité que nous avons seulement jusqu'au 11 juin. Nous entendrons d'autres témoins lors de la séance de demain, que le sénateur Hervieux-Payette aura le plaisir de présider.

Je remercie les témoins d'avoir comparu cet après-midi.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Thursday, May 14, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:30 a.m. to examine those elements dealing with the Competition Act (Part 12) contained in Bill C-10, the Budget Implementation Act, 2009.

Senator Céline Hervieux-Payette (Deputy Chair) in the chair.

[Translation]

The Vice-Chair: The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce is examining those elements dealing with the Competition Act contained in Bill C-10, the Budget Implementation Act, 2009. The committee has a mandate to examine the changes to the Competition Act arising from Bill C-10 as of March 12, 2009, the very same day on which the Governor General gave the bill Royal Assent.

[English]

Among other things, Bill C-10 changed the Competition Act to include new information disclosure requirements for large mergers, an expanded definition of bid-rigging and amended penalty provisions that are expected to increase consumer protection from misleading advertising and deceptive marketing practices.

[Translation]

I am pleased to welcome today representatives of the Canadian Bar Association to discuss the changes to the Competition Act.

[English]

John D. Bodrug, Chair, National Competition Law Section; Paul Collins, Vice-Chair, Enforcement, National Competition Law Section; Janet Bolton, Chair, Legislation and Competition Policy Committee, National Competition Law Section; and Omar Wakil, Chair, Mergers Committee, National Competition Law Section.

[Translation]

Kindly proceed with your presentations.

[English]

John D. Bodrug, Chair, National Competition Law Section, Canadian Bar Association: Thank you. We appreciate the opportunity to appear before the committee today in relation to the study of the Competition Act. I do not think I need to give this committee too much background on the Canadian Bar Association, CBA; however, the National Competition Law Section is one of the most active sections in the CBA. We have about 1,500 members.

OTTAWA, le jeudi 14 mai 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du Commerce se réunit aujourd'hui à 10 h 30 pour étudier les éléments concernant la Loi sur la concurrence (Partie 12) contenu dans le projet de loi C-10, Loi d'exécution du budget de 2009.

Le sénateur Céline Hervieux-Payette (*vice-présidente*) occupe le fauteuil.

[Français]

La vice-présidente : Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se penche sur les éléments concernant la Loi sur la concurrence contenu dans le projet de loi C-10, Loi d'exécution du Budget de 2009. Le comité a été autorisé à étudier les changements à la Loi sur la concurrence instauré par le projet de loi C-10, le 12 mars 2009, la journée même où la gouverneure générale lui a accordé la sanction royale.

[Traduction]

Entre autres choses, le projet de loi C-10 a modifié la Loi sur la concurrence en y ajoutant de nouvelles exigences en matière de divulgation de renseignements pour les grandes fusions, en élargissant la définition du trucage d'offres et en modifiant des dispositions relatives aux pénalités dans le but d'accroître la protection des consommateurs contre la publicité mensongère et les pratiques de commercialisation trompeuses.

[Français]

Pour discuter des changements à la Loi sur la concurrence, il me fait plaisir d'accueillir aujourd'hui de l'Association du Barreau canadien.

[Traduction]

John D. Bodrug, président, Section nationale du droit de la concurrence; Paul Collins, vice-président, Section nationale du droit de la concurrence; Janet Bolton, présidente, comité de la législation et des politiques, Section nationale du droit de la concurrence; et Omar Wakil, président, comité de fusion, Section nationale du droit de la concurrence.

[Français]

Je vous invite à procéder à vos présentations.

[Traduction]

John D. Bodrug, président, Section nationale du droit de la concurrence, Association du Barreau canadien : Je vous remercie. Nous apprécions l'occasion qui nous est donnée de comparaître devant le comité aujourd'hui dans le cadre de l'étude de la Loi sur la concurrence. Je ne pense pas avoir besoin d'exposer longuement au comité les antécédents de l'Association du Barreau canadien, l'ABC, cependant, la Section nationale du droit de la concurrence est l'une des sections de l'ABC les plus actives. Nous avons 1 500 membres.

I wanted to thank the Senate and commend the committee on its further study of the Competition Act amendments contained in Bill C-10. The amendments are far-reaching and will affect many Canadian businesses, both large and small.

We have submitted some fairly extensive written comments, so we will try to keep our initial comments brief.

The National Competition Law Section supported some of the amendments to the Competition Act in Bill C-10; we expressed reservations about others and opposed some. In our limited time today, we do not intend to cry over spilled milk or try to revisit the basic principles underlying the amendments that were passed with Bill C-10. We would like to focus on two areas where we believe that additional amendments would assist in both achieving the intended goals of Bill C-10 with respect to the Competition Act and provide some needed certainty for Canadian businesses.

Mr. Collins and Mr. Wakil will talk about some aspects of merger review. Ms. Bolton and I will discuss the new section 45 offence for agreements among competitors and some proposed amendments that we think would help to relieve some of the significant uncertainty created by the new law.

Turning first to the criminal offence for agreements among competitors, one of the key elements of the amendments package was to repeal the existing offence for agreements that unduly lessen competition and replace it with a new *per se* offence — *per se* as a legal term — an offence making it illegal for competitors to agree to fix price, fix or limit production or allocate markets, regardless of whether there is any adverse effect on competition. The prohibition applies equally to large and small firms, even small businesses that could not possibly have any impact on market prices.

There is a defence in the new section 45, and that section comes into effect next March. There will be a defence for agreements that are ancillary to and reasonably necessary for a larger or separate agreement that in itself does not violate the section. However, it remains to be seen how the courts will interpret this defence.

Last Friday, Competition Bureau Canada released draft guidelines on how the bureau will apply the new section 45 offence, as well as how they will apply new provisions relating to non-criminal routes to challenging agreements among competitors. We commend the bureau for these efforts. While the guidelines are not binding on the bureau, we believe that the bureau's guidelines will provide Canadian businesses with a significant degree of certainty about when the bureau will pursue criminal charges and seek to put people in jail.

Je tenais à remercier le Sénat et le féliciter d'avoir entrepris cette étude approfondie des modifications de la Loi sur la concurrence que renferme le projet de loi C-10. Ces modifications ont une profonde portée et toucheront bien des entreprises canadiennes, petites et grandes.

Nous avons soumis d'assez longs commentaires par écrit, alors nous nous efforcerons d'abrégier nos observations préliminaires.

La Section nationale du droit de la concurrence a appuyé certaines des modifications à la Loi sur la concurrence que renferme le projet de loi C-10; nous avons exprimé des réserves relativement à d'autres et nous sommes opposés à d'autres encore. Dans le peu de temps que nous avons aujourd'hui, nous n'avons aucune intention de pleurer sur les pots cassés ni d'essayer de revenir sur les principes fondamentaux sur lesquels s'appuient les modifications qui ont été adoptées avec le projet de loi C-10. Nous voudrions nous concentrer sur deux aspects où nous pensons que des modifications additionnelles non seulement contribueraient à l'atteinte des objectifs que vise le projet de loi C-10 relativement à la Loi de la concurrence, mais aussi comporteraient un certain degré de certitude dont ont besoin les entreprises canadiennes.

MM. Collins et Wakil parleront de certains éléments de l'examen des fusions. Mme Bolton et moi-même discuterons de la nouvelle infraction, à l'article 45, relativement aux ententes entre concurrents et de certaines modifications proposées qui, selon nous, contribueraient à atténuer en partie l'énorme malaise que suscite la nouvelle loi.

Parlons d'abord de l'infraction criminelle constituée par les ententes entre compétiteurs. L'un des principaux éléments de la série de modifications visait à abroger l'infraction actuelle pour les ententes qui limitent la concurrence et la remplacer par une nouvelle infraction *per se* — en termes juridiques — selon laquelle il est illégal pour les compétiteurs de convenir de fixer un prix, de fixer ou limiter la production ou d'octroyer des marchés, que cela ait ou non un effet défavorable sur la concurrence. L'interdiction s'applique également aux petites et aux grandes entreprises, même aux petites entreprises qui ne pourraient avoir la moindre incidence sur les prix du marché.

Un motif de défense est prévu dans le nouvel article 45, lequel doit entrer en vigueur en mars prochain. Il y aura un motif de défense pour les ententes qui sont accessoires à une entente plus importante ou distincte, et qui sont raisonnablement nécessaires, lesquelles ententes ne sont pas en infraction avec l'article. Cependant, il reste à voir comment les tribunaux interpréteront ce motif de défense.

Vendredi dernier, le Bureau de la concurrence au Canada a diffusé une ébauche de lignes directrices sur la manière dont le bureau appliquera le nouvel article 45, ainsi que les nouvelles dispositions relatives aux moyens non criminels de remettre en cause des ententes entre concurrents. Nous félicitons le bureau pour ses efforts. Bien que les lignes directrices n'aient pas force exécutoire pour le bureau, nous estimons qu'elles apporteront aux entreprises canadiennes une importante mesure de certitude quant aux situations dans lesquelles le bureau intentera des poursuites criminelles dans le but d'obtenir des peines d'emprisonnement.

In particular, the draft guidelines clearly indicate that the bureau will pursue criminally only agreements that are so likely to harm competition and to have no pro-competitive benefits that they are deserving of prosecution without a detailed inquiry into their actual competitive effects.

The problem, in our view, is that the actual words of the new section 45 are capable of a much broader interpretation, and the draft guidelines do not attempt to define the outer limits of that prohibition. Even if they did, they are not binding on a court. The draft guidelines do not fully address the uncertainty of the business community about how the courts may interpret the new section 45, for example in civil actions, including class actions. We are seeing an increasing trend toward more litigation in Canada in class actions in the competition law context.

The violations of this new provision expose parties to actions for damages, potentially injunctions and parties seeking to avoid contracts on the basis of illegality, in addition to any risk of criminal exposure.

I will now turn it over to Ms. Bolton to talk about a few specific examples of the types of agreements that we think have uncertain legal status under the new law and some of the exemptions that we think might be helpful in addressing this.

[Translation]

Janet Bolton, Chair, Legislation and Competition Policy Committee, National Competition Law Section, Canadian Bar Association: I am pleased to be here today.

[English]

Let me first say that the CBA is entirely supportive of a legal regime that ensures that parties to hard-core cartels, price fixing and other agreements will be brought to justice. The amendments in Bill C-10 will make it easier for the government to prosecute cartels, and we believe that is a very positive development. However, we are concerned that the law will bring into it certain non-harmful agreements between competitors, including small businesses, at a time when our economy can least afford it.

As Mr. Bodrug has indicated, the CBA's concern arises from the language of the statute itself. The language is extremely broad, and it is not clear that the ancillary defence would be available in all instances to protect legitimate business arrangements.

For example, the new criminal prohibition captures any agreement between competitors to control or fix the price of a product. As you probably know, it is very common for small businesses to band together into buying groups in order to

Le projet de lignes directrices indique clairement en particulier que le bureau n'intentera de poursuites criminelles que lorsque les ententes seront si susceptibles de défavoriser la concurrence et de ne présenter aucun avantage pour elle qu'elles justifieraient une poursuite sans enquête approfondie sur leur incidence réelle sur la concurrence.

Le problème, à notre avis, c'est que le libellé actuel du nouvel article 45 pourrait donner lieu à une interprétation beaucoup plus élargie et le projet de lignes directrices ne cherche pas à définir les limites extérieures de cette interdiction. Même si elles le faisaient, ces lignes directrices n'ont aucune force exécutoire devant un tribunal. Elles n'éliminent pas tout à fait l'incertitude qui pèse dans le milieu des affaires relativement à l'interprétation que pourraient faire les tribunaux du nouvel article 45, par exemple dans des poursuites civiles, y compris les poursuites collectives. Nous constatons une tendance à la hausse du nombre de poursuites collectives au Canada dans le contexte du droit de la concurrence.

Les infractions à cette nouvelle disposition exposent les parties à des actions en dommages-intérêts, potentiellement à des injonctions et à ce que des parties cherchent à éviter les contrats pour motif d'illegalité, outre le risque d'exposition à des poursuites au criminel.

Je vais maintenant laisser la parole à Mme Bolton, qui donnera quelques exemples des types d'ententes dont, selon nous, le statut légal pourrait être rendu incertain par la nouvelle loi et certaines des exemptions qui, à notre avis, pourraient contribuer à corriger cela.

[Français]

Janet Bolton, présidente, Comité de la législation et des politiques, Section nationale du droit de la concurrence, Association du Barreau canadien : Il me fait plaisir d'être ici aujourd'hui.

[Traduction]

Permettez-moi de dire tout d'abord que l'ABC appuie pleinement le régime juridique qui permet de porter devant la justice les complices d'activités purement collusoires, de fixation des prix et d'autres ententes du genre. Les modifications au projet de loi C-10 faciliteront pour le gouvernement l'adoption de sanctions contre les ententes injustifiables, et pour nous, c'est très positif. Cependant, nous nous inquiétons que la loi favorise certains accords inoffensifs entre concurrents, y compris des petites entreprises, à une époque où notre économie peut le moins se le permettre.

Comme le disait M. Bodrug, les craintes de l'ABC découlent du libellé de la loi elle-même. Ce libellé est extrêmement vaste, et il n'est pas clair que la défense accessoire pourrait être invoquée dans tous les cas pour protéger les ententes commerciales parfaitement légitimes.

Par exemple, la nouvelle interdiction criminelle vise tout accord entre concurrents pour contrôler ou fixer le prix d'un produit. Comme vous le savez probablement, il est très courant que les petites entreprises fassent front commun et forment des

negotiate favourable terms and volume discounts with suppliers. This is really the only way that mom-and-pop type businesses are able to remain cost competitive with larger players.

However, a buying-group agreement is an agreement between competitors, and the agreement is directed at controlling the price of a product. While the bureau has indicated in its guidelines that it does not believe that section 45 extends to buying agreements, this is not clear from the language of the statute, and, ultimately, it will fall to the courts to determine this matter.

It is also not clear that the ancillary defence would apply in these circumstances because the very purpose of setting up a buying group is to control prices, and it may thus be alleged that the pricing arrangements are non-ancillary to a broader agreement.

A further category of agreements that may raise issues are agreements between a principal and an agent. I understand that the Canadian Real Estate Association has written to the committee to talk about principal-agent circumstances in the real estate industry that may raise issues. I will not get into that here, but I urge you to read their letter. We have given you examples of problematic agreements in our written materials. I will not go through them because I would like to focus on how we can remedy the situation.

The CBA is proposing that the uncertainty created by the new section 45 offence be resolved through further amendments to the Competition Act that would exempt certain types of agreements from the new criminal provision. I stress that these exemptions would only be for agreements clearly not intended to be caught by section 45.

Let me now highlight a few of the exemptions from our materials. First, we propose a principal-agent exemption to address the situation highlighted by the Canadian Real Estate Association.

Second, we propose two revisions to the law to address drafting deficiencies. Bill C-10 exempts agreements between corporate affiliates, for example a parent company and its wholly owned subsidiary. That exemption applies both to the criminal provision and to the civil regime for review of competitor agreements. It is settled law that there can be no conspiracy when all actors are commonly controlled because it takes two parties to agree, and you have only a single actor when there is common control. The problem with the exemption in Bill C-10 is that it relies on the definition of "affiliate" in the Competition Act, and that definition is narrow and technical. It would not apply to many types of business organizations, for example, trusts. The result could be that agreements among related parties could be criminally sanctioned in Canada. This is something that needs to be fixed.

consortiums d'achat dans le but de négocier des modalités favorables et des ristournes avec les fournisseurs. C'est vraiment le seul moyen pour les entreprises familiales de continuer d'avoir des prix concurrentiels avec ceux des plus grosses entreprises.

Cependant, une entente de consortium d'achat est une entente entre concurrents, et vise à contrôler le prix d'un produit. Bien que le bureau ait indiqué dans ses lignes directrices ne pas estimer que l'article 45 englobe les ententes d'achat, ce n'est pas clair dans le libellé de la loi et, au bout du compte, c'est aux tribunaux qu'il incombera d'en décider.

Il n'est pas clair, non plus, que la défense accessoire puisse être invoquée dans ces circonstances parce que le but même de la création d'un consortium d'achat est de contrôler les prix, et on pourrait donc alléguer que les ententes sur les prix ne sont pas accessoires à une entente plus vaste.

Une autre catégorie d'ententes qui pourraient poser problème est celle des ententes entre un mandat et un agent. Je sais que l'Association canadienne de l'immeuble a écrit au comité pour lui exposer la situation mandat-agent dans l'industrie immobilière, qui pourrait soulever des problèmes. Je n'entrerai pas dans les détails, mais je vous incite à lire cette lettre. Nous vous avons donné des exemples d'ententes problématiques dans les documents que nous vous avons remis. Je n'en parlerai pas parce que je préfère me concentrer sur les moyens de remédier à la situation.

L'ABC propose de résoudre l'incertitude créée par le nouvel article 45 au moyen d'autres modifications à la Loi sur la concurrence qui pourraient exempter certains types d'ententes des nouvelles dispositions criminelles. J'insiste sur le fait que ces exemptions ne viseraient que les ententes dont il est clair qu'il n'avait pas été prévu qu'elles soient visées par l'article 45.

Permettez-moi maintenant d'expliquer certaines des exemptions que nous proposons dans nos documents. Tout d'abord, nous proposons une exemption mandat-agent pour régler la situation que décrit l'Association canadienne de l'immeuble.

Deuxièmement, nous proposons deux modifications à la loi pour corriger des lacunes du libellé. Le projet de loi C-10 exempte les ententes conclues entre les sociétés affiliées, par exemple une compagnie parente et sa filiale en toute propriété. Cette exemption s'applique à la fois à la disposition criminelle et au régime civil relativement à l'examen des ententes entre concurrents. Selon un principe juridique déjà établi, il ne peut y avoir complot quand tous les acteurs sont sous contrôle commun parce qu'il faut deux parties pour conclure une entente, et il n'y en a qu'une dans un cas de contrôle commun. Le problème, avec l'exemption qu'énonce le projet de loi C-10, c'est que celle-ci est fondée sur la définition de « filiale » dans la Loi sur la concurrence, et cette définition est étroite et technique. Elle ne s'appliquerait pas à bien des types d'organisations, dont les fiducies. Il pourrait en découler des sanctions criminelles contre les ententes entre parties apparentées. C'est quelque chose qu'il faut corriger.

It is also settled law that where a regulator requires or authorizes competitors to enter into an agreement, that agreement is exempt from the Competition Act. In the relatively distant past, there were a number of challenges to the courts from provincial agricultural marketing boards. It was alleged they were illegal conspiracies. The boards were, and in many cases still are, controlled by groups of producers — competitors who jointly set prices for agricultural products as part of our supply-management scheme. The courts, however, found that because the boards were acting pursuant to valid regulation, the Competition Act did not apply. The case law established what is called the regulated conduct defence, or RCD. In Bill C-10, Parliament has attempted to codify the RCD. However, there is a problem with the drafting. Section 45(7) adopts the rule as established in the case law. Unfortunately, in a recent case, the Supreme Court of Canada suggested that the defence only applies where the Competition Act language provides “leeway” — that is the word they used — for provincial regulation. The courts said that the words “undue lessening of competition” provide such leeway.

However, as Mr. Bodrug stated, Bill C-10 removes the “undue lessening of competition” language in section 45. As a result, it is possible that a court would conclude that provincially regulated conduct, including aspects of our agricultural supply-management system, is no longer protected from the application of the Competition Act. This is a drafting problem. I do not think this is what was intended, and it needs to be fixed.

We have also submitted in our written materials and in other contexts that the RCD should be a defence more broadly. In Bill C-10, it should have been added to new section 90.1, the civil competitor agreement review provision.

In our submission, we have also proposed a number of other general and specific exemptions, including the power to prevent block exemptions. Exemptions would provide a safety valve in what could otherwise be an inflexible regime. The power to grant exemptions would be faster and more efficient than having to go back to Parliament to deal with unintended consequences of the criminal regime for competitor agreements.

I want to stress that the list we have given you is preliminary. We, as the National Competition Law Section, are just beginning to debate the details of an exemption regime but think it is something that merits further thought and discussion. Thank you for your interest and your time. I will now ask Mr. Wakil and Mr. Collins to continue the presentation.

Selon un autre principe juridique établi, lorsqu'une instance de réglementation exige ou autorise des concurrents à conclure une entente, celle-ci est exemptée des dispositions de la Loi sur la concurrence. Dans un passé relativement lointain, des commissions de commercialisation agricole ont contesté devant les tribunaux à diverses reprises. On alléguait de complots illégaux. Les commissions étaient, et dans bien des cas sont encore, sous le contrôle de groupes de producteurs — des concurrents qui, d'un commun accord, fixent les prix de produits agricoles dans le cadre d'un scénario de gestion de l'approvisionnement. Les tribunaux ont toutefois conclu que comme les commissions agissaient en vertu d'un règlement valide, la Loi sur la concurrence ne s'appliquait pas à ces ententes. La jurisprudence a établi ce qu'on appelle la défense fondée sur des actes réglementés. Dans le projet de loi C-10, le Parlement a tenté de codifier ce motif de défense. Le libellé pose pourtant problème. Le paragraphe 45(7) adopte la règle comme étant établie dans la jurisprudence. Malheureusement, dans un cas récent, la Cour suprême du Canada a laissé entendre que ce motif de défense ne s'applique que lorsque le libellé de la Loi sur la concurrence laisse une certaine marge de manœuvre pour la réglementation provinciale. Les tribunaux ont soutenu que les termes « réduction indue de la concurrence » donnaient cette marge de manœuvre.

Cependant, comme l'a dit M. Bodrug, le projet de loi C-10 supprime l'expression « réduction indue de la concurrence » à l'article 45. En conséquence, un tribunal pourrait conclure qu'une conduite réglementée par la province, y compris les éléments de notre système de gestion de l'approvisionnement agricole, n'est plus protégée par l'application de la Loi sur la concurrence. C'est un problème de formulation. Je ne pense pas que c'était le but visé, et il faudrait corriger cela.

Nous avons expliqué dans la documentation que nous avons remise et dans d'autres contextes que la défense fondée sur des actes réglementés devrait pouvoir être un motif de défense de façon plus générale. Dans le projet de loi C-10, ce motif aurait dû être ajouté au nouvel article 90.1, la disposition d'examen civil des ententes entre compétiteurs.

Dans notre documentation, nous proposons aussi plusieurs autres exemptions générales et spécifiques, notamment le pouvoir de prévenir les exemptions en bloc. Les exemptions constitueraient une espèce de valve de sûreté dans ce qui pourrait autrement être un régime inflexible. Le pouvoir d'octroyer des exemptions serait plus rapide et plus efficace que s'il fallait retourner devant le Parlement pour composer avec les conséquences imprévues du régime pénal pour les ententes entre concurrents.

Je tiens à souligner que la liste que nous vous avons remise est préliminaire. À la Section nationale du droit de la concurrence, nous ne faisons qu'amorcer notre débat sur les détails d'un régime d'exemptions, mais nous estimons que c'est quelque chose qui mérite une réflexion et une discussion plus approfondies. Nous vous remercions de votre intérêt et du temps que vous nous accordez. Je vais maintenant laisser MM. Wakil et Collins poursuivre la présentation.

[Translation]

The Deputy Chair: I am sorry to interrupt. I simply want to point out that we have until 11:15 a.m. Therefore, I suggest you limit the length of your presentations to ensure that senators have an opportunity to ask questions, if they so desire.

[English]

Paul Collins, Vice-Chair, (Enforcement) National Competition Law Section, Canadian Bar Association: I will be brief. For a few minutes, I will address the implications of Bill C-10 in terms of the Investment Canada Act, particularly one component of that act, namely, the introduction of a national security test and process for reviewing acquisitions by non-Canadians of Canadian businesses that involve potentially a national security test.

The Deputy Chair: If we enter into that aspect, we will not be dealing entirely with this question, which merits a lot of examination. You may proceed. I will not cut you off, but I think our committee would prefer to have a specific consultation on this bill after this one so that we can review the bill by all the stakeholders and Canadians in general.

There is also a time frame — that is, the question of the competition law that will take effect next year. We may be able to make corrections and reintroduce amendments in Parliament. I want to caution you about this.

Mr. Collins: I will take two minutes to register one principle point, namely, the CBA is not objecting to the concept of a national security test. The issue that we think is important is to remove the uncertainty that will exist going forward in terms of the current language of the statute. We are missing two things that are important to bring a greater sense of certainty. One is that there is an absence of a definition of national security. It is important to have that, although we appreciate that it is a fluid concept and one that may be difficult to articulate in the context of a statute.

In the alternative, the CBA would like to see a combination of two things: First, some guidelines so that the business community has a sense of what the government is considering would fall within the realm of national security and the weight of the various factors that would come into play; and, second, a process by which parties could, on a voluntary basis, approach Industry Canada and get some sort of clearance or sense of whether a transaction will be treated in any way, shape or form under a national security test, either in whole or in part.

The national security test is very broad. It would capture even small transactions and has incredible scope. In absence of those sorts of procedural protocols, the parties to a transaction are left with a great deal of uncertainty. My focus is on the process of implementing what this test is trying to achieve in a way that the

[Français]

La vice-présidente : Je suis désolée de vous interrompre. Je vous signale que nous avons jusqu'à 11 h 15. Par conséquent, je suggère que vous fassiez de brèves présentations afin de permettre aux sénateurs qui le désirent de vous poser des questions.

[Traduction]

Paul Collins, vice-président, (application), Section nationale du droit de la concurrence : Je serai bref. Dans les prochaines minutes, je vais parler des conséquences du projet de loi C-10 relativement à la Loi sur Investissement Canada, particulièrement un élément de cette loi, soit la création d'un critère relatif à la sécurité nationale et d'un processus pour passer en revue les achats, par des acheteurs qui ne sont pas Canadiens, d'entreprises canadiennes auxquels pourrait s'appliquer un critère relatif à la sécurité nationale.

La vice-présidente : Si nous devons parler de cet aspect, nous n'en traiterons pas en profondeur, comme il le mériterait. Vous pouvez poursuivre. Je ne vous interromprai pas, mais je pense que notre comité préférerait avoir une consultation axée uniquement sur ce projet de loi après ceci, pour que nous puissions faire examiner le projet de loi par tous les intervenants et les Canadiens en général.

Nous sommes aussi limités dans le temps — c'est-à-dire pour ce qui est de la Loi sur la concurrence qui doit entrer en vigueur l'année prochaine. Nous pourrions être en mesure d'apporter des corrections et de présenter de nouvelles modifications au Parlement. Je tiens à vous en prévenir.

M. Collins : Je prendrai deux minutes pour parler d'un élément de principe, c'est-à-dire que l'ABC ne s'oppose pas au concept d'un critère relatif à la sécurité nationale. Ce qui, pour nous, est important de supprimer, c'est l'incertitude qui naîtra dès lors du libellé actuel de la loi. Il y manque deux choses qui sont importantes pour favoriser plus de certitude. L'une est l'absence d'une définition de la sécurité nationale. Il serait important d'en avoir une, bien que nous comprenions que ce soit un concept fluide et qu'il puisse être difficile de l'exprimer dans le contexte d'une loi.

Autrement, l'ABC souhaiterait une combinaison de deux choses. Tout d'abord, certaines lignes directrices afin que la communauté des affaires comprenne ce qui, selon le gouvernement, relèverait du domaine de la sécurité nationale et le poids des divers facteurs qui pourraient entrer en jeu; et deuxièmement, un processus par lequel les parties pourraient, à titre volontaire, s'adresser à Industrie Canada pour obtenir une espèce d'autorisation ou savoir si une transaction sera traitée de quelque manière que ce soit sous l'angle du critère de la sécurité nationale, que ce soit en tout ou en partie.

Le critère relatif à la sécurité nationale est très vaste. Il capterait même les plus petites transactions et sa portée est immense. En l'absence de ce type de protocole de procédure, les parties à une transaction nagent dans l'incertitude. Ce sur quoi je me concentre, c'est le processus de mise en œuvre de ce que ce

business community can have certainty as they plan and try to consummate transactions.

I will leave it at that, in light of your remarks.

Omar Wakil, Chair, Mergers Committee, National Competition Law Section, Canadian Bar Association: I will also keep my remarks brief so that we can move to questions as soon as possible.

I propose to speak briefly about the changes to the mergers provisions of the Competition Act. As this committee knows, an important principle underlying the amendments was to implement the recommendations of the Wilson panel. Our section believes that a significant Wilson panel recommendation was not included in the budget amendments. The Wilson panel recommended, "In addition to or in lieu of increasing financial thresholds," the increasing of financial thresholds for premerger notification, "consideration should be given to creating more exemptions from merger notification for classes of merger transactions that do not raise competition concerns." The Wilson panel also said that such changes — and, it is certainly accurate — can be effected relatively expeditiously by prescribing regulations under section 124 of the Competition Act.

The National Competition Law Section believes that adding additional classes of exemption would enhance the efficiency and effectiveness of the merger review process in Canada. Parties to the exempted merger transactions would face lower transaction costs in the form of reduced legal and filing fees. The Competition Bureau, for its part, would not be required to divert time and resources in processing the clearance of a large number of non-problematic merger transactions.

The Competition Bureau would certainly continue to exercise and maintain jurisdiction over such transactions. It would simply mean that merger parties would not be required to go through a mandatory merger notification review process in all of these cases.

The competition law section believes that consideration ought to be given to adding to or expanding exemptions relating to real estate acquisitions, acquisitions in the upstream oil and gas sector, income trust conversions, sale and leaseback transactions, and corporate reorganizations where ultimate control remains unchanged.

In the past 20 years, the Competition Bureau has not challenged a merger involving any of these sorts of acquisitions. This clearly suggests, in our view, that these categories of merger transactions are largely non-problematic. The competition law section is not aware of any public statement by any member of the bureau that work is being done to consider or actually draft any additional exemptions as advised by the Wilson panel, and we believe it would be helpful if the committee would endorse the Wilson panel recommendation and recommend that additional exemptions for merger notification be added to the act.

critère vise à réaliser de manière à ce que la communauté des affaires puisse avoir une certaine assurance quand elle planifie et essaie de réaliser des transactions.

Je n'en dirai pas plus, compte tenu de vos commentaires.

Omar Wakil, président, Comité des fusions, Section nationale du droit de la concurrence, Association du Barreau canadien : Moi aussi, je serai bref, pour que nous puissions rapidement passer aux questions.

Je me propose de parler brièvement des modifications aux dispositions visant les fusions de la Loi sur la concurrence. Comme le comité le sait, l'un des grands objectifs des modifications était de mettre en œuvre les recommandations du comité Wilson. Une importante recommandation de ce comité, d'après notre section, a été laissée pour compte dans les modifications budgétaires. Ce comité a recommandé que « en plus de l'accroissement des seuils financiers, ou comme mesure de substitution », l'augmentation du seuil financier déclenchant l'émission d'un avis de fusion, « on pourrait examiner le bien-fondé de créer d'autres exceptions à l'avis de fusion pour les catégories de transactions qui ne soulèvent pas de préoccupations au titre de la concurrence ». Le comité Wilson a aussi ajouté que de tels changements — et c'est certainement juste — peuvent être effectués assez facilement en prescrivant des règlements afférents à l'article 124 de la Loi sur la concurrence.

La Section nationale de la Loi sur la concurrence estime que l'ajout de catégories d'exemptions augmenterait l'efficacité et l'efficience du processus d'examen des fusions au Canada. Les frais juridiques et taxes de dépôt seraient réduits pour les parties aux transactions de fusion exemptées. Le Bureau de la concurrence, pour sa part, n'aurait pas à consacrer du temps et des ressources au traitement des autorisations d'un grand nombre de transactions de fusion qui ne posent aucun problème.

Le Bureau de la concurrence continuerait certainement d'exercer et de maintenir son autorité sur ces transactions. Cela signifierait seulement que les parties aux fusions n'auraient pas à passer par le processus obligatoire d'examen d'avis de fusion dans tous ces cas.

La section de la Loi sur la concurrence estime qu'il faudrait envisager d'ajouter ou d'élargir les exemptions relatives aux acquisitions immobilières, aux acquisitions dans le secteur en amont du pétrole et du gaz, aux conversions de fiducie du revenu, aux transactions de vente et de cession-bail, et aux réorganisations d'entreprises quand le contrôle ultime reste inchangé.

Depuis une vingtaine d'années, le Bureau de la concurrence n'a contesté aucune fusion portant sur aucun de ces types d'acquisition. Nous pouvons clairement en conclure, à notre avis, que ces catégories de transactions de fusion posent généralement peu de problèmes. La Section de la Loi sur la concurrence ne connaît aucune déclaration publique, d'aucun membre du bureau, voulant qu'on envisage des exemptions, ou même qu'on soit en train d'en rédiger, comme celles que propose le comité Wilson, et il nous semble qu'il serait utile que le comité appuie les recommandations de ce comité et recommande l'ajout d'autres exemptions dans la loi pour les avis de fusion.

Those are all of my remarks and all of the remarks of my colleagues. We would be pleased to take your questions now.

Senator Ringuette: I am pleased you are here today. You have raised a major flag in regard to the agriculture community. We all know that in the last three years the current government has gone through extensive measures to try to disband or dismantle the Canadian Wheat Board.

You have highlighted the amendments in Bill C-10 to the Competition Bureau and the issue that the exemption regime is not there. It is not in the guidelines either. This is a hypothetical question. In regard to the issue of abuse of competition, which is one of the issues, and price fixing, I want to know with your legal expertise if the Canadian Wheat Board could be subject to an offence, whether criminal or civil, under the amendments of Bill C-10. For instance, can the New Brunswick potato board be subject to a criminal investigation by the Competition Bureau, or the milk marketing board?

From my perspective so far, you have highlighted what I see as a major issue, especially when we look at the current World Trade Organization, WTO, negotiations. If we have that sort of legislation, it gives carte blanche to the government to say, based on the Competition Act, that they are not competitive. They are price fixing; by the quota part of production, they are inflating prices. That could be said. This is major.

Ms. Bolton: I agree this is potentially major. I do see this as more of a drafting error than an intent in regard to the criminal provision. The intent was to retain the defence. It is just the way it was drafted in light of the Supreme Court of Canada case. It creates the possibility that you can have two completely opposing interpretations of the same provision, one where the defence applies and one where the defence cannot exist in light of the jurisprudence. That is something that can be fixed.

I want to point out that the bureau has stated — and again, these guidelines are not binding — that it does not intend to go after regulated conduct. The other problem is that this statutory RCD is only in the criminal provision. Therefore, you could have an agriculture marketing board, under the amended law, hauled in front of the competition tribunal and asked to explain itself. It may be difficult in light of the regime for it to pass the scrutiny under the new section 90.1.

This is something that can be fixed with some relatively narrow amendments to the law. Those amendments would be in the spirit of what Parliament intended in the first place.

C'est là-dessus que je termine mes observations et celles de mes collègues. Nous répondrons maintenant volontiers à vos questions.

Le sénateur Ringuette : Je suis heureuse de vous voir ici aujourd'hui. Vous avez soulevé une grande problématique relativement à la communauté agricole. Nous savons tous que depuis trois ans, le gouvernement actuel s'évertue à défaire ou démanteler la Commission canadienne du blé.

Vous avez parlé des modifications au projet de loi C-10 relativement au Bureau de la concurrence et du problème de l'absence d'un régime d'exemption. Ce n'est pas non plus dans les lignes directrices. C'est une question théorique. En ce qui concerne la question de l'abus et la concurrence, qui est l'un des problèmes, et de la fixation de prix, j'aimerais savoir si, d'après votre expertise juridique, la Commission canadienne du blé pourrait faire l'objet de poursuites, que ce soit pénales ou au civil, en vertu des modifications au projet de loi C-10? Par exemple, est-ce que l'office des pommes de terre du Nouveau-Brunswick pourrait faire l'objet d'une enquête criminelle du Bureau de la concurrence, ou encore l'office de mise en marché du lait?

De mon point de vue jusqu'à maintenant, vous avez fait ressortir ce qui, selon moi, est un gros problème, surtout en regard des négociations actuelles de l'Organisation mondiale du commerce, l'OMC. Ce genre de loi donnerait carte blanche au gouvernement pour affirmer, en se fondant sur la Loi de la concurrence, qu'ils ne sont pas compétitifs. Ils fixent les prix; au moyen des quotas de production, ils gonflent les prix. On pourrait l'affirmer. C'est d'importance.

Mme Bolton : Je suis d'accord que ce pourrait être énorme. Je pense que c'est plus une erreur de formulation qu'un but en ce qui concerne l'infraction criminelle. L'objectif visé était de maintenir le motif de défense. C'est seulement la manière dont cela a été formulé à la lumière du cas dont a été saisie la Cour suprême du Canada. Cela crée la possibilité qu'il puisse y avoir deux interprétations diamétralement opposées de la même disposition, l'une voulant que le motif de défense est valable et l'autre voulant qu'il ne peut s'appliquer si on se fonde sur la jurisprudence. C'est quelque chose qui peut être corrigé.

J'aimerais souligner que le bureau a déclaré — et je le répète, ces lignes directrices n'ont pas force exécutoire — qu'il n'a aucune intention de s'en prendre à une conduite réglementée. L'autre problème, c'est que la défense fondée sur des actes réglementés n'est citée que dans la disposition criminelle. Il serait donc possible, en vertu de la loi modifiée, qu'une commission de commercialisation agricole se fasse traîner devant le Tribunal de la concurrence pour s'expliquer. Il peut être difficile, d'après le régime, de se sortir positivement de cet examen avec le nouvel article 90.1.

C'est quelque chose qui peut être corrigé avec des modifications relativement mineures à la loi. Ces modifications seraient dans l'esprit de ce que le Parlement recherchait pour commencer.

Senator Ringuette: Could you provide members of this committee with a proposed amendment to this specific issue?

Ms. Bolton: We could. We would take that as a take-away.

Senator Ringuette: I reiterate my concerns because of past actions of the current government. We cannot afford to have a window that could jeopardize our farming community.

Ms. Bolton: We would be happy to propose an exemption.

Mr. Bodrug: In addition to what Ms. Bolton said, the risk of the Competition Bureau actually prosecuting that conduct is low, but the ambiguity invites civil actions by private parties as well.

Senator Ringuette: That increases the risk in regard to discussion with world trade and especially with the free trade agreement we have with the U.S. and Mexico. The milk issue is a major one, as well as the derivatives of milk products. We are opening the door to many conflicts with our trading partners, in addition to putting a major uncertain situation in our farming communities. This is not the time to be doing this.

Senator Gerstein: Ms. Bolton, in your opening remarks, you referred to — and you seemed to be pleased — the principle of certainty that was exemplified by some of the areas of the act. If I then move to another comment you made about the non-harmful agreements, I am unclear as to the position you have as to the degree of certainty you are looking for as to who and how the lines are determined between what might be considered a non-harmful agreement and a harmful agreement. Could you clarify that for me, please?

Ms. Bolton: I will invite my colleagues to jump in as well. It is universally appreciated in the Competition Bureau that harmful agreements are what we call naked cartels: agreements entered into only for the purpose of fixing price, allocating markets or restricting outputs. Those are competition by universals. Unfortunately, it has become a “you know it when you see it” test.

We are saying that everything else should be viewed civilly. There is this civil position. The tribunal has the ability to look at other agreements, and we think anything else can be shifted into the civil track. If a problem exists, the tribunal can remedy that, but it is no longer a criminal matter. I think we would shift the line as far as we could toward confining the criminal provision to those hard-core, naked agreements.

Senator Gerstein: Thank you for that clarification.

Le sénateur Ringuette : Pourriez-vous remettre aux membres de ce comité un projet de modification pour régler ce problème particulier?

Mme Bolton : Certainement. Nous vous la ferons parvenir.

Le sénateur Ringuette : Je réitère les préoccupations que suscitent chez moi les actions passées de l'actuel gouvernement. Nous ne pouvons pas nous permettre d'ouvrir une fenêtre qui pourrait mettre en péril notre communauté agricole.

Mme Bolton : Nous proposerons volontiers une exemption.

M. Bodrug : Outre ce qu'a dit Mme Bolton, le risque que le Bureau de la concurrence intente des poursuites pour ce type de conduite est faible, mais l'ambiguïté invite les poursuites au civil du côté privé aussi.

Le sénateur Ringuette : Ceci augmente le risque en regard des discussions concernant le commerce international, et particulièrement l'accord de libre-échange que nous avons conclu avec les États-Unis et le Mexique. Le problème du lait est énorme, ainsi que celui des produits dérivés du lait. Nous ouvrons la porte à de nombreux conflits avec nos partenaires commerciaux, en plus de créer une situation des plus incertaines dans nos communautés agricoles. Le moment est mal choisi pour agir ainsi.

Le sénateur Gerstein : Madame Bolton, dans vos observations, vous avez parlé — et vous sembliez heureuse — du principe de certitude illustré par certains éléments de la loi. Si je passe maintenant à un autre commentaire que vous avez fait sur les accords inoffensifs, je ne saisis pas très bien votre position sur le degré de certitude que vous recherchez quant à qui fixe les limites entre ce qui pourrait être considéré inoffensif et préjudiciable, et comment. Pourriez-vous m'éclairer?

Mme Bolton : J'inviterai mes collègues à répondre aussi. Il est universellement reconnu, au Bureau de la concurrence, que les accords préjudiciables sont ce que nous appelons des ententes caractérisées : les ententes sont conclues uniquement aux fins de fixation des prix, de répartition des marchés ou de limitation de la production. Ce sont des modes de concurrence universels. Malheureusement, c'est devenu le genre de chose qu'on ne sait que quand on les voit.

Selon nous, tout le reste devrait être vu sous l'angle civil. Il existe cette position civile. Le tribunal a la capacité d'examiner d'autres ententes, et nous pensons que tout le reste peut être intégré au processus civil. S'il y a problème, le tribunal peut y remédier, mais ce n'est plus un enjeu criminel. Je pense que nous devrions repousser autant que possible les limites de manière à confiner les dispositions criminelles aux ententes collusoires injustifiables.

Le sénateur Gerstein : Je vous remercie pour ces éclaircissements.

Senator Fox: I have two questions. The first one is to Mr. Collins, if I may. You raised your real concern about the fact that the words "national security" are not defined. In the absence of a definition, is it the minister who decides what national security is in a given case?

Mr. Collins: Yes, the minister would raise the question, and then it would go ultimately to the Governor-in-Council.

Senator Fox: Is there any way to challenge it? Is there a difference between national security and national interest?

Mr. Collins: Yes. The standard test for matters not raising national security is whether a transaction is of net benefit to Canada. That is assessed against a number of statutory criteria. While there is some subjectivity to it, that process has worked reasonably well over the years, and there is a fairly well-accepted practice. National security opens up a lot of uncertainty as to how that will be assessed.

Senator Fox: How could you challenge it? Is it a minister's certificate, as in other areas where the minister determines there is a national security element because someone is trying to get into the country? Does this amount to another national-security certificate where the minister determines with his advisers that there is a question of national security here? Is there any possible appeal?

Mr. Collins: The way the process starts, as I understand it — and we are all in uncharted waters as to how it will play out — is that the question is raised. It is not as though the determination is made up front. The question is raised, and the parties have an ability to argue and make submissions as to why it should not be a concern, or, to the extent it is a concern, it is addressable through undertaking.

The fact that a transaction is labelled as one that raises national security issues does not mean it is fatal to the transaction, but it requires the parties to address that issue in some way. If the minister is not ultimately satisfied that it can be addressed, then he or she has the ability to prevent the transactions from occurring.

Senator Fox: Is your main concern that no guidelines exist as to what constitutes national security?

Mr. Collins: We all have a sense of what that might entail. Again, we appreciate that it is a difficult thing to codify in a statute.

The next thing we would look to is some sort of guidance, and while we appreciate that would not be binding, the business community would welcome that greatly. There is precedent for that in other jurisdictions, namely, in the United States under the Committee on Foreign Investment in the United States, CFIUS, rules where they have published a set of non-exhaustive points that could raise national security issues and also, importantly, establish a voluntary process whereby parties can get comfort

Le sénateur Fox : J'ai deux questions à vous poser. La première s'adresse à M. Collins, si vous voulez bien. Vous avez parlé des vives préoccupations que suscite chez vous le fait que l'expression « sécurité nationale » n'ait pas de définition. En l'absence d'une définition, est-ce le ministre qui décide de ce qu'est la sécurité nationale dans un cas particulier?

M. Collins : Oui, le ministre soulèverait la question, et elle serait acheminée en bout de ligne au gouverneur en conseil.

Le sénateur Fox : Y a-t-il moyen de contester le résultat? Y a-t-il une différence entre la sécurité nationale et l'intérêt national?

M. Collins : Oui. Le critère standard pour les questions qui ne touchent pas à la sécurité nationale est de savoir si la transaction présente un avantage net pour le Canada. C'est évalué en regard de plusieurs critères réglementaires. Bien qu'il soit empreint d'une certaine subjectivité, le processus a été raisonnablement efficace au fil des années, et c'est une pratique généralement assez bien acceptée. La manière dont sera évaluée la sécurité nationale suscite beaucoup d'incertitude.

Le sénateur Fox : Par quels moyens pourriez-vous en contester l'évaluation? Est-ce un certificat du ministre, comme dans d'autres domaines où le ministre décide un élément de sécurité nationale parce que quelqu'un essaie d'entrer dans le pays? Est-ce que c'est la même chose qu'un autre certificat relatif à la sécurité nationale, où le ministre détermine avec ses conseillers que la sécurité nationale est en jeu? Est-ce qu'il y a possibilité d'appel?

M. Collins : À la façon dont fonctionne le processus, si je le comprends bien — et nous sommes tous ici en territoire peu connu en ce qui concerne le mode d'application — c'est que la question est soulevée. Ce n'est pas comme si c'est déterminé à l'avance. La question est soulevée, et les parties ont la possibilité d'argumenter et d'expliquer pourquoi ce ne devrait pas être un facteur de préoccupation ou, si c'en est un, il est possible de le régler au moyen de certaines mesures.

Le simple fait, pour une transaction, de soulever des questions de sécurité nationale ne lui sera pas nécessairement fatal. Il faudra simplement que les parties en cause prennent certaines dispositions. Si le ministre n'est pas convaincu que les difficultés peuvent être surmontées, il pourra alors bloquer la transaction.

Le sénateur Fox : Qu'est-ce qui vous inquiète alors? Le fait qu'il n'y ait pas de lignes directrices qui définissent ce qui constitue une question de sécurité nationale?

M. Collins : Nous en avons tous une bonne idée. Et nous sommes bien conscients qu'il peut s'agir d'un concept difficile à codifier dans une loi.

Nous aurions en fait besoin de directives, d'une sorte de manuel d'instruction. Même si nous savons que ces directives n'auraient pas force de loi, elles seraient tout de même vues d'un bon œil par le milieu des affaires. Ce genre de chose se fait déjà ailleurs. Je pense notamment au Comité sur les investissements étrangers, aux États-Unis, qui a publié une liste non exhaustive de points susceptibles de soulever des questions de sécurité nationale et qui, surtout, a créé un processus volontaire permettant aux

before a transaction is made public in that process to get some certainty that what they are about to embark on will not raise national security issues.

Finally, leaving it as open-ended as it is right now subjects parties to a frivolous or strategic behaviour by other parties who are not part of the transaction to try to frustrate a transaction or delay it for strategic reasons.

Senator Fox: Obviously, you have looked at the U.S. situation and the guidance they have on circumstances in which foreign investment can give rise to security concerns. Are you satisfied with the guidelines the U.S. developed? Are you saying those guidelines should be incorporated into Canadian practice?

Mr. Collins: This is a personal view. I do not think we should just adopt them. However, they are a good start. They are something we should look at carefully, but we should bring to the table views that are important to Canada as well, which may or may not correspond to what they have.

Senator Fox: I assume we are talking about situations where a foreign group would want to buy, as a random example, all of the potash-producing facilities in Canada. What other examples can you give me?

Mr. Collins: The ones that come to mind immediately are related to the military and defence, things of that nature.

We have heard discussed, in some consultations historically, that it also depends on the origin of the investment and who that investor is. For example, if an investor is U.S.-based, they may not raise national security issues, but in another jurisdiction, the same acquisition could. We appreciate that it is a fluid concept, and that is why guidance is important.

Senator Fox: Will the bar association be articulating the type of guidance rules they would like to see? Will your committee be producing that?

Mr. Collins: We would be pleased to do that. We have given it some thought. We have a subcommittee of the competition law section that focuses on the foreign investment review committee, so we would be pleased to come up with something.

Senator Fox: I am tempted to ask an opinion because I have a distinguished panel of competition lawyers in front of me, but I will refrain from that. Some of the members of the committee will understand where I am going with this.

On section 45, you say the following in your brief:

Canadian businesses, both large and small, will continue to face significant uncertainty that could most effectively be relieved by statutory amendments. In particular, if an agreement between competitors — even small businesses

parties d'obtenir certaines assurances quant au risque que la transaction qu'elles se proposent de conclure pose problème à cet égard.

Enfin, si on ne définit pas mieux des balises à suivre, nous ouvrons tout grand la porte aux tiers qui, par des manœuvres stratégiques ou tout simplement frivoles, tenteraient de bloquer la transaction ou du moins de la retarder.

Le sénateur Fox : De toute évidence, vous avez étudié la situation aux États-Unis et pris connaissance des directives expliquant les circonstances dans lesquelles les investissements étrangers peuvent soulever des questions de sécurité. Que dites-vous des lignes directrices que vous avez consultées? Devraient-elles être intégrées aux pratiques canadiennes?

M. Collins : Je vous répondrai à titre personnel. Selon moi, on ne peut pas les reprendre telles quelles. Il s'agirait cependant d'un bon départ. Nous devrions certes les étudier soigneusement, mais il faudrait aussi faire en sorte qu'elles tiennent compte de la réalité canadienne, qui ne correspond pas toujours à ce qui se fait au sud de notre frontière.

Le sénateur Fox : J'imagine que vous voulez parler de situations où un groupe étranger voudrait acheter, pour citer un exemple au hasard, la totalité des installations de production de potasse du Canada. Auriez-vous d'autres exemples en tête?

M. Collins : À brûle-pourpoint, je pense immédiatement au matériel militaire et à la défense, à ce genre de choses.

Nous avons déjà entendu dire, lors de consultations antérieures, que l'origine des sommes investies et l'identité de l'investisseur entraient aussi en ligne de compte. Par exemple, si un investisseur avait son siège social aux États-Unis, la transaction ne soulèverait aucune question de sécurité nationale. Au contraire, si son siège social était situé ailleurs, la même transaction pourrait poser problème. Nous sommes conscients qu'il s'agit d'un concept flou, et c'est précisément là que les directives prennent toute leur importance.

Le sénateur Fox : Est-ce que l'Association du Barreau canadien compte produire des directives en ce sens? Est-ce que votre comité pourrait s'en charger?

M. Collins : Pourquoi pas. Nous y avons déjà pensé. Nous avons déjà un sous-comité, issu de la Section du droit de la concurrence, qui s'occupe des activités du Comité d'examen sur l'investissement étranger. Alors oui, nous pourrions certainement nous pencher sur la question.

Le sénateur Fox : Je suis bien tenté, ayant à ma disposition autant d'éminents spécialistes du droit de la concurrence, de leur demander un avis juridique, mais je vais me retenir. Certains de mes collègues comprendront probablement où je veux en venir.

Voici ce que dit votre mémoire à propos de l'article 45 :

Tant les petites que les grandes entreprises canadiennes continueront à faire face à une incertitude de taille, laquelle pourrait facilement être efficacement éliminée par des modifications législatives. Par exemple, si un accord entre

with no market power — contravenes the new section 45, the parties would be exposed to private actions
....

That seems to be a serious state of affairs. Is there a way, under this new Competition Act, for people who are in a commercial relationship with a large entity that exercises strong market power to get together to negotiate with that entity, let us say a duopoly in this case, without incurring the wrath of section 45? I am not sure I am clear.

Ms. Bolton: This is one of the areas where issues are possible. The competition bureau will probably not go after legitimate negotiations where parties are trying to negotiate against a larger player with considerable market power.

However, there certainly would be incentive, if that larger player did not want to deal with parties on a joint basis, for it to turn around and allege that you cannot negotiate jointly because that would be a breach of these provisions, and to try to challenge it that way.

Senator Oliver: You are all lawyers. The Canadian bar is made up of lawyers, and there are lawyers in the competition area. You would like to have a law that would make it easier for you to advise your clients on what would happen if they entered into a certain arrangement with other people with whom they are doing business.

Many statutes in Canada have regulations; many have directives; and others have guidelines. It is not surprising to find there are guidelines made pursuant to a statute or amendment to a bill.

The guidelines will, in fact, help lawyers to give advice to their clients as to when actions will likely be brought by the bureau. There is a lot of certainty, but if we hear the representations you have made today, one might get the impression that this law has been passed and received Royal Assent, and there is a huge amount of uncertainty. I do not think that is the case.

Some of the guidelines came out last Friday, and you have not had a chance to thoroughly study them, but I did not want to leave the impression that just because the bureau has come out with guidelines that that has muddied the waters and made things more difficult because I do not think that is the case.

My second question deals with exemptions. You, I think, would like to see many more exemptions to exempt all types of activity that might be caught in the web of competition, and you are basing it on what they are doing in other jurisdictions in Europe and in the United States. In your paper, under "Schedule B," for instance, you list a number of things, and I am wondering how far you want to go. You say:

For example in the United States, there is a long list of statutory exemptions (e.g. for standards-setting organizations, agricultural marketing boards, air transport alliance agreements), a number of judicially developed

concurrents — même entre des entreprises n'ayant aucune emprise sur le marché — contrevient au nouvel article 45, les parties s'exposeraient à actions privées [...]

C'est grave, il me semble. La nouvelle Loi sur la concurrence permet-elle à une personne qui entretient des relations commerciales avec une grande entreprise qui a, de son côté, une grande emprise sur le marché, de négocier avec elle, disons pour le besoin de la cause qu'il s'agirait du duopole, sans encourir les foudres de l'article 45? Est-ce que je me fais bien comprendre?

Mme Bolton : C'est en effet l'un des aspects où il pourrait y avoir des problèmes. Selon toute vraisemblance, le Bureau de la concurrence ne s'en prendra pas aux négociations légitimes dont les parties tentent de s'allier contre un gros joueur ayant beaucoup d'emprise sur le marché.

J'imagine cependant une situation où le gros joueur en question, ne voulant pas négocier avec les autres parties réunies, serait tenté d'alléguer qu'il est illégal de négocier conjointement parce qu'il y a infraction aux dispositions à l'étude, et tenterait de contester leurs démarches.

Le sénateur Oliver : Vous êtes tous des avocats. L'Association du Barreau canadien est composée d'avocats, et il y a tout plein d'avocats qui travaillent dans le domaine de la concurrence. Vous souhaiteriez avoir une loi qui vous permettrait d'informer plus facilement vos clients de ce qui risque d'arriver s'ils concluent une entente avec des gens avec qui ils font déjà affaire.

Au Canada, beaucoup de lois sont assorties de règlements, de directives ou de lignes directrices. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que des lignes directrices se rattachent à une loi ou à un amendement à un projet de loi.

Dans les faits, ces lignes directrices aideront les avocats à conseiller leurs clients quant aux démarches susceptibles d'attirer l'attention du bureau. Il y a beaucoup de certitudes, mais à vous entendre aujourd'hui, on pourrait croire que la loi à l'étude est déjà adoptée, qu'elle a déjà reçu la sanction royale, et qu'on nage en pleine incertitude. Je crois que c'est loin d'être le cas.

Une partie des lignes directrices n'a été rendue publique que vendredi dernier, et vous n'avez certes pas eu la chance de les étudier en profondeur, mais je m'en voudrais de vous laisser l'impression que, simplement parce que le bureau a publié des lignes directrices, nous nageons maintenant en eau trouble et que les choses sont maintenant rendues très compliquées, parce que je ne pense pas que ce soit le cas.

Ma deuxième question porte sur les exemptions. Vous aimeriez bien, du moins c'est ce que je pense, que l'on ajoute toutes sortes d'exemptions, pour que soient ainsi exclues différentes activités susceptibles de se prendre au filet de la législation sur la concurrence, et vous fondez vos demandes sur ce qui se fait ailleurs en Europe et aux États-Unis. L'annexe B de votre mémoire propose une série d'exemples, et je me demande jusqu'où vous voulez aller. On y lit :

Par exemple, aux États-Unis, il y a une longue liste d'exceptions prévues par la loi (p. ex., pour les organisations de normalisation, les agences de commercialisation des produits agricoles et les accords

exemptions (e.g. baseball), and more than 100 years of jurisprudence interpreting the “ancillary restraints” doctrine.

Is that how far you want to go?

Mr. Bodrug: I certainly did not want to give the impression that we thought the bureau’s guidelines muddled the water. We think those guidelines are very helpful and as far as the bureau could reasonably go. The problem is in civil actions.

Senator Oliver: The courts do not accept them as binding.

Mr. Bodrug: In some instances the bureau has changed its mind — and they are entitled to do that — and in other instances the courts have not necessarily followed the guidelines set out by the bureau. We are not saying that the world is about to end here, but we are trying to identify what we think is a real issue in terms of advising clients on a day-to-day basis.

Senator Oliver: You would like more certainty.

Mr. Bodrug: We have tried to identify some categories of agreements that we think are unambiguously not intended to be caught by the new legislation and would be helpful to provide certainty to Canadian businesses.

Senator Oliver: However, you know that Bill C-10 is now law; it has received Royal Assent and is now law.

Mr. Bodrug: Yes, except the provision we are talking about, section 45, does not come into effect until next March. Therefore, I believe we have an opportunity to perhaps make some minor revisions. We think these are relatively minor revisions and in most cases consistent with the intent to deal with these actually. Maybe I am optimistic, but the budget bill went through pretty quickly too, so maybe there is an opportunity to address some of these points before March.

Ms. Bolton: In terms of how far we would want to go, because, as you can appreciate, things happen very quickly and this bill was passed, exemption is really something we have only just started to look at. The list we put together for our submission was based on input from our members over a two-week or three-week period. This is something we would have to look into it further.

I want to stress that the advantage of the exemption regime over just having the bureau guideline or even going to the bureau for advice on whether they would go after a particular agreement is that it would protect parties against civil actions. Competition civil actions, in particular class actions, have started to become quite commonplace in Canada, so it is definitely something that costs businesses.

d’alliance entre transporteurs aériens), un certain nombre d’exemptions élaborées par les tribunaux (p. ex., pour le baseball), et plus de 100 ans de jurisprudence portant sur l’interprétation de la doctrine des « restrictions accessoires ».

Souhaitez-vous aller jusque-là?

M. Bodrug : Chose certaine, nous ne voulons pas donner au comité l’impression que, selon nous, les lignes directrices du bureau nous amenaient en eau trouble. Ces lignes directrices nous seront très utiles et vont probablement aussi loin que le bureau peut raisonnablement aller. Nous nous inquiétons davantage des poursuites civiles.

Le sénateur Oliver : Vous savez que les tribunaux ne les reconnaissent pas comme exécutoires.

M. Bodrug : Il est arrivé que le bureau change d’avis — et c’est son droit — et il est arrivé aussi que les tribunaux ne suivent pas nécessairement les lignes directrices du bureau. Ce n’est pas la fin du monde, nous le savons bien, mais nous tentons de signaler ce qui constitue un véritable problème pour nous qui conseillons nos clients au quotidien.

Le sénateur Oliver : Vous aimeriez pouvoir vous appuyer sur davantage de certitudes.

M. Bodrug : Nous avons tenté de recenser les catégories d’ententes qui ne devraient jamais être visées par la nouvelle loi, ce qui nous aiderait à répondre aux entreprises canadiennes avec plus de certitude.

Le sénateur Oliver : Vous savez pourtant que le projet de loi C-10 a été adopté, qu’il a reçu la sanction royale et qu’il a maintenant force de loi.

M. Bodrug : Oui, sauf que la disposition dont nous parlons, l’article 45, n’entre pas en vigueur avant le mois de mars prochain. Je crois donc que nous pouvons encore y apporter quelques révisions mineures. Selon nous, il s’agit bel et bien de révisions relativement mineures, qui vont certainement dans le même sens que l’intention initiale des dispositions. Peut-être suis-je trop optimiste, mais le projet de loi sur le budget a été adopté plutôt rapidement lui aussi, alors je me dis que nous pourrions peut-être régler certains points avant le mois de mars.

Mme Bolton : Pour ce qui est de vous dire jusqu’où sommes-nous prêts à aller, nous avons à peine commencé à étudier la question des exceptions. En effet, comme vous le savez, les choses vont très vite, et le projet de loi a été adopté. La liste que nous avons dressée aux fins de notre mémoire se fondait sur deux ou trois semaines de consultation auprès de nos membres. Nous devons creuser la question.

Je veux souligner l’avantage que présente le régime des exceptions par rapport à des lignes directrices du Bureau ou même par rapport à la demande d’un avis du Bureau sur une éventuelle poursuite contre un accord particulier. L’avantage serait de protéger les parties contre les actions civiles. Les poursuites civiles en matière de concurrence, les recours collectifs notamment, se sont multipliées au Canada. Elles commencent vraiment à coûter cher aux entreprises.

Senator Oliver: Are you all in agreement that you think there will now be an increase in class action suits brought as a result of the provisions of Bill C-10?

Ms. Bolton: We have looked at some statistics and cannot determine this exhaustively. However, within the past decade, about 30 competition class actions were brought before the courts. There is no way really to count them because we would have to go to each and every court in Canada and figure out what has been filed. We have at least a list of 30. The removal of the burden on parties to prove an undue lessening of competition does facilitate pleading for the plaintiffs. The plaintiffs' bar is becoming very expert in the competition-law field, so it is likely that we will see more class actions in the future.

Mr. Bodrug: It is not necessarily limited to class actions. Part of the issue is that the risk changes negotiating dynamics generally, so it is difficult to measure this. It is difficult to say whether this will translate into more class actions by numbers or more civil actions generally. However, there is definitely a change in the negotiating positions of parties as a result of this.

[Translation]

The Deputy Chair: Some persons I spoke to told me that the European system discarded the option of criminal prosecution. Offences are dealt with as civil matters and much higher fines are imposed.

I am talking about principles. As I see it, financial sanctions have totally different implications. The threat of criminal prosecution is not the ideal way of stopping business men and women from committing offences.

I am interested in hearing your philosophical opinion on the substance of this issue, from a legal standpoint. Should our legal system continue to deal with these offences as criminal matters, when a fine of up to \$100 million or even higher could be imposed? Do you have a preference between the European system and the North American one? The evidentiary burden in the case of a criminal offence is much greater. Would treating these offences as civil matters be a more effective way of preventing offences and maintaining an acceptable level of competition?

[English]

Mr. Bodrug: As a general proposition, there is not as much controversy around the addition of the new civil provision of the Competition Act dealing with agreements among competitors. We agree that there is not much opposition to the proposition of a quicker, non-criminal route to address agreements between competitors that fall outside of the hard-core category. It is probably generally accepted that criminal sanctions should be preserved for really bad agreements between competitors that are directed at fixing prices or, as Ms. Bolton described them and they are commonly described, naked cartels. It is generally thought that the category of this type of conduct should continue to be subject to criminal sanctions, even acknowledging that it is

Le sénateur Oliver : Prévoyez-vous tous une augmentation du nombre de poursuites en recours collectif du fait des dispositions du projet de loi C-10?

Mme Bolton : Les statistiques que nous avons consultées ne sont pas exhaustives. Cependant, au cours de la dernière décennie on compte une trentaine de recours collectifs en matière de concurrence. C'est un chiffre approximatif, parce qu'il faudrait recenser toutes les poursuites intentées devant tous les tribunaux du Canada. Notre liste en compte au moins 30. Les parties n'ayant plus à prouver une diminution excessive de la concurrence, cela avantage les plaignants. Comme leurs avocats deviennent des spécialistes du droit de la concurrence, les recours collectifs seront probablement plus nombreux à l'avenir.

M. Bodrug : Il n'y a pas que les recours collectifs. Une partie du problème vient du fait que, en général, le risque modifie la dynamique de la négociation, ce qui rend difficile la mesure du phénomène. Il est difficile de prévoir si cela se traduira par plus de recours collectifs ou, de façon générale, par plus d'actions civiles. Cependant, ce facteur modifie sans contredit les positions de négociation des parties.

[Français]

La vice-présidente : Certaines personnes avec qui j'ai discuté ont indiqué que le système européen n'a pas retenu l'option de poursuite au criminel. On traite seulement ces infractions au civil en imposant des amendes beaucoup plus élevées.

Je parle de principes. À mon avis, les pénalités financières sont d'une autre époque. Lorsqu'on veut empêcher des hommes et femmes d'affaires de commettre des infractions, les poursuites au criminel ne sont pas idéales.

J'aimerais entendre votre point de vue philosophique sur le fond de cette question sur le plan juridique. A-t-on encore de la place dans notre système juridique pour traiter ces infractions comme étant d'ordre criminel, alors qu'une amende maximale pourrait aller jusqu'à 100 millions de dollars et même plus? Si on compare le système européen au système nord-américain, avez-vous une préférence? Le niveau de preuves au criminel est beaucoup plus élevé. Le civil serait-il plus efficace pour empêcher les infractions et maintenir un niveau de concurrence acceptable?

[Traduction]

M. Bodrug : En principe, la nouvelle disposition de la Loi sur la concurrence concernant les accords entre concurrents n'est pas aussi controversée. La proposition d'appliquer plus rapidement des sanctions non criminelles dans le cas d'accords entre concurrents qui ne se rangent pas dans la catégorie des ententes injustifiables ne soulève pas beaucoup d'opposition. Cela, nous le reconnaissons. De façon générale, on semble accepter de réserver les sanctions criminelles aux accords vraiment crapuleux entre concurrents visant à fixer les prix ou, comme Mme Bolton et beaucoup d'autres les appellent, aux cartels flagrants, caractérisés ou ouvertement collusoires. On estime généralement que ce type d'entente devrait être passible de sanctions criminelles, même s'il

more difficult to prosecute, that it takes longer and a higher standard exists. However, there is definitely also room for a non-criminal route as well.

[Translation]

The Deputy Chair: In Quebec, a number of small gas station operators were recently charged with Criminal Code offences. I find it ludicrous that Criminal Code sanctions were applied. Perhaps this kind of collusion could have been avoided had these individuals been told that they could lose their home and their business and that they could be liable to hefty financial penalties.

No doubt, there is a moral aspect to this issue. A government has a responsibility to manage the country's economy efficiently. However, I am tempted to think that civil prosecution would be a more effective approach. We would intervene more often, the evidentiary burden would not be as great and investigations would not last as long. The system would therefore be far more efficient. Europe has long opted for this intervention approach. I am simply throwing this out there for your consideration.

The \$25 million fine does not seem high enough to me. Businesses can often come to an agreement amongst themselves. Their sales can be in the billions of dollars. I am still talking about the principle behind sanctions. As I see it, it is better to provide for minimum rather than maximum sanctions so that judges, when dealing with two large multinationals, can always opt to impose a much harsher penalty than the one provided for.

[English]

Ms. Bolton: I would like to point out that the prior level of fine or the existing level of fine until March 2010, which is \$10 million, has actually not been a barrier to higher fines. In cases where there have been convictions, which have generally been the result of guilty pleas, parties have pleaded to multiple charges. I believe the highest fine has actually been \$50 million in Canada. As well, I would say that the vast majority of the large cartels do not originate in Canada. Therefore, the same cartel may be punished in the U.S. and Europe and in other jurisdictions, so there are principles of international comity that come into play in terms of how much Canada wants to get into double counting of fines.

Senator Moore: Mr. Bodrug, I am looking at your letter of February 3 to Mr. Ron Parker at Industry Canada. The provisions of the Competition Act that we are discussing here, today were buried in that omnibus budget bill, which was tabled on January 27 in the House of Commons and received Royal Assent, as you know, on March 12. Your letter is dated February 3, 2009, and you say, "I am writing . . . to provide preliminary views on potential amendments to the merger review process in the Competition Act as recommended by the Competition Policy Review Panel." That is the Wilson panel,

est reconnu qu'il est plus difficile et plus long de poursuivre les coupables et qu'il faut respecter des critères plus rigoureux. Toutefois, on ne peut pas nier qu'il y ait place aussi pour des sanctions non criminelles.

[Français]

La vice-présidente : Au Québec, on a récemment condamné des détaillants qui opéraient chacun une petite station d'essence d'infractions en vertu du Code criminel. Je trouve ridicule que la sanction soit appliquée en vertu du Code pénal. Si on avait dit à ces gens qu'ils pourraient perdre leur maison, leur commerce et qu'ils seraient passibles de sanctions financières importantes, on aurait peut-être pu empêcher ce genre de collusion.

On a gardé sans doute un côté de moral. Sur le plan de la gouvernance des activités économiques d'un pays, on se doit d'être efficace. Je serais tentée de croire que la poursuite au civil serait plus efficace. On interviendra plus souvent, on n'aura pas le même niveau de preuve à obtenir et les enquêtes dureront moins longtemps. On aura donc un système beaucoup plus efficace. Cette pratique est en usage depuis longtemps en Europe, là où effectivement on est intervenu. Je vous soumetts cet argument aux fins de réflexion.

L'amende de 25 millions de dollars ne me semble pas suffisante. Les entreprises souvent peuvent s'entendre. Ces entreprises ont un chiffre d'affaires pouvant s'élever à des milliards de dollars. Je parle toujours du principe des sentences. À mon avis, il s'agirait plutôt de fixer une sentence minimale plutôt que maximale afin de permettre aux juges, qui se trouvent devant deux grandes multinationales, d'imposer une sanction beaucoup plus sévère que celle qui est prévue.

[Traduction]

Mme Bolton : J'aimerais signaler que le montant actuel de l'amende, celui qui est en vigueur jusqu'en mars 2010, soit 10 millions de dollars, n'a pas empêché l'imposition d'amendes plus salées. Les condamnations, généralement consécutives à des plaidoyers de culpabilité, faisaient suite à des accusations multiples. L'amende maximale imposée au Canada a été, je crois, de 50 millions de dollars. Autre précision, la vaste majorité des grands cartels ne sont pas montés au Canada. En conséquence, le même cartel peut être puni aux États-Unis et en Europe ainsi que dans d'autres juridictions, ce qui fait intervenir des principes de courtoisie internationale pour le comptage en double des amendes au Canada.

Le sénateur Moore : Monsieur Bodrug, j'ai sous les yeux votre lettre du 3 février à M. Ron Parker, d'Industrie Canada. Les dispositions de la Loi sur la concurrence dont nous discutons aujourd'hui sont enfouies dans ce projet de loi budgétaire fourre-tout qui a été déposé à la Chambre des communes le 27 janvier et qui a reçu la sanction royale, comme vous le savez, le 12 mars. Dans cette lettre, je lis : « J'écris [...] pour vous présenter nos points de vues préliminaires sur les modifications possibles au processus d'examen des fusions en vertu de la Loi sur la concurrence recommandées par le Groupe d'étude sur les

correct? In February you were writing a note to the department in response to the panel's recommendations.

Did the Canadian Bar Association have any input to possible amendments to the Competition Act before it was tabled in House of Commons? Is this your first attempt to have input?

Mr. Bodrug: The origin of this letter was, first, that we saw this recommendation in the Wilson report. I may have my facts a little wrong here, but I think the Conservative Party platform, before the election — I cannot remember the exact date — included some references to adopting that provision, the recommendations of that panel. We struck a task force, actually some time before this, to respond to this particular recommendation because we felt this was not a recommendation or a topic that had been canvassed. We did not feel that the comments were really solicited in the original paper that the Wilson panel put out to solicit comments. We were surprised by that. It took us time. We had a group with which, I think, Mr. Wakil and Mr. Collins were involved that spent some time on it. You will see that it is a detailed letter.

Senator Moore: Eleven pages.

Mr. Bodrug: We recognized that the bureau had a legitimate concern about getting enough information fast enough. We were concerned that this proposal was not the right path to take. We took some time to put an alternate suggestion together. We did not know the budget bill was coming out the next week, so it was an accident, or fortuitous timing.

Senator Moore: Did you get a response to this letter from Mr. Parker?

Mr. Bodrug: I do not believe so, not a formal response, anyway. I know he received it. I did speak to him, and he acknowledged receipt of it.

Senator Moore: You sent him an 11-page letter and he did not come back to you.

Mr. Bodrug: We may have received a short acknowledgement — I cannot recall specifically — but not a detailed response.

Senator Moore: Did it not deal with the issues you raised?

Mr. Bodrug: Not in any depth.

Senator Moore: At the start of your letter, you mention the panel recommendations, and there are two bullets. The second bullet, in which you quote the panel, says:

“the initial review period be set at 30 days, and the Commissioner of Competition should be empowered, in its discretion, to initiate a ‘second stage’ review that

politiques en matière de concurrence ». C'est le panel Wilson, n'est-ce pas? En février, vous écriviez une note au ministère en réponse aux recommandations du groupe d'étude.

L'Association du Barreau canadien a-t-elle eu un mot à dire sur d'éventuelles modifications au projet de Loi sur la concurrence avant son dépôt à la Chambre des communes? Est-ce votre première tentative pour faire connaître votre point de vue?

M. Bodrug : Cette lettre a d'abord été inspirée par cette recommandation du rapport Wilson. Il se peut que je me trompe un peu, mais je crois que la plateforme du Parti conservateur, avant l'élection — la date précise m'échappe — faisait à quelques reprises allusion à l'adoption de cette disposition, des recommandations de ce groupe d'étude. Nous avons créé un groupe de travail, quelque temps avant cette lettre, en fait, pour répondre à cette recommandation particulière, car nous estimions que la recommandation ou la question n'avait pas été examinée à fond. Nous avions l'impression que, dans le document original qu'il a publié pour solliciter les commentaires, le groupe d'étude Wilson avait manifesté de la tiédeur dans sa démarche. Cela nous a pris au dépourvu. Il nous a fallu un certain temps. Nous avions un groupe avec qui MM. Wakil et Collins ont travaillé, je pense, et qui a consacré du temps à la lettre. Vous constaterez que c'est une lettre détaillée.

Le sénateur Moore : Onze pages.

M. Bodrug : Nous avons reconnu que le Bureau éprouvait des craintes légitimes quant à l'obtention, de façon assez rapide, d'une quantité suffisante d'informations. Nous craignions que cette proposition ne fasse fausse route. Il nous a fallu du temps pour formuler une solution de rechange. Nous ne savions pas que le projet de loi budgétaire était sur le point d'être déposé — il l'a été la semaine suivante —, de sorte que l'on peut parler d'accident ou de coïncidence fortuite.

Le sénateur Moore : M. Parker a-t-il répondu?

M. Bodrug : Je ne crois pas, pas officiellement, de toute façon. Je sais qu'il a reçu la lettre. J'ai lui ai parlé, et il a reconnu avoir reçu la lettre.

Le sénateur Moore : Vous lui avez envoyé une lettre de 11 pages, et il ne vous a pas répondu.

M. Bodrug : Nous avons peut-être reçu un bref accusé de réception — je ne me le rappelle pas précisément —, mais pas une réponse détaillée.

Le sénateur Moore : N'y était-il pas question des problèmes que vous avez soulevés?

M. Bodrug : Pas en profondeur.

Le sénateur Moore : Au début de votre lettre, vous faites allusion aux recommandations du groupe d'étude, dans deux alinéas pointés. Le deuxième alinéa, dans lequel vous citez le groupe d'étude, se lit comme suit :

« (1) la période initiale d'examen devrait être fixée à 30 jours, et le commissaire à la concurrence devrait avoir le pouvoir, à sa discrétion, de lancer une deuxième

would extend the review period for an additional period ending 30 days following full compliance with a 'second request' for information."

With respect to initiating a second-stage review that would extend the review period for an additional period ending 30 days following full compliance, could you walk me through an example of how that would work?

Mr. Wakil: The parties would submit a premerger notification filing, and they would not be able to complete their transaction, a merger transaction, until 30 days had elapsed. Within that 30-day period, the commissioner could request that additional information be provided to it by the merger parties, and the statute provides that they would not be able to complete the transaction pending the receipt of that information. They would have to gather that information, provide it to the Competition Bureau and, once they provide a response that is complete and correct in all material respects, another 30-day period would start effectively giving the Competition Bureau 30 days to review that information. Following the completion of that second 30-day period, the parties would be able to close their merger transaction. If the information request was a very long and significant one, it could take months or a year for the parties to respond to the information request. If the information request was short, it could be done in a matter of days or weeks perhaps.

Mr. Collins: Within the second 30 days, after substantial compliance, unless there is some other action by the Competition Bureau, the parties would be in a legal position to close. However, the Competition Bureau still has the right to go to the Competition Tribunal and seek an injunction to stop the transaction if they feel the information they received has given them enough evidence to do so. Then they need to meet a statutory test before the tribunal to receive the injunction. Therefore, you are not assured that you will be able to close the deal even with the passage of 30 additional days.

Senator Moore: Do the parties get a letter from the bureau saying that they have received the additional information that was requested, and when they get that letter, is that when the second 30-day period starts to run?

Mr. Wakil: No. I think the expectation is that the parties would certify that their request is complete and correct in all material respects.

Senator Moore: Do you think it is something from the bureau saying, "Okay, you have met that"?

Mr. Wakil: I am not sure if the bureau has developed a process or determined how it will respond to that. They probably will not respond to that because it could be a considerable volume of information, and they may not want to be on the record as confirming that they believe that your request is correct in all material respects.

étape d'examen qui prolongerait le processus et qui se terminerai 30 jours après la pleine conformité avec une deuxième demande d'information. »

Pour ce qui concerne la deuxième étape d'examen qui prolongerait la période d'examen d'une période supplémentaire qui se terminerai 30 jours après la pleine conformité, pourriez-vous me donner un exemple détaillé de son mécanisme de fonctionnement?

M. Wakil : Les parties présenteraient un préavis de fusion et elles ne seraient pas en mesure de parachever l'opération, la fusion, avant 30 jours. Pendant ces 30 jours, le commissaire pourrait demander des renseignements supplémentaires aux parties, et la loi prévoit que les parties ne peuvent pas parachever l'opération de fusion tant que le commissaire n'a pas reçu les renseignements demandés. Elles doivent réunir ces renseignements, les communiquer au Bureau de la concurrence et, une fois qu'elles ont fourni une réponse, complète et exacte sous tous ses rapports pertinents, on entre dans une autre période de 30 jours, pendant laquelle le Bureau examine ces renseignements. À la fin de cette deuxième période, les parties peuvent conclure leur fusion. Si la demande vise de nombreux renseignements, longs à réunir, les parties pourraient prendre des mois ou une année pour y répondre. Dans le cas contraire, elles prendront peut-être quelques jours ou quelques semaines.

M. Collins : Au cours de la deuxième période de 30 jours, après une conformité substantielle, à moins que le Bureau de la concurrence entreprenne une autre mesure d'action quelconque, les parties seraient légalement dans une situation qui leur permettrait de compléter la transaction. Toutefois, le Bureau de la concurrence a toujours le droit de s'adresser au Tribunal de la concurrence pour obtenir une injonction afin d'arrêter la transaction s'il estime que l'information qu'il a reçue justifie de le faire. Alors, il doit satisfaire à un critère juridique devant le tribunal pour obtenir l'injonction. Par conséquent, vous n'êtes pas assuré d'être en mesure de compléter la transaction même après que les 30 jours additionnels se sont écoulés.

Le sénateur Moore : Est-ce que les parties reçoivent une lettre du bureau pour accuser réception de l'information additionnelle qui a été demandée, et lorsqu'elles reçoivent cette lettre, est-ce à ce moment-là que la deuxième période de 30 jours débute?

M. Wakil : Non. Je pense qu'on s'attend à ce que les parties attestent que leur demande est complète et exacte à tous les égards importants.

Le sénateur Moore : Pensez-vous que c'est quelque chose provenant du bureau qui dirait : « Très bien, vous avez respecté cela? »

M. Wakil : Je ne suis pas certain si le bureau a élaboré un processus ou s'il a déterminé comment il répondra à cela. Il est probable qu'il ne répondra pas parce qu'il pourrait s'agir d'un volume d'information considérable et qu'il pourrait hésiter à avoir un document officiel confirmant qu'il croit que votre demande est correcte à tous les égards importants.

It would most likely work that you would certify your request as complete and correct, and they would have 30 days to review it and potentially challenge it because they may say that it is not complete and correct in all material respects, that there are gaps here, and there is non-compliance.

Mr. Collins: You are certifying that submission of your material under oath.

Senator Moore: Yes, sure.

Mr. Collins: Obviously, the parties will look at that seriously and do everything they can to ensure that they are complying.

Senator Moore: They want the deal to go ahead.

Mr. Collins: They do not want that to be challenged.

Senator Moore: This is why I find it interesting that the bureau still has the opportunity to seek an injunction. Somewhere along the way, do they not have to tell the parties that they met their requirements and that they can go ahead with certainty and close the deal? I find it extraordinary that you would be going through the process and they could still challenge you after you have given everything they have asked for. Where is the ending?

Mr. Wakil: That may be a preferable outcome, but you are right; there will be subjectivity and uncertainty. The act also contemplates the possibility of fines of \$10,000 a day for every day that you, as a merger party, are in breach of the no-close waiting periods under the act.

For example, if you certify compliance with respect to the second request, you wait for the elapse of the 30-day period, you close your transaction and the bureau subsequently challenges you and says, "No, you are actually in breach. You did not comply with the request," not only could the bureau seek an injunction, but the parties could also face significant financial penalties for being in violation of the no-close waiting periods under the act.

Senator Moore: You went to great length here to point out the shortcomings of the U.S. second-request process, and you did not get any response to that. You say that that process is notorious in international competition law circles, so why do we go down that road? The bar knows what it is talking about, we know what the international experience is, and you have no response. I find it extraordinary because we are talking about potentially millions of dollars of fines.

Mr. Wakil: We were also concerned that, as Mr. Bodrug had indicated, there was not greater public consultation on this throughout the entire process. In about 150 submissions to the Wilson panel, I am not aware of one — maybe there was one or two — that commented on potential changes to the merger

Cela fonctionnerait vraisemblablement de la manière suivante : vous attesteriez que votre demande est complète et exacte, et le bureau aurait 30 jours pour l'examiner et, potentiellement, la contester parce qu'il pourrait dire qu'elle n'est pas complète et exacte à tous les égards importants, qu'il y a des lacunes ici, qu'il y a une non-conformité.

M. Collins : Vous faites l'attestation de la présentation de vos renseignements sous serment.

Le sénateur Moore : Oui, certainement.

M. Collins : De toute évidence, les parties examineront la question sérieusement et feront tout pour s'assurer d'être conformes.

Le sénateur Moore : Elles veulent que la transaction se réalise.

M. Collins : Elles ne veulent pas qu'elle soit contestée.

Le sénateur Moore : C'est pourquoi je trouve intéressant que le bureau ait encore l'occasion d'obtenir une injonction. Quelque part au cours du processus, n'a-t-il pas à dire aux parties qu'elles ont rempli les exigences et qu'elles peuvent aller de l'avant avec certitude et compléter la transaction? Je trouve extraordinaire le fait que vous pouvez avoir suivi le processus et que le bureau peut tout de même contester après que vous lui avez donné tout ce qu'il vous a demandé. Où cela s'arrête-t-il?

M. Wakil : Cela pourrait être un résultat préférable, mais vous avez raison; il y aura de la subjectivité et de l'incertitude. La loi prévoit également la possibilité d'imposer une amende de 10 000 \$ par jour où, en tant que partie à une fusion, vous êtes en non-respect des périodes d'attente pendant lesquelles une transaction ne peut être complétée en vertu de la loi.

Par exemple, si vous atteste la conformité en ce qui a trait à la deuxième demande, vous attendez l'épuisement de la période de 30 jours, vous complétez la transaction et, par la suite, le bureau conteste le tout et dit : « Non, vous êtes en fait en état de non-conformité. Vous n'avez pas respecté la demande. » Non seulement le bureau pourrait chercher à obtenir une injonction, mais les parties pourraient également devoir payer des amendes substantielles pour avoir violé les périodes d'attente pendant lesquelles une transaction ne peut être complétée en vertu de la loi.

Le sénateur Moore : Vous n'avez pas ménagé vos efforts pour mettre en évidence les lacunes du processus américain de demandes de renseignements supplémentaires, et vous n'avez pas obtenu de réponse à cela. Vous dites que ce processus est réputé dans les cercles internationaux de droit sur la concurrence, alors pourquoi s'engager dans cette voie? Le barreau sait de quoi il parle. Nous connaissons l'expérience internationale et vous n'avez pas de réponse. Je trouve cela extraordinaire parce que nous parlons d'amendes pouvant s'élever à des millions de dollars.

M. Wakil : Nous étions également préoccupés par le fait, comme l'a dit M. Bodrug, qu'il n'y a pas eu de consultation du public sur cette question pendant tout le processus. Sur environ 150 mémoires adressés au groupe d'étude Wilson, je n'en connais aucun — il y a peut-être un ou deux — qui traitait des

provisions of the act. This blindsided many people. We did not see it coming, and they are massive changes.

At one point in the Wilson panel, they describe some of these changes as relatively modest upgrades to the act, and they are certainly, in our view, quite massive, particularly in the merger and cartel areas.

[Translation]

The Deputy Chair: I would like to welcome Tim Kennish, counsel for the firm of Osler, Hoskin and Harcourt. You may begin your presentation, Mr. Kennish. We already have a copy of your submission.

[English]

Please give us an overview of your document rather than reading it.

Tim Kennish, Counsel, Osler, Hoskin & Harcourt LLP: I am pleased to be here. I am counsel to the legal firm of Osler, Hoskin & Harcourt LLP, located at its Toronto office, although I am appearing here in my personal capacity and not on behalf of the firm. The views expressed by me are my own.

I wish to thank you for the opportunity to speak to you about the amendments. These are the most significant and far-reaching amendments to be made to the act in over 20 years. I believe that they effect valuable and needed improvements to our competition law. However, I also recognize that the amendments remain controversial for a number of people, even now when the parliamentary process has put an end to further debate over their general merits.

While I agree that it is possible that the provisions may be improved upon in terms of clarifying their scope of application, I recognize that we are dealing with general law that applies to a multitude of transactions. It will necessarily be cast in general language, and there will be some areas of uncertainty. The guidelines we have been talking about this morning go a considerable distance to helping remove some of that uncertainty.

While I am in favour of these changes to the act, I do have some personal reservations about a number of them, and I have included those qualifications in the appendices to the brief, which document you have seen.

Due to time limitations, I will speak about three areas. The first is section 45 reform, the second is merger review and the third is dominance. Other areas are touched on by the bill, but these are the most important areas, and they have the greatest priority in our approach to the law in this area.

I will talk a bit about the legislative process. Contributing a bit to the controversy that continues to surround the amendments was the process by which they were enacted as part of a tightly packaged budget implementation bill. There was effectively no

modifications potentielles aux dispositions de la loi concernant les fusions. Cela a dérouter beaucoup de gens. Nous ne l'avions pas vu venir, et ce sont des changements énormes.

À un certain moment, au sein du groupe d'étude Wilson, certains de ces changements ont été qualifiés de mises à jour relativement modestes de la loi, alors qu'il s'agit certainement, à notre avis, de modifications énormes, particulièrement dans le domaine des fusions et des cartels.

[Français]

La vice-présidente : Je voudrais souhaiter la bienvenue à Tim Kennish, avocat à la l'étude Osler, Hoskin et Harcourt. Me Kennish vous pouvez procéder à votre présentation. Nous avons déjà votre document.

[Traduction]

S'il vous plaît, veuillez nous donner un résumé de votre document plutôt que de le lire.

Tim Kennish, avocat, Osler, Hoskin & Harcourt LLP : Je suis heureux d'être ici. Je suis avocat-conseil auprès du cabinet d'avocats Osler, Hoskin & Harcourt LLP, situé à Toronto. Je m'exprimerai aujourd'hui en mon nom personnel et non en tant que représentant de ce cabinet. Par conséquent, les propos que je tiendrai représentent uniquement mon opinion personnelle.

Je tiens à vous remercier de l'occasion qui m'est accordée de vous parler de ces modifications. Ce sont les modifications les plus importantes et les plus ambitieuses qui ont été apportées à la loi depuis 20 ans. À mon avis, il s'agit de modifications nécessaires qui amélioreront notre droit de la concurrence. Toutefois, je suis conscient qu'il s'agit de modifications controversées, encore aujourd'hui même si le processus parlementaire a mis fin au débat sur cette question.

Bien que je sois d'accord pour dire qu'il est possible d'améliorer ces dispositions pour ce qui est de clarifier leur portée, je reconnais que nous avons affaire à la loi générale qui s'applique à une multitude de transactions. Elle sera nécessairement rédigée en termes généraux et il y aura certaines zones d'incertitude. Les lignes directrices dont nous avons parlé ce matin aident beaucoup à éliminer une partie de cette incertitude.

Bien que je sois en faveur de ces modifications apportées à la loi, j'éprouve des réserves à l'égard du libellé de certaines dispositions, et j'ai mis ces réserves dans les annexes du document qui vous a été remis.

En raison des contraintes de temps, je vais parler de trois domaines particuliers. Le premier est la réforme de l'article 45, le second est l'examen des fusions et le troisième est la position dominante. Le projet de loi touche à d'autres domaines, mais il s'agit là des domaines les plus importants et ce sont ces domaines qui reçoivent la plus grande priorité dans notre approche à la loi dans ce domaine.

Je vais parler un peu du processus législatif. Un facteur qui a contribué un peu à la controverse qui se poursuit toujours autour de ces modifications a été le processus d'adoption dans le cadre d'un projet de loi d'exécution du budget très étoffé. Il n'y a pas eu

public consultation specifically in relation to the bill. It is regrettable that the legislative process did not accommodate an opportunity to talk about these specific provisions. That is particularly the case with regard to merger pre-notification, which was not previously the subject of any consultation.

However, with the exception of the merger pre-notification, which is definitely an important area of the bill, virtually every other change to the act that was recommended by the panel or appears in the bill has been the subject of extensive public debate and discussion ranging over a lengthy period of time. Some of these matters have been under discussion or have been parts of bills or proposals for over 15 years. We have had white papers, bureau reports, studies done at the behest of the bureau and bills that were tabled and went through several stages of review before they died on the Order Paper. More recently, we had a fairly extensive review of the field by the House of Commons Standing Committee on Industry, Science and Technology and the panel, which was a comprehensive canvassing of views on their topic.

With regard to the reforms in the area of merger pre-notification, the panel did receive from several experienced legal practitioners submissions contending that the system we have had became problematic and was in need of changes, both to speed up the time taken to complete merger reviews for the more run-of-the-mill cases and also to increase time certainty, but also to provide the bureau with increased time in cases that were difficult to analyze.

I think the panel saw in this situation an opportunity to recommend the adoption of a system — I am talking about the U.S. merger clearance system — that could address both of those issues while, at the same time, aligning our merger review system more closely with that of the United States. There are several statements in the Wilson panel report indicating their preference for conformity between the laws in the different jurisdictions where they may deal with the same business transactions.

Foremost among the important changes brought about by the amendments was the correction of a pressing need for reform of section 45. That provision is the cornerstone of our act, and it is celebrating its 120th year as part of the legislation. Notwithstanding that it is the cornerstone of the act, I believe it has been significantly deficient and has lacked enforcement integrity. That is unfortunate, because cartel arrangements are, by common agreement throughout the developed world, the kind of business practices that have the greatest potential for competitive harm. Prosecution of cartels is, therefore, usually the highest enforcement priority for competition authorities around the world.

Although it has been the subject of some controversy, the need for this reform has been fairly obvious to me for some time. Canada has a law that is a critical tool in the control of international anti-trust enforcement cartels, but that is seriously

de consultations publiques réelles portant sur le projet de loi. Il est regrettable que le processus législatif n'ait pas fourni l'occasion de discuter de ces dispositions particulières. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne les préavis de fusion qui n'ont jamais fait l'objet de consultations publiques.

Toutefois, à l'exception des préavis de fusion, qui est certainement un domaine important du projet de loi, presque toutes les autres modifications à la loi qui ont été recommandées par le groupe d'étude ou incluses dans le projet de loi avaient fait l'objet d'un débat public très étendu qui s'est échelonné sur une longue période de temps. Certaines de ces questions ont fait l'objet de discussions ou ont fait partie de projets de loi ou de propositions au cours des 15 dernières années. Nous avons eu des livres blancs, des rapports du bureau, des études commandées par le bureau et des projets de lois qui ont été déposés et qui ont franchi plusieurs étapes du processus d'adoption avant de mourir au *Feuilleton*. Plus récemment, nous avons eu un examen relativement poussé du domaine qui a été réalisé par le Comité permanent de l'industrie, des sciences et de la technologie de la Chambre des communes ainsi que le rapport du groupe d'étude, qui représentaient des sondages complets sur les points de vue liés à leur sujet.

En ce qui a trait aux réformes proposées à l'égard des préavis de fusion, le groupe d'étude a reçu des mémoires de plusieurs juristes chevronnés qui soutenaient que le système était devenu problématique et avait besoin d'être réformé tant pour accélérer le processus d'examen des fusions les plus simples, mais également pour donner plus de temps au bureau pour analyser les cas les plus difficiles.

Je pense que le groupe d'étude a vu dans cette situation l'occasion de recommander l'adoption d'un système — je parle du système américain d'approbation des fusions — qui pourrait régler ces deux problèmes tout en harmonisant en même temps notre processus d'examen des fusions avec celui des États-Unis. Il y a plusieurs énoncés dans le rapport du groupe d'étude Wilson témoignant d'une préférence pour une harmonisation des lois entre différentes entités administratives qui pourraient avoir à se pencher sur les mêmes transactions d'affaires.

Les changements les plus importants apportés par ces modifications étaient liés à la nécessité urgente de réformer l'article 45. Cette disposition de la loi, qui célèbre cette année son 120^e anniversaire, est la pierre angulaire de notre loi. Malgré son importance, elle comportait, à mon avis, des lacunes importantes et avait un pouvoir d'application limité. C'est malheureux, parce que les cartels sont considérés à travers le monde comme étant les ententes commerciales les plus nuisibles pour la concurrence. Par conséquent, les poursuites qui concernent les cartels figurent habituellement en haut de la liste des priorités des autorités de réglementation de la concurrence du monde entier.

Bien qu'elle ait suscité une certaine controverse, la nécessité de cette réforme était assez évidente à mes yeux depuis un certain temps. Le Canada a une loi qui constitue un outil important pour l'application à l'échelle internationale des règles antitrust, mais

out of step with similar laws in virtually every other developed country in the world. That is due to the fact that the section creates a criminal offence but, at the same time, incorporates a rule-of-reason standard in the legislation.

That requires the prosecution to show not only that the agreement contravened the prescribed action by having an agreement with the competitor, but also that it affected a market to an undue degree. That, in turn, requires measuring and identifying which product and geographic markets are affected by the agreement and then determining whether the adverse effects in those markets reach a level of undueness. That must all be done according to the criminal law standard of proof beyond a reasonable doubt.

By contrast, the comparable laws of virtually every other developed country use a per se evidentiary standard that dispenses with the need for either of those requirements. Also, in most jurisdictions where the relevant provisions are cast in per se form, their application is strictly limited to a narrow list of unambiguously harmful competition arrangements, such as price-fixing, market allocation or supply-limiting agreements, so-called hard-core agreements.

That is not true of section 45 currently, prior to its amendment. It was potentially applicable to all inter-competitor agreements. That is the difficulty on another side for dealing with inter-competitor agreements not of the hard-core cartel variety. Clearly there was a need to have a separate civil provision dealing specifically with these kinds of arrangements that would permit a more nuanced approach involving the assessment of the competitive effects of those kinds of agreements, joint ventures and so on, to determine whether there was a harmful outcome. In the other ones, it was presumed because of the nature of the agreements.

The makeover of former section 45 brought about by Bill C-10 splits the former provision into two separate sections, one of which, the criminal side, continues to be criminal but replaces the rule of reason with a per se standard now only applying to traditional hard-core cartels. That is one segment. The other is a new civil provision, section 90.1, which has potential application to all other horizontal agreements and applies a rule of reason standard and judges the legality of the agreement under civil evidentiary standards, which is more accommodating, more lenient and less strict. The increased enforcement capacity has been significantly elevated by the higher fines that are contemplated, the \$25-million limit, and the possibility of increased jail terms for people who contravene the criminal provision.

One of the principle complaints, and this is what is animating people like the Canadian Bar Association coming forward, is that because section 45 in the criminal version will now no longer require a demonstration of harm but presumes it to flow from the type of agreement, there could be many agreements that contravene section 45 but where the parties are not in a position to create harm. An example frequently kicked around

qui est dépassée par rapport aux lois similaires de presque tous les autres pays développés. Cela serait attribuable au fait que bien que cet article crée une infraction criminelle, il incorpore dans la loi une règle de raison.

Ainsi, la cour doit non seulement démontrer qu'une entente ou un arrangement avec un concurrent est anticoncurrentiel dans les faits, mais également qu'il restreint indûment la concurrence sur un marché donné. Par conséquent, cela nous oblige à mesurer et à déterminer quels produits et quels marchés géographiques sont touchés par l'entente et ensuite, à déterminer à quel degré les effets nuisibles sur ces marchés sont telus. De plus, tous ces éléments doivent être prouvés hors de tout doute raisonnable conformément à la règle du droit criminel.

De leur côté, les lois comparables de presque tous les autres pays développés appliquent la règle de la preuve « per se » qui dispense de ces exigences. De plus, dans la plupart des pays qui ont adopté cette règle de la preuve « per se », son application se limite strictement à une courte liste d'ententes qui nuisent clairement à la concurrence, telles que les ententes de fixation des prix, les ententes de répartition de clients ou de marchés et les ententes visant à réduire ou à plafonner la production, ce qu'on appelle les ententes injustifiables.

Cela n'est pas vrai de l'article 45 actuel, avant sa modification. Il pouvait s'appliquer à toutes les ententes intervenues entre des concurrents. C'est la difficulté, d'un autre côté, pour faire face à des ententes entre concurrents qui ne sont pas des ententes injustifiables. Il était clairement nécessaire d'avoir une disposition distincte en droit civil portant précisément sur ce genre d'ententes qui permettrait une analyse plus nuancée des effets sur la concurrence de ce genre d'ententes, d'entreprises en coparticipation, « et cetera », pour déterminer s'il y a un résultat nuisible. Dans les autres cas, il était présumé à cause de la nature des ententes.

La refonte de l'article 45 apportée par l'intermédiaire du projet de loi C-10 a pour effet de diviser cet article en deux articles distincts, dont l'un demeure une disposition de nature pénale, mais remplace la règle de raison par une règle « per se » et s'applique uniquement aux infractions commises par les grands cartels traditionnels. C'est une partie. L'autre partie est une nouvelle disposition civile, l'article 90.1, qui vise toutes les autres ententes ou tous les autres arrangements horizontaux entre concurrents et applique la règle de raison et évalue la légalité des arrangements à la lumière de la règle de preuve du droit civil, qui est habituellement plus douce et moins stricte. La capacité de mise en application a été considérablement augmentée par les amendes plus élevées qui sont envisagées, la limite de 25 millions de dollars, et la possibilité de peines d'emprisonnement accrues pour les gens qui violent la disposition criminelle.

L'une des principales critiques fomentées par des organismes tels que l'Association du Barreau canadien, est qu'en raison du fait que l'article 45 du Code criminel n'exigera plus une preuve de l'effet défavorable mais présumera qu'il découlera du type d'entente, de nombreuses ententes dans lesquelles les parties ne sont pas en position de créer des effets défavorables pourraient donc contrevenir à l'article 45. L'exemple souvent cité est celui de

is two newspaper vendors on a street corner in the city of Toronto agreeing to charge the same price for their newspapers. That could be, theoretically, a technical violation. However, the fact is that the department, at least the bureau, is under-resourced in its enforcement capacity, and it would be foolish in the extreme for it to spend its time prosecuting such arrangements. I appreciate it is not a legal defence, but in practical situations it probably mitigates a lot of concern people have about taking these to the extreme.

Examples are frequently cited of business arrangements where one part of the arrangement is that there is an agreement that might trip over section 45. An example might be that a vendor agrees to sell to a purchaser a business and, in that connection, enters into a separate agreement not to compete with the purchaser following the acquisition for some period of time. Theoretically, this could be a contravention of section 45 on the ground that it is a market allocation arrangement. At the same time, it is directly connected to the sale of the business because it would not be entered into but for the fact that its purpose is to facilitate the agreement being executed. The practical reality is that the purchaser will not buy the business and pay for the goodwill that he is purchasing if he will be faced immediately following the closing with the old vendor, who may know his customer base much better than the purchaser, competing those customers away. That kind of situation would be a good example of what was referred to in the previous session as an ancillary defence brought into play because it would meet the requirements of that section and many other multiple aspect relationships where this could happen.

Another question has been alluded to: What about private plaintiffs? They are not bound by what the bureau says. Maybe the bureau does not care, but we could bring a private action. I think private plaintiffs are even more constrained in their ability or inclination to go after what you might call competitively neutral transactions that might technically violate section 45. Their rights are limited to collecting damages or trying to recover damages for a violation of the provision. Where there is no competitive harm, they will not have any damages and there will not be a payday. In addition, in this field, litigation is burdensome, and typically what happens in most jurisdictions where they have private litigation as well as public enforcement is that the private litigants often wait until there is a conviction and then come in and assert that they have been harmed by the violation of the law and obtain damages. If the bureau does not take a case, it becomes more difficult for the private plaintiffs to pursue such a thing, even assuming they have a damage claim they can make out.

I submitted about merger pre-notification. Although it was not notoriously deficient, I think the merger process was acknowledged to have some shortcomings. I mentioned before that one was that some of the cases that everyone would recognize would never be challenged before the tribunal nevertheless were

deux vendeurs de journaux au coin d'une rue à Toronto qui décident de vendre leurs journaux au même prix, ce qui théoriquement pourrait constituer une infraction technique. Cependant, le fait est que le ministère, du moins le bureau, a des ressources d'application limitées et il serait tout à fait insensé qu'il consacre son temps à tenter des poursuites pour ce type d'arrangements. Je conviens qu'il ne s'agit pas d'une défense en droit, mais dans la pratique beaucoup de gens concernés y réfléchiront à deux fois avant de lancer de telles poursuites.

On cite souvent des exemples d'accords commerciaux comportant un élément qui prévoit qu'il y a une entente pouvant aller à l'encontre de l'article 45. On peut penser, par exemple, à la vente d'une entreprise dans le cadre de laquelle le vendeur et l'acheteur concluraient une convention de non-concurrence pendant une certaine période après la conclusion de la vente. En théorie, cela pourrait être une violation de l'article 45 sous prétexte qu'il s'agit d'une entente de répartition de marché. En même temps, elle est directement liée à la vente de l'entreprise car elle n'en ferait pas partie si ce n'était pour faciliter la conclusion de cet accord. En réalité, l'acheteur refusera d'acheter si immédiatement après la vente, le vendeur qui connaît mieux les clients risque de les lui soutirer. Cet exemple illustre bien la défense relative au caractère accessoire dont il a été question lors de la précédente séance et qui est utilisée car elle répondrait aux exigences de l'article et de nombreux autres types de situation où ce genre d'entente peut être conclue.

Une autre question a été soulevée : Qu'en est-il des particuliers qui intentent des poursuites? Ils ne sont pas obligés de respecter ce que dit le bureau. Le bureau ne s'en soucie peut-être pas, mais nous pouvons intenter une action privée. Je pense que la capacité ou la volonté des demandeurs particuliers d'intenter des poursuites à l'égard de ce qu'on pourrait appeler des transactions neutres sur le plan de concurrence pouvant techniquement transgresser l'article 45 sont encore plus limitées. Le demandeur a peu de chance de recouvrer ou d'essayer de recouvrer des dommages et intérêts qu'il a subis par suite d'une violation de l'article. S'il n'y a aucun effet défavorable sur la concurrence, il n'y aura ni recouvrement de dommages et intérêts ni dédommagement. En outre, les poursuites à cet égard sont fastidieuses, et généralement dans la plupart des juridictions où sont intentées des actions privées et où il y a des mesures d'application publiques, les plaideurs particuliers attendent qu'il y ait une condamnation avant de prouver qu'ils ont subi des torts par suite de la violation de la loi et d'obtenir des dommages et intérêts. Si le bureau n'accepte pas un dossier, les demandeurs particuliers auront plus de difficulté à poursuivre l'affaire, même en supposant qu'ils puissent déposer une demande de dédommagement.

Le mémoire que je vous ai présenté fait mention du préavis de fusion. Même s'il n'était pas notoirement déficient, le processus de fusion comportait un certain nombre de lacunes. J'ai indiqué auparavant que l'on compte parmi ces lacunes certains dossiers dont tout le monde s'accorderait à dire qu'ils ne seront jamais

taking longer than expected. The other piece was that the maximum waiting period the bureau can rely upon is 42 days under the law. Some cases that raise difficult issues — and there might be 10 a year at most — are not concluded within 42 days. From the bureau's side, for those kinds of cases, there just was not enough time.

The importation of the U.S. system provided the opportunity of doing something about that situation.

A third consideration was that because so many of our mergers reviewed here are also the subject of parallel reviews in the U.S., it is thought to be undesirable to have the two systems not synchronized to create the maximum efficiency and review, but desirable to have greater degree of congruity between the two areas.

Under the U.S. system, which is different from the Canadian process as it has been until now, there are one or two stages. If you go through the first stage and you are not asked for more information in so-called second request, then you are out the door at the end of 30 days and you have a green light to close. If they ask for additional information, a second request is issued; then you are into a longer time period. It was discussed how that works. I will not make light of it. It can be a burdensome process both from a time and a money point of view. However, the U.S. experience indicates, in recent times at least, that over 97 per cent of all filed cases go through in the 30-day initial time period, and fewer than 3 per cent are flagged for a second request.

In the U.S. system, the process forces the reviewing agency to make an earlier decision on the case as to whether or not it will be required to go through this second stage. Therefore, it effectively clears more cases in the first 30 days than we have experienced.

There are definitely trade-offs in adopting the U.S. system, a number of shortcomings that have been experienced in the U.S., particularly with the more difficult cases, which are mentioned in CBA's brief.

I think it is pretty clear that if the bureau follows the examples set by its U.S. counterparts, there would be a greater number of cases cleared in the 30 days and a fewer number that go beyond that. How it actually would work in practice would depend just on what they do, because they are not required to parallel the U.S. practice. Nevertheless, given that Parliament appeared to intend to adopt the U.S. practice to get the advantages out of it, it may be expected the bureau would try to follow some similar sort of record. We will have to see.

Another thing about the U.S. process is that it avoids reliance on the formality and the awkwardness of going through court orders for getting information, whereas the Canadian process has relied upon section 11 orders.

contestés devant le tribunal pourtant ils prenaient plus de temps que prévu. Deuxièmement, selon la loi, la période d'attente maximale imposée au bureau est de 42 jours. Certains cas ont fait apparaître des problèmes épineux — il y en a tout au plus 10 par an — qui ne sont pas réglés en moins de 42 jours. Le bureau estime qu'il ne disposait pas de suffisamment de temps pour régler ce genre de dossiers

L'adoption du processus d'examen américain a permis de faire quelque chose pour régler cette situation.

Troisièmement, du fait qu'un grand nombre de nos fusions examinées ici sont également examinées en parallèle aux États-Unis, on pense qu'à des fins d'optimisation de l'efficacité et du processus d'examen il n'est pas souhaitable que les deux systèmes ne soient pas synchronisés, mais une plus grande cohérence entre les deux systèmes serait désirable.

Le système américain, qui est différent du processus canadien tel qu'il existe jusqu'à présent, comporte une ou deux étapes. Si l'examen ne comporte qu'une seule étape et qu'aucun renseignement supplémentaire n'est demandé pour une « deuxième requête », l'approbation est donnée à la fin de la période de 30 jours et la fusion est autorisée. En cas de demande de supplément d'information, l'examen se fait dans le cadre d'une deuxième requête et le processus est plus long. Ce mécanisme a fait l'objet d'une discussion. Je ne le tiendrai pas pour acquis. Il peut s'avérer long et coûteux. Toutefois, l'expérience des États-Unis indique que plus de 97 p. 100 des cas sont autorisés au cours de la période initiale de 30 jours et moins de 3 p. 100 des cas ont fait l'objet d'une deuxième requête.

Le processus en vigueur aux États-Unis oblige l'autorité chargée de l'examen à décider rapidement si le cas fera ou non l'objet d'une deuxième requête. Ce qui explique qu'ils traitent plus de dossiers que nous durant les 30 premiers jours.

L'adoption du système américain est assurément le fruit d'un compromis, car un certain nombre de lacunes ont été relevées aux États-Unis, surtout en ce qui concerne les cas les plus difficiles mentionnés dans le mémoire de l'Association du Barreau canadien.

Selon moi, il est clair que si le bureau suivait l'exemple de ses homologues américains, un nombre accru d'opérations serait approuvé au cours des 30 premiers jours et, de ce fait, le nombre de dossiers dont l'examen prendrait plus de 30 jours diminuerait. Toutefois, la façon dont le système sera appliqué dépendra de ce qu'ils feront, parce qu'ils ne sont pas obligés de suivre le modèle américain. Cependant, puisque le Parlement semble vouloir adopter le processus des États-Unis pour en retirer les avantages, on peut s'attendre à ce que le bureau essaie de faire de même. Nous verrons bien.

De plus, le processus des États-Unis permet d'éviter d'avoir recours de manière formelle et embarrassante à des ordonnances judiciaires pour l'obtention de renseignements alors que le processus canadien invoque les ordonnances de l'article 11.

The final thing I want to talk about is the abuse of dominance. There is one major change in this area, apart from taking out the airline abuse provisions, which also happened as part of Bill C-10, and that is providing that administrative monetary penalties be imposed for abuse of dominance.

In the civil area, unlike criminal, ever since we first started putting civil provisions into the act back in the mid 1970s for business practices that were less obviously harmful — things like exclusive dealing and tied selling, sometimes harmful, sometimes not, depending on the circumstances — the remedies for infringement were effectively, “Do not do it again,” once they determined that it had adverse effects. There was not any way, in effect, of penalizing a party for having infringed the section in the past. That was seen to be a deficiency in terms of deterrence. People would talk about getting one free bite, or we will stop after you tell us that we are offside.

In the area of abuse of dominance, the most important aspect of civil provision, they have one alternative remedy; they can actually mandate the divestiture of the party's business. That is a pretty severe remedy. In fact, that is the problem. Because it is so severe, the tribunal would be hesitant to impose that kind of an ultimate solution to resolve an issue in a sense that these business practices are sometimes hard to figure out as to whether they are offside or onside, and what is purely aggressive good competition and what is actually competition limiting and has harmful public effects.

Even in this area, however, there was no ability to impose a penalty consequence for past behaviour. The amendments effectively address this as well by permitting the Competition Tribunal to impose administrative monetary penalties. The maximums are \$10 million for a first order and \$15 million for subsequent orders.

I have commented in the paper that I think these maximums are at the high end, but you may have read in the last few days that the European Commission has fined Intel under their abuse-of-dominance provision over a billion Euros for a violation. I have explained in the paper why I think it is probably unnecessarily high. A lot of this stuff is in play right now, and it may be that it is looking more modest.

I want to conclude by saying I appreciate that you have a difficult assignment. You are looking at something on an *ex post facto* basis, and you did not have an opportunity to provide your comments before provisions became law. All I am here to say is that while I recognize there are some deficiencies — I have tried to mention some of them and certainly the CBA has focused on others — I think the legislation effects some important improvements to our law in the major areas of its application, and I certainly support it. I am happy to respond to any questions.

L'abus de position dominante est le dernier point que je soulèverais. À l'exception de l'abrogation des dispositions visant à prévenir les abus des transporteurs aériens, qui découle du projet de loi C-10, un important changement a été apporté à ce sujet, il s'agit de l'imposition de sanctions administratives pécuniaires pour abus de position dominante.

Dans le domaine civil, contrairement au pénal, depuis que nous avons commencé à incorporer des dispositions civiles dans la loi au milieu des années 1970 pour les pratiques commerciales manifestement moins dommageables — par exemple : l'exclusivité et les ventes liées qui, selon les circonstances, ont parfois des effets défavorables et parfois n'en ont pas —, les remèdes en cas de violation étaient effectivement de dire « Ne refaites pas cela » une fois qu'ils avaient déterminé que ces pratiques avaient des effets défavorables. En fait, par le passé, aucune sanction n'était imposée à une partie qui aurait transgressé l'article de la loi. Il y avait donc une lacune au niveau de la dissuasion. Les gens parlaient d'une chance de s'en tirer, ou de ne s'arrêter qu'une fois qu'on leur dirait qu'ils contreviennent à la loi.

Pour ce qui est de l'abus de position dominante, il y a un recours et c'est là l'aspect le plus important de la disposition civile : le dessaisissement de l'entreprise de l'auteur de la violation peut être ordonné. Ce recours est très sévère. En fait, c'est ce qui pose problème, car du fait de cette sévérité, le tribunal hésitera à imposer ce genre de solution ultime pour régler une question compte tenu de la difficulté à déterminer parfois si ces pratiques commerciales sont illégales ou non, ce qui est un comportement concurrentiel audacieux et ce qui limite la concurrence et a des effets défavorables sur le public.

Cependant, même dans ce domaine, il n'était pas possible d'imposer une sanction pour un comportement passé. Les amendements abordent efficacement aussi cette question en autorisant le Tribunal de la concurrence à imposer des sanctions administratives pécuniaires. Le montant maximal est de 10 millions de dollars pour la première ordonnance et de 15 millions de dollars pour toute ordonnance subséquente.

J'ai mentionné dans le mémoire que ces plafonds sont trop élevés, et vous avez pu lire ces derniers jours que la Commission européenne a imposé, en s'appuyant sur sa disposition relative à l'abus de position dominante, une sanction de plus d'un milliard d'euros à Intel pour violation. J'explique dans le mémoire les raisons pour lesquelles ce montant est probablement inutilement élevé. Plusieurs situations de ce genre sont apparues depuis et le montant peut sembler plus modeste.

Je veux conclure en disant que je reconnais que votre comité est chargé d'une tâche difficile, celle de présenter un rapport rétrospectif sans avoir eu l'occasion de formuler des commentaires avant l'adoption du projet de loi. Je suis ici pour vous dire que bien que je reconnaisse qu'il y a des lacunes — j'ai essayé d'en mentionner quelques-unes et l'Association du Barreau canadien en a certainement soulignées d'autres —, je pense que la mesure législative touche d'importantes améliorations à notre loi dans les domaines essentiels de son application, et je l'appuie évidemment. Je me ferai un plaisir de répondre à toute question.

The Deputy Chair: Thank you, Mr. Kennish. You made quite a comprehensive presentation.

Due to the fact that we have two other witnesses and normally we finish at 12:30, I am in the hands of the committee. Maybe we will ask just two questions and we will proceed, or we will have to extend the time for the next witnesses because we all want to hear from them as well. It is up to the committee to decide. I am in your hands.

Senator Tkachuk: We have a special caucus meeting at 12:45.

The Deputy Chair: Can we say a maximum of five minutes for one question on your side and one on our side?

Senator Tkachuk: I do not have any questions.

The Deputy Chair: You gave us a lot of material, Mr. Kennish; food for thought.

Senator Moore: I will be brief. Thank you, Mr. Kennish, for appearing.

You mentioned the Canadian Bar Association's brief, their letter and comments with regard to the American system, the second request. Do you support the position of the bar? Have you seen their letter?

Mr. Kennish: I have seen it. I have not studied it in great detail. I am supportive of the approach that the panel took. Some of the things that are being sought after as exemptions are also things that, in the current law, are not provided for. I think there is some legitimacy amongst the complaints that are set forth there and others that people have lived with in the past and do not seem to be a problem.

I have not looked at that letter since within the last couple of weeks, so I do not recall exactly what their focus was.

Senator Moore: Thank you.

Senator Fox: One short question, on the regulated conduct defence, which you have appearing in Appendix A on page 2. In view of what has gone on in the past between the CRTC and the Competition Bureau, you are basically saying here that it is not clear that the regulated conduct is a defence in section 45. What would be the situation if it is not clear? Would it not be a defence?

Mr. Kennish: Regulated conduct defence is a judicial principle. It was developed by the courts. It has been applied by the courts even though there are no defences in a number of these statutes, including the Competition Act. The Competition Act has been involved in some of these other cases.

The main concern here is that the last statement on the regulated conduct defence was made by the Supreme Court of Canada in the *Garland* case. The *Garland* case looked at the Competition Act as it was. Under the new system, the main point that the Supreme Court of Canada made at the opening for the

La vice-présidente : Merci, monsieur Kennish. Votre exposé est très exhaustif.

Étant donné que nous avons deux autres témoins et que nous terminons normalement à 12 h 30, je m'en remets à la décision des membres du comité. Nous pouvons peut-être poser deux questions seulement et nous continuerons ou nous prolongerons la séance pour les prochains témoins car nous voulons tous entendre aussi leurs témoignages. Il incombe au comité de décider. Je m'en remets à vous.

Le sénateur Tkachuk : Nous avons une réunion spéciale du groupe parlementaire à 12 h 45.

Le vice-président : Que diriez-vous de cinq minutes au maximum pour une question posée par votre côté et une par le nôtre?

Le sénateur Tkachuk : Je n'ai pas de question.

Le vice-président : Vous nous avez fourni beaucoup d'informations, monsieur Kennish, il y a là matière à réflexion.

Le sénateur Moore : Je serai bref. Merci d'être venu témoigner, monsieur Kennish.

Vous avez mentionné le mémoire, la lettre et les observations de l'Association du Barreau canadien au sujet du système américain, de la deuxième requête. Appuyez-vous la position du Barreau? Avez-vous lu la lettre de cette association?

Je l'ai lue. Je ne l'ai pas étudiée en détail. Je rejoins la position du groupe de témoins. Certaines choses dont on voudrait faire des exemptions sont aussi des choses qui ne sont pas prévues dans la loi actuelle. Je pense qu'il y a une certaine légitimité dans les critiques faites là-bas et d'autres que nous avons vues par le passé et qui ne semblent pas poser de problème.

Je n'ai pas relu la lettre depuis au moins deux semaines, aussi je ne me souviens pas exactement ce dont il s'agit précisément.

Le sénateur Moore : Merci.

Le sénateur Fox : Une question courte sur la défense fondée sur le comportement réglementé dont le paragraphe la concernant se trouve à la page 2 de l'Annexe A. Compte tenu de ce qui s'est passé entre le CRTC et le Bureau de la concurrence, vous dites essentiellement dans ce paragraphe qu'il n'est pas clair qu'en vertu de l'article 45, le comportement réglementé soit un moyen de défense. Que se passerait-il si ce n'est pas clair? Ne serait-ce pas un moyen de défense?

M. Kennish : La défense fondée sur le comportement réglementé est un principe juridique élaboré par les tribunaux. Les tribunaux l'ont appliqué même en l'absence de moyens de défense dans un certain nombre de lois, notamment dans la Loi sur la concurrence. La Loi sur la concurrence a été utilisée dans certains de ces autres.

Ce qui est surtout préoccupant, c'est que la dernière déclaration sur la défense fondée sur le comportement réglementé a été faite par la Cour suprême du Canada dans l'arrêt *Garland*. L'arrêt *Garland* a examiné la Loi sur la concurrence telle qu'elle était. Dans le nouveau système, le

application of the principle was — Ms. Bolton mentioned this — leeway, and they pointed to the term “undue.” That is no longer in the statute as far as section 45 is concerned.

What is in the bill, whatever the law was, is still the law. I think we are now in a situation where if you want to provide protection for governmentally mandated or legislated actions, or where it is authorized by legislation, we have to come out and say it. It is not clear at all now that that situation will be protected.

It is intolerable for a board or for people acting pursuant to a board's direction, when someone has been operating under validly authorized legislation, to hit them with a fine in a competition process for doing that very thing. Therefore, I agree with the bar on that issue. The regulated conduct doctrine statement in regard to section 45, as amended, is not affected. There is not a similar one for the civil version, which is section 90.1. A stronger case can be made for the civil version.

That is my view on that. I am hopeful there will be some openness to considering it, although this topic is controversial between the bureau and the bar.

[Translation]

The Deputy Chair: I would like to welcome our next witnesses: Michael Janigan, Director of and General Counsel for the Public Interest Advocacy Centre, and Anu Bose, Head of the Ottawa office of Option consommateurs.

Anu Bose, Head of the Ottawa Office, Option consommateurs: Madam Deputy Chair, Option consommateurs was founded in Montreal in 1983 as a not-for-profit association whose mission is to promote and defend the interests of consumers and to ensure that they are respected.

Over the years, Option consommateurs has developed expertise in the area of financial services, health and agrofood, energy, travel, access to justice, commercial practices, debt and privacy.

With me today is Michael Janigan, General Counsel for the Public Interest Advocacy Centre, a not-for-profit agency with head offices in Ottawa. Founded in 1956, PIAC provides legal and research services on behalf of consumers who do not have the resources to actively participate in decisions involving the delivery of important public services.

For over three decades, PIAC has played a leading role in the regulatory action taken by the energy, air transportation, telecommunications and financial services sector. Our two organizations will be making a joint presentation.

point majeur soulevé par la Cour suprême du Canada au commencement de la mise en œuvre du principe était — Mme Bolton l'a mentionné — la marge de manœuvre et le mot « abusif. » Ce mot ne se trouve plus dans l'article 45 de la loi.

Ce qui se trouve dans le projet de loi, peu importe quelle était la loi, reste la loi. Je pense que nous sommes maintenant dans une situation où si l'on veut protéger les mesures mandatées ou légiférées par le gouvernement, ou lorsque la loi l'autorise, nous devons le dire sans ambages. Il n'est maintenant pas clair du tout si une protection sera assurée dans cette situation.

Il est inadmissible pour un conseil ou pour des gens qui agissent sous les directives d'un conseil, si quelqu'un est intervenu sous l'autorité de la loi, de lui imposer une amende dans le cadre d'un processus concurrentiel pour avoir fait précisément cela. Par conséquent, je suis du même avis que le Barreau à cet égard. La doctrine de conduite réglementée relativement à l'article 45 modifié n'est pas touchée. Il n'y en a pas une semblable pour la version civile, qui se trouve à l'article 90.1. On peut présenter de meilleurs arguments pour la version civile.

C'est mon point de vue à cet égard. J'espère qu'on fera preuve d'une certaine ouverture d'esprit lorsqu'on examinera la question, bien qu'elle soit un sujet de controverse entre le bureau et le Barreau.

[Français]

La vice-présidente : J'aimerais souhaiter la bienvenue à nos représentants du Centre pour la défense de l'intérêt public, Michael Janigan, directeur exécutif et avocat-conseil, ainsi que Mme Anu Bose, d'Option Consommateurs, responsable du bureau d'Ottawa.

Anu Bose, responsable du bureau d'Ottawa, Option consommateurs : Madame la vice-présidente, nous sommes un organisme à but non lucratif dont le siège social est à Montréal. Fondé en 1983, Option consommateurs a pour mission de promouvoir et de défendre les intérêts des consommateurs ainsi que de veiller à ce qu'ils soient respectés.

Au cours des ans, Option consommateurs a notamment développé une expertise dans le domaine des services financiers, de la santé et de l'agroalimentaire, de l'énergie, du voyage, de l'accès à la justice, des pratiques commerciales, de l'endettement et de la protection de la vie privée.

Je suis accompagnée par Maître Janigan de PIAC, qui est un organisme à but non lucratif dont le siège social est à Ottawa. Créé en 1956, le PIAC offre des services de représentation juridique, des services de recherche et de défense des intérêts publics au nom des consommateurs qui n'ont pas les ressources pour participer activement aux décisions touchant la prestation d'importants services publics.

Pendant plus de trois décennies, le PIAC a joué un rôle premier plan dans les démarches réglementaires entreprises par des industries du secteur de l'énergie, du transport aérien, des télécommunications et des services financiers. Il s'agit d'une présentation conjointe de nos deux organismes.

PIAC and Option consommateurs took part jointly in the public debate on changes to the Competition Act arising from Bill C-10, both in the media and in hearings before the House of Commons Finance Committee.

[English]

While the bill before us was not perfectly tailored for the needs of consumers, it represents a genuine attempt to make the promotion of competitive markets and enforcement of prohibitions against anti-competitive conduct a priority.

We maintain that stakeholders are a broader group than shareholders. According to the Conference Board of Canada, consumers account for over 60 per cent of GDP. Therefore, it can be argued that they are the prime stakeholders, since they buy the products and services offered by suppliers. The regulation of markets and products is therefore intimately related to the role of government in maintaining a balance between consumer and producer interests.

As early as 2002, the House of Commons Industry, Science and Technology Committee issued an extensive report on competition policy that touched on many of the legal developments contained in Bill C-10. For example, it recommended the two-track system of criminal and civil enforcement with more rational standards.

In 2004, many of the committee's recommendations were reviewed by the Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD, in their comprehensive report on Canada's competition law and policy. Among other recommendations, the report green-lighted such reforms as the two-track approach to anti-competitive conduct with accompanying toughening of monetary penalties and private party access. Since I am not a lawyer, I will pass it on to Mr. Janigan.

Michael Janigan, Executive Director/General Counsel, Public Interest Advocacy Centre: With respect to Bill C-10, we wrote to the chair of the Senate Committee on National Finance, the Honourable Joseph Day, with copies to the committee members, regarding our views about Bill C-10 prior to its passage. We informed Senator Day that, first, the proposed amendments, while quite comprehensive, have been the subject of considerable past discussion among stakeholders. Finally, they represented a fairly balanced approach on necessary refinements to the act.

As we noted in our letter of March 4, 2009:

Yet while the changes to the framework, powers, and procedures are likely to be very effective in helping the competition authorities achieve the objectives of the Act, they are, in fact, provisions that have been much discussed and lauded by significant national and international authorities. The government has apparently realized that

Le PIAC et l'OC ont participé conjointement au débat public sur les modifications apportées à la Loi sur la concurrence contenue dans le projet de loi C-10 à la fois dans les médias et devant le Comité des finances de la Chambre des communes.

[Traduction]

Bien que le projet de loi dont nous sommes saisis ne soit pas parfaitement adapté aux besoins des consommateurs, il représente un effort sincère pour faire en sorte que la promotion des marchés concurrentiels et l'application des interdictions visant les conduites anticoncurrentielles deviennent des priorités.

Nous soutenons que les intervenants forment un groupe plus large que les actionnaires. Selon le Conference Board of Canada, les consommateurs représentent plus de 60 p. 100 du PIB. Par conséquent, on peut faire valoir qu'ils sont les principaux intervenants, puisqu'ils achètent les produits et services offerts par les fournisseurs. La réglementation des marchés et des produits est donc étroitement liée au rôle du gouvernement en vue de maintenir un équilibre entre les intérêts des consommateurs et ceux des producteurs.

Dès 2002, le Comité permanent de l'industrie, des sciences et de la technologie de la Chambre des communes a publié un rapport exhaustif sur les politiques en matière de concurrence qui portait sur un grand nombre des nouvelles dispositions législatives figurant dans le projet de loi C-10. Par exemple, il a recommandé le système à deux volets pour l'application de la loi au pénal et au civil, ainsi que des normes plus rationnelles.

En 2004, l'Organisation de coopération et de développement économiques, l'OCDE, a examiné un grand nombre des recommandations du comité dans son rapport exhaustif sur les lois et les politiques en matière de concurrence. Parmi d'autres recommandations qui ont été formulées, le rapport a donné le feu vert à de telles réformes, comme l'approche à deux volets à la conduite anticoncurrentielle, le durcissement de sanctions pécuniaires et la réduction de l'accès des particuliers. Comme je ne suis pas avocat, je vais céder la parole à M. Janigan.

Michael Janigan, directeur exécutif et avocat conseil, Centre pour la défense de l'intérêt public : En ce qui concerne le projet de loi C-10, nous avons envoyé une lettre au président du Comité des finances nationales, l'honorable Joseph Day, de même que des copies pour les membres du comité, dans laquelle nous exposons nos opinions au sujet du projet de loi C-10 avant son adoption. Dans un premier temps, nous avons informé le sénateur Day que les modifications proposées, bien qu'elles soient très détaillées, ont fait l'objet de discussions approfondies avec les intervenants. Elles représentent une position assez équilibrée sur les précisions qu'il faut apporter à la loi.

Voici un passage tiré de notre lettre du 4 mars 2009 :

Bien que les changements apportés au cadre, aux pouvoirs et aux procédures seront vraisemblablement très efficaces pour aider les autorités en matière de concurrence à atteindre les objectifs de la loi, ce sont en fait des dispositions dont on a abondamment discuté et qui ont été applaudies par de grandes autorités nationales et internationales. Le

their adoption by Parliament could represent a much needed boost to competitive markets and a substantial deterrence to job destroying anti-competitive conduct.

The present amendments also complete the reform of provisions on misleading advertising or deceptive marketing that has been the consensus for over two decades. These amendments will help the competition authorities address this abuse in an economic and administrative fashion. By so doing, the intent of the provisions will be more efficiently enforced and appropriate sanctions meted out that are commensurate to the conduct of the offending advertiser.

Naturally, there has been an effort to bolster the effectiveness of non-criminal enforcement procedures to encourage compliance, including more realistic maximums on administered monetary penalties and some new rights for complainants. This package of amendments places appropriate emphasis on the importance of deterring anti-competitive conduct, particularly in the current difficult financial environment.

It is essential that the committee understand that these amendments are designed to make markets work better and to protect the legitimate interests of consumers and suppliers on open markets. These amendments will act as a deterrent to practices that entail conduct that subverts the operation of a competitive market and that prevents the existence of an informed marketplace of customers; and, finally, the ability of suppliers to challenge dominant players with new products and services.

In terms of looking at this legislation as to who wins or who loses, I would note, honourable senators, you generally never get to hear from the businesses that need this kind of protection. For example, you will not be hearing from the independent business person who has used the family assets to finance a new business only to see it crushed by the actions of suppliers of the new business, at the instigation of a market incumbent.

You might read about a scam luring shoppers to purchase a wonder product that is misrepresented and misdescribed, but you will never see before you the pensioner who has had to cut back on necessities because she fell for the scam. She will not be here to tell you that what happened to her is an acceptable risk that allows more creative advertising to take place.

You will not hear from the parties complaining about increases to maximum penalties, that the existence of dollar amounts sufficiently robust to deter the largest of businesses from breaching the act will probably prevent more bureau files from being opened because of business self-policing to avoid such sanctions.

It is of highest importance that senators understand that deterring anti-competitive conduct as proposed here is not the heavy hand of government in operation. Instead, it is supportive

gouvernement a, semble-t-il, pris conscience que leur adoption par le Parlement pourrait être le coup de pouce dont les marchés concurrentiels ont tant besoin et un moyen de dissuasion important à la conduite anticoncurrentielle qui élimine les emplois. [Traduction]

Les modifications viennent aussi compléter la réforme des dispositions sur la publicité ou les pratiques commerciales trompeuses qui font l'objet d'un consensus depuis deux décennies. Ces modifications aideront les autorités en matière de concurrence à s'attaquer à cet abus de façon économique et administrative. Ce faisant, l'intention des dispositions sera appliquée plus efficacement et les sanctions infligées seront proportionnelles à la conduite du publicitaire fautif.

Naturellement, on a tenté de renforcer l'efficacité de l'application de la loi sans recourir à la procédure pénale pour encourager le respect de la loi, ce qui comprend des sanctions pécuniaires maximales plus réalistes et des droits nouveaux pour les plaignants. Cette série de modifications met l'accent sur l'importance de décourager la conduite anticoncurrentielle, plus particulièrement dans la situation financière difficile actuelle.

Il est essentiel que les membres du comité comprennent que ces modifications sont conçues pour améliorer le fonctionnement des marchés et protéger les intérêts légitimes des consommateurs et des fournisseurs sur les marchés ouverts. Elles permettront de décourager les gens à se livrer notamment à des pratiques qui nuiraient au fonctionnement d'un marché concurrentiel, qui empêcheraient l'existence d'un marché de consommateurs informés et qui compromettraient la capacité des fournisseurs de rivaliser avec les principaux acteurs en mettant sur le marché de nouveaux produits et services.

Si on examine la mesure législative du point de vue de qui gagne ou de qui perd, je signalerais, honorables sénateurs, que vous n'avez jamais l'occasion d'entendre les entreprises qui ont besoin de ce type de protection. Par exemple, vous n'entendrez pas les gens d'affaire indépendants qui ont investi leurs actifs familiaux pour financer une nouvelle entreprise, seulement pour voir celles-ci détruites par les gestes des fournisseurs de la nouvelle entreprise, à la demande d'un titulaire déjà établi sur le marché.

Vous pourriez lire un article au sujet d'une escroquerie en vue de leurrer les consommateurs pour qu'ils achètent un produit merveilleux qui est faussement représenté et décrit, mais vous ne verrez jamais devant vous le pensionné qui a dû réduire ses dépenses de première nécessité parce qu'il s'est fait berner. Il ne viendra pas vous dire que ce qui lui est arrivé est un risque acceptable qui favorise une plus grande créativité dans la publicité.

Les parties ne se plaindront pas du durcissement des sanctions maximales, ni des amendes suffisamment élevées pour décourager les plus grandes entreprises à contrevenir à la loi qui permettront probablement d'éviter qu'un plus grand nombre de dossiers soient ouverts parce que les entreprises s'autoréglementent pour éviter de telles sanctions.

Il est de la plus haute importance que les sénateurs comprennent que décourager les pratiques anticoncurrentiels comme on le propose ici n'est pas de l'autoritarisme de la part

of open markets and less regulation. The fact is that a lot of money can be made by misleading the public or unfairly stacking the deck against competitors. Unless government has the tools at hand to prevent such conduct from being rewarded, three unfortunate things will occur. First, informed choice and possible innovation will be stifled; second, possible inefficiency in the delivery of a product or service will occur; and third, incumbents will have little incentive to curb behaviour.

That is not to say that everything was perfect in these amendments. We would have preferred for the exemptions under the merger sections to be examined and reviewed. These allow some business arrangements that may hurt consumers. They are allowed to subsist under the total welfare test for efficiencies as long as such agreements or mergers provide an aggregate benefit to shareholders that is greater than the harm in the form of loss of choice and higher prices. The reason we have not made the test one of consumer welfare is a combination of muddled economics and old-fashioned protectionism that should have vanished in our current economy. Our businesses do not need to be able to merge or work in collusion to be competitive with continental and world rivals. We got over that hump in the 1990s and do not need it now for Canadian business. Mergers and business agreements or concerted action with anti-competitive effects should provide a net benefit to consumers or be disallowed.

As the members of the committee may know, consumer groups, including our own, are active in ensuring compliance with consumer protection laws by way of class actions. Most of these cases are settled or adjudicated with the provision of a percentage of funds to consumer or public interest organizations to carry out education or similar proactive work around the issues in play in the litigation. It is good public policy to have the wrongdoers pay for attempts to stop other wrongdoers.

It is likely that, in the future, civil remedies under this new legislation may be pursued in preference to class actions in provincial courts. In our view, it is important that the use of any leftover funds associated with restitution be directed to enhance the ability of consumer advocates to increase their ability to exercise vigilance to prevent abuses similar to the ones that triggered the cause of action.

We are prepared to take your questions.

Senator Oliver: I would like to go to one of the very last things you mentioned, and that is class actions. Other witnesses appearing before us have said that with Bill C-10 and the change in the test, it seems the floor will now be open for a flood of new class action lawsuits. You do not seem to think that. You said that other civil remedies will be used.

du gouvernement. C'est plutôt propice à l'ouverture des marchés et à une diminution de la réglementation. Le fait est qu'on peut faire beaucoup d'argent en trompant la population ou en ne jouant pas franc jeu avec les concurrents. Si le gouvernement n'a pas les outils sous la main pour prévenir qu'une telle conduite soit récompensée, trois événements malheureux pourraient survenir. Premièrement, cela pourrait faire obstacle aux choix éclairés et à l'innovation éventuelle. Deuxièmement, la fourniture d'un produit ou d'un service pourrait être inefficace. Troisièmement, les gens seraient peu encouragés à mettre un frein au comportement.

Cela ne veut pas dire que tout était parfait dans ces modifications. Nous aurions préféré que les exemptions dans les articles portant sur les fusions soient examinées et révisées. Elles ont donné lieu à des ententes commerciales pouvant nuire aux consommateurs. Ces ententes sont permises en vertu d'un critère sur le bien-être global relatif aux gains en efficacité dans la mesure où de telles ententes ou fusions offrent un avantage global aux actionnaires supérieur au tort causé par la perte de choix et la hausse des prix. La raison pour laquelle nous n'avons pas utilisé le premier critère sur le bien-être des consommateurs, c'est à cause d'une économie nébuleuse et d'un protectionnisme rétrograde qui auraient dû disparaître dans notre économie actuelle. Nos entreprises n'ont pas besoin de pouvoir fusionner ou travailler en collusion pour être concurrentielles avec les rivaux sur le continent et sur la scène internationale. Nous avons traversé ce moment difficile dans les années 1990 et les entreprises canadiennes n'en ont pas besoin maintenant. Les fusions et les ententes commerciales ou les actions concertées accompagnées d'effets anticoncurrentiels devraient fournir un avantage net aux consommateurs ou ne devraient pas être admises.

Comme vous le savez peut-être, les groupes de consommateurs, y compris le nôtre, travaillent activement à assurer le respect des lois sur la protection des consommateurs au moyen de recours collectifs. La plupart de ces affaires sont réglées en offrant un pourcentage des fonds aux consommateurs ou aux organisations d'intérêt public pour mener des séances d'éducation ou des projets proactifs semblables entourant les problèmes en jeu dans le litige. Il est dans l'intérêt public que les fautifs paient pour essayer d'arrêter d'autres fautifs.

Dans l'avenir, il est probable que l'on privilégie les recours au civil en vertu de la nouvelle législation aux recours collectifs devant les tribunaux provinciaux. À notre avis, il est important que toute somme résiduelle liée à la restitution serve à accroître la capacité des groupes de défense des consommateurs de faire preuve de vigilance pour prévenir des abus semblables à ceux qui mènent à des poursuites.

Nous sommes prêts à entendre vos questions.

Le sénateur Oliver : J'aimerais revenir à l'un des derniers points que vous avez mentionnés, à savoir les recours collectifs. D'autres témoins qui ont comparu devant nous ont dit que le projet de loi C-10 et le changement apporté au critère laisseront le champ libre à une foule de nouveaux recours collectifs. Ce n'est pas ce que vous semblez penser. Vous avez dit que d'autres recours au civil seront intentés.

What other civil remedies did you have in mind that will be used instead of a group of people bringing a class action?

Mr. Janigan: In this case, it is the circumstance of the commissioner seeking restitution for misleading practices, in which case there is a class of individuals that will be benefited by that restitution. In that circumstance, instead of a class action that may be commenced under provincial legislation in, for example, Quebec or Ontario, you may see the entire thing get rolled into actions by the Commissioner of Competition that may have the same effect. In that circumstance, we would like to see the same kind of result that occurs in many class actions now, which is that any money left over that has not been compensated to consumers be directed to the use of organizations that deal with these issues on a day-to-day basis and that try to prevent wrongdoing.

Senator Oliver: Restitution has been available before, but now it is codified and it is there, so the tribunal will have the right when requested to have that as one of the possible remedies. It will vary based on the facts of a particular case.

Do you think there will be a lot of new class action suits as a result of these amendments?

Mr. Janigan: It is just too early to say at this point in time. Certainly, class action has been a burgeoning field over the last 10 years.

Senator Oliver: Have you brought them yourself and, if so, how many class action suits have you been involved in, in this area?

Mr. Janigan: No, we are not in a position as an organization to bring actions. From time to time we have advised clients on different issues associated with actions that they brought, the last one being on financial instruments, but we are not in a position to actually bring actions, because they involve a level of legal work that we do not have the resources to provide.

The Deputy Chair: Are there other questions?

You made a very good presentation. I agree with you on the fact that you represent probably a larger number of people, meaning consumers, and we will look at what we can review and strike a balance between those who are selling and those who are buying. We thank you for your recommendations.

(The committee adjourned.)

Quels autres recours au civil seront présentés à la place d'actions collectives?

M. Janigan : Dans ce cas-ci, c'est le commissaire qui réclame une restitution pour des pratiques trompeuses, où un groupe de personnes profiteront de cette restitution. Dans cette situation, plutôt qu'un recours collectif soit intenté en vertu de la législation provinciale au Québec ou en Ontario, par exemple, on pourrait assister à des mesures prises par le commissaire de la concurrence qui pourraient avoir le même effet. Dans cette situation, nous aimerions voir le même genre de résultat que l'on obtient dans bien des recours collectifs à l'heure actuelle, c'est-à-dire que toute somme résiduelle qui n'a pas été remise aux consommateurs en guise d'indemnité soit versée à des organisations qui s'occupent de ces questions au quotidien et qui tentent de prévenir les actes répréhensibles.

Le sénateur Oliver : Il était possible d'obtenir une restitution auparavant, mais elle est maintenant codifiée et elle existe, et donc le tribunal pourra, sur demande, exiger qu'il y ait restitution parmi les recours possibles. Cela variera selon les faits d'une affaire donnée.

Pensez-vous que ces modifications donneront lieu à bien des nouvelles actions collectives?

M. Janigan : Il est tout simplement trop tôt pour le dire. Les recours collectifs ont certainement foisonné au cours des dix dernières années.

Le sénateur Oliver : Les avez-vous intentés vous-même et, le cas échéant, à combien de recours collectifs avez-vous participé dans ce secteur?

M. Janigan : Non, nous ne sommes pas en mesure en tant qu'organisation d'intenter des actions. De temps à autre, nous avons conseillé des clients sur différentes questions liées à des actions qu'ils ont intentées, la dernière portant sur les instruments financiers, mais nous ne sommes pas en mesure d'intenter des actions, car elles comportent du travail juridique et nous ne disposons pas des ressources nécessaires pour le faire.

La vice-présidente : Y a-t-il d'autres questions?

Vous avez fait une excellente déclaration. Je suis d'accord avec vous sur le fait que vous représentez probablement un groupe plus large de personnes, c'est-à-dire les consommateurs, et nous examinerons ce que nous pouvons revoir et nous établirons un équilibre entre les vendeurs et les acheteurs. Nous vous remercions pour vos recommandations.

(La séance est levée.)

Thursday, May 14, 2009

Canadian Bar Association:

John D. Bodrug, Chair, National Competition Law Section;

Paul Collins, Vice-Chair (Enforcement), National Competition Law Section;

Janet Bolton, Chair, Legislation and Competition Policy Committee, National Competition Law Section;

Omar Wakil, Chair, Mergers Committee, National Competition Law Section.

Osler, Hoskin & Harcourt LLP:

Tim Kennish, Counsel.

Public Interest Advocacy Centre:

Michael Janigan, Executive Director/General Counsel.

Option Consommateurs:

Anu Bose, Head of the Ottawa Office.

Le jeudi 14 mai 2009

Association du Barreau canadien:

John D. Bodrug, président, Section nationale du droit de la concurrence;

Paul Collins, vice-président (application) Section nationale du droit de la concurrence;

Janet Bolton, président, Comité de la législation et des politiques, Section nationale du droit de la concurrence;

Omar Wakil, président, Comité des fusions, Section nationale du droit de la concurrence.

Osler, Hoskin & Harcourt LLP:

Tim Kennish, avocat.

Le Centre pour la défense de l'intérêt public:

Michael Janigan, directeur exécutif et avocat conseil.

Option Consommateurs:

Anu Bose, responsable du bureau d'Ottawa.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, May 13, 2009

Competition Bureau Canada:

Melanie Aitken, Interim Commissioner of Competition.

Industry Canada:

Colette Downie, Director General, Marketplace Framework Policy Branch.

Canadian Chamber of Commerce:

Shirley-Ann George, Senior Vice-President, Policy;

George Addy, Chair, Canadian Chamber Board Policy Committee.

Retail Council of Canada:

Peter Woolford, Vice-President, Policy Development and Research.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 13 mai 2009

Bureau de la concurrence Canada:

Melanie Aitken, commissaire intérimaire de la concurrence.

Industrie Canada:

Colette Downie, directrice générale, Direction générale des politiques-cadres du marché.

Chambre de commerce du Canada:

Shirley-Ann George, vice-présidente principale, Politiques;

George Addy, président, Comité des politiques du conseil d'administration de la Chambre du commerce du Canada.

Conseil canadien du commerce de détail:

Peter Woolford, vice-président, Élaboration des politiques et recherche.

(Suite à la page précédente)





Second Session
Fortieth Parliament, 2009

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Banking, Trade and Commerce

Chair:

The Honourable MICHAEL A. MEIGHEN

Wednesday, May 27, 2009 (in camera)
Thursday, May 28, 2009 (in camera)
Wednesday, June 3, 2009 (in camera)
Thursday, June 4, 2009 (in camera)
Wednesday, June 10, 2009 (in camera)
Thursday, June 11, 2009 (in camera)
Wednesday, June 17, 2009
Thursday, June 18, 2009

Issue No. 8

**Eighth, ninth, tenth, eleventh, twelfth, thirteenth
and fourteenth meetings on:**

Study on the credit and debit card systems in Canada
and their relative rates and fees

Third and fourth (final) meetings on:

Elements contained in Bill C-10,
the Budget Implementation Act, 2009
dealing with the Competition Act (Part 12)

First and second (final) meetings on:

Bill C-4, An Act respecting not-for-profit corporations
and certain other corporations

INCLUDING:

THE SECOND REPORT OF THE COMMITTEE

Recent *Competition Act* changes:

A Work in Progress

THE THIRD REPORT OF THE COMMITTEE

(Bill C-4)

APPEARING:

The Honourable Diane Ablonczy, P.C., M.P.,
Minister of State (Small Business and Tourism)

WITNESSES:

(See back cover)

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Banques et du commerce

Président :

L'honorable MICHAEL A. MEIGHEN

Le mercredi 27 mai 2009 (à huis clos)
Le jeudi 28 mai 2009 (à huis clos)
Le mercredi 3 juin 2009 (à huis clos)
Le jeudi 4 juin 2009 (à huis clos)
Le mercredi 10 juin 2009 (à huis clos)
Le jeudi 11 juin 2009 (à huis clos)
Le mercredi 17 juin 2009
Le jeudi 18 juin 2009

Fascicule n° 8

**Huitième, neuvième, dixième, onzième, douzième, treizième et
quatorzième réunions concernant :**

L'étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit
au Canada et leurs taux et frais relatifs

Troisième et quatrième (dernière) réunions concernant :

Les éléments du projet de loi C-10,
Loi d'exécution du Budget de 2009, concernant la
Loi sur la concurrence (partie 12)

Première et deuxième (dernière) réunions concernant :

Le projet de loi C-4, Loi régissant les organisations
à but non lucratif et certaines personnes morales

Y COMPRIS :

LE DEUXIÈME RAPPORT DU COMITÉ

Récentes modifications de la *Loi sur la concurrence* :

Un travail inachevé

LE TROISIÈME RAPPORT DU COMITÉ

(Projet de loi C-4)

COMPARAÎT :

L'honorable Diane Ablonczy, C.P., députée,
ministre d'État (Petite entreprise et Tourisme)

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable Michael A. Meighen, *Chair*

The Honourable Céline Hervieux-Payette, P.C., *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Day	Harb
* Cowan	* LeBreton, P.C.
(or Tardif)	(or Comeau)
Eyton	Massicotte
Fox, P.C.	Moore
Gerstein	Oliver
Greene	Ringuette

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Day is added to the list of members (*June 1, 2009*).

The Honourable Senator Massicotte replaced the Honourable Senator Eyton (*May 28, 2009*).

The Honourable Senator Robichaud, P.C., replaced the Honourable Senator Massicotte (*May 26, 2009*).

The Honourable Senator Goldstein retired (*May 11, 2009*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable Michael A. Meighen

Vice-présidente : L'honorable Céline Hervieux-Payette, C.P.
et

Les honorables sénateurs :

Day	Harb
* Cowan	* LeBreton, C.P.
(ou Tardif)	(ou Comeau)
Eyton	Massicotte
Fox, C.P.	Moore
Gerstein	Oliver
Greene	Ringuette

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Day est ajouté à la liste des membres (*le 1^{er} juin 2009*).

L'honorable sénateur Massicotte a remplacé l'honorable sénateur Robichaud (*le 28 mai 2009*).

L'honorable sénateur Robichaud, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Massicotte (*le 26 mai 2009*).

L'honorable sénateur Goldstein a pris sa retraite (*le 11 mai 2009*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, June 10, 2009:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Oliver, seconded by the Honourable Senator Dickson, for the second reading of Bill C-4, an Act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

The Honourable Senator Oliver moved, seconded by the Honourable Senator Dickson, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce.

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 10 juin 2009 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Oliver, appuyée par l'honorable sénateur Dickson, tendant à la deuxième lecture du projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu pour la deuxième fois.

L'honorable sénateur Oliver propose, appuyé par l'honorable sénateur Dickson, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des banques et du commerce.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, May 27, 2009
(15)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day in camera at 4:10 p.m., in room 505, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fox, P.C., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Meighen, Moore, Oliver, Ringuette and Robichaud, P.C. (10).

Other senator present: The Honourable Senator Massicotte (1).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered a draft report.

It was agreed that Senators' staff be permitted to stay in the room with the condition that no Blackberrys be used.

It was agreed that the Honourable Yoine Goldstein be permitted to attend and participate at the in camera meeting.

At 6:10 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 28, 2009
(16)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day in camera at 10:30 a.m., in room 505, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Eyton, Fox, P.C., Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (10).

In attendance: Mark Mahabir, Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 27 mai 2009
(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à huis clos, à 16 h 10, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fox, C.P., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Meighen, Moore, Oliver, Ringuette et Robichaud, C.P. (10).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Massicotte (1).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)(f) du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce à condition de ne pas utiliser d'appareils BlackBerry.

Il est convenu que l'honorable Yoine Goldstein soit autorisé à participer à la séance à huis clos.

À 18 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 28 mai 2009
(16)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à huis clos, à 10 h 30, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Eyton, Fox, C.P., Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (10).

Également présents : Mark Mahabir, Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 12, 2009, the committee continued its examination of the elements dealing with the Competition Act (Part 12) contained in Bill C-10, the Budget Implementation Act, 2009.

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered a draft report.

It was agreed that senators' staff be permitted to stay in the room with the condition that no Blackberrys be used.

At 11:09 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, June 3, 2009
(17)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day in camera at 4:10 p.m., in room 505, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Day, Eyton, Fox, P.C., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (12).

In attendance: Mark Mahabir, Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 12, 2009, the committee continued its examination of the elements dealing with the Competition Act (Part 12) contained in Bill C-10, the Budget Implementation Act, 2009. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 7.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered a draft report.

It was agreed that senators' staff be permitted to stay in the room.

It was agreed that the Honourable Yoine Goldstein be permitted to attend and participate at the in camera meeting.

It was moved that the report be adopted, that the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to approve the final version with the agreed editorial changes and that the chair table the report in the Senate.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 5:30 p.m., the committee suspended.

At 5:35 p.m., the committee resumed.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 12 mars 2009, le comité poursuit son examen des éléments concernant la Loi sur la concurrence (partie 12) du projet de loi C-10, Loi d'exécution du budget de 2009.

Conformément à l'article 92(2)f) du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce à condition de ne pas utiliser d'appareils BlackBerry.

À 11 h 9, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 3 juin 2009
(17)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à huis clos, à 16 h 10, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Day, Eyton, Fox, C.P., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (12).

Également présents : Mark Mahabir, Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 12 mars 2009, le comité poursuit son examen des éléments concernant la Loi sur la concurrence (partie 12) du projet de loi C-10, Loi d'exécution du budget de 2009. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 7 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)f) du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce.

Il est convenu que l'honorable Yoine Goldstein soit autorisé à participer à la séance à huis clos.

Il est proposé que le rapport soit adopté, que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à approuver la version finale du rapport comprenant les modifications rédactionnelles et que le président dépose le rapport au Sénat.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 17 h 30, la séance est suspendue.

À 17 h 35, la séance reprend.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered a draft report.

It was agreed that Senators' staff be permitted to stay in the room.

The Honourable Senator Ringuette tabled a proposal containing recommendations.

At 6:10 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, June 4, 2009
(18)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day in camera at 10:40 a.m., in room 505, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Day, Eyton, Fox, P.C., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (12).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered a draft report.

It was agreed that senators' staff be permitted to stay in the room.

It was agreed that the Honourable Yoine Goldstein be permitted to attend and participate at the in camera meeting.

At 12:10 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)(f) du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce.

L'honorable sénateur Ringuette dépose une proposition contenant des recommandations.

À 18 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le jeudi 4 juin 2009
(18)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à huis clos, à 10 h 40, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Day, Eyton, Fox, C.P., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (12).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)(f) du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce.

Il est convenu que l'honorable Yoine Goldstein soit autorisé à participer à la séance à huis clos.

À 12 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, Wednesday, June 10, 2009
(19)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day in camera at 4:35 p.m., in room 505, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Day, Eyton, Fox, P.C., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Oliver and Ringuette (11).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered a draft report.

It was agreed that senators' staff be permitted to stay in the room.

It was agreed that the Honourable Yoine Goldstein be permitted to attend and participate at the in camera meeting.

It was moved by the Honourable Senator Harb that the committee now consider the proposal tabled by the Honourable Senator Ringuette before the committee on June 3, 2009.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Ringuette moved that the committee proceed with a vote on the said recommendation, which is indivisible, not subject to change and, if adopted, would be included as a recommendation in the report.

After debate, the question being put on the motion, it was negatived on the following vote.

YEAS: The Honourable Senators Day, Hervieux-Payette, P.C., Ringuette — 3

NAYS: The Honourable Senators Eyton, Gerstein, Greene, Harb, Massicotte, Meighen, Oliver — 7

ABSTENTION: The Honourable Senator Fox, P.C. - 1

At 5:35 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, le mercredi 10 juin 2009
(19)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à huis clos, à 16 h 35, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Day, Eyton, Fox, C.P., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Oliver et Ringuette (11).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)f) du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce.

Il est convenu que l'honorable Yoine Goldstein soit autorisé à participer à la séance à huis clos.

L'honorable sénateur Harb propose que le comité examine la proposition déposée au comité le 3 juin 2009 par l'honorable sénateur Ringuette.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Ringuette propose que le comité mette aux voix ladite recommandation, qui est indivisible, ne peut être modifiée et, si elle est adoptée, sera incluse comme recommandation dans le rapport.

Après débat, la motion, mise aux voix, est rejetée par le vote suivant :

POUR : Les honorables sénateurs Day, Hervieux-Payette, C.P., Ringuette — 3

CONTRE : Les honorables sénateurs Eyton, Gerstein, Greene, Harb, Massicotte, Meighen, Oliver — 7

ABSTENTION : L'honorable sénateur Fox, C.P. — 1

À 17 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, June 11, 2009
(20)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day in camera at 10:35 a.m., in room 505, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Day, Eyton, Fox, P.C., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (12).

In attendance: Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered a draft report.

It was agreed that Senators' staff be permitted to stay in the room.

It was agreed that the Honourable Yoine Goldstein be permitted to attend and participate at the in camera meeting.

It was agreed that the committee meet on Thursday, June 18, 2009, from 8:30 a.m. to 12:30 p.m..

At 12:05 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, June 17, 2009
(21)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this at 4:05 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Day, Eyton, Fox, P.C., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (12).

In attendance: Marc-André Pigeon, John Bulmer and Julian Walker, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

OTTAWA, le jeudi 11 juin 2009
(20)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à huis clos, à 10 h 35, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Day, Eyton, Fox, C.P., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (12).

Également présents : Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)f) du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce.

Il est convenu que l'honorable Yoine Goldstein soit autorisé à participer à la séance à huis clos.

Il est convenu que le comité se réunisse le jeudi 18 juin 2009, de 8 h 30 à 12 h 30.

À 12 h 5, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 17 juin 2009
(21)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 5, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Day, Eyton, Fox, C.P., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (12).

Également présents : Marc-André Pigeon, John Bulmer et Julian Walker, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, June 10, 2009, the committee began its examination of Bill C-4, An Act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations.

APPEARING:

The Honourable Diane Ablonczy, P.C., M.P., Minister of State (Small Business and Tourism).

WITNESSES:

Industry Canada:

Roger Charland, Executive Director, Corporate and Insolvency Law Policy and Internal Trade;

Wayne Lennon, Senior Project Leader, Corporate and Insolvency Law Policy and Internal Trade;

Coleen Kirby, Manager, Corporation Canada, Policy Section.

Certified General Accountants' Association of Canada (CGA-Canada):

Carole Presseault, Vice-President;

Gerry Stobo, Partner, Borden Ladner Gervais LLP.

The Honourable Minister Ablonczy made a statement and, together with Mr. Charland, Mr. Lennon and Ms. Kirby, answered questions.

At 5:25 p.m. the committee suspended.

At 5:30 p.m. the committee resumed.

Ms Presseault made a statement and with Mr. Stobo answered questions.

It was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-4, An Act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations at the meeting Thursday morning at 8:30 a.m..

It was agreed that Senator Ringuette be an observer at the meeting of the Subcommittee on Agenda and Procedure during study of the final version of the report on credit and debit card when it will be adopted.

At 5:35 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, June 18, 2009
(22)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 9 a.m., in room 505, Victoria Building, the chair, the Honourable Michael A. Meighen, presiding.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 10 juin 2009, le comité entreprend son étude du projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales.

COMPARAÎT :

L'honorable Diane Ablonczy, C.P., députée, ministre d'État (Petite entreprise et Tourisme).

TÉMOINS :

Industrie Canada :

Roger Charland, directeur exécutif, Politique du droit corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur;

Wayne Lennon, chef de projet principal, Politique du droit corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur;

Coleen Kirby, gestionnaire, Corporations Canada, Section des politiques.

Association des comptables généraux accrédités du Canada (CGA-Canada) :

Carole Presseault, vice-présidente;

Gerry Stobo, associé, Borden Ladner Gervais s.r.l.

L'honorable ministre Ablonczy fait une déclaration, puis, avec l'aide de M. Charland, M. Lennon et Mme Kirby, répond aux questions.

À 17 h 25, la séance est suspendue.

À 17 h 30, la séance reprend.

Mme Presseault fait une déclaration, puis avec l'aide de M. Stobo, répond aux questions.

Il est convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales, à la réunion du jeudi 18 juin, à 8 h 30.

Il est convenu que le sénateur Ringuette agisse à titre d'observatrice à la réunion du Sous-comité du programme et de la procédure durant l'étude de la version finale du rapport sur les cartes de crédit et de débit, lorsqu'il sera adopté.

À 17 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 18 juin 2009
(22)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui à 9 heures, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Michael A. Meighen (président).

Members of the committee present: The Honourable Senators Day, Eyton, Fox, P.C., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, P.C., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver and Ringuette (12).

In attendance: Julian Walker, Marc-André Pigeon and John Bulmer, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, June 10, 2009, the committee continued its examination of Bill C-4, An Act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations.

WITNESSES:

Industry Canada:

Roger Charland, Executive Director, Corporate and Insolvency Law Policy and Internal Trade;

Wayne Lennon, Senior Project Leader, Corporate and Insolvency Law Policy and Internal Trade;

Coleen Kirby, Manager, Corporation Canada, Policy Section.

Certified General Accountants' Association of Canada (CGA-Canada):

Carole Presseault, Vice-President.

The witnesses answered questions.

At 10 a.m., it was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-4, An Act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations.

With leave, it was agreed that the chair groups the clauses of the bill.

It was agreed that the title stand postponed.

It was agreed that the short title in clause 1 stand postponed.

It was agreed that clauses 2 to 5 carry.

It was agreed that clauses 6 to 15 carry.

It was agreed that clauses 16 to 19 carry.

It was agreed that clauses 20 to 27 carry.

It was agreed that clauses 28 to 36 carry.

It was agreed that clauses 37 to 103 carry.

It was agreed that clauses 104 to 115 carry.

It was agreed that clauses 116 to 123 carry.

It was agreed that clauses 124 to 151 carry.

It was agreed that clauses 152 to 171 carry.

It was agreed that clauses 172 to 178 carry.

It was agreed that clause 179 carry.

It was agreed that clause 180 stand postponed.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Day, Eyton, Fox, C.P., Gerstein, Greene, Harb, Hervieux-Payette, C.P., Massicotte, Meighen, Moore, Oliver et Ringuette (12).

Également présents : Julian Walker, Marc-André Pigeon et John Bulmer, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 10 juin 2009, le comité poursuit son étude du projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales.

TÉMOINS :

Industrie Canada :

Roger Charland, directeur exécutif, Politique du droit corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur;

Wayne Lennon, chef de projet principal, Politique du droit corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur;

Coleen Kirby, gestionnaire, Corporations Canada, Section des politiques.

Association des comptables généraux accrédités du Canada (CGA-Canada) :

Carole Presseault, vice-présidente.

Les témoins répondent aux questions.

À 10 heures, il est convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales.

Avec la permission des membres du comité, il est convenu que le président regroupe les dispositions du projet de loi.

Il est convenu de reporter l'adoption du titre.

Il est convenu de reporter l'adoption de l'article 1, le titre abrégé.

Il est convenu d'adopter les articles 2 à 5.

Il est convenu d'adopter les articles 6 à 15.

Il est convenu d'adopter les articles 16 à 19.

Il est convenu d'adopter les articles 20 à 27.

Il est convenu d'adopter les articles 28 à 36.

Il est convenu d'adopter les articles 37 à 103.

Il est convenu d'adopter les articles 104 à 115.

Il est convenu d'adopter les articles 116 à 123.

Il est convenu d'adopter les articles 124 à 151.

Il est convenu d'adopter les articles 152 à 171.

Il est convenu d'adopter les articles 172 à 178.

Il est convenu d'adopter l'article 179.

Il est convenu de reporter l'adoption de l'article 180.

It was agreed that clauses 181 to 196 carry.

It was agreed that clauses 197 to 216 carry.

It was agreed that clauses 217 to 241 carry.

It was agreed that clauses 242 to 249 carry.

It was agreed that clauses 250 to 263 carry.

It was agreed that clauses 264 to 271 carry.

It was agreed that clauses 272 to 293 carry.

It was agreed that clauses 294 to 296 carry.

It was agreed that clauses 297 to 372 carry.

It was agreed that the title carry.

It was agreed that the short title in clause 1 carry.

The Honourable Senator Ringuette moved that Bill C-4 be amended in clause 180, on page 83,

by replacing lines 18 to 22 with the following:

“of a province; and”; and

by relettering paragraph 180(1)(c) as paragraph 180(1)(b) and any cross-references thereto accordingly.

After debate, the question being put on the motion, it was negatived.

It was agreed that clause 180 carry on division.

The committee discussed the content of observations for the report.

It was agreed that the Bill carry.

Is it agreed that the chair report Bill C-4 without amendment but with observations to the Senate.

At 10:30 a.m., pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, March 3, 2009, the committee continued its examination of the credit and debit card systems in Canada and their relative rates and fees, in particular for businesses and consumers. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee proceeded in camera to consider a draft report.

It was agreed that senators' staff be permitted to stay in the room.

It was agreed that the Honourable Yoine Goldstein be permitted to attend the in camera meeting.

At 12:30 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Il est convenu d'adopter les articles 181 à 196.

Il est convenu d'adopter les articles 197 à 216.

Il est convenu d'adopter les articles 217 à 241.

Il est convenu d'adopter les articles 242 à 249.

Il est convenu d'adopter les articles 250 à 263.

Il est convenu d'adopter les articles 264 à 271.

Il est convenu d'adopter les articles 272 à 293.

Il est convenu d'adopter les articles 294 à 296.

Il est convenu d'adopter les articles 297 à 372.

Il est convenu d'adopter le titre.

Il est convenu d'adopter l'article 1, le titre abrégé.

L'honorable sénateur Ringuette propose que le projet de loi C-4, à l'article 180, page 83, soit modifié :

par substitution, aux lignes 17 à 20, de ce qui suit :

« ciale, et, sous réserve du »; et

par modification de la désignation de l'alinéa 180(1)(c) à celle de l'alinéa 180(1)(b) dans la version anglaise et de tous les renvois qui en découlent.

Après débat, la motion, mise aux voix, est rejetée.

Il est convenu, avec dissidence, d'adopter l'article 180.

Le comité discute de la teneur des observations pour le rapport.

Il est convenu d'adopter le projet de loi.

Il est convenu que le président fasse rapport au Sénat du projet de loi C-4 non modifié avec des observations.

À 10 h 30, conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 3 mars 2009, le comité poursuit son étude sur les systèmes de cartes de crédit et de débit au Canada et leurs taux et frais relatifs, particulièrement pour les entreprises et les consommateurs. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)(f) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour examiner un projet de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce.

Il est convenu que l'honorable Yoine Goldstein soit autorisé à assister à la séance à huis clos.

À 12 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Line Gravel

Clerk of the Committee

REPORTS OF THE COMMITTEE

Tuesday, June 9, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce has the honour to table its

SECOND REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate on Thursday, March 12, 2009, to examine and report on those elements dealing with the *Competition Act* (Part 12) contained in Bill C-10, the *Budget Implementation Act, 2009*, now table its report entitled: *Recent Competition Act Changes: A Work in Progress*.

Respectfully submitted,

Le président,

MICHAEL A. MEIGHEN

Chair

(Text of the report appears following the evidence.)

RAPPORTS DU COMITÉ

Le mardi 9 juin 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce a l'honneur de déposer son

DEUXIÈME RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 12 mars 2009 à étudier, afin d'en faire rapport les éléments concernant la *Loi sur la concurrence* (Partie 12) du Projet de loi C-10, *Loi d'exécution du budget de 2009*, dépose maintenant son rapport intitulé : *Récentes modifications de la Loi sur la concurrence : Un travail inachevé*.

Respectueusement soumis,

(Le texte du rapport paraît après les témoignages.)

Monday, June 22, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce has the honour to present its

THIRD REPORT

Your committee, to which was referred Bill C-4, An Act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations, has, in obedience to its order of reference of June 10, 2009, examined the said bill and now reports the same without amendment. Your Committee appends to this report certain observations relating to the Bill.

Respectfully submitted,

Le président,

MICHAEL A. MEIGHEN

Chair

OBSERVATIONS TO THE THIRD REPORT OF THE STANDING SENATE COMMITTEE ON BANKING, TRADE AND COMMERCE (BILL C-4)

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce has the honour to report Bill C-4, Canada Not-For-Profit Corporations Act, without amendment, but with the following two observations.

First, the Committee is mindful of the effect that proposed subsection 180(1)(b) of Bill C-4 could have on the ability of members of the accounting profession, including members of the Certified General Accountants Association (CGA), to perform the financial reviews and audits set out in proposed sections 188 to 191 of the bill. Proposed subsection 180(1)(a) states that, in order to be a public accountant of a corporation, a person must be a member in good standing of an institute or association of accountants incorporated by or under an Act of the legislature of a province. Proposed subsection 180(1)(b) would add that he or she must also meet any qualifications stipulated by provincial law with respect to the performing of any duty required by proposed sections 188 to 191. The Committee notes the concerns expressed by the CGA that these additional qualifications would impose, in its view, unnecessary restrictions on the abilities of its members to perform financial reviews of not-for-profit corporations both within and across certain provinces. The Committee also acknowledges the arguments put forward by representatives from Industry Canada, who stated that proposed subsection 180(1)(b) is necessary in order to respect provincial jurisdiction over the regulation of the accounting profession, in particular where there may be a number of different laws in force respecting the rights and duties governing the accounting profession in that province.

The Committee believes that competition in the Canadian marketplace is crucial, including competition among individual accountants who offer services to not-for-profit corporations. We are concerned that if the legislatures and accounting institutes and associations of the provinces do not give timely and due

Le lundi 22 juin 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce a l'honneur de présenter son

TROISIÈME RAPPORT

Votre comité, auquel a été renvoyé le projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales, a, conformément à son ordre de renvoi du 10 juin 2009, étudié ledit projet de loi et en fait maintenant rapport sans amendement. Votre Comité joint à ce rapport certaines observations relatives au projet de loi.

Respectueusement soumis,

OBSERVATIONS ANNEXÉES AU TROISIÈME RAPPORT DU COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES BANQUES ET DU COMMERCE (PROJET DE LOI C-4)

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce a l'honneur de faire rapport du projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales, sans modification, mais sous réserve des deux observations suivantes.

Premièrement, le Comité est conscient de l'incidence que le paragraphe 180(1) proposé du projet de loi C-4 pourrait avoir sur la capacité des membres de la profession comptable, y compris les membres de l'Association des comptables généraux accrédités (CGA), d'effectuer les vérifications et examens financiers prévus aux articles 188 à 191 proposés du projet de loi. Aux termes du paragraphe 180(1) proposé, pour être un expert-comptable d'une organisation, une personne doit être membre en règle d'un institut ou d'une association de comptables constitué en personne morale sous le régime d'une loi provinciale. Il est précisé au paragraphe 180(1) proposé que cette personne devrait également posséder les qualifications requises en vertu d'une loi provinciale pour exercer ses attributions aux termes des articles 188 à 191 proposés. Le Comité prend note des préoccupations exprimées par la CGA, laquelle a fait valoir que ces qualifications additionnelles imposeraient, à son avis, des restrictions inutiles sur la capacité de ses membres d'examiner les états financiers d'organisations à but non lucratif à l'échelon provincial et interprovincial. Il reconnaît également les arguments exposés par les représentants d'Industrie Canada au sujet de la nécessité du paragraphe 180(1) proposé afin de respecter la compétence provinciale de réglementer la profession comptable, en particulier lorsqu'il existe plusieurs lois concernant les droits et devoirs régissant la profession comptable dans une province.

La concurrence sur le marché canadien est cruciale, selon le Comité, y compris la concurrence entre les comptables qui offrent leurs services aux organisations à but non lucratif. Si les assemblées législatives, les instituts de comptabilité et les associations provinciales n'accordent pas au paragraphe 180(1)

consideration to the implications of proposed subsection 180(1)(b), then the interprovincial mobility of accountants and the competitiveness of the services they provide may be affected. The Committee therefore urges consultation forthwith on this issue amongst relevant stakeholders to ensure consistency of rules and practices across Canada and the best possible outcome for affected parties.

Second, the Committee wishes to express its concern about proposed Part 9 of Bill C-4, which includes objective standards of diligence for directors with regard to the corporate governance of not-for-profit corporations. The bill sets out that directors would have an explicit duty to act honestly and in good faith in the performance of their duties. It would also provide directors with a due diligence defence where they have exercised the care, diligence and skill that a reasonably prudent person would have exercised in similar circumstances.

Given the lack of a clear standard of diligence in the current *Canada Corporations Act* for directors and officers of not-for-profit corporations, the Committee sees Bill C-4 as a general improvement with regard to the issue of the liability of directors and officers. The Committee is concerned, however, by the fact that the proposed standards of diligence to which directors and officers would be held by Bill C-4 could in fact be set so high as to discourage some volunteers from offering their services to not-for-profit organizations. The Government of Canada may need to provide further guidance on this issue to ensure that the standards of diligence demanded of directors and officers of not-for-profit corporations are commensurate with their roles as volunteers.

The Committee feels strongly that the significant contribution made by not-for-profit corporations to Canadian society must be recognized and promoted. The Government of Canada should ensure that any barriers or disincentives affecting the participation of volunteer directors and officers of not-for-profit corporations are minimized.

proposé toute l'attention voulue en temps opportun, le Comité craint que cela nuise à la mobilité interprovinciale des comptables et à la compétitivité des services qu'ils offrent. Par conséquent, il encourage vivement la tenue immédiate de consultations sur cette question entre les parties intéressées pour garantir l'uniformité des règles et pratiques au Canada et de bons résultats pour toutes les parties concernées.

Deuxièmement, le Comité désire exprimer ses préoccupations au sujet de la Partie 9 proposée du projet de loi, qui inclut des normes objectives de diligence pour les administrateurs d'organisations à but non lucratif. Le projet de loi précise que les administrateurs auraient le devoir explicite de s'acquitter de leurs fonctions honnêtement et en toute bonne foi. Il préverrait également que les administrateurs peuvent invoquer le principe de la diligence raisonnable s'ils ont agi avec le soin, la diligence et la compétence dont ferait preuve, en pareilles circonstances, une personne prudente.

Vu l'absence d'une définition claire de la diligence dans la *Loi sur les corporations canadiennes* relativement aux administrateurs et aux dirigeants d'organisations à but non lucratif, le Comité estime que le projet de loi C-4 représente une amélioration générale en ce qui concerne la responsabilité des administrateurs et dirigeants. Il s'inquiète toutefois du fait que la nouvelle norme de la diligence proposé à laquelle seraient assujettis les administrateurs et dirigeants aux termes du projet de loi C-4 pourrait en fait être trop stricte et ainsi dissuader des bénévoles d'offrir leurs services à des organisations à but non lucratif. Le gouvernement du Canada pourrait donner d'autres conseils au sujet de cette norme pour s'assurer qu'elle correspond au rôle que jouent les administrateurs et dirigeants bénévoles au sein de ces organisations.

Le Comité est convaincu qu'il faut reconnaître et promouvoir l'immense contribution des organisations à but non lucratif à la société canadienne. Le gouvernement du Canada devrait faire en sorte que tout obstacle ou facteur qui décourage la participation d'administrateurs et de dirigeants bénévoles aux organisations à but non lucratif soit réduit au minimum.

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, June 17, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce, to which was referred Bill C-4, An Act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations, met this day at 4:05 p.m. to give consideration to the bill.

Senator Michael A. Meighen (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: I wish to call to order this meeting of the Standing Senate Committee and Banking, Trade and Commerce.

We have a lot to do today. We are fortunate to have with us the Honourable Diane Ablonczy, Minister of State for Small Business and Tourism, Industry Canada; she is accompanied by a number of officials.

[*Translation*]

This afternoon, the committee is studying Bill C-4, An Act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations.

[*English*]

Bill C-4 is essentially the re-introduction of three previous bills that died on the Order Paper, the oldest of which dates to 2004. Like its predecessors, Bill C-4 is intended to make it easier for not-for-profit corporations to benefit from the protections afforded by incorporation, as well as the predictability and accountability offered by a modern corporate governance framework.

In that spirit, the proposed changes would, among other things, streamline the incorporation process and allow not-for-profit corporations to assume the broader powers of a corporate legal entity. The proposed changes would also broaden the rights of members by allowing them to access corporate records and membership lists, request meetings and make proposals for discussion at an organization's annual meeting.

To discuss the bill in more detail, we are privileged to have the minister with us today. She is accompanied by Mr. Roger Charland, Executive Director, Corporate and Insolvency Law Policy and Internal Trade, Industry Canada; Mr. Wayne Lennon, Senior Project Leader, Corporate and Insolvency Law Policy and Internal Trade, Industry Canada; and Ms. Coleen Kirby, Manager, Corporation Canada, Policy Section, Industry Canada.

Minister, since you have arrived, we have been joined by Senator Greene from Nova Scotia.

Without further ado, minister, I invite you to make a statement, which I see you were good enough to distribute before the meeting started.

Hon. Diane Ablonczy, P.C., M.P., Minister of State (Small Business and Tourism): Thank you very much.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 17 juin 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce, auquel a été renvoyé le projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales, se réunit aujourd'hui à 16 h 5 pour étudier le projet de loi.

Le sénateur Michael A. Meighen (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : La séance du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce est ouverte.

Nous avons un programme chargé, aujourd'hui. Nous avons la chance d'accueillir l'honorable Diane Ablonczy, ministre d'État, Petite entreprise et Tourisme, Industrie Canada; elle est accompagnée de plusieurs fonctionnaires.

[*Français*]

Cet après-midi, le comité se penche sur le projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales.

[*Traduction*]

Le projet de loi C-4 est en réalité la réincarnation de trois projets de loi précédents qui sont morts au Feuilleton et dont le plus vieux date de 2004. Comme ses prédécesseurs, le projet de loi C-4 vise à permettre aux organisations à but non lucratif de jouir plus facilement des protections de l'incorporation, ainsi que de la prévisibilité et responsabilité qu'offre le cadre de gouvernance d'entreprises modernes.

Dans cet esprit, les changements proposés permettraient, entre autres choses, d'uniformiser le processus d'incorporation et de permettre aux organisations à but non lucratif d'assumer les pouvoirs plus vastes d'une personne morale. Les changements proposés élargiront également les droits des membres en leur permettant d'avoir accès aux registres de la corporation et aux listes des membres, de convoquer des réunions et de proposer des discussions lors des assemblées annuelles.

Pour parler du projet de loi en détail, nous avons la chance d'avoir avec nous la ministre d'État. Elle est accompagnée de M. Roger Charland, directeur exécutif, Politique du droit corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur; de M. Wayne Lennon, chef de projet principal, Politique du droit corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur; et de Mme Coleen Kirby, gestionnaire, Corporations Canada, Section des politiques pour Industrie Canada.

Madame la ministre, depuis votre arrivée, le sénateur Greene, de la Nouvelle-Écosse, s'est joint à nous.

Sans plus tarder, madame la ministre, je vous invite à faire votre allocution que je vous remercie d'avoir distribuée avant le début de la réunion.

L'honorable Diane Ablonczy, C.P., députée, ministre d'État (Petite entreprise et Tourisme : Merci beaucoup.

Honourable senators, it is a pleasure to be here this afternoon. I do not know if you are aware of this, but I believe this is the first time in history that a Senate standing committee has hosted a minister of state. You are, therefore, making a bit of history here this afternoon.

The bill you are about to study has been introduced virtually unchanged seven times previously in the House of Commons. For one reason or another, it has always died on the Order Paper. This is a bill that has been a bridesmaid no less than seven times. It is marching down the aisle on this occasion, hoping the bridegroom will actually tie the knot. You have the power to make that happen. We are hoping that will, in fact, occur.

This is an interesting bill. It was passed in its present form in 1917, making it older than any of us in this room, a distinction that, sadly, we cannot always claim. In this case, this bill predates all of us and it is crying out for modernization.

The bill regulates not-for-profit organizations, which are an integral and crucial part of Canadian life — something I do not have to tell you because most, if not all, of you are involved in not-for-profits in one form or another. It is hard to say in just a couple of minutes how much not-for-profits mean to Canada and Canadians. They provide much needed services to people in our community, particularly those who are among the most vulnerable of our fellow citizens — the destitute, the homeless, the sick, the aged and the young.

Some not-for-profit corporations also undertake crucial research, either in search of cures for physical or mental diseases or in the area of social sciences, where results are aimed at broader social goals. Some provide cultural and sporting diversions, which are also important for healthy communities. Some offer spiritual uplift or guidance. There is a wide range of not-for-profits. They are a very vigorous part of our Canadian mosaic.

All of these corporations, honourable senators, are made up of motivated and dedicated people. Many of them are volunteers, and these people should be the focus of doing whatever we can to make their lives and their efforts as effective as possible.

That is what we are trying to do with this bill. Let us put it this way: Not-for-profits have been waiting for this.

As I have said, Bill C-4 is long overdue. The current legislation is ancient, to say the least. It has not been substantially amended since 1917. No doubt, 90 years ago it was state of the art. However, time has not been kind to the Canada Corporations Act, CCA. There have been advances in corporate governance, communications technology, management theory, not to mention the evolution of the society in which these corporations operate. They have all passed the CCA by. A better framework law is needed and a better framework law is what you have before you.

Honorables sénateurs, je suis très heureuse d'être avec vous aujourd'hui. Je ne sais pas si vous le savez, mais je crois que c'est la première fois dans l'histoire qu'un ministre d'État comparait devant un comité sénatorial. De fait, je crois que nous entrons dans l'histoire aujourd'hui.

Le projet de loi que vous êtes en train d'étudier a été déposé, presque inchangé, à sept reprises à la Chambre des communes. Pour une raison ou pour une autre, il est toujours mort au Feuilleton. Cette initiative législative a été demoiselle d'honneur pas moins de sept fois. Elle se fait de nouveau mener à l'autel, en espérant que le futur marié, cette fois, finira par l'épouser. Ce mariage dépend de vous. Nous espérons, en réalité, que c'est ce qui arrivera.

C'est un projet de loi intéressant. Il a été adopté sous sa forme actuelle en 1917, et est plus âgé que chacun d'entre nous, ce qui, malheureusement, est rarement le cas. Or, ce projet de loi est né bien avant notre naissance et a grandement besoin de modernisation.

Le projet de loi porte sur les organisations à but non lucratif, une partie intégrante et essentielle de la vie canadienne — je n'ai pas besoin de vous le dire, parce que la plupart d'entre vous, si ce n'est tous, êtes impliqués dans des organisations à but non lucratif d'une manière ou d'une autre. Quelques minutes ne suffisent pas à décrire l'importance de ces organisations pour le Canada et les Canadiens. Elles fournissent des services essentiels aux citoyens les plus vulnérables de notre société — ceux qui sont dans la misère, les sans-abri, les malades, les personnes âgées et les jeunes.

Certaines organisations à but non lucratif entreprennent des recherches cruciales, soit pour trouver un remède à des affections physiques ou mentales, soit dans le domaine des sciences sociales, où les résultats visent des buts sociaux plus vastes. Certaines offrent un divertissement culturel ou sportif, ce qui est également important pour avoir des collectivités saines. D'autres offrent un soutien ou une orientation spirituelle. Il existe une grande variété d'organisations à but non lucratif. Elles représentent un élément solide de notre mosaïque canadienne.

Toutes ces organisations, honorables sénateurs, sont composées de gens motivés et dévoués. Beaucoup d'entre eux sont des bénévoles et c'est pour eux que nous devons nous assurer que leur travail et leurs efforts soient aussi efficaces que possible.

C'est ce que l'on essaie de faire avec ce projet de loi. En d'autres mots : les organisations à but non lucratif attendent une initiative comme celle-ci depuis longtemps.

Comme je l'ai dit, le projet de loi C-4 est attendu depuis longtemps. La loi actuelle est vieille, voire dépassée. Elle n'a pas été modifiée de façon significative depuis 1917. Il s'agissait sûrement de dispositions, plusieurs d'avant-garde, il y a 90 ans. Toutefois, la Loi sur les corporations canadiennes (LCC) n'a pas bien vieilli. Les progrès en matière de gouvernance organisationnelle, de technologies de communication, de théories de gestion — sans parler de l'évolution de la société dans laquelle ces organisations exercent leurs activités — ont échappé à la LCC. Un meilleur cadre juridique est requis, et c'est ce que l'on vous propose aujourd'hui.

The bill offers clarity where clarity does not currently exist. That is always a good thing in politics, is it not? It provides certainty for not-for-profit corporations in the areas where there was not or is not any. As well, the bill significantly reduces the regulatory burden.

Someone once said that if red tape were nutritious we could feed the world, so anything we can do to get rid of some red tape is a good thing. The bill will save federal not-for-profit corporations time and money, and this will come as a great relief for many organizations that are pressed for both.

I want to give you a short summary of the most important features of the bill. Mr. Chair, you gave a good summary, but please allow me to add a couple of points.

First, the bill allows for a streamlined system of incorporation. It will allow interested parties to start a new not-for-profit organization quickly and with minimal red tape. Right now, that process is a cumbersome one.

Second, once incorporated, corporations will have an almost unlimited flexibility in how they organize themselves. Given the complexity of modern society, this flexibility is really important. As well, flexibility in how they carry out their affairs will allow them to write their articles and bylaws to suit their own specific needs, with minimal government approval required.

Third, the bill provides for an important comprehensive set of members' rights, similar to those available to shareholders under business corporate law. It will ensure that members will receive financial and other corporate information in a timely fashion and that they will be able to propose items for consideration at meetings of members and have access to the courts, if necessary, to seek redress in the event of conflict. All of these rights we take for granted these days. They are not currently granted under the old 1917 act.

Further, directors and officers will have clear direction on their duties and responsibilities. They will be provided with a due diligence defence against statutory liability. Right now, directors and officers are sitting ducks, making it difficult to attract and retain qualified individuals. We want to fix that.

Federal corporations will have new standards of transparency and accountability. Corporations whose revenues stem from public donations or government grants will be required to file their financial statements with Corporations Canada; these financial statements will be available for public scrutiny by any interested Canadian.

Finally, the bill provides rules and procedures for those corporations. These activities may require them to seek financing through capital markets. This will be a small segment

Le projet de loi clarifie ce qui auparavant était nébuleux. C'est toujours une bonne chose, en politique, n'est-ce pas? Il offre de la certitude à l'égard des domaines où il n'y en avait pas. De plus, le projet de loi réduit grandement le fardeau réglementaire.

Quelqu'un a dit que si la bureaucratie était nutritive, nous pourrions nourrir le monde entier, et tout ce qui permet de réduire la bureaucratie est un pas dans la bonne direction. Le projet de loi permettra aux sociétés de régime fédéral sans but lucratif de gagner du temps et d'économiser de l'argent, ce qui, j'en suis sûr, soulagera nombre d'organisations dont les ressources sont déjà minces.

Permettez-moi de vous résumer les caractéristiques les plus importantes du projet de loi. Vous nous avez fourni un excellent résumé, monsieur le président, mais laissez-moi ajouter quelques éléments.

Tout d'abord, le projet de loi prévoit un système simplifié de constitution en société qui permettra aux parties intéressées de démarrer une nouvelle organisation à but non lucratif rapidement et avec un minimum de bureaucratie. Actuellement, ce processus est extrêmement lourd.

Deuxièmement, une fois constituées en société, les corporations jouissent d'une souplesse quasi illimitée en matière d'organisation et d'exécution des activités. Ce qui est très important vu la complexité de la société moderne. Le projet de loi permettra aux organisations d'adapter leurs statuts constitutifs et règlements administratifs à leurs besoins particuliers, sans devoir constamment obtenir l'approbation du gouvernement.

Troisièmement, le projet de loi comporte un ensemble complet de droits pour les membres, semblables à ceux que confère aux actionnaires le droit des sociétés. Il permettra de s'assurer que les membres recevront des renseignements financiers et d'autres renseignements organisationnels en temps opportun, seront en mesure de proposer des points à l'ordre du jour des réunions des membres et auront accès aux tribunaux, au besoin, pour obtenir réparation en cas de litige. Ce sont des droits que nous prenons pour acquis aujourd'hui. Or, ils ne sont pas prévus dans la vieille loi de 1917.

En outre, les administrateurs et les agents auront une vision claire de leurs devoirs et responsabilités. Ils pourront également invoquer la diligence raisonnable pour se défendre contre la responsabilité statutaire. Actuellement, les administrateurs et les agents sont des cibles faciles, et il est difficile d'attirer et de conserver ces employés qualifiés. Nous voulons régler ce problème.

Les sociétés de régime fédéral seront soumises à de nouvelles normes de transparence et de responsabilité. Les corporations dont les revenus proviennent de dons publics ou de subventions gouvernementales devront présenter leurs états financiers à Corporations Canada. Tous les Canadiens intéressés pourront les étudier attentivement.

Enfin, le projet de loi établit des règles et des procédures visant les corporations dont les activités exigent qu'elles obtiennent un financement sur les marchés financiers. S'il est vrai que la vaste

of not-for-profit corporations, but it is important that, for the very few corporations to whom this may apply, the rules need to be as clear and comprehensive as possible.

Honourable senators, I am pleased to inform you that the measures contained in the bill were rigorously studied by colleagues in the House of Commons on the Industry, Science and Technology Committee. A number of significant stakeholders were invited to comment on the provisions of the proposed act, including the Canadian Red Cross, Imagine Canada, the Canadian Bar Association, the Certified General Accountants Association of Canada, the Canadian Institute of Chartered Accountants and the United Way. Each of these witnesses provided thoughtful comments on the particulars of the bill, as well as on the wider implications should it become law.

On the basis of the submissions of these witnesses, a number of small amendments were made to the original bill, amendments that would clarify the wording and intent of the provisions of the bill and produce some internal consistencies in language.

I would like, honourable senators, to ask you to join me in expressing my appreciation for the hard work of the committee members from all parties who gave their attention to this legislation and emerged satisfied that Bill C-4 is a well-considered modernization of current legislation.

During the clause-by-clause examination of the bill by the Industry Committee, the government provided a detailed examination and response to the issues raised by stakeholders. We have a big binder of that response. I know you will want to read every word of this, so I want you to be aware that it is available. All of the issues that were raised by the witnesses were examined by the experts in the department.

I raise this because I understand you will hear one of those issues raised later this afternoon — that is, the issue of who can conduct audits or review engagements of federal not-for-profit corporations.

The approach taken in Bill C-4 is that anyone who conducts audits or review engagements should meet the qualifications of the professional body and any requirements imposed by the provinces — so that we do not tread on provincial jurisdiction in this particular bill before us. We do not want to override or attempt to override provincial laws regulating who would be qualified to carry out audit or review engagements.

I would add that other federal corporate statutes, like the Canada Business Corporations Act — although they are drafted somewhat differently, the analysis that I have been provided concludes that they realize the same policy and intent. Because this issue will be raised, I want to invite you to examine the experts here on that particular issue so you can make an informed decision about that.

majorité des corporations ne seront jamais visées par ces articles, il est tout de même important, pour les rares corporations concernées, que ces règles soient aussi claires et complètes que possible.

Honorables sénateurs, j'ai le plaisir de vous informer que les dispositions contenues dans le projet de loi ont été soigneusement étudiées et discutées par mes collègues qui siègent au Comité permanent de l'industrie, des sciences et de la technologie de la Chambre des communes. Par ailleurs, un certain nombre d'intervenants importants ont fourni des commentaires à l'égard des dispositions du projet de loi. Il s'agit entre autres de la Croix-Rouge canadienne, d'Imagine Canada, de l'Association du Barreau canadien, de l'Association des comptables généraux accrédités du Canada, de l'Institut Canadien des Comptables Agréés et de Centraide. Tous ces témoins ont fourni des commentaires réfléchis sur le projet de loi, ainsi que sur ses répercussions générales éventuelles, advenant son adoption.

Ces exposés ont mené à un certain nombre de modifications du projet de loi initial, de façon à clarifier le libellé et l'intention des dispositions et à réduire certaines incohérences internes au chapitre de la terminologie.

J'aimerais, honorables sénateurs, exprimer toute mon appréciation pour le laborieux travail accompli par les membres du comité, tous partis confondus, qui ont donné toute leur attention à ce projet de loi et sont satisfaits de savoir que le projet de loi C-4 est une nette amélioration par rapport à la loi actuelle.

Lors de l'étude article par article du projet de loi par le Comité de l'industrie, le gouvernement a examiné en détail les questions soulevées par les intervenants et y a répondu. Notre réponse remplit un gros classeur. Je suis sûre que vous voudrez le lire intégralement et je vous invite à le consulter. Toutes les questions soulevées par les témoins ont été examinées par les experts du ministère.

Je vous parle de cela parce que je crois comprendre qu'une de ces questions vous sera présentée cet après-midi. Il s'agit de déterminer qui peut effectuer une mission d'examen ou de vérification des organisations à but non lucratif.

L'approche reflétée par le projet de loi C-4 est que toute personne qui effectue une mission d'examen ou de vérification doit satisfaire aux qualifications de l'organisme professionnel auquel il appartient et aux exigences imposées par les provinces. De cette façon, nous n'empiétons pas sur un champ de compétence provinciale. Nous ne voulons pas outrepasser ou tenter d'outrepasser les lois provinciales qui régissent les critères nécessaires pour effectuer ces missions d'examen ou de vérification.

J'ajouterais que d'autres lois fédérales, telles que la Loi canadienne sur les sociétés par actions, bien qu'elle soit rédigée différemment, répondent à ce même objectif et reflètent la même politique. Étant donné que cette question sera soulevée, je vous invite à interroger les experts présents à ce sujet, afin que vous puissiez prendre une décision éclairée.

One of the most interesting aspects being involved in this issue, of course, is to hear the wonderful stories that Canadians have been able to tell about their involvement with not-for-profit organizations. It is heart-warming to see the impact that these organizations have had on their communities.

Unlike other pieces of legislation, although "not-for-profit act" sounds dry and dusty, Bill C-4 touches all of us across the country. Because all of us have had involvement in these not-for-profit corporations, the bill is of real interest to us in a very personal way.

I would like to close by saying that, over the years, the voluntary sector has been asking Parliament to modernize the governance statute of not-for-profit corporations. As I mentioned, the bill represents the eighth attempt at meeting the sector's needs in this area, and I would add that it is the fourth attempt in the last five years.

Honourable senators, Bill C-4 is a bill whose time really has come. I urge you to support expeditious passage of this important piece of legislation. We all know the instability of the current Parliament. The time frame really is short and I would be very saddened, on behalf of the many volunteers and community workers across our country, were we to fail to deliver this modernization right now, while we have the opportunity to do so.

It would be my pleasure to answer your questions. I brought with me the real heavyweights on this bill — and they have been introduced to you.

Once again, I thank you for the opportunity to discuss this important legislation here with you this afternoon.

The Chair: Thank you, Madam Minister, for that helpful introductory statement.

You have noticed, perhaps, that we have been joined by Senator Ringuette, from New Brunswick. We have at least two senators who would like to ask you questions. The first is Senator Massicotte.

[Translation]

Senator Massicotte: Mr. Chair, Minister, thank you for being with us today. I agree with you: this is a very important bill that should be studied and adopted as soon as possible. I believe that this bill has been around for a long time, and we should work diligently to implement it.

When we look at the briefing notes of the Standing Committee on Industry, Science and Technology of the House of Commons, we can see that you have received comments and suggestions from many people. I would like to refer in particular to the submission from the Canadian Bar Association. According to their studies, they made several recommendations to improve this bill, because obviously, nothing is perfect. What is your reaction to these

L'un des aspects les plus intéressants de cette question est d'entendre les histoires merveilleuses que les Canadiens ont à raconter sur leur engagement auprès d'organisations à but non lucratif. Cela réchauffe le cœur de voir les répercussions qu'ont ces organisations dans leurs collectivités.

Contrairement à d'autres lois, même si « loi à but non lucratif » sonne un peu indigeste, le projet de loi C-4 aura des répercussions directes sur chacun d'entre nous. Puisque chacun d'entre nous est probablement en contact avec l'un ou l'autre des nombreux organismes sans but lucratif, il est probable que ce projet de loi vous intéressera de façon très personnelle.

Permettez-moi de conclure en disant que le secteur bénévole a, au fil des années, demandé à de nombreuses reprises au Parlement d'adopter une réglementation moderne en matière de gouvernance des organisations à but non lucratif. Comme je l'ai dit, ce projet de loi représente la huitième tentative visant à répondre à leurs besoins à cet égard, et c'est la quatrième tentative en cinq ans.

Honorables sénateurs, il est temps d'adopter ce projet de loi. Je vous demande instamment de soutenir l'adoption rapide de cette importante loi. Nous connaissons tous le caractère incertain de la législature actuelle. Les délais sont serrés et je serais très attristée, en pensant aux nombreux bénévoles et travailleurs communautaires du pays, si nous n'arrivions pas à moderniser comme il se doit la loi actuelle, alors que nous avons l'occasion de le faire.

Je serais heureuse de répondre à vos questions. J'ai amené avec moi les vrais poids lourds derrière ce projet de loi — et ils vous ont été présentés.

Encore une fois, merci de m'avoir permis de vous parler de cet important projet de loi avec vous cet après-midi.

Le président : Merci, madame la ministre, de cette fort utile allocution.

Vous avez sans doute remarqué que le sénateur Ringuette s'est jointe à nous. Elle vient du Nouveau-Brunswick. Il y a au moins deux sénateurs qui veulent vous poser des questions. D'abord le sénateur Massicotte.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Monsieur le président, madame la ministre, je vous remercie d'être ici parmi nous. Je partage votre opinion, ceci est un projet de législation très important qui mérite qu'on l'étudie et qui doit être adopté dès que possible. Je pense que c'est un projet de loi qui attend depuis longtemps et on devrait travailler fort pour le mettre en place.

Quand on regarde les notes, au Comité permanent de l'industrie, des sciences et technologie de la Chambre des communes, on voit que vous avez quand même reçu des propositions, des commentaires de plusieurs personnes. En particulier, je voulais faire référence à la soumission du Barreau du Canada. D'après leurs études, ils ont fait plusieurs recommandations pour améliorer le projet de loi, car

comments? Do you agree, and have you made amendments further to these suggestions from the CBA?

[English]

Ms. Ablonczy: I will refer that to the officials because they did that analysis.

[Translation]

Roger Charland, Executive Director, Corporate and Insolvency Law Policy and Internal Trade, Industry Canada: Ten motions were moved and adopted in committee, with a view to following up on the recommendations made by the CBA. We have a list here, if you are interested: there were amendments to the definition of "public accountant," amendments to the definition of "soliciting corporation," and a few places where the text was clarified. There was a motion moved to eliminate section 29 further to a recommendation from the CBA. They were duly considered and gave rise to the 10 motions.

Senator Massicotte: I would appreciate receiving a copy. There is an aspect that interests me particularly, and I think it is of interest to all the senators, because we all sit on boards of charities, and that is it is difficult to get people to sit on such boards. It is an important role, but these days there is always concern around the responsibility inherent to this position and thus the risks to which we are exposed by sitting on a board of directors. I see that the proposed bill maintains responsibilities for all directors on the prudent board of directors, and the only argument that can be used in case of error is that of due diligence. In other words, we must be able to prove that we have been prudent, and if we are prudent, then we do not expose ourselves to the risks that corporation directors are typically exposed to.

I am wondering whether this is the right criterion. It is a criterion that is applied frequently to non-profit corporations, and I can understand that, because often the directors have a financial interest in these corporations, or else they are paid well enough to ensure that they maintain this interest. But in the case of charitable organizations, directors who are not closely involved with these organizations are usually there to give of their time and to help these organizations, which play an important role in Canadian society. So I am wondering whether this criterion is too strict.

When we look at what happened in Saskatchewan, when we look at the recommendations of the CBA, even when we look at the committee that was chaired by Mr. Broadbent in 1999, everyone recommends an argument of good faith rather than due diligence or prudent administrators.

Why did you not respond to the suggestions, and why do you maintain such a heavy burden of proof on directors of charitable organizations?

évidemment la perfection n'est jamais atteinte. Quelle est votre réaction à ces commentaires? Êtes-vous d'accord et avez-vous fait des amendements suite à ces suggestions du Barreau du Canada?

[Traduction]

Mme Ablonczy : Je vais laisser les fonctionnaires vous répondre, parce que ce sont eux qui sont responsables de cette analyse.

[Français]

Roger Charland, directeur exécutif, Politique du droit corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur, Industrie Canada : Dix motions ont été déposées et adoptées en comité, qui faisaient suite aux recommandations du Barreau canadien. Nous avons une liste ici, si cela vous intéresse; il y a eu des amendements à la définition de « public accountant », des amendements à la définition de « soliciting corporation » et quelques endroits où l'on a clarifié le texte. Il y a eu une motion pour supprimer l'article 29 suite à une recommandation du Barreau. Ils ont été dûment considérés et ils ont informé les dix motions.

Le sénateur Massicotte : Si je peux avoir un exemplaire, ce sera apprécié. En particulier, un aspect qui m'intéresse beaucoup, et je pense que cela intéresse tous les sénateurs, car nous siégeons tous à des organismes de charité sans but lucratif, c'est qu'il est toujours difficile d'intéresser des gens à siéger à ces comités. C'est un rôle important, mais aujourd'hui on s'inquiète toujours de la responsabilité qu'on assume et donc des risques auxquels on s'expose en siégeant à un conseil d'administration. Je vois que le projet de loi proposé maintient les responsabilités pour tous les administrateurs de « prudent board of directors », et le seul argument qu'on a si jamais on fait une erreur, c'est un argument de due diligence. Autrement dit, il faut montrer qu'on a été prudent et, si on est prudent, on ne s'expose pas à tous les risques que rencontre typiquement un administrateur dans une corporation comme telle.

La question que je vous pose, c'est que je me demande si c'est le bon critère; c'est un critère qui s'applique beaucoup dans les corporations à but lucratif; je peux comprendre cela, car souvent, ce sont des entreprises où les administrateurs ont un intérêt financier, sinon ils sont payés avec des moyens assez raisonnables pour s'assurer qu'ils maintiennent l'intérêt. Mais dans les organismes de charité cependant, souvent les administrateurs qui ne suivent pas de près la corporation sont là effectivement pour donner de leur temps, pour aider ces organismes qui ont un rôle très important dans la société canadienne. Je me demande donc si ce critère n'est pas trop sévère.

Quand on regarde ce qui s'est passé en Saskatchewan, quand on regarde les recommandations du barreau, quand on voit même le comité qui a été présidé par M. Broadbent en 1999, tous recommandent un argument de bonne foi et non un argument de « due diligence » ou « prudent administrators ».

Pourquoi n'avez-vous pas réagi à ces suggestions et pourquoi maintenez-vous un fardeau de preuve aussi élevé pour les administrateurs de sociétés de charité?

Mr. Charland: I would like to begin by saying that we looked at the amendments, and we continue to believe that the most modern and widely accepted standard is one of prudence and due diligence. We believe that, even with regard to non-profit corporations, that is the appropriate standard to use to ensure proper management of these organizations, so we maintain the position that that is the right standard.

Senator Massicotte: That goes against the recommendations of the CBA, those made by Mr. Broadbent's panel in 1999, and those made by Saskatchewan and Nova Scotia as well, if I am not mistaken. For people who are not closely involved with the organization, I am concerned that this will discourage them from participating in the organization, at the expense of our society. Clearly, that is not your opinion.

Mr. Charland: We believe that this clarifies the responsibilities with regard to what exists already. We want to clarify these responsibilities by offering a defence that will be very useful for directors. We are of the opinion that this is a good measure.

[English]

Senator Harb: Thank you for your presentation. We would like to have clarification on the issue raised by the Certified General Accountants Association of Canada — CGA-Canada. In reading clauses 180(1)(a) and 180(1)(b), one can conclude that they are one and the same. Clause 180(1)(b) is repeating what is in 180(1)(a). CGA-Canada made the very compelling point that they have worked an agreement with a number of provinces, such that they can practise interprovincially.

CGA-Canada had an agreement with eight provinces. They made a presentation to the committee at the House of Commons indicating that paragraph 180(1)(b) should be deleted, because it will impede their ability to do work. For example, if a not-for-profit corporation located in Alberta moved to Ontario, they would not be able to continue their work with them.

I would have liked to see CGA-Canada sitting here so that you can rebut them and answer any of their concerns; however, I suspect they will be appearing before us later today. I hope they are listening to your arguments.

Why is it important to reiterate this, when it already exists in a previous clause? Why is it in the bill twice? CGA is saying that other acts, like the Canada Business Corporations Act and the Canada Cooperatives Act, do not have that language. Introducing it here can hurt the CGA-Canada membership and profession — which I know was not the intent.

Could you clarify and tell us how you would feel about a proposition to eliminate this particular clause, so that we will protect an institute?

M. Charland : Je veux commencer par indiquer que nous avons regardé les amendements et nous continuons à croire que le standard qui est moderne et accepté un peu partout est un standard de prudence et de diligence raisonnable. Nous pensons que, même dans un milieu d'organismes à but non lucratif, c'était le standard approprié pour s'assurer d'une bonne gestion des organismes; donc nous maintenons la position que c'était le bon standard.

Le sénateur Massicotte : C'est contraire aux recommandations du Barreau, à celles du panel de M. Broadbent en 1999, contraire à celles de la Saskatchewan, de la Nouvelle-Écosse aussi il me semble. Pour les gens qui ne suivent pas l'entreprise de très près, je suis soucieux de ce que cela va les décourager de participer à ces organismes, au détriment de notre société. Ce n'est pas votre opinion, de toute évidence.

M. Charland : Nous croyons que cela vient clarifier les responsabilités par rapport à ce qui existe déjà. On vient bien clarifier le cadre de responsabilité en offrant une défense qui va être fort utile pour les directeurs. Nous sommes d'avis que c'est une bonne mesure.

[Traduction]

Le sénateur Harb : Je vous remercie de votre exposé. Nous aimerions des précisions au sujet de la question soulevée par l'Association des comptables généraux accrédités du Canada, CGA-Canada. À la lecture des alinéas 180(1)a) et 180(1)b), dans la version anglaise, on peut penser que ce sont les mêmes. L'alinéa 180(1)b) répète ce qui est dit à l'alinéa 180(1)a). CGA-Canada a présenté l'argument probant qu'elle avait conclu une entente avec plusieurs provinces de sorte que ses membres peuvent exercer dans plusieurs provinces.

La CGA-Canada a une entente avec huit provinces. Lors de sa comparution au comité de la Chambre des communes, elle a demandé à ce que l'alinéa 180(1)b) soit supprimé, car cela entraverait la capacité de ses membres à exercer. Par exemple, si une organisation à but non lucratif située en Alberta déménageait en Ontario, la CGA-Canada ne pourrait plus continuer à travailler avec l'Alberta.

J'aimerais que des représentants de la CGA-Canada soient ici pour que vous puissiez réfuter cet argument et répondre à leurs préoccupations; quoi qu'il en soit, je crois qu'ils comparaitront à notre comité un peu plus tard aujourd'hui. J'espère qu'ils écoutent vos arguments.

Pourquoi est-il important de répéter cet élément, alors qu'il existe déjà dans un alinéa précédent? Pourquoi l'avoir mis deux fois? La CGA-Canada dit que d'autres lois, comme la Loi canadienne sur les sociétés par actions et la Loi canadienne sur les coopératives, n'ont pas ce genre de libellé. Cette situation peut nuire aux membres de la CGA-Canada et à la profession — et je suis sûr que ce n'était pas notre intention.

Pouvez-vous nous donner des précisions et nous dire ce que vous pensez de cette proposition de supprimer cet article, afin de protéger cet institut?

Coleen Kirby, Manager, Corporation Canada, Policy Section, Industry Canada: Subclauses (a) and (b) do not accomplish the same thing. Subclause (a) requires an organization to be a member of a provincially recognized accounting association. The three associations in Canada are the Chartered Accountants of Canada, the Certified General Accountants Association of Canada and the Certified Management Accountants of Canada.

Not all members of those organizations have taken the requisite courses and have passed the test to be qualified to conduct review engagements and audits. For example, a CGA may be doing accounting work but not doing financial reviews. In this country, professional qualifications are licensed, and licensing is done provincially. Each province has worked out for itself what qualifications it feels are required to do a financial review.

There are two basic types — audits and review engagements. All provinces have some sort of licensing requirement to conduct audits; not all provinces have licensing requirements with respect to review engagements. Prince Edward Island and Nova Scotia, in our understanding, do not regulate who is allowed to do review engagements.

Therefore, the two are not the same. The requirements are different, and we require you to pass both. Each province decides who is qualified to conduct a financial review in its province.

With respect to the Canadian Business Corporations Act and the Canada Cooperatives Act, both acts only permit audits and use the word “auditor” accordingly. Bill C-4 permits both audits and review engagements. It is that second, lower level of review that is still regulated by the Canadian Institute of Chartered Accountants handbook, which sets the Generally Accepted Accounting Principles, GAAP, and Generally Accepted Auditing Standards, GAAS, in this country. We had to spell out the words “public accountant” instead of “auditor” and then define what we meant by that.

In all cases, our intent has been the same. If you are licensed by the province to conduct a review engagement in that province, then you are licensed under the three acts to conduct the financial review that is required.

Therefore, they are not the same. They have different requirements and the language difference here is because of the terms “review engagements,” which is not required under the other statutes.

Senator Harb: Was that clear enough, Mr. Chair?

The Chair: Very clear, I thought. Can you repeat it?

Senator Harb: I will not monopolize the time of my colleagues. I know others may raise it.

The Chair: Let me ask one question, Ms. Kirby, if I may: I had it completely clear in my mind but it is starting to fritter away.

Coleen Kirby, gestionnaire, Corporations Canada, Section des politiques, Industrie Canada : Les alinéas a) et b) ne visent pas le même objectif. L'alinéa a) exige d'une organisation qu'elle soit membre d'une association de comptables reconnue par la province. Les trois associations canadiennes sont l'Institut Canadien des Comptables Agréés, l'Association des comptables généraux accrédités du Canada et Comptables en management accrédités Canada.

Les membres de ces organisations n'ont pas forcément tous suivi les cours requis ou réussi les tests pour posséder les qualifications requises pour effectuer des missions d'examen ou de vérification. Par exemple, un CGA peut faire du travail de comptabilité, mais pas forcément des examens financiers. Au Canada, les qualifications professionnelles sont accréditées et l'accréditation se fait par les provinces. Chaque province a décidé des qualifications nécessaires pour réaliser un examen financier.

Il y a deux fonctions de base — les missions d'examen et de vérification. Toutes les provinces ont des exigences d'accréditation pour les vérifications, mais les provinces n'ont pas toutes des exigences d'accréditation en ce qui concerne les missions d'examen. L'Île-du-Prince-Édouard et la Nouvelle-Écosse, d'après ce que l'on sait, ne régissent pas les qualifications nécessaires pour effectuer une mission d'examen.

Par conséquent, ces deux alinéas ne sont pas identiques. Les exigences sont différentes et il faut satisfaire aux deux. Chaque province décide qui est qualifié pour effectuer des examens financiers sur son territoire.

En ce qui concerne la Loi canadienne sur les sociétés par actions et la Loi sur les coopératives, elles ne portent que sur les vérifications et le mot « vérificateur » est employé en conséquence. Le projet de loi C-4 couvre les missions de vérification et d'examen. C'est ce deuxième niveau d'examen qui est encore régi par le Manuel de l'Institut Canadien des Comptables Agréés, qui établit les principes comptables généralement reconnus (PCGR) et les normes de vérification généralement reconnues (NVGR) de ce pays. Nous avons dû expliquer clairement les mots « expert-comptable », plutôt que « vérificateur », puis définir l'expression.

Quoi qu'il en soit, notre intention était la même. Si vous êtes agréé dans une province pour effectuer une mission d'examen dans cette province, alors, en vertu des trois lois, vous êtes agréé pour effectuer l'examen financier nécessaire.

Par conséquent, les alinéas ne sont pas les mêmes. Ils portent sur des exigences différentes et comportent une terminologie différente, parce qu'ici, on parle de « mission d'examen », ce qui n'est pas exigé dans les autres lois.

Le sénateur Harb : Était-ce assez clair, monsieur le président?

Le président : J'ai trouvé ça très clair. Voulez-vous répéter?

Le sénateur Harb : Je ne vais pas monopoliser le temps de mes collègues. Je sais que d'autres sénateurs vont vouloir en parler.

Le président : Laissez-moi vous poser une question, madame Kirby, si vous me le permettez : c'était très clair à mon esprit, mais c'est en train de s'estomper.

What would be the situation if you did not have 180(1)(b)?

Ms. Kirby: Anyone who is a member of one the accounting organizations could do the financial review, even if they had not taken any of the courses to do financial reviews or passed any of the tests, which is determined provincially across the country. Would they necessarily have the qualifications to do the review? We do not know. Many small not-for-profits are often looking for anybody who will volunteer their services to do the review because of the cost associated with it, whether they would have someone qualified to do reviews. Very few CMAs, for example, go through the testing to be qualified to do any kind of financial review. That is one of the reasons the focus is very much on the CAs and CGAs.

Wayne Lennon, Senior Project Leader, Corporate and Insolvency Law Policy and Internal Trade, Industry Canada: In a two-tier system without clause (b) any CGA or CMA or CICA could do an audit of a federal corporation even if they were not necessarily licensed to do one of a provincial corporation. It would be a two-tier system, which we want to avoid. We would like to say that if you are licensed by the province, you can do one of the federal corporations, period.

Mr. Charland: I will add — provincial jurisdiction over the qualification and not wanting this act to override whatever the provinces have established in terms of their jurisdiction over professional qualifications.

The Chair: Thank you, Mr. Charland.

Senator Fox: May I ask a supplementary?

The Chair: Certainly.

Senator Fox: I assume you have met with the CGAs and told them that. What is their response?

Ms. Kirby: We have had meetings with both the CAs and the CGAs for 10 to 12 years on this issue with respect to the Canada Business Corporations Act, with respect to this bill and with respect to each time we table the bill. They do not like the answer and, therefore, they keep saying that they want the provision out. We have a straight disagreement on it.

Senator Ringuette: I am happy to hear that you have been in discussion for the last 10 to 12 years. I am a little shocked by your comments about the communication issue with the CGAs after 12 years of meetings and being able to formally recognize their title. This committee and the Senate National Finance Committee have been looking into interprovincial trade barriers extensively and the related costs and ineffectiveness.

Minister, you said that you do not want to tread on provincial jurisdiction. It says at 180(1)(a) the following:

(a) be a member in good standing of an institute or association of accountants incorporated by or under an Act of the legislature of a province.

Qu'advierait-il si l'on supprimait l'alinéa 180(1)(b)?

Mme Kirby : Quiconque est membre d'une organisation de comptables pourrait effectuer un examen financier, même s'il n'a pas suivi les cours exigés ou réussi les tests, qui sont établis par les provinces. Est-ce que ces personnes seraient qualifiées pour effectuer cet examen? Nous n'en savons rien. Beaucoup de petites organisations à but non lucratif cherchent des gens qui offrent leurs services gratuitement pour effectuer ces examens, car cela coûte très cher, quelles que soient leurs qualifications. Beaucoup de CMA, par exemple, passent des examens pour être qualifiés pour effectuer des examens financiers. C'est une des raisons pour lesquelles on parle des CA et des CGA.

Wayne Lennon, chef de projet principal, Politique du droit corporatif, de la solvabilité et du commerce intérieur, Industrie Canada : Dans un système à deux niveaux, sans l'alinéa b), n'importe quel CGA, CMA, ou membre de l'ICCA pourrait effectuer une vérification d'une corporation fédérale, même s'il n'est pas accrédité pour le faire pour une corporation provinciale. Cela créerait un système à deux vitesses, ce que nous voulons éviter. Nous aimerions dire que si vous êtes accrédité par la province, vous pouvez également effectuer une vérification pour une entreprise fédérale.

M. Charland : J'aimerais ajouter une chose. Les qualifications relèvent du champ de compétence des provinces et nous ne voulons pas que cette loi empiète sur les critères établis par les provinces en matière de qualifications professionnelles.

Le président : Merci, monsieur Charland.

Le sénateur Fox : Puis-je poser une question complémentaire?

Le président : Certainement.

Le sénateur Fox : J'imagine que vous avez rencontré les CGA et que vous leur avez expliqué cela. Qu'ont-ils répondu?

Mme Kirby : Nous rencontrons les CA et les CGA depuis 10 à 12 ans à ce sujet, relativement à la Loi canadienne sur les sociétés par actions, ce projet de loi et chaque fois que nous déposons le projet de loi. Ils ne sont pas satisfaits de notre réponse et, par conséquent, continuent de demander à ce que cette disposition soit supprimée. Nous ne sommes tout simplement pas d'accord.

Le sénateur Ringuette : Je suis heureuse d'entendre que vous êtes en discussion depuis 10 à 12 ans. Je suis un peu choquée de vous entendre parler de ce problème de communication avec les CGA, après 12 ans de discussion et de travail pour que leur titre soit enfin reconnu officiellement. Le Comité sénatorial des finances nationales a examiné de très près les obstacles commerciaux entre les provinces et les coûts et problèmes d'efficacité qui en découlent.

Madame la ministre, vous avez dit que vous ne voulez pas empiéter sur les champs de compétence provinciaux. L'alinéa 180(1)a) se lit comme suit :

a) est membre en règle d'un institut ou d'une association de comptables constitués en personne morale sous le régime d'une loi provinciale.

That says it all.

Senator Harb: It says it all.

Senator Ringuette: If you do not want to tread on provincial jurisdiction, then 180(1)(a) establishes that because it recognizes the power of the provinces to recognize the qualification or association of accountants and the requirements to be a member of such associations.

I believe that 180(1)(b) is contrary to what the members of this committee and the Senate National Finance Committee want to see. It is an unnecessary trade barrier between provinces set up by the federal government, and I do not agree with it. You might not hear a real question in that, but I am trying to be clear.

Ms. Ablonczy: You are being very clear. It says it all only if we want to go to the lowest common denominator to open the door for people who can provide audits and review engagements. We want to set the bar quite a bit higher than that. That is why we have gone to (b), so they not only have to be a member in good standing but also they need these qualifications. That is really a protection for our not-for-profits to ensure that the skill set we are allowing to deal with their important financial matters on behalf of members and on behalf of the community, who depend on their work, is set at a higher standard. That is the issue you have to grapple with. Do we want the lowest common denominator — anyone who has a licence — to do unspecified accounting work or do we want to ensure that these people have had a higher level of training that would allow them to serve properly to the highest standard of these organizations?

Officials, do you want to add anything to clarify that? I guess they are happy with that, so we should be too.

Senator Ringuette: Minister, we have higher standards established in other federal legislation, for example, the audit requirements under the Canada Elections Act, under the Bank Act, and under the CMHC Act. They all recognize the qualifications of certified general accountants. I have not been persuaded by your arguments.

Ms. Ablonczy: Are you not arguing the opposite point? If I understand you, you are saying there are higher requirements for other acts, but we should not have higher requirements for this bill?

Senator Ringuette: No. I am saying that the required standards under the Canada Elections Act, the Bank of Canada Act and the CMHC Act are certainly high and that, under those requirements, the certified general accountants can do audits. I find this bill is setting a double standard and creating trade barriers. It is almost discriminatory.

Ms. Ablonczy: That is fair. Let us examine that.

Ms. Kirby: Both of the acts to which you refer operate solely in the federal sphere. In terms of the Canada Elections Act and the CMHC Act, you are talking federal Crown corporations. Under the Constitution, the Bank Act is purely federal as well. There are no provincial requirements.

Tout est là.

Le sénateur Harb : Tout est là.

Le sénateur Ringuette : Si vous ne voulez pas empiéter sur le champ de compétence provinciale, alors, cette phrase doit être conservée, parce qu'on reconnaît les pouvoirs de la province de reconnaître les qualifications ou les associations de comptables et les exigences à respecter pour faire partie de ces associations.

Je crois que l'alinéa 180(1)b) est contraire à ce que les membres du Comité sénatorial des finances nationales recherchent. C'est un obstacle commercial superflu entre les provinces créé par le gouvernement fédéral, et je ne suis pas d'accord avec ça. Il n'y a peut-être pas de réelle question dans mon intervention, mais j'essaie d'être claire.

Mme Ablonczy : Vous êtes très claire. Tout est là, seulement si l'on veut choisir le plus petit dénominateur commun pour permettre à quiconque d'effectuer des missions d'examen et de vérification. Nous aimerions que la barre soit un peu plus haute. C'est pourquoi nous avons inclus l'alinéa b) afin d'exiger que la personne en question possède les qualifications requises, en plus d'être membre en règle d'un institut ou d'une association. C'est une façon de protéger les organisations à but non lucratif, et de s'assurer des compétences des gens qui s'occupent des questions financières pour ces organisations et pour la collectivité. C'est à cela qu'il faut réfléchir. Est-ce que nous voulons que le plus petit dénominateur commun — quiconque est accrédité — puisse faire du travail comptable, ou est-ce que l'on veut s'assurer que ces personnes aient reçu un niveau de formation qui leur permet de fournir un service adéquat et de qualité à ces organisations?

Messieurs, madame, voulez-vous ajouter des précisions? J'imagine qu'ils sont satisfaits et nous devrions l'être également.

Le sénateur Ringuette : Madame la ministre, d'autres lois fédérales établissent des normes de qualité, comme par exemple, les exigences de vérification en vertu de la Loi électorale du Canada, de la Loi sur les banques et de la Loi sur la SCHL. Toutes ces lois établissent les qualifications exigées pour les CGA. Vos arguments ne m'ont pas convaincue.

Mme Ablonczy : Est-ce que vous dites l'inverse? Si je vous comprends bien, vous dites qu'il y a des exigences plus élevées dans d'autres lois, mais qu'il ne devrait pas y en avoir dans celle-ci?

Le sénateur Ringuette : Non. Je dis que les exigences de la Loi électorale du Canada, de la Loi sur les banques et de la Loi sur la SCHL sont élevées et que, en vertu de celles-ci, les CGA peuvent effectuer des vérifications. Je trouve que ce projet de loi établit un système de deux poids deux mesures et crée un obstacle commercial. C'est presque discriminatoire.

Mme Ablonczy : Très bien. Voyons cela.

Mme Kirby : Les deux lois dont vous avez parlé s'appliquent uniquement au niveau fédéral. En ce qui concerne la Loi électorale du Canada et la Loi sur la SCHL, il s'agit de sociétés d'État fédérales. En vertu de la Constitution, la Loi sur les banques est également une loi uniquement fédérale. Il n'y a pas d'exigences pour les provinces.

Senator Fox: If I may, it is subject to provincial consumer legislation as of last week.

Ms. Kirby: Yes, but the corporate standards are set federally.

Not-for-profit law, like share corporations, the Canadian Business Corporations Act, is an area where there is dual jurisdiction, in that you can incorporate federally or provincially. We have overlapping jurisdiction. The argument has been made constitutionally that we have jurisdiction for the federal corporate statutes under trade and commerce power whereas the provinces have it under property and civil rights. We try very hard when doing the federal corporate power to not infringe on provincial jurisdictions because of this overlap unless there is a very strong need. Other statutes listed are solely federal authority.

In this case, the consistency from the department has been to keep the CBCA, the Canada Cooperatives Act and the not-for-profit act consistent. We leave it as an area of provincial jurisdiction for the provinces.

Senator Ringette: I really beg to differ.

The Bank of Canada Act says that certified general accountants can do audits. Section 180(1)(a) leaves the discretion for incorporated accountants associations to be recognized under provincial legislation. If in one province the CGAs are not an association of accountants recognized by the provincial legislature, so be it.

We are not being consistent. We are federal parliamentarians. We must respect provincial jurisdiction, as we are doing in 180(1)(a). I absolutely do not agree with your arguments in regards to (b).

Ms. Ablonczy: Mr. Chair, if I might summarize that. For the purposes of some acts that are solely under federal jurisdiction, the federal government can decide who can do audits. However, in this case, there is provincial jurisdiction mixed into it. The provinces themselves in some cases say: "You cannot do audits or review engagements unless you have this additional training." What we would do, madam senator — which is a good title, too — to be really candid about it is allow the CGA, for example, to do through the backdoor what it cannot do through the front door with the provinces.

In other words, they could not do audits or review engagements in some cases if they had to adhere to provincial standards. However, we would be allowing them to do audits and review engagements irrespective of the mandate they have been given by the provinces if we change this legislation.

Le sénateur Fox : Si vous me le permettez, depuis la semaine dernière, elle est couverte par la loi provinciale sur les consommateurs.

Mme Kirby : Oui, mais les normes d'entreprise sont établies par le fédéral.

Le droit dans le domaine non lucratif, comme les sociétés par actions, en vertu de la Loi canadienne sur les sociétés par actions, sont des domaines qui relèvent des deux champs de compétence, car vous pouvez vous constituer en société au fédéral ou au provincial. Ce sont deux champs de compétence qui se chevauchent. Sur le plan constitutionnel, certains ont dit que nous sommes responsables des lois fédérales des sociétés, qui relèvent du commerce, alors que les provinces sont responsables des droits civils et des droits sur la propriété. Lorsqu'il s'agit de pouvoir fédéral sur les sociétés, nous essayons de ne pas empiéter sur les champs de compétence provinciaux, car il y a chevauchement, à moins que ce soit absolument nécessaire. Les autres lois dont vous avez parlé relèvent uniquement du fédéral.

Dans ce cas-ci, le ministère a tendance à maintenir une certaine cohérence entre la Loi canadienne sur les sociétés par actions, la Loi canadienne sur les coopératives et la Loi sur les organisations à but non lucratif. Nous laissons les provinces assumer leurs responsabilités.

Le sénateur Ringette : Je ne suis pas du tout d'accord.

La Loi sur la banque du Canada stipule que les comptables généraux accrédités peuvent effectuer des vérifications. L'alinéa 180(1)a) laisse aux associations de comptables constituées en personne morale le choix d'être reconnues en vertu de la loi provinciale. Si dans une province, les CGA ne sont pas une association de comptables reconnue par la loi provinciale, tant pis.

Ce n'est pas cohérent. Nous sommes des parlementaires fédéraux. Il faut respecter la loi provinciale, comme on le fait à l'alinéa 108(1)a). Je ne suis pas du tout d'accord avec vos arguments au sujet de l'alinéa b).

Mme Ablonczy : Monsieur le président, laissez-moi résumer. Pour certaines lois qui relèvent uniquement du champ de compétence fédérale, le gouvernement fédéral peut décider qui est autorisé à effectuer des vérifications. Cependant, dans ce cas-ci, il y a également le champ de compétence fédérale. Les provinces disent elles-mêmes parfois : « Vous ne pouvez pas effectuer de mission de vérification ou d'examen à moins de suivre une formation supplémentaire. » Ce que l'on ferait, madame le sénateur — et c'est aussi un bon titre — en réalité, c'est permettre aux CGA, par exemple, de faire de façon détournée ce qu'ils ne peuvent faire de façon ouverte, dans les provinces.

En d'autres mots, s'ils respectent les normes provinciales, ils ne pourraient parfois pas effectuer de mission de vérification ou d'examen. Cependant, nous leur permettrions de le faire, quel que soit le mandat que leur ont donné les provinces, si nous changeons la loi comme vous le demandez.

Therefore, we are saying to the provinces: "We do not care what you say about audits and review engagements. We will let groups that you do not recognize as being capable of doing this to do this work in provincial legislation although they could not do it under your provincial legislation."

We are allowing these groups to do through federal legislation what they could not be permitted to do under provincial legislation. Therefore, it is a disrespecting of the provincial provisions.

Senator Fox: As one who has served on a number of not-for-profit organizations, some of them start as being for-profit but end up being not-for-profit. I have three questions on not-for-profits.

Did I understand the minister to say that a provincially incorporated not-for-profit corporation could not use a CGA for audits?

Ms. Ablonczy: They can use some CGAs, if they have the extra training.

Senator Fox: They can.

Ms. Ablonczy: They need to have the extra training.

Senator Fox: The only group that has come to us that feels done in by this legislation is the CGAs. We want to understand their position and point of view, as I am sure you have tried to do.

If provincially incorporated not-for-profit corporations could use either a CGA or a chartered accountant, depending on the nature of the work done and the legislation, I would suggest that 180(1)(b) is redundant.

Federal not-for-profit corporations should have the same leeway to choose who they want. These are people serving their community. They are not dumb or stupid people. They will not go out and get a CGA who is not qualified. Maybe they will feel a CGA is qualified if it is purely auditing. If it is more, maybe they will choose someone else. Why impose it on them? Why not let the marketplace decide and the intelligence of the board of directors prevail in their choice?

I would say that that would give you the best of all possible worlds.

Senator Harb: Very convincing.

Ms. Kirby: What you have missed, senator, is the fact —

Senator Fox: I am sure I missed a lot of things.

Ms. Kirby: It depends in which province the provincial not-for-profit is incorporated. If you are incorporated in a province that permits CGAs and CAs to do reviews, you are allowed to do it provincially and this bill will say you can also do it federally. If you are in a province of incorporation that says only one group

Par conséquent, nous disons aux provinces : « On se fiche de ce que vous dites au sujet des missions d'examen et de vérification. Nous allons laisser les groupes qui ne sont pas accrédités réaliser ce travail dans les lois fédérales, alors que vous ne leur permettez pas de le faire dans vos propres lois fédérales. »

Nous permettons à ces groupes de faire par le biais de lois fédérales ce qu'ils ne pouvaient pas faire en vertu des lois provinciales. Par conséquent, il s'agit d'une violation des dispositions provinciales.

Le sénateur Fox : J'ai travaillé pour un certain nombre d'organisations à but non lucratif. Certaines d'entre elles commencent par être des organisations à but lucratif puis deviennent des organisations à but non lucratif. J'ai trois questions au sujet des organisations à but non lucratif.

Ai-je bien compris la ministre quand elle a dit qu'une compagnie constituée en société dans une province ne pourrait pas faire appel à un comptable général accrédité pour les vérifications?

Mme Ablonczy : Elles peuvent faire appel à des CGA si ceux-ci ont reçu une formation supplémentaire.

Le sénateur Fox : Elles peuvent le faire.

Mme Ablonczy : Ils doivent avoir reçu une formation supplémentaire.

Le sénateur Fox : Le seul groupe qui s'est dit lésé par cette loi, ce sont les CGA. Nous voulons comprendre leur position et leur point de vue, comme vous avez tenté de le faire, j'en suis certain.

Si les organisations à but non lucratif constituées en vertu de la loi provinciale peuvent employer un CGA ou un comptable agréé, selon la nature du travail et la loi applicable, l'alinéa 180(1)(b) est redondant.

Les organisations à but non lucratif constituées en vertu de la loi fédérale devraient avoir la même marge de manœuvre et pouvoir choisir la personne qu'elles veulent. Ces gens servent leurs collectivités. Ils ne sont pas stupides. Ils ne vont pas embaucher un CGA qui n'est pas qualifié. Peut-être détermineront-ils qu'un CGA est qualifié s'ils ne l'emploient qu'à des fins de vérification. Si les tâches sont plus complexes, peut-être choisiront-ils quelqu'un d'autre. Pourquoi leur imposer quoi que ce soit? Pourquoi ne pas laisser le marché décider et s'en remettre à l'intelligence des administrateurs siégeant au conseil de direction, lesquels prendront la décision?

Ce serait la meilleure solution pour tous.

Le sénateur Harb : Très convaincant.

Mme Kirby : Vous avez oublié le fait, sénateur, que...

Le sénateur Fox : Je suis certain que j'ai oublié bien des choses.

Mme Kirby : Cela dépend de la province où s'est constituée l'organisation à but non lucratif. Si vous vous constituez en vertu d'une loi provinciale qui autorise l'usage de CGA et de CA pour les examens, vous pouvez emprunter cette voie et le projet de loi vous permettra de le faire aussi à l'échelle fédérale. Si vous

can do audits or review engagements in provincial legislation, this bill says that that is the same criteria that will apply federally. It is absolutely identical.

The difference is that it varies by province because the provinces have taken different approaches to how they do review engagements or audits essentially. It varies by provinces under this proposed act the same as it will under provincial legislation. It matches.

Senator Fox: My feeling is that it does discriminate against CGAs. My temptation would be to say let the board of directors of the not-for-profit corporation decide. A federally incorporated not-for-profit corporation is not in all cases, but in most cases, likely to be more sophisticated in its approach to business life than a provincially incorporated one. I do not want to say negative words towards provincially incorporated not-for-profits.

However, why not let them? There then will be more competition in the system. If they can choose between a CGA and a CA for an audit, so be it. More competition will likely assist the not-for-profit organizations with lower prices than simply leaving — I do not like the word monopoly — the monopoly to one group. I do not see why we cannot let the board of directors or the head of the audit committee of the not-for-profit corporation decide whether his needs require a CGA, a CA or a CGA plus. Why do we have to regulate everything?

Ms. Ablonczy: I do not think that is the issue, with respect.

The issue is whether the federal government will say under federal legislation that you can do audits and reviews as long as you are a CGA irrespective of the wishes of the province that may require you to have extra courses and extra training.

The issue is that we will confer upon you a stature and an acceptance level that your province will not.

Senator Oliver: My principle question has already been asked by Senator Harb, but I apologize for not being here during your opening remarks, minister.

Ms. Ablonczy: It was such a great speech.

Senator Oliver: I have had a chance to read them. You said this legislation for not-for-profit corporations began in 1917 and that this bill offers clarity where clarity did not exist before.

Nowhere in this Bill C-4 that proposes a not-for-profit corporation act does it define not-for-profit. Should it and would that give more clarity if it did?

choisissez une province dont les lois précisent que vous devez employer un groupe de personnes particulier pour effectuer les vérifications ou les examens, vous devrez respecter les mêmes critères à l'échelle fédérale. Voilà ce que stipule ce projet de loi. Les critères sont identiques.

La différence, c'est que les choses diffèrent selon la province parce que les provinces ont adopté des approches différentes quant aux examens et aux vérifications. Ce projet de loi, tel que proposé, permet de respecter les différences entre les provinces, tout comme les lois provinciales. Tout concorde.

Le sénateur Fox : À mon avis, il privilégie certains groupes au détriment des CGA. Je suis tenté de laisser le conseil d'administration de l'organisation à but non lucratif décider. Une organisation à but non lucratif constituée en vertu des lois fédérales a souvent plus tendance, bien que pas toujours, à adopter une approche commerciale plus complexe qu'une société constituée en vertu des lois provinciales. Je ne veux pas dire du mal des organisations à but non lucratif constituées en vertu des lois provinciales.

Mais pourquoi ne pas les laisser faire? La concurrence dans le système s'en trouvera accrue. Si elles peuvent choisir entre un CGA et un CA pour leur vérification, eh bien soit. Une concurrence accrue permettra sans doute aux organisations à but non lucratif de réduire leurs prix contrairement à une situation de monopole, et je n'aime pas le mot « monopole ». Je ne vois pas pourquoi nous ne pouvons pas laisser le conseil d'administration ou le responsable du comité de vérification de l'organisme à but non lucratif décider s'il est nécessaire d'embaucher un CGA, un CA ou un CGA ayant reçu une formation supplémentaire? Pourquoi devons-nous tout réglementer?

Mme Ablonczy : Sauf votre respect, là n'est pas la question.

La question est de savoir si, oui ou non, le gouvernement fédéral déterminera qu'en vertu des lois fédérales, vous pouvez effectuer des vérifications et des examens si vous êtes CGA, quels que soient les désirs des provinces, qui peuvent exiger que vous suiviez une formation supplémentaire.

L'important, c'est que nous allons vous conférer un statut et la possibilité d'effectuer des activités interdites par votre province.

Le sénateur Oliver : Le sénateur Harb a déjà posé la question que je voulais poser, mais je vous prie de m'excuser de n'avoir pu entendre votre déclaration préliminaire, madame la ministre.

Mme Ablonczy : C'était une déclaration tellement édifiante.

Le sénateur Oliver : J'ai eu la chance de la lire. Vous dites que la loi régissant les organisations à but non lucratif remonte à 1917 et que ce projet de loi permettra de clarifier certains points qui demeuraient obscurs.

Le projet de loi C-4, qui propose des mesures législatives pour les organismes à but non lucratif ne définit nulle part ce qui constitue un but non lucratif. Devrait-il comprendre une telle définition et, le cas échéant, est-ce qu'il permettrait de clarifier davantage les choses?

Ms. Ablonczy: That is a good question, one that I am sure the officials can answer.

Ms. Kirby: You are correct that the bill does not define not-for-profit anywhere. The bill is replacing Part II of the Canada Corporations Act, which is called Corporations without Share Capital, not not-for-profit. The not-for-profit part or concept involved in these corporations is what happens to the money they make. There is no question that most charities make money, or profit, because if their administrative costs exceeded what they collect, they would not get very far. They need profit in that sense. The difference is that respecting a business corporation profit is paid back to shareholders in a dividend. Not-for-profits take the profit they make after they pay their costs and then they do something with it.

For a charity, which is the corporation that most people think about, what they do is usually provide some sort of social benefit. A golf association or a curling club will take the money made and maintain the facilities and provide the activity. In the case of the 19 airport authorities, such as Toronto, Ottawa, Montreal, the money is used for building, expansion and providing services.

The question really is this: Where does the money go? Provisions that the money cannot just be paid out to members as a dividend as such are excluded in the bill itself. Part of the problem is that the phrase "not-for-profit" is confusing. If you look at the range of corporations it covers now, a more technical explanation is "non-share capital corporation" rather than "not-for-profit."

Only one third of our corporations are charities. The rest are other corporations, a fair number of which their sole activity is to raise money or take money and pay it to a certain group.

Senator Oliver: Based on what you said, there really should be some kind of clause defining it and explaining it.

Ms. Kirby: If you define it, a bunch of the corporations we have now cannot stay underneath us. Most of the First Nations land claims agreements — and I know there was one just recently in Manitoba — I am guessing when that money is paid out it will be paid out to one of these not-for-profit corporations. The money is then going to the members of the group. It will be used for housing and various other things, but also in straight payments to the people.

First Nations use these because they do not like the concept of shares. They do not want the ownership concept, so they use non-share corporations where everybody has a joint ownership element.

Mme Ablonczy : C'est une bonne question, et je suis certaine que les administrateurs gouvernementaux pourront y répondre.

Mme Kirby : Vous avez raison lorsque vous dites que le projet de loi ne définit pas ce qu'est un but non lucratif. Le projet de loi remplace la partie II de la Loi sur les corporations canadiennes, intitulé Organisations sans capital-actions, et non pas organisations à but non lucratif. Ces organisations sont à but non lucratif en raison de ce qu'elles font avec leur profit. Il ne fait nul doute que la plupart des organisations à but non lucratif font des profits parce que si leurs coûts administratifs dépassaient leurs recettes, elles n'iraient pas bien loin. Elles ont donc besoin de faire des profits. La différence, c'est qu'une société par actions va redistribuer ses profits aux actionnaires sous forme de dividendes. Les organisations à but non lucratif couvrent d'abord leurs coûts, puis font quelque chose avec leur profit.

Les organisations caritatives, le type d'organisation auquel les gens pensent le plus souvent, fournissent habituellement une forme quelconque d'avantages collectifs. Une association de golfeurs ou un club de curling utiliseront leur profit pour entretenir leurs installations et permettre aux gens d'exercer ce sport. Les 19 autorités aéroportuaires, notamment Toronto, Ottawa et Montréal, utilisent leur profit pour construire des installations, les agrandir et fournir des services.

La question est la suivante : où va l'argent? Le projet de loi ne comprend aucune disposition prévoyant que l'argent ne peut pas être tout simplement versé aux membres sous forme de dividendes. Le problème est imputable en partie au fait que la locution « à but non lucratif » porte à confusion. Prenez l'ensemble des organisations auxquelles elles s'appliquent maintenant. Pour vous donner une explication technique, il s'agit plus d'une corporation sans capital-actions que d'une organisation à but non lucratif.

Un tiers seulement de nos organisations sont des organisations caritatives. Les autres sont des corporations, dont un assez grand nombre cherchent seulement à faire des profits et à les verser à un certain groupe.

Le sénateur Oliver : D'après votre intervention, il faudrait vraiment inclure une définition et apporter des clarifications.

M. Kirby : Si vous ajoutez une définition, un grand nombre des organisations qui relèvent de nous à l'heure actuelle ne se qualifieront plus. Dans le cadre de la plupart des accords de revendications territoriales, et je sais que l'un de ceux-ci vient juste d'être conclu au Manitoba, l'argent est versé à une organisation à but non lucratif, si je ne m'abuse. Puis, il est distribué aux membres du groupe. Il est utilisé pour le logement et d'autres choses, mais il est aussi versé directement aux personnes concernées.

Les Premières nations y ont recours parce qu'elles n'aiment pas le concept d'actions. Elles ne veulent pas être propriétaires, alors elles utilisent des corporations sans capital-actions, car tout le monde est copropriétaire.

The concept of not-for-profit, and the way most people think of it, has never really existed in the full range of corporations to which this act has always applied.

Senator Oliver: Minister, you said that nothing has been done about this area since 1917. As has just been explained, there are some large not-for-profits and some very small not-for-profits. Some of the changes you are making, particularly in relation to directors' liability and so on, are fairly complicated. Do you have a system of training or easing in particularly for the smaller not-for-profits that can help them before suddenly the due date has arrived and they have to comply? What kind of procedures do you have for training?

Ms. Ablonczy: That also is a good question, senator, and was raised extensively by the house committee as well.

There is a three-year phase-in period for this legislation, which allows especially the smaller groups to get up to speed. There are also templates available to them. There would be template articles of incorporation and bylaws and that sort of thing. Also, Industry Canada has assured us that they will have dedicated people who are actually reachable to hold the hand of the smaller groups with questions as they go along. We can certainly ensure that is followed through on.

The whole idea behind this is to make it easier for not-for-profits and to give them a modern framework. We will do everything we can to bring them along into this new system because it is to everyone's advantage that this happen. It is to government's advantage particularly.

Senator Oliver: There is strong support out there for this bill, there is no question.

Senator Moore: I too have read over your remarks and I wish to address a point on page 3 of your written presentation. The paragraph reads as follows:

Directors and officers will have a clear sense of their duties and responsibilities. They will also be provided with a due diligence defence against statutory liability. These measures will help ensure that not-for-profit organizations will remain able to attract and retain qualified directors and officers.

I, like others around the table I am sure, have been a member of numerous not-for-profit organizations in my community. I wonder about this imposition of a personal liability on directors and officers. They are there serving a public interest but being treated as if they were directors or officers of a for-profit corporation.

In my case, I do not think anybody was ever compensated. We all did it for love of the cause and the community. I do not know that this will help retain and attract people. I am also concerned

Le concept d'organisations à but non lucratif, tel qu'il est perçu par la plupart des gens, ne s'est jamais vraiment appliqué à l'ensemble des organisations qui ont toujours été régies par cette loi.

Le sénateur Oliver : Madame la ministre, vous avez dit que rien n'avait été fait dans ce domaine depuis 1917. Comme on vient de l'expliquer, il y a de grandes et de très petites organisations à but non lucratif. Certains des changements que vous apportez, surtout en ce qui a trait aux responsabilités des administrateurs et ainsi de suite, sont assez compliqués. Avez-vous prévu des formations ou des mesures quelconques pour permettre aux organisations, surtout les petites organisations à but non lucratif, de s'adapter à ces changements avant la date butoir, à laquelle elles seront tenues de se conformer à la loi? Quel genre de procédures en matière de formation avez-vous prévu?

Mme Ablonczy : C'est aussi une bonne question, sénateur, et elle a été soulevée à maintes reprises par le comité de la Chambre.

Ce projet de loi sera mis en œuvre progressivement sur trois ans, ce qui permettra aux petites organisations de s'adapter. Elles ont aussi accès à des modèles, notamment des documents types pour se constituer en entreprise et des exemples de règlements. De plus, Industrie Canada nous a assurés qu'ils mettront à la disposition des petites organisations des gens dévoués qui les assisteront dans leurs démarches et qui répondront à leurs questions. Nous pouvons certainement nous assurer qu'il respecte ses engagements.

Ce projet de loi a pour but de faciliter les choses pour les organisations à but non lucratif et de les doter d'un cadre moderne. Nous allons faire tout en notre pouvoir pour les inciter à adopter ce nouveau système parce qu'il est dans l'intérêt de tout le monde qu'elles le fassent, surtout du gouvernement.

Le sénateur Oliver : Ce projet de loi jouit d'appuis solides, il ne fait aucun doute.

Le sénateur Moore : J'ai aussi lu votre déclaration et j'aimerais parler d'un point qu'on y trouve à la page 3. On peut y lire ce qui suit :

Les administrateurs et les agents auront une vision claire de leurs devoirs et responsabilités. Ils pourront également invoquer la diligence raisonnable pour se défendre contre la responsabilité statutaire. Ces mesures contribueront à faire en sorte que les organismes sans but lucratif restent en mesure d'attirer et de maintenir en poste des administrateurs et des agents compétents.

Comme nombre de mes collègues, j'en suis certain, j'ai été membre de nombreuses organisations à but non lucratif de ma collectivité. Je me pose des questions au sujet de l'imposition d'une responsabilité personnelle pour les directeurs et les agents. Ces gens servent l'intérêt public, mais sont traités comme s'ils étaient directeurs ou agents d'une organisation à but lucratif.

En ce qui me concerne, personne n'a jamais reçu d'indemnisation. Nous travaillions tous par amour pour la cause et la collectivité. Je ne sais pas si cette mesure permettra

about insurance these organizations will now have to pay for liability of officers and directors.

May I have some comments on those two issues, please?

Ms. Ablonczy: Those are excellent questions, senator.

First, the standard of reasonable care that is in this legislation is the modern standard. It is pretty basic to all actions by directors.

The second thing is that there is a balancing act to accomplish here. You do not want to have no defence of due diligence for directors because otherwise they have unlimited personal liability for whatever might go wrong in the organization. On the other hand, you do not want to have the bar so low that these organizations are poorly served by carelessness on the part of the directors. There are concerns on the part of insurers because most directors I know, now boards of directors, do have private insurance to cover liabilities. An attempt has been made to try and strike a reasonable balance.

I will let the officials fill in why they think this is the best balance, because I think that is really the nub of your question.

The Chair: Could I ask the officials to indicate what the defence is now?

Ms. Kirby: There is not one.

The Chair: As well, the defence we know in the proposed act.

Ms. Kirby: Right now, there is no defence at all. A complaint we have heard from the volunteer sector is that it is not clear as what the standard is for liability. It is unknown what your liability is and you have no defence if you passed it.

Insurance is an issue now, if you can arrange it. Under this legislation, they will know exactly what the standard is and they will have a defence available for due diligence if they have taken reasonable steps of somebody in that circumstance. It is based very much on the circumstances you are dealing with.

Are you talking about running a golf club, a community association, a national charity, or are you talking about an organization that works with disadvantaged or disabled people?

The Chair: Sorry for the interruption.

Senator Moore: Thank you, Mr. Chair. I do not know what happened to acting in good faith within the law. All of a sudden now it is due diligence and it is tantamount to the same standards that have to be observed by for-profit officers and directors. I am very concerned about that.

d'attirer et de maintenir en poste des gens. J'ai aussi des préoccupations au sujet de l'assurance que devront contracter ces organisations pour palier la responsabilité des agents et des directeurs.

Pourriez-vous, s'il vous plaît, me dire ce que vous pensez de ces deux questions?

Mme Ablonczy : Ce sont d'excellentes questions, sénateur.

D'abord, la norme de diligence raisonnable comprise dans cette loi est la norme moderne. Elle est assez élémentaire et sous-tend toutes les actions des administrateurs.

Ensuite, il faut atteindre un équilibre. Il faut que les administrateurs puissent se défendre sans quoi ils pourront être tenus complètement responsables en cas de problèmes au sein de l'organisation. Par contre, il ne faut pas fixer la barre trop bas et faire en sorte que ces organisations soient mal servies par des administrateurs négligents. Les compagnies d'assurance ont des préoccupations parce que la plupart des administrateurs que je connais, des administrateurs qui siègent aux conseils d'administration, ont des assurances privées pour se défendre contre la responsabilité. On a tenté ici d'atteindre un équilibre raisonnable.

Je laisserai les administrateurs gouvernementaux vous expliquer pourquoi il s'agit du meilleur équilibre possible parce que voilà, à mon avis, le cœur de votre question.

Le président : Pourrais-je demander aux administrateurs de nous expliquer quelles mesures de défense sont en place à l'heure actuelle?

Mme Kirby : Il n'y en a aucune.

Le président : De même que les mesures prévues par la loi telle que proposée.

Mme Kirby : À l'heure actuelle, aucune mesure n'est en place. Des bénévoles se sont plaints parce que la norme de responsabilité n'est pas claire. Les gens ignorent de quoi ils sont responsables et ne peuvent se défendre en cas de problème.

À l'heure actuelle, les assurances présentent un problème si, bien sûr, on pouvait en contracter une. En vertu de ce projet de loi, les gens sauront exactement quelle est la norme et pourront invoquer la diligence raisonnable s'ils ont pris des mesures raisonnables dans les circonstances. Les circonstances auxquelles ils font face sont très importantes dans ce cas.

Voulez-vous diriger un club de golf, une association communautaire, une organisation caritative nationale ou une organisation qui œuvre auprès des personnes démunies ou handicapées?

Le président : Pardonnez l'interruption.

Le sénateur Moore : Merci, monsieur le président. Je ne sais pas pourquoi plus personne n'agit en toute bonne foi en respectant la loi. Tout à coup, tout le monde parle de diligence raisonnable, ce qui équivaut aux mêmes normes devant être observées par les employés et les gestionnaires des entreprises à but lucratif. Cela me préoccupe beaucoup.

I do not know why they do not have some kind of immunity if they have acted in good faith and they have acted within the law. They are volunteers and they are not in it for personal gain. Most of the people do this for the cause, for the community service, and I think we are loading them up here unreasonably.

Ms. Ablonczy: As it stands, there is unlimited liability. There is no legislative protection for directors of these corporations, and that has been a real concern to some people who would otherwise volunteer because then they are personally liable.

This provision brings the new regime into the modern standard. In fact, virtually all corporate law has the standard of reasonable care. The corporate world knows this, people in business know this, and we are simply extending it to this not-for-profit sector.

Senator Moore: I do not know that people have behaved or performed in a charity or not-for-profit any differently today than they did 10 years ago, 20 or 30 years ago, whatever the time period. What would be the impact of this bill, if passed, on the insurance premium that these not-for-profits would have to come up with to cover these new rules? I can just see the paperwork that these directors and officers will have to complete to satisfy the audit. I have gone through that.

I am repeating myself. I do not know how that will help attract or retain interested volunteers.

Mr. Lennon: The act imposes no new liabilities. The liabilities already exist. Common law imposes liabilities. There are over 100 statutes in Ontario alone that impose liabilities on directors of all kinds.

Senator Moore: That is the modern standard.

Mr. Lennon: That is the modern standard, and it is the world in which we live. The act recognizes that most of those people are volunteers. They are not in it for themselves. Alas, bad things happen. They happen in nursing homes, residential schools and playgrounds, all sorts of events, not necessarily by misfeasance or malfeasance but sometimes just by negligence. Someone does not care enough to check a playground properly and a child gets hurt. People get sued. Directors get sued.

The act recognizes the fact that if they act in a reasonable manner, with the same diligence that a competent, reasonable person would act in the same circumstances, they have a defence against those liabilities. The act actually clarifies matters for the insurance companies. Right now, it is an open book. There is no standard against which the insurance companies can apply their premiums. This sets that standard.

Senator Moore: Are you saying that acting in good faith is a lesser standard than reasonableness? I do not understand that.

Je ne sais pas pourquoi ceux qui agissent en toute bonne foi dans les limites de la loi ne bénéficient pas d'une immunité quelconque. Il s'agit de bénévoles; ils ne sont pas là pour enregistrer des gains personnels. La plupart le font pour la cause, pour le service communautaire, et je pense que nous leur attribuons des responsabilités déraisonnables.

Mme Ablonczy : À l'heure actuelle, la responsabilité est illimitée. Les directeurs de ces sociétés ne bénéficient d'aucune protection législative, et certaines personnes s'empêchent de faire du bénévolat parce qu'elles seraient personnellement responsables.

Cette disposition ramène le nouveau régime à une norme plus moderne. En fait, presque toutes les lois régissant les sociétés prévoient une norme de conduite raisonnable. Le monde des affaires le sait, les gens d'affaires le savent et nous ne faisons que l'appliquer aux organisations à but non lucratif.

Le sénateur Moore : Je ne sais pas si les gens travaillant pour un organisme de charité ou un organisme à but non lucratif agissent au travail différemment aujourd'hui, par rapport à 10, 20 ou 30 ans, peu importe. Si ce projet de loi était adopté, quelles répercussions aurait-il sur les primes d'assurance que ces organismes à but non lucratif devraient déboursier en raison de ces nouvelles règles? Je m'imagine très bien la paperasserie que doivent remplir ces directeurs et agents pour répondre aux normes de vérification. Je l'ai vécu.

Je me répète. Je ne sais pas comment cela aidera à attirer ou à retenir des bénévoles intéressés.

M. Lennon : La loi n'impose aucune nouvelle responsabilité. La responsabilité est déjà là. Le droit commun impose des responsabilités. En Ontario seulement, plus de 100 lois imposent des responsabilités aux directeurs de tous types.

Le sénateur Moore : C'est la norme moderne.

M. Lennon : C'est la norme moderne, et c'est le monde dans lequel nous vivons. La loi reconnaît que la plupart de ces gens sont des bénévoles. Ils ne sont pas là pour leur propre intérêt. Hélas, des malheurs surviennent. Ils surviennent dans des maisons de soins infirmiers, des pensionnats et des terrains de jeu; il peut s'agir de toutes sortes d'événements, et surviennent parfois seulement en raison de la négligence, pas nécessairement à cause de méfaits ou d'actions fautives. Par exemple, si quelqu'un ne fait pas attention en vérifiant bien un terrain de jeu, un enfant peut se faire mal. Des gens sont poursuivis. Les directeurs sont poursuivis.

La loi reconnaît le fait que si la personne agit de façon raisonnable, en faisant preuve de la même diligence qu'une personne compétente et raisonnable dans les mêmes circonstances, elle peut se défendre contre ces responsabilités. La loi clarifie les choses pour les compagnies d'assurance. À l'heure actuelle, c'est très large. Les compagnies d'assurance n'ont aucune norme en comparaison desquelles établir leurs primes. La loi établit cette norme.

Le sénateur Moore : Êtes-vous en train de me dire que le fait d'agir de bonne foi est une norme moins stricte que la raisonabilité? Je ne comprends pas.

Mr. Lennon: I am not sure the courts would see it that way. We are trying to protect directors against unreasonable liability.

Senator Moore: What is your answer with regard to looking into the crystal ball as to what may happen in regard to premiums that not-for-profits will have to pay for officers' and directors' liability insurance should this go through the way you have it set out?

Mr. Lennon: I have no crystal ball, but it is my anticipation, because of the certainty and clarity that the act provides, that it would allow insurance companies to more reasonably ascertain their risk and adjust their premiums accordingly, probably downwards.

The Chair: We will impinge a bit on the time of our next witness, simply because the subject they are interested in has taken some of the time of this session. We have two more questioners, and if they could be reasonably brief, we will be able to provide half an hour for our next witnesses.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: Welcome. I just have a comment to make concerning what my colleague said about the differences in the professional area. First, there are several lawyers at the table, and you know as well as I do that there are restrictions on the practice of law in Canada. In the current negotiations with Europe, one of the major obstacles that the Europeans recognize and that exists in Canada, is that professionals cannot exercise their profession if they go to a different province. I think, Mr. Chair, that our committee could look at how harmful this is for our country to have all these interprovincial barriers.

I will just give you an example: my daughter studied for two years at a university in Quebec, and those two years were not recognized in British Columbia. I should emphasize that the federal government contributed funding to post-secondary education, and so this issue goes far beyond the framework of this act and the question of CGAs.

I would like to ask you a question about management of the funds. You are aware, as I am, of recent incidents that occurred in Canada, the United States and elsewhere, where a number of foundations and not-for-profit corporations held funds they received through donations amounting to several hundreds of millions of dollars, which literally disappeared. I made a donation, we made a donation to different corporations that administered these funds for charity, but I have not seen anything in this act that protects those who donate funds. Not-for-profit corporations cannot exist on provincial, federal or municipal government funding alone; they also require contributions from Canadian citizens. And since we are not shareholders, we are donors. We want to ensure that the donations we make are properly managed.

M. Lennon : Je ne suis pas certain que les tribunaux verraient les choses de cette façon. Nous tentons de protéger les directeurs contre des responsabilités déraisonnables.

Le sénateur Moore : Si vous regardez dans votre boule de cristal, pouvez-vous me dire ce qui arrivera aux primes que les organismes à but non lucratif doivent verser à titre d'assurance-responsabilité pour les agents et les directeurs si les choses se déroulent comme vous l'avez indiqué?

M. Lennon : Je n'ai pas de boule de cristal, mais en raison de la certitude et de la clarté incluses dans la loi, je prévois qu'elle permettra aux compagnies d'assurance de déterminer les risques de façon plus raisonnable et d'ajuster leurs primes en conséquence, probablement à la baisse.

Le président : Nous allons empiéter un peu sur le temps des prochains témoins, tout simplement parce que le sujet qui les intéresse a occupé une partie du temps de cette séance. Il reste deux questionneurs, et s'ils pouvaient être raisonnablement brefs, nous pourrions accorder une demi-heure à nos prochains témoins.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Je vous souhaite la bienvenue. J'aurais juste un commentaire concernant les propos de ma collègue sur les différences dans le domaine professionnel. D'abord, il y a plusieurs avocats autour de la table et vous savez comme moi que nous avons des restrictions dans la pratique au Canada. Dans les négociations à l'heure actuelle avec l'Europe, une des barrières importantes que les Européens reconnaissent et qui existe au Canada, c'est que les professionnels ne peuvent pas exercer leur profession d'une province à l'autre. Je pense que notre comité, monsieur le président, pourrait étudier à quel point cela nuit à notre pays d'avoir toutes ces barrières entre les provinces.

Je vous donne un petit exemple : ma fille a fait deux années d'université au Québec et ces années d'université n'ont pas été reconnues en Colombie-Britannique. Il faut souligner que le gouvernement fédéral, a donné des contributions pour l'enseignement postsecondaire. Donc cette question dépasse de beaucoup cette loi et la question des CGA.

Je voudrais vous poser une question sur l'administration des fonds. Vous êtes au fait, comme moi, de récents incidents qui ont eu lieu au Canada, aux États-Unis ou ailleurs, où plusieurs fondations et plusieurs corporations sans but lucratif détenaient des fonds provenant de dons s'élevant à plusieurs centaines de millions de dollars et où tous ces millions se sont envolés en fumée. J'ai fait un don, nous avons fait un don à différentes corporations qui administraient ces fonds dans un but charitable et je n'ai pas vu, dans votre loi, aucune mesure qui protégeait les donateurs. Les corporations sans but lucratif ne vivent pas uniquement avec des contributions des gouvernements provincial, fédéral ou municipal, mais vivent aussi des contributions des citoyens du Canada. Et comme nous ne sommes pas actionnaires, nous sommes les donateurs. Nous voulons nous assurer que les fonds donnés soient bien administrés.

So here is my question: we are revisiting this act for the eighth time, so why has an administrative clause not been inserted as it has been for certain corporations that administer money on other people's behalf? Insurance companies have considerable restrictions on the types of investments they are allowed to make. You are opening a door here, but you are not guaranteeing that people who make donations will have their money managed more securely in future than it has been in the past. Has this been taken into consideration or not? Why have you chosen not to guarantee to donors that this money will be spent reasonably? Because there is no restriction of any kind.

I think this would have been a perfect opportunity to impose certain restrictions on purchases, whether it be with regard to company shares, because this scope of investment is not authorized in other areas, whereas now there are millions, hundreds of millions, even billions of dollars invested in not-for-profit sectors. Why does this not appear in the act?

[English]

Ms. Ablonczy: Thank you, senator, for those questions. With respect to the ability of labour, or professionals, to practise in all provinces at the same level, I share that concern. I am the federal representative on the Committee on Internal Trade, which meets a couple of times a year to try to move the beam forward on this. Mr. Charland is part of that committee as well. That effort, to date, has been by consensus. Because you have to get agreement of 13 provinces and territories, plus the federal government, you can imagine that progress on that kind of labour mobility, which is your issue, has been somewhat slow. We did, however, recently reach an agreement on labour mobility with all provinces and territories, and we are pleased by that.

What you might be suggesting in your question — I am not sure — is for the federal government to impose labour mobility on the provinces, at least in this particular case, by saying, "Notwithstanding that the provinces are requiring higher standards, we will allow CGAs to perform these functions in the face of provincial requirements, or the requirements of some provinces."

I am partly happy with that approach, because I get frustrated with the slow process of the Agreement on Internal Trade and would like to see some of these agreements happen a little more quickly. However, as I say, that has not been the approach to date. It has been by consensus, to get agreement, very much respecting each of the provinces' and territories' right to open doors as they see fit. I am not sure that is an issue for this particular committee, but it is an interesting issue that you raise. We have chosen in this legislation not to do that, to respect provincial rights, to require certain standards of CGAs who are performing work under this legislation.

Je vous pose donc la question suivante : comment se fait-il qu'à cette époque, en faisant la loi pour la huitième fois, nous n'ayons pas pensé à insérer une clause au point de vue administratif comme il en existe dans certaines sociétés qui administrent l'argent pour d'autres? Les compagnies d'assurances ont de grandes limitations sur le genre d'investissements qu'elles peuvent faire. Ici, vous ouvrez une porte, mais vous donnez aucune garantie que, en faisant des dons, les personnes vont administrer ces dons de façon beaucoup plus sécuritaire qu'ils ne l'ont fait. Est-ce que cela a été considéré ou pas? Pourquoi avez-vous fait le choix de ne donner aucune garantie aux donateurs des fonds que ces fonds seraient dépensés de façon raisonnable? Parce qu'il n'y a pas de limitation, d'aucune sorte.

Je trouve que nous aurions eu une belle occasion d'imposer certaines restrictions d'achat, que ce soit des actions de compagnies, puisqu'on ne permet pas des investissements aussi larges dans d'autres domaines, alors que maintenant il y a des millions, des centaines de millions, des milliards de dollars d'investis dans les secteurs sans but lucratif. Pourquoi cela n'apparaît-il pas dans la loi?

[Traduction]

Mme Ablonczy : Merci, madame le sénateur, pour vos questions. Je partage votre préoccupation au sujet de la capacité de la main-d'œuvre ou des professionnels d'exercer dans toutes les provinces au même niveau. Je suis la représentante du gouvernement fédéral au sein du Comité du commerce intérieur, qui se réunit quelques fois par année pour tenter de faire avancer les choses. M. Charland fait aussi partie du comité. Jusqu'à maintenant, cet effort a été possible grâce à des consensus. Étant donné qu'il faut obtenir l'accord de 13 provinces et territoires, en plus du gouvernement fédéral, vous pouvez imaginer que les progrès sont lents dans un domaine tel que la mobilité de la main-d'œuvre, dont vous avez parlé. Toutefois, nous avons récemment conclu un accord sur la mobilité de la main-d'œuvre avec les provinces et territoires, et nous en sommes satisfaits.

Je n'en suis pas certaine, mais je pense que dans votre question, vous suggérez au gouvernement fédéral d'imposer la mobilité de la main-d'œuvre aux provinces, du moins dans ce cas particulier, en disant : « En dépit du fait que les provinces exigent des normes plus élevées, nous permettrons au CGA d'accomplir ces fonctions selon les exigences provinciales ou les exigences de certaines provinces. »

Cette approche me satisfait en partie, parce que le processus lent de l'Accord sur le commerce intérieur me contrarie et que j'aimerais que certaines de ces ententes soient conclues un peu plus rapidement. Toutefois, comme je l'ai dit, les choses ne se sont pas déroulées ainsi jusqu'à maintenant. Les membres du comité procèdent par consensus, se mettent d'accord et respectent beaucoup le droit de chaque province et territoire de prévoir les possibilités adéquates. C'est une question intéressante que vous soulevez, mais je ne suis pas certaine que ce soit à votre comité d'y répondre. Nous avons choisi, dans cette loi, de ne pas le faire, de respecter les droits des provinces, et d'exiger des CGA qui évoluent sous l'égide de cette loi qu'ils respectent certaines normes.

With respect to your second question, how does this strengthen the administration of money, I know the officials have these measures at their fingertips, so I will let them list them for you. One of the points of this legislation is to give much better framework to the management of monies in these not-for-profit corporations, and so I will have some of the measures listed quickly for you.

[Translation]

Mr. Charland: In general, I would say that the bill and the way it was designed go in that direction. That is sort of the idea behind the introduction of rights of members of the corporation and what gives rise to the difference between soliciting and non-soliciting corporations. That is also what gives rise to the obligation to have financial statements audited versus simply an audit mission, depending on the level, and what gives rise to the obligations of transparency and circulation.

At the outset, I would like to specify that the bill before you was designed with the idea that there should be more transparency and accountability on the part of management, greater right of access to information, and the ability to take measures such as oppression remedies in situations where the board of directors does things that it should not do. I will then turn the floor over to my two colleagues who know more about important technical details.

To avoid any confusion, I would like to point out that in the case of a charity, there are, in addition, a number of measures and rules that exist within the Taxation Act. So there is this whole additional system that applies.

[English]

Ms. Kirby: The basic philosophy behind the whole act is who does the oversight — and the oversight is not one element but the whole idea.

Right now, there is very minimal member oversight and minimal government oversight. Once you have incorporated, the government has almost no say in what goes on.

The philosophy behind this act is that if there is more transparency so members and the government have a better idea of what is going on there will be more accountability. There are more provisions both to give information and for the members to act if they find a problem, whether it is to replace the board of directors, bring a motion to ask where things are going, do an investigation, do an impression remedy, do a derivative action. The range is much broader, so we are hoping that particularly members will have better oversight. If someone tries to pull a fast one with the company, or attempts to do something outside the rules, the members can settle the issue, the ultimate remedy being settling the matter in court, dealing with it that way.

Many not-for-profits get into disagreements between members and the board of directors or between directors on the same board. We are trying to give them the powers and possibilities to

Pour ce qui est de votre deuxième question, au sujet du renforcement de la gestion de l'argent, je sais que les représentants du ministère connaissent bien ces mesures, de sorte que je vais les laisser les énumérer. Ce projet de loi vise entre autres à mieux encadrer la gestion de l'argent dans ces organismes à but non lucratif, et donc je vais demander à mes fonctionnaires de les énumérer rapidement pour vous.

[Français]

M. Charland : De façon générale, je dirais que toute la loi et toute la conception de la loi tendent vers cela. C'est un peu l'idée derrière l'introduction des droits des membres de la corporation, c'est ce qui informe la distinction entre les compagnies qui sollicitent des fonds de ceux qui n'en solliciteront pas. C'est ce qui informe également les obligations d'avoir des rapports financiers vérifiés ou seulement une mission d'examen, tout dépendant du niveau. C'est ce qui informe des obligations de transparence et de circulation.

En partant, je voudrais préciser que le projet de loi devant vous a été conçu avec l'idée qu'il y ait plus de transparence, plus de responsabilisation de la part de la gestion, un plus grand droit d'accès aux informations et la capacité de prendre des mesures comme des remèdes en oppression pour des situations où le conseil d'administration ferait des choses qu'il ne devrait pas faire. Je passerai ensuite la parole à mes deux collègues qui connaissent davantage les points techniques importants.

Pur éviter toute confusion, j'aimerais souligner que dans le cas d'un organisme de charité, il y a en plus toutes les mesures et toutes les règles qui existent à l'intérieur de la Loi sur les impôts. Il y a donc tout ce régime additionnel qui s'applique.

[Traduction]

Mme Kirby : Le projet de loi repose entièrement sur la question de savoir qui est responsable de la surveillance; la surveillance n'est pas un seul élément, mais l'idée entière.

Actuellement, la surveillance exercée par les membres et le gouvernement est minimale. Une fois que l'organisme est constitué en société, le gouvernement n'a pratiquement rien à dire sur ce qui se passe.

Le projet de loi repose sur la philosophie selon laquelle une plus grande transparence afin que les membres et le gouvernement aient une meilleure idée de ce qui se passe résulte en une reddition de comptes plus efficace. Il existe des dispositions supplémentaires pour préciser les choses et pour permettre aux membres d'agir s'ils détectent un problème, qu'il s'agisse de remplacer les membres du conseil d'administration, de déposer une motion pour demander où en sont les choses, pour réaliser une enquête, ou pour avoir recours à une action dérivée. L'éventail est beaucoup plus large, de sorte que nous espérons que les membres auront une meilleure surveillance. Si quelqu'un tente de duper l'entreprise ou tente d'agir à l'encontre des règles, les membres peuvent régler l'affaire, et peuvent aller jusqu'aux tribunaux pour régler le problème.

Dans de nombreux organismes sans but lucratif, il y a des désaccords entre les membres et le conseil d'administration ou entre les membres du conseil d'administration. Nous tentons de

work out those problems. If you are concerned that a director or an officer, say, is breaking the rules, there will be measures to step in. The current act has almost none of this and, therefore, there is almost no oversight.

Mr. Lennon: The current act with respect to financial statements does not provide any provisions that the members actually see the audited financial statements. They have to be prepared by the corporation and an auditor's report is given out, but the members themselves do not see the statements.

Under Bill C-4, the members are required to receive the statements and be given them by the corporation in advance of the annual meeting.

Further, with respect to soliciting corporations — those that receive money from the government or from public donations — those financial statements are deposited with the government and are available for public scrutiny.

As Ms. Kirby said, there is much wider transparency and openness, and members can address any questions they have about the use of the money, as can donors. They have access to that information as well.

Senator Eyton: I have been reading through your presentation. I am sorry I was late for your presentation at the beginning of this session. My understanding from my intense reading over the last 10 or 15 minutes is that Bill C-4 is an extract coming out of the Canada Corporations Act, but are they meant to be conjunctive? Does the Canada Corporations Act and Bill C-4, when it is enacted, cover the waterfront? Are there any gaps, and do they merge, and you are either not-for-profit or you are subject to the Canada Corporations Act?

Ms. Ablonczy: The short answer is yes. The long answer the officials can always give.

Ms. Kirby: Federally, it comes down to the type of organization you want to make. With this bill, we are hoping that the Canada Corporations Act, originally written in 1869 and in 1917 added the not-for-profits, will have been completely replaced. Part of it was already replaced when the Canada Business Corporations Act was created in 1975. In 1997, we got the Canada Cooperatives Act. We still have a number of other corporate entities, such as boards of trade, trade unions, pension fund societies that have old legislation around, but the three main ones are a share corporation, a non-share corporation or a co-op — and those three will pretty much cover most of the business environment. When this act is in place, we will have three modern statutes that are all relatively similar and have similar philosophical and administrative approaches.

leur donner les pouvoirs et la possibilité nécessaires pour régler ces problèmes. Si quelqu'un craint qu'un directeur ou un agent, par exemple, enfreigne les règles, des mesures pourront être prises à cet effet. La loi actuelle n'en prévoit presque aucune et, par conséquent, il n'y a pratiquement aucune surveillance.

M. Lennon : Au sujet des états financiers, la loi actuelle ne prévoit pas que les membres puissent voir les états financiers vérifiés. Ils doivent être préparés par la société et un rapport de vérification doit être réalisé, mais les membres eux-mêmes ne voient pas les états financiers.

En vertu du projet de loi C-4, la société doit remettre les états financiers aux membres avant l'assemblée annuelle.

En outre, dans le cas des organisations ayant recours à la sollicitation — celles qui reçoivent de l'argent du gouvernement ou des dons publics —, les états financiers sont remis au gouvernement et peuvent faire l'objet d'un examen public.

Comme Mme Kirby l'a indiqué, le projet de loi prévoit une meilleure transparence et une plus grande ouverture, et les membres peuvent poser toutes leurs questions au sujet de l'utilisation de l'argent, tout comme les donateurs. Ils ont aussi accès à cette information.

Le sénateur Eyton : J'ai lu votre présentation. Je suis désolé d'être arrivé en retard et d'avoir manqué votre allocution, au début de la réunion. Après l'avoir lue très attentivement pendant les 10 ou 15 dernières minutes, je crois comprendre que le projet de loi C-4 vient de la Loi sur les corporations canadiennes, mais les deux textes de loi doivent-ils fonctionner conjointement? La Loi sur les corporations canadiennes, et le projet de loi C-4, lorsqu'il sera adopté, prévoient-ils toutes les possibilités? Y a-t-il des écarts, se recoupent-ils; est-ce qu'on peut être à la fois un organisme sans but lucratif et être couvert par la Loi sur les corporations canadiennes?

Mme Ablonczy : La réponse courte est oui. Les fonctionnaires pourront toujours vous donner la réponse longue.

Mme Kirby : Au niveau fédéral, cela revient au type d'organisation que vous souhaitez créer. La Loi sur les corporations canadiennes a été adoptée en 1869 et les organismes à but non lucratif y ont été ajoutés en 1917; grâce à ce projet de loi, nous espérons que la loi aura été complètement remplacée. Une partie a déjà été remplacée lorsque la Loi canadienne sur les sociétés par actions a été adoptée, en 1975. En 1997, nous avons eu la Loi canadienne sur les coopératives. Il existe toujours de nombreuses autres entités corporatives, comme les chambres de commerce, les syndicats, ainsi que les sociétés de caisse de retraite, qui continuent d'être couverts par de vieilles lois; mais les trois principaux types d'entités sont les sociétés avec capital-actions, les sociétés sans capital-actions et les coops — ces trois types de sociétés représentent presque tout le monde des affaires. Lorsque la loi sera adoptée, nous disposerons de trois lois modernes relativement semblables ayant des approches philosophiques et administratives similaires.

Senator Eyton: In that context, and maybe I am missing something, I was intrigued that this proposed act is entitled the Canada Not-for-profit Corporations Act but that nowhere is "not-for-profit" defined. There are all kinds of requirements and standards, and there is legislation running to some 170 pages. Is an individual who disqualifies himself as a not-for-profit corporation in no man's land? Is there any gap whereby an individual can assert that there is no definition or clear statement of what a not-for-profit corporation is?

Ms. Kirby: The act applies to corporations created under it that will not have shares, and the restriction is on where the money or profit of the corporation goes. So the distinctive feature of the Canada Business Corporations Act is that there are owners who own shares and the profits are paid out in the form of dividends. The distinctive feature of this statute is that you have a corporation that does not have share capital and the profits are not just paid to members in the form of dividends but are paid to further the activities of the corporation.

The problem is the title. If you look at the purpose in clause 4 and at clause 31 or 32, you will find an explanation as to where the money is supposed to go.

Mr. Charland: The bill applies to corporations that are incorporated under it. Bill C-4 enables the incorporation of a legal entity without share capital, and once that entity is created, that is the framework of legislation that applies to it. In that sense, there is no gap. If your desire is to set up a company that may profit, then you will incorporate under the CBCA and be governed, if you will, by the rules under the Canadian Business Corporations Act. The same thing goes for the cooperatives.

Senator Eyton: Even if I alter the purpose or manner in which I do business, because I was incorporated under this act, will it continue to apply?

Ms. Kirby: Correct.

Mr. Charland: So long as you continue to not give dividends.

Ms. Kirby: Then you are in breach of the proposed act and we dissolve you and you no longer exist.

Mr. Charland: I bring that up just for clarification.

Senator Eyton: Bill C-4 has had a long history. In my summary here, it refers to 2004 and twice in 2008. Now we have this effort. Essentially, it has gone unchanged through all of that. Most of what we see here today or almost all was originally in Bill C-21?

Ms. Kirby: There were amendments between Bill C-21 and Bill C-62, none of which was a substantial change. There were wording changes. Because the bill was out, we heard directly from

Le sénateur Eyton : Il manque peut-être des informations, mais j'ai été surpris de voir que le projet de loi est intitulé Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales, mais qu'il ne comporte aucune définition du terme « organisations à but non lucratif ». Il y a toutes sortes d'exigences et de normes et la loi fait près de 170 pages. Une personne qui n'est pas admissible au titre d'organisation à but non lucratif se retrouve-t-elle dans un terrain neutre? Existe-t-il des lacunes qui pourraient permettre à un individu d'affirmer qu'il n'y a aucune définition ni aucune affirmation claire de ce qui constitue une organisation à but non lucratif?

Mme Kirby : La loi s'applique aux sociétés créées en vertu de cette même loi n'ayant pas de capital-actions; les limites touchent la façon dont l'argent ou les profits de la société sont utilisés. Ainsi, la principale distinction de la Loi canadienne sur les sociétés par actions, c'est que les propriétaires possèdent des actions et les profits sont versés sous forme de dividendes. Dans le cas du projet de loi, la principale distinction, c'est qu'il s'agit d'une société qui n'a pas de capital social et dont les profits ne sont pas simplement versés aux membres sous forme de dividendes, mais plutôt utilisés pour servir les activités de la société.

Le problème réside dans le titre. Si vous lisez l'objet, à l'article 4, de même que les articles 31 ou 32, vous trouverez une explication sur la façon dont l'argent est censé être utilisé.

M. Charland : Le projet de loi s'applique aux sociétés ayant été constituées en vertu de ses dispositions. Le projet de loi C-4 permet la constitution en société d'une entité juridique sans capital social; une fois que cette entité est créée, c'est le cadre de la loi qui s'applique à elle. Ainsi, il n'y a aucune lacune. Si quelqu'un souhaite créer une entreprise qui pourrait faire des profits, alors il faut la constituer en vertu de la LCSA et elle sera régie, en quelque sorte, par les règles relevant de la Loi canadienne sur les sociétés par actions. Le même principe s'applique aux coopératives.

Le sénateur Eyton : Si je modifie l'objet ou la façon dont je mène mes activités, étant donné que j'ai été constitué en vertu de la loi, continuera-t-elle à s'appliquer?

Mme Kirby : C'est exact.

M. Charland : Tant que vous continuez à ne pas verser de dividendes.

Mme Kirby : Vous enfreindriez alors la loi proposée et nous vous dissoudrions et vous n'existeriez plus.

M. Charland : En posant cette question, je voulais des éclaircissements.

Le sénateur Eyton : Le projet de loi C-4 a une longue histoire. Selon mon résumé, il remonte à 2004 et à été déposé à deux reprises en 2008. Nous avons maintenant cette version. Pendant tout ce temps, il n'a essentiellement pas été modifié. Presque tout ce que nous avons aujourd'hui se retrouvait initialement dans le projet de loi C-21?

Mme Kirby : Certaines modifications ont été apportées entre le projet de loi C-21 et le projet de loi C-62, mais aucun changement de fond. C'étaient seulement des changements de formulation.

stakeholders. We also had the advantage of three House of Commons committee meetings. Comments were made, so we have refined language at various points, the same way we made the 10 changes at the House of Commons Industry Committee. The ultimate objective of most of the clauses has not changed. How we word the clauses has changed at times, so there have been small changes to the bill throughout.

Senator Eyton: Was there similar debate in these different stages of Bill C-4? In earlier stages, was there similar debate or discussion?

Mr. Lennon: Bill C-21 had I believe three hearings in the Industry Committee. Bill C-62 died after first reading. The first Bill C-4 died after first reading, and now we have this one. This is as far as it has gotten.

Senator Greene: Thank you. I imagine that there are many organizations, trade associations and groups that you have heard from that like the bill exactly the way it is.

I think I was reading somewhere that the Canadian airports association, particularly, liked it. Could you comment on that? What did they like about and, if there were other associations or organizations that made specific comments about or praise for the legislation, what in particular did they see as advantageous?

Mr. Lennon: I do not recall reading any submissions from the Canadian airports association. I spoke to some representatives informally and they indicated that they quite liked the corporate governance provisions. They also felt the clarity of the proposed act was much improved over the current statute.

As far as other organizations, we did extensive consultations in advance of Bill C-21. I think we spoke to 300 different groups or representatives of groups. Most of them especially liked the directors' liability provisions. They liked the clarity of that and of much of the rest of the bill. They liked the fact that the proposed act is very flexible; it provides them with the maximum flexibility to do their business without much oversight. Once incorporated, they can write their own articles of incorporation and bylaws. They can go about their business without much red tape.

For most small organizations, the requirements in the proposed act are minimal. Most of the proposed act deals with some very fundamental corporate governance provisions — things that you want to do anyway; they are good ideas. You have to file your financial statements, have an annual meeting and discuss things with your members. There must be elections of boards of directors.

Étant donné que le projet de loi avait été imprimé, nous avons entendu les intervenants directement. Nous avons également pu bénéficier de trois réunions du comité de la Chambre des communes. Des observations ont été formulées, de sorte que nous avons simplifié la formulation à différents endroits, tout comme nous avons apporté 10 changements devant le Comité permanent de l'industrie de la Chambre des communes. L'objectif ultime de la plupart des articles n'a pas changé. Leur formulation a été modifiée à quelques reprises, de sorte que de petits changements ont été apportés au projet de loi pendant ce temps.

Le sénateur Eyton : Y a-t-il eu des débats semblables aux différentes étapes de l'adoption du projet de loi C-4? Au début du processus, y a-t-il eu des débats ou des discussions semblables?

M. Lennon : Le projet de loi C-21 a fait l'objet de trois séances du Comité de l'industrie, je pense. Le projet de loi C-62 est mort au Feuilleton après la première lecture. Le projet de loi C-4 est mort au Feuilleton après la première lecture, et nous avons maintenant celui-ci. Aucune autre version ne s'est rendue aussi loin.

Le sénateur Greene : Merci. J'imagine que de nombreuses organisations, associations commerciales et groupes vous ont indiqué que le projet de loi dans sa forme actuelle les satisfaisait.

Je pense avoir lu quelque part que l'Association des aéroports canadiens en était tout particulièrement satisfaite. Pourriez-vous formuler vos observations? Qu'est-ce qu'ils ont aimé, si des associations ou des organisations ont fait des commentaires précis ou formulé des louanges à l'endroit de la loi, quels aspects étaient particulièrement avantageux selon eux?

M. Lennon : Je ne me souviens pas d'avoir lu de mémoire de l'Association des aéroports canadiens. J'ai discuté avec certains représentants de façon informelle; ils m'ont dit qu'ils aimaient les dispositions sur la gestion des sociétés. De plus, selon eux, le projet de loi est beaucoup plus clair que la loi actuelle.

Pour ce qui est des autres organisations, nous avons mené une vaste consultation avant le dépôt du projet de loi C-21. Je pense que nous avons discuté avec 300 groupes ou représentants de groupes différents. La plupart étaient particulièrement d'accord avec les dispositions portant sur la responsabilité des directeurs. Ils étaient heureux de la clarté de ces dispositions et d'une bonne partie du reste du projet de loi. Ils aimaient le fait que le projet de loi est très flexible; il leur permet de mener leurs activités avec une très grande souplesse sans devoir subir une surveillance étroite. Une fois qu'une société est constituée, elle peut rédiger ses propres articles de constitution et règlements administratifs. Elle peut mener ses activités sans trop de formalités administratives.

Pour la plupart des petites organisations, des exigences du projet de loi sont minimales. Le projet de loi porte en grande partie sur des dispositions très fondamentales de gestion des sociétés; des pratiques que l'on adopterait de toute façon. Ce sont de bonnes idées. Il faut déposer les états financiers, tenir une assemblée annuelle et discuter avec les membres. Les membres du conseil d'administration doivent être élus.

Then there are the directors' liability provisions and other internal corporate governance measures that lead one to have a well-run organization. A large part of the proposed act is related to contingent provisions, which most corporations will never really use — provisions dealing with going out in the marketplace to raise capital funds, for example. However, the rules are there if they want them and they are relatively self-contained so that, if they do not want to use them, they flip to the next chapter and away they go.

However, the flexibility and ease of use are the overriding pluses of Bill C-4.

The Chair: Thank you, Senator Greene. Since Senator Moore is a member of the steering committee, I have difficulty refusing his request for one final question.

Senator Moore: I will be brief.

Mr. Lennon, you mentioned in your comments a few moments ago that the not-for-profits under the new rules will be required to file financial statements with Corporations Canada. What is Corporations Canada?

Mr. Lennon: Corporations Canada is the organization that is the administrative arm of Industry Canada. It handles the administration of this proposed act, the Canada Business Corporations Act and the Canada Cooperatives Act. Ms. Kirby is the representative of that section.

Senator Moore: Is that a different office than the one to which charities send in their annual returns now?

Mr. Lennon: It is. They used to send their annual returns to Canada Revenue Agency.

Senator Moore: Will that no longer be required?

Mr. Lennon: The requirements are different. Ms. Kirby can explain.

Ms. Kirby: Right now, under the Canada Corporations Act, the minister has delegated all the government administration for not-for-profits to our office. Therefore, corporations will continue dealing with the same office and the same people. It has always been, independently, that they have to deal with Canada Revenue Agency for the charities arm. Only one third of our corporations are charities. The other two thirds are not and therefore have different reporting requirements.

Senator Moore: Are you saying that the one third that are registered charities will continue to file their statements with Canada Revenue Agency?

Ms. Kirby: Yes, that is under the Income Tax Act.

Senator Moore: They will not do so with this bill, as well?

Il y a également des dispositions sur la responsabilité des directeurs et d'autres mesures de gestion interne des sociétés qui permettent à une organisation de bien fonctionner. Une grande partie du projet de loi prévoit les éventualités, et la plupart des sociétés n'auront jamais à utiliser ces dispositions, qui permettent notamment de se tourner vers le marché pour lever des capitaux permanents, par exemple. Toutefois, les règles sont là au besoin et sont relativement circonscrites de sorte que si une société ne souhaite pas y avoir recours, elle peut aller au chapitre suivant et poursuivre ses activités.

Toutefois, la souplesse et la facilité d'utilisation sont les principaux avantages du projet de loi C-4.

Le président : Merci sénateur Greene. Étant donné que le sénateur Moore fait partie du comité de direction, j'ai du mal à lui refuser une dernière question.

Le sénateur Moore : Je serai bref.

Monsieur Lennon, il y a quelques instants, vous avez dit qu'en vertu des nouvelles règles, les organisations à but non lucratif devront déposer leurs états financiers auprès de Corporations Canada. Qu'est-ce que Corporations Canada?

M. Lennon : Corporations Canada est la branche administrative d'Industrie Canada. Cette organisation s'occupe de l'administration de ce projet de loi, de la Loi canadienne sur les sociétés par actions et de la Loi canadienne sur les coopératives. Mme Kirby représente cette section.

Le sénateur Moore : S'agit-il d'une organisation différente de celle où les organismes de bienfaisance envoient maintenant leurs comptes rendus annuels?

M. Lennon : Oui. Ils envoyaient auparavant leurs comptes rendus annuels à l'Agence du revenu du Canada.

Le sénateur Moore : Il ne s'agit plus d'une exigence?

M. Lennon : Les exigences sont différentes. Mme Kirby pourra vous l'expliquer.

Mme Kirby : À l'heure actuelle, en vertu de la Loi sur les corporations canadiennes, la ministre a délégué toute l'administration gouvernementale des organismes à but non lucratif à notre bureau. Par conséquent, les sociétés continuent de faire affaire avec le même bureau et les mêmes gens. Pour ce qui est des organismes de bienfaisance, ils ont toujours eu à faire affaire avec l'Agence du revenu du Canada, de façon indépendante. Un tiers seulement de nos sociétés sont des organisations caritatives. Les deux tiers restants ne le sont pas et doivent donc se conformer à des exigences différentes du point de vue des rapports.

Le sénateur Moore : Me dites-vous que le tiers de vos sociétés qui sont des organismes de bienfaisance enregistrés continueront de déposer leurs états auprès de l'Agence de revenu du Canada?

Mme Kirby : Oui, en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu.

Le sénateur Moore : Ils ne le feront pas en vertu du projet de loi également?

Ms. Kirby: No, there are different reporting requirements. Right now, all the not-for-profits are required to send us an annual summary every year. Under Bill C-4, they will be required to send us an annual summary every year. That requirement does not change. The information on the piece of paper is about to change, but not the requirement.

Senator Moore: That does not impact on existing charities, correct?

Ms. Kirby: No, it will be the same. Now, if you are a charity for both, you will still have to do both. There is no change.

Senator Moore: What do you mean by "charity for both"?

Ms. Kirby: If you are a charity, and incorporated under the Canada Corporations Act, you send your annual income tax form to the Canada Revenue Agency and your annual summary under the corporate statute to us.

Under the new legislation, you will still have to do the two. They do not overlap in any way.

Senator Moore: What about if you are a provincial incorporation?

Ms. Kirby: If you are provincially incorporated, you send the form to Canada Revenue Agency and the annual summary to the provincial body that incorporated. There are still two; there is no change in that.

The Chair: We will have to call this portion to an end. Minister, thank you very much for appearing. If the officials would like to stay in the event that they may be needed for technical information during our next panel, they are welcome to do so. I know you have other duties to attend to.

In the second part of our meeting, we will hear from the Certified General Accountants Association of Canada and, in particular, from Carole Presseault, Vice-President, and Gerry Stobo, Partner, Borden Ladner Gervais LLP.

Welcome to both of you. We apologize for keeping you waiting. In our defence, I do say that matters that interest you did receive some airing in the earlier session. We are aiming to wrap up your testimony in 15 minutes, which will depend on senators and how quickly they get to their questions.

Do you have a statement?

Carole Presseault, Vice-President, Certified General Accountants' Association of Canada (CGA-Canada): I do have a brief statement. If you bear with me, I would like to go through it.

Thank you, Mr. Stobo, for joining us. Mr. Stobo has been legal counsel for CGA-Canada on some of these issues for a number of years. Most recently, he has been our legal adviser on

Mme Kirby : Non, les exigences de divulgation sont différentes. À l'heure actuelle, tous les organismes à but non lucratif doivent nous envoyer un sommaire annuel chaque année. Selon le projet de loi C-4, ils devront nous envoyer une déclaration annuelle chaque année. Cette exigence ne change pas. Les renseignements figurant sur le document vont bientôt changer, mais pas l'exigence.

Le sénateur Moore : Cela n'a aucun effet sur les organismes de bienfaisance existants, c'est exact?

Mme Kirby : Non, ça ne change pas. Toutefois, si un organisme de bienfaisance relève des deux, il faudra continuer de faire les deux. Ça ne change pas.

Le sénateur Moore : Que voulez-vous dire par « organisme de bienfaisance qui relève des deux »?

Mme Kirby : Un organisme de charité constitué en vertu de la Loi sur les corporations canadiennes doit envoyer son formulaire d'impôt annuel à l'Agence du revenu du Canada et sa déclaration annuelle à nous, en vertu de la Loi sur les sociétés.

En vertu de la nouvelle loi, il faudra continuer d'envoyer ces documents. Ils ne se recoupent pas du tout.

Le sénateur Moore : Et qu'en est-il des sociétés constituées au niveau provincial?

Mme Kirby : Les sociétés incorporées au niveau provincial envoient le formulaire à l'Agence du revenu du Canada et la déclaration annuelle à l'organisme provincial responsable de la constitution. Il y a toujours deux documents. Ça ne change pas.

Le président : Je dois mettre un terme à cette partie de la réunion. Madame la ministre, merci beaucoup d'avoir comparu. Si les fonctionnaires souhaitent rester au cas où on aurait besoin d'eux pour fournir des renseignements techniques pendant la prochaine partie de la réunion, ils peuvent le faire. Je sais que vous avez d'autres obligations à remplir.

Pendant la deuxième partie de notre réunion, nous recevrons des représentants de l'Association des comptables généraux accrédités du Canada et, plus particulièrement, Carole Presseault, vice-présidente, ainsi que Gerry Stobo, associé, Borden Ladner Gervais LLP.

Bienvenue à vous deux. Nous nous excusons de vous avoir fait attendre. Pour notre défense, je souligne que les questions qui vous intéressent ont été soulevées pendant la première partie de la séance. Nous visons à terminer votre témoignage en 15 minutes, ce qui dépendra des sénateurs et de la rapidité avec laquelle ils posent leurs questions.

Avez-vous une allocution?

Carole Presseault, vice-présidente, Association des comptables généraux accrédités du Canada (CGA-Canada) : Oui, j'ai une brève allocution. Si vous me le permettez, j'aimerais la survoler.

Merci, monsieur Stobo, d'être ici. M. Stobo est avocat-conseil pour CGA Canada et se concentre sur certaines de ces questions depuis de nombreuses années. Récemment, il a agi pour nous

the two-trade challenges we have initiated under the Agreement on Internal Trade. We have a lot of expertise in this area.

Before I go into my formal statement, I need to set the record straight. We sat through the testimony that you heard. We, of course, sat through the testimony of officials and of the department before the Standing Committee on Industry in the House of Commons. Over the last 10 to 12 years that this legislation has been drafted, much has changed. Many of you indicated that you sit on not-for-profit organization boards and corporate boards, and you will know firsthand that a lot of things have changed in the audit world.

Ten or twelve years ago, Enron was not a household word. Stringent, independent standards have been introduced in the audit world since then. There was rigorous oversight of the audit function with the creation of the Canadian Public Accountability Board, a predecessor committee to yours. They had a lot to say about that organization. Especially in Canada, the regulatory landscape for public accounting has changed.

In Quebec, we now have legislation on the desk of the Minister of Justice that will give full public practice rights to certified general accountants, something that our members have been working on for a number of years. In reference to statements made by the department, the title of “auditor” — “auditeur,” in French — recognizes both audits and review engagements. “Auditor” is not a title restricted just to audits.

The Chair: What is a vérificateur, then?

Ms. Presseault: We have spent a lot of money trying to get definitions of “expert comptable,” “vérificateur,” “audit” and “auditor.” The trend right now seems to be with the words “audit” and “auditor,” in Quebec certainly, and in Europe as well. There are many other ways of describing it. In Ontario, they are called public accountants, and in Newfoundland, they are called licensed public accountants. There are many titles. It is a complex area.

The legislative framework in P.E.I. was changed in 2004. The legislation before you is supposedly representing that framework. In Nova Scotia, the framework was changed in December 2002, and that is not taken into account in this proposal.

We want to have the opportunity to correct some of the facts that were presented. The issue, of course, is with regard to exams. It is all about standards, and the bar is the same wherever you are. It is not an issue of a lower or higher standard. It is an issue of one standard for public accounting.

I will now present my more formal remarks. I just needed to put that on the record now.

comme conseiller juridique dans le cadre des deux contestations commerciales que nous avons entreprises en vertu de l'Accord sur le commerce intérieur. Nous avons beaucoup de compétence dans ce domaine.

Avant de plonger dans mon allocution officielle, je dois rétablir les faits. Nous avons entendu le même témoignage que vous. Bien entendu, nous avons entendu le témoignage des représentants du ministère devant le Comité permanent de l'industrie de la Chambre des communes. Depuis que la loi a été rédigée à l'origine, il y a 10 ou 12 ans, les choses ont beaucoup changé. Bon nombre d'entre vous avez indiqué faire partie de conseils d'administration de sociétés ou d'organismes à but non lucratif, et vous saurez donc très bien que les choses ont beaucoup changé dans le monde des vérifications.

Il y a 10 ou 12 ans, on ne parlait jamais d'Enron dans la vie de tous les jours. Des normes strictes et indépendantes ont été adoptées dans le monde de la vérification depuis ce temps. Il y avait une surveillance rigoureuse de la fonction de vérification, après la création du Conseil canadien sur la reddition de comptes, un comité qui a précédé le vôtre. Ils avaient beaucoup à dire sur cette organisation. Au Canada tout particulièrement, le paysage réglementaire de l'obligation de rendre des comptes au public a changé.

Au Québec, le ministre de la Justice a sur son bureau un projet de loi qui donnera aux comptables généraux accrédités le plein droit d'exercice, ce que nos membres tentent d'obtenir depuis des années. Au sujet de ce que les représentants du ministère ont dit, le titre « auditeur » — « auditor », en anglais — reconnaît à la fois les vérifications et les missions d'examen. Un auditeur ne réalise pas que des vérifications.

Le président : Et qu'est-ce qu'un vérificateur, alors?

Mme Presseault : Nous avons dépensé beaucoup d'argent pour tenter de définir les termes « expert-comptable », « vérificateur », « audit » et « auditeur ». La tendance actuelle semble pencher vers « audit » et « auditeur », non seulement au Québec, mais également en Europe. Il y a de nombreuses autres façons de décrire ce terme. En Ontario, ce sont des experts-comptables. À Terre-Neuve, ce sont des « licensed public accountants », ou experts-comptables autorisés. Il existe de nombreux titres. C'est un domaine complexe.

À l'Île-du-Prince-Édouard, le cadre législatif a changé en 2004. Le projet de loi dont vous êtes saisis est censé représenter ce cadre. En Nouvelle-Écosse, le cadre a changé en décembre 2002, et le projet de loi ne tient pas compte de ce changement.

Nous souhaitons saisir cette occasion de rétablir certains des faits ayant été présentés. Le problème touche bien entendu les examens. C'est une question de normes, qui sont les mêmes peu importe où l'on est. Il ne s'agit pas d'établir des normes plus élevées ou moins élevées. Il s'agit d'avoir une seule norme pour l'expertise comptable.

Je passerai maintenant à des remarques plus officielles. Je voulais simplement indiquer cela aux fins du procès-verbal.

We want to steer the discussion around the facts. We are asking your indulgence at this eleventh hour. We are coming to your committee as the arbiters of what has largely been an issue of competition in the marketplace.

I will remind you that we have 71,000 members and students. We have been around for quite a while. We celebrated our one-hundredth anniversary last year. We are international in scope. We have mutual recognition agreements with Australia and the U.K. and many others.

We support this legislation. However, as you are well aware, we would like to focus our comments on section 180(1).

We have distributed a document called "Briefing Note," in both French and English, that outlines our proposal. I think you are aware of it. I will focus on three aspects of our proposal.

We object to the provision of the second test — must meet any other provincial qualification to provide public accounting services. We believe this provision is redundant, inconsistent with federal legislation, could prevent the mobility of public accountants across jurisdictions and has the effect of restricting competition for public accounting services. Finally, we believe it sets a precedent in federal legislation.

You have been provided a lot of information, which you will be addressing as you proceed in a few minutes to clause-by-clause study. I would like to present our point of view.

You have been told that other federal legislation reflects the wording of clause 180(1)(b). That is not true. Our legal adviser has conducted a thorough review of federal legislation, and the provisions governing auditor requirements dictate otherwise.

Not even the modernized Canada Business Corporation Act or the Canada Cooperatives Act — we have just heard that those are modernized pieces of legislation — contain language that mirrors what is proposed here. In fact, as many of you noted, our proposal mirrors provisions in the Bank Act, the Canada Elections Act, the CMHC Act, to name just a few. Accepting subclause (b) sets a new precedent in federal legislation.

You were also told that it is not the role of the federal government to provide for auditor requirements, and some provinces might challenge this. The acts I just named, plus a number of other federal statutes, set auditor requirements. There has been no challenge.

Legislators and policy-makers are continually told that we do not meet the standards of the Public Accountants Council for the Province of Ontario. I will not disagree with that. However, meeting the standard is not equal to being qualified.

Nous souhaitons que la discussion porte sur les faits. Nous savons qu'il se fait tard et nous vous demandons votre indulgence. Nous nous présentons devant votre comité à titre d'arbitre dans ce qui s'est révélé dans une grande mesure une question de concurrence dans le marché.

Je vous rappelle que nous comptons 71 000 membres et étudiants. Nous existons depuis assez longtemps. Nous avons célébré notre 100^e anniversaire l'an dernier. Nous avons une portée internationale. Nous avons conclu des accords de reconnaissance mutuelle avec l'Australie et le Royaume-Uni, entre autres.

Nous sommes en faveur du projet de loi. Toutefois, comme vous le savez bien, nous aimerions formuler des commentaires sur le paragraphe 180(1).

Nous vous avons distribué un document intitulé « Note d'information », en français et en anglais, qui explique notre proposition. Je pense que vous êtes au courant. Je m'attarderai à trois aspects de notre proposition.

Nous sommes contre le deuxième critère, selon lequel il faut posséder toute autre qualification requise par la province pour fournir des services d'expertise comptables. Nous pensons que cette disposition est répétitive, qu'elle contredit la loi fédérale, qu'elle pourrait empêcher la mobilité d'experts-comptables entre les provinces et qu'elle restreint la concurrence entre les services d'experts-comptables. Enfin, nous pensons que cette disposition établit un précédent dans la législation fédérale.

On vous a fourni beaucoup d'information, sur laquelle vous vous pencherez dans quelques minutes pendant l'examen article par article. J'aimerais vous présenter notre point de vue.

On vous a dit que d'autres lois fédérales employaient des termes similaires au libellé de l'alinéa 180(1)b). C'est faux. Notre conseil juridique a effectué un examen en profondeur des lois fédérales, et les dispositions sur les exigences pour les vérificateurs disent autre chose.

Même les versions modernes de la Loi canadienne sur les sociétés par actions et de la Loi canadienne sur les coopératives — nous venons d'entendre qu'il s'agit de lois améliorées — n'ont pas un libellé semblable à ce qui est proposé dans ce projet de loi. En fait, comme nombre d'entre vous l'avez remarqué, notre proposition est identique aux dispositions de la Loi sur les banques, de la Loi électorale du Canada, de la Loi sur la SCHL, pour n'en nommer que quelques-unes. L'acceptation de l'alinéa b) créera un nouveau précédent dans la législation fédérale.

On vous a aussi dit qu'il n'incombait pas au gouvernement fédéral d'établir les exigences pour les vérificateurs, chose que certaines provinces pourraient remettre en question. Les lois que je viens tout juste de nommer, ainsi qu'un certain nombre d'autres lois fédérales, prévoient les exigences pour les vérificateurs. Personne n'a contesté cela.

On dit continuellement aux législateurs et aux décideurs publics que nous ne respectons pas les normes du Conseil des experts-comptables de la province de l'Ontario. Je ne suis pas en désaccord. Toutefois, respecter les normes, ça ne veut pas dire être qualifié.

You probably have not been told that the Competition Bureau of Canada, in its landmark study of the self-regulated profession, had a lot to say about those standards. The bureau said that the maintenance of high accounting standards does not require imposing one accounting body's detailed curriculum on others, and doing so, they said, would effectively limit competition from other designations.

The bureau studied the professions for more than one year. They have a whole chapter on accounting. They concluded that the Public Accountants Council for the Province of Ontario should be flexible when applying the standard in order to give members of all designations who have the equivalent training and education the right to practise public accounting. Not doing so would effectively limit or restrict competition.

The federal government, as a signatory to the Agreement on Internal Trade, must comply with the requirements. The minister indicated that she is very involved with the Committee on Internal Trade. In fact, governments have just updated the labour mobility provisions. They have made a lot of noise, and we have congratulated them on doing so.

The new chapter does not require regulators to change their qualification or educational standards to accommodate someone who has been qualified according to different standards. That is the basis of the mutual recognition principle, which is that people can acquire competencies through different combinations of training and experience. The key is that there is one national occupational standard for public accounting, and, by the way, soon to be an international standard. Anyone trained and certified for public accounting has the same competencies, no matter how they were acquired.

Senators, I thank you for this opportunity. We are open to your questions.

The Chair: Thank you. You have done extraordinarily well. I appreciate it very much. This will give us more time for questions.

Senator Fox: Thank you very much for being here. You are the only group, to my knowledge, that has asked to be heard. Since you are the only group, I think we should take your concerns very seriously. You have exposed your concerns very well indeed.

The Chair: Senator Fox, just for the record, I have to congratulate our colleagues Senator Greene and Senator Oliver, who I think persuaded our witnesses to appear today. They were not initially so inclined.

Ms. Presseault: We had persuasive arguments from a number of senators.

Senator Fox: We talk about being either a CA or a CGA. I could replace "be a member in good standing of a professional accounting organization" by "be a member in good standing of a legal profession," let us say.

On ne vous a sans doute pas dit que le Bureau de la concurrence, dans son étude historique sur les professions autoréglementées, avait beaucoup de commentaires à formuler au sujet de ces normes. Il a affirmé que le maintien de normes de comptabilité élevées ne requiert pas que l'on impose les exigences de formation d'un organisme comptable aux autres organismes, ce qui risquerait, à son avis, de limiter la concurrence que pourraient livrer d'autres organismes professionnels.

Le bureau a examiné les différentes professions pendant plus d'un an. Le document comprend tout un chapitre sur la comptabilité. Les gens du bureau ont conclu que le Conseil des experts-comptables de la province de l'Ontario devrait faire preuve de souplesse lorsqu'il applique la norme pour permettre aux membres de toutes les professions qui disposent de la formation équivalente de pratiquer dans le domaine de l'expertise comptable. Le contraire limiterait ou restreindrait la concurrence.

Le gouvernement fédéral, à titre de signataire de l'Accord sur le commerce intérieur, doit se conformer aux exigences. La ministre a indiqué qu'elle collaborerait étroitement avec le Comité du commerce intérieur. En fait, des gouvernements viennent tout juste d'actualiser les dispositions régissant la mobilité de la main-d'œuvre. Ils ont été très actifs, et nous les en avons félicités.

Le nouveau chapitre n'exige pas que les organismes de réglementation modifient leurs normes en matière de formation ou de qualifications pour accepter quelqu'un qui s'est qualifié en fonction de normes différentes. Ce fait est à la base du principe de reconnaissance mutuelle, qui stipule que les gens peuvent acquérir des compétences grâce à différentes combinaisons de formation et d'expérience. La clé, c'est qu'il existe une norme professionnelle nationale dans l'expertise comptable qui, en passant, deviendra bientôt une norme internationale. Tous les gens formés dans le domaine de l'expertise comptable et certifiés ont les mêmes compétences, quelle que soit la façon dont elles ont été acquises.

Mesdames et messieurs les sénateurs, je vous remercie de m'avoir donné cette occasion de prendre la parole. Il me fera plaisir de répondre à vos questions.

Le président : Merci. Vous avez été extraordinaire. Je vous en suis très reconnaissant. Nous allons avoir plus de temps pour poser des questions.

Le sénateur Fox : Merci beaucoup d'être venus ici aujourd'hui. À ma connaissance, vous êtes le seul groupe qui a demandé à venir. C'est pourquoi je pense que nous devrions prendre vos préoccupations très au sérieux. Vous nous avez très bien fait part de vos inquiétudes.

Le président : Sénateur Fox, je dois remercier officiellement nos collègues, le sénateur Greene et le sénateur Oliver qui, je crois, ont persuadé nos témoins de comparaître aujourd'hui. Ils n'étaient pas si enclins à le faire au départ.

Mme Presseault : Un certain nombre de sénateurs nous ont fourni des arguments persuasifs.

Le sénateur Fox : Nous avons parlé des CA et des CGA. Disons que je remplacerais « être un membre en règle d'une organisation de comptables professionnels » par « être un membre en règle d'une profession juridique ».

It is not the case that, if I am looking for a lawyer, I will just look in the blue book in Quebec and pick out the name of a lawyer and call him up. If I am looking for a lawyer with certain qualifications, I will look for a tax lawyer or a corporate lawyer.

I tend to think it is the same with CA or CGA. Say that I am the head of a not-for-profit organization and I need some professional help, and I am also mindful of the fact that there are liability provisions that say I have to use due diligence and that I have to act in good faith, et cetera. I would want to choose someone competent and, in some cases, I would choose a CGA, perhaps because the services might be less expensive or because I know the individual and have confidence.

Even if I choose to hire a CA, I will not call one of the big five and ask that one be sent over. The managing partner of the CA firm will want to know the details of my requirements. I might require the services of a tax accountant, or an expert in governance, or an expert in international trade, or someone who knows IFRS better than anybody else at the time.

My tendency is to say, let the marketplace decide, let that individual, who is at the head of an organization, decide who he wants without imposing artificial constraints. I feel quite strongly that 18 (b) is redundant. If you are a federal not-for-profit corporation, your head office is somewhere. You will have to live with provincial legislation anywhere. I think it is absolutely redundant. We have seen it for telecom companies that are regulated federally. Quebec legislation came out this week that imposes all kinds of conditions on cell phone operators. Last week, there was decision on banks such that they are subject to consumer credit protection on their loans and their interest rates.

It is redundant and I am not satisfied that it is not inconsistent. I will ask Mr. Stobo to tell me what he thinks about the question of inconsistency. It seems to be inconsistent with some other pieces of federal legislation, but I would rather have your opinion.

We are trying to get away from having private corporations or professional groups set limits to movement within the country. Just last week, Quebec and France signed an agreement so that lawyers in Quebec can practise law in France and French lawyers can practise in Quebec. It is time we set aside some of these things. I would suggest that perhaps we take the lead on that. I would like to ask Mr. Stobo to elaborate on the question of restricting competition.

Once again, if I am the head of a not-for-profit organization, why not leave it up to me and the head of my audit committee to decide whether in those circumstances he needs someone from a pool of CGAs or someone from a pool of chartered accountants.

There are two questions: inconsistency and competition.

Il n'est pas vrai que si je cherche un avocat, je vais tout simplement consulter les pages bleues du Québec, choisir le nom d'un avocat et l'appeler. Si je cherche un avocat doté de certaines qualifications, je tenterai de trouver un avocat-fiscaliste ou un avocat de société.

C'est un peu la même chose pour les CA ou les CGA. Disons que je suis à la tête d'une organisation à but non lucratif et que j'ai besoin de l'aide d'un professionnel. Je suis aussi conscient du fait qu'il existe des dispositions régissant la responsabilité, lesquelles précisent que je dois faire preuve de la diligence raisonnable et que je dois agir de bonne foi, et cetera. Je veux choisir quelqu'un de compétent et dans certains cas, j'opterais pour un CGA, peut-être parce que ces services sont moins coûteux ou parce que je connais la personne en question et que j'ai confiance en elle.

Même si je décide de retenir les services d'un CA, je ne vais pas appeler l'un des cinq gros bonnets et demander que l'on m'en envoie un. L'associé directeur d'un cabinet de comptables agréés voudra connaître mes exigences en détail. Il me faudra peut-être retenir les services d'un comptable fiscaliste, d'un expert de la gouvernance, d'un expert du commerce international ou de quelqu'un qui connaît mieux que tout autre les Normes internationales d'information financière.

J'aurais tendance à laisser le marché décider, laisser la personne à la tête d'une organisation, décider qui embaucher sans imposer de contraintes artificielles. À mon avis, l'alinéa 18b) est clairement redondant. Les organisations à but non lucratif constituées en vertu des lois fédérales ont une administration centrale quelque part. Elles devront vivre avec les lois provinciales, peu importe l'endroit où se trouve leur administration centrale. Je pense que c'est absolument redondant. Cela a été le cas avec les entreprises de télécommunications de régie fédérale. Une loi a été adoptée cette semaine au Québec qui impose toutes sortes de conditions aux entreprises de téléphonie cellulaire. La semaine dernière, une décision a été prise concernant les banques en vertu de laquelle elles sont soumises à la protection du crédit à la consommation, en ce qui concerne leurs prêts et leurs taux d'intérêt.

C'est redondant et je ne suis pas convaincu que c'est compatible. Je vais demander à M. Stobo ce qu'il pense de cette question de compatibilité. Cela ne me semble pas correspondre à d'autres lois fédérales, mais j'aimerais avoir votre opinion.

Nous ne voulons pas que des entreprises privées ou des groupes professionnels limitent les mouvements au pays. La semaine dernière, le Québec et la France ont signé une entente afin que les avocats québécois puissent pratiquer en France et que les avocats français puissent pratiquer au Québec. Il est temps de se délester de certaines choses. Il est peut-être temps que nous prenions les devants. J'aimerais demander à M. Stobo de nous parler des limites à la concurrence.

Encore une fois, si je gère une organisation à but non lucratif, pourquoi ne pourrais-je pas, de concert avec le comité de vérification, décider si, dans ces circonstances particulières, je dois embaucher quelqu'un qui provient d'un bassin de CGA ou un comptable agréé.

J'ai deux questions : l'incompatibilité et la concurrence.

Ms. Presseault: I know the question is to Mr. Stobo, but you hit a very important point: Yes, let the market decide. However, we ask of legislators and policy-makers to make it a level playing field. That is all.

Gerry Stobo, Partner, Borden Ladner Gervais LLP, Certified General Accountants Association of Canada (CGA-Canada): With respect to consistency with other federal legislation, there was some suggestion in the House of Commons that the provisions of Bill C-4 paralleled other legislation, like the Canada Business Corporations Act and others. In fact, it does not parallel, as Ms. Presseault has pointed out. The federal legislation we have reviewed is almost entirely bereft of any provisions setting out qualifications of auditors. In fact, we found one statute, other than the Bank Act and the CMHC Act, which Ms. Presseault and others have mentioned, that addresses the issue of qualifications of auditors. It is a piece of legislation under the mandate of Industry Canada, which is introducing this legislation. It is the act in respect of the Canada Foundation for Innovation, which parallels the Bank Act and the Canada Elections Act in terms of the qualification of auditors.

The suggestion that Bill C-4 somehow parallels existing legislation is simply not true. It introduces the added requirement that you have to comply with the provincial regulations in respect of public accounting, and that is what we find so offensive. That is what unfairly prevents CGAs from conducting public accounting functions in respect of federal entities. There has been some suggestion that there is an infringement on provincial jurisdiction. That is simply not correct. Federal legislators have the authority, as you have had in the past, to determine the qualification of auditors. The legislation where the federal Parliament has addressed itself to the qualification of auditors has had the effect of permitting CGAs to conduct these functions right across the country.

There is that inconsistency. This is an opportunity, in my respectful view, for Parliament to get it right with the elimination of clause 180(1)(b).

The Chair: Mr. Stobo, if I may ask, if 180(1)(b) were not in the bill, is it not true then that certain public accountants could audit federally incorporated institutions but not some provincial institutions?

Mr. Stobo: That is correct — in Ontario.

The Chair: It would be thus in the provinces where additional qualifications are referred to in 180(1)(b).

Mr. Stobo: I will ask Ms. Presseault to address the second part. There already is a two-tier system — for example, the Canada Elections Act. A CGA in Ontario can conduct an audit in respect of an election. I am not entirely sure but I would guess that the provincial elections act in Ontario would not permit a CGA to perform that audit.

Mme Presseault: Je sais que la question s'adresse à M. Stobo, mais vous avez soulevé un point très important : oui, laissons le marché décider. Toutefois, nous demandons aux législateurs et aux décideurs publics d'uniformiser les conditions. C'est tout.

Gerry Stobo, associé, Borden Ladner Gervais s.r.l., Association des comptables généraux accrédités du Canada (CGA-Canada): Au chapitre de la compatibilité aux autres lois fédérales, on a dit à la Chambre des communes que les dispositions du projet de loi C-4 étaient le reflet de celles qui se trouvent dans d'autres lois, notamment la Loi canadienne sur les sociétés par actions. En fait, ce n'est pas le cas, comme l'a dit Mme Presseault. La loi fédérale que nous avons examinée est pratiquement exempte de dispositions précisant les qualifications des vérificateurs. En fait, nous n'avons trouvé qu'une loi, outre la Loi sur les banques et la Loi sur la SCHL, que Mme Presseault et d'autres ont mentionnées, qui porte sur les qualifications des vérificateurs. Il s'agit d'une loi qui relève d'Industrie Canada, le ministère qui a proposé ce projet de loi. Cette loi porte sur la Fondation canadienne pour l'innovation et est identique à la Loi sur les banques et la Loi électorale du Canada, en ce qui concerne les qualifications des vérificateurs.

L'affirmation selon laquelle le projet de loi C-4 est le reflet de la législation actuelle est tout simplement fausse. Il comprend une exigence supplémentaire, soit l'obligation de se conformer aux règlements provinciaux en ce qui concerne l'expertise comptable. Voilà ce qui nous semble si insultant. Cette obligation empêchera injustement les CGA de remplir des fonctions dans le domaine de l'expertise comptable au sein d'entités fédérales. Certains affirment qu'il s'agit d'un empiètement sur les champs de compétences provinciaux. C'est tout simplement faux. Les législateurs fédéraux disposent des pouvoirs nécessaires, comme vous par le passé, pour déterminer les qualifications des vérificateurs. Les lois dans lesquelles le Parlement s'est penché sur la question des qualifications des vérificateurs ont eu pour effet de permettre aux CGA d'assumer ces fonctions à l'échelle du pays.

Voilà où se trouve le problème d'incompatibilité. À mon humble avis, c'est l'occasion pour le Parlement de faire ce qui s'impose en éliminant l'alinéa 180(1)b).

Le président: Monsieur Stobo, si vous me le permettez, si l'alinéa 180(1)b ne faisait pas partie du projet de loi, n'est-il pas vrai que certains experts-comptables pourraient effectuer des vérifications auprès d'institutions constituées en vertu de lois fédérales, mais non pas de certaines institutions provinciales?

M. Stobo: C'est juste, en Ontario.

Le président: Ce serait donc le cas dans les provinces où des qualifications additionnelles sont précisées en vertu de l'alinéa 180(1)b).

M. Stobo: Je demanderai à Mme Presseault de répondre à cela. Il existe déjà un système à deux vitesses. Prenons, par exemple, la Loi électorale du Canada. En Ontario, un CGA peut effectuer une vérification dans le cadre d'une élection. Je ne suis pas absolument certain, mais je pense que la Loi sur les élections provinciales en Ontario ne permettrait pas à un CGA d'effectuer une telle vérification.

Mr. Stobo: The two-tier system already exists, whether we like it or not.

Ms. Presseault can address the question of what CGAs can do in respect of public accounting functions across Canada.

The Chair: You are arguing for the removal of a two-tier system, where possible.

Mr. Stobo: In this case.

Ms. Presseault: Not every certified general accountant or chartered accountant can do audits. You would not want that to happen. You want only those who meet the additional requirements, and refer back to subclause (a).

If you are a member in good standing, you have to respect those very high requirements to audit financial statements — the high standards for public accounting, which are examination, experience requirements and other requirements such as liability insurance and meeting the standards of independence, which are much more rigorous than what is proposed in Bill C-4.

Not every member can meet those higher requirements. Currently, every Canadian jurisdiction, except Ontario, allows certified general accountants to practise the full scope of public accounting. There are still some late regulatory changes in Quebec. There is a partial regulatory aspect in Quebec where members are qualified to practise public accounting.

Members in Ontario who are in good standing and meet the requirements to be public accountants can provide public accounting services under the federal legislation in the province of Ontario, and they do so.

We have monitored closely the number of certified general accountants who work as auditors for campaigns, and it is a surprisingly large number. It provides you with an additional pool of qualified people — which is what we are looking for in this sector — who meet the requirements in subclause (a).

Senator Ringuette: I had a few questions on legalities, but Mr. Stobo has answered them in his statement. Thank you.

Senator Massicotte: I am trying to understand something, so I will take the argument of Senator Fox, which I appreciate, and try it on for size. He is basically saying this: Let the consumer decide and the member of the board decide whom to employ to audit statements or be an engineer or a lawyer. That argument has merit, but history has shown us that the provinces thought they needed to regulate or to know who is qualified to be a medical doctor, for example. Therefore, it is illegal for an engineer to perform surgery. We have regulations to regulate who should work as an engineer, doctor, accountant, and so on.

M. Stobo : Ce système à deux vitesses existe déjà, que nous soyons d'accord ou non.

Mme Presseault peut vous parler de ce que peuvent faire les CGA en ce qui a trait à l'expertise comptable au Canada.

Le président : Vous voulez que l'on élimine ce système à deux vitesses lorsque cela est possible.

M. Stobo : Dans le cas présent.

Mme Presseault : Ce ne sont pas tous les comptables généraux accrédités ou les comptables agréés qui peuvent mener des vérifications. Ce n'est pas souhaitable. Seuls ceux qui répondent aux exigences additionnelles devraient pouvoir le faire. Il faudrait se référer à l'alinéa a).

Si vous êtes un membre en règle, vous devez respecter des exigences très élevées pour pouvoir effectuer des vérifications d'états financiers, des normes élevées dans le domaine de l'expertise comptable portant sur l'expérience, les examens et d'autres choses, comme l'assurance-responsabilité et l'indépendance, normes beaucoup plus strictes que celles que contient le projet de loi C-4 tel que proposé.

Ce ne sont pas tous les membres qui peuvent remplir ces exigences très élevées. À l'heure actuelle, toutes les provinces canadiennes, à l'exception de l'Ontario, permettent aux comptables généraux accrédités d'assumer toutes les fonctions liées à l'expertise comptable. Par contre, des changements récents ont été apportés au Québec. Il existe un aspect réglementaire partiel au Québec en vertu duquel les membres sont qualifiés pour travailler dans le domaine de l'expertise comptable.

Les membres en règle de l'Ontario qui respectent les exigences qui s'appliquent aux experts-comptables peuvent fournir des services dans le domaine de l'expertise comptable en vertu des lois fédérales, et ils le font.

Nous surveillons de près le nombre de comptables généraux accrédités qui travaillent à titre de vérificateurs dans le cadre de campagnes, et ce nombre est étonnamment élevé. Ainsi, vous avez accès à un bassin additionnel de gens qualifiés qui respectent les exigences de l'alinéa a), ce que l'on cherche à accomplir dans ce secteur.

Le sénateur Ringuette : J'avais quelques questions d'ordre légal, mais M. Stobo y a répondu dans sa déclaration. Merci.

Le sénateur Massicotte : J'essaie de comprendre quelque chose, alors je vais reprendre l'argument du sénateur Fox, que j'apprécie, pour voir où il peut me mener. Voilà essentiellement ce qu'il dit : laissez le consommateur et les administrateurs décider qui employer pour effectuer les vérifications, les travaux d'ingénierie ou les activités juridiques. Cet argument a du mérite, mais l'histoire nous montre que les provinces ont cru bon de prendre des règlements et de déterminer qui est qualifié pour devenir médecin, par exemple. Ainsi, un ingénieur ne peut en toute légalité effectuer une chirurgie. Nous disposons de règlements qui régissent qui peut travailler à titre d'ingénieur, de médecin, de comptable, et ainsi de suite.

If you take that argument and say somebody has to decide who is competent enough to do whatever is supposed to be done — if you remove the subclause you want to remove, I gather we could have a CMA that I understand has no experience, no ability, no expertise to do public audits, and could be employed by a chairman of a charity to do an audit. If I understand correctly, it is because they are members in good standing of an accounting association and so on. You basically remove the right of the province to decide who is qualified to do the audit.

Would that not bother you? Is it not against the public interest to have somebody decide who has the ability to do so, or do you want to go as far as Senator Fox and say let the engineer do the public audit, let anyone decide, as long as the board decided in a full market economy?

Senator Fox: That is not what I said.

Senator Massicotte: If you want to use your arguments to let the market decide, let the consumer decide, why not — let us use a CMA argument. Should a CMA be able to do so?

Ms. Presseault: I cannot speak for the CMAs. I have no knowledge of their education or their training program. I would not be well placed to comment on whether or not they could be permitted.

Again, the marketplace would dictate. Our members who work for the Canada Revenue Agency would have absolutely no interest in providing public accounting services for the not-for-profit sector. Anyone without a fee can provide public accounting services to any organization without charging a fee in Ontario.

What we are tapping into here is the thousands and thousands of small charitable, not-for-profit organizations in communities that could benefit from this. We want to ensure — and going back to the accountability framework in Bill C-4 — that people who are doing so are qualified to do so. You need one to make sure that they are a member of a profession.

Senator Massicotte: If you remove subclause (b), CMAs could be employed to do public audits — am I correct about that — whether they are qualified or not?

Ms. Presseault: I do not know. I cannot answer that.

Senator Moore: I want to raise a point that Senators Oliver and Eyton raised with the last witnesses. We know the proposed act is not-for-profit. The title is not defined and we have been told by the minister that this represents the eighth attempt to get this done, the fourth in the last five years.

Si l'on prend cet argument et qu'on dit que quelqu'un doit décider qui est assez compétent pour faire tout ce qu'il y a à faire — si l'on supprime le paragraphe que vous voulez supprimer, il me semble que l'on pourrait se retrouver avec un CMA qui n'aurait aucune expérience, aucune aptitude, aucune compétence en vérification publique et qui pourrait être engagé par le président d'un organisme de bienfaisance pour faire une vérification. Si je comprends bien, ce serait possible si cette personne est membre en bonne et due forme d'une association de comptables et tout le reste. Vous supprimez essentiellement le droit de la province de décider qui a compétence pour faire la vérification.

Cela ne vous tracasse-t-il pas? N'est-ce pas contre l'intérêt public que quelqu'un décide qui a la compétence voulue, ou bien voulez-vous aller aussi loin que le sénateur Fox et laisser des ingénieurs faire des vérifications publiques, permettre à n'importe qui de le faire, pourvu que le conseil en prenne la décision dans une économie de marché intégrale?

Le sénateur Fox : Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Le sénateur Massicotte : Si vous voulez appliquer cet argument et laisser le marché décider, laisser le consommateur décider, pourquoi pas — utilisons alors le scénario d'un CMA. Un CMA devrait-il être en mesure de le faire?

Mme Presseault : Je ne peux pas parler au nom des CMA. Je ne connais nullement leur programme d'étude ou de formation. Je ne serais pas bien placée pour vous dire s'ils devraient être autorisés ou non.

Je répète que le marché devrait en décider. Nos membres qui travaillent pour l'Agence du revenu du Canada ne seraient absolument pas intéressés à fournir des services de comptabilité publique au secteur à but non lucratif. N'importe qui peut fournir des services de comptabilité publique à n'importe quelle organisation sans se faire payer d'honoraires en Ontario.

Ce que nous visons, ce sont les milliers et milliers de petites organisations de bienfaisance à but non lucratif éparpillées dans les collectivités qui pourraient être avantagées par cette mesure. Nous voulons nous assurer — et j'en reviens au cadre de comptabilité du projet de loi C-4 — que les gens qui vont le faire ont compétence pour le faire. Il faut que quelqu'un s'assure qu'ils sont membres d'une profession.

Le sénateur Massicotte : Si vous supprimez l'alinéa b), des CMA pourraient être embauchés pour faire des vérifications publiques — ai-je raison à ce sujet — peu importe qu'ils soient qualifiés ou non?

Mme Presseault : Je ne sais pas. Je ne peux pas répondre à cela.

Le sénateur Moore : Je veux revenir sur un point que les sénateurs Oliver et Eyton ont soulevé auprès des derniers témoins. Nous savons que la loi proposée s'appliquerait aux organismes à but non lucratif. Le titre n'est pas défini et le ministre m'a dit que ceci représente la huitième tentative à cet égard, la quatrième au cours des cinq dernières années.

Does that concern you? Have you looked at a definition for what a not-for-profit might be in your years of experience, either with the organization or its counsel? Do you have any help to give us there? I find it preposterous that we do not have a definition. Why not? Is there a reason they are not putting it in?

Ms. Presseault: Senator, we unfortunately have taken a very narrow look at the legislation. We have not looked at that issue.

Senator Moore: Did it not surprise you? It has certainly a strong impact on some of your clients. I thought you or your clients might like to know whether they meet the definition.

Mr. Stobo: I share that view.

Senator Day: Could you look at clause 180? I notice in 180(1)(a) that you are a member in good standing of an institute or association of accountants incorporated by or under an act of the legislature or province.

In the case you were giving us, is CGA-Canada incorporated to operate in the province of Ontario?

Ms. Presseault: CGA is incorporated in every province and territory of Canada.

Senator Day: Are there restrictions when you incorporate on what you can do, or is that a separate piece of legislation?

Ms. Presseault: It is a separate piece of legislation.

Senator Day: If you look at (b), it talks about being able to perform under clauses 188 to 191, and that just talks about the various services that would be performed as a public accountant. Can we drop all of (b) out of there or should we incorporate 188 to 191 in (a) to say "authorized to perform the services under sections 188 to 191"?

Mr. Stobo: I would say you could drop it and nothing would be lost.

The Chair: Are there any other questioners? That is it?

It remains for me to simply thank you both very much for your understanding and your clear presentation. We appreciate it.

We will now turn our attention to clause-by-clause examination of the bill.

The Chair: Is it agreed, colleagues, that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-4, an act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations?

Hon. Senators: Agreed.

Cela vous préoccupe-t-il? Avez-vous cherché une définition de ce que pourrait être un organisme à but non lucratif, en vous fondant sur vos années d'expérience, au sein de l'organisation ou à titre d'avocate? Pouvez-vous nous aider à cet égard? Je trouve absurde que nous n'ayons pas de définition. Pourquoi pas? Y a-t-il une raison pour laquelle on n'a pas mis de définition dans le projet de loi?

Mme Presseault : Sénateur, malheureusement, nous avons lu le projet de loi en diagonale seulement. Nous n'avons pas examiné cette question.

Le sénateur Moore : Cela ne vous a-t-il pas étonnée? Certains de vos clients sont certainement touchés directement. Il m'a semblé que vous ou vos clients aimeraient savoir s'ils correspondent à la définition.

M. Stobo : Je partage ce point de vue.

Le sénateur Day : Je vous invite à vous reporter à l'article 180. Je lis à l'alinéa 180(1)a) que vous êtes membre en règle d'un institut ou d'une association de comptables constitué en personne morale sous le régime d'une loi provinciale.

Dans le cas que vous nous avez présenté, CGA-Canada est-elle constituée en personne morale sous le régime d'une loi dans la province de l'Ontario?

Mme Presseault : CGA est constituée en personne morale dans chaque province et territoire du Canada.

Le sénateur Day : Y a-t-il des contraintes quant à ce que vous pouvez faire quand vous vous constituez en personne morale, ou bien cela se trouve-t-il dans une autre loi?

Mme Presseault : C'est une loi différente.

Le sénateur Day : L'alinéa b) parle du droit aux activités mentionnées dans les articles 188 à 191, et il s'agit simplement des divers services qu'un comptable public pourrait assurer. Est-ce qu'on peut supprimer tout l'alinéa b), ou faudrait-il amalgamer le 128 ou 191 sous l'alinéa a) afin de dire « le droit d'assurer les services prévus aux articles 188 à 191 »?

M. Stobo : D'après moi, on pourrait laisser tomber cela sans perdre quoi que ce soit.

Le président : Y a-t-il d'autres questions? Est-ce que c'est tout?

Je n'ai qu'à vous remercier beaucoup tous les deux de votre compréhension et de la clarté de votre présentation. Nous l'apprécions.

Maintenant, passons à l'étude article par article du projet de loi.

Le président : Chers collègues, sommes-nous d'accord pour que le comité passe à l'étude article par article du projet de loi C-4, une loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales?

Des sénateurs : D'accord.

Senator Massicotte: I would have thought we would have had a two-minute discussion. There are two issues. Do you want to get to it or discuss generically the issues on which we agree or disagree?

The Chair: When we get to it we might.

Senator Day: Mr. Chair, I will make a statement that I think that we should not proceed with clause by clause right after hearing evidence. We should take an opportunity to think about some of these issues raised by the witnesses. I made this point with you before. You know my position — and I understand the time of year and the urgency. I just want to put it on the record that I think that would be helpful.

Senator Fox: I would like to second that. We have time to do it tomorrow morning. It will not take much time, but it is a good idea to take overnight.

The Chair: I am in the hands of the committee.

Senator Oliver: A notice went out saying hearing witnesses on Bill C-4 and clause-by-clause consideration of the bill. That was in the formal notice to the public.

Senator Fox: It is 6:00. I have another committee meeting and I cannot stay.

Senator Massicotte: Can we have a brief discussion over a couple of issues and do clause-by-clause tomorrow?

Senator Fox: I have another meeting to go to. This ends at 6 p.m. I call it 6 p.m.

The Chair: I would not like to proceed without all of our members. We have four hours tomorrow.

Senator Day: I would prefer that.

The Chair: If you would prefer that and others would prefer that — and I would ask senators in your reflections tonight to remember that there are a couple of contentious issues, and whatever way they go, if they go against your particular opinion, there is always a possibility of attaching observations.

Senator Harb: In terms of the timing, will we have time to do that tomorrow?

Senator Ringuette: Yes, we have four hours.

The Chair: I detect a consensus, I may be wrong, that we wait until tomorrow. If we do, we are starting at 8:30, we will do it right off the top.

Senator Day: Right at 8:30.

The Chair: Right at 8:30, and that will give us three and a half hours, which probably is enough for any person to concentrate in one stretch.

Le sénateur Massicotte : J'aurais pensé que nous aurions encore une discussion de deux minutes. Il y a deux questions. Voulez-vous attendre qu'on arrive là, ou bien voulez-vous discuter en général des questions sur lesquelles nous sommes d'accord ou pas d'accord?

Le président : Quand nous en serons là, nous pourrions peut-être le faire.

Le sénateur Day : Monsieur le président, moi je dis que je pense que nous ne devrions pas passer à l'étude article par article tout de suite après avoir entendu des témoignages. Nous devrions prendre le temps de réfléchir à certaines questions soulevées par les témoins. Je vous ai déjà présenté cet argument. Vous savez quelle est ma position, et moi, je comprends qu'en cette saison de l'année, les choses deviennent urgentes. Je voulais simplement dire, pour le procès-verbal, que selon moi, cela pourrait nous aider.

Le sénateur Fox : J'aimerais appuyer cette motion. Nous aurons le temps de le faire demain matin. Cela ne prendra pas beaucoup de temps, mais c'est une bonne idée que de prendre une nuit pour réfléchir.

Le président : Je m'en remets à la décision du comité.

Le sénateur Oliver : On a publié un avis à l'effet que l'on entendrait des témoignages au sujet du projet de loi C-4 et qu'il y aurait une étude article par article de ce projet de loi. L'avis public le disait formellement.

Le sénateur Fox : Il est 18 heures. J'ai une autre réunion de comité et je ne peux pas rester.

Le sénateur Massicotte : Pourrions-nous discuter brièvement de quelques questions et faire l'étude article par article demain?

Le sénateur Fox : J'ai une autre réunion où je dois me rendre. Cette réunion se termine à 18 heures. Je dis qu'il est 18 heures.

Le président : Je ne voudrais pas continuer sans que tous les membres soient présents. Demain, nous aurons quatre heures.

Le sénateur Day : J'aimerais mieux cette solution.

Le président : Si vous préférez cela et si d'autres préfèrent cela également... je demanderai aux sénateurs, lorsqu'ils réfléchissent à ces choses ce soir, de se rappeler qu'il y a certaines questions épineuses, et quoi qu'il en soit, si c'est contraire à votre opinion personnelle, vous pourrez toujours ajouter des observations.

Le sénateur Harb : Pour ce qui est de l'horaire, aurons-nous le temps de le faire demain?

Le sénateur Ringuette : Oui, nous avons quatre heures.

Le président : Si je ne me trompe, je pense que nous nous entendons pour attendre à demain. Si c'est le cas, nous commencerons à 8 h 30, et nous le ferons dès le début.

Le sénateur Day : À 8 h 30 précises.

Le président : À 8 h 30 précises, ce qui nous donnera trois heures et trente minutes, ce qui est assez pour permettre à quiconque de se concentrer de façon ininterrompue.

Keep in mind, honourable senators, that maybe not every "I" has to be dotted and every "T" crossed. You do have a steering committee that you may wish to empower. I want to say right now that it would be my view that if there is work for the steering committee to do I would like to have Senator Ringuette there as an observer. It was her resolution, after all.

Senator Oliver: On Bill C-4?

The Chair: I suppose you would not technically have a right to vote, Senator Ringuette.

If we do have work to do as a steering committee, I would appreciate if the other colleagues would agree that Senator Ringuette be present. It is her resolution and I would like her input to ensure that we do the work that you mandate us to do correctly.

Thank you all very much.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, June 18, 2009

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce, to which was referred Bill C-4, An Act respecting not-for-profit corporations and certain other corporations, met this day at 9 a.m. to give clause-by-clause consideration to the bill.

Senator Michael A. Meighen (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, this morning, our first task is clause-by-clause consideration of Bill C-4, but at the request of a number of colleagues on the committee, one or two questions, after reflection last night, still require clarification from representatives of the Department of Finance, and perhaps from the Certified General Accountants' Association of Canada, who testified yesterday.

Senator Massicotte you led this request, so I will ask you to begin.

Senator Massicotte: We are having this debate as to the relevance of paragraph 180(1)(b) versus having only paragraph (a) by itself. Paragraph (a) says in English — in French it seems to be different, which is another issue — that if they are "a member in good standing" of a provincially organized accounting profession, they are qualified under that paragraph. Paragraph (b) goes on to talk about meeting qualifications as defined under the provincial legislature.

We are asking ourselves if paragraph (a) is adequate? If they are already registered under provincial statutes to be, for instance, a certified management accountant, CMA, a certified general accountant, CGA, or a chartered accountant, CA, why do we need paragraph (b)? Paragraph (a) presumably already defines their qualifications and abilities, and we have at least one previous member of a provincial legislature who says that in her province

N'oubliez pas, honorables sénateurs, que nous n'avons pas nécessairement besoin de mettre tous les points sur tous les « i ». Après tout vous avez un comité directeur que vous voudrez peut-être mandater. Je veux dire d'emblée que d'après moi, s'il y a du travail pour le comité directeur, j'aimerais que le sénateur Ringuette soit présente en tant qu'observatrice. Après tout, c'était sa résolution.

Le sénateur Oliver : Au sujet du projet de loi C-4?

Le président : Je suppose que, selon les règles, vous n'auriez pas de droit de vote, sénateur Ringuette.

Si nous avons de l'ouvrage en tant que comité directeur, je serais reconnaissant si les autres collègues étaient d'accord que le sénateur Ringuette soit présente. C'était sa résolution et je voudrais qu'elle y soit pour nous assurer de bien exécuter notre mandat.

Un grand merci à vous tous.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 18 juin 2009

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce, auquel a été renvoyé le projet de loi C-4, Loi régissant les organisations à but non lucratif et certaines personnes morales, se réunit aujourd'hui, à 9 heures pour l'étude article par article du projet de loi.

Le sénateur Michael A. Meighen (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Chers collègues, ce matin, notre première tâche consiste à entreprendre l'étude article par article du projet de loi C-4, mais à la demande de plusieurs membres du comité, il s'avère qu'après réflexion hier soir, une ou deux questions exigent encore des éclaircissements de la part des représentants du ministère des Finances et, peut-être, de l'Association des comptables généraux accrédités du Canada, qui ont témoigné hier.

Sénateur Massicotte, comme vous êtes l'instigateur de la demande, je vous prie de commencer.

Le sénateur Massicotte : Nous tenons un débat quant à la question de savoir si l'alinéa 180(1)b) est pertinent et si on ne devrait pas plutôt s'en tenir uniquement à l'alinéa a). En vertu de l'alinéa a) dans la version anglaise — la version française semble être différente, ce qui est une autre question —, un « membre en règle » d'une association de comptables constituée sous le régime provincial possède les qualifications requises. L'alinéa b), pour sa part, porte sur l'obligation de respecter les qualifications définies en vertu d'une loi provinciale.

On se demande si l'alinéa a) est adéquat. Si quelqu'un est déjà enregistré sous le régime provincial pour être, par exemple, un comptable en management accrédité, CMA, un comptable général accrédité, CGA, ou un comptable agréé, CA, pourquoi avons-nous besoin de l'alinéa b)? L'alinéa a) définit déjà, selon toute vraisemblance, les qualifications et les compétences requises; d'ailleurs, au moins une ancienne députée d'une assemblée

the enabling legislation already defines who is qualified to perform whatever in a profession; therefore paragraph (b) becomes irrelevant.

Is that the case in all provinces? Why is there a need for paragraph (b) if we have already defined who is qualified under paragraph (a)?

Coleen Kirby, Manager, Corporation Canada, Policy Section, Industry Canada: Each province structures how it will legislate accounting differently. Some provinces have a single statute that creates the three provincial accounting bodies.

Senator Massicotte: Can you give examples?

Ms. Kirby: P.E.I. has recently changed their statute; Alberta has recently changed their statute.

Senator Moore: How have they changed it?

Ms. Kirby: They have one statute. Part 1 creates the chartered accountants of Alberta; Part 2 creates the certified general accountants of Alberta. Further on, another part lays out the qualifications to perform public accounting or audits. The act is in separate parts.

Other provinces, however, have four statutes. They have a statute that creates the provincial general accountants; they have provincial management accountants; they have a statute that creates the provincial chartered accountants; and, there is a wholly independent statute that then determines who is allowed to do what with respect to financial reviews. It may or may not create an independent body, which then essentially certifies or licences particular individuals or firms perform the actual review. In Ontario, the legislation is set up that way.

We have both situations, where everything is in one statute or everything is in totally separate statutes. If they are in a province that does it separately, they may be part of the certified general accountants, but the law does not touch who is licensed or authorized by the province to perform any kind of a financial review.

[Translation]

Senator Massicotte: Do you agree with that, Ms. Presseault?

Carole Presseault, Vice-President, Certified General Accountants' Association of Canada (CGA-Canada): No, that is not quite the situation. I was not able to prepare this in advance, but I will explain it. First, yes, the three orders of accountants are established by provincial legislation. So, for example, the Certified General Accountants Association of Prince Edward Island or the Certified Management Accountants of Newfoundland and Labrador are recognized as professional

législative provinciale affirme que dans sa province, la loi habilitante définit déjà qui est qualifié pour exercer une profession; par conséquent, l'alinéa b) devient non pertinent.

Est-ce le cas dans toutes les provinces? Pourquoi a-t-on besoin de l'alinéa b) si on a déjà défini qui est qualifié aux termes de l'alinéa a)?

Coleen Kirby, gestionnaire, Corporations Canada, Section des politiques, Industrie Canada : Chaque province structure différemment la façon dont elle légifère la profession comptable. Certaines provinces ont une seule loi qui crée les trois ordres comptables provinciaux.

Le sénateur Massicotte : Pouvez-vous donner des exemples?

Mme Kirby : L'Île-du-Prince-Édouard a récemment changé sa loi, de même que l'Alberta.

Le sénateur Moore : En quoi consistent les changements?

Mme Kirby : Ces provinces n'ont qu'une seule loi. Dans le cas de l'Alberta, la partie 1 crée l'Institut des comptables agréés de l'Alberta; la partie 2 crée l'Association des comptables généraux accrédités de l'Alberta. Plus loin dans la loi, une autre partie énonce les qualifications requises pour exercer la profession d'expert-comptable ou pour effectuer des vérifications publiques. La loi comporte plusieurs parties distinctes.

Par contre, d'autres provinces ont quatre lois : une pour créer l'association provinciale des comptables généraux; une autre pour l'association provinciale des comptables en management; une pour l'association provinciale des comptables agréés; et, enfin, une loi tout à fait indépendante qui précise qui a le droit de faire quoi dans le domaine des examens financiers. Cette loi peut ou non créer un organisme indépendant, qui est essentiellement chargé d'accorder une accréditation ou une licence à des gens ou à des entreprises pour effectuer l'examen. En Ontario, la législation est structurée de la sorte.

Nous avons donc les deux situations : soit que tous les éléments se trouvent dans une seule loi, soit que chaque élément se trouve dans des lois tout à fait distinctes. Dans le cas d'une province qui légifère la profession de façon séparée, les experts-comptables pourraient faire partie des comptables généraux agréés, mais la loi provinciale ne précise pas qui est autorisé à exécuter un examen financier.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Madame Presseault, êtes-vous d'accord avec cela?

Carole Presseault, vice-présidente, Association des comptables généraux accrédités du Canada (CGA-Canada) : Non, ce n'est pas tout à fait le scénario, je n'ai pas eu le bienfait d'avoir une préparation, mais je vais vous expliquer. D'abord, les trois ordres comptables sont effectivement établis par législation provinciale. Donc l'exemple étant que l'Association des comptables généraux accrédités de l'Île-du-Prince-Édouard ou l'Association des comptables en management accrédité de la province de Terre-

orders. Their mandate is essentially to protect the public. They fulfill that mandate by establishing eligibility criteria for the profession and for those who govern the profession.

[English]

Beyond that, I have not counted them recently, but there are hundreds of statutes that establish who may sign — I am simplifying things here — an auditor's report.

In British Columbia, for example, the Business Corporations Act, the Financial Institutions Act, the International Financial Business Act, the Legal Profession Act, the Real Estate Act, the School Act and the Society Act establish that any member of CGA-BC or the Institute of Chartered Accountants of British Columbia who has been granted an accounting licence may perform audits of public companies under those legislations.

I can provide you with this overview of the regimes in place in Canada. The area is complex, but in that same respect, for example, the Government of Canada has a number of statutes that establish who may provide an opinion on financial statements, according to those statutes.

Senator Massicotte: Let us say, we accept that the province is in a better position than the federal government to define who is qualified. In other words, we accept there is a public good to a government defining who is qualified to perform what in any profession. For example, they are a certified management accountant qualified under paragraph (a) in Ontario, which means they are now a member in good standing of an organization called Certified Management Accountants. However, if we also see a need for the province to define who is qualified to perform public audits, let us say, do we also need paragraph (b)? Without paragraph (b) or without other legislation, is there not a risk that certified management accountants can be employed to perform public audits?

Ms. Presseault: The key word here is “what.” The responsibility of the province is to oversee the professions, and they do that. They discharge that role by establishing the self-regulatory bodies.

However, in terms of doing “what,” my point earlier was that there are hundreds of statutes that establish who can do what, including a number of federal statutes. It is absolutely a provincial responsibility, and that is well reflected in paragraph (a). That responsibility is established in this legislation, as it should be, because it is up to the provinces. You would not want the federal government to recognize a self-regulatory organization or create one. However, you have the authority, through many other pieces of legislation, which have never been challenged, to establish who can do what under this legislation.

Neuve-et-Labrador sont reconnues comme ordre professionnel. Leur mandat est essentiellement la protection du public. Elles accomplissent cette mission en établissant les critères d'admissibilité à la profession et ceux qui gouvernent la profession.

[Traduction]

À part cela, même si je ne les ai pas dénombrées récemment, il existe des centaines de lois qui établissent — et je simplifie les choses ici — ceux qui peuvent signer un rapport de vérificateur.

En Colombie-Britannique, par exemple, la Business Corporations Act, la Financial Institutions Act, l'International Financial Business Act, la Legal Profession Act, la Real Estate Act, la School Act et la Society Act stipulent que tout membre de CGA-BC ou de l'Institut des comptables agréés de la Colombie-Britannique ayant obtenu une licence en comptabilité peut effectuer des vérifications des sociétés ouvertes en vertu de ces lois.

Je peux vous fournir une copie de cette vue d'ensemble des régimes qui existent au Canada. C'est un domaine complexe, mais de la même façon, par exemple, le gouvernement fédéral possède de nombreuses lois qui établissent qui peut donner son opinion sur les états financiers en vertu de ces lois.

Le sénateur Massicotte : Disons que nous reconnaissons que la province est mieux placée que le gouvernement fédéral pour établir quelles personnes sont qualifiées. Autrement dit, nous reconnaissons que c'est dans l'intérêt du bien public pour le gouvernement d'établir qui est qualifié pour faire quoi, dans toutes les professions. Par exemple, une personne est comptable en management accrédité et est qualifiée en vertu de l'alinéa a) en Ontario, ce qui veut dire qu'elle est maintenant membre en règle d'une organisation nommée Comptables en management accrédités. Toutefois, si nous considérons qu'il est aussi nécessaire pour la province d'établir qui est qualifié pour effectuer des vérifications publiques, par exemple, avons-nous aussi besoin de l'alinéa b)? Sans l'alinéa b) ou une autre mesure législative, ne courrons-nous pas le risque que des comptables en management accrédités soient embauchés pour effectuer des vérifications publiques?

Mme Presseault : Le mot clé dans tout ceci est « quoi ». Il revient aux provinces de surveiller les professions, et elles le font. Elles s'acquittent de ce rôle en créant les organismes d'autoréglementation.

Toutefois, sur le plan de faire « quoi », ce que j'essayais de dire tout à l'heure est qu'il y a des centaines de lois qui établissent qui peut faire quoi, y compris de nombreuses lois fédérales. C'est absolument à la province qu'incombe cette tâche, et l'alinéa a) reflète bien ce fait. La loi établit, comme elle se doit de le faire, à qui revient la tâche, puisqu'elle incombe aux provinces. Vous ne voudriez pas que le gouvernement nomme un organisme d'autoréglementation ou qu'il en crée un. Toutefois, vous avez le pouvoir, grâce à bien d'autres lois qui n'ont jamais été contestées, de déterminer qui peut faire quoi en vertu de la présente loi.

Senator Massicotte: I understand that, but is it accurate that under paragraph (a), they could be a member in good standing of the Ontario CMAs, for example, and satisfy paragraph (a), "a member in good standing of an institute or association of accountants"? Yet paragraph (a) under Ontario apparently does not define in any legislation what they are qualified to do. It is in a separate act. Is that the case in Ontario?

Ms. Presseault: No, because there are a number of rules that all accountants must adhere to within the rules that govern the professional bodies.

In terms of public accounting, there is a separate rule in the self-regulatory framework. I cannot speak for other organizations, but in ours, the rules to be a public accountant are different. Not every professional accountant is a public accountant. To be a public accountant, they must meet additional requirements; what the minister referred to yesterday as courses and exams. The additional requirements are experience requirements, examination requirements and ethical requirements, such as the independence standard. I emphasize that to be a member in good standing of their professional body, to be a public accountant, they have to respect those rules. They must have liability insurance to protect their clients.

Senator Massicotte: Those rules are set by the self-governing association, not by the provincial legislature.

Ms. Presseault: Yes, they are set by the self-governing organization, exactly.

Senator Ringuette: I have a brief three-page document that describes the jurisdiction situation in the different provinces and territories in Canada. I am reminded of the minister in that we have a responsibility not to tread on provincial jurisdiction, and paragraph (b) treads on provincial jurisdiction.

Senator Greene: It is the opposite.

Senator Ringuette: The provinces have the legal responsibility to recognize skills, whether they are trade or professional skills. That is a given. We recognize in paragraph 180(1)(a) that the legislatures of the provinces have that authority, period.

I am somewhat dismayed that this bill has been in the works for such a long time and that we are finding issues like this one. With regard to the issue of Ontario, it is up to Ontario, not the federal government, to decide who can do what in regard to recognizing provincial trade and professional skills.

Mr. Chair, if you agree, I want to table, for every member of this committee, this three-page synopsis of provincial legislature enactment of responsibilities in regard to CGA associations in the different provinces. I think that synopsis will clarify the issue for all members.

The Chair: Can we know the source?

Le sénateur Massicotte : Je comprends ce que vous dites, mais est-ce exact qu'en vertu de l'alinéa a), la personne pourrait être membre en règle des CMA de l'Ontario, par exemple, et satisfaire l'alinéa a), c'est-à-dire être « membre en règle d'un institut ou d'une association de comptables »? Pourtant, l'alinéa a) ne définit dans aucune loi, semble-t-il, ce pour quoi la personne est qualifiée. Cela se trouve dans une loi distincte. Est-ce le cas en Ontario?

Mme Presseault : Non, puisqu'un certain nombre des règles qui régissent les organisations professionnelles doivent être suivies par tous les comptables.

Le cadre d'autoréglementation contient des règles distinctes pour le domaine de l'expertise comptable. Je ne peux pas parler au nom des autres organisations, mais dans notre cas, il faut suivre des règles distinctes pour être expert-comptable. Un comptable professionnel n'est pas nécessairement un expert-comptable. Pour être expert-comptable, la personne doit satisfaire des exigences additionnelles, ce que le ministre a appelé hier des cours et des examens. Les exigences additionnelles sont liées à l'expérience, aux examens et à l'éthique, comme la norme sur l'indépendance. Je répète que pour être membre en règle d'une organisation professionnelle, pour être expert-comptable, la personne doit respecter ces règles. Elle doit aussi avoir une assurance responsabilité pour protéger ses clients.

Le sénateur Massicotte : C'est l'association d'autoréglementation qui établit ces règles, et non l'assemblée législative provinciale.

Mme Presseault : Oui, exactement, c'est l'organisme d'autoréglementation qui les établit.

Le sénateur Ringuette : J'ai un petit document de trois pages qui décrit la situation en matière de compétence dans les différents territoires et provinces du Canada. Cela me rappelle le ministre et le fait que nous ne devons pas empiéter sur la compétence provinciale, et l'alinéa b) empiète sur la compétence provinciale.

Le sénateur Greene : Au contraire.

Le sénateur Ringuette : Les provinces ont l'obligation légale de reconnaître les compétences, tant les compétences liées à un métier que celles liées à une profession. C'est un fait établi. L'alinéa 180(1)a) reconnaît que les assemblées législatives provinciales détiennent ce pouvoir, point.

Je suis un peu consternée par le fait qu'un projet de loi sur lequel on travaille depuis si longtemps contient de tels pépins. Pour la question de l'Ontario, c'est à l'Ontario et non au gouvernement fédéral de décider qui peut faire quoi sur le plan de la reconnaissance des compétences provinciales liées aux métiers et aux professions.

Monsieur le président, si vous êtes d'accord, j'aimerais déposer, à l'intention des membres du comité, ce résumé de trois pages sur la façon dont les provinces ont légiféré les responsabilités des associations de comptables généraux accrédités, dans les différentes provinces. Je pense que ce résumé clarifiera la question pour tous les membres.

Le président : Peut-on en connaître l'origine?

Senator Ringuette: Yes; it is from the Certified General Accountants' Association. It can be verified by our researchers.

Senator Moore: Is that the brief that Ms. Presseault mentioned that she could provide?

Senator Ringuette: Yes.

The Chair: Is it agreeable that the document should be filed?

Senator Ringuette: I think every member should have a copy to look into this issue.

The Chair: Before I turn to Senator Oliver, do the officials wish to make any comment on what we have heard?

Roger Charland, Executive Director, Corporate and Insolvency Law Policy and Internal Trade, Industry Canada: To perhaps clarify some misunderstanding, the text in paragraphs 180(1)(a) and 180(1)(b) aims at protecting and ensuring that provincial jurisdiction in the matter is respected and that this legislation does not override that jurisdiction.

This legislation will apply throughout Canada, so when we drafted the legislation, we had to be mindful of the various ways provinces and territories deal with this matter. In some cases, it may well be that paragraph (a) is sufficient, because the jurisdiction involved has decided to adopt a legislation that is all-encompassing, that does everything at the same time. However, other jurisdictions, such as Ontario, with the Public Accountant Act, have decided to split or separate the two areas.

Therefore, removing paragraph (b) and keeping only paragraph (a) sets the requirement of being a member in good standing of an institute or association of accountants, which, for example, means a member in good standing of the CMA.

Paragraph (b) is there to ensure that if the province has decided that additional requirements are needed to ensure this person has the qualifications to carry out the activities that public accountants under this act would carry out, then we want to ensure that they meet those provincial requirements. The policy intent behind paragraph (b) was to achieve the goal that Senator Ringuette mentioned.

The French text is drafted differently in terms of drafting protocols and conventions, and that is why we have a paragraph separated in the English version with (a) and (b), and we have a complete text in the French version. We have had linguists look at the text, and they are comfortable in telling us that both versions say the same thing. It is a matter of ensuring that however the provinces choose to regulate this issue, this legislation respects provincial regulation and does not override it.

The Chair: Without wishing to comment on the merits of what you say, I would love to hear evidence from the linguists who feel comfortable setting up subclause 180(2) exactly the same way in French and English, but for some unknown reason, they feel it

Le sénateur Ringuette : Oui; il vient de l'Association des comptables généraux accrédités. Nos attachés de recherche peuvent le vérifier.

Le sénateur Moore : Est-ce le mémoire que Mme Presseault a dit qu'elle pourrait mettre à notre disposition?

Le sénateur Ringuette : Oui.

Le président : Êtes-vous d'accord pour que le document soit déposé?

Le sénateur Ringuette : Je pense que tous les membres devraient en avoir une copie pour examiner la question.

Le président : Avant que je cède la parole au sénateur Oliver, est-ce que les responsables désirent faire des observations sur ce que nous avons entendu?

Roger Charland, directeur exécutif, Politique du droit corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur, Industrie Canada : Pour clarifier peut-être un certain malentendu, le texte des alinéas 180(1)a) et 180(1)b) vise à protéger la compétence provinciale dans ce domaine et à s'assurer qu'elle est respectée et que le présent texte législatif n'empiète pas sur cette compétence.

Cette loi s'appliquera partout au Canada; alors, lorsque nous avons rédigé le projet de loi, nous avons dû tenir compte des différentes façons que les provinces et territoires traitent cette question. Dans certains cas, il se pourrait très bien que l'alinéa a) soit suffisant, parce que le gouvernement en question a décidé d'adopter une loi universelle qui fait tout en même temps. Cependant, d'autres gouvernements, comme celui de l'Ontario, par sa Loi sur l'expertise comptable, ont décidé de séparer ou de distinguer les deux domaines.

Par conséquent, le fait de supprimer l'alinéa b) et de ne conserver que l'alinéa a) fixe l'exigence qu'il faut être membre en règle d'un institut ou d'une association de comptables, ce qui, par exemple, signifie qu'il faut être membre en règle de la CMA.

L'alinéa b) est là pour nous assurer que, si la province a décidé que des exigences additionnelles sont nécessaires pour être certain que cette personne a les compétences nécessaires pour accomplir les tâches qu'un expert-comptable accomplirait en vertu de cette loi, ces personnes respectent effectivement ces exigences provinciales. L'intention de politique derrière l'alinéa b) était de réaliser l'objectif décrit par le sénateur Ringuette.

La version française est rédigée différemment pour des raisons de protocoles et de conventions de rédaction, et c'est pourquoi nous avons, dans la version anglaise, un paragraphe séparé en a) et b) et un texte complet dans la version française. Des linguistes ont examiné le texte et ils nous assurent que les deux versions disent la même chose. Il s'agit de s'assurer que peu importe comment les provinces essaient de réglementer cette question, ce texte de loi respecte la réglementation provinciale et n'empiète pas sur cette dernière.

Le président : Sans vouloir commenter le bien-fondé de ce que vous dites, comme j'aimerais entendre le témoignage des linguistes qui seraient à l'aise de rédiger l'article 180(2) exactement de la même façon en français et en anglais, mais qui, pour des raisons

necessary to treat subclause 180(1) in two different fashions. Sometimes common sense and professional qualifications do not match.

Mr. Charland: I am not a Justice drafter or a master of the protocols, but we have these same kinds of debates when we are in the drafting room.

The Chair: Maybe this committee would like to inquire into that question one day.

[Translation]

Senator Hervieux-Payette: The witness told us that there are a number of acts that deal with organizations, members of an institute in good standing, accountants' associations constituted as legal entities under a provincial statute. Once you are a member of an order that is mandated to carry out such and such a task, there can be one act, ten or fifty acts, the legislation is still provincial. So the argument is, why deal with qualifications because it is not up to us to decide them anyway; qualifications are established by provincial legislation. It is as if you said: you know, there are a lot of provincial statutes that cover all that; let us take a look at them. We understand that there is some redundancy. You give us explanation after explanation, but the explanations just end up confusing everyone. That is what I understand.

What if we did not have this reference to acts of provincial legislatures twice? What if we said it once at the start? Why say it twice? Any given mandate is going to be covered by one or two provincial acts; in Quebec, the mandate is covered in two cases, for CGAs and for CAs, and not for CMAs. They do not have the right to do that task, because of their own statute.

When you give the certification afterwards, I have a harder time understanding; it is all in the same paragraph. I can understand my colleagues thinking that we are saying the same thing twice. In a desire to respect the provinces, you are, for all intents and purposes, saying the same thing twice and confusing the committee. That is how I interpret it.

Mr. Charland: So do I.

Senator Hervieux-Payette: Basically, all provincial acts are included in the first part, subparagraph (a).

Mr. Charland: I would emphasize that (a) — in the English version, of course, the French version is drafted differently — just refers to being a member in good standing of an institute or association that is incorporated under a provincial act. So the reference to provincial legislation in (a) applies to the association of which you have to be a member in good standing, meaning that it has to be incorporated. Subparagraph (b) requires the individual performing the duty to meet the qualifications required under the act. So, the difference is between (a) and (b) in the English version — it is all one in the French version. . . The English version tries to do it too; it is the same thing.

obscures, estiment qu'il est nécessaire de traiter l'article 180(1) de deux façons différentes. Parfois le bon sens et les compétences professionnelles ne vont pas de pair.

M. Charland : Je ne suis pas un rédacteur du ministère de la Justice ni un spécialiste des protocoles, mais nous avons le même genre de débat dans la salle de rédaction.

Le président : Peut-être que le comité aimerait faire enquête sur cette question un jour.

[Français]

Le sénateur Hervieux-Payette : Lorsque l'on parle d'une organisation, d'un membre en règle d'un institut, d'une association comptable constituée en personne morale sous le régime d'une loi provinciale, madame nous disait qu'il y avait plusieurs lois. Une fois qu'on appartient à un ordre et que celui-ci a le mandat d'exécuter telle ou telle tâche, qu'on ait une loi, dix ou cinquante lois, c'est toujours une loi provinciale. Et l'argument qu'on a, c'est pourquoi revenir sur les qualifications puisque de toute façon ce n'est pas à nous de les décider, ce sont les lois provinciales qui définissent les qualifications. C'est comme si vous disiez : vous savez il y a beaucoup de lois provinciales qui couvrent tout cela, après on revient dessus. On comprend qu'il y a une redondance dans ce qui est dit. Vous expliquez plus, mais à force d'expliquer tellement, finalement vous mêlez tout le monde. C'est comme cela que je comprends.

Si on n'avait pas deux fois cette référence aux lois provinciales, si on le dit au début, pourquoi une deuxième fois? Cela va nécessairement être une ou deux des lois provinciales qui vont couvrir le mandat donné, que ce soit la province de Québec ou le mandat est couvert dans deux cas, le CGA et le CA, cela ne donnera pas plus de droits au CMA. Ce dernier n'a pas le droit de faire cette tâche en vertu de leur propre statut.

Quand vous donnez la certification après, j'avais plus de difficultés à comprendre, c'est tout dans le même paragraphe. Je peux comprendre mes collègues de penser qu'on dit deux fois la même chose, et qu'à toutes fins pratiques, en voulant respecter les provinces, on mêle le comité en disant deux fois la même chose, c'est ainsi que je l'interprète.

M. Charland : Moi aussi.

Le sénateur Hervieux-Payette : Dans le fond, toutes les lois provinciales font partie de la première partie, de l'alinéa a).

M. Charland : Je soulignerais que dans le a), dans version anglaise bien sûr, la version française est rédigée d'une façon différente, on fait référence seulement à être un membre en règle d'un organisme ou d'un institut qui est incorporé en vertu d'une loi provinciale. Donc la référence à la législation provinciale dans le a) s'applique au statut de l'organisme dont vous devez être un membre en règle, à savoir qu'il doit être incorporé. Le l'alinéa b) vise que l'individu en question, qui fait le geste, rencontre les qualifications imposées par la loi. Donc, la différence entre le a) et le b), dans la version anglaise — dans la version française, cela coule. La version anglaise cherche également à le faire, c'est la même chose.

[English]

Senator Oliver: I want to go back to the fundamental question asked by Senator Massicotte about subclause 180(1)(a) and subclause 180(1)(b). I think most people agree with subclause 180(1)(a). The issue is whether subclause 180(1)(b) meets qualifications with provincial legislation.

My question is for Ms. Kirby. Yesterday, Ms. Presseault told our committee that in Ontario there is a body called the Public Accountants Council, PAC; and this council, under the document circulated by Senator Ringuette, is the provincial body that provides the regulation. Ms. Presseault said yesterday that her group does not meet the qualifications. Is this not discrimination?

Ms. Kirby: The way Ontario has chosen to deal with financial reviews is that the province creates each of the provincial organizations. They then have a separate statute, the Public Accounting Act, which creates the PAC, whose job is to determine who may do the job of public accounting, that is, audits.

They have looked at the CGA requirements and have not yet approved them for providing audits in Ontario. They have also looked at the CA material and it has been approved. It is left to an independent provincial government body to determine who can and cannot perform audits.

Our concern, and the reason we put in paragraph (b), is that paragraph (a) refers only to provincial legislation creating the accounting organizations in each province. If there is a totally separate piece of legislation that has any bearing on who can or cannot conduct financial reviews, we want to respect provincial legislation and say that separate legislation that is not part of paragraph (a) applies.

Senator Oliver: This is the council in the case of Ontario.

Ms. Kirby: In this case, it is the council. We are not saying CGAs are not qualified to conduct reviews; we are saying the provincial government has the authority under the Constitution to determine matters concerning professionals.

It is up to provincial governments to determine these matters, and we will respect whatever the provincial government, or a body created by a provincial government, determines. Without paragraph (b), we do not have that; because paragraph (a), by itself, applies only to the legislation that creates the three provincial bodies, whether it is one act or three acts.

It is that separate legislation that is not part of the phrase "incorporated by or under an Act of the legislature of a province." If the act does not create one of the provincial bodies, it is not covered by paragraph (a). To have any other piece of legislation passed by a provincial government, we must have paragraph (b). That is where the philosophy came from to include paragraph (b).

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Je veux revenir à la question fondamentale posée par le sénateur Massicotte au sujet de l'alinéa 180(1)a) et de l'alinéa 180(1)b). Je pense que la plupart des gens sont d'accord avec l'alinéa 180(1)a). La question est de savoir si l'alinéa 180(1)b) respecte les compétences exigées par la législation provinciale.

Ma question s'adresse à Mme Kirby. Hier, Mme Presseault a dit au comité qu'en Ontario, il y a un organisme appelé Conseil des experts-comptables et ce conseil, en vertu du document que fait circuler le sénateur Ringuette, est l'organisme provincial qui assure la réglementation. Mme Presseault a dit hier que son groupe ne répondait pas aux compétences. Ne s'agit-il pas de discrimination?

Mme Kirby : Pour traiter la question des examens financiers, l'Ontario a décidé de créer chacun des organismes provinciaux. Elle a ensuite adopté une loi distincte, la Loi sur l'expertise comptable, qui crée le Conseil des experts-comptables dont le travail consiste à déterminer qui peut faire le travail d'expertise comptable, c'est-à-dire, les vérifications.

Il a examiné les compétences des CGA et il ne les a pas encore approuvés pour faire des vérifications en Ontario. Il a également examiné les compétences des comptables agréées et a donné son approbation. On laisse à un organisme indépendant du gouvernement provincial le soin de déterminer qui peut et ne peut pas réaliser des vérifications.

Notre préoccupation, et la raison pour laquelle nous avons ajouté l'alinéa b), c'est que l'alinéa a) ne fait référence qu'aux lois provinciales créant les organismes de comptabilité dans chacune des provinces. S'il y a un texte de loi complètement séparé qui porte d'une façon quelconque sur qui peut ou ne peut pas réaliser des examens financiers, nous voulons respecter la loi provinciale et dire que cette loi séparée qui ne fait pas partie de l'alinéa a) s'applique.

Le sénateur Oliver : C'est le conseil dans le cas de l'Ontario.

Mme Kirby : Dans ce cas, c'est le conseil. Nous ne disons pas que les CGA ne sont pas qualifiés pour réaliser des examens; nous disons que le gouvernement provincial a la compétence en vertu de la Constitution pour prendre les décisions dans les questions touchant les groupes professionnels.

Il appartient aux gouvernements provinciaux de déterminer ces questions et nous allons respecter la décision, quelle qu'elle soit, des gouvernements provinciaux ou d'un organisme créé par le gouvernement provincial. Sans l'alinéa b), nous n'avons pas cela; parce que l'alinéa a), en soi, s'applique uniquement à la loi qui crée les trois organismes provinciaux, qu'il s'agisse d'une loi ou de trois lois.

Il s'agit de cette loi séparée qui ne fait pas partie du segment de phrase, dans la version anglaise, « incorporated by or under an Act of the legislature of a province. » Si la loi ne crée pas un des organismes provinciaux, il n'est pas couvert par l'alinéa a). Pour couvrir tout autre texte de loi adopté par un gouvernement provincial, nous devons avoir l'alinéa b). C'est de là que vient l'idée d'inclure l'alinéa b).

Senator Oliver: This paragraph 180(1)(b) is not new to Bill C-4. In previous iterations of this legislation in 2003, 2004, et cetera, paragraph 180(1)(b) was there. Indeed, in Bill C-21 that was brought in under the Martin government, I think paragraph 180(1)(b) was there as well.

Ms. Kirby: This section has not changed from Bill C-21. It was in Bill C-21 and it has been in every iteration of the bill since. It has had no wording changes since then.

The Chair: Before I give the floor to Ms. Presseault, speaking for myself only, I follow your argument, Ms. Kirby; and I think if there is separate legislation, paragraph (b) is necessary to catch it. However, we cannot seem to agree even as to whether there is at least one province — which, in my mind, is all it takes to require paragraph (b) — where there is separate legislation. I think you said Ontario.

Ms. Kirby: The Ontario Public Accounting Act.

The Chair: I heard Senator Ringuette say no, and I think I heard Ms. Presseault say no. I know which way I will go if you can convince me that there is separate legislation in at least one province, because then paragraph (b) will apply. Can you comment on that point?

Ms. Presseault: First, the Public Accountants Council for the Province of Ontario does not determine who should be licensed. The council does not issue licences. The mandate the council has in the Public Accounting Act 2004 is to set the standards for public accounting in Ontario.

A separate body sets those standards. In Alberta, it is set through legislation called Regulated Accounting Profession Act, RAPA. In Newfoundland, it is set through an organization called the Public Accounting Board. In Ontario, the Public Accountants Council, PAC, determines the standard. What I said yesterday is the Certified General Accountants in Ontario do not meet that standard.

Senator Oliver: That is what you said.

Ms. Presseault: However, I did not say they were not qualified. I said they did not meet that standard. It does not mean that they are not qualified. They do not meet that standard because that standard is not the CGA standard.

I remind honourable senators of the obligations of the Government of Canada under the Agreement on Internal Trade, AIT. In this discussion, we have not talked about the effect of the agreement; what it means to the not-for-profit sector or to competition in the marketplace. Yes, CGAs in Ontario, according to the statutes in place, cannot practice public accounting as defined by the Public Accountants Council of Ontario. However, our members — if they are recognized and they are members in good standing; they meet the requirements of the professional association — can provide statutory audits under

Le sénateur Oliver : Cet alinéa 180(1)(b) n'est pas nouveau dans le cas du projet de loi C-4. Dans les versions antérieures de ce projet de loi en 2003, 2004, et cetera, l'alinéa 180(1) b) était présent. Effectivement, dans le projet de loi C-21 qui a été déposé du temps du gouvernement Martin, je pense que l'alinéa 180(1)(b) était également présent.

Mme Kirby : Cet article n'a pas changé depuis le projet de loi C-21. Il était dans le projet de loi C-21 et il a figuré dans toutes les incarnations de ce projet de loi depuis. Il n'y a pas eu de changement de libellé depuis ce temps.

Le président : Avant de céder la parole à Mme Presseault, parlant en mon nom personnel, je veux vous dire, madame Kirby, que je comprends votre argument; et je pense que s'il y a une loi séparée, l'alinéa b) est nécessaire pour la couvrir. Cependant, nous ne semblons pas nous entendre même sur la question de savoir si il y a au moins une province — ce qui, dans mon esprit, est tout ce qu'il faut pour avoir besoin de l'alinéa b) — où il y a une loi séparée. Je pense que vous avez parlé de l'Ontario.

Mme Kirby : La loi sur l'expertise comptable de l'Ontario.

Le président : J'ai entendu le sénateur Ringuette dire non et je pense avoir entendu Mme Presseault dire non. Je sais ce que je vais faire si vous pouvez me convaincre qu'il y a une loi séparée dans au moins une province, parce qu'alors, l'alinéa b) s'appliquera. Pouvez-vous faire des observations sur ce point?

Mme Presseault : Premièrement, le Conseil des experts-comptables de la province de l'Ontario ne détermine pas qui devrait être autorisé. Le conseil ne délivre pas de permis. Le mandat du conseil, en vertu de la Loi de 2004 sur l'expertise comptable, est d'établir les normes pour l'expertise comptable en Ontario.

Un organisme séparé fixe ces normes. En Alberta, cela se fait par l'intermédiaire de la loi intitulée Regulated Accounting Profession Act, RAPA. À Terre-Neuve, cela se fait par l'intermédiaire d'un organisme appelé Public Accounting Board. En Ontario, le Conseil des experts-comptables établit la norme. Ce que j'ai dit hier, c'est que les comptables généraux accrédités ne répondent pas à cette norme.

Le sénateur Oliver : C'est ce que vous avez dit.

Mme Presseault : Toutefois, je n'ai pas dit qu'ils n'étaient pas qualifiés; j'ai dit qu'ils ne répondaient pas à cette norme. Cela ne veut pas dire qu'ils n'étaient pas qualifiés. Ils ne répondent pas à cette norme parce que cette norme n'est pas la norme des CGA.

Je rappelle aux sénateurs les obligations du gouvernement du Canada en vertu de l'Accord sur le commerce intérieur, ACI. Dans la présente discussion, nous n'avons pas parlé des effets de l'accord, ce qu'il signifie pour le secteur à but non lucratif ou la concurrence sur le marché. Oui, les CGA en Ontario, en vertu des lois en vigueur, ne peuvent pratiquer l'expertise comptable telle que définie par le Conseil des experts-comptables de l'Ontario. Toutefois, nos membres — s'ils sont reconnus et s'ils sont des membres en règle; ils répondent aux exigences de l'association professionnelle — peuvent fournir des vérifications légales en

a number of other pieces of federal legislation. I will name them again: the Bank Act, the Elections Act, the Canada Mortgage and Housing Corporation Act and so on and so forth.

It appears to me this whole discussion is about two things. First, it is about competition in the marketplace — that is clear and that has come out through the 10 or 12 years of the iteration of this bill. Second, it is about what we want to provide to the not-for-profit organizations here.

What I do not understand — and I have not had the opportunity to have those discussions for about six years with officials — is why these provisions are not contained in other Industry Canada modern legislation like the Canada Business Corporations Act, CBCA. I do not understand that.

I understand you are in a difficult situation. We are asking you to be the arbiter of what is essentially a competition issue in the marketplace.

The Chair: We do not shrink from our responsibility, but you will admit this difference of opinion has existed for a long time, as far as I am concerned. I am not sure we are Solomon, but we do our best.

Ms. Kirby: The only thing I will say is with respect to the Bank Act. Section 315, which sets out the qualification of auditors for the Bank Act, has four requirements. First, auditors must be Canadian, and we have not picked that up. Two of the others are the same as ours, in that they have to be a member in good standing of a provincially incorporated accounting association and they must be independent.

The Bank Act definition of “independent” is almost identical to the one in this bill. The difference is the Bank Act has chosen to put in a requirement that “each have at least five years experience at a senior level in performing audits of a financial institution.”

This has been the way the Bank Act deals with whether or not they have the necessary experience to perform audits of financial institutions. I suggest that this standard is fairly high.

We have chosen instead to say that whatever the provincial requirements are for who can conduct public auditing, we will respect them. If a provincial government has a particular body that says they do not believe that a particular auditing group meets the standards of that province, we will not override that decision.

This decision is a provincial one. What we have chosen to do in paragraph (b) is to say that whatever the provincial government sets as the standards or the criteria, we will respect it.

vertu d'un certain nombre d'autres textes législatifs fédéraux. Je vais les nommer encore une fois : la Loi sur les banques, la Loi électorale, la Loi sur la Société canadienne d'hypothèques et de logement et le reste.

Il me semble que toute cette discussion concerne deux choses. Premièrement, elle concerne la concurrence sur le marché — c'est clair et cela est ressorti des 10 ou 12 ans où il y a eu différentes versions de ce projet de loi. Deuxièmement, elle concerne ce que nous voulons offrir aux organismes à but non lucratif ici.

Ce que je ne comprends pas — et je n'ai pas eu l'occasion d'avoir ce genre de discussion avec les responsables pendant environ six ans —, c'est pourquoi ces dispositions ne sont pas incluses dans d'autres lois modernes d'Industrie Canada comme la Loi canadienne sur les sociétés par actions. Je ne comprends pas cela.

Je comprends que vous soyez dans une situation difficile. Nous vous demandons d'être l'arbitre de ce qui, essentiellement, est une question de concurrence sur le marché.

Le président : Nous ne fuyons pas nos responsabilités, mais vous allez reconnaître que la différence d'opinion existe depuis longtemps, à mon avis. Je ne suis pas certain que nous soyons Salomon, mais nous faisons de notre mieux.

Mme Kirby : La seule chose que je dirai concerne la Loi sur les banques, c'est que l'article 315, qui établit les conditions à remplir pour les vérificateurs en vertu de la Loi sur les banques, compte quatre exigences. Premièrement, les vérificateurs doivent être canadiens et nous n'avons pas retenu cette exigence. Deux des autres conditions sont les mêmes que les nôtres, à savoir qu'ils doivent être des membres en règle d'une association de comptables constituée en vertu d'une loi provinciale et ils doivent être indépendants.

La définition du terme « indépendant » dans la Loi sur les banques est presque identique à celle que l'on retrouve dans le projet de loi. La différence, c'est que dans la Loi sur les banques, on a choisi l'exigence qu'ils « possèdent chacun cinq ans d'expérience au niveau supérieur dans l'exécution de la vérification d'institutions. »

C'est de cette façon que la Loi sur les banques traite de la question de l'expérience nécessaire pour réaliser des vérifications d'institutions financières. Je dirais que cette norme est assez élevée.

Nous avons plutôt choisi de dire que quelles que soient les exigences provinciales concernant les personnes autorisées à réaliser des expertises comptables, nous allons les respecter. Si un gouvernement provincial possède un organisme particulier qui dit qu'il ne pense pas qu'un groupe de vérification particulier réponde aux normes de cette province, nous n'allons pas passer outre à cette décision.

Cette décision relève de la province. Ce que nous avons choisi de faire dans l'alinéa b), c'est de dire que nous allons respecter toutes les normes ou tous les critères fixés par le gouvernement provincial.

Senator Moore: We were discussing the Ontario situation and the Public Accounting Act. In the sheets that were passed out from Ms. Presseault, it says regarding standards set by the Public Accountants Council, the Certified General Accountants of Ontario is in the midst of the "sufficiency testing process." I take it, that process has been set out by the Public Accountants Council, under the Public Accounting Act. It goes on to say, "We will be able to start issuing licences once it becomes an 'authorized' body under that act."

I see the act was proclaimed in 2005. How long has the sufficiency testing process been going on in Ontario, and when will it end? Once it has ended, will the CGAs be promptly issued licences? Does that situation satisfy the interests and concerns of the CGA Ontario body?

Ms. Presseault: Senator, when you ask when it will end, you sound like one of our members. Sufficiency testing is a long, arduous process and one that our affiliate in Ontario, along with CGA Canada, is involved in on a daily and weekly basis. This matter is serious and it involves something that CGAs wish to acquire, namely, the right to issue licences for their members. The issue is important, but I submit that it is a separate issue from this one.

Senator Moore: How long has it been going on?

Ms. Presseault: Since 2005; I also remind honourable senators that the reason the Public Accounting Act came to be was as a result of a trade challenge brought against the Province of Ontario under the agreement on internal trade in which the Province of Ontario was found to be out of line with their commitments to the Agreement on Internal Trade. That process is ongoing; we cannot put a timeline on it.

Despite that process, there is still an issue regarding the mobility of Certified General Accountants coming in from out of province. When we talk about the mobility in our world, we are not talking about a Certified General Accountant wishing to set up a shingle in Mississauga, but, rather, about a Certified General Accountant that wishes to follow a client across Canada as the client conducts business for whatever regulatory licensing requirements the client may need to follow for financial statements.

Senator Moore: What do the officials say about that situation?

Ms. Kirby: We have no involvement with what the Public Accountants Council of Ontario has done; reviewing standards, nothing.

Senator Moore: I thought you would say that.

Ms. Kirby: We tried to write a piece of legislation that said: If, at the end of that process, the CGAs are authorized to have met the standards and can issue the licences, they are authorized under this act to go ahead and perform financial reviews. If they do not

Le sénateur Moore : Nous étions en train de discuter de la situation en Ontario et de la Loi sur l'expertise comptable. Dans les feuilles qui ont été distribuées par Mme Presseault, il est dit, en ce qui concerne les normes fixées par le Conseil des experts-comptables, que les comptables généraux accrédités de l'Ontario font l'objet d'un processus d'examen de la conformité. Je suppose que ce processus a été mis en branle par le Conseil des experts-comptables, en vertu de la Loi sur l'expertise comptable. On peut y lire également que : « Nous allons pouvoir commencer à délivrer des permis une fois qu'il deviendra un organisme autorisé en vertu de cette loi. »

Je vois que la loi a été proclamée en 2005. Depuis quand ce processus d'examen de la conformité dure-t-il et quand prendra-t-il fin? Une fois qu'il sera terminé, est-ce que les CGA se verront délivrer des permis rapidement? Est-ce que cette situation répond aux intérêts et aux préoccupations de l'organisme représentant les CGA en Ontario?

Mme Presseault : Sénateur, lorsque vous demandez à quel moment il prendra fin, vous parlez comme l'un de nos membres. L'examen de la conformité est un processus long et ardu et un de nos affiliés en Ontario, de même que CGA-Canada, y participent sur une base quotidienne et hebdomadaire. C'est une question sérieuse et elle fait intervenir quelque chose que les CGA désirent obtenir, à savoir le droit de délivrer des permis à ses membres. La question est importante mais j'estime que c'est une question différente de celle dont nous discutons.

Le sénateur Moore : Depuis combien de temps cela dure-t-il?

Mme Presseault : Depuis 2005; j'aimerais également rappeler aux honorables sénateurs la raison pour laquelle la Loi sur l'expertise comptable a vu le jour, c'est à cause d'une contestation commerciale intentée contre la province de l'Ontario en vertu de l'Accord sur le commerce intérieur dans laquelle on a jugé que la province de l'Ontario ne respectait pas ses engagements en vertu de l'accord. Le processus est en cours et nous ne pouvons pas imposer de calendrier.

Malgré ce processus, il y a toujours un problème concernant la mobilité des comptables généraux accrédités qui viennent d'une autre province. Lorsque nous parlons de mobilité dans notre univers, nous ne parlons pas d'un comptable général accrédité qui désire mettre sur pied une filiale à Mississauga, mais plutôt d'un comptable général accrédité qui désire suivre un client partout au Canada pendant que le client fait des affaires pour n'importe quelles exigences réglementaires d'obtention de permis que le client peut avoir à respecter dans les états financiers.

Le sénateur Moore : Que disent les responsables au sujet de cette situation?

Mme Kirby : Nous n'avons eu aucune participation dans ce que le Conseil des experts-comptables de l'Ontario a fait; la révision des normes, rien.

Le sénateur Moore : J'ai bien pensé que vous diriez cela.

Mme Kirby : Nous avons essayé de rédiger un texte de loi qui disait : si, à la fin de ce processus, les CGA sont autorisés, qu'ils répondent à ces normes et qu'ils peuvent délivrer des permis, ils sont autorisés en vertu de la présente loi à procéder à des examens

receive that qualification for the provinces, then this act says they cannot go ahead and perform reviews. We are trying to respect the existence of that process and leave it to the provinces to resolve the issue.

Senator Moore: I know. I heard you and I heard you before. It looks to me like the CGA Ontario body, not to use strong words on this issue, is held hostage by the Public Accountants Council. I do not know who makes up that council or what the influences are within that group, but it seems to be extraordinary that, since November 2005 until mid 2009, this issue has not been resolved.

Is this of case of people ragging the puck here for subjective reasons? I do not understand this situation. They are professionals. I am concerned about this issue.

The Chair: Do you want to know who is on the council?

Senator Moore: That would be interesting to know.

The Chair: Do you want me to tell you? Our researcher has passed that information to me which states that:

(a) Councillors are to be composed of nine members who are independent of a designated body and who are appointed by the Lieutenant Governor in Council;

(b) four members who are appointed by the Institute of Chartered Accountants of Ontario;

(c) Two members who are appointed by the Certified General Accountants of Ontario;

(d) Two members who are appointed by the Society of Management Accountants of Ontario;

Senator Moore: I go back to the main point here. I think it ends up at the point Senator Fox raised yesterday about competition. I do not know why the CGA Ontario body has not been licensed. I expect that once they decide that a body will be licensed, then the criterion about what the body can and cannot do is set out. After three and a half years, why has this not been done? Can this kind of process, called the sufficiency testing process, happen in other provinces where CGAs, CMAs and others are frustrated in trying to acquire proper certification to perform their work and earn a living?

Mr. Charland: I am not sure what goes on behind the doors with the provincial regulators; I will not speculate on that matter. However, there is a forum where labour mobility is discussed. It is discussed under the Agreement on Internal Trade, where ministers are working out recent amendments to the agreement and trying to foster greater labour mobility. I think that issue is one of the issues being discussed in the process.

financiers. S'ils ne reçoivent pas cette qualification pour les provinces, alors la loi dit qu'ils ne peuvent pas procéder à ces examens. Nous essayons de respecter l'existence de ce processus et de laisser aux provinces le soin de régler la question.

Le sénateur Moore : Je sais. Je vous ai compris et je vous ai compris avant. À mes yeux, on dirait que l'organisme qui représente les CGA Ontario, pour ne pas employer de mots trop durs dans sa question, est pris en otage par le Conseil des experts-comptables. Je ne sais pas qui siège à ce conseil ou quelles sont les influences à l'intérieur de ce groupe, mais il me semble assez particulier que l'on ne soit pas parvenu à régler la question entre novembre 2005 et le milieu de l'année 2009.

Est-ce un cas où on tricote avec la rondelle pour des raisons subjectives? Je ne comprends pas cette situation. Ce sont des professionnels. Je suis préoccupé par cette question.

Le président : Savez-vous qui siège à ce conseil?

Le sénateur Moore : Il serait intéressant de le savoir.

Le président : Voulez-vous que je vous le dise? Notre attaché de recherche m'a remis cette information qui précise que le conseil se compose des membres suivants :

a) neuf membres qui sont indépendants d'un organisme désigné et qui sont nommés par le lieutenant-gouverneur en conseil;

b) quatre membres qui sont nommés par l'Institut des comptables agréés de l'Ontario;

c) deux membres qui sont nommés par l'Association des comptables généraux accrédités de l'Ontario;

d) deux membres qui sont nommés par la Société des comptables en management de l'Ontario;

Le sénateur Moore : Je reviens au point principal ici. Je pense que cela aboutit au point que le sénateur Fox a soulevé hier au sujet de la concurrence. J'ignore pourquoi l'organisme représentant les CGA en Ontario n'a pas été autorisé. Je suppose qu'une fois qu'ils décident qu'un organisme sera autorisé, le critère au sujet de ce que l'organisme peut faire et ne pas faire est alors fixé. Après trois ans et demi, pourquoi cela n'a-t-il pas été fait? Est-ce que ce genre de processus, appelé processus d'examen de la conformité, peut arriver dans une autre province où des CGA, des CMA et d'autres essayent en vain d'obtenir l'accréditation appropriée pour faire leur travail et gagner leur vie?

M. Charland : J'ignore ce qui se passe derrière des portes closes des régulateurs provinciaux; je ne vais pas spéculer sur cette question. Toutefois, il y a une tribune où la mobilité de la main-d'œuvre fait l'objet de discussions. Elle est discutée dans le cadre de l'Accord sur le commerce intérieur, où les ministres travaillent sur des modifications récentes de l'accord et essaient de favoriser la mobilité de la main-d'œuvre. Je pense que cette question fait partie des questions discutées dans ce processus.

I am sure Ms. Presseault will agree with me on this: I do not want to lead the committee to think that this issue has been fully resolved. I do not think it has been resolved, but discussion has been occurring in that forum.

There are also the ministers of labour mobility — all the ministers, whether federal or provincial — who are dealing with professional accreditation. They have their own forum where those issues are discussed. It is not as if that issue is not being addressed. It is being addressed in this particular bill, but we wanted to ensure that whoever performs audits and financial reviews of not-for-profit corporations, for the benefit of and the protection of the public and our members, is qualified to perform them provincially.

There has been a lot of talk about the CGA, but there is also the CMA and other accounting firms. The legislation must deal with those groups as well. It must also deal with looking ahead to the future. This is today, but it is also setting a principle such that, whatever happens from now on, the framework should be that individuals that are able to carry out those audits and reviews under this act are qualified and meet the requirements set out by the provinces. We are going with that principle here.

The issue of labour mobility and competition is being discussed in other forums. The resolution, as I said, is like anything else. There is a balancing of interest. Some may be happier than others in terms of how these issues are being discussed, but the issues are being discussed.

The Chair: We will have to cut off this discussion, but Senator Ringuette wishes to have one last intervention.

Senator Ringuette: One of the issues that definitely must be highlighted here — and, my colleague Senator Moore touched on this — is that in Ontario there was a court decision that claimed discrimination. As a federal parliamentarian, I cannot endorse a piece of legislation that adds to some form of discrimination and has been disallowed by a court in Ontario.

The Chair: Is that a question or an opinion?

Senator Ringuette: I want an answer or rebuttal from the CGA on this point. From my perspective, if a court in Ontario has determined that the Ontario position with regard to legislation and recognizing qualifications has been deemed to be acting in a discriminatory fashion, then why should we, in a federal piece of legislation, endorse Ontario's discriminating practices?

The Chair: Do you wish to reply, officials? No? I gather not.

Senator Day: Four lights are on for the microphones.

The Chair: But no one is speaking.

Ms. Presseault: What I heard about the principle going forward is worrisome. I think we need to make a distinction about what is happening provincially and what the responsibility

Je suis certain que Mme Presseault sera d'accord avec moi sur cette question : je ne veux pas amener le comité à croire que cette question a été entièrement résolue. Je ne pense pas qu'elle ait été résolue, mais il y a des discussions dans cette tribune.

Il y a également les ministres de la mobilité de la main-d'œuvre — tous les ministres, fédéraux ou provinciaux — qui s'occupent d'agrément professionnel. Ils ont leur propre tribune où ces questions sont discutées. Ce n'est pas comme si on ne s'occupait pas de ces questions. On s'en occupe dans ce projet en particulier, mais nous voulions nous assurer que quiconque procède à ces vérifications financières des sociétés à but non lucratif, pour le bien et la protection du public et des membres, a les compétences nécessaires pour faire ces examens au niveau provincial.

On a beaucoup parlé des CGA, mais il y a également les CMA et d'autres firmes de comptabilité. La loi doit tenir compte de ces groupes également. Elle doit également être tournée sur l'avenir. Aujourd'hui c'est une chose, mais le projet de loi a établi également un principe voulant que quoi qu'il arrive dans l'avenir, le cadre devrait être que les personnes qui réalisent ces vérifications et ces examens, en vertu de cette loi, sont qualifiées et répondent aux exigences fixées par les provinces. C'est le principe que nous appliquons ici.

La question de la mobilité de la main-d'œuvre et de la concurrence est discutée dans d'autres tribunes. La solution, comme je l'ai dit, c'est comme n'importe quoi d'autre. Il y a un équilibre d'intérêts. Certains peuvent être plus heureux que d'autres pour ce qui est de la façon dont ces questions sont discutées, mais elles sont discutées.

Le président : Nous devons mettre fin à cette discussion, mais le sénateur Ringuette désire avoir une dernière intervention.

Le sénateur Ringuette : Une des questions qui doit certainement être soulignées ici — et mon collègue, le sénateur Moore, en a parlé —, c'est qu'en Ontario, il y a eu une décision des tribunaux qui fait état de discrimination. En tant que parlementaire fédéral, je ne peux donner mon appui à un texte législatif qui renforce une certaine forme de discrimination et qui a été désavoué par un tribunal ontarien.

Le président : Est-ce une question ou une opinion?

Le sénateur Ringuette : Je veux une réponse ou une réfutation ou des CGA sur ce point. De mon point de vue, si le tribunal en Ontario a déterminé que la position de l'Ontario en ce qui concerne la loi et la reconnaissance des qualifications était de nature discriminatoire, alors pourquoi devrions-nous, dans un texte législatif fédéral, appuyer les pratiques discriminatoires de l'Ontario?

Le président : Voulez-vous répondre? Non? Je crois comprendre que non.

Le sénateur Day : Quatre voyants de microphones sont allumés.

Le président : Mais personne ne parle.

Mme Presseault : Ce que j'ai entendu au sujet du principe appliqué est inquiétant. Je pense qu'il faut faire une distinction entre ce qui arrive au niveau provincial et la responsabilité ou la

or the jurisdiction is federally. There are jurisdictions and precedents. Federal legislatures are able to set auditing requirements.

The Chair: Senator Massicotte, you indicated a small supplementary question and that is it.

Senator Massicotte: Our chair basically summed up the relevant question for me. I want to make this clear, Ms. Presseault: In Ontario, does the incorporation of the Association of CMAs make it less personal if the provinces define what they do? In other words, does the incorporation of that association tell us, and protect the public with regard to CMAs, who can or cannot do public audits? Is that in that piece of legislation?

Ms. Presseault: I do not know what is in the CMA legislation in Ontario. The Ontario legislation was changed a few weeks ago and I have not seen the final bill, so I do not want to comment specific to Ontario.

Provincial legislation is like any professional self-regulatory legislation; it sets out the responsibilities and roles of the regulatory body. That is what it does. It does not set the responsibilities of members.

The Chair: I think we better draw this discussion to a close and move on to clause-by-clause consideration.

Thank you very much, witnesses. We appreciate we put you in a difficult position without giving you warning. However, your input has been valuable to us.

I will start again; we started briefly last night but Senator Fox rightly pointed out that the clock was ticking and he had other responsibilities.

Is it agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-4?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: With leave of the committee, I will group the clauses of the bill.

Is that agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the short title in clause 1 stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 1, Interpretation and Application: Shall clauses 2 to 5 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 2, Incorporation: Shall clauses 6 to 15 carry?

Hon. Senators: Agreed.

compétence au niveau fédéral. Il y a des compétences et des précédents. Les lois fédérales peuvent établir des exigences relatives aux vérifications.

Le président : Sénateur Massicotte, vous avez signalé une petite question supplémentaire et après, ce sera tout.

Le sénateur Massicotte : Essentiellement, notre président a résumé la question pertinente à mes yeux. Je veux que ce soit clair, madame Presseault : en Ontario, est-ce que l'incorporation de l'Association des CMA rend la chose moins personnelle si les provinces définissent ce qu'ils font? En d'autres mots, est-ce que l'incorporation de cette association nous dit qui peut ou qui ne peut pas réaliser des expertises comptables, et est-ce que cela protège le public en ce qui concerne les CMA? Est-ce que cela se retrouve dans ce texte législatif?

Mme Presseault : J'ignore ce qu'il y a dans la loi sur les CMA en Ontario. La loi ontarienne a changé il y a quelques semaines et je n'ai pas vu le projet de loi final; alors, je ne veux pas faire de commentaires précis dans le cas de l'Ontario.

La loi provinciale ressemble à n'importe quelle loi relative à un ordre professionnel auto-réglementé; elle fixe les rôles et les responsabilités de l'organisme de réglementation. C'est ce qu'elle fait. Elle n'établit pas la responsabilité des membres.

Le président : Je pense qu'il est préférable de mettre fin à cette discussion et de passer à l'étude article par article.

Je remercie beaucoup tous les témoins. Nous reconnaissons que nous vous avons mis dans une situation difficile sans vous prévenir. Cependant, votre témoignage nous a été précieux.

Je vais commencer de nouveau; nous avions commencé un peu hier soir, mais le sénateur Fox nous a rappelé, à juste titre, que le temps avançait et qu'il avait d'autres responsabilités.

Est-il convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi C-4?

Des voix : D'accord.

Le président : Avec l'accord du comité, j'aimerais regrouper les articles du projet de loi.

Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : L'étude du titre est-elle réservée?

Des voix : D'accord.

Le président : L'étude du titre abrégé à l'article 1 est-elle réservée?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 1, Définitions et application : les articles 2 à 5 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 2, Constitution : les articles 6 à 15 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

The Chair: Part 3, Capacity and Powers: Shall clauses 16 to 19 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 4, Registered Office and Records: Shall clauses 20 to 27 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 5, Corporate Finance: Shall clauses 28 to 36 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 6, Debt Obligations, Certificates, Registers and Transfers: Shall clauses 37 to 103 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 7, Trust Indentures: Shall clauses 104 to 115 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 8, Receivers, Receiver Managers and Sequestrators: Shall clauses 116 to 123 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 9, Directors and Officers: Shall clauses 124 to 151 carry?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Moore: On that section, I suggest an observation at the end with regard to that issue.

The Chair: Shall we discuss observations at the end?

Senator Moore: Yes, thank you.

The Chair: Part 10, By-laws and Members: Shall clauses 152 to 171 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 11, Financial Disclosure: Shall clauses 172 to 178 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 12, Public Accountant: Shall clause 179 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: I am creeping up on it. Shall we consider the rest of the clauses, then come back to clause 180? Is that agreeable?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 12, Public Accountant: Shall clauses 181 to 196 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 13, Fundamental Changes: Shall clauses 197 to 216 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 14, Liquidation and Dissolution: Shall clauses 217 to 241 carry?

Le président : Partie 3, Capacité et pouvoirs : les articles 16 à 19 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 4, Siège et livres : les articles 20 à 27 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 5, Financement : les articles 28 à 36 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 6, Titres de créances, certificats, registres et transfert : les articles 37 à 103 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 7, Actes de fiducie : les articles 104 à 115 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 8, Séquestres et séquestre-gérants : les articles 116 à 123 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 9, Administrateurs et dirigeants : les articles 124 à 151 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le sénateur Moore : Concernant cet article, je propose une observation à la fin concernant cette question.

Le président : Devrions-nous discuter des observations à la fin?

Le sénateur Moore : Oui, merci.

Le président : Partie 10, Règlements administratifs et membres : les articles 152 à 171 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 11, Présentation des renseignements d'ordre financier : les articles 172 à 178 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 12, Expert-comptable : l'article 179 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : J'y arrive lentement. Devrions-nous examiner le reste des articles, puis revenir à l'article 180? Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 12, Expert-comptable : les articles 181 à 196 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 13, Modification de structure : les articles 197 à 216 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 14, Liquidation et dissolution : les articles 217 à 241 sont-ils adoptés?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 15, Investigation: Shall clauses 242 to 249 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 16, Remedies, Offences and Punishment: Shall clauses 250 to 263 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 17, Documents in Electronic or Other Form: Shall clauses 264 to 271 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 18, General: Shall clauses 272 to 293 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 19, Special Act Bodies Corporate Without Share Capital: Shall clauses 294 to 296 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Part 20, Transitional Provisions, Consequential Amendments, Coordinating Amendments, Repeals and Coming into Force: Shall clauses 297 to 372 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the title carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the short title in clause 1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: I will leave "shall the bill carry?" Let us go back. We have passed clause 179. Therefore, we are on clause 180.

Senator Ringuette: Mr. Chair, I have the following amendments to propose. I move:

That Bill C-4 be amended in clause 180 on page 83,

(a) by replacing lines 18 to 22 with the following

"of a province and"; and

(b) by relettering paragraph 180(1)(c) as paragraph 180(1)(b) or any cross-references thereto accordingly.

I have these amendments in both official languages.

The Chair: That, in non-legalese, is removing 180(1)(b), is it?

Senator Ringuette: Usually, it is done automatically but the Clerk of the Senate said "for greater certainty."

The Chair: Does anyone wish to speak to this amendment?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 15, Enquête : les articles 242 à 249 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 16, Recours, infractions et peines : les articles 250 à 263 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 17, Documents sous forme électronique ou autre : les articles 264 à 271 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 18, Dispositions générales : les articles 272 à 293 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 19, Personnes morales sans capital-actions constituées par une loi spéciale : les articles 294 à 296 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Partie 20, Dispositions transitoires, modifications corrélatives, dispositions de coordination, abrogations et entrée en vigueur : les articles 297 à 372 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le président : Le titre est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le titre abrégé à l'article 1 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Nous allons laisser de côté la question : « Le projet de loi est-il adopté? » Revenons en arrière. Nous avons adopté l'article 179. Par conséquent, nous sommes à l'article 180.

Le sénateur Ringuette : Monsieur le président, j'aimerais proposer l'amendement suivant :

Que le projet de loi C-4 soit modifié, à l'article 180, à la page 83,

a) par substitution, aux lignes 17 à 20, de ce qui suit :

« ciale et, sous réserve du ».

J'ai cet amendement dans les deux langues officielles.

Le président : En langue non juridique, cela veut dire supprimer l'alinéa 180(1)b, n'est-ce pas?

Le sénateur Ringuette : Habituellement, cela se fait automatiquement, mais le greffier du Sénat a dit : « pour plus de certitude ».

Le président : Est-ce que quelqu'un désire parler de cet amendement?

Senator Oliver: I am disappointed that there is an amendment. In the Senate, I am the sponsor of this bill. This bill has been around for a long time and an amendment means that, if passed in the Senate, it must go back to the House of Commons. The House of Commons likely will rise tomorrow and come back in September. There is talk in the air about an election in September.

If there is an election, this bill will once again die on the Order Paper. If that happens, it means all the people who wanted the not-for-profit passed so it could bring some certainty and accountability to what they are doing will lose once again. These people have been trying since 2003, 2004, 2005, 2006 and 2007 to have this particular bill passed. Thousands of not-for-profit organizations can benefit from this bill, and this amendment will have the possible net effect of meaning that, once again, it cannot be done.

A former chair of this particular committee, Senator Michael Kirby, sent an email that I circulated to everyone. If you read it, you will know that he has found that normal business practices cannot be used because of the current not-for-profit business law that was written in 1917. That is the situation we are faced with today. This amendment can easily have the effect that we will still be run by 1917 laws for not-for-profits, which do so much for our country.

I do not know why this item cannot be addressed with an observation, and left to the parties to negotiate further. I hope that honourable senators will think about the consequences of the amendment and what will happen: This amendment will have to go back to the other place.

Senator Ringuette: I find it striking that Senator Oliver would invoke that this bill is suddenly an urgent issue and that we may have an election call in the fall, which is speculation, while this bill has been delayed by three useless election calls. It has also been delayed by useless Parliament prorogation.

I also want to indicate that one of our witnesses in front of us with regards to Senator Kirby's letter is the daughter of Senator Kirby.

The Chair: That is hardly relevant to Senator Oliver's observations. Can we consider Senator Oliver's suggestion of observations and his remarks vis-à-vis the consequences?

Senator Ringuette: Yes.

The Chair: Thank you.

Senator Ringuette: In regards to the issue of discrimination and interprovincial mobility, we have identified an issue that directly affects both. We know what our position in this committee has been with regard to those issues.

Le sénateur Oliver : Je suis déçu qu'il y ait un amendement. Au Sénat, je suis le parrain de ce projet de loi. Ce projet de loi existe depuis longtemps et un amendement signifie que s'il est adopté par le Sénat, il doit retourner devant la Chambre des communes. La Chambre des communes ajournera vraisemblablement demain et reviendra en septembre. Et il y a des rumeurs d'élections en septembre.

S'il y a des élections, le projet de loi mourra au Feuilleton encore une fois. Si c'est le cas, cela veut dire que tous les gens qui voulaient que la loi sur les organisations à but non lucratif soit adoptée pour qu'il puisse apporter une certaine certitude et une certaine reddition des comptes dans leur travail seront perdants encore une fois. Ces gens ont essayé de faire en sorte que ce projet de loi soit adopté en 2003, 2004, 2005, 2006 et 2007. Des milliers d'organismes à but non lucratif peuvent profiter de ce projet de loi et cet amendement pourrait avoir pour effet qu'encore une fois, cela ne sera peut-être pas possible.

Un ancien président du comité, le sénateur Michael Kirby, a envoyé un courriel que j'ai fait parvenir à tout le monde. Si vous l'avez lu, vous savez qu'il a constaté que les pratiques de travail habituelles ne peuvent être utilisées étant donné que la loi actuelle régissant les organismes à but non lucratif a été rédigée en 1917. Voilà la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Cet amendement pourrait facilement avoir pour effet que nous continuerons d'être régis par la loi de 1917 dans le cas des organismes à but non lucratif, qui font tellement pour notre pays.

Je ne sais pas pourquoi cette question ne pourrait pas être réglée à l'aide d'une observation et pourquoi nous ne laisserions pas les parties négocier davantage. J'espère que les honorables sénateurs penseront aux conséquences de cet amendement et à ce qui arrivera : cet amendement devra être retourné à l'autre endroit.

Le sénateur Ringuette : Je trouve étonnant que le sénateur Oliver dise que ce projet de loi est soudainement une question urgente et que des élections pourraient être déclenchées à l'automne, ce qui est de la spéculation, alors que ce projet de loi a été retardé par trois élections déclenchées inutilement. Il a également été retardé par une prorogation inutile du Parlement.

Je veux également indiquer, en ce qui concerne la lettre du sénateur Kirby, que l'un des témoins devant nous est la fille du sénateur Kirby.

Le président : Cela n'a pas grand-chose à voir avec les observations du sénateur Oliver. Pouvons-nous étudier la suggestion du sénateur Oliver concernant les observations et ses propos concernant les conséquences?

Le sénateur Ringuette : Oui.

Le président : Merci.

Le sénateur Ringuette : En ce qui concerne la question de la discrimination et de la mobilité interprovinciale, nous avons reconnu une question qui influe directement sur les deux. Nous savons quelle a été la position de notre comité à l'égard de ces deux questions.

I do not agree with the issues that have been brought forth by Senator Oliver. I will put on the record that I am not a member of any non-profit organization that this bill will apply to. I am also not a member of any accounting firm that this bill will affect.

Senator Moore: Senator Ringuette, I understand your intense work and feeling for what you are advocating, and I will support you as the critic of this bill. I have some reservation in doing so. At the same time, I will be most happy if you withdraw from the record your comment about Ms. Kirby, who I thought has been a forthright witness.

Senator Ringuette: I withdraw, Mr. Chair.

Senator Massicotte: Someone has suggested that I am in conflict. I will describe my conflict. I do not think I am, but I want to be transparent. I am a chartered accountant, CA, and a fellow chartered accountant, FCA. I do not think it is a conflict because it does not affect my livelihood and it does not affect CAs, but there has been some suggestion that I am in conflict so I thought I should declare that information.

Let me talk to the essence of this proposal. My understanding from the witnesses — and if I can have a copy of the act it would be better — is that the incorporation of accounts in Ontario under paragraph (a) does not go on to define who is qualified to do what in Ontario. In other words, they can be incorporated as a CA, CGA or CMA under paragraph (a), but in Ontario, that legislation does not go on to define who is qualified to perform public audits. If that is the case, which I understand it to be and we have witnesses on record saying that, I see it to be necessary to maintain paragraph (b) because paragraph (b) then goes on to allow the provinces to define who is allowed to do what. There is a public good for some government to define who is qualified to do what, and I think it is under provincial jurisdiction to do so. We should not immerse ourselves in their affairs. While they may be tardy, incompetent or whatever, we do not know and I express no opinion on that matter. I suggest we do not become involved in the matter, or enter into provincial territory as to who is qualified to do what and so on. I support the bill in its current form.

Senator Eyton: Senator Oliver and Senator Massicotte spoke eloquently about where I am coming from. I see, in simple terms, an effort that has been going on for a long time now that should be dealt with, and I think there is some vital need. I will speak about that in a minute.

Je ne suis pas d'accord avec les questions qui ont été soulevées par le sénateur Oliver. Je veux qu'il soit inscrit au compte rendu que je ne suis pas membre d'une quelconque organisation à but non lucratif à qui s'appliquera le présent projet de loi et que je ne suis pas membre non plus d'une quelconque firme de comptabilité qui serait touchée par ce projet de loi.

Le sénateur Moore : Sénateur Ringuette, je comprends le travail intense que vous avez fait ainsi que le sentiment intense qui vous anime pour la question que vous défendez, et je vais vous appuyer en tant que critique de ce projet de loi. J'ai quelques réserves à cet égard. En même temps, je serais des plus heureux si vous retiriez du compte rendu vos observations au sujet de Mme Kirby qui, je pense, a été un témoin qui a fait preuve de beaucoup de franchise.

Le sénateur Ringuette : Je retire mon commentaire, monsieur le président.

Le sénateur Massicotte : Quelqu'un a laissé entendre que j'étais en conflit d'intérêts. Je vais vous décrire la situation telle qu'elle est. Je ne crois pas qu'il y ait de problème, mais je tiens à être transparent. J'ai le titre de comptable agréé, ou CA, et je suis également fellow de l'Ordre des comptables agréés. Je ne crois pas qu'il y ait le moindre conflit, parce que l'issue de la discussion ne changera rien à ma vie ni à celle des autres CA, mais quelqu'un a laissé entendre que je pouvais être en situation de conflit d'intérêts, alors je préfère déclarer cet état de fait.

Mais revenons à l'essentiel. Selon ce que j'ai compris des témoignages — et si je pouvais avoir une copie de la loi, ce serait encore mieux —, le problème réside en ce que, pour l'Ontario, les lignes 17 à 20 et l'expression « d'un institut ou d'une association de comptables constitués en personne morale » ne définissent pas qui est habilité à faire quoi. Bref, l'expert-comptable peut aussi bien être un CA, un CGA ou un CMA en ce qui concerne le début du paragraphe, mais la loi ne nous dit pas qui, en Ontario, peut effectuer des vérifications à titre d'expert-comptable. Si tel est le cas, comme je le crois et comme sont venus nous le dire certains témoins, je crois qu'il faut conserver les lignes 17 à 20 — qui correspondent à l'alinéa b) de l'anglais —, parce qu'elles permettent aux provinces de déterminer qui peut faire quoi. Je crois que c'est dans l'intérêt public qu'un ordre ou un autre de gouvernement puisse définir quelles tâches peuvent être effectuées par qui, et je crois qu'en l'occurrence, ce pouvoir doit revenir aux provinces. Nous ne devrions pas jouer dans leurs plates-bandes. Que nous importe la lenteur et l'incompétence des autres, dans le fond, nous n'en savons rien. De mon côté, je garde mon opinion pour moi. Je propose que nous ne nous prononcions pas sur la question et que nous ne décidions pas à la place des provinces qui est habilité à faire quoi. Je crois que le projet de loi devrait demeurer tel quel.

Le sénateur Eyton : Les sénateurs Oliver et Massicotte ont déjà très bien expliqué l'essentiel de mon point de vue. Tout simplement, je crois que nous avons devant les yeux un débat qui se poursuit depuis fort longtemps et qui devrait maintenant venir à terme. Je crois que c'est crucial. J'y reviendrai dans un instant.

I see it as a criteria or standard, saying that they have to be a member of a national organization, and then with the paragraph (b) part, meeting local requirements or meeting local standards. That paragraph cannot be all that bad. It seems to me, in federal legislation, we say only that we recognize that they have that authority under the Constitution and in practice. We do not want to intrude on that authority.

I have concerns from the testimony of the witnesses, but the dispute has been a long-standing one. The question occurs to me, why has it been so difficult? For example, with Ontario, why has it been so hard for Ontario to extend their standard to apply to CGAs? It probably has something to do with competition, but I am not sure. The makeup of the body referred to was balanced, and I gather it has been in operation for a few years.

The real difficulty is that the provinces have varying and different standards. Why is there no universal standard? I do not know why the accounting professions, whatever qualifications they require, cannot come together. It seems to me not such a difficult thing to say, with respect to certain practices, that these standards will apply. It cannot be that complicated.

I have concerns about competition. I have concerns that the provinces have not come together. However, notwithstanding those concerns, I support the bill, with strong observations asking the provinces to be consistent; at least to the degree that (b) is not necessary. The problem is the inconsistency that requires the inclusion of (b).

On a personal note, I have been involved in many not-for-profit corporations. Some were not planned that way. However, I have never encountered this issue as a problem. My personal survey would cover 25 or 30 purely intentional not-for-profit corporations. It looks like a big issue, but in practice, I do not think the problem is widespread. It would be hard to come up with an example where it became a problem.

Senator Fox: I thank the witnesses that came before us. They brought forth compelling arguments on both sides of the issue. I congratulate them on their professionalism. I thought the Industry Canada officials were well prepared. They have been through this issue a number of times, and their arguments were also compelling. That does not mean I always agreed with what they said. I thank them for their professionalism and the way they put forward their arguments.

I strongly support the bill. I serve on a number of boards of not-for-profit organizations, and I think it is important that the bill pass. I am not convinced by that argument that it must be passed today. I want it to pass, and I hope it can pass today. If we amend the bill, it goes back to the House of Commons and comes back in whatever way the House wishes to dispose of it, if not

Personnellement, je vois les lignes 17 à 20 comme un critère à remplir ou une norme à respecter. On précise d'abord que les experts-comptables doivent être membres d'un organisme national puis, aux lignes 17 à 20, qu'ils doivent aussi satisfaire à certaines normes et exigences locales. Ces lignes ont quand même du bon. La loi fédérale précise seulement que les experts-comptables sont autorisés à pratiquer par la Constitution et dans les faits. Mieux vaut ne pas nous en mêler.

Les témoignages que j'ai entendus soulèvent chez moi certaines questions, mais le débat ne date pas d'hier. Pourquoi? Je me le demande. Pourquoi, par exemple, avoir attendu aussi longtemps avant que l'Ontario n'étende ses normes aux CGA? J'imagine que cela a quelque chose à voir avec la concurrence, mais je n'en suis pas certain. La composition de l'organisme d'autoréglementation en question était bien équilibrée, et j'ai cru comprendre qu'il est en activité depuis quelques années déjà.

Ce sont les normes, et le fait qu'elles varient d'une province à l'autre, qui constituent le noyau du problème. Pourquoi ne dispose-t-on pas d'une norme universelle? Je ne comprends pas pourquoi les ordres comptables, quels que soient les diplômés et les compétences qu'ils exigent, ne peuvent pas trouver un terrain d'entente. Je ne vois pas ce qu'il y a de si difficile à dire : « Voilà, pour telle et telle pratique, les normes suivantes vont s'appliquer. » Ce ne doit pas être si compliqué.

La concurrence me préoccupe. Le fait que les provinces ne réussissent pas à s'entendre me préoccupe également. Je donne cependant mon appui au projet de loi, en y joignant des observations enjoignant clairement aux provinces d'appliquer des normes uniformes, assez uniformes du moins pour que les lignes 17 à 20 perdent leur raison d'être. C'est à cause de toutes ces disparités qu'il faut garder les lignes 17 à 20.

Si je peux parler de mon expérience personnelle, je vous dirai que j'ai souvent fait affaire avec des organisations à but non lucratif, même si, dans certains cas, c'était involontaire. Je peux vous dire que ce dont il est question ici n'a jamais posé problème, du moins pas pour les 25 ou 30 organisations véritablement sans but lucratif avec lesquelles j'ai fait affaire. Le problème peut nous sembler imposant, mais je peux vous assurer que, dans les faits, il est loin d'être répandu. En fait, j'aurais du mal à me souvenir d'une situation où c'est devenu un problème.

Le sénateur Fox : Je remercie d'ailleurs les témoins qui ont comparu devant nous. Ils ont amené d'excellents arguments qui nous ont fait voir les deux côtés de la médaille. Je les félicite pour leur professionnalisme. J'ai d'ailleurs trouvé que les représentants d'Industrie Canada étaient particulièrement bien préparés. Ce n'est pas la première fois qu'ils passent par là, et leurs arguments aussi étaient très convaincants. Je ne dis pas que j'étais toujours d'accord. Je les remercie simplement pour leur professionnalisme et pour la manière dont ils ont présenté leurs arguments.

Je suis tout à fait en faveur du projet de loi. Je siège au conseil d'administration de plusieurs organismes sans but lucratif, et je crois que c'est important que ce projet de loi soit adopté. Je ne suis cependant pas convaincu qu'il doive absolument être adopté aujourd'hui. Je veux qu'il le soit, et j'aimerais bien que cela se fasse aujourd'hui. Si nous l'amendons, il retournera à la Chambre

tomorrow, perhaps on September 14 or 15 when we come back. The House of Commons is in a position to either agree or disagree with us. If they disagree with us, we will let it pass. At a minimum, we will dispose of the amendment. Either it passes or it does not pass. A large consensus is that if the amendment does not pass, there should be, at the minimum, observations attached to the bill in that regard.

The basic plus side of the amendment is that it sends a signal that we are not happy with the situation as it is now. There may be provinces that have not defined the rights, obligations and duties, and somehow we will legislate — I hate the word “discrimination” — discrimination against one body and in favour of another. Even if the House of Commons sends the bill back to us, we will have sent an important signal to the provinces, particularly the provinces in default, that they should take their responsibilities seriously. For those reasons, I will vote for the amendment.

Senator Day: It is important for us to declare any potential conflicts of interests, so I declare that I am not a member of the chartered accountants or certified general accountants, but I am a member of several self-regulating bodies. I am also a member of a number of boards for not-for-profit organizations.

From that point of view and with that declaration, I will support this amendment. I heard the CGA say — and I think Senator Massicotte missed the second part — that when they are incorporated provincially, they are incorporated to license their members according to the rules they set out. The associations have a number of different rules for different activities, including public accounting. The provincial body will not tell the member that they can do something that is contrary to any provincial law. The associations obviously will not do that or they will lose their incorporation rights and the right to self-regulate. To be a member in good standing, a member must follow the licensing rules of that self-regulating body. All that provision means is that whatever laws apply provincially will be administered by virtue of the incorporation, and therefore, we do not need (b). That position supports the position of our deputy chair earlier that paragraph (b) is redundant and therefore can create confusion and unintended consequences by virtue of its inclusion.

Senator Hervieux-Payette: I want to be on the record. We know that Ontario is the heart of the financial sector, so I agree that CGAs should have the right to conduct their activities in that province like anyone else in this country. I come from Quebec. CGAs have permission to do all the activities, including auditing.

Referring to non-profit corporations, because I have served a zillion years with a non-profit corporation, there are people on both sides who are more or less volunteers, even though they

des communes et il nous reviendra de la manière dont la Chambre le jugera bon. Si ce n'est pas demain, ce sera le 14 ou le 15 septembre, à la reprise des travaux. La Chambre des communes peut être ou ne pas être d'accord avec nous, c'est son droit. Si elle n'abonde pas dans notre sens, alors tant pis. À tout le moins, l'amendement aura été mis aux voix. Soit il est adopté, soit il est rejeté. Tout le monde semble s'entendre pour dire que, si l'amendement est rejeté, nous devrions au minimum joindre nos observations au projet de loi.

Essentiellement, l'amendement envoie le message que le statu quo ne nous convient pas. Certaines provinces n'ont pas défini les droits, les obligations et les tâches de chacun, et nous irions de notre côté cautionner une certaine forme de discrimination — je hais ce mot. Même si la Chambre des communes nous renvoie le projet de loi, nous aurons envoyé un message important aux provinces, surtout celles qui ont quelque chose à se reprocher, et nous leur aurons fait savoir qu'elles doivent prendre leurs responsabilités au sérieux. Pour toutes ces raisons, je vais voter pour l'amendement.

Le sénateur Day : Comme il faut absolument que nous déclarions tout conflit d'intérêts possible, je vous déclare que je ne suis pas comptable agréé ni comptable général accrédité, mais je suis membre de plusieurs organismes d'autoréglementation. Je siège également au conseil d'administration d'un certain nombre d'organisations à but non lucratif.

Après avoir entendu cette déclaration, vous comprendrez certainement que je voterai en faveur de l'amendement. Selon ce que nous a dit la CGA hier — et peut-être le sénateur Massicotte a-t-il manqué cette partie —, lorsqu'une association de comptables est constituée en personne morale sous le régime d'une loi provinciale, elle peut fixer elle-même ses critères et conditions d'admissibilité. Chaque association définit les règles régissant ses propres activités, y compris en matière d'expertise comptable. Aucune association provinciale n'ira dire à ses membres qu'ils peuvent faire quoi que ce soit qui irait à l'encontre d'une loi provinciale, sans quoi elle perdrait ses privilèges de personne morale et le droit de s'autoréglementer. Pour devenir membre en règle, on doit suivre les règles fixées par l'organisme d'autoréglementation à qui l'on s'adresse. Bref, tout ce que nous disent les lignes 17 à 20, c'est que les lois provinciales en vigueur s'appliqueront aussi aux associations constituées en personne morale, ce qui revient à dire que nous n'avons pas besoin de ces lignes. Ma position rejoint donc celle de notre vice-présidente, qui affirmait qu'elles sont redondantes et qu'elles risquent de semer la confusion et d'avoir des conséquences imprévues si elles ne sont pas supprimées.

Le sénateur Hervieux-Payette : Pour le compte rendu, nous savons tous que l'Ontario est au cœur du secteur financier. Je suis donc d'avis que les CGA devraient avoir le droit d'y mener leurs activités comme partout ailleurs au pays. Je viens du Québec, où les CGA peuvent effectuer toutes les activités comptables, y compris la vérification.

Pour en revenir aux organisations à but non lucratif, car vous savez que je fais partie de telles organisations depuis des lustres, il y a des gens des deux côtés que l'on pourrait en quelque sorte

charge a small fee. It was usually my role to negotiate with them to perform an audit for us for peanuts, because they were not paid the usual fee their firm charged. We are depriving our non-profit corporations of a large number of people. For that reason, I support the amendment. If we can wait for a certain number of years, we can wait for a few months more to have all those who want to serve the non-profit corporations join the clubs of hundreds and thousands of these organizations.

[Translation]

The Chair: Moved by Senator Ringuette that Bill C-4 be amended in clause 181, page 83, by substituting the following for lines 17 to 20. . .

Senator Hervieux-Payette: It is line 17 in French, but line 18 in English.

[English]

(b) by re-lettering paragraph 180(1)(c) as paragraph 180(1)(b) and any cross-references thereto accordingly.

All in favour of the amendment please signify.

Line Gravel, Clerk of the Committee: Six.

The Chair: All those opposed please signify.

Ms. Gravel: Six.

The Chair: The amendment fails then.

I am informed that the Library of Parliament— Julian Walker, who is here to assist us — normally prepares observations if we wish to have observations. Mr. Walker, do you wish some guidance?

I should finish, I am sorry. Shall clause 180 carry?

Some Hon. Senators: Agreed.

Some Hon. Senators: On division.

The Chair: The clause carries on division. If we wish to have observations, the Library of Parliament will prepare something.

Senator Oliver: Senator Moore indicated during clause-by-clause consideration that he wanted to come back to a section for observations.

The Chair: That is one observation, and you indicated that perhaps it would be appropriate to have observations with respect to clause 180.

Senator Oliver: Yes.

Senator Harb: It should be as part of the observation, stated in the strongest possible terms, that we want to ensure consistency in the application of the law. What came out loud and clear is that we are setting a precedent here. The CGA Association mentioned that there are a number of federal laws already on the books, such

qualifier de bénévoles, même s'ils demandent des honoraires minimes. C'était habituellement mon rôle de négocier avec eux afin qu'ils acceptent de faire nos vérifications pour trois fois rien, puisqu'ils n'étaient pas payés au même tarif que ce que leur firme facturait habituellement. Nous priverions les organisations à but non lucratif d'une grande quantité de ressources. C'est pourquoi je vais voter en faveur de l'amendement. Si nous avons pu attendre toutes ces années, nous pouvons certainement attendre quelques mois encore afin que ceux et celles qui veulent aider les centaines et les milliers d'organisations à but non lucratif du pays puissent en joindre les rangs.

[Français]

Le président : Il est proposé par le sénateur Ringuette que le projet de loi C-4 soit modifié à l'article 181, page 83, par substitution aux lignes 17 à 20 de ce qui suit...

Le sénateur Hervieux-Payette : En français, c'est la ligne 17, mais en anglais, c'est la ligne 18.

[Traduction]

(b) by re-lettering paragraph 180(1)(c) as paragraph 180(1)(b) and any cross-references thereto accordingly.

Tous ceux qui sont pour?

Line Gravel, greffière du comité : Six.

Le président : Tous ceux qui sont contre?

Mme Gravel : Six.

Le président : L'amendement est donc rejeté.

On m'informe que c'est habituellement la Bibliothèque du Parlement — représentée ici par Julian Walker — qui prépare les observations que nous souhaitons en joindre à notre rapport. Monsieur Walker, avez-vous besoin d'explications?

Toutes mes excuses, je n'avais pas terminé. L'article 180 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Des voix : Avec dissidence.

Le président : L'article est adopté avec dissidence. Si nous souhaitons joindre des observations, la Bibliothèque du Parlement fera le nécessaire.

Le sénateur Oliver : Pendant l'étude article par article, le sénateur Moore nous a dit qu'il souhaitait revenir à un article pour nous faire part de ses observations.

Le président : C'est exact, et vous nous avez dit qu'il serait peut-être bon de joindre des observations concernant l'article 180.

Le sénateur Oliver : En effet.

Le sénateur Harb : Le texte que nous joindrons devrait indiquer, sans qu'il y ait la moindre équivoque possible, que nous souhaitons que la loi soit appliquée de manière uniforme. Il est clairement ressorti de notre discussion que nous établissons un précédent. Le représentant de l'Association des CGA nous a dit

as the Bank Act, the Central Mortgage and Housing Corporation Act and others that do not make those references. Their fear is that for us to make them in this legislation, we create a precedent that could discriminate against 70,000 professionals who practice their profession across the land.

The second point is as important. The association clearly stated to us yesterday that under the present rules, although they are not allowed to practice in Ontario, they can work and practice when it comes to issues dealing with the Canada Elections Act, because the act is a federal statute and does not exclude them, as this bill does in paragraph 180(1)(b). If possible, we should put in strong terms that we want the government to sit down with CGAs as soon as possible, because otherwise this committee and maybe other bodies of the Senate will need to revisit the situation because this situation goes against everything that we stand for as a committee.

We are the committee that has been studying interprovincial trade. We had an extensive number of hearings across the land. We wanted to have uniformity in the law, in particular when it comes to labour mobility. This issue goes right to the heart of labour mobility.

While this debate was useful and it was conducted in a fair manner, we do not want to delay the legislation, especially in light of the fact that it was supported by all the political parties. Yet, we want to ensure that the government knows that more work needs to be done.

The Chair: When you say sit down with the CGAs, do you mean all accounting professional bodies or only the CGAs?

Senator Harb: I mean whatever it takes; perhaps all the other bodies, perhaps CGAs. Since CGAs are the ones that have the beef with the issue, we could start with them and, if necessary, bring others to the table. That point is important.

Senator Massicotte: I would word it more generically. Many independents are doing a good job. The wording should say that obviously we are in favour of interprovincial trade; we are in favour of competition; and we have concerns as to openness and whether people are protecting their territory.

I would make it more generic and say we encourage these associations to be open to competition, or something of that nature. That is where we are coming from. We cannot express an opinion as to whether it is appropriate, but we should encourage competition.

Senator Hervieux-Payette: Senator Eyton, you made some observations. Why do you not give us your side?

qu'il existait déjà un certain nombre de lois fédérales, comme la Loi sur les banques ou la Loi sur la société canadienne d'hypothèques et de logement, qui ne faisaient pas ce genre de distinctions. Ce que l'association craint, c'est que nous créions un précédent dont seraient victimes 70 000 professionnels des quatre coins du pays.

Le second point est tout aussi important. Selon ce que nous a dit l'association hier, selon les règles actuelles, même si les CGA ne peuvent théoriquement pas exercer leur profession en Ontario, ils peuvent cependant le faire si le travail à effectuer se rapporte par exemple à la Loi électorale du Canada, parce qu'il s'agit d'une loi fédérale qui ne les exclut pas, comme le font les lignes 17 à 20 du projet de loi à l'étude. Si possible, nous devrions dire haut et fort au gouvernement que nous souhaitons qu'il discute le plus rapidement possible de la question avec les CGA, sans quoi notre comité, et peut-être aussi d'autres instances du Sénat, devront revoir la situation, parce que, pour le moment, elle va à l'encontre de toutes nos valeurs.

C'est notre comité qui a étudié la question du commerce interprovincial. Nous avons tenu un grand nombre d'audiences un peu partout au pays. Nous préconisons l'uniformité juridique, surtout en ce qui concerne la mobilité de la main-d'œuvre. Or, cette question est directement liée à la mobilité de la main-d'œuvre.

Même si le débat d'aujourd'hui a été très utile et qu'il s'est déroulé sainement, nous ne devons pas retarder indûment l'adoption de la loi, surtout qu'elle a reçu l'aval de tous les partis politiques. Nous devons cependant nous assurer que le gouvernement sait qu'il reste du travail à faire.

Le président : Lorsque vous dites que le gouvernement doit discuter avec les CGA, voulez-vous dire avec tous les ordres comptables professionnels ou seulement avec les CGA?

Le sénateur Harb : Je veux dire avec toutes les parties intéressées. S'il faut que ce soit avec tous les ordres professionnels, soit. Sinon, ce sera seulement avec les CGA. Comme ces derniers sont directement visés, ce serait une bonne idée de commencer par eux. S'il le faut, nous inviterons les autres ordres professionnels à se joindre à la discussion. C'est un bon point.

Le sénateur Massicotte : J'utiliserais une formule plus générale. De nombreux comptables indépendants font de l'excellent travail. Il faudrait que nous disions que nous sommes bien évidemment en faveur du commerce interprovincial et de la concurrence, mais que nous nous inquiétons pour l'ouverture des marchés et que nous craignons que chacun cherche à protéger son territoire.

J'irais avec une formule plus générique qui dirait que nous incitons les associations concernées à s'ouvrir davantage à la concurrence, ou quelque chose du genre. Je crois que c'est là notre véritable objectif. Ce n'est pas à nous de dire ce qui est adéquat ou pas, mais nous devons favoriser la concurrence.

Le sénateur Hervieux-Payette : Sénateur Eyton, vous aviez des observations. Pourquoi ne nous donnez-vous pas votre avis?

Senator Eyton: I am developing a nasty habit. I tend to support Senator Massicotte in whatever he says and does.

I believe there should be observations. I think they should reflect the tenor that Senator Massicotte referred to. We have heard things that are concerning, and they should be reflected in observations that do not try to decide anything or pick winners and losers, but rather the observations should talk in general terms about the issue we see and the need for consistency and even-handedness in establishing qualifications.

The Chair: We could include something referring to our hard work as compared to perhaps not as much hard work elsewhere, but we will leave that.

Senator Moore: Does the researcher have enough with regard to the concerns I expressed yesterday?

The Chair: Do you want to elaborate on that concern now?

Senator Moore: Yesterday I listened to the minister's comments, but I have a concern with regard to the due diligence defence as opposed to the traditional idea of volunteers working for the community cause and for the common good, acting in good faith and acting in the law. This test will be a strenuous one for these people to meet. It will inhibit, rather than attract and lead to the retention of, qualified directors and officers in our community not-for-profit organizations. I want to register that concern.

I heard the officials say they thought that the insurance premiums will go down. That effect remains to be seen, because I see this test as becoming more onerous, and insurance companies are looking for more and more things, and charging more for those newly defined qualifications and duties.

The Chair: Senator Moore, you have been closer to the practice of law than I have. Is a good faith defence easier to meet than a due diligence defence?

Senator Moore: Yes.

The Chair: If you do not have anything in the common law, a defence would be good faith.

Senator Moore: Yes.

The Chair: The officials took the view, rightly or wrongly, that in the absence of any specified standard of care, the situation was vague and led to uncertainty and to the insurance companies maybe not knowing what to do. This test gave them some certainty.

Senator Moore: That is what they said. They said acting in good faith is a lesser test than acting reasonably. I do not subscribe to that view.

Le sénateur Eyton : J'ai l'impression que je suis en train de développer une mauvaise habitude. J'ai tendance à être d'accord avec tout ce que le sénateur Massicotte dit ou fait.

Je crois moi aussi que nous devrions joindre des observations au projet de loi, et je pense qu'elles devraient refléter les propos du sénateur Massicotte. Nous avons entendu des choses inquiétantes, et elles devraient se retrouver dans nos observations, sans pour autant que celles-ci ne cherchent à faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre ni à faire des vainqueurs et des perdants. Il faut seulement décrire la situation en termes généraux et insister sur le fait que les critères d'admissibilité utilisés doivent reposer sur des bases uniformes et impartiales.

Le président : Nous pourrions également parler de la quantité de travail que nous avons abattue ici par rapport à ce qui s'est fait ailleurs, mais bon, passons...

Le sénateur Moore : Est-ce que l'analyste a besoin de détails à propos des points que j'ai soulevés hier?

Le président : Voulez-vous y revenir maintenant?

Le sénateur Moore : Hier, j'écoutais les commentaires de la ministre, et je n'ai pas pu m'empêcher de sourciller à l'idée que l'on puisse invoquer la diligence raisonnable comme argument de défense, alors que jusqu'ici on a toujours considéré que les bénévoles travaillaient pour la communauté et pour le bien public et qu'ils agissaient en toute bonne foi et en toute légalité. Ce sera très difficile à prouver. J'ai bien peur qu'au lieu d'aider les organisations à trouver des administrateurs et des agents qualifiés et à les garder, on les en empêchera en procédant de la sorte. Je voulais que nos observations en tiennent compte.

Selon ce que nous ont dit les représentants du ministère, les primes d'assurance vont probablement baisser. Cela reste à voir, car j'ai bien l'impression que ce nouveau critère entraînera au contraire des coûts supplémentaires et que les compagnies d'assurance, qui cherchent toujours des moyens de facturer plus cher, voudraient capitaliser sur ces nouvelles tâches et qualifications.

Le président : Sénateur Moore, vous connaissez mieux le droit que moi. Est-il plus facile d'invoquer la bonne foi que la diligence raisonnable pour se défendre?

Le sénateur Moore : Oui.

Le président : S'il n'y a rien dans la common law, c'est alors la bonne foi qui est invoquée comme argument de défense?

Le sénateur Moore : C'est exact.

Le président : Les représentants du ministère ont considéré, à tort ou à raison, qu'en l'absence de norme ou de disposition particulière, la situation était trop vague et suscitait l'incertitude et que les compagnies d'assurance ne savaient plus sur quel pied danser. Pour elles, ce nouveau critère est synonyme de certitude.

Le sénateur Moore : C'est ce qu'ils ont dit. Ils ont dit qu'il valait mieux agir raisonnablement qu'en toute bonne foi. Ce n'est pas mon opinion.

People do not become involved in volunteer organizations for self-interest or for monetary gain or to conduct matters in an improper or unlawful manner. To me, the issue goes right to the heart of what not-for-profits are and what they have been traditionally in our country.

Senator Massicotte: The Canadian Bar Association raised this issue in front of the House of Commons committee, and I also agree that we should comment on it. The legislation is an improvement on the status quo, which is a void. The insurance companies and many others are wondering about the responsibility.

I share Senator Moore's comment that there is an increasing responsibility for prudent directorship; and the defence, if you wish, is the due diligence defence that we see as dominant in the corporate world as well as being defined by the courts.

My concern is probably similar to Senator Moore's. I sit on boards for not-for-profit organizations. I tell the boards I am not available for much of the time and they say, do not worry, just sit on the board and it is okay.

My worry is that if the test is the same in not-for-profits as it is in the corporate world, some of us will be discouraged from sitting on boards because often, we are not present at meetings. As you know, in law, even if you are not present, you support the decision. We should express a concern because that situation may discourage intelligent, willing people from sitting on those boards.

The legislation says due diligence such as a "prudent" administrator would apply in a comparable circumstance. The argument the qualified department officials make, I presume, is that, related to comparable circumstance, the court will consider the fact that the organization is not-for-profit, and therefore, supposedly the due diligence test will be softer than in the corporate world. That may be the case. The courts will need to determine what comparable circumstances are in a not-for-profit organization. Is a not-for-profit organization any different from a corporation? I think our guidelines will comment of that nature and alert the department that they may need to provide clarity and lessen the responsibility of a board member for a not-for-profit organization compared to the corporate world, if the courts go off in the wrong direction on this issue.

If courts apply the same rule as in the corporate rule, it is not in the interests of our society. We do not know if the courts will but I would alert the department regarding that matter, in the comments.

Les gens ne font pas du bénévolat par intérêt personnel ou par appât du gain, ni pour se conduire de manière inappropriée ou illégale. Selon moi, nous touchons ici à l'essence même de ce qui définit les organisations sans but lucratif et de la place qu'elles occupent dans notre société.

Le sénateur Massicotte : L'Association du Barreau canadien a soulevé cette même question devant le comité de la Chambre des communes, et je crois moi aussi que nous devrions nous faire entendre. La loi est déjà un plus par rapport au statu quo, car il y avait un vide juridique. Les compagnies d'assurance, pour ne nommer que celles-là, s'interrogeaient sur la responsabilité.

Je suis d'accord avec le sénateur Moore lorsqu'il dit que l'on exige de plus en plus des administrateurs qu'ils fassent preuve de prudence, que la diligence raisonnable est de plus en plus invoquée comme argument de défense par les sociétés privées et que les tribunaux semblent leur donner raison.

Mes inquiétudes sont probablement du même ordre que celles du sénateur Moore. Je siège au conseil d'administration de plusieurs organisations à but non lucratif, et lorsque je dis aux membres de ces différents conseils que je n'ai pas beaucoup de temps à leur consacrer, ils me répondent de ne pas m'inquiéter et que ma seule présence suffit.

Je crains que si le même critère est appliqué aux organisations à but non lucratif et aux sociétés privées, nous serons nombreux à hésiter avant de siéger à un conseil d'administration puisque, bien souvent, nous ne pouvons être présents aux réunions. Comme vous le savez, en droit, même lorsqu'on est absent, on est réputé appuyer les décisions prises. Nous devrions exprimer nos inquiétudes, sans quoi nous risquerions de priver les conseils d'administration des organisations à but non lucratif de personnes intelligentes et de qualité.

La loi nous parle de la diligence dont ferait preuve, en pareilles circonstances, une personne « prudente ». Je présume que le raisonnement des représentants du ministère tient au fait que, dans les circonstances, les tribunaux tiendront compte du statut « sans but lucratif » des organisations visées et qu'ils appliqueront probablement le critère de diligence raisonnable de façon moins stricte que pour les sociétés privées. Peut-être. Les tribunaux devront déterminer ce qui, dans le cas des organisations à but non lucratif, peut être considéré comme des circonstances comparables. Utilisera-t-on la même définition que pour les sociétés privées? Je crois que nos observations devront aller dans ce sens-là et signaler au ministère qu'il y a peut-être lieu de préciser certains éléments et d'alléger les responsabilités des membres des conseils d'administration des organisations à but non lucratif par rapport à celles des conseils d'administration des sociétés privées, si jamais les tribunaux semblent prendre cette tangente.

Si les tribunaux appliquent la même règle que pour les entreprises privées, je crois que cela ira à l'encontre des intérêts de la société. Nous ne savons pas ce que feront les tribunaux, mais rien ne nous empêche de prévenir le ministère dans nos observations.

Senator Hervieux-Payette: Many more women are sitting on these boards than men, and that is probably the only field where women are succeeding at becoming chairpersons. That is only a little caveat. However, we sit on many non-profit corporations and in my case, one of them is Les Grands Ballets Canadiens. Their meeting is on Wednesday and we sit on Wednesday, so I cannot attend. The organization insists that I remain on the board because they want to have the endorsement of well-known people, and it is on the letterhead of the organization.

I am sure other people have similar examples of many other organizations. There is a long list of people who sit on the board, and obviously I cannot attend the meetings. Will we exclude everyone who brings something to the organization? Sometimes it means only that the person writes a cheque for \$100,000 at the end of the year.

I subscribe to the argument to clarify that issue, because if we exclude people who bring a lot to the non-profit corporations — if they do not attend meetings they are likely to pay a big price if there is a problem — it will not take long before anyone with any kind of a high professional occupation will not be able to sit on these boards. We will not benefit from their financial support, and sometimes their direct involvement in projects in a particular time frame. However, attending meetings is the big requirement of what they are supposed to do. In a corporation, it is necessary, and who has attended and who has not is published at the end of the year. We have that requirement in the Senate as well.

The Chair: You are caught both ways.

Senator Hervieux-Payette: We are absent either from the Senate or from the board. I want this observation to be specific; that we want at least some indication that we will not lose many generous people sitting on these boards.

Senator Massicotte: Should the record also reflect that we have female chairs and co-chairs?

Senator Eyton: For now.

The Chair: Mr. Walker, do you have enough information? We all speak with extraordinary clarity, so I cannot imagine you have any problem at all.

Senator Harb: Should we mandate Mr. Walker to include everything in the report that reflects the general discussion.

Senator Massicotte: I want a copy to be circulated with a requirement to respond within 24 or 48 hours, and that the steering committee consider those comments in formulating the report. We should circulate a draft of the report, as opposed to simply delegating responsibility completely to the chair.

Le sénateur Hervieux-Payette : Les conseils d'administration des organisations à but non lucratif comptent beaucoup plus de femmes que d'hommes, et c'est probablement le seul domaine où les femmes réussissent à occuper les postes de direction. Je vous le signale au passage. Quoi qu'il en soit, nous siégeons au conseil de nombreuses organisations à but non lucratif; dans mon cas, c'est notamment celui des Grands Ballets Canadiens. Les réunions ont lieu le mercredi, mais comme nous siégeons ce jour-là, je ne peux jamais y assister. L'organisation insiste pourtant pour que je demeure membre du conseil, car elle tient à avoir l'appui de personnalités connues et parce que mon nom figure sur l'en-tête de l'organisation.

Je suis convaincue de ne pas être la seule dans cette situation-là. Les conseils d'administration comptent souvent de nombreux membres, et tout le monde sait que je ne peux pas assister aux réunions. Allons-nous exclure tous ceux et celles qui peuvent apporter quelque chose à ces organisations? Même si ce quelque chose se résume à un chèque au montant de 100 000 \$ à la fin de l'année?

Je suis aussi d'avis qu'il faut clarifier la situation, parce que si nous nous retrouvons à exclure des gens auxquels les organisations à but non lucratif tiennent beaucoup — et qui sont susceptibles de payer le gros prix si jamais il y a un problème, parce qu'ils n'auront pas pu assister aux réunions — plus aucune personnalité professionnelle bien en vue ne voudra siéger à leur conseil d'administration. Nous ne bénéficions plus de leur soutien financier, ni de leur participation ponctuelle à tel ou tel évènement. Notre présence aux réunions est notre plus grosse responsabilité. C'est obligatoire, et la liste des présences et des absences est publiée à la fin de l'année. Même chose pour les réunions du Sénat.

Le président : Vous êtes entre l'arbre et l'écorce.

Le sénateur Hervieux-Payette : Soit nous nous absents des Sénat, soit nous nous absents des réunions des conseils d'administration. Je veux que nos observations soient bien claires. Je veux qu'elles disent au moins que nous n'accepterons pas de renoncer à la présence de nombreuses personnes généreuses au sein de ces conseils d'administration.

Le sénateur Massicotte : Le compte rendu doit-il parler aussi de la présence des femmes comme présidentes et coprésidentes?

Le sénateur Eyton : Pour le moment, oui.

Le président : Monsieur Walker, avez-vous tout ce qu'il vous faut? Il est vrai que nous nous exprimons tous avec une telle clarté que tout doit être limpide.

Le sénateur Harb : Devrions-nous demander à M. Walker d'inclure dans le rapport tout ce qui s'est dit pendant la discussion?

Le sénateur Massicotte : Je voudrais qu'une copie circule, et j'aimerais bien que tout le monde y réagisse dans les 24 ou 48 heures. Le comité directeur pourra ensuite intégrer les commentaires exprimés dans son rapport. Nous pourrions faire circuler une copie du rapport préliminaire, au lieu de déléguer l'entière responsabilité à la présidence.

The Chair: You said report; do you mean a draft of the observations?

Senator Massicotte: Yes.

The Chair: Fine; is it acceptable to send the observations in one language only, as a brouillon?

[Translation]

Senator Day: In which language?

Senator Hervieux-Payette: Just in French!

[English]

Senator Fox: Can we have the observations today?

The Chair: Is that acceptable?

Senator Fox: I know Senator Oliver is concerned about passing the bill.

Senator Day: There is no amendment.

Senator Fox: I know there is no amendment, but do we have to agree to the observations?

The Chair: No; they are provided as an attachment. I will report the bill but with observations, if that is agreeable to everyone.

Ms. Gravel tells me that I did not ask, "Shall the bill carry?" Is it agreed that I report Bill C-4 to the Senate without amendment but with observations?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Do we attach the observations when I report it?

Ms. Gravel: Yes.

The Chair: My report is next week.

Senator Hervieux-Payette: On Monday.

The Chair: Can we have these observations completed by tomorrow?

Senator Fox: We will be able to see and vet the observations and submit our comments to whomever?

The Chair: I guess comments are submitted to Ms. Gravel.

Line Gravel, Clerk of the Committee: Maybe we will have them by the end of the day today if we are lucky.

[Translation]

The Chair: The problem is that the translators are overloaded.

Senator Massicotte: Can we have the English today and the French tomorrow?

Senator Fox: The French today and the English tomorrow.

Le président : Vous avez parlé d'un rapport, voulez-vous parler de la version préliminaire des observations?

Le sénateur Massicotte : Oui.

Le président : Parfait. Peut-on envoyer nos observations dans une seule langue, comme s'il s'agissait d'un brouillon?

[Français]

Le sénateur Day : En quelle langue?

Le sénateur Hervieux-Payette : En français seulement!

[Traduction]

Le sénateur Fox : Peut-on avoir le texte dès aujourd'hui?

Le président : Est-ce que c'est faisable?

Le sénateur Fox : Je sais que le sénateur Oliver voudrait que le projet de loi soit adopté.

Le sénateur Day : Il n'y a même pas d'amendement.

Le sénateur Fox : Je le sais bien, mais devons-nous nous entendre sur la teneur des observations?

Le président : Non, elles seront envoyées à part. Je ferai rapport du projet de loi en y joignant nos observations, si tout le monde est d'accord.

Mme Gravel me signale que je ne vous ai pas officiellement demandé si le projet de loi était adopté. Acceptez-vous que je fasse rapport du projet de loi C-4 au Sénat sans propositions d'amendement mais avec des observations?

Des voix : D'accord.

Le président : Joignons-nous nos observations au rapport?

Mme Gravel : Oui.

Le président : Je dois présenter mon rapport au Sénat la semaine prochaine.

Le sénateur Hervieux-Payette : Lundi.

Le président : Pourrions-nous avoir nos observations demain?

Le sénateur Fox : Une fois que nous en aurons pris connaissance, à qui ferons-nous part de nos commentaires?

Le président : J'imagine que ce sera à Mme Gravel.

Line Gravel, greffière du comité : Si nous sommes chanceux, peut-être pourrions-nous les avoir d'ici la fin de la journée.

[Français]

Le président : Le problème, c'est que les traducteurs sont débordés de travail.

Le sénateur Massicotte : Peut-on avoir l'anglais aujourd'hui et le français demain?

Le sénateur Fox : Le français aujourd'hui, l'anglais demain.

[English]

Julian Walker, Analyst, Library of Parliament: Is first thing in the morning acceptable?

The Chair: Will you have it in both languages first thing in the morning?

It will be ready tomorrow. Senators, you will have it by email. Thank you all very much.

Senator Moore: We will report the bill on Monday?

The Chair: Yes; is that okay?

Senator Moore: Yes, that is fine.

(The committee continued in camera.)

[Traduction]

Julian Walker, analyst, Bibliothèque du Parlement : Demain matin, à la première heure, est-ce que ça irait?

Le président : Dans les deux langues?

Mesdames et messieurs les sénateurs, le document sera prêt demain et vous le recevrez par courriel. Merci beaucoup à vous tous.

Le sénateur Moore : Feron-nous rapport du projet de loi lundi?

Le président : Oui, est-ce que ça va?

Le sénateur Moore : Absolument.

(La séance se poursuit à huis clos.)

SENATE



SÉNAT

CANADA

Recent *Competition Act* Changes: A Work in Progress

*Report of the
Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce*

The Honourable Michael A. Meighen, Q.C., Chair
The Honourable Céline Hervieux-Payette, P.C., Deputy Chair

JUNE 2009

Ce document est disponible en français.

* * *

This report and the Committee's proceedings are available online at

www.senate-senat.ca/bancom.asp

Hard copies of these documents are also available by contacting
the Senate Committees Directorate at (613) 990-0088

Comments and reactions to this report can be
brought to the attention of the committee by email at

banking_banques@sen.parl.gc.ca

MEMBERSHIP

The Honourable Senator Michael A. Meighen, Q.C., Chair

The Honourable Senator Céline Hervieux-Payette, P.C., Deputy Chair

and

The Honourable Senators:

J. Trevor Eyton, Q.C.

Francis Fox, P.C.

Irving Gerstein

Stephen Greene

Mac Harb

* James Cowan (or Claudette Tardif)

* Marjory LeBreton, P.C. (or Gerald J. Comeau)

Paul J. Massicotte

Wilfred P. Moore, Q.C.

Donald H. Oliver, Q.C.

Pierrette Ringuette

** Ex Officio Members of the Committee*

Other Senators who have participated on this study:

The Honourable Senators Day,
Kenny, Tkachuk

Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament:

Mark Mahabir, Analyst

Marc-André Pigeon, Analyst

Senate Committees Directorate:

Louise Pronovost, Administrative Assistant

Clerk of the Committee:

Dr Line Gravel

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday, March 12, 2009:

The Honourable Senator Cowan moved, seconded by the Honourable Senator Hubley:

That, notwithstanding any rules or usual practices, and without affecting any consideration or progress made by the Senate with respect to Bill C-10, the *Budget Implementation Act, 2009*, the following committees be separately authorized to examine and report on the following elements contained in that bill:

(a) The Standing Senate Committee on Energy, the Environment, and Natural Resources: those elements dealing with the *Navigable Waters Protection Act* (Part 7);

(b) The Standing Senate Committee on Banking, Trade, and Commerce: those elements dealing with the *Competition Act* (Part 12);

(c) The Standing Senate Committee on Human Rights: those elements dealing with equitable compensation (Part 11); and

(d) The Standing Senate Committee on National Finance: all other elements of the bill, in particular those dealing with employment insurance; and

That each committee present its final report no later than June 11, 2009.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

TABLE OF CONTENTS

INTRODUCTION	1
THE ISSUE: DUAL-TRACK CONSPIRACY PROVISION	3
Appendix A – History and Overview of the <i>Competition Act</i>	13
1. History.....	13
2. Act Prior to 2009 Amendments Resulting from the <i>Budget Implementation Act, 2009</i>	14
Appendix B – Changes to the <i>Competition Act</i> in the <i>Budget Implementation Act, 2009</i>	17
Appendix C: Witnesses	21
Appendix D: - Briefs submitted but did not appear before the Committee	21

Recent *Competition Act* Changes: A Work in Progress

INTRODUCTION

In May 2009, after legislation implementing certain aspects of the 2009 federal budget had received Royal Assent in March 2009, the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce examined elements dealing with the *Competition Act*¹ contained in Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009*. These changes reflect, in part, recommendations in the 2008 final report of the Competition Policy Review Panel entitled *Compete to Win*⁽²⁾ and proposed changes in Bill C-19 (1st Session, 38th Parliament), which died on the Order Paper with the dissolution of Parliament in 2005.

The changes recommended in *Compete to Win* include proposals in three areas: 1) modernizing the criminal conspiracy provision found in section 45 of the *Competition Act*; 2) harmonizing the pre-merger notification rules with the US regime; and 3) replacing airline-specific administrative monetary penalties for firms that abuse their dominant position in the market with a general administrative monetary penalty applicable to all sectors of the economy.

Changes similar to those in *Compete to Win* were also contained in Bill C-19, which proposed amendments in respect of administrative monetary penalties, the removal of provisions that apply to airlines, the creation of new court-ordered interim injunctions to freeze assets and orders to refund revenue obtained through reviewable conduct to the purchaser of the product, and the decriminalization of pricing provisions. Amendments similar to those in Bill C-19 were also mentioned in 2002 by the House of Commons Standing Committee on Industry, Science and Technology.⁽³⁾

In the course of our study, the Committee received submissions on various aspects of Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009*. In general, witnesses were concerned about the inclusion of proposed changes to the *Competition Act* in a budget implementation bill and the consequential absence of debate over important issues concerning competition law.

¹ R.S.C. 1985, c. C-34.

² Competition Policy Review Panel, *Compete to Win: Final Report*, (the Wilson report) June 2008, pp. 53-61, [http://www.ic.gc.ca/cic/site/cprp-gepmc.nsf/vwapj/Compete_to_Win.pdf/\\$FILE/Compete_to_Win.pdf](http://www.ic.gc.ca/cic/site/cprp-gepmc.nsf/vwapj/Compete_to_Win.pdf/$FILE/Compete_to_Win.pdf). The Panel felt that “the primary focus of Canadian competition law and its administration and enforcement should be on anti-competitive conduct and outcomes more than on concerns about industry concentration.”

³ House of Commons Standing Committee on Industry, Science and Technology, *A Plan to Modernize Canada's Competition Regime*, 1st Session, 37th Parliament, April 2002, <http://www2.parl.gc.ca/content/hoc/Committee/371/INST/Reports/RP1032077/indurp08/indurp08-e.pdf>.

In spite of the relative lack of prior debate on the *Competition Act* proposals contained in the legislation implementing some aspects of the 2009 federal budget, the witnesses appearing before the Committee – which included government entities such as the Competition Bureau and Industry Canada, business associations such as the Canadian Chamber of Commerce and the Retail Council of Canada, competition lawyers from the Canadian Bar Association, lawyer Tim Kennish (as an individual),⁴ and consumer groups such as the Public Interest Advocacy Centre and Option consommateurs – generally agreed that the changes to the *Competition Act* in the *Budget Implementation Act, 2009* were beneficial to competition. The Canadian Real Estate Association and the Association of Canadian Advertisers also submitted letters to the Committee.

However, certain areas of the *Competition Act* that were changed by the *Budget Implementation Act, 2009* remain contentious. This report summarizes the views and suggestions presented to the Committee by witnesses regarding those issues that they believe require improvement. Since the number of witnesses was necessarily limited, the range of viewpoints presented may not have been complete, the revised criminal conspiracy offence and the new civil conspiracy offence will not come into effect until 12 March 2010, and we lacked sufficient time in which to undertake our normal thorough review of the issues, we do not make any recommendations in this report. We will, at a later time, undertake a more complete examination of important competition law issues. Our later study will include an examination of the new pre-merger notification rules as well as other changes to the *Competition Act* resulting from the *Budget Implementation Act, 2009*.

⁴ Tim Kennish works in the field of competition law for Osler, Hoskin & Harcourt LLP (“Osler”). According to Osler’s website, he “is listed in Euromoney’s *Directory of the World’s Leading Competition and Antitrust Lawyers* and in the Competition and Antitrust law section of *The Best of the Best*. He is also among the top Canadian practitioners in the field according to *Chambers Global: The World’s Leading Lawyers for Business 2004-2005* and the 2005 *Lexpert/American Lawyer Media Guide to the Leading 500 Lawyers in Canada*.”

THE ISSUE: DUAL-TRACK CONSPIRACY PROVISION

“*Per se*” Criminal Offence (Section 45)

A. Background

The main criminal conspiracy offence in section 45 of the *Competition Act*, which prohibits conspiring, combining, agreeing or arranging with another person to prevent or lessen competition unduly, has been the cornerstone of the Act since 1889. The recent changes to the provision resulting from Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009* include a new “*per se*” offence that removes the “unduly” requirement; the result of the change should be application of the offence solely to “hardcore” cartels,⁵ similar to the operation of conspiracy offences in other countries.⁶ Further, the extensive list of exemptions to the original criminal offence has been replaced with a limited list of defences which includes agreements

- that are ancillary to a broader agreement or related to a separate agreement;
- related to the export of a product;
- between or among affiliated entities; or
- between parties involved in an activity regulated by a government.

These changes are expected to reduce the Competition Bureau’s evidentiary burden for proving offences that fall within the definition of a conspiracy agreement or arrangement.

Under the old section 45, criminal conspiracy offence conduct that was approved by federal, provincial/territorial or municipal legislation did not constitute a conspiracy and was known as the “regulated conduct” defence.⁷ The new “*per se*” criminal

⁵ These include agreements among competitors to fix prices, to allocate markets or to restrict output. The new provision should apply to covert agreements to restrict competition.

⁶ See subsection 45(1) of the *Competition Act*. The “*per se*” offence includes the following conspiracies, agreements or arrangements between or among competitors: “(a) to fix, maintain, increase or control the price for the supply of the product; (b) to allocate sales, territories, customers or markets for the production or supply of the product; or (c) to fix, maintain, control, prevent, lessen or eliminate the production or supply of the product.” The revised offence removes the requirement for evidence of undue harm to market competition. Together, the listing of prohibited activities and the removal of undue harm to market competition is known as the “*per se doctrine*.” Thus, “*per se*” means that the act of a defined anti-competitive agreement is presumed to be illegal without the necessity of proving its effect on the market. For a discussion of “hardcore” cartels, see: Organization for Economic Co-operation and Development, *Recommendation of the Council concerning Effective Action against Hard Core Cartels*, 1998, <http://www.oecd.org/dataoecd/39/4/2350130.pdf>; in particular, according to page 3, “a ‘hard core cartel’ is an anticompetitive agreement, anticompetitive concerted practice or anticompetitive arrangement by competitors to fix prices, make rigged bids (collusive tenders), establish output restrictions or quotas, or share or divide markets by allocating customers, suppliers, territories or lines of commerce.”

⁷ For a summary, see *Garland v. Consumers Gas Co.* [2004], 1 S.C.R. 629.

conspiracy offence attempts to import, into the *Competition Act*, previous case law which allowed the “regulated conduct” defence.⁸

New subsection 45(8) defines “competitor” as a person who the potential offender would likely compete with in the absence of a conspiracy, agreement or arrangement with that person.

Lastly, since the inception of competition law in Canada in 1889, the criminal conspiracy offence has never included a limitation period. As a result, entities that violate the conspiracy provision are liable for imprisonment and/or fines indefinitely. The United States currently has a five-year statutory limitation period for federal criminal antitrust violations.⁹

B. Witnesses’ Views

1. Exemptions to the Offence

According to the Canadian Chamber of Commerce and Tim Kennish, the exemption for agreements made between affiliates in the “*per se*” criminal conspiracy offence should include a broader definition for qualifying affiliates; in particular, the definition should include “entities” as defined in the *Investment Canada Act*.¹⁰ While the Competition Bureau assured the Committee that the *per se* criminal offence provisions will be applied only to cases “that seriously undermine competition,” the Canadian Chamber of Commerce and Tim Kennish recommended a *de minimis* exception to the offence and exemption-granting power for the Commissioner of Competition.

A letter submitted to the Committee by the Canadian Bar Association highlighted the potential “chilling” effect of the new provision on legitimate competitor collaborations, especially between and among small businesses that do not have market power. It also gave the example of “buying groups” created by small businesses to obtain a volume discount for the purchase of goods from suppliers.

The Canadian Real Estate Association stated, in its letter to the Committee, that the new provision may apply to real estate businesses that cooperate to purchase

⁸ See subsection 45(7) of the *Competition Act*.

⁹ 18 U.S.C. § 3282.

¹⁰ R.S.C. 1985, c. 28 (1st Supp.), s. 3, “entity” and “joint venture.” “Entity” means “a corporation, partnership, trust or joint venture” and “joint venture” means “an association of two or more persons or entities, where the relationship among those associated persons or entities does not, under the laws in force in Canada, constitute a corporation, a partnership or a trust and where, in the case of an investment to which this Act applies, all the undivided ownership interests in the assets of the Canadian business or in the voting interests of the entity that is the subject of the investment are or will be owned by all the persons or entities that are so associated.”

advertising and to referrals between real estate agents who work in overlapping geographic regions. Another concern presented in its letter was the principal-agent business model used for real estate brokers where the broker's agents receive commissions based on agreements.

2. Regulated Conduct Defence

According to the letter submitted to the Committee by the Canadian Bar Association and the testimony of Tim Kennish, the "*per se*" criminal conspiracy offence should include an explicit defence in the Act for "regulated conduct" approved by a legislature. The Canadian Bar Association expressed concern that, without an explicit defence, "it is possible that a court would conclude that provincially regulated conduct, including aspects of our agricultural supply management system, is no longer protected from the application of the Competition Act. This is a drafting problem. I think this is not what was intended and it needs to be fixed."

3. Definition of "Competitor"

In his submission to the Committee, Tim Kennish stated that the "competitor" definition should be amended by replacing the term "competitor includes" with the term "competitor means," thereby providing greater precision, and by ensuring that the definition is broad enough to include individuals who were competitors in the past or who may be competitors in the future.

4. Limitation Period

In its presentation to the Committee, the Canadian Chamber of Commerce recommended the creation of a limitation period.

Civil Conspiracy (Section 90.1)

A. Background

As indicated earlier, the 2008 *Compete to Win* report influenced the changes to the *Competition Act* contained in Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009*. The report determined that the criminal provision was a blunt instrument that should only apply to activities that fall within the "hardcore" cartel category. Thus, a new civil conspiracy offence was recommended that would be more flexible in its application to various types of conspiracies and would act as a corollary to the criminal offence. In a 2001 review of the conspiracy provisions it was found that the courts had difficulty in applying the criminal conspiracy provision and the Competition Bureau has suggested that a new civil offence should be created.¹¹

¹¹ Al Gourley, *A Report on Canada's Conspiracy Law: 1889-2001 and Beyond*, 2001, p. 2 and *Ontario Salt v. Merchant Salt Co.* (1871), 18 Gr. 540.

New section 90.1 of the *Competition Act*, which adds a civil conspiracy offence, permits the Competition Tribunal (“Tribunal”) to issue certain remedies in respect of existing or proposed agreements among competitors or potential competitors that are likely to lessen substantially or prevent competition in any relevant market.¹² The potential remedies include: (a) an order prohibiting any person – whether or not that person is a party to the agreement or arrangement – from doing anything under the agreement or arrangement; or (b) an order requiring any person – whether or not that person is a party to the agreement or arrangement – to take any other action, with the consent of that person and the Commissioner of Competition.

New subsection 90.1(4) of the *Competition Act* creates an “efficiency” exemption to the civil conspiracy offence if the Competition Tribunal finds that the agreement or arrangement is “likely to bring about gains in efficiency that will be greater than, and will offset, the effects of any prevention or lessening of competition” that would not be obtained if the order were made. This “efficiency” exemption also applies to mergers (section 96) and, during Tribunal cases, the Tribunal has determined that a “balanced weights” approach must be used; this approach considers the negative effects that could undermine the efficiency of the economy and the socio-economic desirability of a wealth transfer from consumers to the merging parties.¹³

B. Witnesses’ Views

In its presentation, the Canadian Chamber of Commerce was concerned that the Competition Bureau may elect to prosecute an offence under the criminal or the civil provision at multiple times during its investigations, which may increase the uncertainty for potential infringers and delay resolution.¹⁴

The Canadian Bar Association’s presentation to the Committee noted that, because the civil conspiracy provisions lack an explicit regulated conduct defence, “you could have an agriculture marketing board, under the amended law, hauled in front of the competition tribunal and asked to explain itself. It may be difficult in light of the regime

¹² See: Competition Bureau, *Competitor Collaboration Guidelines*, [http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-e.pdf/\\$FILE/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-e.pdf](http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-e.pdf/$FILE/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-e.pdf).

¹³ See *Canada (Commissioner of Competition) v. Superior Propane Inc.* (2002), 18 C.P.R. (4th) 417 (Competition Trib.); affirmed (2003), 23 C.P.R. (4th) 316 (Fed. C.A.).

¹⁴ According to the Competition Bureau’s *Competitor Collaboration Guidelines* (pp. 5-6), prosecution of an offence by way of the criminal or the civil regime is determined by the Commissioner of Competition and may be changed at any time, depending on the circumstances of the case. The guidelines are available at: [http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-e.pdf/\\$FILE/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-e.pdf](http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-e.pdf/$FILE/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-e.pdf).

for it to pass the scrutiny under the new section 90.1. This is something that can be fixed with some relatively narrow amendments to the law. Those amendments would be in the spirit of what Parliament intended in the first place.”

In his submission, Tim Kennish proposed changes to the new civil conspiracy offence that mirror his proposals for the new “*per se*” criminal conspiracy offence. In particular, he advocated:

- a broader definition for qualifying affiliates that includes “entities” as defined in the *Investment Canada Act*;
- an explicit defence in the Act for “regulated conduct” approved by a legislature; and
- an amendment to the “competitor” definition in order to replace the term “competitor includes” with the term “competitor means,” thereby providing greater precision, and to ensure that the definition is broad enough to include individuals who were competitors in the past or who may be competitors in the future.

Regarding the civil conspiracy offence, Tim Kennish also told the Committee that the scope of powers granted to the Competition Tribunal should be broadened to include the power to order a person to do any other requirement that, in the Tribunal’s opinion, is necessary to overcome the effects of the agreement in the market or to restore or stimulate competition in the market.¹⁵

In its testimony to the Committee, Option consommateurs urged consideration of a “consumer welfare” test rather than the current approach.

THE ISSUE: TWO-STAGE PRE-MERGER NOTIFICATION (Subsection 114(2), Sections 123 and 123.1)

A. Background

Prior to the 1986 amendments to the *Competition Act*, the merger offence was a criminal offence under the *Combines Investigation Act*.¹⁶ In 1986, the merger offence was changed to a civil offence due to the difficulty of proving that competition would be “lessened to the detriment or against the interest of the public” to the criminal standard of “beyond a reasonable doubt.” Moreover, in 1986, a provision was created that applied to parties contemplating certain mergers; the provision required the submission of advance notification to the Commissioner of Competition (Part IX – sections 108-124, “pre-

¹⁵ His proposal is modelled on subsection 77(2) of the *Competition Act*.

¹⁶ See R.S.C. 1970, c. C-23, section 33 and R.S.C. 1985, c. 19 (2nd Supp.).

merger notification”). Under the current provision,¹⁷ if a proposed transaction surpasses the party-size and transaction-size thresholds in sections 109 and 110 of the Act, then – subject to certain exceptions described in Part IX of the Act – the parties are required to notify the Commissioner of Competition prior to completing the transaction. This notification begins a 30-day review period by the Competition Bureau to determine whether the proposed transaction is likely to result in a substantial lessening or prevention of competition.

From January 2002 to December 2007, there were 7,937 mergers in Canada, with 1,431 merger transactions being reviewed by the Competition Bureau.¹⁸ Of these 1,431 reviewed transactions, 15 resulted in merger remedies, such as divestiture of assets or businesses. One of the reasons for the relatively low number of reviewed transactions is that investigations by the Bureau require information that may be difficult to obtain through existing methods, such as section 11 orders under the *Competition Act*.¹⁹

One of the goals of the recommendations proposed in the *Compete to Win* report was to harmonize Canadian competition laws with those of the US in order to minimize unnecessary procedural or substantive differences due to the high degree of integration of business operations in the two countries. The *Compete to Win* recommendations included a proposal for a new, US-style two-stage pre-merger notification regime, which would unify the pre-notification procedure for cross-border mergers.

Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009* created a new, two-stage pre-merger notification regime in the *Competition Act*. The regime is perhaps the most controversial aspect of the recent changes to the *Competition Act*. The changes include the establishment of a new mechanism for the Competition Bureau to obtain additional information required for a merger review through a supplementary request for information process (“supplementary information request”) during the initial 30-day review period.²⁰ The supplementary information request will initiate a new 30-day review period, which begins after the Bureau has received the additional information. According to the Bureau’s draft guidelines, after the 30-day period, the proposed

¹⁷ Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009* increased the party-size and transaction-size thresholds from \$35 million to \$70 million and provided for yearly increases indexed to inflation.

¹⁸ *Compete to Win* (2008), p. 55.

¹⁹ See: Competition Bureau, *Review of s. 11 of the Competition Act*, [http://www.competitionbureau.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/FINAL%20Opinion%20Revised%20Post%20Delivery%20-%2019%20June%202008.pdf/\\$FILE/FINAL%20Opinion%20Revised%20Post%20Delivery%20-%2019%20June%202008.pdf](http://www.competitionbureau.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/FINAL%20Opinion%20Revised%20Post%20Delivery%20-%2019%20June%202008.pdf/$FILE/FINAL%20Opinion%20Revised%20Post%20Delivery%20-%2019%20June%202008.pdf).

²⁰ See: Competition Bureau, *Draft - The Revised Merger Review Process*, [http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Merger-Guidelines-Final-20090324-e.pdf/\\$FILE/Merger-Guidelines-Final-20090324-e.pdf](http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Merger-Guidelines-Final-20090324-e.pdf/$FILE/Merger-Guidelines-Final-20090324-e.pdf).

transaction may be completed by the parties unless the Bureau has obtained an order²¹ to prevent the closing of the transaction.²²

In the US, the costs associated with a supplementary information request are, on average, \$5 million. The recent amendments to the *Competition Act*²³ also include a new administrative penalty for parties that close a transaction before the expiration of the initial 30-day review period or the 30-day supplementary information request period.

B. Witnesses' Views

The Interim Commissioner of Competition told the Committee that approximately four to six mergers each year are potentially harmful to competition and require additional information for the Competition Bureau's analysis.

The Canadian Chamber of Commerce was concerned about the lack of judicial oversight in respect of the supplementary information request procedure and the lack of closure after the expiration of the new 30-day review period, since the Commissioner of Competition is not required to complete the review or to obtain an order. The Canadian Bar Association, in a February 2009 letter to Industry Canada, also highlighted that the US two-stage merger review process increased costs and delays associated with mergers.²⁴ The Committee was told that the lack of a defined deadline in the amendments to the Act and the new administrative monetary penalty may result in increased costs for the merging parties.

The Committee also heard the concerns of the Canadian Bar Association, the Canadian Chamber of Commerce and Tim Kennish about the application of the new, two-stage merger-process to popular business transactions that may not result in industry concentration that would lessen competition, such as real estate acquisitions, upstream oil and gas acquisitions, trust conversions, sale and leaseback transactions, and corporate reorganizations where ultimate control was unaltered. We were told that US legislation contains a list of exemptions for transactions that would not result in industry concentration,²⁵ and recommended a list of exempted transactions for Canada.

Another potential problem brought to the Committee's attention was the interaction between existing Competition Bureau procedures, such as advanced ruling

²¹ Under section 100 of the *Competition Act*, the Commissioner of Competition may seek an interim order from the Competition Tribunal to prevent the closing of a transaction where the Commissioner requires additional time to complete a review of the transaction.

²² See: Competition Bureau, *Draft - The Revised Merger Review Process*, p. 5 and see subsections 114(2), 114(2.1) and paragraph 123(1)(b) of the *Competition Act*.

²³ See section 123.1 of the *Competition Act*, which creates a \$10,000 penalty for each day a transaction is in violation of the pre-merger notification clause (section 123), and US legislation, which contains a \$11,000 penalty for each day of the violation (15 U.S.C. § 18a(g)(1)).

²⁴ See the Canadian Bar Association, *letter to Industry Canada*, 3 February 2009.

²⁵ See: 16 C.F.R. §§ 802.1-802.71, http://www.access.gpo.gov/nara/cfr/waisidx_09/16cfr802_09.html.

certificates, no-action letters, service standard periods and section 11 orders, and the new, two-stage merger-review process. Tim Kennish felt that existing Bureau procedures could hamper the efficiencies expected from the new regime, since the US does not have similar procedures. In his view, service standards²⁶ for fees charged in relation to the merger review process will also have to be updated to reflect the recent changes to the process.

THE ISSUE: ADMINISTRATIVE MONETARY PENALTIES (Paragraph 74.1(1)(c) and Subsection 79(3.1))

A. Background

The provisions prohibiting deceptive marketing practices found in Part VII.1 of the *Competition Act* were created in 1999 with the repeal of the previous criminal provisions and the creation of a new civil offence with monetary penalties.²⁷ The recent changes to the Act (paragraph 74.1(1)(c)) resulting from Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009* include an increase in the maximum administrative monetary penalty from \$100,000 to \$1,000,000 for individuals who, and from \$200,000 to \$15,000,000 for corporations that, engage in deceptive marketing practices. These penalties will provide the Competition Tribunal, the Federal Court and the superior court of a province with an additional remedy for violations of the Act's deceptive marketing provisions.

The prohibition on abuses due to a person's dominant position in a market (section 79 – "abuse of dominant position") contained in the *Competition Act* was created in 1986 with the repeal of the previous criminal offence of being a party to, or to the formation of, a monopoly and the creation of a civil offence with monetary penalties.²⁸ The *Compete to Win* report also considered the use of penalties or fines in the Act to deter anti-competitive behaviour.²⁹ Fines include administrative monetary penalties for civil offences and awards of damages during criminal proceedings. The *Compete to Win* report recommended the repeal of the specific administrative monetary penalties for Air Canada in the abuse of dominant provisions in the Act (subsection 79(3.1)) and the creation of a general \$5,000,000 penalty that would apply to all industries. Canada is one of the few countries where the competition authority does not have the general power to administer fines to entities that abuse their dominant position in the market.³⁰

²⁶ See: Competition Bureau, Competition Bureau fee and Service Standard Policy, <http://www.cb-bc.ca/eic/site/cb-bc.n56/eng/01388.html>

²⁷ S.C. 1999, c. 2. Please note that misleading advertising may be prosecuted under the criminal provision (section 52) or the civil offence in Part VII.1 of the *Competition Act*.

²⁸ R.S.C. 1985, c. 19 (2nd Supp.).

²⁹ Other countries use fines as a retribution remedy, including – for example – Japan. See: Organization for Economic Co-operation and Development, *Policy Roundtables - Remedies and Sanctions in Abuse of Dominance Cases*, 2006, <http://www.oecd.org/dataoecd/20/17/38623413.pdf>.

³⁰ Ibid.

The recent changes to the Act resulting from Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009* include a general administrative monetary penalty of a maximum of \$15,000,000 for abuses of a party's dominant position in the market. Previously, the administrative monetary penalty applied exclusively to Canada's dominant domestic airline. The new penalty will provide the Competition Tribunal with an additional remedy after a party is found to be engaging in anti-competitive practices as a result of its dominant position in the market.

B. Witnesses' Views

In its testimony to the Committee, the Retail Council of Canada expressed concern about the magnitude of the penalties for infringers and the potential violation of safeguards guaranteed by section 11 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* ("Charter"). To confirm this viewpoint, the Retail Council of Canada submitted a legal opinion by constitutional expert Peter Hogg which stated, among other arguments, that the administrative monetary penalties were more like penalties associated with criminal offences in other acts, such as administrative penalties in taxing statutes which are based on a mathematical formula related to the amount of tax evaded or the value of goods on which customs duty was evaded.

The legal opinion by Peter Hogg also noted that the administrative monetary penalty provisions also have a "true penal consequence,"³¹ and stated that the existing administrative monetary penalty for both deceptive marketing practices and the new administrative monetary penalty for the "abuse of dominant position" offence include mitigating factors which are similar to the factors considered by criminal courts in imposing a sentence on a convicted accused. Thus, according to the legal opinion, the similarities with criminal offences necessitate protection for offenders, as guaranteed by section 11 of the *Charter*.

In its submission, the Association of Canadian Advertisers agreed with the Retail Council of Canada's constitutional arguments and also argued that the monetary penalties for "deceptive marketing practices" were excessive and may decrease advertising activity in Canada.

Tim Kennish also argued that the administrative monetary penalties under the abuse of dominant position provision are excessive and may be harmful to legitimate practices that are difficult to identify as abusive behaviour under the current provisions.

THE ISSUE: MISCELLANEOUS

A. Background

³¹ See *R. v. Wigglesworth* [1987], 2 S.C.R. 541, at paragraph 23.

Recent changes to the *Competition Act* resulting from Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009* also include a new restitution remedy (paragraph 74.1(1)(d)) for violation of the civil deceptive marketing practices offence. The new remedy will allow the Competition Tribunal, the Federal Court or the superior court of a province to order revenue obtained through false or misleading advertising of a product³² to the public to be returned to the final purchaser of the product (i.e., the consumer).

B. Witnesses' Views

In respect of the new restitution remedy, Option consommateurs argued that any residual amount that is not claimed by a consumer should be allocated to consumer advocacy groups so that further abuses may be prevented.

Finally, the Canadian Chamber of Commerce recommended that an oversight body be created to ensure that the Competition Bureau is enforcing the law in an acceptable manner. In its view, the oversight body could be modelled on similar bodies created to oversee other law enforcement agencies or could consist of yearly parliamentary review of the Bureau.

³² "Product" includes articles and services (subsection 2(1) of the *Competition Act*).

Appendix A – History and Overview of the *Competition Act*

1. History

Competition legislation has existed in Canada for more than 120 years. The first Canadian legislation in this area was passed in 1889 with *An Act for the Prevention and Suppression of Combinations Formed in Restraint of Trade*.³³ The statute, which created a criminal offence to combat conspiracies and combinations formed in restraint of trade as well as to provide penalties for violations, was motivated by concern over the emergence in Canada of smaller versions of the large trusts that existed in the United States and which were thought to increase the price of goods and limit supplies.³⁴

In 1910, the Canadian Parliament passed the *Combines Investigation Act*,³⁵ which was designed to ensure that firms compete with one another on a fair basis and to ensure that markets operate efficiently.³⁶ The Act provided investigative powers and created a board to levy fines against individuals and companies found guilty of combines offences.

In 1969, a report by the Economic Council of Canada (“1969 Report”) advocated major changes to the *Combines Investigation Act*.³⁷ The report identified the need for substantial reforms to the Act in order to ensure that market forces allocate resources in an efficient and impartial manner. Among the major changes it recommended was the shifting of merger and monopoly (abuse of dominant position) offences from criminal to civil matters.³⁸ Following the recommendations contained in the 1969 Report, the *Combines Investigation Act* was substantially amended in 1986, and was renamed the *Competition Act*.³⁹

³³ S.C. 1889, c. 41, which created the criminal conspiracy offence in section 1 of *An Act for the Prevention and Suppression of Combinations Formed in Restraint of Trade*. The conspiracy offence is now section 45 of the *Competition Act* (R.S.C. 1985, c. C-34).

³⁴ House of Commons Standing Committee on Industry, *Interim Report on the Competition Act* (2nd Session, 36th Parliament), <http://www2.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?DocId=1031742&Language=E&Modc=1&Parl=36&Ses=2&File=2>. Also see: Al Gourley, *A Report on Canada's Conspiracy Law: 1889-2001 and Beyond*, 2001, p. 2 and *Ontario Salt v. Merchant Salt Co.* (1871), 18 Gr. 540.

³⁵ S.C. 1910, c. 9.

³⁶ Consumer and Corporate Affairs Canada, *Competition Law Amendments – A Guide*, 1985, p. 1.

³⁷ Economic Council of Canada, *Interim Report on Competition Policy*, 1969. Also see: R.S.C. 1970, c. C-23.

³⁸ Consumer and Corporate Affairs Canada, *Competition Law Amendments – A Guide*, 1985, p. 1.

³⁹ See: Commissioner of Competition, *Ahead to the Future: Challenges of Competition and Competition Policy*, Speech to the C.D. Howe Institute, Toronto, Ontario, 25 October 2004, <http://www.cb-bc.gc.ca/cic/site/cb-bc.nsf/eng/00881.html>.

2. Act Prior to 2009 Amendments Resulting from the *Budget Implementation Act, 2009*

The purpose of the *Competition Act*⁴⁰ (“Act”) is fourfold: a) to promote the efficiency and adaptability of the Canadian economy; b) to expand opportunities for Canadian participation in world markets while recognizing the role of foreign competition in Canada; c) to ensure that small and medium-sized enterprises have an equitable opportunity to participate in the Canadian economy; and d) to provide consumers with competitive prices and product choices.⁴¹

The Act contains both criminal and civil provisions that apply to most industries and businesses in Canada. Headed by the Commissioner of Competition, the Competition Bureau (“Bureau”) is an independent federal agency that administers and enforces the Act. In general, the Competition Bureau investigates anti-competitive behaviour that may violate the *Competition Act*; it does not set prices or regulate businesses directly.

The Act criminalizes some anti-competitive practices. The Act’s criminal provisions include conspiracy to lessen competition unduly, bid-rigging, discriminatory geographic and predatory pricing, price maintenance and refusal to supply, and certain misleading advertising and deceptive marketing practices. These offences are investigated by the Competition Bureau and may be prosecuted in federal or provincial superior courts. Criminal prosecutions must be proven beyond a reasonable doubt and, upon conviction, can lead to fines, imprisonment or injunctions ordering the offender to cease its anti-competitive behaviour.

Practices that are not necessarily damaging to competition are “reviewable” by the Commissioner of Competition and are subject to civil, as opposed to criminal, sanctions. The Act’s civil provisions include:

- certain deceptive marketing practices (part VII.1);⁴²
- refusal to deal (section 75);
- consignment selling (section 76);
- tied selling, exclusive dealing and market restriction (section 77);
- abuse of dominant position (sections 78 and 79);
- delivered pricing (sections 80 and 81); and

⁴⁰ R.S.C. 1985, c. C-34.

⁴¹ See section 1.1 of the *Competition Act*.

⁴² These complaints are prosecuted by the Commissioner of Competition and may be heard at the Competition Tribunal, the Federal Court or the superior court of a province. Deceptive marketing practices include: misleading advertising; misleading representations of products; bait and switch selling; misleading pricing; and inaccurate or misleading promotional contests.

- merger review (sections 91 to 100).

The Commissioner of Competition⁴³ can institute formal civil proceedings against individuals or companies that engage in reviewable anti-competitive practices. These complaints are heard by the Competition Tribunal, a quasi-judicial body⁴⁴ that has the power to issue injunctions and remedial orders preventing practices that are likely to reduce competition substantially.

A person who has suffered loss or damage as a result of a breach of one of the criminal provisions of the Act, or of a Tribunal order, also has a private right of action against the potential infringer.⁴⁵

Finally, the Commissioner of Competition is responsible for the review of potential mergers if the size of the merging parties, or if the revenue generated by the assets being purchased, meet a defined threshold, which would require the parties involved to notify the Competition Bureau (“pre-merger notification”).⁴⁶

⁴³ With leave from the Competition Tribunal, private individuals and corporations can bring a complaint under the refusal to deal (section 75) and exclusive dealing, tied selling and market restriction (section 77) sections of the *Competition Act*.

⁴⁴ The Competition Tribunal is comprised of judges from the Federal Court and lay persons appointed by the Governor in Council upon recommendation by the Minister of Industry.

⁴⁵ See section 36 of the *Competition Act*.

⁴⁶ See Part IX of the *Competition Act*.

Appendix B – Changes to the *Competition Act* in the *Budget Implementation Act, 2009*

Part 12 of the *Budget Implementation Act, 2009* significantly amended the *Competition Act*. In particular, Part 12 made changes in respect of:⁴⁷

(a) airlines

- remove the exemptions from conspiracy and price maintenance for agreements made between or among travel agents involving commissions paid by a domestic airline
- remove prescribed airline activities from the list of restricted anti-competitive acts
- repeal the special temporary order provisions
- remove the special administrative monetary penalty;

(b) the conspiracy offence⁴⁸

- in respect of the criminal conspiracy offence, clarify restricted activities, increase the term of imprisonment and potential fines, and clarify defences to conspiracy allegations related to ancillary agreements
- create a new civil offence for conspiracy, prohibiting agreements or arrangements that prevent or lessen competition substantially;

(c) penalty provisions

- increase the monetary penalty from \$5,000 to \$100,000 for violations of a court order
- increase the term of imprisonment from 5 years to 14 years for individuals found to be providing false or misleading representations, deceptive telemarketing or a deceptive notice of winning a prize
- increase the term of imprisonment from two years to ten years and monetary penalties from \$5,000 to \$100,000 for individuals found to be obstructing an inquiry or investigation
- increase the term of imprisonment from two years to ten years and monetary penalties from \$50,000 to \$100,000 for individuals found to be destroying or altering records or things required to be produced in a court order
- create a general administrative monetary penalty to prohibit abuses as a consequence of an entity's dominant position in the market
- raise the monetary value of administrative penalties, and create a new administrative remedy and procedure to refund amounts obtained from reviewable conduct to the retail purchaser;

⁴⁷ For a review of the changes, see: Competition Bureau, *A Guide to Amendments to the Competition Act*, <http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/eng/03045.html>.

⁴⁸ The revised criminal conspiracy offence and the new civil conspiracy offence will come into force on 12 March 2010.

(d) bid-rigging

- expand the definition of bid-rigging to include agreements to withdraw a bid and the withholding of the existence of the agreement from the person calling for, or requesting, the bid
- increase the term of imprisonment for individuals found to be guilty of bid-rigging;

(e) the criminal status of certain offences

- decriminalize “resale price maintenance” and discriminatory behaviour against a low-price seller, and make these civil offences
- repeal the illegal trade practices provisions that prohibit price discrimination and predatory pricing;

(f) mergers

- require businesses that wish to acquire or merge with another business to file a pre-merger notification with the Commissioner of Competition if the size of the resulting business will have assets, or gross revenue from sales in Canada, greater than \$70 million (up from \$35 million), indexed to nominal gross domestic product according to the prescribed formula
- create a two-stage pre-merger notification filing obligation where the Commissioner of Competition can request additional information 30 days after receiving the initial notification from the parties contemplating the merger
- create a 30-day waiting period for proposed mergers such that a proposed merger will not be completed until 30 days after the Commissioner of Competition has received the prescribed information or, if additional information is requested by the Commissioner, until 30 days after he or she has received the additional information
- enable the Commissioner of Competition to waive the waiting period in certain cases
- provide that failure to comply with the time limits can result in a court order by the Competition Tribunal for additional information, an injunction, dissolution of the merger, disposition of assets or shares, payment of administrative monetary penalties or other relief
- reduce, to one year from three years after the merger is substantially completed, the limitation period for applications by the Commissioner of Competition for a remedial order to change or prevent the merger; and

(g) miscellaneous changes

- lower the evidentiary burden for proof in respect of false or misleading representations and deceptive marketing practices

- create a new interim injunction to freeze the assets of an individual engaging in, or about to engage in, reviewable conduct.

Appendix C: Witnesses

Date appeared	Name of organization	Name of presenter(s)	Bilingual Brief or no brief
May 13, 2009	Competition Bureau	Melanie Aitken	Bilingual brief available
May 13, 2009	Industry Canada	Colette Downie	Bilingual brief available
May 13, 2009	Canadian Chamber of Commerce	Shirley-Ann George & George Addy	Bilingual brief available
May 13, 2009	Retail Council of Canada	Peter Woolford	Bilingual brief available
May 14, 2009	Canadian Bar Association	John D. Bodrug, Paul Collins, Janet Bolton and Omar Wakil	Bilingual brief available
May 14, 2009	As an individual	Tim Kennish, Osler, Hoskin & Harcourt LLP	Bilingual brief available
May 14, 2009	Public Interest Advocacy Centre	Michael Janigan	No brief
May 14, 2009	Option consommateurs	Anu Bose	No brief

Appendix D: - Briefs submitted but did not appear before the Committee

Name of Organization	Name	Date brief was received and distributed to members
Association of Canadian Advertisers	Robert Reaume	May 2009
Canadian Real Estate	Pierre Beauchamp	April 2009

Association		
Tipacimowin Techonology	Thomas Townsend	March 2009

SÉNAT



SENATE

CANADA

Récentes modifications
de la *Loi sur la concurrence* :
Un travail inachevé

Rapport du
Comité sénatorial permanent des banques et du commerce

L'honorable Michael A. Meighen, c.r., président
L'honorable Céline Hervieux-Payette, C.P., vice-présidente

JUIN 2009

This document is available in English.

* * *

Le présent rapport et les délibérations du comité
peuvent être consultés en ligne en visitant le

www.senate-senat.ca/bancom.asp

Des copies de ces documents sont aussi disponibles en communiquant
avec la Direction des comités du Sénat au (613) 990-0088

Vos commentaires et impressions sur ce rapport
peuvent être portés à l'attention du Comité par courriel à

banking_banques@sen.parl.gc.ca

MEMBRES

L'honorable sénateur Michael A. Meighen, c.r., président

L'honorable sénatrice Céline Hervieux-Payette, C.P., vice-président

et

les honorables sénateurs :

J. Trevor Eyton, c.r.

Francis Fox, C.P.

Irving Gerstein

Stephen Greene

Mac Harb

* James Cowan (ou Claudette Tardif)

* Marjory LeBreton, C.P. (ou Gerald J. Comeau)

Paul J. Massicotte

Wilfred P. Moore, c.r.

Donald H. Oliver

Pierrette Ringuette

* *Membres d'office du Comité*

Autres sénateurs ayant participé à cette étude:

Les honorables sénateurs Day, Kenny et Tkachuk

Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement :

Mark Mahibir, analyste

Marc-André Pigeon, analyste

Direction des comités du Sénat :

Louise Pronovost, adjointe administrative

Greffier du Comité

Line Gravel

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 12 mars 2009 :

Avec la permission du Sénat,

L'honorable sénateur Cowan propose, appuyé par l'honorable sénateur Hubley,

Que, nonobstant tout article du Règlement ou toute pratique habituelle, et sans que cela touche tout examen ou progrès fait par le Sénat relativement au projet de loi C-10, *Loi d'exécution du budget de 2009*, les comités nommés ci-après soient autorisés séparément à examiner, pour en faire rapport, les éléments suivants de ce projet de loi :

a) le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles : les éléments concernant la *Loi sur la protection des eaux navigables* (Partie 7);

b) le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce : les éléments concernant la *Loi sur la concurrence* (Partie 12);

c) le Comité sénatorial permanent des droits de la personne : les éléments concernant la rémunération équitable (Partie 11);

d) le Comité sénatorial permanent des finances nationales : tous les autres éléments du projet de loi, particulièrement ceux qui ont trait à l'assurance-emploi;

Que chaque comité présente son rapport final au plus tard le 11 juin 2009.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat

Paul C. Bélisle

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
POINT LITIGIEUX : RÉGIME DOUBLE POUR LE COMLOT	3
ANNEXE A – Historique et aperçu de la <i>Loi sur la concurrence</i>	15
1. Historique.....	15
2. La Loi sur la concurrence avant les modifications apportées par la Loi d'exécution du budget de 2009	16
ANNEXE B – Modifications apportées à la Loi sur la concurrence dans la Loi d'exécution du budget de 2009	19
ANNEXE C - Témoins	23
ANNEXE D - Mémoires soumis au Comité sans comparution de l'auteur.....	23

Récentes modifications de la *Loi sur la concurrence* : Un travail inachevé

INTRODUCTION

En mai 2009, après que le projet de loi portant exécution de certaines dispositions du budget de 2009 eut reçu la sanction royale en mars 2009, le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce a examiné les modifications de la *Loi sur la concurrence* contenues dans la Partie 12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009*¹. Ces modifications sont en partie fondées sur les recommandations du rapport final du Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence publié en 2008 et intitulé *Foncer pour gagner*², ainsi que sur les modifications proposées dans le projet de loi C-19 (1^{re} session, 38^e législature), qui est mort au *Feuilleton* lors de la dissolution du Parlement en 2005.

Les modifications recommandées dans *Foncer pour gagner* visaient notamment trois domaines : 1) la modernisation des dispositions relatives à l'infraction criminelle de complot se trouvant à l'article 45 de la *Loi sur la concurrence*, 2) l'harmonisation des règles relatives au préavis de fusion avec celles en vigueur aux États-Unis, et 3) le remplacement des sanctions administratives pécuniaires en cas d'abus de position dominante visant uniquement les compagnies aériennes par une sanction administrative pécuniaire applicable à tous les secteurs de l'économie.

Le projet de loi C-19 comportait des modifications similaires à celles recommandées dans *Foncer pour gagner*, notamment quant aux sanctions administratives pécuniaires, à l'abrogation de dispositions visant les lignes aériennes, à la création de nouvelles injonctions provisoires des tribunaux ordonnant le gel d'actifs et le remboursement à l'acheteur du produit de revenus obtenus par des comportements examinables, ainsi qu'à la décriminalisation de dispositions relatives à l'établissement des prix. Des modifications similaires à celles proposées dans le projet de loi C-19 ont

¹ L.R.C., 1985, ch. C-34.

² Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence, *Foncer pour gagner : rapport final*, (Rapport Wilson) juin 2008, p. 62-71, [http://www.ic.gc.ca/eic/site/cprp-gepmc.nsf/vwapj/Foncer_pour_gagner.pdf/\\$FILE/Foncer_pour_gagner.pdf](http://www.ic.gc.ca/eic/site/cprp-gepmc.nsf/vwapj/Foncer_pour_gagner.pdf/$FILE/Foncer_pour_gagner.pdf). Le Groupe d'étude était d'avis que « l'objectif principal du droit canadien de la concurrence et de son administration et application devrait porter sur les comportements anticoncurrentiels et leurs conséquences plutôt que sur des préoccupations quant à la concentration dans l'industrie ».

été proposées en 2002 par le Comité permanent de l'industrie, des sciences et de la technologie de la Chambre des communes³.

Le Comité a reçu, dans le cadre de son étude, de nombreux mémoires portant sur différents aspects de la Partie 12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009*. Les témoins se sont principalement dits inquiets de l'inclusion, dans le projet de loi d'exécution du budget, de propositions de modification de la *Loi sur la concurrence* et de l'absence de débat sur d'importantes questions relatives à cette loi qui en a résulté.

Malgré l'absence relative de débats quant aux propositions de modification de la *Loi sur la concurrence* figurant dans la *Loi portant exécution de certaines dispositions du budget fédéral 2009*, les témoins qui ont comparu devant le Comité, et notamment des représentants d'institutions gouvernementales telles que le Bureau de la concurrence et Industrie Canada, d'organismes professionnels tels que la Chambre de commerce du Canada et le Conseil canadien du commerce de détail, de spécialistes en droit de la concurrence tels que l'Association du Barreau canadien et Tim Kennish (à titre personnel)⁴, et de groupes de consommateurs tels que le Centre pour la défense de l'intérêt public et Option consommateurs, ont généralement convenu que les modifications à la *Loi sur la concurrence* figurant dans la *Loi d'exécution du budget de 2009* étaient bonnes pour la concurrence. L'Association canadienne de l'immeuble (ACI) et l'Association canadienne des annonceurs ont également soumis des lettres au Comité.

Cependant, certains points de la *Loi sur la concurrence* qui ont été modifiés par la *Loi d'exécution du budget de 2009* demeurent litigieux. Le présent rapport résume les commentaires et les suggestions présentés au Comité par les témoins sur les points dont ces derniers pensent qu'ils doivent être améliorés. Puisque le nombre de témoins était nécessairement limité, que l'éventail des points de vue présentés n'est peut-être pas exhaustif, que l'infraction criminelle modifiée et la nouvelle infraction civile n'entreront pas en vigueur avant le 12 mars 2010 et que nous n'avons pas eu suffisamment de temps pour faire un examen approfondi des points litigieux, nous ne formulons ici aucune recommandation. Nous entreprendrons plus tard un examen plus exhaustif des principales questions liées à la *Loi sur la concurrence*. Ce dernier portera notamment sur le nouveau préavis de fusion, de même que sur d'autres modifications apportées à la *Loi sur la concurrence* par la *Loi d'exécution du budget de 2009*.

³ Comité permanent de l'industrie, des sciences et de la technologie de la Chambre des communes, *Plan d'actualisation du régime de concurrence canadien*, 37^e législature, 1^{re} session, avril 2002, <http://www2.parl.gc.ca/content/hoc/Committee/371/INST/Reports/RP1032077/indurp08/indurp08-f.pdf>.

⁴ Tim Kennish travaille dans le domaine du droit de la concurrence dans le cabinet Osler, Hoskin & Harcourt LLP (« Osler »). D'après le site Web du cabinet Osler, il figure dans le *Directory of the World's Leading Competition and Antitrust Lawyers* d'Euromoney et dans la section du droit de la concurrence et du droit antitrust de *The Best of the Best*. Il figure aussi parmi les plus grands experts canadiens en la matière selon *Chambers Global: The World's Leading Lawyers for Business 2004-2005* et le 2005 *Lexpert/American Lawyer Media Guide to the Leading 500 Lawyers in Canada*.

POINT LITIGIEUX : RÉGIME DOUBLE POUR LE COMLOT

Infraction criminelle « *per se* » (article 45)

A. Généralités

La principale infraction criminelle en matière de complot, définie à l'article 45 de la *Loi sur la concurrence* (en vertu duquel il est interdit de comploter, se coaliser ou conclure un accord ou arrangement avec une autre personne pour empêcher ou réduire indûment la concurrence), constitue, depuis 1889, le fondement de la Loi. Les modifications récemment apportées à l'article 45 par la Partie 12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009* définissent une infraction « *per se* » par la suppression du qualificatif « indûment », qui fait que l'infraction devrait désormais ne s'appliquer qu'aux « ententes injustifiables »⁵, comme c'est le cas dans d'autres pays⁶. De plus, la longue liste des exemptions à l'infraction criminelle qui existait antérieurement a été remplacée par une courte liste de défenses visant notamment les ententes :

- accessoires à un accord ou à un arrangement plus large ou distinct,
- qui se rattachent à l'exportation d'un produit,
- entre affiliées,
- entre des parties dont les activités sont réglementées par le gouvernement.

Ces modifications doivent réduire, pour le Bureau de la concurrence, le fardeau de la preuve quant aux infractions qui tombent sous le coup de la définition d'une entente ou d'un arrangement relevant du complot.

⁵ Il s'agit, notamment, d'ententes entre concurrents visant à fixer les prix, à attribuer des marchés ou à réduire la production. Cette nouvelle disposition devrait également s'appliquer aux ententes secrètes visant à réduire la concurrence.

⁶ Voir le paragraphe 45(1) de la *Loi sur la concurrence*. L'infraction « *per se* » porte notamment sur les complots, ententes et arrangements entre concurrents conclus :

- « a) soit pour fixer, maintenir, augmenter ou contrôler le prix de la fourniture du produit;
- b) soit pour attribuer des ventes, des territoires, des clients ou des marchés pour la production ou la fourniture du produit;
- c) soit pour fixer, maintenir, contrôler, empêcher, réduire ou éliminer la production ou la fourniture du produit. »

La définition, telle que modifiée, supprime l'obligation de démontrer un préjudice indu pour la concurrence sur le marché. L'énumération des activités prohibées, combinée à la suppression de la notion de préjudice indu pour la concurrence sur le marché, constitue ce que l'on appelle la *doctrine « per se »*. « *per se* » veut dire que l'action d'une entente est présumée illégale sans la nécessité de prouver son effet sur le marché. anti-compétitive. Pour un résumé des « ententes injustifiables », se reporter à Organisation de coopération et de développement économiques, *Recommandation du Conseil concernant une action efficace contre les ententes injustifiables*, 1998, <http://www.oecd.org/dataoecd/39/4/2350130.pdf>; et notamment à la page 3, où il est dit que, « on entend par 'entente injustifiable' un accord anticoncurrentiel, une pratique concertée anticoncurrentielle ou un arrangement anticoncurrentiel entre concurrents visant à fixer des prix, procéder à des soumissions concertées, établir des restrictions ou des quotas à la production, ou à partager ou diviser des marchés par répartition de la clientèle, de fournisseurs, de territoires ou de lignes d'activité ».

En vertu de l'article 45 antérieurement en vigueur, un comportement passible d'une infraction criminelle pour complot qui est autorisé par une réglementation fédérale, provinciale/territoriale ou municipale ne constituait pas un complot en vertu de ce qu'on appelait une « défense fondée sur un comportement réglementé »⁷. La nouvelle disposition relative à l'infraction criminelle de complot « *per se* » reprend certains principes de common law qui permettent une « défense fondée sur un comportement réglementé »⁸.

Le nouveau paragraphe 45(8) définit un « concurrent » comme toute personne à qui, en l'absence d'un complot, d'un accord ou d'un arrangement, l'éventuel contrevenant ferait vraisemblablement concurrence.

Enfin, l'infraction criminelle de complot n'a jamais fait l'objet, depuis son origine, en 1889, de délai de prescription. De ce fait, les unités qui contreviennent à cette infraction sont passibles d'emprisonnement et/ou d'amende pour une durée indéfinie. Aux États-Unis, les infractions criminelles aux lois antitrust fédérales font l'objet d'un délai de prescription légal de cinq ans⁹.

B. Vues des témoins

1. Exemptions au regard de l'infraction

Selon la Chambre du commerce du Canada et Tim Kennish, l'exemption accordée au regard de l'infraction criminelle pour complot « *per se* » en cas d'entente entre affiliées devrait être élargie afin d'inclure toute « unité » au sens de la *Loi sur l'investissement Canada*¹⁰. Le Bureau de la concurrence a garanti au Comité que l'infraction pénale ne visera que les cas qui compromettent sérieusement la concurrence, mais la Chambre de commerce du Canada et Tim Kennish recommandent une exception *de minimis* à l'infraction, ainsi que le pouvoir, pour le commissaire à la concurrence, d'accorder des exemptions.

Dans une lettre au Comité, l'Association du Barreau canadien souligne « l'effet de refroidissement » que peut avoir cette disposition sur des collaborations

⁷ Voir *Garland c. Consumers' Gas Co.*, [2004] 1 R.C.S. 629.

⁸ Voir le Paragraphe 45(7) de la *Loi sur la concurrence*.

⁹ 18 U.S.C. § 3282.

¹⁰ L.R.C. 1985, ch. 28 (1^{er} suppl.), art. 3, « unité » et « coentreprise » : par « unité », on entend une « personne morale, société de personnes, fiducie ou coentreprise », et par « coentreprise » une « association de plusieurs personnes ou unités dans le cas où leurs rapports ne constituent pas, en vertu des lois canadiennes, une personne morale, une société de personnes ou une fiducie et si, dans le cas d'un investissement visé par la présente loi, les droits de participation indivise à la propriété des actifs de l'entreprise canadienne ou des intérêts avec droit de vote de l'unité visée par l'investissement appartiennent ou appartiendront à celles-ci ». Se reporter aux témoignages de Tim Kennish et de la Chambre de commerce du Canada.

légitimes entre concurrents et, notamment, entre de petites entreprises qui n'ont aucune emprise sur le marché. Elle cite aussi le cas des « groupes d'acheteurs » formés par de petites entreprises afin d'obtenir un escompte de volume sur l'achat de biens à leurs fournisseurs.

L'Association canadienne de l'immeuble, dans sa lettre au Comité, indique que cette nouvelle disposition pourrait affecter les agents immobiliers qui coopèrent dans le cadre d'achats collectifs ou de conventions d'aiguillage lorsque leurs territoires se chevauchent. Elle s'inquiète également de ses éventuelles répercussions sur le modèle d'entreprise mandant/agent selon lequel un courtier en immobilier paye une commission à ses agents en vertu d'une entente conclue.

2. Défense fondée sur un comportement réglementé

Selon la lettre envoyée au Comité par l'Association du Barreau canadien et le témoignage de Tim Kennish, il conviendrait de stipuler explicitement dans la Loi qu'un « comportement réglementé » autorisé par une législature constitue une défense au regard de l'infraction criminelle de complot « *per se* ». L'Association dit craindre que, en l'absence d'une défense explicite, un tribunal pourrait conclure que certains comportements réglementés par les autorités provinciales, y compris certains aspects de notre système de gestion de l'offre de produits agricoles, n'échappent plus à l'application de la *Loi sur la concurrence*. D'après l'Association, il s'agit d'une conséquence inintentionnelle qui tient à un problème de forme qui doit être corrigé.

3. Définition de « concurrent »

Dans son mémoire au Comité, Tim Kennish déclare que, dans la définition de « concurrent », « s'entend notamment » devrait être tout simplement remplacé par « s'entend » afin de clarifier ladite définition et de garantir qu'elle puisse aussi s'appliquer à des personnes qui ont été concurrentes par le passé, ou pourraient l'être à l'avenir.

4. Délai de prescription

Dans son mémoire au Comité, la Chambre de commerce du Canada recommande l'instauration d'un délai de prescription.

Infraction civile (article 90.1)

A. Généralités

Comme on l'a vu précédemment, le rapport *Foncer pour gagner*, publié en 2008, a inspiré les modifications de la *Loi sur la concurrence* énoncées dans la Partie

12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009*. On soulignait dans ce rapport que le droit pénal est un instrument trop tranchant pour qu'on l'applique à des accords entre des concurrents qui ne tombent pas dans la catégorie des « ententes injustifiables ». C'est pourquoi il recommandait d'instaurer une nouvelle infraction civile de complot, qui serait plus souple dans son application au regard de différents types de complot et constituerait le corolaire de l'infraction criminelle existante. Dans une revue de la théorie du complot en 2001 il fut découvert que les que les tribunaux éprouvaient des difficultés à appliquer les dispositions relatives à l'infraction criminelle et le Bureau de la concurrence a suggéré qu'il conviendrait d'adopter de nouvelles dispositions civiles.¹¹

- C. Le nouvel article 90.1 de la *Loi sur la concurrence*, qui définit une nouvelle infraction civile de complot, permet au Tribunal de la concurrence (ci-après le Tribunal) de rendre certaines ordonnances à l'égard d'ententes conclues ou proposées entre concurrents ou concurrents potentiels qui auraient vraisemblablement pour effet d'empêcher ou de diminuer sensiblement la concurrence dans un marché pertinent¹². Le Tribunal peut, notamment, rendre une ordonnance : a) interdisant à toute personne — qu'elle soit ou non partie à l'accord ou à l'arrangement — d'accomplir tout acte au titre de l'accord ou de l'arrangement; ou b) enjoignant à toute personne — qu'elle soit ou non partie à l'accord ou à l'arrangement — de prendre toute autre mesure, si le commissaire à la concurrence et elle y consentent.

Le nouveau paragraphe 90.1(4) de la *Loi sur la concurrence* établit, au regard de l'infraction civile de complot, une « exception dans les cas de gains en efficience » si le Tribunal de la concurrence juge que l'entente ou l'arrangement « aura vraisemblablement pour effet d'entraîner des gains en efficience, que ces gains surpasseront et neutraliseront les effets de l'empêchement ou de la diminution de la concurrence », et que ces gains n'auraient pas été réalisés si l'ordonnance avait été rendue. Cette « exception dans les cas de gains en efficience » s'applique aussi aux fusions (article 96), et le Tribunal a jugé, dans plusieurs cas, qu'il fallait utiliser la « méthode des coefficients pondérateurs » afin d'évaluer les répercussions négatives qui pourraient nuire à l'efficience de l'économie, ainsi que l'intérêt socio-économique d'un transfert de richesses des consommateurs aux parties à la fusion¹³.

B. Vues des témoins

¹¹ Al Gourley, *Rapport sur les dispositions législatives du Canada sur les complots : de 1889 à 2001 et pour l'avenir*, 2001, p. 2, et *Ontario Salt c. Merchant Salt Co.*, (1871) 18 Gr. 540.

¹² Voir : Bureau de la concurrence, *Lignes directrices sur la collaboration entre concurrents*, [http://www.cb-bc.gc.ca/cic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-f.pdf/\\$FILE/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-f.pdf](http://www.cb-bc.gc.ca/cic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-f.pdf/$FILE/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-f.pdf).

¹³ Voir : *Canada (commissaire de la concurrence) c. Supérieur Propane Inc.* (2002), 18 C.P.R. (4^e) 417 (Trib. concur.); confirmé par (2003), 23 C.P.R. (4^e) 316 (C.A.F.).

Dans son mémoire, la Chambre de commerce du Canada s'est déclarée inquiète du fait que le Bureau de la concurrence pourrait décider, au regard d'une même infraction, d'entamer des poursuites criminelles ou civiles à divers moments de l'enquête, ce qui pourrait accroître l'incertitude des délinquants potentiels, et entraîner des retards dans la résolution des cas¹⁴.

Dans sa présentation au Comité, l'Association du Barreau canadien a fait valoir que, en raison de l'absence de défense explicite concernant les comportements réglementés, aux termes de la loi modifiée, un office de commercialisation de produits agricoles pourrait devoir se justifier devant le Tribunal de la concurrence, ce qui pourrait être difficile aux termes du nouvel article. D'après l'Association, le problème peut-être corrigé au moyen de modifications relativement étroites de la Loi conformes à l'intention du Parlement.

Les changements proposés par Tim Kennish au regard de cette nouvelle infraction civile sont identiques à ceux qu'il a suggérés au sujet de la nouvelle infraction criminelle « *per se* ». Il demande, en particulier :

- que la définition des affiliées soit élargie afin d'inclure les « unités » au sens de la *Loi sur Investissement Canada*,
- que soit explicitement stipulée dans la Loi la défense pour « comportement réglementé » autorisé par une législation,
- et que la définition de « concurrent » soit modifiée, en remplaçant « s'entend notamment » par « s'entend », afin que ladite définition soit suffisamment large pour inclure les personnes qui ont été concurrentes par le passé, ou pourraient l'être dans l'avenir.

Tim Kennish a également déclaré au Comité, au sujet de cette infraction civile, que les pouvoirs accordés au Tribunal de la concurrence devaient être élargis afin d'inclure le pouvoir, par voie d'ordonnance, d'imposer à une personne de se conformer à toute autre mesure qui, de l'avis du Tribunal, est nécessaire pour supprimer les effets de ces activités sur le marché en question, ou pour y rétablir ou y favoriser la concurrence¹⁵.

Lors de son témoignage, Option consommateurs a demandé à ce que l'on établisse des critères de bien-être du consommateur, pour remplacer la méthode actuelle.

POINT LITIGIEUX : PRÉAVIS DE FUSION EN DEUX ÉTAPES (paragraphes 114(2), articles 123 et 123.1)

¹⁴ Suivant les Lignes directrices pour l'application de la Loi (p. 5-6) du Bureau de la concurrence, le commissaire à la concurrence décide si un affaire fera l'objet d'une disposition criminelle ou d'une disposition civile, mais il peut changer d'avis quand bon lui semble, si les circonstances l'exigent. Les Lignes directrices se trouvent à l'adresse : [http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-f.pdf/\\$FILE/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-f.pdf](http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-f.pdf/$FILE/Competitor-Collaboration-Guidelines-2009-05-08-f.pdf).

¹⁵ Cette recommandation s'inspire de l'article 77(2) de la *Loi sur la concurrence*.

A. Généralités

Avant les modifications apportées à la *Loi sur la concurrence* en 1986, l'infraction relative aux fusions était un acte criminel en vertu de la *Loi relative aux enquêtes sur les coalitions*¹⁶. En 1986, l'infraction de fusion est devenue une infraction civile du fait de la difficulté de prouver que la concurrence serait « affaiblie au détriment ou à l'encontre des intérêts du public », et ce, « hors de tout doute raisonnable », selon les principes du droit pénal. De plus, depuis 1986, une disposition de la Loi fait que les parties envisageant une fusion doivent en aviser à l'avance le commissaire à la concurrence (Partie IX – articles 108-124, « préavis de fusion »). En vertu des dispositions actuellement en vigueur¹⁷, si la transaction envisagée dépasse certaines limites quant à son montant, ou bien à la valeur des parties prenantes à celle-ci, définies aux articles 109 et 110 de la Loi, alors, sous réserve de certaines exceptions définies à la Partie IX de la Loi, lesdites parties ont l'obligation d'aviser le commissaire à la concurrence avant de procéder à la fusion. Le dépôt de l'avis marque le début d'une période d'examen de 30 jours durant laquelle le Bureau de la concurrence doit déterminer si la transaction proposée pourrait vraisemblablement empêcher ou diminuer sensiblement la concurrence.

De janvier 2002 à décembre 2007, on a dénombré au Canada 7 937 fusions, dont 1 431 ont fait l'objet d'un examen du Bureau de la concurrence¹⁸. Sur ces 1 431 transactions examinées, 15 ont fait l'objet de mesures correctives en matière de fusion, telles que le dessaisissement d'actifs ou d'entreprises. Si le nombre de transactions faisant l'objet d'un examen est relativement peu élevé, c'est entre autres parce que les informations dont le Bureau a besoin pour son enquête sont difficiles à obtenir au moyen des mécanismes dont on dispose actuellement, comme les ordonnances rendues aux termes de l'article 11 de la *Loi sur la concurrence*¹⁹.

Les recommandations énoncées dans le rapport *Foncer pour gagner* visaient notamment à harmoniser la législation canadienne en matière de concurrence avec celle des États-Unis afin de minimiser les différences de fond ou de procédure inutiles étant donné le fort degré d'intégration des activités commerciales de ces deux pays. On recommandait entre autres un préavis de fusion en deux étapes, similaire à celui existant aux États-Unis, afin d'uniformiser le processus de préavis en cas de fusion transfrontalière.

¹⁶ L.R.C. 1970, ch. C-23, art. 33, et L.R.C. 1985, ch. 19 (2^e suppl.).

¹⁷ La Partie 12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009* porte les limites relatives à la valeur des parties prenantes, ainsi qu'au montant de la transaction, de 35 millions de dollars à 70 millions de dollars, ce dernier montant étant annuellement indexé sur l'inflation.

¹⁸ *Foncer pour gagner* (2008), p. 64.

¹⁹ Voir : Bureau de la concurrence, *Analyse de l'article 11 de la Loi sur la concurrence*, [http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Gover_Report-f.pdf/\\$FILE/Gover_Report-f.pdf](http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Gover_Report-f.pdf/$FILE/Gover_Report-f.pdf)

La Partie 12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009* institue un nouveau processus de préavis en deux étapes aux termes de la *Loi sur la concurrence*. Ce régime est peut-être la plus controversée des modifications récemment apportées à la *Loi sur la concurrence* par la Partie 12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009*. Les modifications visent ici l'établissement d'un nouveau mécanisme permettant au Bureau de la concurrence d'obtenir des renseignements supplémentaires dans le cadre d'un examen de fusion grâce à un processus de demande de renseignements supplémentaires (« demande de renseignements supplémentaires ») durant la période initiale d'examen de 30 jours²⁰. Cette demande de renseignements supplémentaires est assortie d'une nouvelle période d'examen de 30 jours qui débute le jour où le Bureau reçoit les renseignements supplémentaires demandés. Selon les lignes directrices ébauchées par le Bureau, au terme de cette période de 30 jours, les parties peuvent procéder à la transaction à moins que le Bureau ait obtenu une ordonnance²¹ interdisant de conclure cette dernière²².

Aux États-Unis, le coût associé à une demande de renseignements supplémentaires est en moyenne de 5 millions de dollars. Les modifications récemment apportées à la *Loi sur la concurrence*²³ prévoient une sanction administrative pécuniaire pour les parties qui concluraient la transaction avant l'expiration de la période d'examen initiale de 30 jours, ou de la période de demande de renseignements supplémentaires, de 30 jours également.

B. Vues des témoins

Le commissaire à la concurrence par intérim a dit au Comité que, chaque année, de quatre à six projet de fusion présentent potentiellement des risques pour la concurrence et exigent la collecte d'informations complémentaires pour l'analyse du Bureau de la concurrence.

La Chambre de commerce du Canada s'est déclarée inquiète de l'absence de contrôle judiciaire quant au processus de demande de renseignements supplémentaires, ainsi que de l'absence de résolution après l'expiration de la nouvelle période d'examen de 30 jours, puisque le commissaire à la concurrence n'est en rien contraint d'achever l'examen ou d'obtenir une ordonnance. L'Association du Barreau

²⁰ Voir : Bureau de la concurrence, *Le processus révisé d'examen des fusions — Ébauche*, [http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Merger-Guidelines-Final-2009-03-24-f.pdf/\\$FILE/Merger-Guidelines-Final-2009-03-24-f.pdf](http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/vwapj/Merger-Guidelines-Final-2009-03-24-f.pdf/$FILE/Merger-Guidelines-Final-2009-03-24-f.pdf).

²¹ En vertu de l'article 100 de la *Loi sur la concurrence*, le commissaire peut demander au Tribunal de la concurrence de rendre une ordonnance provisoire afin d'empêcher la conclusion d'une transaction lorsque le commissaire a besoin d'un délai supplémentaire pour achever son examen de ladite transaction.

²² Voir : Bureau de la concurrence, *Le processus révisé d'examen des fusions — Ébauche*, p. 5, ainsi que les paragraphes 114(2) et 114(2.1) et l'alinéa 123(1)b) de la *Loi sur la concurrence*.

²³ Voir le nouvel article 123.1, qui prévoit une sanction pécuniaire de 10 000 \$ pour chaque jour d'infraction à la disposition relative au préavis de fusion (article 123), et la législation américaine qui prévoit une sanction pécuniaire de 11 000 \$ pour chaque jour d'infraction. (15 U.S.C. § 18a(g)(1)).

canadien, dans sa lettre à Industrie Canada de février 2009, souligne également que le processus en deux étapes en vigueur aux États-Unis a pour effet d'accroître les coûts et les retards associés aux fusions.²⁴ On a fait valoir au Comité que l'absence d'échéance définie dans les modifications apportées à la Loi, ainsi que la nouvelle sanction administrative pécuniaire, risquent d'entraîner un accroissement des coûts pour les parties souhaitant fusionner.

L'Association du Barreau canadien, la Chambre de commerce du Canada et Tim Kennish ont également fait part au Comité de leurs inquiétudes quant à l'application du nouveau processus de fusion en deux étapes à des transactions d'affaires courantes, sans répercussions en matière de concentration pouvant réduire la concurrence, telles que les acquisitions de biens immobiliers, les acquisitions dans les industries pétrolière et gazière en amont, les conversions de fiducies de revenus, les transactions de cession-bail et les réorganisations d'entreprises dans le cadre desquelles le contrôle ultime demeure inchangé. Les témoins ont indiqué au Comité que la législation américaine comporte une liste d'exemptions relatives aux transactions qui n'entraînent pas de concentration²⁵, et recommandent donc que le Canada adopte également une telle liste de transactions exemptées.

Les témoins ont également attiré l'attention du Comité sur les problèmes que pourraient poser des interférences entre les procédures du Bureau, telles que les certificats de décision préalable, les lettres de non-intervention, les délais prévus par les normes et les ordonnances obtenues en vertu de l'article 11 d'une part, et le nouveau processus en deux étapes d'examen des fusions d'autre part. Tim Kennish est d'avis que les procédures actuelles du Bureau pourraient nuire aux gains en efficacité escomptés avec la mise en œuvre du nouveau processus, puisque de telles procédures n'existent pas aux États-Unis. À son avis, les normes de service relatives aux frais applicables²⁶ aux processus d'examen de fusion devraient également être modifiées afin de tenir compte des modifications récemment apportées au processus en deux étapes.

POINT LITIGIEUX : SANCTIONS ADMINISTRATIVES PÉCUNIAIRES (alinéa 74.1(1)c) et paragraphe 79(3.1))

A. Généralités

Les dispositions interdisant les pratiques commerciales trompeuses qui se trouvent à la Partie VII.1 de la *Loi sur la concurrence* ont été ajoutées à cette dernière en 1999, lorsque les dispositions relatives à une infraction criminelle ont été abrogées et remplacées par de nouvelles dispositions relatives à une infraction civile assortie de

²⁴ Voir l'Association du Barreau Canadien, lettre à Industrie Canada, 3 février 2009.

²⁵ 16 C.F.R. §§ 802.1-802.71, http://www.access.gpo.gov/nara/cfr/waisidx_09/16cfr802_09.html [en anglais seulement].

²⁶ Voir: Bureau de la concurrence, Bureau de la concurrence, Politique des normes de service relatives aux frais applicables, <http://www.cb-bc.ca/eic/site/cb-bc.n56/fra/01388.html>

sanctions pécuniaires²⁷. Les modifications récemment apportées à la Loi (alinéa 74.1(1)c)) par la Partie 12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009* font passer de 100 000 \$ à 1 000 000 \$ la sanction pécuniaire maximale dont est passible une personne physique, et de 200 000 \$ à 15 000 000 \$ la sanction pécuniaire maximale dont est passible une personne morale, reconnue coupable de pratiques commerciales trompeuses. Ces sanctions constituent pour le Tribunal de la concurrence, la Cour fédérale et la cour supérieure d'une province une mesure de réparation supplémentaire au regard d'une infraction aux dispositions de la Loi relative aux pratiques commerciales trompeuses.

Les dispositions relatives à l'interdiction des abus pouvant résulter d'une position dominante sur un marché (article 79 – « abus de position dominante ») ont été ajoutées à la *Loi sur la concurrence* en 1986, lorsque l'infraction de droit pénal relative au fait d'être partie à un monopole ou à la formation d'un monopole a été abrogée et remplacée par une infraction de droit civil passible de sanctions pécuniaires²⁸. Dans son rapport *Foncer pour gagner*, le Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence recommandait déjà l'ajout à la Loi de sanctions, pécuniaires ou non, ayant pour objet de décourager tout comportement anticoncurrentiel²⁹. Les sanctions pécuniaires peuvent prendre la forme de sanctions administratives pécuniaires pour les infractions civiles et de l'octroi de compensations pour dommages dans le cadre de poursuites criminelles. Dans ce même rapport, le Groupe d'étude recommandait aussi l'abrogation des sanctions administratives pécuniaires la SAP imposée par la Loi (paragraphe 79(3.1)) à Air Canada en cas d'abus de position dominante, et son remplacement par une sanction pécuniaire de 5 000 000 \$ applicable à tous les secteurs de l'économie. Le Canada est l'un des rares pays où l'autorité en matière de concurrence ne possède pas le pouvoir général d'imposer des sanctions pécuniaires à toute unité abusant de sa position dominante sur un marché³⁰.

Les modifications récemment apportées à la Loi par la Partie 12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009* prévoient une sanction administrative pécuniaire générale d'un montant maximal de 15 000 000 \$ pour les abus de position dominante sur un marché. La sanction administrative pécuniaire ne s'appliquait auparavant qu'à la compagnie aérienne canadienne en situation de position dominante. Cette nouvelle sanction constituera pour le Tribunal de la concurrence une mesure de réparation supplémentaire en cas de condamnation pour pratiques anticoncurrentielles résultant d'un abus de position dominante sur un marché.

B. Vues des témoins

²⁷ L.C. (1999), chap. 2. Veuillez noter que les publicités trompeuses peuvent faire l'objet de poursuites criminelles (articles 52) ou civiles (Partie VII.1 de la *Loi sur la concurrence*).

²⁸ L.R.C. 1985, ch. 19 (2^e suppl.).

²⁹ D'autres pays, tels que le Japon, utilisent les amendes à des fins de réparation punitive. Se reporter à Organisation de coopération et de développement économiques, *Policy Roundtables — Remedies and Sanctions in Abuse of Dominance Cases*, 2006,

³⁰ <http://www.oecd.org/dataoecd/20/17/38623413.pdf> [en anglais seulement].

Ibid.

Dans son mémoire au Comité, le Conseil canadien du commerce de détail s'est déclaré inquiet de l'importance des sanctions imposées aux délinquants et de la possible violation des garanties formulées à l'article 11 de la *Charte canadienne des droits et libertés* (ci-après la *Charte*). Afin d'étayer ses dires, le Conseil a soumis un avis juridique du constitutionnaliste Peter Hogg où ce dernier affirme, notamment, que les sanctions administratives pécuniaires sont des sanctions habituellement associées, dans d'autres lois, à des infractions criminelles, comme c'est le cas des sanctions administratives prévues dans les lois fiscales, qui sont généralement établies à l'aide d'une formule mathématique qui permet de calculer le montant de l'impôt soustrait au fisc ou la valeur des biens qui ont échappé aux droits de douane.

Dans son avis juridique, Peter Hogg précise que les dispositions relatives aux sanctions administratives pécuniaires ont une « véritable conséquence pénale »³¹ et que la sanction administrative pécuniaire actuelle, pour pratiques commerciales trompeuses, tout autant que la nouvelle sanction administrative pécuniaire pour « abus de position dominante », sont imposées en tenant compte d'une série de facteurs atténuants et aggravants de nature similaire à ceux dont un tribunal pénal tiendrait compte au moment d'infliger une peine à un accusé reconnu coupable d'une infraction. Ainsi, suivant l'avis juridique de Peter Hogg, ces similarités avec une infraction criminelle font que le contrevenant peut invoquer les garanties figurant à l'article 11 de la *Charte*.

Dans son mémoire, l'Association canadienne des annonceurs dit souscrire à la position du Conseil canadien du commerce de détail à cet égard et indique que les sanctions pécuniaires pour « pratiques commerciales trompeuses » sont excessives et risquent de réduire la publicité au Canada.

Tim Kennish a également affirmé au Comité que les sanctions administratives pécuniaires pour abus de position dominante étaient excessives, et pouvaient nuire à des pratiques légitimes qu'il serait difficile de qualifier d'abusives au regard des dispositions actuellement en vigueur.

POINT LITIGIEUX : AUTRES POINTS

A. Généralités

Les modifications récemment apportées à la *Loi sur la concurrence* par la Partie 12 de la *Loi d'exécution du budget de 2009* prévoient une nouvelle mesure de réparation par restitution (alinéa 74.1(1)d)) en cas d'infraction relative à des pratiques commerciales trompeuses. Ces nouvelles dispositions permettent au Tribunal de la concurrence, à la Cour fédérale et à la cour supérieure d'une province d'ordonner que les

³¹ Voir : *R. c. Wigglesworth*, [1987] 2 R.C.S. 541, alinéa 23.

revenus provenant d'un produit³² vendu au public au moyen d'une publicité fausse ou trompeuse soient rendus aux acheteurs finaux du produit (à savoir les consommateurs).

B. Vues des témoins

En ce qui concerne la nouvelle mesure de réparation par restitution, Option consommateurs a demandé à ce que tout montant non réclamé par un consommateur soit versé aux groupes de défense des consommateurs, afin d'éviter que de tels abus ne se reproduisent.

Enfin, la Chambre de commerce du Canada a recommandé la création d'un organe de surveillance chargé de s'assurer que le Bureau de la concurrence applique la Loi de façon acceptable. À son avis, cet organe de surveillance pourrait avoir une structure similaire à celle d'autres organes mis en place pour surveiller des organismes d'application de la loi ou la surveillance pourrait prendre la forme d'un examen parlementaire annuel des activités du Bureau.

³² Sont assimilés à un produit un article et un service (sous-paragraphe 2(1) de la *Loi sur la concurrence*).

ANNEXE A – Historique et aperçu de la *Loi sur la concurrence*

1. Historique

Voilà plus de 120 ans que la concurrence est réglementée au Canada. L'adoption de la première loi canadienne en la matière, l'*Acte à l'effet de prévenir et supprimer les coalitions formées pour gêner le commerce*³³, remonte à 1889. Cette loi, qui établissait une infraction criminelle pour lutter contre les complots et les coalitions montés pour gêner le commerce et prévoyait des sanctions pour les contrevenants, était motivée par les inquiétudes suscitées par l'apparition au Canada de versions plus petites des grands trusts qui existaient aux États-Unis et dont on présumait qu'ils haussaient le prix des biens et limitaient l'offre³⁴.

En 1910, le Parlement canadien adoptait la *Loi relative aux enquêtes sur les coalitions*³⁵ pour veiller à ce que les entreprises se livrent une concurrence loyale et à ce que les marchés fonctionnent pleinement³⁶. Elle prévoyait des pouvoirs d'enquête et créait une commission chargée d'infliger des amendes aux particuliers et aux entreprises reconnus coupables d'infractions relatives aux coalitions.

En 1969, le Conseil économique du Canada préconisait dans un rapport (Rapport de 1969) d'apporter des modifications majeures à la *Loi relative aux enquêtes sur les coalitions*³⁷. Il expliquait que ces modifications étaient nécessaires pour s'assurer que les forces du marché allouaient les ressources de manière rationnelle et impartiale. Entre autres grands changements, il recommandait de ne plus considérer les infractions liées aux fusions et aux monopoles (abus de position dominante) comme des affaires criminelles, mais comme des affaires civiles.³⁸ Suivant les recommandations formulées dans le Rapport de 1969, le Parlement a modifié considérablement la *Loi relative aux*

³³ S.C. 1889, ch. 41, établissant l'infraction criminelle de complot dans la partie 1 de l'*Acte à l'effet de prévenir et supprimer les coalitions formées pour gêner le commerce*. L'infraction de complot est maintenant prévue à l'article 45 de la *Loi sur la concurrence* (L.R.C. 1985, ch. C-34).

³⁴ Voir : Comité permanent de l'industrie de la Chambre des communes, *Rapport intérimaire sur la Loi sur la concurrence* (2^e session, 36^e législature), <http://www2.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?DocId=1031742&Mode=1&Parl=36&Ses=2&File=2&Language=F>. Voir aussi : Al Gourley, *Rapport sur les dispositions législatives du Canada sur les complots : de 1889 à 2001 et pour l'avenir*, 2001, p. 2, et *Ontario Salt c. Merchant Salt Co.*, (1871) 18 Gr. 540.

³⁵ S.C. 1910, ch. 9.

³⁶ Voir : Consommation et Affaires commerciales Canada, *Réforme de la législation sur la concurrence : guide*, 1985, p. 1.

³⁷ Conseil économique du Canada, *Rapport provisoire sur la politique de concurrence*, 1969. Voir aussi : L.R.C. 1970, ch. C-23.

³⁸ S.C. 1910, ch. 9.

enquêtes sur les coalitions en 1986 et lui a donné un nouveau nom : *Loi sur la concurrence*³⁹.

2. La Loi sur la concurrence avant les modifications apportées par la Loi d'exécution du budget de 2009

L'objet de la *Loi sur la concurrence*⁴⁰ (la Loi) est quadruple : a) stimuler l'efficacité et l'adaptabilité de l'économie canadienne; b) améliorer les chances de participation canadienne aux marchés mondiaux, tout en tenant compte du rôle de la concurrence étrangère au Canada; c) assurer aux petites et moyennes entreprises une chance équitable de participer à l'économie canadienne; et d) assurer aux consommateurs des prix compétitifs et un choix dans les produits⁴¹.

La Loi contient des dispositions pénales et civiles qui s'appliquent à la plupart des industries et des entreprises au Canada. Le Bureau de la concurrence (le Bureau), que dirige le commissaire de la concurrence, est un organisme fédéral indépendant chargé de l'administration et de l'application de la Loi. En général, le Bureau de la concurrence enquête sur les comportements anticoncurrentiels en contravention possible avec la *Loi sur la concurrence*. En revanche, il ne fixe pas les prix et il ne réglemente pas directement les entreprises.

La Loi criminalise les pratiques anticoncurrentielles. Ses dispositions pénales concernent entre autres les complots visant à réduire indûment la concurrence, le truquage d'offres, l'établissement de prix d'éviction et de prix discriminatoires sur le plan géographique, le maintien des prix et le refus d'approvisionner, et certaines publicités mensongères et autres pratiques commerciales trompeuses. Ces infractions font l'objet d'enquêtes du Bureau de la concurrence et peuvent entraîner des poursuites devant des cours supérieures fédérales ou provinciales. Les poursuites pénales ne doivent pas laisser place à un doute raisonnable et elles peuvent aboutir, lorsqu'il y a déclaration de culpabilité, à des amendes, à des peines d'emprisonnement ou à des injonctions ordonnant au contrevenant de cesser son comportement anticoncurrentiel.

Le commissaire de la concurrence peut examiner des pratiques qui ne nuisent pas nécessairement à la concurrence et celles-ci peuvent faire l'objet de sanctions au civil, par opposition à des sanctions pénales. Les dispositions civiles de la Loi visent :

³⁹ Voir : Commissaire de la concurrence, *Cap sur l'avenir : les défis de la concurrence et la politique en matière de concurrence*, Allocution prononcée à l'Institut C.D. Howe, Toronto (Ontario), 25 octobre 2004 (<http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/fra/00881.html>).

⁴⁰ L.R.C. 1985, ch. C-34.

⁴¹ *Loi sur la concurrence*, article 1.1.

- certaines pratiques commerciales trompeuses (partie VII.1)⁴²;
- le refus de vendre (article 75);
- les ventes par voie de consignation (article 76);
- l'exclusivité, les ventes liées et la limitation du marché (article 77);
- l'abus de position dominante (articles 78 et 79);
- le prix à la livraison (articles 80 et 81);
- l'examen des fusions (articles 91 à 100).

Le commissaire de la concurrence⁴³ peut engager une procédure civile officielle contre les particuliers ou les entreprises qui se livrent à des pratiques anticoncurrentielles « examinables ». Ces plaintes sont entendues par le Tribunal de la concurrence, organe quasi judiciaire⁴⁴ qui est habilité à prononcer des injonctions et à rendre des ordonnances correctives afin d'empêcher les pratiques qui risquent de réduire sensiblement la concurrence.

Toute personne qui a subi une perte ou des dommages par suite de la violation d'une disposition criminelle de la Loi ou d'une ordonnance rendue par un tribunal dispose aussi d'un droit privé d'action contre le contrevenant potentiel⁴⁵.

Enfin, le commissaire de la concurrence est chargé d'examiner les fusions possibles, si la taille des parties à la fusion ou les recettes générées par les actifs achetés atteignent un seuil défini à partir duquel les parties concernées doivent aviser le Bureau de la concurrence (préavis de fusionnement)⁴⁶.

⁴² Le commissaire de la concurrence peut intenter des poursuites concernant ces plaintes devant le Tribunal de la concurrence, la Cour fédérale ou la cour supérieure d'une province. Les pratiques commerciales trompeuses comprennent : la publicité trompeuse, les indications trompeuses relatives aux produits, la vente à prix d'appel; les indications trompeuses concernant les prix et les concours publicitaires trompeurs ou inexacts.

⁴³ Avec l'autorisation du Tribunal de la concurrence, les personnes physiques et morales peuvent porter plainte en vertu des articles 75 (Refus de vendre) et 77 (Exclusivité, ventes liées et limitation du marché) de la *Loi sur la concurrence*.

⁴⁴ Le Tribunal de la concurrence se compose de juges de la Cour fédérale et de profanes nommés par le gouverneur en conseil sur recommandation du ministre de l'Industrie.

⁴⁵ *Loi sur la concurrence*, article 36.

⁴⁶ Voir la partie IX de la *Loi sur la concurrence*.

ANNEXE B – Modifications apportées à la Loi sur la concurrence dans la Loi d'exécution du budget de 2009

La partie XII de la *Loi d'exécution du budget de 2009* modifie considérablement la *Loi sur la concurrence*. Elle apporte en particulier des changements dans les domaines suivants⁴⁷ :

(a) les lignes aériennes

- les exemptions qui protègent les agents de voyage contre les accusations de complot et d'imposition de prix relativement aux accords qu'ils concluent entre eux au sujet des commissions payées par une ligne aérienne intérieure sont abrogées;
- certaines activités des lignes aériennes sont éliminées de la liste des pratiques anticoncurrentielles restreintes;
- les dispositions en matière d'ordonnances temporaires spéciales sont abrogées;
- la sanction administrative pécuniaire spéciale est supprimée;

(b) l'infraction de complot⁴⁸

- à l'égard de l'infraction criminelle de complot, les activités restreintes sont clarifiées, la peine de prison et les amendes sont alourdies, et les moyens de défense contre les allégations de complot liées à des accords auxiliaires sont précisés;
- une infraction de complot au civil interdisant les accords ou arrangements qui empêchent ou réduisent sensiblement la concurrence est créée;

(c) les dispositions punitives

- l'amende en cas de violation d'une ordonnance judiciaire est portée de 5 000 \$ à 100 000 \$;
- la peine de prison en cas d'indications fausses ou trompeuses, de télémarketing trompeur ou d'avis trompeurs de prix gagné passe de 5 à 14 ans;
- la peine de prison passe de 2 à 10 ans et l'amende de 5 000 \$ à 100 000 \$ en cas d'entraves aux enquêtes;
- la peine de prison passe de 2 à 10 ans et l'amende de 50 000 \$ à 100 000 \$ en cas de destruction ou de modification de documents ou d'objets devant être produits pour obtenir une ordonnance judiciaire;
- une sanction administrative pécuniaire en cas d'abus de position dominante est créée;

⁴⁷ Pour examiner les changements, voir : Bureau de la concurrence, *Guide sur les modifications à la Loi sur la concurrence* (<http://www.cb-bc.gc.ca/eic/site/cb-bc.nsf/fra/03045.html>).

⁴⁸ L'infraction criminelle de complot qui a été modifiée et la nouvelle infraction de complot au civil entreront en vigueur le 12 mars 2010.

- le montant des sanctions administratives pécuniaires est augmenté et un recours administratif et une marche à suivre pour rembourser l'acheteur des sommes obtenues par un comportement susceptible d'examen sont créés;

(d) le truquage d'offres

- la définition de truquage d'offres est élargie au fait de s'entendre pour retirer une offre sans en informer la personne qui appelle ou demande l'offre;
- la peine de prison en cas de truquage d'offres est alourdie;

(e) la décriminalisation de certaines infractions

- la vente à prix imposé et les comportements discriminatoires à l'encontre d'un vendeur à bas prix sont décriminalisés et deviennent des infractions au civil;
- les dispositions en matière de pratiques commerciales illégales qui interdisent la discrimination par les prix et l'établissement de prix d'éviction sont abrogées;

(f) les fusions

- les entreprises désireuses d'acquérir une autre entreprise ou de fusionner avec elle doivent déposer un préavis de fusionnement auprès du commissaire si l'entreprise fusionnée a des actifs ou un revenu brut provenant de ventes au Canada supérieurs à 70 millions de dollars (contre 35 millions auparavant) indexés sur le produit intérieur brut nominal calculé suivant la formule prescrite;
- un mécanisme d'examen des fusions en deux étapes permettant au commissaire de demander des renseignements supplémentaires 30 jours après avoir reçu le préavis de fusionnement est créé;
- un délai d'attente de 30 jours est institué de manière qu'une fusion proposée ne se réalise que 30 jours après que le commissaire a reçu l'information prescrite ou, s'il demande un des renseignements supplémentaires, 30 jours après les avoir reçus;
- le commissaire est autorisé à lever le délai d'attente dans certains cas;
- en cas de non-respect des délais, le Tribunal de la concurrence est habilité à prononcer une ordonnance de production de renseignements supplémentaires, une injonction, la dissolution de la fusion, la cession des actifs ou des actions, le versement de sanctions administratives pécuniaires ou d'autres recours;
- la période pendant laquelle le commissaire peut demander au Tribunal une ordonnance corrective en vue de changer ou d'empêcher la fusion est ramenée de trois à un an après que la fusion a été essentiellement complétée;

(g) modifications diverses

- le fardeau de la preuve en rapport avec les indications fausses ou trompeuses ou les pratiques commerciales trompeuses est allégé;

- une injonction provisoire pour geler l'actif d'une personne qui se livre ou s'apprête à se livrer à un comportement susceptible d'examen est créée.

ANNEXE C - Témoins

Date de comparution	Nom de l'organisme	Nom des témoins	Mémoire bilingue
Le 13 mai 2009	Bureau de la concurrence Canada	Melanie Aitken	Mémoire bilingue
Le 13 mai 2009	Industrie Canada	Colette Downie	Mémoire bilingue
Le 13 mai 2009	Chambre de commerce du Canada	Shirley-Ann George et George Addy	Mémoire bilingue
Le 13 mai 2009	Conseil canadien du commerce de détail	Peter Woolford	Mémoire bilingue
Le 14 mai 2009	Association du Barreau canadien	John D. Bodrug, Paul Collins, Janet Bolton and Omar Wakil	Mémoire bilingue
Le 14 mai 2009	À titre personnel	Tim Kennish, Osler, Hoskin & Harcourt LLP	Mémoire bilingue
Le 14 mai 2009	Le Centre pour la défense de l'intérêt public	Michael Janigan	Aucun mémoire
Le 14 mai 2009	Option consommateurs	Anu Bose	Aucun mémoire

ANNEXE D - Mémoires soumis au Comité sans comparution de l'auteur

Name de l'organisation	Nom	Date reçu et distribuer
Association canadienne des annonceurs	Robert Reaume	mai 2009
Association canadienne de l'immeuble	Pierre Beauchamp	avril 2009

Thursday, June 18, 2009

Industry Canada:

Roger Charland, Executive Director, Corporate and Insolvency
Law Policy and Internal Trade;

Wayne Lennon, Senior Project Leader, Corporate and Insolvency
Law Policy and Internal Trade;

Coleen Kirby, Manager, Corporation Canada, Policy Section.

Certified General Accountants' Association of Canada (CGA-Canada):

Carole Presseault, Vice-President.

Le jeudi 18 juin 2009

Industrie Canada :

Roger Charland, directeur exécutif, Politique du droit corporatif, de
l'insolvabilité et du commerce intérieur;

Wayne Lennon, chef de projet principal, Politique du droit
corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur;

Coleen Kirby, gestionnaire, Corporations Canada, Section des
politiques.

Association des comptables généraux accrédités du Canada (CGA-
Canada) :

Carole Presseault, vice-présidente.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

Wednesday, June 17, 2009

The Honourable Diane Ablonczy, P.C., M.P., Minister of State
(Small Business and Tourism).

WITNESSES

Wednesday, June 17, 2009

Industry Canada:

Roger Charland, Executive Director, Corporate and Insolvency
Law Policy and Internal Trade;

Wayne Lennon, Senior Project Leader, Corporate and Insolvency
Law Policy and Internal Trade;

Coleen Kirby, Manager, Corporation Canada, Policy Section.

Certified General Accountants' Association of Canada (CGA-Canada):

Carole Presseault, Vice-President;

Gerry Stobo, Partner, Borden Ladner Gervais LLP.

(Continued on previous page)

COMPARAÎT

Le mercredi 17 juin 2009

L'honorable Diane Ablonczy, C.P., députée, ministre d'État
(Petite entreprise et Tourisme).

TÉMOINS

Le mercredi 17 juin 2009

Industrie Canada :

Roger Charland, directeur exécutif, Politique du droit corporatif, de
l'insolvabilité et du commerce intérieur;

Wayne Lennon, chef de projet principal, Politique du droit
corporatif, de l'insolvabilité et du commerce intérieur;

Coleen Kirby, gestionnaire, Corporations Canada, Section des
politiques.

Association des comptables généraux accrédités du Canada (CGA-
Canada) :

Carole Presseault, vice-présidente;

Gerry Stobo, associé, Borden Ladner Gervais s.r.l.

(Suite à la page précédente)



Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: <http://www.parl.gc.ca>

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: <http://www.parl.gc.ca>

